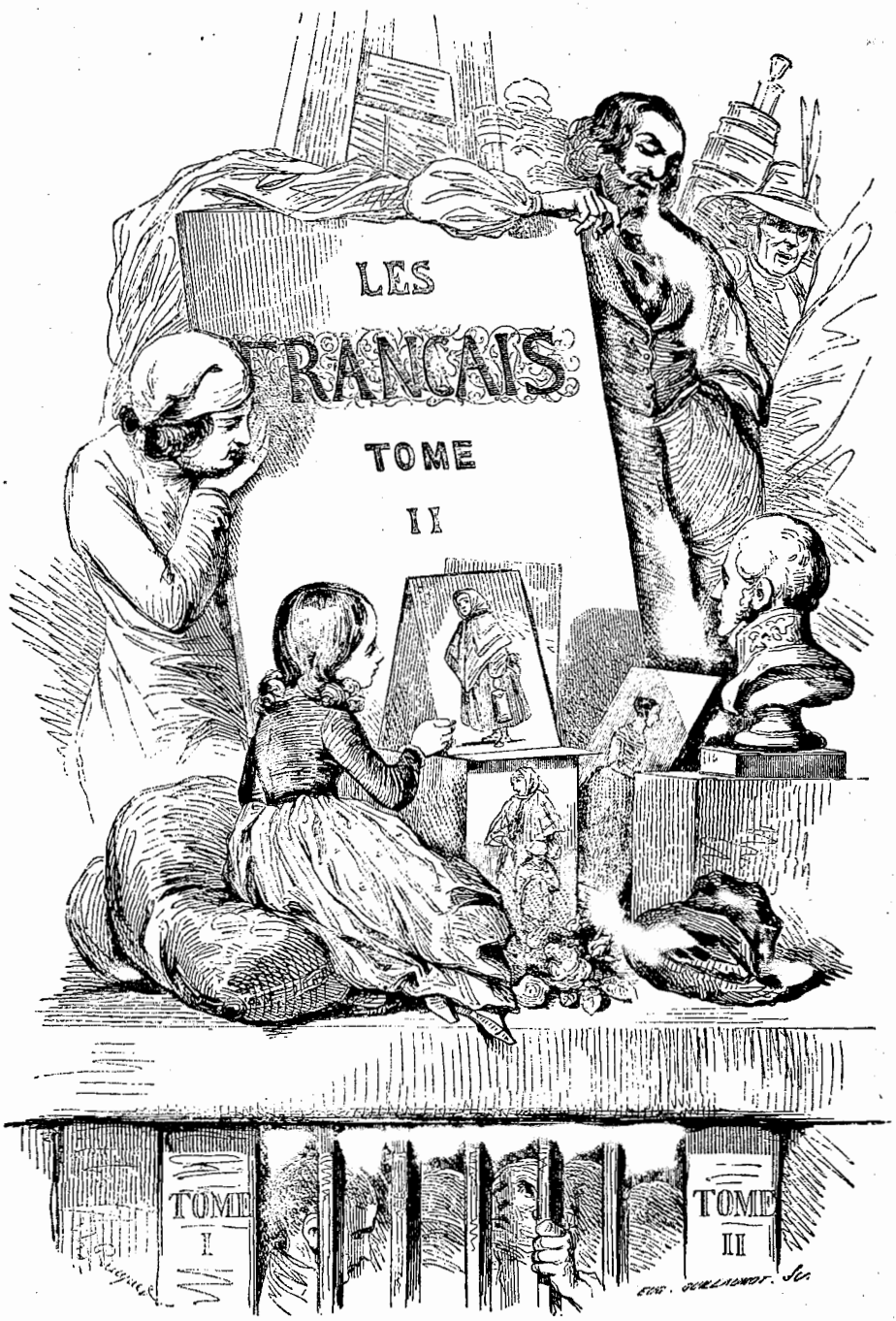
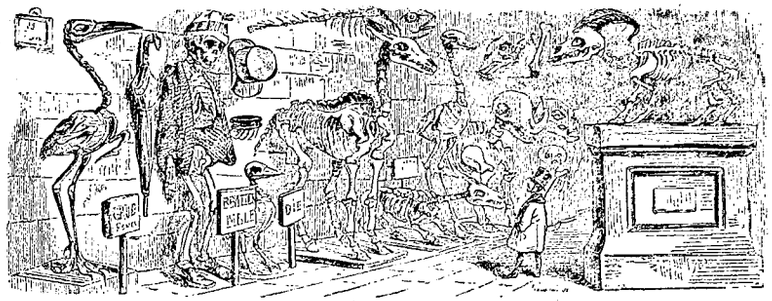


PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

4-6, RUE VOLTAIRE. 4-6

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



MONOGRAPHIE DU RENTIER

PAR

H. DE BALZAC

ENTIER. — Anthropomorphe selon Linné[1], Mammifère selon Cuvier Genre de l'Ordre des Parisiens, Famille des Actionnaires, Tribu des Ganaches, le *Civis inermis* des anciens, découvert par l'abbé Terray, observé par Silhouette, maintenu par Turgot et Necker, définitivement établi aux dépens des Producteurs de Saint-Simon par le Grand-Livre. Voici les caractères de cette Tribu remarquable adoptée aujourd'hui par les micographes les plus distingués de la France et de l'Étranger.

Le rentier s'élève entre cinq à six pieds de hauteur, ses mouvements sont généralement lents; mais la Nature, attentive à la conservation des espèces frêles, l'a pourvu d'omnibus à l'aide desquels la plupart des Rentiers se transportent d'un point à un autre de l'atmosphère parisienne, au delà de laquelle ils ne vivent pas. Transplanté hors de la Banlieue, le Rentier dépérit et meurt. Ses larges pieds sont recouverts de souliers à nœuds, ses jambes sont douées de pantalons à couleurs brunes ou roussâtres; il porte des gilets à carreaux d'un prix médiocre; à domicile, il est terminé par des casquettes ombelliformes; au dehors, il est couvert de chapeaux à douze francs. Il est cravaté de mousseline blanche. Presque tous les individus sont armés de cannes et d'une tabatière d'où ils tirent une poudre noire avec laquelle ils farcissent incessamment leur nez, usage que le fisc français a très-heureusement mis à profit. Comme tous les individus du Genre Homme (Mammifères), il est septivalve et paraît avoir un système d'organes complets : une colonne vertébrale, l'os hyoïde, le bec coracoïde et l'arcade zygomatique. Toutes les pièces sont articulées, graissées de synovie, maintenues par des nerfs; le Rentier a certainement des veines et des artères, un cœur et des poumons. Il se nourrit de verdure maraîchère, de céréales passées au four, de charcuterie variée, de lait falsifié, de bêtes soumises à l'octroi municipal; mais, nonobstant le haut prix de ces aliments particuliers à la ville de Paris, le sang a chez lui moins d'activité que chez les autres espèces. Aussi présente-t-il des différences notables qui ont porté les observateurs français à en constituer un Genre. Sa face pâle et souvent bulbeuse est sans caractère, ce qui est un caractère. Les yeux peu actifs offrent le regard éteint des poissons quand ils ne nagent plus, étendus sur le persil de l'étalage chez Chevet. Les cheveux sont rares, la chair est filandreuse; les organes sont paresseux. Les Rentiers possèdent des propriétés narcotiques extrêmement précieuses pour le gouvernement qui, depuis vingt-cinq ans, s'est efforcé de propager cette espèce : il est en effet difficile aux individus de la Tribu des Artistes, genre indomptable qui leur fait la guerre, de ne pas s'endormir en écoutant un Rentier dont la lenteur communicative, l'air stupide et l'idiome dépourvu de toute signifiance sont hébétants. La science a dû chercher les causes de cette propriété. Quoique chez les Rentiers la boîte osseuse de la tête soit pleine de cette substance blanchâtre, molle, spongieuse qui donne aux véritables Hommes, parmi les Anthropomorphes, le titre glorieux de roi des animaux, ce qui semble justifié par la ma-

[1] Nous tenons pour la classification du grand Linné contre celle de Cuvier; le mot anthropomorphe est une expression de génie, et convient éminemment aux mille espèces créées par l'état social.

nière dont ils abusent de la Création, Vauquelin, d'Arcet, Thénard, Flourens, Dutrochet, Raspail, et autres individus de la Tribu des Chercheurs, n'y ont pas, malgré leurs essais, découvert les rudiments de la pensée Chez tous les Rentiers distillés jusqu'aujourd'hui, cette substance n'a donné à leurs analyses que 0,001 d'esprit, 0,001 de jugement, 0,001 de goût, 0,069 de bonnasserie, et le reste en envie de vivre d'une façon quelconque. Les phrénologues, en examinant avec soin l'enveloppe extérieure du mécanisme intellectuel, ont confirmé les expériences des chimistes : elle est d'une rondeur parfaite, et ne présente aucun accident bossu.

Un illustre auteur prépare un traité de *Rienologie* où les particularités de Rentier seront très-amplement décrites, et nous ne voulons emprunter rien de plus à ce bel ouvrage. La science attend ce travail avec d'autant plus d'impatience, que le Rentier est une conquête de la civilisation moderne. Les Romains, les Grecs, les Egyptiens, les Perses ont ignoré totalement ce grand Escompte national appelé Crédit. Jamais ils n'ont voulu *croire* (d'où crédit) à la possibilité de remplacer un domaine par un carré de papyrus quelconque. Cuvier n'a trouvé aucun vestige de ce Genre dans les gypses qui nous ont conservé tant d'animaux antédiluviens, à moins qu'on ne veuille accepter l'homme pétrifié découvert dans une carrière de grès, et que les curieux ont été voir il y a quelques années, comme un spécimen du Genre Rentier; mais combien de graves questions cette opinion ne soulèverait-elle pas? Il y aurait donc eu des Grands-Livres et des agents de change avant le déluge! Le Rentier ne remonte certainement pas plus haut que le règne de Louis XIV, sa formation date de la constitution des rentes sur l'hôtel de ville. L'Ecossais Law a beaucoup contribué à l'accroissement de cette Tribu dolente. Comme celle du ver à soie, l'existence du Rentier dépend d'une feuille, et, comme l'œuf du papillon, il est vraisemblablement pondu sur papier. Malgré les efforts des rudes logiciens auxquels sont dus les travaux célèbres du Comité du salut public, il est impossible de nier ce Genre après l'érection de la Bourse, après les emprunts, après les écrits d'Ouvrard, de Bricogne, Laffitte, Villèle et autres individus de la Tribu des Loups-Cerviers et des Ministres spécialement occupés à tourmenter les Rentiers. Oui! le faible et doux Rentier a des ennemis contre lesquels la Nature sociale ne l'a point armé. La Chambre des députés leur consacre d'ailleurs, quoique à regret, un chapitre spécial au budget tous les ans.

Ces observations sans réplique font justice des tentatives, restées d'ailleurs sans succès, des Producteurs, des Economistes, ces Tribus créées par Saint-Simon et Fourier, qui ne tendaient à rien moins qu'à retrancher ce Genre, considéré par eux comme parasite. Ces classificateurs ont été beaucoup trop loin. Ils n'ont pas tenu compte des travaux antérieurs du Rentier. Il est dans ce Genre plusieurs individus, notamment dans la Variété des Pensionnés et des Militaires, qui ont accompli des labeurs. Il est faux que, semblable à la poulpe trouvée dans la coque de l'Argonaute, les Rentiers jouissent d'une coquille sociale qui ne leur appartienne pas. Aussi tous ceux qui veulent supprimer le Rentier, et plusieurs Economistes persistent malheureusement encore dans cette thèse, commencent-ils par vouloir coordonner autrement la science, et font-ils table rase en renversant la Zoologie politique. Si ces insensés novateurs réussissaient, Paris s'apercevrait bientôt de l'absence des Rentiers. Le Rentier, qui constitue une transition admirable entre la dangereuse Famille des Prolétaires et les Familles si curieuses des Industriels et des Propriétaires, est la pulpe sociale, le Gouverné par excellence. Il est médiocre, soit! Oui, l'instinct des individus de cette classe les porte à jouir de tout sans rien dépenser; mais ils ont donné leur énergie goutte à goutte, ils ont fait leur faction de garde national quelque part. D'ailleurs leur utilité ne saurait être niée sans une formelle ingratitude envers la Providence : à Paris, le Rentier est comme du coton entre les autres espèces plus remuantes qu'il empêche de se briser les unes contre les autres. Otez le Rentier, vous supprimez en quelque sorte l'ombre dans le tableau social, la Physionomie de Paris y perd ses traits caractéristiques. L'Observateur, cette variété de la Tribu des Gâte-Papier, ne verrait plus, défilant sur les boulevards, ces curiosités humaines qui marchent sans mouvement, qui regardent sans voir, qui se parlent à elles-mêmes en remuant leurs lèvres sans qu'ils se produisent de son, qui sont trois minutes à ouvrir et à fermer l'opercule de leur tabatière, et dont les profils bizarres jus-

tifient les délicieuses extravagances des Callot, des Monnier, des Hoffmann, des Gavarni, des Grandville. La Seine, cette belle reine, n'aurait plus ses courtisans : le Rentier ne va-t-il pas la voir quand elle charrie, quand elle est prise en entier, quand elle arrive au-dessus de l'étiage inscrit au pont Royal, quand elle est à l'état de ruisseau, perdue dans les sables du bras de l'Hôtel-Dieu? En toute saison, le Rentier a des motifs pour aller contempler la Seine. Le Rentier s'arrête encore très-bien devant les maisons que démolit la Tribu des Spéculateurs. Intrépidement planté comme sont ses pareils sur leurs jambes, le nez en l'air, il assiste à la chute d'une pierre qu'un maçon ébranle avec un levier en haut d'une muraille; il ne quitte pas la place que la pierre ne tombe, il a fait un pacte secret avec lui-même et la pierre, et quand la chute est accomplie, il s'en va excessivement heureux, absolument comme un Académicien le serait de la chute d'un drame romantique, car on trouve chez le Rentier beaucoup de sentiments humains. Inoffensif, il ne pratique pas d'autres renversements. Le Rentier est admirable en ce sens qu'il remplit les fonctions du Chœur antique. Comparse de la grande comédie sociale, il pleure quand on pleure, il rit quand on rit, il chante en ritournelle les infortunes et les joies publiques. Il triomphe dans un coin du théâtre des triompnes d'Alger, de Constantine, de Lisbonne, d'Ulloa, comme il déplore la mort de Napoléon, les catastrophes de Fieschi, de Saint-Merry, de la rue Transnonain. Il regrette les hommes célèbres qui lui sont inconnus, il traduit en style de Rentier les pompeux éloges des journaux, il lit les journaux, les prospectus, les affiches, lesquelles seraient inutiles sans lui.

N'est-ce pas pour lui que sont inventés ces mots qui ne disent rien et répondent à tout : Progrès, Vapeur, Bitume, Garde nationale, Elément démocratique, Esprit d'association, Légalité, Intimidation, Mouvement, et Résistance? Vous êtes enrhumé, le caoutchouc empêche les rhumes! Vous éprouvez ces effroyables lenteurs administratives qui enrayent l'activité française, vous êtes vexé superlativement, le Rentier vous regarde en hochant la tête, il sourit et dit : « Ah! la Légalité! Le Commerce ne va pas : — Voilà les effets de l'Elément démocratique! » A tout propos il se sert de ces mots consacrés et dont la consommation est si grande que, depuis dix ans, il y en a de quoi défrayer cent historiens futurs, si l'avenir veut les expliquer. Le Rentier est sublime de

précision dans sa manière d'employer et de quitter ce mot d'ordre inventé par les individus de la Famille des Politiques pour occuper les Gouvernés. Sous ce rapport, il est une machine barométrique pour la connaissance du Temps parisien, comme les grenouilles vertes dans un bocal, comme les capucins qui se couvrent et se découvrent au gré de l'atmosphère. Quand le mot arrive, et en France il arrive toujours avec la chose! à Paris, le mot et la chose, n'est-ce pas comme un cheval et son cavalier? aussitôt le Rentier se mêle aux furieux tourbillons de la chose, il y applaudit dans son petit monde, il encourage ce galop parisien : il n'y a rien de beau comme le bitume, le bitume peut servir à tout; il en garnit les maisons, il en assainit les caves, il l'exalte comme pavage, il porterait des souliers de bitume; ne pourrait-on pas faire des bifteck*s en bitume*? La ville de Paris doit être un lac d'asphalte. Tout à coup le bitume, plus fidèle que le sable, garde l'empreinte des pieds, il est broyé sous les *roues innombrables qui sillonnent Paris dans tous les sens.* « On reviendra du bitume! » dit le Rentier, qui destitue le bitume comme il a destitué Manuel et la Branche aînée, le moiré métallique et la garde nationale, la girafe et les commandites, etc. Si le feu prenait dans Paris, les boulevards s'en iraient dans les ruisseaux! Il jette feu et flamme contre le bitume. Un autre jour, il soupçonne le progrès d'aller en arrière, et, après avoir soutenu l'élément démocratique, il arrive à vouloir renforcer le Pouvoir, il va jusqu'à prendre Louis-Philippe en considération. « Êtes-vous sûr, demande-t-il alors, que le roi ne soit pas un grand homme? La bourgeoisie, môsieur, avouez-le, n'aurait su faire un mauvais choix. » Il a sa politique résumée en quelques mots. Il répond à tout par le colosse du Nord, ou par le machiavélisme anglais. Il ne se défie ni de la Prusse ambitieuse, ni de la perfide Autriche, il s'acharne avec le *Constitutionnel* sur le machiavélisme anglais et sur la grosse boule de neige qui roule dans le Nord, et qui se fondrait au Midi. Pour le Rentier comme pour le *Constitutionnel*, l'Angleterre est d'ailleurs une commère à deux fins, excessivement complaisante; elle est tour à tour la machiavélique Albion et le pays-modèle : machiavélique Albion quand il s'agit des intérêts de la France froissée et de Napoléon; pays-modèle quand il est utile de l'opposer aux ministres.

Les savants qui ont voulu rayer le Rentier de la grande classification des êtres sérieux se sont fondés sur son aversion pour le travail : on doit l'avouer, il aime le repos. Il a contre tout ce qui ressemble à un soin une si violente antipathie, que la profession de receveur de rentes a été créée pour lui. Ses inscriptions de rentes sur le Grand-Livre ou ses contrats, son titre de pension, sont déposés chez un de ces hommes d'affaires qui, n'ayant pas eu de capitaux pour acheter une étude d'avoué, d'huissier, de commissaire-priseur, d'agréé, de notaire, se sont fait un cabinet d'affaires. Au lieu d'aller chercher son argent au Trésor, le Rentier le reçoit au sein de ses pénates. Le Trésor public n'est pas un être vivant, il n'est pas causeur, il paye et ne dit mot; tandis que le commis du receveur ou le receveur viennent causer quelques heures chez le Rentier quatre fois par an. Quoique cette visite coûte un pour cent de la rente, elle est indispensable au Rentier, qui s'abandonne à son receveur; il en tire quelques lumières sur la marche des affaires, sur les projets du gouvernement. Le Rentier aime son receveur par suite d'une sensiblerie particulière à cette Tribu, il s'intéresse à tout également : il s'attache à ses meubles, à son quartier, à sa servante, à son portier, à sa mairie, à sa compagnie quand il est garde national. Par-dessus tout, il adore la ville de Paris, il aime le roi systématiquement, il nomme avec emphase mademoiselle d'Orléans, Madame. Le rentier réserve toute sa haine pour les républicains. S'il admet dans son journal et dans sa conversation l'élément démocratique, il ne le confond pas avec l'esprit républicain. « Ah! minute, dit-il; l'un n'est pas l'autre! » Il s'enfonce alors dans des discussions qui le ramènent en 1793, à la Terreur; il arrive alors à la réduction des rentes, cette Saint-Barthélemy financière. La République est connue pour nourrir de mauvais desseins contre les Rentiers, la République seule a le droit de faire banqueroute, « parce que, dit-il, il n'y a que *tout le monde* qui ait le droit de ne payer *personne.* » Il a retenu cette phrase et la garde pour le coup de massue dans les discussions politiques. En causant avec le Rentier, vous éprouvez aussitôt les propriétés narcotiques communes à presque tous les individus de ce Genre. Si vous le laissez appréhender un bouton de votre redingote, si vous regardez son œil lent et lourd, il vous engourdit; si vous l'écoutez, il vous décroche les maxillaires, tant il vous répète de lieux communs. Vous apprenez d'étranges choses.

« La Révolution a positivement commencé en 1789, et les emprunts de Louis XIV l'avaient bien ébauchée. Louis XV, un égoïste, homme d'esprit néanmoins, roi dissolu (vous connaissez son Parc-aux-Cerfs), y a beaucoup contribué! M. Necker, Genevois mal intentionné, a donné le branle. Ce sont toujours les étrangers qui ont perdu la France. Il y a eu la queue au pain. Le maximum a causé beaucoup de tort à la Révolution. Buonaparte a pourtant fusillé les Parisiens, eh bien! cette audace lui a réussi. Savez-vous pourquoi Napoléon est un grand homme? Il prenait cinq prises de tabac par minute dans des poches doublées de cuir adaptées à son gilet; il rognait les fournisseurs, il avait Talma pour ami : Talma lui avait appris ses gestes, et néanmoins il s'était toujours refusé à décorer Talma d'aucun ordre. L'Empereur a monté la garde d'un soldat endormi pour l'empêcher d'être fusillé, pendant ses premières campagnes d'Italie. Le Rentier sait qui a nourri le dernier cheval monté par Napoléon, et il a mené ses amis voir ce cheval intéressant, mais en secret, de 1813 à 1821, car, après l'événement du 5 mai 1821, les Bourbons n'ont plus eu rien à craindre de l'Empereur. Enfin, Louis XVIII, qui cependant avait des connaissances, a manqué de justice à son égard en l'appelant monsieur de Buonaparte. »

Néanmoins le Rentier possède des qualités précieuses : il est bénin, il n'a pas la sourde lâcheté, l'ambition haineuse du paysan qui émiette le territoire. Sa morale consiste à n'avoir de discussion avec personne; en fait d'intérêt, il vit entre son propriétaire et le portier; mais il est si bien casé, si accoutumé à sa cour, à son escalier, à la loge, à la maison; le propriétaire et le portier savent si bien qu'il restera dans son modeste appartement jusqu'à ce qu'il en sorte, comme il le dit lui-même, *les pieds en avant*, que ces deux personnes ont pour lui la plus flatteuse considération. Il paye l'impôt avec une scrupuleuse exactitude. Enfin il est, en toute chose, pour le gouvernement. Si l'on se bat dans les rues, il a le courage de se prononcer devant le portier et les voisins; il plaint le gouvernement, mais il excepte de sa mansuétude le préfet de police : il n'admet pas les manœuvres de la police : la police, qui ne sait jamais rien que ce qu'on lui apprend, est à ses yeux un monstre difforme, il voudrait la voir disparaître du budget. S'il se trouve pris dans l'émeute, il présente son parapluie, il passe, et trouve ces jeunes gens d'*aimables garçons égarés par la faute de la police.* Avant et pendant l'émeute, il est pour le gouvernement; dès que le procès politique commence, il est pour les accusés. En peinture, il tient pour Vigneron, auteur du *Convoi du pauvre.* Quant à la littérature, il en observe le mouvement en regardant les affiches; néanmoins il souscrit aux chansons de Béranger. Dans le moment actuel, il se pose sur sa canne et demande d'un petit air entendu à un Dameret (Variété du Rentier) : « Ah çà! décidément, ce George Sand (il prononce *Sang*) dont on parle tant, est-ce un homme ou une femme? »

Le Rentier ne manque pas d'originalité. Vous vous tromperiez si vous le preniez pour une figure effacée. Paris est un foyer si vigoureusement allumé, Paris flambe avec une énergie si volcanique, que ses reflets y colorent tout, même les figures des arrière-plans. Le Rentier met à son loyer le dixième de son revenu, d'après la règle d'un code inconnu qu'il applique à tout propos. Ainsi vous lui entendez prononcer les axiomes suivants : « Il faut manger les petits pois avec les riches, et les cerises avec les pauvres. Il ne faut jamais manger d'huîtres dans les mois sans R, etc. » Il ne dépasse donc jamais le chiffre de cent écus pour son loyer. Aussi le Genre Rentier fleurit-il au Marais, au faubourg Saint-Germain, dans les rues abandonnées par la vie sociale. Il abonde rue du Roi-Doré, rue Saint-François, rue Saint-Claude, aux environs de la place Royale, aux abords du Luxembourg, dans quelques faubourgs; il a peur des quartiers neufs. Après trente ans de végétation, chaque individu s'est achevé la coquille où il se retire, et s'est assimilé pièce à pièce un mobilier auquel il tient : une pendule en lyre ou à soleil dans un petit salon mis en couleur, frotté, plein d'harmonies ménagères. Ce sont des serins empaillés sous un globe de verre, des croix en papier plié, force paillassons devant les fauteuils, et une vieille table à jouer. La salle à manger est à baromètre, à rideaux roux, à chaises antiques. Les serviettes, quand le couvert est mis, sont passées dans des coulants à chiffres fabriqués avec des perles de verre bleu par les mains de quelque amitié patiente. La cuisine est tenue avec une propreté remarquable. Peu soucieux de la chambre de domestique, le Rentier se préoccupe beaucoup de sa cave; il a longtemps bataillé pour obtenir cave au bois et cave au vin, et quand il est questionné sur ce détail, il dit avec une certaine emphase : « J'ai cave au bois et cave au vin; il m'a fallu du temps pour amener là mon propriétaire, mais il a fini par céder. » Le Rentier fait sa provision de bois au mois de juillet, il a les mêmes commissionnaires pour le scier, il va le voir corder au chantier. Tout chez lui se mesure avec une exactitude méthodique. Il attend avec bonheur le retour des mêmes choses aux mêmes saisons : il se propose de manger un maquereau, il y a discussion sur le prix à y mettre, il se le fait apporter et plaisante avec la marchande. Le melon est resté dans sa cuisine comme une chose aristocratique, il s'en réserve le choix, il le porte lui-même. Enfin il s'occupe réellement et sérieusement de sa table, le manger est sa grande affaire, il éprouve son lait pour le café du matin, qu'il prend dans un gobelet d'argent en façon de calice.

Le matin, le Rentier se lève à la même heure par toutes les saisons; il se barbifie, s'habille et déjeune. Du déjeuner au dîner, il a ses occupations. Ne riez pas! Là commence cette magnifique et poétique existence inconnue aux gens qui se moquent de ces êtres sans malice. Le Rentier ressemble à un batteur d'or, il lamine des riens, il les étend, les change en événements immenses comme superficie; il étale son action sur Paris, et dore ses moindres instants d'un bonheur admirablement inutile, vaste et sans profondeur. Le Rentier existe par les yeux, et son constant usage de cet organe en justifie l'hébétement. La curiosité du Rentier explique sa vie, il ne vivrait pas sans Paris, il y profite de tout. Vous imagineriez difficilement un poëme plus beau; mais ce poëme de l'école de Delille est purement didactique. Le Rentier va toujours aux messes de mort et de mariage, il court aux procès célèbres, et, quand il n'a pu obtenir de place à l'audience, il a du moins vu par lui-même la foule qui s'y porte. Il court examiner par lui-même le dallage de la place Louis XV, il sait où en sont les statues et les fontaines; il admire les sculptures que les écrivains ont obtenues de la Spéculation dans les maisons des nouveaux quartiers. Enfin, il se rend chez les inventeurs qui mettent des annonces à la quatrième page des journaux, il se fait démontrer leurs perfectionnements et leurs progrès; il leur adresse ses félicitations sur leurs produits, et s'en va content pour son pays, après leur avoir promis des consommateurs. Son admiration est infatigable. Il va, le lendemain des incendies, contempler l'édifice qui n'existe plus. Il est pour lui des jours bien solennels : ceux où il assiste à une séance de la Chambre des députés. Les tribunes sont vides, il se croit arrivé trop tôt, le monde viendra; mais il oublie bientôt le public absent, captivé qu'il est par des orateurs anonymes dont les discours de deux heures tiennent deux lignes dans les journaux. Le soir, mêlé à d'autres Rentiers, il exalte môsieur Guérin de l'Eure, ou le commissaire du roi qui lui répliqua. Ces illustres inconnus lui ont rappelé le général Foy, ce saint du libéralisme, abandonné comme un vieil affût. Pendant plusieurs années, il parlera de M. Guérin de l'Eure, et s'étonnera d'être tout seul à en parler. Quelquefois il demande : « Que devient M. Guérin de l'Eure? — Le médecin? — Non, un orateur de la Chambre. — Je ne le connais pas. — Cependant il aurait bien ma confiance, et je m'étonne que le roi ne l'ait pas encore pris pour ministre. » Quand il y a un feu d'artifice, le Rentier fait à neuf heures un déjeuner dînatoire, met ses plus mauvais vêtements, serre son mouchoir dans la poche de côté de sa redingote, se dépouille de ses objets d'or et d'argent, et s'achemine à midi, sans canne, vers les Tuileries. Vous pouvez alors l'observer, entre une heure et deux, paisiblement assis, lui et sa femme, sur deux chaises, au milieu de la terrasse, où il reste jusqu'à neuf heures du soir avec une patience de Rentier. La ville de Paris ou la France ont dépensé, pour vingt mille bourgeois de cette force, les cent mille francs du feu d'artifice. Le feu a toujours coûté cent mille francs. Le Rentier a vu tous les feux d'artifice, il en conte l'histoire à ses voisins, il atteste sa femme; il dépeint celui de 1815, au retour de l'Empereur. « Ce feu, môsieur, a coûté un million. Il y est mort du monde; mais dans ce temps-là, môsieur, on s'en souciait comme de *cela*, dit-il en donnant un petit coup sec sur le couvercle de sa tabatière. Il y avait des batteries de canon, tous les tambours de la garnison. Il y avait là (il montre le quai) un vaisseau de grandeur naturelle, et là (il montre les colonnades) un rocher. En un moment, on a vu tout en feu : c'était Napoléon parfaitement ressemblant abordant de l'île d'Elbe en France! Mais cet homme-là savait dépenser son argent à propos. Môsieur, je l'ai vu, moi, au commencement de la Révolution; pensez que je ne suis pas jeune, etc. » Pour lui se donnent les concerts monstres, les *Te Deum.* Quoiqu'il soit pour l'indifférence en matière de religion, il va toujours entendre la messe de Pâques à Notre-Dame. La girafe, les nouveautés du Muséum, l'exposition des tableaux ou des produits de l'industrie, tout est fête, étonnement, matière à examen pour lui. Les cafés célèbres par leur luxe

sont encore créés pour ses yeux toujours avides. Jamais il n'a eu de journée comparable à celle de l'ouverture du chemin de fer, il a parcouru quatre fois le chemin dans la journée. Il meurt quelquefois sans avoir pu voir ce qu'il souhaite le plus : une séance de l'Académie française!

Généralement le Rentier va rarement au spectacle, il y va pour son argent, et il attend un de ces grands succès qui attirent tout Paris, il fait queue, il consacre à cette dépense les produits de ses économies. Le Rentier ne paye jamais les centimes de ses mémoires, il les met religieusement dans une sébile, et trouve ainsi, par trimestre, quelque quinze ou vingt francs qu'il s'est volés à lui-même. Ses fournisseurs connaissent sa manie, et lui ajoutent quelques centimes pour lui procurer le plaisir de les rogner. De là cet axiome : « Il faut toujours rogner les mémoires. » Le marchand qui résiste à ce retranchement lui devient suspect.

Le soir, le rentier a plusieurs sociétés : celle de son café, où il regarde jouer aux dominos ; mais son triomphe est au billard; il est extrêmement fort au billard sans avoir jamais touché une queue, il est fort comme *galerie*, il connaît les règles, il est d'une attention extatique. Vous pouvez voir dans les billards célèbres des Rentiers suivant les boules avec le mouvement de tête des chiens qui regardent les gestes de leurs maîtres; ils se penchent pour savoir si le carambolage a eu lieu, ils sont pris en témoignage, et font autorité; mais on les trouve parfois endormis sur les banquettes, narcotisés l'un par l'autre. Le Rentier est si violemment attiré au dehors, il obéit à un mouvement de va-et-vient si impérieux, qu'il fréquente peu les sociétés de sa femme, où l'on joue le boston, le piquet et l'impériale ; il l'y conduit et vient la chercher. Toutes les fois, depuis vingt ans, que son pas se fait entendre, la compagnie a dit : « Voilà M. Mitouflet ! » Par les jours de chaleur, il promène sa femme, qui lui cause alors la surprise de le régaler d'une bouteille de bière. Le jour où leur unique servante réclame une sortie, le couple dine chez un restaurateur, et s'y livre aux surprises de l'omelette soufflée, aux joies des plats *qui ne se font bien que chez les restaurateurs*. Le Rentier et sa femme parlent avec déférence au garçon, ils vérifient leur compte d'après la carte, ils étudient l'addition, font provision de cure-dents, et se tiennent avec une dignité sérieuse : ils sont en public.

La femme du Rentier est une de ces femmes vulgaires, entre la femme du peuple et la bourgeoise à prétention. Elle désarme le rire, elle n'offusque personne, chacun devine chez elle un parti pris; elle a des boucles de ceinture en chrysocale conservées avec soin ; fière de son ventre de cuisinière, elle n'admet plus le corset ; elle a eu la beauté du diable, elle cultive le bonnet rond, mais elle met parfois un chapeau qui lui va comme à une marchande de chiffons. Comme disent ses amies, la chère madame Mitouflet n'a jamais eu de goût. Pour ces sortes de femmes, Mulhouse, Rouen, Tarare, Lyon, Saint-Étienne, conservent ces modèles à dessins barbares et sauvages, à couleurs outrageusement mélangées, à semis de bouquets impossibles, à pois singulièrement accommodés, à filets mignons.

Quand le Rentier n'a pas un fils petit clerc, en voie d'être employé, huissier audiencier, greffier, commis marchand, il a des neveux dans l'armée ou dans les douanes; mais fils, neveux ou gendres, il voit rarement sa famille. Chacun sait que la succession du Rentier se compose de sa rente. Aussi, dans cette Tribu, les sentiments sont-ils sans hypocrisie et réduits à ce qu'ils doivent être dans la société. Il n'est pas rare, dans cette classe, de voir le père et la mère faisant de leur côté, pour soutenir un fils, un neveu, les mêmes efforts que le neveu, le fils, font pour leurs parents. Les anniversaires sont fêtés avec toutes les coutumes patriarcales, on y chante au désert. Les joies domestiques empreintes de naïveté sont causées par certains meubles longtemps désirés et obtenus au moyen de privations imposées. La grande religion des rentiers est celle de ne rien avoir à autrui, de ne rien devoir. Pour eux, les débiteurs sont capables de tout, même d'un crime. Quelques rentiers dépravés font des collections, entreprennent des bibliothèques; d'autres aiment les gravures; quelques-uns tournent des coquetiers en bois de couleurs bizarres ou pèchent à la ligne sur les bateaux vers Bercy, sur des trains de bois où les débardeurs les trouvent quelquefois endormis, tenant leur canne abaissée. Nous ne parlerons pas des mystères de leur vie privée, le soir, qui les montreraient sous un jour original, et souvent font dire avec une sorte de bonhomie féminine par leur indulgente moitié : « Je ne suis pas la dupe des rendez-vous de monsieur au café Turc. »

Plus on tourne autour de cette figure, plus on y découvre de qualités excellentes. Le Rentier se rend justice, il est essentiellement doux, calme, paisible. Si vous le regardez trop attentivement, il s'inquiète, et se contemple lui-même pour chercher le motif de cette inquisition. Vous ne le prendrez jamais en faute : il est poli, il admire tout ce qu'il ne comprend pas, au lieu d'en plaisanter comme les individus du genre Hommes-Forts ; il salue les morts dans la rue, il ne passe jamais devant une porte tendue de noir sans asperger la bière ni sans demander le nom de celui auquel il rend les derniers devoirs; s'il le peut, il s'en fait raconter la vie, et s'en va *donnant une larme* à sa mémoire. Il respecte les femmes; mais il ne se commet point avec elles, il n'a point le mot pour rire ; enfin peut-être son plus grand défaut est-il de ne pas avoir de défauts. Trouvez une vie plus digne d'envie que celle de ce citoyen! Chaque jour lui amène son pain et des intérêts nouveaux. Humble et simple comme l'herbe des prairies, il est aussi nécessaire à l'état social que le vert est indispensable au paysage. Ce qui le rend particulièrement intéressant est sa profonde abnégation : il ne lutte avec personne, il admire les artistes, les ministres, l'aristocratie, la royauté, les militaires, l'énergie des républicains, le courage moral des savants, les gloires nationales et les araignées mélomanes inventées par le *Constitutionnel*, les palinodies du *Journal des Débats* et la force d'esprit des ministériels : il admet toutes les supériorités sans les discuter, il en est fier pour son pays. Il admire pour admirer. Voulez-vous apprendre le secret de cette admirable existence? Le Rentier est ignorant comme un carpe. Il a lu les chansons de Piron. Sa femme loue les romans de Paul de Kock, et met deux mois à lire quatre volumes in-12; elle a toujours oublié les événements du premier volume au dernier; elle mitige sa lecture par l'éducation de ses serins, par la conversation avec son chat. Elle a un chat, et ce qui la caractérise est un amour immodéré pour les animaux. Quand le Rentier tombe malade, il devient l'objet du plus grand intérêt. Ses amis, sa femme et quelques dévotes le catéchisent, il se réconcilie généralement avec l'Église : il meurt dans des sentiments chrétiens, lui qui, jusqu'alors, a manifesté de la haine contre les prêtres; opinion due à S. M. libérale feu le *Constitutionnel Ier*. Quand cet homme est à six pieds de terre, il est aussi avancé que les vingt-deux mille hommes célèbres de la *Biographie universelle*, dont cinq cents noms environ sont populaires. Comme il était léger sur la terre, il est probable que la terre lui est légère. La science ne connaît aucune épizootie qui atteigne le Rentier, et la mort procède avec lui comme le fermier avec la luzerne : elle les fauche régulièrement.

Nous n'avons pas obtenu sans peine du patient micographe qui prépare son magnifique *Traité de Rienologie* la description des variétés du Rentier; mais il a compris combien elles étaient nécessaires à cette monographie, et nous avons livré leurs figures au crayon d'un dessinateur déjà nommé. L'auteur de la *Rienologie* admet les douze Variétés suivantes :

I. Le Célibataire. Cette belle Variété, qui se recommande par le contraste des couleurs de son vêtement, toujours omnicolore, se hasarde au centre de Paris. C'est au-dessous de ses gilets que vous pourrez voir encore les breloques de montre à la mode sous l'Empire : des graines d'Amérique montées en or, des paysages en mosaïque pour clef, des dés en lapis-lazuli. Ce Rentier se met volontiers au Palais-Royal en espalier et a le vice de saluer la loueuse de chaises. Le Célibataire se lance aux cours publics en hiver. Il dîne dans les restaurants infimes, loge au quatrième dans une maison à allée ou il y a un portier à l'entre-sol. Il se donne la femme de ménage. Certains individus portent de petites boucles d'oreilles, quelques-uns affectent un œil de poudre, et sont alors vêtus d'un habit bleu barbeau. Généralement bruns, ils ont de fantastiques bouquets de poils aux oreilles et aux mains, et des voix de basse-taille qui font leur orgueil. Quand ils n'ont pas l'œil de poudre, ils se teignent les cheveux en noir. Le Prud'homme, trouvé par un de nos plus savants naturalistes, par Henri Monnier, qui le montre avec une complaisance infinie, magnifiquement conservé dans l'esprit, encadré de dessins admirables, le Prud'homme appartient à cette Variété. Ces Rentiers parlent un idiome étrange. Quand on leur demande : « Comment vous portez-vous? » Ils répondent : « A vous *ram'mes devoares !* » Si vous leur faites observer que le verbe *ramer ses devoirs* n'a pas le sens de *rendre ses devoirs*, ils vous répliquent d'un air presque narquois : « Voici trente ans que je dis *ram'mes devoares*, et à bien du monde, personne ne m'a repris; et d'ailleurs ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes. Ce Rentier n'est susceptible d'aucun attachement, il n'a pas de religion, il ne se passionne pour aucun parti, passe une partie de ses jours dans les cabinets de lecture, se réfugie le soir au café s'il pleut, et y re-

garde entrer et sortir les habitués. Nous ne pouvons les suivre dans leurs lentes promenades nocturnes quand il fait beau temps. Les *fructus belli* en emportent chaque hiver une certaine quantité. Ne confondez pas ce genre avec le Dameret : le Célibataire veut rester garçon, le Dameret veut se marier.

II. Le Chapolardé. Cette Variété a fourni le Gogo. Ce Rentier est irascible, mais il s'apaise facilement. Ses traits maigres offrent des tons jaunes et verdâtres. Il est le seul qui s'adonne à des idées ambitieuses, mais incomplètes, lesquelles troublent sa mansuétude et l'aigrissent. Ce Rentier se prive de tout : il est sobre, ses vêtements sont râpés; il grimpe encore plus haut que le précédent, affronte les rigueurs de la mansarde, se nourrit de petits pains et de lait le matin, dîne à douze sous chez Miseray ou à vingt sous chez Flicotaux; il userait cinq sous de souliers pour aller dans un endroit où il croirait pouvoir économiser trois sous. Le malheureux porte des redingotes décolorées où brille le fil aux coutures, ses gilets sont luisants. Le pelage de sa tête tient de celui du chinchilla, mais il porte ses cheveux plats. Le corps est sec, il a l'œil d'une pie, les joues rentrées, le ventre aussi. Cet imbécile calculateur, qui met sou sur sou pour se faire un capital afin d'augmenter son prétendu bien-être, ne prêterait pas à un homme d'honneur les mille francs qu'il tient prêts pour la plus voleuse des entreprises. Il s'attrape à tout ce qui présente un caractère d'utilité, se laisse prendre assez facilement par le Spéculateur, son ennemi. Les chasseurs d'actionnaires le reconnaissent à sa tête d'oiseau emmanchée sur un corps dégingandé. De tous les Rentiers, c'est celui qui se parle le plus à lui-même en se promenant.

III. Le Marié. Ce Rentier divise sagement sa rente par allocations mensuelles, il s'efforce d'économiser sur cette somme, et sa femelle le seconde. Chez lui le mariage se trahit par la blancheur du linge, par des gilets couleur nankin, par des jabots plissés, par des gants de soie qu'il fait durer une année. Peu causeur, il écoute, et il a trouvé moyen de remplacer une première interrogation en offrant une prise de tabac. Remarquable par son excessive douceur, le marié s'applique à quelques ouvrages domestiques, il fait les commissions du ménage, promène le chien de sa femme, rapporte des friandises, se range cinq minutes avant le passage d'une voiture, et dit *Mon ami* à un ouvrier. Cet anthropomorphe s'indigne et amasse du monde quand un charretier brutalise ses chevaux, demande pourquoi tant charger une voiture, et parle d'une loi à faire sur les animaux, comme il en existe une en Angleterre, berceau du gouvernement constitutionnel. Si le charretier se met à l'état de rébellion envers les spectateurs, en sa qualité de père de famille, le Marié s'évade. Il offre la plupart des caractères du Rentier proprement dit. Son défaut consiste à souscrire aux ouvrages par livraisons en cachette de sa femme. Quelques-uns vont à l'Athénée; d'autres s'affilient à ces obscures sociétés chantantes, les filles naturelles du Caveau, et nommées goguettes.

IV. Le Taciturne. Vous voyez passer un homme sombre et qui paraît rêveur, une main passée dans son gilet; l'autre tient une canne à pomme d'ivoire blanc. Cet homme est comme une contrefaçon du Temps, il marche tous les jours du même pas, et sa figure semble avoir été cuite au four. Il accomplit ses révolutions avec l'inflexible régularité du soleil. Comme depuis cinquante ans la France se trouve toujours dans des circonstances graves, la police, inquiète et sans cesse occupée à se rendre compte de quelque chose, finit par suivre ce Rentier : elle le voit rentrer rue de Berry, au quatrième, s'essuyer mystérieusement les pieds sur un paillasson fantastique, tirer sa clef, s'introduire dans un appartement avec précaution. Que fait-il? on ne sait. Dès lors on l'observe. Les agents rêvent fabrication de poudre, faux billets, lavage de papier timbré. En le suivant le soir, la police acquiert la certitude que le Taciturne paye fort cher ce qui se donne aux étudiants. La police l'épie, il est cerné, il sort, entre chez un confiseur, chez un apothicaire, il leur livre dans l'arrière-boutique des paquets qu'il a dérobés à l'attention publique. La police multiplie alors ses précautions. L'agent le plus rusé se présente, lui parle d'une succession ouverte à Madagascar, pénètre dans la chambre incriminée, y reconnaît les symptômes de la plus excessive misère, et acquiert la certitude que cet homme, pour subvenir à ses passions, emploie son temps à rouler des bâtons de chocolat, à y coller des étiquettes : il rougit de son travail au lieu de rougir de la destination qu'il lui donne. Toute la vie de ce rentier est concentrée sur une passion qui l'envoie finir ses jours, idiot, à Bicêtre ou aux incurables.

V. Le Militaire. Cette originale Variété se recommande aux amateurs de types par le port de la canne, dont le cordon est en cuir tressé, et qu'il suspend à un bouton de sa redingote; par l'usage des bottes, par l'effacement des épaules, et par la manière de présenter les cavités thoraciques, enfin par une parole infiniment plus hardie que chez les autres variétés. Ce rentier, qui tourne sur lui-même avec tant de facilité que vous le croiriez monté sur un pivot, offre des péripéties trimestrielles assez curieuses. Au commencement de chaque saison, il est splendide et magnifique, il fume des cigares, régale ses amis d'estaminet, va manger des matelotes à la Râpée, ou des fritures de goujons : il a signé son certificat de vie chez l'obscur et riche usurier qui lui a escompté les probabilités de son existence. Tant que dure cette phase, il consomme une certaine quantité de petits verres, sa figure rougeaude rayonne, puis bientôt il revient à l'état inquiet de l'homme talonné par les dettes et au tabac de caporal. Ce Rentier, le météore du genre, n'a point de domicile fixe. Il se dit volé par l'infâme *qui fait* la pension militaire : quand il en a tiré quelque notable somme, il lui joue le tour d'aller vivre à quelque barrière antarctique, où il se condamne à la mort civile, en économisant ainsi quelques trimestres de sa pension. Là, le glorieux débris de nos armées vend, dit-on, quelquefois au restaurateur qui l'a nourri le certificat de vie dû au scélérat. Cette variété danse aux barrières, parle d'Austerlitz en se couchant au bivac, le long des murs extérieurs de Paris, ivre d'un trimestre. Vous voyez quelques individus à trogne rouge, à chapeau bossué, linge roux, col de velours graisseux, redingote couleur crottin de cheval, orné d'un ruban rouge, allant comme des ombres dans les Champs-Elysées, sans pouvoir mendier, l'œil trouble, sans gants en hiver, une redingote d'alpaga en été, des Chodrucs inédits, ayant mille francs de rente et dînant à neuf sous à la barrière, après avoir jadis encloué une batterie et sauvé l'Empereur. La blague militaire donne à leurs discours une teinte spirituelle. Ce Rentier aime les enfants et les soldats. Par un hiver rigoureux, le commissaire de police, averti par les voisins, trouve le débris de nos armées sur la paille dans une mansarde inclémente, il le fait placer par l'administration des hospices aux Incurables, au moyen d'une délégation en forme de ses pensions de la Légion d'honneur et militaire. Quelques autres sont sages, rangés, et vivent avec une femme dont les antécédents, la position sociale, sont suspects, mais qui tient un bureau de tabac, un cabinet de lecture, qui fabrique du fouet. Si leur existence est encore extrêmement excentrique, leur compagne les préserve de l'hôpital. Cette variété d'ailleurs est la plus extraordinaire : elle est panachée comme costume à un tel point qu'il est difficile de déterminer son caractère vestimental. Les individus de cette Variété ont cependant une particularité qui leur est commune, c'est leur profonde horreur pour la cravate, ils portent un col; ce col est crasseux, rongé, gras, mais c'est un col, et non une cravate de bourgeois; puis ils marchent militairement.

VI. Le Collectionneur. Ce Rentier à passion ostensible est mû par un intérêt dans ses courses à travers Paris, il se recommande par des idées bizarres. Son peu de fortune lui interdit les collections d'objets chers, mais il trouve à satisfaire sur des riens le goût de la collection, passion réelle, définie, reconnue chez les anthropomorphes qui habitent les grandes villes. J'ai connu personnellement un individu de cette Variété qui possède une collection de toutes les affiches affichées ou qui ont dû l'être. Si, au décès de ce rentier, la Bibliothèque royale n'achetait pas sa collection, Paris y perdrait ce magnifique herbier des productions originales venues sur ses murailles. Un autre a tous les prospectus, bibliothèque éminemment curieuse. Celui-ci collectionne uniquement les gravures qui représentent les acteurs et leurs costumes. Celui-là se fait une bibliothèque spécialement composée de livres pris dans les volumes à six sous et au-dessous. Ces Rentiers sont remarquables par un vêtement peu soigné, par les cheveux épars, une figure détruite; ils se traînent plus qu'ils ne marchent le long des quais et des boulevards. Ils portent la livrée de tous les hommes voués au culte d'une idée, et démontrent ainsi la dépravation à laquelle arrive un Rentier qui se laisse atteindre par une pensée. Ils n'appartiennent ni à la Tribu remuante des Artistes, ni à celle des Savants, ni à celle des Ecrivains, mais ils tiennent de tous. Ils sont *toqués*, disent leurs voisins. Ils ne sont pas compris, mais toujours poussés par leur manie; ils vivent mal, se font plaindre par leurs femmes de ménage, et souvent, entraînés à lire, à vouloir aller chez les hommes de talent : mais les Artistes peu indulgents les bafouent.

VII. Le Philanthrope. On n'en connaît encore qu'un individu, le Muséum l'empaillera sans doute. Les Rentiers ne sont ni assez riches pour faire le bien, ni assez spirituels pour faire le mal, ni assez industriels pour faire fortune en ayant l'air de secourir les forçats ou les pauvres; il nous semble donc impossible de créer une Variété pour la gloire d'un fait anormal qui dépend de la tératologie, cette belle science due à Geoffroy Saint-Hilaire. Je suis à cet égard en dissentiment avec l'illustre auteur de la *Rienologie* : mon impartialité me fait un devoir de mentionner cette tentative, qui d'ailleurs l'honore; mais les Savants doivent aujourd'hui se défier des classifications : la nomenclature est un piége tendu par la synthèse à l'analyse, sa constante rivale. N'est-ce pas surtout dans les riens que la science doit longtemps hésiter avant d'admettre des différences? Nous ne voulons pas renouveler ici les abus qui se sont glissés dans la botanique à propos des roses et des dalhias.

VIII. Le Pensionné. Henri Monnier veut distinguer cette Variété de celle des Militaires, mais elle appartient au type de l'Employé.

IX. Le Campagnard. Ce Rentier sauvage perche sur les hauteurs de Belleville, habite Montmartre, la Villette, la Chapelle, sous les récentes Batignoles. Il aime les rez-de-chaussée à jardin de cent vingt pieds carrés, et y cultive des plantes malades, achetées au quai aux Fleurs. Sa situation *extra-muros* lui permet d'avoir un jardinier pour inhumer ses végétations. Son teint est plus vif que celui des autres Variétés, il prétend respirer un air pur, il a le pas délibéré, parle agriculture, et lit le *Bon Jardinier*. Tollard est son homme. Il voudrait avoir une serre, afin d'exposer une fleur au Louvre. On le surprend dans les bois de Romainville ou de Vincennes, où il se flatte d'herboriser; mais il y cherche sa pâture, il prétend se connaître en champignons. Sa femelle, aussi prudente que craintive, a soin de jeter ces dangereux cryptogames et d'y substituer des champignons de couche, innocente tromperie avec laquelle elle entretient ce Rentier dans ses recherches forestières. Pour un rien il deviendrait collectionneur. C'est le plus heureux des rentiers. Il a sous une vaste cloche en osier des poules qui meurent d'une maladie inconnue à ceux desquels il les achète. Le Campagnard dit : *Nous autres Campagnards*, et se croit à la campagne, entre un nourrisseur et un établissement de fiacres. La vie à la campagne est bien moins chère qu'à Paris, affirme-t-il en offrant du vin d'Auxerre orgueilleusement soustrait à l'octroi. Fidèle habitué des théâtres de Belleville ou de Montmartre, il est dans l'enchantement, jusqu'au jour où, perdant sa femme par suite de rhumatismes aigus, il craint le salpêtre pour lui-même et rentre, la larme à l'œil, dans Paris, qu'il n'aurait jamais dû quitter, si, dit-il, *il avait voulu conserver sa chère défunte!*

X. L'Escompteur. Cette Variété pâle, blême, à garde-vue vert adapté sur des yeux terribles par un cercle

de fil d'archal, s'attache aux petites rues sombres, aux méchants appartements. Retranchée derrière des cartons, à un bureau propret, elle sait dire des phrases mielleuses qui enveloppent des résolutions implacables. Ces Rentiers sont les plus courageux d'entre tous : ils demandent cinquante pour cent sur des effets à six mois, quand ils vous voient sans canne et sans crédit. Ils sont francs-maçons, et se font peindre avec leurs costumes de dignitaires du Grand-Orient. Les uns ont des redingotes vertes étriquées qui leur donnent, non moins que leur figure, une ressemblance avec les cigales, dont l'organe clairet semble être dans leur larynx; les autres ont la mine fade des veaux, procèdent avec lenteur et sont doucereux comme une purgation. Ils perdent dans une seule affaire les bénéfices de dix escomptes usuraires, et finissent par acquérir une défiance qui les rend affreux. Cette Variété ne rit jamais et ne se montre point sans parapluie; elle porte des doubles souliers.

XI. Le Dameret. Cette Variété devient rare. Elle se reconnaît à ses gilets, qu'elle porte doubles ou triples et de couleurs éclatantes, à un air propret, à une badine au lieu de canne, à une allure de papillon, à une taille de guêpe, à des bottes, à une épingle montée d'un énorme médaillon à cheveux ouvragés par le Benvenuto Cellini des perruques, et qui perpétue de blonds souvenirs. Son menton plonge dans une cravate prétentieuse. Ce rentier, qui a du coton dans les oreilles et aux mains de vieux gants nettoyés, prend des poses anacréontiques, se gratte la tête par un mouvement délicat, fréquente les lieux publics, veut se marier avantageusement, fait le tour des nefs à Saint-Roch pendant la messe des belles, passe la soirée aux concerts de Valentino, suit la mode de très-loin, dit *Belle dame*, flûte sa voix et danse. Après dix années passées au service de Cythère, il se compromet avec une intrigante de trente-six ans, qui a deux frères chatouilleux, et finit par devenir l'heureux époux d'une femme charmante, très-distinguée, ancienne modiste, baronne et gagnée par l'embonpoint; puis il retombe dans le Rentier proprement dit.

XII. Le Rentier de faubourg. Cette Variété consiste en reste d'ouvriers, ou de chefs d'ateliers économes, qui se sont élevés de la veste ronde et du pantalon de velours à la redingote marron et au pantalon bleu, qui n'entrent plus chez les marchands de vin, et qui, dans leurs promenades, ne dépassent pas la porte Saint-Denis. Ce Rentier est tranquille, ne fait rien, est purement et simplement vivant, il joue aux boules, ou va voir jouer aux boules.

Pauvre argile d'où ne sort jamais le crime, dont les vertus sont inédites et parfois sublimes! carrière où Sterne a taillé la belle figure de mon oncle Tobie, et d'où j'ai tiré les Birotteau, je te quitte à regret. Cher Rentier, apprête-toi, dès que tu liras cette monographie, si tu la lis, à soutenir le choc du remboursement de ton cinq pour cent consolidé, ce dernier tiers de la fortune des Rentiers, réduite de moitié par l'abbé Terray, et que réduiront encore les Chambres avec d'autant plus de facilité que, quand une trahison légale est commise par mille personnes, elle ne charge la conscience d'aucune. En vain tu as lu pendant trente ans, sur les affiches tour à tour républicaines, impériales et royales du Trésor : Rentes perpétuelles! Malgré ce jeu de mots, pauvre agneau social, tu seras tondu en 1848, comme en 1690, comme en 1750. Sais-tu pourquoi? tu n'auras peut-être que moi pour défenseur. En France, qui protége le faible récolte une moisson d'injures lapidaires. On y aime trop la plaisanterie, le seul feu d'artifice que tu ne vois pas, pour que tu puisses y être plaint. Lorsque tu seras amputé du quart de ta rente, ton Paris bien-aimé te rira au nez, il lâchera sur toi les crayons de la caricature, il te chantera des complaintes pour *De profundis*, enfin il te clouera entre quatre planches lithographiques ornées de calembours.

LE JOUEUR DE BOULES

PAR

B. DURAND

Peut-être avez vous remarqué quelquefois, sous les ombrages soi-disant frais des Champs-Elysées, au milieu des solitudes de l'Observatoire ou de la barrière du Trône, deux lignes parallèles de spectateurs, lignes mouvantes qui s'allongent dans toutes les directions, qui serpentent dans la plaine, qui s'écartent et se rapprochent, qui se dissipent et se reforment incessamment, et au-dessus desquelles on voit s'élever, par intervalles, de petits globes noirs pareils à des bombes, mais à des bombes qui n'éclatent jamais; tandis que, à travers les pieds des spectateurs, d'autres globes semblables roulent, se précipitent, et jettent partout le désordre et la confusion.

Approchez-vous avec précaution et mesure. La précaution n'est pas pour vous : elle est pour ces globes vagabonds. Qu'il vous arrive d'en heurter quelqu'un au grand détriment de vos jambes, vous recueillerez, pour excuses et pour marques de compassion, mille reproches, mille malédictions, mille injures. Oserez-vous bien vous plaindre du coup que vous avez reçu? Votre coup! eh! malheureux, il ne s'agit que de celui que vous avez fait manquer.

En manière de dédommagement et de consolation, étudiez le tableau que vous avez sous les yeux. Les bonnes figures! les honnêtes et placides physionomies de rentiers! Car il n'est pas permis de s'y tromper : ce sont, pour la plupart, d'anciens négociants qui ont passé par toutes les tribulations des *fins de mois*, et qui, retirés dans leur revenu, comme le rat dans son fromage, n'ont d'autre souci que les prédictions du baromètre et le cours de la rente.

Les voilà, le corps penché en avant, le cou tendu. Le soleil brûle leurs têtes. Le froid rougit leur nez et bleuit leur visage : Ils s'inquiètent bien du froid ou du soleil! *Trop long!* disent-ils gravement : *Trop court!* disent-ils encore d'un ton doctoral; et ils resteront là, se passionnant pour telle ou telle boule, et suivant d'un œil exercé les diverses chances du jeu, jusqu'à ce que le jour baisse et que l'heure du dîner approche.

Alors vous verrez le cercle se dissiper avec regret : ces braves citadins s'en retourneront lentement à leur faubourg, emportant des émotions, des souvenirs, un fonds inépuisable de conversation et un violent appétit. Voilà une journée bien employée!

Les joueurs sont dignes des spectateurs. Examinez celui que Charlet a placé sous nos yeux. Vous le voyez : le joueur de boule doit avoir de quarante-cinq à cinquante ans; c'est pour lui la belle saison de la vie, l'âge de la perfection; il a conservé la force qui exécute, il a acquis l'expérience qui dirige. Car, ne vous y trompez pas, vingt ans d'études et d'exercices assidus ne suffisent pas toujours pour former un joueur de boules de quelque distinction.

Regardez bien celui-ci : vous lirez sur son visage, dans son attitude même, toutes les tribulations auxquelles son âme est en proie; il est sous l'influence simultanée des deux plus puissants mobiles du cœur humain : la crainte et l'espérance. Il vient de lancer sa dernière boule, elle roule devant lui, et vous pouvez en suivre le mouvement sur sa physionomie; il la couve, il la protége du regard; il la conseille, il voudrait la voir obéissante à sa voix; il en hâte ou bien il en ralentit la marche selon qu'une ravine ou un monticule l'arrête au passage ou la précipite à une descente; il l'encourage du geste, il la pousse de l'épaule, il la tempère de la main; suspendu sur la pointe du pied, le bras tendu, le visage

animé par une foule d'émotions diverses, il imprime à son corps les ondulations les plus bizarres. On dirait que son âme a passé dans sa boule

Si l'importance d'un jeu se mesurait au degré d'intérêt qu'on y apporte, le premier de tous, sans contredit, serait le noble jeu de boules. Chez ceux qui se livrent à cet amusement, ce n'est pas seulement un goût prononcé, c'est une passion véritable, c'est une sorte de fanatisme. Si le fameux maître à danser Marcel a pu s'écrier : « Que de choses dans un menuet! » que n'eût-il point dit s'il eût parlé d'une partie de boules?

Toutefois il convient, ce me semble, de s'occuper de l'arme avant d'arriver au guerrier, et de faire connaissance avec la théorie avant d'en suivre l'application sur le terrain.

Sans retracer ici l'histoire de la boule, qu'il me soit permis de faire observer qu'elle joue un rôle important dans la composition de cet univers, et sur cette terre en particulier. Les arts et les métiers ont leur boule spéciale; les architectes connaissent la *boule* d'amortissement; les chaudronniers donnent le nom de *boule* à une enclume ronde; le fourbisseur, à un instrument en bois de ce nom; la maréchalerie cite ses *boules* de licou, et l'art du metteur en œuvre ses *boules* à sertir; enfin il n'est pas de chasseur un peu exercé qui ne sache ce que c'est que la *boule* du chamois.

La balle et la bille, si chères aux écoliers, ne sont que des diminutifs de la boule, dont le ballon est une ampliation. Si la boule ne règne pas seule dans le jeu de quilles, elle en est incontestablement l'âme. Que feriez-vous de vos quilles, symétriquement plantées, sans la boule indispensable à les abattre? Qui sait si, dans une pareille extrémité, les joueurs de quilles ne se verraient pas réduits à implorer l'assistance d'un chien, malgré leur inimitié proverbiale pour cet intéressant animal?

L'antique jeu du mail, qui a donné son nom à une rue de Paris et à tant de promenades dans nos provinces, consistait en une boule d'un bois très-dur qu'on lançait à l'aide du mail du maillet; ainsi en est-il du jeu de la paume, qui tombe chaque jour en désuétude, et du jeu de billard, auquel nos écoles de droit et de médecine ont fait faire, dans ces dernières années, de si prodigieux progrès.

Entrez dans un café; le billard est inoccupé, les queues sont à l'abandon. Où sont les billes? le maître de l'établissement les a dans sa poche, et, avec elles, tout le jeu de billard.

Si, vous associant aux jeux de vos enfants, vous leur permettez de gonfler une gouttelette d'eau savonneuse suspendue à l'extrémité d'un chalumeau, c'est une boule qu'ils produisent infailliblement; savant enfantillage auquel se livrait Newton quand il étudiait la théorie de la lumière!

De tout temps la boule a joué un rôle fort important dans la politique; elle a donné son nom aux bulles des papes, en prêtant sa forme aux sceaux qui y étaient attachés; il en fut de même de la bulle d'or, sur laquelle s'appuya si longtemps le droit public en Allemagne. La première boule d'or dont l'histoire ait consacré le souvenir est celle que Tarquin l'Ancien donna comme insigne à son fils, et que celui-ci portait à son cou. Aujourd'hui ce sont les boules qui gouvernent dans les états constitutionnels; elles y décident de l'adoption ou du rejet des lois; elles consolident ou renversent un ministère, et c'est une assez belle gloire! Le mot de boule a conquis en outre un sens moral, et vous l'entendez chaque jour au figuré. Dans le langage populaire, on honore du nom de boule la tête d'un homme. Le vaste cerveau de Cuvier, où toutes les connaissances humaines avaient leur compartiment, leur casier, comme dans une vaste bibliothèque distribuée par ordre de matières, qu'était-ce autre chose qu'*une fameuse boule?*

Tout cela est bien évidemment à l'avantage du jeu de boules; on voit combien il peut prêter aux autres, sans avoir besoin d'en rien emprunter. Son importance a été si bien reconnue par les savants auteurs du *Dictionnaire encyclopédique*, qu'ils n'ont point dédaigné de lui consacrer un chapitre.

Ecoutez; je cite textuellement :

« On joue le jeu de boules à un, deux, trois contre trois, ou même plus, avec chacun deux boules pour l'ordinaire. Les joueurs fixent le nombre de points à prendre dans la partie, à leur choix. C'est toujours ceux qui approchent le plus près des buts qui comptent autant de points qu'ils y ont de boules. Ces buts sont placés aux deux bouts d'une espèce d'allée très-unie, rebordée d'une petite berge de chaque côté, et terminée à chacune de ses extrémités par un petit fossé que l'on appelle *noyon*. Quand on joue, si quelque joueur arrête la boule, on recommence. Il n'est pas permis de taper des pieds pour faire rouler la boule davantage, ni de la pousser en aucune façon, sous peine de perdre la partie. Une boule qui est entrée dans le noyon et a encore assez de force pour revenir au but ne compte point; un joueur qui joue avant son tour recommence, si l'on s'en aperçoit; celui qui a passé son tour perd son coup. Il est libre de changer de rang dans la partie, à moins qu'il ne soit convenu autrement. Qui change de boule n'est obligé qu'à reprendre la sienne et à jouer son coup si personne n'a encore joué après lui; mais, si quelqu'un a joué, il remet la boule à la place de celle qu'il a jouée, si l'autre veut jouer avec sa boule. »

Quelques-unes de ces règles sont encore en vigueur, mais le jeu de boules, lui aussi, a proclamé son indépendance; il s'est affranchi des terrains préparés exprès, comme on en voyait encore quelques-uns, il y a trente ans, le long de la partie droite des Champs-Elysées, où s'élève le quartier Beaujon; le *noyon* a totalement disparu, et c'est tout au plus s'il existe encore dans la mémoire des doyens des joueurs de boules; la nouvelle génération ne le connaît pas. Autrefois le jeu de boules s'appelait aussi *cochonnet*. Cette dénomination, dont l'étymologie m'est inconnue, n'appartient plus maintenant qu'à la petite boule qui sert à marquer le but; encore n'est-elle usitée que sur la rive droite de la Seine; sur la rive gauche, le cochonnet s'appelle le petit, peut-être dans le but louable de ne point effaroucher la délicatesse du faubourg Saint-Germain par un diminutif qui rappelle un animal immonde. Dans ces derniers temps, quelques joueurs de boules, séduits sans doute par la manie des innovations, ont essayé de substituer aux deux dénominations consacrées par l'usage celle de *bouchon;* mais leur tentative a été repoussée, et ils n'ont point fait école. Les amateurs du noble jeu de boules ont compris qu'ils ne devaient pas admettre dans leur vocabulaire un terme emprunté à un jeu que pratiquaient jadis les laquais dans les châteaux, et qui ne sert plus guère aujourd'hui de délassement qu'aux gamins de Paris du premier âge; car ils attaquent de front le jeu du tonneau dès qu'ils atteignent l'âge d'émeute.

Quoique les conditions pour la fixation du nombre des points soient les mêmes qu'autrefois, une partie de boules se joue ordinairement en onze points. Celui des joueurs qui dans un coup gagne un ou plusieurs points, acquiert le droit de lancer le cochonnet, et par conséquent de déterminer le but. L'avantage qui en résulte est si important, que cette question ne doit pas être traitée légèrement.

D'abord il faut savoir qu'un joueur de boules se livre à une foule d'études préparatoires dont la principale a pour objet la connaissance exacte du terrain. Il en est qui connaissent, aux Champs-Elysées, l'assiette des lieux et jusqu'aux moindres sinuosités du sol, aussi bien que Napoléon connaissait sa carte d'Europe.

Ils y vont souvent le matin, en cachette les uns des autres; ils suivent les déviations de leurs boules, étudient l'effet des pentes, calculent quelle ressource offrira un ricochet savamment combiné. Munis de ces instructions géographiques, sans affectation, sans avoir l'air d'être déterminés autrement que par le hasard, maîtres du cochonnet, ils le dirigent vers un but dont les approches leur sont familières. Il faut donc être quelque peu versé dans la diplomatie pour conserver tous ses avantages à un combat de boules. Ce n'est pas tout : le joueur de boules qui dispose du cochonnet est le souverain le plus absolu qui se puisse imaginer; le moment où il élucubre dans sa pensée la direction qu'il lui donnera est peut-être le moment où il est le plus beau. Son visage est impassible comme l'était celui de M. Talleyrand : vainement on cherche à deviner son dessein; vainement les spectateurs veulent s'orienter sur sa physionomie afin de bien se placer; quand ils attendent le cochonnet dans une direction, ils le voient rouler dans une autre, et tous, sans le plus léger murmure, sans se permettre la moindre observation, se rangent en une double haie, où le despotisme du joueur a voulu qu'ils vinssent se ranger. Quel souverain oserait se flatter d'obtenir de ses sujets une telle obéissance!

Les joueurs de boules ne fabriquent pas leurs armes; mais ils ne confient à nul autre qu'à eux-mêmes le soin de leur donner la plus grande perfection possible. Les novices, les commençants se servent encore de boules en bois sans aucune autre préparation; il arrive même quelquefois que des amateurs tièdes, n'ayant point de boules à eux, en louent à l'espèce de cabaret-masure qui sert aujourd'hui de rendez-vous aux joueurs. Mais un véritable joueur de boules a ses boules à lui, comme un guerrier a son épée; ses boules sont soigneusement piquées de clous, de telle sorte qu'elles conservent la même pe-

santeur avec une dimension moins grande, et présentent ainsi moins de prise au choc des boules ennemies. Par ce moyen on donne à toutes les sections de la circonférence une puissance égale, qualité essentielle pour calculer les effets d'un projectile. Mais la bonté des armes n'est rien sans la manière de s'en servir.

On divise les joueurs de boules en deux classes distinctes : les *pointeurs* et les *tireurs;* non pas que je veuille prétendre que le même joueur ne puisse réunir les qualités du tireur à celles du pointeur, mais il aura toujours une prédilection marquée pour l'un de ces deux procédés.

On appelle pointeurs ceux des joueurs qui s'appliquent à gagner des points en plaçant leurs boules le plus près du but, tandis que l'on entend par tireurs ceux qui lancent vigoureusement leurs boules sur celles de leur adversaire mieux placées, ou même sur le cochonnet, afin de changer, par son déplacement, les chances présumées des boules éparses sur le terrain. Les joueurs ne connaissent ainsi leurs avantages ou leurs pertes que quand le nombre des boules restées au quartier est entièrement épuisé.

L'office des tireurs, quoique plus brillant en apparence, offre peut-être moins de difficultés que celui des pointeurs; leur action est toujours à peu près la même, tandis que les pointeurs ont tant de manières différentes de lancer leur boule, qu'un observateur attentif pourrait y reconnaître le caractère de chaque joueur. L'homme modeste fait rouler sa boule terre à terre vers le but; celui que domine la manie de briller lance la sienne en lui faisant décrire une parabole semblable à celle que décrit une bombe; le grand art consiste, dans ce cas, à lui imprimer, en même temps qu'une force d'impulsion, une puissance de rotation contraire qui l'empêche de rouler trop loin du but

On a comparé, non sans raison, le jeu de boules, proprement dit, à cet autre jeu de boules que l'on appelle la guerre. Toutes les armes dont se compose une armée y sont en effet représentées. On a vu tout à l'heure le bombardier; le tireur, c'est l'artilleur, chargé d'enfoncer de loin les rangs ennemis, tandis que la boule du pointeur est l'image de l'infanterie, dont la part est toujours si grande dans le gain d'une bataille. Les balles et les boulets, que sont-ils sinon des boules? Les opérations du génie ne s'exécutent pas plus scrupuleusement sur un champ de boules que sur un champ de bataille; j'en atteste ces joueurs qui mettent un soin rigoureux à enlever une pierre malencontreuse, à faire disparaître une touffe d'herbe, enfin à aplanir les obstacles comme le font les sapeurs mineurs. De cette similitude provient probablement le goût des anciens militaires pour le jeu de boules, dernière passion de nos bons vieux invalides. Parmi eux on compte des joueurs très-habiles; on en cite un entre autres qui est manchot. Mais qu'est cela, quand on songe que la cécité même n'empêche pas ceux qui en sont atteints de se livrer à leur jeu favori?

Dans l'intérieur de l'Hôtel des Invalides, sur une espèce d'esplanade plantée, en suite des dernières cours du côté de l'avenue Lamothe-Piquet, est situé le jeu des aveugles. C'est un bien attendrissant spectacle que de les voir lutter ensemble par des combinaisons presque exclusivement intellectuelles. Tous les dimanches, et quelquefois dans la semaine, ils font leur partie: des invalides voyants leur servent de guide, leur font toucher le but, et quand ils ont marqué par un certain nombre de pas la distance qui les en sépare, on est tout étonné de les en voir approcher beaucoup mieux que ne le font un grand nombre de joueurs jouissant de leurs deux yeux. Il serait superflu d'ajouter que les invalides aveugles pointent, mais ne tirent pas.

Les joueurs de boules se font en général remarquer par l'aménité de leurs mœurs; absorbés qu'ils sont par leur passion dominante, on n'en trouverait probablement aucun sur les registres de la police correctionnelle, aucun au greffe de la cour d'assises. Plus que qui que ce soit, les joueurs de boules mènent une vie en dehors; aussi sont-ils essentiellement bons maris et bons pères. Bons maris, en ce sens du moins que, n'étant presque jamais chez eux, ils ne tourmentent point leur femme; bons pères, parce qu'ils sont incapables de donner de mauvais conseils à leurs enfants, ne s'en occupant guère que pour en faire des *louveteaux*, c'est-à-dire pour leur enseigner de bonne heure les premiers éléments de la boule.

Le jeu de boules présente une particularité qu'il est impossible d'omettre. Si l'on excepte la pêche à la ligne, c'est peut-être le seul exercice auquel on n'ait vu aucune femme se livrer, de sorte qu'en altérant légèrement un vers de Molière, on pourrait dire :

Du côté de la *boule* est la toute-puissance.

Une autre remarque a été faite à l'endroit des joueurs de boules. De toutes les provinces de France, la Provence est celle qui en fournit le plus à Paris; l'accent provençal et aussi l'accent auvergnat dominent, non-seulement parmi les joueurs, mais aussi dans les rangs des spectateurs.

On a observé en outre que la classe de citoyens qui compte le plus d'amateurs distingués, c'est la classe des cuisiniers. Or n'est-il pas extraordinaire que le plus habile joueur de boules dont s'enorgueillissent les Champs-Élysées depuis plus de quarante ans cumule les deux qualités de Provençal et de cuisinier? C'est M. Maneille, l'Antelle des joueurs de boules et le fondateur du fameux établissement des *Frères-Provençaux*, dont la renommée est devenue européenne.

M. Méry s'est étendu naguère sur le mérite du roi des échecs, M. de Labourdonnais; personne ne devra s'étonner que je fasse connaître au monde le roi du jeu de boules.

M. Maneille est, dit-on, âgé de soixante-douze ans; malgré son âge, non-seulement il *pointe*, mais il *tire* avec une verdeur exemplaire. Est-ce le soleil du Midi, est-ce le feu des fourneaux qui a bruni son teint? peu importe; seul parmi les joueurs de boules, M. Maneille se revêt d'un habit de combat. Ce costume se compose d'une veste grise, d'un pantalon blanc et de sandales qui laissent aux mouvements des pieds toute leur souplesse. Sa tête est recouverte d'une casquette; quoi de plus facile que d'y substituer la couronne du roi d'Yvetot?

Roi du jeu de boules! quelle gloire quand on y pense! Il ne faut pas croire qu'elle ait été abandonnée à M. Maneille sans combat: outre la foule de ceux qui le suivent, *longo proximi intervallo*, il a un rival à peu près de son âge, et dont la renommée balance la sienne, M. Vilaret.

J'ai eu la bonne fortune d'assister à une partie d'honneur entre ces deux célèbres athlètes. Vous dirai-je comment la fortune penchait tour à tour pour chacun des deux côtés, et par quelle suite de coups heureux l'équilibre détruit se rétablissait aussitôt? Que d'adresse et de précision de part et d'autre! que de savants calculs! quelles évolutions stratégiques, quelles péripéties inattendues! Enfin... mais vous ne saurez pas quel fut celui

des deux rivaux qui succomba : le plaisir de célébrer le vainqueur, dans ce magnifique tournoi, cède à la crainte d'affliger le vaincu. Qu'ils gardent leur renommée tout entière, et que la palme soit partagée entre eux, puisqu'ils l'ont si bien méritée!

Nous voulons trop de bien au gouvernement pour ne pas l'avertir que les joueurs de boules croient avoir à se plaindre de lui. C'est une race éminemment pacifique et débonnaire qui jamais n'a dépavé les rues et qui a horreur des barricades. On a remarqué, à la louange éternelle des amateurs de pêche, que le 29 juillet 1830 deux d'entre eux étaient tranquillement occupés sous les arches du Pont-Marie, tandis que la mitraille pleuvait dans Paris et qu'une dynastie tombait du trône. Si ce jour-là les joueurs de boules ont déserté les Champs-Élysées, c'est que la garde royale s'y était établie. Sans cela... mais enfin, si paisibles qu'ils soient, ils ont aussi leur susceptibilité : l'insecte sur lequel on met le pied se relève et cherche à se défendre. Eh bien! les joueurs de boules accusent le gouvernement de manquer aux égards qui leur sont dus, et de n'avoir aucun souci de leurs plaisirs et de leurs priviléges. Le gouvernement se montre partial en faveur des bitumes; il abandonne les quais, les boulevards et toutes les promenades à une foule d'asphaltes, pièges doublement dangereux tendus aux pieds des promeneurs et à la bourse des petits rentiers. Encore s'il ne s'agissait que de la bourse! mais, grâce à eux, le jeu de boules sera bientôt proscrit de Paris. On le chasse, on le poursuit, on lui fait une guerre à mort. Dès qu'il a choisi un emplacement favorable, et étudié les divers accidents du terrain, arrive le bitume maudit qui s'en empare, qui étend sur lui sa double couche de plâtre et de sable, qui allume ses fourneaux et infecte l'air à une lieue à la ronde : et adieu les profonds calculs et les heureuses combinaisons! Sur cette surface partout unie la boule roulerait sans intelligence et sans art; elle ne saurait ni s'arrêter, ni décrire une courbe savante; elle irait stupidement, devant elle, comme s'il ne s'agissait que de rouler le plus loin possible.

Les Champs-Élysées restaient du moins pour consoler les joueurs de tant d'envahissements; mais en quel état? Bouleversés par les constructions nouvelles, couverts de planches et de gravois, labourés de fossés, impraticables enfin, et tout à fait déchus de leur titre mythologique!

A toute force, les joueurs s'en seraient contentés; ils auraient compté, pour niveler le terrain, sur les pieds des passants, sur le beau temps et la pluie, et aussi, car on se flatte toujours, sur les soins de la municipalité. Et voilà qu'une nouvelle effrayante retentit à leurs oreilles comme un coup de tonnerre! Les Champs-Élysés seront couverts de bitume! c'en est trop : la patience des joueurs de boules est lassée; ils se révoltent, ils s'insurgent; et que le gouvernement y prenne garde et réfléchisse mûrement s'il ne doit pas plus d'égards à des citoyens inoffensifs qui payent leur terme et leurs impositions, qui sont intéressés à le soutenir, et qui, dans un jour d'émeute, peuvent convertir leurs instruments de jeu en une arme de bataille, et lancer aux jambes de l'ordre public des boules qu'ils avaient cependant façonnées pour un meilleur usage.

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA FEMME DE CHAMBRE

PAR

AUGUSTE DE LACROIX

i, par métier ou par goût, vous recherchez avant tout les histoires d'amour; si vous affectionnez le roman intime, le drame du coin du feu, les scènes de la vie privée; si vous allez, feuilletoniste ou romancier (pardon de la supposition), flairant l'anecdote et dénichant l'intrigue; ou si, conteur par nature et bavard désintéressé, vous cultivez le scandale par vocation et recueillez généreusement pour le seul plaisir de donner ensuite; — si vous avez de l'ambition et que vous désiriez monter par l'échelle des femmes; si vous êtes amoureux, adroit et bien tourné, — croyez-moi, avant d'entrer au salon, donnez un coup d'œil à l'antichambre: — l'antichambre mène au salon, et le salon au boudoir; avant de saluer madame, souriez à la femme de chambre.

La femme de chambre!..... Il y a dans ce mot je ne sais quoi d'intime, de mystérieux, qui saisit d'abord l'esprit le plus obtus et ranime la curiosité la mieux endormie. A ce nom seul se révèle tout à coup un monde de faits inédits, de pensées et de sentiments enfouis au fond de l'âme, d'histoires toutes parfumées d'amour, imprégnées de sang, touchantes et bouffonnes. — Othello, Géronte, Scapin, Desdémone et Célimène s'y donnent la main. — Mais de toutes ces physionomies, la plus jeune, la plus gaie, la plus ravissante, de tous ces types, le plus vrai encore aujourd'hui et le plus gracieux, c'est Dorine, la piquante soubrette que vous savez; Dorine avec sa taille cambrée, son pied aventureux, sa main si leste et son œil si malin; Dorine qui porte et reçoit les bouquets emblématiques et les poulets odorants, qui protége, bonne fille, les amours de Marianne, tend la main aux galants et sa joue à Frontin. C'est bien elle encore, la jolie perruche du logis, qui s'en va sautillant de l'office à l'antichambre, de l'antichambre à l'escalier, perchant et caquetant tour à tour au premier, au second, au troisième étage, le matin dans la loge du portier, et le soir dans la cage aérienne où elle grimpe pour dormir et rêver. C'est toujours elle; seulement elle a changé de nom, de langage et de costume.

Elle ne s'appelle plus Dorine, elle répond au nom d'Angélique, Rose, Adèle ou Célestine; elle ne dit plus Frontin, Mascarille ou Crispin, elle dit Martin, François ou Germain. Conservons-lui cependant pour un instant, et pour mieux la faire connaître, son nom d'autrefois, son joli nom patronymique.

La femme de chambre, comme le chef de cuisine, est, par le fait même de sa position, en dehors, sinon au-dessus de la domesticité. Ce sont deux puissances, dont l'une ne règne que deux heures sur douze, et l'autre toute la journée. Chacun, dans la maison, sait cela et le reconnaît sans conteste. Et qui oserait nier la supériorité de la femme de chambre? Qui pourrait lutter avec elle d'autorité et de pouvoir? Serait-ce le valet de chambre lui-même? Fût-il Scapin en personne, Dorine le mettrait dans le sac, le pauvre garçon, plus vite qu'il n'y met son maître. N'a-t-elle pas pour elle, avec la même position, l'avantage incontestable de la finesse naturelle à son sexe? Le valet de chambre peut être changé sans que l'économie d'une maison en soit troublée. Ses rapports avec monsieur n'ont ni la même importance, ni la même intimité (l'expression convenable m'échappe); les hommes sont moins expansifs; le maître a généralement moins besoin de raconter, et le valet d'intérêt à recueillir. Son ministère a quelque chose de plus général, et ses attributions, même dans les meilleures maisons, ne sont pas toujours définies d'une manière assez rigoureuse; le cercle s'étend ou se resserre autour de lui, selon les circonstances et les besoins du moment; débordé quelquefois, il empiète sou

vent sur le domaine des autres, sans en devenir plus riche ou plus heureux. Il appartient dans l'occasion à madame, qui peut réclamer ses jambes ou ses bras pour un service quelconque. On a vu des valets de chambre métamorphosés momentanément en grooms, en cochers, en laquais; il n'y a pas d'exemple d'une femme de chambre changée tout à coup en nourrice ou en bonne d'enfant! L'incompatibilité est évidente: la femme de chambre appartient exclusivement à la maîtresse de la maison; c'est sa propriété particulière, on ne peut y toucher sans sa permission: son bien-être, sa vie intérieure, son bonheur (et plus que cela peut-être) en dépendent. Cette fille, en effet, sait les secrets de son cœur comme ceux de sa toilette; elle a surpris les uns et elle confectionne les autres. Sa maîtresse, à son tour, lui appartient corps et âme. Voyez donc!..... elle sait de qui est la lettre reçue ce matin, pourquoi madame sort seule et à pied aujourd'hui, et pourquoi elle a eu sa migraine avant-hier, au moment où monsieur voulut la conduire au bal. Elle sait au juste le compte de la tailleuse et de la modiste. Elle sait la quantité de ouate qui entre dans la doublure du corsage d'une jolie femme, et la quantité de larmes que peut contenir l'œil d'une femme sensible. Elle sait (que ne sait-elle pas?) qu'il n'y a pas plus de femme irréprochable pour sa femme de chambre que de grand homme pour son valet.

Aussi voyez comme tout dans la maison s'incline devant elle, Frontin le premier! C'est à peine s'il ose lui prendre la taille à deux mains, et il ne l'embrasse pour ainsi dire qu'en tremblant, tant cette petite majesté lui impose. C'est qu'elle est reine, en vérité, Dorine, reine dans le boudoir comme dans l'office, reine de sa maîtresse, dont elle possède les secrets, et reine de ses égaux dont elle tient le sort entre ses mains. Dorine a la confiance de madame, et madame est toute-puissante auprès de monsieur: que Dorine dise un mot à madame et madame à monsieur, c'en est fait du rival maladroit ou du camarade insolent! Dorine est le commencement et la fin, le bras qui frappe dans l'ombre, l'esprit qui inspire et dirige.

Que Dorine soit blonde ou brune, grande ou petite, laide même (si vous le voulez), qu'importe? elle n'en sera pas moins fêtée, recherchée et adorée comme toutes les femmes qui ont vingt-cinq ans, beaucoup d'esprit, la désinvolture facile et le regard mutin. S'il n'y a pas autour d'elle quelque beau chasseur bien droit et bien doré ou quelque petit valet mince et futé qui la courtise et l'appelle mademoiselle Dorine, elle jette presque toujours alors les yeux sur un séduisant commis de magasin, ou sixième clerc d'avoué, qu'elle a rencontré, *un jour de sortie*, à la Chaumière ou à l'Ermitage. M. Oscar, Alfred ou Ernest est un jeune homme *très comme il faut*, qui porte de petites moustaches, des gants jaunes, le dimanche, et ne cultive que les danses autorisées par M. le préfet. Il est fort poli, ôte son chapeau en invitant sa dame, ne se livre que médiocrement à l'enivrement du galop et à la pantomime expressive du balancé. Pendant la contredanse, le galant cavalier a relevé trois fois le mouchoir de sa *divinité*, et trois fois elle lui a souri, et ils se sont pressé la main. C'en est fait; Dorine est vaincue, Oscar triomphe, et tous deux s'en vont, sous des bosquets très-peu mystérieux, se jurer un amour éternel, qui durera autant que la saison des bals champêtres.

La femme de chambre, comme toutes les personnes douées d'un sens très-fin, observe beaucoup: c'est à la fois un plaisir de son esprit et une nécessité de sa position. On sait que, sous ce rapport, la gent domestique a cent yeux, cent oreilles, et souvent deux cents langues. Ces trois éminentes facultés, multipliées et perfectionnées par l'habitude, le domestique semble s'en être réservé tacitement la jouissance pour son utilité personnelle, et, en somme, il ne les exerce guère qu'au détriment de ses maîtres. Il les espionne et les trahit à toute heure; il les étudie pour les contrefaire. Il vous regarde dans le cœur avec une loupe, y cherche minutieusement vos joies, vos chagrins les plus intimes, exploite vos plus secrets penchants, s'empare traîtreusement de tout votre être, et coule en bronze, dans une frappante caricature, vos plus innocentes faiblesses et vos plus imperceptibles travers. Les Mascarilles et les Frontins sont certainement les inventeurs de la caricature parlante, le crayon et le modelage ne sont venus qu'après: les meilleures charges se font à l'office. — J'excepte la femme de chambre. Elle est généralement plus indulgente: elle imite et ne parodie pas; c'est une *doublure*, si vous voulez, qui copie servilement, mais avec conscience, les jeunes premières et les grandes coquettes. Elle grasseye, il est vrai, comme le chef d'emploi, marche de même, affectionne les mêmes gestes, les mêmes expressions, les mêmes airs de tête. Comme madame, elle a ses jours d'abattement, et dit aussi, en adressant à la glace un regard caressant et un languissant sourire: « *Je suis affreusement laide aujourd'hui.* » Quand elle est seule, elle s'étudie à saluer et à rire comme madame; elle feuillette quelquefois, à la dérobée, les livres laissés sur le somno, et lit le soir, dans sa mansarde, ceux que l'amour lui fait passer en contrebande. Elle confond, dans ses citations littéraires, MM. de Lamartine et Paul de Kock, MM. de Balzac et Pigault-Lebrun; elle sait les noms des plus grands artistes, accompagne quelquefois sa maîtresse à Saint-Roch ou à l'exposition, parle musique et peinture, et estropie d'un petit air pédant, devant l'office ébahi, les phrases à la mode et les expressions techniques. Elle pousse quelquefois la manie de l'imitation jusqu'à s'ajuster, *rien que pour voir*, les parures de sa maîtresse. Celle-ci, rentrant à l'improviste dans sa chambre à coucher, surprend sa femme de chambre minaudant devant la glace, à la grande satisfaction du beau chasseur, qui, de son côté, marche, se penche sur elle d'un air galant, et reproduit assez heureusement la pose, les gestes et la démarche de son maître. Grand est le scandale, et peu s'en faut que la dame de contrefaçon ne s'en aille coqueter tout à son aise, hors de la maison, avec l'Antinoüs de la livrée. Mais enfin Dorine pleure; Dorine est si dévouée, si discrète! et Antinoüs, qui n'a pas moins de cinq pieds huit pouces, est un de ces hommes qu'on ne remplace pas.

La femme de chambre est éminemment sensible et aimante. Cette disposition tient encore aux circonstances et aux objets dont elle est habituellement entourée. Placée continuellement entre les licences de la livrée et les délicatesses du langage des maîtres, respirant tour à tour l'enivrement du boudoir et les miasmes de l'office, son imagination s'exalte, ses sens stimulés se révoltent, et souvent la sagesse lui fait défaut. — Et le moyen, s'il vous plaît qu'il en soit autrement, quand on a vingt ans, beaucoup d'intelligence, l'oreille fine et l'œil bien fendu? On a trop calomnié la femme de chambre; beaucoup en ont médit; très-peu lui ont rendu justice. Méchanceté et ingratitude!... oui, ingratitude. Reportez-vous seulement pour un instant aux plus beaux jours de votre enfance; choisissez entre vos plus délicieux souvenirs, et dites, ingrat, si, parmi toute cette poésie du passé, au milieu de tout ce luxe de tendresses, de gâteries et de baisers accumulés sur votre blonde tête et vos joues rosées, vous avez pu oublier cette gracieuse fille dont les caresses étaient plus douces que celles de votre bonne,

qui savait mieux vous aimer, vous endormir dans ses bras, et baisait plus tendrement vos petites mains blanches et vos grands yeux bleus? Et plus tard... oui, plus tard... Pourquoi rougir? enfant que vous êtes! l'amour ennoblit tout. Et dites-moi, je vous prie, si vous avez jamais rencontré depuis un amour aussi vrai, aussi délicat et aussi désintéressé? Qui se montra plus dévouée à vos caprices? Qui vous servait constamment sans en être priée? Qui plaidait votre cause en votre absence, et prenait courageusement la responsabilité des fautes que vous n'aviez pu cacher? Qui entrait dans votre chambre à toute heure, sous le moindre prétexte, vous demandant pardon d'avance des services qu'elle venait vous rendre, vous souriant à tout propos, vous regardant à la dérobée, passant et repassant près de vous, effleurant votre main de sa main, et votre visage de ses longues tresses, arrangeant et dérangeant tout autour de vous, plaçant ceci, déplaçant cela, inquiète, troublée et heureuse pourtant, oh! bien heureuse d'un de ces regards qu'elle aurait demandés à genoux, d'une simple marque de reconnaissance dont vous étiez si avare? — Naïfs artifices d'une langue dont vous apprîtes un jour le premier mot sur les lèvres de Dorine! Ah! ce fut un moment unique dans votre vie à tous deux, tout rempli par vous de célestes révélations, et pour elle d'inexprimables angoisses! — Et vous avez vécu ainsi dans cette chambre, dont l'amour vous avait fait un nid si douillet et si chaud, vous, pauvre petit, qui n'aviez pas encore vos ailes, heureux, choyé et becqueté à petit bruit, et elle, presque toujours absente, et posant à peine au bord de votre cachette ses deux pieds mignons et mal assurés! — Il ne vous appartient pas, croyez-moi, de répudier un pareil souvenir. Bien peu (et ce ne sont pas les plus heureux), parmi les jeunes hommes élevés sous le toit paternel, ont reçu d'autre part cette première et douce initiation. Oui, n'en déplaise à nos grandes dames et à nos maîtresses musquées, dans l'histoire de nos amours, le premier chapitre, le plus intéressant, le plus coloré et le plus riche de nos jeunes et enivrantes émotions, appartient toujours à la femme de chambre. — Les Dorines ont le pas sur les Cidalises.

Excellente nature et touchante destinée! La femme de chambre est tout amour. Après avoir aidé, avec un infatigable dévouement, au bonheur de madame, et suffi, seule, aussi longtemps que possible, à celui de son jeune maître, elle voit cet amour, qui est son ouvrage, lui échapper insensiblement, et s'envoler tout doucement vers de plus hautes régions. Elle le voit, elle en gémit; mais elle ne pleure pas, ne pousse pas un sanglot; la plainte lui est interdite. — Tel est le sort de la femme de chambre; au dedans comme au dehors d'elle-même, tout est mystère; son cœur est plein des secrets des autres et des siens. — Qui a osé dire que la femme de chambre était indiscrète? Quel est l'amoureux éconduit ou l'artiste malintentionné qui s'est permis de traduire en action cette injurieuse pensée? La femme de chambre indiscrète! Mais l'indiscret est celui qui désire savoir. Or la femme de chambre sait tout. Cette lettre que vous lui faites entr'ouvrir, c'est elle qui l'a reçue, elle qui portera la réponse, et il faudra bien, pour le moins, acheter sa discrétion et son habileté par une demi-confidence.

Non content d'attaquer sa moralité et les qualités qu'elle déploie au service de sa maîtresse, on a été jusqu'à en souiller le principe. Des écrivains qui se croient des penseurs, des auteurs dramatiques et des comédiens, tous gens d'esprit sceptique, se sont avisés de douter de son désintéressement, et ont trouvé plaisant de la représenter donnant d'une main une lettre, et recevant de l'autre... une bourse pleine! Fi donc! passe pour Figaro et Scapin, valets et fripons effrontés, gens de sac et de corde! Sachez, messieurs, que Dorine ne vend pas plus son talent précieux que sa jolie figure : elle donne l'un à sa maîtresse, et prête l'autre aux jolis garçons. Un sourire de reconnaissance, une caresse sous le menton, un baiser peut-être, un seul baiser au charmant porteur de ce billet, moins frais à voir et moins doux à toucher que la main qui le donne, voilà tout ce qu'elle ambitionne et vous demande en son âme.

Après cela, commandez, disposez d'elle à votre gré; ne craignez rien, elle est à vous, elle veillera pour vous à toute heure, marchera devant vous, aplanira les difficultés, écartera les dangers, vous ouvrira toutes les voies, toutes les portes... la sienne même, s'il le faut. — Aimable fille! puissent tous les valets présents et futurs, puissent les plus beaux chasseurs, les commis les plus merveilleux et les clercs les plus fringants te payer en amour, en bonheur, en dîners sur l'herbe, en loges des Funambules, en foulards à vingt-cinq sous, en bagues de cheveux, en tabliers de soie, en montres d'argent, en chaînes de chrysocale, en cidre, en marrons, en chansons, tout le bien que tu fais et les services que tu rends? — Va, mon beau messager d'amour, laisse dire les méchantes langues qui te dénigrent quand tu passes, et les honnêtes femmes qui te blâment tout haut et t'approuvent tout bas. Va, pars, accomplis ta douce mission, porte ici la joie et l'espérance; cours, glisse, mais prends garde en marchant à tes souliers si bien cirés, à tes bas si blancs et si bien tendus; retrousse-toi bien, ma fille, et montre ta jambe fine et ronde, pour ne pas gâter l'ourlet de ta robe de jaconas. Baisse les yeux pour mieux voir et pour être mieux vue. Les jeunes gens s'arrêtent ou te suivent pour t'examiner à leur aise, et parmi les belles dames qui te regardent passer, il y en a plus d'une qui donnerait volontiers sa robe de velours pour ta tournure leste et gracieuse, et sa mantille bordée de malines pour les trésors que laisse deviner le simple fichu bleu qui recouvre ton sein et tes épaules. Il n'y a pas jusqu'à ton tablier si joyeux et si bien posé qui ne soit appétissant, coquet et fripon, comme toi, ma charmante soubrette.

D'où vient la femme de chambre, et où va-t-elle? Quelle est son origine, sa destinée et sa fin? Est-elle un mythe, une personnification de la première et la plus touchante vertu chrétienne, de celle qui fit dire cette belle parole : *Il lui sera beaucoup pardonné*... Et cette autre : *Si vous donnez seulement un verre d'eau?*... — La femme de chambre en a donné plus de mille; elle en donne au moins un tous les soirs. Que n'a-t-elle pas donné? Elle a donné (ou a peu près) ses plus belles années, ses soins, son industrie, son bon goût, son adresse et son zèle à sa maîtresse, ses loisirs, ses pensées, ses rêves, ses blanches épaules et ses lèvres vermeilles au plaisir, à l'amour... à des ingrats! — Encore une fois, d'où vient-elle? *où du couchant ou de l'aurore?* de la Lorraine ou du pays Cauchois? Est-elle née sous le chaume, dans la soupente d'un portier, dans la rue Quincampoix ou la Chaussée-d'Antin? — Grave question, que j'ai vainement sondée et retournée longtemps en moi-même, et qui peut se résoudre indistinctement en faveur de chacun des quatre-vingt-six départements de la France et des quatorze arrondissements de la Seine.

Quels sont ses projets et ses vœux? Où va-t-elle ainsi dans sa vie si remplie et si vide, si préoccupée des autres et si oublieuse d'elle-même? Hélas! elle va

> ... Où va toute chose,
> Où va la feuille de rose,
> Et la feuille de laurier.

où vont les deux plus belles fleurs de la vie, l'amour et la jeunesse, où vont les grandes dames et les soubrettes!

A vingt-cinq ans la femme de chambre est à son apogée; il doit durer cinq années, après lesquelles commencera la période du décroissement. La femme de chambre ne sera plus alors que l'ombre d'elle-même, jusqu'au moment où elle disparaîtra totalement éclipsée derrière la quarantaine. Cette dernière période de dix ans n'est qu'une longue nuit qui ne compte pas dans la vie de la véritable femme de chambre.

Quel changement à cette époque brillante de son existence! Ce n'est plus cette petite fille, gauche, timide, qu'un regard déconcertait, qu'un mot faisait pâlir, qui ne savait ni parler, ni se taire à propos, ni mentir et s'accuser pour sa maîtresse, qui l'habillait mal et la fatigait de ses assiduités. Dorine n'est pas moins bonne qu'autrefois, l'habitude n'a fait que développer son attachement; mais son zèle est plus utile, parce qu'il est plus éclairé. A force d'observer et de réfléchir, l'esprit lui est venu, comme il vient à toutes les filles. Aussi, voyez combien elle a gagné! comme elle porte maintenant avec grâce son galant uniforme! Une fine chaussure a remplacé l'ignoble soulier large et grimaçant qui déshonorait son pied. Comme il est aujourd'hui fièrement posé, ce charmant petit pied de duchesse, et bien attaché à cette jambe de danseuse! Dorine ne fait plus, comme autrefois, gémir le parquet et crisper tout le système nerveux de sa maîtresse. Dorine ne marche plus, elle glisse! — Dernier perfectionnement de la femme de chambre! Ce mot contient tout un poëme : c'est l'*oméga* de la science; il résume toutes les autres facultés. Si vous voulez juger du mérite d'une femme de chambre, faites-la marcher devant vous : l'épreuve est infaillible; vous devinerez à son allure ce qu'elle est et d'où elle vient; vous reconnaîtrez le cachet de la femme *comme il faut* dans sa tournure élégante et facile; la bourgeoise reparaîtra dans la naïve prétention de sa démarche, et soyez persuadé que le vernis de la femme *comme il en faut* n'aura pas moins déteint sur la désinvolture que sur les manières et le langage de la soubrette. On écrirait un livre sur ce sujet. — Glisser n'est pas seulement une grâce dans la femme de chambre, c'est aussi un talent précieux, inestimable pour sa mai-

tresse et pour elle-même; c'est toujours une qualité; c'est souvent une vertu.

Dorine a maintenant un petit port de reine. A la voir traverser légèrement le salon, à son maintien gracieux et son air tout aimable quand elle est assise, vous la prendriez pour la maîtresse de la maison, n'étaient l'inévitable tablier et l'indispensable bonnet. Le tablier blanc est particulièrement l'abomination de la femme de chambre : c'est sa robe de Nisus; elle le regarde avec colère et ne le touche qu'avec horreur : c'est l'ennemi intime, implacable, qui l'accompagne partout, qui la signale, la trahit et la déshonore! Sans lui, hélas! combien de jeunes hommes charmants et de riches barbons l'auraient aimée, courtisée, adorée et honorée! Qui la délivrera de la fatale percaline? Oscar, Alfred, commis ingrats, vous acceptez son cœur et rejetez sa main! Prenez-y garde! plutôt que de rester toute sa vie vouée au blanc, comme les vierges dont elle a la figure et non l'insensibilité, Dorine fera une fin tragique : elle épousera Frontin, qui promet de l'affranchir du tablier, ou le petit Figaro, qui lui remet chaque matin des billets doux sous la forme de papillotes; elle épouserait, au besoin, le plus épais des garçons de caisse ou le plus crotté des *saute-ruisseaux*. Le tablier est la ligne de démarcation, la seule barrière qui sépare la femme de chambre de la femme libre (je parle sans épigramme), barrière si mince, si légère, et pourtant infranchissable! La femme de chambre, forcée d'exister avec son tablier, s'en sépare sous le moindre prétexte : c'est la première chose dont elle se débarrasse en entrant dans sa chambre; elle le quitte à table; elle le quitte à l'office, à la cuisine, dans l'antichambre, en traversant le salon, dès que madame est absente ou ne la regarde pas. J'ai vu plus d'esprit, plus de ruse féminine dépensés pour cette petite cause, qu'il n'en faudrait pour dénouer l'intrigue la plus embrouillée, et dérouter le plus jaloux des maris. — Des maîtresses inflexibles ont pris pour devise : je maintiendrai, et elles ont maintenu le tablier. J'ai vu des résistances opiniâtres d'une part, et de l'autre de nobles sacrifices; j'ai vu de généreuses femmes de chambre, après des efforts désespérés, résigner noblement leurs fonctions, et se retirer vaincues, mais non humiliées!

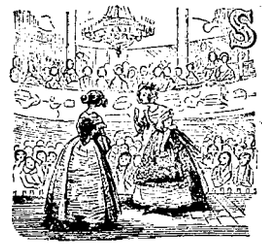
Qui pourrait compter les mérites de la femme de chambre parvenue à son entier développement? Elle a mesuré l'étendue de ses devoirs et compris les difficultés de sa position. Elle appelle à son aide et met au service de sa maîtresse tout ce que la nature lui a donné, tout ce que l'expérience lui a appris. Elle connaît sa maîtresse jusque dans les plus petits recoins de son âme; elle l'a vue et observée dans toutes les circonstances; elle sait ce qui lui plaît, ce qu'elle désire, ce qui l'attriste, comment on la console et comment on la touche; elle sait son passé, son présent, presque son avenir; elle sait ce qu'elle a aimé, ce qu'elle aime, et peut-être même ce qu'elle aimera. Elle la sait par cœur, elle l'étudie depuis si longtemps! Comment voulez-vous qu'elle se trompe dans les demandes qu'elle lui adresse, dans les projets qu'elle forme, dans ce qu'elle espère comme dans ce qu'elle craint? — Je prévois ici une objection : « Votre femme de chambre, me dit-on, est une confidente : or nous ne reconnaissons pas l'identité. Toutes les dames ont une femme de chambre assurément, mais toutes nos femmes, Dieu merci, n'ont pas besoin de *confidente*. — Pardon, messieurs, il y a entre nous un malentendu. J'honore infiniment les femmes en général, et les vôtres en particulier. Mais je sais aussi que le chef-d'œuvre de la création est un être fragile autant que nous, et beaucoup plus délié et subtil. La ruse est sa force, le mystère son élément. J'admets les degrés et les nuances en toutes choses; mais vous m'accorderez en revanche que la femme même la plus irréprochable a ses *petits* secrets et ses *innocentes* cachotteries. Dès lors nous ne différons évidemment que du plus au moins. Adoucissez ou foncez les nuances à votre gré, le trait subsistera toujours, et le portrait n'en sera pas moins vrai. »

Et maintenant, Dorine, que tu as ainsi fourni ta carrière uniforme et si bien remplie, glanant furtivement pour toi quelques bonheurs fugitifs dans ce vaste champ où tu semas pour les autres tant de joies secrètes et de billets doux! maintenant que les beaux messieurs ne s'arrêtent plus pour te voir passer; maintenant que l'amour s'est enfui, et que le temps a, du bout de son aile, enlevé le noir brillant de tes yeux et le vermillon de ta bouche mignonne; maintenant que tu caches tes cheveux et que tu n'oses plus sourire; maintenant que tu as tout perdu, jusqu'à ton joli nom de Dorine, viens, ma bonne Marguerite; nous avons bien vieilli tous les deux depuis ce jour... Hélas! le temps a détruit notre nid et nous n'avons plus d'ailes. De ceux que tu aimas, plusieurs t'ont délaissée, beaucoup t'ont oubliée; moi, je me suis toujours souvenu... Viens, prends soin du vieillard comme tu pris soin de l'enfant, pauvre femme qui prodigues aujourd'hui tes derniers jours comme tu donnais autrefois tes jeunes années! Je ne te défends pas de m'aimer encore, Marguerite; mais si tu veux que je t'aime, délivre-moi de mon rhumatisme... Apporte mes pantoufles, ma bonne vieille gouvernante; bassine bien mon lit, et ferme avec soin la porte en t'en allant. Adieu, Dorine. Bonsoir, Marguerite.

L'ÉLÈVE DU CONSERVATOIRE

PAR

L. COUAILHAC



Si quelquefois, vers les dix heures du matin, vous avez flâné du côté de la rue du Faubourg-Poissonnière (cela peut arriver à tout le monde), vous avez incontestablement rencontré, entre les rues Richer et de l'Échiquier, un bataillon de jeunes filles appartenant à la gent trotte-menu dont a parlé le bon la Fontaine. — Toutes, les coudes serrés au corps, l'air empressé, le nez au vent, toutes portant sous le bras un *solfége de Rodolphe* ou un volume dépareillé du répertoire de la Comédie-Française, elles se dirigeaient vers un édifice sans prétention, dont la porte s'ouvre presque au coin de la rue Bergère.

Vous vous êtes peut-être souvent demandé ce que pouvaient être ces jeunes filles; et cependant, si vous aviez été observateur par goût, ou, ce qui est un peu plus triste, par état; si vous les aviez examinées avec attention, peut-être quelque signe indicateur fût-il venu vous révéler leur position sociale.

Le voulez-vous? prenez place avec moi sur le trottoir qui fait face à l'édifice sans prétention; nous allons les étudier ensemble.

Vous les prenez pour des grisettes? A cette heure les grisettes sont à l'atelier, où elles travaillent depuis le petit jour. Pour des demoiselles de la société riche et élégante? Celles-là sont encore dans leur lit et vont bientôt se préparer à recevoir à domicile leur professeur de grammaire. Et d'ailleurs, examinez bien la toilette de toutes ces jeunes filles. Elles sont vêtues de façon à dérouter longtemps les suppositions les plus ingénieuses. Elles n'ont pas le tablier noir, le bonnet coquettement posé et la robe si propre et si gentille de la grisette; elles sont vêtues de soie et de velours et se pavanent sous un chapeau de paille. Mais la soie est éraillée, mais le velours montre la trame, mais le chapeau de paille sert depuis bien longtemps! La pauvreté perce à travers tout cela! Pourquoi cette pauvreté ne se contente-t-elle pas du tartan et de la simple indienne? Dans quel but s'épuise-t-elle en efforts malheureux pour prendre les dehors de l'aisance?

Vous jetez votre langue aux chiens, comme dit énergiquement le proverbe populaire. Eh bien!... je vais d'un seul mot trancher la difficulté.

Toutes ces jeunes filles sont des élèves du Conservatoire, et elles vont prendre leur leçon de tous les jours dans l'établissement lyrico-comique que nous avons devant les yeux.

Vous comprenez tout maintenant... Vous comprenez cette promenade matinale; vous comprenez ces solféges et ces brochures; vous comprenez surtout cette toilette de juste milieu entre l'élégance riche et l'élégance pauvre, cette misère de tenue, ce mauvais goût forcé d'accoutrement? Presque toutes ces jeunes filles appartiennent à ces familles intermédiaires qui ne sont pas encore bien classées dans la société : anciens comédiens, peintres, musiciens, compositeurs, sculpteurs, enfin toute la grande bohème des artistes médiocres; tous ceux qui, sur les planches, ou l'archet ou le ciseau à la main, ont eu juste assez de capacité pour assurer leur existence de tous les jours, mais pas assez de talent pour se conquérir un nom et une fortune. Ces parents-là, qui souvent dans leur vie ont, par position, coudoyé les grandes existences, sont orgueilleux comme des parvenus, et ne peuvent se décider à revenir franchement au peuple, du sein duquel ils sont sortis. Ils rougiraient de faire de leurs filles d'honnêtes ouvrières; il faut absolument

qu'elles soient artistes. On ne consulte ni leurs dispositions ni leurs goûts. Il faut absolument qu'elles soient artistes. Comme si les artistes, à l exemple des notaires, des huissiers, des apothicaires et des gardes du commerce, formaient une corporation dans laquelle il fût loisible aux pères de transmettre leur place à leurs enfants ou ayants droit. — Cela vous explique pourquoi nos théâtres sont infestés de tant de médiocrités héréditaires.

Il faudrait une langue de fer et des poumons d'airain pour faire le dénombrement de cette armée en jupons, pour en dire les variétés nombreuses, pour en signaler les individus, pour en esquisser les physionomies. Aussi je déclare d'avance ne me dévouer qu'à une partie de cette tâche. Si je ne l'accomplis pas tout entière, vous vous en prendrez à notre honorable éditeur, qui me crie, au bout d'un certain nombre de pages pleines : « *Tu n'iras pas plus loin;* » ou plutôt vous pourrez en accuser la paresse et l'inexpérience de mon pinceau.

Suivez-moi bien.

Cette demoiselle au pas majestueux et à la tête romainement portée, qui s'avance de notre côté, et que sa mère suit à trois pas de distance, se nomme Herminie Soufflot. Elle est née d'une flûte de l'orchestre de l'Opéra. Comme dès sa première enfance elle avait des airs fort dédaigneux et traitait de haut en bas tout ce qui l'approchait, on jugea qu'elle était éminemment propre à la tragédie. Elle fut placée au Conservatoire, et changea dès lors son nom vulgaire de Jeannette pour le nom plus cornélien d'Herminie. — Herminie est toute radieuse de sa grandeur future. Elle jette sur notre pauvre monde des regards de pitié, et semble vivre avec les héros et les princesses de la Melpomène antique. Son père, la flûte, et sa mère, ancienne mercière du passage des Panoramas, et aujourd'hui buraliste de première classe au théâtre royal de l'Opéra-Comique, sont en admiration devant elle. Ils respectent comme des ordres souverains les moindres volontés d'Herminie. Il lui suffit de froncer le sourcil pour faire trembler toute la maison. — Son père, la flûte, a coutume de dire en jouant aux dominos au café *Minerve :*

« Voisin Mignot, vous avez entendu ce matin Herminie... Hein ! comme elle a déclamé son monologue !... Quel œil et quel nez ! Ah ! si elle avait vécu du temps de ce farceur de Racine, bien sûr qu'il ne se serait pas acoquiné à la Champmeslé. »

Herminie est toujours en dehors de la vie réelle; elle affecte d'être absorbée par l'art. On vient lui dire que la table est servie, et elle répond en roulant de gros yeux :

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice.

« Herminie, il est deux heures, veux-tu faire un tour aux Tuileries avec ta cousine Fibochon? »

Herminie s'écrie en posant une main sur son cœur et en élevant l'autre vers le ciel :

Oui, vous l'aimez, perfide !
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme.

« Elle est folle ! dit la cousine Fibochon.

— Mais non, cousine, reprend la mère Soufflot; vous ne voyez pas qu'elle est en plein dans l'*aspiration.* »

Herminie est ordinairement courtisée par plusieurs clerc de notaire et autant de commis marchands en nouveautés, qu'elle tient à une respectueuse distance. Parmi tous ces Lovelaces en herbe, elle finit par en distinguer un. Il lui a plu, parce qu'il a une chevelure noire et épaisse qui rappelle celle du bouillant Achille. A celui-là elle permet de se trouver quelquefois sur son passage et de ramasser son éventail ou son bouquet lorsqu'il lui arrive de le laisser tomber; mais rien de plus. La muse tragique est une vierge forte et altière, qui dédaigne les hommages des mortels.

Herminie va en soirée dans son quartier; elle est fort recherchée par la famille du bonnetier du coin et par celle de l'escompteur de papier qui demeure au premier étage de sa maison. Ce mot de *théâtre* a tant de puissance sur la population parisienne ! Ce n'est plus à Paris que les comédiens seraient bien venus à se plaindre du préjugé. Il suffit que l'on tienne de près ou de loin aux coulisses pour être considéré, fêté, choyé ! les machinistes mêmes, le souffleur et les habilleuses ne sont pas exempts de la faveur publique. Le faubourg Saint-Denis et la rue du Temple les accaparent : on leur demande des détails sur ces messieurs et sur ces dames. A quelle heure se couche M. Francisque? combien mademoiselle Théodorine met-elle de temps à revêtir son beau manteau du *Manoir de Montlouvier?* M. Saint-Ernest mange-t-il comme tout le monde? Est-il vrai que dans les entr'actes mademoiselle Georges prenne des sorbets et des glaces qui lui sont servis par trois nègres en grande livrée?

On comprend l'effet que produit mademoiselle Herminie dans ces réunions bourgeoises. Elle trône, elle règne. Lorsqu'elle veut bien lire des vers, toutes les bouches sont suspendues à la sienne; chaque fin de tirade est accueillie par plusieurs hourras, et si les enfants effrayés se mettent à pleurer, on les envoie coucher sans miséricorde. Mais, lorsque mademoiselle Herminie consent à jouer une scène d'*Esther* ou de *Bajazet*, quelle joie ! Les parties d'écarté sont arrêtées, on fait trêve aux conversations les plus intimes, les petits chiens sont recueillis sur les genoux des grand'mamans, pour qu'il ne leur prenne plus fantaisie de se disputer avec le chat de la maison. On coupe le salon en deux... Une moitié figurera la salle, l'autre moitié le théâtre. Des chandelles placées sur des chaises remplacent la rampe. Herminie se drape dans son châle français, et son interlocuteur ordinaire, M. Michonneau, donne un coup de peigne à sa perruque blonde. M. Michonneau est un ancien employé de la caisse d'amortissement, qui a passé la moitié de sa vie à l'orchestre de la Comédie-Française. Il est fanatique d'art théâtral, et son plus grand regret est de n'avoir jamais pu, pendant sa longue carrière, faire connaissance avec un seul artiste dramatique. Il était à son bureau depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; puis venait le dîner. Et pendant la soirée ces messieurs de la Comédie étaient sur les planches. Donc, nul moyen de rapprochement pendant la semaine. Restait le dimanche; mais M. Michonneau avait à un degré extraordinaire la faiblesse de la pêche à la ligne, et il consacrait ses loisirs hebdomadaires à parcourir, un frêle roseau à la main, les bords fleuris de la Marne, depuis Saint-Maur jusqu'à Petit-Brie. — Aussi voyez comme M. Michonneau, parvenu au déclin de sa vie, est fier de pouvoir se mêler aux jeux du théâtre, et d'être appelé à donner la réplique à une jeune personne qui est l'espérance de la scène française, et qui en doit être un jour la gloire. (Style officiel de messieurs les professeurs de déclamation.)

Chut! Herminie est en place. Elle s'agite comme la pythonisse sur son trépied. M. Michonneau vient se placer en tremblant à côté d'elle; il sera l'Antiochus de cette nouvelle Bérénice. On veut lui donner une brochure : il répond fièrement qu'il sait par cœur tout le grand répertoire.

Le plus grand silence s'établit. Le maître de la maison lui-même fait trêve à la mauvaise habitude qu'il a contractée de ronfler dans un coin pendant que ses hôtes se livrent à divers genres de divertissements. Michonneau frappe trois coups sur le plancher avec le talon de sa botte : le spectacle commence.

BÉRÉNICE — HERMINIE.

... Eh quoi! seigneur, vous n'êtes point parti?

ANTIOCHUS — MICHONNEAU.

Madame... je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était César... et que c'était César...
(*Pause d'un demi-soupir.*)
.. que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui... mais n'accusez que lui...
(*Pause d'un soupir.*)
...si, malgré mes adieux,...
De ma présence...

Ici Antiochus-Michonneau commence à perdre la mémoire; il passe lentement la main le long de la couture de son pantalon nankin, se gratte le front, puis enfin, faisant un effort extraordinaire, retrouve à peu près le fil de son discours et poursuit :

De ma présence encor j'empoisonne vos yeux...
Peut-être en ce moment... peut-être en ce moment ..
(*Avec volubilité.*)
...je serais dans Ostie...
(*Plus lentement.*)
S'il ne m'eût... s'il ne m'eût... de sa cour... de sa cour...
(*Très-vite.*)
...défendu la sortie.

BÉRÉNICE — HERMINIE.

Il vous cherche vous seul; il nous évite tous

ANTIOCHUS — MICHONNEAU.

Il ne m'a retenu...
(*Temps d'arrêt prolongé.*)
...il ne m'a retenu...

Ici la mémoire d'Antiochus-Michonneau le trahit tout à fait. Un murmure de désapprobation à peine comprimé circule dans l'auditoire. Herminie se pose en victime; la

maîtresse de la maison prend pitié du pauvre comédien de société, et lui apporte la brochure de *Bérénice* et une bougie. Michonneau saisit avec désespoir d'une main la bougie et de l'autre la brochure, et, dans cette position ; cu dramatique, continue :

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE — HERMINIE.

De moi, prince?

ANTIOCHUS — MICHONNEAU, *avec chaleur.*

Oui, madame.

Un cri perçant retentit dans le salon, il est aussitôt suivi de mille cris non moins perçants. C'est que M. Michonneau, tout entier à son rôle et à l'action qu'il exige, a trop approché la bougie de ses tempes, et a mis le feu aux boucles de sa blonde perruque. L'incendie fait des progrès rapides... Madame Michonneau se précipite sur la tête de son mari, et l'enveloppe d'un pan de sa robe. — Désolation générale mêlée de quelque hilarité. — Enfin Michonneau sort sain et sauf de cette dangereuse épreuve; sa perruque seule a succombé dans la lutte.

Il est impossible de continuer la scène de *Bérénice* en face du crâne chauve de M. Michonneau. On y renonce. L'assemblée, que les malheurs de l'infortuné Antiochus ont désarmée, le salue de trois bordées d'applaudissements; puis se met à jouer aux petits jeux innocents. Herminie va bouder dans un coin; elle ne peut pardonner à Michonneau de lui avoir *coupé ses effets*, et se promet bien de ne jamais prodiguer les trésors de la poésie tragique devant des bourgeois incapables d'apprécier son talent ; ce qui ne l'empêchera pas de recommencer à la première occasion. Le jeune clerc de notaire à la chevelure ondoyante, qu'elle a distingué parmi tous les prétendants à son cœur, et qui est parvenu à s'introduire dans toutes les maisons où elle est reçue, s'approche d'elle pour lui prodiguer les compliments les plus flatteurs; elle l'appelle *petit niais*, et lui demande ses socques.

Au Conservatoire, Herminie est la favorite de son professeur; il répète sans cesse qu'elle a un port de reine, et la donne pour modèle à ses compagnes.

Voici quel sera l'avenir d'Herminie :

Son professeur, qui joue les troisièmes rôles comiques à la Comédie-Française, lui obtiendra des débuts sur la scène de la rue de Richelieu. Elle jouera un dimanche devant quelques amis, plusieurs parents, beaucoup de claqueurs, et cent vingt francs de recette. Elle sera fort applaudie, mais le directeur ne l'engagera pas, et il aura raison. En effet, Herminie est une de ces petites merveilles d'école qui n'ont ni cœur, ni passion, ni entrailles, mais qui chantent les vers sur une musique assez monotone, et qui savent lever le bras droit ou le bras gauche à un moment donné : machines fort bien réglées, mais fort déplaisantes pour les gens de goût.

Herminie, déboutée de ses hautes espérances, se plaindra des jugements erronés du public, accusera les grandes puissances de la Comédie d'avoir cabalé contre elle, et ira même jusqu'à mettre en doute les chastes vertus de monsieur le directeur, de monsieur le commissaire du roi et de messieurs les sociétaires les plus influents. C'est ainsi qu'elle se consolera de sa défaite; puis, se réservant pour un avenir meilleur, elle en appellera des spectateurs de Paris aux spectateurs de la banlieue. Escortée de quelques acteurs de province en disponibilité, ou de quelques amateurs qui auront pris ces jours-là un congé à leur atelier de menuiserie ou de bijouterie, apprentis Britannicus, Pyrrhus en herbe, Agamemnon à l'état de fœtus, elle parcourra triomphalement les petites villes des environs de la capitale. Elle jouera Hermione à Saint-Germain, Iphigénie à Pontoise, Junie à Meaux, Roxane à Saint-Denis. L'affiche sera ordinairement ainsi conçue :

THÉATRE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Avec la permission de monsieur le maire et des autorités constituées.

La troupe des Enfants de Melpomène donnera aujourd'hui ..... un spectacle extraordinaire.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

MITHRIDATE

OU

LE PÈRE ROI ENTRE SES DEUX FILS

Tragédie en cinq actes par feu Racine de l'Académie française.

Mlle **HERMINIE SOUFFLOT, Élève du Conservatoire royal de France,** PREMIER PRIX DE LA CLASSE DE M. ***, *débutante à la Comédie-Française,* jouera le rôle de *Monime.*

PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

LES PLAIDEURS

OU

CE QUE PEUT LA MANIE DES PROCÈS

Comédie en trois actes du même feu Racine.

M. NARCISSE, du théâtre de Carpentras, remplira le rôle de *Dandin.*

INTERMÈDES.

Dans un entr'acte, mademoiselle HERMINIE SOUFFLOT chantera *Man p'tit Pierre* et la *Folle*, de Grisar.

Dans un autre entr'acte, mademoiselle HERMINIE SOUFFLOT dansera la *Cachucha.*

Après la première pièce, combat au sabre entre mademoiselle HERMINIE SOUFFLOT et M. NARCISSE.

Dernier intermède. Jeux de physionomie qui feront jouir les spectateurs de la ressemblance des premiers artistes de la capitale, à savoir : M. AUGUSTE imitera M. ALPHONSE ; M. VICTOR imitera MM. CHARLES et ALFRED.

Le prix des places ne sera pas augmenté. Les enfants et MM. les dragons du 7e ne payeront que demi-place.

Savez-vous quel est ordinairement, pour les pauvres comédiens nomades, le bénéfice de ces pompeuses représentations ? — Il faut donner l'entrée gratuite au maire et à ses adjoints, à leur famille, à leurs connaissances, aux membres du corps municipal, à la gendarmerie royale, au garde champêtre, au bedeau et au sonneur de la paroisse, au percepteur des contributions, au directeur des messageries, au maître de l'hôtel garni et à tous ses garçons. Restent, pour tout public payant, quelques amis des arts aux premières loges, deux ou trois muses de province aux baignoires, à l'avant-scène quatre ou cinq gants jaunes qui ont suivi les actrices depuis Paris, enfin une vingtaine ds vignerons et de marins d'eau douce au parterre. A peine y a-t-il là de quoi payer les frais de voyage et de séjour.

Herminie, à mesure qu'elle prendra des années et de l'embonpoint, se fatiguera de ces rares et infructueuses représentations devant un public de banlieue. Elle commencera à songer aux intérêts de sa fortune autant qu'à ceux de son amour-propre. A vingt-cinq ans, elle se présentera chez l'un de ces correspondants dramatiques, que la gent comique a brutalement flétris du sobriquet de marchands de chair humaine; elle sera engagée pour aller représenter, à Rouen ou à Bordeaux, les reines de tragédie, les premiers rôles du drame moderne, les grandes coquettes de la comédie. Comme Molière, Corneille, Racine et Marivaux sont un peu tombés en disgrâce dans notre belle France, et que le parterre des plus grandes villes veut le ballet d'abord, puis l'opéra, puis le drame en lever de rideau, elle jouera cent fois la *Tour de Nesle*, la *Chambre ardente*, et tous les ouvrages de M. Anicet-Bourgeois. Puis à ce rude travail ses moyens s'useront; elle passera des troupes sédentaires dans une troupe d'arrondissement, et finira, belle qu'elle est encore, et vertueuse qu'elle a été toujours, par épouser un capitaine de recrutement de Carcassonne, ou un entreposeur de tabacs de Clermont en Auvergne. Et alors, au front de la nouvelle demeure champêtre qu'elle se sera choisie, on pourra écrire ces mots :

Ici gît Herminie Soufflot, élève du Conservatoire, etc., etc.

Gare... gare... voici Frétillon... Frétillon était fleuriste... Mais à force d'avoir vu jouer Déjazet, à force d'avoir entendu chanter Achard, elle s'est sentie prise d'un goût singulier pour le théâtre... Elle fut admise au Conservatoire par la protection de la concierge de l'établissement, qui est sa propre tante... On lui trouva le minois piquant et la jambe bien faite... On ne désespéra pas de la voir un jour

Un peu trop forte en gueule et trop impertinente!...

Elle fut classée dans les *tabliers*. Elle étudie les Dorine, les Madelon, les Lisette, les Fanchon, toutes les soubrettes de Marivaux, toutes les servantes de Molière! Elle serait incontestablement appelée à faire de rapides progrès dans son emploi si elle n'aimait pas tant les parties d'âne à Montmorency, les promenades au bois de Boulogne en cabriolet de régie, les toilettes élégantes et les petits repas. Son début à la Comédie-Française ne

sera pas plus heureux que celui d'Herminie Soufflot. Un feuilletoniste, auquel elle aura été recommandée, dira *qu'elle a de l'avenir*, et ce sera tout. Mais ne craignez pas que nous la perdions, ne craignez pas qu'elle aille comme Herminie s'enterrer dans une ville de province! Frétillon quitter Paris! Frétillon, ne plus voir le boulevard Montmartre, ne plus souper au café Anglais, ne plus parader aux avant-scènes des théâtres, ne plus étaler ses grâces et ses dentelles au bal Musard!... Non!... non!... Frétillon restera à Paris! Elle profitera de ses études au Conservatoire pour jouer les amoureuses sur une scène de vaudeville, et longtemps encore elle fera l'orgueil et la joie des lions littéraires et des lions de la mode!

Quel est ce groupe d'où sortent des fioritures, des roulades et des points d'orgue? C'est celui de mesdemoiselles de la classe de chant. Toutes elles rêvent des débuts au grand Opéra, et les succès des Falcon et des Damoreau les empêchent de dormir! Combien d'entre elles échoueront au port, et seront réduites à aller à Angers ou à Bayonne, tenir l'emploi des *Dugazon!* Heureuses encore quand elles ne tomberont pas dans l'une de ces troupes ambulantes, où la *prima donna* est obligée de venir, dans la même soirée, chanter la Rosine du *Barbier* et débiter les longues tirades de l'héroïne du mélodrame en vogue!

Passons maintenant à l'intéressante division des pianistes. — Les pianistes! — Essayez de les compter : elles sont aussi nombreuses que les étoiles au firmament! — Quelle est aujourd'hui la maison où l'on ne rencontre pas un méchant piano dans quelque coin? Quelle est la mère qui se refuse le plaisir de faire apprendre le piano à sa fille? Le piano n'est-il pas l'assaisonnement obligé de tous les maussades programmes des maisons d'éducation? Trouverez-vous une demoiselle à marier qui ne fasse pas, tant bien que mal, retentir les touches d'un piano sous ses doigts agiles?

Au Conservatoire, la division des pianistes a cela de particulier, qu'elle ne se compose pas seulement d'enfants des familles bohémiennes, ou de quelques intelligences d'élite entraînées vers l'art par une vocation irrésistible; elle compte dans son sein beaucoup de jeunes personnes de la classe moyenne et aisée. En effet, le bourgeois, être essentiellement positif et calculateur, se fait à par lui cette réflexion : — « Je paye trois ou quatre cents francs de contribution par an. C'est l'argent des contribuables qui défraye les dépenses du Conservatoire, qui y entretient les meilleurs professeurs de Paris, y propage les méthodes les plus parfaites! N'ai-je donc pas le droit d'envoyer ma fille Lili au Conservatoire, pour y apprendre le piano... le piano que moi et ma femme aimons tant! D'ailleurs cela m'épargnera un maître à domicile, et diminuera d'autant le chiffre de la somme que je verse tous les ans dans la caisse du percepteur de mon arrondissement. »

Profondément calculé, n'est-ce pas? — Le bourgeois, qui est juré, électeur, capitaine de la garde nationale, et qui jouit d'une grande considération dans son quartier, trouve facilement le moyen d'obtenir pour sa fille l'entrée de l'école royale, et voilà pourquoi, lorsque par hasard vous allez acheter un briquet phosphorique le soir chez votre épicier, vous entendez retentir dans l'arrière-boutique le son d'un piano qui soupire la romance de *Guido*.

Les pianistes du Conservatoire font l'orgueil de leurs parents, la joie des fêtes de familles, les délices des concerts à trois francs par tête, et le désespoir des infortunés qui demeurent au même étage qu'elles.

Je me croirais coupable si je n'esquissais pas la silhouette de la harpiste. — Au Conservatoire, la harpiste est presque toujours seule de son espèce; aussi, lorsqu'à la distribution des prix M. le ministre de l'intérieur recommande aux élèves une noble émulation, elle n'est pas forcée de prendre ces paroles pour elle. Une nouvelle harpiste succède tous les dix ou vingt ans à la harpiste qui se retire; mais il est inouï que deux harpistes, se soient trouvées en même temps sur les bancs de l'école. Et, comme la harpe est un instrument fort difficile, et qui exige de longues études, ordinairement la harpiste, qui est entrée au Conservatoire dans la fleur de la jeunesse, en sort avec des cheveux gris et sans savoir pincer de cet instrument fatal auquel elle a voué son existence. Il est vrai qu'il lui reste une ressource pour ses vieux jours : la harpe exige des attitudes fort gracieuses et fort artistiques, et l'ex-élève du Conservatoire peut gagner sa vie en posant dans les ateliers. Les *Corinne au cap Mysène* lui sont naturellement dévolues.

La harpiste s'appelle Eloa. Elle porte une robe blanche, une ceinture bleue, qui flotte au gré des vents, et des cheveux bouclés. Son âme est pure comme l'azur d'un ciel pur, son œil erre dans l'espace, l'inspiration réside sur son front large et radieux... Elle est toujours dans les nuages, au-dessus des choses de la terre... On ne lui connaît de faiblesse humaine que d'aimer la galette qui se vend à côté du Gymnase.

Je ne sais vraiment pas pourquoi messieurs les administrateurs de l'art dramatique en France ont, dans leur sagesse, séparé les classes de danse des classes de chant et de déclamation; les classes de danse ressortissent de l'Académie royale de musique, et sont justiciables de la haute surveillance de M. Duponchel. Je ne m'arrêterai pas à mettre en saillie ce qu'il peut y avoir de peu convenable à jeter de jeunes enfants dans toutes les agitations de la vie de coulisses; il serait hors de saison de prendre ici la grosse voix d'un moraliste. Je dirai seulement qu'il eût été raisonnable de réunir sous le même toit, sous la même main, sous la même direction, les trois branches de l'éducation scénique; on y eût gagné en progrès et surtout en ensemble.

Je veux réunir ce que messieurs les administrateurs ont séparé; et, pour achever le tableau, je dirai quelques mots de mesdemoiselles les élèves de la classe de danse. Ce ne sont plus ici les mêmes physionomies, ce n'est plus la même nation.

Vous avez entendu parler de cette colonie de jeunes et jolies femmes qui peuple certains quartiers de la Chaussée-d'Antin. Par une belle soirée d'été, toutes les fenêtres de la rue Notre-Dame-de-Lorette, de la rue de Bréda, de la rue de Navarin, de toutes ces rues élégantes que l'industrie des entrepreneurs vient de jeter comme par enchantement sur la colline Saint-Georges, s'ouvrent avec mystère, et se garnissent de mille jolis visages, de mille bouches souriantes, de mille tailles divines, de mille regards bleus, noirs, verts, bruns; le vent se joue dans les longues boucles des chevelures, et de jolies petites mains blanches se dessinent coquettement sur le fond grisâtre des jalousies entre-baillées. Au premier coup d'œil, on s'imaginerait, pour peu que l'on ait l'imagination poétique, avoir découvert tout à coup des échappées inconnues sur le paradis de Mahomet.

Parmi ces houris, les unes sont choristes des théâtres de vaudeville, les autres danseuses ou coryphées au grand Opéra, les autres grisettes des hauts magasins de modes et des grands ateliers de couture; les autres enfin mènent une existence douce et oisive. Aucune de ces dames n'a de rentes sur l'Etat, et cependant elles dînent chez Véry, soupent au café Anglais, ne sortent qu'en

voiture, ont des toilettes éblouissantes, et sont entourées de toutes les jouissances du luxe.

D'où viennent toutes ces femmes de loisir, ou plutôt ces femmes aimables, comme elles s'appellent elles-mêmes? La classe ouvrière de Paris en fournit quelques-unes; la plupart nous sont envoyées par les départements.

Dès qu'à Strasbourg ou à Bayonne une fille jeune et jolie a écouté avec trop de complaisance les doux propos d'un Lovelace de l'endroit ou de quelque bel officier de la garnison, dès qu'il lui devient matériellement impossible de dissimuler sa faute aux yeux indiscrets de ses excellentes voisines, vite elle prend la diligence et vient se cacher dans Paris, ce grand désert si peuplé. Là son éducation se fait vite, et bientôt elle brille au milieu des lionnes de la fashion. — Mais l'enfant? — Ah! tant que ce fruit d'une première erreur est encore jeune et tendre, la mère le tient enfermé dans quelque pension du voisinage, et va tous les mois pleurer en l'embrassant. Mais l'âge vient; l'enfant grandit. Si c'est un garçon, il prend sa volée de bonne heure, et sans demander la permission de personne : il devient sous-officier de lanciers, acteur de province, commis voyageur pour la partie des spiritueux, ou premier dentiste de Sa Majesté l'empereur de toutes les Chines à l'usage des paysans de la Beauce et du Forez, et n'écrit de temps en temps à sa respectable mère que pour lui rappeler l'exemple du pélican, et lui demander, au nom de la nature, quelques écus sonnants et ayant cours. La mère s'afflige peu de l'absence de ce mauvais sujet, et ne parle jamais de lui à ses amis des deux sexes.

Mais si elle a une fille, oh! sa conduite est bien différente. Elle n'est point jalouse d'elle, comme certaines mères du monde bourgeois. Non... elle a assez aimé, elle a été assez aimée, pour savoir au juste ce que vaut la passion, ce que valent les plaisirs, ce que valent les hommes, et pour n'avoir plus rien à craindre ni à envier de ce côté-là. Ce qu'elle rêve maintenant, c'est un brillant avenir; ce qu'elle redoute, après sa vie de luxe et de jouissances, c'est la misère; et la fortune qu'elle n'a pas su faire, elle veut que sa fille, sa chère Corinne, la fasse. Grâce à ses liaisons avec le corps diplomatique, Corinne entre dans la classe de danse de l'Académie royale de musique, où elle retrouve toutes les filles des amies de sa mère. Néala de Saint-Remy, Lisida de Barville, Antonia de Sainte-Amaranthe, Maria de Bligny, Fenella de Saint-Victor, etc., etc. Là elle apprend la *cachucha* et les choses du cœur. Sa mère suit ses progrès avec une admiration toujours croissante; elle vante partout le développement hâtif de ses formes, le perlé de ses pirouettes, la blancheur de son teint, la grâce de ses ronds de jambe, la délicatesse de ses traits et l'élévation de ses pointes. Pour obtenir des débuts pour elle, elle fait une cour assidue à toutes les puissances de l'Opéra, depuis le concierge jusqu'au maître de ballets. Enfin le grand jour est arrivé; Corinne, riche de ses quinze ans, doit danser un pas de trois dans un ouvrage en vogue. Toutes les fées du quartier Notre-Dame-de-Lorette, tous les beaux du Jockey-Club se donnent rendez-vous rue Lepelletier. La gentillesse et les jetés battus de Corinne ont un succès fou. La mode salue ce nouvel astre qui se lève à l'horizon. Quinze jours après, Corinne se promène au Bois en galant équipage avec son protecteur, sa mère et l'amant de sa mère.

Mais toutes les élèves de la classe de danse n'ont pas le même bonheur que Corinne. Beaucoup d'entre elles végètent assez longtemps dans le corps de ballet, et ne sont que des sylphides à la suite : cela vient ordinairement de ce que leur première inclination a été mal placée; elles ont eu la faiblesse de se laisser séduire par un étudiant en droit qu'elles ont rencontré au Ranelagh, ou par un musicien allemand qui les menaçait de s'empoisonner avec de la potasse! Pour relever ces anges déchus, il ne faut rien moins que la protection d'un journaliste influent ou d'un banquier cosmopolite.

Une physionomie assez curieuse est celle du professeur de danse à l'Académie royale de musique. Quand un danseur, après trente ans de *loyaux services*, n'a plus la force de *s'enlever* et de piquer avec vigueur l'entrechat classique, quand il est fatigué, éreinté, fourbu, on en fait un professeur : ce sont là ses invalides. Il a des cartes de visite sur lesquelles on lit : *Polydore Larchet, ex-premier sujet de l'Académie royale de musique, professeur de danse à l'Académie royale de musique.*

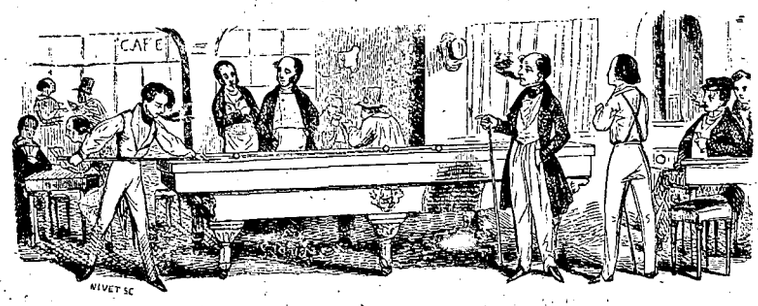
Polydore Larchet est un petit vieillard qui marche, la tête haute, le jarret tendu et les bras arrondis. Il porte une perruque blonde, un habit bleu barbeau, un pantalon jaune collant et des escarpins en toute saison. C'est un partisan frénétique de la danse noble; il ne fait qu'en soupirant des sacrifices aux méthodes nouvelles. Il rappelle sans cesse qu'il a eu l'honneur de danser à Erfurth devant LL. MM. les empereurs Napoléon et Alexandre, et que les grandes dames du temps ne pouvaient se rassasier de le voir en fleuve Scamandre. Il se découvre quand il prononce le nom de M. Vestris, et soutient que Louis XIV est le plus grand roi que nous ayons eu, parce qu'il était le plus beau danseur de son époque.

C'est au milieu de sa classe qu'il faut voir M. Polydore Larchet : il est beau de dignité concentrée, ne se fâchant jamais, ne se servant que d'expressions choisies. Il ne parle à aucune de ses élèves, même à la plus jeune, qu'avec les formules les plus polies et les plus étudiées. « Mademoiselle Julia, voulez-vous avoir la bonté de mettre les pieds en dehors. — Mademoiselle Amanda, voulez-vous être assez aimable pour lever davantage le bras gauche. » Polydore est le dernier représentant de la vieille galanterie française.

On ne veut plus de danseurs; on les proscrit au nom du goût. Bientôt l'art chorégraphique ne sera plus cultivé que par la plus belle moitié du genre humain. Le professeur de danse à l'Académie royale de musique est donc une figure qui dans peu de temps sera effacée de la collection des caricatures nationales. Il était, je crois, utile de l'esquisser dans notre recueil.

. . . . . .

Maintenant si vous me demandez combien le Conservatoire produit, par année, de grands talents, je vous engagerai à parcourir les différents théâtres de la capitale. Rachel, Duprez, Frédérick-Lemaître, ne sont pas élèves du Conservatoire. Je me contente de constater ce fait, sans vouloir entrer dans une discussion théorique qui pourrait vous endormir et vous laisser de moi un souvenir très-affligeant.



LE COMMIS VOYAGEUR

PAR

RAOUL PERRIN

Et d'abord qu'est-ce qu'un commis voyageur?

Par le temps qui court, un commis voyageur est un être essentiellement malléable et cosmopolite, auquel on a donné une forme, une qualité et un nom. Le commis voyageur est voué au culte de l'aune et du kilogramme, de la canne à sucre et du gingembre, de la toile peinte et du calicot. Le commis voyageur est l'expression la plus active de la civilisation mercantile, le *nec plus ultra* de l'honneur et de la dignité du magasin; l'élément artériel du fabricant, du consignataire et du négociant en gros; le *vade semper du double emploi, du rossignol* et *du trop-plein;* le pourvoyeur aimé du caissier-emballeur, du commissionnaire de roulage et du camionneur; le messie chéri de l'hôtelier, de la servante et du décrotteur; le despote de la table d'hôte, le privilégié de la tabagie, surtout du billard; le... Mais que n'est donc pas le commis voyageur? S'est-il jamais fait sans lui un calembour, un coq-à-l'âne, un logogriphe ou un rébus? S'est-il jamais dit sans lui un bon mot, une facétie ou un joyeux lazzi? Non. Vous devez donc reconnaître que le commis voyageur est un être éminemment agréable et utile.

L'espèce commis voyageur se divise à l'infini, en catégories, en sections, en types et en prototypes; mais on en distingue particulièrement sept sortes, qui sont : le voyageur *patron*, le voyageur *intéressé*, le voyageur à *commission*, le voyageur *libre*, le voyageur *fixé*, le voyageur *piéton*, le voyageur *marottier*.

Le voyageur *patron* se reconnait à la sévérité de son visage, à la prudence de ses manières, à la dignité de son maintien. Il se place, à l'hôtel, au bout le moins habité de la table, mange tranquillement, ne dit pas un mot, observe en dessous, fronce le sourcil, plie méthodiquement sa serviette, prend un cure-dent, se lève et va stimuler la pratique endormie. Son entrée dans une maison est digne, calme et mesurée sur l'importance de ses relations avec elle. D'un coup d'œil il a vu, il a calculé les besoins du commettant, et déjà, avant que celui-ci ait eu le temps de récapituler ce qui lui manque, le voyageur patron a inscrit sur son carnet une kyrielle d'articles, en disant : « Il vous manque telle chose, vous vendez bien tel objet; je vous enverrai cette pièce, nous y ajouterons cette autre. » Cela s'appelle une commission à la *patron*, prise d'assaut, sans que le commettant, fasciné par le prestige, ait pu placer le mot *refus*... Et puis, diable! c'est le chef de la maison, il peut faire des avantages, des concessions, et l'on ne peut décemment pas le laisser passer *en blanc*, c'est-à-dire sans commision. Le voyageur patron obtiendra une commission là où il n'y a rien à *gratter* pour son pauvre représentant. Quelque zèle, quelque amour-propre qu'y déploie celui-ci, l'autre l'emportera toujours sur lui, effet de certaines petites influences auxquelles le commettant cède involontairement. —Le costume du voyageur patron n'est ni pincé, ni bouffant, ni voyant; il est propre, luisant, bien brossé, et surtout bien étoffé.

Le voyageur patron n'a jamais qu'une main de gantée, un gant neuf et un gant troué. De nos jours, et surtout depuis la Révolution de 1830, il risque le foulard, le foulard de soie, impression de Lyon, un véritable foulard.

Quant au voyageur *intéressé*, il est d'un âge problématique; il vogue le plus ordinairement entre trente-cinq et quarante ans, indubitablement orné d'un toupet *Tibierge* et d'une dentition *Billard;* si, par aventure, il ne porte ni perruque ni fausses dents, il a le soin de se

munir d'un petit peigne de plomb à l'aide duquel, pour parer aux dégradations du temps, il ramène sur le devant les mèches isolées qui vont s'égarer sur l'occiput; puis il s'exprimera de manière à ne jamais ouvrir la bouche plus qu'il ne faut pour permettre à la langue d'exécuter son jeu. Le voyageur intéressé est un bipède intéressant, ordinairement petit, un peu *boulot*, un peu ventru, mais en résumé bon garçon. Il est coquet dans sa mise, sent l'eau de Cologne, quelquefois le patchouli, met une cravate blanche, un gilet blanc, un pantalon noir et un habit idem, — toute la rhétorique d'autrefois. A l'index de sa main droite, vous remarquerez une chevalière or massif; à sa chemise, des boutons de nacre ou de dent d'hippopotame, et à son gousset une chaîne plate à la Vaucanson. A table, il cause peu, mais bien et posément; c'est-à-dire que ses paroles sont empreintes d'un certain ton prétentieux, et saupoudrées d'une légère couche de *menterie* qui glisse, s'infiltre et prend racine sous un air de bonhomie et de véracité. Le voyageur intéressé ne fraye pas avec le menu fretin de la confrérie; il prend sa demi-tasse à table d'hôte, se lève, va causer un instant avec le maître d'hôtel, appelle le garçon afin que celui-ci donne un coup de brosse à ses bottes, et demande un gamin pour porter sa *marmotte*. Chez le commettant, il est comme partout, poli, prévenant, obséquieux; il embrasse le bambin morveux, caresse le chien caniche, dit une douceur à la demoiselle de comptoir, et offre une prise de tabac au patron. Il s'informe de l'état des vignes, prédit le résultat de la saison, entreprend une dissertation agronomique sur le cours des blés, des avoines et des cantaloups, demande des nouvelles de madame et engage monsieur à le venir voir à Paris. « Nous irons dîner au Rocher de Cancale, » dit-il en riant d'une manière calculée; puis il ajoute, mais dans le tuyau de l'oreille : « Et nous décollerons la fine fiole d'Ai frappé, hein! » Bref, il obtient une commission, souvent une bonne commission.

Le voyageur à *commission* était, au temps de l'Empire, un être apocryphe, idéal ou tout au moins dubitatif; à la Restauration, il se matérialisa, prit un corps, une tête et des bras; enfin, depuis les *glorieuses*, il s'est tellement identifié avec son rôle, et il a si scrupuleusement embrassé la perfectibilité de notre époque, qu'il est parvenu à se rendre la terreur des boutiquiers, des magasins et du commerce en général. Or, pour vous faire une idée de cette ingénieuse procréation du siècle, imaginez un être qui frise la cinquantaine, un peu plus, un peu moins, mais plutôt plus que moins. Cet être est propriétaire d'une tête couronnée d'une auréole de cheveux gris, gras et collant sur les tempes; il est en outre revêtu d'un habit râpé, d'un pantalon à plis, d'un col crinoline Oudinot, d'un chapeau blond et de bottes éculées. Avec cet accoutrement quelque peu Robert-Macaire, il fait le merveilleux, l'incroyable, et secoue fréquemment le tabac de son jabot fané, afin d'avoir occasion de faire briller le chaton doré de la bague de cheveux que lui a donnée sa dernière conquête. Le voyageur à commission a longtemps parcouru le monde entier; il a tout vu, tout examiné, tout observé, tout apprécié. Il connaît tous les moyens, toutes les ressources, toutes les marches et contre-marches, les points et les virgules, les entrées et les sorties, en un mot tous les arcanes de son métier, de son état, de son art. Parlez-lui d'une maison importante, alors il n'hésitera pas seulement; en guise de préambule obligé, il se balancera un instant sur sa chaise; puis, introduisant un doigt dans l'entournure de son gilet velours-coton, à boutons ciselés, il vous répondra en clignant de l'œil : « Telle maison? connu! j'ai été commis avec le patron en l'an IX. » Citez-lui le nom d'un négociant : « Connu! il était *placier*, au moment où je faisais l'expédition pour l'étranger. » Nommez-lui un banquier : « Connu! c'était un garçon de caisse que déjà je... » Le voyageur à commission a tout fait, tout été, et en résumé il ne fait rien et n'est rien. Par exemple, il faut lui rendre cet justice, il sait par cœur tous les hôtels de France, leurs bonnes et mauvaises qualités; il connaît tous les *chefs*, les plats où ils excellent, les mets qu'ils servent le mieux; enfin il est très-bien avec les *bonnes*. Non qu'il soit généreux : au contraire, la générosité! allons donc! la civilisation et le positivisme l'ont abolie; mais, par contre, il est doucereux, bavard et séducteur. Il vante en termes congrus les charmes de la chambrière, exalte emphatiquement les sauces du chef, et débite force compliments à l'hôtelier.

Règle générale, il hante de préférence les jeunes voyageurs, les nouveaux émoulus. Pourquoi? parce qu'il connaît par A plus B le domino, le whist, l'écarté et surtout le doublé au billard, et qu'une fois au café, il est sûr de *passer* au débutant et la demi-tasse, et le petit verre, et le cigare, et la bouteille de bière, toutes dépenses quotidiennes qui viennent d'autant ménager son maigre budget. Le voyageur à commission (nous lui en demandons bien pardon, mais la vérité avant tout), le voyageur à commission est de mœurs particulièrement diogéniques : si vous entendez à table une conversation dénudée, débraillée et sans fard, une de ces conversations qui vous clouent la bouche et obligent votre voisine à baisser les yeux, regardez au bout, tout à fait au haut bout, et là vous remarquerez un être crasseux, barbe inculte, nez bourgeonné, menton gibbeux, l'œil glauque et terne comme de la nacre sale : cela s'appelle un voyageur à commission; c'est le Roger Bontemps, l'Arétin ressuscité, le narrateur graveleux qui ne sait respecter ni le lieu où il se trouve, ni les personnes qui l'approchent, ni les femmes qui peuvent être auprès de lui. Nous l'avons dit, chez la pratique on le voit avec humeur, avec effroi, la fièvre en prend; pour se débarrasser de sa présence, on lui accorde une commission, petite, il est vrai, mais qu'importe! N'a-t-il pas le soin de la doubler en l'envoyant à la maison qui a eu le malheur de lui confier des échantillons. Aussi, la commission faite, partie, arrivée, le commettant reconnaît la fraude, peste, jure, envoie le voyageur à tous les diables et *laisse le tout pour compte*. Pendant ce temps le voyageur à commission est rentré au logis; il a réclamé son deux ou trois pour cent, ses bénéfices sont réalisés, c'est tout tout ce qu'il lui faut; il a *enfoncé* la pratique et *floué* le patron; il n'en demande pas d'avantage. A d'autres!

Le voyageur *libre* est grand, jeune et blond; c'est le damoiseau, le dandy, le Lovelace de la partie. Il a de beaux appointements, une allocation quotidienne indéterminée, et la confiance de son patron. Souvent il a fait ses études, et alors il lui est difficile d'échapper au pédantisme de son éducation; souvent il est bachelier de l'illustre académie, et alors il affectera un purisme d'élocution qui eût mis en joie Vaugelas et Letellier. A chaque ville où il s'arrête, il prend un bain, se soigne comme une petite maîtresse et renouvelle l'air de ses coussins élastiques. Toujours il fume le vrai Havane, cigare à quatre sous, porte des gants paille, un binocle octogone et un flacon d'alcali. A table, il boit du bordeaux-médoc et de l'eau de Seltz, ne touche pas aux gros plats, dédaigne les mets ordinaires, et se réserve pour les pots de crème, biscuits, macarons et autres chateries, lorsqu'il y en a. En somme, il parle peu, mange peu, sor

de table avant les autres. En le voyant, à sa démarche importante, à sa mise boulevard de Gand, à ses manières polies et légèrement dédaigneuses, au luxe de sa table et aux égards que partout dans l'hôtel on a pour lui, on se dit : « C'est le représentant d'une bonne maison. » Habituellement il ne va point au café, ou, s'il y va, c'est pour lire les journaux et de là *filer* à ses affaires. En entrant dans une maison, il salue avec courtoisie, fait ses offres de service avec aisance, mais sans bruit, sans fracas, s'y annonçant ainsi : « Monsieur, je représente telle maison. » Là s'arrête sa formule sacramentelle : si le commettant a envie de lui confier une commission, il la lui donne; autrement le voyageur libre sait trop bien la dignité de sa maison pour descendre à la supplication, pour se résoudre à *faire petitement l'article*. En diligence, le voyageur libre prend le coupé, toujours le coupé; il est galant avec les dames et honnête avec tout le monde, même avec le conducteur et le postillon. C'est le type, aujourd'hui perdu, du voyageur élégant, du bon voyageur. L'art de Watt et la concurrence l'ont étouffé; il a disparu, on n'entend plus parler de lui, son règne est fini.

Le voyageur *fixé* vous représente un écolier de dix-huit à vingt-deux ans; cet écolier est habituellement un petit avorton, suffisant, barbu, cambré et beau parleur. C'est le papillon de la confrérie, frisé, musqué et vantard. Il est bien mis : pantalon collant, bottes vernies et gilet court. Dans sa main frétille une canne de houx tordu, et sa tête est décorée d'une chevelure à la Périnet ou à la malcontent, suivant la pluie, le soleil ou le vent. Par jour, on lui alloue de dix à douze francs, et, par an, de mille à douze cents francs. On lui trace un itinéraire; il doit rester tant de jours dans une ville, tant dans une autre, et s'arranger de manière à ce que ses affaires soient faites pendant le laps de temps qu'on lui a accordé. En descendant de diligence (la rotonde toujours), voici la distribution de son temps : 1° il va se promener, flairer la ville, prendre le vent et récolter de l'appétit; il est réellement trop matin pour aller voir la pratique; elle n'est pas levée, on est paresseux en province, on aime, on savoure le *far niente*. L'argent s'y gagne lentement, c'est vrai, mais aussi bien facilement, il faut en convenir. 2° Il rentre pour déjeuner, déjeuner longtemps et bien, ce qui n'est pas défendu, d'autant que ça ne coûte pas un centime de plus. Ayez de l'appétit ou n'en ayez pas, aux yeux de l'hôtelier, vous en avez toujours. Aussi, le voyageur fixé sait-il si bien cela, qu'il aimerait mieux consommer pour deux que de ne pas manger pour un. 3° Il se rend au café, prend la demi-tasse de rigueur, la joue, perd; joue contre, perd encore, joue de nouveau, et fait la récolte générale. Il a *régalé* toute la société; aussi a-t-il mangé dix-huit francs : or il faudra, quoi qu'il arrive, récupérer cette perte, et, pour cela, rester un jour de plus dans une ville. En ville, il faut jouer au café, on fait des économies; ce sont les diligences qui assomment. 4° Une heure sonne; on va voir la pratique, bien! mais la pratique ne sympathise pas avec le voyageur fixé. « Monsieur, lui dit-on, nous n'avons besoin de rien..... Monsieur, vous repasserez demain... Oh! monsieur, des voyageurs et des chiens, on ne voit que cela dans les rues..... Des voyageurs, ne m'en parlez pas, j'en ai *plein le dos!* » A toutes ces observations plus ou moins flatteuses, le voyageur fixé s'incline et remercie. On lui dit : « Vous nous .....; » il répond : « Monsieur, c'est un dessin nouveau, exclusif à notre maison. » On lui crie : « Vous nous fatiguez... » et lui de répliquer avec enthousiasme : « Trois mois et trois pour cent, chose que jamais personne ne vous fera. — Mais, mon cher monsieur, vous perdez votre temps. — Monsieur, je voyage pour cela! » Quand un commettant devine au fumet ou entrevoit le nez d'un voyageur fixé, avant que celui-ci ait mis la main sur le bouton de la porte, il lui crie : « Monsieur, c'est inutile, absolument inutile, nous avons tout ce qu'il nous faut! » Et souvent il n'a pas une aune de marchandise dans ses rayons, pas une once de cassonade dans ses casins, pas un kilo de vitriol vert ou d'indigo. En vérité, convenons-en, on ne ferait pas pire accueil au marchand d'aiguilles, au repasseur de couteaux-ciseaux ou à l'étameur, voire au propriétaire à l'échéance du terme.

Observation essentielle, le voyageur fixé doit sortir par la porte et rentrer par la fenêtre jusqu'à ce que commission s'ensuive; cela est renfermé dans ses prescriptions. *Labor omnia vincit improbus*. Par contre, c'est le patron qui doit payer le café, le blanchissage, le spectacle, et autres menues dépenses portées sous un pseudonyme décent au débit du compte du voyage. Cela est connu de tous, excepté du patron. Le patron croit ou ne croit pas à la sincérité de son commis; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il paye toujours le compte que ce dernier lui présente infailliblement, c'est-à-dire les frais d'un voyage de cinq mois au lieu de trois. Le voyageur fixé traite le patron comme la pratique.

Le voyageur *piéton* est un honnête garçon, malicieux quoique franc, et roué quoique plein de dévouement. Il est ordinairement Picard et riche de vertus. On lui *passe* six, sept ou huit francs, suivant les saisons et les affaires. Il endosse une blouse, met des guêtres, s'arme d'un gourdin, et, le gousset garni de quelque menue monnaie, juste de quoi humecter son gosier aux bouchons de la route, il part, léger comme l'oiseau et heureux comme le poisson dans l'eau. Il remet ses échantillons et ses effets aux petites voitures, économie commerciale, profits et pertes. Arrivé dans une ville, il se décrasse, essuie la poussière qui macule ses souliers, fait sa barbe, prend sa marmotte, et court à la pratique. Le voyageur piéton, reconnu paisible et peu dangereux, quoiqu'à tort, est, par suite de cette conviction du commettant, admis dans tous les magasins. Il commence en entrant, par déposer sa carte, ôter son chapeau, et dire familièrement au patron avant que celui-ci lui ait seulement adressé la parole : « Ça va pas mal, et vous? » Et le patron de répondre dignement : « *Mósieur*, j'ai bien l'honneur d'être le vôtre. » Le voyageur piéton ne voit que les petites maisons, les *margoulins*, et les margoulins sont plus fiers que les négociants en gros. Le voyageur piéton est sans gêne : il s'assied sur le comptoir, bat la mesure avec ses talons ferrés, parle du beau et du mauvais temps, et entame la politique. C'est alors que le front de la pratique commence à se dérider : le margoulin est profond politique; de son côté, le voyageur piéton, qui est carliste avec le carliste, républicain avec le républicain, philippiste avec le philippiste, le voyageur piéton n'en *pince* pas trop mal. Or donc la discussion s'ouvre, s'élève, s'échauffe, s'irrite, se gonfle; un voisin vient y prendre part, y émettre son opinion, y mêler sa dialectique et ses théories. On fait des suppositions, des rêves creux, des utopies à perte de vue. Le voyageur piéton est d'abord de l'opposition, il parle avec chaleur, il pérore avec enthousiasme, en français ou non, peu lui importe assurément; il fait le Mirabeau, gesticule, s'exténue, se démène comme un énergumène; sa voix prend du volume, de l'extension; ses paroles jaillissent à tort et à travers : ce sont des étincelles, des éclairs; il fait du bruit, de l'effet; il en impose à son auditoire ébahi : c'est tout ce qu'il veut. Ensuite, lorsque la discussion est arrivée à son apogée, à son dernier degré d'exaltation (savante stratégie!), il baisse de suite pavillon et accorde au commettant une victoire qui chatouille d'autant plus l'amour-propre de ce celui-ci que cette victoire a été rudement disputée. Le commettant est flatté, enchanté, entraîné; impossible à lui de refuser une commission.

Le voyageur piéton poursuit son triomphe jusque sur la personne du commis (le commis est un être prépondérant chez le commettant margoulin); il le traite de « mon cher ami! » Il lui promet une place à Paris, il lui offre le verre d'absinthe, il va à la salle d'arme avec lui; il lui démontre mathématiquement le *chausson*, il lui explique *ex professo* la manière d'utiliser les *armes de la nature*, etc. Le voyageur piéton est peut-être de tous les voyageurs celui qui obtient le plus de commissions.

Le voyageur *marottier*, ou marchand ambulant, est une espèce d'Alcide emblousé de bleu à mille raies. Pour armes offensives et défensives, il porte à la main un fouet, verge de houx, corde de cuir. Il se reconnaît particulièrement à la toile cirée qui protége son chapeau, au pantalon de velours bleu qui couvre son fémur, aux brodequins ferrés qui *cothurnent* ses pieds, et au juron traditionnel *domiciliairement* établi sur ses lèvres. Débarqué dans une sous-préfecture (les sous-préfectures sont ses ports de mer, ses *endroits* de prédilection), il s'enquiert d'un magasin temporaire. Les auberges où il descend ordinairement ont une chambre réservée *ad hoc* pour cette espèce de voyageurs à petites journées. Une fois pourvu, le marottier déballe et range ses marchandises dans des rayons enfumés, et sur lesquels le jour n'a jamais pénétré en plein midi. Tant mieux! la pratique n'a pas besoin de voir le grain écrasé d'un *double-boîte* ou la paille d'un rasoir, la reprise d'une dentelle ou le mauvais teint d'un madras alsacien. C'est fait exprès, c'est superbe! et l'acheteur vient se prendre là comme un oiseau à la glu. Ces préliminaires achevés, le marottier va *allumer* le chaland : pour cela, il le flatte, le caresse, le cajole, l'*endort* à sa manière, suivant ses moyens, rudement, durement, rondement; il ne fait assurément pas de fleurs de rhétorique, et ne prend pas de roses pour point d'exclamation. Mais enfin, pourvu qu'il réussisse, c'est tout ce qu'il demande, c'est tout ce qu'il lui faut; et il réussit, parce que le chaland de la sous-préfecture aime mieux choisir lui-même que s'en rapporter au choix du voyageur. Le voyageur marottier conserve toujours le même vêtement, hiver comme été; il mange avec les rouliers, boit avec les rouliers, couche

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

dans sa *marotte* avec sa *limousine*, sa femme et son chien. De cette manière, il amasse des puces, mais il économise cinquante centimes par nuit. Le jour, il travaille comme un galérien, va liardant comme un Grandet, et, au bout du compte, il n'en est pas plus riche. Autrefois il faisait fortune la balle de laine sur le dos; aujourd'hui il a une voiture, trois fois plus de marchandises, et trois fois moins de bénéfices.

Que si vous nous demandez maintenant ce que devient sur ses vieux jours le commis voyageur, nous vous répondrons : Sauf de très-rares exceptions, le voyageur patron devient goutteux, millionnaire et juge de paix de son quartier. Après avoir distribué aux commettants, et du madapolam, et de l'orseille, et du trois-six, il distribue aux plaideurs, et des sermons, et des exhortations, et du papier timbré. Il n'a point changé de métier; la forme est toujours la même, il n'y a que le fond qui ait varié.

Le voyageur intéressé, devenu septuagénaire, a passé par toutes les étamines de la partie, et a finalement obtenu pour sinécure la place d'instrumentiste dans quelque théâtre du boulevard; il a su ainsi mettre à profit un talent problématique, mais qui lui procure l'avantage d'employer ses soirées, d'assister aux répétitions, et de s'occuper des aventures de coulisses. Après avoir été intéressé, il s'intéresse aux autres, ce qui fait que sa condition est à peu près toujours la même.

Le voyageur à commission nait, vit et meurt, ou mourra en diligence : pour lui l'état doit être immuablement héréditaire; aussi est-il inhérent à la marmotte, comme la marmotte est inhérente à lui; aussi ne saurait-il *pas plus* abandonner la bâche de l'impériale que le vétéran sa guérite et son coupe-chou; aussi, tant que, comme feu le Juif errant, il aura cinq sous dans sa poche et un commettant en perspective, sera-t-il toujours heureux, content, sans chagrins, sans soucis et sans envie d'en avoir. La diligence est tout pour lui, sa patrie, sa famille et ses amis; la diligence doit donc, recevant son premier sourire, accepter en fin de compte son dernier soupir.

Le voyageur libre, rentré à la maison, est devenu *magasinier*, débitant de rubans, de briquets phosphoriques ou de graines de sainfoin; puis il a succédé à son patron, s'est plongé jusqu'au cou dans les délices du *primo mihi*, a ramassé de quinze à vingt mille livres de rente, et est ainsi arrivé à l'âge de quarante ans, âge raisonnable qui lui a permis de devenir député, et, pour ne pas sortir de son rôle primitif, d'aller défendre à la Chambre la liberté du pays.

Le voyageur piéton s'est métamorphosé en boutiquier de la rue Saint-Denis, en fabricant de bougies diaphanes ou de bonnets de coton; alors il a eu l'ambition de suivre le progrès. Il possède donc une épouse, des marmots qui l'appellent *papa*, et un chien basset qui fait l'exercice en douze temps, et porte un panier entre ses dents, à l'instar de défunt l'illustrissime Munito.

Quant au voyageur marottier, à force de glisser dans l'*estipot* le liard rouge, le gros sou et la pièce blanche, il a résumé un petit *saint-frusquin* qu'il a expédié pour le pays (presque toujours l'Auvergne ou le Limousin); puis, lorsque son soixantième hiver, comme disait Dorat, lui a fait sentir le besoin du repos, il vend voiture et cheval, bagage et vieux fonds, et revient au milieu de ses pénates, riche de quatre cent cinquante francs de rente, d'un demi-arpent de vignes et de douleurs rhumatismales laborieusement amassées pendant quarante années d'inquiétudes et de privations.

Tel est le septemvirat du commis voyageur, tel qu'il a été, tel qu'il est, tel qu'il sera longtemps encore, en dépit des vicissitudes de la fortune et de l'animadversion du commettant ingrat. Autrefois, au bon vieux temps, où, lorsqu'il s'agissait de franchir les frontières du département, l'on dictait son testament par-devant notaire, on savait si bien apprécier toutes les qualités de cet ordre estimable et dévoué, que, chaque matin, le commettant venait très-humblement s'informer à l'hôtel de l'arrivée du voyageur. Le commettant tenait toujours sa commission prête huit jours d'avance; il priait, il suppliait pour que cette commission fût acceptée; il se serait volontiers mis à genoux pour arriver au but de ses désirs; il s'évertuait jusqu'à offrir *ad rem* le dîner du ménage, jusqu'à payer la demi-tasse et le petit verre, y compris le *bain de pied;* il recommandait à ses commis d'être polis, prévenants, affectueux; à sa femme d'ôter ses papillotes et de mettre un bonnet ruché; à sa progéniture de faire la révérence et d'envoyer un baiser avec la main; à son caissier de conduire le voyageur au café pour prendre la bouteille de bière, au spectacle pour entendre les vaudevilles de M. Scribe, à la cathédrale pour voir les vitraux coloriés, au Musée pour ne rien voir du tout; enfin, c'était un déploiement de force inouï, de complaisances mirobolantes et de frais à bon marché, attendu que le voyageur payait partout; tandis qu'aujourd'hui les rôles sont, ma foi, bien changés! Les astres, les hommes et les commis voyageurs ont subi la plus étrange des transsubstantiations : les astres sont bouleversés, les hommes se bouleversent encore, et les commis voyageurs les ont précédés, les suivent et les suivront *in extremis* dans ce bouleversement général.

Naguère le commettant ne connaissait Paris, Reims et Amiens que de nom, rien que de nom. Les commis voyageurs, ces canaux de l'industrie française, éparpillaient partout les produits-hétérogènes qui sortaient de leurs *marmottes* comme les bonbons de la corne d'abondance à la porte du confiseur, et le provincial, en voyant affluer chez lui ces merveilles de la création humaine, trônait avec fierté sur son comptoir de bois blanc ou de sapin. C'est qu'un colifichet né à Paris était une œuvre particulièrement exotique que l'on avait en grande vénération; aussi cette vénération rejaillissait-elle sur le commis voyageur, l'heureux et bien estimable dispensateur des plus féeriques productions. Mais aujourd'hui, *ô tempora! ô mores!* aujourd'hui que Satan a soufflé au cerveau de l'homme, je ne sais trop quelle diabolique invention qui permet au timide indigène de Brives ou d'Avallon de se faire transporter à Paris en moins de temps qu'il n'en faut pour fermer les yeux, les rouvrir, éternuer ou aspirer une prise de tabac, il n'est plus possible que le commettant se prive du voyage de la capitale. Le *margoulin* seul, ce petit débitant à demi-once ou à demi-aune, cette infime traduction de l'industrialisme et du comptoir, le margoulin seul en est encore à redouter Paris, son brouhaha, son tohu-bohu, et surtout les dépenses *conséquentes* qu'il faut y faire pour vivre plus chétivement qu'à Laval ou à Bar-le-Duc, avec le pot-au-feu, les confitures ou la poule au riz. Aussi, dans son quiétisme béotien, le margoulin est-il le sauveur, la Providence du pauvre voyageur. En effet, que deviendrait ce dernier sans la petite commission à cent cinquante, deux cents, et quelquefois même trois cents francs?

Tel est pourtant le résultat de la civilisation et du progrès : la civilisation a tué le modeste boutiquier, et de la chrysalide de celui-ci est sorti un négociant ambitieux; le progrès a enfanté les diligences, qui, conjointement avec le bas prix du transport, ont tué les commis voyageurs; la civilisation a étouffé l'obséquieux marchand, et des cendres de celui-ci s'est échappé l'orgueilleux

commettant; le progrès a innové les chemins de fer, qui tueront les diligences, et, finalement, grâces à Green et à Margat, céderont le pas aux aéronautes et aux ballons; et ainsi de suite, jusqu'à ce que la perfection, donnant un démenti à l'impossible, rencontre en elle-même sa destruction.

Voilà ce qui fait que, de nos jours, les commis voyageurs qui ont pu échapper au naufrage deviennent les martyrs, les souffre-douleurs, les victimes expiatrices des insatiables besoins de leurs patrons; voilà ce qui fait que les commis voyageurs deviennent les frères récolteurs, ou mieux les mendiants rebutés, bafoués, honteux, de la maison qu'ils représentent ou essayent de représenter. « Va donc, pauvre hère, va, moyennant douze francs par jour, y compris la nourriture à table d'hôte et le logement en diligence, va prostituer ton caractère, va vendre ta conscience, va mesurer la sincérité de tes protestations sur la qualité de tes sucres et le bon teint de tes étoffes. Cours de porte en porte quêter le sourire de l'un, la poignée de main de l'autre, une commission de tous, pour, en résumé, ne rien obtenir. Cours, toi qui n'as ni foi ni loi, ni principes ni religion; non, car quelle foi peut te guider, quelle loi peux-tu suivre, quels principes peux-tu professer et quelle est la religion qui t'inspire? Tu n'as rien, rien ne t'appartient; tu ne dois pas même avoir d'opinion à toi. Tout doit te venir du commettant, foi, loi, principes et religion; caméléon, tu te mires sur la pratique, tu reflètes ses couleurs, tu copies son langage, tu reproduis ses manières, tu marches à sa remorque, tu la suis pas à pas, tu es à elle, tout à elle, rien qu'à elle; c'est ta divinité, ton idole, ton étoile bienfaisante; c'est ton espoir, ta boussole et ton appui; c'est ta désolation, ton bon ange et ton ancre de salut... Salut donc à elle, la toute-puissante! puisse-t-elle être reconnaissante de cette servile dévotion à sa personne sacrée; puisse-t-elle récompenser ton abnégation personnelle en sa faveur, et, par la remise d'une bonne commission, répandre le baume de sa confiance sur les blessures qu'elle a faites si souvent à ton amour-propre et à ton repos! »

L'AGENT DE CHANGE

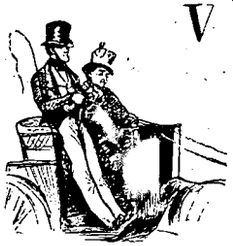
PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Les paris qui auront été faits sur la hausse ou la baisse des effets publics seront punis des peines portées par l'article 419.
Code pénal, art. 421.

.....Seront punis d'un emprisonnement d'un mois au moins, d'un an au plus, et d'une amende de cinq cents francs à dix mille francs. *Code pénal*, art. 419.

Les agents de change et courtiers qui auront fait faillite seront punis de la peine des travaux forcés à temps;
S'ils sont convaincus de banqueroute frauduleuse, la peine sera des travaux forcés à perpétuité. *Code pénal*, art. 414.



Voici un de ces types de notre époque qui préparent de bien belles phrases déclamatoires aux libéraux à venir, contre le désordre et la barbarie de notre siècle. Un homme viendra, quelque Alexis Monteil, ou quelque Dupin, ou quelque Isambert du vingt-sixième siècle, qui fouillera dans les annales vermoulues de nos tribunaux et dans nos livres, dont deux ou trois exemplaires auront échappé au pilon et non pas à l'oubli, et il y recherchera les lois qui nous régissaient et l'existence sociale qu'elles avaient organisée.

Après la description de tous les métiers utiles, après avoir approfondi en quoi consistait l'industrie des fruitiers, des fripiers, des feuilletonistes, des charcutiers, etc., etc., il arrivera nécessairement à l'agent de change, et, au moyen de quelques articles de la loi qui définissent ses attributions et en marquent sévèrement les limites, il croira d'abord savoir quelle était cette espèce de crieur public des dettes de l'Etat et de notaire *ad hoc* pour la vente et l'achat de cette dette.

Il supposera que, quelques joueurs acharnés ayant pris cette dette pour tapis vert de leurs paris, on avait voulu que ces hommes, connus sous le nom d'agents de change, investis par ordonnance royale de la confiance publique, ne pussent pas tenir les cartes d'une pareille partie, et il applaudira à la sage mesure qui leur interdit, sous des peines assez sévères, d'être les agents intermédiaires de marchés qui ne reposent pas sur une vente ou un achat réels. Cela lui expliquera en même temps la rigueur de cet article du Code, qui considère comme banqueroutier frauduleux tout agent de change qui fait faillite, attendu que l'agent de change qui fait seulement le métier pour lequel il est institué ne peut faillir. En effet, il reçoit un capital pour acheter une inscription de rente, ou toute autre valeur publique, il paye avec les fonds qui lui sont confiés, livre le titre et perçoit un droit sur le montant de son opération. Voilà l'état légal de l'agent de change, il n'en a pas d'autre, et l'on conçoit que cet état ne puisse pas mener à la faillite, attendu qu'il n'y a pour l'agent intermédiaire aucun risque à courir, et que ce ne peut être que par des opérations étrangères à son état, ou défendues par la loi, qu'il y peut arriver.

Cependant, à force de rechercher dans les vieux livres, et même dans les archives des tribunaux, notre *compulsateur* trouvera de nombreuses faillites d'agents de change, et verra que, malgré la loi, elles se sont arrangées comme celle du premier commerçant venu. De là nouvelles recherches de la part de l'antiquaire, et découverte enfin d'une chose qui lui paraîtra bien exorbitante : c'est qu'en présence de cette loi écrite, l'existence de l'agent de change n'a été autre chose qu'un démenti perpétuel donné à la loi, que le but pour lequel il a été institué n'était que l'accessoire fort minime de l'ensemble de ses opérations, et que, s'il voulait bien faire quelquefois ce qui lui était permis, il faisait surtout ce qui lui était défendu.

Vous ne savez pas ce que c'est que l'infatigable ardeur d'un déterreur de livres morts ou d'archives, lorsqu'il est à la piste d'un fait extraordinaire. Arrivé à ce point de la découverte, le résurrectionniste littéraire ou légiste cherchera de nouveaux renseignements sur une révolte si ouverte de toute une classe contre la loi dominante. Il compulsera les archives des tribunaux et des cours royales, pour y découvrir les nombreux procès et les condamnations qui auront été prononcées; il y passera les jours, les nuits, et, enfin, il finira par découvrir une petite affaire où un agent de change a été condamné à payer le montant du pari dont il avait engagé les enjeux et que le perdant refusait de solder, mais cela sans que le coupable fût puni, ni de prison, ni d'amende, ni de révocation. Il trouvera peut-être quelques sévères paroles prononcées par M. le président Séguier contre la funeste manie du jeu de la Bourse, et l'insolent mépris de toute une compagnie pour la loi qui la régit.

De ceci il résultera plusieurs choses fort originales : la première, que ce bon bénédictin des temps futurs prenant la chose au sérieux, il n'est pas douteux qu'il ne fasse de ce fameux premier président un très-grand homme de robe, un de ces illustres magistrats sévères et clairvoyants qui ont résisté de tout leur pouvoir à la corruption de leur époque et au désordre qui s'était introduit dans l'état social. M. Séguier sera proclamé un grand homme. Une autre chose non moins originale, c'est qu'on se figurera que cette terrible compagnie des agents de change n'avait pu acquérir une aussi insultante impunité qu'en achetant par des monceaux d'or le silence des magistrats et des ministres; et il sera établi pour les temps futurs que cette formidable association de brigands tenait la loi captive dans ses coffres, grâce à la vénalité des magistrats.

Cela arrivera absolument comme je vous le dis; je puis vous le certifier, moi qui ai eu quelquefois à vérifier et à contrôler les recherches de nos antiquaires et qui sais comment ils raisonnent. L'histoire de M. Dulaure, ce mauvais livre et cette mauvaise action, n'est pas faite autrement.

On ne s'imaginera pas que cela ait pu être ainsi tout simplement, par le seul fait que cela était; non qu'il ne demeure très-extraordinaire qu'une classe de citoyens, à

une époque quelconque, ait vécu en opposition formelle avec la loi, mais en ce sens qu'il n'y aura eu ni brigands dorés ligués contre elle, ni ministres, ni magistrats vendus à cette ligue d'or : ce sera tout bonnement un petit mal qui a commencé par presque rien, et qui a gagné sans que personne y prît garde, sans qu'il fût besoin que les coupables fussent déterminés comme des Rinaldo Rinaldini, ou que les magistrats fussent lâches ou vendus comme des sbires napolitains ou des soldats du pape.

Non, quoi que doive en penser l'avenir, l'agent de change n'est pas un de ces héros malfaisants qui dominent la société par la puissance de leur criminelle audace : il est comme il est parce qu'on ne l'inquiète pas, et surtout parce qu'il est l'agent actif de la passion qui nous domine, le jeu. Voilà tout.

A cela près, l'agent de change est un homme comme tous les autres, quant à ses qualités morales ou immorales : bon père, bon époux, bon citoyen, il achète un remplaçant à son fils quand il est astreint à la conscription, il donne une loge aux Italiens à sa femme, et fait très-cavalièrement son service d'officier d'état-major de la garde nationale. A ces qualités il en joint d'autres qui le mettent tout à fait au niveau des honnêtes gens : il entretient volontiers quelque fille de l'Opéra, joue gros jeu, s'imagine qu'il a de beaux chevaux, mène bien un tilbury et méprise souverainement les gens de lettres. Somme toute, c'est un très-excellent homme, qui n'est pas plus méchant, pas plus vicieux que vous, que moi, que tout le monde.

Cependant, au milieu de ce monde dont il fait partie, il a ses nuances qui le distinguent, qui le personnalisent et qui en font le type particulier que nous voulons tâcher de vous faire connaître.

Si vous entrez dans un salon où vous savez qu'il y a des agents de change, et que vous remarquiez un homme de mine simple, qui s'écarte pour vous laisser passer, qui se tient paisiblement dans un coin, qui cause bas, et qui écoute avec plaisir un violon qui joue ou une femme qui chante, un homme modeste enfin, passez, ce n'est pas un agent de change. Si vous voyez plus loin quelque figure à la physionomie expressive, à l'allure un peu débraillée, qui parle avec facilité et action, qui se démène plus qu'il ne faut pour persuader ses auditeurs, et dont la pensée rayonne dans la parole et dans le regard, un homme chaud et éloquent, passez, ce n'est pas un agent de change. Si vous trouvez dans un angle obscur de quelque salon retiré un personnage au maintien railleur, entouré de quelques femmes sur le retour ou laides, qui devisent avec lui, un homme qui sème la conversation de mots fins, de plaisanteries élégantes, de réticences spirituelles, passez, ce n'est pas un agent de change. Celui qui vous répond complaisamment quand vous l'interrogez, ce n'est point un agent de change. Cet homme qui joue et qui gagne sans dédain, ou qui perd sans faste, ce n'est pas un agent de change.

Mais si, en passant par une porte, vous avez trouvé un homme roide, empesé, planté là comme une borne, et qui vous a fait obstacle durant dix minutes sans daigner s'apercevoir qu'il vous gêne; si vous avez aperçu un homme à mine assurée, qui parle haut pendant qu'on fait de la musique; si vous voyez qu'il toise avec pitié quelque amateur passionné qui lui adresse un chut modeste; si vous apercevez un homme portant beau dans sa cravate, comme un cheval normand, un homme qui laisse tomber dans une discussion cinq ou six mots qui lui semblent un arrêt sans appel; si vous remarquez un dandy déjà ventru, le dos appuyé à la cheminée du grand salon, et parlant bas et de haut à la plus jolie femme de la soirée, pour lui dire des riens très-lourds sur sa robe et son bouquet, comme s'il laissait tomber une à une les perles d'or d'un esprit charmant; si vous vous asseyez à la table de jeu où un joueur fait bruit de l'or qu'il remue, soit qu'il le gagne ou qu'il le perde; si enfin vous êtes poursuivi par un fashionable de jeunesse passée, qui s'empare le plus qu'il peut de toutes les places, de tous les salons, de tout l'air, de toute la lumière, voilà ce que vous cherchez : c'est votre homme, c'est un agent de change.

Ce n'est pas cependant, il faut bien le dire, un gros bélitre, malotru, comme vous pourriez vous l'imaginer; mais c'est quelque chose d'infiniment important, d'infiniment content de sa personne, d'infiniment sûr de son esprit. Cet homme, quoi qu'on en dise, n'a qu'un chagrin : c'est celui d'être agent de change.

Et pourquoi cela?

Le voici :

En général, cet homme est beau, encore jeune; il a reçu une assez bonne éducation, il n'est ni absolument sot, ni absolument ignorant; quelquefois il est riche, et doit toujours le paraître; mais il a pris le haut du pavé dans le monde et il s'est créé, peut-être sans s'en douter, l'aristocrate du jour. Eh bien! tout cela l'embarrasse; il est si près de son origine qu'il se sent parvenu. Hier il était commis, hier il gagnait mille écus dans les bureaux dont il est le maître aujourd'hui; hier il riait comme un bon jeune homme de l'importance de son patron, qui devait sa charge et qui faisait le millionnaire; hier il dansait, il s'amusait, il allait au parterre de l'Opéra, il jouait et était fâché de perdre et ravi de gagner; hier il avait une jolie petite maîtresse qui l'aimait et qui lui demandait, tout au plus le dimanche, de la mener aux avant-scènes de l'Ambigu ou de la Gaîté, et là il pleurait et riait à la volonté du drame et du vaudeville; hier il était un homme, aujourd'hui il est agent de change : titre terrible qui pèse sur toutes les heures de sa vie et qui en fait pour lui et pour les autres une comédie assommante.

La gaieté légère et facile peut-elle convenir à un homme dont la fortune est toujours en jeu; l'insouciance et l'étourderie, à celui qui tient dans ses mains les capitaux de tant de clients; l'abandon du cœur et de l'esprit, au spéculateur qui vit d'une industrie dévorante; les pensées légères, à celui qui doit observer et connaître mieux que personne la marche des événements politiques auxquels son existence est attachée. Que si avec de pareilles préoccupations, l'agent de change était un homme de cabinet, tout entier à son état et faisant sa société de sa caisse et de ses livres, cela lui serait facile à supporter; mais, depuis la révolution de 1830, il s'est posé partout en homme du monde; il l'est et veut l'être, c'est un état que le hasard lui a fait et dans lequel il s'obstine : alors il arrive surplombé du poids de ses lourdes affaires, et c'est ce qui lui donne cette tournure de papillon à ailes de plomb que nous avons essayé de vous montrer. Il veut allier toute la solennité de son état avec toute la désinvolture de la fashion, il faut qu'il soit tout à la fois splendide comme un fermier général, et qu'il garde le décorum d'un agent comptable qui calcule toutes ses dépenses. C'est un homme qui marche dans un pays avec une corde qui tient à un anneau fiché dans une autre contrée; c'est l'âne qui se fait lion, comme on appelle nos dandys, mais le bout de l'oreille perce toujours; c'est enfin une existence qui ment à son principe; c'est un travailleur dont le cœur, l'esprit, la parole se sont endurcis et racornis à la triture des affaires, qui

veut singer l'allure de l'homme de loisir dont la pensée et l'âme s'aiguisent à rêver dans une élégante nonchalance.

Voilà pourquoi tel de ces individus, qui eût été peut-être un homme distingué s'il n'avait été rien, ou qui eût été assurément un homme convenable s'il s'était fait marchand de nouveautés ou de bas de coton, est un être gauche, empesé, maladroit, important, parce qu'étant de nature crasse et financière, il faut qu'il se tienne en marquis et vive en gentilhomme.

Cependant ce contraste, qui vous frappe au premier abord dans l'agent de change hors de chez lui, vous sauterait bien plus aux yeux si vous étiez introduit dans sa maison.

Comme il s'est posé un des rois du monde et de la mode, il faut qu'il joue son rôle partout; aussi son intérieur est-il un sanctuaire élégant des plus jolies fantaisies, des plus coûteuses bagatelles; il y en a dans ses salons, dans le boudoir de sa femme, dans sa salle à manger et dans son antichambre : mobilier gothique, renaissance ou Louis XV, il y a de tout et du meilleur goût, tout neuf, parfaitement imité; albums précieux, reliures élégantes, statuettes adorables sont à leur place. Mais tout cela n'est à lui que parce qu'il l'a payé; il ne le possède pas de son cœur, de son amour, il n'en jouit que par l'envie qu'en peut recevoir un confrère. Ce n'est pas pour lui un bonheur interne, secret, personnel, c'est une preuve de la puissance de sa fortune. Il ne se sert point de tout cela comme d'une chose qui lui va; il le possède comme une inutilité qu'il faut avoir pour être comme les autres. Son véritable appartement à lui, c'est un cabinet avec casiers droits, cartons nombreux, fauteuil de maroquin et papier-registre à compartiments tracés à l'encre rouge. S'il lui faut écrire un billet sur papier satiné, il le ferme au besoin de cire odorante avec cachet à devise anglaise; mais cela le gêne, l'ennuie, et sa plume ne court vite et à son aise que lorsqu'il écrit sur papier carré, à tête imprimée, et qu'il soumet sa correspondance au timbre à vis de pression qui porte son nom.

Sa vie, sa véritable existence est là, et quoi qu'il fasse, tout le reste n'est pas à lui, il s'y sent étranger et joue péniblement un rôle qui ment à ses goûts.

La femme de l'agent de change seule est à son aise dans ce luxe de frivolité et de loisir. A son aise, en ce sens, que n'ayant apporté dans les affaires de son mari que la dot pour laquelle il l'a épousée, elle reste tout à fait en dehors de ses affaires, et a tout le temps d'être femme du monde ou de le devenir; car beaucoup ne le sont devenues qu'à la longue et n'y étaient pas destinées. Telle qui était fille d'un sabotier enrichi et qui, en se mariant, ne savait ni s'habiller, ni marcher, ni s'asseoir, ni parler : telle qui vient d'un comptoir de province où elle avait appris, chez le vieux banquier dont elle est la fille, à compter les feuilles qu'une laitue doit rendre au saladier et à mettre de côté les pièces de trois livres bien conservées qui peuvent se vendre cinquante-six sous au fondeur, se sont transformées en brillantes dominatrices de la mode.

Mais, comme on sait, la femme se façonne mieux que l'homme à la vie où on la jette, et presque toujours la femme d'agent de change est, au bout de quelque temps, la patronne en crédit des plus élégantes couturières, des marchandes de modes les plus flambantes. Elle se ramasse et se ploie aussi gracieusement que la plus belle marquise dans l'angle d'une calèche qui va au Bois; elle regarde tout aussi finement, sans se remuer, le beau cavalier qui passe et à qui un signe imperceptible a dit bonjour. Elle a deviné dix solécismes dans la toilette d'une de ses bonnes amies, qu'elle a détaillée des pieds jusqu'à la tête sans avoir eu l'air de l'apercevoir et sans être forcée de la saluer. Dans le monde, elle sait tout ce qui fait d'une femme une femme à la mode; elle est capricieuse, intelligente des moindres choses, despote, protectrice, impertinente. Chez elle, elle sait accueillir et recevoir, ce qui est bien différent; tout ce luxe futile qui gêne son mari est pour elle d'usage facile, elle s'entend à remuer tout cela, à en user; elle le comprend, elle l'aime, elle y attache un sens, elle est dans son atmosphère.

Aussi l'agent de change est-il le mari le plus en danger de la terre; car, si tout le monde ne voit pas combien il est étranger à la vie dont il vit, il ne peut le cacher à l'œil clairvoyant de sa femme, d'autant que vis-à-vis d'elle il ne se croit pas obligé à la comédie qu'il joue envers les autres : il jette la brutalité de ses chiffres dans le chiffonnage de rien de cette vie inoccupée; il pose son livre de caisse sur le pupitre de velours et d'ébène où elle griffonne des billets imperceptibles, et le gros livre brise le joli meuble; il parle bourse quand elle rêve poésie; il additionne quand elle poursuit une mélodie italienne; il est l'homme d'affaires, enfin, quand elle est la femme du monde.

De cet état de choses il résulte deux malheurs immanquables pour le mari.

Ou la femme est assez spirituelle pour deviner que son époux est pour elle ce qu'il est véritablement, et que pour les autres il se gourme, il se pince, il se fausse; et alors elle en conclut que leurs natures sont antipathiques, que jamais elle ne sera comprise, elle légère et aimante, par cet esprit froid et calculateur; et, comme elle ne peut vivre ainsi isolée, elle prend un amant. C'est la chance la plus heureuse pour l'agent de change.

Ou bien elle croit à la comédie qu'il joue, et alors ne le trouvant plus pour elle ce qu'il est pour les autres, elle devient jalouse, exigeante, furieuse; elle se croit dédaignée, outragée, trompée, et voilà les querelles qui viennent, les tristesses, les attaques de nerfs, les reproches, les menaces, tout cet enfer du mariage auprès duquel l'état de mari trompé est un paradis.

Alors l'agent de change, qui a bien assez de faire l'homme du monde en représentation, cherche un moyen de calmer sa femme, et comme tous les hommes il prend le premier qui lui tombe sous la main; et pour lui, ce moyen facile, c'est l'argent : il en donne à sa femme pour sa toilette, pour ses voitures, pour sa maison, pour une terre, pour des fêtes, pour des bals. Et voilà ce qui produit ces femmes d'agents de change étalant, les larmes aux yeux, le luxe le plus effréné, courant tous les plaisirs avec fureur, et y portant un visage malheureux et ennuyé. Voilà ce qui souvent amène la faillite du mari, qui n'en a pas été plus heureux, et qui se trouve ruiné.

Si nous ne nous trompons point, tel est l'état actuel de l'agent de change.

Quant à l'espèce d'influence politique qu'il a eue il y a sept ou huit ans, après la révolution de Juillet, elle tend à s'effacer tous les jours.

En effet, comme les agents de change furent les premiers à faire cour à la nouvelle royauté, elle les accueillit, les festoya, leur donna des épaulettes de colonel dans la garde nationale. Mais, à mesure que cette royauté s'avança, elle se fit une aristocratie propre à elle-même, et qui poussa dehors l'agent de change. Ce furent les aides de camp du roi des Français, les pairs qu'on créa, les hommes politiques qui se firent petit à petit, les grands administrateurs qui s'élevèrent, les vieux noms qui se rallièrent; encore quelques années, et l'agent de change sera

retourné où il était il y a vingt ans, et où il aurait dû rester.

Ceci tient à une cause particulière qu'il n'est pas inutile de signaler. La compagnie des agents de change, en sa qualité de compagnie, serait un corps redoutable si elle pouvait avoir une influence politique; mais, heureusement pour l'État, les nécessités de l'existence de l'agent de change lui interdisent cette influence en ce qu'elle a de plus puissant et de plus direct. Car, dans un pays où le crédit public est considéré comme une des forces vitales de l'État, c'est toujours un corps redoutable qu'une association d'hommes qui peut l'altérer, sinon l'affermir, et jeter dans la bourse des capitalistes des paniques désastreuses. Mais l'agent de change n'est homme politique qu'en ce qu'il est nécessairement du parti de tout gouvernement existant, attendu qu'il bâtit sa fortune sur le sable mouvant des fonds publics, que la plus petite crue des idées révolutionnaires peut entraîner et déplacer. Toutefois, si l'agent de change pouvait facilement devenir homme politique, il est à craindre que, sans égard pour sa fortune, il eût la prétention d'avoir une opinion à lui, ou l'espérance de devenir ministre. Eh bien! il suffirait de quelques agents de change déterminés dans la chambre des députés pour mettre en péril tous les matins l'existence de la monarchie. Mais voici qui les tient en bride : ils ne peuvent pas être députés. Pourquoi? la loi le leur défend-elle? Non, assurément; seulement ils obéissent à une nécessité qui semblerait devoir en frapper bien d'autres. L'agent de change à seul le droit de faire ses affaires : il faut qu'il soit de sa personne au parquet de la Bourse, précisément à l'heure où les faiseurs de lois se rient au nez, font des quolibets, et parlent comme s'ils croyaient ce qu'ils disent. Un procureur général peut plaider par substitut; un conseiller, juger par suppléant; un général, commander par aide-de-camp : mais il faut qu'un agent de change gagne lui-même son argent, voilà pourquoi il ne peut pas être de cette chambre des représentants. Aussi M. Dupin a-t-il toute latitude de les appeler loups-cerviers, sans qu'aucun d'eux lui réponde en l'appelant *avocat*.

Du reste, l'agent de change, après s'être effacé politiquement, tend à dominer aussi d'importance, financièrement parlant. Il s'est créé, sous le nom de *coulisse*, une contrebande de sa contrebande qui lui fait le plus grand tort. Le marron dévore l'agent de change, et celui-ci ne peut guère se défendre, car on peut bien agir contre la loi, quoique institué par elle; mais il est difficile de demander à cette loi la punition de ceux qui commettent le même crime que vous, et qui du moins peuvent dire qu'il ne leur a pas été formellement interdit.

En outre de ces raisons, l'agent de change s'est déconsidéré depuis quelque temps par sa participation à cette émission frénétique d'actions industrieusement industrielles, colossales pasquinades, où il a joué le rôle du buraliste qui fait la recette à la porte. Maintenant que la farce est jouée, si on ne l'accuse pas d'avoir mis les recettes dans sa poche, toujours est-il qu'on le soupçonne d'y avoir participé.

Ainsi, d'une part, l'agent de change est annihilé comme puissance politique, la députation lui étant interdite; de l'autre, il se ruine comme puissance financière; le jeu dont il vit tombant aux mains des marrons, il ne lui reste plus, pour être encore important, que la conversion des rentes, qui lui fera passer assez de millions par les mains pour qu'il lui en reste quelque chose.

Je me trompe, cela n'arriverait pas, que l'agent de change serait toujours *important*.

Peut-être que cette épithète n'est pas assez personnelle pour être un trait particulier à l'agent de change. En effet, dans notre époque, l'importance importante appartient à tout ce qui a de l'argent, ou à tout ce qui est censé en avoir. Ainsi le banquier, le notaire, le receveur général, ont ce ridicule, par le fait de leur état : ce n'est pas une affaire d'homme, c'est une affaire de caisse. Ce ridicule marche toujours à la suite des écus comme les petits chiens après les vieilles femmes. Il gagne même tous les états dont quelques individus se trouvent par hasard être des capitalistes. Il y a des libraires importants (très-peu, important voulant dire riche); il y a des chiffonniers importants; il y a des marchands de sabots importants; il y a des voleurs importants; mais j'avoue que, quoiqu'il y ait des hommes de lettres vaniteux, gonflés d'eux-mêmes, insolents si vous voulez, je n'en connais pas d'importants comme l'agent de change est important. Dieu, en leur donnant bien des défauts, les a sauvés de ce ridicule doré. Je vous l'atteste, moi qui signe cet article.

LA LOUEUSE DE CHAISES

PAR

FR. COQUILLE

Ne considérer une église que sous le point de vue *terrestre* et *temporel* (notre profond respect nous commande d'écarter l'autre avec soin), on pourrait la désigner ainsi : — un édifice orné d'une *loueuse* de *chaises*.

Aujourd'hui que la forme d'architecture ne dit plus rien, ce signe est fidèle et sûr. Voyez nos modernes basiliques : elles veulent, les orgueilleuses, se passer de cloche et de clocher, cette enseigne longtemps proverbiale; mais aucune ne prétend se passer de loueuse de chaises. C'est l'être nécessaire sans lequel une église ne se conçoit pas, qui la distingue des autres monuments, qui lui donne le mouvement et la vie, en un mot, qui la fait église.

Quand la nuit a rempli de ses ombres la nef immense, l'édifice tout entier dort enseveli dans un profond repos. Par intervalle, quelque bruit du dehors, que l'écho répète sourdement, expire et s'éteint dans un long murmure. Le jour va poindre : la cité s'éveille, et la cloche annonce l'*Angelus*. Le sacristain est à son poste. Le donneur d'eau bénite arrive en grelottant et avec cette mine gelée qui est un de ses attributs. La vendeuse de cierges prépare une illumination complète; de pauvres femmes prient, agenouillées, en attendant la première messe. Cependant l'église sommeille encore. — Tel un homme s'agite et respire avec effort longtemps avant son réveil.

Enfin la *loueuse* paraît à son tour : aussitôt l'édifice, qui semblait l'attendre, s'anime et prend un nouvel aspect. La voilà qui commence par visiter son domaine en tous sens. Les dalles retentissent du bruit des chaises qu'elle range avec symétrie, ou qu'elle amoncelle en piles élevées. Il en est, dans le nombre, qui ne portent point sa marque, et dont le brillant acajou tranche sur le blanc uniforme des autres. La paille en est plus fine et plus serrée, la forme plus gracieuse, le dos plus élevé et surmonté d'une espèce de pupitre où les bras viennent s'appuyer commodément. Ces chaises aristocratiques sont, en outre, garnies d'un coussinet épais, qui appelle les genoux et fait trouver du plaisir à prier Dieu. La loueuse n'a garde de les remuer d'une main irrévérencieuse et brutale. Elle les soulève, les pose avec précaution, et calcule en les rangeant les bénéfices qu'elles lui valent : — tant pour le droit d'avoir un siége particulier; — tant, chaque dimanche, pour le plaisir de trouver sa chaise à la même place; — tant aux étrennes et à la fête de la paroisse, — sans compter les petits profits.

En femme qui sait le prix du temps, elle vaque à plusieurs choses à la fois, et trouve, en passant, l'occasion de saluer le bedeau et le sacristain, et de recevoir les civilités de la vendeuse de cierges. Tous ces habitants de l'église ont entre eux des affinités de mœurs, de langage, de manières et d'intérêts. On les voit le matin, dans le coin d'une chapelle, qui se communiquent les intrigues de la sacristie et les rivalités du chœur, et qui sautent, par de hardies transitions, de l'histoire sacrée à l'histoire profane, souvent même à de très-profanes histoires.

Le bedeau, justement scandalisé, fait signe aux interrupteurs. Il affecte de passer et de repasser à côté d'eux. Mais, ô fragilité humaine! ce pesant personnage, après avoir essayé vainement d'attraper quelques mots de la conversation en prêtant l'oreille et en allongeant le cou, finit par *grossir* le petit groupe; et, comme il parle rarement, et qu'il n'est pas habitué à régler la *tempête*

de sa voix, il fait lui-même plus de bruit que tous les autres.

La *loueuse* ne se laisse pas retenir longtemps dans ces conférences. Alors même qu'elle raconte ou qu'elle écoute, elle conserve son air affairé, et paraît toujours sur le qui-vive. Sa main s'agite avec impatience dans la poche vide de son tablier. Enfin l'officiant monte à l'autel, et la voilà qui s'éloigne et retourne à ses chaises.

Tandis qu'elle poursuit sa ronde, disons quelques mots de ses fonctions et de ses priviléges.

Nos lecteurs seront sans doute édifiés d'apprendre que la location des chaises, dans les églises de Paris, rapporte à la *fabrique* des sommes considérables, et qu'il y a telle paroisse où cette location ne s'élève pas à moins de 25,000 francs par année. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les avantages ou les inconvénients de cette espèce d'impôt levé sur la piété des fidèles. Nous espérons que le temps viendra où il sera permis de s'asseoir *gratis* dans la maison de Dieu.

En attendant, ce bail est l'objet des plus ardentes convoitises, des brigues les plus fortes. MM. les marguilliers n'en dorment pas de quinze jours. A voir les efforts des compétiteurs, on dirait qu'il s'agit d'emporter une de nos sinécures les plus largement rétribuées. Ce n'est pas une sinécure pourtant. Ce fond ressemble à tous les autres, et veut être travaillé sans relâche. Aussi le fermier qui en obtient l'exploitation ne le quitte-t-il pas du matin au soir. Incessamment il le remue, il ne lui donne ni repos ni trêve. Mais les autres fonds se fatiguent et s'épuisent; celui-ci ne se lasse pas de produire, — champ merveilleux qu'on ne sème jamais et qu'on moissonne toujours!

Le plus souvent ce précieux privilége est accordé à une femme. Pour l'emporter sur ses rivaux, que de titres ne lui a-t-il pas fallu réunir? Elle n'est rien moins que la veuve d'un sacristain mort en odeur de sainteté, la filleule d'un marguillier, ou la nièce d'un grand-vicaire. Un prédicateur en renom, un banquier fameux l'a soutenue de son patronage et de son crédit. M. le curé a été chaudement sollicité en sa faveur. Les puissances de la terre et du ciel lui sont venues en aide. Son talent pour l'intrigue et ses ruses diplomatiques ont fait le reste. La voilà donc investie de ce titre glorieux qui va devenir son seul nom. Ses voisines, ses parents l'appellent peut-être encore madame veuve Groslichard, ou madame Piedfort; mais les habitués de l'église diront désormais en parlant d'elle : *la loueuse de chaises!*

Madame veuve Groslichard a passé la trentaine. De combien d'années?... Peu vous importe. C'est un mystère dont elle garde pour elle seule le secret, et, sur ce point délicat, elle mentirait à Dieu lui-même; — nous ne disons rien de son confesseur, le moins favorisé de ses confidents. — On n'a jamais, répète-t-elle, que l'âge qu'on paraît avoir; et elle s'efforce d'être le plus jeune possible. C'est une femme petite, potelée, fleurie, d'une minutieuse propreté, vive, remuante et bien conservée. On assure que la chronique s'est longtemps égayée sur son compte. La haute position que madame Groslichard s'est faite ne contredit aucunement la chronique, — au contraire.

Gardez-vous bien de la juger d'après cette toilette simple qu'elle a faite à la hâte, pour ne pas *perdre* la première messe (il ne s'agit ici que du produit monétaire de la messe). Elle sait tout ce qu'une femme peut devoir à la parure; — non pas cette parure mondaine qui scandalise au lieu de plaire, qui effarouche les regards au lieu de les attirer et de les retenir. Il est un art savant dans sa simplicité, discret dans ses licences mêmes, qui se cache et se montre à propos : c'est cette fine coquetterie des gens d'église, qui laisse bien loin derrière elle la coquetterie des gens du monde. Madame Groslichard participe du caméléon. Elle change de visage suivant les messes et les offices. On dirait même qu'elle a un visage différent pour chaque personne. Elle ne prend pas les *sous* des pauvres femmes du même air qu'elle reçoit ceux des riches dévotes. Il y a, dans ses façons avec les premières, quelque chose de dur et d'impérieux. Sa voix, qu'elle sait si bien assouplir, est sèche et vibrante. Ses yeux, qui deviennent si doux et si patelins dans l'occasion, sont menaçants, et de la manière dont elle dit : « *Vos chaises, s'il vous plaît;* » ce *s'il vous plaît* est plus exigeant qu'un *je le veux*. Ses doigts crochus s'allongent incessamment vers vous. N'espérez pas échapper à cette distraction; vous ne voyez et vous n'entendez que la loueuse qui s'approche peu à peu, qui vous enveloppe dans ses longs circuits, et qui viendra, — qui viendra certainement dans une minute, dans une seconde peut-être... machinalement vous interrogez vos poches, et malheur à vous si elles sont vides! La loueuse *n'est pas préteuse, c'est là son moindre défaut*. Voilà ce que vous dites en vous-même, et, en attendant, plus de méditation, plus de recueillement, plus de prières! Vainement vous cherchez à lui échapper en vous réfugiant dans une chapelle obscure; elle vous guette, elle vous suit, elle est derrière vous, et vous n'êtes pas encore assis que vous tressaillez d'effroi au fatal — *Votre chaise, s'il vous plaît.*

Voyez comme, dans une position pareille, les dames les plus élégantes lui demandent, d'une voix humble et douce, crédit jusqu'au prochain dimanche. Presque toujours, madame Groslichard se résigne et consent à cet emprunt forcé. Elle tâche même de grimacer un sourire, bien qu'au fond du cœur elle déteste celles qui oublient leur bourse pour venir prier Dieu. Elle se console par le beau côté de son rôle; elle se drape dans une confiante magnanimité. Toutefois elle ne néglige pas de prendre le signalement exact des emprunteuses, et, en les quittant d'un air protecteur, elle semble se dire : « Telle dame, de tel âge, de telle figure, de telle toilette... me doit *deux sous*. »

Derrière elle, à une distance convenable, s'avance d'un pas de procession le grave bedeau ou le suisse majestueux. Il annonce sa venue en frappant à coups de hallebarde les dalles sonores et en criant d'une voix flûtée : « *Pour les pauvres, s'il vous plaît;* » et plus souvent encore : « *Pour les frais de l'église!* » A ce sujet, nous relèverons une particularité essentielle. Bien des gens s'imaginent qu'il y a rivalité et lutte de vitesse entre les quêteurs et la loueuse. C'est une erreur qu'il importe de détruire. L'ordre dans lequel ils se suivent a été savamment calculé. Comme le tribut levé par celle-ci est forcé, et que l'autre est volontaire, les fidèles, perdus dans leurs dévotions, ne tireraient point leur bourse pour les pauvres, encore moins pour les frais de l'église; mais ils sont tenus de la tirer pour payer leur chaise, et, pendant qu'ils ont encore l'argent à la main, le quêteur survient à propos sur les pas de la loueuse, qui joue ainsi le rôle du *pilote* devant la *requin*. Elle n'y perd pas, et les pauvres y gagnent, — sans compter la *fabrique*.

Autrefois cependant Jésus-Christ avait chassé du *temple* les *vendeurs* qui s'y étaient établis...

A l'aisance de sa démarche, à son allure libre et dégagée, on comprend tout d'abord que madame Groslichard est chez elle. Les soins d'un ménage lui sont inconnus : elle vit de l'église et dans l'église. C'est à peine si elle

mange ou si elle couche ailleurs, et elle se ferait volontiers écrire à l'adresse suivante : Madame, madame Groslichard, à l'église de Saint-... Elle a la conscience de sa dignité et porte haut la tête. Elle affronte le vicaire dans ses humeurs et le curé dans ses caprices. Ces grands dignitaires ont toujours pour elle un regard et un sourire. Faut-il l'avouer? madame Groslichard ne se confond pas assez dans les sentiments de respect et de vénération qui leur sont dus. Elle vit trop près du sanctuaire. *Nul n'est prophète en son pays*, a dit la Sagesse des nations. Nous hasarderons ici cette variante du proverbe : « Nul n'est saint dans la sacristie de son église. »

Certes, madame Groslichard, élevée à ce comble d'honneur et à ce haut crédit, partageant l'encens du prêtre et les bénéfices de la fabrique, est bien excusable de ne pas daigner apercevoir l'humble donneur d'eau bénite, et de traiter sans façon l'important sacristain, les chantres enroués, qui la complimentent d'une voix de *plain-chant*, et le *serpent* lui-même, qu'on s'étonne d'entendre parler comme les autres hommes. Ce sont autant d'aspirants à sa main où à ses bonnes grâces. Avec eux elle fait sa coquette, elle minaude, et les tient en haleine par ses promesses et ses refus. Elle accorde seulement au frais enfant de chœur une tape sur ses joues roses et potelées, et au *suisse* superbe un coup d'œil en tapinois. — Les *suisses* auront à répondre de bien des choses!

Quoi qu'on ait pu dire autrefois, madame Groslichard jouit d'une réputation de vertu : elle a des mœurs, — — c'est une des conditions de son bail; — et, en femme qui a vécu longtemps et beaucoup, elle sacrifierait ses passions à son intérêt. Heureusement le sacrifice n'est pas toujours nécessaire; et puis, écoutez sa maxime favorite (la maxime fait les femmes supérieures!) : « On n'a jamais, disait-elle tantôt, que l'âge qu'on paraît avoir. » Elle ajoute encore : « On n'est jamais que ce qu'on paraît être. »

Avec elle, il ne faut pas trop approfondir les choses. Par exemple, elle affecte les dehors convenables de la piété. Jamais elle n'oublie, en passant devant l'autel, de le saluer d'une humble révérence. Vous la voyez, au commencement des offices, saintement agenouillée et plongée dans un dévot recueillement; mais remarquez comme, de la place qu'elle a choisie, elle domine toute l'église. Suivez ses yeux sans cesse en mouvement, ses yeux perçants et inquisiteurs, qui prennent note du nombre, de la figure et de la position relative des assistants. Vous ne l'entendrez pas unir sa voix à celle de l'auditoire pour célébrer les louanges de Dieu. Si elle chante, c'est en elle-même, quand la messe a été *bonne*, quand la collecte a été abondante, et que, dans sa poche de toile, les pièces d'argent se mêlent joyeusement aux pièces de cuivre.

Elle voit passer toutes les pompes humaines; elle assiste aux différents spectacles qui marquent la destinée de l'homme. Le sonneur, qui, du haut de sa tour, annonce stupidement les décès et les baptêmes, ressemble à l'employé des télégraphes, qui ne comprend rien aux nouvelles qu'il transmet. La loueuse joue un rôle intelligent dans les diverses cérémonies, et elle apporte à chacune d'elles un extérieur d'à-propos. Comme elle s'empresse autour de ce nouveau-né! que d'attentions elle prodigue au parrain et à la marraine! A la joie pure et sentie qui rayonne dans ses yeux, à son air maternel, on dirait une respectable tante, une grand'maman, ou tout au moins une dame de la parenté. Ces démonstrations font partie de l'appareil déployé par l'église. Tout cela est coté d'avance et sera payé au prix du tarif.

La scène change brusquement. La nef s'est tendue en noir. Une famille, des amis prient et pleurent autour d'un cercueil. La loueuse prend son visage le plus affligé : elle a les yeux rouges; elle marche d'un pas silencieux, et semble dire à chacun : « Quel malheur!... Votre chaise, s'il vous plaît. »

Mais, tandis qu'un de ses yeux pleure encore avec les amis du défunt, l'autre sourit déjà à la noce qui s'avance. C'est une noce brillante. La *mariée* est jolie. Le *marié*, dans son bonheur, sera sans doute généreux. Madame Groslichard se multiplie : elle est radieuse, elle a un petit air fin qui dit bien des choses. Sans elle la cérémonie serait pleine d'embarras et de dangers. Qui viendrait au secours de la mariée? qui la recevrait défaillante dans ses bras? qui rendrait mille petits offices dont une mère troublée est incapable, que les messieurs ne doivent pas connaître, et auxquels le nouvel époux ne saurait encore prendre part? Il suffira qu'il les paye. Dans ces occasions difficiles, la loueuse est une mère *donnée*, ou plutôt *vendue* par la sacristie.

Madame Groslichard ne comprend ni l'amour du pays ni la vanité nationale. Mais elle est fière de son église. Parlez-lui d'un chantre à la voix tonnante, d'un maître-autel richement décoré, d'un orgue merveilleux, d'un saint en réputation. Ce chantre, cet autel, cet orgue, ce saint lui-même, seront moins bruyants, moins riches, moins sonores et moins féconds en miracles que les *siens*. L'église lui appartient, tout ce qui s'y fait s'y fait pour elle. C'est pour elle que la messe se dit, que l'autel se pare et s'illumine, que les cloches sonnent à grandes volées, que les chantres s'égosillent et que l'orgue éclate en concerts harmonieux. C'est pour elle que l'on naît et que l'on meurt; et ces prédicateurs en vogue qui réunissent au pied de leur chaire un auditoire nombreux, qui tonnent et fulminent contre les vices, qui s'emportent avec véhémence contre l'intérêt et la cupidité, travaillent sans doute à féconder le champ du ciel, mais avant tout ils fécondent le champ de la loueuse. Elle a une manière infaillible d'apprécier les orateurs sacrés, et ne se fait jamais illusion sur leur mérite. Elle ne les estime pas sur ce qu'ils disent, mais sur ce qu'ils rapportent. Elle pèse leur réputation : elle la suppute en pièces sonnantes. Que des auditeurs légers oublient les pieuses paroles qu'ils viennent d'entendre, la loueuse emporte et serre soigneusement le *fruit* qu'elle en a retiré.

Il faut voir madame Groslichard aux grandes fêtes, dans ces jours solennels qui rappellent la naissance, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, où l'Église fait éclater ses joies et ses douleurs — et où le prix des chaises est doublé! Époques véritablement importantes, fêtes à bon droit *réservées;* si seulement elles étaient plus nombreuses! Pour madame Groslichard, ce sont les plus beaux jours de l'année. Elle les attend avec impatience. Elle calcule d'avance l'argent qu'ils lui promettent. Elle escompte que la paroisse montrera un pieux empressement, et qu'une foule de curieux, attirés par la pompe des cérémonies, viendront grossir l'assemblée et la recette. Dès le matin elle apparaît dans une toilette éblouissante. Elle a amené, comme un auxiliaire indispensable, comme un lieutenant fidèle, sa fille ou sa nièce, qui rougit de pudeur et d'embarras. Elle commence par assigner aux loueuses en sous-ordre les postes les moins importants. La nef, entourée d'une balustrade en bois, ressemble à une citadelle. Tout au fond, sous l'orgue mugissant, un étroit passage est ménagé aux élus de ce monde qui seront aussi les élus et les bien-aimés de l'ouvreuse. C'est là qu'elle établit sa fille. Elle reste quelques instants à ses côtés pour l'aider de ses avis et de son exemple; puis, comme un général habile, elle court visiter les différents postes et se réserve le plus difficile de tous. Elle exploite les *bas côtés* et les *contre-allées*. Elle circule à travers ce public mouvant qui se renouvelle sans cesse. Les masses les plus compactes ne sauraient lui faire obstacle. Elle est partout : faut-il placer un vieillard goutteux, une vénérable matrone qu'intimide une telle affluence, elle les conduit, elle les fait passer au milieu de la foule, elle les porte et les pose comme par enchantement à l'endroit le plus commode. Les scrupules de femmes, elle les foule aux pieds. Sa riche toilette, elle n'y pense plus. Toute cette élégance, cette recherche de parure, elle la sacrifie. Qu'elle-même soit heurtée, froissée dans ces groupes épais où elle se jette hardiment, peu lui importe. Ce n'est plus le moment d'être prude et vaine et de s'arrêter aux misères de la modestie. — Ce temps précieux veut être mieux employé.

Voyez-la quand l'office touche à sa fin et que sa moisson n'est qu'à moitié achevée : quelle inquiétude! quelle agitation! ses yeux surveillent à la fois ceux qui restent, ceux qui partent et ceux qui menacent de partir. Elle ne marche pas, elle glisse légèrement. Ne la retenez point par le change d'une pièce d'argent, ou craignez qu'elle ne vous rende autant de malédictions que de sous... Mais le dernier son de l'orgue vient d'expirer. Madame Groslichard, épuisée de fatigue, abandonne enfin quelques femmes qui s'échappent sans payer, et elle demeure haletante sur le champ de bataille. Bientôt elle disparaît avec sa recette, et les pauvres qui dressent l'oreille au bruit métallique de ses poches la poursuivent longtemps de leurs supplications, et reviennent sans avoir rien obtenu, qu'une pièce de *cinq centimes* qu'on lui a frauduleusement glissée, et qu'elle soupçonne d'être un *sou de Monaco*. — Le monde est si méchant!

Cependant elle amasse des rentes, elle établit solidement sa fille, et lui donne pour cadeau de noces le privilége du bail qu'elle-même exploita si longtemps. Elle quitte l'église pour le monde; et, plus elle vieillit, plus elle se montre coquette, friande de douceurs, amoureuse de parure, de petites médisances et d'anecdotes scandaleuses.

Seulement elle déteste qu'on la dérange à l'église pour lui demander le prix de sa chaise, et elle ne peut souffrir qu'aux grandes fêtes le tarif soit doublé.

On prétend que, par un mélange coupable du sacré et du profane, la loueuse de chaises de nos églises exploite aussi le jardin des Tuileries, les Champs-Élysées et les boulevards. Nous refusons de le croire : passer de l'ombre et du frais à la poussière et au grand soleil, craindre pour sa recette les caprices de la mode et les caprices du temps, ce serait au-dessous de sa dignité, et puis — ce ne serait pas si profitable.

Cependant, si la loueuse de chaises qui fait l'*ornement* des promenades publiques n'appartient pas à l'église, plusieurs indices sembleraient établir qu'elle y a jadis appartenu. La fuite d'un notaire ou d'un banquier, une spéculation malheureuse sur les rentes d'Espagne, sur les bitumes ou les chemins de fer, lui aura enlevé ce qu'elle avait amassé sou par sou; et elle se sera vue réduite, sur ses vieux jours, à reprendre sa grande poche de toile et ses allures d'autrefois.

Mais elle a le sentiment de sa dégradation. Elle ne sympathise avec cette foule rieuse au milieu de laquelle elle passe et repasse. Vieille et ridée, le spectacle de la jeunesse et de la beauté offusque ses regards. Ces brillantes toilettes, ces groupes animés, le murmure confus de cent conversations différentes, les divers accidents d'ombre et de lumière que produit le feuillage mouvant des arbres, les riches lueurs d'un beau soleil couchant : toute cette gaieté de la terre et du ciel l'attriste et l'importune. Elle trouve un plaisir cruel à troubler les plus douces rêveries, et à se jeter au milieu des tête-à-tête les plus intimes et les plus tendres. Elle apparaît soudainement, et se tient devant vous comme un reproche vivant, droite, immobile, avec sa mine sévère et renfrognée. A son approche, on se tait : les figures s'assombrissent, le rire expire sur les lèvres. On croit devoir respecter la présence d'une femme *qui a éprouvé des malheurs*.

Triste retour des choses humaines! elle était mondaine dans l'église : la voilà rigoriste dans le monde. Les messages galants dont elle se chargeait si volontiers et par charité, elle les accepte encore, mais par intérêt. De cet extérieur si leste et si pimpant d'autrefois, elle n'a gardé que son nez rouge et ses doigts crochus : on dirait qu'ils deviennent plus longs chaque année.

C'est une manière de Juif errant. Rien ne l'arrête, rien ne la distrait de sa tâche. Elle va étudiant les physionomies et prenant le signalement des promeneurs. Elle les compte, et distingue aussitôt les nouveaux venus. Quant à ceux qui s'établissent sur *ses* chaises pendant des heures entières, et qui menacent de les occuper tout le jour, elle leur jette en passant des regards d'indignation, et semble toujours tentée de leur faire payer deux fois leur place. Vous arrive-t-il de vous oublier dans une conversation intéressante, ouvrez les yeux et revenez à vous. La loueuse est là qui vous observe. Vous croyez qu'elle cherche à saisir ce que vous dites : point; elle se demande : « M'ont-ils payée? »

Ces promeneurs inconstants qui changent vingt fois de place dans une heure, et que la loueuse retrouve au milieu et aux deux bouts d'une allée, la jettent dans une pénible perplexité. Vous avez payé, dites-vous. Elle vous croit, et pourtant elle ne saurait retirer sa main tendue, et réclame son dû, même en s'excusant.

L'année n'a qu'une saison pour elle, saison bien courte, et que les jours de pluie et de brouillard diminuent encore de moitié. Quand les arbres jaunissent, et que leurs feuilles, en tombant, couvrent ces allées naguère si fréquentées et si productives, la loueuse disparaît de nos promenades. On ne la voit plus que le dimanche au jardin des Tuileries. Elle y erre tristement comme une âme en peine. Rentrée à sa mansarde, les pieds placés sur sa chaufferette, elle se console en rêvant au retour de l'été, de l'été qu'elle ne reverra peut-être plus; car, semblable aux malades attaqués de la poitrine, elle meurt presque toujours — à la chute des feuilles — cette date lui est funeste jusqu'au dernier moment.

Mentionnons encore, pour que cette galerie soit complète, les industriels qui colportent leur mobilier aux courses de chevaux et aux revues du champ de Mars, aux feux d'artifice du quai d'Orsay et de la barrière du Trône. Bancs chancelants, tables vermoulues, chaises à moitié dépaillées, vingt fois exposées à la même épreuve, et que tant de *service* n'a pas rendues plus solides! *Place à vingt sous! place à dix sous!* arrivez, messieurs et mesdames. Voici l'instant, on va commencer. En effet, le *bouquet* éclate : le cheval touche au but : le général paraît. On se lève sur la pointe des pieds; on allonge le cou, on se foule, on se presse. La loueuse de chaises elle-même tâche de prendre une petite part du spectacle... Malheur! un craquement se fait entendre; les tables et les bancs s'affaissent, et les spectateurs tombent pêle-mêle, dans un désordre qui n'est pas celui de l'art. Mille réclamations s'élèvent. On parle de faire rendre l'argent. Mais, à ce mot, les propriétaires s'esquivent avec la recette, abandonnant des débris que l'on n'emportera pas. Les blessés ont bien assez de se porter eux-mêmes. Homme vraiment industrieux! femme étonnante! ils trouvent le secret de changer leur vieux mobilier contre un neuf;— encore ont-ils du retour.

LA

DEMOISELLE DE COMPAGNIE

PAR

CORDELLIER DELANOUE

En parcourant de bas en haut la série des existences déplacées, depuis la portière incomprise « qui n'a pas toujours tiré le cordon, » jusqu'à la sous-maîtresse de pensionnat, qui aurait pu épouser le fils d'un pair de France, on trouve la femme de charge, type grave et majestueux qui ne rit pas ou qui ne rit guère, et auquel il faut nécessairement associer la gouvernante, autre physionomie que Collin d'Harleville a si parfaitement saisie et résumée dans le personnage de madame Evrard. Au-dessus de madame Evrard, mais bien au-dessus, dans un monde tout autre, dans des régions toutes nouvelles, loin du contact épais des grands cousins venus d'Auvergne et des plaintes asthmatiques de ce bon M. Dubriage, nous trouvons la demoiselle de compagnie, qui est à la femme de charge ce que celle-ci est à la simple bonne d'enfants, ce que l'intendant est au secrétaire, et le secrétaire au palefrenier; la demoiselle de compagnie, objet de luxe, fantaisie de bon goût, réservée exclusivement aux gens riches, et que la moyenne propriété ne connaît que par ouï-dire; à peu près comme les services complets en vieux Sèvres, les chevaux pur sang, les eaux de Bade, les migraines et les vapeurs.

Une femme qui a des vapeurs ne saurait se passer d'une demoiselle de compagnie.

A la cour, il y a les dames d'honneur et les dames *pour accompagner*, et cela se conçoit. Toute reine, toute princesse, a ses femmes, qui lui servent de ministres, et portent au besoin la queue de sa robe. Voyez l'ancienne tragédie : la femme suivante, la *confidente*, y est de rigueur : Cléone pour Hermione, Céphise pour Andromaque, Fatime pour Zaïre, Fulvie pour Emilie. Or que sont ces dames, Fulvie, Fatime, Cléone, Céphise et tant d'autres que nous pourrions citer, si ce ne sont d'honnêtes et antiques demoiselles de compagnie? Mais aujourd'hui les princesses et les reines marchent moins solennellement qu'au temps de l'ancienne Rome; elles portent des robes plus courtes, elles ont moins souvent occasion de s'évanouir. Elles ont aussi moins de secrets à confier, ou, si elles en ont, elles les placent mieux, dans l'oreille de leur mari, par exemple, ou de leurs cousins, ou de leurs oncles; car aujourd'hui les souveraines ont de la famille comme de simples bourgeoises. Les mœurs se sont ainsi graduellement modifiées. Les confidentes de tragédie ont disparu comme les soubrettes de comédie. Œnone a suivi la disgrâce de Marton. L'emploi de dame d'honneur, de dame pour accompagner, de demoiselle de compagnie, est devenu, comme vous le voyez, une véritable sinécure. Chacun se tient volontiers compagnie à soi-même.

Et cependant l'emploi subsiste, comme chose de montre et d'apparat. Bien des jours s'écouleront encore avant que nous voyions disparaître l'ecuyer cavalcadour, le héraut d'armes, la dame d'honneur, ces trois non-sens! La demoiselle de compagnie surtout a de longues années à vivre. A quoi sert-elle pour le moment? c'est ce qu'il convient d'examiner.

Et d'abord que signifie le mot en lui-même? Peut-on

tenir éternellement compagnie à quelqu'un? et, si charmante, si spirituelle qu'on soit, quelque grâce imprévue et toujours nouvelle qu'on puisse jeter dans le discours, ne risque-t-on pas d'ennuyer à la longue et de laisser soupçonner le fond du sac? On se lie d'une affection réciproque, on finit par s'aimer, par se reconnaître indispensables l'un à l'autre, et alors ce qu'on dit est toujours bien, le silence même a son charme. Soit. Avouez pourtant que c'est un assez médiocre divertissement à loger chez soi qu'une demoiselle de compagnie silencieuse. Les bouffons autrefois devaient faire rire, sous peine du fouet. Une demoiselle de compagnie n'est pas payée pour être taciturne.

Il faut donc qu'une demoiselle de compagnie digne de ce nom parle et se taise, se montre et s'absente à propos. Ceci constitue tout bonnement la plus complète, la plus sensible, la plus humiliante de toutes les servitudes. Lorsque autrefois la dame suivante ramassait l'éventail ou portait la queue de sa maîtresse, la tâche était toute simple; elle savait à quoi s'en tenir. Mais maintenant que ses attributions ont cessé d'être définies, la dame suivante, chargée de quoi? de tenir compagnie à madame, ne sait plus où commence, où s'arrête son emploi. Elle doit craindre d'aller trop loin et de fatiguer, de trop demeurer et d'alanguir. Trop ou trop peu de discrétion, double écueil! Il faut beaucoup d'étude, beaucoup de sens, beaucoup de sagacité, pour tenir constamment le haut du pavé dans cette route chanceuse. La moindre, gaucherie, le moindre oubli, la plus petite négligence suffit pour vous jeter, confuse et humiliée, aux fossés du chemin.

Et voilà précisément pourquoi nulle position dans le monde n'est plus gauche, plus fausse, plus gênante, que celle-là. Une demoiselle de compagnie appartient toujours par son esprit, par ses manières, par son éducation, quelquefois même par sa naissance, à ce monde où elle n'est admise, quoi qu'elle fasse, que sur un pied de dépendance et, tranchons le mot, de domesticité. Que d'amertumes pour elle! que de déboires secrets! que de fiertés blessées! que de combats au fond du cœur! que de rougeurs bien ou mal dissimulées! On dit en parlant d'elle : « C'est la demoiselle de compagnie! » ou bien : « Adressez-vous à ma demoiselle de compagnie! » ou bien encore : « Je n'ai trouvé que la demoiselle de compagnie! » Dirait-on avec plus de dédain : « C'est ma femme de chambre... Adressez-vous à ma femme de chambre? » La demoiselle de compagnie, par cela même qu'elle est payée, accepte tacitement l'obligation d'endurer quelquefois les caprices de madame, les maussades humeurs de madame, les emportements de madame. Une parole fière, un geste superbe, équivaudraient à une démission, et nous supposons que la demoiselle de compagnie a besoin de sa place.

Il n'est pas rare de rencontrer dans les *Petites-Affiches*, à l'article *Demandes et offres*, entre un cheval à vendre et une cuisinière à louer, l'avis suivant, précédé d'une main dont l'index est allongé :

« On désire une demoiselle de compagnie d'une naissance distinguée, d'un physique agréable, d'une instruction soignée, sachant la musique et l'italien, pour voyager avec une famille anglaise. S'adresser franco à M. R***, à Paris, poste restante. »

Victorine Dujarrier lut un jour cette annonce banale, et se prit à réfléchir sérieusement que sa famille était pauvre, quoique honnête, et que l'éducation qu'on lui avait donnée pouvait recevoir utilement son emploi. En outre Victorine était jolie, elle était musicienne, elle savait l'italien. Elle réunissait donc toutes les conditions requises. Elle s'adressa à M. R***, poste restante, à Paris, et ne tarda pas à recevoir une réponse ainsi conçue :

« Mademoiselle Dujarrier est priée de vouloir bien passer de midi à deux heures, rue du Helder, n°... »

Que de pensées diverses, que d'émotions assiégeaient le cœur de la jeune fille tandis qu'elle se rendait au lieu indiqué! C'était une grande, une solennelle démarche que celle-là! Victorine hasardait seule son premier pas dans le monde. Qui donc l'eût accompagnée? Son père était malade et tombé presque en enfance. Sa mère? elle n'avait plus de mère. C'était une marâtre qui maintenant commandait au logis, et Victorine n'avait ni appui ni affection à attendre de ce côté-là. Victorine était isolée, sans guide et sans conseil, portant à elle seule la terrible responsabilité de son avenir.

Arrivée rue du Helder, elle s'informa. La maison de M. R***, un peu triste au premier abord, comme sont la plupart des modernes hôtels de la Chaussée-d'Antin, étalait une belle façade sur la rue. La porte cochère, exactement fermée, ressemblait à la porte d'un riche sépulcre, tel qu'il s'en élève dans les quartiers aristocratiques du cimetière de l'Est. Victorine frappa discrètement; un des battants s'ouvrit et laissa voir une cour extrêmement triste aussi, formée de grands murs peints à l'huile et figurant une tenture en coutil; à droite, deux ou trois lucarnes, en forme de losanges, indiquaient la remise et l'écurie. Un domestique à veste rouge nettoyait des harnois sous une espèce de hangar, tandis que le concierge, également vêtu de rouge et coiffé d'une casquette de livrée, jetait force seaux d'eau sur les dalles du vestibule pour en faire disparaître quelques taches malséantes. Bref, l'aspect de cette maison annonçait la fortune et ce que les Anglais appellent le *comfort*. Et cependant je ne sais quoi de terne et de morose assombrissait cette demeure et faisait asseoir l'ennui sur la première marche de l'escalier.

Quand Victorine entra dans le salon, M. R***, qui était profondément abîmé dans une bergère et dans la lecture d'un journal, se leva, et fit, en souriant, trois pas vers la jolie visiteuse. Elle tremblait, il l'encouragea, lui offrit la main, la fit asseoir, et engagea avec elle une conversation de lieux communs, dont je vous fais grâce pour venir directement au fait, comme y arriva finalement M. R***, après une foule de banalités et de politesses.

— Mademoiselle, lui dit-il, je passe ordinairement six mois de l'année en province, dans un château assez maussade que je possède aux environs de Valence. Ce n'est pas là le séjour que je vous proposerais. Ma femme l'habite en ce moment; nous ne ferions que l'y aller rejoindre, et de là nous partirions pour l'Italie. Madame R*** sera ravie de vous voir, de vous connaître. Il y a longtemps qu'elle me demande une demoiselle de compagnie, et ce sera pour elle une joie de saluer en vous une amie, une amie si charmante et si spirituelle.

— Monsieur... interrompit timidement Victorine en baissant les yeux.

— Non, ce que je vous dis là est l'expression sincère de ma pensée. Vous me plaisez, mademoiselle, vous me plaisez beaucoup, et je serais enchanté de pouvoir faire quelque chose pour votre bonheur...

L'accent avec lequel ces derniers mots furent prononcés parut étrange à Victorine. Elle regarda pour la première fois M. R***, et lui demanda si son intention était de rester longtemps en Italie.

— Fort longtemps, répondit-il d'abord.

Puis, baissant la voix :

— Aussi longtemps que vous voudrez.

Victorine recula doucement son fauteuil; car M. R***

s'était singulièrement rapproché d'elle, tout en parlant.

L'entretien fut dès lors animé et véhément du côté de M. R***, qui s'était pris d'un réel enthousiasme pour les beaux yeux de la jeune fille. Il prodigua les flatteries, les offres de services, les promesses. Il fit briller les reflets chatoyants de sa fortune, le luxe de sa livrée, il fit enfin tout ce que fait un homme riche, médiocrement spirituel, qui veut subjuguer le cœur d'une jeune fille en s'adressant à sa vanité.

Mais Victorine ne comprit rien à cette habile stratégie du Lovelace; elle ne comprit pas pourquoi cet homme étalait ainsi à ses yeux son faste et son opulence; novice qu'elle était, elle s'étonna d'être l'objet d'un tel empressement. Elle était venue tremblante, tout émue de sa démarche, agitée par la crainte d'un refus; et elle se voyait accueillie, elle se voyait fêtée, flattée, comblée d'éloges et d'adulations par un homme riche qui ne la connaissait pas, et qui aurait pu prendre vis-à-vis d'elle les airs superbes d'un protecteur. D'abord la façon tout affable dont M. R*** venait au-devant d'elle, enchanta Victorine; mais bientôt la singularité même de cet accueil excessif donna à penser à la pauvre enfant, qui commença à s'inquiéter de sa situation. Dès ce moment ses paroles devinrent plus rares, ses questions plus brèves; elle ne songea plus qu'au moyen d'effectuer sa retraite le plus discrètement, le plus promptement possible. R*** s'aperçut du peu de succès de ses séductions et pensa qu'il ne s'était pas fait suffisamment comprendre. Il résolut de s'expliquer mieux, et, changeant brusquement de ton :

— Mademoiselle, dit-il à la jeune fille étonnée, à quoi servent les détours? Vous êtes venue ici persuadée sans doute que vous y trouveriez une femme, et vous m'y trouvez, moi; vous m'y trouvez seul, et vous n'en paraissez pas extrêmement surprise. Ne voyez-vous pas bien quelle est notre position réciproque, et que tout ce que je vous ai dit jusqu'ici de ma femme, et de mon château, et du dessein où j'étais de vous présenter comme demoiselle de compagnie à madame R***...

— Eh bien! monsieur...

— Que tout cela est mensonge, invention, chimère, et que madame R*** n'a jamais existé, et que je suis garçon, et que je n'ai pas de château aux environs de Valence, et que je m'ennuie de ma solitude, et que je cherche une demoiselle de compagnie *pour moi*, et que...

Victorine s'était levée dès le premier mot.

— Permettez que je me retire, monsieur, interrompit-elle froidement.

— Mais, mademoiselle, observa doucement M. R***, pourquoi donc êtes-vous venue?

Ainsi se termina l'entrevue. Victorine fit une profonde révérence à M. R*** et sortit de cette maison pour n'y plus rentrer.

Quelques traits de cette aventure se retrouvent dans l'histoire de certaines demoiselles de compagnie, que leur vocation prédestine à peupler la solitude des célibataires. M. R*** pouvait fort bien y être trompé, et l'on ne doit pas s'étonner de cette question toute simple : « *Pourquoi donc êtes-vous venue?* » C'est qu'en effet, puisque Victorine était venue, elle était censée savoir de quoi il s'agissait. Si elle eût eu quelque expérience, elle ne se fût pas prise, comme une innocente, au piége décevant de l'annonce, et M. R*** n'eût pas reçu sa visite. Tenir compagnie à un homme seul, cela est délicat et chanceux, et prête fort à dire aux langues médisantes. Il est juste d'ajouter aussi que rarement une demoiselle de compagnie exerce de semblables fonctions. C'est ordinairement auprès des femmes, et plus particulièrement auprès des demoiselles, que leur office les retient. Expliquons-nous.

On sait que ce qui séduit le plus une jeune fille dans la perspective du mariage, c'est la liberté dont jouit une femme mariée. La liberté! mot magique et vibrant! Dans un mari, ce qu'on aime le plus, ce n'est pas toujours le mari, mais bien le droit d'être appelée *madame*, de porter un cachemire et des diamants. Nous parlons là des premières ambitions d'un cœur ignorant de soi-même, que rien n'a encore ému, et dont chaque battement correspond à une pensée de coquetterie et de frivolité. Mais, après ces premiers désirs de pensionnaire émancipée, viennent quelquefois des velléités plus sérieuses, des concupiscences réelles. On en vient à réfléchir que la vie est bien triste, le tête-à-tête bien monotone; que monsieur nous fait vivre trop retirée, et qu'après tout on n'est plus une enfant; que nous sommes *mariée*, c'est-à-dire *libre*, et que nous pouvons recevoir qui bon nous semble et aller où il nous plaît, sans difficulté. A quoi bon, en effet, être mariée, si l'on ne jouit pas de la clef des champs? Le libre arbitre est une des immunités conjugales. Un mari c'est un passe-port.

Mais, pour celles qui n'ont point de mari, pour ces pauvres incomprises qui n'ont pu se procurer de passe-port, et de qui la vie inquiète se passe dans la crainte de se voir arrêtée à la douane de l'opinion, pour celles-là surtout notre civilisation charitable a inventé la demoiselle de compagnie. Bienheureuse invention! la demoiselle de compagnie est un porte-respect contre lequel vient se briser la rage impuissante du *Qu'en dira-t-on*. Le moyen de médire de madame *une telle*, qui a une demoiselle de compagnie? n'est-ce pas là un bouclier, un rempart suffisant? La demoiselle de compagnie remplace avantageusement le mari absent. Elle est attentive, complaisante, elle sait se retirer à propos, ce que ne ferait peut-être pas toujours le mari, fût-ce même l'époux débonnaire de la chanson du *Sénateur*.

Ce n'est pas tout. Dans certaines circonstances difficiles, la demoiselle de compagnie pousse le dévouement jusqu'à prendre pour son compte les amants de madame. Elle devient l'éditeur responsable des aventures galantes : c'est elle qui reçoit les messages pour les transmettre à qui de droit, c'est elle qui fait les réponses. C'est elle que la malignité du monde accable de sarcasmes. La médisance, mise en défaut par elle, s'attaque à elle seule. La demoiselle de compagnie accepte le côté pénible du rôle dont madame a tout l'agrément. Ainsi se trouve appliqué le fameux *Sic vos non vobis*.

Mais toute médaille a son revers. Après avoir analysé quelques-uns des avantages de la demoiselle de compagnie, il est juste de faire connaître ses inconvénients.

Ainsi, contrairement à l'exemple qui vient d'être cité, il arrive souvent que la réputation de madame sert de plastron à la demoiselle de compagnie. Les comédies sont pleines de quiproquo semblables, lesquels se renouvellent journellement dans le monde. Les aventures de la dame suivante sont fréquemment attribuées à sa maîtresse, qui devient ainsi responsable des billets doux; des escalades nocturnes, des mauvais propos et des coups d'épée qui se commettent dans les environs, et dont une autre a le profit. Que de vertus intactes et jusque-là respectées, compromises tout à coup par le voisinage dangereux d'une demoiselle de compagnie, sauvegarde trompeuse, préservatif impuissant, arme qui devrait protéger et qui tue! On a vu l'autre nuit un homme rôder sous les fenêtres de l'hôtel. Évidemment, c'était pour madame. On remarque que le jeune comte Horace de*** prolonge fort tard les visites qu'il fait chez madame la vicomtesse. On ne s'informe pas si ces visites sont des tête-à-tête, ou si (ce qui est vrai) la présence de la demoiselle de compagnie est le véritable attrait qui retient le jeune comte. On se hâte de prononcer, en ricanant, que la jolie vicomtesse a le cœur pris, et voilà une réputation de femme jetée au vent des causeries parisiennes. Alors que faire? à quel parti s'arrêter? garder la demoiselle de compagnie? c'est réchauffer un serpent; la congédier? c'est donner gain de cause aux propos de la malignité, qui ne manquera pas de dire que l'on s'est débarrassée d'un témoin incommode. Égale perplexité des deux parts! Plaignons la femme qui se trouve réduite à choisir entre ces deux fâcheuses extrémités.

Pour prévenir un malheur semblable, la plupart des femmes qui se donnent le luxe d'une demoiselle de compagnie se la donnent laide ou à peu près, imitant en cela la tactique généralement suivie à l'égard des femmes de chambre, autre espèce dangereuse! Mais quand soi-même on est laide, la grande difficulté est de trouver plus laide que soi. Au besoin, on choisit plus vieille, et le même but est rempli. Il y a en ce genre des assortiments très-curieux.

Les attributions de la demoiselle de compagnie consistent principalement à suppléer la maîtresse de la maison lorsque celle-ci est indisposée ou absente, *à faire les honneurs* à sa place, à recevoir pour elle les visites, à éconduire doucement les importuns, ceux qu'on ne veut pas voir. Cet emploi demande beaucoup de tenue et de sagacité. Certaines demoiselles de compagnie finissent par être plus réellement maîtresses que la maîtresse elle-même. Celle-ci, à la longue, se trouve occuper la seconde place et jouer le second rôle. C'est une véritable abdication.

La demoiselle de compagnie exerce en outre quelquefois les fonctions de *lectrice*. C'est une variété du genre. La lectrice est ordinairement une grande sérieuse personne entre deux âges, qui a eu de la fortune, des aventures et des malheurs. Écoutez-la : sa vie est une interminable odyssée qu'il vous faudra ouïr du premier chant jusqu'au dernier, ou plutôt jusqu'à l'avant-dernier, car la pauvre femme souffre encore et souffrira longtemps. Sa spécialité est de souffrir. Elle a des sympathies littéraires, des velléités de *bas-bleu*. Elle écrit un roman pendant ses loisirs, un roman dont elle est l'héroïne, et où l'on verra combien il est pénible de ne plus être ce qu'on a été, et combien de dégoûts naissent d'une fausse position, et que la résignation est une vertu sublime, et qu'autrefois Apollon garda les troupeaux chez Admète, et mille autres choses tout aussi consolantes et aussi neuves. Pour faire diversion aux chagrinantes réminis-

cences qui viennent l'assiéger parfois, la lectrice soupire de temps en temps des vers, des vers d'amour, gothiques et romantiques, des vers qu'elle écrit « avec son cœur... » sans prétention, sans arrière-pensée, car elle n'aspire pas, la pauvre colombe blessée, à acquérir ce que nous autres nous appelons gloire... Et de quoi lui servirait la gloire, à elle qui a manqué sa vocation ici-bas! La vocation de la lectrice, sachez-le bien, c'était d'être grande dame, d'être riche, titrée, d'avoir un opulent blason sur les panneaux de ses équipages, et cinquante bonnes mille livres de rente, en terres, forêts et châteaux. A quoi, bon Dieu! a-t-il tenu qu'elle possédât tout cela! un étranger, beau comme les amours, possesseur d'une belle âme et de nombreux millions, est venu, il y a peu d'années, et a demandé sa main. Le père de la lectrice vivait alors, père intraitable et violent s'il en fut. Ce père féroce ne crut pas à la sincérité du noble étranger qui offrait son opulence. Il pensa que l'Américain ourdissait le plan d'une infâme séduction. En vain celui-ci offrit-il d'aller réaliser sa fortune outre-mer; en vain demanda-t-il trois mois pour ce voyage, trois mois! qu'était-ce que cela? l'inflexible père refusa. Et l'étranger partit la mort dans l'âme : et, depuis ce jour, on n'a plus reçu de ses nouvelles, et maintenant la lectrice est seule au monde, car son entêté de père est mort en lui laissant sa bénédiction — et des dettes. Chaque jour la lectrice s'attend à voir revenir l'étranger, mais l'étranger ne revient pas. Il s'est marié devers les bords de l'Orénoque, avec la fille d'un riche planteur de la Guyane, qui lui a apporté en dot cent cinquante nègres et mille arpents de rocou et de tabac.

Il n'est pas rare que la lectrice, à force de faire de l'élégie, à force de regretter et de se lamenter, parvienne à intéresser à son sort quelque général goutteux, quelque noble reste de l'Empire, pensionné et décoré, dont la vieillesse a besoin de soins et d'affection. Et voilà notre héroïne mariée; la voilà, elle aussi, titrée, riche. Hélas! ce dénoûment n'est pas tout à fait celui du roman qu'elle avait échafaudé. Le général est vieux, exigeant, malingre, un peu bourru, très-bourru; et il parle bien souvent de l'empereur. Et voilà notre Indiana toute trouvée. Quelle différence c'eût été si notre lectrice eût épousé le jeune et opulent Américain!

Heureusement il y a toujours quelque part un neveu, mauvaise tête et joli garçon, qui arrive à point nommé de sa garnison pour offrir des consolations à la femme de son oncle. Règle générale : les fils de famille et les neveux sont un terrible voisinage pour les demoiselles de compagnie.

On pourrait renverser la proposition et dire avec plus de justesse encore que « les demoiselles de compagnie sont un voisinage des plus dangereux pour les neveux et les fils de famille. »

Nous nous proposions de clore ici cette étude; mais nous nous apercevons à temps qu'une dernière variété manque à la présente monographie, variété importante et sans laquelle notre travail demeurerait incomplet. Descendons rapidement les échelons sociaux, et nous rencontrerons quelque part la demoiselle de compagnie *associée*, type exceptionnel, sorte de Bertrand femelle placée là comme le complément indispensable d'un luxe menteur : la demoiselle de compagnie, meuble de prix, meuble d'emprunt, qui impose aux badauds comme les somptueuses devantures de nos marchands et leurs précieux comptoirs d'acajou. Toute maîtresse de tripot a sa *demoiselle de compagnie* qui l'aide à faire aux provinciaux les honneurs du lieu; c'est l'éternelle association de Macaire et de son ami Bertrand retournée au féminin.

La demoiselle de compagnie qu'on vient de voir n'est pas exempte d'ambition. Elle rêve aussi, elle, un avenir brillant, des titres, un carrosse, une loge à l'Opéra! Elle attend chaque jour l'Américain souhaité. Mais, hélas! moins heureuse que la lectrice dont nous parlions tout à l'heure, en fait de colonel de l'ex-garde, notre *associée* n'a sous la main que le baron de Wormspire; elle aime mieux se faire veuve, et, avec des protections, elle arrivera, n'en doutons pas, à se créer un sort quelconque, une *position sociale* : quelque jour nous la verrons ouvreuse de loge, par exemple, ou revendeuse à la toilette, ou maîtresse de table d'hôte, ou chercheuse de remplaçants; à moins que d'ici là la sixième chambre ne s'en mêle, auquel cas la présente biographie ne suffirait plus à nos lecteurs, et nous serions obligés de les renvoyer de la collection des *Français* à celle de la *Gazette des Tribunaux*.

LE GENDARME

PAR

ÉDOUARD OURLIAC

Il y a des gens qui méprisent encore les gendarmes. Méfions-nous en général de ces gens-là, ils doivent priser les voleurs : le vol est trop commun pour être piquant, le gendarme arrête trop de voleurs pour être ridicule. Il vaut mieux prendre un filou qu'un mouchoir. A trompeur, trompeur et demi. Nous ne ramasserons pas, quant à nous, des quolibets qui siéraient, après tout, à Cartouche et à Lacenaire.

C'est donc là qu'on en est venu! Nous avons abattu l'édifice et nous ne voulons pas que cette pierre reste debout. Nous n'avons laissé que ruines, ces ruines nous portent ombrage. Dieu nous semblait trop grand, nous avons nié Dieu; les rois paraissaient trop hauts, nous les avons détrônés; la noblesse nous dépassait de la tête, nous la lui avons coupée; le confessionnal nous faisait honte, nous l'avons profané; le gibet nous faisait peur, nous l'allons renverser; il ne restait plus qu'un homme pour guider, punir, protéger, nous avons déshonoré cet homme; il restait le — gendarme. — Nous avons ri du gendarme.

Effet petit qui remonte à une grande cause! Le gendarme n'est pas seulement le soldat des pouvoirs qui passent, il est celui de la justice qui reste. C'est la dernière limite qui nous sépare du désordre, l'esprit de révolte ne s'y est pas arrêté; c'est la dernière digue qui retient le crime, l'esprit de révolte l'a voulu rompre; il a confondu la loi et la tyrannie, la morale et la politique : il se rencontre ici avec les criminels. En voyant où il va, nous voyons d'où il vient. L'autorité veut le bien dans la société, la révolte ne le veut pas; l'autorité se sert du gendarme, la révolte s'en prend au gendarme : ce long différend est jugé.

Mais, cet homme mort, insensés, que vous restera-t-il? que va-t-il arriver? Vous ne savez donc pas le rôle important qu'il joue dans votre société qui n'est plus qu'une comédie? Plus vous avez sapé, plus il étaye; plus vous l'humiliez, plus il s'élève. Toutes ces majestés que vous avez détruites, il les représente aujourd'hui. Il est le roi, le prêtre, le magistrat. Il porte votre monde à lui seul comme Hercule. Le gendarme, à présent, c'est l'honneur, la vertu, la religion; la probité du pauvre, la paix du riche, l'espoir du juste, l'effroi du méchant; c'est la providence à cheval, le remords en uniforme, la justice oubliée qui court la grand'route son glaive au poing. Qui pourrait donc nous dire comment du voleur et de cet homme, c'est cet homme que nous avons choisi pour en rire? comment du gendarme et du malfaiteur, c'est le gendarme qui est devenu un objet de raillerie et de crainte? Les honnêtes gens ne craignent que les voleurs. Pour qui nous prenons-nous?

Eh! quoi de plus rassurant que ces cavaliers qui accourent dans la poudre du grand chemin au secours du faible et de l'opprimé, comme les mousquetaires du conte de fée? Quoi de plus vénérable que ces derniers débris de la chevalerie errante, déshonorés du chapeau à cornes et du collet écarlate? Quoi de plus réel que ces redresseurs de torts? Quoi de doux et de consolant comme ces bons et honnêtes chevaux remorquant bel et bien ces garnements qui vous attendaient à dix pas d'ici dans l'ombre, un pistolet de chaque main? Quel est le signe de salut de vos pays policés, quel est le phare de

vos solitudes, quelle est l'enseigne et la garantie de cette civilisation tant vantée, si ce n'est ce chapeau bordé que vous avez parodié au théâtre, qui vous dit de loin que cette terre est hospitalière, qu'on songe à votre sûreté, et que vous pouvez avancer et circuler librement, pourvu que vous ayez dans votre poche ce chiffon de papier plié en quatre qu'on appelle un passe-port?

Il vous sied bien d'outrager un tel homme remplissant de telles fonctions! Imprudents! il tient le verrou des prisons, il garde la chaîne du bagne. Que cette porte s'abatte, l'horrible ménagerie se déchaîne dans la ville; que ces menottes se relâchent, les mille mains du vol et du meurtre vont s'agiter partout; que cette digue se rompe, nous sommes tous submergés; que cet homme se pique un jour de vos railleries, qu'il se lasse de vos haines d'écoliers turbulents, qu'il remette son sabre au fourreau, son cheval à l'écurie, qu'il accroche cet uniforme qui vous déplaît, qu'il s'endorme pour une nuit, vous êtes perdus, vous êtes morts! On vous arrache d'un coup ce que vous avez maintenant de plus cher au monde, la bourse et la vie. Sans lui, qui vous entendrait, qui vous défendrait, qui vous vengerait? quel est votre cri dans le péril? qui invoquez-vous, pleurants et battus, enfants que vous êtes? qui réclamez-vous comme un père protecteur? et qui donc venez-vous réveiller pour lui demander justice et pitié, si ce n'est ce gendarme que vous abreuvez de tant de dédains?

Mais comment se fait-il qu'on ait choisi pour le couvrir de honte le plus admirable des dévouements, le plus pénible des états? Le gendarme est un vétéran des armées, et quand les vétérans se reposent, le gendarme est encore soldat. Seulement c'est un soldat qui, au lieu d'égorger à tort ou à raison d'innocents ennemis sur la frontière, s'est mis à combattre jour et nuit, sur le seuil sacré du foyer, ces ennemis plus terribles qui pillent et tuent à coup sûr. C'est un soldat qui a pris racine dans le sol, qui a son champ parmi nos champs, qui défend sa maison parmi les nôtres : seulement cette maison est une tente, il campe sous le chaume, la consigne l'y poursuit, il doit jeter sa bêche au son de la trompette. C'est un soldat citoyen, époux, père de famille; seulement, citoyen à nos heures, époux quand nous le voulons bien, père quand on n'a plus besoin de lui. Et n'admirez-vous pas cet homme qui n'est pas chargé seulement de son bien et de sa famille, mais de nos familles et de nos biens à nous tous; qui laisse là ses champs altérés pour que les nôtres soient plus florissants; qui oublie sa moisson pour veiller à la nôtre; qui quitte son lit et sa table pour courir à toute heure par la neige et la pluie, par monts et par vaux, et qui n'a de sommeil et de trêve qu'alors que nous dormons tous et que nous pouvons dormir tranquilles!

Voyez-le donc quand il est rentré, quand il a fini ces travaux militaires qui s'ajoutent aux soins domestiques; quand il a pansé son cheval, blanchi son buffle, fourbi son sabre, et qu'il arrose son jardin, qu'il sarcle sa vigne, qu'il fume sa pipe devant sa porte en bonnet de police et les bras nus : le voisin l'arrête à causer, le paysan le salue, les petits enfants jouent avec sa dragonne, la jeune fille rit en passant. Cet homme si farouche est un bon voisin, ce soldat est un bon paysan, et les bonnes gens ne le craignent pas. Le délit lui-même s'est apprivoisé. Ce gendarme si décrié, c'est le soliveau de la fable; la contravention lui grimpe sur l'épaule, le délinquant lui frappe dans la main. Jean le plaisante au cabaret, et Jean braconnera ce soir dans le parc; Pierre l'invite à boire, et Pierre tout à l'heure fraudera l'octroi. Le gendarme le sait, et sourit, et trinque bravement avec eux; il n'a rien à dire, il est sans ressentiment et sans vanité. Ce soir et toujours il sera à son poste, mais ce n'est plus lui, c'est la loi que rencontreront alors Pierre et Jean.

Au surplus, dans ce cabaret comme dans ce bal villageois où tout le monde s'amuse, où chacun se repose et se réjouit, il ne s'amuse pas, lui; il ne se repose jamais. C'est un plaisir pour les autres, pour lui c'est un devoir. Il est là pour veiller à la joie d'autrui, pour qu'aucun accident ne la trouble, pour qu'elle soit bien complète et bien pure, cette joie dont il ne goûte pas. Tout à l'heure il va séparer ces hommes qui sont ivres et qui se battent. Il pénétrera le premier dans la mêlée à ses périls et risques, il recevra ces coups qui ne lui sont pas adressés, il sera blessé peut-être, et peut-être grièvement, dans cette querelle qui ne la regardait point; trop heureux encore s'il l'apaise, s'il en arrête les suites plus graves, s'il lui épargne le tribunal et la force armée, s'il parvient à réconcilier deux voisins, deux amis un peu échauffés de mauvais propos et de mauvais vin!

Maintenant, tandis qu'il se promène paisiblement dans la rue, si vous êtes étranger, si vous ne savez plus votre chemin, si vous avez besoin de renseignements, le gendarme est le plus instruit du village et peut-être le plus poli. C'est lui qui raisonne le mieux du département et de la commune. Adressez-vous à lui, vous verrez quel zèle, quelle obligeance, et comme il vous remettra exactement et cordialement sur la voie. Le malheureux vous est encore redevable, il se croit votre obligé, il pense avoir à vaincre vos préventions, il tient à cœur de vous donner meilleure opinion de lui, il se défie de lui-même, il se défie de ses bons services, pauvre homme! on l'a si mal habitué, si souvent humilié! il croit avoir à se faire pardonner d'être *gendarme*, c'est-à-dire de vous sauver la vie et la fortune tant que vont durer vos voyages.

S'il vous demande votre passe-port, c'est entre les dents, humblement, la main au chapeau. C'est son devoir. Pure formalité. Du reste, il y jette à peine les yeux, il se fie à vous, il vous le rend aussitôt, ce passe-port, lui qui en a vu tant de faux, lui qui a tant vu tromper, mentir, voler, et qui pourrait être si méfiant; il vous le rend avec les mêmes égards, il vous salue, il vous honore, c'est lui qui vous remercie de lui laisser faire son devoir. S'il se montre plus difficile, s'il vous semble sévère, minutieux, c'est pour votre bien, il y va de vos intérêts; il a ses raisons, la route est menacée; quelque vaurien vous suit ou vous précède, qui vous détrousserait infailliblement : vous serez bien aise qu'il en agisse de même avec ce vaurien.

A cette heure, voici qu'il part pour une de ces rondes sans but, pour ces courses vagues à travers champs que lui seul est capable d'entreprendre, car tout est de son ressort dans le pays : les prés, les bois, la route, le hameau, la voiture, la mairie, l'église, l'octroi; il répond de tout, il a tout à voir et à surveiller. L'arrondissement entier s'endort sous sa garde.

Il va donc voir le long de l'eau si quelque ligne en contravention n'y plonge pas à la dérobée; dans les taillis, cet homme qui dort à l'affût, un fusil en joue; dans les vergers, si les maraudeurs tentent l'escalade à la tombée de la nuit; partout, ces vagabonds sans aveu qui cherchent l'ombre et qui ont leurs raisons. Autant vaudrait épier au hasard le héron qui pêche, le lièvre qui broute, l'araignée qui file. S'il ne voulait pourtant que surprendre et punir, s'il avait soif de proie et d'amendes, s'il mettait sa gloire à la confusion du coupable qui le brave, il ne tient qu'à lui. Qu'il cache son uniforme,

qu'il prenne cet habit couleur de muraille, qu'il devienne un bourgeois dont nul ne se méfie : il tombe en plein et sans coup férir sur le flagrant délit. Mais ce moyen lui répugne, il n'en use qu'à l'extrémité, quand il s'agit de la vie de ses concitoyens, non plus de la sienne. Alors c'est encore un sacrifice à son devoir. Car, encore une fois, il n'est pas un mouchard, il est un soldat; il combat face à face, il porte fièrement sa cocarde, et son harnais éclatant montre au loin sa poitrine aux coups du plus lâche assassin.

Il garde donc cet uniforme qui avertit les délinquants, qui leur fait peur et qu'ils maudissent, et qui recouvre tant de mesure et de miséricorde. Il leur laisse le temps de s'enfuir; il s'émeut en lui-même, il prend pitié de ce père de famille qu'un goujon ruinerait en amendes, de cet étourdi qui nourrit sa mère et qu'un lapin va jeter en prison; il s'effraye d'un long procès pour ces misérables; il résout ces calculs qu'ils ne savent pas faire; il tire ces conséquences qu'ils n'ont pas voulu voir; il pèse, réfléchit, examine pour eux. Il ne veut point dépouiller la chaumière, mais non plus le château; il respecte le riche, mais aussi le pauvre : il n'a pas tant à punir celui-ci qu'à protéger celui-là. C'est d'ailleurs, disent ces braves gens, l'ordre et l'esprit de l'institution : — La gendarmerie ne doit pas seulement poursuivre le crime, mais surtout le prévenir.

En effet, ces faisceaux de la loi promenés dans les campagnes préservent et gardent; bien des consciences se sont raffermies, bien des pécheurs sont rentrés en eux-mêmes rencontrant le châtiment face à face. Ce sabre nu a fait rengaîner bien des couteaux, ces revers d'un rouge sang ont épouvanté bien des assassins, ces menottes ont arrêté bien des bras furieux et affamés que rien n'arrêtait plus.

C'était un de ces vieux soldats qui nous donnait un jour ces détails dans une voiture publique. Il raisonnait de son état d'un ton simple et mélancolique, sans se plaindre, sans se vanter. Il ne semblait pas se douter qu'on pût l'admirer ou le honnir. Ses vertus, pour lui, tenaient à l'état; cet état, pour lui, était ordinaire. Il parlait du dévouement comme d'une consigne. Quant à nous, nos regardions de tous nos yeux cet uniforme poudreux, ces traits sillonnés, cet œil pur et doux, ce visage guerrier sans moustaches, ce courage sans rudesse. Nous arrivâmes. C'était dans la Bourgogne. Il descendit et nous salua; il n'était pas de service, il n'avait pas songé à voir nos papiers; il nous salua donc, nous tenant pour honnêtes. Une jolie enfant de cinq

ans l'attendait un panier à la main. Il lui sourit de loin, il courut à elle, il l'enleva à trois reprises dans ses bras : c'était sa fille. Ils s'en allèrent, l'enfant bondissait à pas inégaux, le père ralentissant sa marche, le petit panier d'une main, le petit enfant de l'autre, et se penchant de temps en temps pour l'écouter et l'embrasser encore. Nous les suivions cependant du regard et de la pensée, et songeant aux terribles fonctions de cet homme, et voyant ces baudriers et cette lourde épée s'abaisser ainsi devant cette enfant, nous ne saurions dire à présent ce qu'avait de triste et de touchant cette scène : ce père qui était gendarme, ce gendarme qui était père.

Mais qu'est-ce donc qui distrait le gendarme de ses durs labeurs? et pourquoi vient-on le chercher chez lui, parmi les siens, au milieu de la nuit? Un homme est condamné à mort, l'échafaud est dressé, la foule afflue dans la place, les honnêtes gens ferment leurs fenêtres et se cachent dans leurs maisons. Le cortége va sortir de la geôle. Qui voudrait pénétrer dans cette prison, auprès de cet homme qui va mourir? qui voudrait assister à cette agonie du supplice, entre le criminel et le bourreau? qui prêterait la main à ces horribles apprêts que ne soutiendrait pas elle-même la foule féroce qui hurle au dehors? qui accompagnerait ce cadavre jusqu'au pied de l'échafaud? qui oserait demeurer la garde et le serviteur de la loi quand elle accomplit des choses si terribles? qui oserait passer aux yeux du peuple pour le satellite du meurtre, pour l'homme inexorable qui le veut, qui l'appuie, qui le protége? qui pourrait-on forcer à regarder de plus près, au premier rang, d'un œil sec, d'un front calme, cette hache qui tombe, cette tête tranchée, ce cadavre qui se tord, ces flots de sang sur ces planches infâmes; et qui donc cependant garderait un visage ferme en se sentant défaillir?

Le gendarme s'avance au pas militaire, écarte doucement la foule, soutient le condamné s'il chancelle, lui répond s'il parle, s'arrête l'arme au bras et attend immobile. — La tête roule, le sang jaillit jusqu'à lui. — Il s'essuie le visage, puis il s'en retourne grave et pensif. Il embrasse sa femme en silence, il serre ses enfants contre sa poitrine, il caresse ces têtes blondes et il frémit de ce qui s'est passé. Ce vieux brave a eu peur, ce vétéran de tant de batailles a horreur du sang ainsi répandu, il n'est plus qu'un bourgeois vieilli dans ses foyers, des visions sanglantes l'y poursuivent, des rêves hideux vont troubler son sommeil.

A quelle fête encore le voyons-nous paraître? La procession du village va passer. De même qu'il n'y a personne pour suivre le condamné qui monte à l'échafaud, il n'y a plus personne pour escorter Dieu qui sort de son temple. Ce triomphe misérable ressemble à la marche au Calvaire, tant la honte et le respect humain serrent tous les cœurs. L'hostie sainte n'a plus de gardes pour ses cérémonies ni même pour sa défense. Le curé gémissant s'épuiserait en vain à traîner le saint sacrement dans les rues; quelques faibles femmes, Madeleines désolées, l'entourent à peine. Le paysan ne croit plus en Dieu, c'est à peine s'il ôte son chapeau à son vieux curé, à peine s'il quitte un moment ses travaux pour voir passer ce triste appareil au bord de la route.

Le gendarme met son plus bel habit, se poste au coin du dais et suit de son pas grave, s'agenouillant quand l'hostie s'élève, présentant son arme à son Dieu. Hélas! le gendarme, peut-être, est de peu de foi comme le paysan, mais tel est son devoir, il a l'habitude du respect et de l'autorité, il est doux et humble de cœur, à demi chrétien par ces vertus chrétiennes, et dans ce moment encore il est le représentant suprême de ce grand spectacle des temps passés : le soldat au pied de l'autel, l'épée sous la croix.

Aujourd'hui voici qu'un grand malheur est arrivé. Un homme est là gisant sur le chemin auprès d'une mare de sang, percé de coups, la tête fracassée. La terre fume encore de ce meurtre. La trace des assassins est toute fraîche sur l'herbe. Qui ne se détournera de ce lieu d'horreur? qui voudra s'approcher de ce corps, qui le secourra s'il respire, qui comptera ses plaies livides, qui baissera les yeux sur cet affreux visage? Le cheval du gendarme se cabre en avançant. Le cavalier met pied à terre. C'est lui dont le cœur n'est ni trop dur, ni trop faible pour de telles œuvres. C'est lui qui met la main sur ce cœur tiède encore, c'est lui qui étanche ce sang, c'est lui, le bon Samaritain, qui panse le premier ces blessures; il y verse l'huile et le vin, il les serre de son linge, et, s'il en est besoin, il emportera la victime dans sa propre maison, cette victime devant qui toutes les portes se ferment.

C'est à lui que sont d'abord réservées toutes ces affreuses surprises. Tous les crimes, tous les malheurs l'ont pour premier témoin. Il met son doigt dans toutes les plaies, il pose la main sur tous les meurtriers et sur tous les cadavres. Vous, les gens paisibles qui lui devez votre paix, quand ces malheurs arrivent, vous n'avez qu'à vous enfermer pour les ignorer, vous n'avez qu'à les ignorer pour croire à la vertu, au bonheur, à l'honnêteté, pour être heureux, honnêtes, vertueux; mais lui, honnête comme vous, timide comme vous, sa vie est forcément empoisonnée par tout ce qui se passe d'horrible, sa raison est sans cesse ébranlée par tout ce qui se commet d'infâme. Au bas de ce théâtre toujours tragique de la société, il ressemble à ces vierges chrétiennes enchaînées durant les supplices, et sur qui dégouttait le sang des échafauds.

On le dérange à toute heure : qu'il se lève! il s'agit de terreurs, de forfaits, il en est sûr; qu'il n'hésite pas cependant, qu'il se lève et qu'il marche! C'est lui qui pénétrera le premier dans cette maison silencieuse, fermée depuis trois jours, où vivait un homme au désespoir, où l'on va voir une scène effrayante, cet homme qui s'est pendu. C'est lui qui forcera cette porte barricadée d'où partent ces coups de feu; on s'égorge entre ces murailles, il y a péril de la vie, ils sont dix, ils sont vingt, n'importe, il entre, il est entré! — Un bruit sinistre circule, l'effroi se répand, la consternation est partout, la foule s'écarte, et c'est le gendarme qui s'avance dans cette chambre où une mère vient d'égorger son enfant! c'est lui qui se risque résolûment dans ce bouge où s'agite un fou furieux, un forcené qu'on n'ose approcher, qu'on n'ose lier, et qui va tuer le premier venu. C'est toujours lui qui se dévoue, et toujours froidement, humblement, modérément, la prière et la paix à la bouche plutôt que la menace, sans songer à se défendre, bien moins à attaquer, décidé à tout hors à se servir de ses armes, ne le pouvant d'ailleurs qu'à toute extrémité, s'il est blessé déjà, et hors d'état peut-être de s'en servir. Mais que dis-je? comme il poursuit tous les crimes, il secourt toutes les misères. On le trouve partout au-devant du génie du mal. C'est lui qui relève sur le chemin le piéton épuisé, c'est lui qui encourage le bûcheron ployé sous le faix, c'est lui qui ranime ce vieillard expirant sous la neige; il trouve pour celui-ci un asile, pour celui-là un conseil, pour tous une bonne parole dans son cœur, un peu d'eau-de-vie dans sa gourde, quelque chose pour l'âme, quelque chose pour le corps; c'est lui, juste Dieu, qui découvre dans le fossé ce nouveau-né qui grelotte et vagit! C'est lui, c'est le gendarme qui

prend dans ses bras meurtris cet innocent qui n'a point de mère, c'est lui qui le couvre de son manteau, qui le réchauffe contre sa poitrine, et ce n'est que des mains de ce vieux militaire qu'il passe dans le sein des sœurs de charité.

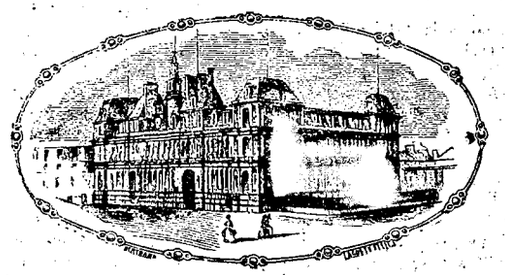
Et quelles déshonorantes commissions ne lui donne-t-on pas! Il escorte le forçat dans sa chaîne, il coudoie l'insigne fripon dans une voiture, il prête son bras sur les routes à la fille de joie, la honte du pays. Cet honnête homme passe la moitié de sa vie avec des voleurs. Il chemine pas à pas avec cette voiture grillée d'où partent des chants obscènes; il y a des prisonniers dedans, il est prisonnier dehors. Il traîne ces bandits à la queue de son cheval, comme ils vont traîner le boulet au pied. Ces misérables s'entretiennent librement devant lui, il les entend contre son gré; s'ils lui parlent, il leur répond; il s'arrête s'ils sont fatigués; il sourit s'ils plaisantent; il écoute leur argot, leurs refrains, leur récits de vols et de fuite; il est sans colère et sans orgueil, il n'approuve pas, comme aussi il ne les accable pas de ses mépris, lui qui en aurait le droit, lui le champion de la justice, le vengeur de la bonne foi et des bonnes mœurs outragées. Car, remarquez-le bien, il ne s'est pas corrompu en pareilles compagnies, de pareils discours ne l'ont pas troublé un moment. Sa conscience est impénétrable comme sa poitrine bardée de cuir. Ces spectacles et ces propos glissent sur son cœur comme cette pluie d'orage sur le fourreau de son sabre. Il connaît toutes les chances du crime, il n'ignore ni ses ressources ni ses bénéfices; il sait comment on est aisément riche, comment, avec un peu d'audace, des scélérats vivent dans les délices de l'oisiveté et de la débauche; il les a entendus conter leurs prouesses, il leur a vu vider des poches pleines d'or. Ceci ne l'a jamais ému, il ne songe pas à ses travaux incomparables, il ne songe pas à sa paye quotidienne de *trente sous!* il demeure inébranlable et indifférent. Bien plus, il n'a qu'à vouloir, il n'a qu'un mot à dire, qu'une chaîne à lâcher, qu'à fermer les yeux un instant : tout cet or est à lui, sans effort, sans travail. On le tente à toute heure, on l'éprouve de toutes façons; on l'a ébloui de sommes énormes en sa vie, et cette pensée ne lui est jamais venue de faillir un moment à ses redoutables devoirs.

Que vous dirai-je encore? Voulez-vous compter ses services, comptez les fléaux; comptons-nous ses bienfaits, comptons les malheurs. L'incendie s'allume dans la campagne, le feu dévore une grange, il se jette le premier dans les flammes. Une bête féroce ravage les environs, il guidera les battues. Des brigands infestent les bois, il attaquera les brigands. Et dans ces périls renaissants, dans ces courses aventureuses, dans cette misérable guerre sans gloire, qu'on l'entoure dix contre un, qu'on lui crie de se rendre, qu'il soit sûr de mourir, il n'hésitera point, il ne recule jamais : la loi meurt et ne se rend pas, il faut que force reste à la loi; et s'il tombe alors, s'il est vaincu, s'il expire criblé de coups, ce sang, dites-moi, ce sang répandu obscurément, dans un champ, au coin d'un bois, sur le seuil de notre foyer, s'en est-il versé de plus pur à Fontenoy ou à Waterloo?

Mais enfin, quelle récompense pourra payer de si longs et si rudes services? quelle couronne civique gardons-nous à notre infatigable défenseur? quel est le prix, pour la société, de cette vie et de cette mort du gendarme? Les Invalides s'il vieillit, l'hôpital s'il est malade, un coin de terre s'il meurt. Tant qu'il exerce son dur métier, tant qu'il nous garde, tant qu'il se dévoue, *trente sous par jour*, je l'ai dit! *trente sous* et le mépris de ses concitoyens, la rancune des fripons, la raillerie des sots, les haines d'une politique imbécile, les malédictions de la foule, les huées des enfants, le pilori du théâtre et les bons mots des plus méchants farceurs qui ne lui font pas de trêve et qui frappent à cet endroit sans relâche, tant ils savent que là est la patience, le parfait courage et la parfaite résignation.

Si bien qu'ils l'ont à peu près tué, cet excellent et utile gendarme. Les brocards l'ont entamé, les pavés ont fait le reste : ces choses se valent en France. Il s'éteint donc tous les jours, et en lui va périr ce mot qui restait dans la langue d'un fier et noble état d'autrefois : je veux dire le beau nom qu'il portait, *gens d'armes, hommes d'armes*. En effet, ce gendarme était, dans nos fastes, le reflet d'une grande gloire, le dernier neveu, non indigne, des gens d'armes de Bayard et du roi Henri.

Car, avant de finir, admirons ceci. Le gendarme n'a eu qu'à changer de nom et d'habit pour se faire aimer de ce peuple qui le maudissait. Ce sera toujours le même homme, le même gendarme; il n'y aura que la différence d'un galon. Et puis, qu'on prenne en souci les colères et les fantaisies de cette folle nation que nous sommes!



L'AVOCAT

PAR

OLD NICK

Omnis jurista, aut nequista, aut ignorista.
MARTIN LUTHER.

Nutricula causidicorum Gallia.
JUVÉNAL.

Les anciens méprisaient souverainement la profession d'avocat.

Un jeune historien de mes amis (si docte que jamais il n'a pu se résoudre à subir sa thèse de licencié en droit) résume ainsi dans quelques lignes les témoignages de leur opinion à cet égard :

« Cicéron, dit-il, appelle les avocats *chiens enragés*, « *crieurs d'actions, chantres de formules, oiseleurs de* « *syllabes...* »

Ceci, je l'avoue, m'étonne de la part de Cicéron.

« ... Sénèque, après avoir sans aucun doute perdu « quelque ruineux procès, les traite de *chiens affamés;* « Salluste, d'*aboyeurs;* Aulu-Gelle, de *têtes viles, pécores* « *du Forum, vautours en robe.* Pétrone nous montre « un homme qui ne sait s'il fera de son fils un crieur « public, un avocat ou un barbier, etc., etc., etc. »

Luther (voyez l'épigraphe placée en tête de ce chapitre), Luther partagea l'opinion des anciens.

Et aussi les parlements du moyen âge : témoin ces mémorables paroles de je ne sais quel président au Patru de son époque : « Maître ***, vous en avez assez dict pour « gaigner vostre aveine. »

Et Napoléon encore, dont la pensée secrète fut naïvement traduite par Augereau lorsque ce dernier, galopant, au 18 brumaire, sur la route de Saint-Cloud, criait en brandissant son grand sabre : « Jetons les avocats à la rivière. »

Il est vrai de dire, par compensation, que mon tailleur professe la plus haute estime pour tout personnage appartenant au barreau, de près ou de loin. Il se complaît, tant il aime l'avocat, aux pénibles fonctions de juré; il révère la robe noire, il salue le dossier et la cravate blanche qui passent réunis devant son magasin; il adore jusque dans l'huissier le reflet du jurisconsulte.

L'époque actuelle semble vouloir donner tort à Napoléon, aux parlements, à Luther et aux anciens philosophes.

On peut le redouter, du moins, en voyant le crédit toujours croissant que nous laissons gagner à la gent porte-toge. C'est chez nous maintenant un envahissement complet des choses par les mots, et comme une nuée de phrases qui s'abat sur la riche moisson des faits contemporains. Sevrés de ces bruits de guerre que nous aimions tant, — le bruit des clairons et des fanfares vibrantes, — nous voici épris d'un autre bruit, celui que jette au tympan calleux du juge l'organe enroué d'un enfant de la Basoche. Musique pour musique, préjugé pour préjugé, j'aimerais encore mieux l'ancienne prévention et l'ancienne harmonie. Le progrès dilettante et le progrès intellectuel me semblent aussi peu démontrés l'un que l'autre par cette succession d'enthousiasmes.

J'ai vu cependant un grand nombre d'honnêtes gens applaudir à ce symptôme. Ils y voient, symboliquement parlant, le triomphe de l'Intelligence sur la Matière, l'Idée dominant la Force, le Droit vainqueur du Fait. Prendre l'avocat pour le représentant du Droit, de l'Idée et de l'Intelligence, quelle harmonie! Autant croire aux progrès de l'humanité, à la pondération des trois pouvoirs, à la haute raison du peuple; autant croire aux affirmations de l'avocat lui-même.

L'avocat ne représente, au vrai, que la résistance légale, c'est-à-dire un simulacre d'opposition minutieuse, étroite, étourdissante et chimérique, dont la cravache de Louis XIV, les hallebardiers de Cromwell et les baïonnettes de Napoléon suffisent à démontrer le néant; sons impuissants, vapeur vaine, mauvais nuage d'opéra-comique, dans lequel l'avocat s'est envolé vers les hauts lieux, grâce aux escarmouches judiciaires de la Restauration.

Sa grande popularité date de cette époque. L'avocat fut pour les doctrines du libéralisme un digne interprète, pour les jésuites un intrépide ennemi; car enfin,—pourquoi lui refuser une justice due à son courage, jusque-là peu en évidence? — dans cette lutte engagée contre un pouvoir désarmé, contre un ordre proscrit, l'avocat risqua bravement, sans sourciller, d'être excommunié par le pape. Ce fut là pour lui une glorieuse époque, la restauration du barreau bien plus que de la monarchie. J'en appelle au souvenir de ces mémorables plaidoyers dont les cent mille exemplaires allaient chercher dans tous les coins de la France les souscripteurs du Voltaire-Touquet, les acheteurs de Tabatières-Chartes, les abonnés de la *Minerve française* ou du *Nain jaune*, brûlants manifestes que la presse choyait avec un amour vraiment maternel; improvisations foudroyantes qu'on eût pu lire, trois mois à l'avance, dans tous les écrits polémiques du temps. Aujourd'hui l'avocat et le journaliste ne s'aiment guère; mais alors ils combattaient ensemble, et Dieu seul pourrait dire tout ce que le dernier fit pour son frère d'armes; quelle part il eut à la confection de ses discours, et quelle part à leur renommée. Depuis, le journaliste, dans ses plus mauvais accès de rancune, n'a jamais réclamé que cette dernière moitié de sa besogne. Il est, en vérité, de bien perfides abnégations.

L'avocat se vengea comme il le devait des bons offices du journaliste. Lorsque, du feu de Juillet, les marrons furent retirés par le Raton que vous savez, et convenablement refroidis, Bertrand se dédoubla pour se les disputer à lui-même. Dans cette scission de la Résistance écrite et de la Résistance parlée, dans ce combat du lendemain entre les alliés de la veille, la plume fut vaincue par la parole, la main droite de Bertrand par sa main gauche. La parole avait retenti, s'était pavanée au grand jour, criant ses noms et prénoms à tous venants. La plume était restée ce qu'elle est encore : anonyme, dédaigneuse de l'effet qu'elle produit, enfouie, ténébreuse, préparant

chaque nuit l'ovation du jour qui va suivre, et ne la décernant jamais à ses adeptes. On lui jeta quelques préfectures. La tribune, l'influence, le pouvoir, demeurèrent à l'opposition de police correctionnelle et de cour d'assises, à l'opposition déclamée, aux *verum enim vero* des poitrines robustes, aux poings meurtris sur la barre sonore. Après un résultat acoustique aussi remarquable et qui donne si bien la mesure de l'intelligence nationale, contestez donc l'ampleur de ses oreilles au *peuple le plus spiri*..... Vous savez.

Cet accroissement subit de valeur et d'importance a profondément modifié l'existence de l'avocat, et vous chercheriez vainement au Palais un de ces hommes d'autrefois, un Loysel, un Claude Erard, un Cochin, esclave d'un travail solennel comme l'étaient ces illustres devanciers, comme eux vivant modestement d'une cause par mois, et léguant au respect sur parole d'une insouciante postérité le recueil complet des plaidoyers écrits par lui. Tout cela est changé, détruit, anéanti sans retour : le patronage aristocratique qui régularisait l'aisance de l'ancien avocat, et en même temps limitait sa carrière, ce patronage n'existe plus; les grandes causes se sont morcelées en *procillons*, comme les grands domaines en petites propriétés. Force est donc à nos Hortensius modernes de se rattraper sur le nombre. Aucun d'eux, d'ailleurs, ne prétend mourir dans sa robe noire, et chacun, fouillant les plis de cette robe, y cherche un portefeuille de ministre. Tant d'exemples fameux leur montrent, franchie en quelques années, la très-courte distance qui sépare le Palais de Justice d'un ministère quelconque, en passant par le Palais-Bourbon !

A ce séduisant voyage il n'est qu'un obstacle, le manque de fortune. Il faut donc, adversaire décidé de la loi Cincia[1], faire rendre le plus possible à son talent, mettre ses labeurs et sa renommée en coupes extraordinaires, afin de réaliser à temps cette richesse qui n'est plus le but, mais un des moyens de l'ambition.

Pour savoir à quel prix on l'acquiert, suivons quelques instants Me Ovide Robinet, l'un des principaux tenants du champ clos judiciaire. Futur bâtonnier, futur député, futur ministre, désigné d'avance à toutes les faveurs de l'avenir, il est jeune, actif, tenace, infatigable, et ses poumons d'airain s'accommodent à merveille d'un régime que Lablache ne supporterait pas huit jours. Aussi, bon an, mal an, le cher homme prélève-t-il sur la folie, l'entêtement et l'avidité de ses concitoyens un petit revenu net d'environ 100,000 francs.

En revanche, à sept heures, chaque matin, il est debout, ses dossiers rangés devant lui, et sa tête fermente déjà sous l'influence des luttes prévues. A neuf, il est au palais, courant de chambre en chambre, de la cour royale au tribunal civil, de là aux assises, des assises à la police correctionnelle, et souvent enfin au tribunal consulaire de la Bourse, les jours de grand rôle. Aucune cause ne le rebute, aucune juridiction n'est indigne de lui. Que les intérêts d'une riche industrie viennent à l'exiger, et demain Robinet plaidera devant le juge de paix. Vous le faut-il en province, chiffrez et payez ses heures, il est à vos ordres. Mais restons à Paris.

Trois heures sonnent, il quitte le Palais. Si par hasard notre homme est libre, si aucune des nombreuses administrations qui l'ont pour conseil ne réclame ses services, il rentre chez lui en nage, épuisé, la voix éteinte. Dans son salon (spectacle consolant) Robinet voit rassemblés dix, douze, quinze, vingt clients qui ont pris leur rang comme à la porte d'un spectacle, et qui l'attendent depuis deux heures. Tour à tour ils sont admis dans son cabinet, et là, sous peine de les renvoyer mécontents, il doit non-seulement connaître à fond les affaires dont ils viennent l'entretenir, — ceci ne serait rien, — mais encore souffrir qu'ils les lui apprennent; — et voilà un cruel supplice !

Enfin l'heure du dîner chasse les clients; l'heure de *leur* dîner, entendons-nous. Robinet se hâte alors d'avaler le sien, puis, s'il n'a pas quelque occupation *extraordinaire*, un arbitrage, un rendez-vous, une consultation, il s'enferme pour préparer la besogne du lendemain. Le dimanche est réservé aux conférences trop longues et trop importantes pour trouver place dans les jours occupés.

Voilà sans exagération la vie de Robinet, — j'entends sa vie d'avocat, — pendant dix mois de l'année. Sachez bien pourtant qu'en dépit de ses exigences exclusives, mille préoccupations étrangères se le disputent encore.

Ainsi, Robinet prétend aux succès de l'écrivain. Dieu vous garde de lire dans les recueils de jurisprudence les articles signés de lui et dont il n'a pas même revu la rédaction, confiée à quelque apprenti jurisconsulte !

Robinet touche à la politique par ses menées électorales et par ses fonctions de capitaine-rapporteur dans la garde civique. Il emploie de bonne heure sa double influence à se préparer un avenir d'éligible.

Robinet, le soir, dépouille parfois sa larve et devient, autant que possible, homme du monde. Méfiez-vous dans un salon de sa conversation écoutée, pédante, à la fois longue et sèche, sans abandon et sans charme. Il est vrai que la bouillotte, adorée de l'avocat, vous soustraira bientôt aux flots abondants de ses monotones amplifications.

Robinet ne veut point qu'on le croie étranger aux lettres, et cherche volontiers l'occasion de faire acte d'universalité en tirant d'un méchant feuilleton une plaidoirie à grand effet. Le succès lui manque rarement lorsque son impitoyable critique flatte l'aversion instinctive qu'inspire aux magistrats tout homme qui fait œuvre de génie, voire même œuvre d'esprit.

Joueur excellent, habile à exploiter le régime politique, médiocre dans la causerie, écrivain de pacotille et littérateur pitoyable, Robinet contribuera-t-il à augmenter ou à débrouiller cette masse informe de connaissances hétérogènes qu'on est convenu d'appeler la *science* du droit? Non, vraiment; il n'a ni l'isolement, ni le repos nécessaires pour acquérir une profonde érudition théorique, ni surtout le goût et le désir de savoir autre chose que ce dont, au fur et à mesure de ses nécessités quotidiennes, il peut faire immédiatement emploi. Aussi a-t-il le plus profond mépris pour l'Ecole et ses subtilités de doctrine; trouvant ce double avantage à se parer de son ignorance, que les vrais savants la lui contestent par politesse, les bonnes gens par ingénuité. C'est ainsi que, de ses nombreuses prétentions, la mieux justifiée se trouve, fort heureusement pour lui, la moins admise.

Par compensation, Ovide n'est pas éloquent : il a même en aversion l'éloquence proprement dite ; et il a raison. Ajoutée à ses autres fatigues, l'inspiration de l'orateur le mettrait en huit jours au cercueil. L'orateur, en effet, n'aborde la parole qu'avec un tremblement intime, car il sait qu'il va terriblement souffrir : qu'un tourment semblable à celui de l'antique pythonisse va crisper ses nerfs et faire bouillonner dans ses artères un sang enflammé; qu'une lutte acharnée entre la Pensée et le Verbe va se livrer dans sa poitrine grosse d'orages. Robinet n'a rien à redouter de tout cela. Ses armes ordinaires sont moins périlleuses à manier. Il se borne à revêtir d'une expression nette et concise le tissu pressé d'une logique impénétrable. Sa phrase est incorrecte mais sobre, inégale mais limpide. Il choisit avec une rare adresse le terrain sur lequel il veut placer la question. Il le sème de piéges habilement masqués : à force d'imperceptibles déviations, il en évite toutes les cavités, tous les plis. Puis il ne s'anime jamais que dans une juste mesure. L'indignation lui vient à propos, et entre deux pauses également ménagées. Cette colère qui l'agite, il en avait besoin pour assurer sur ses jambes quelque dilemme boiteux. Il s'attendrit..... vous pouvez hardiment jurer qu'il voit sa cause perdue en droit. Dans les rares occasions où il exhume ainsi les anciennes ressources de la comédie oratoire, ne vous prenez pas, de grâce, aux chevrotements de cette voix émue, à ces lèvres qui tremblent, à ces accents si profonds : ne donnez pas dans tout ce désordre dont chaque effet est calculé d'avance. Dût-il pleurer, dût-il s'évanouir, gardez à d'autres qu'à Robinet l'aumône de votre compassion et les sympathies de votre sensibilité crédule. La buvette guérit chaque jour une demi-douzaine de pamoisons semblables; et quant aux larmes, elles sèchent plus vite sur la joue de l'avocat que sur celles d'une jeune veuve, ou dans le mouchoir d'un héritier collatéral.

Tel est aujourd'hui Me Robinet; l'*honorable* Robinet sera demain un tout autre personnage.

Devenu législateur, notre homme, s'il n'abandonne pas entièrement le Palais, y paraît du moins à de beaucoup plus rares intervalles. Il donne, on le voit, à sa parole un prix plus haut, et ne la prodigue plus aux difficultés procédurières de la saisie, aux contestations assises sur l'étroit chaperon d'un mur mitoyen. Des intérêts majeurs, un scandale extraordinaire ou un procès de presse l'arrachent seuls à la majesté de son repos : dans le premier cas, soigneux de sa fortune; dans le second, de sa renommée; dans le troisième, de sa position politique.

Cette position est superbe; soit qu'il se drape d'abord dans sa toge sombre du tribun incorruptible; soit qu'il endosse sans *conversion* préalable le frac doré du courtisan ; soit qu'il revête alternativement ces deux costumes ou même les unisse en quelque amalgame imprévu. Sa domination ne tient pas tant à la couleur ou à la solidité de ses opinions, qu'à cette merveilleuse faculté dont la nature et l'habitude l'ont doué, de développer en périodes suffisamment allongées et décentes un raisonnement bon ou mauvais.

On n'a pas encore apprécié convenablement le pouvoir que cette faculté, toute de forme et qui n'est l'indice d'aucune supériorité réelle, confère à l'heureux improvisateur; le diplomate le plus consommé, l'homme d'affaire le plus retors, le militaire le plus expérimenté, l'industriel aux conceptions les plus vastes, sont écrasés net, s'ils ne la possèdent point, par le premier Démosthènes gascon que le coche de Toulouse ou de Bordeaux vomit sur la tribune. Ce nouveau venu, le front haut, sans pudeur ni vergogne, — esprit d'autant plus apte à recevoir qu'il est plus parfaitement vide, — soutire bientôt aux uns et aux autres le plus clair de leurs pensées et de leur savoir acquis : supérieur à chacun par l'éclat qu'il vole à tous, riche du savoir et des convictions qui lui manquent, universel en vertu de sa nullité encyclopédique. D'elle en effet lui vient son infatigable souplesse; et, grâce à cette dernière, toujours apte à subir sans résistance les idées d'autrui, l'avocat peut produire ensuite, comme lui appartenant, celles qu'il a seulement serties dans le ductile métal de sa parole complaisante : — franchement, lorsqu'il revendique ainsi une paternité impossible, cet eunuque de l'intelligence devrait-il aussi souvent être pris au sérieux?

Il l'est néanmoins, et la loi se fait d'ordinaire sous l'influence de ces hommes chez qui toute droiture de sens, toute sûreté de dialectique est détruite par la discussion mesquine du prétoire et par l'habitude de ses ergotages déloyaux. Elle se fait au hasard de la parole, et tel bill désastreux, dont les effets pèseront vingt ans encore sur la patrie, n'a d'autre origine qu'une rivalité de barreau transportée à la tribune nationale. C'est donc une lacune à combler dans plus d'un *Exposé de motifs*, que d'y ajouter, comme un arrêt de cour royale, le nom des avocats plaidants; on saurait du moins, ce point éclairci, à quoi s'en tenir sur le mérite de la décision parlementaire.

Cette première inconséquence des mœurs modernes conduit à une autre non moins grave, non moins bouffonne, voulais-je dire. Après avoir laissé l'avocat s'ériger en législateur, on lui a livré sa part du pouvoir exécutif. Comme vont les choses ! une ordonnance royale peut, d'ici à quelques années, transformer notre héros en secrétaire d'Etat! O Sully, Richelieu, Mazarin, Colbert, Louvois, Lyonne ! saluez alors votre successeur Robinet ! Demandez-lui compte de son éducation diplomatique commencée à l'âge où l'on n'apprend plus; qu'il vous dise où il a pu s'instruire dans l'art de la stratégie par protocoles, devenue science entre vos mains. Votre naissance ou du moins les hasards de votre vie vous avaient formés pour le rôle que vous avez rempli. Une ambition vulgaire, des considérations d'un ordre inférieur ne vous l'avaient pas fait briguer tout à coup. Aussi, préparés de longue main, versés dans les traditions d'une autorité régulière, vous connaissiez les habiles nuances d'une promesse indirecte, les menaces équivoques d'un froid silence; vous saviez comment on s'oublie en épanchements utiles, et comment on profite d'une réserve indiscrète; toutes les réticences, en un mot, et tous les mystères des hautes transactions confiées à vos soins. L'histoire vous avait livré ses trésors. L'étiquette, profondément étudiée, vous prêtait ses ressources immenses cachées sous quelques formes puériles. Complément de la science du droit des gens, symbole des rapports internationaux, en vous donnant mille excellents moyens d'apprécier le tact et la valeur des hommes, elle facilitait les négociations délicates dont vous étiez chargés. Combien dignement vous voilà remplacés par ce parvenu bavard qui canonise Louis XII aux dépens de Louis IX, présente sans façons le calembour aux réceptions royales, et sollicite en vain, dans un excès de familiarité maladroite, le tutoiement d'un grand d'Espagne ou la poignée de main qu'un lord sourcilleux garde à ses pairs !

Sous le portefeuille que je lui ai ainsi accordé par anticipation, Robinet doit à coup sûr fléchir et succomber. Un an, six mois, trois jours peut-être suffiront pour user jusqu'à la corde de son parlage chargé d'oripeaux, et pour mettre à nu l'ambitieuse pauvreté de cette organisation toute d'apparat. La haute magistrature presse alors ses rangs et donne dans ses caveaux funèbres un suprême asile à cette momie du pouvoir. Miséricordieux pour son dernier sommeil, n'invoquons pas la loi du talion contre Robinet, maintenant réduit à écouter. Que la plaidoirie des autres lui soit légère !

On peut, eu égard aux dimensions du cadre qui m'est accordé, se plaindre que j'aie donné trop de place à une figure isolée, et pris comme type d'une profession l'existence la plus en dehors de ses conditions ordinaires. J'ai eu pour cela mes raisons ; elles paraîtraient sans

[1] Qui défendait aux avocats de se faire payer. — Voyez les *Annales* de Tacite, liv. XI.

réplique à Robinet s'il était chargé de les faire valoir, mais ma bonne foi ne me permet pas de les invoquer ici.

L'*avocat industriel*, auquel le prêt de quelques milliers de francs inféode un avoué pressé de payer son étude, aurait dû passer sous mes crayons. Occupé moyennant finance, cet homme arrache à la confiance forcée des clients l'intérêt au denier cinq des capitaux employés dans cette opération purement commerciale. Ne doit-il pas se moquer *in petto* des usuriers pour lesquels il lui arrive de plaider, usurier lui-même, et cent fois plus habile?

L'*avocat spécial* a composé des commentaires en vingt volumes sur le titre III du Code civil. Ce titre compte dix articles. L'avocat spécial tire du peu qu'il sait trop le droit d'ignorer parfaitement tout le reste. A quarante ans, il est décoré.

L'*avocat officiel* l'est beaucoup plus tôt. Député tout d'abord incommode et hargneux, il vote aujourd'hui le budget avec une activité silencieuse, plaide en bloc les procès d'une administration publique, perd ses causes au Palais, et gagne à la chambre les honoraires politiques qui lui arrivent sous forme de traitement.

L'*avocat républicain* fraternise avec tous ses clients, qui le tutoient et qu'il ne peut discipliner. On le rétribue d'ordinaire en accolades furibondes, en *réclames* de journaux. Expliquez maintenant les récriminations ingrates de quelques galériens politiques. Ils prétendent, sous le bâton des argousins, qu'il en coûte cher d'avoir pour défenseur ce citoyen magnanime.

L'*avocat légitimiste* est rubicond et gouailleur, galant et spirituel *quand même*. Il plaide peu et du bout des doigts, défend les gazettes pures et les complots bien nés à coups de petites épigrammes charmantes; il fait rire aux larmes les bons jurés, et reçoit d'eux, en échange des douces heures qu'ils lui doivent, un verdict infailliblement conçu en ces termes : Oui, *l'accusé est coupable*.

Il faut bien que tout le monde s'amuse, et le ministère public à son tour.

L'*avocat sténographe*, serf laborieux d'un journal judicaire, déjeune de quelque petit scandale, dine d'un gros meurtre, et, par un cumul harmonieux d'industries respectées, soupe (quand il soupe) de vaudevilles ou de mimodrames. Il nage en perfection; les bals masqués n'ont pas de plus impétueux galopeur; et les bayadères du Mont-Parnasse ou de l'allée des Veuves qu'une pantomime extra-légale a brouillées avec les sergents de ville trouvent en lui un protecteur zelé.

Que si nos griffes avaient pénétré plus avant, elles eussent rencontré l'*avocat local*, dont la renommée sans ailes remplit la maison qu'il habite, mais n'en dépasse jamais le seuil. Lorsqu'il, a soulevé les passions chicanières de ce monde étroit, bouleversé la loge du portier, mis le premier étage en révolte contre son bail, le second en hostilité avec le troisième, et porté jusque dans la mansarde, où perche la grisette, je ne sais quelle fureur d'*exploits* non amoureux, l'avocat local déménage. Un savant calcul d'économie et de statistique lui révélé qu'un éleveur de procès doit, pour éviter l'hôpital et les coups de bâton, — dans l'intérêt de sa bourse et dans celui de ses os, — changer tous les trois mois de domicile, d'horizon et de clients.

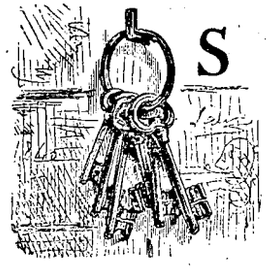
Plus avant encore, nous arrivions à l'*avocat de prisons*, dont le cabinet a des succursales chez tous les taverniers de la Cité, chargés de rabattre pour cet homme le gibier qu'il dispute aux bagnes. Une spéculation ténébreuse lui livre en outre, pieds et poings liés, les criminels fameux dont le geôlier dispose : marché bizarre qui rappelle les ventes de *bois d'ébène* conclues dans l'île de Gorée ou sur les côtes de Loango. C'est aussi la vie, la chair, la liberté des hommes dont trafique l'avocat de prisons. Le négrier et lui ont d'ailleurs une manière commune d'apprécier leur horrible marchandise. Plus elle est noire, mieux ils la payent.

Enfin, j'aurais pu ajouter à ceux-ci une foule d'autres *chiquanous* subalternes, parmi lesquels il faut bien nous garder d'oublier l'avocat que sa profession a repoussé; pauvre diable tué par la concurrence; et qui, après avoir sans succès étalé dans le bazar des Pas-Perdus sa loquèle au rabais, tombe, de chute en chute, jusque dans l'humble poussière de quelque greffe, ou bien sous l'échoppe de l'écrivain public, — à moins toutefois que le patronage administratif ne s'empare de cette incapacité si bien éprouvée. Presque toujours il en est ainsi. Pour un protecteur, en effet, quelle étoffe serait aussi facile à tailler? L'avocat manqué, c'est le papier complaisant qui, sous les doigts de l'escamoteur, devient tour à tour carafe, bonnet carré, vaisseau de ligne, moulin à vent, arc de triomphe ou cage à poules; on en fait, avec un égal succès, un commissaire royal, un sous-préfet, un inspecteur des haras, un employé des postes, un directeur d'hôpital, un entrepreneur des tabacs, un maître des requêtes, un magistrat de police. L'avocat manqué n'est bon à rien : c'est dire assez qu'il est de nos jours propre à tout.

LE GARDE DU COMMERCE

PAR

A. LE CLERC



Si l'art du comédien disparaissait jamais de la surface de la terre, si jamais on mettait en doute son utilité, ou si, faute d'acteurs ou faute de pièces, on venait à le délaisser comme une vieille charte qui a fait son temps, on serait toujours sûr de le retrouver dans l'âme de cette variété d'officiers publics qu'on appelle le garde du commerce.

J'avoue en toute humilité que je ne sais à quelle époque faire remonter la florissante institution de la contrainte par corps; mais, ma faible érudition n'ayant rien rencontré de semblable dans les vieilles monarchies ou républiques de la Grèce et de Rome, j'ai pensé que notre ère de progrès, notre civilisation, comme on dit aujourd'hui, devait avoir tout l'honneur de cette découverte, à moins qu'elle ne nous vienne directement de quelques peuplades hyperboréennes, ce qui ne serait pas impossible, mais ce que j'ignore complétement. Quoi qu'il en soit, elle a passé dans nos lois, et elle fait le fond de plusieurs articles de la législation commerciale, que nos fabricants de codes aient eu l'esprit de l'inventer, ou seulement celui de l'adopter. Il ne viendra à la pensée de personne de contester l'importance et l'utilité de cette pénalité, dont les résultats sont de mettre au pouvoir discrétionnaire d'un créancier l'honneur, la liberté, la vie d'un malheureux trompé dans ses opérations de commerce, et qui, par suite de ces revers, n'a pu payer une échéance de 200 francs. Dans cette prison, que la prévoyance paternelle de l'Etat entretient dans un des quartiers éloignés de Paris et dans toutes les villes du royaume, et qu'elle ouvre obligeamment devant toute requête d'escompteur et d'usurier, le malheureux qu'atteint la contrainte par corps se verra enlever les dernières chances qui lui restaient de faire face à ses affaires; cette captivité à laquelle le condamne un jugement du tribunal de commerce, en le forçant de faire trêve à ses occupations, lui ravira ses ressources dernières, elle le mettra dans l'impossibilité de pourvoir à l'éducation de ses enfants, aux besoins de sa famille; elle le réduira au désespoir, elle le fera mourir peut-être : mais qu'est cela en présence des graves intérêts de satisfaction que le créancier a droit d'exiger? Un débiteur compte-t-il encore parmi les membres de la famille humaine? peut-il réclamer comme un autre sa part d'air et de soleil? et doit-on, quand il y a des créanciers dans le monde, penser à autre chose qu'à donner à ces derniers les moyens de torturer et d'emprisonner ceux qui, par le seul fait d'une lettre de commerce en souffrance, ont cessé d'être hommes pour devenir prisonniers? C'est là de la juste et digne morale; et décidément c'est bien à nos législateurs qu'il faut faire honneur de l'invention de la contrainte par corps, qui elle-même a amené l'invention de la respectable classe des gardes du commerce.

Le garde du commerce est à la législation commerciale ce que le gendarme est à la législation criminelle. Tous deux ont pour fonctions d'assurer l'exécution d'une certaine pénalité. La seule différence qui existe entre ces deux officiers publics, c'est que l'un exerce sur le simple mandat du procureur du roi, ou même de son propre mouvement, tandis qu'au garde du commerce il faut un arrêt en bonne forme, un jugement de prise de corps bien et dûment prononcé et signifié, au bas duquel on lise la phrase sacramentelle : Mandons et ordonnons à tous officiers de la force publique de veiller à son exécution, d'y prêter main-forte lorsqu'ils en seront légalement requis. Toutes les minutieuses formalités qui pré-

cèdent le prononcé de l'arrêt ne le regardent en rien; il n'a pas à s'inquiéter des protêts, des oppositions, des significations : tous ces mille petits réseaux dont la procédure commerciale entoure le pauvre débiteur afin de doubler et tripler la dette qu'il ne peut déjà parvenir à payer simple, tout cela n'est pas son affaire; mais lorsque le procès est arrivé à sa fin, lorsque le jugement de prise de corps est rendu, et pour le commerçant qui a signé un billet à ordre, et pour le jeune homme qui a oublié de payer une lettre de change, la délibération est aussi brève que les formalités préliminaires ont été longues, le tribunal de commerce a terminé avec le débiteur, qui n'est plus réputé digne de l'occuper plus longtemps, et au moyen de son terrible *Mandons et ordonnons*, elle le livre au garde du commerce, exécuteur des hautes œuvres de sa justice, qui se charge du dénoûment de l'affaire.

Les divers dossiers d'arrestation, à mesure que l'huissier les remet au garde du commerce, sont classés par ce dernier en deux catégories bien distinctes : ce sont, comme il les appelle, les bons enfants et les récalcitrants. La première catégorie, comme on le voit, comprend les arrestations faciles à opérer, celles pour lesquelles il n'est pas besoin de frais d'esprit et de ruse celles pour lesquelles il n'y a pas à récolter d'injures, de coups de canne ou autres petits désagréments qui s'attachent à sa profession. Presque tous les commerçants, les jeunes gens qui courent leur seconde année de majorité, et généralement tous ceux qui en sont à leur première lettre de change, entrent de droit dans cette première classification. Pour s'assurer de tous ces menus détails d'âge, d'intérieur, de position et de caractère, le garde du commerce a sous ses ordres une petite meute de recors qu'il lâche autour de la maison où est supposé demeurer celui qu'il s'agit d'*empaumer*. Elle a mission de pénétrer sous un prétexte quelconque auprès de la victime, ou, tout au moins, d'aller aux informations près de ses portiers ou de tous ceux qui peuvent avoir le plus de facilités à l'approcher. A l'aide de ces renseignements, si peu importants qu'ils soient, le garde du commerce, avec la finesse que lui donne l'habitude de son métier, sait déjà à qui il a affaire, il vous dira résolûment combien d'heures, de jours, ou de mois, lui sont nécessaires pour prendre son homme, et presque toujours l'événement lui donne raison. Après avoir ainsi improvisé son plan d'arrestation, il relègue le dossier dans le casier commun, jusqu'à ce que son rang de date amène le jour fatal qu'il s'est désigné pour agir.

Il est donc rare que la visite des gardes du commerce suive immédiatement la remise entre leurs mains du dossier d'arrestation; ceci est encore une de leurs tactiques, un de leurs plans d'attaque. Le débiteur qui est sous le coup de la prise de corps, et qui, par conséquent, s'attend à être arrêté du soir au lendemain, fût-il doué du caractère le plus débonnaire, ne peut s'empêcher de prendre quelques précautions pour retarder le terrible moment de sa déportation à l'hôtel de la rue de Clichy. Mais, si quelques jours se passent sans avoir entrevu la moindre figure suspecte, s'il n'a pas été épouvanté par quelque apparition sinistre, le pauvre débiteur se rassure un peu; il songe à glorifier l'obligeance de son créancier, il voit dans ses rêves l'image d'un protecteur inconnu qui lui a fait la gracieuseté de payer sa lettre de change, il songe à toute espèce de choses, excepté à celle qui est vraie. Peu à peu, les précautions s'éloignent, il s'accoutume à l'idée qu'il ne doit plus rien, qu'il n'a plus de dangers à courir, il oublie même qu'il a jamais dû, et un jour, après une longue rêverie où il a donné l'essor à toutes ses pensées de bonheur, de liberté, d'espérance, de désir, il entr'ouvre sa fenêtre précieusement fermée jusqu'à ce moment, il se penche sur son balcon pour recevoir un rayon de soleil et saluer le retour de la belle saison.

A peine quelques secondes se sont écoulées, que la porte retentit frappée de deux coups bien légers, bien discrets, comme ceux d'un signal attendu et aimé; toute idée de danger est tellement éloignée de la pensée du débiteur, qu'il se précipite pour ouvrir.

Un homme entre, l'air humble et respectueux, le chapeau bas, le corps plié jusqu'à terre. « C'est bien M*** à qui j'ai l'honneur de parler? »

A peine le oui attendu est sorti de la bouche du maître du logis, que la porte, qui n'a été que légèrement repoussée sur l'inconnu, s'ouvre de nouveau comme d'elle-même, et qu'un second personnage se trouve tout à coup à ses côtés.

Et on n'a pas eu le temps de s'enquérir de son nom et du motif de sa visite, qu'il l'a fait déjà connaître dans les termes suivants :

« Monsieur, dit-il en soulevant la partie basse de son gilet, qui recouvre une ceinture bleue, sur laquelle sont bordées deux baguettes en argent, signe distinctif de ses fonctions, je suis officier public, garde du commerce, et comme tel, porteur d'un jugement qui vous déclare débiteur de certaine somme, qui, faute d'être payée sur l'heure entre mes mains, vous constitue en état d'arrestation. »

Ces paroles sont prononcées avec une telle douceur, avec un tel air de bonhomie, d'intérêt et presque d'affliction, car, nous l'avons dit, le garde du commerce est de tous les comédiens de notre époque, si riche en comédiens de tous genres, celui qui sait le mieux composer son visage, qu'on croirait que sa visite a eu pour objet de vous annoncer un de ces malheurs très-remédiables, comme, par exemple, la mort d'un vieil oncle qui laisse une succession d'un million. Que devient le pauvre débiteur à l'audition de ces terribles paroles? il tempête, il éclate; il maudit son créancier, il s'exhale en injures contre le tribunal de commerce, contre les recors, contre la nature entière, il tonne contre la violation du domicile et déclare qu'il refuse de marcher.

C'est là l'espèce furieuse des débiteurs faciles; le garde du commerce, qui a tout prévu, tient en réserve une foule de réflexions, plus ou moins philosophiques, pour tâcher de vaincre sa résolution. Il lui fait espérer que ce n'est là qu'une petite mesure de satisfaction donnée à son créancier, qui ne tardera pas à se laisser fléchir, ou bien il l'engage à faire quelques démarches auprès de ses amis, auprès de ceux qui s'intéressent à lui, pour obtenir la somme qui lui est demandée; il lui offre de faire tous ses efforts pour arriver à concilier cette malheureuse affaire. Rarement le calme et le sang-froid du garde du commerce ne viennent pas à bout de la colère de son prisonnier; battez-le, il supportera tout, il vous dira : *Frappe, mais écoute;* car il sait son histoire grecque; il s'écriera comme l'huissier à l'Intimé : *Frappez, j'ai quatre enfants à nourrir*. Il faut que le garde du commerce ait été bien maltraité pour recourir à cette force publique que la phrase sacramentelle de M. le président du tribunal séant à la Bourse met à la disposition d'un de ses officiers, et dont il a le droit, en cas d'urgence, de requérir l'intervention.

Le caractère, le ton, les manières du garde du commerce se mettront au contraire en complète harmonie avec celui qu'il a mission de transporter à l'hôtel de Clichy. Il se pliera à toutes ses volontés, à toutes ses

exigences, comme s'il voulait se faire pardonner le rôle dont il est chargé; il tâchera de lui abréger la longueur de la route en lui parlant littérature, science, arts, industrie, car il peut tenir une conversation raisonnable sur tous ces divers sujets; il satisfera tous ses caprices, hormis un seul pourtant qu'il sera impossible d'obtenir de son désir de vous obliger, celui de suspendre l'arrestation de vingt-quatre heures. Sur ce point le garde du commerce, quelle que soit la confiance que vous lui ayez inspirée, sera inflexible, et il vous répondra d'un ton contrit : « Du moment que nous nous sommes vus, nous ne pouvons plus nous séparer. »

Quelquefois le garde du commerce, laissant de côté le ton dolent et plaintif, se présente à sa victime l'air gai et joyeux, le sourire sur les lèvres, la plaisanterie à la bouche. Dernièrement un garde du commerce, en train d'arrêter un jeune homme qui ne faisait pas mine de vouloir se rendre de très-bon cœur et refusait presque son invitation, se mit à lui dire, en accompagnant son bon mot de son plus agréable sourire :

—Eh! monsieur, de quoi pourriez-vous vous plaindre, n'avez-vous pas reçu tous les sacrements?

— C'est juste! s'écria celui-ci, dont la tristesse ne put tenir à cette saillie inattendue, partons donc.

Il partit, en effet, escorté d'un côté par le garde du commerce, de l'autre par son acolyte. Arrivé au détour de la rue, il aperçut un fiacre dont le cocher, à leur approche, s'empressa d'ouvrir la portière : au même instant deux hommes, sortant on ne sait d'où, parurent tout à coup, et, sans mot dire, vinrent prendre place dans la voiture.

— Quels sont ces gens? s'écria alors le jeune homme.

— Ne voyez-vous pas, monsieur, répondit le garde du commerce, continuant son agréable plaisanterie de tout à l'heure, que ce sont messieurs les croque-morts chargés de vous enterrer, et que vous êtes dans le corbillard de la dette?

En effet, pour se passer dans les règles, toute arrestation doit être faite par le garde du commerce d'abord, ensuite par trois recors qui, dans l'argot de justice, prennent les noms de praticien, et enfin par un juge de paix. De juge de paix on s'en passe le plus souvent; on ne le fait guère intervenir que dans les grandes et difficiles occasions. Lorsque ce cas arrive, comme il pourrait fort bien se faire que le juge de paix de tel ou tel quartier, à une heure dite, n'eût pas ou le temps ou la volonté de se déranger, pour se rendre au désir de messieurs les gardes du commerce, ils ont à leur solde et à leur réquisition, pour remplir cet office, une espèce de juge de paix à eux, ayant à peu près le caractère officiel

de cet état, petit vieillard qui borne l'œuvre de son ministère à les accompagner dans toutes leurs courses, à les assister dans toutes leurs arrestations.

Une fois entré dans le fiacre, où sont venus prendre place avec vous le garde du commerce et ses trois praticiens, vous êtes déjà à moitié prisonnier, la première porte de l'hôtel de Clichy s'est refermée sur vous. Encore un moment, les définitives formalités de votre incarcération seront terminées, et tout sera dit. Ainsi profitez de ce dernier moment de liberté qui vous reste, dites un suprême adieu à la vie parisienne, aux indolentes flâneries sur le boulevard de Gand, aux joyeux dîners chez le restaurateur que vous affectionnez. Vous obtiendrez du garde du commerce de finir joyeusement votre journée, à la charge d'avoir lui et les siens pour compagnons inséparables de votre dîner et de vos courses, et d'abord d'être conduit en *référé*.

La formalité du *référé* consiste à être amené au Palais de Justice devant le président du tribunal civil; là, si vous avez des objections à élever contre votre arrestation, vous êtes admis à les exposer, et le président y fait droit ou les rejette; sinon votre visite au Palais de Justice se borne à demander un certain temps de répit avant d'être écroué à la maison pour dettes. Au moyen de cette autorisation, il vous reste quatre et même cinq heures de quasi-liberté que vous pouvez employer, toujours escorté de votre fidèle garde, à faire des démarches pour obtenir de votre créancier votre élargissement, ou à porter votre dernier toast d'homme libre.

Mais ces derniers instants passent vite; cinq heures approchent, et cinq heures est le terme fatal des plus longs délais; passé ce moment, en maison qui se respecte, l'hôtel de la *Dette* ne reçoit plus de pensionnaires. Alors vous remontez dans votre fiacre, la voiture s'ébranle et bientôt s'arrête devant le n° 48 de la rue de Clichy, sur lequel s'agite le drapeau administratif qui indique que vous êtes devant une maison de l'État. A votre aspect les portes s'ouvrent, et surtout se referment; vous entendez un bruit de grilles, de verrous, vous respirez une odeur de captivité, vous êtes entouré d'une armée de geôliers qui vous mesure des yeux et prend votre signalement. Votre garde du commerce n'a plus qu'un dernier service à vous rendre, celui de dresser procès-verbal de votre arrestation, d'écrire votre nom sur le grand livre des prisonniers pour dettes, et enfin de vous délivrer votre certificat d'écrou; cette formalité remplie, il vous fait ses adieux, vous êtes enterré.

Mais ce sont là les arrestations faciles, les arrestations pour lesquelles le garde du commerce dédaigne de mettre au jour les grands moyens d'adresse et de ruse que le ciel lui a départis lorsqu'il lui a dit : *Iste eris*, tu seras garde du commerce. Notre officier civil affecte un souverain dédain pour ces sortes d'affaires, qu'il traite, comme on dit, du haut de sa grandeur. Mais vienne une affaire importante et difficile, vienne le dossier d'un débiteur récalcitrant, dont on renomme l'habileté à mettre en défaut toutes les poursuites, à échapper à toutes les recherches, véritable protée insaisissable qu'on rencontre partout le dimanche et les jours fériés, et qu'on ne voit les autres jours nulle part qu'aux Tuileries, parce que les Tuileries sont lieu de refuge, homme introuvable, sans demeure fixe parce qu'il les a toutes, voilà bien ce qu'il faut au garde du commerce. Plus la difficulté est grande, plus il y a de péril à courir, plus l'émulation du garde du commerce est excitée. Son honneur est en jeu, car lui aussi travaille pour ce quelque chose d'indéfinissable qu'il appelle honneur; tel de ses confrères a mis trois mois pour opérer une arrestation du même genre que celle qui lui est confiée; à quelle *gloire*, à quelle *considération* n'aura-t-il pas droit s'il parvient à le faire en moitié moins de temps? Cette affaire fera du bruit, elle sera répétée par tous les journaux, sa réputation d'habileté sera établie, sa supériorité sur ses rivaux proclamée, et le souvenir de son action d'éclat vivra dans les annales et archives de la confrérie. Avec de pareilles idées, peut-il y avoir rien d'impossible au garde du commerce? Il y a quelques années, l'un d'eux, qui avait laissé échapper une importante arrestation sur laquelle il comptait, et dont il s'était vanté comme d'une affaire conclue, ne voulut pas survivre à ce qu'il appelait son déshonneur et se brûla la cervelle.

Le garde du commerce chargé d'une grave et difficile exécution ne s'appartient plus. Il est tout entier à l'affaire qui réclame ses soins. Le jour il médite son plan d'attaque, la nuit il n'en dort pas, ou s'il vient à succomber à une longue insomnie, il en rêve encore, et plus d'une fois il a dû à un songe un bon conseil pour l'aider dans ses projets.

Les moyens que le garde du commerce met en jeu pour arriver à un débiteur récalcitrant sont inépuisables; outre un grand fonds de ruse et d'invention, ils accusent encore une grande connaissance du caractère de l'individu qu'il doit arrêter.

S'agit-il d'un jeune homme coureur d'aventures, amoureux de plaisirs et de danse, le garde du commerce attend patiemment la saison des bals; et, un soir que le débiteur se sera laissé aller à suivre la foule bigarrée et frémissante des masques entassés dans la salle de Musard, une jeune Camargo à la taille gracieuse et élancée, aux gestes empressés, viendra le lutiner, s'attacher à ses pas, se lancer à sa suite dans le galop infernal. Enchanté de sa conquête, le jeune homme offre un déjeuner qui est accepté après quelques instants. A sept heures du matin, l'amoureux en est encore à implorer qu'on veuille bien quitter un vilain masque qui ne sert qu'à cacher des traits adorés. « Il faut donc vous obéir! » répond une voix qui va droit à l'âme de l'amoureux. Au même instant le masque tombe, la ceinture de la Camargo se dénoue et laisse voir une autre ceinture bleue sur laquelle sont brodées deux baguettes en sautoir; trois hommes auxquels on n'avait pas encore pris garde s'avancent et entourent l'amoureux, qui ne s'aperçoit de la réalité de ce qui lui arrive qu'en entendant le fatal : « Je vous arrête, » proféré par la bouche de sa conquête, le garde du commerce.

S'agit-il d'une de nos célébrités artistiques ou littéraires, toujours à la recherche du fabuleux Pactole, ayant des fantaisies de grand seigneur, dévorant en un jour une fortune d'un mois de travaux, et ne conservant de ces moments d'opulence que des lettres de change non payées, le garde du commerce aura bientôt trouvé le moyen d'arriver jusqu'à lui et d'enchanter le cerbère qui garde sa porte. Affublé de l'habit noir d'un éditeur à la mode, il se présentera en compagnie de quelques sacs d'écus, sous le prétexte d'acheter l'œuvre à laquelle notre écrivain met la dernière main, et que le public attend avec une si grande impatience. Il n'y a pas de porte fermée pour un homme qui se présente en aussi bonne compagnie, et quelques moments après l'auteur roule vers la rue de Clichy et entre en possession du tranquille asile qui lui permettra d'achever paisiblement son œuvre commencée.

Aujourd'hui gros capitaliste enrichi dans la banque, demain pauvre vieillard implorant l'aumône à votre porte; tour à tour oncle d'Amérique visitant un neveu qu'il n'a vu depuis longues années, garçon de caisse, messager amoureux, homme de robe ou homme d'épée, le garde du commerce apparaît sous tous les habits, s'affuble de tous les costumes; jeune ou vieux selon l'occasion, Normand, Picard, Gascon, il a l'âge de tous ses rôles, il possède tous les idiomes, parle toutes les langues. C'est bien le plus rusé, le plus adroit, le plus complet comédien qui se puisse rencontrer.

Une des arrestations les plus curieuses, et qui révèle toutes leurs ressources et la puissance de leurs expédients, est celle d'un cocher de cabriolet contre lequel existait depuis longtemps un jugement de prise de corps, et qui était parvenu à se soustraire jusque-là à toutes les recherches.

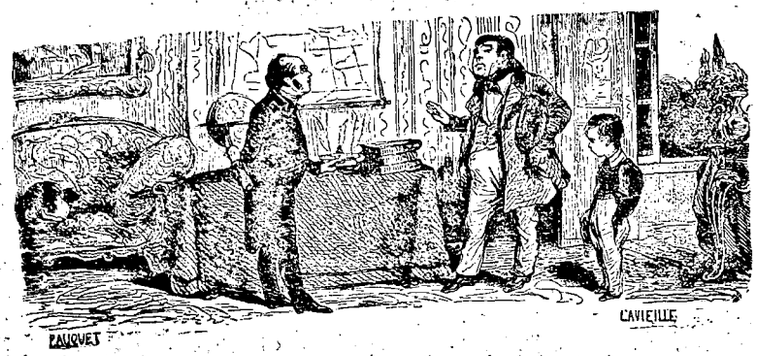
De guerre lasse, le garde du commerce avait momentanément suspendu ses poursuites, lorsqu'un jour, au retour d'une de ses expéditions, notre officier public l'avise, passant triomphalement sur son siége, à quelques pas de lui. Le faire descendre de sa voiture et l'arrêter en pleine rue, c'eût été ameuter la foule, qui n'est guère portée à prendre fait et cause pour les gardes du commerce; aussi prend-il un autre parti : il s'élance avec l'un de ses praticiens dans le premier cabriolet qu'il rencontre, pendant que son autre acolyte court au cocher qu'il s'agissait d'arrêter, lui jette dix francs, et lui désignant la voiture qui s'éloignait avec vitesse : « Pour vous, s'écria-t-il, si vous parvenez à la rattraper. » Le cocher se hâte de faire place à ce riche inconnu; de la voix, du geste, il gourmande son cheval, qui part de son plus grand galop; on traverse le boulevard, on longe la rue du Mont-Blanc, enfin, vis-à-vis le n° 48 de la rue de Clichy, l'inconnu saute sur les rênes, et, les tirant à lui, retient court l'élan du cheval. Quelques secondes après, le cocher était *enterré* à la prison pour dettes.

Le prix tarifé d'une arrestation simple est de cent francs. Le *référé* en rapporte huit. Un garde du commerce bien posé, et qui aurait fait ses preuves, pourrait arriver à un revenu annuel de six ou huit mille francs. Heureusement pour lui, le casuel vient tripler et même quadrupler cette somme. Il est tel créancier qui, pour activer les poursuites du garde du commerce, l'intéresse pour un cinquième ou un sixième dans sa dette. On cite l'arrestation d'un riche fournisseur qui a été payée le prix énorme de dix mille francs. On dit même, mais nous prévenons que nous nous faisons l'écho de ce bruit sans y ajouter la moindre croyance, que le débiteur concourt parfois à grossir le chiffre de son revenu, et qu'à un certain prix il obtient que son arrestation soit différée d'un temps plus ou moins long, ou, mieux encore, il achète un délai qui lui permet de passer en Belgique ou à Londres.

La liste civile annuelle du garde du commerce finit, au moyen de tous ces petits crédits supplémentaires, par être assez ronde pour lui permettre d'avoir un cheval et un cabriolet, dans lequel les dimanches et les jours fériés il va se pavaner aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne, puissance invisible pour tous comme le bravo de Venise. Après deux ou trois ans d'exercice, il achète, sur ses économies, une maison de campagne. Après dix ans, il a cent mille écus de fortune placés sur l'Etat, il vend sa charge de vingt à cinquante mille francs; il habite le Marais et marie sa fille au limonadier qui lui fait sa partie de piquet. Son fils, s'il en a un, est de droit avocat.

Retiré des affaires, le garde du commerce n'est plus reconnaissable; cette finesse, cette malice inépuisable, cette énergie dont il nous a donné tant de preuves, l'ont complétement abandonné; pendant dix ans de sa vie il a joué un rôle de comédien et il a possédé au suprême degré les qualités de ce rôle; mais tout en lui a fini avec la pièce.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.



LE MAITRE DE PENSION

PAR

ÉLIAS REGNAULT

La fille aînée des rois a subi bien des assauts, souffert bien des humiliations, dévoré bien des outrages, et pourtant, debout encore, l'Université gouverne toujours notre enfance, et préside aux destinées de l'avenir. C'est que, malgré tous ses défauts, le système universitaire a été sauvé par les défauts plus grands des systèmes qui ont prétendu lui faire concurrence. La vérité sur l'intérieur des colléges n'est pas très-belle à voir; la vérité sur l'intérieur des pensions est effrayante. Le collége est le principe de plus d'un vice, la pension en est le développement.

Au reste, hâtons-nous de le dire, ce n'est pas sur les maîtres que doit retomber le blâme, mais sur les familles qui font les maîtres ce qu'ils sont.

Une pension est un asile ouvert à la faiblesse des parents qui redoutent pour leur fils la discipline des colléges, à la faiblesse des enfants que les complaisances maternelles ont de bonne heure corrompus, à la faiblesse des intelligences rachitiques qui ont épuisé sans fruit toutes les formules universitaires. C'est l'hospice des infirmités intellectuelles et morales de toute une famille. Or ces infirmités sont incurables, et pour des plaies incurables un médecin est inutile. De pareils malades veulent un charlatan; le maître de pension doit l'être en dépit de sa conscience. On lui amène un enfant à redresser, et on plie l'enfant en sens contraire; on lui demande des conseils, et on lui impose une opinion; on exige de lui la vérité, et l'on s'offense de tout ce qui n'est pas mensonge. Pour le maître de pension, tromper, c'est vivre; ne pas tromper, c'est mourir. Dans ce cruel dilemme entre la vie et la mort, le choix est obligé; et c'est ainsi que les mêmes faiblesses qui ont rendu nécessaires les pensions rendent nécessaires les vices des pensions.

L'éducation est un fait social tellement sérieux, qu'on ne saurait assez déplorer de voir l'avenir des générations abandonné comme un jouet aux caprices d'une faible femme. La plupart des mères s'accoutument à considérer leurs enfants comme une propriété : c'est même celle dont elles se montrent le plus jalouses; car, pour gouverner cette propriété, il n'est pas besoin de la signature du mari. Aussi ne se font-elles pas faute, selon la définition romaine, d'user et d'abuser. Un enfant est un meuble qu'elles parent, qu'elles arrangent, qu'elles décorent pour s'admirer dans leurs œuvres; c'est tantôt une idole, tantôt un esclave : elles croient encore jouer à la poupée. On comprend qu'avec ces manies qu'elles appellent des principes elles n'envoient pas leurs fils au collége; mais on comprend aussi quelle suite de dégoûts elles préparent au maître de pension. Que de restrictions elles lui imposent en lui confiant leur propriété! Que de précautions elles accumulent! Elles font leurs réserves; elles prennent leurs garanties : chacune de leurs conditions renferme une clause résolutoire; chacune de leurs recommandations est un *sine qua non;* enfin elles tracent autour du maître un cercle d'entraves tellement resserré, que, dès le premier jour, son autorité se trouve compromise et son influence perdue.

Il y a bien des hommes qui sont femmes sous ce rapport. « Je suis le meilleur juge, s'écrie-t-on, de l'éducation qui convient à mon fils. » Eh! c'est là précisément ce que je vous conteste. Vous n'avez rien de ce qui convient à un juge. Un juge doit être impartial, et vous êtes passionné; un juge doit être fort, et vous êtes faible; un juge doit être clairvoyant, et vous êtes aveugle. Adorez vos enfants, puisque telle est votre fantaisie; vouez-leur un culte fanatique, encensez-vous dans votre image; mais n'entrez pas dans le temple de l'éducation, vous n'y commettriez que des sacriléges, vous n'y proféreriez que des blasphèmes.

Quelques naïfs provinciaux, quelques bourgeois de la rue Saint-Denis choisissent aussi la pension par des motifs d'économie. Ils s'imaginent, les bonnes gens, qu'ils n'auront à payer que le prix brut de la pension. Mais il y a dans ces budgets de famille, ainsi que dans les budgets de l'État, le chapitre des dépenses extraordinaires, supplémentaires et complémentaires; et la pension à bon marché rentre dans la classe des mêmes illusions que le gouvernement à bon marché.

Il y a dans la vie du maître de pension un moment bien doux : c'est lorsqu'il voit entrer dans son salon un étranger conduisant par la main un petit garçon de dix à douze ans. Et pourtant, avant de posséder ce nouveau commensal, avant d'ajouter une tête à son troupeau, combien de sots commentaires et d'impertinentes dissertations est-il contraint de subir! Aujourd'hui que la grande voix de la réforme s'attaque à tous les anachronismes de nos vieilles institutions, il n'est certes pas étonnant que l'esprit novateur veuille s'introduire dans l'éducation, c'est même par là que toute bonne réforme doit commencer. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que très-souvent des partisans acharnés du *statu quo* politique se donnent des airs de rénovateurs dans les détails de la vie domestique. Le défenseur immobile du juste-milieu dans la grande famille sociale se fait révolutionnaire dans sa petite feuille, d'autant plus opiniâtre dans ses réformes qu'il y apporte moins de logique.

Ces réformateurs sans principes sont pour le maître de pension les clients les plus désespérants. On les rencontre surtout parmi les médecins et les avocats; leur rhétorique fougueuse attaque sans pitié les plus graves questions. « Monsieur, s'écrie l'un d'eux, l'éducation universitaire est un contre-sens dans notre siècle. A quoi servent, je vous le demande, le grec et le latin, triste héritage des jésuites? Les sciences naturelles, monsieur, les sciences naturelles doivent former la base de toute bonne éducation. » Cette apostrophe est suivie d'une longue harangue physiologique, que l'instituteur se garde bien d'interrompre; car une des vertus de sa profession est de ne jamais avoir d'esprit mal à propos. Le père continue : « Surtout, monsieur, point de bigoterie, point de ces préceptes étroits qui obscurcissent l'esprit d'un enfant. D'abord, je n'entends pas que mon fils aille à confesse : ce n'est pas la peine qu'il revienne sur ses sottises, et je m'en rapporte à vous pour lui infliger des pénitences. »

A peine débarrassé de cet esprit fort, le maître de pension reçoit la visite d'une pieuse mère, qui vient s'adresser à lui parce que les colléges lui paraissent des antres d'irréligion; elle espère rencontrer dans une institution particulière les saintes traditions qui s'effacent, et quelques rayons de la foi exilée des colléges. Voilà donc le maître de pension obligé d'afficher autant de dévotion qu'il avait tout à l'heure montré d'indifférence. Il trouve des paroles onctueuses, cite à propos quelque texte de l'Évangile, déplore la corruption du siècle, et gagne un pensionnaire de plus.

Ainsi se passe sa vie, tiraillée en sens contraires, heurtée par les idées les plus opposées, et les acceptant toutes, pour n'en faire triompher aucune. Tous les préjugés s'adressent à lui, et il les caresse; toutes les vanités lui imposent leurs lois, et il s'humilie devant elles; toutes les faiblesses l'invoquent, et il leur promet son appui : ne l'accusez point d'hypocrisie : c'est la condition de son existence, c'est la loi de son être; c'est le chemin de sa vie, dont il ne peut s'écarter sans tomber dans un précipice. Que parlez-vous de vérité? Pour lui, la vérité serait un suicide.

Plus il compte d'élèves, plus il a de transactions à subir, de caprices à ménager, de passions à caresser. Son abnégation morale doit être en raison directe de sa recette, sa recette en raison inverse de sa probité.

On comprend aisément qu'au milieu de toutes les exigences qui l'oppriment il ne peut y avoir dans les études ni ordre ni unité. Comme la pension a été préférée pour ne pas subir les lois du collége, chacun apporte à la pension sa loi particulière. Il y a des élèves qui sortent tous les quinze jours, d'autres toutes les semaines; l'un sort le samedi soir, l'autre le dimanche matin, l'un avant la messe, l'autre après la messe. L'un apprend le grec et le latin, l'autre le latin sans le grec; l'un n'étudie que les langues vivantes, l'autre que les sciences naturelles; l'un suit la méthode Jacotot, l'autre la méthode Robertson, un troisième ne suit aucune méthode; c'est son père qui l'entend ainsi. L'anarchie est imposée au maître, et le maître accepte l'anarchie et s'en désole; et les élèves acceptent l'anarchie et s'en amusent. Anarchie dans les études, anarchie dans la discipline, anarchie dans les mœurs. Ceux qui veulent lutter contre ces nécessités entrent dans une voie terrible de fatigues et de combats. Beaucoup y succombent : quelques-uns, et ce sont de rares exceptions, en triomphent; le plus grand nombre accepte le joug et s'en trouve bien. Mais nul n'a mieux profité de son inaltérable dévouement aux pères de famille que l'honnête M. Moisson.

M. Moisson est un homme de cinquante ans, gros et rabougri, vif et sémillant malgré sa rotondité, remuant et loquace malgré ses prétentions à la dignité. Ses petits yeux brillants roulent sans cesse dans leur orbite, comme s'il était toujours en présence d'une bande d'écoliers indisciplinés. On voit qu'il est accoutumé à multiplier ses regards. Dans toute son allure, il y a un mélange de hauteur et de servilité, d'humilité et d'orgueil, qui témoigne que sa vie est un composé de ces deux éléments. Mais ils sont distribués à doses si égales, qu'on ne saurait dire si c'est en obéissant qu'il apprit à commander, ou en commandant qu'il apprit à obéir

A côté de lui fleurit, dans toute la béatitude d'une union bien assortie, madame Moisson, gardienne jalouse des clefs de la cave, dragon vigilant qui protége les farineux classiques contre les déprédations des domestiques et des écoliers. C'est elle qui manipule l'abondance, distribue les rations de pain, et découpe les viandes en surfaces égales, mais non sans se rappeler la définition géométrique de la surface : « C'est ce qui a longueur sans épaisseur. »

Madame Moisson paraît rarement au salon : c'est le garde-manger qui est son temple, la cuisine son sanctuaire. C'est là qu'elle reçoit les hommages des mères prévoyantes qui veulent étudier l'hygiène culinaire de la pension. Elle leur montre avec orgueil le bouillon surchargé de caramel, et se vante de n'y pas mettre d'oignon brûlé. Elle surveille avec une inquiète sévérité tous les mouvements des domestiques, leur dispute un moment de loisir, met la main à tout, tire profit de tout, et se glorifie, non sans raison, d'être la clef de voûte de l'établissement. Pour qu'un maître de pension réussisse, il faut qu'il se pourvoie d'une femme qui ne craigne ni l'odeur du charbon ni les taches de graisse. Celui qui

préfère les qualités aimables d'une compagne aux rustiques habitudes d'une servante ne fera jamais fortune; il n'aura même jamais la croix.

Madame Moisson se réserve aussi la direction de la lingerie. Son orgueil de ménagère se complaît à étaler, dans leurs compartiments de sapin, les trousseaux numérotés. Pour lui rendre justice, la blancheur du linge n'a rien d'équivoque, et les reprises ne sont pas trop apparentes. Mais nous sommes obligés de convenir que dans chaque trousseau il manque régulièrement deux ou trois serviettes. Comme les parents ne peuvent constater le déficit qu'à la sortie de l'élève, il est facile de le mettre sur le compte de l'étourderie naturelle au jeune âge, ou bien de l'imputer aux ravages du temps, plus destructeur encore qu'un écolier.

Il entre ainsi dans la discipline de la maison de prélever officiellement sur chaque trousseau, lors du départ d'un élève, une paire de draps pour le service de l'infirmerie. Or cette infirmerie est toute nominale; car, dans le cas de maladie grave, la maman reprend toujours son enfant chez elle, et pour les indispositions légères, l'écolier reste toujours à la lingerie, où on l'abreuve d'une tisane de bourrache et de chiendent, qui lui fait bien vite regretter le réfectoire.

Il n'y a pas de réclamation à élever contre cette contribution indirecte qui pèse sur les draps; c'est une condition énoncée dans le prospectus, et les prospectus sont comme les lois : tout le monde est censé les connaître.

Quoi qu'il en soit, cet article est d'un très-beau rapport pour madame Moisson. Fille de fermier, elle a conservé pour les amas de linge le goût fanatique des paysannes; aussi en a-t-elle pour le service de plusieurs générations : c'est un genre d'avarice rustique et primitif. Au lieu de cassette, on a une armoire. Cette passion pour le tissu de lin donne à madame Moisson un stoïcisme superbe lorsqu'on vient lui annoncer le départ imprévu d'un élève. Aux regrets de son mari, elle oppose cette puissante consolation : « Mon ami, c'est une paire de draps de plus. »

Le prospectus de M. Moisson contient quelques phrases ampoulées sur la nourriture du corps et de l'esprit. Mais dans sa maison le corps est mal nourri, l'esprit plus mal encore; et cependant ses classes sont pleines, ses dortoirs encombrés : c'est qu'il a fait une longue étude des fantaisies et des caprices maternels, qu'il exploite avec une rare habileté. Nul ne connaît avec plus de précision le degré de complaisance et de flatterie qu'il faut toujours témoigner à l'enfant qu'on amène; nul ne sait plus adroitement rendre compte de la conduite d'un élève dont un autre ne saurait que faire : s'il est étourdi, cela tient à sa vivacité; s'il est capricieux, cela tient à sa santé; s'il est paresseux, cela tient à sa croissance.

M. Moisson couvre les fautes graves d'un voile complaisant, tonne avec sévérité contre les peccadilles, met en saillie les heureuses dispositions, fait sortir en relief les qualités qu'affectionne la mère; et celle-ci se retire fière d'avoir un tel fils, fière d'avoir pour lui un tel mentor.

Quant à l'instruction de ses élèves, c'est ce dont M. Moisson s'occupe le moins. Il a un moyen sûr d'obtenir les succès classiques, qui font de si nombreuses dupes dans les quatre-vingt-six départements. Consultant chaque année la liste des lauréats au concours général, il prend des renseignements sur la position sociale des parents : ceux dont la fortune est humble sont aussitôt visités par lui; il leur propose de recueillir leur fils *gratuitement* dans sa maison. « C'est une règle, dit-il, qu'il s'est faite, de pourvoir à l'éducation des enfants pauvres et méritants. » Il voile ainsi sa spéculation sous le désintéressement. Il est rare que cette offre soit rejetée; car les parents eux-mêmes, mentant à leur conscience, se persuadent qu'ils obéissent à l'impulsion généreuse du maître, tandis qu'à vrai dire ils font marchandise de leur enfant. C'est une nouvelle espèce de traite, où se vendent de jeunes âmes, où tout ce qu'il y a de pur dans l'intelligence est livré en échange d'une maigre pitance et de soins équivoques. Ainsi l'innocente gloire des concours académiques devient une chaîne pour le jeune triomphateur : on exploite ses succès, on escompte ses veilles; et, comme l'esclave romain, il livre à son maître tous les fruits matériels de ses travaux. Grâce à ce trafic bien dirigé, l'institution Moisson figure avec éclat dans les luttes universitaires. Aussi l'habile négociant ne manque jamais de parcourir tous les ans le marché, et de renouveler les provisions intellectuelles qui sont pour lui une double source de profits. Les enfants laborieux du pauvre travaillent à sa réputation; les enfants dissipés du riche assurent sa fortune.

Il est su de tout le monde que dans une pension la distribution des prix n'est qu'un partage à peu près égal de couronnes qui tombent sur tous les fronts. M. Moisson connaît trop bien son métier pour ne pas se conduire *selon l'usage antique et solennel*. Depuis le philosophe émérite jusqu'à l'enfant qui bégaye les premières lettres, tous sont appelés, tous sont élus. Cette flatterie est si grossière, ce mensonge si patent, qu'on s'étonne qu'ils puissent, sans éclairer les plus aveugles, se renouveler avec cette opiniâtreté périodique. Eh bien! on a tort de s'étonner, on a tort surtout d'en faire un crime au maître de pension. C'est encore là pour lui une nécessité fatale. Il n'y a pas de mère, que dis-je? il n'y a pas de père qui n'impute au maître le défaut de succès de son fils : il faut donc lui créer un succès. Il n'y a pas de père qui voie une faveur dans le triomphe de son fils : il pourra bien se plaindre de la multiplicité des prix, mais ceux qui tombent dans sa famille lui semblent tous honnêtement gagnés. C'est ainsi que les décorés du ruban rouge ne cessent de gémir sur la prostitution de la croix, jetée au hasard sur des gens sans mérite, et il ne leur vient jamais en pensée que le reproche puisse retomber sur eux-mêmes.

M. Moisson sait tout cela, et M. Moisson se garderait bien de perdre un élève par pur dévouement pour la vérité. Il n'aime pas les abstractions : cela ne rapporte rien; s'il n'aime pas les faiblesses, il les accepte et en profite : cela rapporte beaucoup.

Du reste, il s'efforce de mettre dans cette cérémonie une gravité consciencieuse, qui ajoute aux illusions maternelles. Il y apporte aussi une certaine pompe destinée à rehausser l'éclat des triomphes. Les couvre-pieds rouges des lits se déroulent en tentures improvisées dans le réfectoire débarrassé de ses tables. Des guirlandes de lierre retombent en festons sur les murs, dont la couleur douteuse et les taches mal effacées sont dissimulées à peine par des dessins des artistes les plus éminents de la pension et les pages d'écriture des plus habiles calligraphes. Un tapis antique recouvre des gradins échafaudés à la hâte, au haut desquels se dresse une longue table, surchargée de livres et de couronnes. Au centre, sont rangés trois fauteuils en velours d'Utrecht : l'un est destiné au mentor qui va distribuer les faveurs, les deux autres au curé de la paroisse et au maire de l'arrondissement. M. Moisson a pour principe d'être toujours dans de bons rapports avec les autorités spirituelle et temporelle.

C'est donc accompagné du représentant de l'Église et du fonctionnaire municipal, appuyé sur l'autel et le trône, que M. Moisson fait son entrée. Son pas est grave, sa figure radieuse, son regard illuminé : on dirait qu'il y a dans cette tête un monde de pensées. Il monte lentement les gradins, offre d'un air modeste le fauteuil à ses deux augustes hôtes, et se pose d'un air méditatif, le jarret tendu, le ventre proéminent, la tête haute. Silence! il va parler. « Jeunes élèves! (*Ici, première pause solennelle, qui tient en émoi tout l'auditoire.*) Il a donc enfin lui ce beau jour qui doit servir de terme et de récompense à vos travaux. (*Deuxième pause solennelle.*) Qu'il m'est doux de proclamer ici les noms glorieux des jeunes lauréats que mes leçons ont appelés à la victoire! Triomphes touchants, luttes pacifiques, où les rivaux sont des frères, où vainqueurs et vaincus se confondent dans une mutuelle affection! » (*Troisième pause solennelle.*)

Nous ne pouvons suivre M. Moisson dans tous les développements de sa rhétorique. Mais, si son discours n'est pas une œuvre littéraire d'un grand mérite, c'est du moins une œuvre industrielle très-remarquable. Toutes les tendres allocutions qui doivent agir sur les fibres maternelles, toutes les pompeuses apostrophes qui doivent chatouiller les vanités paternelles, sont par lui tour à tour habilement employées. Sa voix se plie aux modulations les plus diverses, tantôt douce et chantante lorsqu'il célèbre les joies de sa famille, tantôt vibrant comme les éclats d'une trompette, lorsqu'il proclame la gloire des lauréats. Enfin, après avoir rapporté le fameux mot du maréchal de Villars, il termine par ces paroles, péroraison stéréotypée de toutes ses harangues officielles : « Accourez donc, jeunes athlètes, aimables champions de la science : venez recevoir le prix de vos généreux efforts. Il vous est permis sans doute de vous enorgueillir de vos précoces victoires; mais, parmi les vainqueurs, nul n'aura de plus justes sujets d'orgueil que celui qui va les couronner. »

A ces mots un tonnerre d'applaudissements part de tous les coins de la salle; les mamans agitent leurs mouchoirs, et le bruit ne cesse que pour recommencer après chaque nom proclamé, jusqu'à ce que tous aient été proclamés et tous applaudis. Alors M. Moisson se dérobe avec modestie aux empressements de toutes ces dupes volontaires, qui s'extasient sur les mérites d'une pension où tous les écoliers sont des écoliers d'élite.

Il y a dans les années de M. Moisson un autre jour d'éloquence et de somptuosité : c'est le jour de sa fête. Son patron est celui de la grande majorité de la classe moyenne, saint Jean, le saint le plus fêté, sans conteste, de tout le paradis.

Quelques semaines avant le bienheureux anniversaire, le principal maître d'étude, que l'on décore du titre d'inspecteur, fait écrire aux élèves une circulaire, qui commence toujours à peu près en ces termes :

« Ma chère maman,

« Comme nous voulons ménager une surprise à notre bon maître, etc. »

La lettre est écrite de préférence aux mères, parce qu'elles se laissent plus facilement toucher par ces amabilités de commande qui simulent la reconnaissance. Le père, de son côté, tient à honneur de ne pas donner moins qu'un autre; de sorte que la fausse sensibilité des femmes, combinée avec la vanité puérile des maris, élève rapidement la somme qui doit formuler la reconnaissance.

Comme c'est l'inspecteur qui est le confident de la surprise, c'est lui qui est le percepteur de la contribution; c'est lui aussi qui se charge de choisir le cadeau destiné à représenter les sentiments réunis des élèves. Mais, comme on le pense bien, il a soin de consulter M. Moisson. Or M. Moisson a les goûts solides, et d'habitude il désigne quelque pièce d'argenterie, qui n'ôte que peu de chose à la valeur du capital monétaire. C'est ainsi que, par une longue suite de surprises habilement combinées, l'industriel de l'enseignement s'est acquis, sans bourse délier, une riche vaisselle qui aurait fait envie à plus d'un grand seigneur, lorsqu'il y en avait. Mais en homme modeste, M. Moisson ne met au jour ces trésors que dans les cérémonies d'apparat, lorsqu'il convie à un dîner solennel le proviseur du collége et autres officiers universitaires, dont il a besoin pour appuyer ses succès.

Le jour de l'offrande venu, les écoliers, qui savent qu'on leur réserve aussi la surprise d'un congé, endossent dès le matin leurs vêtements du dimanche, et, immédiatement après le déjeuner, rangés en bataille, l'inspecteur en tête, ils entrent au pas de charge dans le salon de leur directeur, qui, par un singulier hasard, s'y trouve en grande tenue. M. Moisson prend son air d'étonnement annuel et de bonhomie périodique. Enfin, quand toute la troupe est rangée en cercle, la pièce d'argenterie est déposée sur le guéridon, et le plus habile des rhétoriciens débite une pièce de vers latins à l'usage des bons maîtres. A mesure que se prolonge la harangue virgilienne, l'émotion du mentor redouble; sa poitrine se gonfle; il promène des yeux attendris sur les élèves et la vaisselle plate. « Mes amis, s'écrie-t-il après que l'orateur a fait silence, mes chers amis, mon cœur est trop plein pour que je puisse répondre dignement à cette attention délicate, si peu attendue et si peu méritée. Je regrette que vous ayez cru nécessaire de me témoigner votre affection par une si somptueuse offrande. Une fleur, une simple fleur m'eût suffi comme souvenir, si une fleur pouvait durer autant que mes sentiments pour vous. » Puis, en forme de péroraison, il les invite à venir dîner avec lui sur le gazon champêtre du bois de Boulogne.

Il ne faut pas croire pourtant que pour ce repas de corps M. Moisson ait recours aux dispendieux services d'un restaurateur : ce serait payer trop cher le cadeau du matin. Dès la veille, les gigots froids ont été préparés, la charcuterie a fourni ses nombreux saucissons, et quelques poulets étiques complètent le festin.

Bientôt on se met en route, chacun portant sa charge, qui les assiettes, qui la viande, qui le pain; quant au vin, M. Moisson l'achète sur les lieux : hors barrière, c'est tout profit.

Il faut assurément avoir le cœur ouvert à toutes les joies faciles de l'enfance pour trouver quelque charme à un dîner sur l'herbe. Mal assis, mal servi, mal abreuvé, on passe son temps à faire la guerre aux insectes et à disputer sa ration aux coléoptères. C'est vraiment par trop patriarcal. Mais, pour les écoliers, tout changement est un bonheur. Toujours condamnés au silence pendant leurs repas, ils se sentent libres en vociférant, et se croient puissants à force de bruit. Les élèves de M. Moisson usent largement de ces jouissances inaccoutumées, et s'enivrent de paroles.

Au dessert, M. Moisson leur adresse une nouvelle allocution; après s'être applaudi sur toutes les félicités du jour, il s'excuse modestement sur la simplicité du repas. « Toutefois, ajoute-t-il, lorsque je contemple toutes ces figures heureuses qu'animent les joies pures de cette fête de famille, il m'est permis de répéter avec le poëte :

« Forsan et hæc olim meminisse juvabit. »

Depuis longtemps M. Moisson a recueilli le fruit de ses patientes déceptions. Propriétaire de plusieurs immeubles, il est devenu successivement électeur et éligible. Il se promet bien, quand il prendra sa retraite, de se faire nommer député, et de diriger les destins de la France, lorsqu'il sera trop vieux pour diriger sa pension. Alors il se réserve de demander hautement la liberté de l'enseignement, la clôture des petits séminaires, et de faire entendre aux ministres son QUOUSQUE TANDEM sur la tyrannie de la rétribution universitaire.

LE PRÉCEPTEUR

PAR

STANISLAS DAVID

Rien au monde ne peut égaler sa bonne volonté : c'est un ouvrier consciencieux jusqu'au scrupule, il fait assurément tout ce qu'il peut. Malheureusement son bagage scientifique n'est pas très-lourd : de grâce, ne lui en voulez pas; il est parfaitement innocent. Il sait ce qu'on lui a appris : du latin et un peu de grec, un peu de grec et du latin. Le français, c'est à peine s'il le parle. Il ignore absolument l'histoire, ne connaît la géographie que de nom, et croit que les mathématiques sont des sciences creuses et superflues. Il avait jusque-là regardé la chimie comme l'art des sortiléges, et la physique comme le gagne-pain des escamoteurs, ventriloques, saltimbanques, et de tous autres bohémiens et faiseurs de tours. Et cependant savez-vous ce qu'on attend du précepteur? connaissez-vous sa tâche? Elle est grande, elle est immense! le plus rude académicien reculerait devant une pareille besogne. Il n'y a que le précepteur qui, dans sa simplicité, puisse l'envisager de sang-froid. Je dis *simplicité* : oui, le précepteur est simple et très-simple; il en sait tout juste assez pour s'apercevoir qu'il ne sait rien, il tâchera de suppléer à son ignorance par un travail opiniâtre.

On demande en lui un professeur de langues anciennes et vivantes, de musique, de botanique, de dessin, d'histoire naturelle. On veut qu'il remplace tous les donneurs de leçons au cachet, excepté le maître de danse : celui-là est inimitable. La danse a fait de tout temps le désespoir des précepteurs. Que fera-t-il? La nécessité, dit-on, est la mère de l'industrie, mais d'une industrie honnête, s'entend; les circonstances enfantent les hommes capa-

ui, n'en déplaise à l'Université, le précepteur est de fait un membre du grand corps enseignant. Il n'a point pris ses grades dans la chancellerie des salons ministériels, ses capacités n'ont subi aucun contrôle. Sans titres, sans bonnet, sans hermine, il ignore jusqu'au chemin de la Sorbonne, et ne s'en donne pas moins pour maître ès lettres et ès sciences. Dix ans et plus d'apprentissage!... tels sont ses droits. Jeté par sa position dans les premiers rangs de la société, à lui appartient plus spécialement de former cette jeunesse d'élite qui doit un jour commander, donner l'exemple et exercer une haute influence. Le précepteur a pénétré jusque dans la maison des rois, il s'assied à leur table, participe à leurs honneurs, se mêle à leurs conseils, fait leur *premier Paris*, et rédige les ordonnances. Là il est tout puissant, décoré, riche et grand seigneur. Le précepteur royal fait exception à la règle, et se tient à une longue distance du commun des précepteurs : c'est une variété de l'espèce. Pour bien le juger et saisir ses proportions, il faudrait l'avoir vu de près; or ces gens-là sont toujours dans des buissons ardents : à ceux qui peuvent les approcher, de les peindre; nous ne les connaissons que de nom, et nous préférons, pour type, le professeur plébéien, qui se laisse toucher par tout le monde; sa nature doit être plus prononcée, ses allures plus franches.

Ordinairement le précepteur est quelque séminariste défroqué; jeune homme sans vocation pour la prêtrise, il abandonne le cloître, et se trouve, dépourvu de toute pensée d'avenir, à l'entrée d'une infinité de carrières. Il saisit la plus facile, celle qui n'en est pas une, mais qui a l'avantage incontestable de lui offrir des ressources immédiates : il devient précepteur.

bles. Il se met donc franchement à l'étude, déchiffre la musique, analyse les fleurs, parcourt Buffon, dévore Rollin, lit et relit l'arithmétique de Bezout; bref il défriche les éléments de toutes les sciences, et le voilà universel. Il enseigne à mesure qu'il apprend. Excellent moyen suivant les plus grands maîtres, qui conviennent que la meilleure manière de s'instruire est d'instruire les autres. Le précepteur ne tarde pas à en sentir l'efficacité, à en recueillir les fruits; et, par son louable artifice, il se fait un petit fonds de connaissances qui lui permettent de devancer son élève de quelques pas.

Ce qui fait du précepteur débutant un être à part, une existence infiniment et douloureusement excentrique, c'est la vie dont il doit vivre, c'est l'atmosphère qu'il est obligé de respirer. Sans aucune idée des convenances, ce pauvre précepteur se trouve tout à coup précipité au milieu d'un monde dont il ignore jusqu'aux moindres manières. C'étaient choses niaises et frivoles aux yeux de ceux qui l'ont *éduqué*. Il a bien lu, si vous voulez, la *Civilité puérile* et *honnête*; mais qu'est-ce qu'un livre pour apprendre à devenir aimable, poli, courtois, complaisant avec délicatesse, sociable sans afféterie, gai sans exagération? Aussi le précepteur au début n'a-t-il d'autre ressource, pour se tirer d'embarras, que de pivoter sur ce qu'il nomme, dans son langage ascétique, *humilité*. Baisser les yeux et écouter sans rien dire, deux qualités indispensables chez les reclus de la Grande-Chartreuse, telle sera sa tactique. Humilité incarnée, espèce d'*ecce homo*, il se tient à table et au salon comme le dieu Terme sur une grande route.

Avez-vous un ami, grand seigneur ou épicier châtelain, partisan déclaré de l'éducation privée, pour obéir à une conviction, ou seulement pour ne pas déroger aux us et coutumes de ses aïeux, il prétend à tort ou à raison que son fils soit, comme lui, élevé au foyer paternel. Il s'est muni d'un précepteur fraîchement débarqué du séminaire et portant des certificats de bonne conduite. Madame l'a examiné des pieds jusqu'à la tête; s'est informée de son âge, de ses goûts; son extérieur est passable; et plus heureux que Lamennais, si outrageusement rebuté par la fière *Tory*, en pareille circonstance, notre homme de lettres est retenu au grand rabais. Car, hâtons-nous de le dire à la louange du précepteur, ses intérêts pécuniaires le touchent peu; l'avarice est assurément son moindre défaut. « Ce qu'il vous plaira, et votre amitié, dont je me trouverai toujours trop honoré. » Peut-on demander de plus modestes appointements? Partant le contrat est bientôt passé, tout se fait verbalement : le précepteur est engagé, c'est une affaire convenue. Pour les habitants du château, il y a un tout petit événement dans l'apparition d'un précepteur; mais pour lui commence une torture qui doit durer plusieurs semaines. C'est le premier quart d'heure d'un drame héroï-comique.

Vous venez passer six mois à la campagne de votre ami, et vous arrivez justement quelques jours après l'installation du précepteur. C'est l'heure du dîner, la cloche a sonné, tout le monde est à table, excepté le précepteur et son élève. Averti de la présence d'un étranger, il a vite cessé sa classe, dépouillé ses bras des fausses manches qui garantissent son unique redingote, et ouvert sa *Civilité*. La *Civilité!*... Oh! oui, c'est son étude de chaque jour; c'est son code, sa règle de conduite, son magasin de belles choses. Il réfléchit à la manière de se présenter; il s'étudie, combine mille positions, mille tours de phrases. Il retarde autant qu'il peut le moment de paraître, car il redoute singulièrement les figures nouvelles. Cependant son élève l'attend, le presse; le laquais, de sa voix la plus grosse, lui fait entendre le redoutable *C'est servi!* Il faut partir. Il arrive à la salle à manger, son sang se fige dans ses veines : il ouvre enfin par un mouvement convulsif, et pousse son élève en avant. Il paraît ensuite, encore pâle et tout tremblant; fait, dès la porte, un premier salut jusqu'à terre, un second de même nature vers le milieu de sa route, et puis un autre, appuyé sur le dossier de sa chaise : trois temps bien accentués, selon la règle; il s'avance vers vous, vous souhaite le bonjour, et vous demande comment vous vous portez; il croit que c'est d'urgence. Faites-lui la grâce de ne pas lui rire au nez. Vous accueillez l'élève comme une nouveauté; vous l'embrassez, vous le caressez, vous le complimentez sur sa bonne mine : bref, vous n'oubliez aucun des petits riens d'usage en pareille occasion. Pour le précepteur, il a perdu son temps et sa peine; vous n'avez point répondu à ses saluts de cérémonie; vous êtes resté indifférent et muet à ses questions de santé, c'est tout naturel, le bon ton l'exige : un précepteur! c'est-à-dire un intrus dans le palais du seigneur votre ami. Fi des manants!

La dame de la maison, désireuse de faire remarquer le précepteur de son fils, et pour le forcer à produire un échantillon de son esprit, lui adresse des reproches aimables sur son retard. Le précepteur rougit pour toute réponse; s'il lui arrive de hasarder une phrase, il a besoin de tout son savoir, il appelle à lui toute son énergie pour l'achever. Ne lui faites pas de questions, vous le mettrez en peine, et votre curiosité ne sera payée que d'un *oui* ou d'un *non* prononcé bien bas.

La seule chose qui absorbe alors ses facultés, le seul objet sur lequel il concentre son attention, c'est la civilité. Il tâche de s'y conformer en tous points. Par exemple, il attache avec une épingle sa serviette à son estomac (vieux style), tient rigoureusement sa cuiller et sa fourchette de la main droite; mange sans bruit, condamne ses yeux à rester collés sur son assiette, et ne se moucherait pas pour un empire. Vous vous apercevez que le précepteur a bon appétit. Vous l'avez peut-être déjà accusé du plus vilain des sept péchés capitaux; parce qu'il mange de tout, vous vous êtes dit : « C'est un glouton! » Infâme calomnie! En effet, ce que vous prenez pour un acte de sensualité n'est rien autre chose qu'un poignant martyre; et ne voyez-vous pas qu'il n'ose rien refuser, le malheureux! C'est dans ses principes une malhonnêteté à faire. Après le repas, il passe au salon pêle-mêle avec les dames, sans offrir son bras à aucune d'elles. Le jour où il se permettra une pareille galanterie, il se croira le plus audacieux des don Juan. Il prend place sur le canapé pour ne pas priver le *sexe* des chaises et des fauteuils. Quelquefois, pour se débarrasser de lui-même, il se plante en contemplation devant un tableau, ou regarde à la fenêtre par manière de rêverie. La gazette est une de ses grandes ressources; il feuillette aussi volontiers les cahiers de musique. En homme discret et qui sait vivre, il ne se mêle point aux différents cercles, ne prend jamais part à la conversation, et s'esquive à petit bruit, le plus tôt qu'il peut. Il regarde comme la dernière des incongruités de se chauffer le dos tourné à la cheminée en relevant les pans de son habit. Se croiser les jambes et s'étendre insouciamment au fond d'une bergère est une indécence qu'il ne pardonne pas, et blâme hautement comme un des plus insignes abus du siècle des lumières. Pour joindre la pratique à la théorie, quand il est assis, il se tient roide et tout d'une pièce sur le bord de sa chaise. Vous le verrez donner encore dans mille autres travers. Le chapitre de ses gaucheries vous prêtera à rire plus d'une fois sans doute. Il vous amusera longtemps de ses bévues, et cela sans

mauvaise intention, sans malice aucune, le pauvre garçon! Encore une fois, ne lui en voulez pas!

A côté de ses défauts brillent de précieuses qualités. Le précepteur est d'une douceur angélique et d'une rare bonhomie. Figurez-vous que son élève lui fait impression. Aussi l'appelle-t-il M. Eugène, M. Arthur ou M. Raoul. Il l'amadoue, le cajole, le trouve charmant, enfin le gâte jusqu'à la moelle des os; le tout par respect pour sa naissance. C'est vraiment une bonne fortune pour un fils de haute lignée qu'un précepteur. Il est toujours dans les meilleurs termes avec lui. Des congés autant que d'heures par jour! Jamais de punitions! Le système d'un précepteur ne les comporte pas. C'est au cœur que le précepteur s'adresse : il veut tout obtenir par la voie des sentiments. Je vous défie de lui arracher un renseignement au désavantage de M. Arthur. M. Arthur est un terrain précieux à cultiver; c'est un enfant d'une espérance gigantesque; il promet à la patrie un citoyen distingué. M. Arthur s'acquitte de ses devoirs dans la perfection. Il sait très-bien ses leçons, explique très-bien son latin, dessine très-bien, chante très bien, botanise très-bien, est très-honnête, très-gentil : rien que des superlatifs! Réservé à l'élève de les démentir quelquefois.

Ainsi, par un beau jour, il vous prend fantaisie de sonder le terrain. Vous pénétrez dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans la chambre à coucher du précepteur : c'est là qu'il fait ses études et ses classes. Vous trouvez le maître et l'écolier engagés dans la plus vive discussion : les conversations sont la condition *sine qua non* de succès pour le précepteur. Le préceptorat peut se traduire par causeries perpétuelles. On y instruit en riant, et quelquefois aussi en dormant. Et ne vous scandalisez pas trop si vous surprenez les deux champions ronflant à qui mieux mieux. Eveillez-les doucement et interrogez. Gardez après cela le résultat de vos investigations pour vous; surtout n'en dites rien à la mère. Madame n'entend pas que son fils soit brusqué. Son précepteur est plein de mansuétude; il lui convient à ravir.

« Mes enfants ont beaucoup perdu en perdant ce bon M. Morin, me disait un jour madame la baronne de ***. C'était un jeune homme soumis, doux et facile à vivre, toujours content, toujours de votre avis. Il avait pour eux tous les égards et les ménagements possibles. Et puis de la méthode... ah!... il suivait exactement mes principes, ne faisait rien sans me demander conseil; enfin, c'était un homme tout à fait à sa place. Quel excellent caractère! »

C'est bien là en effet le précepteur débutant, le précepteur encore enfant. Les grands airs lui font peur; timide jusqu'à ramper, il n'a de volonté que celle des autres, et se laisse mener à la lisière au lieu de régenter comme il en aurait le droit. Mais il grandira, et en devenant homme il s'émancipera, il se mettra à l'aise.

Peu à peu le précepteur s'enhardit et dépouille ses langes de pusillanimité. Voilà quelques mois seulement qu'il foule les tapis d'Aubusson, assiste à de brillantes soirées, fait de grands dîners, et déjà il n'est plus reconnaissable. On s'accoutume si vite à ces choses-là! il prend goût aux concerts, aime l'éclat des bougies, ose danser le galop, et conduit son élève en visite particulière.

Je vous l'avais dit : il est philosophe, et en a pris son parti; il domine maintenant les hommes et les choses; il va se venger des désagréments qu'il a essuyés, par la vie de château arrangée à sa manière et appropriée à sa nature.

Ne pourra-t-il donc pas aussi, lui, remplacer sa classique redingote par un habit noir? jusqu'ici il avait eu une chaussure neutre: ce n'était ni des escarpins, ni des souliers proprement dits; c'était quelque chose qui n'a pas encore de nom dans le manuel du savetier; lui défendrez-vous de se commander une paire de bottes? sera-t-il condamné, par un stupide préjugé, à ne jamais porter de canne, de lorgnon et de pantalon collant? Pourquoi, comme les hommes de la *bonne société*, ne causerait-il pas de tout, ne trancherait-il pas sur tout? il est homme, morbleu! et dorénavant il aura une petite canne noire en bois peint, il portera des conserves d'un bleu tendre, jouera de la flûte, touchera le piano, parlera spectacles, littérature, fleurs, chasse, chantera et dansera à rendre jaloux le coryphée des dandys. Le voilà qui devient plus jaloux de sa personne. Il se fait la barbe trois fois par semaine, tourmente ses cheveux, se savonne les mains, et se tient devant sa glace pour faire réciter les leçons. Que sais-je, moi! l'homme est singe de sa nature, *il fait ce qu'il voit faire*. Et notre pauvre précepteur pourrait bien tout à l'heure tomber dans l'excès contraire à celui qui affligeait son noviciat. Mais non, il ne dépasse guère certaines limites, sa raison sévère repousse l'excentricité, il ne s'habille jamais à la dernière mode, rejette les bottes vernies et les gants jaunes. Les barbes d'Aaron éveillent en lui des idées de républicanisme et de sans-culottisme qui le font frémir. Ses cheveux resteront éternellement à la *Titus*. Il a les coiffures du moyen âge en horreur, attendu que cette mode sent trop pour lui le séminaire. Il n'est ni pimpant, ni pincé, ni musqué; avenant sans être diaphane ou aériforme, sa démarche n'est point sautillante, ses manières sont aisées et ses gestes faciles. A force de se frotter avec les gens du monde, il se polit et se redresse.

Je ne vous dissimulerai pas même qu'en y réfléchissant à plusieurs reprises il sent pointer en lui un petit germe de vanité. Et qu'on ne vienne pas, dans ces moments-là, lui faire la loi ou lui tracer la marche à suivre, il a sa réplique toute prête : « Monsieur, ou, plus souvent encore, Madame, sachez que je suis ici précepteur et non valet! Je n'ai d'ordres à recevoir de qui que ce soit. En me confiant l'éducation de votre fils, vous m'avez sans doute jugé capable de la diriger, laissez-moi donc agir à ma guise. »

Après ce coup d'éclat, qui peut être regardé comme le dénoûment du drame, le précepteur est chez lui, il se considère comme de la famille, il fait les honneurs du salon, reçoit ses amis à l'office, donne ses ordres aux domestiques, et commande les chevaux et les voitures. Son chemin commence à se border de roses, il lui est enfin donné de savourer les joies de l'existence. On l'écrasait quand il se faisait petit; on le respecte quand il se fait grand. On avait poussé l'impudence jusqu'à le reléguer dans sa chambre les jours de nombreuses réunions; sous prétexte que l'enfant ne devait pas paraître dans ces solennités, on les éloignait tous deux, l'un comme un obstacle, l'autre comme une honte. Désormais il aura sa revanche. L'élève, dit-il, doit prendre de l'exercice; il ne doit rien ignorer des usages du monde; il faut le mettre le plus souvent possible en contact avec ces usages; d'un autre côté, l'œil de son précepteur ne doit jamais le quitter. Donc nous serons de toutes les parties; et l'élève, en compagnie du précepteur, se promène, voit tout, s'amuse bien; il subit même, en public, des examens où son maître cite du latin à faire pâlir dix émigrés. Aux soirées, le précepteur joue au furet ou au colin-maillard avec les demoiselles, il fait aussi de la tapisserie. Oui, vraiment, de la tapisserie! Tenir une aiguille et tisser sur la toile le Renard de la Fontaine et ses raisins trop verts, ou bien encore quelque sujet des églogues de Virgile, ne sied pas mal au précepteur. Ces délassements ne sortent pas de son caractère. Quelquefois il occupe ses loisirs à cultiver un petit carré de jardin. Il aligne ses plates-bandes; il sème des fleurs, plante des arbres à fruits, les arrose et met son plaisir à les voir venir. C'est pour lui un champ fertile où il recueille maintes comparaisons qui stimulent son élève et provoquent souvent une noble émulation.

La politique, comme on sait, trouve ses dévots les plus ardents au fond des châteaux. Le précepteur ne se mêle pas volontiers à ces sortes de querelles. L'économie sociale n'est point sa spécialité; il n'a jamais rêvé d'utopie, et les grands mots de *liberté*, d'*ordre public*, de *progrès*, le trouvent froid comme un marbre : il est généralement légitimiste, cela va sans dire : il est ce qu'on l'a fait, ce que sa position veut qu'il soit. Ses opinions en littérature sont autrement retrempées. Le précepteur, essentiellement classique, et classique enragé, c'est le mot, défend à outrance les patriarches de la logique et du bon sens, comme il les appelle. Il est aux anges quand il peut trouver l'occasion de rompre une lance avec un partisan de la nouvelle école. Pour le coup, vous ne le démonterez pas; il déploiera toutes ses ressources pour tomber à bras raccourci sur le romantisme. Dans quel enthousiasme il s'écrie qu'il n'a jamais pu comprendre Victor Hugo, que Janin n'est qu'un beau diseur, Alexandre Dumas un libertin littéraire, et Lamartine un farceur! Avec quel air béat il jette de la boue à pleines mains au visage de leurs adeptes. Le nom de George Sand ne sort de sa bouche qu'avec des flots d'imprécations; Lamennais est à ses yeux un véritable Antechrist, un homme envoyé pour bouleverser le monde.

Depuis que les commis et les clercs de notaire peuvent acheter des diplômes, le précepteur n'en veut plus : son antipathie et sa répugnance pour la feuille de parchemin à quatre-vingt-deux francs sont bien formelles. Il a déclaré une guerre à mort aux professeurs *diplomés*, patentés, licenciés; il a voué toute sa haine à leurs institutions, et dirige ses efforts vers leur ruine. Il vit et meurt indépendant de toutes les académies.

Ne l'admirez-vous pas se promenant dans les rues avec son élève au bras, pour faire croire que c'est son neveu, son cousin, ou quelqu'un des siens? Vient-il à voir défiler une bande de collégiens, son cœur se gonfle; il se dresse de toute sa hauteur et a l'air de dire : « Pauvres pédagogues, que vous me faites pitié! et vous, jeunes gens, victimes malheureuses d'une funeste éducation,

que votre sort est à plaindre! Vous grandissez comme des esclaves ou des prisonniers parqués entre quatre murs, au milieu d'une effrayante démoralisation! » Son élève, au contraire, les dévore de l'œil, lui, ces charmants écoliers, avec leur air lutin, leur habit uniforme, ces palmes, ces lyres et ces boutons emblématiques.

Vous dirai-je les amours du précepteur?... Décidément ce malheureux est né sous une mauvaise étoile, et vous conviendrez avec moi que celui de qui relèvent les destinées humaines aurait dû rayer de ses largesses, à l'égard du précepteur, le don fatal d'aimer. Mais, hélas! il en a ordonné autrement. Sous cet extérieur raboteux se cache un cœur sensible et tendre; sous cette enveloppe de candeur et d'innocence brûle un feu dévorant. Longtemps sevré des séductions et des plaisirs du monde, l'ex-séminariste s'élance avec impétuosité dans les sentiers attrayants de l'amour.

Cependant où va-t-il? vers qui montent ses aspirations? quelle est donc la dame de ces pensées? Ici, pleurons sur son sort, un dieu l'a voué à la plus aveugle fatalité... c'est le comble de la dérision!... une atroce parodie du supplice de Tantale!

L'objet des amours du précepteur est toujours une blonde et jolie châtelaine de quinze à seize ans, à qui il donne des leçons de botanique et d'histoire. Il ne lui a jamais fait de déclaration, il se contente d'aimer, sans savoir s'il est payé de retour. Ses amours, du reste, sont excessivement platoniques : en adorant la beauté, c'est à la vertu qu'il rend ses hommages. A l'époque de ses folles amours, époque qui n'est pas la moins critique de sa vie, le précepteur devient sombre et mélancolique. Il met alors toute sa joie et sa félicité à aller mystérieusement, le soir, soupirer sous les fenêtres de sa Julie; il s'adonne à la chasse, n'aime plus que les bois et les bruyères. Au lever du soleil, on l'entend pleurer sous le feuillage, avec le rossignol. On trouve sous son chevet, dans ses poches et sur la table, les lettres d'Héloïse et d'Abeilard, ou la Jérusalem délivrée. Il ne se nourrit plus que de romans; aussi dépérit-il à vue d'œil. La poésie occupe la plus large place dans ses loisirs, il fait des vers sur l'inconstance, sur l'absence, sur l'indifférence, sur un banc de gazon où *elle* s'est assise, sur *ses* cheveux, sur l'anniversaire de *sa* naissance.

Dans les familles où les mœurs patriarcales se sont conservées, on observe, avec le culte religieux dû à la tradition, les fêtes des parents et des grands parents. Les attributions du précepteur lui font un devoir de diriger ces cérémonies de circonstance. Deux ou trois mois à l'avance, il met sa verve en campagne à la recherche de tous les lieux communs dits et lus jusqu'à lui. Il fait des compliments à tous et pour tous. Grande dépense de style et d'esprit! C'est une espèce d'oracle qu'on croit devoir indispensablement consulter; il prête à qui les demande des vœux et des souhaits. La fête de la demoiselle a son tour : c'est pour celle-là qu'il s'est préparé! c'est cette fête qu'il veut présider à lui seul! Ce jour-là le précepteur est au troisième ciel : il met dans la bouche de son élève un compliment!... son chef-d'œuvre!... l'expression de ses sentiments! Comme les autres il offre son bouquet, au milieu duquel s'épanouissent plusieurs myosotis; comme les autres aussi il peut donner son baisemain. Trop courts instants! sensations délicieuses, mais trop fugitives! La fête ne reviendra qu'après douze mois révolus, et, en attendant, le dard s'enfonce plus acéré dans la plaie. Ce sont des tourments insupportables. Le délire s'empare du précepteur, qui s'avoue vaincu et demande à mourir. — Dieu est bon, il veut la conversion du pécheur, et non sa mort! — Le ciel prend pitié de sa victime, une inévitable péripétie est imminente.

Le cercle des humanités est parcouru : l'élève sait même empailler les oiseaux et jouer la comédie en petit comité. Arrivent la philosophie et les voyages, complément obligé de toute éducation tant soit peu comme il faut. C'est l'âge d'or du précepteur : le voilà complétement émancipé et hors de toute tutelle. Il prend son passe-port, s'intitule HOMME DE LETTRES, et voyage à petites journées, comme un secrétaire d'ambassade. En visitant les capitales de l'Europe, il séjourne de préférence à Rome, à Naples ou à Venise, et oublie, l'ingrat! en voyant les belles filles de l'Italie, celle qui n'a jamais songé à lui.

Après avoir parcouru une bonne partie du globe avec le dépôt confié à sa garde, il revient radicalement guéri de l'amour pour les dames et les demoiselles du grand monde.

Sa mission est accomplie. Il peut être fier des talents et des vertus, fruit de son enseignement. Il a payé son tribut à la régénération sociale.

Autrefois, quand il avait perfectionné trois ou quatre éducations, de père en fils, sous le même toit, le précepteur émérite achevait ses jours au milieu de la famille, entouré de respect et d'égards. C'était le temps de la reconnaissance. Aujourd'hui les choses ont changé. Quelque institutrice, sa voisine, rompue comme lui aux habitudes de la vie de château, comme lui chargée de gloire et de mérites encore plus que d'écus, lui offre sa main. Elle est musicienne et parle anglais. Son âge est incertain, n'importe! elle a de l'esprit. Le précepteur se hâte d'accepter, se marie en habit bleu de ciel, et poursuit son existence dans une heureuse médiocrité.

LE SOCIÉTAIRE

DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

PAR

L. COUAILHAC

M. Aristide a longtemps tenu le haut emploi de tragédie et comédie dans diverses troupes d'arrondissement : Angers, Dunkerque, Bayonne, Saint-Flour, Limoges, Tours et Brives-la-Gaillarde lui ont tour à tour tressé des couronnes et adressé de petits vers tout parfumés d'esprit provincial. Cela se passait sous l'Empire, et les triomphes de M. Aristide coïncidaient de façon merveilleuse avec ceux du plus grand capitaine des temps modernes. Au même moment où Vienne et Berlin ouvraient leurs portes à Napoléon, Quimper-Corentin et Pézénas recevaient dans leurs murs Titus et Hippolyte.

Mais bientôt le répertoire de MM. Scribe, Auber, Planard, Mélesville, etc., vint remplacer en province le vénérable répertoire classique; les concetti et les flonflons succédèrent aux longues tirades.

Les directeurs furent obligés d'aller demander aux correspondants dramatiques des Gavaudan, des Elleviou, des Gonthier et des Léontine Fay, au lieu de se fournir chez eux de soubrettes, de confidents et de grandes livrées.

La tragédie et la comédie éplorées se réfugièrent dans trois ou quatre grandes villes : Lyon, Bordeaux, Marseille, Rouen. Là seulement Terpsichore et Euterpe voulurent bien céder un petit coin à Melpomène. Racine, Corneille et Molière obtinrent deux ou trois fois par semaine les honneurs peu enviés du lever du rideau.

Mais, hélas! le répertoire classique ne devait pas même jouir longtemps de cette triste tolérance... Son destin le condamnait à être chassé de ces derniers asiles où il avait trouvé à reposer sa tête couronnée de lauriers flétris. Les dures épreuves de la chlamyde, du cothurne et de l'habit brodé n'étaient point encore arrivées à leur terme!

Le drame vint... le drame avec sa bonne dague de Tolède, sa moustache retroussée, sa chevelure pendante, son chaperon posé sur le coin de l'oreille, ses jurements de par Dieu et maître Satanas. Il s'empara brutalement et victorieusement du terrain qu'on avait abandonné par pitié à la tragédie et à la comédie. A la vue de ce Croquemitaine littéraire, les deux chastes sœurs s'enfuirent vers la capitale, où elles entrèrent par la barrière des Martyrs.

Quant à Aristide, sa douleur fut sans égale. Il versa des larmes amères, se couvrit la tête de cendres, et résolut de quitter la scène plutôt que d'accepter un rôle moyen âge. « Moi!... échanger le casque de Pyrrhus contre le castor d'Antony, et la toge d'Horace contre l'ignoble jaquette de Buridan!... Non... jamais! jamais! »

Après ce court et chaleureux monologue, Aristide tourna à son tour les yeux vers Paris.

A Paris, rue Richelieu, tout près du Palais-Royal, se trouvait un grand établissement dramatique, appelé la *Comédie-Française*. Là, grâce à une subvention du pouvoir, la tragédie se jouait encore; je me hâte d'ajouter que ce n'était que pour la forme. Vous vous souvenez tous de ces déplorables soirées, dans lesquelles les grands maîtres de notre scène étaient périodiquement immolés sur l'autel de la médiocrité; vous vous souvenez de ces héros à la voix chevrotante et aux gestes compassés, de ces amoureux de quarante ans qui débutaient sans cesse,

de ces décors fanés et percés à jour, de ces huit gardes aux pantalons de tricot blanc et aux hallebardes rouillées, de ce public enfin composé de trois vieux habitués qui venaient faire un petit somme dans leur stalle, et de la famille des ouvreuses de loges, des machinistes et des pompiers. Ce serait une bien curieuse et bien grotesque histoire à écrire que celle de la tragédie à cette époque, de la tragédie si heureusement ressuscitée aujourd'hui. L'énergique et spirituel crayon de Daumier a déjà esquissé quelques traits de ce tableau. On ne saurait rien voir de plus épouvantablement vrai que les physionomies de ceux qui s'intitulaient, il y a quelques années, les interprètes de Racine et de Corneille, les héritiers de Lekain et de Talma. Daumier les a toutes saisies sur la scène, c'est-à-dire au moment du flagrant délit. C'est bien la décrépitude prise sur le fait, c'est bien l'école de déclamation traduite au tribunal de la charge, c'est bien la médiocrité conventionnelle mise au pilori. — Ce monument restera : c'est l'histoire.

Certes, nous venons d'apprécier à sa juste valeur, peut-être même un peu durement, l'hospitalité donnée par messieurs de la Comédie-Française à la tragédie après sa fuite devant l'épée flamboyante et les grandes phrases du drame moderne. Mais quelle qu'elle fût, cette hospitalité exerçait bien des séductions sur l'esprit d'Aristide, ce Français qui ne savait pas trop s'il était plus Grec que Romain. Il fallait absolument qu'il pénétrât, lui aussi, dans le sanctuaire de la rue Richelieu.

Il fit tant et si bien, que, grâce à la protection d'un sociétaire émérite qu'il avait souvent servi dans ses représentations de tournée en jouant à côté de lui, tout chef d'emploi qu'il était, mais dans une pensée d'avenir, les rôles les plus humbles du *grand trottoir*[1], il fut admis comme pensionnaire dans la troupe des comédiens ordinaires de Sa Majesté. Vous comprenez sa joie. Mais il visait plus haut encore. — Jamais la comédie n'eut de pensionnaire plus dévoué et plus utile : toujours chapeau bas devant monsieur le commissaire royal, devant messieurs les sociétaires et mesdames les sociétaires, il ne refusait aucune corvée, se résignait même quelquefois à remplir l'emploi subalterne et quasi-muet, qui est si naïvement et si admirablement défini par ces deux vers :

. . . . . Seigneur, c'est une lettre,
Qu'entre vos propres mains on m'a dit de remettre.

Enfin, après trois ans de Narcisse, de Phorbas, d'Alain, de Diafoirus père et autres déboires, notre homme parvint à faire mettre sur le tapis la question de son admission parmi les sociétaires. Il rendait de si bons services, il avait tant d'expérience et de *traditions*, il était en de si excellents termes avec tout le monde, que le comité le reçut d'emblée. De ce moment M. Aristide, qui était

[1] Terme d'argot comique; *grand trottoir* veut dire *haut répertoire*.

connu pour avoir l'épine dorsale très-flexible, et pour balayer avec son front la poussière des coulisses du théâtre et du parquet des antichambres de toutes les influences du lieu, se releva comme Sixte-Quint, porta la tête haute, fit la roue, prit des airs de grand seigneur et de puissance, et se montra enfin tel qu'il est aujourd'hui.

Voyez-vous ce monsieur au toupet blond ébouriffé, au jarret péniblement tendu, au visage plissé, mais soigneusement enduit de pâtes conservatrices, à la poitrine portée en avant, au ventre chargé de breloques, à la démarche prétentieuse, qui s'avance sous le péristyle du Théâtre-Français : c'est l'illustre Aristide. Il ne faut pas l'examiner longtemps pour reconnaître que c'est un *roquentin* qui cherche à se donner des allures jeunes, non point dans des pensées de galanterie, mais dans un intérêt d'ambition et d'amour-propre. Depuis que M. Aristide a *sa part d'influence* dans les conseils de la Comédie, il s'est adjugé un emploi important; il a prétendu aux jeunes premiers rôles en chef et sans partage, et, malgré son âge, malgré son talent négatif, malgré les ridicules de son débit et de sa tournure, il n'a pas rencontré d'obstacle, car bien d'autres ont fait planche pour lui, et presque tous ces messieurs et ces dames de la société sont dans une situation identique.

Suivez-le bien des yeux... il distribue de petits coups de tête protecteurs à tous les feudataires du théâtre, à la bouquetière, au marchand de brochures, au décrotteur, au limonadier du coin, qui s'inclinent devant lui comme devant la plus parfaite image de l'art dramatique sur la terre. Il sort du comité de lecture et paraît radieux. C'est qu'il vient de se donner une petite revanche à lui-même. Hier il avait été obligé de recevoir une pièce en cinq actes dans laquelle on ne lui avait point fait de rôle, mais qui était très-spécialement recommandée par le cabinet du ministre de l'intérieur. Aujourd'hui il a refusé une comédie en trois actes d'un écrivain débutant, qui avait commis la double maladresse de ne point lui destiner une création et d'oublier de se faire recommander par le ministère. Oser se présenter devant un comité avec le seul appui de son talent. Vraiment la jeunesse est aujourd'hui d'une audace! Encore si ce petit jeune homme avait été protégé par quelque sociétaire! Ces messieurs et ces dames du comité ont l'habitude de se rendre de petits services de ce genre. Passez-moi le drame de mon cousin, je vous passerai la comédie de votre frère, ou de l'ami de votre famille. Mais, quand on fait le premier pas dans la carrière, et qu'on n'est pas le favori du pouvoir, ou le cousin de l'une de ces dames, ou le parent de l'un de ces messieurs, ou qu'on n'a point écrit des rôles d'un effet égal pour *tous* les membres de la société, c'est avoir perdu la tête que de venir solliciter le vote du comique aréopage.

En attendant l'heure du dîner, Aristide se rend, suivant la saison, au café Minerve, ou sous les ombrages poudreux du Palais-Royal. Là, entouré de quelques comédiens de province que les destins contraires ont jetés sur le pavé de Paris, ou de cinq ou six vieux rentiers littéraires qui n'ont rien de mieux à faire pour le moment, il pose en maître de l'art, il dit les préceptes, enseigne la pratique, et développe un vaste plan de réforme dramatique qui doit incontestablement sauver le théâtre en France. Ce plan a déjà plusieurs fois été soumis au gouvernement, et, en 1814, si l'empereur Napoléon n'avait pas été aussi occupé de sa lutte désespérée contre l'étranger, il aurait certainement fait une application gigantesque des idées d'Aristide. Il le lui a fait dire par l'un de ses valets de chambre.

Il n'est sans doute pas besoin de vous apprendre que M. Aristide est un détestable acteur. Né en Gascogne, cette terre des esprits aventureux et des audaces heureuses, ce pays qui nous envoie tant de garçons coiffeurs, d'hommes d'Etat et de barytons d'opéra-comique, il s'élança d'un atelier de frisure sur les planches de certain théâtre bourgeois de Bordeaux. Il *patoisait* effroyablement, il avait beaucoup de chaleur méridionale, il criait à faire plaisir à un sourd, il gesticulait à démonter les coulisses, enfin il avait quelque chose du tragédien Lafond, qui était aussi un produit du sol, et dont le succès à Paris était pyramidal dans ce moment-là; il se vit applaudi à outrance, et dès lors sa vocation fut décidée.

Et ici permettez-moi une réflexion. L'une des plaies actuelles du théâtre, plaie qui heureusement commence à se cicatriser, c'est que trop longtemps, vers l'aurore de ce bienheureux dix-neuvième siècle, il a recruté son personnel dans une classe fort estimable sans doute, mais où n'avaient encore pénétré ni l'instruction, ni l'habitude des manières, sinon élégantes, du moins convenables. Avant notre grande et mémorable révolution de 89, de quels éléments se composaient les troupes dramatiques?—D'abord d'anciens enfants de la balle, ainsi qu'on disait alors, c'est-à-dire des fils d'acteurs qui avaient été élevés, comme Fleury, sur les genoux des reines, et avaient pris, au contact de la belle et folle société d'alors, un vernis de gentilhommerie et de grandes façons qui leur allait à ravir à la scène et hors la scène; puis, de quelques jeunes gens de famille ruinés par les cartes, le vin et les femmes, qui se jetaient au théâtre pour faire oublier, sous un nom supposé et dans une profession nouvelle, certaines habiletés de main ou quelques longues et sanglantes batailles de nuit avec le guet, et qui portaient sur les planches les allures noblement dégagées et la tenue de bon goût auxquelles ils étaient faits de longue main. C'était là sans contredit une société un peu mêlée, mais où l'on trouvait avec une facilité merveilleuse des chevaliers de Dancourt, des marquis de Marivaux et des don Juan de Molière.

La Révolution vint porter une rude atteinte à tous les préjugés, sans oublier celui qui défendait l'abord de la scène aux gens du grand monde, par respect pour eux-mêmes, aux petites gens, par habitude et par superstition. Mais, au premier moment, ce préjugé-là ne perdit guère de sa force que dans la classe infime; les autres étaient trop occupés ailleurs. La noblesse émigrait et vivait à l'étranger, et la bourgeoisie avait assez à faire de prendre dans le gouvernement, dans la politique, dans la diplomatie, dans les finances, dans l'armée, les positions qu'on lui abandonnait.

Alors le théâtre fut envahi par beaucoup d'aventuriers de bas étage, sans tenue, sans éducation, sans avenir, qui se firent comédiens faute de pouvoir trouver mieux. Ils étaient admirablement propres à jouer les rapsodies républicaines dont s'appauvrissait alors notre répertoire; mais il ne fallait pas leur demander autre chose. La scène française a été pendant vingt ans la proie de ces *galvaudeurs* dramatiques et de leurs imitateurs; on en trouve encore quelques-uns (Aristide en fait foi) qui sont debout pour la perte et le déshonneur de l'art, et qui déparent les meilleures combinaisons comiques. Heureusement que ces taches s'effacent tous les jours de plus en plus. Depuis quelques années le préjugé antidramatique a perdu toute sa force, même dans les hautes régions de la société. Nous avons vu dans ces derniers temps des jeunes gens de cœur et d'avenir, des esprits ornés, des manières nobles et distinguées, se produire à la scène aux applaudissements de tous. Un début au théâtre n'est plus regardé comme une prise de métier,

mais comme une affaire d'art. — Cependant le mieux ne doit point faire oublier le mal : c'est pourquoi nous allons continuer la flagellation de M. Aristide.

Le prétendu talent de M. Aristide se compose de beaucoup d'ignorance, d'imitations nombreuses, d'une certaine pratique de la scène et de quelques habitudes des théâtres de province. Avec ce mince bagage, M. Aristide est pourvu d'un immense amour-propre. Il se croit le seul comédien de l'époque; selon lui, Talma n'aurait pas obtenu le titre de *Roscius français*, il n'aurait point atteint le haut degré de réputation auquel il est parvenu, si Aristide avait mis un peu plus tôt le pied sur une scène de la capitale. Il ne peut pas se dissimuler que, lorsqu'il joue, la salle est vide et que les buralistes n'ont pas la moindre besogne; mais le goût du public ne saurait être égaré pour longtemps, et bientôt il reviendra au seul et vrai beau! le beau, c'est un Aristide, c'est la tragédie classique jouée par M. Aristide!

M. Aristide n'est-il pas le seul homme en France qui possède les *traditions?* Les traditions! voilà son grand cheval de bataille! Il n'admet ni les études personnelles, ni les inspirations en scène, ni le génie, ni le progrès. Les traditions! les traditions! là est la perfection, là est le *criterium* du talent, là sont les colonnes d'Hercule de l'art dramatique! Il faut porter son chapeau comme Baron, mettre son épée comme Lagrange, s'asseoir comme Molé, marcher comme Damas, se moucher comme Préville, parler comme Bellerose. Aristide vous apprendra au juste avec quelle inflexion de voix Lekain disait le *Qu'il mourût!* et combien la Clairon mettait d'intervalle de respiration entre ces deux hémistiches :

O haine de Vénus! — — — ô fatale colère!

Si vous lui demandez par quelle voie ces traditions sont arrivées jusqu'à lui, il se contentera de hausser les épaules et de vous lancer ce mot : *Traditions!* Si vous lui faites observer que les saines doctrines se sont peut-être corrompues par une transmission infidèle, que telle ou telle inflexion de voix, qui était aiguë en 1720, a bien pu, après avoir passé de bouche en bouche, devenir de nos jours grave et même très-grave, il vous jettera toujours dédaigneusement la même réponse.

Vous voyez bien que M. Aristide, l'homme aux traditions et aux saines doctrines, est très-apte à devenir professeur de déclamation; aussi ne s'en fait-il faute. En attendant que le gouvernement songe enfin à lui donner une classe au Conservatoire et à lui faire confectionner des automates aux frais du budget, il tient école chez lui; il a des élèves des deux sexes. De petits Mithridates, des Monimes en herbe, des Assuérus en première fleur, poussent pêle-mêle dans sa serre chaude dramatique. Toutes les prétentions théâtrales qui grouillent sur le pavé de Paris et des quatre-vingt-six départements trouvent asile chez lui. Etudiants en droit de dixième année, fleuristes et chamarreuses pleines d'ambition, jeunes artisans sans ouvrage ou plutôt sans courage, femmes de loisir équivoque qui veulent mettre leur beauté en étalage sur la scène, s'y donnent fraternellement la main. — Aristide est magnifique dans l'exercice de ses fonctions d'instituteur; il prend une contenance plus superbe que jamais, se drape dans sa robe de chambre à ramages et, la brochure à la main, arpente d'un pas majestueux sa longue salle d'exercice. Prêtez bien l'oreille à ses observations :

— Monsieur Alfred, c'est ici que feu Dazincourt levait la jambe droite et pirouettait sur lui-même! Diable! n'y manquons pas.

— Allons donc... madomoiselle Herminie... mettez-moi là les deux soupirs d'une seconde chacun que se permettait la Dumesnil;... ça repose...

— Ah! monsieur Polydor, ce n'est pas dans cette posture que Brizard recevait les coups de bâton de Scapin... Il faisait dos rond... On les reçoit mieux de cette façon, et la situation est plus comique... Vous, vous rentrez en vous-même comme si vous aviez peur... Ce n'est pas ainsi qu'on joue la comédie, mon cher monsieur...

Aristide fait tous les six mois au moins débuter un de ses élèves, mais jamais dans son emploi; ils obtiennent tous le même succès, c'est-à-dire qu'ils sont engagés, à retourner dans le sein de leurs familles, dont ils sont appelés à faire l'ornement. Ces échecs fréquents et successifs ne découragent pas M. Aristide; il se contente de dire qu'il n'a pas la main heureuse. Et voici de quelle façon il console, après leur disgrâce, ses élèves des deux sexes :

— Jeune homme ou jeune fille, vous n'avez rien à vous reprocher... vous étiez initié par moi aux plus secrets mystères de l'art; mais la nature n'a rien fait pour vous... Allez...

A l'époque où il fut reçu sociétaire, M. Aristide, tout fier de sa position nouvelle, voulut imiter quelques-uns de ses camarades et aller donner des représentations en province.

C'est une existence si belle que celle de l'acteur de Paris qui voyage! Quand il doit honorer une localité de sa présence, il est annoncé deux mois d'avance par la gazette... Le jour de son arrivée est pour la ville un jour de fête... Les camarades et les jeunes gens du pays vont à deux lieues au-devant de lui... Il entre dans la cité entouré d'une brillante cavalcade, comme un souverain en voyage, et toutes les dames de la ville, dès qu'elles entendent le roulement de sa chaise de poste, se mettent au balcon dans leurs plus beaux atours et lui jettent au nez les bouquets les plus odoriférants! Il y avait là de quoi séduire une tête plus forte que celle de M. Aristide! Et ses rêves, à lui, étaient encore plus magnifiques que la réalité... Il se voyait porté en triomphe par la population empressée... On lui décernait des statues... On donnait son nom à des quais et à des places publiques... Il revenait à Paris chargé de couronnes de laurier et le portefeuille garni d'un nombre infini de billets de banque... La fortune et la gloire! — Hélas! que le réveil fut triste!

M. Aristide alla à Rouen. Le premier jour, il fut *sifflé* dans le rôle de *Néron*, et le lendemain il fit cinquante-neuf francs vingt-cinq centimes de recette.

L'année suivante, M. Aristide alla à Amiens, le premier jour, il fut *sifflé* dans le rôle de *Néron*, et le lendemain il fit vingt-neuf francs quinze centimes de recette.

L'année suivante, M. Aristide alla à Villers-Cotterets Le premier jour, il fut *sifflé* dans le rôle de *Néron*, et le lendemain il fit sept francs neuf centimes de recette.

Après ces malheureuses tentatives, M. Aristide, gémissant sur la dépravation de l'intelligence publique, fut obligé de renoncer aux tournées départementales : ce qui ne l'empêche pas de se proclamer le premier tragédien de France et de Navarre. Si vous le rencontrez dans quelque théâtre secondaire, où souvent il y a des talents fort naturels, fort estimables, fort supérieurs aux talents de convention et de routine, vous le verrez hausser les épaules de pitié et donner des marques du plus profond dédain : « Ces gens-là ne savent pas marcher, s'écriera-t-il tout haut. Ces gens-là ne savent pas dire deux mots de suite! » Le public applaudit; Aristide se déchaîne contre le public. Il n'y aura véritablement de

théâtre en France que lorsque tous les acteurs seront du genre Aristide, que lorsque le parterre ne sera composé que de spectateurs capables de comprendre et d'approuver l'Aristide.

Lorsque M. Aristide doit jouer dans la pièce d'un auteur commençant, il le désespère aux répétitions par ses observations continuelles, il le met au supplice par ses critiques maladroites, il l'aveugle des bouffées de son amour-propre; mais il est toujours d'une docilité et d'une soumission parfaites devant les poëtes d'administration, devant les Térences des bureaux ministériels.

La principale occupation de M. Aristide consiste à éloigner du théâtre les jeunes acteurs qui donnent des espérances et surtout ceux qui aurait la prétention de débuter dans son emploi. Il ne permet l'accès qu'à la médiocrité, qui ne saurait lui causer d'ombrage. Du reste, il y a sur ce chapitre, entre ces messieurs et ces dames de la Comédie, une société d'assurance mutuelle. Le vieux comique prête volontiers secours au vieil amoureux contre l'invasion d'un talent frais et jeune, à condition que le même service lui sera rendu demain. Jamais M. Aristide n'a donné sa voix pour l'admission d'un aspirant qui aurait pu rendre ses beaux jours à la Comédie. Ah! monsieur Aristide, si le public avait comme vous voix au comité, ne crierait-il pas de toute la force de ses convictions et de ses goûts : « Je suis fatigué de voir des bouches sans dents, des têtes sans cheveux, des bras décharnés, de vieux mollets qui font grimacer l'étoffe... Je suis fatigué d'entendre de beaux vers chantés sur la mesure d'une sempiternelle mélodie, et je ne veux plus des restes réchauffés de Lekain et de Dugazon!... Arrière les Achilles qui portent perruque, et les Iphigénies à la voix chevrotante! »

Mais malheureusement le public ne peut protester que par son absence, et M. Aristide et ses camarades se consolent de la faiblesse des recettes par les satisfactions données à leur vanité. Ils bannissent impitoyablement du théâtre tout ce qui n'a pas passé la quarantaine : la verdeur est un titre d'exil. La Comédie n'est plus qu'un hôtel des Invalides. On cite un figurant de cinquante ans qui a été chassé comme dangereux, parce qu'il ne toussait pas au mois de janvier.

Si quelque débutant, grâce à une haute protection ou aux suffrages de la foule, parvient à prendre pied en dépit d'eux, ils lui font subir tant de disgrâces, ils lui imposent tant de rôles qui sont des repoussoirs ou des écueils, ils l'étouffent si bel et si bien, que le pauvre néophyte est bientôt réduit à aller chercher des cieux plus cléments. Il n'est arrivé que dans ces derniers temps, et une seule fois encore, qu'une actrice de vingt ans, saluée par les acclamations unanimes de la foule et soutenue par quelques écrivains de goût, ait pu s'asseoir triomphalement sur le siége tragique de Clairon et de Duchesnois, malgré l'opposition des anciennes reines du métier et des médiocrités en place. Croyez-vous que, dans l'intérêt de l'art et de la caisse, on s'en soit réjoui au sein des conciliabules de la Comédie? Non... Prêtez l'oreille aux causeries de coulisse et de foyer... Vous entendrez des doléances sur les erreurs du vulgaire et des malédictions contre l'influence pernicieuse de la presse.

M. Aristide se retirera le plus tard qu'il le pourra; mais enfin il se retirera, nous l'espérons bien. On donnera une représentation à son bénéfice, après je ne sais combien d'années de *bons et loyaux services;* on jouera le *Malade imaginaire,* il y aura une cérémonie dans laquelle paraîtront tous les sujets de la troupe; Aristide fera ses adieux au public dans le costume du rôle qu'il a joué *avec le plus d'agrément;* il versera des larmes d'attendrissement et s'évanouira entre les bras d'Argan et d'Agrippine. C'est là le programme ordinaire. Puis il ira manger sa pension, rue de l'Ancienne-Comédie, en face de l'ancien Théâtre-Français, au-dessus du café Procope, au troisième étage. Et comme un vieux comédien aime toujours à sentir l'huile des quinquets et à voir les banquettes de parterre, il enrôlera de jeunes ouvriers et des grisettes, montera des parties dramatiques pour les environs de Paris, promènera l'*Etourdi* et *Manlius* de Choisy-le-Roi à Pontoise, et de Saint-Germain à Saint-Maur, et cabotinera comme un héros de roman comique jusqu'à la dernière heure de sa vie.

L'AMATEUR DE LIVRES

PAR

CHARLES NODIER

Quiconque est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

Ce que la Fontaine a dit du loup, je le dirai volontiers du pédant. Savez-vous rien de plus lourd qu'un pédant qui veut être léger, de plus maussade qu'un pédant qui veut être gracieux? Et s'il me prenait envie de faire de l'esprit en huit pages, moi qui ai juste ce qu'il faut d'esprit pour distinguer le prétérit de l'aoriste, ne me renverriez-vous pas à mes diphthongues?

J'aime mieux vous prévenir tout d'abord que cet article sera piquant comme un colloque de Mathurin Cordier ou comme un chapitre de Despautère. Dieu, la nature et l'Académie ont renfermé mon imagination dans ces étroites limites qu'elle ne franchira plus. Plus heureux que moi, qui ne peux me dispenser d'écrire, puis que ainsi l'a décidé un libraire trop exigeant, vous pouvez vous dispenser de me lire. Son dessin était fait, sa planche était tirée, il ne manquait plus qu'une longue et inutile élucubration à sa livraison incomplète. Eh bien! la voici; mais vous y chercheriez inutilement un de ces portraits ingénieux auxquels vos écrivains favoris vous ont accoutumé. Si vous êtes curieux de voir le bouquiniste représenté dans une esquisse fine et originale, n'allez pas plus loin, je vous prie, et tenez-vous-en au modeste conseil de Matthieu Laensberg : « Voyez-en la représentation ci-contre. »

L'amateur de livres est un type qu'il est important de saisir, car tout présage qu'il va bientôt s'effacer. Le livre imprimé n'existe que depuis quatre cents ans tout au plus, et il s'accumule déjà dans certains pays de manière à mettre en péril le vieil équilibre du globe. La civilisation est arrivée à la plus inattendue de ses périodes, l'âge du papier. Depuis que tout le monde fait le livre, personne n'est fort empressé de l'acheter. Nos jeunes auteurs sont d'ailleurs en mesure de se fournir à eux seuls d'une bibliothèque complète. Il n'y a qu'à les laisser faire.

A considérer l'amateur de livres comme une espèce qui se subdivise en nombreuses variétés, le premier rang de cette ingénieuse et capricieuse famille est dû au bibliophile.

Le bibliophile est un homme doué de quelque esprit et de quelque goût, qui prend plaisir aux œuvres du génie, de l'imagination et du sentiment. Il aime cette muette conversation des grands esprits qui n'exige pas de frais de réciprocité, que l'on commence où l'on veut, que l'on quitte sans impolitesse, qu'on renoue sans se rendre importun; et, de l'amour de cet auteur absent dont l'artifice de l'écriture lui a rendu le langage, il est arrivé sans s'en apercevoir à l'amour du symbole matériel qui le représente. Il aime le livre comme un ami aime le portrait d'un ami, comme un amant aime le portrait de sa maîtresse; et, comme l'amant, il aime à orner ce qu'il aime. Il se ferait scrupule de laisser le volume précieux, qui a comblé son cœur de jouissances si pures, sous les tristes livrées de la misère, quand il peut lui

PARIS.—IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

accorder le luxe du tapis et du maroquin. Sa bibliothèque resplendit de dentelles d'or comme la toilette d'une favorite; et, par leur apparence extérieure elle-même, ses livres sont dignes des regards des consuls, ainsi que le souhaitait Virgile.

Alexandre était bibliophile. Quand la victoire eut placé dans ses mains les riches cassettes de Darius, il pouvait y renfermer les plus rares trésors de la Perse. Il y déposa les œuvres d'Homère.

Les bibliophiles s'en vont comme les rois. Autrefois les rois étaient bibliophiles. C'est à leurs soins que nous devons tant de manuscrits inestimables dont une munificence éclairée multipliait les copies. Alcuin fut le Gruthuyse de Charlemagne, comme Gruthuyse l'Alcuin des ducs de Bourgogne. Les beaux livres de François Ier porteront aussi loin que ses monuments la renommée de ses salamandres. Henri II confiait le secret de son chiffre amoureux aux magnifiques reliures de sa librairie, comme aux somptueuses décorations de ses palais. Les volumes qui ont appartenu à Anne d'Autriche font encore, par leur chaste et noble élégance, les délices des connaisseurs.

Les grands seigneurs et les gens notables de l'État se conformaient au goût du souverain. Il y avait alors autant d'opulentes bibliothèques que de familles à écussons et à pannonceaux. Le Guise, les d'Urfé, les de Thou, les Richelieu, les Mazarin, les Bignon, les Molé, les Pasquier, les Séguier, les Colbert, les Lamoignon, les d'Estrées, les d'Aumont, les la Vallière, ont rivalisé, presque jusqu'à nos jours, d'utiles et savantes richesses; et je nomme au hasard quelques-uns de ces nobles bibliophiles pour m'épargner le soin fastidieux de nommer tout le monde. Nos successeurs ne seront pas si embarrassés.

Bien plus, la finance elle-même, la finance aima les livres! Elle a beaucoup changé depuis. Le trésorier Grollier influa plus à lui seul sur les progrès de la typographie et de la reliure que ne le feront jamais nos chétives médailles et nos budgets littéraires, si économes pour les lettres. Son exemple fut suivi de Zamet à Montauron, et de celui-ci à Samuel Bernard, Paris et Crevenna. Un simple marchand de bois, M. Girardot de Préfond, releva sa noblesse un peu équivoque par cet honorable emploi de l'argent, qui lui assure du moins l'immortalité des bibliographies et des catalogues. Nos banquiers n'en sont pas jaloux.

Il y a quelque temps qu'un de mes amis visitait un de ces capitalistes à millions, entre les mains desquels circulent incessamment tous les trésors de l'industrie et du commerce, pour y rentrer augmentés d'une large récolte d'or. Impatient d'échapper au faste qui l'éblouissait, il témoigna le désir de se réfugier dans la bibliothèque : « La bibliothèque? dit Crésus, n'allez pas plus loin, la voici. » Cette bibliothèque se réduisait en effet à un portefeuille énorme, enflé de billets de banque. « Pensez-vous, ajouta le financier avec la fatuité railleuse d'un sot qui a eu l'esprit de devenir riche, que les bibliothèques les plus célèbres du monde renferment un volume de cette valeur? » Il n'y a rien à répondre à cette question, sinon que l'homme qui possède un pareil volume est bien malheureux de ne pas trouver du plaisir à en acheter d'autres.

Le bibliophile ne se trouve plus dans ces classes élevées de notre société *progressante* (je vous demande pardon pour ce hideux participe, mais il passera, si vous voulez bien le permettre, avec le verbe *progresser*); le bibliophile de notre époque, c'est le savant, le littérateur, l'artiste, le petit propriétaire à modiques ressources ou à fortune congrue, qui se désennuie dans le commerce des livres de l'insipidité du commerce des hommes, et qu'un goût déplacé peut-être, mais innocent, console plus ou moins de la fausseté de nos autres affections. Mais ce n'est pas lui qui pourra former d'importantes collections, et trop heureux, hélas! si ses yeux mourants s'arrêtent encore un moment sur la sienne; trop heureux s'il laisse ce faible héritage à ses enfants! J'en connais un, et je vous dirais son nom si je voulais, qui a passé cinquante ans de sa laborieuse existence à travailler pour se composer une bibliothèque, et à vendre sa bibliothèque pour vivre. Voilà le bibliophile, et je vous notifie que c'est un des derniers de l'espèce. Aujourd'hui l'amour de l'argent a prévalu : les livres ne portent point d'intérêt.

L'opposé du bibliophile, c'est le bibliophobe. Nos grands seigneurs de la politique, nos grands seigneurs de la banque, nos grands hommes d'État, nos grands hommes de lettres, sont généralement bibliophobes. Pour cette aristocratie imposante que les heureux perfectionnements de la civilisation ont fait prévaloir, l'éducation et les lumières du genre humain datent tout au plus de Voltaire. Voltaire est à leurs yeux un mythe dans lequel se résument l'invention des lettres par Trismégiste et l'invention de l'imprimerie par Guttemberg. Comme tout est dans Voltaire, le bibliophobe ne se ferait pas plus de scrupule qu'Omar de brûler la bibliothèque d'Alexandrie. Ce n'est pas que le bibliophobe lise Voltaire, il s'en garde bien; mais il se félicite de trouver en Voltaire un prétexte spécieux à son dédain universel pour les livres. A l'avis du bibliophobe, tout ce qui n'est plus brochure est déjà bouquin; le bibliophobe ne tolère sur les tablettes négligées de son cabinet que le papier qui sue et les pages qui maculent, sauf à se débarrasser de ce fatras de chiffons humides, tribut stérile de quelques muses affamées, entre les mains du colporteur qui les paye au-dessous du poids; car le bibliophobe reçoit l'hommage d'un livre et le vend. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne le lit pas et qu'il ne le paye jamais.

Il y a quelque dizaine d'années qu'un étranger, homme de génie, se trouva surpris dans un café de Paris, à la suite de son déjeuner, par un de ces désappointements ridicules auxquels les esprits profondément préoccupés sont trop sujets. Il avait oublié sa bourse, et cherchait inutilement dans son portefeuille un misérable *pound* égaré, quand ses yeux tombèrent, parmi les adresses éparses dans son *album*, sur celle de je ne sais quel seigneur suzerain d'un million d'écus, dont la porte était voisine. Il écrit au noble Turcaret, lui demande vingt francs d'emprunt pour une heure, charge un garçon de sa lettre, attend, et reçoit pour toute réponse le *non* inflexible du cardinal à Maynard. Un ami providentiel survient heureusement, et le tire d'embarras. Cette anecdote est jusqu'ici trop commune pour mériter qu'on la raconte, mais elle n'est pas finie. L'homme de génie devint célèbre, ce qui arrive quelquefois au génie, et puis il mourut, ce qui arrive toujours, tôt ou tard, à tout le monde. La renommée de ses ouvrages pénétra jusque dans les salons de la Banque, et le prix de ses autographes, qui ne fut pas coté à la Bourse, fit quelque sensation dans les ventes. Je l'ai vu, ce noble et utile appel à l'urbanité française, se payer cent cinquante francs dans un encan où le richard l'avait furtivement glissé pour tenter le caprice des amateurs, et je serais bien étonné si ce petit capital n'était pas triplé aujourd'hui dans des mains si discrètes et si intelligentes. Ceci prouve qu'un bienfait refusé n'est pas plus perdu qu'un autre. On sait que j'ai toujours aimé à mêler quelque trait de morale dans mes moindres historiettes.

Il est une espèce de bibliophobe auquel je puis pardonner sa brutale antipathie contre les livres, la plus délicieuse de toutes les choses du monde après les femmes, les fleurs, les papillons et les marionnettes; c'est l'homme sage, sensible et peu cultivé, qui a pris les livres en horreur pour l'abus qu'on en fait et pour le mal qu'ils font. Tel était mon noble et vieux compagnon d'infortune, le commandeur de Valais, quand il me disait, en détournant doucement de la main le seul volume qui me fût resté (c'était, hélas! Platon) : « Arrière, arrière, au nom de Dieu! ce sont ces drôles-là qui ont préparé la révolution! Aussi, ajoutait-il fièrement après avoir relevé avec quelque coquetterie le poil de sa moustache grise, je puis prendre le ciel à témoin que je n'en ai jamais lu un seul. »

Ce qui distingue le bibliophile, c'est le goût, ce tact ingénieux et délicat qui s'applique à tout, et qui donne un charme inexprimable à la vie. On oserait garantir hardiment qu'un bibliophile est un homme à peu près heureux, ou qui sait ce qu'il faudrait faire pour l'être. L'honnête et savant Urbain Chevreau a décrit merveilleusement ce bonheur, en parlant de lui-même, et je lui en fais mon compliment. Vous serez de mon avis, si vous voulez l'écouter un moment à ma place, et vous savez déjà que vous n'y perdrez pas. « Je ne m'ennuie point, dit-il, dans ma solitude, où j'ai une bibliothèque assez nombreuse pour un ermite, et admirable pour le choix des livres. On y peut trouver généralement tous les Grecs et tous les Latins, de quelque profession qu'ils aient été, orateurs, poëtes, sophistes, rhéteurs, philosophes, historiens, géographes, chronologistes, les Pères de l'Eglise, les théologiens et les conciles. On y voit les antiquaires, les relations les plus curieuses, beaucoup d'Italiens, peu d'Espagnols, les auteurs modernes d'une réputation établie; et le tout dans une fort grande propreté. J'y ai des tableaux, des estampes; un grand parterre tout rempli de fleurs, des arbres fruitiers, et, dans un salon, des musiciens domestiques, qui, par leur ramage, ne manquent jamais de m'éveiller ou de me divertir dans mes repas. La maison est neuve, et bien bâtie; l'air en est sain, et, pour m'acquitter de mon devoir, j'ai trois églises à côté de mes deux portes cochères. »

Si Urbain Chevreau avait vécu du temps de Sylla, je ne sais pas trop si le sénat aurait osé proclamer Sylla le plus heureux des hommes de la terre : mais je suis porté à le croire, car il est bien probable qu'un homme comme Urbain Chevreau n'aurait pas été connu du sénat. Remarquez, en effet, que ce digne Urbain Chevreau, l'objet et le modèle de mes plus chères études, l'enchantement de mes plus agréables lectures, *præsidium et dulce decus meum*, a oublié ou méconnu, dans ce charmant tableau d'une existence digne d'envie, ce que sa félicité avait de plus précieux et de plus rare. Il était plus sa-

vant que les savants de son temps, qui étaient si savants; il était plus lettré que les lettrés; il faisait des vers qui valaient les meilleurs vers, et de la prose si pleine, si abondante et si facile, qu'on croit l'entendre quand on le lit. Que de périls à éviter! Que d'obstacles à vaincre pour être heureux! Il fut heureux, parce qu'il sut se contenter de sa fortune et se passer de la gloire. On l'oublia tellement de son temps, qu'il ne fut pas de l'Académie; mais la haine l'avait laissé en paix comme la faveur, et il mourut paisible, entre ses fleurs et ses livres, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Que la terre soit légère au plus aimable et au plus érudit des bibliophiles, comme dit la petite phrase épicédique aujourd'hui consacrée! Mais que sont devenus ses livres, les livres si choisis et si propres d'Urbain Chevreau, dont aucun catalogue récent n'a fait mention? C'est là une question vive, pressante, incisive, et dont on s'occupera beaucoup dans le monde social, quand le monde social ne s'occupera plus des sots non-sens de philosophie humanitaire et de méchante politique dont il est infatué.

Le bibliophile sait choisir les livres; le bibliomane les entasse. Le bibliophile joint le livre au livre après l'avoir soumis à toutes les investigations de ses sens et de son intelligence; le bibliomane entasse les livres les uns sur les autres sans les regarder. Le bibliophile apprécie le livre, le bibliomane le pèse ou le mesure. Le bibliophile procède avec une loupe, et le bibliomane avec une toise. J'en connais certains qui supputent les enrichissements de leur bibliothèque par mètres carrés.

L'innocente et délicieuse fièvre du bibliophile est, dans le bibliomane, une maladie aiguë poussée au délire. Parvenue à ce degré fatal de paroxysme, elle n'a plus rien d'intelligent, et se confond avec toutes les manies. Je ne sais si les phrénologistes qui ont découvert tant de sottises ont découvert jusqu'ici dans l'enveloppe osseuse de notre pauvre cervelle l'instinct de collectivité, si développé dans plusieurs pauvres diables de ma connaissance. J'en ai vu un, dans ma jeunesse, qui faisait collection de bouchons de liége, anecdotiques ou historiques, et qui les avait rangés par ordre, dans son immense galetas, sous des étiquettes instructives, avec indication de l'époque plus ou moins solennelle où ils avaient été extraits de la bouteille; *exemplum ut :* « M. LE MAIRE, CHAMPAGNE MOUSSEUX DE PREMIÈRE QUALITÉ; NAISSANCE DE SA MAJESTÉ LE ROI DE ROME. » Le bibliomane doit avoir à peu près la même protubérance.

Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. Du bibliophile au bibliomane, il n'y a qu'une crise. Le bibliophile devient souvent bibliomane, quand son esprit décroît ou quand sa fortune s'augmente, deux graves inconvénients auxquels les plus honnêtes gens sont exposés; mais le premier est bien plus commun que l'autre. Mon cher et honorable maître, M. Boulard, avait été un bibliophile délicat et difficile avant d'amasser dans six maisons à six étages six cent mille volumes de tous les formats, empilés comme les pierres des murailles cyclopéennes, c'est-à-dire sans chaux et sans ciment, mais qu'on aurait aussi pu prendre de loin pour des *tumuli* gaulois. C'était, en effet, de véritables bibliotaphes. Je me souviens qu'en voyageant un jour avec lui parmi ces obélisques mal calés, et dont la prudente science de M. Lebas n'avait pas assuré l'aplomb, je m'informai curieusement d'un livre unique, dont ma respectueuse amitié s'était empressée de lui céder la possession dans une vente célèbre. M. Boulard me regarda fixement, avec cet air de bonhomie gracieuse et spirituelle qui lui était particulier; et, frappant du bout de sa canne à pomme d'or une de ces masses énormes, *rudis indigestaque moles*, puis une seconde et une troisième : « Il est là, me dit-il, ou bien là, ou là. » Je frémis à l'idée que la malencontreuse plaquette avait disparu pour toujours, peut-être, sous dix-huit mille in-folio; mais ce calcul ne me fit pas négliger l'intérêt de mon salut. Les piles géantes, ébranlées dans leur équilibre incertain par le bout de la canne de M. Boulard, se balançaient sur leurs bases d'une manière menaçante, et leur sommet vibra longtemps comme la flèche légère d'une cathédrale gothique, à la volée des cloches ou aux assauts de la tempête; j'entraînai M. Boulard, et je m'enfuis avant qu'Ossa fût tombé sur Pélion, ou Pélion sur Ossa. Aujourd'hui même, quand je pense que les *bollandistes* ont failli s'écrouler tous à la fois, et de vingt pieds de haut, sur ma tête, je ne me rappelle pas ce péril sans une pieuse horreur. Ce serait abuser des mots que d'appeler bibliothèques ces épouvantables montagnes de livres qu'on ne peut attaquer qu'avec la sape, et soutenir qu'avec l'étançon.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

Le bibliophile ne doit pas se confondre avec le bouquiniste, dont nous allons parler, et cependant le bibliophile ne dédaigne pas de bouquiner quelquefois. Il sait que plus d'une perle s'est trouvée dans le fumier, et plus

d'un trésor littéraire sous une grossière enveloppe. Malheureusement ces bonnes fortunes sont fort rares. Quant au bibliomane, il ne bouquine jamais, parce que bouquiner, c'est encore choisir. Le bibliomane ne choisit point, il achète.

Le bouquiniste proprement dit est ordinairement un vieux rentier ou un professeur émérite, ou un homme de lettres passé de mode qui a conservé le goût des livres, et qui n'a pas su conserver assez d'aisance pour en acheter. Celui-là est sans cesse à la recherche de ces bouquins précieux, *rarœ aves in terris*, que le hasard capricieux peut avoir cachés d'aventure dans la poussière d'une échoppe, diamants sans monture que le vulgaire confond avec la verroterie, et qui ne s'en distinguent qu'au regard judicieux du lapidaire. Avez-vous entendu parler de cet exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ* que Rousseau demandait en 1763 à son ami M. Dupeyrou, qu'il annotait, qu'il ornait de sa signature, et dont un des feuillets se trouve marqué d'une pervenche sèche, la vraie pervenche, la pervenche originale que Rousseau avait recueillie la même année sous les buissons des Charmettes? M. de Latour est possesseur de ce bijou de modeste apparence, qui ne serait pas surpayé au poids de l'or, et qui lui a coûté soixante-quinze centimes. Voilà une délicieuse conquête! Je ne sais toutefois si je n'aimerais pas autant le vieux volume de *Théagène et Chariclée* que Racine abandonna en riant à son professeur : « Vous pouvez, dit-il, brûler celui-là; maintenant je le sais par cœur. » Si ce joli petit livre n'est plus sur les quais, avec la signature élégante et les notes grecques en caractères mignons qui le feront distinguer entre mille, je vous réponds qu'il y a passé. Et que diriez-vous de l'édition originale du *Pédant joué* de Cyrano, avec les deux scènes que vous savez, enfermées dans une large accolade, et cette simple note de Molière, griffonnée sur la marge : « Ceci est à moi? » Ce sont là les douces joies, et, le plus souvent, il faut en convenir, les merveilleuses illusions du bouquiniste. Le savant M. Barbier, qui a publié tant d'excellentes choses sur les anonymes, et qui en a tant laissé à dire, avait promis une bibliographie spéciale des livres précieux ramassés pendant quarante ans sur les quais de Paris. La perte de ce manuscrit serait fort à regretter pour les lettres, et surtout pour les bouquinistes, ces habiles et ingénieux alchimistes de la littérature qui rêvent partout la pierre philosophale, et qui en trouvent de temps en temps quelques morceaux, sans prendre grand souci de les faire enchâsser richement dans des reliures fastueuses. Le bouquiniste croit toute sa vie posséder ce que personne ne possède, et ses épaules se soulèveraient de pitié devant l'écrin du grand Mogol; mais le bouquiniste a de puissantes raisons pour ne pas relever ses richesses de la vaine apparence d'une richesse étrangère, et il déguise son motif secret sous un prétexte assez spécieux. « La livrée de l'âge, dit-il, sied aux vieilles productions de la typographie, comme la patine au bronze antique. Le bibliophile qui envoie ses livres à Bauzonnet ressemble à un numismate qui ferait dorer ses médailles. Laissez le vert-de-gris à l'airain et le cuir éraillé aux bouquins. » Ce qu'il y a de vrai au fond de tout cela, c'est que les reliures de Bauzonnet sont fort chères, et que le bouquiniste n'est pas riche. N'enluminez pas la beauté d'un fard presque sacrilége, et n'abandonnez pas les livres aux opérations dangereuses de la restauration quand ils peuvent s'en passer, mais croyez fermement qu'aux livres comme aux belles la parure ne nuit en rien.

Le nom du bouquiniste est un de ces substantifs à sens double, qui abondent malheureusement dans toutes les langues. On appelle également bouquiniste l'amateur qui cherche des bouquins, et le pauvre libraire en plein air qui en vend. Autrefois le métier de celui-ci n'était pas sans considération et sans avenir. On a vu le marchand de bouquins s'élever du modeste étalage de la rue, ou de la frileuse exposition d'une échoppe nomade, jusqu'aux honneurs d'une petite boutique de six pieds carrés. Tel fut naguère ce Passard, dont la mémoire vit peut-être encore dans la rue du Coq. Et qui pourrait avoir oublié ce Passard, avec ses cheveux coupés de près, sa courte queue en trompette, son gros œil fauve et saillant, et le petit œil bleu enfoncé qu'un jeu bizarre de la nature avait opposé à l'autre, pour que le signalement de Passard n'eût rien à envier à son caractère en originalité excentrique? Lorsque Passard, l'angle droit de sa bouche relevé par une légère convulsion sardonique, était en humeur de parler; quand son petit œil bleu commençait à petiller d'un feu malin qui n'enflammait jamais son gros œil éteint, vous pouviez vous attendre à voir se dérouler devant vous toute la chronique scandaleuse de la politique et de la littérature pendant quarante années historiques. Passard, qui avait colporté, sous le bras, sa boutique ambulante, du passage des Capucines au Louvre, et du Louvre à l'Institut, avait tout vu, tout connu, tout dédaigné du haut de son orgueil de bouquiniste. Et cependant Passard n'était pas l'homme d'Horace, *dicendi bona mala locutus;* il n'en était que la moitié. La mémoire de Passard ne se rappelait que le mal; mais avec quelle verve ironique, et quelquefois éloquente, il stigmatisait de son mépris les noms les plus illustres, c'est ce qu'il faut avoir entendu pour le croire. « Mirabeau cependant? lui disje timidement un jour. — Mirabeau, me répondit fièrement Passard en se campant sur le pied droit, était un stupide polisson. » Je me hâte de déclarer, pour l'acquit de ma conscience, que ceci ne prouve rien si Passard ne connaissait pas mieux les hommes qu'il ne connaissait les livres. Ce qu'il y a d'incontestable pour les bouquinistes amateurs qui l'ont visité si souvent, c'est que sa conversation était beaucoup plus curieuse que ses bouquins.

J'ai cité Passard, bouquiniste obscur dont le nom ne brillera jamais dans une biographie; Passard, qui est, selon toute apparence, le Brutus, le Cassius, le dernier des bouquinistes. Le bouquiniste des ponts, des quais et et des boulevards, pauvre créature équivoque, anomale, étiolée, qui ne vit plus qu'à demi de ses bouquins méconnus, est tout au plus l'ombre du bouquiniste : le bouquiniste est mort.

Cette grande catastrophe sociale, la mort du bouquiniste, était un des résultats infaillibles du progrès : douce et innocente superfétation de la bonne littérature, le bouquiniste devait finir avec elle. Dans cet âge d'ignorance auquel nous avons eu le bonheur d'échapper, le libraire était, en général, un homme capable d'apprécier ses publications, qui les faisait imprimer sur un bon papier solide, élastique et sonore, et qui les faisait recouvrir, quand elles en valaient la peine, d'un bon cuir imperméable, assujetti par une bonne colle et par une bonne couture. Si le livre tombait par hasard dans le domaine du bouquiniste, il n'était pas perdu pour cela. Basane, veau ou parchemin, sa reliure brûlée et racornie aux feux du soleil, imbibée, détendue et ramollie par les averses, revêtue par le vent d'une couche épaisse de poussière qui devient de la boue quand il pleut, protégeait longtemps encore, sous un abri fort disgracieux au regard, les visions du philosophe ou les

rêveries du poëte. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Le libraire du progrès sait que la gloire viagère des livres qu'il publie n'a guère plus de durée probable que la vie des moucherons du fleuve Hypanis, et qu'à peine baptisée par la réclame elle sera enterrée dans trois jours avec le feuilleton. Il couvre d'un papier jaune ou vert son papier blanc noirci d'encre, et il abandonne le spongieux chiffon à toutes les intempéries des éléments. Un mois après, le honteux volume gît dans les caisses de l'étalagiste, à la merci d'une belle pluie matinale. Il s'humecte, s'abreuve, se tord, se marbre çà et là de larges zones mordorées, retourne peu à peu à l'état de bouillie dont il est sorti, et n'a presque plus de préparation à subir pour tomber sous le pilon du cartonnier. L'histoire des livres du progrès est tout entière là-dedans.

Le bouquiniste aux vieux et nobles bouquins n'a rien de commun avec ce triste marchand de papier mouillé qui étale en haillons moisissants quelques lambeaux de livres nouveaux. Le bouquiniste est mort, vous dis-je, — et, quant aux brochures qui ont remplacé ses bouquins, il n'en restera pas de souvenir dans vingt ans. On peut bien m'en croire, car j'y suis pour trente volumes.

Et puis faites-moi la grâce de me le dire, si vous le savez, que restera-t-il dans vingt ans?

LA CANTATRICE DE SALON

PAR

MAURICE DE FLASSAN

—o—

Il y en a même qui regarderaient volontiers la musique, à Paris, comme une affaire d'État.

J.-J. Rousseau.

Paris est la patrie des cantatrices de salon; il n'y a que là qu'elles existent dans toute leur splendeur. — Il n'y a que là qu'une femme fasse de son salon un théâtre, et d'elle-même une comédienne. Les femmes du monde, à Paris, ont soif de représentation et de notoriété publique. Et foulant aux pieds la couronne impériale de leur modeste dignité féminine, elles courent toutes blanches, toutes fraîches et toutes parées, avec leurs bras nus et leurs poitrines découvertes, leurs guirlandes de fleurs et leurs ceintures d'or, leurs robes de dentelle et leurs écharpes de gaze, se livrer au public dans l'arène, et lutter, avec cette bête sauvage, la critique, devant trois mille spectateurs.

Dans ce siècle où tout le monde a une mission, où le poëte est persécuté, le génie méconnu, la femme incomprise, ces dames ont la mission de chanter. A la femme qui aime et à la femme qui souffre (canonisées par tous nos poëtes depuis fort longtemps, et surtout depuis 1830), vient se joindre, pour compléter la trinité, la femme qui chante.

La femme qui chante est sacrée,
. . . . . .
La femme qui chante est bénie!

Et ces dames ont l'air de croire que beaucoup de péchés leur seront remis parce qu'elles ont beaucoup chanté.

Le chant est leur baume de fier-à-bras; elles s'imaginent y avoir découvert un spécifique infaillible contre tous les maux, et appliquent un concert, comme remède universel, à toutes les plaies saignantes de la malheureuse humanité.

Le chant et la charité ballottent entre eux ces dames. La charité les pousse au chant, le chant les pousse à la charité. Rien n'est charitable comme la femme chantante, et personne ne chante tant que la femme charitable.

Un malheureux qui manque de tout, dont la femme est mourante et les enfants affamés, et qui a entendu célébrer la bonté divine de ces sœurs de charité chantantes, s'adresse à une d'elles : elle l'écoute avec une affabilité vraiment touchante, et puis, au lieu de lui donner de l'argent, d'envoyer un médecin à sa femme, et du pain à ses enfants, lui répond : « Je parlerai à madame de B, et nous donnerons un concert pour vous. » Le pauvre misérable s'en va, accablé de douleur, mourant de faim et de froid. La cantatrice, lorsqu'elle raconte l'histoire à ses amis, le soir, a une attaque de nerfs; ce qui fait dire à toute la société : « Quelle âme divine et quel cœur d'ange! » à quoi elle répond : « Il est vrai, je suis trop sensible! » Et puis, dirigeant un regard humide et languissant vers un grand et mélancolique jeune homme à moustaches noires, avec lequel elle chante ordinairement le duo des *Huguenots*, elle ajoute en soupirant : « Vous ne savez pas comme je sens vivement! la sensibilité me tue! « Six semaines après, la cantatrice, resplendissante de toilette, fraîche à force de blanc et de rouge, brillante

à force de bijoux, applaudie à force de dîners, chante deux cavatines, deux duos, deux finales, et des romances sans nombre devant six cents personnes, et se trouve mal à la fin.

Son concert fait fureur, et quand elle se prépare à donner quelques secours à l'infortuné qui, sans le vouloir, l'a aidée à écorcher les oreilles à la moitié du monde élégant de Paris, elle est tout étonnée d'apprendre que sa femme est morte depuis trois semaines, que lui-même s'est brûlé la cervelle, et qu'on ignore ce que sont devenus ses enfants. Elle lève ses yeux vers le ciel, et dit avec un air de résignation chrétienne : « Il y a dans ce monde des gens bien ingrats. » Ses amis lèvent les yeux vers le ciel, et disent : « Quelle femme sublime! elle ne pense qu'aux autres! » Lorsqu'elle a secouru tous les pauvres de son arrondissement, et tous les ouvriers malheureux des provinces, que, grâce à elle, il n'y a dans son quartier plus de pauvres, et dans les provinces plus d'ouvriers malheureux, sa charité inépuisable prend son essor, traverse les mers, franchit tous les obstacles, ne se laisse arrêter par rien, et finit par découvrir quelque village africain ou américain dont les habitants *souffrent* (c'est le mot), quelques victimes du feu ou d'un tremblement de terre, d'une rivière débordée, ou d'une révolution, d'une avalanche ou d'un volcan. Les victimes nécessaires une fois trouvées, elle organise tout de suite un concert, écrit des lettres humanitaires (car la femme chantante a aussi parfois des prétentions littéraires), qu'elle termine d'ordinaire en vous engageant à aller chez elle le lendemain à deux heures pour une répétition.

Ceux qui n'y ont jamais assisté ne peuvent se faire une idée de ce que c'est qu'une de ces répétitions où on exécute toutes sortes de chœurs et de finales. Pendant un mois, la cantatrice qui doit organiser ce concert-monstre en miniature demande des voix à tous ses amis, et ferait au besoin chanter sa femme de chambre ou son portier. Quand tout est arrangé, elle enferme soixante-dix individus mâles et femelles dans son salon, et préside elle-même au charivari le plus épouvantable qu'il soit possible de concevoir.

> Sie toben wie bösen Geist getrieben,
> Und nennen's Freude, nennen's Gesang.

On souffre la chaleur et la soif sans jamais se procurer de l'eau ou de l'air, et on tombe de sommeil sans pouvoir s'endormir, car l'orchestre et les voix grondent et mugissent comme une tempête, avec cette différence que, dans l'orage véritable, le tonnerre ne tonne pas toujours, tandis que dans ces ouragans improvisés, il ne cesse jamais pendant au moins quatre heures.

Cet ange de charité à roulades fait prendre des billets en masse à tous les jeunes gens qui ont le malheur d'être protégés par elle; chante elle-même tous les plus beaux morceaux, et fait chanter à ses amis tous ceux qui ne leur conviennent pas; puis, à la fin de cette œuvre de bienfaisance mise en musique, « chose la plus lugubre, la plus assommante que j'aie entendue de ma vie, et que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un violent mal de tête[1] » les incendiés et les banqueroutiers, les estropiés, les sourds-muets et les aveugles, les ouvriers de Lyon et les blessés de Juillet, les veuves des soldats tués à Constantine et les orphelins des curieux écrasés dans les émeutes, les émigrés italiens et les exilés polonais, les vieillards paralytiques et les enfants trouvés, enfin toutes les *victimes* possibles ou imaginables, crient *Gloria in excelsis* autour de la cantatrice de salon, et chacun d'eux lui dit :

> . . La voix qui me dit : Pleure,
> Est celle qui vous dit : Chantez.

On a sa cantatrice à Paris comme on y a sa couturière; chaque quartier, chaque société, chaque famille a la sienne. Il y a la cantatrice des deux nobles faubourgs et de la Chaussée-d'Antin; celle-ci est la cantatrice *grandiflora* de l'espèce. Elle est pour le moins comtesse, marquise ou princesse, et appartient de droit aux ambassadeurs, aux ministres, aux banquiers et aux Anglais. Après cela, il y a les petites cantatrices multiflores, qui poussent partout comme de mauvaises herbes. Chez les femmes de notaires, d'avocats, de médecins, de capitaines d'état-major et de journalistes, chez les vieilles comtesses ruinées demeurant au quatrième, et chez les épiciers-propriétaires demeurant à l'entre-sol; enfin, chez tous les gens qui, lorsqu'ils reçoivent, vous donnent du sirop de groseilles, et qui font des parties pour aller à Saint-Germain par le chemin de fer, on est sûr de rencontrer au moins une, et bien souvent plus, de ces petites filles qui ne savent qu'une chose : le moyen de rendre plus insipides et plus insupportables encore, par leur manière de les chanter, les romances de madame Puget et de M. Grisar, qui pourraient bien, à cet égard-là, se passer de leurs efforts.

On peut diviser toutes les cantatrices de salon en deux classes : celles qui ne chantent qu'un morceau, et celles qui chantent *tout*. Il y en a beaucoup parmi ces dames qui sont connues par un morceau qu'elles répètent constamment : madame de C. ne peut chanter que le finale d'*Anna Bolena;* mademoiselle de J. affectionne l'air de la *Norma;* madame N. chante toujours la cavatine de la *Sonnambula;* madame R. la Polacca des *Puritani*. Il serait plus court, ce me semble, d'appeler ces dames par le nom de leur morceau favori; on dirait Anna Bolena, Norma, la Sonnambula, la Polacca, etc., et l'on saurait tout de suite à quoi s'en tenir avec elles. Quant aux cantatrices qui chantent *tout*, elles sont bien plus nombreuses (non que je veuille dire que celles qui ne peuvent chanter qu'un morceau soient rares) et plus dangereuses que les autres : car, au moins, avec la cantatrice à un seul ressort, on est sûr que, une fois l'air de prédilection fini, elle n'ouvrira plus la bouche de la soirée, tandis que les universalistes ne vous laissent pas un instant de paix. Elles furettent partout afin de trouver des morceaux qu'elles ont étudiés fort longtemps, et qu'elles chantent en vous jurant qu'elles les voient pour la première fois. Quand elles ne trouvent rien, elles se rappellent toutes sortes d'andantes et de cabalettes dépareillés par cœur, et si une fois elles se mettent en train de faire cette mosaïque musicale, elles n'en finissent plus, surtout si vous ne les avez pas priées de chanter. Il est à remarquer que la cantatrice de salon ne chante jamais quand on l'y engage, et ne cesse jamais quand on ne l'y engage pas, et les chanteurs et cantatrices de nos jours sont ce qu'ils étaient du temps des Césars. Ce qu'il y a de bien plus terrible encore chez la cantatrice qui chante *tout*, c'est la manie de déchiffrer : ceci est un horrible guet-apens, et, à juger d'après les apparences, doit être aussi ennuyeux pour la cantatrice elle-même que pour ceux qui écoutent. Dès que la cantatrice de salon commence à déchiffrer, elle devient myope, et tousse comme une poitrinaire dans tous les endroits difficiles. Elle a beau se coller le nez sur la

[1] Rousseau, *la Nouvelle Héloïse*, lettre XXIII.

partition, plus elle avance, moins elle voit; elle a beau avaler de l'eau sucrée, la toux continue avec la même opiniâtreté, et ne cesse que lorsque dans sa partie il se trouve une note à l'unisson avec les autres voix, et qu'alors, comme preuve de bonne volonté, elle se fait un devoir de chanter avec une force assourdissante.

Il est évident que le chant est très-préjudiciable à la santé; car, de toutes ces belles et brillantes cantatrices que nous couronnons dans nos salons (et dont quelques-une ont l'air de se porter même *trop* bien, si on ose s'exprimer ainsi), il n'y en a pas une qui n'ait ses attaques de nerfs, ses palpitations de cœur, ses évanouissements fréquents; il n'y en a pas une enfin qui ne soit *souffrante*, et dont les souffrances ne proviennent de l'excès de sensibilité et d'impressionnabilité nerveuse qu'a développées chez elle l'étude de la musique vocale.

Savez-vous ce que c'est qu'une cantatrice de salon, vous qui vous enivrez chaque soir des accents mélodieux qui sortent de ces bouches divines? vous qui, pour leur exprimer votre admiration, vous transformez en de véritables encensoirs ambulants? Insouciants! ingrats! je le répète, savez-vous ce que c'est qu'une cantatrice de salon? On vous a demandé si vous saviez ce que c'était que le cœur d'une femme, que la tête d'un homme, que la vertu, que le vice, que le conseil des Dix, qu'un galérien; on vous a fait subir un interrogatoire d'inquisition sur tout ce que vous saviez ou ne saviez pas; mais jamais ni M. Hugo, ni M. Dumas, ni M. de Musset, ne se sont avisés de vous demander si vous saviez ce que c'était qu'une cantatrice de salon : c'est une pendule à cavatines dont tout le monde a la clef et dont personne ne peut arrêter le mouvement.

Vous vous êtes imaginé peut-être, parce que vous voyiez ces dames s'empresser de courir de soirée en soirée et de concert en concert, parce vous les voyiez négliger leurs devoirs de fille, d'épouse et de mère (tous leurs devoirs sociaux enfin), que c'était le plaisir qui les entraînait : vile pensée! pas du tout; elles remplissent une mission sainte et sacrée; leur vie est une vie de fatigue, de privation et de mortification. Elles sont poursuivies par l'envie, l'injustice et la haine, et, pour comble de malheur, elles sont *incomprises*. Une de ces dignes créatures, une de ces nobles femmes, me disait l'hiver passé : « Je me lève bien souvent avant le jour parce qu'il faut travailler ma voix; je passe ma journée entière dans les répétitions, et je rentre à deux heures du matin, accablée, brisée... je sens que cette vie-là me tue, mais il faut se dévouer pour les autres. »

On pourrait faire deux questions à ces dames : qu'est-ce qui les force à ce dévouement héroïque? et pour *qui* se dévouent-elles? Des âmes bien méchantes ont répondu à la première question : la vanité et le désir de la publi-

cité; ces dames disent : la charité et l'amour du prochain. La seconde question est plus difficile; car, quoiqu'on voie d'innombrables *dévouées*, on n'a pas encore découvert un seul individu qui ait profité par ce beau dévouement. Ce monde pour lequel elles chantent, et pour lequel elles souffrent, ignore quelle reconnaissance infinie il leur doit, et se figure qu'elles s'amusent pour le moins autant que lui; il apprécie le bienfait aussi peu que l'enfant auquel on inflige une punition en lui disant que c'est pour son bien.

Après cela, ce n'est pas seulement la santé qu'on dépense à être cantatrice de salon. Les succès coûtent autant dans les beaux hôtels de ces dames qu'à l'Académie royale de musique; et les chefs de la claque aristocratique exigent bien plus des comédiennes de salon que ne font ceux de la claque théâtrale des comédiennes de profession. Comment peut-on ne pas applaudir une femme charmante qui vous bourre de dîners, qui vous fait souper chez elle en petit comité jusqu'à cinq heures du matin, et qui... mais la liste des bontés de ces dames serait trop longue; parlons plutôt des attributs qui les distinguent du commun des mortels.

Un de leurs principaux charmes est de ne vieillir jamais. Si, comme le dit madame de Staël, le génie n'a pas de sexe, il est également certain que la femme chantante n'a pas d'âge.

She is not of an ange, but for all time.

Nous avons vu des exemples très-remarquables de cantatrices de salon qui n'avaient que trente-six ans, et dont les filles ainées en avaient vingt-quatre.

La cantatrice de salon n'est jamais dans son *beau jour;* plus elle est applaudie, plus elle a de succès, moins elle se porte bien; et quand on lui fait des compliments, elle répond avec un soupir : « Ah! je ne suis pas dans mon beau jour aujourd'hui! » Je défie qui que ce soit de prouver qu'il ait jamais entendu une de ces dames admettre qu'elle fût dans les conditions requises pour bien chanter; il n'y a qu'un moyen possible de le lui faire dire : c'est lorsqu'elle a plus mal chanté qu'à l'ordinaire, et que vous êtes assez son ami pour lui en faire la remarque; il est sûr que dans ce cas-là elle vous dira avec un sourire où, à la colère pour votre maladresse, se mêle le mépris pour votre jugement : « Je vous demande pardon, mais vous vous trompez complétement, car je n'ai jamais été mieux en voix, et je n'ai jamais mieux chanté que ce soir. » Ce qui est fort souvent d'une vérité incontestable.

La cantatrice de salon ne prend des *leçons* de personne. Si vous lui demandez le nom de son maître, elle vous répondra froidement qu'elle *travaille* avec M. Bordogni, ou M. Géraldy; M. Banderali, ou M. Carulli; absolument comme les journaux disent que le roi a travaillé avec MM. les ministres de la guerre, de la justice et de l'instruction publique.

Elle chante dans toutes les langues. Elle passe de l'air italien à la romance française, de la romance française au *lied* allemand, de là encore au boléro espagnol, à la ballade écossaise, et, si besoin en est, à des airs russes, grecs, islandais, indiens, lapons, esquimaux, chinois ou turcs. Plus la chose est bizarre, plus elle est applaudie. La cantatrice ne comprend pas un mot de ce qu'elle chante; mais, si par hasard il y a beaucoup de roulades dans le morceau, l'auditoire ne manque jamais de s'écrier : « Quelle expression dramatique! »

Personne n'a moins peur que la cantatrice de salon, et personne ne prétend en avoir autant. A l'entendre, elle est l'être le plus timide qui existe; elle a peur de tout, peur de la moquerie, peur des applaudissements, peur de ses rivales, peur de son maître, peur d'elle-même et de ses émotions, peur de nous et de nos compliments; en vérité, elle a tellement peur, qu'on ne conçoit pas comment elle fait pour chanter avec un aplomb si incroyable devant un public si nombreux.

On dit que rien n'est perfide comme la femme qui chante, que c'est la nature la plus féline qui existe, qu'elle vous attire pour vous égratigner, vous protége pour vous perdre; mais j'aime à croire le contraire, car j'en ai vu protéger des jeunes personnes qui n'avaient réellement pas le moindre talent, les méchants disaient que leur manque de talent était précisément leur meilleur titre à la protection de ces dames, c'est possible; mais aussi je les ai vues protéger des jeunes filles pleines de moyens et qui avaient de magnifiques voix, les pousser, les prôner, les mener partout, les faire chanter chez elles, enfin les aider de tout leur pouvoir; et on vient me dire que ces femmes sont envieuses, sont jalouses! Il est vrai que, lorsque les *protégées* avaient des voix de contralto, elles étaient forcées de chanter la *Reine de la Nuit*, tandis qu'au contraire lorsqu'elles avaient des voix de soprano, c'était le rôle d'*Arsace* qui leur était réservé; mais ces dames donnent pour cela une excellente raison : elles disent qu'elles font monter le contralto jusqu'au *mi* et descendre le soprano jusqu'au *fa*, parce que chez le premier les notes hautes sont aiguës, tandis que chez le second les notes basses sont faibles; et je les crois.

Méfiez-vous de la femme chantante qui, lorsque vous l'invitez à une soirée, et que vous lui demandez le nom de son accompagnateur, vous répond avec un sourire charmant et une affectation de la plus parfaite indifférence : « Que cela ne vous inquiète pas, je prendrai celui que je trouverai chez vous, mon Dieu! je suis *si* facile à accompagner. » Soyez sûr qu'elle chantera on ne peut plus mal, et qu'elle vous dira avec une colère sourde et à peine dissimulée : « En vérité, ce monsieur ne se doute pas de l'accompagnement le plus simple; il ne peut pas jouer en mesure. » (Pauvres accompagnateurs! ils jouent rarement en mesure, selon ces dames.)

Le mari de la cantatrice de salon joue en amateur le rôle ridicule du mari de la véritable *prima donna*, et, comme tous les amateurs, rend son rôle plus ridicule encore que ne fait celui dont c'est le métier. Il sert à aller chercher sa femme lors des répétitions le matin et à rassembler sa musique à la fin d'une soirée, fait la guerre aux courants d'air, et parle des simples maux de gorge, des esquinancies et des maladies du larynx; entortille le cou précieux de madame d'innombrables châles, foulards et boas; l'empêche de manger trop de glaces, ferme les fenêtres sur son passage, et pleure quand elle chante : « *Je te prends sans dot*, ou : *Les hommes ne comprennent rien!* »

Lorsque la cantatrice de salon est demoiselle, elle jouit ordinairement d'une mère qui nourrit une haine profonde contre toutes les femmes qui chantent, et qui répète tous les jours à sa fille qu'elle surpasse madame Malibran. La mère éprouve un plaisir inouï à vous dire que sa fille n'étudie jamais, que tout lui vient par intuition et par inspiration; on a beau la gronder, elle n'étudie pas, et malgré cela... La mère de la cantatrice de salon, sous ce point de vue, ressemble à Arnal jouant le rôle d'un marchand d'allumettes, dans je ne sais plus quelle pièce du Vaudeville : pour montrer au public l'excellence de ses allumettes, il plonge l'une d'elles dans la petite bouteille de phosphore, mais la retire sans

qu'elle se soit allumée; il en essaye une autre, même résultat, et ainsi de suite avec cinq ou six; puis, avec un aplomb imperturbable et un air de triomphe impayable, dit au parterre : « Vous voyez! eh bien, elles sont toutes de même! » Il en est ainsi avec la mère de la cantatrice : lorsque mademoiselle, en chantant, a témoigné le dédain le plus superbe pour les entraves de la mesure et de l'intonation, qu'elle a manqué ses traits, et exécuté un point d'orgue qui fait terminer son morceau en *si bémol*, tandis qu'il eût dû finir en *fa majeur*, l'heureuse mère se retourne, rayonnante et glorieuse, et vous dit : « Vous l'entendez, monsieur, eh bien! elle fait toute chose de la même manière. »

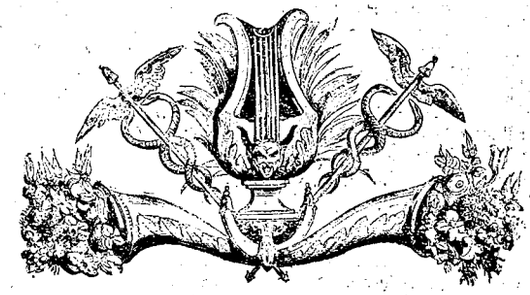
La musique sert de manteau aux cantatrices de salon, elles jouent le Tartufe à leur façon, et la musique n'est qu'un instrument pour atteindre le but que leur vanité se propose.

La musique, qui veut être plutôt sentie qu'étudiée, plutôt aimée que comprise; la musique, qui doit être l'expression de la sensation, comme la parole est celle de la pensée, n'est pour la cantatrice de salon qu'un moyen de faire parler d'elle. Elle la traite en véritable Cendrillon, se moque d'elle en secret sans la comprendre, la défigure, la dédaigne, et en même temps lui dit : « Aide-moi à me parer; fais-moi belle pour que je puisse briller. »

Belles Polymnies de nos salons parisiens, vous faites des fioritures à merveille (quelquefois), vous avez surtout de bien beaux yeux, et des regards à troubler les méditations d'un saint. Vous le dirai-je? vous ne sentez pas la vraie beauté de la musique, vous ne savez rien de sa pureté, ni de sa poésie; vous ne savez pas que la musique est une divinité à la fois timide et fière, qu'elle veut qu'on ait de l'amour pour elle et de la foi en elle; qu'il faut être initié à ses mystères pour qu'elle vous accorde sa confiance, ou qu'elle vous dise le plus petit de ses secrets; et que c'est parce que vous ne saviez pas un mot de la langue qu'il fallait lui parler qu'elle ne vous a jamais rien dit. Irritée de son inflexible silence, vous vous êtes précipitées dans les plus profonds réduits de son temple, vous l'avez arrachée à sa retraite mystérieuse, et, après l'avoir dévoilée, déchirée, défigurée de vos mains sacriléges, vous l'avez trouvée pâle, décolorée et sans expression; c'est que vous possédez d'elle ce qu'à la fin Méphistophélès possède de Faust : le cadavre de son corps, tandis que son âme s'est envolée vers des régions où certainement vous n'avez nulle chance de la suivre.

La musique est la plus sublime expression de l'amour et de la douleur; et, si vous avez tant de passion et tant de pleurs pour cinq cents individus que vous connaissez à peine, dites-moi quel plaisir peut éprouver celui que vous aimez, si, lorsque vous chantez le soir pour lui tout seul, il aperçoit de la tendresse dans vos yeux et des larmes dans votre voix?

Vraiment, mesdames, vous vous y êtes prises d'une singulière façon : depuis que vous cultivez tant la musique, et que vous professez pour elle un culte si effréné, elle a perdu la moitié de sa valeur. A force de la faire sentir à tout le monde, elle n'a plus de parfum, à force de la trainer partout, elle n'a plus de fraîcheur. Vous avez changé sa nature : au lieu d'une petite violette qui demandait qu'on prît la peine de l'aller chercher aux blancs rayons de la lune, dans sa couchette de mousse verte et humide, vous en avez fait un grand tournesol bourgeois qui se pavane en plein midi au bord de la grande route. Vous avez agi avec elle comme l'enfant avec le papillon : à force de le froisser, ses couleurs sont fanées, et ses ailes ont perdu leur éclat.



LE

CORRESPONDANT DRAMATIQUE

PAR

CHARLES FRIÈS

COMMERCE D'ACTEURS EN GROS ET EN DÉTAIL. ON SE CHARGE AUSSI DE PROCURER LES DÉCORS, LA MUSIQUE, ET EN GÉNÉRAL TOUT CE QUI EST NÉCESSAIRE A LA REPRÉSENTATION D'UNE PIÈCE : LE TOUT AU PLUS JUSTE PRIX. ON FAIT DES ENVOIS DANS LES DÉPARTEMENTS ET A L'ÉTRANGER.

Voilà ce que le correspondant dramatique, à l'instar de l'épicier, du bonnetier et autres industriels, ferait écrire sur sa porte en grosses lettres si nous étions encore au temps où les choses s'appelaient par leur nom. Mais il n'en est pas ainsi : le correspondant n'a rien sur sa porte qui puisse le faire deviner, il se donne les airs d'un sous-préfet et se carre majestueusement dans son fauteuil à la Voltaire, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, heure à laquelle ses bureaux sont régulièrement fermés.

L'idée de créer un bureau spécial de placement pour cette grande famille des artistes dramatiques remonte à une quarantaine d'années. Elle est due à un comédien de province, qui vint à Paris dans l'espoir d'y trouver un engagement. Après avoir en vain frappé à toutes les portes, à commencer par celle du Théâtre-Français, jusqu'à celle des Funambules, le pauvre diable se trouva, en s'éveillant un beau matin, dans la position critique d'un homme qui n'a plus ni argent ni crédit. Gagner le pont le plus voisin et se précipiter par-dessus le parapet, tel était à peu près le seul parti qu'il eût à prendre ; il sut pourtant trouver un moyen de sortir d'embarras. Il s'imagina qu'en s'établissant comme tiers entre les directeurs et les artistes, il pourrait faciliter à ceux-ci les moyens de se placer, et s'assurer par là une existence. « Car enfin, se dit-il, on se charge de procurer des cochers, des cuisinières, des commis, etc. ; mais, lorsqu'un théâtre a besoin de sujets, je ne vois personne à qui il puisse s'adresser : il reste une lacune à combler. A moi donc les acteurs, à moi les directeurs, à moi la tragédie, à moi la comédie, à moi la danse, à moi le chant ! A moi tout ce peuple qui parle, chante, pleure, grimace, sourit, gesticule, pour amuser le public ! Et comme il faut que chacun vive, tout artiste placé me payera la bagatelle de deux et demi pour cent. J'attendrai même, s'il le faut, pour être payé, qu'il ait touché ses premiers appointements. Oui, messieurs, la simple et faible rétribution de deux et demi pour cent. Entrez ! entrez ! Suivez le monde ! »

Mon individu ouvrit donc son bureau, se mit en correspondance avec les acteurs et les directeurs, et prit naturellement le titre que vous savez. On l'a gratifié depuis du sobriquet de marchand de chair humaine. Le premier commerçant de ce genre fit si bien ses affaires, qu'au bout de quelques années il se retirait avec quinze mille livres de rente. Paris compte en ce moment huit correspondants, les plus en faveur sont MM. D*** et C***. Ce dernier reçut dernièrement un fort joli cadeau de l'empereur de Russie. L'autocrate, transporté d'aise à la vue des entrechats et des ronds de jambe de mademoiselle Taglioni, envoya tout de suite à M. C***, qui est

spécialement chargé des engagements pour Saint-Pétersbourg, une lettre des plus flatteuses, accompagnée d'une tabatière en or enrichie de pierreries.

Le correspondant fait peu d'affaires avec les théâtres de Paris, et cela par une raison toute simple : nos directeurs n'engagent guère un artiste que de la main à la main et sur une réputation à peu près établie. Cependant il obtient parfois et sur une de nos scènes le début de quelque célébrité de province. Il se charge, lorsqu'un acteur doit partir en congé, de traiter en son nom avec les villes qui veulent le posséder. Si Paris n'est pas approvisionné par lui, en revanche le reste de la France, la Belgique, la Prusse, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, et jusqu'aux Etats-Unis et à la Turquie, sont inondés de ses envois. Il n'est pas sur la surface du globe de ville, de bourg, de village, n'importe le degré de latitude, pourvu qu'il y ait une salle de spectacle, qui ne soient parfaitement connus de lui.

O philanthropes ! vous frémiriez d'indignation s'il vous tombait entre les mains une lettre d'un directeur au marchand de chair humaine ! Pour ces deux hommes, l'acteur est une marchandise, un bétail dont ils trafiquent absolument comme on le fait des nègres dans les colonies ! Nul doute qu'ils n'en viennent bientôt, les infâmes, à visiter la mâchoire de l'artiste afin de savoir au juste le nombre des molaires, des canines ou des incisives qui en ont été extraites : chaque dent de moins fera diminuer le prix des appointements en raison de son importance. Il n'est pas superflu de donner ici un échantillon du style du directeur.

« Mon cher,

« Aucun des trois amoureux successivement expédiés par vous n'a réussi. Le premier avait les jambes cagneuses ; le second le ventre trop gros et le dernier un nez d'un camard ridicule. On aime chez nous les jambes à peu près droites, les nez idem et les ventres raisonnables. Guidez-vous là-dessus, et tâchez de nous envoyer quelque chose de bien. Que diable ! nous y mettons le prix, il nous est donc permis d'être difficiles.

« *N. B.* Nous tenons aussi à une belle garde-robe : celle de votre dernier était beaucoup trop maigre. »

Une garde-robe bien montée est le complément obligé de tout comédien de province. Sans elle, point de salut possible pour lui ! C'est surtout au théâtre qu'on peut souvent dire avec raison : « O mon habit ! que je vous remercie ! » Mille acteurs ne doivent qu'à cela de se faire supporter du public !

Le correspondant n'a jamais à craindre de se trouver à court de marchandises. Oh! mon Dieu, les artistes viennent à lui sans qu'il ait besoin de les chercher : à la nouvelle d'une place vacante, on les voit fourmiller par douzaines dans son antichambre. Aussi n'a-t-il que l'embarras du choix et la peine d'éconduire ceux qu'il ne peut pas ou qu'il ne veut pas placer; car il a ses protégés, ses clients d'affection, et il cherche naturellement à les pousser de préférence aux autres. Du reste, il se fait peu d'ennemis, grâce à l'adresse merveilleuse avec laquelle il sait dorer la pilule aux mécontents. Il dira à l'un : « Je ne t'ai pas envoyé là parce que tu y serais *tombé*, le public y est détestable, tous ceux qui y vont sont sifflés; » à un autre : « Ce n'est pas ton affaire, j'ai en vue quelque chose de mieux pour toi. » Enfin, à force de diplomatie, il parvient à contenter à peu près tout le monde. Le parent du correspondant, s'il s'avise de suivre la carrière dramatique, est un véritable fléau pour le théâtre. Oh! alors, bon ou mauvais, il faut qu'on l'accepte. Est-il sifflé en *comique?* on le voit reparaître en *premier rôle;* Tombe-t-il en premier rôle? il se relève en *amoureux;* tout lui est indifférent. A la fin, fatigué de le huer, le public n'y fait plus attention et le laisse gagner en paix ses quinze ou dix-huit cents francs.

Nous avons dit plus haut qu'il n'y avait jamais disette de comédiens pour le correspondant. Reçoit-il une demande, il ne lui reste plus qu'à faire signer un engagement double à l'objet de son choix et à l'expédier, orné de sa garde-robe, par la voie des messageries Laffite-Caillard ou de tout autre véhicule. On lui accuse réception comme s'il s'agissait d'une balle de coton ou d'un tonneau de cassonade, et tout est dit : ses fonctions s'arrêtent là. Que l'acteur réussisse ou non, cela ne le regarde plus.

Nous devons même dire que ses meilleures pratiques, c'est-à-dire celles qui lui rapportent, non pas le plus de gloire, mais le plus de profit, sont les acteurs qu'on a baptisés du nom de *tombeurs*. Trop mauvais pour être supportés nulle part, leur métier consiste à aller débuter dans une ville, à s'y faire siffler, puis à gagner un autre gîte après avoir palpé les appointements d'un mois, indemnité d'usage en pareil cas. Il est donc très-avantageux pour le correspondant de traiter avec des *galettes*[1] semblables, qui, sans cesse à l'affût de nouveaux engagements, sont obligés d'avoir recours à son entremise.

Cependant il vient un moment où l'acteur de l'espèce de ces derniers ne peut plus continuer son système d'opérations, lequel consiste, comme vous savez, à voler toujours à de nouvelles *chutes*. Lorsqu'il ne reste plus un seul endroit où il n'ait été sifflé, hué, conspué; lorsque, après avoir changé cent fois de nom, il est sûr d'être reconnu, quel que soit le pseudonyme dont il s'affuble; en un mot, et suivant l'expression consacrée, lorsqu'il est complétement *brûlé* auprès des directeurs et des correspondants, alors le *tombeur*, ne pouvant plus *tomber* nulle part, se voit forcé de renoncer aux voyages, et s'estime trop heureux de trouver dans un petit théâtre une place de souffleur ou de figurant. Quelquefois il embauche un certain nombre d'artistes d'un talent égal au sien, et va donner des représentations dans les environs de Paris. Il lui arrive aussi de porter dans les ateliers de peinture, d'architecture... des lettres ainsi conçues :

« Messieurs,

« Comme artiste dramatique arrivant de province, et me trouvant sans engagement, il m'est bien doux d'espérer que vous m'accorderez une séance d'une demi-heure pour vous réciter mes tirades d'Orosmane, Tancrède, Buridan, Oreste, Néron, ou de tout autre rôle.

« Etant assez sûr de mes moyens pour avoir la persuasion de vous plaire, j'ose me flatter que vous voudrez bien m'entendre, avec l'agrément de vos chers professeurs.

***

« Ex-artiste du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg et du Conservatoire en 18.., et élève de feu M. Talma. »

Le tombeur finit ordinairement sans mentir à sa vie : il se jette du haut des tours Notre-Dame ou de la colonne Vendôme. C'est la dernière et la plus complète de ses chutes.

Dans la journée, le correspondant est assailli par des visiteurs qui ne sont pas toujours très-divertissants. En voici un qui se présente : c'est un grand jeune homme assez joli garçon et dont la mise ne manque pas d'une certaine élégance; seulement son linge accuse un blanchissage peu récent.

— Est-ce à M***, correspondant dramatique, que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Monsieur, je joue les ténors et je désirerais trouver un engagement.

— Fort bien, monsieur. A quel théâtre avez-vous appartenu.

— Oh! ma foi, à aucun. Je n'ai même jamais joué; mais, possédant une fort jolie voix...

Ici le jeune homme pose subitement son chapeau sur une chaise et se met à entonner d'une voix de Stentor : « *O Mathilde...* »

— Pardon, je ne doute pas de la beauté de votre voix; mais, pour chanter les ténors, encore faut-il quelques notions de l'art dramatique.

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit. Pourtant ça ne m'inquiète pas : j'espère bien, une fois engagé, perfectionner mon jeu. Souffrez que je continue : « *O Mathilde, idole...* »

— Je suis désolé de vous interrompre; mais il m'est impossible de vous juger de cette manière, il faudrait vous voir jouer une scène entière pour comprendre ce que vous savez faire. Tâchez de trouver quelqu'un qui puisse vous donner une réplique, et alors j'irai vous entendre. Je m'en ferai un grand plaisir.

— Comment! c'est aussi difficile que ça? Je croyais que vous alliez m'engager immédiatement. S'il en est ainsi, j'attendrai... je verrai... C'est étonnant tout de même quand on donne le *si* d'en haut! Tenez, monsieur, *si, si...* J'ai l'honneur de vous saluer. « *O Mathilde, idole de mon âme!...* »

A cet original succède un individu qu'on reconnaît tout de suite pour un comédien de province. Sa redingote, ornée de larges revers et d'une foule de brandebourgs, offre un contraste assez plaisant avec un pantalon jadis blanc et un vieux feutre gris qui paraît être en équilibre perpétuel sur le chef de son propriétaire.

— Bonjour, monsieur ***.

— Bonjour, mon fils.

— Vous n'avez rien de nouveau pour moi?

— Non, mon garçon, non. Si tu chantais, avec l'habitude de la scène que tu as, parbleu! il y a longtemps que je t'aurais casé.

— Que voulez-vous? chacun son genre. Dire que j'ai joué les premiers rôles à Strasbourg!... (*Soupirant.*) Ah! j'ai eu bien de l'agrément dans cette ville!

[1] *Galette*, mauvais acteur.

— Je te l'ai déjà dit, la comédie ne va pas du tout maintenant : je ne *fais* que de l'opéra et de l'opéra-comique. Du chant, du chant, et toujours du chant! voilà le cri des directeurs. Le public ne veut pas autre chose. C'est une rage, une fureur! Mais ça ne peut pas durer éternellement; on se fatiguera de musique et on reviendra au drame et à la comédie. Alors je penserai à toi.

— Sapristi! vous me ferez bien plaisir, je n'oublierai jamais qu'à Strasbourg...

— Et ton petit bonhomme, comment va-t-il?

— Il se porte comme un roi. A propos, savez-vous que ma femme est accouchée de son deuxième? Ces enfants, ça vient, ça vient au moment où l'on est déjà assez embarrassé pour soi. Dites donc, c'est ma femme qui a été joliment *goûtée* à Strasbourg!... Mais nous voilà tous les deux sur le pavé! C'est assommant, ma parole d'honneur! Tâchez donc de nous trouver quelque chose : je ne demande pas mille écus par mois; tenez, pourvu que nous ayons de quoi *boulotter* tout doucement, je serai content. J'aurais pourtant le droit d'être plus exigeant. Quand on a joué les premiers rôles à Strasbourg...

— Parbleu! je le sais fort bien que tu as joué les premiers rôles à Strasbourg, puisque ton engagement a été fait par moi. Mais sois tranquille, je te soignerai... tu peux en être sûr.

— Allons, au revoir, je compte sur vous.

L'artiste est déjà sur l'escalier qu'on entend encore murmurer : « Dire que j'ai joué les premiers rôles à Strasbourg!... Gueux de directeurs! chiens de directeurs! » En sortant de chez le correspondant, le premier rôle de Strasbourg va retrouver quelques compagnons d'infortune dans le jardin du Palais-Royal, rendez-vous de prédilection des artistes sans engagement. C'est là qu'ils se consolent de la rigueur du sort en maudissant de concert les directeurs et le public. Mais, remarquez-le bien, jamais ils ne se permettent la moindre excursion dans les cafés d'alentour : ils se contentent du rafraîchissement naturel que leur fournit l'ombrage des tilleuls. Hélas! le pont des *Arts*, ce pont qui par sa dénomination même devrait leur être ouvert, n'est pour beaucoup d'entre eux qu'un affreux sarcasme. Heureusement qu'on peut vivre d'espoir : tous rêvent un brillant engagement et une large moisson de couronnes :

Sans l'espérance, point d'avenir,
Sans l'espérance, mieux vaut mourir.

La chanson dit vrai.

Revenons au correspondant. Il est plus difficile de savoir ce qui se passe dans son cabinet lorsque c'est une actrice qui va solliciter. Nous ne voudrions rien affirmer, de crainte d'éveiller quelques susceptibilités; mais nous pensons que les honoraires de deux et demi pour cent ne sont pas les seuls bénéfices auxquels il puisse prétendre. Le soir, il fréquente assidûment les théâtres et ne manque jamais une première représentation. La porte des acteurs lui est ouverte comme celle du public. Dans la salle, on le voit à l'orchestre causer familièrement avec un journaliste; derrière le rideau, on l'aperçoit adossé contre un portant[1], plonger sans façon ses doigts dans les tabatières des artistes, qu'il tutoie presque tous, depuis le plus ignoré jusqu'au plus connu. Et ceci n'a rien de surprenant, car ces gens qui sont aujourd'hui l'idole chérie du public et des directeurs ont autrefois passé par ses mains, pauvres et sans réputation. C'est lui qui les a poussés dans la route, qui leur a fait gagner leurs éperons. Personne ne pourrait publier des mémoires plus curieux : il sait tous les bons mots des acteurs en vogue, la chronique scandaleuse de tous les théâtres, le nombre des amants de mademoiselle *une telle*, le chiffre *exact* des dettes de telle autre.

Il n'est pas de gazetier mieux à portée que lui de recueillir ces bruits de coulisses, ces anecdotes de foyers, en général ces mille riens dont le public parisien est si friand. Nombre d'artistes fameux ne dédaignent pas de le consulter sur un effet à obtenir sur la manière de terminer une tirade. Quelquefois il est ou il a été lui-même un acteur de plus ou moins de talent. Nous avons maintenant une célébrité d'un de nos théâtres secondaires, qui est en même temps un marchand de chair humaine assez famé.

D'ordinaire il est bon enfant dans toute l'acception du mot, et mérite à bon droit le nom d'ami des artistes. Il a constamment à leur service quelques-unes de ces bonnes paroles parties du cœur, et, ce qui est plus positif, quelques pièces de cent sous à leur *prêter* dans les cas pressants. Ils devraient donc lui garder de la reconnaissance, mais il n'en est pas toujours ainsi. Il faut entendre certains comédiens (tristes victimes de l'*injustice* du public) déblatérer sur le compte de ce pauvre correspondant! Comme ils l'habillent, grand Dieu! A les en croire, il n'est pas de juif, d'usurier, qui soient plus rapaces que lui! La chute d'un homme de talent, le succès d'un *croûton*[1], ils lui mettent tout sur le dos! Et puis ces messieurs se plaignent d'avoir du bonheur devant la rampe et du malheur devant le correspondant : c'est-à-dire que, par une fatalité inconcevable, chaque fois qu'il est venu les voir jouer, ils n'ont pas eu leur succès accoutumé, ils n'ont pas brillé de tout leur éclat : ce qui fait qu'ils ont été estimés moins qu'ils ne valaient réellement, etc., etc.

Le correspondant tient de l'acteur par sa prédilection pour les étages élevés : il se loge d'habitude au troisième ou au quatrième au-dessus de l'entre-sol. La grandeur de son appartement varie suivant le nombre de personnes qui composent sa famille; mais les deux plus belles pièces sont toujours consacrées aux besoins de sa profession. L'une (celle qui est la plus vaste) lui sert de salon d'attente, et l'autre de cabinet de travail. Celle-ci est meublée comme le sont les cabinets de rédacteurs, d'agents d'affaires; seulement, on est sûr d'y trouver quelque scène de drame reproduite par le crayon ou le pinceau, quelque portrait d'artiste célèbre, *donné à son ami *** correspondant, comme souvenir d'amitié*. Assez souvent il occupe un commis à douze cents francs qui fait les écritures et le représente en son absence.

A l'époque du renouvellement de l'année théâtrale, c'est-à-dire à l'approche de Pâques, le salon d'attente du correspondant présente à l'observateur un coup d'œil assez piquant. On a peine à trouver place sur les chaises disposées le long des murs, tant est grande l'affluence de comédiens des deux sexes. La première chose qui saute aux yeux tout d'abord, c'est que les visages de la partie mâle de la société sont tous rasés avec le plus grand soin : on n'aperçoit pas la moindre apparence de barbe, le plus petit vestige de moustache ou de favoris. Mais ceci est une des nécessités de l'état, et les disciples de Thalie et de Melpomène doivent déposer en offrande sur l'autel respectif de ces déesses jusqu'au dernier poil de leurs barbes. L'encre de la Chine et la sépia leur offrent d'ailleurs une utile ressource.

Nous remarquerons ensuite qu'avec un peu de tact il

[1] *Portant*, pièce de bois destinée à soutenir les décors.

[1] *Croûton*, synonyme de *galette*.

est facile d'assigner à chacun l'emploi qu'il occupe au théâtre. Le jeune premier se distingue par son habit à la française, ses gants beurre-frais et sa frisure anacréontique; le premier rôle se promène d'un air fier, drapé majestueusement dans son manteau (le premier rôle a un faible pour le manteau); le comique, continuant à la ville le caractère qu'il a devant la rampe, cherche par ses *lazzi* à provoquer le rire de l'assemblée; le ténor léger, pirouettant lourdement sur lui-même, se décèle par sa rotondité et le nombre de bagues qui ornent ses doigts bouffis; la *prima dona* roucoule d'une manière plus ou moins juste. Dans cette salle, c'est un bruit, un bourdonnement continuel, qui rappelle assez bien la confusion des langues. Portons nos regards sur les murailles du salon : on a peine à démêler la couleur du papier qui les recouvre, tant il est surchargé d'affiches et d'annonces de toutes sortes, le plus souvent écrites à la main. On lit d'un côté : « Bonne table d'hôte à vingt-deux sous : on a potage, trois plats au choix, dessert, carafon de vin et pain à discrétion; » plus loin : « Rouge végétal et blanc de baleine superfin à vendre, s'adresser au bureau. » D'un autre côté : « Belle garde-robe de premier comique à céder : on accordera des facilités pour le payement, » etc., etc.

A l'arrivée du correspondant, toutes les conversations cessent : on l'entoure, on se presse autour de lui. Il faut le voir distribuer des poignées de main à droite et à gauche : à celui-ci, c'est un mot flatteur sur le succès qu'il a obtenu; à celui-là, c'est une parole de consolation pour son peu de bonheur.

— Eh bien! Casimir, dit-il en s'adressant à un premier rôle, j'espère que tu n'as pas été maltraité à Lyon. Peste! quel succès!

— Mais, oui, mais oui, reprend celui-ci en se rengorgeant, ça n'a pas été trop mal. Aussi on ne m'aura pas cette année à moins de six mille et un bénéfice : c'est à prendre ou à laisser.

— Et toi, mon pauvre Saulieu, tu as donc eu du *désagrément* à Rouen?

— Ne m'en parlez pas! Je débute avec ma femme dans la même pièce : ma femme obtient un succès colossal, et moi je suis *empoigné* depuis ma première scène jusqu'à la dernière; aussitôt que j'ouvrais la bouche, c'étaient des cris, un tapage à faire crouler la salle. Tout le monde se fait *attraper* dans cette chienne de ville-là!... Adolphe, vous savez cette belle fourchette..., ce farceur qui a toujours la fringale, a débuté le lendemain dans un rôle charmant, un véritable *emporte-pièce* : eh bien! ça ne l'a pas empêché d'être *égayé*[1], et pourtant il n'est pas *maladroit*. Ce qui me contrariait, c'était de me séparer de ma femme, car il m'a bien fallu trouver ailleurs un engagement.

Laissons le marchand de chair humaine en compagnie de ses marchandises bonnes ou mauvaises, saines ou avariées, et terminons en deux mots ce qui nous reste à dire.

La fin de cet industriel n'offre rien de remarquable : elle est celle de tout honnête négociant qui a su gagner par son travail de quoi vivre tranquillement. Seulement, par une de ces bizarreries si communes à notre espèce, on observe qu'après avoir acquis sa fortune à trafiquer de son semblable comme d'un bétail, il n'est pas rare de le voir devenir sur ses vieux jours philanthrope et pointilleux à l'excès sur tout ce qui regarde la dignité de l'homme. Nous connaissons un ancien correspondant qui est un des partisans les plus zélés de l'émancipation des nègres. O mystères du cœur humain! S'avouer négrophile, quand on a fait la traite... des blancs!!!

[1] *Égayer* tient le milieu entre siffler et huer.

L'INSTITUTRICE

PAR

MADAME LOUISE COLET

Dans l'institutrice, nous ne comprendrons pas la maîtresse de pension, type fort distinct de celui que nous allons analyser. La maîtresse de pension a presque toujours de quarante à soixante ans : elle est plutôt l'administrateur que le professeur de l'établissement qu'elle dirige. Elle en soigne les revenus mieux que les études, et il est plus utile et plus productif pour elle d'être une bonne ménagère qu'une femme instruite. Pour la surveillance des leçons, elle s'en repose sur les sous-maîtresses à ses gages; pour les leçons, sur les maîtres du dehors. L'instruction, les talents d'agrément, seraient donc pour la maîtresse de pension des superfluités véritables; souvent même elle se dispense de mettre l'orthographe. Comme il est parfaitement inutile qu'un directeur de théâtre soit un auteur dramatique, il n'est pas nécessaire qu'une maîtresse de pension soit une femme savante ou une femme d'esprit. Les exemples en font foi. Mais passons à l'institutrice spécialement consacrée à faire l'éducation des jeunes filles qui ne quittent pas leur famille.

Pour nous garder d'être systématique, soit dans nos critiques, soit dans nos éloges, nous diviserons en trois fractions ce type d'institutrice, qui, examiné d'une manière absolue, nous porterait à de fausses appréciations. Il y a, selon nous, l'*institutrice de vocation*, l'*institutrice ambitieuse* et l'*institutrice par dévouement*. Toutes les institutrices du monde ont de vingt-cinq à trente-cinq ans : jamais moins, rarement plus.

Jusqu'à vingt-cinq ans, l'institutrice de vocation est sous-maîtresse dans la pension où elle a été élevée. Presque toujours c'est la fille de ces petits marchands ou de ces minces bourgeois parisiens qui disent à leurs enfants lorsqu'ils ont atteint l'âge de raison : « Travaillez comme nous avons travaillé nous-mêmes. » Alors l'institutrice de vocation se consacre à l'enseignement comme elle se ferait lingère, modiste ou demoiselle de comptoir.

Elle est dans la nécessité de se choisir un état, et son instinct la pousse à devenir institutrice. Elle sait juste assez de grammaire, de géographie, d'histoire, de piano, de dessin, de mots estropiés d'anglais et d'italien pour se présenter avec assurance aux mères insouciantes qui confient aveuglément à une étrangère la direction de l'esprit et du cœur de leurs filles. Avec ces teintures superficielles de toutes choses, l'institutrice de vocation se dit en état de faire une éducation complète. Convaincue naïvement de tout ce qu'elle vaut, sans orgueil comme sans modestie, elle étale hardiment son savoir universel; on y croit, on en essaye, bientôt on en doute : l'élève n'apprend rien, mais l'institutrice de vocation se retranche sur le peu d'aptitude ou d'application de son écolière; elle propose des maîtres étrangers pour stimuler l'élève indolente ou étourdie. D'abord deux leçons par semaine, et seulement pour les arts d'agrément, suffiront, dit-elle. Mais bientôt la mère, enchantée des progrès inattendus de sa fille, accorde des maîtres tous les jours, non-seulement pour les arts d'agrément, mais encore pour les langues, pour l'histoire, pour tout ce que l'institutrice proteste toujours connaître à fond. Dès lors elle n'est plus qu'une surveillante en réalité fort inutile, mais dont on ne pourrait se passer, car l'institutrice de vocation se prête à tout; elle excelle dans les ouvrages à l'aiguille, fait des bourses et des bonnets grecs pour monsieur, des collerettes et des chiffons pour madame, ajuste les robes de bal pour ma-

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

demoiselle, la coiffe au besoin, brode à la veillée un meuble de tapisserie pour le salon, fait la lecture, écrit les billets d'invitation, règle les comptes, surveille les domestiques, se multiplie, devient une espèce de factotum, et n'a plus que le titre d'institutrice.

En général, l'institutrice de vocation se place dans les familles à fortune aisée, mais peu brillante; elle coopère aux calmes distractions de ces intérieurs placides rarement troublés par les passions, où règne l'ordre, la propreté, la parcimonie, où l'on reçoit régulièrement à dîner les vieux parents et les vieux amis une fois par semaine, aréopage appelé à juger hebdomadairement les succès de l'élève, que l'institutrice fait valoir avec une minutieuse complaisance. Dans ces réunions intimes, l'institutrice est un personnage important : elle accompagne la romance, joue par monts et par vaux la contredanse, organise les charades, sert le thé et coupe la brioche.

Dans ses heures de solitude, l'institutrice de vocation relit scrupuleusement quelque traité d'éducation; elle s'en acquitte par routine comme un prêtre lit son bréviaire; elle se tient ainsi en haleine dans l'exercice de ses devoirs, et remplit son esprit de sentences de pédagogues, semences fort stériles qui ne font germer que l'ennui dans les jeunes têtes où elle les jette à tout propos.

En somme, c'est une assez bonne créature que l'institutrice de vocation. Elle est sans esprit, sans imagination, mais possède une certaine rectitude de jugement, qui la fait assez adroitement naviguer dans les flots de familles diverses parmi lesquelles elle passe d'année en année. Elle suit son *petit bonhomme* de sillon sans broncher aux écueils. Elle a une sorte de droiture de cœur qui n'est pas exempte de finesse, mais où la probité domine; un peu par calcul peut-être, car l'institutrice de vocation, ayant embrassé l'enseignement comme un état, se conduit avec régularité pour ne pas manquer de place.

L'institutrice de vocation a des mœurs; elle ne se compromet jamais avec les fils de la maison, les frères ou les cousins de son élève; mais elle accepte de préférence les bonnes grâces des vieux oncles célibataires. Alors elle rêve modestement un mariage raisonnable; mais elle le rêve honnêtement, sans intrigues préalablement coupables.

L'institutrice de vocation est en général petite, d'un demi-embonpoint, d'une figure sans distinction, fraîche et avenante. Elle a dans sa mise plus de propreté que d'élégance; elle affectionne la couleur marron pour l'hiver, le rose pour l'été; elle n'achète jamais plus de deux robes et de deux chapeaux par an; elle a un esprit parfait d'économie, même un peu d'avarice, passion innée qui grandit à mesure qu'elle vieillit. Elle place à la caisse d'épargne tous ses émoluments, et ne donne à ses parents que les rognures des cadeaux qu'elle reçoit pour sa fête et au premier de l'an.

Après trente-cinq ans, l'institutrice de vocation qui a fait son petit pécule se marie avec quelque employé des postes ou d'un ministère. Elle devient alors une docte ménagère, une mère pédante et rigide, si elle a des enfants. Ou quand elle a pris son parti de rester vieille fille, elle achète un fonds de pensionnat, comme on achète une étude de notaire avec une clientèle toute faite, et s'y prélasse le reste de ses jours. Alors son plaisir est de faire bonne chère, d'avoir un caniche et un perroquet, de tourmenter ses pensionnaires, de torturer ses sous-maîtresses, s'exerçant à infliger à son tour ces milliers d'infimes persécutions dont elle a été longtemps victime.

Avez-vous vu dans quelque élégante pension à la mode, ou dans une des royales maisons de la Légion d'honneur, à Saint-Denis, par exemple; avez-vous vu une de ces *pâles demoiselles*, rêveuses, ennuyées, dégoûtées de la vie à vingt ans, se promenant seule dans une sombre allée de ces jardins où près d'elle d'autres allées sont si bruyantes et si animées par les jeux de ses heureuses compagnes? Cette grande demoiselle pâle et triste, triste de dépit et non de douleur, c'est le type naissant de l'institutrice ambitieuse.

Fille de quelque général ou de quelque fournisseur de l'Empire ruiné par la Restauration; parfois enfant mystérieux d'un haut personnage et d'une grande dame, elle n'a pu donner à son père que le titre d'oncle, à sa mère que celui de tante. Elle a vu son enfance entourée d'un luxe imprudent. Pour elle, toutes les prodigalités du grand monde ont été introduites dans l'enceinte d'une pension. En naissant, elle a eu des parures et des bijoux, une femme de chambre, esclave soumise à tous ses caprices les plus tyranniques. Enfin elle a été nourrie de bonbons et de confitures, selon son vouloir; on altérait ainsi sa santé avant qu'elle fût fortifiée. Plus tard, même régime pour son esprit : au lieu des livres de saine poésie, de pure morale, les romans à passions factices sont venus fausser son cœur avant qu'il ne se fût éveillé.

Ainsi a grandi l'enfant loin de toute famille, gâtée, empoisonnée par le luxe, qui corrompt tout, même l'âme virginale d'une jeune fille; par le luxe, qui lui a donné inconsidérément de l'or pour enchaîner à ses fantaisies des subalternes complaisants. Et, lorsqu'à dix-huit ans la pauvre fille déjà blasée sur ces jouissances de toilettes, de fêtes, de distractions mondaines, que ses compagnes ne voient qu'en rêve; lorsqu'à dix-huit ans elle croit toucher enfin à cet empire d'élégance et de domination frivole que tout lui a fait présager, visites mystérieuses de parents millionnaires qui viennent chaque mois la demander au parloir, chuchoteries des autres pensionnaires sur les grands événements qui la concernent; eh bien! lorsqu'elle attend que ce monde où son esprit romanesque lui assigne une si haute place s'ouvre pour elle, un jour la pauvre fille est sèchement appelée par la maîtresse de pension, qui jusqu'alors l'avait traitée avec des égards obséquieux : on lui annonce tout à coup, durement, sans préparation, que ceux qui payaient sa pension sont morts ou ruinés, et qu'elle doit songer à se pourvoir d'un état dans le monde; on ajoute, en forme de consolation, que ses talents lui seront une ressource qu'elle ne doit pas négliger.

A ce coup inattendu, à ce congé cruel, la jeune fille pâle pâlit plus encore; mais elle se souvient de situations semblables à la sienne dans les romans qu'elle a lus; elle se pose en héroïne, elle se roidit contre le malheur et s'éloigne d'un œil sec, sans donner un regret à cet asile de l'insouciance et de la jeunesse, où elle n'a pas vécu en paix, elle qui n'a pas eu d'enfance, pas de rêves de jeune fille, pas de fraîches espérances, mais des vanités, des ambitions dévorantes qui se voient tout à coup si misérablement avortées.

Le monde s'ouvre à elle, elle l'embrasse avidement; elle est seule, sans fortune, sans protection : mais elle est libre, elle a un esprit aventureux que rien n'effraye, elle a des grâces affectées qui séduisent toujours dans un monde de suprême affectation, elle a cette beauté maladive qui va à sa destinée, qui doit l'aider à en triompher, pense-t-elle, en lui attirant cet intérêt qu'inspirent les airs de langueur indéfinissables.

Dans cette société brillante et pervertie, où hier encore elle se disait : « Je serai reine! » elle connaît les plus riches et les plus puissants : longtemps elle a été leur égale, elle n'ira pas aujourd'hui mendier leur aumône; mais elle se présentera à eux comme une sœur dépouillée qu'ils ne doivent pas laisser voir dans son dénûment à ceux qui ne sont pas des leurs. Elle est accueillie, recherchée : on s'arrache la victime, jeune, belle, mystérieuse; c'est bientôt un être exceptionnel : elle est fière, elle n'accepte rien comme don, mais comme échange. Elle devient demoiselle de compagnie dans quelque grande maison, mais sur un pied d'égalité. C'est un être pétri d'élégance, d'idées creuses, de dehors gracieux, de câlineries de chatte, un mélange de hauteur et de souplesse, une petite créature qui fait parfois fureur, qui devient par aventure une femme à la mode, une *chose* dont, comme un meuble nouveau, une maîtresse de maison pare son salon avec vanité. Elle chante brillamment avec des airs de tête passionnés, un peu en actrice; elle en a tous les instincts vaniteux, désordonnés; mais elle les musèle hypocritement, elle doit tenir son rang dans le monde, et voilà ce qui l'empêche de se livrer au théâtre, vocation bien décidée de cette nature maniérée. Elle parle à tous une poésie mystique admirablement fastidieuse; elle cite Byron en anglais, Klopstock en allemand; elle se pose devant tous comme vivant d'*idéalités;* tandis que son esprit, ulcéré par les mécomptes, recherche avec ardeur le *positif* du luxe, le réel des jouissances mondaines.

Habile par intuition, elle dirige ses plans d'attaque contre les natures malléables, les héritiers présomptifs d'un grand nom et d'une grande fortune, écoliers encore imberbes, que la demoiselle pâle enlace de ses séductions de couleuvre; ou bien elle s'attaque à ces connaisseurs émérites en beauté qui ont traversé l'Empire en aimant par convention deux ou trois femmes alors citées, ces admirateurs consacrés du beau sexe, qui font des folies de sang-froid, avec préméditation, pour faire croire à un reste de jeunesse. Mais, lorsqu'elle échoue dans ce noviciat d'intrigues, comprenant à vingt-cinq ans qu'elle a perdu la magie de son prisme de victime, de demoiselle de compagnie romanesque et brillante, elle se transforme en institutrice ambitieuse.

Il lui faut alors une grande maison, d'où l'esprit de famille soit exclu, où le monde ait fait invasion complète, où les enfants soient gardés près de leurs parents, non pour qu'on y développe avec plus de sollicitude leur esprit et leur cœur, mais pour qu'on les dresse en naissant à ces airs stéréotypés, à ces manières conventionnelles que la nature n'indique pas et dont on fait le suprême bon ton.

L'institutrice ambitieuse cherche de préférence un élève qui n'ait plus sa mère, et qu'elle puisse former sans autre contrôle que la surveillance paternelle, qu'elle métamorphose en attentions qui lui sont personnelles. Chez un père veuf, l'institutrice ambitieuse trône en souveraine, devient maîtresse de maison, en usurpe l'autorité, en dépasse les tyrannies, et finit parfois par en acquérir la consécration.

L'institutrice ambitieuse est trop occupée d'elle-même pour s'occuper sérieusement de son élève : tout ce qu'elle exige d'elle, ce sont des dehors séduisants, un maintien qui lui fasse honneur dans un salon. Si l'écolière est docile, l'institutrice récompense ces grâces naissantes qui découlent d'elle par des complaisances qui annulent l'autorité paternelle et qui plus tard annuleront l'autorité conjugale. Ainsi posée, elle a une extrême recherche dans sa mise, et veut être citée comme un modèle de goût, comme un résumé d'élégance. Elle est prodigue ; car son ambition lui fait voir toujours une fortune assurée en perspective. A quoi lui serviraient ses épargnes? l'intrigue y suppléera.

Mais lorsque passé trente-cinq ans elle n'a pu s'enrichir par quelque riche mariage habilement et forcément amené, en désespoir de cause elle se décide à se faire chanoinesse ; chaperonnée du titre de *madame*, elle devient une de ces intrigantes problématiques que le beau monde accueille, qu'il protége, et dont il se sert comme auxiliaire dans l'exploitation de tous les vices occultes et masqués, dont l'expérience lui donne si bien l'entendement; c'est alors que l'institutrice ambitieuse devient joueuse forcenée.

L'examen de la nature humaine nous offre toujours un côté ridicule ou odieux, mais aussi un côté touchant dont la consolante analyse adoucit l'amertume du moraliste et fait succéder à des peintures railleuses ou mordantes le tableau réel de nobles et pures vérités. Ainsi nous arrivons avec bonheur à l'institutrice par dévouement, jeune martyre, vertu sublime et cachée, que les ridicules de l'institutrice de vocation et l'esprit d'intrigue de l'institutrice ambitieuse font trop souvent méconnaître.

L'institutrice par dévouement est souvent une jeune fille insouciante et heureuse au sein de sa famille, ignorante de ses talents et de son esprit, et qui ne pense pas qu'ils pourront lui aider un jour à combattre la mauvaise fortune. Ame pure et tendre, toute prête à se dévouer au premier appel, et à sauver par son sacrifice ceux qu'elle aime de la misère et du malheur; elle, si bien faite pour goûter les joies de la famille, pour les faire naître par sa présence, elle quitte courageusement le toit paternel où elle a été si naturellement heureuse, si doucement aimée; elle pressent tout ce qu'elle souffrira dans une maison étrangère; elle répète tout bas ces vers du Dante :

> Tu proverai siccome sa di sale
> Lo pane altrui, e com' è duro calle
> Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale [1].

Mais elle se résigne. Être utile, voilà sa destinée, destinée sévère, où l'imagination doit s'éteindre, où le cœur doit être étouffé, mais où la conscience puise de saintes consolations dans la certitude d'avoir bien fait.

On choisit toujours pour l'institutrice par dévouement, ou elle cherche elle-même avec soin, une famille honorablement placée dans le monde et rigoureusement honnête, imposant par ses bonnes mœurs, par la considération de la fortune et du rang, par tous les dehors qui donnent ou attirent l'estime; mais la position ne change point les individus, et souvent dans ces familles si bien famées il se rencontre des natures difficiles, des âmes froides ou irritables, dont le contact est une souffrance de chaque jour pour l'institutrice par dévouement. En général les grandes et nobles familles où elle est admise ont l'esprit de régularité et d'orgueil de leur *caste;* elles offrent une hospitalité polie, mais glaciale, à cette pauvre enfant qui aurait besoin de retrouver une seconde famille dans cette famille étrangère, et d'être consolée par une bienveillante affection de la perte de toutes ces tendresses qui entourèrent son enfance. Dans le nouvel état que le malheur lui a fait, elle est traitée avec considération, elle s'attire le respect par le soin scrupuleux qu'elle met à remplir tous ses devoirs; on lui adresse régulièrement des éloges, on lui donne, à des époques fixes de l'année, des cadeaux élégants, preuves d'une satisfaction réelle; mais est-ce tout pour cette âme si noble, si aimante et si jeune encore, quoique le malheur l'ait vieillie prématurément? Est-ce tout qu'une position honorablement acquise par son travail et qui lui permet de secourir sa famille indigente? A ces avantages positifs ne devrait-il pas se joindre, pour ce cœur si tristement éprouvé, quelque consolante amitié qui l'empêchât de se souvenir qu'elle n'est qu'une étrangère dans cette riche famille à laquelle elle a voué sa jeunesse, son esprit, ses talents, souvent même son cœur, et qui ne lui donne en échange de tous ces jeunes trésors qu'une existence confortable, mais décolorée, que de l'or et pas une heure de douce intimité.

L'institutrice par dévouement accepte son sort tel que la Providence le lui a fait; elle a la résignation des âmes sensibles et fières qui pouvaient espérer beaucoup de la vie et qui, n'y trouvant que des déceptions, se résignent sans se plaindre. Son cœur ne se dessèche pas, son imagination ne s'éteint point; mais elle refoule en elle-même tous ses désirs sans espoir, toutes ses illusions qui tombent et meurent une à une dans la sphère où elle vit. Elle est belle, aimante, enthousiaste, pleine de cœur et d'intelligence; elle aurait aimé, elle se serait attiré l'amour au sein de sa famille; mais dans cette famille étrangère où le malheur l'a jetée, qui l'aimera, qui se dévouera à l'aimer d'amour? Est-ce le frère de son élève? ce jeune homme ardent, passionné, qui commence la vie et qui éprouve, comme à son insu, pour la jeune et belle institutrice un intérêt tout-puissant. Mon Dieu! elle a bien compris à son regard, à sa parole, à ses douces et involontaires attentions pour elle, que lui du moins ne la traitait pas comme un être inférieur, comme une étrangère qu'on emploie et qu'on paye. Mais la pauvre enfant n'ose se livrer à cette pensée, à cet espoir; elle a trop d'orgueil pour vouloir d'un amour qui ne serait qu'un mystère, qu'une intrigue cachée; elle sent qu'elle est digne d'être aimée avec bonheur et courageusement, et cet amour tremblant de jeune homme qu'un regard de sa mère fait pâlir, qui s'épouvante d'une réprimande, qui cède à de vaniteuses réflexions de rang et de fortune, souvent faites avec cruauté devant elle, et dont elle saisit tristement le sens; cet amour qui d'abord fut, pour sa vie monotone et grave, une suave espérance, devient une sorte d'humiliation dont son âme est froissée.

Que de luttes dans cette pauvre âme sans appui, qui s'effraye de ses rêves, qui les combat et qui ne parvient à les vaincre qu'à force de souffrance et de dévouement! Que de fois, sa tâche lui paraissant trop rude, elle fut tentée de fuir cette maison où elle est utile, où ses talents sont appréciés, mais où l'on ne donnerait pas une larme à son absence! Que de fois, se souvenant des baisers de sa mère, de la tendresse de son père, elle a pensé à revenir vers eux, en s'écriant : « Vivons, aimons et souffrons en famille; l'isolement de la jeunesse est impossible à mon cœur! » Mais la même voix qui lui dicta son sacrifice a étouffé ce cri de l'âme; elle s'est souvenue de l'indigence qu'elle avait adoucie, du bien-être qu'elle répandait chaque jour sur les siens, en travaillant, en s'immolant sans relâche, et, fortifiée par la lutte, elle la continue malgré ses blessures.

— Est-il rien de plus douloureux, de plus saint, que le spectacle de cette jeune femme? Elle perd sa beauté dans les veilles laborieuses de l'étude, dans des douleurs muettes et souvent raillées par ceux qui les causent. Elle plie son esprit, vif, élevé, profond, aux étroites règles d'un enseignement formulé; elle fait descendre son imagination poétique et hardie à l'intelligence naissante d'un enfant; sa passion pour les arts n'est plus qu'une science utile dont elle doit enseigner les éléments, mais oublier les inspirations; enfin cette âme passionnée et tendre qui rêva tous les sentiments, qui les eût tous ressentis si elle avait pu s'ouvrir au monde, heureuse et confiante; cette âme fermée à toute jouissance par une main de fer, par celle de la nécessité, s'isole, s'assombrit et finit par perdre sa foi dans le bonheur dont elle était digne et qu'elle n'a pas trouvé.

Lorsque l'institutrice par dévouement ne meurt pas à la peine après dix ans de labeurs, de souffrance et de résignation; après les dix plus belles années de sa vie, si tristement dépouillées des joies de famille, des illusions du cœur, de l'amour, de l'enthousiasme, de toutes ces brûlantes visions si hâtivement dissipées pour elle; après ces dix années de jeunesse fanée dans l'isolement de l'âme, le plus cruel de tous, si l'institutrice par dévouement a encore quelques débris de sa famille, elle revient auprès d'un vieux père dont elle est l'honneur, ou d'une mère infirme qu'elle console par sa tendresse, qu'elle distrait par son esprit, ou bien encore auprès d'une jeune sœur mariée dont elle soigne et élève les enfants avec amour. Goûtant ainsi en se dévouant encore un simulacre de ces joies maternelles dont la réalité lui fut refusée, elle ne rougit point d'être vieille fille, car elle a su aimer, et, sans son dévouement, la plus céleste des vertus humaines, elle serait épouse et mère : le ridicule n'atteint pas les vies qui sont sublimes par leurs actes.

Aussi, loin de chercher à se marier à quarante ans, sachant ce qu'elle a valu, ce qu'elle aurait mérité, elle ne songe pas à arranger sa vie selon le monde; elle la laisse couler au gré de la Providence, et souvent la Providence lui envoie des joies compensatrices pour les joies de sa jeunesse perdue.

Nous avons dessiné les portraits des divers caractères d'institutrices; en terminant cet article nous éloignons notre pensée de l'institutrice peu digne de ces nobles fonctions. Mais nous voulons rappeler à l'estime et à l'admiration publique ce modèle de l'institutrice parfaite, cette femme rare et par l'esprit et par le cœur, qui vient de retracer dans un livre échappé, ce semble, à l'âme et à la plume de Fénelon, tous les devoirs, toutes les qualités dont elle-même avait été le touchant exemple. Mademoiselle Sauvan est l'auteur de ce livre que l'Académie française a couronné et qui a une sorte de fraternité de grâce et de sagesse éclairée avec l'*Éducation des Filles;* — une femme seule pouvait deviner toutes ces qualités exquises qui sont nécessaires dans l'institutrice pour agir sur ces jeunes âmes confiées à ses soins. Il y a dans notre article assez de critiques, assez de traits qui paraîtront frondeurs, pour qu'on nous pardonne de le terminer par un éloge.

[1] « Tu sauras combien le pain d'autrui a d'amertume, et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier étranger. »

L'USURIER

PAR

L. JOUSSERANDOT

L'argent est-il une marchandise ordinaire, ou doit-il être soumis à un tarif comme les choses les plus indispensables de la vie? C'est là une question trop grave pour que je ne laisse pas à d'autres le soin de la résoudre; mon but est seulement de peindre le caractère, les habitudes, les ruses, de cette classe d'hommes qu'on nomme usuriers; espèce de vampires sans cesse en arrêt sur nos fredaines, et toujours prêts à sucer notre bourse, en nous étourdissant par le bruit des plaisirs, comme la terrible chauve-souris d'Amérique suce le sang du voyageur assoupi en l'endormant avec le frémissement de ses ailes.

A vingt ans, nous assistons à la vie comme à un somptueux banquet dont le roi est le plaisir; et nous ne voyons pas les laquais qui nous servent rire tout bas de nos folies, et compter d'avance le profit qu'ils retireront de notre ruine..... L'usurier est notre intendant à cet âge; c'est lui que nous chargeons de nos affaires: à lui le soin de nous fournir des fonds; à lui la corvée de répondre à nos créanciers, et nous allons de la sorte sans regarder en arrière, jusqu'au moment où il demande à nous rendre ses comptes. Alors, malheur à nous! s'il nous abandonne, c'est qu'il ne nous reste plus rien qui puisse tenter sa cupidité.

Il y a une grande différence entre l'usurier de Paris et l'usurier de province, quoiqu'ils emploient à peu près les mêmes moyens pour arriver au même but. L'usurier de province est presque toujours un vieux bonhomme retiré des affaires, qui, après avoir passé trente ou quarante années de sa vie à ramasser une cinquantaine de mille francs, vit tranquillement avec son petit pécule qu'il sait faire fructifier, et qui lui rapporte cinq ou six mille livres de rente, quelquefois plus. Ce bon rentier est surtout un des habitués du café le plus suivi de la ville, car c'est au café qu'il établit presque toujours le siége de ses exploits. Dans les villes de province, où l'existence est si monotone, le café est en effet le seul refuge contre l'ennui; c'est un lieu de rendez-vous, c'est là qu'on vient chercher les nouvelles du jour.—Les fils de famille, qui pour la plupart n'ont rien à faire, y passent la plus grande partie de leur journée à fumer, à boire; on y joue des objets de consommation, puis de l'argent, et, lorsque les pièces de cent sous tarissent, on a recours d'abord au maître de l'établissement, ensuite aux amis, et enfin à des gens d'un âge respectable, à ces vieux habitués qui ne jouent pas, mais qui regardent jouer, et donnent souvent leur avis..... Lorsqu'un jeune homme se trouve pressé par le besoin d'argent, qu'il crie misère, le vieillard RESPECTABLE, autrement dit, l'usurier, s'empresse de le consoler:

— Vous devez, lui dit-il, cent écus au limonadier, et deux cents francs à vos amis; que cela ne vous tourmente pas; je sais ce que c'est, j'ai été jeune aussi. Venez demain matin chez moi...

Le lendemain vous courez au rendez-vous; au lieu de cinq cents francs dont vous avez besoin, on vous en donne six cents, pour que vous ayez cent francs d'avance; vous faites un simple billet, avec intérêt à cinq pour cent par an, et vous rentrez chez vous tout émerveillé d'une probité si grande, et prêt à chercher querelle à quiconque vous dirait qu'il existe des fripons... C'est qu'en effet, sauf le billet et l'intérêt qui est on ne peut plus légal, un père ne ferait pas mieux les choses... Insensé! vous

ne voyez que l'amorce, et vous ne prenez pas garde à la pointe d'acier qu'elle recouvre.

Content, joyeux, comme au jour où vous êtes sorti du collége pour n'y rentrer jamais, vous marchez sans crainte, sans regrets; les dépenses succèdent aux dépenses, les folies aux folies; les finances deviennent rares, les amis sont aussi gênés que vous; mais qu'importe, pourquoi s'alarmer, l'honnête homme n'est-il pas là? sa bourse vous est ouverte. Depuis six mois vos dépenses ont augmenté à cause de la facilité que vous avez à vous procurer de l'argent, vous allez trouver votre PROVIDENCE.

— Mon brave monsieur, lui dites-vous, je suis dans une position très-embarrassante, et j'ai recours à votre bonté pour me tirer d'affaire.

— Et de quoi s'agit-il? vous répond-il bonnement.

— J'ai besoin d'un billet de mille francs.

— Diable, diable, mon jeune ami, prenez garde, vous allez bien vite, vous dit-il avec un air d'intérêt.

— Ah bah! mon père est riche... répondez-vous... Voyons... rendez-moi ce service.

— Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

Votre providence vous fait alors signer l'arrangement que voici. Vous devez déjà six cent trente francs; car on ne revient pas sur le premier billet, quoiqu'il ne date que de six mois, et que les intérêts aient été stipulés pour un an; les mille francs que vous recevez, auxquels on ajoute le montant du billet, plus cent francs qu'on vous donne pour que vous soyez un peu en avance, tout cela fait bien mille sept cent trente francs. Mais, comme les fractions sont ennuyeuses dans le calcul, et que d'ailleurs il y a des intérêts, on vous propose d'arrondir la somme, et vous signez bravement un billet à ordre de deux mille francs. Jusqu'ici vous pouviez encore vous sauver en avouant à votre famille des fautes qu'elle pardonne toujours, et c'est ce que l'usurier craignait, c'est pour cela qu'il a gardé des mesures avec vous; mais, quand vous aurez de nouveau recours à lui, ce ne sera plus pour une petite dette de cinq cents francs, qu'un ami, un parent pourrait vous prêter, mais pour des sommes de quatre, cinq, six mille francs, et jamais vous n'oserez en faire l'aveu à votre père. Alors l'usurier vous tient dans ses griffes: à chaque nouveau prêt, ce sont des renouvellements, et à chaque renouvellement faute de payement, ce sont des intérêts énormes; et puis les lettres de change ont succédé aux simples billets et aux billets à ordre, la dette grandit d'une manière effrayante; et, si vous vous permettez des observations, on vous dit d'un grand sang-froid:

— Payez, si vous n'êtes pas content!

Que répondre à un tel argument? L'usurier sait trop bien que, lorsqu'un jeune homme en est arrivé là, il ne peut pas rembourser, et qu'à l'avenir il sera toujours forcé de se soumettre à ses exigences. Aussi, au bout de huit ou dix ans, le malheureux doit quarante ou cinquante mille francs à un homme qui ne lui en a réellement prêté que dix ou douze mille; et, lorsque ses parents viennent à mourir, il est forcé de vendre leurs biens, ou l'usurier les fait vendre par autorité de justice. — Et voilà de ces plaies que rien ne peut guérir; nos lois sont impuissantes contre l'adresse de ces misérables.

L'usurier qui spécule sur le plaisir, qui ruine des jeunes gens riches, est certainement bien coupable; mais ces loups dévorants qui profitent de la misère pour s'enrichir, oh! ceux-là sont hideux; car ils sont plus cruels que les sauvages qui vivent au désert, eux qui sont sans pitié, et qui vivent dans un monde civilisé... Combien ne voit-on pas, dans nos provinces, de ces gros paysans, un bâton noueux à la main, la taille serrée dans une ceinture de cuir remplie d'or, courir les foires, les marchés, pour faire leur offre de services; et quels services, grand Dieu! Un pauvre cultivateur regarde-t-il d'un œil d'envie deux belles têtes de bétail:

— Voilà de la belle marchandise, mon brave homme, lui dit l'officieux.

— Oh! oui, monsieur, répond le confiant cultivateur; et ça me conviendrait assez, à moi qui ai perdu tous les miens par la maladie.

— Pourquoi ne les achetez-vous pas?

— C'est l'argent qui me manque, dit le pauvre laboureur en baissant les yeux.

— Mais vous ne pourrez pas labourer, reprend l'autre. Tenez, moi, j'ai pitié de votre peine, et si vous voulez...

Et l'usurier profite de la nécessité où se trouve ce malheureux pour lui prêter vingt ou vingt-cinq louis, à la condition qu'il lui en rendra vingt-cinq ou trente après la moisson... Lorsqu'à l'échéance on ne paye pas, l'infâme arrive la lettre de change à la main, et menace de faire tout saisir; si le malheureux a un champ ou une vigne, le champ ou la vigne devient la proie de l'usurier; et s'il n'a que ses instruments de labour, ils sont vendus sans pitié, et le fermier est réduit à la misère.

L'usure est encore chez nous un mal qu'il sera bien difficile de guérir, en province surtout, où tout se passe dans l'ombre, le mystère, où l'usurier est sinon l'ami, du moins presque toujours la connaissance intime de celui qu'il dépouille; et il ne fait pas d'étalage, il se plaint sans cesse, accuse la misère du temps, et paraît de plus en plus pauvre, à mesure qu'il s'enrichit... En un mot, l'usurier de province est honteux... Mais à Paris, quelle différence!

Ici ce n'est pas l'aspect d'une fortune médiocre, ni une basse hypocrisie, qui sont la règle de conduite de l'usurier, c'est par le luxe, l'audace, l'aplomb, l'insolence, qu'il mène sa barque. Chaque jour on peut voir au bois de Boulogne un délicieux tilbury traîné par un grand cheval cendré, que conduit un homme encore jeune, quoique déjà sur le retour, perché sur trois coussins, à côté d'un groom imperceptible; eh bien! cet homme qui manie avec tant d'élégance un fouet en corne de rhinocéros, qui jette au vent la fumée de son cigare avec tant de poésie, qui est toujours monté sur vernis, ne porte que des gants jaunes et des chapeaux Gibus; eh bien! la fortune de cet homme, qu'on croirait millionnaire, ne va pas au delà de quatre cent mille francs. Et pourtant il a les bonnes grâces d'une dame de l'Opéra qui lui en coûte vingt mille; il ne dîne qu'au café Anglais ou au café de Paris; il a un appartement somptueux dans la rue Saint-Lazare, et...

— Mais, dira-t-on, cet homme est sorcier.

— Non, mais il fait l'usure.

Oh! qu'est devenu le bon temps où l'on faisait traiter ces sortes d'affaires par des laquais, où l'on faisait bâtonner un usurier insolent? Aujourd'hui, c'est la tête découverte et le sourire sur les lèvres qu'il faut aborder ces messieurs, et bien heureux nous sommes quand ils daignent nous rendre notre salut. Voilà les bénéfices de l'égalité... Mais revenons à notre *lion*... je dis lion, car l'usurier de Paris est presque toujours un lion des plus féroces, un merveilleux plus orgueilleux qu'un marquis ruiné, et plus fat qu'un parvenu. Les lions de nos jours sont pour la plupart des braves garçons qui ont le tort de vouloir faire constamment de l'effet; ils s'admirent, ils se trouvent beaux. Eh bien! c'est un travers qu'on peut facilement leur pardonner: qui de nous n'a pas son travers? Et puis, ce sont ordinairement des jeunes gens riches qui savent la vie, la mènent voluptueuse et bril-

LAVIEILLE »

lante, et finissent par devenir d'excellents maris. Mais l'usurier grand seigneur est l'être le plus insolent que je connaisse, surtout envers les gens qui sont forcés de recourir à son industrie. Une chose digne de remarque, c'est que, lersqu'un jeune homme s'adresse pour un emprunt à un de ces hommes d'une probité plus ou moins suspecte, il n'arrive jamais à lui avec l'assurance que donne la conscience d'une bonne action ; c'est presque en tremblant qu'il lui parle, il a l'air d'implorer sa pitie; et c'est là sans doute ce qui a donné à l'usurier de haut étage un air d'impertinence et de protection qui ne le quitte jamais. Tant il est vrai que, lorsque le besoin nous presse, nous nous faisons les très-humbles serviteurs de celui de qui nous attendons du secours, quelque mépris que nous ayons pour sa personne ou son caractère. Du reste, l'usurier dont je parle ici a toujours soin de chercher à faire oublier la profession qu'il exerce, et pour cela il n'agit jamais par lui-même ; il est toujours le prétendu agent d'un tiers, et jamais son nom ne paraît dans les billets. Quand on va lui proposer un emprunt, voici presque toujours comme il se conduit : d'abord il n'a pas d'argent ; il ne peut pas en avoir. Le train qu'il mène, le luxe qu'il déploie, ne lui permettent pas de faire assez d'économies pour obliger des amis; il a même des dettes. Cependant il tâchera de tirer d'embarras la personne qui s'adresse à lui ; parmi ses nombreuses connaissances, il espère trouver quelqu'un qui pourra prêter la somme dont on a besoin. Quant à lui, c'est une chose certaine, il n'a pas d'argent ; et, malgré sa fortune, il ne pourrait pas vivre, s'il n'était dans les affaires ; mais il les fait en grand, et ne se mêle pas de semblables bagatelles.

Tel est le raisonnement par lequel l'usurier cherche à prouver que c'est un service qu'il veut rendre, et non une affaire d'intérêt qu'il veut conclure; puis il congédie son monde en disant :

— Revenez dans quelques jours, j'espère vous donner de bonnes nouvelles.

Deux ou trois jours après, le client retourne chez l'usurier, et dès que celui-ci l'aperçoit :

— J'ai votre affaire, lui dit-il, mais ça n'a pas été sans peine...

— Oh! monsieur, que de remerciments!

— Vous ne m'en devez pas, car ce n'est pas moi qui vous oblige. Voici la chose : Je connais un *monsieur*, un mien ami, qui doit toucher ces jours-ci un millier d'écus; je les lui ai demandés pour vous, et il me les a promis.

— A quelles conditions?

— Ah! il ne m'en a pas parlé.

Et alors il demande au client quelles sont les siennes; celui-ci offre dix ou douze pour cent avec une année de date, et se retire en annonçant une visite prochaine pour savoir si ce *monsieur* aura touché ses mille écus. C'est ici que va commencer pour l'emprunteur une suite continuelle de promenades à la demeure de l'usurier; vingt fois il se présentera chez ce dernier, et toujours il lui répondra :

« Il n'y a pas de ma faute; que voulez-vous? ce *monsieur*, mon ami, n'a pas touché son argent; le billet est échu, on n'a pas payé, et l'affaire est au tribunal de commerce. »

On insiste alors, on le supplie de s'adresser à un autre, lui qui connaît tant de monde; on a grand besoin d'argent; à tout prix, il en faut. C'est là ce que voulait savoir cet estimable industriel; il ne vous a fait aller si souvent chez lui que pour vous fatiguer; il sait que l'attente excite les désirs, et il compte bien que, plus vous attendrez, plus il lui sera facile de vous faire consentir à tout ce qu'il voudra. C'est ce qui arrive... Quand vous retournez chez lui, il vous offre toujours, de la part du tiers, mille écus, avec quinze pour cent d'intérêt pour six mois... Vous vous récriez; jamais vous n'accepterez des conditions aussi pénibles, et vous le quittez sans rien conclure... Mais la réflexion arrive, vous avez besoin d'argent; à qui vous adresser? Vous allez le voir le lendemain, et vous lui dites :

— J'accepte...

— Il est trop tard, vous répond-il, ce *monsieur* a placé ses fonds...

Alors, vous le priez de nouveau, il vous fait attendre encore quinze jours pour vous prouver combien il est difficile de se procurer de l'argent, et vous finissez par signer une acceptation de trois mille francs à six mois de date, contre laquelle vous recevez deux mille cinq cent cinquante francs.

Si je ne parle ici que de l'usurier grand seigneur, c'est que l'usurier bourgeois est à Paris ce qu'est à peu près l'usurier des villes de province; seulement, il est moins dangereux, en ce sens qu'on n'a pas avec lui des rapports journaliers... Presque toujours, en province, le prêteur d'argent va au-devant de l'emprunteur, tandis qu'à Paris c'est le contraire; car il est difficile, dans cette grande Babylone, qui change de face à toute heure du jour, de suivre en tous points la conduite d'un homme, et d'être là sans cesse pour le pousser dans une voie plutôt que dans une autre. Aussi, celui qui spécule sur les petits bourgeois ou sur leurs enfants, c'est en général un bonhomme qui vit tranquille, fait chaque jour la sieste, paye bien son terme, et monte régulièrement sa garde.

Mais il y a dans la conduite du grand usurier, surtout à Paris, des variantes très-curieuses, et l'on doit s'estimer bien heureux lorsqu'on reçoit de l'argent monnayé, même avec l'intérêt le plus fort. Vous lui confiez, par exemple, une acceptation de six mille francs, pour qu'il la fasse escompter; il y met du temps, beaucoup de temps. Vous allez chaque jour chez lui, et, comme vous êtes très-gêné, il vous avance de petites sommes; ces petites sommes finissent par en faire une assez ronde, et, lorsque sur six mille francs vous en avez reçu à peu près trois mille, qui sont déjà dépensés, il s'arrête.

— J'ai trouvé, vous dit-il, à placer votre lettre de change; mais la personne qui veut bien l'escompter exige des arrangements particuliers; elle vous donnera trois mille francs d'argent, que je garderai pour rentrer dans les fonds que je vous ai avancés, et, pour les trois autres mille francs, vous recevrez des marchandises, dont il vous sera, au surplus, facile de vous défaire...

Vous avez beau crier que c'est un tour infâme, un guet-apens, l'usurier vous ferme la bouche en vous disant de lui rendre l'argent qu'il vous a avancé ; et, comme vous ne le pouvez pas, il faut bien en passer par où il veut. Ces marchandises sont ordinairement des foulards, des tabatières, des pipes, quelquefois même des objets plus difficiles à placer. — J'ai connu un jeune homme à qui l'on avait donné en payement des pierres à paver, des moellons; ces pierres étaient déposées dans un chantier... et, le lendemain, le propriétaire du chantier fit dire à ce jeune homme que, son terrain étant loué, il eût à le débarrasser le plus tôt possible; force lui fut bien de vendre ses moellons à vil prix, et de perdre au moins soixante pour cent. — Un autre fut contraint d'accepter un fonds de café, un troisième un fonds de marchande de modes. — Enfin un dandy, qui a joué, il y a quelques années, un grand rôle dans le monde fashionable, vit arriver un matin dans la cour de son hôtel une ménagerie complète : c'étaient des ours, des chameaux, des singes, plus, deux voitures de souricières, et tout cela en payement d'une lettre de change... Jugez de l'effet... Le malheureux ne savait à quel saint se vouer; dans l'impossibilité où il était de trouver un acquéreur qui voulût le débarrasser de ces valeurs d'une nouvelle espèce, il se vit contraint de faire construire sur le boulevard du Temple une baraque pour y loger ses animaux, et de louer des gens chargés de les montrer au public, moyennant la modique rétribution de cinq sous par personne... Le dandy était devenu saltimbanque... quelle chute!... — Je ne m'arrêterais pas si je voulais citer tous les moyens qu'emploie l'usurier pour écorcher sa victime, sans compter la prison de Clichy, qui est toujours prête à vous ouvrir ses portes en cas de non-payement à l'échéance.

A propos de Clichy, il est arrivé, il y a quelques jours, une aventure plaisante, qui trouve naturellement sa place dans ces pages, puisque c'est un usurier qui y joue le principal rôle.

Donc, mon usurier, auquel je donnerai le premier nom de vaudeville venu, M. Blainval, par exemple, est un dandy de premier genre, un lion pur sang, qui, avec vingt mille livres de rente, trouve le moyen d'en dépenser cinquante mille par an sans se ruiner. M. Blainval, malgré ses quarante-cinq ans, est un abonné de l'Opéra, et, comme il jette de temps en temps son dévolu sur une des nymphes de ce paradis, à l'époque dont je parle il possédait les bonnes grâces d'une mignonne jeune fille que j'appellerai Juliette, et il avait la faiblesse de s'en croire aimé, avec tout l'aplomb que donnent une jolie fortune et les débris d'une jeunesse orageuse... Hélas! la pauvre petite était loin de partager les idées de son maître; longtemps elle avait résisté, refusé des offres brillantes, car elle n'avait que dix-sept ans; mais Blainval, impatienté, finit par passer des prières aux menaces, il la mit dans la cruelle alternative de céder ou de se voir chaque jour chutée et sifflée : et pourtant la pauvre enfant avait du talent. C'est ainsi que les choses se passent à l'Opéra... Messieurs les abonnés y ont une puissance illimitée, je ne sais trop à quel titre; ce sont de petits sultans qui ont transformé ce théâtre en un sérail, où ils jettent à leur gré le mouchoir; et Juliette fut bien obligée de le ramasser comme tant d'autres. Mais un jour vint où elle rencontra sur ses pas un jeune homme que je nommerai Charles : c'était un beau garçon, à l'œil vif, à la voix sonore, et, lorsqu'elle le compara à l'autre... Malheureux Blainval, tu avais quarante-cinq ans et un faux toupet!... Cette intrigue

durait depuis trois mois, et rien n'était venu troubler la sécurité des deux amants, lorsqu'un jour la femme de chambre de Juliette, pour se venger d'avoir été grondée par sa maîtresse, alla tout dévoiler à Blainval... Il entra dans une colère furieuse, il voulait aller tout briser chez sa belle, puis peu à peu le calme succéda à la tempête, et il se mit à réfléchir.

« Si je fais du scandale, se dit-il, le ridicule en retombera sur moi; je ne puis pas rompre avec Juliette sans motif, et encore moins dire qu'elle m'a trompé, je serais perdu de réputation... Attendons, avant de la quitter je veux au moins me venger de l'un et de l'autre. »

Et, sans lui faire le moindre reproche, il continua de la voir comme par le passé; car, pour ces messieurs, les relations de ce genre sont bien plus une question d'amour-propre qu'une affaire de cœur.

A cette époque, Charles avait besoin d'argent, il en cherchait partout, et commençait à se désespérer lorsque quelqu'un l'adressa à Blainval. Malheureusement il ne connaissait pas ce dernier, ou du moins il ignorait les relations qui existaient entre lui et Juliette; aussi alla-t-il donner tête baissée dans les chiffres de l'usurier.

Ce fut le lendemain de la trahison de la soubrette que Charles se présenta chez Blainval... Jugez de la joie de ce dernier. Charles voulait emprunter mille écus, et Blainval se conduisit d'une façon héroïque : il prêta la somme entière pour un mois, à cinq pour cent d'intérêt, et, pour toute garantie, il demanda d'abord une acceptation, et ensuite, comme les lettres de change entraînent toujours la contrainte par corps, il exigea que, pour éviter des frais et des pertes de temps, Charles lui signât d'avance un acquiescement au jugement qui le condamnerait par corps en cas de non-payement. Rien n'était plus raisonnable, et le malheureux consentit à tout. Un mois après, lorsque l'échéance arriva, Charles n'avait pas d'argent : il avait compté sur des rentrées de fonds, et les rentrées ne s'étaient pas faites; la lettre de change fut protestée...

Pourtant il était tranquille.

« Je serai assigné au tribunal de commerce, pensait-il; là, je demanderai des délais pour payer, et, comme Blainval est connu pour un usurier, on me donnera gain de cause. »

Certes, ce raisonnement ne manquait pas de sens, mais Charles luttait avec un homme adroit, qui voulait une vengeance. Un usurier a toujours pour suivre ses affaires un huissier qui lui est d'autant plus dévoué, qu'il lui donne une part dans ses bénéfices; aussi Blainval mit le sien au courant, et lui recommanda de SOUFFLER l'assignation. Pour les personnes qui ne sont pas au courant des termes du palais, ce mot exige une explication : SOUFFLER une assignation, c'est ne pas la remettre, ou faire en sorte qu'elle ne parvienne pas à la personne; or, l'huissier, pour se tenir à couvert, va rôder autour de la maison du débiteur, et prend note d'une heure à laquelle le portier est seul dans sa loge, de sorte que, si plus tard il y a réclamation, l'huissier peut jurer sans crainte qu'il a remis l'assignation au portier, qui, sans doute, l'aura perdue, car il n'y a pas de témoins pour prouver le contraire... Cette machination fut ourdie avec le plus grand succès contre Charles : le pauvre garçon, qui n'avait pas été prévenu, fut condamné par défaut, et, comme il avait signé d'avance un acquiescement à ce jugement, il fut un beau matin pris au saut du lit et conduit à Clichy.

Depuis une heure il était là, dans sa cellule, la tête baissée, réfléchissant aux moyens de se tirer d'un aussi mauvais pas, lorsque le gardien vint lui annoncer qu'il était libre...

Par quel miracle?... Blainval était-il radouci?... Non, mais Juliette avait mis ses diamants en gage.

Plus tard, Charles fut à même de lui prouver sa reconnaissance pour le service qu'elle lui avait rendu; à quelque temps de là il eut le malheur de perdre une de ses tantes, qui lui laissa en mourant trente mille livres de rente. Mais il n'a pas oublié Blainval.

« Depuis cette affaire, répète-t-il sans cesse, j'ai eu souvent besoin d'argent, mais je n'ai jamais voulu signer de lettres de change. »

Et pourtant, si on abolissait la lettre de change, que deviendrait l'usurier?

LA MÉNAGÈRE PARISIENNE

PAR

J. BRISSET

Les femmes de province ont pendant longtemps paru posséder des droits exclusifs au titre glorieusement bourgeois de *bonne ménagère*. Et, en effet, la régularité des habitudes intérieures, la rareté de distractions extérieures, les traditions léguées de mère en fille, le besoin d'une occupation, d'une activité journalière, la nécessité d'entretenir et de consolider par les minutieux efforts de chaque jour une fortune à laquelle le temps ne semble devoir apporter aucun accroissement soudain, par-dessus tout le désir ardent qu'elles ont de surpasser ou d'égaler, à force d'économies intérieures, le luxe des femmes plus riches qu'elles, et de pouvoir soutenir sans crainte la surveillance inquisitoriale qu'elles exercent sans cesse les unes sur les autres, tout contribue à faire des femmes de province les *ménagères* par excellence, *ménagères* corps et âme, esprit et cœur, dans toutes les circonstances de la vie, et à toutes les heures de la nuit et du jour.

Mais, après avoir ratifié les droits incontestables de nos Françaises de province, qu'il nous soit permis de retracer ici le type modeste et jusqu'à présent ignoré de la *ménagère parisienne*,

Si Paris est l'Eldorado des femmes frivoles, s'il est le paradis des femmes riches, belles et coquettes, s'il est plein d'entraînements, d'enivrements, d'hommages et de séductions pour les femmes faibles et vaines, il est aussi le lieu des souffrances, des privations, de l'isolement et des angoisses intérieures, le lieu des épreuves et des travaux amers pour les femmes pauvres, honnêtes et fières. Les soins du ménage, dont s'acquitte avec aise et facilité la femme de province, à qui ne manque dans sa maisonnette, si modeste qu'elle soit, ni l'air, ni l'espace, ni le soleil, deviennent pénibles, attristants et rebutants, concentrés qu'ils sont dans le ménage parisien, entre les murs étroits d'un quatrième ou cinquième étage. La ménagère de province vit, respire et se meut dans la pratique facile de ses travaux de chaque jour : elle a des fleurs dans son jardin, de l'eau dans son puits, du vin dans sa cave, du bois dans son cellier; la ménagère parisienne étouffe, languit, s'asphyxie et se meurt dans l'exercice pénible de ses devoirs, auxquels manque l'aide bienfaisante des dons de la nature. C'est dans une boîte à compartiments à cent pieds au-dessus du sol qu'il lui faut déployer toutes ses vertus actives; c'est dans cette étroite prison souvent sombre et malsaine qu'il lui faut apporter le bien-être, l'ordre et la joie; c'est avec quelques rares pièces de cent sous, qu'on n'est pas toujours sûr de pouvoir remplacer, qu'il lui faut faire vie qui dure et chère convenable pour elle et pour les siens, dans ce Paris où, comme dit J.-J. Rousseau, *le pain est toujours si cher!*

Sous ce titre, la *ménagère parisienne*, nous entendons cette classe nombreuse de femmes qui ont accepté entièrement et sans restriction l'exercice des devoirs du ménage, dans cette grande ville où ils sont si difficiles à remplir, et qui, ayant sagement éloigné de chez elles cette plaie ruineuse et destructive de toute paix intérieure, les domestiques, sont à elles seules la providence, le bien-être et la joie de leur intérieur.

A l'heure matinale où les contrevents des boutiques

s'ébranlent, lentement soulevés par quelques gros garçon joufflu qui bâille, à l'heure où la laitière installe au coin de quelque rue son établissement éphémère, où les quartiers les plus bruyants de la capitale sont paisibles comme une petite ville de province, où le Paris élégant sommeille à la faveur du calme de ce moment privilégié, se glisse, le long des trottoirs qu'on balaye, une femme à la modeste allure, mais dont le chapeau et le manteau, tout ternes, tout humbles qu'ils soient, la font remarquer parmi les cuisinières et les femmes de campagne qui règnent alors exclusivement sur le pavé de Paris. Sa démarche grave, sa tournure décente, la propreté exquise de sa chaussure, certaine dignité affable répandue sur son visage calme et souriant, la distinguent, à ne point s'y méprendre, de la grisette à prétentions. Cette femme que vous voyez, le cabas au bras, s'avancer au milieu du mouvement et du tumulte d'un marché, c'est la ménagère parisienne, la jeune femme mariée en tout bien tout honneur à quelque employé peu rétribué, à quelque artiste encore inconnu, à quelque jeune médecin attendant une clientèle, à quelque avocat débutant. Cette femme qui marchande d'un air timide quelque maigre poulet, quelques chétifs légumes, c'est peut-être la compagne ignorée de quelque célébrité future; elle trônera peut-être un jour dans les salons d'une préfecture ou même d'un ministère; son nom passera peut-être à la postérité avec celui de l'homme dont elle aura encouragé, soutenu, embelli les années de travail et d'obscurité.

Se glissant avec crainte le long des échoppes des marchandes et semblant redouter quelque allocution grossière de leurs bouches hostiles et moqueuses, elle se dirige vers ses fournisseuses attitrées. Ce sont ordinairement les plus douces, les plus honnêtes et les plus propres de ces énergiques viragos. Celles-ci la connaissent et l'accueillent, elles se feraient scrupule de lui surfaire ou de la tromper. On lui garde la marchandise la plus fraîche, les fruits les plus appétissants, et, lorsque le cabas trop plein semble peser au bras délicat de la jeune femme, on ne veut pas souffrir qu'elle se charge d'un nouveau fardeau, et il se trouve toujours là quelque enfant, quelque jeune fille qui s'offre avec empressement pour porter chez elle son trop lourd butin de la matinée.

Il y a dans le peuple un admirable instinct qui le porte à comprendre et à approuver tout ce qui est saint, convenable et méritoire. Il sait gré à la femme qu'il sent supérieure à lui d'accepter les humbles fonctions qui l'en rapprochent; il se rehausse à ce contact, il est flatté de cette communauté de travaux et de peines, et sa nature généreuse s'offre alors à les soulager.

Souriant à l'aide obligeant qui l'accompagne, la jeune femme, arrivée chez elle, monte lestement les quatre étages qui conduisent à son modeste logis. Elle entre; et, sans prendre souci de l'enfant qui la suit de loin, elle parcourt tout empressée l'étendue de son petit domaine : elle traverse la salle à manger, le salon, et s'arrête, tout attristée, à la porte de la dernière pièce.

« Il est déjà parti ! » dit-elle.

Et son œil interroge alors la tasse vide qu'elle avait emplie avant le réveil de son mari, elle s'assure ensuite s'il a pris les vêtements chauds qu'elle lui avait préparés... Tout est bien; les tisons séparés dans l'âtre encore plein de braise annoncent que le feu a petillé clair et joyeux pendant le sobre déjeuner du travailleur diligent.

Le cœur moins gros, la jeune femme retourne sur ses pas; le petit commissionnaire est redescendu : elle est seule, elle sera seule jusqu'au soir!

Se dépouillant alors des vêtements du marché, abandonnant le manteau et le chapeau incommodes, elle attache autour de sa taille élégante le grossier tablier, insigne de ses humbles et pénibles fonctions. Elle entre alors dans le sanctuaire de ses vertus domestiques.

Auprès de la salle à manger est une pièce étroite et sombre. Une lucarne placée très-haut donne seule à cet antre obscur un peu d'air et de jour, et encore cet air et ce jour ne viennent-ils souvent que d'un escalier ou d'une petite cour entourée de hautes murailles. C'est par cette insuffisante ouverture que doivent s'exhaler et la vapeur asphyxiante du charbon, et l'odeur des mets que l'on apprête; car ce réduit triste et malsain, c'est la cuisine des petits appartements de Paris. Heureux encore, lorsqu'à l'aide de ce recoin important le ménage peut conserver aux pièces de représentation leur destination honorable! Le pot-au-feu cuisant dans la chambre à coucher appartient essentiellement au ménage de l'ouvrier. C'est la limite la plus tranchée entre la rude nécessité du travailleur et l'aisance bourgeoise, qu'elle soit réelle ou seulement apparente. A présent que le costume est le même pour toutes les classes de la société, à présent que l'instruction, également répandue, leur a donné à tous le même langage à peu près, il n'y a plus que deux grandes démarcations qui les séparent : en haut la voiture, et en bas la place du pot-au-feu.

Les instants passés dans ce triste et incommode réduit sont les plus pénibles dans la vie de notre jeune ménagère. C'est là pour elle le moment d'épreuve et de combat, l'heure sublime d'un travail vraiment méritoire. Plus d'une fois les doigts délicats de la jolie Parisienne s'engourdissent au contact de l'eau froide qui doit purifier les légumes, ou se gercent et se crispent à l'action contraire de l'eau bouillante si nécessaire pour entretenir autour d'elle une rigoureuse et appétissante propreté. Mais il lui faut allumer le feu, préparer la viande saignante; il lui faut apprêter l'éclairage du soir; tout cela se fait promptement, proprement, avec activité, courage... et la jeune femme achève allégrement sa tâche en songeant au retour de son époux aimé.

Après avoir, non sans un gros soupir, déjeuné seule à la hâte, elle procède maintenant à l'arrangement de son intérieur élégant. Le balai, le plumeau en main, elle range, remue, nettoie; elle époussette et frotte avec amour chacun de ces meubles dans lesquels elle se mire; elle les soigne avec un sentiment de reconnaissance, car tous font partie de son bonheur. Quelques-uns ont été apportés dans la communauté par le mari. C'était son ménage de garçon. Voici le petit bureau sur lequel il écrivait ces lettres d'amour si tendres, voici la toilette à glace mouvante qu'il interrogeait avec crainte, se demandant si sa figure d'austère et laborieux étudiant pourrait plaire à une jeune fille; voilà sa pipe, ses pistolets, armes de vauriens, placées à tout jamais dans ce coin, où il a juré de les oublier, trophées conquis par l'amour, et auxquels la jeune femme adresse un sourire de triomphe et de défi.

D'autres meubles plus riches ont été donnés à la pauvre fille sans dot par quelque bonne parente morte depuis : leur vue attire souvent dans ses yeux quelques pieuses larmes de regret et de reconnaissance; d'autres ont été achetés depuis son mariage du fruit de ses économies, et ceux-là, on le pense bien, ne sont pas les moins aimés.

Tout est en ordre maintenant; les croisées, ouvertes un instant pour laisser entrer l'air libre qui doit renouveler l'atmosphère, sont refermées avec soin; les blancs rideaux se drapent devant elles, élégamment relevés;

le lit, propret et rebondi, est recouvert d'une coquette enveloppe; les fauteuils sont rangés, le feu est reconstruit, et voici que la jeune femme se met gaiement à sa toilette.

Alors s'opère une transformation prompte et complète, qu'étudierait avec intérêt le spectateur le plus indifférent. Le bonnet du matin, jeté avec mépris, laisse flotter les trésors d'une riche chevelure, et, de son habile main, l'adroite Parisienne la dispose avec art en tresses, en bandeaux. Bientôt sa tête lisse, bouclée, élégante, semble sortir des mains du plus renommé des coiffeurs, sa taille souple, qu'on devinait à peine sous l'ample manteau du marché, ou sous le peignoir de la balayeuse, enlacée à présent par un corset magique qui la maintient sans la gêner, et révèle ses formes sans les exagérer ni les comprimer, paraît dans toute la grâce de ses élégantes proportions; une robe d'une étoffe peu coûteuse, mais bien faite et faite par elle; un fichu frais, clair et léger, le tablier de soie à pochettes garnies, les fines mitaines recouvrant des mains auxquelles le citron et la pâte d'amande ont rendu toute leur blancheur primitive; et voilà notre ménagère aussi coquette, aussi pimpante que pas une femme de Paris. Aussi digne qu'une duchesse, aussi gracieuse qu'une grisette; vienne maintenant qui voudra la visiter!

Après un dernier coup d'œil jeté à son miroir, elle dispose avec promptitude son établissement de travail. Une petite table est devant la fenêtre, une chaise de paille est auprès; elle s'y installe, un tabouret sous ses pieds. A l'œuvre, ma jolie couseuse, faites paraître les merveilles que savent créer vos doigts délicats ! A la fois couturière, lingère, modiste, brodeuse, ravaudeuse et quelquefois tailleur, la ménagère parisienne, entourée d'étoffes achetées au rabais, déploie ses multiples talents, ses industries innées. Voyez éclore sous ses doigts ce ravissant bonnet qui doit, le soir, parer sa jolie tête, et rivaliser de goût et de fraîcheur avec les coiffures des Simon, des Tulasne! Plus de vingt fois essayé, le gracieux chiffon s'harmonise enfin avec la douce physionomie qu'il doit embellir encore; ces fleurs légères se mêleront heureusement aux boucles soyeuses de la chevelure, les plis de ce tulle nuageux entoureront d'une auréole transparente ces jolis traits dont ils feront ressortir les lignes fermes et pures, et ce nœud de satin, jeté négligemment sur le côté, caressera, de ses bouts flottants, une blanche épaule découverte.

Comme pour calmer ensuite son imagination vivement surexcitée par ce travail d'inspiration, ou peut-être pour secouer l'enivrement de la coquetterie et ramener son esprit à de plus solides idées, la jeune femme se livre maintenant à un travail plus sévère. Avec une patience laborieuse, avec une agilité presque mécanique, elle conduit et ramène, d'un mouvement uniforme, l'aiguille qui traverse le lin. Il y a dans cette occupation des idées d'ordre, d'avenir, de durée : ce sont les premiers fondements matériels d'une bonne maison, ce sont là les œuvres simples et graves de la femme forte de l'Écriture.

C'est maintenant au tour du mari. Il s'agit de déployer à son profit les talents si divers des industries parisiennes. Par où commencera la jeune femme, qui voudrait faire pour lui tant de choses à la fois? Travaillera-t-elle au bonnet qu'elle lui brode en secret pour sa fête? ou plutôt, s'occupant d'une nécessité plus pressante, sacrifiera-t-elle son chapeau de velours noir de l'année dernière, dont la forme est un peu passée de mode, pour renouveler le collet de l'habit qui, rajeuni par ce changement, les dispensera quelque temps encore d'une visite dispendieuse au tailleur?

Un coup de sonnette la tire de son hésitation. Elle va ouvrir. Ce sont deux jeunes femmes de son âge, deux compagnes de pension.

— C'est toi, Lise! c'est toi, Hortense! Que je suis aise de vous voir!

— Bonjour, ma bonne Maria! Combien il faut monter pour arriver chez toi! nous en sommes tout essoufflées.

— Entrez, venez, asseyez-vous!

Les jeunes femmes s'installent au coin du feu, ravivé par la ménagère. Elles jettent un regard d'inspection curieuse sur cet intérieur irréprochable pour le bon ordre, mais qui semble bien mesquin et bien triste à des filles de riches négociants, à des femmes de banquiers ou d'agents de change. On parle d'abord des anciennes compagnes qu'on a rencontrées dans le monde : ces deux dames en ont revu beaucoup, car, n'ayant rien à faire et s'ennuyant chez elles, elles sont à l'affût de toutes les occasions qui leur procurent l'emploi de quelques heures dans la journée.

Satisfaite de la comparaison intérieure qu'elle vient d'établir entre son riche hôtel et la modeste mansarde de celle qu'elle vient visiter, Hortense parle complaisamment de ses chevaux, de ses équipages, de ses tableaux, des riches tentures de ses appartements et du grand monde qui les assiége dans ses jours de réunion. La maîtresse du logis, avec une fierté douce, empreinte d'un sentiment vrai, lui répond par l'éloge de son mari qui, dit-elle, sera un jour, est déjà un homme de mérite, de son mari dont l'amour et les tendres soins l'empêchent de songer à désirer jamais une autre position que la sienne! Puis, à chaque question, à chaque remarque faite par la curieuse Lise, ou par la dédaigneuse Hortense, et tendant à faire ressortir la pauvreté de leur compagne, elle répond par de malicieuses questions sur la beauté, le caractère, l'élégance, la tendresse ou l'esprit de ceux dont elles portent le nom. L'une est obligée de convenir que son mari est gros et lourd : il s'endort chaque soir près d'elle, il abhorre la musique, exècre la littérature, fait fi de la conversation!...

L'autre a épousé un avoué qui est aussi sur le chemin de la fortune. Petit, mince, actif et remuant, il a le génie des procès, et son grand art consiste à en inventer sans cesse pour le compte de ses clients. Il est vrai que, quand le procès ne donne pas, toute son activité, tant soit peu tracassière, se reporte sur son ménage, où il contrôle tout ce qu'on fait.

A ces aveux, la ménagère sourit et répand un regard d'amour sur l'heureux asile de sa douce pauvreté.

Les jeunes femmes se retirent, non sans avoir fait promettre à l'humble maîtresse du lieu d'aller à son tour revoir ses jeunes amies : elle accepte l'expectative d'une visite pénible peut-être pour son amour-propre; mais son mari l'accompagnera : une fois au bras de celui que son amour a choisi, elle sent qu'elle n'enviera rien à personne. C'est que son époux tant chéri, c'est là toute sa richesse, c'est là son luxe, son orgueil... orgueil sublime de la femme pauvre, dont toute la gloire est dans celui qu'elle aime!

Cependant l'heure du dîner s'approche, et la visite un peu longue des camarades de pension a peut-être nui au pot-au-feu abandonné depuis le matin à lui-même. Vite un coup d'œil et un coup de main pour les derniers travaux de la cuisine! Le maître va bientôt rentrer, il faut qu'il trouve tout en ordre, et que sa femme, libre de tout soin du ménage, soit alors entièrement à lui. Il faut qu'à peine il se doute que sa gracieuse compagne est aussi sa servante, triste idée qui gâterait pour lui les joies du retour et troublerait le bonheur de la réunion. Sa femme lui épargnera autant qu'elle le pourra l'aspect des travaux grossiers, des privations nombreuses qu'une position modeste impose à celle qu'il voudrait environner des prestiges de la gloire et des jouissances de la richesse. Cette pénible vérité glacerait ses inspirations, empoisonnerait ses travaux et finirait trop brusquement ce rêve d'avenir, où d'avance il acquitte toutes les dettes que son cœur a contractées envers l'ange de son propre foyer.

Toujours est-il que, patiente et résignée, elle a interrompu plus d'une fois ses travaux de la journée pour aller ouvrir avec préoccupation le meuble qui contient toute la fortune du ménage. Elle a souvent tourné machinalement entre ses doigts quelques pièces restées au fond d'un tiroir, en se chicanant elle-même avec une sorte de remords sur les dépenses faites, et en se demandant avec crainte qui pourvoira aux exigences de l'avenir! Elle a bien cherché dans son esprit quelle économie nouvelle elle pourrait encore inventer, quelle privation nouvelle elle pourrait encore supporter. N'a-t-elle pas supprimé à l'insu de son mari la femme de ménage qui, le mois dernier encore, venait la soulager des travaux les plus pénibles? N'a-t-elle pas renoncé à nombre d'habitudes prises, à nombre de petites douceurs dont le bien-être lui était personnel?... N'a-t-elle pas abandonné et la lecture, et le dessin, et la musique, doux passe-temps de sa vie de jeune fille, pour ne rien dérober aux travaux utiles de ces heures dont elle leur a fait l'abandon? Que peut-elle faire de plus, elle pauvre femme, dont l'inépuisable industrie, dont l'imagination infatigable ne trouvent à s'exercer que sur l'emploi de rares et chétives finances, que sur les infimes économies de chaque jour?

Pour ceux que la terre nourrit, le temps, en épuisant les provisions amassées par une sage prévoyance, ramène de nouveaux produits, et tandis que le laboureur, retenu chez lui par le froid, par la neige, qui contristent la campagne, voit baisser avec peine le blé qu'enserre sa grange, il se ranime à l'idée que, caché sous la terre durcie, une nouvelle moisson se prépare pour lui.

Mais, pour l'habitant des grandes villes qui voit s'épuiser les ressources du passé, sans que l'avenir lui offre aucune promesse, pour le malheureux citadin qui n'a devant lui que quelques pièces de monnaie au fond d'une bourse légère, qui n'a pour tout domaine que les murs inféconds d'un quatrième étage dont on viendra bientôt réclamer le lourd loyer, il y a des moments d'angoisse

inexprimable, et chaque jour qui s'enfuit, en enlevant une parcelle de l'irretrouvable métal, semble un pas de fait vers l'horrible abîme de la misère et de la faim.

Personne ne comprend, ne ressent mieux ce supplice que la femme parisienne. Élevée dans une atmosphère d'élégance et de délicatesse, loin de l'air libre des champs et des travaux vivifiants de la campagne, elle a acquis en finesse de perceptions, en vivacité d'émotions, en délicatesse d'organes, tout ce qui lui manque en richesse de santé et en énergie musculaire. Sur cette organisation irritable et nerveuse, les chagrins ont plus de prise; pour cet être faible et impressionnable, les inquiétudes sont plus poignantes et les travaux plus accablants.

Pourtant une énergie sublime vient tout à coup en aide à la femme honnête et pure, qui souffre ainsi sous les yeux de Dieu seul, et lorsque le coup de sonnette attendu lui annonce le retour de son mari, elle court lui présenter un visage joyeux, plein de confiance et d'espoir.

Ce sont là ses moments de bonheur. Voici enfin celui au bien-être duquel elle a travaillé tout le jour, celui pour lequel elle trouve les sacrifices doux et faciles à remplir, celui sur la tête duquel reposent tant de rêves de gloire et d'avenir! Il y a bien encore au milieu des joies de la réunion quelques moments pénibles et qui réveillent dans le cœur de la pauvre femme tout un monde de chagrins oubliés, soit que le mari se plaigne doucement de l'exiguïté de son repas, soit qu'il trouve moins gai que de coutume le feu dans lequel une main prévoyante a ménagé le bois qui se fait rare au logis! Mais il y a tant de foi dans l'avenir chez cet homme sûr de lui-même, il y a tant de nobles intentions, tant d'idées créatrices, tant d'amour stimulant au cœur, que sa douce et faible compagne se retrempe à ce feu sacré et puise de nouveau, près de celui qu'elle aime, la force et la confiance qui doivent alimenter son dévouement de chaque jour.

Aussi, combien la soirée sera douce! Ira-t-on dans le monde où déjà le mérite du mari et les grâces de la femme leur assurent un accueil flatteur? Affrontera-t-on, à l'aide du manteau, des socques et de toutes les précautions bourgeoises employées en pareille circonstance, le froid, l'humidité d'une soirée d'hiver, si hostile pour la femme légèrement vêtue qui se rend à pied dans ces fêtes parfumées où les autres n'arrivent qu'en voiture?... ou, sans quitter les vêtements chauds de la saison, profitera-t-on de ces deux billets de spectacle donnés au mari, et qu'il a rapportés tout triomphant?

Eh bien, non! Il fait bon dans la chambre échauffée, le vent souffle au dehors froid et aigre, et il y a du bruit et de la boue dans les rues... Ils sont si bien là tous les deux! Ils ont tant de moyens d'employer agréablement cette soirée!... Et ce piano, sur lequel les doigts de la jeune femme s'exerçaient autrefois avec tant de succès, et ces livres nouveaux qu'ils veulent lire ensemble, et ce travail important qu'il a, lui, entrepris et d'où dépend peut-être tout son sort à venir, et l'ouvrage qu'elle n'a pu, elle, achever dans la journée!

Ainsi se passe la soirée du ménage parisien. Assis au coin du feu devant la table qu'ils ont approchée, l'un écrivant, et s'interrompant plus d'une fois de son grand travail pour contempler à ses côtés cette chaste et suave figure qui resplendit aux reflets de la lampe, s'interrompant aussi pour lire ou pour communiquer à celle qu'il aime la pensée éclose sous l'inspiration qu'elle a fait naître; l'autre cousant, simple ménagère, et laissant tomber, à l'appel de son époux, avec un doux regard, un bon conseil, une parole encourageante, un jugement judicieux et sain.

Et après ces travaux si doux, faits qu'ils sont en commun, la table est éloignée, les sièges se rapprochent, une main cherche une autre main. En regardant luire les derniers tisons qui achèvent de se consumer, on parle de l'avenir, on parle de ses espérances, de ses projets, on se console, on s'encourage, on rêve à deux les honneurs, la gloire et la fortune. On a des protecteurs, des amis, du talent!

Mais plus rien ne brûle dans l'âtre. Les charbons qui, tout à l'heure, faisaient briller leurs formes capricieuses, sont maintenants réduits en poussière; les bruits lointains de la rue sont assoupis, et minuit sonne à la petite pendule en palissandre placée sur la cheminée.

— Il est tard! dit le jeune homme.

— Il est tard! répète faiblement la jeune femme.

Au bout de quelques instants, les conversations ont cessé, la lampe n'éclaire plus la petite chambre bien close, et l'enivrement du bonheur, des illusions, des espérances règne seul dans ce modeste réduit.

Bientôt l'ange qui veille sur les amours bénis du ciel salue le doux sommeil des époux, en leur répétant ces bonnes et saintes paroles de la Bible : « La femme forte est la joie de son mari, elle lui fera passer en paix toutes les années de sa vie... Comme le soleil se levant dans le ciel, qui est le trône de Dieu, orne le monde, ainsi le visage d'une femme vertueuse est l'ornement de sa maison. »

LE FLANEUR

PAR

AUGUSTE DE LACROIX

—o—

Connaissez-vous un signe plus approprié à son idée, un mot plus exclusivement français pour exprimer une personnification toute française? Le flâneur! type gracieux, mot charmant, éclos, un beau jour de printemps, d'un joyeux rayon de soleil et d'une fraîche brise, sur les lèvres d'un artiste, d'un écolier ou d'un gamin, — ces trois grandes puissances néologiques!

Le flâneur est, sans contredit, originaire et habitant d'une vaste cité, de Paris assurément. Il n'y a qu'une grande ville, en effet, qui puisse servir de théâtre à ses explorations incessantes, et il n'y a que le peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre qui ait pu produire cette espèce de philosophe *sans le savoir*, qui semble exercer d'instinct la faculté de tout saisir d'un coup d'œil et d'analyser en passant. Le flâneur est essentiellement national, différent en cela des grands hommes, en général, qui sont de tous les pays, et du *touriste*, en particulier, qui observe à la course. Sans doute le flâneur aime aussi le mouvement, la variété et la foule; mais il n'est pas travaillé par un irrésistible besoin de locomotion; il circonscrit volontiers son domaine, pourvu qu'il y trouve l'aliment journalier de son esprit, et, grâce à une merveilleuse perspicacité, il sait moissonner encore d'incroyables richesses dans ce vaste champ de l'observation où le vulgaire ne fauche qu'à la surface.

Comme on le voit déjà, nous ne prostituons pas le titre de flâneur à ces sortes de contrefaçons plus ou moins ridicules d'un type estimable qui promènent, tout le long du jour, leur oisiveté ennuyée et ennuyeuse. — Usurpation inouïe, même dans un siècle où les distinctions aristocratiques sont à la portée de l'ambition la plus roturière : — Nous ne reconnaissons pour flâneurs que ce petit nombre privilégié d'hommes de loisir et d'esprit qui étudient le cœur humain sur la nature même, et la société dans ce grand livre du monde toujours ouvert sous leurs yeux. L'observateur au repos n'est observateur qu'à demi; le véritable observateur, c'est le flâneur, c'est-à-dire l'homme d'intelligence subtile, qui va sans cesse explorant toute chose, l'espèce humaine principalement, partout, dans tous les âges et toutes les conditions, — philosophe narquois qui étudie, comme discutaient les péripatéticiens.

Nous n'admettons pas même l'existence du flâneur autre part qu'à Paris. Qu'est-ce, en effet, qu'un flâneur en province, sinon un pitoyable rêveur dont les yeux fatigués et l'esprit émoussé par la contemplation des mêmes objets finissent par ne plus s'arrêter sur aucun?

Pour le vulgaire, le flâneur n'offre rien, au premier coup d'œil, qui le distingue de cette espèce particulière des bipèdes humains généralement désignés sous le nom de *badauds*. Pourtant la différence est immense et doit être signalée. Le flâneur est au badaud ce que le gourmet est au glouton, ce que serait mademoiselle Mars à une actrice de tréteaux, Châteaubriand à un rédacteur en échoppe, ou, plutôt, la Bruyère ou Balzac à un paysan de l'Auvergne ou du Limousin arrivé d'hier à Paris. Le badaud marche pour marcher, s'amuse de tout, se prend à tout indistinctement, rit sans motif et regarde sans voir. Il va dans la vie, comme le scarabée dans les airs, battant de l'aile contre chaque objet qu'il rencontre; heurté, brisé à tout instant, jouet du vent qui souffle ou du gamin qui passe. C'est pour lui que la suprême sagesse a

dit : « Il a des yeux, et il n'apercevra pas; des oreilles, et il n'entendra pas. » L'expression *bayer aux corneilles* semble avoir été inventé à son intention. Il passera, en effet, des heures entières à suivre de l'œil l'hirondelle qui vole ou la mouche qui va bourdonnant, et cela sans la plus simple réflexion, sans la moindre arrière-pensée.

Le badaud ne pense pas; il ne perçoit les objets qu'extérieurement. Il n'y a pas de communication entre son cerveau et ses sens. Pour lui les choses n'existent que simplement et superficiellement, sans caractère particulier et sans nuances; le cœur humain est un monolithe dont les hiéroglyphes ne l'intéressent nullement. La déduction philosophique lui est inconnue. Les sociétés ne sont à ses yeux que des réunions d'hommes, et les monuments, des amas de pierres. Une scène populaire se résume pour lui en une certaine somme d'injures et de coups de poings. Il était sur le filon d'une mine de précieuses découvertes, et le voilà qui se détourne pour suivre un chien qui aboie ou un tambour qui bat. Il est l'inventeur de la pêche à la ligne, de l'ingénieux passe-temps des ricochets et des ronds concentriques.

Il y a entre ces deux espèces d'êtres organisés tous les degrés de la création, toute la distance qui sépare l'homme du polype.

L'enveloppe corporelle du flâneur est telle, à peu près, que celle des autres animaux dénommés, sans doute par antiphrase, pensants et raisonnables. Il a, comme ces derniers, une figure assez insignifiante et habituellement inoffensive, excepté quand on dérange le cours de ses promenades sans but, ou qu'on s'interpose directement entre son rayon visuel et le bateleur qu'il admire ou la commère qu'il écoute, auquel cas son œil lance des éclairs et son naturel bénin tourne à la férocité. Il s'habille, du reste, comme tout le monde et marche comme vous et moi, si ce n'est qu'il trébuche beaucoup plus souvent, bien qu'il chemine plus lentement et passe pour y voir beaucoup mieux. D'aucuns, des hypocrites, des flâneurs déguisés, prétendent que les individus que nous essayons de décrire doivent nécessairement avoir, aux yeux de l'observateur, des traits caractéristiques qui échappent au vulgaire. Ils vous diront qu'en les examinant attentivement vous découvrirez une finesse mo-

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

queuse dans leur sourire imperceptible et une prodigieuse perspicacité dans leurs regards. Ils vous diront... Que sais-je? il y a dans tel air de tête, dans tel pli du visage, la révélation d'une supériorité intellectuelle quelconque; ici la profondeur de la pensée, la puissance de la logique, la perception des rapports éloignés; là, l'esprit d'analyse rapide et subtile. — Hallucinations de la science, alchimie poétique à l'usage des imaginations romanesques. — Défiez-vous de cette manie importée du roman dans la vie réelle. Ils ont beau dire, ces songe-creux de la physiologie, l'esprit ne déteint pas sur le *facies* humain; je connais des hommes doués d'éminentes facultés qui sourient d'une façon stupide, et j'ai vu des gens atteints et convaincus de crétinisme moral dont le regard étincelait d'intelligence.

Le flâneur est un être essentiellement complexe, il n'a pas de goût particulier, il a tous les goûts; il comprend tout, il est susceptible d'éprouver toutes les passions, explique tous les travers et a toujours une excuse prête pour toutes les faiblesses. C'est une nature nécessairement malléable, une organisation d'artiste. Aussi aime-t-il les arts comme un roi constitutionnel. Il est *dilettante*, peintre, poëte, antiquaire, bibliophile; il déguste en connaisseur un opéra de Meyerbeer, un tableau d'Ingres, une ode de Hugo; il flaire l'Elzévir, hante les baladins et court sus à la grisette. Il a des admirations pour mademoiselle Rachel et des tendresses pour Odry. Vous le rencontrez partout, dans les promenades, aux Bouffes, aux concerts, au sermon, aux Funambules, dans les salons, à la guinguette, au boulevard de Gand et dans la rue de la Grande-Truanderie. Il pose devant les carreaux de Susse, stationne tour à tour au pied de Notre-Dame et près de l'étalage d'un bouquiniste. Il est curieux, presque indiscret. C'est un homme que l'amour de la science peut pousser jusqu'à la cruauté, et qui prendra quelquefois, pour sujet de ses expériences, le cœur même de son ami le plus intime.

Le flâneur est comme toutes les belles choses, comme les jolies femmes, il n'a pas d'âge... Il existe depuis vingt-cinq ans jusqu'à soixante, aussi longtemps que l'homme jouit pleinement de ses facultés intellectuelles et locomotives. Le flâneur, ayant besoin de ses jambes autant que de son esprit, quand les premières lui font défaut, passe à l'état d'observateur : c'est alors une autre existence, une autre condition; sa nature se dédouble et s'affaiblit; c'est le commencement de la fin.

Paris appartient au flâneur par droit de conquête et par droit de naissance. Chaque jour il le parcourt dans tous les sens, en scrute les profondeurs et marque, dans sa mémoire, les recoins les plus obscurs. Il voit tout par lui-même, et promène incessamment dans Paris ses oreilles de lièvre et ses yeux de lynx. Il n'ignore rien de ce qui s'y passe, il connaît, dans ses moindres détails, la nouvelle du jour, l'événement de la veille; il sait ce qu'il faut croire et ce qu'il faut rejeter des débats en police correctionnelle racontés par la *Gazette;* il sait mieux que le procureur du roi, mieux que le préfet de police, où et de quelle manière a commencé ce drame sanglant (style de réquisitoire) qui a épouvanté la société, et réclame de la justice un grand et salutaire exemple. — Il sait bien d'autres choses, ma foi. — Il sait comment s'élaborent les lois et comment elles s'exécutent; il possède le tarif des votes, le secret des improvisations de tel orateur, et le prix du dernier discours de tel autre. Il vous dira où se trouvent la plus belle galerie de tableaux et la plus riche collection d'antiques et d'autographes; à quel amateur appartient le seul portrait existant de Raphaël peint par lui-même, et quelle bibliothèque renferme les plus rares éditions des Alde et des Elzévir. Il sait encore quel heureux *sportsman* parisien possède le premier pur sang et le meilleur trotteur, quel sultan de théâtre, le plus joli minois de soubrette, et quel corps de ballet, la jambe la mieux arrondie. Que dis-je? c'est à lui que nous devons les plus précieuses découvertes et les inventions les plus merveilleuses.

Qui nous révèle chaque jour les talents nouveau-nés! Qui a découvert mademoiselle Rachel perdue au milieu des utilités du Gymnase? — Un directeur-flâneur.

Qui a trouvé le galvanisme? — Un physicien flânan sur son balcon en compagnie d'une grenouille.

A qui devons-nous la connaissance de lois de l'électricité, de l'attraction, de la pesanteur spécifique? — A des savants, des naturalistes, des mathématiciens faisant l'école buissonnière.

Qui a inventé la boussole? — Un marin jouant, pendant son heure de quart, avec un morceau de métal.

Qui a inventé la poudre? — Un moine flânant le long des murs salpêtreux d'un vieux couvent.

Les arts, les sciences, la littérature, doivent plus ou moins leurs progrès journaliers au flâneur. Ils procèdent de lui et convergent vers lui. Il est le centre et le pivot social; il a plus fait pour la philosophie et l'étude du cœur humain que les plus beaux livres et les plus savantes théories.

On a remarqué que les paresseux sont presque tous des gens d'esprit. On conçoit, en effet, qu'il faut posséder en soi-même beaucoup de ressources contre l'ennui pour vivre ainsi habituellement de son propre fonds, comme la marmotte de sa propre substance. Cette observation est particulièrement vraie à l'égard du flâneur. Mais il faut au préalable s'entendre sur les mots. Pour ceux qui font consister la paresse dans l'absence de toute occupation suivie, de tout travail régulier et d'une utilité immédiate, assurément le flâneur est éminemment paresseux. Il faut remarquer néanmoins que l'homme le plus occupé n'est pas l'homme le plus affairé, et que le travail n'est pas toujours une chose appréciable à l'œil. Le flâneur, il est vrai, produit peu, mais il amasse beaucoup. Laissez venir pour lui l'âge des souvenirs et de la méditation, cette période de la vie qui est comme le moment de la digestion des idées acquises, où tout se classe et s'ordonne dans le cerveau de l'homme à la faveur du calme profond de l'imagination et des sens; laissez sonner pour lui l'heure de la retraite, c'est-à-dire des rhumatismes, de l'ophthalmie et de la surdité, et vous verrez se résumer alors, sous la forme de romans de mœurs ou d'œuvres philosophiques, les études profondes de cette vie en apparence si inoccupée et si futile. Vous vous étonnez quelquefois, à l'apparition d'un livre tout rempli de haute philosophie et d'ingénieux aperçus, d'apprendre qu'il est l'œuvre d'un homme du monde, et peut-être d'un jeune homme que vous rangiez dédaigneusement parmi ces désœuvrés dont la figure est partout et l'esprit nulle part. Croyez-vous donc que le monde s'apprenne dans la solitude, et que le cœur humain soit un livre qu'on étudie au coin du feu! Je voudrais bien qu'il me fût permis de demander sans indiscrétion à l'ingénieux auteur de la *Physiologie du Mariage* à quelles sources il a puisé cette profonde connaissance des plus inexplicables mystères de la nature féminine. Il y a tel flâneur que vous méprisez qui vous en dirait plus sur ce sujet que tous les penseurs et les moralistes ensemble. — Passe encore pour les sciences positives qui s'apprennent par le secours de la tradition écrite : à celles-là il faut des sectateurs casaniers et des intelligences de plomb; mais hors de là, dans les arts, dans les lettres, le flâneur

est sur ses terres. Combien d'hommes distingués ont commencé par être d'obscurs flâneurs! Qui ne connaît les habitudes de flânerie du plus puissant des orateurs de la Chambre, et le caractère et les goûts d'artiste de ce petit journaliste dont la Révolution de juillet a fait tout à la fois un grand ministre, le plus habile jongleur de paroles, le plus fécond et le plus spirituel causeur de tribune? Demandez à ces deux hommes quel traité, la Rhétorique d'Aristote ou l'Orateur de Cicéron, leur a livré les fils électriques qui se lient mystérieusement à chacune des fibres du cœur humain.

Mais c'est surtout la littérature qui possède l'élite de la flânerie. Les noms ici se pressent sous ma plume. La flânerie est le caractère distinctif du véritable homme de lettres. Le talent n'existe, dans l'espèce, que comme conséquence; l'instinct de la flânerie est la cause première. C'est le cas de dire, avec une légère variante : littérateurs *parce que* flâneurs. Le *quoique* serait une absurdité démontrée par l'expérience. Comprendriez-vous un littérateur, c'est-à-dire un homme faisant métier de peindre principalement les mœurs et les passions, qui ne serait pas vivement sollicité par un secret penchant à observer, à comparer, à analyser, à voir par ses yeux, à surprendre, comme on dit, la nature sur le fait? Aussi voyez comme les exemples abondent! Le prétendu ermite de la Chaussée-d'Antin est un flâneur émérite qui n'a pu renoncer encore à ses habitudes de jeunesse. L'auteur du *Tableau de Paris* a dû flâner énormément. Quel plus grand flâneur que la Fontaine? Rousseau a flâné pendant les deux tiers de sa vie, et employé le reste à raconter les flâneries très-peu édifiantes de sa jeunesse. Racine étudiait, comme on sait, le cœur humain dans les coulisses de la Comédie-Française, ce qui fait sans doute (soit dit en passant) que ses héroïnes grecques et romaines ont une tournure toute française. Que dire de Bernardin de Saint-Pierre, qui, après avoir flâné dans les deux hémisphères, passait des journées entières à s'extasier éloquemment devant un fraisier chargé d'insectes microscopiques, et qui ne trouvait d'admiration, en face des tours de la cathédrale de Rouen, que pour les hirondelles voltigeant au-dessus de sa tête? Si le *touriste* n'est autre qu'un flâneur en voyage, dans quelle classe rangerons-nous, je vous prie, le chantre d'*Atala* et de *René?* Et qu'était-ce autre chose qu'une éternelle flânerie que ces poétiques pérégrinations sur les grèves de l'Océan, sur les bords de l'Ohio ou du

Meschascebé, à travers les vertes savanes de la Louisiane ou sous les forêts murmurantes du Kentucky? Où en serions-nous aujourd'hui si un vague instinct de flânerie n'eût conduit le barde chrétien près des ruines de Jérusalem, ou parmi les tribus guerrières des Natchez, auprès d'un vieux sauvage, poëte et conteur comme lui? Qui n'a pas surpris, plus d'une fois, en flagrant délit de flânerie sur le quai des Augustins ou sur le boulevard du Temple, le savant linguiste, l'élégant écrivain dont la bonhomie si pleine de finesse a pu seule hériter légitimement de l'épithète caractéristique accolée au nom de la Fontaine? Qui ne connaît sa passion pour Polichinelle, son admiration pour Débureau et ses assiduités aux stalles des Funambules? Voici, à ce propos, une anecdote qui m'a été racontée par l'auteur même de *Trilby*, et qui prouve que le goût de la flânerie n'est pas plus incompatible avec l'élévation de l'esprit qu'avec la gravité obligée des fonctions éminentes.

Lorsque M. Français de Nantes fut appelé à la direction de la librairie, il ouvrait les portes de son administration à un grand nombre d'hommes de lettres, qui trouvèrent ainsi, dans les loisirs d'une position aisée, les moyens de se livrer avec succès à leurs travaux de prédilection. Parmi les écrivains privilégiés et les plus dignes de cette faveur accordée au talent, se trouvait le poëte si gracieux et si pur qui fit, plus tard, *Fragoletta* et la *Vallée aux loups*. M. Français de Nantes avait pour ce dernier une estime et une affection particulières. Il l'avait nommé tout exprès à un emploi qui n'exigeait que peu de travail. L'heureux sinécuriste pouvait se prélasser et rêver à son aise dans le fauteuil bureaucratique, en attendant mieux. L'assiduité était pour lui la seule condition obligatoire. Pendant trois mois tout alla pour le mieux dans la meilleure et la plus douce des administrations. A cette époque, le ponctuel bureaucrate parut perdre peu à peu le sentiment du devoir, cette religion des femmes vertueuses et des employés irréprochables. Plus d'une fois ses confrères étonnés échangèrent entre eux un sourire équivoque et des propos qui ne l'étaient pas du tout, en voyant l'humble patère déshéritée du feutre accoutumé et l'infortuné fauteuil d'acajou tendre incessamment ses bras dans le vide. Le scandale allait croissant, la gent gratte-papier s'en émut; le vent, ou tout autre indiscret de même genre, en glissa la nouvelle jusque sous la porte du cabinet particulier du directeur. Un jour, l'employé retardataire était debout, la tête basse et l'air contrit devant son protecteur. Celui-ci avait, contre sa coutume, le front plissé et le regard sévère.

— J'apprends, monsieur, disait-il, que vous manquez à la seule condition que j'avais cru pouvoir vous imposer. Vos fonctions seraient-elles trop pénibles, et puis-je retrancher quelque chose à votre travail journalier pour l'administration? Vous ai-je fait une position trop difficile?

Cela fut dit d'un ton de reproche amical, qui toucha vivement le coupable.

— Croyez, monsieur, que ma reconnaissance...

— Pourquoi ne pas m'en donner un témoignage qui vous soit utile à vous-même, en vous rendant exactement, sinon à vos fonctions, du moins à votre bureau, ainsi que nous en sommes convenus?

— Allons, reprit l'employé visiblement embarrassé, après un instant d'hésitation et comme faisant un effort sur lui-même, je vois bien qu'il faudra déloger.

— Comment, monsieur, répliqua vivement M. de Nantes se trompant sur l'intention exprimée par ces paroles, est-ce là le témoignage de votre reconnaissance?

— Pardon, monsieur le directeur, je voulais dire seulement que je serais forcé de quitter le logement que j'occupe depuis quelques jours.

— Je comprends, vous habitez la campagne, et c'est ce qui cause vos inexactitudes et vos absences fréquentes?

— Je dois vous avouer, monsieur le directeur, que j'habite Paris.

— Mais alors, faites-moi l'honneur de m'expliquer cette énigme.

— Ah! voilà justement la difficulté... je n'oserai jamais...

— Je vois ce que c'est, dit M. de Nantes souriant avec malice, vous êtes sous le coup de quelque grande passion, monsieur le poëte, en puissance d'une maîtresse jalouse, exigeante peut-être, qui vous tyrannise et vous tient en charte privée.

— Hélas! monsieur, je n'ai guère pour le moment d'autre maîtresse que la poésie et d'autre passion que celle de la gloire. Mais j'ai une faiblesse... dont je rougis...

— Eh quoi! aimeriez-vous le vin, le jeu?...

— Tenez, monsieur le directeur, vous ne devineriez jamais, dit tout à coup le jeune homme d'un air de résolution, j'aime mieux vous le dire tout de suite. Sachez donc que j'habite le Marais, et que, pour venir ici, je suis obligé de parcourir dans toute sa longueur le boulevard du Temple toujours si animé, si bruyant, si encombré d'individus et de choses curieuses, arracheurs de dents, escamoteurs, jongleurs, montreurs d'ours, de sirènes, d'enfants à deux têtes, de géantes et de crocodiles, qu'on est tenté à chaque pas...

— Ah! monsieur, interrompit le directeur général d'un ton dédaigneux, je n'aurais jamais pensé qu'un homme tel que vous pût s'intéresser à de pareilles choses. Et ce n'est pas pour cela assurément, je suis fâché de vous le dire, que j'ai pris sur moi de vous créer une sinécure aux frais de l'État. En agissant ainsi, monsieur, croyez-le bien, j'avais pensé que les loisirs d'un homme dont j'honore le talent ne seraient pas perdus pour l'art, et j'ose ajouter pour la gloire du pays. Il y a plus que de l'enfantillage à s'arrêter à de semblables bagatelles.

— Je confesse, monsieur le directeur, que les bagatelles en général, et les *bagatelles de la porte* en particulier, ont souvent pour moi un charme irrésistible. Polichinelle lui-même...

— Quoi! vous aimeriez Polichinelle?

— Avec passion.

— Et vous allez vous amuser de ses pasquinades et de ses tours d'adresse?

— Tous les jours, pendant une heure au moins.

— C'est singulier, repartit gravement M. de Nantes, je ne vous y ai jamais rencontré.

Nous aurions encore bien des exemples à citer si nous ne craignions d'abuser de ce moyen d'argumentation. Les hommes de lettres et les artistes nous fourniraient à profusion ces sortes de preuves par induction. Contentons-nous de rappeler ici que M. de Châteaubriand, qui doit se connaître en hommes de génie, a défini les poëtes : *des enfants sublimes*.

Et, en effet, cette simplicité de caractère, cette apparente bonhomie qui fait qu'on s'intéresse aux moindres choses et qu'on ne craint pas de se commettre avec les vulgarités de la vie, est presque toujours l'indice d'un mérite éminent. La véritable supériorité ne s'abaisse pas en se laissant voir et toucher. Elle se constate et se popularise par le libre accès et le laisser-aller. Il n'y a que les nains et les gens difformes qui éprouvent le besoin de se draper et de monter sur des échasses. Les esprits affectés de myopie prennent en pitié les sages et les forts qui jouent avec les petits enfants et s'évertuent à l'examen des choses futiles.

Cette divergence d'opinion et de conduite entre ces deux classes d'hommes s'explique tout naturellement par l'infirmité des premiers. Les uns s'arrêtent à la surface, les autres plongent jusqu'au fond : voilà tout le secret de cette différence.

Il y a sous la première enveloppe de chaque chose des rapports inconnus, des aperçus ignorés, tout un nouveau monde d'idées, de réflexions et de sentiments qui s'éveillent et jaillissent tout à coup sous le regard exercé de l'observateur, comme la source cachée sous la sonde du géologue. Pour le vulgaire, l'enfant qui babille, qui pleure ou qui joue, n'est qu'un être incomplet, le plus faible et le moins raisonnable de tous. — Pour le physiologiste, c'est le roi de la création qui s'essaye, c'est l'homme avec ses instincts, ses passions, ses facultés natives, qui se révèlent et trahissent peut-être ses destinées futures. L'homme du peuple, nature abrupte dont les caractères primitifs n'ont pu être effacés par le frottement social; l'homme policé, énigme vivante, dont chaque action, chaque parole, est un mensonge, et souvent un piége; la femme, chimère insaisissable, qui s'ignore elle-même, qui s'évanouit dès qu'on la devine, et fait mourir ceux qui ne peuvent l'expliquer; la société, inextricable labyrinthe; le monde enfin, cette grande énigme, plus grande que toutes les autres, dont le mot est resté dans le sein de Dieu : tout existe, vit, se meut et pose pour l'observateur.

Or, comme nous l'avons dit, qu'est-ce que le flâneur, sinon l'observateur en action, l'observateur dans son expression la plus élevée et la plus éminemment utile?

Une dame nous demande si le flâneur est amoureux.

— Un profond sentiment de tout ce qui est beau est la première condition de sa nature. — Constance? — Hélas! demandez au philosophe quel abîme il y a dans le cœur de l'homme; au poëte, s'il est de constantes amours; au voyageur, quel irrésistible instinct le pousse à chercher sans cesse de nouveaux sites, des climats plus doux et des ombrages plus verdoyants; demandez au marin si son cœur n'est pas vaste comme l'Océan et changeant comme ses flots, à combien de rivages il a amarré son navire et jeté ses affections, s'il a trouvé quelque part des contrées aussi belles à ses yeux que celles qu'il n'avait pas encore visitées, et des liens capables de résister aux caprices des éléments et aux bourrasques des passions. Ne demandons pas compte à la suprême sagesse des facultés réparties à chacune de ses créatures, ni au flâneur des imperfections inhérentes à son organisation exceptionnelle; ne demandons pas à l'hirondelle pourquoi elle voltige, au ruisseau pourquoi il serpente en fuyant, au flâneur pourquoi il flâne. Assez d'autres se plaisent aujourd'hui à dénigrer ce type aimable et léger de notre caractère national qui va s'effaçant chaque jour. Laissons aux aveugles le triste privilége de médire de la lumière, aux sourds de nier l'harmonie, aux sots ce qu'ils ne comprennent pas.

Qui de nous ne sentira pas dans son cœur quelque secrète sympathie pour cet être si bon, si facile, si inoffensif et si gai qu'on appelle le flâneur?

Qui de nous, en interrogeant sa conscience, osera se proclamer assez pur du péché de flânerie pour jeter au flâneur la première pierre?

Qui êtes-vous enfin, vous qui lisez ces lignes?

Et qui suis-je, moi qui les écris?

Un flâneur

LA BOUQUETIÈRE

PAR

MADAME MÉLANIE WALDOR.

Les femmes et les fleurs semblent avoir été créées les unes pour les autres, et je ne passe jamais devant un étalage de roses et de jasmins sans envier le sort de cette marchande qui vit dans une atmosphère embaumée et n'a sous les yeux que de riantes images. Pour cette femme si gracieusement occupée, il devrait y avoir comme une révélation de pensées délicates et de suave poésie... Je voudrais que toutes les bouquetières fussent jeunes, fraîches et charmantes comme les fleurs qu'elles offrent, et j'ai souvent éprouvé une sensation pénible en voyant une fille grossière et mal vêtue me poursuivre en faisant entendre ce cri si connu des Parisiens : *Fleurissez-vous, madame! Pour un sou, embaumez-vous!*

On peut diviser en quatre classes les bouquetières, et dire avec raison qu'il existe dans cet état une espèce d'aristocratie.

La marchande de fleurs qui se tient au comptoir de sa boutique;

La marchande de fleurs assise au coin d'une borne;

La femme qui porte ses bouquets sur un éventaire;

La petite fille qui va courir les bois pour y cueillir des violettes.

La première classe des bouquetières pourrait se comparer à la noblesse; elle domine, elle a ses vanités! chez elle sont les fleurs les plus belles et les plus rares!

La seconde classe semble rappeler la bourgeoisie; elle fait de continuels efforts pour atteindre la première, et se donne beaucoup de peine sans pouvoir obtenir les mêmes résultats : chez elle sont les fleurs que l'on achète plutôt par goût que par mode.

La troisième est l'image de la petite bourgeoisie, souvent obligée de se conformer aux caprices des deux autres; elle n'a que des fleurs communes, se fatigue toujours et s'enrichit rarement.

La quatrième représente la classe ouvrière; elle vit de privations et ne vend que des bouquets de violettes, bouquets cueillis et faits sous la triste influence de la faim et de la peur.

La bouquetière de première classe sort rarement pour visiter les jardins, encore moins les marchés; elle a des jardiniers fleuristes qui mettent chaque jour de côté pour elle les fleurs les plus fraîches et les plus nouvelles : peu lui importe le prix, elle sait qu'elle les vendra bien, elle connaît ses pratiques : elle les a pour ainsi dire choisies comme elle choisit ses fleurs. Nulle ne comprend mieux qu'elle l'arrangement du bouquet qui s'envoie une heure avant le bal; nulle ne sait mieux deviner comment on peut tromper avec des fleurs la vigilance d'un mari et le regard d'une mère; nul ne sait tresser comme elle la pâle guirlande de camellias blancs et de frêles bruyères.— L'habitude de se trouver souvent avec des hommes aimables et des femmes du meilleur ton donne au sien quelque chose de doux et de poli, qui peut faire dire d'elle : « Elle n'est pas la rose, mais elle a vécu avec les roses. » — A la tête des bouquetières que je range dans la première classe, il en est une qui a marqué entre toutes les autres, et dont le nom est devenu

presque européen. — Madame Provot fut longtemps un objet d'envie et de chagrin pour ses rivales. Sa mort a seule rétabli l'équilibre entre elles, en laissant vide une place qu'aucune encore n'a pu, ou n'a osé conquérir. La vogue qu'elle avait acquise était telle, que son nom était devenu une autorité, une nécessité... Les femmes s'abordaient aux spectacles et dans les bals en se demandant si leurs bouquets venaient de chez madame Provot? Elle avait un art presque inimitable : les fleurs semblaient prendre sous ses doigts un aspect plus gracieux que sur leurs tiges, et ce qu'elle vendait de bouquets dans une année aurait fait la fortune d'une bouquetière de seconde classe. Les jeunes gens formaient à madame Provot une cour aussi variée que ses fleurs; le journaliste, l'artiste, le poëte, l'auteur dramatique, l'agent de change et tout ce qu'on appelle les heureux du jour, qui vivent de leurs rentes, n'ayant pour occupations sérieuses que les courses aux Bois et les galantes aventures qu'ils vont chercher dans les bals et les théâtres; tous ces hommes si différents d'esprit, de goûts et de fortune, affluaient chez madame Provot. Un même désir les y rassemblait : celui de plaire. — Madame Provot témoignait une préférence réelle aux journalistes et aux artistes; elle leur devait beaucoup, et les bouquets dont elle leur faisait hommage avaient je ne sais quoi de plus gracieux, de plus élégant, que les bouquets qu'elle vendait.

L'orient, voluptueux jardin de fleurs et de parfums, avait révélé à cette femme vraiment extraordinaire ses ruses, ses langueurs, ses poétiques inspirations. Combien de billets soyeux n'a-t-elle pas glissés sous les larges pétales d'un camellia, sous une blanche touffe de jasmin du cap! Plus qu'aucune autre bouquetière elle a deviné bien des histoires romanesques, dont les fils inaperçus venaient se renouer au bouquet commandé le matin, envoyé le soir; plus qu'aucune autre bouquetière elle a été l'ange gardien des mystérieuses amours. Son ingénieuse adresse faisait parler aux fleurs une langue inventée chez les peuples d'Asie, devinée parmi nous. Toutes exprimaient une pensée, un sentiment. Les tendres aveux, les craintes, les serments, les rendez-vous, se cachaient au fond de leurs calices, comme l'amour se cache sous un regard voilé. Jeunes filles, jeunes femmes surtout, qui de vous n'a épelé avec son âme ces mots créés par des fleurs, mots adorés, incompris de la foule, mots qui, pleins de fraîcheur et de parfums, tremblent sur un cœur qui bat, se fanent sous des lèvres brûlantes, et dont chaque débris renferme un souvenir, une espérance? Qui de vous n'a confié à des fleurs ses plus intimes émotions, n'a redemandé à des fleurs ses plus enivrantes sensations? qui de vous n'a retrouvé dans leurs parfums le rêve divin de son premier amour! Quelque fragiles, quelque éphémères que puissent être les fleurs, elles se rattachent presque toujours au souvenir que nous gardons des belles et fraîches années de la jeunesse. On m'a conté à ce sujet une anecdote moitié russe, moitié française.

On aime à Saint-Pétersbourg tout ce qui vient de la France; les femmes surtout ont un penchant beaucoup plus grand pour notre pays que pour le leur. Nos modes y sont suivies, nos livres y sont lus avec une véritable passion. On ne peut aimer la France sans aimer les Français.

Un jeune diplomate attaché à notre ambassade était devenu, contre l'ordinaire des diplomates, éperdument amoureux : il aimait une des filles d'honneur de l'impératrice. Cette jeune personne, mademoiselle de B***, était sur le point d'épouser un seigneur plus riche qu'aimable, plus ambitieux qu'amoureux. La jalousie est de tous les pays. Le seigneur surprit des regards et des soupirs qui n'étaient pas pour lui, il se plaignit amèrement. Mademoiselle de B***, prévoyant un orage, mit l'impératrice dans ses intérêts. — « Obtenez de votre gracieuse souveraine, lui avait dit l'adroit diplomate, que votre main soit le prix d'un bouquet de fleurs, et cette main est à moi! » — Parler d'amour à une femme, quel que soit le rang qu'elle occupe, c'est faire vibrer en elle la corde la plus intime, la plus sensible de son âme.

L'impératrice aimait mademoiselle de B***, elle consentit à prêter son royal appui à une plaisanterie qui intéressait à la fois son cœur et sa curiosité. Le père de mademoiselle de B*** fut mandé à la cour, et ce vieux seigneur, tout en riant de ce qu'il appelait un badinage d'enfant, se vit obligé d'obéir aux ordres de la czarine, ordres cachés sous la forme d'une prière, mais qui n'en étaient pas moins des ordres. — Il déclara à son futur gendre qu'il devait songer au moyen de se procurer, dans l'espace de quinze jours, un bouquet composé des fleurs les plus belles et les plus rares, sous peine de voir la main de sa jolie fiancée passer dans celle du secrétaire d'ambassade, qui, de son côté, s'engageait sur l'honneur à renoncer à ses prétentions si le bouquet du seigneur russe l'emportait sur le sien. — Toute la cour fut en émoi pendant le temps qui s'écoula jusqu'au dénoûment de cette frivole et bizarre aventure. Cependant le seigneur russe, confiant dans sa fortune et son bon goût, levait un front superbe et prenait à l'avance un air marital qui faisait trembler la jeune fille et sourire le diplomate. — Lorsque le quinzième jour arriva, une nombreuse assemblée se réunit autour de l'impératrice, et les deux prétendants furent introduits. Mademoiselle de B***, vêtue de blanc comme une mariée, se tenait pâle et tremblante derrière le fauteuil impérial. La czarine devait être juge. Le seigneur russe s'avança le premier : ses droits étaient les plus anciens; il paraissait sûr de réussir et présenta un énorme bouquet! Il était fort beau, il faut l'avouer : les fleurs les plus rares et du prix le plus élevé s'y trouvaient réunies. On voyait qu'il avait dû coûter autant de recherches que d'argent. On se récria sur sa magnificence; mademoiselle de B*** devint plus tremblante, et l'impératrice jeta sur elle un regard qui disait : « Ayez courage! » Cependant le jeune diplomate, loin de paraître déconcerté, avait sur les lèvres une imperceptible moquerie; il attendit que l'enthousiasme des dames fût calmé, et offrit à son tour un bouquet qui, moins grand de moitié que celui de son rival, avait une grâce difficile à décrire. Plus les dames l'examinaient, dans le but peut-être d'y trouver un défaut, plus elles y découvraient de beautés : il y avait dans le choix et le parfum de ses fleurs un charme inconnu jusqu'alors à la cour du czar. La surprise se mêlait à l'admiration, et le bouquet du seigneur russe était oublié. — Le père de mademoiselle de B***, fort inquiet de la décision de l'impératrice, se hasarda à déclarer que la gageure était nulle, parce qu'il était impossible que plusieurs de ces fleurs, totalement étrangères à la Russie, ne fussent pas artificielles. Après un nouvel examen, les fleurs de ce merveilleux bouquet furent proclamées aussi naturelles que fleurs puissent l'être, et l'impératrice sourit en demandant au jeune Français à quel jardinier il s'était adressé. « A madame Provot, bouquetière à Paris, » répondit-il en s'inclinant. — L'étonnement fut au comble, et, pour que l'on eût foi dans une déclaration aussi invraisemblable, il fallut que les pièces de conviction parussent à l'appui. — Un des courriers attachés à l'ambassade fut appelé; il confessa qu'ayant été envoyé à Paris, voyageant jour et nuit comme pour une affaire d'Etat, il

était descendu chez une bouquetière nommée madame Provot, et que cette dame lui avait remis, le lendemain de son arrivée, une petite boîte de fer-blanc hermétiquement fermée. — La boîte fut présentée à l'impératrice : les plus doux parfums s'en exhalaient, et il demeura prouvé que le bouquet de madame Provot venait de faire un voyage jugé alors presque fabuleux pour des fleurs. « Vous avez perdu, monsieur, dit la czarine en se tournant vers le seigneur russe; les fleurs de Paris l'emportent sur les fleurs de Saint-Pétersbourg! — Depuis ce temps, déjà loin de nous, les bouquets de madame Provot ont souvent fait l'ornement de la cour de Russie.

Les bouquetières de seconde classe sont à peu près les seules que l'on voie dans les provinces; mais, en général, il n'est aucune ville où les fleurs soient aimées et recherchées comme elles le sont à Paris. Cependant, depuis que des sociétés d'horticulture sont établies et que des concours sont ouverts, le goût des fleurs s'est répandu, et la province peut lutter quelquefois avec Paris, et même lutter avec succès. Si la seconde classe des bouquetières est plus nombreuse que la première et se rencontre dans presque toutes les villes, c'est qu'il ne faut à la pauvre femme qui prend cet état qu'une trentaine de francs pour s'établir. Une chaise, un parapluie qui l'abrite du vent ou du soleil, deux paniers d'osier, un baquet plein d'eau, quelques fleurs et parfois une petite table, voilà ce qui forme le modeste bagage de sa boutique en plein air. Mais pour obtenir une place fixe, soit à l'angle d'une rue, soit sous une arcade, il faut qu'elle ait des protections dans une sphère plus élevée que la sienne; car ce n'est qu'avec une permission de la police que la bouquetière de seconde classe peut s'installer pour attendre patiemment et sans crainte la pratique du moment et la pratique de la veille. Peut-être parmi les nombreux abonnés du spirituel ouvrage auquel je donne cet article se trouvera-t-il quelques personnes ayant souvenir d'une histoire bien touchante, parce qu'elle était vraie. Elie, l'héroïne de cette histoire, est devenue bouquetière de seconde classe, et c'est pourquoi elle trouve place ici. Lorsque je l'aperçus sur le seuil d'une porte, rue de Rivoli, tenant dans ses bras un petit enfant, et à sa main de chétives bourses en filet que personne n'achetait, il y avait deux jours que cette malheureuse femme était sans pain. Quand j'entrai dans sa chambre, je n'y vis qu'un peu de paille, des enfants en haillons et un homme infirme, vieux soldat de Kosciusko : c'était le mari d'Elie; il avait eu les pieds gelés dans la campagne de Russie! Il était fier, et ne savait que souffrir. Aujourd'hui cette chambre est bien différente de ce qu'elle était alors : l'aisance a remplacé la misère! Cette aisance, Elie la doit à ses fleurs; Dieu lui avait donné l'énergie du dévouement : cette énergie lui créa l'état de bouquetière. Personne ne sait mieux que moi les obstacles qu'une bouquetière de seconde classe

rencontre pour s'établir, et ce qu'il faut qu'elle endure de misère et de tracasseries avant de pouvoir s'asseoir libre et fière au milieu de ses fleurs. Elie passa par tous ces tourments que le riche ignore, et, le jour où elle s'installa rue Castiglione, sous l'arcade qu'elle avait tant désirée, fut, sans contredit, un des plus beaux jours de sa vie! Sa joie me revint, comme un pur reflet du bonheur que je lui donnais. Les journaux, mus par un sentiment d'humanité et de générosité qui les anime souvent, avaient, en reproduisant l'histoire d'Elie, rendu cette histoire presque populaire.

La surprise de la pauvre femme fut extrême lorsqu'elle vit de nombreux équipages s'arrêter devant son arcade, et ses fleurs lui être payées le double et le triple de ce que les fleurs se vendent ordinairement. Elie n'était ni jeune, ni jolie, ni bien mise; sa figure brune et expressive disait ses douleurs passées, et ses vêtements se ressentaient de sa longue misère. Elle était peu habile dans l'arrangement de ses fleurs; mais elle avait, pour attirer à elle, ce qu'aucune bouquetière ne pouvait lui disputer : ses malheurs, son courage, et un regard si tendrement éloquent, qu'il lui faisait de chaque pratique une protection. Les premières maisons du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin s'ouvrirent bientôt pour elle, et c'est ainsi qu'en peu de temps Elie devint aux bouquetières de seconde classe ce que madame Provot était aux bouquetières de première classe. Elie, depuis plusieurs années, se tient au même endroit; sa chaise et ses paniers de fleurs, placés sous l'arcade où se trouve le n° 5, sont en face d'un magasin de confiseur, petit, mais élégant; le jeune ménage qui l'occupe s'est pris d'intérêt pour Elie dès le premier jour où il l'a vue apporter cette chaise et ces paniers, qu'il recueille chaque soir, pour lui épargner la fatigue de les apporter chaque matin. Il est résulté de cette touchante hospitalité que les riches pratiques de la pauvre bouquetière sont à présent celles du confiseur. Le magasin de la jolie femme qui a protégé la petite boutique portative est devenu à la mode. — L'intérêt que m'inspirent les bouquetières de seconde classe prend sa source dans tout ce qu'Elie m'a conté des fatigues et des peines qu'elles endurent afin de se procurer des fleurs d'un prix assez modéré pour qu'elles puissent les vendre avec un gain raisonnable. J'ai su par elle qu'il faut être à la Halle à l'heure où le sommeil est le plus doux, qu'il faut savoir conserver les fleurs jusqu'au lendemain, si la vente du jour a été mauvaise, et que cet état, si gracieux en apparence, renferme de grandes inquiétudes et de nombreuses déceptions. Elie m'a confié qu'elle achetait quelquefois pour vingt francs de fleurs et qu'elle n'en vendait que pour dix; il lui fallait alors, ou les jeter quand elles se fanaient, ou les vendre à bas prix aux bouquetières de troisième classe. Si Elie avait eu une boutique, et que, sur son enseigne, elle eût fait mettre son nom, peut-être aujourd'hui n'aurait-elle plus besoin de vendre des fleurs pour vivre. — La bienfaisance est une mode plus souvent qu'une vertu.

La bouquetière de troisième classe serait peut-être de toutes les bouquetières la plus piquante et la plus poétique si elle avait su conserver cette grâce coquette qui donne à la grisette tant de charme et de gentillesse. Un vieillard m'a assuré que ces bouquetières étaient autrefois aussi propres, aussi charmantes, qu'elles le sont peu aujourd'hui. « Alors, me disait-il, elles avaient la vogue; alors elles parcouraient en reines le boulevard des Italiens, et vendaient fort cher aux galants promeneurs leurs bouquets et leurs regards. » Les temps sont bien changés! Quel est le jeune homme qui ose acheter aujourd'hui des fleurs placées sur l'éventaire d'une fille grossière, dont la voix enrouée et criarde lui offre des bouquets sans grâce et sans fraîcheur. Aussi ne les voit-on plus s'arrêter dans les lieux fréquentés par ce qu'on appelle dans le peuple le *beau monde*. On ne les trouve qu'aux abords des passages, des ponts, des quais et des théâtres du boulevard. Les hôtels ne s'ouvrent point pour elles, mais elles ont un libre accès dans les boutiques. Le faubourg Saint-Jacques est leur Chaussée-d'Antin, et, parmi leurs meilleures pratiques, elles comptent les étudiants et les femmes qui aiment à prendre place à leur comptoir entre deux vases de fleurs. Les charcutières et les pâtissières sont la providence des bouquetières de troisième classe! Cette troisième classe est si nombreuse, qu'il serait difficile d'en fixer le chiffre; il dépasse de beaucoup celui des bouquetières de première et de seconde classe, et le matin, si l'on s'arrête auprès des marchés, on est surpris de voir ces femmes surgir de tous côtés, ployant souvent sous le poids de leurs fleurs, et retenant les cuisinières par ce cri cent fois répété : *Achetez ma giroflée, mes œillets, étrennez-moi!* Cette armée de bouquetières nomades vous presse, vous poursuit et ne disparaît qu'à l'heure où les sergents de ville sont attendus! Heure fatale pour tout ce qui s'appelle *petits marchands des rues!* Lorsque cette heure est venue, les bouquetières s'éclipsent, ou du moins feignent de s'éclipser; car, par une manœuvre aussi savante que celle d'une troupe de comparses, beaucoup reviennent sur leurs pas; d'autres, plus craintives, parce qu'elles connaissent les agréables salles de la préfecture de police, s'éloignent rapidement, errant de carrefour en carrefour, le nez au vent, le poing sur la hanche, l'œil à la piste des chalands. Dans leur nombre, j'en ai remarqué une presque jolie, le soleil a bruni ses traits, mais ne les a pas flétris; sa taille mince et souple se cambre avec grâce sous la large courroie qui, en relevant sa jupe d'indienne, laisse voir une jambe fine et mieux chaussée qu'on n'est en droit de s'y attendre. Cette fille est venue fort jeune de son village; elle avait suivi à Paris ce qu'on appelle de *bons bourgeois*. Elle ne savait rien et n'était riche que de sa jolie figure et de sa foi en Dieu. Cette foi la rendait sage et courageuse. Le *bon bourgeois*, dont elle servait la femme, se prit pour elle d'un de ces vifs intérêts qui changent les rôles dans un ménage. La pauvre enfant eut peur, et un matin, avant le jour, elle descendit dans la rue avec son petit paquet et dix francs dans sa poche. Elle était libre, mais où irait-elle? Le jour la trouva appuyée contre la borne d'une fontaine où des femmes arrosaient des fleurs, et, comme elle pleurait, ces femmes la questionnèrent. Et les dix francs de la jeune fille passèrent dans l'achat d'un panier plat, d'une courroie et de deux paquets de fleurs. — Elle fait le métier de bouquetière depuis trois ou quatre ans. Est-elle restée sage? je le crois, car je lui trouve un air décent que ses compagnes n'ont pas. Elle s'est tenue longtemps près du pont des Arts, et c'est là que j'ai su d'elle sa simple histoire. — Le dimanche est le jour le plus aimé des bouquetières de troisième classe; ce jour-là, elles mettent la robe blanchie le samedi soir et repassée le lendemain matin; ce jour-là elles se rendent hors des barrières; puis, à l'heure où les lampions rouges et bleus s'allument, où les violons s'accordent, elles quittent leurs éventaires, et pénètrent dans les joyeuses salles de danse, en tenant leurs bouquets à la main en criant d'une voix perçante : *Pour un sou, fleurissez vos danseuses!* C'est ainsi qu'elles achèvent de vendre les fleurs demi-fanées qu'elles ont achetées le matin et plus souvent la veille. Mais, pour avoir entrée dans une

guinguette, il faut qu'elles payent un droit, une espèce d'impôt au maître; impôt proportionné au petit bénéfice de ces pauvres filles, mais qui le réduit à presque rien. Les bouquetières de troisième classe n'ont aucun rapport avec la bonne société, ce qui explique le ton rude et grossier de la plupart d'entre elles. Presque toutes sont jeunes, indépendantes; presque toutes tiennent de la caste bohémienne par l'insouciance, la hardiesse et des mœurs aussi aventureuses que leurs courses; presque toutes, si elles pouvaient exprimer leurs pensées par des mots, diraient qu'elles puisent dans ces fleurs qui se fanent et meurent sous leurs doigts plus de leçons de philosophie que le savant n'en peut trouver dans ses livres. — Voyez-les errer de rue en rue, de place en place, vivant au jour le jour, supportant la fatigue, le soleil, le vent, la pluie! Questionnez-les : elles vous diront qu'elles sont bien pauvres, mais qu'elles aiment cette vie libre et sans cesse imprévue qui leur montre à chaque instant, sous une forme nouvelle, les objets qu'elles ont sous les yeux.

Nous arriverons à la quatrième classe des bouquetières si nous suivons ces malheureuses petites filles qui, pour gagner quelques sous, courent pieds nus dans les bois, se glissent sous les broussailles, écartent de leurs mains rouges de froid le gazon humide de neige ou de rosée, y cherchent les violettes qui s'y cachent, puis, blotties au pied d'un arbre sans feuilles, forment leurs bouquets sous un pâle rayon du soleil de mars. Elles pleurent! elles s'aperçoivent que le nombre de ces bouquets n'a pas atteint le chiffre commandé par leurs mères ou par les bouquetières de troisième classe. Elles recommencent à courir, à chercher; puis l'heure où il faut revenir se passe, et elles reprennent le chemin de Paris en tremblant d'être grondées et battues, ce qui ne les empêche pas, tant qu'elles sont dans les bois, de regarder sans cesse autour d'elles, car ce qu'elles craignent par-dessus tout, c'est d'être *ramassées*, sous le cruel prétexte qu'elles sont en état de vagabondage. — Et les femmes *riches et parées achètent quelquefois ces bouquets en souriant, et pas une alors ne pense aux larmes qu'ils ont fait répandre, aux profondes misères qu'ils sont appelés à soulager.* — Parmi ces pauvres petites marchandes, il en est une qui exploite depuis deux ans les omnibus; elle peut avoir douze ans; elle n'est pas jolie; elle n'a rien de la timidité de son âge, mais elle grimpe avec l'agilité d'un chat sur les marchepieds des voitures. Les conducteurs se sont accoutumés à la voir, à la protéger; ils la laissent se glisser entre les voyageurs, et cette enfant, souple et hardie tout à la fois, les force pour ainsi dire à acheter ses violettes. Les habitués des omnibus doivent la connaître pour l'avoir souvent accueillie, plus souvent repoussée, et je puis la citer comme le type le plus complet que l'on ait aujourd'hui de la bouquetière de quatrième classe. — Triste et nombreuse pépinière de jeunes filles sans principes, sans religion, qui grandissent souvent pour le vice, rarement pour la vertu. — De même que les guinguettes souvrent aux bouquetières de troisième classe, les théâtres et les bals de l'Opéra s'ouvrent aux bouquetières de première et de seconde classe. Elles achètent chèrement le droit de circuler dans les corridors, et cet impôt vexatoire forme le triste trait d'union qui les réunit un moment dans la même enceinte. Tous les bouquets sont à peu près les mêmes aux yeux des demi-connaisseurs, et comme il arrive parfois que la bouquetière du coin des rues est plus jolie que la bouquetière patentée, sa figure donne du prix à ses fleurs, et la pauvre femme se console le soir des fatigues et des ennuis qu'elle endure le matin. — S'il a jadis existé quelque différence entre une marchande de fleurs et une bouquetière, cette différence a disparu; il y a dans notre siècle une grande tendance à empiéter pour soi sur les droits des autres; et de même que beaucoup de boulangers sont devenus pâtissiers, beaucoup de fruitières se sont mises à vendre des pots de giroflée et des caisses d'orangers. Pour se dédommager de cette concurrence, les marchandes de fleurs se sont faites bouquetières, et c'est ainsi que s'explique l'humiliante décadence de celles qui furent si bien en vogue autrefois, et que je me suis vue forcée de rejeter dans la troisième classe.

Et maintenant que j'ai tâché de prouver qu'il existait quatre classes bien distinctes parmi les bouquetières, j'ajouterai que la première de ces classes méprise la seconde bien plus qu'elle ne méprise la troisième. L'une est sa rivale, l'autre ne se trouve jamais sur son chemin.

Les relations que peuvent avoir entre elles les trois dernières classes sont assez fréquentes, mais la même morgue d'aristocratie accompagne ces relations.

La bouquetière assise au coin de sa borne protége la bouquetière qui court les rues, et celle-ci daigne secourir la petite fille qui, n'ayant pas d'argent pour acheter des fleurs, va les chercher dans les bois.

Bizarre échelle sociale dont les degrés sont des fleurs!

LE PHRÉNOLOGISTE

PAR

EUGÈNE BARESTE

Le type du phrénologiste ou du cranologiste, quoique assez commun aujourd'hui, ne remonte pas à une très-haute antiquité. On peut même dire que le dix-neuvième siècle, le nôtre, lui a donné naissance. Voici comment.

A la fin du siècle dernier, siècle de protestations et de luttes, une secte composée de quelques hommes jeunes, hardis, enthousiastes, se formait en Autriche et en Allemagne : c'était celle des élèves de Gall, des partisans du fameux cours professé à Vienne sur le déplissement des circonvolutions du cerveau.

Plus tard, ces sectaires prirent le titre de *phrénologistes*.

Voilà l'origine du type qui fait le sujet de cet article.

Mille bruits contradictoires ayant circulé à Paris sur la phrénologie et ses adeptes, les propriétaires de l'Athénée royal mirent, en 1807, leur salle à la disposition des phrénologistes. Gall s'y rendit la même année, et y fit un cours qui lui amena bien des partisans, mais qui lui suscita aussi un grand nombre d'ennemis. Bonaparte se plaça à la tête de ces derniers; et il ne voulut jamais reconnaître la phrénologie comme une science, attendu que Gall avait dit un jour au célèbre Cuvier que Bonaparte arriverait à tout, non parce qu'il avait du génie, « mais à cause de sa fermeté, de son courage et de son orgueil. »

Il paraît que l'empereur lui garda longtemps rancune de cette appréciation phrénologique, car le docteur Antomarchi, dans ses *Mémoires*, nous raconte à ce sujet une anecdote peu connue, que nous allons donner en entier :

« Milady Holland, dit le docteur Antomarchi, avait fait un envoi de livres dans lequel se trouvait une cassette renfermant un buste en plâtre dont la tête était couverte de divisions, de chiffres, qui se rapportaient au système de Gall.

« — Voilà, docteur, qui est de votre domaine : prenez, étudiez cela, vous m'en rendrez compte.

« Je me mis à l'œuvre, mais les divisions étaient inexactes, les chiffres mal placés. Je ne les avais pas rétablis, que Napoléon me fit appeler. Je le trouvai au milieu de volumes épars, lisant Polybe. Il ne me dit rien d'abord, continua de parcourir l'ouvrage qu'il avait dans les mains, le jeta, vint à moi, me regarda fixement, et, me prenant par les oreilles :

« — Eh bien! *dottoraccio di capo di Corso*, vous avez vu la cassette?

« — Oui, sire.

« — Médité le système de Gall?

« — A peu près.

« — Saisi?

« — Je le crois.

« — Vous êtes à même d'en rendre compte?

« — Votre majesté en jugera.

« — De connaître mes goûts, d'apprécier mes qualités en tâtant ma tête?

« — Et même sans la toucher. (L'empereur se mit à rire.

« — Eh bien! nous en causerons plus tard, quand nous n'aurons rien de mieux à faire. »

On voit, d'après ce récit, que Napoléon, à la fin de sa carrière, estimait fort peu la phrénologie et les phrénologistes.

Du temps de l'Empire, on attaquait ou l'on défendait la phrénologie par intérêt, par goût, par système, et non par conviction. Seulement, ceux qui croyaient avoir une grande intelligence, d'après la topographie de Gall, soutenaient ce philosophe; ceux, au contraire, qui ne pouvaient parvenir à trouver sur leur front les *bosses* de la poésie, de la musique, du jugement, de la bravoure ou

de toute autre faculté qu'ils pensaient posséder, tournaient en ridicule la phrénologie et ses partisans.

Les gens du monde s'étant emparés de cette science, on se faisait alors un devoir d'inviter des phrénologistes à certaines soirées aristocratiques.

Un jour, M. le baron de C..., homme d'un esprit assez médiocre, et qui s'était converti à la phrénologie, parce qu'étant chauve depuis longues années, et ayant par conséquent le devant de la tête dégarni de cheveux, il croyait posséder le front d'un homme de génie, M. le baron de C..., disons-nous, invita Gall à une soirée où il devait, disait-il, se trouver quelques antagonistes distingués. Le phrénologiste, redoutant peu les combattants de salon, se rendit à l'invitation de son noble ami.

Un des invités, plus jeune que les autres et mis avec une certaine recherche, attirait depuis quelques instants l'attention du phrénologiste : il était de moyenne taille, marchait, causait avec une grande aisance, et ne faisait que rire, avec les dames, de Gall et de sa doctrine.

— Comment, disait-il d'un air fort gai et en se balançant d'une façon toute gracieuse, comment peut-on croire qu'un homme, tel savant qu'il soit, puisse lire sur la tête d'un autre ses goûts, ses penchants, ses sentiments!...

— Cela est pourtant, monsieur, dit le docteur Gall en l'interrompant tout à coup; et, sans me croire un tireur d'horoscope, ajouta-t-il, je puis, si vous le désirez, faire quelques applications de ma science sur votre tête.

— A merveille! s'écria le baron de C..., enchanté de mettre la phrénologie à l'épreuve sur un noble Allemand qu'il ne connaissait pas encore très-bien.

L'antagoniste parut hésiter; mais, les jolies dames qui l'entouraient l'ayant prié de leur donner ce plaisir, il céda.

Le phrénologiste promena à plusieurs reprises ses longs doigts osseux sur toute la surface du crâne, s'arrêta, recommença de nouveau, mesura mentalement les différents lobes du cerveau, compara les parties les plus saillantes, et se mit à réfléchir.

— *Eh bien! docteur?* dit brusquement l'individu impatienté de cette lente opération.

— Eh bien! monsieur, répartit Gall, il est heureux que vous soyez né noble et riche, et que vous n'ayez jamais connu ni les horreurs de la misère, ni les souffrances de la faim.

Tous les visages étaient pâles. Un silence effrayant régnait au milieu de cette assemblée, tout à l'heure si gaie, si joyeuse, si animée.

— Pourquoi cela? fit arrogamment le noble Allemand.

Le phrénologiste posa son index sur les temporaux.

— Parce que vous avez là deux organes plus développés à eux seuls que tous les autres réunis.

— *Et* quels sont-ils?

— Ce sont ceux de la *destructivité* et de l'*acquisivité*, que le vulgaire appelle improprement organes du meurtre et du vol, répondit Gall d'une voix grave et assurée.

Le noble Allemand tressaillit.

— C'est charmant! charmant! s'écria le baron de C... en riant à perdre haleine; mais cette fois, reprit-il lorsqu'il se fut un peu calmé, le docteur se trompe ou la phrénologie est en défaut.

Gall ne répondit rien et passa dans un autre salon. Les dames, fort contentes d'échapper aux investigations du *phrénologiste*, se mirent à commenter cette aventure; et le noble Allemand, très-soucieux, se retira deux heures plus tôt qu'il n'avait coutume de le faire.

Huit jours après cette soirée, M. le baron de C... annonçait avec effroi au docteur Gall que le prétendu prince allemand était un célèbre assassin de Berlin, qui venait d'être saisi sur le territoire français.

Cette anecdote, racontée diversement par les journaux du temps, fit grand bruit, et donna quelque crédit aux phrénologistes.

Dans les dernières années de la Restauration, le nombre de ces sectaires augmenta considérablement. Après la Révolution de 1830, ces nouveaux observateurs formèrent le projet de se réunir en corps et de fonder une académie. — Des hommes d'un grand savoir, tels que MM. Broussais, Fossati, Bouillaud, Ferrus, Dumoutier et autres, se mirent à leur tête et créèrent cette fameuse *Société phrénologique* qui devint par la suite la société de tout le monde, excepté celle des phrénologistes proprement dits.

Une fois la Société constituée, tout individu qui avait vingt-quatre francs dans sa poche pouvait en faire partie. Ce seul titre de réception fit le plus grand tort à la doctrine de Gall, et l'on peut dire que les membres de la Société phrénologique, — la plupart gens du monde, — arrêtèrent les progrès de la phrénologie, mais en revanche augmentèrent le nombre, fort inutile du reste, des faux phrénologistes.

A cette époque, ces messieurs étaient aussi fiers, aussi tranchants, qu'un enfant nouvellement sorti du collége, ou un auteur après le succès de son premier ouvrage. Ils ne voyaient, n'adoraient qu'une chose : la phrénologie. Suivant eux, les savants modernes devaient être considérés comme des gens sans valeur, puisqu'ils plaçaient toujours, les malheureux! le courage dans le cœur, tandis que les phrénologistes le trouvaient constamment sur la tête!...

Mais comme la différence est assez grande entre celui qui sait et celui qui ne sait pas, les phrénologistes (membres de la Société) qui connaissaient parfaitement la doctrine de Gall se séparèrent de ceux (toujours membres de la Société) qui ne l'avaient jamais étudiée et la compromettaient toujours. Ce schisme nécessaire servit à établir ces deux types contemporains : — le phrénologiste savant et celui qui ne l'est pas.

On voit que nous avions besoin, pour être complet, de faire connaître à nos lecteurs les différentes espèces de phrénologistes du passé, avant d'arriver à la physiologie des deux types bien distincts du phrénologiste moderne : — du savant et de l'ignorant.

Nous allons commencer par parler du premier, c'est-à-dire du moins commun.

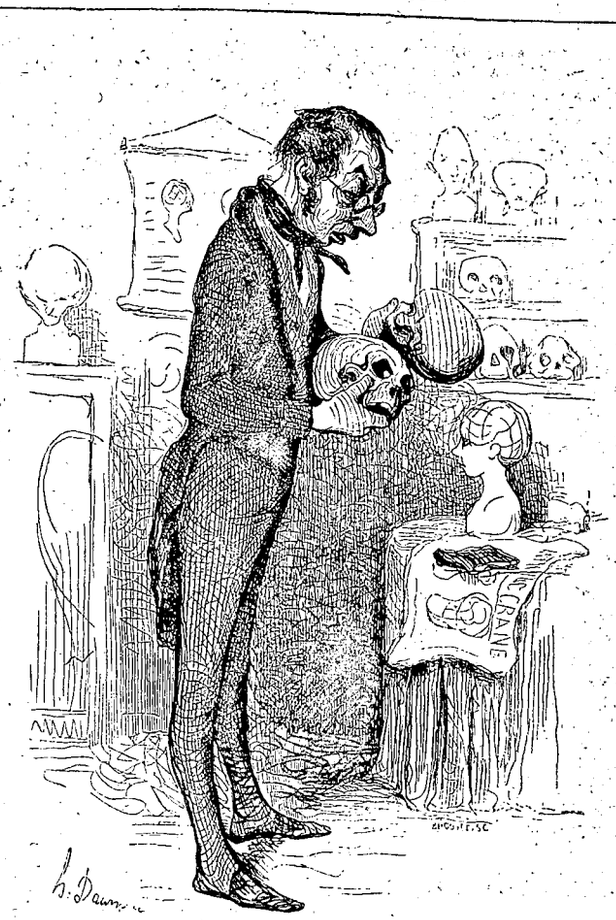
Le phrénologiste savant est toujours docteur. Il est quelquefois membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur ou président de la Société phrénologique. — On en a vu cependant qui n'étaient ni académiciens, ni même associés à la susdite Société.

Il peut avoir quarante-cinq ou cinquante ans; il est d'une taille moyenne et porte sur son front bombé, couvert de rares cheveux gris, les organes que Spurzheim a désignés sous les noms bizarres de *comparaison, causalité, localité* et *idéalité*.

Le phrénologiste a un autre organe placé à la partie postérieure de la tête, qui le force à ne point rester célibataire. Aussi à l'âge de trente ans prend-il une femme jeune et belle, qui lui donne un grand nombre de fort jolis enfants.

Le phrénologiste savant est médecin en chef d'un hôpital de Paris ou de la province, ou directeur d'une maison d'aliénés : — ce qui ne veut pas dire que tous les médecins d'hôpitaux et les chefs de maisons de santé soient des phrénologistes savants.

Celui que nous examinons en ce moment est généralement observateur. Il croit au développement des masses encéphaliques, au déplissement des circonvolutions du cerveau, à l'innéité des facultés et au perfectionnement de l'espèce humaine par l'éducation.



Il connaît à fond le grand ouvrage de Gall et de Spurzheim sur l'*Anatomie et la physiologie du cerveau*. Il a commenté les *Observations* du fondateur de la phrénologie *sur la possibilité de reconnaître les facultés morales et intellectuelles de l'homme et des animaux*, et il se propose de donner une suite au *Traité de l'éducation* du premier disciple de Gall. Il a déjà publié d'excellents travaux sur les fonctions du système nerveux, sur l'aliénation mentale et sur les autres maladies du cerveau.

Le phrénologiste savant va peu dans le monde; et cependant il est invité partout. Mais comme il ne veut pas faire de sa science un instrument de plaisir, une nouvelle chiromancie à l'usage des oisifs ennuyés, il reste chez lui, ou visite les colléges, les hôpitaux, les prisons, tous les établissements publics, en un mot, où il peut recueillir des faits, et observer quelques-uns de ces phénomènes rares, exceptionnels, que la nature se plaît à répandre autour de nous, comme pour nous apprendre à être plus circonspects dans les jugements que nous portons sur elle.

Le phrénologiste savant fait des cours de phrénologie toute l'année, soit à l'École de médecine, soit à l'Athénée Royal, au Musée phrénologique ou au *palais* de la rue de l'Abbaye. Il donne des consultations chez lui une ou deux fois par semaine, va tous les mois rendre compte de ses observations à la Société phrénologique, et prononce tous les ans un superbe discours à l'Hôtel de Ville. Nous avons besoin d'ajouter que ces discours ne sont pas toujours superbes, ni prononcés par des phrénologistes savants.

Autrefois il faisait partie du comité de rédaction de l'ancien *Journal de la phrénologie*, édité par Baillière; mais, depuis que ce savant recueil n'existe plus, il écrit des brochures sur l'appréciation phrénologique des têtes de nos contemporains illustres; si illustres il y a!

Quand le crâne d'un grand criminel roule sur l'échafaud, c'est à lui qu'on l'apporte pour le décrire, pour le faire mouler, et surtout pour mettre à découvert la prétendue *bosse du crime*, qui n'y existe bien, suivant les uns, qu'autant qu'elle n'y existe pas. — Ce mot est d'un phrénologiste.

Voici un fait qui prouvera comment ces messieurs pratiquent la science de Gall et de Spurzheim.

Il y a cinq ou six ans, nos lecteurs doivent se le rap-

peler, on découvrit à Paris, rue de Vaugirard, un squelette de femme. La cour voulant savoir si ce squelette était réellement celui de la femme qui avait été, disait-on, assassinée par les nommés Bastien et Robert, on pensa à la phrénologie; et, sans autre préambule, on envoya à M. Dumoutier (l'un des phrénologistes les plus habiles) une lettre du procureur du roi, qui lui enjoignait de se rendre à la cour d'assises. M. Dumoutier monte dans un fiacre qui l'attendait à sa porte, et arrive au Palais. On l'introduit dans la salle des témoins, et là on lui présente un squelette :

— Examinez la tête de cet individu, lui dit-on, et donnez-nous les détails les plus circonstanciés sur sa vie.

Le phrénologiste se met à l'œuvre; palpe ce crâne à demi rongé et prêt à tomber en poussière; et au bout d'une heure, ses observations étant consignées par écrit, il les remet au juge d'instruction.

— Mais vous êtes un sorcier! lui dit celui-ci après avoir pris connaissance du rapport.

— Pourquoi donc? demanda le disciple de Gall d'un air satisfait.

— Parce que les observations que vous venez de me donner se rapportent entièrement aux renseignements que j'ai fait prendre sur les goûts, les défauts, les habitudes de cette malheureuse femme, victime de sa crédulité et de son avarice...

Le lendemain, les journaux de Paris parlaient de cette aventure comme d'un prodige.

Le phrénologiste savant vit très-vieux : la Société phrénologique ignore pourquoi. Nous pensons, nous, que, *phrénologiquement parlant*, cela dépend du développement harmonieux de toutes les facultés de son cerveau. Cependant il meurt; et un jour, en vous réveillant, vous lisez dans votre journal, à la suite des *faits divers* :

« Encore une perte pour la science!... M. un tel, médecin en chef de tel hôpital et célèbre phrénologiste, est mort hier soir. Son convoi aura lieu demain à telle église. Ses nombreux amis sont priés de considérer cet avis comme une invitation. »

Passons maintenant au type assez commun du phrénologiste non savant.

Celui-ci, que nous appellerons tout simplement le phrénologiste, attendu qu'il se fait ainsi nommer dans le monde, est tout ce qu'on veut : médecin, pharmacien, négociant en vins ou en sucre, homme de lettres, instituteur de campagne, marchand de bougies, avocat ou artiste. Il est de plus électeur et juré, quelquefois éligible et député, rapporteur du conseil de discipline de la garde nationale, membre de la Société phrénologique et presque toujours actionnaire du nouveau journal la *Phrénologie*, lequel ne paraît jamais.

Physiquement parlant, le phrénologiste est gros et court, s'il n'est pas sec et maigre. Sa tête présente invariablement ces deux formes bien distinctes : — ou celle du coco en largeur; — ou celle du pain de sucre en hauteur. Le front du phrénologiste, quoique légèrement déprimé, est entièrement dégarni de cheveux... et bleuâtre aux extrémités supérieures; — ces messieurs se font de très-beaux fronts à l'aide du rasoir.

L'âge du phrénologiste est un problème pour bien des gens. Si celui qui se donne ce titre a été converti par Gall, il est chauve, et alors il approche de la soixantaine. Si, au contraire, il est devenu phrénologiste en suivant les cours du palais abbatial ou de l'ancienne *Société de civilisation*, il a de vingt-cinq à quarante ans et porte des lunettes.

Le phrénologiste de Paris ou de la province, — car la province fournit aussi beaucoup de phrénologistes non savants, — est très-arriéré sous le rapport du costume. Le paletot, les sous-pieds et les gants lui sont parfaitement inconnus.

Ce type singulier, ou, pour nous servir du langage des naturalistes, cette classe de phrénologistes se divise comme les autres classes de l'échelle zoologique en ordres, en familles et en genres. — Il y a le phrénologiste marchand, genre assez commun, qui spécule sur l'ignorance et la crédulité publiques comme d'autres sur les laines et l'huile de colza. Il a une boutique de mouleur ou d'empailleur d'oiseaux; il expose des têtes en plâtre, couvertes de lignes de toute couleur, qu'il vend très-cher et qui ne sont bonnes à rien. — Il y a le phrénologiste artiste, genre appartenant assez généralement à la famille des méconnus et à l'ordre des incompris. Celui-ci peint ou sculpte des têtes monstrueuses et pleines de bosses avec le désir très-louable d'être naturel et vrai. Au Salon dernier on voyait un tableau excessivement mauvais peint d'après ce système. Chaque personnage avait la tête plus ou moins bombée; mais malheureusement ces bosses, n'étant point à leur place, donnaient à cette œuvre, incomprise du public et digne d'un incompris, une physionomie étrange. — Il y a encore le phrénologiste avocat, qui, dans ses plaidoyers, fait remarquer au jury l'excellente conformation de la tête de son client... voleur de profession; — et enfin le phrénologiste homme de lettres, l'un des genres les plus estimés de cette honorable classe. Ce dernier a l'avantage d'écrire une foule de *Manuels* et d'articles sur la phrénologie, qu'il ne connaît pas.

Mais revenons au phrénologiste homme du monde.

Une singularité a dû souvent frapper nos lecteurs : c'est la manière avec laquelle marche et se présente le phrénologiste. Ne croyez pas qu'il veuille ressembler dans ses allures au commun des hommes : il est phrénologiste! il est observateur! et doit par conséquent marcher autrement que vous et moi. Aussi voyez-le dans les rues le nez au vent, le chapeau en arrière, le pantalon tacheté de boue, les parements de son habit retroussés sur eux-mêmes, comme pour mieux laisser apercevoir deux mains longues, sèches et osseuses, — tous les phrénologistes ont les mains ainsi faites. — Voyez-le, courant et observant tout à la fois, s'arrêtant devant les vieillards les plus chauves, entrant dans les magasins de modes et de lingeries, dans les écoles publiques, et demandant très-poliment la permission de tâter la tête à quelqu'un. — Ceci est un portrait.

Si vous avez le malheur de connaître un de ces phrénologistes, et que par un surcroît d'infortune vous le rencontriez soit au bal, au théâtre, ou à la promenade, en vous abordant, au lieu de vous tendre la main, il vous ôtera votre chapeau et vous palpera le crâne malgré vous. Si par une louable curiosité vous lui demandez quelques renseignements sur votre organisation cérébrale, il vous en donnera mille qui seront tous faux et à côté de la question.

Il y a peu de temps, un de ces phrénologistes monomanes prétendit avoir découvert à l'Hôtel des Invalides une tête mieux organisée que le prototype de Spurzheim sur lequel se trouve la topographie nouvelle. On y alla... mais quel fut le désappointement des savants lorsqu'ils trouvèrent sur les épaules d'un vieux soldat de l'Empire une tête remplie de *bosses*, c'est vrai, mais de bosses faites à coups de lance et de crosses de fusil!

Le même phrénologiste, voulant un jour prendre sa revanche, réunit quelques amis afin de leur prouver que la phrénologie était bien une science : ce que personne ne conteste. Il avait entendu dire au célèbre Broussais que les deux conformations les plus opposées étaient celles du nègre Eustache Bellin couronné par l'Académie pour avoir sauvé six personnes et trois chiens, et de l'assassin Lacenaire, condamné à mort par la cour d'assises. Pour contrefaire le savant, il fait venir du Musée phrénologique deux épreuves moulées sur nature de ces deux *célébrités;* et, se fiant aux étiquettes qu'elles portaient, il tâche de démontrer clairement à son auditoire que la première tête, quoique ayant les parties latérales comprimées, possédait l'affreux organe de destruction, tandis que l'autre, d'une organisation contraire, était réellement celle d'un homme bienveillant et dévoué.

Ces derniers mots étaient à peine prononcés, que ses amis partent d'un éclat de rire : — Ils avaient changé les étiquettes!...

Fiez-vous après cela aux observations cranologiques de ces faux disciples de Gall!

Si le type du phrénologiste savant que nous avons analysé précédemment repousse le célibat, — et en agissant ainsi il est conséquent avec lui-même, puisqu'il croit à l'existence et aux manifestations du cervelet — le type de celui que nous disséquons en ce moment est parfaitement de l'avis du premier. Il plaide la cause du mariage, et à trente ans il se met en devoir de chercher une femme. Oh! c'est alors que nous le plaignons, le pauvre phrénologiste! car il n'admet pas comme Gall la sainteté de toutes les facultés que Dieu a données à l'espèce humaine; non, certes! Il a horreur de certaines bosses, et il prend toutes ses précautions pour que cet organe fatal ne se développe jamais. Il palpe la tête, il observe la physionomie de toutes les jeunes filles, innocentes et belles, qu'on lui présente; et c'est lorsqu'il consent à partager son existence avec l'une d'elles qu'on peut dire, avec raison, que malgré sa science il est certain... de ne l'être de rien.

Au bout de quelques années de mariage, il se voit père de plusieurs petits garçons qui ne lui ressemblent point. Mais qu'est-ce que cela lui fait? Il est père! Il est heureux!... Et il pourra palper à son aise la tête de ses enfants!

Le phrénologiste a un cabinet de travail dans lequel il se garde bien de travailler. Ce cabinet, fort propre du reste, et décoré avec luxe, est orné d'un bureau couvert de papier blanc, de brochures et de livres non coupés; d'une magnifique bibliothèque renfermant des ouvrages de phrénologie et de physiognomonie superbement reliés, mais vierges dans toute l'acception du mot; de consoles en bois doré sur lesquelles sont placés les plâtres topographiés de Gall et de Spurzheim, les têtes moulées sur nature des assassins célèbres, des grands hommes politiques et des voleurs distingués; enfin de tableaux synoptiques, de portraits, d'un divan, et d'un piano criard et toujours faux : — car ces messieurs sont rarement musiciens.

En général, le phrénologiste ne se mêle pas de politique. Il se rappelle bien avoir été autrefois d'un parti ou d'une doctrine quelconques; mais, depuis qu'il fait partie de la Société phrénologique, il a rompu avec ses anciens collègues, et maintenant il regarde la phrénologie comme sa charte et son Dieu.

Il lit indifféremment le *Journal des Débats* et le *National;* mais, quand ces journaux osent dire que Lacenaire, Avril ou Soufflard n'ont pas la bosse du crime, il envoie aux gérants de ces feuilles — qu'il méprise intérieurement — une réclamation qu'on n'insère jamais.

Le bonheur du phrénologiste, c'est de suivre toute sa vie des cours de phrénologie qu'il ne comprend pas; d'assister régulièrement et d'applaudir de même aux séances de la Société phrénologique et de l'Hôtel de Ville; de payer à l'avance et par trimestre ses vingt-quatre francs de cotisation; d'élever en serre chaude des insectes inoffensifs à l'usage de la phrénologie comparée; et enfin de rechercher si, d'après les bosses de la tête du lézard, ce reptile n'est pas, comme l'a dit Alphonse Karr, l'ennemi au lieu d'être l'ami de l'homme.

Après avoir ainsi vécu, il meurt en léguant à ses collègues sa biographie, que personne ne veut lire, et au Musée phrénologique sa tête, qui ne reçoit jamais les honneurs du moulage.

Heureux phrénologiste, que la terre te soit légère!

LA MODISTE

PAR

MADEMOISELLE MARIA D'ANSPACH

Il est dix heures : Paris s'éveille, les magasins sont ouverts. Quelques promeneurs longent le boulevard pour respirer l'air du matin et secouer l'engourdissement du sommeil; des commis se rendent à leurs bureaux; des femmes d'extérieur modeste, des jeunes gens en habit du matin vont au bain ou en reviennent; de diligents célibataires entrent dans les cafés pour déjeuner et lire leurs journaux. Si, parmi tous ces individus d'aspect différent, vous voyez passer une jeune fille à la tournure dégagée et libre, qui marche vite, est mise avec plus de coquetterie que de bon goût, jette un coup d'œil curieux sur tout ce qui l'entoure, et prête, chemin faisant, l'oreille aux galants propos des jeunes gens qui la suivent ou s'arrêtent sur son passage, — c'est la modiste. Suivez-la vous-même un instant, et vous la verrez se rendre à un magasin où les *demoiselles de vente* l'ont déjà devancée pour faire leur brillant étalage.

L'étalage, cette chose si futile et si simple en apparence, est pourtant une spécialité qui exige autant de savoir que de bon goût : il donne au magasin ce cachet d'élégance qui éblouit et attire. L'art ici vous fait deviner bien plus qu'il ne vous montre; on dirait d'un livre dont le titre éveille la curiosité. Il faut que d'une disposition savante ressortent la forme et la couleur des ravissants chapeaux apportés de l'atelier, si frais et si jolis qu'on croirait qu'ils se sont faits sans être touchés. Regardez : l'étoffe n'est pas froissée, le ruban n'a pas un pli, le brillant du satin n'a rien perdu de son lustre. Eh bien! mettez ce vert à côté de ce bleu, et vous verrez quel horrible contraste choquera vos yeux. Combinez les nuances, variez les tons : que le vert, le blanc, le rose, le bleu, habilement rapprochés, se fondent dans un ensemble harmonieux. Placez à côté du nœud qui s'attache à la modeste capote de poult de soie la riche plume qui orne l'élégant chapeau de velours épinglé. Ces coquilles de dentelle et ces marabouts vaporeux ressortiront mieux à côté de l'*humble bruyère* et de cette touffe de violettes; la fleur aimée de Rousseau se penche avec plus de grâce auprès de l'aigrette orgueilleuse, et les grappes de perles de ce turban pendront comme des gouttes de rosée au-dessus des fleurs de l'aubépine à demi cachées sous les barbes flottantes de ce léger bonnet de blonde. — Prestigieux effet du grand art de l'étalage!

Un autre talent de la demoiselle de vente est de mettre au premier rang les choses destinées à éblouir, et de cacher comme un trésor les parures créées d'hier que les petites curieuses des autres maisons ne manqueraient pas de copier. Car ici, comme dans beaucoup d'autres professions, la jalousie revêt différentes formes pour s'approprier le succès ou les inventions d'une maison rivale. Quelquefois une demoiselle se glisse *incognito* dans un établissement plus en réputation pour y acheter des *modèles*. Cette sorte de contrebande n'est pas sans quelque danger pour celle qui la fait : un accueil peu flatteur, voire une expulsion honteuse sont souvent les seuls résultats de cette audacieuse tentative.

La demoiselle de vente a besoin aussi, pour satisfaire aux exigences de son art, d'un tact et d'une finesse admirables. Vous la prendriez pour un conseiller désintéressé, quand elle s'empresse d'offrir à une jolie blonde des couleurs pâles, et sait persuader à sa cliente qu'il est de son intérêt de prendre ce chapeau qui demain l'aurait fort embarrassée; car, encore un rayon de soleil, et il

serait fané. Grâce aux mille séductions de sa faconde commerciale, les formes vieillies, les couleurs passées de mode, disparaissent ainsi des armoires où elles gisaient abandonnées, et c'est toujours comme en lui faisant violence qu'on l'en débarrasse.

Les demoiselles de vente sont prises, en général, parmi les plus expérimentées et les plus capables de représenter dignement une maîtresse de maison : c'est le bataillon d'élite.

Mais revenons à la jeune fille que nous avons aperçue tout à l'heure. Mademoiselle Julia entre dans le magasin. C'est une petite brune à l'air mutin : elle est frisée comme une femme qui va au bal, porte une robe de soie rayée, un cachemire français, des bottines vernies et des gants noirs. Elle est à la fois en négligé et en toilette. Sa robe est faite en peignoir, et son cou s'entoure d'une chaîne d'or d'une grosseur remarquable; son col garni de dentelle est fixé sur sa poitrine par une énorme broche à laquelle est attachée une seconde petite chaîne qui suspend une cassolette. Mademoiselle Julia a quelquefois des attaques de nerfs, des migraines, des spasmes qui se calment à l'aide des sels renfermés dans cette cassolette. Car n'allez pas croire, avec ses malignes compagnes, que c'est pour faire voir toutes ses richesses qu'elle se charge ainsi d'un magasin d'orfévrerie. — Or mademoiselle Julia gagne trente francs par mois.

Julia monte dans l'atelier où se trouvent réunies douze ou quinze jeunes filles qui causent entre elles en formant plusieurs groupes; car ce que disent celles-ci ne doit pas être entendu par celles-là. Ce sont les *appréteuses*, ainsi appelées parce que leur tâche est de préparer les éléments de travail pour la *première demoiselle*. La plus habile d'entre elles prend le titre de *seconde*.

Au dernier échelon de la hiérarchie des modistes se trouvent les *trotteuses*. — Ce sont de pauvres petites filles qui font, chargées d'un énorme carton, les commissions de la maison, et payent ainsi leur apprentissage par une sorte de domesticité.

L'arrivée de la nouvelle venue suspend les conversations. « Vous venez bien tard, Julia! dit la première demoiselle; la patronne se fâchera. — Est-ce ma faute si je ne puis m'éveiller plus tôt? répond-elle dédaigneusement... — Bonjour, Mariette; tu n'es jamais en retard, toi : je ne sais comment tu fais. — Oh! pour Mariette, c'est bien différent, reprend une autre, elle est comme l'alouette; dès que le jour paraît, elle chante et travaille. — Aussi, j'ai déjà quelques pratiques, et ce matin j'ai fait un chapeau pour la fille de ma propriétaire;

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

je l'ai fait tout entier, j'y gagne dix francs! — Pauvre Mariette! dit Julia d'un ton de pitié insultante. — Quel air de protection! Est-ce parce que ma robe, au lieu d'être de soie comme la vôtre, n'est qu'en mousseline de laine à deux francs l'aune? j'aime autant, ma chère, être pauvre comme je le suis que riche comme vous l'êtes. » Julia, sans répondre, ôte tranquillement son châle et son chapeau, qu'elle suspend à un clou sur la muraille, en compagnie des châles et des chapeaux des autres demoiselles : en sorte que l'on pourrait se croire chez un loueur de costumes en temps de carnaval, ou chez une marchande à la toilette. Tout le monde est arrivé. C'est le moment du déjeuner, que l'on trouve toujours mauvais, mais que l'on n'a guère le temps de critiquer; car ces demoiselles viennent presque aussitôt s'asseoir en deux files autour d'un long comptoir, sur de hauts tabourets, la première demoiselle à leur tête.

Disons un mot de la première demoiselle. Elle est ordinairement la moins jeune et la plus prétentieuse; elle commande en souveraine, parle volontiers de son talent, et gagne de huit cents à trois mille francs. Plus elle est payée, plus elle hausse son propre mérite. Elle se croit réellement artiste; car, si elle emprunte au peintre ses modèles, le peintre, à son tour, ne lui prend-il pas les siens pour embellir ses tableaux? Ne riez pas de son enthousiasme; la modiste aime son état. En effet, quel plus agréable travail que d'avoir sans cesse entre les mains, sous les yeux, le velours, la soie, des fleurs et des plumes? Aussi, que de rêves n'ont pas fait faire ces gracieux chapeaux à la jeune fille qui se pique les doigts et se fatigue en se hâtant, parce que, dans une heure, votre caprice de coquetterie aura changé! Ce qui l'ennuie surtout, c'est de corriger. Parce qu'elle n'aura pas réussi à rendre jeune une vieille, jolie une laide, on maudit son œuvre. « Je voulais un chapeau comme celui de madame de..., et celui-ci ne lui ressemble en rien. » Observez que madame de... a vingt ans, qu'elle est jolie, et que celle qui parle en a cinquante bien comptés. Que de patience il faut, que de sang-froid surtout pour ne pas répondre à cette femme : « Mais, madame, je ne puis changer vos traits, moi, ni rendre à votre teint ce qu'il a perdu! » La modiste se tait : elle se rappelle à propos que cette femme achète le droit d'être ridicule impunément. Il faut que vous sachiez en revanche qu'être belle et distinguée, c'est une recommandation aux yeux de la modiste. On se surpassera alors, car cette jolie tête parera votre chapeau comme elle en sera parée. Mais malheur à la femme assez malavisée pour oser se livrer à la critique des œuvres de la modiste; on défait avec rage et refait en dépit du bon goût ce qui va être trouvé charmant à force de ridicule. Pour quelques-unes, c'est une profanation de leur donner ce qui est bien; elles trouvent mieux le bizarre et l'extravagant. Celles-là tendent à l'originalité.

L'heure du travail a sonné; la première demoiselle distribue à chacune de ses élèves la tâche de la journée. L'ouvrage terminé, elle le reprend pour y mettre la dernière main, le façonne, l'embellit, et lui donne ce je ne sais quoi qui constitue la perfection. « Voilà, Julia, un chapeau pour vous; c'est une tête de soixante numéros. — Ah! quelle horreur! ce ne peut être que pour une Allemande : grosse tête, grands pieds, grandes mains... Total : jolie femme de Carlsruhe. » En disant cela, elle jette un regard malicieux à une grosse blonde placée vis-à-vis d'elle. Thomassine est Allemande, et ne sait pas un mot de français. Elle regarde avec étonnement ses camarades qui rient aux éclats. « C'est mal, mademoiselle Julia, de vous moquer d'une étrangère, reprend à son tour Betzi, grande Anglaise à l'air timide et modeste, ce qui ne l'empêche point de montrer ses épaules nues, selon la coutume des beautés d'outre-mer. — Qui vous dit, mademoiselle, que j'ai attaqué quelqu'un ici? Eh! mon Dieu! si je voulais faire un portrait, je n'aurais peut-être pas besoin d'aller chercher bien loin l'original. Je pourrais vous dire, par exemple, que les Anglaises s'habillent comme des mannequins, marchent comme des soldats qui ont les jambes trop longues, et qu'on aimerait la fraîcheur et l'éclat de leur teint si on ne savait le prix du blanc et du rouge. — A propos de blanc et de rouge, reprend une petite brune à l'air espiègle, n'avez-vous pas remarqué hier notre patronne? toute la journée elle était pâle comme le clair de lune, et le soir elle avait les plus jolies couleurs du monde; qu'en pensez-vous? — Vous êtes toutes des médisantes, répond vivement la première demoiselle; au moins, puisque vous voulez parler, parlez plus bas. — Comme elle est triste depuis quelques jours! poursuit une toute jeune fille à l'air candide. Est-ce que sa maison tomberait? — Vous êtes bien sotte, ma pauvre enfant; vous apercevez-vous que nous ayons moins à faire? — Est-ce qu'elle tromperait son mari? demande Julia. — Fi! mademoiselle; un mari à qui elle doit tout. — En ce cas, c'est à d'autres qu'elle paye. »

Ce mot excite une hilarité générale à laquelle la première demoiselle ne peut s'empêcher de prendre part. « N'avez-vous pas remarqué, mesdemoiselles, continue une blonde à l'air réfléchi, que toutes les marchandes de modes ont une histoire pareille? C'est toujours une demoiselle assez jolie, qui sait travailler passablement, se fait courtiser d'abord, et finit par se faire épouser, ou à peu près, par un homme riche qui l'établit; alors elle prend sa revanche. Elle commande, fait travailler les autres, et travaille elle-même toute la journée... à sa toilette. Ne faut-il pas que madame représente, lorsque, par hasard, elle daigne paraître en personne dans le magasin? Quant à l'atelier, elle y est suffisamment représentée par la première demoiselle; aussi ne s'y montre-t-elle guère que de loin en loin. Habituellement madame ne quitte pas sa chambre à coucher, où elle ne reçoit que quelques élus, qui ont leurs petites entrées. Le soir, elle va se désennuyer des affaires au bal ou au spectacle. Pauvre femme! Il est vrai que quelquefois, par compensation, elle montre une sollicitude toute maternelle à l'endroit de la vertu de ses employées, auxquelles elle accorde le logement, par une mesure qui profite en même temps à la morale et à sa caisse. Les bonnes mœurs des demoiselles sont d'un excellent rapport pour certaines maisons : dans ces vertueux établissements, les veilles laborieuses se prolongent fort avant dans la nuit. »

En ce moment entre une demoiselle de vente. — Il faut un turban pour une soirée chez le ministre, un bonnet pour un dîner chez l'ambassadeur, une coiffure pour un bal à la cour. — Tout cela va être fait par la première demoiselle; elle prend sur ses genoux une tête à poupée. Ce n'est plus le turban juif qu'il faut, ce n'est plus le turc ou l'arabe : ils sont trop connus; il faut qu'elle innove. Alors vous voyez se métamorphoser sous ses doigts tout ce qu'elle touche, selon son inspiration et sa volonté. Le petit bout de ruban devient un nœud coquet, un morceau de gaze fera le soir naître bien des jalousies féminines, et bien des hommes seront aimables près de la femme au merveilleux turban, qui, sans ce faible auxiliaire, serait peut-être restée inaperçue. La première demoiselle sait cela. Elle sait aussi que l'on demande : « Où avez-vous fait faire ce turban? je n'ai jamais rien vu d'aussi joli; ma marchande de mode ne saurait m'en faire un pareil, je veux la changer pour la vôtre. » Son orgueil est doucement caressé à l'idée que peut-être on saura qu'elle est l'auteur de ce chef-d'œuvre; elle puise un nouveau courage dans l'espoir d'une réputation de talent distingué, puis, avant de se séparer de ce qu'elle vient d'achever, elle l'essaye. « Pourquoi n'est-ce pas pour moi! » dit-elle tout bas. Elle le donne ensuite à emporter en poussant un gros soupir; car il ne lui est pas permis, à elle, de porter des choses aussi luxueuses.

Cependant la première demoiselle n'est pas toujours également heureuse dans ses créations, mais toutes les femmes ne se montrent pas non plus aussi difficiles... « Quand je vois de jolies choses, dit Mariette, je regrette toujours de ne pas être née riche. Oh! pourquoi ne sommes-nous plus au temps où les seigneurs aimaient tant les modistes et se plaisaient à en faire de grandes dames? Elles se mariaient ensuite. Nos seigneurs, à nous, sont des dandys qui viennent nous regarder à travers les glaces du magasin, nous écrivent de fort belles lettres, mais ne nous épousent pas. Tenez, c'était autrefois le bon temps; les hommes avaient plus d'esprit, plus d'amabilité... et plus d'argent... »

Ce dernier trait soulève parmi quelques-unes un murmure d'improbation, louable sans doute; mais peut-être le sentiment qui l'a fait naître est-il plus excusable, au fond, qu'il ne le paraît d'abord. Et, en effet, il ne faut pas trop en vouloir à la modiste si elle montre, en général, un zèle trop peu dissimulé pour le culte du veau d'or. La fortune et la mode sont deux divinités également capricieuses et qui se donnent la main. A la fois prêtresse et oracle de la magicienne aux goûts fantasques, aux bizarres créations, comment la modiste serait-elle plus stable qu'elle, et comment ne briguerait-elle pas ses faveurs la première, quand elle voit ses élus se disputer les oripeaux brillants qui donnent un éclat irrésistible à la beauté et voilent la laideur? N'est-ce pas la mode encore dont le prestige créateur fait deviner une grâce partout où sa présence se révèle, qui grandit et fascine par de séduisantes visions l'imagination des poëtes? Chaque femme devient alors pour l'homme un ange, quelque chose d'idéal et de parfumé qui émeut doucement son âme, et qu'il adore en lui-même. Et pour une femme, plaire est plus qu'un désir, c'est un penchant, une idée fixe, le besoin de toute sa vie. La nature l'a faite ainsi : enfant, elle s'essaye à paraître belle, elle aime à se parer de ses plus beaux habits, et sourit ingénument au miroir qui réfléchit son image gracieuse. A mesure que l'instinct féminin se développe, elle épèle avec plus de facilité chaque page de ce grand livre de la coquetterie, dont l'amour lui révélera plus tard les secrets les plus merveilleux. Il n'est donc pas étonnant que la modiste aime le luxe; car elle est plus à portée que personne d'en apprécier tous les avantages, et elle manifeste, dans la même proportion, une horreur prononcée pour la pauvreté. Faible créature, touchant également à la misère et à l'opulence, c'est un écueil bien grand que les futilités brillantes dont elle est entourée; les privations usent sa moralité. Elle consume la moitié de sa vie à désirer, et gaspille l'autre à saisir le plaisir sous quelque forme qu'il se présente.

Et si vous remontez plus haut dans la vie de la modiste, vous y trouverez encore bien d'autres raisons de la plaindre et peut-être de l'excuser. Qu'est-ce, en effet, sous le point de vue moral, que la modiste? une pauvre fille éloignée de sa famille, quand toutefois elle en a une; ou bien une jeune orpheline trop bien élevée pour être une simple ouvrière, et trop peu instruite pour devenir une sous-maîtresse; ou enfin quelque fille d'artisan, dont la dureté la rebute, et dont la grossièreté contraste péniblement avec l'élégance et la politesse des personnes avec lesquelles ses occupations la mettent en rapport journellement. Bites donc à la pauvre enfant de brider son imagination, d'étouffer ses désirs et d'éteindre les bouffées d'ambition qui lui montent au cœur à la vue des riens éblouissants qu'elle façonne elle-même, et qui resplendissent à ses yeux tout le long du jour!

Que si vous me demandez encore comment et pourquoi elle est devenue ce qu'elle est, je vous répondrai qu'elle est devenue modiste, comme vous êtes peut-être vous-même devenu artiste, comme on devient aujourd'hui homme de lettres, — faute de mieux, parce que cela est commode, n'engage pas l'avenir, et que c'est parfois un moyen d'arriver à quelque chose, quand on ne meurt pas en chemin de désespoir et de misère. Ce n'est pas une profession, un état, comme disent les grands parents et les négociants; mais c'est une position assez avantageuse pour attendre, pour épier la fortune et la saisir au passage. On est en évidence ou du moins on croit l'être, et qui sait? les banquiers, les *milords* et les princes russes visitent quelquefois les ateliers de modes aussi bien que les ateliers de peinture, et s'ils achètent un tableau dans ceux-ci, ils font souvent choix d'une jolie femme dans ceux-là.

La modiste a, parmi beaucoup d'autres inclinations, l'amour inné de tout ce qui est beau et distingué. Le *comme il faut* est sa manie, son thème éternel, sa religion, la seule chose sur laquelle elle se montre véritablement inflexible et d'une susceptibilité désespérante. Douter de son talent, de sa vertu, de sa beauté même, c'est une injure, une injustice peut-être qu'elle excusera, pourvu que vous la reconnaissiez, d'ailleurs, pour une femme *comme il faut*. Ce titre-là, elle y tient comme un Rohan à son blason; c'est sa noblesse à elle, et elle n'hésiterait pas, s'il le fallait, à défendre ses droits par tous les moyens qui sont en son pouvoir. La modiste est donc avant tout, de gré ou de force, à tort ou à raison, une femme *comme il faut*. Cette expression compose à peu près tout son vocabulaire fashionable : elle ne porte que les choses les plus *comme il faut*, ne fréquente que les jeunes gens *comme il faut*, et estime singulièrement l'air *comme il faut*; et, si vous m'en croyez, vous ne la contrarierez pas trop sur la légitimité de ses prétentions. Sa connaissance peut, sous ce rapport, la mener fort loin avec vous... ne fût-ce qu'au Ranelagh.

Ici nous sommes forcé d'établir, dans l'espèce que nous avons choisie, des classifications nécessaires à l'intelligence de ce que nous venons de dire. Nous n'entendons parler que de la modiste parisienne, tel que le progrès nous l'a faite, et telle qu'elle existe en deçà de la rive droite de la Seine et dans les régions élevées du monde élégant. La modiste de province n'est qu'une pâle copie de la modiste de Paris, et la modiste des bas quartiers de la capitale se confond avec la grisette, cette plante indigène du pays latin, enracinée dans la terre classique, qui croît et meurt enlacée au bras de l'étudiant.

La différence qui existe entre la grisette et la modiste ne saurait être contestée, bien qu'un élégant écrivain ait malheureusement confondu ces deux types également intéressants. Cette erreur a soulevé de part et d'autre de vives réclamations; grisettes et modistes ont crié à l'hérésie, et l'on ne peut s'empêcher de déplorer sincèrement ce désaccord entre les deux pivots intelligents de la *fashion*. Au point de vue de l'art, la question se résout

évidemment en faveur de notre modèle : la grisette n'est qu'une ouvrière, la modiste est un artiste; et nous devons ajouter qu'elle en a même le désordre et l'insouciance dans ses habitudes, comme dans son intérieur. La grisette appartient plus particulièrement à la classe des couturières. C'est cette jeune fille au sourire provoquant, à la jupe courte et retroussée, qui court le nez au vent, coiffée d'un simple bonnet, sur le pavé glissant d'outre-Seine, ou le long des trottoirs encombrés des rues marchandes; qui travaille tout le long du jour dans un atelier sous la direction d'une maîtresse ouvrière, ou va, pour son propre compte, à la journée, taillant et cousant à domicile les robes de la portière, ou remettant à neuf les hardes des petits ménages. Quel rapport, je vous le demande, entre ce travail grossier, purement manuel, et les ouvrages élégants échappés de l'imagination et de la main industrieuse de la modiste? Quelle ressemblance entre cette bonne fille, si accorte, si pauvre et si gaie, *contente de peu, contente de rien*, et ces jolies habitantes de nos riches magasins que vous rencontrez, sans les reconnaître, en manchon de martre et en chapeau de velours? Celles-là, certes, ne sont pas *contentes de peu*, elles ne sont souvent *contentes de rien*. Vous figurez-vous, au milieu d'un de ces élégants salons de modes, l'inséparable compagnon de la grisette, l'étudiant, le vrai et primitif habitant de la rue de La Harpe ou de Sorbonne, la casquette sur l'oreille, la pipe à la bouche, et les mains veuves de gants, qu'il a oublié de mettre ou d'acheter?

Il faut le dire, malgré les efforts et le prestige d'un admirable talent, les jolis *anachorètes blancs et roses* de la rue Vivienne resteront toujours dans le souvenir des habitants de ce brillant quartier, comme un beau rêve, comme une poétique vision qu'on regrette ou qu'on aime sans y croire.

Quant à la marchande de modes, cette puissance occulte qui règne despotiquement sur la plus gracieuse et la plus capricieuse moitié du genre humain, c'est une physionomie à part, le type d'une classe non encore décrite par les physiologistes. Cette espèce bâtarde participe essentiellement de la simple modiste par ses antécédents, et de la femme élégante par ses allures et ses habitudes nouvelles. Elle exagère, en général, tous les défauts de ses jolies subordonnées, et elle en a depuis longtemps perdu les grâces faciles et l'heureuse inexpérience; elle affectionne les grands airs, les pantoufles brodées, les peignoirs de mousseline et le *far niente;* mais elle abhorre la *morte-saison*. La morte-saison est l'abomination de la marchande de modes et la joie de la modiste. Tandis que la première voit avec regret les femmes élégantes, ses meilleures clientes, émigrer pour la campagne ou pour les eaux, la seconde se réjouit, chôme, lit des romans, prend du travail à son aise et des congés le plus qu'elle peut; c'est aussi pour elle le temps des voyages en province, des visites à la famille, des pérégrinations à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg.

. . . . . .

En attendant, vous qui les avez suivies avec nous jusqu'ici, veuillez bien les suivre encore jusque chez elles... Il est dix heures du soir; la première demoiselle donne le signal du départ, toutes se hâtent de sortir; elles ont soif d'air pur et de liberté. Le repos ou le plaisir les rappellent; celles-ci dans un appartement confortable, celles-là dans une mansarde, cette autre dans sa famille. Julia s'arrête au second étage d'une maison de belle apparence; Mariette s'en retourne sous la sauvegarde de sa mère; Pauline a pour une heure de chemin, à travers des rues fangeuses, avant d'avoir regagné son modeste garni.

Elles vont ainsi dans la vie chacune par un chemin différent. La plus enviée aujourd'hui sera peut-être la plus pauvre demain, tandis que l'autre aura oublié ses jours de souffrance en s'éveillant un beau matin petite bourgeoise ou même grande dame; d'autres finissent on ne sait comment. Ce sont de pauvres filles ballottées par le vent de l'adversité, qui meurent en laissant de riants souvenirs à plus d'un homme grave maintenant. — L'infortunée qui donna follement sa jeunesse au plaisir n'a pas d'amis. Celui qui rêve encore d'elle, comme d'un plaisir passé, ne l'aperçoit plus que semblable à une ombre vaporeuse qui s'évanouit derrière des préjugés et des ambitions de toute espèce.

LES AGENTS D'AFFAIRES

PAR

GAETAN DELMAS

—o—

L'agent d'affaires n'a jamais mis le pied dans une école de droit; il tient cependant cabinet de consultations. L'agent d'affaires remplace l'avoué, instrumente à l'égal du notaire; sans être banquier, il prête de l'argent, escompte des billets; il a un comptoir, des commis, un caissier, de gros livres; c'est le factotum universel. Il est partout, il flaire une spéculation à vingt lieues à la ronde; il fait vendre à bénéfice un hôtel qui menace ruine; il a sous main des placements avantageux, des nouvelles pour faire hausser ou baisser la rente à volonté. C'est la providence des fils de bonne maison, des fortunes embarrassées; il est le conseil obligé des héritiers dont le parent tarde trop à mourir; pour une liquidation embrouillée, il n'a pas son pareil; pour un procès à intenter, pour un procès à défendre, personne ne le remplace; il en remontrerait à Me Chicaneau.

On ne naît pas agent d'affaires, on le devient.

Il arrive souvent qu'un pauvre diable, se trouvant trop à l'étroit dans sa province, part soudain pour Paris avec quelque beau projet de fortune en tête et cent écus dans son gousset. Il commence par être dupe et finit par être fripon.

C'est dans les règles.

M. de Saint-Ange — un des cent noms qu'il usurpe — se loge dans un appartement commode, bien placé, au centre des affaires, non loin de la Bourse; il le meuble avec élégance, il achète quelques tableaux de rencontre, quelques statuettes, de faux vases étrusques, de la porcelaine de Chine fabriquée à Limoges, un vieux bahut de l'année dernière; et l'on dit qu'il est homme de goût, qu'il est artiste : cela fait bien.

Dans son bureau, à l'endroit le plus apparent, le maître du logis place un énorme casier garni de cartons, sur lesquels un commis trace en belle anglaise :

N° 1. — Affaires courantes.
N° 2. — Lettres reçues.
N° 3. — Réponses.
N° 4. — Mines.
N° 5. — Canaux.
N° 6. — Chemins de fer.
N° 7. — Madame la duchesse de X... contre le prince de Y...
etc., etc., etc., etc.

Fussent-ils tous vides, du premier au dernier, ces cartons n'en témoignent pas moins, par leur nombre, par leur ampleur, de l'importance et de l'activité du cabinet[1].

A dix heures, au moment de l'ouverture du cabinet, les clients encombrent l'antichambre; un domestique les introduit discrètement l'un après l'autre.

M. Charles de Kerwel. C'est un beau jeune homme de vingt-cinq ans au plus, un des plus terribles lions du boulevard de Gand, un écervelé qui aura un jour soixante mille livres de rente, mais qui pour le quart d'heure ne possède pas une obole. M. Charles a fait des lettres de

[1] On racontait dernièrement devant moi qu'un filou s'étant introduit dant le cabinet de M. de Saint-Ange, et ayant furtivement glissé la main dans le carton de madame la duchesse de X... pour y surprendre quelque bonne créance, en retira... devinez... une paire de mouchettes! — Le voleur fut volé.

change et n'a pas payé à l'échéance, vu sa qualité de lion.

On le poursuit; les gardes du commerce l'attendent à la porte; il couchera ce soir à Clichy... Mais non : M. de Saint-Ange est obligeant; pour une *misère*, pour une bagatelle, pour deux cents pour cent l'affaire s'arrange : M. de Kerwel est libre. Béni soit M. de Saint-Ange!

Madame Leroux, veuve d'un colonel d'artillerie, réclame depuis deux ans la liquidation d'une pension de mille écus; M. de Saint-Ange achète ses droits trois cents francs et au bout d'un mois le titre est signé... à son profit.

Un gros marchand de la rue des Lombards veut vendre son fonds. Depuis vingt ans, il met de la chicorée dans le café; la maison de confiance a prospéré. M. Richard se fait vieux, les affaires l'ennuient, il lui faut un successeur. Dix ans de terme et soixante mille francs payables par douzièmes, voilà ses conditions. Tout est conclu, l'acte est passé. Cinq pour cent sur le vendeur, — cinq pour cent sur l'acheteur, — cinq pour cent taux légal, — trois mille francs d'un côté, trois mille francs de l'autre, six mille *balles*[1] dans le sac de l'agent. A la première échéance, le successeur de M. Richard n'est pas en mesure; on fait protester, on fait saisir : il n'a rien, c'est un homme de paille que M. de Saint-Ange a mis en avant. Le marchand de cassonade reprend son fonds, et charge monsieur l'agent d'affaires de lui trouver un meilleur acquéreur.

Deux frères sont en procès pour une succession de vingt mille francs : sans le savoir, c'est précisément M. de Saint-Ange qu'ils ont chargé l'un et l'autre de poursuivre pour leur compte. L'arrêt rendu, il envoie au gagnant la note des frais et engage le perdant à faire appel, attendu, dit-il, qu'un célèbre avocat estime que la décision des premiers juges ne saurait être maintenue.

Après quinze ou vingt ans de semblables affaires, M. de Saint-Ange, pris en flagrant délit d'escroquerie, finit par Clairvaux, ou bien, — et c'est l'ordinaire, — il liquide et laisse le cabinet à son premier commis, un digne jeune homme, presque aussi habile que le patron. Dans ce dernier cas, M. de Saint-Ange achète un hôtel, donne des bals, des concerts, des fêtes magnifiques; il a des prôneurs, des amis, il change une vingtième fois de nom, devient baron, est nommé député, grimpe jusqu'au conseil d'État, et marie sa Clara avec le fils ruiné d'un pair de France. A sa mort, on lui fait un enterrement superbe, les pompes funèbres sont d'un luxe écrasant, et la veuve, — veuve inconsolable, — grave en lettres d'or sur le marbre du tombeau, — concédé à perpétuité :

CI-GÎT QUI FUT LE MODÈLE DE TOUTES LES VERTUS,
BON ÉPOUX, BON PÈRE, BON CITOYEN,
BON AMI.
QUE LA TERRE LUI SOIT LÉGÈRE.
UN DE PROFUNDIS
S. V. P.
! ! !

Le *placeur* est une variété de l'espèce agent d'affaires. Le placeur n'a jamais placé personne, le placeur n'a fait que des dupes.

[1] Style du métier.

Successivement :

Avaleur de sabres aux Champs-Élysées,
Croupier au n° 113 du Palais-Royal,
Homme-Affiche,
Allumeur de chalands,
Retourneur d'invalides[1],
Culotteur de pipes,
Marchand de chaînes de sûreté,
Promeneur de chiens convalescents,
Fabricant de lettres de change,

ce Protée, — car c'en est un, — peut chanter avec Ruffino de *Fiorella :*

Le monde est ma patrie,
J'ai fait tous les métiers,
Et mon heureux génie,
Quand il le faut, délie
Les plus fameux sorciers.

Le placeur a eu des malheurs, de grands malheurs, à l'entendre du moins :

La roulette a dissipé son patrimoine;
Des spéculations de bitume l'on mis sur le pavé;
Le gouvernement lui a fait des passe-droits;
Une créance d'Haïti l'a ruiné de fond en comble;
Un sien oncle, — oncle d'Amérique, — l'a déshérité pour une escapade amoureuse.

Inde mali labes; voilà pourquoi il se fait placeur.

Sur la place du Châtelet, M. Robillard achète un mobilier complet; il loue ensuite un tout petit appartement dans une rue détournée, et affiche cet écriteau sur la porte :

Ancien grand bureau de placement. M. Robillard, avantageusement connu depuis vingt-cinq ans, continue à placer les sujets des deux sexes. On peut s'adresser sans crainte à son administration, persuadé d'y rencontrer toujours discrétion et célérité.

Suit sur deux colonnes la liste des emplois vacants :

Cuisinières.	Cochers.
Bonnes d'enfants.	Intendants.
Bonnes pour tout faire.	Commis voyageurs.
Couturières.	Secrétaires.
Demoiselles de comptoir.	Hommes de peine.
Dames pour accompagner.	Garçons de bureau.

N. B. Il est inutile de se présenter si l'on n'est muni de bons certificats.

A dix heures précises, M. Robillard ouvre ses *bureaux*. En voici la silhouette :

Deux chaises boiteuses font vis-à-vis à une table éclopée. Tout à côté se prélasse un poêle, — objet de luxe, — dont le feu n'osa jamais rôtir la grille. Dans le fond de la pièce, l'œil distingue un amas de paperasses, bien ficelées, bien étiquetées, posées sur une étagère qu'elles semblent écraser. Quelques lithographies enluminées

[1] Quelques industriels, apostés aux abords de l'hôtel des Invalides, guettent, sur le soir, au moment de la retraite, l'arrivée de ces vieux débris de nos armées. Lorsqu'ils les voient un peu en goguette, ils s'approchent et les renversent. L'ancien ne peut plus remonter sur ses jambes; un compère se présente et ramène le grognard au corps de garde. Une prime de vingt sous est affectée à ce service.

sont collées sur le mur et font les frais de la partie artistique de l'ameublement. La plus apparente, et pour cause, est toujours celle qui porte pour suscription :

M. Crédit *est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.*

La toilette du placeur mérite une description à part : Une redingote à la propriétaire lui sert de robe de chambre. Pour ne pas en user les avant-bras, il a soin de les garnir de fausses manches qui viennent se rattacher sur les coudes, au moyen d'une coulisse; ses pieds dansent dans de vieilles tiges de bottes passées à l'état de pantoufles. Ses jambes se cachent dans un méchant pantalon, jadis noir, sur lequel une aiguille savante a dissimulé les outrages du temps. Sa tête est surmontée d'un bonnet grec à gland de chrysocale; son toupet est frisé à neuf, sa plume est derrière l'oreille. Les clients ne tardent pas à se présenter; les voilà.

Madame Marguerite, trente-deux ans, cuisinière du Marais, expose fort chaudement comme quoi ses coquins de maîtres l'ont chassée sans raison, elle qui se mettait en quatre pour eux. Le cordon bleu voudrait rentrer en place. Elle est fort habile... à faire danser l'anse du panier. Excellente recommandation : M. Pistolet, son petit cousin, maître d'armes au 2e d'artillerie, répond de sa moralité.

Mam'selle Eugénie, vingt-trois ans, est une jolie femme de chambre. Sa maîtresse, jalouse de ses beaux yeux bleus, vient de lui donner congé. La gentille soubrette sait coudre, repasser, coiffer et le reste. Un vieux monsieur, employé à la ville, la protége.

Des courtauds de boutique, des bonnes d'enfants, des secrétaires en expectative, des économes en herbe, des grooms, des laquais, etc., tous les échantillons mâles et femelles de la valetaille, viennent ensuite. M. Robillard les couche par écrit sur un registre *ad hoc*, reçoit la prime d'usage et promet une réponse à la fin de la semaine. Avant de congédier son monde, il ne manque jamais de jeter négligemment ces quelques mots dans la conversation :

« Vous voulez ma place de laquais? Diable! diable! pourquoi n'êtes-vous pas venu hier; j'ai procuré un laquais au roi, et il m'en a déjà fait compliment. »

Au roi! au roi! ce mot a de l'écho, on se le répète, il vole de bouche en bouche et attire de nouvelles pratiques à l'établissement, qui du reste est breveté dans les règles voulues, et autorisé par la préfecture de police.

A la fin de la semaine, point de réponse.

Les temps sont durs; tout le monde est pourvu.

Attendons huit jours.

Huit jours après, rien de nouveau.

Attendons encore huit jours.

Au bout des nouveaux huit jours, encore rien de nouveau.

Un mois, deux mois se passent, toujours même réponse.

Le client s'impatiente, il crie, il tempête, il prend M. Robillard au collet, et exige le remboursement de ses avances.

Alors notre homme file doux, et donne l'adresse d'un compère.

Les compères jouent un grand rôle dans les opérations du placeur, et servent à écouler les demandes de ses clients. Chaque compère fait sa note d'avance. L'un consomme par semaine deux cuisinières et trois hommes de peine; l'autre, deux commis et une femme de chambre; celui-ci, une bonne et un cocher; celui-là, un tout petit groom, et ainsi des autres.

Arrivé chez le compère, le domestique est choyé, fêté, caressé, cajolé; on lui fait même entrevoir dans le lointain une augmentation de gages, de belles étrennes, en récompense de son zèle. Ravi, transporté, le *paria* s'empresse d'aller remercier le placeur, ou en termes plus exacts, d'aller acquitter le restant des droits de placement.

A son retour tout est changé : le maître devient insupportable, il ne trouve rien à son gré, l'appartement est sale, le rôti est brûlé; il se met en colère à tout propos, il fait des scènes à tout moment, il distribue même quelques bons horions, lorsque des moyens moins persuasifs ne parviennent pas à lasser la patience du domestique. Le lendemain, le tonnerre gronde de plus belle; le pauvre hère, n'y tenant plus, demande son congé et ses gages. On lui donne congé, mais on retient les gages pour quelques assiettes qu'il n'a pas brisées, et une nouvelle victime succède à la première.

Ce manége dure toute l'année.

Le droit d'inscription coûte un franc cinquante centimes par personne, la prime de placement est de cinq pour cent sur les gages annuels. Ceci est de l'histoire. Le métier n'est pas mal lucratif, comme vous voyez.

Le placeur fait ordinairement une bonne fin. Sur ses vieux jours il devient honnête homme, paye ses contributions exactement, va à l'église tous les dimanches, devient marguillier de sa paroisse et ne choisit pas ses domestiques chez ses confrères.

Autre variété de l'espèce agent d'affaires. — Plus d'une fois, dans la quatrième page d'un journal, vous avez sans doute avisé une annonce de quatre ou cinq lignes, qui avait tout l'air de se cacher honteuse sous la couverture d'un roman nouveau, ou derrière les serrures incrochetables de M. Hurel, une annonce conçue à peu près en ces termes : « DAMES ET DEMOISELLES RICHEMENT DOTÉES A MARIER. On tient moins à la fortune qu'à une bonne éducation. S'adresser à madame Saint-Phal, rue..., n°... (affranchir); » ou bien encore celle-ci d'un genre beaucoup plus explicite :

« Une veuve de trente ans, d'un caractère doux et tranquille, d'un extérieur fort agréable, voudrait un mari à peu près de son âge, qui consentît à vivre en province. Un état honorable, quoique peu rétribué, une position dans le monde, lui feraient oublier le manque de fortune dans la personne qui s'unirait à elle. Madame M... possède un revenu net de VINGT MILLE LIVRES DE RENTE. »

Il n'est pas de célibataire dont le cœur ne batte à la lecture d'un pareil avis. Vingt bonnes belles mille livres de rente sont en effet bien tentantes, et je connais un brave garçon qui se contenterait volontiers de moitié. A Paris, personne n'ignore qu'une femme qui se respecte un tant soit peu ne se fait pas annoncer dans un journal côte à côte d'un mobilier à vendre, entre un changement de domicile et une clientèle d'huissier à céder. Aussi madame Saint-Phal y recrute-t-elle fort peu de dupes; mais en province, c'est bien différent, on croit à l'existence de vingt mille livres fantastiques. Je sais un provincial qui se laissa prendre à cette amorce, il y aura tantôt deux ans de cela. Voici cette anecdote; sans m'être personnelle, elle me touche d'assez près pour que je puisse en garantir l'authenticité jusque dans les moindres détails.

Si vous avez le malheur d'être né dans une petite ville, vous devez être tout comme moi le tributaire, le correspondant obligé de tous les fâcheux de l'endroit, et même parfois de la banlieue. Paraît-il un livre, une romance, monsieur un tel veut le livre pour lui, et la romance pour mademoiselle Aglaé, sa fille. Une élégante vient-elle à se marier, vite on vous charge d'expédier la corbeille de noces. Vous voilà donc obligé de dire adieu à vos occupations favorites, à vos amitiés les plus chères : il faut courir du matin au soir chez les lingères, les modistes, les fleuristes, que sais-je encore! On use de vous sans pitié, on vous dérange sans cesse; puis, un beau matin, au moment où vous vous y attendez le moins, il vous arrive une boîte de mirabelles de Metz, un panier de figues de Marseille, une caisse de prunaux de Tours. — Votre portier n'oublie pas de prélever la contribution d'usage. — L'on se croit dès lors quitte envers vous, et c'est à recommencer de plus belle.

Or donc, un beau matin, il me vint de L..., par les messageries royales, non pas un panier de muscat rosé, mais bien M. Jérôme Bréval. Trente cinq ans, une horrible figure, point d'esprit, beaucoup de suffisance : voilà le portrait de mon homme. M. Jérôme était grand amateur du *Constitutionnel*, il en faisait ses délices, sa confiance en lui était sans bornes; à Paris il eut sa première visite, et par malheur l'annonce de madame de Saint-Phal s'y trouvait. Bréval tomba presque en syncope.

« Parbleu! fit-il ivre de joie, un bon caractère, une jolie figure, et vingt mille francs de rente par-dessus le marché; mais c'est précisément ce qui me convient. Je me marie, je retourne à L..., j'achète le château du cidevant seigneur, je me fais nommer maire, je... »

Sans prendre conseil de personne, notre provincial courut au numéro indiqué. C'était au quatrième, dans une assez pauvre maison; l'écriteau disait : Entrez sans frapper : il entra. D'un coup d'œil, madame de Saint-Phal reconnut à qui elle avait affaire; l'annonce fut commentée, discutée, brodée, embellie, et l'on prit rendez-vous pour le lendemain; l'entrevue devait avoir lieu.

Madame de Saint-Phal, qui sait les convenances, organisera une petite soirée, mais sans façon, sans extra, comme en famille (Jérôme en payera les frais).

Le jour suivant, à huit heures précises du soir, M. Bréval se fit ganter, cirer, pommader, musquer; il n'avait jamais tant donné de soins à sa toilette. Tout content de lui-même et le cœur plein d'espoir, il prit sa course vers la moderne Lucine. On l'attendait. Ainsi que l'avait promis madame de Saint-Phal, c'était une petite soirée, une toute petite soirée, quatre invités seulement. M. et madame Frillet, deux voisins, deux amis de la maison, madame Blondel, la jeune veuve, et M. le chevalier de Fondricourt, son oncle. Le salon de réception n'était pas des plus splendides. Deux fauteuils éclopés, une bergère défraîchie, une moitié de canapé; sur la cheminée quatre chandelles qui avaient l'audace de se faire appeler bougies diaphanes, sur les murs quelques gravures plus que galantes, tel était à peu près l'ameublement. On parla de choses indifférentes, du froid, du chaud, de la pluie, du beau temps; mon Jérôme ne disait rien, absorbé qu'il était dans la contemplation de la dulcinée qui, sans être régulièrement belle, pouvait pourtant plaire encore, surtout à un homme de L.... Quoique veuve d'un colonel de cavalerie légère (mort à Waterloo), madame Blondel montrait une timidité d'enfant, et ne pouvait se défendre d'un certain coloris qui, artificiel ou naturel, n'en faisait que mieux ressortir la blancheur veloutée de sa peau. Jérôme était médusé.

M. Frillet, Adonis d'au moins soixante ans, goutteux, infirme, cacochyme, racontait, entre deux quintes de toux, les prouesses de sa jeunesse. L'année précédente, madame de Saint-Phal l'avait marié à une jeune et belle femme qui le ruinait, qui faisait pis encore, ce bon vieux ne se doutait de rien; au fond, c'était un excellent homme. Quant à l'oncle, le chevalier de Fondricourt, il ne vous est pas inconnu; vous l'avez rencontré plus d'une fois, ce matin, peut-être, sur le boulevard Montmartre. Le chevalier de Fondricourt sait filer une carte, piper un dé et faire sauter la coupe. Un épais collier de cheveux roux court autour de sa figure, où la ruse et l'audace semblent loger à demeure. Ajoutez à cela le costume de rigueur : habit noir râpé jusqu'à la corde, pantalon crotté à mi-jambe, sollicité, mais en vain, par deux larges sous-pieds qui luttent d'adresse pour le maintenir à une hauteur convenable. Dandy d'estaminet, papillon de taverne, fumant le cigare à un sou, empestant l'huile antique : voilà tout son portrait.

Ce personnage essaya quelques mots de compliment; mais, ne brillant pas du côté de l'élocution, il conclut *ex abrupto* à une partie d'écarté. On se rangea autour de la table; madame de Saint-Phal et l'oncle d'un côté, Jérôme et madame Blondel de l'autre; les deux cavaliers battirent les cartes. Jérôme gagna les trois ou quatre premières parties, puis tout à coup la chance tourna, il perdit, perdit de nouveau, perdit encore; il perdit tout ce qu'il avait sur lui, argent et bijoux; mais cela n'était rien en comparaison des vingt mille livres de la future.

Il se faisait tard, la pendule aurait dû sonner minuit — mais il n'y avait pas de pendule; — les Frillet, mari et femme, venaient de quitter le salon, l'oncle jasait dans un coin avec madame de Saint-Phal, notre Jérôme en profite et tombe à deux genoux devant la jeune veuve. Que se passa-t-il dans ce tendre colloque, je ne l'ai jamais su; mais ce qu'on m'a assuré depuis, c'est que l'habitant de L..., baisait fort amoureusement une jolie petite main, bien blanche, bien fine, bien potelée, que madame Blondel ne songeait pas à lui retirer. Après cet exploit, il prit congé. Toute la nuit, il rêve chevaux, voitures, laquais, châteaux : ce furent châteaux en Espagne. Je le vis sortir de bon matin, madame de Saint-Phal devait l'attendre pour acheter la corbeille de mariage et fixer définitivement le jour des épousailles. Mais voici la catastrophe. Jérôme monte et sonne, on ne répond pas; il appelle, on ne vient pas; il cogne, on n'ouvre pas davantage; il se démène en furieux, remplit l'escalier de ses cris, même silence. Il se met en devoir de briser la porte; attiré par ce vacarme infernal, le portier accourt tout effaré : « Madame de Saint-Phal? lui crie le futur déconfit. — Partie en voyage depuis ce matin cinq heures, » répond le tireur de cordon.

Quelques jours après, Jérôme Bréval regagnait tristement sa province, où la nouvelle de sa mésaventure l'avait devancé. En traversant la rue Saint-Honoré, à huit heures du soir, pour se rendre aux messageries Laffitte, il crut reconnaître sous l'auvent d'une maison suspecte la jolie madame Blondel : c'était bien elle.

Madame Blondel faisait plusieurs métiers.

Et maintenant, comme à tout il faut une moralité, voici celle de mon article : cherchez une femme hors des bureaux de mariage, ne prenez pas vos domestiques chez les placeurs, ne confiez pas vos affaires aux agents d'affaires, vous ferez de bonnes affaires.

LA RELIGIEUSE

PAR

MADAME MARIA D'ANSPACH

Là où plusieurs seront assemblés en mon nom,
je serai au milieu d'eux.

(Evangile.)

Le titre n'est point un anachronisme, comme on serait tenté de le croire; et pour détruire, dès le début, toutes préventions fâcheuses, il suffira d'un chiffre. Plus de *trois mille* communautés religieuses de femmes existent encore aujourd'hui. Sans doute le type primitif a été profondément altéré, mais il n'a point péri. Voici, à cet égard, toute la différence entre le passé et le présent. La loi de 1790, en proclamant la liberté de l'engagement, a substitué la vocation à la violence, l'édification au scandale. Le couvent a des saintes, mais il n'a plus de martyres! La poésie, qui s'en était emparée comme d'une chose imposante et mystérieuse, a perdu peut-être à ce changement. La grille impénétrable est tombée, l'infranchissable enceinte s'est ouverte aux regards curieux, et l'imagination étonnée y a vainement cherché ce troupeau de victimes et ces austérités barbares dont le théâtre avait longtemps tiré ses combinaisons les plus dramatiques, le roman, ses scènes les plus émouvantes. Ces abus, s'ils ont jamais existé, ne constituaient qu'une exception, et ne sont plus qu'un fait historique déjà loin de nous. Le couvent a été rendu à sa vénérable destination : c'est un asile volontaire ouvert à toutes les vertus comme à tous les repentirs.

Il faut cependant relever ici une erreur accréditée dans le monde : il est bien vrai que les vœux n'ont plus de valeur aux yeux de la société, mais ils n'en sont pas moins inviolables. Dans le véritable esprit de la religion, les promesses faites volontairement à Dieu ne cessent pas d'être obligatoires pour être dépourvues des formalités humaines. C'est à la religion, et non aux hommes, qu'a été délégué le pouvoir de *lier* et de *délier*. Ceux qui contractent avec Dieu, par un serment qui s'inscrit dans le ciel, ne sont pas moins tenus de leur parole que ceux qui se lient envers le monde : la Foi le leur apprend, leur conscience le leur crie, et quand ils se parjurent, la Charité ordonne de prier pour eux. Mais ces exemples sont rares en comparaison de ces prétendus serments faits aux hommes, enregistrés, sanctionnés, enveloppés de tant de précautions et de garanties, et si souvent violés! La providence, plus sage que les lois humaines, s'est assurée contre la mobilité de l'esprit et les faiblesses de la volonté par les douceurs attachées à la vie religieuse : il semble, en effet, qu'il y ait dans la pratique ordinaire des vertus ignorées je ne sais quel mélange de voluptés extérieures qui changent la nature des sensations et des idées.

On a demandé souvent, et l'on demande encore chaque jour, dans un esprit de scepticisme religieux qui n'a pas même pour lui l'autorité du chef de la secte philosophique du siècle dernier, *si la vie monastique est conforme au vœu de la nature et de la société.*

Pour le passé, personne ne niera que les couvents ne fussent la conséquence naturelle de l'état des mœurs et de la législation. Quand une loi injuste établissait pour l'aîné de la famille une sorte de partage du lion, confisquant à son profit tout un héritage de fortune, de titres et d'honneurs, que restait-il aux frères et aux sœurs ainsi dépouillés, sinon l'épée ou la robe pour ceux-là, et le voile pour celles-ci? A ces existences brisées, à ces femmes dont le monde ne voulait plus, le cloître ouvrait ses portes, prison triste et froide où elles s'ensevelissaient à jamais, non pour se repentir, mais pour regretter; non pour prier, mais pour maudire.

Pour le présent, la question se résout encore par l'affirmative. Oui, même aujourd'hui, aujourd'hui plus que jamais, les couvents sont une nécessité individuelle et sociale.

En thèse générale, les besoins des sociétés sont, comme ceux des individus, de deux espèces, et l'organisation d'un peuple n'est complète qu'autant qu'elle représente ses besoins physiques et moraux. Or, s'il est vrai que la foi et la prière soient un instinct de notre nature, la religion étant aussi la base de toute société, il s'ensuit que les établissements religieux sont une double nécessité. Aussi, à toutes les époques, depuis la naissance du christianisme, la terre a-t-elle été couverte de ces retraites pieuses d'où sont sortis, pour le monde, tant et de si illustres exemples! On a parlé d'ambition, d'oisiveté! — Assurément, c'étaient de sublimes ambitieux que ces pauvres reclus et ces saintes femmes qui demandaient au jeûne, à la contemplation, aux travaux les plus rudes, la science de la vie et les moyens de conquérir une place dans le ciel.

Pour ce qui est de l'oisiveté, demandez aux détracteurs eux-mêmes à qui est due, en Europe, la renaissance des lettres.

Tous les hommes ne sont pas appelés à vivre de la vie commune, à participer également au mouvement et à l'activité générale. Il est des organisations exceptionnelles, chez qui tout se concentre, où l'âme et la pensée absorbent les facultés physiques. A celles-là la méditation et le silence sont aussi nécessaires que l'air qu'elles respirent. Ceci est vrai, surtout pour les femmes, que la nature semble, en général, avoir disposées exprès pour la vie intérieure. Un grand nombre d'entre elles vivent dans une atmosphère en quelque sorte purement morale. Créées évidemment pour sentir, leur existence est toute passive. Leur influence sur la société n'est pas le résultat d'une action immédiate et personnelle, mais d'une réaction. Le monde en fait des automates, la vie religieuse les élève, les régénère, et les fait ressembler à ces femmes fortes dont parle l'Écriture.

Il faut le couvent à ces cœurs usés, flétris, à ces femmes mondaines qui rejettent avec dégoût une vie dont les fruits n'ont plus de saveurs pour leurs lèvres desséchées. Reines découronnées et méconnues, elles recherchent la solitude et l'oubli, comme autrefois elles recherchaient la multitude et ses hommages.

Il faut le couvent à la jeune fille sans appui que le vice ou la misère convoite, qui n'est ni femme forte ni jeune fille ambitieuse. Là elle trouve une famille qui l'aime, un toit qui l'abrite. Religieuse, sans vocation peut-être, mais sans contrainte, elle goûte dans cette existence à huis clos des douceurs qu'elle ne soupçonnait pas.

Aux intelligences précoces, qu'un don fatal du ciel initie par avance à la connaissance de toutes choses, qui deviennent le monde et le repoussent;

Aux imaginations ardentes qu'emporte un insatiable désir au delà des limites de l'humanité;

Aux âmes d'élite, pour qui la prière est une poésie sacrée, qui s'élèvent, par leurs transports ascétiques, au-dessus des régions ordinaires, où la religion se montre simple, douce, résignée, calme et forte dans l'amour de Dieu et du prochain : à ces pieux fanatiques il faut l'imposante majesté de la solitude et l'éternelle perspective du ciel;

A celles que le remords ou le malheur poursuit... là on fait pénitence, là le sort est impuissant à frapper;

Aux victimes d'une douleur pour laquelle le monde n'a pas de remède... enveloppées de leur tristesses, comme d'autres s'entourent de parfums et de plaisirs, elles trouvent de poignantes voluptés dans leurs regrets, et Dieu rend moins amers les pleurs qu'elles répandent dans son sein;

Aux infortunées qui cherchent dans le désespoir un refuge contre leur propre faiblesse... entre la vie et le suicide, il y a le couvent.

Oui, aux femmes qui ont trop aimé, comme à celles dont le cœur est sans chaleur; aux pécheresses, comme aux converties, à toutes les fautes, à toutes les faiblesses, à tout ce qui souffre et qui croit, dans tous les âges et dans toutes les circonstances de la vie humaine, le couvent apparaît, avec la foi qui console, et Dieu qui parle dans la solitude!

Quoique placés sur l'extrême limite du monde, les monastères ont subi plus ou moins l'influence des mœurs de chaque époque. La sévérité de l'ancienne discipline a fléchi peu à peu sous l'action doublement désastreuse des guerres civiles et surtout des guerres de religion. Le goût du luxe, favorisé par la richesse presque royale de certaines abbayes, ouvrit la porte à tous les abus. Il est loin de nous, ce temps de dévotion ardente où la religieuse s'exerçait à tourmenter son corps; mais ils sont passés aussi ces jours de scandaleuse mémoire, où l'esprit du monde avait envahi les derniers asiles de la piété. Aujourd'hui, la religieuse est placée dans les véritables conditions de son origine et de sa fin; seule elle a compris qu'en deçà d'un zèle outré, et tout en se conformant aux exigences d'une société sans croyance, il y avait quelque chose de grand à faire en associant le culte de l'humanité aux pratiques de la dévotion et aux aspirations solitaires de la prière.

Les siècles ont pu changer la physionomie générale de la religieuse; mais son caractère est ressorti plus simple, plus admirable et plus touchant, sous les formes et les coutumes nouvelles.

Quand on se rappelle ce que les religieuses ont eu à souffrir à une époque fatale, on ne peut s'empêcher d'admirer le courage de ces pauvres femmes luttant contre les persécutions, sans autres armes que l'humilité et la patience. Et récemment, quand la révolution gronda pour la seconde fois dans nos rues, étaient-ce des femmes ordinaires que celles qui allaient, au péril de leur vie, chercher dans les rangs de tous les partis des blessés à penser, des mourants à secourir, des cadavres à ensevelir? Mais, dites-vous, ce n'est pas une femme que celle qui peut ainsi trouver en elle-même la force d'aider les agonisants et regarder les morts sans pâlir.— Voyez pourtant! ses traits sont encore jeunes et ses membres délicats. — Son cœur est de marbre. — Malheureux! puissiez-vous n'apprendre jamais par quels sublimes efforts s'acquiert cette énergie que vous calomniez!

Dame de Saint-Michel.

Vous vous étonneriez de la quantité de larmes qu'elle a versées, comme de celles qu'elle a taries.

Une femme ordinaire laissera mourir le malheureux qui réclame des secours, parce que son corps est hideux à voir et couvert de plaies dont les miasmes contagieux s'exhalent de ses vêtements en guenilles. — Qu'il passe une religieuse, elle approchera sans hésiter, elle touchera ces plaies qui renferment peut-être un principe de mort; et si le malade a besoin d'un appui, elle lui donnera la main, s'il le faut, pour le conduire. — Et cependant cette femme a tous les instincts de son sexe : elle est d'une propreté extrême; un ordre tout féminin a présidé à l'arrangement de sa cellule, et ses vêtements sont d'une netteté irréprochable. Elle aime les fleurs, dont les parfums font naître les douces pensées; *elle a des nerfs*, peut-être; elle est femme, enfin, avec toutes les faiblesses puériles des autres : il ne faudrait point parier que cette héroïne ne sera pas effrayée à la vue d'un rat ou d'une araignée; seulement elle n'est pas superstitieuse, parce qu'elle est sincèrement pieuse.

La religieuse par vocation est plus qu'une femme, car sa mission est divine. Il est beau, il est saint, ce caractère de la vierge chrétienne destinée à rappeler par sa pureté l'état primitif des anges sur la terre. La candeur de sa délicieuse figure, la suavité de ses formes à demi perdues dans la chaste ampleur de ses vêtements, la grâce mystique de ses mouvements, où règne cet abandon de l'innocence qui ravit et qui impose à la fois, toute cette pudeur divine enfin, la première et la plus ravissante parure de la femme, voilà les charmes de la religieuse et ses mérites personnels devant Dieu.

Le *noviciat* est la première phase de la vie religieuse. C'est le temps d'épreuves. Le monde, avec ses séductions, son luxe et ses plaisirs, est là encore sur le seuil du couvent pour disputer à la retraite la blanche colombe. C'est en vain. Dieu protége les faibles; et l'humble fille s'avance d'un pas ferme et modeste dans les voies du ciel.

L'épreuve dure plus ou moins longtemps, suivant la ferveur de la *postulante*. Les prières, les jeûnes, les exercices pieux, la vigilance sur soi-même, et surtout la foi, la foi ardente qui soutient et qui éclaire, ont fait justice des dernières révoltes de l'esprit et des sens. C'en est fait : l'heure du triomphe, c'est-à-dire du sacrifice solennel, a sonné à la cloche du monastère. Dès l'aube du jour, la sainte demeure a été ornée comme pour un jour de fête, *car la fiancée du Seigneur va paraître*. Tout est prêt : les cierges brûlent, l'encens fume, le prêtre monte à l'autel. La néophyte, couverte d'habits mondains, s'avance, escortée et soutenue par son père et sa mère, ou ceux qui sont appelés à les représenter. Le prêtre se tourne alors vers la postulante agenouillée, et, après les questions marquées pour la cérémonie, il lui adresse une courte et touchante allocution. Il dit les joies intimes, les bénédictions et les grâces attachées à la vie du cloître; il en signale les écueils et les obstacles, il ne dissimule ni n'ajoute rien; il avertit, il exhorte, il éclaire et il prie tour à tour... puis il invoque le ciel. La mère des novices présente sur un plateau d'argent des ciseaux et un voile. La jeune fille se prosterne, et abandonne une partie de l'élégante chevelure qui faisait son orgueil. Les parures inutiles, les vêtements mondains disparaissent et laissent à découvert la robe austère qui ne doit plus quitter la religieuse. On étend sur elle un linceul, et le prêtre récite l'office des morts... Levez-vous maintenant, chaste épouse de Jésus-Christ! allez soigner les malades, instruire les enfants, secourir les malheureux; allez, vous avez acquis pour toujours le droit de veiller au chevet des mourants, de prier, de souffrir pour tous les hommes! Jeune vierge, les austérités du cloître, les macérations de la pénitence, le jeûne, la méditation et la solitude vous attendent; allez, l'humanité vous réclame, et Dieu vous voit!

La novice vient de faire son premier pas dans la vie monastique, ses compagnes l'appelleront désormais *ma sœur*. Cependant elle n'a point encore rempli toutes les conditions de la règle. La prise d'habit termine le postulat. C'est une première initiation, une préparation à un acte plus imposant. La *profession* est le dernier et définitif engagement de la religieuse, qui prend dès lors le nom de *sœur professe*.

L'époque de la *prise d'habit* n'est point déterminée; elle est subordonnée aux dispositions de la postulante, autant qu'à la volonté de la supérieure. La profession ne peut avoir lieu que six mois après la prise d'habit.

Toutes les religieuses ne sont pas aptes à devenir *professes*. Celles-ci sont choisies parmi les postulantes les plus instruites, soit parce que dans les maisons enseignantes c'est à elles qu'est confiée l'instruction des enfants, soit parce que leurs occupations habituelles exigent plus d'intelligence.

On appelle *dames de chœur* les professes chargées de l'entretien du chœur : elles assistent le desservant dans les offices, dirigent les cérémonies et chantent les psaumes et les hymnes.

Le nom de *sœurs converses* est donné aux religieuses moins éclairées qui ne peuvent ni participer à l'éducation des enfants, ni partager les autres travaux des professes. Leurs fonctions sont purement manuelles, et se bornent aux soins matériels de la maison. Ce sont les *ménagères* de l'établissement... Bonnes et simples filles, elles accomplissent sans murmure leur pénible tâche de chaque jour, rappelant ainsi la destinée chrétienne et les deux premières vertus de la femme : la patience et la douceur. Toutefois, ce serait une erreur profonde et une grave injustice que de conclure de cette position des converses à aucune sorte d'infériorité. La religion ennoblit tout, et les œuvres d'humilité sont particulièrement agréables à Dieu.

L'association chrétienne repose entièrement sur le principe de l'égalité fraternelle. Au couvent, toutes les femmes sont *sœurs*. Mais, comme dans toute société il faut une direction, un principe actif, les religieuses ont reconnu la nécessité d'obéir à une impulsion, à une autorité unique. Or, quel guide plus sûr et quelle autorité plus douce pour des sœurs, que l'autorité maternelle? Les religieuses ont donc choisi parmi elles la plus digne, et elles l'ont nommée *abbesse*, c'est-à-dire *mère*. Depuis la suppression des bénéfices, le titre d'abbesse a été remplacé par un autre plus approprié au nouvel état de choses. Les abbesses ont disparu avec les abbayes; il n'y a plus, aux yeux de la loi, qu'une simple *supérieure* de communauté. Seules, les religieuses lui ont conservé le nom de mère. Qu'il y a loin, sous le rapport de l'autorité temporelle, de la directrice actuelle d'un monastère à ces fières possesseurs d'abbayes qui rivalisaient de grandeur et de richesse avec les puissances du siècle! Qu'est devenue l'orgueilleuse souveraine de tant de vastes domaines, qui marchait la crosse à la main, décidant en dernier ressort des biens et de la vie de ses vassaux, disputant la préséance aux princes de la terre, reine absolue de deux empires, armée d'un double pouvoir, abbesse et seigneur suzerain? Il serait aussi difficile de trouver aujourd'hui dans les communautés le moindre vestige de l'opulence des abbayes, que de reconnaître dans la directrice des sœurs de la Charité une descendante des abbesses de Chelles ou de Fontevrault. De combien d'ambitions ce titre n'était-il pas l'objet, et de combien d'abus ne fut-il pas la source? Si l'on en croit certains historiens, ce n'était souvent pour les femmes, comme pour les hommes, qu'un *bénéfice* qui n'emportait aucune obligation, pas même celle de la chasteté! Un grand nombre d'abbesses étaient mariées, et cette dignité servait de dot à celles qui ne l'étaient pas. La religion, moins en crédit sans doute depuis cette époque, mais mieux comprise, a mis fin à ces scandales. Aujourd'hui le titre très-peu ambitionné de supérieure est le résultat de l'élection, et l'autorité qu'il confère ne peut durer plus de trois ans. La supérieure redescend alors au rang de simple sœur, à moins que son nom ne sorte vainqueur d'une seconde épreuve, qui ne peut se renouveler au delà d'une troisième fois. Qui songerait, d'ailleurs, à briguer, autrement que dans un esprit de mortification et de dévouement, une fonction qui n'apporte, en compensation d'un pouvoir précaire, qu'une responsabilité immense et un surcroît de charges et de travaux? On a beaucoup parlé, à propos des communautés de femmes, de petites cabales, d'animosités secrètes et de rivalités mesquines. En général, on sait que le gouvernement des femmes n'en est point exempt. Mais on n'a pas fait attention que la vanité féminine, source de tant de misérables passions, éveillée naturellement dans le monde par la société des hommes, s'éteint d'elle-même dans le cloître, faute d'aliments.

La supérieure doit maintenir la paix et l'ordre dans la maison, écouter toutes les réclamations et faire droit à chacune, réformer les abus, prescrire et régler les cérémonies, admettre les postulantes et les novices, choisir les professes, administrer les rentes de l'établissement, veiller à l'entretien des jardins et bâtiments, et faire les acquisitions.

Les maisons des religieuses sont, en général, belles, commodes et spacieuses. Il y a de larges cours et une chapelle. Un jardin est enfermé dans l'enceinte, formée de hautes murailles. Chaque religieuse possède une cellule donnant indifféremment sur la cour ou sur les jardins, rarement sur la rue, et garnie de barreaux de fer et de rideaux fort épais. Là, point de meubles de luxe, l'indispensable et rien de plus, c'est-à-dire un Christ, un bénitier avec un rameau bénit, une chaise et une pe-

Dame de Saint-Thomas de Villeneuve.

tite table. Quelquefois, sur une planche clouée au mur, en forme de bibliothèque, sont rangés des livres de piété. Bossuet, Bourdaloue, Massillon, y représentent toute la littérature sacrée. Il va sans dire que ce luxe bibliographique n'appartient qu'aux professes les plus lettrées. Les cellules les plus fastueuses sont enrichies d'estampes modestes, dont les sujets ont été empruntés à l'Histoire sainte; quelques-unes même sont ornées d'une tête de mort. — Eloquente, mais inutile leçon d'humilité dans ces asiles où tout parle de pénitence et de mort! — C'est là que la religieuse médite, prie, ou repose après le travail de la journée.

Tous les jours, les religieuses entendent la messe à la chapelle de l'établissement ou bien à l'église la plus proche, et se présentent, au moins une fois par semaine, au tribunal de la pénitence. Bien qu'elles ne soient point forcées de prendre pour confesseur le directeur de la maison, il est rare qu'elles s'adressent à un autre ecclésiastique; car c'est presque toujours celui-là qui a reçu leur confession générale à la prise de l'habit monastique.

Chaque religieuse a son emploi spécial : les unes sont chargées des travaux à l'aiguille pour la maison, pour les pauvres, pour elles-mêmes; d'autres font des lectures pieuses pour former les novices; d'autres enfin sont vouées à l'enseignement.

Dans les pensionnats, la journée finie, souvent les sœurs montrent à leurs élèves la broderie, le feston, et mille autres petits ouvrages amusants et utiles. Plusieurs d'entre elles connaissent le dessin et font exécuter, sous leur direction, des fleurs en chenilles, en perles, en soie. Dans les classes d'enfants pauvres, les sœurs ne dédaignent pas de leur apprendre à tricoter. Quelquefois les postulantes sans dot travaillent pour le dehors.

La sœur *tourière* est préposée à la garde de la porte et répond aux visiteurs. C'est ordinairement une religieuse converse qui n'est plus jeune.

La sœur qui enseigne reçoit souvent les visites de ses anciennes élèves, qui ont grandi et ne l'ont point oubliée. Elles la consultent dans les circonstances graves de leur vie. Si elles sont mariées, il n'est pas rare de voir l'enfant venir occuper, sous la même directrice, la place qu'occupait sa mère.

Les plaisirs des religieuses sont nécessairement bornés; celles même qui ne sont pas cloîtrées sortent rarement. Les promenades dans le jardin, la culture des fleurs, le chant des cantiques, voilà leurs plaisirs et leurs concerts.

La religieuse n'a pas de passions, parce qu'elle n'a pas de désirs. Elle est entrée trop jeune dans le couvent pour que les mauvais penchants aient eu le temps de se développer dans le monde. Et comment naîtraient-ils dans le couvent, dont l'atmosphère étouffe ceux qui, par hasard, sont venus s'y ensevelir? Les passions naissent de la possibilité et de la volonté de les satisfaire, du désœuvrement ou de l'exemple qui échauffe l'imagination. La religieuse, toujours en garde contre son cœur, ne laisse pas aux mauvaises pensées le temps d'y germer et d'y prendre place. La religieuse ignore le monde qui l'ignore. Vivant, d'ailleurs, uniquement de la vie spirituelle, il lui importe peu que ses serments soient ratifiés par les hommes : elle tient à Dieu ce qu'elle n'a promis qu'à Dieu. On pourrait s'étonner d'une telle force de volonté, en considérant la faiblesse physique et la frivolité naturelle des femmes; mais il faut remarquer que le couvent est tout aussi bien un soutien qu'une sauvegarde.

Il faut le dire cependant, quoique sans passions, les religieuses sont aussi filles d'Eve, et la perfection n'est pas toujours leur partage. Si les vices du monde sont inconnus au couvent, les petits défauts y varient à l'infini. La vertu a aussi son orgueil et sa vanité. On ne veut pas valoir moins qu'une autre; on s'efforce de valoir davantage, sauf à rougir en recevant les félicitations qu'on aura recherchées. On évite le mal par crainte du blâme, pour ne pas s'humilier devant un confesseur sous un aveu pénible! Tout cela n'est pas la vertu peut-être, mais c'est l'inconvénient du bien.

Que n'a-t-on pas dit sur les rapports des religieuses avec leur directeur spirituel? Le monde en a ri, quand il n'a pas osé en médire. La poésie elle-même s'est égayée aux dépens de l'innocente et un peu naïve physionomie du *saint homme*, attaques aussi peu méritées d'une part que peu chrétiennes de l'autre. De ces prétendues délices de cette vie toute confite en oisiveté et en délicatesses de toutes sortes, il n'est resté d'incontestablement vrai à l'humble successeur du directeur de nones qu'un ministère pénible et une médiocrité laborieuse. Si la richesse des anciens couvents de femmes avait pénétré jusque dans la demeure de l'ecclésiastique chargé de diriger leurs consciences, on conçoit qu'elle a dû s'en retirer depuis longtemps. La munificence des religieuses se trouve aujourd'hui singulièrement restreinte par la pauvreté de la plupart des communautés, et leurs largesses ne s'exercent plus guère qu'au profit des véritables nécessiteux. Une aube brodée de leurs mains et dont elles n'ont fourni que le travail, et le plus souvent un objet de moindre valeur, tels sont les témoignages les plus brillants de leur reconnaissance et les marques de leur zèle pour le bien-être de celui qui s'est constitué leur guide et leur conseil. L'émulation au travail et l'ardeur pour la perfection sont les seules rivalités qui les animent sans les diviser.

Ainsi tombées, par le fait même du mouvement moral qui tendait à détruire les couvents, les causes des calomnies dont ils étaient l'objet, la méchanceté et la frivolité mondaines n'ont plus à s'exercer que sur elles-mêmes, dans l'impossibilité de se prendre aux personnes et aux choses de la religion. Comment s'attaquer, en effet, à ces femmes que nous voyons passer de loin en loin comme de pauvres parias admises seulement à supporter les charges d'une société au milieu de laquelle elles ont dressé de toutes parts leurs tentes hospitalières? Ce que les malheureux, qui seuls ont parmi les religieuses le droit de bourgeoisie, nous ont raconté de ces paisibles *caravansérails* de la charité chrétienne, a imposé du moins silence à ces esprits bornés, privés de la faculté de comprendre ou du courage de confesser. Si nous n'avons pas aujourd'hui pour la religieuse l'admiration qu'elle mérite et qu'elle ne recherche pas, nous ne lui contestons point, en revanche, le droit d'être dévouée jusqu'à l'abnégation et sublime impunément.

Tous les ans, à une époque fixée, les maisons principales qui ont des religieuses en province les rappellent. C'est le temps de la *retraite;* c'est aussi, dans les maisons enseignantes, le temps des vacances. La *retraite* dure ordinairement huit jours, pendant lesquels, toute occupation cessante, les religieuses se sanctifient par la prière, les exercices pieux, le jeûne, la méditation et les sermons qui leur sont faits. Alors ont lieu la nomination des abbesses, le renouvellement des promesses et les différentes cérémonies de l'initiation.

Des premiers instituts sont sorties, comme mille ruisseaux d'une source commune, un grand nombre de maisons analogues, diversement dénommées, selon les temps et les pays. Le fond de l'institution est le même, et la règle n'a guère subi que de légères modifications : la différence la plus sensible et la plus réelle entre les communautés du même ordre consiste dans la richesse des unes, richesse provenant des dots des religieuses, des donations particulières ou des subventions fournies par le gouvernement. Cette uniformité de vie enlève à la physionomie des religieuses d'ordre différent tout caractère d'individualité. Il y a plusieurs milliers de communautés, il n'y a qu'un type pour toutes les religieuses.

Bien que, dans l'origine, la vie ascétique ait été le but de tous les instituts religieux, la civilisation leur a imposé de nouvelles conditions, et les cénobites ont compris la nécessité de se mettre en rapport avec le siècle par une réciprocité de bons offices. Presque tous les monastères ont joint l'enseignement et les œuvres de charité à leurs constitutions particulières.

Les communautés religieuses des femmes sont aujourd'hui de trois espèces, *enseignantes*, *hospitalières* et *contemplatives*.

Les *sœurs grises*, ou *servantes des pauvres*, instituées par saint Vincent de Paul, en 1633, appartiennent à la fois aux deux premières espèces : elles prennent soin des orphelins, des enfants pauvres, et se vouent au service des malades et des indigents : double et sainte mission digne du génie de l'apôtre de la charité.

Avez-vous quelquefois rencontré dans Paris une longue file de jeunes filles de tout âge, vêtues uniformément d'une robe bleue, d'un simple bonnet de toile blanche, cheminant deux à deux sous la conduite d'une ou plusieurs religieuses? A voir l'air modeste, la tenue décente, le respect et la soumission des unes, l'infatigable sollicitude des autres, vous diriez des enfants sous la conduite de leurs mères. Ces enfants sont des orphelins, et ces femmes sont leurs mères selon la charité! Découvrez-vous, et saluez les filles de saint Vincent de Paul! Oui, saluez bien bas ces humbles et sublimes femmes que Dieu suscita pour servir d'anges gardiens aux enfants qui n'ont plus de mères, à ceux que leurs parents ont abandonnés, ou que la pauvreté a bannis du toit paternel? La Providence veille sur eux sous les traits d'une *sœur grise*. Oh! maintenant vous serez bénies entre tous les enfants des hommes, pauvres petites filles marquées par la naissance pour la misère ou l'infamie. Vous grandirez tout doucement sous l'aile de la charité, à l'abri du

froid, sans crainte de la faim et sans souci de l'avenir! Dieu et vos mères par adoption y pourvoiront. Votre esprit sera cultivé, votre âme façonnée à la vertu; on vous apprendra la sagesse par les exemples; on vous enseignera les choses qui suffisent aux besoins de la vie; on vous fera le chemin facile, et puis l'on vous dira : Allez! Mais si le monde vous est hostile, si la vie vous est amère, souvenez-vous qu'il y a ici un asile et du pain pour ceux qui veulent se sanctifier par le dévouement et les bonnes œuvres.

Religieuse de Saint-Vincent de Paul (sœur grise).

Ainsi disent et font les saintes femmes. Plus d'une est jeune encore cependant; mais la méditation et la prière l'ont faite vieille pour la sagesse. D'autres ont blanchi dans la pratique des vertus les plus difficiles. Le zèle ardent des premières sera tempéré par l'indulgence éclairée des secondes, et chacune mettra ainsi au service du troupeau qui lui est confié ce que la nature lui aura départi de forces et de facultés utiles. Et tout cela se fera naturellement, sans efforts, sans autre pensée que celle du bien, sans autre ambition que celle du ciel.

C'est une chose merveilleuse et consolante à voir, que la patience et la douceur de ces admirables institutrices à qui de petites filles, leurs élèves, disent simplement *ma sœur*. Ce sont leurs sœurs, en effet, et presque leurs compagnes; car elles partagent quelquefois leurs jeux, et s'associent volontiers à tous leurs plaisirs pour les diriger. Deux fois par jour, après l'enseignement religieux, les leçons ordinaires de la science mise à la portée de tous les âges et de toutes les intelligences, et le travail accoutumé de l'aiguille, les bonnes sœurs s'efforcent de redevenir enfants pour la plus grande joie de leurs élèves; comme pour mettre en pratique cette belle parole de leur divin Maître : *Laissez venir à moi ces petits enfants*. L'oisiveté, cette mauvaise conseillère de l'enfance, ne hante point la maison des sœurs. On s'y lève de bonne heure pour avoir plus de temps à donner au travail, et la prière ouvre la journée : chaque action commencera et finira ainsi. Il est bon que l'homme s'habitue, dès son jeune âge, à mettre Dieu dans la confidence de toutes ses pensées et à intéresser le ciel à tout ce qu'il entreprend. Les sœurs donnent l'exemple. A peine la tourière a-t-elle fait retentir la cloche, qu'elles parcourent les dortoirs. Les lits sont placés sur deux lignes parallèles. La blancheur de ces modestes couchettes, l'extrême propreté qui reluit dans toute la salle, réjouissent la vue : au fond, sur un piédestal en bois peint, s'élève une figure grossière avec les habits et les traits d'une religieuse. Une aumônière est à ses pieds, ingénieuse et touchante fiction! On dirait l'ange de la charité veillant en silence sur le repos des enfants abandonnés. Il semble que les petites orphelines doivent dormir plus doucement sous la garde de cette image chérie. Les yeux se ferment en la regardant, et, le matin, quand elles l'aperçoivent de nouveau dans la demi-obscurité du réveil, elles se demandent en hésitant si ce n'est point une vision céleste ou la continuation du rêve qui les a bercées. Mais une protection plus active et plus immédiate a gardé leur sommeil. Les bonnes sœurs, en personne, sont venues tour à tour, pendant la nuit, parcourir le dortoir. Les plus froides nuits de l'hiver n'interrompent point cette ronde pieuse. Les orphelins ont seuls ici le droit de dormir en paix jusqu'au lendemain.

Mais le moment est arrivé; les sœurs circulent autour des lits, stimulant les moins actives, aidant les plus jeunes. On s'agenouille, on remercie le Seigneur, et l'on se rend dans la salle de travail. La lecture, l'écriture, les éléments des sciences usuelles, les ouvrages des mains, les repas, les récréations et les exercices de piété remplissent la journée.

Quelques établissements sont consacrés à l'éducation des enfants des deux sexes. L'instruction et les soins sont variés, dans ce cas, et distribués avec une remarquable intelligence. Les religieuses auxquelles est dévolue l'éducation des petits garçons ont une tâche un peu plus difficile à remplir. Ce sont ordinairement les plus expérimentées et les plus sévères, sévérité parfois un peu grotesque. On sourit involontairement en voyant les bonnes et douces créatures s'efforcer de déployer vis-à-vis de leurs élèves une fermeté virile, et s'ingénier à inventer, pour soumettre des bambins récalcitrants, des châtiments qu'elles croient dignes d'un homme. Le classique *bonnet d'âne* signale les ignorants, la *langue rouge* fait justice des menteurs; l'orgueilleux est condamné à *baiser la terre;* un écriteau sur le dos indique les fautes des grands coupables. Il faut le dire, ces exemples sont rares, et la justice des sœurs penche évidemment pour la clémence. Les exhortations, les remontrances, les encouragements et les récompenses sont beaucoup plus fréquents que les punitions. Les filles de Saint-Vincent de Paul se souviennent que leur institution est basée sur la charité, et leur gouvernement semble avoir pour maxime et pour devise : pardon et douceur. Une image, un livre pieux, et, quelquefois, un ruban qui suspend une petite croix, telles sont les marques distinctives du mérite ou de la sagesse, emblèmes plus significatifs et bien moins puérils que les hochets dont les hommes décorent toutes ces choses incertaines et futiles qu'ils appellent le talent ou la gloire.

A douze ou treize ans, les jeunes garçons ont appris un état. Ils quittent alors la maison pour toujours. Les jeunes filles n'en sortent qu'à dix-huit ans. Quelques-unes restent dans la communauté ou y reviennent plus tard pour prendre l'habit de religieuse.

Souvent la charité vient chercher, parmi les orphelins des deux sexes, un enfant pour l'adopter ou lui procurer le bienfait d'une éducation libérale. L'épouse stérile, le

Dame Carmélite.

vieillard sans famille, l'artisan qui manque de bras pour le seconder, viennent demander à l'hospice un enfant à chérir, une fille à doter, un jeune homme à enrichir. Souvent aussi la gentillesse de l'enfant, autant que les bons rapports des religieuses, plaide en sa faveur et décide votre choix. Alors, après les informations les plus minutieuses et les renseignements les plus exacts sur vous-même, si vous êtes reconnu pour un homme éminemment moral, animé des plus louables sentiments à l'égard de votre futur pupille et capable de pourvoir à tous ses besoins, les bonnes sœurs se décideront peut-être à vous abandonner, en pleurant à la fois de joie et de regret, cet enfant qu'elles s'étaient habituées à aimer.

Quelques maisons sont consacrées spécialement à l'éducation des enfants des pauvres ouvriers ou des familles nécessiteuses : celles-là ne comportent que des *externes*. D'autres, afin de pourvoir aux besoins de l'établissement, ont fondé un pensionnat. Si l'enseignement y est différent, on peut affirmer que les soins n'y sont pas donnés avec plus de dévouement : c'est toujours l'esprit de saint Vincent de Paul qui anime les religieuses et vivifie leurs œuvres.

Tels sont, en général, dans les communautés enseignantes, la vie et le caractère de la religieuse.

D'autres soins la réclament dans les communautés dites *hospitalières*. Les pauvres, les malades, toutes les infortunes, toutes les infirmités, toutes les misères, la convient tour à tour. Le nom de *sœur de charité* appartient spécialement aux religieuses des hôpitaux. Leurs mœurs, leurs occupations, leur genre de vie diffèrent entièrement de celui des autres religieuses. Leur but est plus restreint; elles ne reconnaissent que les malades pourvus de bons certificats, et n'exercent la charité qu'à bon escient, sur le *visa* et avec l'autorisation de M. le maire et du comité de bienfaisance. Leur dévouement ne franchit pas les murs de l'hospice; celui des communautés dont nous parlons embrasse l'humanité tout entière, et s'exerce sans contrôle. La sœur de charité est un type à part dans la grande famille de saint Vincent de Paul.

Avez-vous jamais vu passer près de vous, par une sombre et froide soirée d'hiver, une de ces héroïnes chrétiennes communément appelées *servantes des pauvres?* N'est-ce pas qu'en apercevant seule, la nuit, dans une rue déserte, bravant l'intempérie de l'air et la rigueur

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

de la saison, cette femme qui glisse dans l'ombre, comme le *génie* de la bienfaisance, n'est-ce pas que vous avez senti votre cœur battre d'une sainte admiration, et qu'une larme est tombée de votre paupière? — *Unique* et silencieux hommage rendu à la plus belle des vertus, et le seul vraiment digne de la religieuse!

Sœur de Notre-Dame de bon secours.

Où va-t-elle cependant d'un pas si rapide, à l'heure où le riche fastueux ouvre à deux battants, à une multitude parfumée, ses salons éclatants de lumière et d'harmonie, à cette heure où les femmes se parent pour le monde, où le sage, resté chez lui, excite l'ardeur de son foyer qui flamboie? Quand l'hiver et la nuit convient tous les hommes au plaisir, où va la religieuse? Elle va, elle aussi, où le plaisir l'appelle... elle va porter du bois au foyer éteint d'une pauvre veuve, du pain à une famille affamée; elle va disputer à la tombe ce père agonisant, prodiguer des secours à l'infortunée qui enfante dans l'abandon et le dénûment, au malade qui se tord sur un lit de douleur. Elle parle du ciel au mourant, d'avénir et d'espérance à l'artiste ignoré. A toute heure du jour et de la nuit, dans les prisons, dans les mansardes, elle apparaît, providence vivante, médecin de l'âme et du corps, les bras chargés d'aumônes, et les lèvres de consolations. Plus d'une fois, appelée près du lit où l'impie expire en blasphémant; dans une prison, près d'un scélérat qui meurt en niant Dieu, parce que, pendant sa vie, il a nié la vertu, l'humble *servante des pauvres* a fait ce que n'avaient pu faire ni l'autorité du prêtre ni la justice implacable des hommes. La science de l'athée s'est inclinée devant la foi ardente d'une simple femme, et le scélérat a compris Dieu expliqué par une sainte. Que de miracles de ce genre se sont opérés! que de secrets enfermés dans le sein d'une religieuse! que de solennels aveux elle a reçus à l'heure suprême! Dieu seul pourra dire le nombre d'illustres infortunés, d'obscurs ambitieux, de génies persécutés, de talents avortés et de vertus sans nom qui se sont éteints entre ses bras!

Les communautés religieuses de femmes échappent, par leur multiplicité même, à une analyse particulière. Les traits saillants des plus importantes, tant à Paris qu'en province, doivent seuls trouver place dans ce tableau.

Les *sœurs de Notre-Dame de bon secours* ont été instituées spécialement pour secourir les malades et veiller au lit des mourants. C'est à elles aussi qu'est confiée la garde des morts avant leur inhumation. Les pauvres et les riches ont également droit à leur pieux et pénible ministère. Quand l'âme s'est envolée, que le médecin et le prêtre se sont retirés, c'est le tour des courageuses *sœurs de bon secours*. La nuit, lorsque la mort et la terreur planent sur la maison abandonnée, seules, immobiles, à la lueur douteuse du cierge bénit, ces sublimes gardiennes des trépassés veillent et prient près de la froide dépouille qui leur a été confiée. Qui pourrait dire ce qui se passe alors dans ces âmes chrétiennes? Qui sait si, pour prix de tant de courage, Dieu ne leur envoie pas quelque révélation du grand mystère de la vie? Qui sait quels miracles peuvent opérer leur foi et leur charité ardente, et si la justice éternelle n'est pas désarmée par leur intercession? Quelque chétive offrande, quelques pièces de monnaie, non pour elles-mêmes, mais pour la communauté, voilà leur récompense. La supérieure désigne celle qui sera chargée d'accomplir cette funèbre mission, et celle-là sera un sujet d'envie pour les autres. Leur vêtement, analogue à la nature de leurs fonctions, est noir, comme pour indiquer qu'elles portent incessamment le deuil de ceux qu'elle sont appelées à pleurer chaque jour.

Sœur de l'Enfance de Jésus et de Marie.

Les *sœurs de l'Enfance de Jésus et de Marie* ou *de sainte Chrétienne*, dont le principal établissement est à Metz, ont une triple mission. Elles y dirigent un hôpital, une école gratuite, et un pensionnat destiné spécialement aux jeunes personnes dont les familles peu fortunées désirent les faire profiter du bienfait d'une éducation libérale et chrétienne. Outre l'instruction ordinaire, les

élèves sont formées à l'économie domestique; elles apprennent les vertus et les talents de leur sexe. On y enseigne également les langues française et allemande, les deux idiomes usités dans le pays. Leur costume se compose d'une robe de drap noir, d'une pélerine de même couleur et de même étoffe, et d'un voile qui s'étend sur toute leur guimpe. Elles ont de plus une croix en argent; celle de la supérieure générale est en vermeil. Elle a pour inscription, d'un côté, ces paroles: *Les pauvres sont enseignés... La charité de Jésus-Christ est en nous.* De l'autre: *Heureux ceux qui sont miséricordieux... Venez, les bénis de mon père.* Sur l'anneau qui soutient la croix sont gravés ces mots: *Un seul corps et une seule âme.*

Les *sœurs de la Charité de Saint-Maurice* ont à Chartres leur maison principale. Elles se consacrent aux soins des malades et à l'éducation des petites filles. Elles s'engagent, par un vœu spécial, à aller s'établir dans les colonies dès qu'elles en seront requises par la supérieure. Il y en a à la Martinique, au Fort-Royal, à Saint-Pierre, à la Guadeloupe, à la Basse-Terre, à la Pointe-à-Pitre, à la Guyane française. Pélerines sans patrie, elles vont ainsi, errant à travers les mers, braver à la fois la mort, la contagion et les ennuis de l'exil.

Sœur de Saint-Joseph.

Les *sœurs de Saint-Joseph*, établies à Lyon, se consacrent au soulagement des prisonniers, dont elles partagent à cet effet la captivité. Elles préparent de leurs mains et portent elles-mêmes les aliments à ces malheureux. Elles ne les quittent pas, et, à les voir si empressées autour d'eux, on les prendrait véritablement pour les sœurs ou les mères des prisonniers. Même après l'expiration de leur peine, elles ne les perdent point de vue et les aident encore de leurs conseils et de leurs secours. Les femmes surtout sont l'objet de leur sollicitude. Elles ont ouvert pour elles une maison de refuge et des ateliers de travail. Cette maison, située à Montauban, a pris le nom de *Solitude de Sainte-Madeleine*. Les pénitentes y sont au nombre de cinquante. Leur principale occupation consiste à dévider de la soie. La communauté leur abandonne un cinquième de leur travail, et elles y jouissent d'une certaine liberté. Un grand nombre de femmes et de filles que leurs fautes avaient éloignées de leurs familles et de la société trouvent ainsi le moyen d'y rentrer honorablement.

Les *filles du Bon-Sauveur*, de Caen, embrassent toutes les bonnes œuvres à la fois: les sourds-muets, les aliénés des deux sexes reçoivent chez elles des soins particuliers. Elles forment aussi des maîtresses d'école pour les campagnes, et vont soigner les malades dans les épidémies.

La maison renferme encore un dispensaire où l'on donne les premiers secours aux blessés et aux malades qui se présentent.

Les *filles du Bon-Sauveur* ont enfin un pensionnat de jeunes personnes, une école gratuite, et une pension de dames, qui ont chacune leur appartement séparé.

Les *dames de Saint-Michel* sont une variété de l'ordre des Augustines, qui n'existe qu'à Paris. Cet établissement a un triple but: c'est à la fois une maison de répentir, un pensionnat de jeunes personnes, et un lieu de refuge pour les dames veuves et externes, qui y trouvent un logement et la table. Les différentes classes de personnes réunies à Saint-Michel n'ont aucune communication entre elles, ayant chacune leur réfectoire, leur cour et leur logement.

Les pénitentes s'y divisent en trois classes: 1° les femmes ou les filles amenées par ordre des tribunaux, ou à la réquisition des parents; 2° les jeunes personnes au-dessus de quinze ans qui se présentent volontairement; 3° les jeunes personnes au-dessous de quinze ans, dont le caractère et les mœurs doivent être réformés. Le règlement y est sévère et paternel en même temps; la variété des travaux et des occupations de la journée éloigne l'ennui et les inconvénients de l'oisiveté. Les exercices pieux, la prière, le chant des cantiques, les conversations édifiantes, les sages exhortations, et surtout les salutaires exemples des religieuses, épurent insensiblement l'âme des pénitentes, et les rappellent, par une douce habitude, à la pensée et à la pratique du bien. Il en est peu qui résistent à cette sage discipline, à cette constante et habile séduction de la vertu: beaucoup deviennent, après une courte épreuve, un sujet d'édification pour leur famille. Plusieurs, accoutumées au bonheur paisible de cette demeure, demandent avec instance la faveur de n'en plus sortir.

Le pensionnat est dirigé dans un esprit de simplicité et de modestie toute chrétienne, qui n'exclut pas la force et l'élévation de l'enseignement.

Le corps de logis consacré aux externes est merveilleusement approprié aux dames et aux demoiselles qui, n'ayant qu'une fortune médiocre, désirent vivre dans une liberté et une aisance honnêtes entre le monde et le cloître.

Annonciades célestes. — Jeanne, femme répudiée de Louis XII, se réfugia à Bourges, où elle fonda un couvent de l'*ordre de l'Annonciation de la sainte Vierge*, ou *des dix vertus de Notre-Dame*. Jeanne elle-même composa la règle de son institut, qui prescrivait beaucoup de jeûnes et d'austérités. Cette règle contient dix chapitres, dont le premier traite de la chasteté de Marie; le second, de sa prudence; le troisième, de son humilité; le quatrième, de sa foi; le cinquième, de sa dévotion; le sixième, de son obéissance; le septième, de sa pauvreté; le huitième, de sa patience; le neuvième, de sa piété; le

dixième, de sa douleur ou compassion. Jeanne donna à ses religieuses toutes les instructions nécessaires pour imiter la sainte Vierge dans ces dix vertus : en se consacrant par le vœu de chasteté, à son exemple; en gardant le silence à certains temps, pour imiter sa prudence; en se soumettant à la supérieure, qui doit porter le nom d'*ancelle* ou servante, pour imiter son humilité; en ne recevant point des novices suspectes, pour imiter sa foi.

Dame Annonciade céleste.

Les religieuses portaient un costume dont les différentes couleurs devaient rappeler sans cesse à leur mémoire la sainteté de leur état et de leurs obligations; il consistait en un voile noir, symbole de dévotion; un manteau blanc, emblème de pureté; un scapulaire rouge, en souvenir de la passion; un habit brun, signe de pénitence; un ruban bleu suspendait une médaille d'argent; une corde à dix nœuds leur rappelait les dix vertus de Marie, et les trois bouts de cette corde, la flagellation de Jésus-Christ. Enfin, la fondatrice fit donner un anneau à ses religieuses pour la profession, comme une marque de la fidélité qu'elles devaient garder à Jésus-Christ, leur époux. Les *dames Annonciades célestes* enseignent les enfants des classes indigentes.

Les *sœurs hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve*. Ces religieuses du tiers ordre de Saint-Augustin furent établies par saint Thomas de Villeneuve, en 1160. Leur but est de servir les pauvres malades et d'instruire la jeunesse. La cérémonie de leur profession offre une particularité remarquable : une pauvre femme les embrasse et leur met un anneau au doigt en leur disant : Souvenez-vous, ma chère sœur, que vous devenez la servante des pauvres. Elles reçoivent un secours annuel de six mille francs.

Les *dames bénédictines de l'Adoration perpétuelle du saint sacrement* font des vœux simples. La seconde qualification ajoutée à leur nom vient de ce que, dans chaque couvent, il y a toujours une religieuse en prière devant le saint sacrement, à toutes les heures du jour et de la nuit.

Dame Bénédictine de l'Adoration perpétuelle du saint sacrement.

Les *dames de Saint-Maur* ne font pas de vœux : de simples promesses leur en tiennent lieu. Leur noviciat dure deux ans. Elles se sont donné pour mission de former des institutrices pour les maisons religieuses et pour les campagnes. On n'exige point de dot des novices : il suffit qu'elles payent leur pension pendant deux ans, et fassent les frais de leur trousseau. Quelques-unes sont envoyées dans les colonies.

La nouvelle législation a réduit à dix-huit le nombre des maisons *contemplatives*. Nous n'en citerons qu'une seule, qui peut servir de type général : ce sont les carmélites de la réforme de sainte Thérèse, introduites d'Espagne en France en 1604.

La règle de cet ordre est d'une grande austérité; les sœurs sont toujours voilées; il leur est défendu de recevoir personne; le silence est de rigueur depuis complies, qu'elles disent après souper, jusqu'à primes du lendemain; elles chantent matines à minuit, se lèvent à cinq heures en été, à six en hiver, et font oraison pendant une heure. Les exercices de piété remplissent toute leur journée; elles jeûnent fréquemment. Le but de leur institution est la prière pour le roi et ceux qui gouvernent, pour les infidèles et les prisonniers. Leur lit est formé d'une paillasse de crin posée sur trois ais; elles portent le cilice; leur costume se compose d'une tunique de couleur *minime*, d'une guimpe recouverte d'un scapulaire de même couleur que la tunique, et d'un voile noir; au chœur, elles ont un manteau blanc.

Les *dames chanoinesses de Saint-Augustin*, appelées encore *zélatrices*, pratiquent aussi l'*adoration perpétuelle*. Ces dames enseignent les enfants pauvres et tiennent un pensionnat.

Les religieuses *augustines* remontent au cinquième siècle, du temps de saint Augustin, qui fut leur fondateur, leur prescrivit une règle et leur donna sa sœur pour supérieure. Les filles de son frère et de son oncle y étaient religieuses. Elles portent, pour marque distinctive, une ceinture de cuir, large d'un doigt, sous leurs habits séculiers.

Dame Augustine de la Récollection.

Il y a encore les *augustines* de la Récollection, dites *récollettes*, et celles du tiers ordre, où l'on reçoit les vierges et les veuves. La règle de saint Augustin, leur ayant défendu de rien posséder en propre, leur a fait également une loi du travail pour la communauté.

Les *dames carmélites* se distinguent surtout, comme religieuses cloîtrées, par une extrême sévérité de principes. La disposition de leur règle qui leur a fait une loi de la retraite absolue est, de leur part, l'objet d'une sollicitude et d'un respect quelquefois exagérés. Il y a quelque temps, la maison d'une de ces communautés eut besoin de quelques réparations urgentes, et l'entrée du couvent dut être ouverte aux ouvriers à qui elles seraient confiées. La circonstance était grave, et la question délicate. Les sœurs tinrent conseil. On n'avait ni le temps ni les moyens d'échapper au danger par la fuite; il y avait péril en la demeure, et la communauté était trop nombreuse pour trouver un asile momentané dans le couvent le moins éloigné. Force était donc de rester dans la place, et d'y vivre plusieurs jours en contact avec des hommes. On parlementa à travers la grille du parloir, et il fut convenu, d'un commun accord, après bien des pourparlers et des difficultés, que chaque ouvrier, avant d'être admis, s'attacherait au pied une sonnette. De cette manière, on éviterait les surprises, et les sœurs, toujours sûres d'être averties de l'approche de l'ennemi, ne seraient pas exposées à se trouver tout à coup face à face avec lui.

Ce grave événement dans la vie des paisibles religieuses, et la naïve proposition faite par l'une d'entre elles et adoptée à l'unanimité, rappellent, d'une manière assez heureuse, le fameux *conseil tenu par les rats*. Le résultat, cependant, fut différent, et le projet, modifié il est vrai dans son exécution, réussit parfaitement.

Cet exemple d'une précaution un peu puérile ne doit rien faire conclure contre l'esprit de haute piété qui anime les dames carmélites. Cette extrême vigilance sur soi-même est d'une grande sagesse. On ne saurait trop se prémunir contre les séductions du dehors, quand on a promis à Dieu de vivre entièrement détaché du monde. La véritable piété n'existe pas sans une parfaite humilité. Et n'est-ce pas déjà un danger réel que ce langage mondain que l'on a désappris dans le cloître, et qui peut causer bien des distractions, des retours funestes vers le passé, des regrets peut-être?

Les carmélites de l'ancienne observance avaient un monastère à Vannes, en Bretagne, fondé par Françoise d'Amboise, femme de Pierre II, duc de Bretagne. Cette princesse y mourut en odeur de sainteté, l'an 1485. Trois cents ans plus tard, une autre princesse de France, fille de Louis XV, prit le voile aux Carmélites de Saint-Denis. C'est dans cette même communauté que se retira madame de la Vallière.

Dame Carmélite.

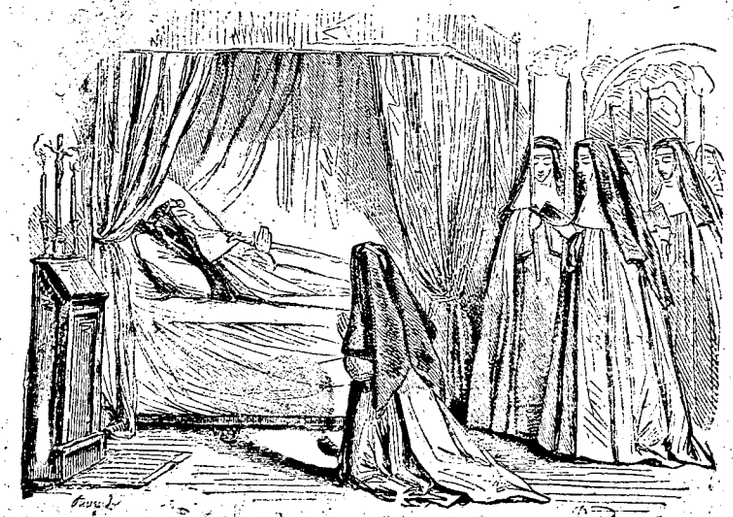
D'autres monastères de femmes ont vu d'aussi illustres pénitentes : la reine Blanche, Marguerite de Provence, Elisabeth de France, Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, appartenaient au tiers ordre des *Clarisses*.

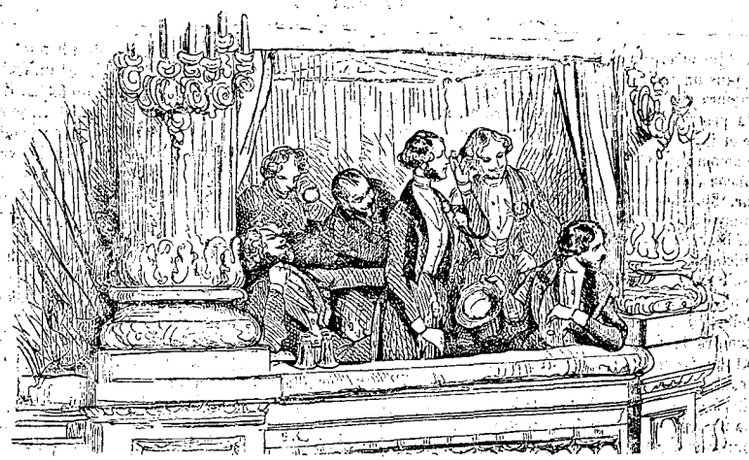
Madame de Maintenon est morte à Saint-Cyr. — Spectacle bien digne d'attention que celui de tant d'illustrations qui viennent aboutir au cloître comme à une fin commune : comme si tout ce qui fut éclatant par la naissance, par le scandale ou par la vertu, dût s'expier par la retraite. Ce sont là de grands exemples sans doute d'humilité et de résignation; mais ce qui est vraiment admirable, c'est le courage surhumain de ces jeunes femmes, qui n'ont rien à expier, qui sont restées pures dans la pauvreté, et qui viennent achever dans les mortifications de la pénitence une vie éprouvée déjà par

tant de combats et de sacrifices. A l'âge où elle commence à vivre de la vie du cœur, la véritable vie de la femme, à l'âge où tout autour d'elle lui sourit, où le monde la convie à ses fêtes, à ses plaisirs, une jeune fille étouffe les cris de son cœur, commande à ses penchants, renonce à toutes ses joies, et meurt volontairement pour le monde au moment où les autres commencent à vivre pour lui. Plus d'amitiés, plus de liens de famille, plus rien... que la solitude et la méditation. Pour toit paternel, le couvent; pour époux, Jésus-Christ; pour occupation, la prière; pour parents, les pauvres. O saintes recluses! vous habitez entre la terre et le ciel, et vous ne vous manifestez aux hommes que par vos bienfaits! Soit que vous imploriez Dieu incessamment pour la grande famille des humains, soit que vous instruisiez les petits enfants, soit que vous secouriez les malheureux de toute espèce, anges de paix et d'amour, vous accomplissez une mission divine, et vos vertus sont plus nombreuses que les grains de vos chapelets!!!

Aux yeux de la raison humaine, l'existence de la religieuse est une immolation perpétuelle; l'incrédulité la plus aveugle n'oserait plus dire aujourd'hui que c'est un sacrifice inutile. Et cependant, par une admirable disposition de la Providence, ces faibles créatures, que le monde eût peut-être fait mourir, la retraite les fortifie: on dirait que l'amour du bien les soutient, et qu'elles vivent par l'abnégation et les austérités, comme d'autres par l'égoïsme et les plaisirs. Serait-ce que la santé du corps s'entretient par la pureté de l'âme, comme la véritable vertu est une fleur de la solitude?

La vie de la religieuse n'est qu'un perpétuel apprentissage de la mort : une imposante cérémonie lui a révélé dès le début qu'elle était *morte au monde*. Lorsque les autres cessent de vivre, la religieuse ne fait qu'achever de mourir. Toutes ses compagnes ont prié pour elle pendant son agonie, et, quand l'âme s'est envolée, deux sœurs ont passé la nuit en prières près du corps. Puis la morte a été exposée dans la chapelle, vêtue de ses habits de religieuse, comme pour rappeler sa condition sur la terre. Ses mains jointes sur sa poitrine pressent un crucifix; un livre ouvert, emblème de méditation, a été déposé à ses côtés. un chapelet est suspendu à son cou en signe de prière, et son visage, habituellement voilé, a été découvert, comme pour indiquer que tout a été dit entre elle et Dieu! Ainsi, tout est symbole, tout parle autour d'elle, tout s'explique après sa mort, de même que tout a été silence et mystère pendant sa vie. Elle s'est éteinte doucement avec le dernier son de la cloche qui salua autrefois son entrée définitive dans le cloitre; elle a glissé, inaperçue, de la solitude à la tombe, et, hormis le souvenir pieux de quelque infortuné, le monde n'a rien gardé de son passage.





LE FAT

PAR

MADAME EUGÉNIE FOA

N'est pas fat qui veut. Cet axiome est plus vrai qu'il n'en a l'air.

Car, pour être doué de ce merveilleux défaut, il faut au préalable avoir bien la conscience, non de ce que l'on vaut, mais de ce que l'on croit valoir, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'être jeune, beau, bien fait, de charmer tous les cœurs; qu'il est encore nécessaire d'être bien convaincu de sa perfection, surtout de l'adoration perpétuelle, générale et particulière de ce qu'on appelle galamment — d'aucuns diraient communément — la plus belle partie du genre humain.

Bien que, dans le dictionnaire, fat veuille dire impertinent, il ne s'ensuit pas de là qu'à son tour impertinent signifie fat : l'impertinence par elle-même est chose grossière, commune, insolente, de mauvais goût et de mauvais lieu; la fatuité, au contraire, est l'impertinence policée, une impertinence élégante, distinguée, propre, fashionable, de bonne société, une adorable impertinence, si je puis m'exprimer ainsi.

Il y a deux espèces premières de fats : l'homme qui l'est naturellement, de bonne foi, qui est né fat, comme on naît brun ou blond; et l'homme qui le fait, ou du moins qui veut le paraître. Le premier peut avoir de l'esprit; le second, jamais; l'un est artiste; l'autre, manœuvre. Le fat artiste offre très-peu de variétés dans son espèce; je n'en connais que deux : le fat de beauté et le fat d'esprit. Le premier est naturellement jeune et beau; il a surtout des dents et des cheveux admirables — je vous ferai observer en passant que sans cheveux ni dents il n'y a pas de fat possible; — il soigne excessivement ses mains, ce qui les fait paraître très-belles; mais ce à quoi il tient plus qu'à ses mains, ce qu'il affectionne en amateur distingué, et qu'en fin connaisseur il étale presque avec ostentation, c'est la plus belle collection de gants qui se puisse voir. Le vrai fat se tient droit; observez qu'il n'est pas roide, et, bien qu'il sourie continuellement pour laisser voir ses dents, on comprend toutefois qu'il n'y met aucune prétention, c'est une habitude d'enfance.

Albert a un abandon et une certaine mollesse aristocratiques dans toute sa personne; il est tellement sûr de plaire, qu'il ne fait aucuns frais pour cela. A son entrée dans le monde, il lui est arrivé un bonheur inouï; il a eu le malheur de perdre une femme de réputation : un homme habile prend ses grades tout de suite à un de ces accidents-là. Du reste, ces heureuses infortunes sont très-rares; il est très-rare que la première passion d'un jeune homme tombe de prime abord sur une jeune femme simple et bonne; ordinairement les adolescents sont réservés aux douairières.

Car, notez bien, je vous prie, que les femmes les plus perdues de réputation ne sont pas les plus corrompues : ces dernières ne se compromettent jamais; elles filent

sagement jusqu'au sommet de leur vie une kyrielle d'intrigues plus ou moins embrouillées, qu'elles débrouillent toujours avec un art merveilleux, une adresse qui tient du prestige. La femme qui se perd est celle qui, franche et ingénue, a mis toute son âme sur un seul et unique amour; de même que la femme qui commet le plus d'inconséquences est, sans contredit, la plus pure de cœur. Renfermée dans sa conscience comme dans une armure impénétrable, elle se croit à l'abri des traits de la médisance; et, dans sa naïve innocence, elle ne peut seulement supposer qu'on la soupçonne. Tout le monde sait avant elle qu'elle aime. Du reste, sachez-le bien, ce n'est qu'à son premier amant qu'une femme se perd : celle qui a eu assez de bonheur pour dépasser sans encontre le dangereux chiffre 1, qui a atteint le rassurant numéro 2 et le consolant numéro 3, peut hardiment continuer sa galante carrière, et devenir femme de charité à la fin, si cela lui plait; elle a la chance; personne n'y trouvera le plus petit mot à dire.

Pardonnez-moi cette légère digression, qui m'a passé par la tête, et qui n'était pas inutile à mon sujet, comme vous pouvez vous en assurer. Je reviens à mon vrai fat, au fat artiste. Il vient de lui arriver l'accident que vous savez; il s'est battu avec le mari, car le vrai fat est très-brave, ne vous y trompez pas. Il a heureusement été blessé : l'amant blessé par un mari reçoit avec le coup d'épée un brevet d'intérêt qui le sert à merveille. Voyez-le opérer sa rentrée dans le monde : il est un peu pâle; d'un bras qu'il remue avec peine il affecte une délicieuse gaucherie, mais comme il est bien fat alors! Quelle modeste impertinence est dévolue sur toute sa personne! comme elle perce bien dans la timide assurance de son maintien! comme elle luit dans son honnête regard! comme elle éclate dans son silence empreint d'une douce tristesse! Il y a de l'impertinence jusque dans le mol abandon de son salut, jusque dans la charmante hésitation de sa voix, lorsqu'il vous invite à danser, ou seulement qu'il s'informe de votre santé. Il se pose en victime résignée; mais suivez tous ses mouvements, examinez-le bien.

Albert vous parle et ne vous regarde pas, ou bien il vous regarde et ne vous répond pas. Vous fait-il un compliment, c'est lui qu'il mire dans une glace; vante-t-il la perfection de votre taille, la sienne se cambre et s'assouplit; il est toujours en représentation, et, certain de l'effet qu'il va produire, au lieu de s'en targuer et de prendre l'air superbe du conquérant, on dirait qu'il veut se dérober à son triomphe, qu'il en est embarrassé; presque humilié. Jamais ce n'est lui qui le premier invite une femme à danser. Mais voyez avec quel talent il se fait inviter : il s'approche en serpent caressant de celle qui lui plait; il se pose devant elle, ou s'accoude nonchalamment sur le dossier de son fauteuil; il mâchonne quelques paroles qui se perdent dans le bruit de la musique ou dans le brouhaha de la fête; enfin il s'attire cette phrase insidieuse qui le conduit à son but : « Est-ce que vous ne dansez pas ce soir, monsieur Albert? »

Il en est, pour lui, de l'amour comme de la danse; jamais il ne hasarde une déclaration, il l'attend, il la voit venir... et c'est chose pénible et humiliante à avouer, mes jeunes et belles collègues... elle lui arrive... tacitement il est vrai, mais elle ne lui en arrive pas moins... Que voulez-vous?... en général, les femmes aiment les fats!

Ah! mon Dieu! qu'ai-je dit? en voilà assez pour me faire jeter la pierre, et lapider par tout le sexe en masse... N'importe, le mot est lâché, je ne m'en dédirai pas; et, bien que, lorsqu'on parle aux femmes de cette impertinente variété de l'espèce de l'homme, toutes s'écrient, moi, la première : « Fi donc! un fat!... un fat! quelle horreur!... Peut-on aimer un fat!... il n'y a rien que je déteste tant au monde qu'un fat!... je ne voudrais pas d'un fat pour relever mon gant ou renouer le ruban de mon soulier!... » il n'en est pas moins vrai que les femmes aiment les fats, et que ce qu'elles en disent est colère, amour-propre humilié, dépit, et ces trois sentiments sont bien près de l'amour, ne vous y trompez pas.

« Halte-là! soyez conséquente, madame la femme de lettres, me crie aigrement ma voisine, dame de charité depuis peu. Si nous les aimons, nous n'avons contre eux ni colère ni dépit; et, si nous avons de la colère et du dépit, nous ne les aimons pas. Quant à moi, je vous assure que je professe pour cette espèce de gens la plus profonde indifférence. »

Non, non, ma respectable voisine, — si je savais une épithète plus insultante, je la dirais, — ma respectable voisine, vous vous faites illusion... Une fois, par hasard, ça ne comptera pas, vous et moi soyons franches! Qu'est-ce que nous aimons le plus au monde?... C'est briller. Seconde question : Qu'est ce que nous pardonnons le moins à un homme? Ce n'est pas tant de s'occuper de lui que de ne pas s'occuper de nous. Or, le fat qui entre en concurrence avec notre sexe pour la première question commet en outre le second délit de la seconde question.

Pouvons-nous laisser ainsi à la fois et empiéter sur nos droits et les méconnaître, cela froidement, tranquillement, sans éprouver aucun des sentiments haineux qui font partie de notre essence divine? je vous le demande.

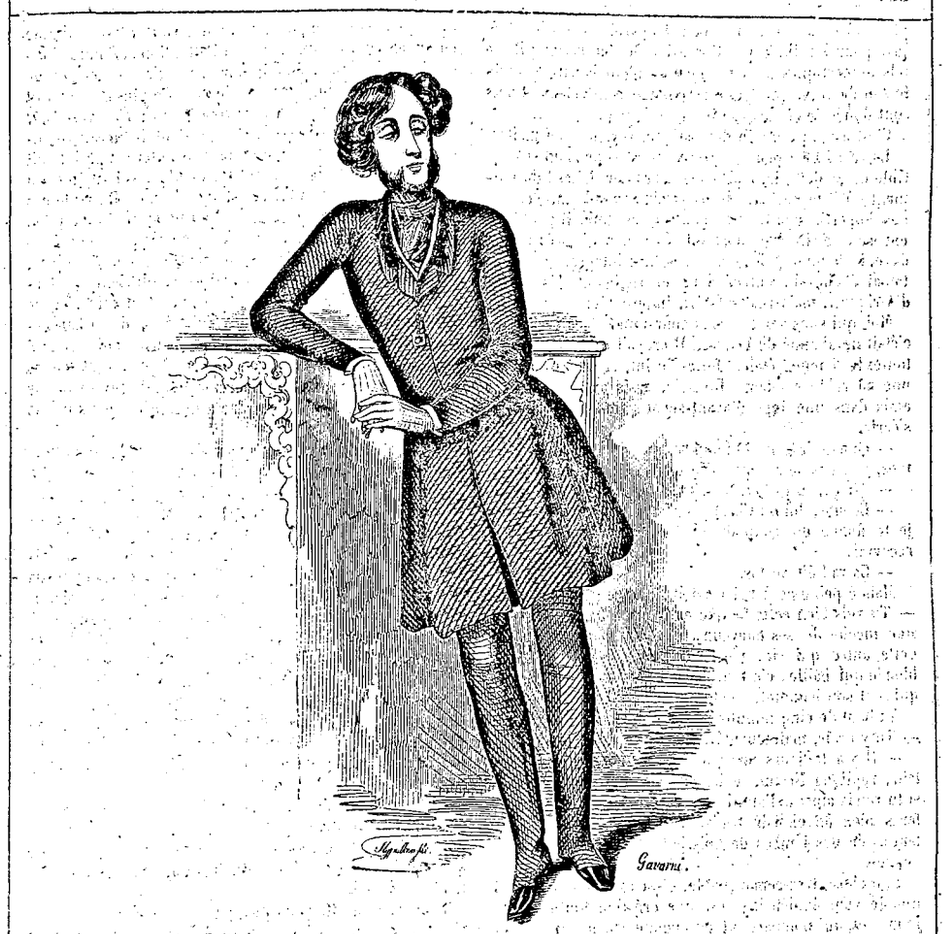
Voici pour le dépit, passons à l'amour.

D'une part, Albert est fat et impertinent, c'est vrai; il sait trop qu'il est joli garçon, qu'il a de l'esprit, et qu'il est brave; mais, enfin, il n'en est pas moins vrai qu'Albert possède à fond toutes ces séduisantes qualités. De l'autre part, dans le cœur de toutes les femmes, de la jolie comme de la laide, de la vierge comme de la matrone, de la spirituelle comme de la sotte, de la sage comme de l'étourdie, n'y a-t-il pas un petit levain d'amour-propre qui fait qu'on n'est pas fâchée intérieurement de réduire la superbe de cet homme, d'abaisser sa faconde, de triompher de son orgueil, de courir un danger quelconque enfin?...

Ajoutez à cela un grain de reconnaissance; car, enfin, tout ce que cet individu en fait est pour nous plaire; puis deux grains de curiosité... mêlez le tout.. pas longtemps...

Voilà ce qui fait la force du fat et notre faiblesse.

Toutefois une chose nous sauve souvent : cette nature de fat est naturellement paresseuse, son sang est froid, tant soit peu apathique, il tente peu de conquêtes; satisfait de celles qu'il pourrait faire, il s'endort sur les myrtes qu'il ne cueille pas. L'avez-vous vu revenir chez lui, ou du moins vous en faites-vous une idée? Fatigué, mais satisfait, il jette avec une heureuse nonchalance à son valet de chambre son chapeau, sa canne et ses gants; il s'approche lentement, et l'œil fixé d'une façon caressante sur une glace placée sur la cheminée, devant lui; arrivé devant cette cheminée, il s'accoude sur le velours qui remplace chatoyeusement la crudité du marbre; d'une main, il caresse sa moustache ou bien ses cheveux; l'autre se perd indifférente dans un tas énorme de petits billets qui semblent fleurir en confondant leurs couleurs variées dans une riche coupe d'agate montée en or. Il prend les billets un à un, les examine, décachette ce-



lui-ci, le lit à moitié; prend cet autre, ne le lit pas du tout; quelquefois il se contente de regarder seulement l'adresse, et le laisse tomber; puis, entre chaque billet, ses yeux se reportent toujours avec amour sur le limpide miroir qui reflète si fidèlement sa délirante image. Quelquefois ses doigts rencontrent une lettre d'une écriture connue; celle-ci termine l'inspection, elle est mise de côté, il la lira tout à l'heure, quand il aura le temps : il l'attendait cependant, mais il était si sûr de la recevoir, que le plus léger signe de joie ou de surprise ne plisse pas son front.

Derrière Albert, se tient debout, droit, roide, suivant tous ses mouvements, saisissant, pour ainsi dire, un ordre au passage, et l'exécutant avec la célérité de l'éclair et le silence de l'automate, une créature soi-disant humaine, mais qui tient encore plus de la machine que de l'animal; au repos, on pourrait se tromper et prendre cette créature pour l'ombre d'Albert : c'est le même aplomb avec une ligne de roideur de plus; c'est la même coupe d'habit, de pantalon, de gilet : on devine que le tailleur qui habille l'un doit confectionner les vêtements de l'autre, et cela est. Théodore, le valet de chambre d'Albert, porte les habits du mois dernier de son maître. Mais, au moindre signe, quelle activité! quel mouvement! et toutefois quelle impassibilité! les yeux regardent, l'oreille écoute, les membres agissent, mais les autres traits ne bougent pas. Que son maître lui donne un ordre, le loue ou le gronde, c'est toujours la même figure humble, froide, servile; c'est toujours la même expression muette, une expression lithographiée. On pourrait le battre, je crois, — mais on ne bat plus son domestique, — que cela ne changerait rien à l'aspect silencieux de sa physionomie.

Du reste, l'impassibilité qui règne sur cette physionomie doit former le fond de son caractère. Obligé par état d'assister à toutes les actions de son maître, elles doivent passer devant ses yeux comme si elles n'étaient pas; il n'a jamais rien vu, rien entendu; il obéit et ne comprend pas. Il porte avec le même stoïcisme le billet doux qui indique l'heure du bonheur de son maître, comme le cartel menaçant qui ne fait peut-être que précéder de quelques instants l'instant de sa mort. Il ne sourcille ni en versant le vin qui doit faire rouler son maître sous la table, ni au danger qu'il court lui-même, lorsque, assis sur le même coussin d'un fragile tilbury, il se voit emporter par un fougueux cheval, et distingue de loin la

place où il va se casser le cou. La parole est un objet de luxe pour lui, il n'a pas l'occasion de s'en servir : il y a tels domestiques dont les maîtres n'ont jamais entendu le son de voix, qui ignorent comme complétement s'ils sont doués de cet organe inutile à leur profession.

C'est assez parler du domestique, revenons au maître.

Le vrai fat est peu amoureux; il est cependant susceptible de le devenir, mais c'est rare; car, hélas! du moment où il le devient, il est perdu, sa sublimité cesse, son impertinence tombe. son rôle est fini, il peut bien encore être aimable, spirituel, brave, distingué; il peut devenir homme politique, magistrat intègre, garde national à cheval, entrer dans le régiment des spahis d'Afrique... mais rester fat!... impossible.

Moi, qui vous parle, j'en ai connu un de ces vrais fats : c'était un abonné de l'Opéra. Il croyait de bonne foi que toutes les femmes étaient folles de lui, et il le disait avec une adorable candeur. Un soir, assis avec un de ses amis dans une loge d'avant-scène, tout d'un coup il s'écrie.

— Que de baisers de femmes, que de baisers de femmes, je viens de recevoir, Nestor !

— Ah çà, tu es fou, Charles! lui répond son ami.

— Écoute, lui dit Charles sérieusement, veux-tu que je te donne un coup de pied à chaque baiser que je recevrai?

— Ça va ! dit Nestor.

Mais à peine ce dernier a-t-il lâché ce mot, que pan! — Tu vois bien cette femme en loge de face qui touche une mèche de ses cheveux, c'est un baiser. — Pan! Cette autre qui rit, c'est un baiser. — Pan! Cette blonde qui bâille, c'est un baiser. — Pan! Cette brune qui sent son bouquet, c'est un baiser... Pan! pan!

Au bout de cinq minutes, Nestor demandait grâce.

— Tu y crois, maintenant?... lui dit Charles.

— Il y a toujours une chose de laquelle je suis certain, répliqua Nestor se frottant les mollets, c'est que si tu rends ainsi à l'amitié les caresses de l'amour, tu feras bien de choisir tes amis dans les invalides. Il faut avoir des jambes de bois pour résister à tes confidences.

Une chose très-remarquable, c'est que le vrai fat, tel que je vous le dépeins, est une création toute de nos jours, et qui n'appartient en aucune façon aux siècles précédents. La Bruyère n'en fait nullement mention : il faut une grande quantité de ses caractères, à lui, pour établir seulement la base de l'édifice du mien, et le fini, ce vernis qui fait le charme de ce dernier, y manque encore complétement. — Examinez. Dans la Bruyère vous trouverez *l'homme à la mode, l'esprit fort, l'impertinent, l'ostentation, l'orgueil, la magnificence, le courage, le glorieux, le voluptueux, l'ambitieux;* mais de fat, point.

Le fat d'esprit peut, à sa volonté, se dispenser de beauté, de jeunesse... même d'élégance... Tout ce qui distingue l'autre au dehors se trouve renfermé chez lui au dedans. Il n'entre pas dans un salon la tête haute, le regard fier et en faisant un petit bruit de canne pour attirer l'attention générale. D'abord il n'a pas de canne; il se glisse comme un serpent, le dos voûté, la tête basse, le chapeau tenu à deux mains, entre les fauteuils, les chaises, les personnes, jusqu'à la maîtresse de la maison, qu'il salue jusqu'à terre, puis se relève peu à peu, jette son regard de lynx autour de lui : d'un jet il a embrassé toute la société, et s'est assuré que ses frais d'esprit ne sont pas perdus... Alors il se pose, ne dit d'abord que quelques mots, comme simple préparation, ou plutôt pour inviter au silence. Ce premier pas obtenu, voyez avec quel art il s'impose; comme sa voix, basse et timide en apparence, commande bien l'attention et domine l'assemblée; je dirai même que la modestie de son organe est une fatuité de plus; car le bruit le plus léger ferait perdre une de ses paroles. Il ne dit pas : *Écoutez-moi;* non. Il n'est pas né cruel, et cependant il tuerait volontiers celui, fût-ce même celle qui l'interromprait, soit en parlant, soit en remuant un meuble, soit même en éternuant; son despotisme est sans bornes. Du reste ces deux variétés de l'espèce du vrai fat ne se trouvent qu'en très-haute et très-bonne société, où ils prennent naissance. La seconde y vit et y meurt. Quant à la première, il lui faut plus d'espace pour respirer, plusieurs parterres pour y étaler ses brillantes couleurs : elle s'égare souvent dans les environs des Tuileries, des Champs-Élysées, du bois de Boulogne; elle fleurit quelquefois à Tortoni, au café de Paris, et dans quelques avant-scènes des théâtres royaux, trop heureuse quand elle ne va pas se faner, se flétrir et se perdre à la fumée des lampions des coulisses de l'Opéra.

Passons maintenant à la seconde espèce de cette grande famille, au fat manœuvre. Celui-ci est au vrai fat ce que la parodie est à l'art; l'un suit l'autre pas à pas : le ridicule est si près du sublime! Autant la première espèce se défend du titre qui fait l'ornement de ce chapitre, autant la seconde met d'ardeur à le conquérir, à le mériter, à le prouver : c'est une étude constante, une pensée de tous les instants. Elle le prend le matin à son réveil, elle le suit le jour dans son travail, elle le poursuit la nuit dans son sommeil; il quitte son charmant habit de Blin qui lui coupe les articulations, ses bottes luisantes qui lui font venir des cors aux pieds, sa délicieuse cravate qui l'étrangle, ses agréables pantalons dont les sous-pieds le font tenir roide, debout comme assis, ses gants glacés qui le feraient tomber sur son nez plutôt que sur ses mains, de peur de les salir (les gants), et il ne quitte pas sa préoccupation.

Le fat manœuvre peut être laid et gros, il est même presque toujours laid et gros; il peut être vieux aussi, et bossu, si la nature l'a doué de ce surcroît de personnel; quant à de l'esprit et de la distinction, règle commune, il n'en a jamais.

Cette espèce est remarquable par sa variété; elle fleurit partout, en province comme à Paris, sur les boulevards, dans les promenades, au spectacle, derrière les comptoirs de magasins et de toutes les maisons de commerce quelconques, dans les études d'avoués et de notaires, sur l'escalier des cafés, partout où il y a des femmes enfin, excepté toutefois des femmes comme il faut.

Gustave était né en province bon et simple, mais son esprit, encroûté qu'il était par une couche épaisse d'orgueil maternel jeté sur lui à pleines mains, n'avait pu se faire jour. Ainsi lesté, il arrive à Paris faire son droit : grâce aux écus encore maternels, les grisettes de son quartier le proclament l'homme le plus adorable de France; et le voilà arpentant avec orgueil les avenues de l'École de médecine, lorgnant l'une, jetant une œillade à l'autre, un baiser à celle-ci, un salut à toutes, et finissant réellement par se persuader de son mérite personnel.

Cet autre, nommé Hercule, venu à pied de l'Auvergne pour trouver une place à Paris, a réussi à entrer dans un magasin de nouveautés. La première fois qu'il a remplacé sa veste de bure par un habit acheté au Temple, il s'est trouvé si beau, si éclatant, qu'il lui a paru impossible que tout le monde ne fût pas de son avis; il s'attend à chaque instant à trouver dans toutes les acheteuses l'admiratrice de sa beauté, et croit à chacune l'avoir rencontrée; aussi, chez lui contentement passe richesse, c'est le cas de le dire.

Achille est une autre variété. Il est né à Paris, mais dans la bourgeoisie, je dirai mieux, dans le commerce marchand; son père est un épicier retiré. Achille est assez joli garçon, il est riche, et il aurait pu mener une vie oisive, paresseuse et heureuse, si un jour, au balcon de l'Opéra, où son argent lui donnait accès, il n'eût rencontré Albert, et si, une autre fois, ce dernier ne lui eût parlé chez un marchand de chevaux, où tous deux allaient en marchander. Depuis ce jour, plus de repos, plus de cesse pour Achille; Albert est pour lui son type, son Dieu, son idéal : il s'habille, il se chausse, il pose son chapeau comme Albert, il a les mêmes équipages; comme lui, il fait courir ses chevaux, qui ne remportent pas le prix, mais qui crèvent. Les étés, Albert part pour voyager, et Achille se renferme chez lui; il ne sort pas, il ne bouge pas, ne met pas le nez à la fenêtre, et dit hardiment, à l'entrée de l'hiver, à ses amis qui s'informent de ce qu'il est devenu depuis si longtemps : « J'arrive d'Italie, mon cher : un ciel admirable et des femmes délicieuses! » Mais ne pouvant, comme Albert, choisir ses conquêtes dans les dames de la haute société, il s'en venge en ayant l'air de les connaître toutes : il affecte de les nommer tout haut quand il les voit passer dans leur carrosse, ou entrer dans leur loge à l'Opéra; puis il se jette dans les salons de second ordre, et se console de son obscurité avec mesdames de Saint-Ernest, ou de Saint-Victor, ou de Saint-Charles, tous les saints possibles du calendrier. Il mourra de joie le jour où il s'entendra citer parmi les *jeunes seigneurs*.

Notez que je dis *jeunes seigneurs*, car, aujourd'hui, c'est le titre de bon goût qui a remplacé ceux de *importants, petits-maîtres, beaux-fils, muscadins, mirliflores, incroyables, élégants, fashionables, dandys, furieux, lions, tigres*, qui se sont succédé rapidement dans les fastes de la belle jeunesse française, depuis le commencement de ce siècle éminemment dramatique.

Non-seulement Achille a la fatuité de connaître toutes les grandes dames de la haute société, mais, à l'entendre, il est au mieux avec toutes les sommités quelconques; il va chez tous les ministres; il a dîné hier avec Alexandre Dumas; il a fumé un cigare sur le boulevard de Gand, le bras passé sous celui de Janin ou d'Alphonse Karr; Victor Hugo l'a salué; Eugène Scribe lui reproche de devenir rare, et il doit aller demain déjeuner chez de Latouche, dans sa délicieuse retraite de la Vallée-aux-Loups.

C'est lui aussi qui, dans les commencements de sa carrière élégante, s'écrivait régulièrement trois lettres par jour par la petite poste; cette fatuité était toute pour son portier; il ne pouvait supporter l'idée que cet homme le supposât sans relations aucunes.

Le domestique du fat manœuvre est en tout l'opposé du valet d'Albert : autant l'autre est froid, discret, silencieux et actif, autant celui-ci est brouillon, indiscret, bavard et paresseux; à lui le monopole de compromettre les amours vrais ou simulés de son maître; de jour en jour plus insolent à mesure qu'il croit qu'on a plus besoin de lui, il ne met plus de bornes à ses exigences : aussi fat que celui qu'il sert, et du même genre de fatuité, la fatuité de manœuvre, il feint quelquefois de brouiller ses conquêtes avec celles de son maître. « Qu'est-ce que c'est que ça? — Adieu, mon chérit! Agathe, » dit Achille lisant, en appuyant sur le *t* du mot chéri, un très-joli billet satiné, orné des armes de comtesse, que son valet vient de lui remettre d'une manière ostensiblement mystérieuse, devant ses amis à un déjeuner de garçon.

— Aye!... aye!... que monsieur daigne me pardonner... reprend Frank, ou Jean, ou Tom, — c'est encore une fatuité domestique d'avoir un nom anglais, — que monsieur daigne me pardonner, répète-t-il, feignant visiblement un embarras à travers lequel perce une joie mal déguisée, c'est... c'est pour moi...

— Pour toi, coquin, reprend le fat manœuvre, par ma bonne lame de Tolède! — terme chevaleresque remis en fureur par le très-spirituel Roger de Beauvoir, — ces valets veulent singer leurs maîtres; ils font des conquêtes... tout comme nous... et cette Agathe est quelque grisette, couturière, lingère, ou quelque chose approchant, n'est-ce pas, maraud?

— C'est une dame de l'Opéra, monsieur, répond Frank en se redressant d'un petit air d'épicier vainqueur.

— Allons donc, butor! (Notez qu'il entre dans le caractère du fat manœuvre d'accabler son domestique d'épithètes injurieuses.)

— C'est la cousine de la femme de chambre de cette fameuse danseuse qui était folle de monsieur la semaine dernière.

Ce dernier trait d'audace clôt la discussion. Achille remit le billet à son valet, et dit en se retournant vers les convives :

« Parlons d'autres choses, mes amis. »

Ce qui évidemment devait se traduire par ces mots : Parlons de cette danseuse, amis.

Enfin, je n'en finirais pas si je prétendais dépeindre toutes les variétés de l'espèce du fat manœuvre : j'en ferais des volumes entiers si je voulais; mais, outre que ces portraits sont déjà faits par des gens fort habiles, et dans les champs desquels il ne me convient pas de glaner, les limites de cet article ne me permettant pas de m'étendre davantage, je me borne donc, pour l'édification de mes lecteurs et leur instruction particulière, à leur citer ce peu d'exemples, et à leur répéter cette phrase insidieuse d'un de nos plus habiles écrivains.

Brillat-Savarin, de gourmande mémoire, a dit dans son livre admirable : « Tout le monde mange, mais l'homme d'esprit seul sait manger. »

A mon tour, voilà ce que je prétends :

Tout le monde peut faire le fat, mais l'homme d'esprit seul sait l'être.

LA MAITRESSE DE MAISON

PAR

LE COMTE ALBERT DE CIRCOURT

Il y a quelques jours, un gentilhomme campagnard, dont la jeunesse s'est écoulée sous l'ancien régime, me parlait avec philosophie de la transformation complète qu'il avait vu subir à la société. « J'ai abandonné sans regret la poudre, quoiqu'elle conservât les cheveux, disait-il en passant un petit peigne d'écaille sur son crâne bel et bien dégarni; les pantalons sont moins décents, mais plus chauds que les culottes, il faut en convenir; je me serais habitué à vos nouvelles méthodes de dîner à cinq heures, veiller, ne pas souper, etc., quoiqu'elles ne vaillent pas le diable; je vous passerais vos contredanses, qui ont l'air d'une mêlée, et font une poussière abominable; j'aurais même pris mon parti d'être coudoyé à l'assemblée par le fils de feu mon intendant : mais ce que je n'ai jamais pu supporter, ce sont des salons qui ressemblent à des salles d'auberge, où l'on ne sait, en entrant, à qui aller faire sa cour, tant la maîtresse de la maison oublie ou bien ignore son rôle. On trouve encore des châtelaines, *mais il n'y a plus de maîtresses de maisons*, ajouta-t-il en prononçant ces derniers mots d'un ton sentencieux, partant plus de sociétés où un galant homme se sente à l'aise : aussi je reste à la campagne. » — La conclusion du vieux gentilhomme me sembla un peu bien sévère, pour parler son langage; cependant je crus pouvoir, en sûreté de conscience, lui accorder que rien ne ressemble aux maîtresses de maison d'autrefois moins que nos *entrepreneuses de raouts;* mais je me permis d'émettre le doute que son indulgence à l'égard de la coiffure à la Titus, des contredanses à soixante-quatre et autres traits de mœurs révolutionnaires, fût parfaitement conséquente avec le reste. « Certes, lui répondis-je, ce n'est pas à moi qu'il appartient de défendre la poudre que vous venez d'abandonner, je me rappelle avoir vu des coiffures à l'oiseau royal, et je n'ai rien à dire en leur faveur sous le rapport pittoresque : nous avons d'ailleurs des cosmétiques d'une égale efficacité. Mais la poudre, les paniers, les assemblées choisies qui commençaient à six heures et se terminaient par un souper en petit comité, le menuet, la contredanse à huit, autour de laquelle on faisait cercle, toutes ces choses légères en apparence n'avaient-elles pas une influence directe sur le ton général de la société dont les maîtresses de maison ne font que subir la loi, même lorsqu'elles semblent s'affranchir de toute règle? car les maîtresses de maison, comme les auteurs, comme les journalistes, comme tous ceux qui courtisent un public, deviennent nécessairement caméléons, et leurs travers, dont nous les tançons, nous appartiennent en propre. Si une maîtresse de maison ne s'occupe plus de ses hôtes, c'est que ses hôtes ne veulent plus qu'elle s'occupe d'eux; si elle ne laisse plus à un galant homme le loisir de lui faire sa cour, c'est que les hommes font maintenant *la cour* aux femmes et ne veulent plus faire *leur cour*... — Mais la poudre! s'écria sèchement mon gentilhomme, qui ne me voyait pas de bon œil relever le drapeau qu'il avait quitté, la poudre et les paniers qu'ont-ils à faire avec cela? — La poudre et les paniers, répondis-je vivement, étaient les sauvegardes du bon ton et de la dignité! Avec la cadogan et l'épée en travers, les paniers et les poufs, vous figurez-vous nos cohues d'aujourd'hui, nos heurts incivils, nos danses de rustres? le galop dansé en poudre et en paniers? vous ne voyez cela qu'à travers un nuage. » Le digne gentilhomme sourit avec indulgence au jeu de mots qui m'avait bien involontairement échappé. « Il fallait de la place pour le menuet et la belle contredanse, qui ne faisaient qu'un système avec les trois révérences; les trois révérences, et les compliments allaient ensemble et se tenaient avec la galanterie des manières, la mesure et la courtoisie entre hommes, les frais de conversation, toutes choses sans lesquelles une maîtresse de maison ne peut demander pour elle ni obtenir pour les autres aucun égard. Avec la poudre et les paniers, vous mettiez cent personnes dans un salon où nous en mettons six cents, après y avoir taillé un entresol. Ne trouvez-vous pas dans cet encombrement un motif tout naturel à ce que vous n'y puissiez pas faire agréer votre cour, et encore à ce que vous y soyez coudoyé par le fils de feu votre intendant? Ah! la poudre et les paniers, monsieur, qui nous les rendra? — Vous n'avez jamais connu cela, et vous en parlez comme un aveugle des couleurs, me repartit aigrement le gentilhomme campagnard; mais si vous aviez comme moi vécu sous l'ancien régime, vous ne pourriez prendre en patience la société telle que vous nous l'avez faite, messieurs les novateurs. »

Nous restâmes longtemps sur ce chapitre, et je finis par accepter de bonne grâce le rôle que mon antagoniste m'assignait d'office, celui de défenseur des nouvelles coutumes et des nouvelles maîtresses de maison. Celles de province me fournirent de bons arguments pour mon plaidoyer forcé. En effet, si le type gracieux de la maîtresse de maison, ce type superlatif de la société française avant 89, est à peu près perdu aujourd'hui, c'est en province que l'on en rencontre encore quelques reflets. L'art de *tenir un salon* y est conservé par tradition, et, grâce aux maîtresses de maison, la société en province est encore ce qu'elle veut être. Cependant, avouons-le avec douleur, même dans ces cercles étroits flanqués de solides défenses, que les uns nomment règles des convenances et des bons usages, que les autres s'enhardissent à qualifier de préjugés, il commence à s'infiltrer aussi un esprit d'anarchie, et les physionomies heureuses que nous voudrions pouvoir esquisser disparaissent de jour en jour, hélas! sans être remplacées. Au risque de nous répéter, nous dirons encore qu'il faut aller chercher une image de la maîtresse de maison seulement dans des vieux hôtels où, sans fouiller trop au fond des armoires, on trouverait un carton à poudre garni de sa fine houppe en duvet d'édredon. Dans ces respectables familles, jadis attachées à la robe pour la

plupart, les jours de réception, de grande ou petite *assemblée*, tous les enfants de la maison, mariés ou nubiles, sont rigoureusement tenus de ne pas s'absenter; ils forment l'état-major de leur mère et sont chargés, chacun suivant sa capacité, de faire leur part des honneurs. L'un, distingué par des connaissances en *office*, surveille le service des rafraîchissements; un autre, que le ciel a doué d'une fine pointe d'esprit, a dans son département les petits jeux et la cour à faire aux jeunes filles, *toutes généralement quelconques*, sans préférence, excepté pour les laides et les plus dédaignées; le personnage instruit de la famille, celui des enfants qui se destine aux emplois graves, attaque les hommes d'âge mûr sur les questions de politique et d'agriculture. Il doit provoquer les dissertations et les écouter à titre de leçons ou de renseignements profitables, sans beaucoup parler lui-même, car ce n'est plus qu'en province que l'on applique ce judicieux aphorisme : « L'esprit d'autrui nous est moins agréable que le nôtre. » Une heure avant le commencement de l'*assemblée*, la maîtresse de maison a disposé ses fauteuils en cercle, et s'est placée au coin de la cheminée. Quelques tables de jeu sont tout ouvertes et les parties arrangées d'avance. Quatre cartes extraites de l'un des jeux attendent, ainsi que l'allumette en papier et les bougies, que la maîtresse de la maison donne le signal : alors l'un des enfants éclaire le tapis vert et offre respectueusement les quatre cartes à quatre vieillards, qui sont aussi habitués à faire leur boston que le roi de France son whist. Tout a été prévu dans ce salon où l'arrangement régulier des choses et des gens met chacun à l'aise à peu près comme le soldat au milieu du peloton. Avant d'arriver, on sait qui on verra, ou plutôt qui on ne verra pas, car il n'y a pas une personne invitée qui ne le soit à un titre connu, valable et admis par tout le monde; aussi la société fait corps. Si un étranger pénètre dans ce salon, il a produit des recommandations, parenté, amis, position, quelque garantie positive. A chaque nouvelle présentation qu'il a l'honneur d'obtenir, l'histoire de ses droits à cet avantage ne fait qu'un avec son nom. Par exemple : « J'ai l'honneur de vous présenter M. ***, cousin de notre ami de...; il a fait la campagne de 1815 avec Louis de La Rochejaquelein. » Après l'énumération requise, la maîtresse de maison entame la première un sujet de conversation qui puisse prêter à quelques développements; lorsque les deux interlocuteurs sont, comme disent les marins, solidement *abordés*, elle les quitte, mais sans les perdre de vue, et, dès que les grapins paraissent se relâcher, elle vient prendre à la remorque son protégé pour recommencer ailleurs la même manœuvre. Pendant toute la soirée, elle appartient corps et âme à ce nouvel hôte, comme les habitués de son salon lui appartiennent. Elle répond de tout et de tous, à l'étranger de l'urbanité de ses compatriotes, au jeune homme de ses plaisirs, à la mère un peu prude pour ses filles du ton qui régnera dans les discours et les manières, et tout le monde lui obéit, se laisse exciter ou modérer par elle, lui fait place pour qu'elle exerce partout sa surveillance, et les jeunes gens l'escortent pour prendre ses ordres. Si la maîtresse de maison de province savait bannir l'ennui de chez elle, secret que sa mère ne lui a pas laissé, tous les gens de goût déserteraient Paris et s'en iraient chercher dans nos vieilles capitales la simplicité, la vérité, la sécurité des relations.

A Paris tout est différent de ce que nous venons de décrire; l'organisation de la société y est faite d'après d'autres bases essentiellement transitoires; et les maîtresses de maison y ont un rôle bien plus compliqué. Ici plus de divisions par classes et par rangs, ou par partis, point de ces existences qui donnent le droit d'être admis partout, et forcent en quelque sorte la *société* de se donner, tel jour, rendez-vous dans tels salons. A Paris, pour monter au poste éminent de maîtresse de maison, il s'agit uniquement, mais absolument, de dépenser au delà de cinquante mille francs par an; peu importe que ce soient cinquante mille francs de rentes, ou de capital ou de dettes; personne ne contrôle les fortunes. Mais s'il n'est pas difficile de s'élever à cette hauteur, s'y maintenir exige les plus constants et les plus savants efforts. L'année dernière vous entendiez une jeune femme dire avec satisfaction : « Je vais ce soir chez la comtesse de S***; » cette année elle n'en conviendrait qu'en s'excusant; c'est chez la princesse A*** que l'on se vante d'aller. La comtesse explique cela par l'ingratitude du *monde*, la princesse par le bon goût des Parisiens. L'année prochaine elles tiendront toutes deux le même langage, et rien n'empêche que, dans cinq ou six ans, elles n'aient fait, comme la lune, leurs deux quartiers obscurs et ne reviennent briller dans tout leur éclat. Maîtresses de maison, femmes à la mode, lions et lionnes de salons, tout s'élève sans raison et disparaît sans cause; nous sommes maintenant une nation de parvenus.

La maîtresse de maison a au moins vingt-cinq ans; elle n'en avoue jamais plus de trente-cinq, jusqu'à ce que ses filles soient en âge de se marier. Elle compte sur l'oubli du passé. Sa toilette vise plus à la richesse qu'à l'élégance. C'est toujours chez elle qu'elle inaugure les splendides robes de point d'Angleterre, les diamants nouvellement montés; on ne peut assez faire honneur à ses hôtes. Il est vrai que jadis on pensait plus à les faire valoir, mais c'était peut-être une affectation de modestie. La maîtresse de maison est d'une parfaite régularité dans sa conduite. Si elle ne résiste pas toujours aux amours, elle les accueille avec tant de réserve et de dignité, que les mères peuvent la donner en modèle à leurs filles. La distribution de son temps et son entourage lui permettent d'ailleurs peu d'infractions au contrat conjugal. Des maris dont la complaisance n'allait pas plus loin que le platonisme, et dont la paresse était égale à leur jalousie, ont même eu recours à l'ouverture d'un salon, pour s'épargner les fatigues et les inconvénients de leur rôle. C'est l'équivalent du système espagnol, des duègnes.

Le matin, la maîtresse de maison jouit de son seul moment de liberté. Avant onze heures, il est permis de sortir à pied, d'aller à la messe et chez les fournisseurs; ainsi, dans le système actuel, les heures du matin doivent être qualifiées d'indues à l'exclusion de celles du soir. Les petits billets à l'adresse de madame lui sont remis à son retour. Les uns contiennent des invitations, et ils sont immédiatement rangés à leur date; car, pour une maîtresse de maison, une invitation est comme un billet de garde pour un bon citoyen; chose sacrée qui passe avant tout. Oublier une invitation lorsqu'elle vient de la part d'une femme considérable, c'est risquer que cette femme, le jour de réception, garde vingt jeunes gens chez elle, ou pis encore, les emmène ailleurs. Les autres billets sont des excuses, des doléances d'avoir manqué au rendez-vous, charmants morceaux de style où l'on trouve fréquemment autant d'esprit et de cœur que dans les lettres de madame de Sévigné. Paul-Louis Courier, qui, dit-on, prenait plus de peine à écrire un mot sur papier poulet qu'une mordante lettre aux électeurs, ou une scolie sur Plutarque, aurait envié l'élégante facilité de ces missives parfumées. Enfin, la troisième sorte de billets contient des demandes. « C'est un étranger à

qui l'on ne saurait mieux faire les honneurs de Paris qu'en l'introduisant dans un cercle où il trouvera la plus gracieuse hospitalité que la France puisse lui offrir. — Un parent ou un ami qui a tant entendu parler de madame *** et de ses aimables qualités, qu'il veut absolument obtenir l'honneur de lui être présenté. — Une jeune femme charmante qui fait son entrée dans le monde, et, chargée de la chaperonner, on éprouve le désir bien naturel de la faire débuter par le salon le plus distingué, et de lui assurer la plus puissante protection. » — Ici commencent les tribulations de la maîtresse de maison. Faut-il accorder, faut-il refuser? Refuser? pour se le permettre sans danger, il faut avoir une consistance bien établie. Accorder? ce système peut mener loin.

Aujourd'hui l'affabilité des Français s'étend aux plus extrêmes limites. A la première réquisition, l'on se charge de *patroner*, sans avoir de garanties sur le caractère et la position, un individu dont on a fait la connaissance en voyage ou aux eaux. L'article de la Charte qui déclare tous les Français égaux et susceptibles d'entrer dans toutes les carrières s'est infiltré jusque dans les mœurs. C'est maintenant que l'on peut dire : l'habit fait le moine; car avec un habit de Blin, et assez d'argent dans sa bourse pour payer tous les soirs un cabriolet de louage, il n'est point de salon dont un jeune homme ne parvienne à forcer la porte avec un peu de ténacité et surtout d'impassibilité. Aussi voit-on exiler tout à coup des salons les plus brillants quelque individu dont la conduite a causé scandale. Si, par cas, les exigences d'une maîtresse de maison vont jusqu'à ne vouloir recevoir chez elle que des gens de naissance, qui empêche de prendre un titre et la particule *de*? Il n'y a pas de nom qui s'y refuse, même celui du boutiquier voisin; il y en a même qui, par une petite escobarderie de prononciation, se changent en appellation du plus beau féodal; par exemple, si l'on porte le prénom d'Edmond, on peut être simplement Rouge, Blanc ou Noir, l'oreille la plus exercée n'entendra pas autrement, que monsieur de Montrouge, de Montblanc, de Montnoir, et les curieux qui voudront voir la carte de visite seront des malavisés. Ces usurpations, conseillées par une vanité vraiment enfantine dans le siècle où nous vivons, sont devenues si communes, sont accueillies avec tant d'indulgence, que les véritables possesseurs de beaux noms ne se sentent nulle part mieux établis que les intrus. Un Dugueslin, s'il en restait, ne se contenterait pas de se produire modestement à l'abri de la gloire de son aïeul, sûr que le patriotisme du grand monde lui garderait partout la place qui lui revient; non : il aurait le verbe haut, le port de tête écrasant; il parlerait de ses chevaux et des asperges qu'il mange en janvier. Un Dugueslin tout comme un autre, pour établir son rang dans le monde, enchâsserait habilement dans sa conversation les noms des personnes à la mode chez lesquelles il est admis. Cette ressemblance parfaite entre les parvenus et les grands seigneurs, cette chance inévitable pour les derniers de rencontrer les premiers dans le cercle de l'intimité la plus étroite, donnent une physionomie curieuse à nos salons; chacun s'y tient crêté comme un coq, et le malappris qui voudrait adresser la parole à une personne qu'il ne connaît pas en recevrait pour réponse l'équivalent de ceci : « Je ne sais qui vous êtes et ne veux pas me compromettre. » Charmant compliment pour les maîtres du logis.

Chaque maîtresse de maison a dans la matinée (le calendrier du monde fait durer la matinée jusqu'à six heures du soir) un instant pour recevoir, un autre pour faire des visites. Cela nécessite un registre en partie double pour les gens dont la spécialité est d'être répandus, car mettre une carte chez une femme qui *a une heure* est un moyen sûr de se fermer le chemin de ses bonnes grâces. La pièce dans laquelle la maîtresse de maison reçoit le matin est un boudoir encombré de ces étagères qui ont remplacé les *dressoirs* des vieux châteaux. Là se déploie l'élégance des petites choses, là se met le cachet du goût. Des livres richement reliés et dont les titres facilement aperçus laissent deviner de quelle couleur sont les pensées habituelles de la lectrice; des objets d'art employés à l'usage, des objets de sentiment encadrés et exposés; quelquefois de l'affectation et du mauvais goût dans le mélange, mais toujours de la grâce dans les détails ou l'à-propos de la mode. Dans le salon qui d'ordinaire précède cette pièce, une table chargée d'ouvrages pittoresques occupe un des angles, ou quelquefois le milieu; les gravures sont destinées à fournir aux personnes d'amalgame difficile ou d'imagination lente, une contenance pendant qu'elles ne causent pas, ou un premier mot de conversation. Les visites du matin sont réellement le triomphe de la maîtresse de maison. Le jeune homme qui débute ou l'étranger qui arrive à Paris peuvent alors prendre l'idée la plus avantageuse de notre capitale. En une demi-heure la conversation a effleuré vingt sujets, toujours fine et courant sur les idées sans les faire plier, comme le pied de Camille sur les épis mûrs. Jamais, il est vrai, la maîtresse de maison n'en a profité pour établir un lien même passager entre deux personnes qui se voient pour la première fois, mais du moins elle a su produire tour à tour chaque visiteur sur la scène et le mettre sur son terrain brillant. Après cette épreuve, il n'y a pas de timidité qui ne doive être encouragée; mais compter sur une pareille prévenance en toute occasion, le soir, par exemple, un jour de raout, serait vraiment compter sans son hôte.

A une heure fixe, les chevaux sont attelés : quel que soit le nombre ou la qualité des visiteurs, le valet de suite entre et prévient. La maîtresse de maison se lève en offrant à quelqu'un de ses hôtes de le *jeter*, en passant, dans son quartier. La série des visites commence; il faut semer pour recueillir. Si vous êtes vous-même en visite chez quelque femme à la mode lorsque la maîtresse de maison y arrivera, vous reconnaîtrez tout de suite son rang à la manière dont elle sera reçue. Plus de ces signes de tête pleins d'aménité, de ces gestes gentils par lesquels on indique, sans se déranger, de venir prendre place sur le sofa. La maîtresse de maison a dans le monde le rang de général; on fait d'elle le même état : les gens eux-mêmes savent qu'ils doivent lui ouvrir au large les deux battants de la porte, et la femme à la mode accourt au-devant d'elle comme autrefois faisait une jeune femme pour une femme âgée.

Le regard de la maîtresse de maison est calme, mais scrutateur. Pendant que la conversation marche sur des objets faciles, ce regard se promène lentement sur tous les objets du boudoir qui pourraient être importés avec avantage, toutefois moyennant une modification originale, car le point essentiel est de n'avoir pas ce qu'a tout le monde. En même temps la maîtresse de maison soupèse la valeur des personnes qu'elle rencontre dans ce salon, et se demande si ce seraient de bonnes recrues. Jugement porté et accaparement décidé, il est curieux de voir comment elle présente son invitation. Un diplomate des plus fins prendrait là une leçon dans l'art de proposer comme une faveur, et même de se faire demander ce que l'on désire obtenir. C'est surtout à l'apparition de ce que l'on nomme un personnage *intéressant*, que la maîtresse de maison met en jeu toute sa diplomatie pour attirer chez elle l'étranger de distinction. Que dirait-on

si un homme illustre venant à Paris pour y étudier la société française n'avait pas été empressé de la chercher à son centre le plus brillant? On nierait l'existence de la lumière. Dans ce genre, le soupçon seul est si funeste qu'il donne de l'indulgence en fait de réputation; la moindre célébrité suffit pour faire rechercher l'étranger. Mais si, le premier soir, il manque son effet, si, par exemple, le radjah d'Aoude est habillé à l'européenne et ne distribue pas orientalement des bijoux, si l'infatigable naturaliste qui a visité les vallées de l'Himalaya s'avise d'écouter au lieu de parler, si le hardi ravisseur de dona Maria d'Asounson de S*** va s'établir à une table de whist, il peut bientôt reconnaître, à l'inattention affectée dont il est l'objet, que la maitresse de maison le renie. Partout en France le même sort attend les débutants. Votre mérite nous importe peu, leur dit-on, faites votre succès et je vous adopte.

Les bals ne donnent qu'un titre illusoire à la haute et puissante charge de maitresse de maison. Un bal est, en effet, un affaire de tapissier et de glacier-restaurateur, et tel est le goût des Parisiens pour la danse, que l'on irait au bal chez un entrepreneur de plaisirs publics, si quatre femmes à la mode se décidaient les premières à cette démarche. Les étrangères, qui forment aujourd'hui une partie considérable de nos maitresses de maison, débutent par des bals, mais ce n'est qu'un acheminement aux soirées sérieuses, les seules qui donnent de la consistance à une femme. Chaque année il se présente sur l'horizon de Paris une nouvelle comète, venue de New-York ou Saint-Pétersbourg. Lorsqu'elle arrive sans recommandation, il se fait quelquefois que ses salons, envahis d'abord par une société inférieure, restent ignorés du grand monde. Après deux ou trois hivers passés en infructueuses tentatives, elle part convaincue de l'impossibilité de pénétrer à Paris dans les cercles aristocratiques.

Pendant l'été, réfugiée aux eaux, sur les bords du Rhin, la riche Américaine y rencontre une jeune et jolie femme du faubourg Saint-Germain, dont les vieux parents, amoureux de ce bas monde, n'ont pas encore voulu le quitter et laisser à leur fille les soixante mille livres de rente nécessaires à la tenue d'une maison. La connaissance se fait facilement entre ces deux *postulantes*, et voici quel en est le résultat. L'Américaine est ramenée à Paris par de belles et sûres promesses; l'hiver suivant elle reçoit chez elle l'élite des deux faubourgs. Ses billets d'invitation sont contre-signés par la belle Française, qui est aussi chargée *exclusivement* de la rédaction des listes. Décors, orchestres, souper, tout est magnifique; les soins de la patronesse brillent dans l'ordonnance et les détails de la fête. Les jours suivants, des cartes soigneusement *cornées*, mais remises par des laquais, témoignent du savoir-vivre parisien, et les équipages, sans s'arrêter, roulent vers l'hôtel de la puissante protectrice, qui ouvre ou ferme à son gré les portes de ce séjour enchanté. L'étrangère a prêté ses salons, ses gens, ses lustres, ses musiciens, ses rafraîchissements; la patronesse a donné le bal. C'est une société en commandite!

Cette variété de la maitresse de maison a été introduite nouvellement en France, le succès qu'elle a obtenu porte à croire qu'elle se perpétuera.

Qui surprendrait une maitresse de maison chez elle, entre huit et neuf heures, le jour qu'elle reçoit, passerait pour un fâcheux fieffé. Aujourd'hui les appartements de parade sont en même temps ceux d'habitation; la chambre à coucher de la maitresse de maison, ce sanctuaire des Anglaises, n'est pas même toujours réservée. Les petits préparatifs domestiques que Balzac a décrits dans la *Femme supérieure*, si spirituellement et si complétement, qu'il serait inutile de l'essayer après lui, se font à peu près partout avant de recevoir du monde, mais personne n'en voudrait convenir parce que c'est bourgeois. Deux heures avant que le monde arrive, les meubles sont changés de place, disposés d'une savante manière qui doit avoir tout prévu. Ici un canapé avec de l'espace devant lui, pour qu'une petite coterie de jeunes gens puisse s'y établir autour d'une jeune femme qui aime à se former une cour; là un fauteuil flanqué d'une porte ou d'une encoignure, dont la position forcément isolée assure le secret des tête-à-tête. En province, le cercle régulier des chaises a pour but de prévenir tout complot contre l'honneur des familles, en même temps qu'il contraint les hommes à une politesse universelle; à Paris, le désordre organisé des meubles doit servir tous les caprices: le soin de la morale est laissé aux maris et aux confesseurs. Ces arrangements faits et une dernière combinaison établie, celle de réunir de trois à cinq hommes pour chaque femme, la maitresse de maison se repose. Au commencement de la soirée, son rôle est encore quelque peu apparent; elle souhaite la bienvenue aux arrivants et leur désigne le coin où ils trouveront leurs amis, sans jamais commettre une erreur dans la statistique galante, quoiqu'elle soit passablement changeante et embrouillée par les mœurs qui courent. Mais dès que ses salons commencent à être remplis, elle reprend sa liberté avec son individualité, ne s'occupe plus qu'à accaparer les causeurs aimables et enlever à quelque jeune protégée les attentions d'un beau cavalier qui pourrait la rendre trop fière. A voir une maitresse de maison établie dans son coin favori, causer et coqueter sans préoccupations, répondre par un signe de tête au salut que lui adresse, en passant, un homme qui est souvent arrivé depuis un quart d'heure et n'a guère pris la peine de la chercher, certes, on ne devinerait pas qu'elle est chez elle. Quelle tournure prend la soirée? S'y amuse-t-on? s'y ennuie-t-on? Ce n'est pas son affaire; la seule chose qui l'inquiète, c'est qu'on puisse dire le lendemain : on s'y étouffait.

S'il nous était permis de peindre des exceptions après avoir essayé de rendre une physionomie générale, nous saurions où trouver le modèle de la noble, gracieuse, hospitalière maitresse de maison, attentive sans inquiétude, complaisante sans connivence, pleine d'abandon sans paresse, magnifique sans ostentation, exclusive sans dédain, régnant et gouvernant sans que l'on voie le sceptre ni que l'on sente la main, s'oubliant elle-même sans que personne la puisse oublier; mais ce serait un portrait.

LE CHAPERON

PAR

ANDRÉ DELRIEU

Madame de Mérinville a trente-quatre ans. Elle est sans mari, sans enfant, sans amant, sans prêtre et sans poëte; elle n'élève aucune orpheline, elle ne panse aucun pauvre, elle ne brode aucune tapisserie. Elle ne lit jamais, écrit peu, se lève de bonne heure et se couche tard. La politique et la littérature, les arts et l'amour, la toilette même, ne lui plaisent que médiocrement. Elle donne des dîners, des bals, des concerts, ce qui est assez commun; elle les rend aussi, ce qui est beaucoup plus rare. Mais partout, dans son salon comme chez les autres, madame de Mérinville ne semble ni distraite, ni rêveuse, ni passionnée, ni occupée, ni amusée... C'est un labyrinthe sans issue.

Votre madame de Mérinville se meurt d'ennui! — Du tout.

On m'annonce un jour dans son boudoir, en automne; il était trois heures et demie. Peu de lumière, déjà du feu, beaucoup de silence. Un repos complet et absolu autour d'une magnifique terre en friche. Qu'elle me pardonne cette comparaison! La *femme inutile* était nonchalamment étendue sur un grand fauteuil, ses jolis pieds sur la barre du garde-cendre et ses yeux noirs perdus dans la contemplation des rideaux. Après un échange plus ou moins spirituel de phrases toutes faites sur ses amis, qui sont les miens, elle me dit, dans un moment où nous cherchions des idées, et avec une certaine inattention :

« C'est quelque chose de bien triste qu'un célibataire... *Vous n'avez pas d'intérieur?* »

A cette question de mœurs domestiques, je baissai modestement les yeux. Madame de Mérinville ajouta :

« *A propos*, venez dîner demain avec moi... J'aurai mon père, un comte italien auquel je veux vous présenter, Frédéric, et une demoiselle de province, *personne sans conséquence.* »

Madame de Mérinville, en dépit de sa nonchalance, avait appuyé de la voix en indiquant les trois premiers convives, mais la mention de la pauvre demoiselle de province fut faite avec un air détaché qui me toucha. J'en conclus que cette *personne* était réellement *sans conséquence*, et que le dîner avait pour but ma présentation au comte italien. En rentrant chez moi, je trouvai ce billet de Mortimer, un peintre célèbre :

« Mon cher André,

« Madame de Mérinville est un mythe dont nous cherchons depuis longtemps l'explication avec plus de patience que de bonheur; je crois enfin l'avoir trouvée. Il y avait naguère, aux *matinées* de Madame de Mérinville, une veuve coiffée à la Ninon, toujours en satin noir et parlant beaucoup du Pérugin, absolument comme le cousin de Goldsmith, dans le *Vicaire*. La maitresse du logis ne s'en occupait que pour dire : C'est une artiste

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

méconnue. Souviens-toi qu'elle se glissait vers midi à la sourdine dans le salon de sa protectrice, et se tenait près de la cheminée sur un pliant où elle gardait un silence mélancolique. Eh bien, le ministre lui accorde un saint Jérôme et trois chérubins pour le nouveau temple. On prétend, dans les bureaux, qu'*elle a de la main*. Du reste, tout le monde ignore d'où lui tombe cette faveur. Ne serait-ce pas de la ruelle de madame de Mérinville? etc... »

Mais ce billet ne m'ouvrit pas les yeux, convaincu que j'étais de l'esprit médisant de Mortimer et de l'importance du comte italien.

Il y a malheureusement dans la salle à manger de la *femme inutile* un buffet circulaire du dernier goût, en bois de palissandre et à fond de glace; on voit dans ce miroir toute la mimique étudiée ou franche des convives durant le feu roulant de leur appétit. Cette disposition perfide tourna contre son auteur. Effectivement, dès que nous fûmes à table, il s'établit de madame de Mérinville à la demoiselle de province, et réciproquement, une télégraphie muette qui m'éclaira sur le rôle inférieur du comte italien dans ce dîner où il n'était que le prétexte, tandis que moi j'étais le but. Par un hasard, que je reconnus bientôt pour un calcul, on m'avait placé à la droite de la *personne sans conséquence*, dont je fus obligé de m'occuper exclusivement, en raison de l'emploi que tous les autres convives avaient fait ailleurs de leur amabilité. Le gros cousin Frédéric et le père étaient absorbés dans une conversation technique sur la récente ouverture des chasses; le comte italien et madame de Mérinville prolongeaient un débat animé sur l'opéra de *Maometto;* mais la protectrice ne perdait pas de vue la protégée, et son influence dirigeait de loin un tête-à-tête qui m'obsédait, et où cependant j'étais ramené, de tous les épisodes du dîner, comme vers un centre inévitable et par un bras invisible. Entraînée par ma parole, la demoiselle de province oubliait-elle son rôle d'apprentie et son masque de Parisienne, à l'instant je voyais dans la glace madame de Mérinville profiter de l'enthousiasme du comte pour lancer à ma voisine un regard profond. Il fallait contempler la malheureuse, à ce coup d'œil terrible, demeurer court sur un mot prétentieux, ou tourner bride en rougissant sur la pente irrésistible d'une *brioche!* En mangeant des truffes du Périgord, dont elle était issue, cette pauvre débarquée m'avait commencé une ridicule histoire dont le dénoûment promettait un véritable *four*. Madame de Mérinville clignait, toussait, frappait : peines perdues! Enfin, ne tenant plus à ce danger, elle laissa tomber une magnifique assiette de porcelaine, qui se cassa de manière à changer heureusement le cours des entretiens particuliers. Où allions-nous donc? à un mariage.

Cela valait bien le saint Jérôme et les chérubins. Au surplus, rien d'admirable comme le dévouement de madame de Mérinville, durant cette épreuve qui manqua précisément par son ressort ordinaire, par le miroir; il y a un dieu pour les célibataires. Dans le monde, il ne déplaît pas à la *femme inutile de causer seule*, c'est-à-dire de présider au mot qu'on jette en circulation dans un cercle, et qui revient au point de départ avec une récolte plus ou moins abondante de commentaires et de broderies; à table et devant moi, elle ne confisquait que le comte italien, et dès que la demoiselle de province élevait un peu la voix comme pour prévenir qu'elle avait rencontré de l'esprit, aussitôt sa protectrice laissait le ton et lui laissait le champ libre, afin qu'elle saisît à la volée cette rare aubaine. Madame de Mérinville a des mains charmantes dont la gracieuse exhibition est une des ressources de sa coquetterie; elle les tenait pourtant courbées avec un art infini pour ne pas nuire aux *épaules de mouton* de sa cliente. Enfin, si la demoiselle de province avait dans ses plus simples atours une recherche de goût trop élevée pour n'être pas le fruit d'excellents conseils, en revanche la toilette de la *femme inutile* était d'une modestie extraordinaire pour ses habitudes et même contraire à son agrément. Voyez-moi d'ici prendre sournoisement mon chapeau après le café.

« Vous partez déjà? me dit à voix basse la *femme inutile* dont je comprenais maintenant toute l'utilité dans une époque où les hommes accaparent toutes les positions sociales.

— Je vous retrouverai ce soir, à la réception de l'ambassadeur d'Angleterre.

— Mais mon père, Frédéric et le comte n'y seront pas! » répondit en souriant madame de Mérinville.

Malgré ce reproche diplomatique, je saluai de l'air humble et doux qui me sert dans toutes les circonstances forcément évasives.

« Parbleu, me dis-je en me jetant dans un fiacre, cette femme a bien de l'esprit! Elle s'est donné la tâche sublime de patroner les femmes qui n'ont ni beauté, ni fortune, ni talent; mais, comme notre siècle calculateur tourne en ridicule de semblables dévouements, elle ensevelit sa bienveillance dans un faux égoïsme, et parvient à son noble but en ayant l'air de n'y point prétendre. Il est impossible d'être généreuse avec une abnégation plus complète des jouissances de la vanité; mais aussi sa générosité dépend de son abnégation. Plus vaine de son patronage, elle serait moins adroite, et ce qu'on accorde volontiers à la protectrice modeste et désintéressée, on le refuserait probablement à l'entremetteuse découverte et bruyante. Hier il s'agissait d'art; aujourd'hui de ménage... »

Et ma pensée curieuse passa en revue tous les obstacles que madame de Mérinville avait dû vaincre pour parvenir à exercer son genre d'influence, sans que personne lui en fît un guet-apens dans la forêt de Bondy qu'on nomme le monde parisien. Je lui reconnaissais déjà assez de supériorité pour être ministre dans une monarchie représentative, quand mon fiacre entra dans la cour de l'hôtel d'une baronne anglaise, qui reçoit l'hiver deux fois par semaine, pour être au courant des jeunes gens aimables de Paris. Je rencontrai Mortimer sur son escalier.

« Eh bien, me dit cet homme railleur, tu as dîné chez la Mérinville.

— Qu'en sais-tu?

— C'est tout simple... sa cousine du Périgord est à marier. La *femme inutile* ne perd pas plus sa cuisine que son temps.

— Mais je crois que ce soir elle aura perdu l'un et l'autre, répondis-je en me mordant lèvres; je ne cours pas de manière à ce qu'elle me rattrape.

— Ah! vraiment! »

Et Mortimer, étouffant un rire léger, me poussa dans le salon de la baronne. *L'artiste méconnue*, rajeunie par sa commande et entourée de son tableau futur comme d'une auréole, trônait sur un canapé, au milieu d'un cercle de badauds auxquels elle racontait, avec des larmes dans la voix, mais sans nommer personne, le ricochet d'apostilles qui lui valait un saint Jérôme et trois chérubins à peindre dans la basilique à la mode. Les auditeurs, tous plus ou moins dans le secret de sa reconnaissance, s'extasiaient sur son protecteur anonyme, en respectant un incognito d'autant plus flatteur qu'il était

plus transparent. A les entendre renchérir par des commentaires inouïs sur une circonstance de patronage assez vulgaire, je compris les voluptés morales que madame de Mérinville goûtait dans sa diaphane inviolabilité. Mortimer seul ricanait dans sa cravate et admirait ma surprise.

« Heureusement, lui dis-je à l'oreille, que la modestie de madame de Mérinville ne subira point un triomphe burlesque; elle est retenue par un comte italien. — Est-ce qu'il y a un comte italien? » reprit le peintre avec une grimace horrible d'incrédulité.

Mortimer n'achevait pas cette apostrophe désastreuse, que madame de Mérinville fut annoncée dans le salon. Tandis que cette apparition me clouait dans la pénombre d'une tenture, tout le monde, Mortimer le premier, s'était précipité au-devant de l'*ange;* d'attendrissantes exclamations furent échangées; on louait sa toilette, sa figure, sa grâce; les yeux brillaient d'enthousiasme et de vénération; mais pas le moindre mot n'échappait qui eût rapport au mobile caché de cet entraînement. Madame de Mérinville, confuse avec étude et languissante par principe, se laissa solennellement conduire par la baronne à travers la foule, et alla tomber sur le canapé, précisément auprès de l'artiste que l'émotion avait empêchée de voler à sa rencontre. Toutes deux se serrèrent la main en gardant un silence que le cercle entier combla par un murmure significatif, et on passa discrètement à des sujets de conversation aussi étrangers que possible au véritable état de la question. Je ne me lassais pas de contempler l'adresse de madame de Mérinville à n'effleurer dans sa parole cursive, dans son insouciance affectée, que les choses ou les personnes qui jouaient un rôle dans sa vie réelle.

« *On prétend*, dit ce charmant Protée, qu'il y a demain une vente au profit des Polonais réfugiés, au Casino; cela n'est pas amusant, mais *il faut* y aller.

— Madame est peut-être commissaire? ajouta le peintre en me regardant.

— Oh! ma foi non, s'écria la *femme inutile;* je suis dans les *curieux;* j'ai envoyé un sachet, comme tout le monde...

— Le sachet vaut mille écus, me dit tout bas Mortimer; on le destine à faire valoir la boutique d'une Cracovienne... »

Et le peintre, avec un grand sang-froid, pointa mes yeux sur une petite personne de quinze ans, miniature assez jolie, qui était assise religieusement sur un tabouret aux pieds de madame de Mérinville, dont elle suivait le jeu de physionomie avec un sentiment d'adoration inexprimable. De temps en temps *notre héroïne* lissait de sa blanche main, et avec une tendresse presque maternelle, les bandeaux un peu roux de la jeune Polonaise, qui faisait naïvement le gros dos sous ces caresses d'apparat, comme les levrettes gâtées dont on chatouille le

haut des reins. Jamais point d'orgue ne fut plus savamment placé. Il y avait dans la foule des célibataires attendris qui se cachaient en pleurant pour écrire sur leurs calepins le nom en *ka* de la marchande, qu'ils se promettaient bien de revoir à sa boutique. Ce charlatanisme de tutelle reporta mon attention sur le costume de madame de Mérinville : dans son genre, il était classique.

Un turban à la juive, extrêmement léger, et qui permettait de suivre, à travers les modulations de la mousseline, les reflets brillants de la plus noire chevelure, ajoutait suffisamment de gravité à la *femme inutile*, pour que ses trente-quatre ans fussent accusés sans risque et ses prétentions apparentes à la futilité également maintenues. Elle était fort peu décolletée, mais son corsage dessinait avec art des formes parfaites, et, sous ce rapport, elle savait à la fois donner de salutaires exemples à ses pupilles et tendre de séduisants piéges à la galerie. Comme elle ne dansait jamais sous prétexte de santé, mais réellement dans le but de ne point manquer mille causeries profitables que la cohue d'un bal autorise entre deux portes avec les plus grands personnages, ses robes ne sortaient pas du velours épinglé. La science particulière de sa toilette consistait surtout dans une recherche des oppositions ou des harmonies qui pouvaient faire valoir ses clientes sans préjudicier à son élégance; car la femme ne perdait jamais ses droits. Je ne saurais dire combien la jolie tête de la Cracovienne gagnait en relief sur le fond mat et chatoyant du corsage bleu de madame de Mérinville, et à quel point les nattes dorées de cette charmante enfant miroitaient sur le velours ondoyant de sa toge. Ici la *femme inutile* se sacrifiait un peu moins pour la Pologne que pour sa cousine au dîner. C'est tout simple : la Cracovienne n'était pas pressée d'un mari, et elle avait le temps de grandir. Le résultat général de mes observations me conduisit à cet effrayant soupçon :

« Si, dans l'espace de vingt-quatre heures et grâce à Mortimer, j'ai surpris à l'existence désœuvrée de madame de Mérinville trois intérêts féminins assez majeurs, tels que la réputation d'un artiste, le mariage d'une demoiselle de province et le *puff* d'une réfugiée polonaise, il faut m'attendre à passer en revue, dans le plus bref délai, tous les types que son patronage exhumera de la misère sociale, et Dieu sait où ne va point cette misère pour son sexe! D'ailleurs, l'ambition d'une femme, qu'elle procède du cœur ou de la tête, est aussi multiple que sa coquetterie. Madame de Mérinville joue gros jeu : nous vivons dans une époque où la charité manque de critique, et des esprits chagrins seraient bien capables de nommer empirisme ou comédie ce qui n'est que bienfaisance ou loisir. O Providence, voilà de tes coups!... »

Il parait que Mortimer se douta de mes inquiétudes; le traître voulut m'achever.

« La Cracovienne, me dit-il, n'est qu'une fiche pour madame de Mérinville; rien de plus facile, et conséquemment de moins glorieux, que de faire un nom dans le monde à une jeune fille qui a tout pour elle, c'est-à-dire la beauté, la fraicheur, la grâce, l'esprit et le malheur. Mais il y a des patronages plus dangereux, où la difficulté vaincue augmente le prix du triomphe et garantit le dévouement de la pupille. Ce soir même, sous vos yeux, il se passe une délicieuse tricherie dont vous êtes dupe, vous, homme d'esprit, absolument comme les excellentes mères de famille que nous voyons prosternées devant la Mérinville...

— Vous êtes affreux! m'écriai-je, expliquez-vous.

— La baronne, mon ami, était fort compromise dans la haute société par sa prédilection toute spéciale pour les diplomates russes. Il fallait un contre-poids à l'opinion. La baronne, menacée d'un isolement complet pour cet hiver, frappa aux portes des Espagnoles, des Italiennes, des Allemandes et des créoles pour se faire un monde; on ne lui répondit pas. Ses compatriotes même oublièrent leur nationalité commune. Dans cette extrémité, la baronne jeta les yeux sur madame de Mérinville, dont une seule démarche pouvait la réhabiliter; mais cette démarche, comment l'obtenir, si ce n'est par un service d'une femme qui profite aussi bien des fautes que des vertus de ses amies dans l'intérêt du sexe entier? Et quel service rendre à madame de Mérinville qui en rend à tout le monde avec une prodigalité si inépuisable, que les ressources de la vie parisienne semblent concentrées dans ses mains! L'occasion se présenta, parce qu'à Paris toutes les occasions se présentent, même les occasions du bonheur : il ne s'agit que de les saisir.

« Madame de Mérinville, consultant plutôt son cœur que sa bourse, accepta dernièrement la responsabilité d'une loterie, dévouement immense dans l'existence des salons, qui regardent tout orphelin adoptif comme un bâtard déguisé, et où l'argent ne vient aux femmes que par le canal des maris. Le domaine de la charité proprement dite, les quêtes, les troncs, les aumônes, les bureaux de secours, ne sont pas compris dans l'apanage de notre héroïne; mais elle eut la main forcée, et voici comment. A l'époque où, par une mesure municipale, les tours furent supprimés, la renommée de sa bienveillance lui porta malheur, et dans une seule nuit on déposa sous la porte cochère de son hôtel cinq nouveau-nés vagissant. Cette maternité soudaine prêtait au ridicule : que ce fût malice ou hasard, madame de Mérinville comprit le danger, et, dans les vingt-quatre heures, s'occupa de mettre cette famille improvisée sous les auspices d'une congrégation quelconque. Mais, comme la loi ne les autorise guère, les congrégations se font d'autant plus payer qu'on a un besoin plus suspect de leur manteau. La disparition de ces cinq marmots exigeait un déboursé préalable que madame de Mérinville se trouvait, pour le moment, hors d'état de fournir au couvent, et que les sœurs grossissaient à proportion des soucis de la bienfaitrice involontaire. Dans cette extrémité, à cinq heures du soir, le jour même du dépôt, cette femme incomparable, sachant par expérience combien les Anglaises ont le cœur haut placé, tomba chez la baronne dans le plus douloureux de sa solitude, c'est-à-dire au moment où la réouverture de ses soirées paraissait impossible. C'était tendre un appât au plus friand poisson. La baronne accepta pour son compte la responsabilité de quatre enfants; madame de Mérinville en garda toute la gloire, et un article secret du traité stipula que la belle Anglaise rentrerait de gré ou de force dans un monde dont elle est le plus digne ornement. A cette fin, aujourd'hui les soirées ont été reprises; un avis confidentiel, remis à domicile par les laquais de la baronne, en sus de la lettre d'invitation, a prévenu les chalands que madame de Mérinville honorerait cette réouverture de sa présence. La société de Paris est quelquefois si bête, malgré tout son esprit, que les plus excellentes mères de famille, imitant les moutons de Panurge, ont donné dans le panneau britannique. Assurément la foule ne manque pas. Vous avez vu l'entrée victorieuse de madame de Mérinville et l'épanouissement de la baronne. C'est un coup monté. On répétera partout demain que notre femme inutile a passé une demi-heure chez la belle Anglaise, au préjudice du bal de l'ambassadeur, où elle est cependant toujours si vivement attendue. La

démarche est faite, la réhabilitation entière. Voilà un effet singulier du patronage. Avouez que ce monde-là est bien original!... »

Mais je n'écoutais plus cet homme de sang qui égorgeait la plus belle vertu chrétienne, la charité, sur l'autel du doute et du ridicule. Toutes mes facultés intellectuelles se concentraient dans mes yeux qui cherchaient, sur la physionomie de madame de Mérinville à comprendre une spécialité si distincte, d'après les règles de Lavater, de Gall et de Spurzheim. Une affabilité générale qui ressort des gestes comme du langage, de la figure comme des regards, une prévenance extrême dans la conversation, une bouche continuellement souriante, et un accent presque toujours ému, un art particulier à rappeler à chacun ses mérites, ses vertus, ses talents ou ses grâces, comme à ne point lui rappeler ses défauts contraires, un front pur de toute envie, le haut du corps sans cesse incliné par l'habitude aimable de voler à la rencontre ou même dans les bras de ses pupilles, mille détails inaperçus d'abord vinrent me confirmer l'existence de ce type heureux que madame de Mérinville promène de salon en salon comme le génie de l'aumône et le fétiche du dévouement.

« N'allons pas devenir amoureux de cette femme! » me dis-je en m'esquivant.

Elle ne m'avait point aperçu; je voulais me trouver chez l'ambassadeur seul à seul avec moi-même pour rêver à ma passion déjà naissante. L'infernal Mortimer, qui me suivait, grimpa dans mon fiacre.

« Un instant! s'écria-t-il en comptant sur ses doigts; nous avons découvert, si je ne me trompe, quatre classes de protégées dans les clientes de madame de Mérinville, à savoir : les artistes méconnues, les réfugiées polonaises, les demoiselles de province à marier, et les baronnes anglaises compromises...

— C'est bien assez, fis-je avec humeur.

— Mais ce n'est pas tout, reprit l'impitoyable Mortimer. Il reste l'amante malheureuse, la femme brouillée avec son mari, la bourgeoise qui entre dans le grand monde, la femme de lettres qui demande une pension, l'étrangère qui ne sait pas notre langue, l'actrice vertueuse, etc., etc., etc.

— Et où verrons-nous cela, grands dieux?

— Ce soir même, cher ami, au bal de l'ambassadeur. »

LE COMMISSIONNAIRE

PAR

L ROUX

C'est un homme à peindre, un des pivots de la vie privée, un garçon qui vous sert de domestique et de valet de pied, et qui néanmoins s'intéresse à vous, fait vos bottes et votre chambre, éconduit vos créanciers, combat l'autorité despotique du portier, s'oppose aux envahissements des colocataires, défend l'intégrité du carré, et maintient d'un étage à l'autre votre considération.

Par commissionnaire, nous n'entendons point tel ou tel, pris au hasard dans une rue quelconque, muni d'une plaque, d'une casquette de peau de mouton, d'une figure savoyarde ou auvergnate, ingrate dans la plupart des cas; mais bien celui qui, depuis la dernière invasion des Cosaques, jouit à Paris du droit de cité, et existe, bon an, mal an, toujours dans la même rue, chauffé au même soleil, ou en proie aux mêmes averses, et désaltéré chez le même marchand de vin. Cet homme-type doit être, en effet, l'hôte du quartier dont il est le commissionnaire. Il s'est établi à la longue entre ses clients et lui des rapports de famille; ses antécédents répondent de son avenir. Il présente pour aller à pied des conditions de stabilité suffisantes. Les philosophes regardent, en effet, le commissionnaire plutôt comme un instrument de station que comme un appareil locomoteur; par le siècle qui court, quiconque n'a pas le privilége de faire quarante lieues à l'heure est presque considéré comme immobile. Néanmoins le commissionnaire est un des agents les plus actifs, sinon du progrès, au moins du mouvement. Vainement une société se flatte-t-elle d'exister avec une poste aux lettres, des télégraphes, des journaux, des canaux, des bateaux à vapeur et des chemins de fer seulement : ce sont assurément autant de rouages utiles dans une machine sociale, tandis que le commissionnaire est un ressort indispensable de la locomotive; beaucoup voient même en lui le mouvement perpétuel. Le facteur est un sourd-muet qui ne parle que par lettres; le télégraphe, un hiéroglyphe politique; un journal s'imprime tout au plus pour ses abonnés : le commissionnaire, c'est, au contraire, la demande et la réponse, l'intrigue et le dénoûment d'une action; c'est l'élément actif et passif de la vie bourgeoise, c'est l'éloquence parlée et l'éloquence écrite, c'est le grand ressort de la civilisation : l'épicier, le marchand de vin, le boulanger, le commissionnaire, placés aux angles d'une rue, établissent les quatre points cardinaux de sa rose des vents. On remplace un roi, un diplomate, un premier ministre, un agent de change, rien ne peut remplacer un commissionnaire.

Quoi qu'il en soit, le commissionnaire ne saurait être une des figures les moins significatives dont Paris sème son échiquier. Tout annonce en lui un homme primitif, arrivé dans la capitale sans arrière-pensée, disposé à se laisser caser au gré des besoins de la civilisation. Véritable centenier au service d'un petit écu, le bourgeois lui dit : *Marche!* et il va. Le commissionnaire est l'être le plus complétement passif d'une société; il échappe naturellement à ses influences, qui en sont le fléau, qui tendent à faire prévaloir une profession au détriment de toutes les autres, et maintiennent l'homme sur un pied d'individualisme féroce : l'homme considéré comme le moins civilisé de Paris en est aussi le plus social.

On ne voit point le commissionnaire, après avoir analysé les misérables préjugés qui servent de hochets au peuple le plus spirituel de l'univers, affecter des titres de noblesse, ajouter quelque chose à son nom, ou dissimuler le moins du monde son origine. C'est toujours

Pierre, comme devant, ayant sa plaque pour blason et ses crochets pour enseigne. Mais une chose qu'il conserve avec soin, c'est son individualité primordiale. Le commissionnaire est une des natures les moins effacées que Paris moule à sa triste effigie. Parisiens qui ne sont pas de Paris, contrefaçons de citadins qui auraient tout à gagner à être encore de leur province. J'aime qu'un Parisien soit Auvergnat, et qu'un Auvergnat soit commissionnaire.

Ouvrez le livre de votre vie privée, et voyez à quelle page un commissionnaire a joué un rôle important, dans quelles circonstances il a tenu entre ses mains votre secret, votre amour, votre vengeance, votre fortune, votre vie; quand il s'est éloigné de votre domicile portant un cartel à un rival détesté, le fil principal d'une conspiration, votre démission ou votre bilan. Le commissionnaire se lie à tout, il est de toutes nos intrigues, de toutes nos passions, de tous nos vices, de toutes nos parties plus ou moins fines. La nature l'a doué de la prudence du serpent pour ne prendre que le rôle qui lui convient dans la comédie qui se joue sous ses yeux, et glisser sans reproche à travers les écueils d'une société corrompue. On le trouve toujours actif et jamais soucieux, il existe à la fois comme acteur et comme comparse du drame individuel, il réalise le problème d'un pouvoir réel et irresponsable.

Le commissionnaire a la jambe bien développée, la plante des pieds passablement convexe, le torse distingué, et un coffre solide, ce qui signifie une poitrine large et parfaitement disposée pour le jeu des deux plus vastes poumons de l'arrondissement. Un cor monstre, déposé récemment au musée Dupuytren, avait appartenu à un commissionnaire. Jetez maintenant un coup d'œil sur ce dos d'Atlas, examinez ces omoplates moulées pour recevoir une malle, et dites s'il est possible de nier une prédestination. Bien que comme porteur il excelle dans la commission, ses relations civiles et privées sont de plus d'un genre : c'est une sorte de factotum qu'on peut invoquer dans toutes les occasions; le commissionnaire manque rarement celle d'être utile à l'humanité. Il possède un homme spécial qui le plie à divers emplois, charge ses épaules de malles ou de bas-reliefs, de tableaux ou d'épreuves de romans dans les quartiers artistiques; son bourgeois est, en effet, un artiste. Il est voué à cet homme; il y a entre eux solidarité de fortune. Le commissionnaire fait en outre, dans ses moments de loisir, les courses du négociant, une partie du ménage de la cuisinière, balaye les devantures, rend aux vitres du pharmacien et du marchand de nouveautés la transparence primitive que les émanations du camphre ou la poussière des châles du Thibet leur ont enlevée. Une partie des offices qui répugnent à l'homme établi, à l'élève en pharmacie, ou au jeune-premier enrôlé dans les cachemires, est accomplie sans scrupule par le commissionnaire; il n'y a pas pour lui de choses déshonnêtes dès qu'elles représentent un honnête salaire. Le commissionnaire connait le fort et le faible de toutes les professions : très-propre par cela même à remplir la sienne qui n'en est presque pas une, mais qui en résume plusieurs. Veut-on un frotteur zélé et intelligent pour cirer les bottes et les parquets : rien de plus apte à cela qu'un commissionnaire. Vos tapis réclament-ils, pour être battus, l'emploi du tapissier : faites monter un commissionnaire. Voulez-vous un homme empressé sans être importun, qui tienne chez vous la place d'un nombreux domestique, et vous serve à table comme un estafier : ayez un commissionnaire: C'est le valet de ceux qui n'en ont pas. Homme économe et économique, il connait la recette du cirage Roberston et l'applique aux chaussures de tous les formats qui lui ont fait une brillante réputation dans le quartier. Le commissionnaire est l'être le plus complet de la civilisation : il embrasse l'homme de la tête aux pieds; il possède l'industrie du castor et les talents variés du valet de chambre et de la femme de ménage.

Pour apprécier dignement le commissionnaire, il faut le voir surtout lorsque, à l'entrée de l'hiver, il s'improvise scieur de bois.

Pour peu que la maison où il remplace le peso-stère soit privée d'une cour, fort des réglements de police, il s'installe sur le trottoir. Marquis ou manant, peu lui importe qui défile à droite ou à gauche; il est tout à sa besogne. Paris en révolution ne lui ferait pas perdre un trait de scie. Quelle tension dans les muscles! quelle flexibilité cependant à l'endroit du cubitus! quelle sueur poétique sur son *facies!* Les bûches les plus respectables, celles qu'affectionne le portier, passent par ses mains comme des roseaux ou des allumettes chimiques. Il les divise, sans géométrie, en plusieurs sections parfaitement égales : c'est l'affaire de quelques brassées. La scie lui sert de chèvre, et cet instrument primitif défie entre ses mains le génie même de la mécanique. Après quelques minutes de cet exercice sudorifique, le commissionnaire ne conçoit pas qu'on ait besoin de bûches pour se chauffer. Le bois lui semble un objet de luxe, qui chauffe par le frottement. Il s'arrête à chaque voie pour se rafraîchir d'un *canon*.

Entrepreneur de n'importe quoi, il n'a pourtant rien des allures de ces bohémiens de Paris qui cherchent dans le travail un prétexte de se reposer incessamment. Par un prodige qu'explique son incroyable célérité, on le trouve toujours posé sur ses deux pieds, à l'endroit où il a fixé son quartier général : il tient de ces faucons qui venaient se poser sur le poing du maître, après mille courses aériennes accomplies en un clin d'œil.

Ne croyez pas, du reste, que son art soit tout d'improvisation, ou que l'on puisse devenir commissionnaire en sortant d'être ambassadeur. Il y a un sphinx à interroger, non moins rempli d'ambages et de circuits que celui qui, au dire de M. de Ballanche, jouit d'une existence mythologique dans la mystérieuse Egypte. Paris et ses mille rues à interpréter, est-ce l'affaire d'un jour? Le commissionnaire affecte un lobe de son cerveau à chaque quartier, et parvient à se faire un Paris cranioscopique dont on retrouve les saillies après sa mort, ou le livret dans la poche de son gilet.

Etudiez en détail le commissionnaire, et bientôt toute la physiologie de Paris vous sera connue. Le commissionnaire ne stationne pas dans les rues aristocratiques du faubourg Saint-Germain; il n'est pas moins inconnu dans le faubourg Saint-Marceau; les deux pôles d'une société civilisée le repoussent également : il pullule dans les zones tempérées, il est à son aise sur les terrains de transition, et perche volontiers à la hauteur du faubourg Saint-Jacques, s'échelonne dans les régions moyennes du commerce et de l'industrie. Paris déteint sur lui sensiblement, chaque rue le moule à son image. Le commissionnaire est une espèce d'affranchi, qui a conservé quelque chose des types précieux, aujourd'hui perdus, des valets de comédie. Là ce n'est qu'un porteur, un homme de peine, un crocheteur; ici c'est Lafleur, c'est Frontin, c'est Gil Blas, ex-oisif d'antichambre, suant aujourd'hui sang et eau sous la livrée du commissionnaire Le rude patronage de la bourgeoisie le courbe sous le salaire et le plie à ses habitudes. On trouve en lui le reflet de tout ce qui existe sous le régime mixte de la propriété.

Dans les diverses parties du globe, la nature a doué le serviteur de telle ou telle aptitude; à Paris, elle a tout donné au commissionnaire. Allez en Egypte, vous aurez recours à une légion de domestiques pour n'être point servi : l'un fera cuire vos lentilles accommodées au persil, au laurier, avec un quartier de mouton, vous servira un oignon cru, et fumera sa chibouque en votre présence; l'autre prendra soin de votre unique vêtement; un troisième, de votre cheval arabe; tout le monde se moquera de vous, en disant : « Allah est grand! » Le reste lui est parfaitement étranger. Il y a un homme pour chaque chose : sortez de là, on ne vous entend plus; c'est comme si vous parliez hébreu. La bastonnade même n'arrache point un Turc à sa spécialité et à ses songes orientaux. A Londres, il faut être *gentleman*, avoir une maison à soi, si l'on veut être servi par des mains étrangères; ce n'est qu'à Paris que l'on trouve ces soins de détail, ce service précieux qui s'applique à tout, qui n'oblige à rien envers un commissionnaire, et qu'il exécute sans sortir de sa profession. Le commissionnaire est un type multiple : il ne saurait embrasser trop de choses pour se faire une petite fortune. Il combine le *fixe* et le *casuel*, et existe l'un portant l'autre. Il envoie tous ses bénéfices à un notaire du pays, et met le restant à la caisse d'épargnes.

Quand le gaz illumine Paris, à l'heure où ceux qui ont l'habitude de dîner gagnent les *Frères provençaux* ou le *café de Londres*, vous croyez que le commissionnaire va se croiser les bras, faire le *cent de piquet* avec le porteur d'eau filtrée : c'est un luxe qu'il se permet les jours de *grande* relâche seulement, autrement il se rend à un théâtre du boulevard pour faire l'*homme du peuple*. Aucuns frais de travestissement pour lui, sinon dans les pièces historiques, où il revêt un costume d'archer pour représenter un eunuque du sérail et une figure atroce si son rôle l'oblige à conspirer.

Le commissionnaire a-t-il un quart d'heure d'oisiveté forcée, voyez avec quel agréable *far niente* il hume sur l'asphalte et sur l'édredon du crochet un chaud rayon de soleil et quelques bouffées de caporal. Son pliant bardé de cuir a un oreiller de sapin, mais il y dort sur la foi des passants et des cochers de fiacre; sa pipe n'a rien de commun avec le narguilhé des adorateurs du prophète, mais elle lui suffit, c'est son *vade mecum;* sacrifiant la

partie au tout, il en retranche le tuyau pour ne pas la casser : les choses humaines sont si fragiles!

Le commissionnaire n'est ni grand, ni effilé, ni athlétique. La taille gêne dans son état; la maigreur lui ôte de la confiance de ses clients. Du rez-de-chaussée à la mansarde, il doit aller, venir, déménager, emménager, monter, descendre, charrier, emmagasiner, toujours grandi, grossi, matelassé, doublé d'une caisse, d'un ballot, des cartons à chapeau de la grisette et de la valise d'un étudiant en vacances. Pour suffire à ces travaux herculéens, à cette gymnastique quotidienne, le commissionnaire a reçu de la nature des dispositions qu'il complète par l'habitude : la première est d'être né robuste et Auvergnat, d'être doué d'une large paire de favoris, qui représentent la force; contrairement au préjugé biblique, qui place son siége dans ses cheveux, le commissionnaire se coiffe à la Titus : c'est toujours cela de moins à porter.

Il existe une classe nombreuse de la société qui est parée lorsqu'elle est vêtue. Le commissionnaire fait partie de cette classe intéressante. Il y a un velours qui se fabrique exprès pour lui, relevé sous forme de veste par des boutons de cuivre délicieusement arrondis. Le commissionnaire est le même homme de la tête aux pieds, bleu d'outre-mer quant aux guêtres, au pantalon et à la prunelle. Il quitte la veste dans de grandes occasions et dans les grandes chaleurs, et la met sur son crochet pour mieux la porter. Il n'est chatouilleux que sur la force physique, et on ne le voit jamais compromettre son amour-propre en reculant devant un fardeau, quel qu'il soit. Il mourrait au besoin, comme un Titan, sous le poids de cinq cents livres. A part cela, on peut l'appeler mon ami, mon brave, le commissionnaire étant une de ces choses qui, aux yeux de la bourgeoisie, entrent de plein droit dans le domaine du pronom possessif; mais, en compagnie de la femme de chambre, le commissionnaire s'appelle monsieur Pierre; on prend pour lui parler la même voix que pour le maître de la maison; on l'accable d'attentions et de poulets froids.

Le commissionnaire est en rivalité constante avec les entreprises de déménagements quelconques, les possesseurs de tapissières, et les cochers de fiacres ou de cabriolets, qui, sous prétexte d'une course d'agrément, enlèvent en un tour de mains les effets d'un propriétaire nomade, le mobilier d'un journaliste et le musée d'un antiquaire; il brise les meubles deux fois moins qu'une entreprise, ce qui fait qu'on lui confie deux fois plus volontiers ceux que l'on tient à conserver.

Vous rencontrez quelquefois le commissionnaire bardé de cuir, comme s'il avait l'honneur d'être un cheval de trait, essoufflé sous le harnois, cédant nécessairement le pas aux andalous, et l'emportant sur eux par l'intelligence du pavé. De là est venu le proverbe : *Paris, le paradis des chevaux et l'enfer des commissionnaires.*

Lorsque le commissionnaire quitta les vallons pittoresques de la Savoie ou les sites enchantés de la haute Auvergne, sa tête était pleine de projets ambitieux; il portait ses vues sur les hauts emplois du château ou de la banque de France; il rêvait un bureau de tabac tout au moins. Muni d'une lettre de recommandation pour le valet de chambre d'un duc et pair, il aspirait par anticipation des bouffées de faveur et de fortune; il se créait au sein de Paris un Eldorado de gros traitements et de fatigues modérées. Là! je vous le demande, n'eût-il pas été bien placé dans un ministère solide, si c'est possible, à l'ombre d'un poêle gigantesque chauffé par ces bonnes grosses bûches, qui ne sont que des atomes du budget, ou dans quelque bibliothèque parfaitement royale, méditant sur les livres des philosophes, et l'étant un peu par contiguïté, ou bien encore attaché aux fossiles de M. Cuvier, aux phénomènes de M. G. de Saint-Hilaire et aux autres curiosités du Jardin des Plantes, donnant à manger de sa main à la girafe ou à l'éléphant, étudiant la botanique par goût et l'astronomie par principes, perdu dans les immenses contours du cèdre du Liban, restauré tous les mois par la manne de ses appointements, ayant un titre, une position, un habit bleu de roi, enfin, tout ce qu'il faut à un employé pour être rentier, à un commissionnaire pour être savant? Hélas! le protecteur-né du commissionnaire avait oublié son extraction villageoise, son compatriote n'était plus son ami : il n'a rien fait pour le pousser auprès des puissances, de peur de compromettre la sienne. Le commissionnaire n'a pu accrocher la moindre place, et, pour se fixer à quelque chose, il s'est fixé à un coin de rue. Là, il jouit d'une existence semée de longues fatigues et de courts délassements, de grands travaux et de petits profits. On n'est ni électeur ni juré, c'est vrai; on n'a pas le désagrément de s'entendre nommer capitaine de la garde nationale, ou l'ambition de devenir député; mais aussi, quelle existence triviale! l'épicier vous regarde à peine comme un homme émancipé; le charcutier croit vous régaler avec son cervelas à l'ail; le garçon de magasin se regarde à vos côtés comme placé dans les inamovibles, vous confie de son chef la besogne qui l'humilie, et l'humanité tout entière vous traite de portefaix. La moindre querelle fait éclore les dénominations outrageantes d'Auvergnat ou de Savoyard. C'est ainsi que le béotisme parisien lui glisse en douceur des phrases comme celle-ci : « Dites donc, monsieur Pierre, les Auvergnats sont-ils Français? »

On a évidemment tort de donner le commissionnaire comme la dernière expression de l'incivilité rustique ou de l'inurbanité parisienne : il est poli, discret et même consciencieux. Il ne surfait jamais le prix d'une course ou d'un paquet. A telle distance, c'est tant; sa carte, c'est son expérience. Pour le poids, il en a la balance dans la main. Cherchez-moi un Euclide qui soit aussi savant que lui dans l'art de retourner une malle ou un paquet, dans la science du plan incliné, et qui connaisse mieux la ligne droite dans ce Paris, où si peu de personnes la suivent d'un bout à l'autre.

Le commissionnaire n'est entaché d'aucun des préjugés qui tiennent aux corporations; il n'est membre d'aucune société savante, il a grand soin surtout de n'être pas de l'Académie. Trop fier pour se lier avec des laquais à livrée, il a trop *bon genre* pour frayer avec les cochers. Employé souvent comme garçon de recette, il a une considération à garder, outre l'estime que chacun lui accorde. Dans l'arrière-boutique du marchand de vin, le commissionnaire s'entretient généralement de politique; pour peu qu'il y ait un commencement d'hostilités du côté de la Belgique, le marchand d'en face n'expédiant plus de *satin-laine*, il se ménage d'avance la pratique d'un fabricant d'équipements militaires. Si l'élection ramène à la Chambre tel ou tel député, ce sera pour lui une connaissance toute faite; si telle actrice, dont il soigne les débuts, comme romain, obtient un grand succès, il aura de l'ouvrage pour toute la saison. Son existence est liée aux fibres les plus intimes du corps politique; il en suit les mouvements afin de ne manquer aucune commission importante. Le commissionnaire dit : « Not' bourgeois » en parlant du roi des Français.

Des passagers, des hommes sans vocation, après avoir dû leurs premiers succès et leurs premières épargnes à la commission, conçoivent le projet de monter un fiacre,

de devenir propriétaires de deux chevaux poussifs, et d'exister sous la forme de cochers. Ceux-là sont à peu près perdus pour le pays; s'ils y reviennent, c'est pour être millionnaires. Il n'en est pas ainsi du commissionnaire pur sang. Dès que celui-ci a supporté jusqu'à trente à quarante-cinq ans le fardeau de l'existence parisienne, il ne dissimule plus son mépris pour le luxe de la *capitale* qu'il a foulé aux pieds, et pour les merveilles de la civilisation qu'il a outre-passées. Tant qu'il a des muscles robustes et une austère probité à mettre au service d'une société qui accepte toutes les jouissances, sans égard pour ceux qui s'en font les instruments, le commissionnaire a grossi chaque jour la somme de ses dévouements, avec l'espérance secrète de ne pas mourir à la peine. Après avoir, Sisyphe de la course à pied, roulé assez longtemps son rocher sur le pavé de Paris, il soupire pour une retraite champêtre bien abritée sur quelque coteau poétique de son pays natal; il en est parti pèlerin de la société, il y rentre en bon paysan, sur lequel ont passé toutes les grandeurs et toutes les décadences, flots mouvants de la vie parisienne. Tel étudiant provençal qu'il avait installé, chétif, dans un hôtel garni, possède aujourd'hui un palais à lui tout seul. Une figurante, qui renvoyait par son entremise les lettres sans les décacheter, en reçoit aujourd'hui d'armoriées qu'elle décachette sans les renvoyer; un clerc d'huissier, qu'il suppléait quelquefois, s'est lancé dans les bitumes, et pave aujourd'hui les trottoirs qui lacéraient jadis outre mesure ses bottes de simple piéton. Le commissionnaire n'a quitté ses sabots que pour des souliers ferrés; il emporte ceux-ci comme trophée : c'est la chaussure d'un honnête homme.

L'homme oublie ses premiers vers, sa première maîtresse, son premier tailleur, sa première lettre de change; il n'oublie pas le premier commissionnaire qui lui a servi d'introducteur dans le dédale de Paris, qui s'est offert pour porter sa croix sur le Golgotha de quelque maison de six étages, en lui ouvrant peut-être le chemin de la fortune, paradis des temps modernes. Le commissionnaire est, en effet, toute l'hospitalité de Paris : c'est lui qui le premier vous en fait les honneurs; c'est le premier fil conducteur qui vous indique le pôle où vous devez graviter; il marque le point de départ d'un grand homme ou d'un parvenu : celui-ci l'oublie, l'autre se souvient toujours qu'il s'est aidé du commissionnaire pour faire son chemin.

Des provinciaux osent encore se défier de ses bons offices, le regardant comme un être essentiellement nomade, tandis qu'il est plaqué, numéroté comme un soldat. Et d'ailleurs le commissionnaire, n'eût-il pas sa plaque, aurait encore sa probité.

Puisez maintenant vos inductions ici ou là, dans Saint-Simon ou dans Fourier, vous trouverez toujours que la société n'a pas dit son dernier mot au sujet du commissionnaire. Une personnalité mixte comme la sienne résulte d'un état de transition qui prouve jusqu'à l'évidence un besoin de moyens termes dans une société essentiellement bourgeoise. Le commissionnaire succède au valet de pied. Dans tous les quartiers où les mœurs féodales sont encore en vigueur, le commissionnaire est traité d'hérétique, ou, si l'on veut, de réformateur. Son introduction dans la vie civile date peut-être de l'établissement de la petite poste : la bourgeoisie sentit le besoin d'établir un contre-poids aristocratique à ce véhicule populaire des lettres cachetées, et le commissionnaire s'est glissé entre deux impossibilités contemporaines, comme un pouvoir parlementaire entre le peuple et l'aristocratie.

Quand une profession formule l'homme comme l'expression la plus actuelle d'un régime de transition, qu'elle se pose comme le type complexe d'une classe sujette à des changements indéfinis, cette profession mérite ici une place. Le sort, qui a présidé à nos destinées communes, a fixé le commissionnaire entre le ciel et l'enfer, dans le purgatoire du travail actif et intelligent. Demi-servitudes, demi-plaisirs, demi-profits, telle est l'existence mobile de cet homme. Il ne s'appartient pas plus qu'il n'appartient aux autres : il est le serviteur de tous sans être le domestique de personne, et c'est en cela que son type le distingue de celui d'un simple valet, libre de servir une multitude de maîtres, pour échapper à la tyrannie du besoin. Quiconque a recours à un commissionnaire dans la vie privée doit voter avec l'opposition parlementaire, et demander l'adjonction des capacités. L'opposition prit un jour le commissionnaire, et le lança comme une montagne à la tête du pouvoir. Un commissionnaire, pour vingt-quatre sous, transporta à l'hôtel de l'intérieur la malle d'un nouveau ministre. J'allume ma lanterne et je cherche cet homme précieux, certain, si je le rencontre, d'enrichir cette collection de la perle des commissionnaires.

P. L. O. P.

LE

JARDINIER DE CIMETIÈRE

PAR

ÉDOUARD D'ANGLEMONT

La classe si intéressante des horticulteurs se subdivise en un grand nombre de variétés : les Christophe Colomb des fleurs, les multiplicateurs des végétaux, les pères nourriciers des plantes exotiques, les créateurs de pépinières, les Soulanges-Bodin, les Pyrolle, le Keteléer, les Bachoux, les Billard, les Martine, etc. Mais, de toutes ces variétés, la plus curieuse et la moins connue est sans contredit le jardinier de cimetière.

D'abord, le jardinier de cimetière ne jardine jamais; il y a plus, s'il jardinait, son métier, qui est prodigieusement lucratif, ne lui rapporterait pas de quoi vivre comme un maçon ou un figurant de l'Ambigu-Comique.

Cela a tout l'air d'un paradoxe : vous verrez tout à l'heure que c'est une vérité incontestable.

Le jardinier de cimetière ne ressemble en rien aux autres jardiniers, si joyeux d'ordinaire, qui chantent le matin avec l'alouette, à midi avec la cigale, et le soir avec le rossignol. Le jardinier de cimetière ne chante jamais : c'est un homme grave; il a le teint blême, le regard sombre; son nez, comme celui du père Aubry, aspire à la tombe.

Ce ne sont pas les classes élevées, les familles riches, qui font la fortune de ce jardinier : aux grands de la terre qui trépassent, il faut un terrain concédé à perpétuité, un tombeau de marbre ou de granit, une épitaphe en lettres d'or; ces morts-là payent cher leur sépulture, et on leur en donne pour leur argent.

La clientèle du jardinier de cimetière est tout entière dans la classe moyenne, parmi les petits rentiers, les petits marchands, les modestes employés, tous personnages auxquels le culte des tombeaux est permis pendant cinq ou dix ans seulement. Lorsque l'entreprise des pompes funèbres lui a révélé un décès, cet homme questionne, interroge, et, dès qu'il est parvenu à découvrir l'adresse du mort, il ne s'arrête plus, il court, il a des ailes, et les parents le voient apparaître au milieu de leur plus grande douleur.

M. D..., jeune avocat qui n'avait encore plaidé qu'une fois, et devant la 7e chambre, venait de perdre son père, ancien commis du ministère de l'intérieur. Le char mortuaire était à la porte; on clouait la bière dans la pièce voisine de sa chambre; il était assis, morne, immobile, dans un large fauteuil. Tout à coup se présente devant lui un homme vêtu d'un habit-veste de gros drap couleur foncée, portant de gros souliers ferrés, et tenant à la main son chapeau d'un noir rougeâtre, illustré d'un crêpe dont la vétusté semblait annoncer un deuil perpétuel.

« Monsieur, dit-il d'une voix sépulcrale, j'ai appris le malheur, le grand malheur...

— Ah! monsieur, dit le jeune stagiaire en interrom-

pant ce qu'il prenait pour un compliment de condoléance; ah! mon cher monsieur, c'est affreux, c'est horrible : je n'y survivrai pas!...

— Oh! je sais ce que c'est!... mais le temps...

— Ma douleur ne mourra qu'avec moi... c'est une plaie qui ne se cicatrisera jamais!...

— C'est comme moi, je ne laisse jamais mourir ces douleurs-là... au contraire, je les cultive et je m'en trouve bien... Je vous conseille d'en essayer... Vous avez peut-être l'intention d'acheter un terrain à perpétuité?

— Hélas! c'eût été mon plus cher désir; mais ma position ne me permet pas cette dépense...

— Tant mieux, monsieur! entre nous la tombe à perpétuité est un mauvais système, un système de dupe. Que l'on recule les barrières de Paris de quelques centaines de toises, il faudra que tous les morts délogent, et ces tombeaux de marbre, qui devaient durer éternellement, disparaîtront pour faire place à des maisons de cinq étages. Parlez-moi d'un terrain temporaire entouré d'un treillage de bois noir, au milieu duquel nous plaçons un cyprès, un laurier, un saule pleureur, un rosier, un myrte, un jasmin... Nous en avons le plus grand soin; de l'eau deux fois par jour pendant l'été!... ça ne meurt jamais... moyennant dix francs par mois...

— C'est donc au fossoyeur que je parle?...

— Non, monsieur... je suis jardinier du cimetière. Voici mon adresse : « Duhamel tient assortiment de fleurs, « croix neuves et d'occasion, avec larmes et épitaphes; « fabrique les couronnes d'immortelles jaunes, noires, « blanches, au plus juste prix; fait des envois dans les « départements. »

— Comment pouvez-vous, dans un pareil moment!...

— Eh! monsieur, quel moment peut être mieux choisi pour pleurer l'infortuné enlevé à la fleur de son âge par une mort cruelle!

— De qui parlez-vous donc? je ne vous comprends pas.

— Ah! c'est juste, je confondais avec le n° 2. C'est que nous en avons trois dans votre arrondissement aujourd'hui... Je disais donc : Quel moment peut être mieux choisi pour pleurer ce jeune homme, l'espoir d'une famille, qui...

— Mais c'est un vieillard que je pleure... c'est mon pauvre père.

— Bien, bien, monsieur, je me souviens maintenant : c'est le n° 1 que vous avez. Je vous dirai donc : Quel moment mieux choisi pour pleurer ce vieillard vénérable, qui fut bon fils, bon époux, excellent père. Nous pouvons allonger cela tant que vous voudrez; ça dépend de la hauteur de la croix et de la largeur des lettres. Il m'est arrivé ce matin des croix de première fabrique, de premier choix : dix pieds de haut sur dix pouces de large, tout cœur de chêne.

— Laissez-moi donc; je vous ai dit que mes faibles moyens...

— C'est juste! alors le sapin du Nord vous conviendrait mieux; ça supporte parfaitement l'humidité.

— Grâce!... grâce!...

— C'est donc de l'occasion qu'il vous faut? J'ai votre affaire un trois pieds huit pouces, dans le meilleur état; les vertus et qualités sont presque neuves; il n'y aura que les noms à changer. »

L'impatience crispait les nerfs du jeune D..., il étouffait d'indignation; la parole lui manquait, et le vampire, lui faisant l'application du proverbe « Qui ne dit mot consent, » alla sur-le-champ se mettre à l'œuvre.

Un mois après cette première visite, le jardinier revint près du jeune avocat. Cette fois il ne fit plus de phrases, mais il lui présenta une longue liste de fournitures mortuaires, dont le total, y compris le premier mois d'entretien échu, s'élevait à soixante ou quatre-vingts francs. M. D... pouvait-il marchander les soins donnés à la sépulture de son père? pouvait-il souffrir que l'on arrachât ignominieusement les témoignages de regret que tout le monde attribuait à sa piété filiale? Le plus court et le plus sage parti était d'acquitter le mémoire funéraire, et il l'acquitta immédiatement.

Presque tous les jardiniers de cimetière empiètent sur la profession du marbrier; ils fournissent au besoin la pierre tumulaire, l'urne lacrymale, la colonne tronquée; mais ce n'est pas là le bon du métier : c'est surtout par le jardinage que s'enrichit cette engeance qui ne jardine pas. Par exemple, que l'un de ces habiles industriels soit chargé d'entretenir quarante tombes à dix plantes ou arbustes chacune, cela fait un total de quatre cents. Eh bien! le jardinier de cimetière n'en a que cent, et il pourvoit à tout; et cela, grâce à l'étude approfondie qu'il a faite du cœur humain, grâce à une statistique qu'il a particulièrement étudiée. D'abord il sait que, sur quarante morts, vingt sont oubliés en huit jours par leurs héritiers, qui n'en payent pas moins les fleurs absentes et les soins qu'on ne leur a jamais donnés. Sur les vingt autres morts, six sont visités chaque dimanche, quatre le sont tous les jeudis, dix le sont deux fois par an; tous le sont une fois par année, le jour consacré solennellement par l'Église à prier pour ceux qui ne sont plus.

Les vingt premiers tombeaux ont pour tout ornement des masses de chiendent de la plus belle venue, agréablement entrecoupées d'orties et de chardons; les vingt autres s'arrangent entre eux en bons camarades : les fleurs qui étaient jeudi sur celui-là seront dimanche sur celui-ci; on découvre saint Pierre pour couvrir saint Paul, *et vice versa*. J'ai vu un rosier qui avait déjà fait trente fois le tour du cimetière Montmartre, et qui ne paraissait pas disposé à s'arrêter en si beau chemin.

Arrive le jour des Morts. Il faut que leur demeure soit ornée : alors les entreteneurs de tombes s'abattent sur le quai aux Fleurs; le cimetière ressemble bientôt à un vaste parterre; le lendemain tout entre en serre sous prétexte de la gelée, et deux jours après la pacotille botanique reprend la route du marché.

Le jardinier de cimetière est, comme on voit, un merveilleux calculateur; mais il est communément peu lettré, ce qui est d'autant plus fâcheux qu'il se trouve souvent dans la nécessité de confectionner l'épitaphe en style plus ou moins lapidaire. Pour obvier aux inconvénients qui peuvent résulter de son ignorance en matière de langue française et d'orthographe, il fait fabriquer à l'avance un grand assortiment de pierres et de croix avec épitaphes variées, qui se payent à tant la lettre; et c'est probablement à cause de cela que tant de gens vertueux ont si peu de vertus après leur mort, tandis que tant d'intrigants en ont un si long catalogue sur leur tombe : les noms seuls sont à mettre. Voici ce qui est arrivé à un de mes amis qui venait de perdre son oncle.

Ce jeune homme, voulant bien faire les choses, avait accueilli les offres de service du jardinier, et lui avait donné les noms et qualités du défunt. Six semaines après, il prit fantaisie au neveu de voir comment ses intentions avaient été remplies; il se rend au cimetière Mont-Parnasse, se fait conduire à l'endroit où ont été déposés les restes de son oncle, et sur une pierre tumulaire d'une dimension fort convenable il lit :

CI-GÎT
FRANÇOIS-XAVIER GIRARDEAU,
ANCIEN CAPITAINE DE DRAGONS,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
QUI FUT LA GLOIRE ET L'EXEMPLE DE SON SEXE.
SA FAMILLE DÉSOLÉE
DÉPOSA SUR SA TOMBE
LA COURONNE VIRGINALE!

C'est, je crois, le même jardinier qui planta dans le même cimetière une croix sur laquelle on peut lire :

ICI REPOSE
CHARLES-EMMANUEL BODIN,
QU'UNE MORT CRUELLE
ENLEVA
A L'AGE DE SEPT ANS ET DEMI.
IL FUT BON FILS, BON ÉPOUX, BON PÈRE
ET BON CITOYEN.
PRIEZ POUR LUI!...

Les deux tiers de la clientèle du jardinier de cimetière se composent de veuves. Cela se conçoit : rien n'est plus propre à faire trouver un mari que le regret que l'on témoigne de n'en plus avoir. N'est-il pas tout à fait touchant de lire sur une tombe, après l'énumération des noms, titres et qualités du défunt :

SA JEUNE ÉPOUSE,
AU DÉSESPOIR,
ATTEND AVEC IMPATIENCE
QUE DIEU LA RÉUNISSE
A SON ÉPOUX BIEN-AIMÉ.

Ou ces quatre vers :

Mon époux de la vie a quitté les combats!
Il a fini le temps d'épreuve
Que Dieu nous impose ici-bas!
Ce temps commence pour sa veuve!

En ce cas, l'épitaphe d'un mari est presque toujours grosse d'un mariage. Aussi est-ce avec une sorte d'assurance que le jardinier de cimetière se présente chez les veuves, particulièrement chez celles qui sont jeunes et jolies; il tient toujours prête pour elles quelque anecdote appropriée à la circonstance, qu'il débite en variant les inflexions de sa voix, selon l'intensité de la douleur exprimée sur la physionomie de la personne à laquelle il s'adresse; car cet homme est aussi un habile comédien,

qui change à sa volonté de ton et de visage. J'ai entendu parler d'une jeune femme qui paraissait profondément affligée de la perte récente de son mari, et à laquelle le funèbre oiseau de proie tint à peu près ce langage :

— Ah! madame, un si bon mari!... jeune, gracieux, aimant... Il devait aimer les œillets : nous lui mettrons des marcottes choisies... tout ce qu'il y a de mieux en panachés... Il avait été militaire, je crois?

— Lieutenant dans la garde nationale.

— J'ai un laurier superbe, qui lui ira comme un bas de soie... Entourage solide, une urne à chaque coin, colonne en granit, comme celle que M. Adolphe de N... m'a commandée pour la tombe de sa femme. Pauvre jeune homme! en voilà un qui a du chagrin.

— C'est un jeune homme?

— Oui, madame, un grand brun, fort beau garçon, ma foi, avec des yeux à la perdition de son âme, et qui pleure!... Si vous le voyiez... Il faudrait avoir un cœur de roche pour ne pas se sentir venir la larme à l'œil... Si ça continue, il en mourra; il n'y a que le mariage, un mariage d'amour capable de le sauver.

— Il est bien à plaindre! Il doit aller souvent au cimetière?

— Tous les dimanches, de deux à cinq heures.

A quelques jours de là, la jeune femme et Adolphe de N... se rencontrèrent au champ des morts; ils échangèrent quelques regards. Huit jours après, ils mêlèrent quelques paroles; huit jours plus tard, ils confondaient leurs pleurs. Ils passèrent de là aux soupirs, aux serrements de main, aux mutuels aveux; puis ils en vinrent à oublier complétement le chemin du cimetière, à la grande satisfaction du jardinier, qui n'oublie pas, lui, de venir, à chaque fin de mois, se faire payer chez M. et madame de N... de l'entretien de deux tombes pour lesquelles il n'a rien fait.

Dans cette circonstance, c'est à l'amour qu'il aura dû son succès; dans une autre, il s'adressera à l'amour-propre; l'intérêt ne sera pas non plus négligé dans ses opérations spéculatives.

— Non, monsieur, disait une veuve de quarante-cinq ans à l'un de ces dépisteurs de morts, je ne ferai aucune dépense inutile : mon mari m'a laissé des enfants; c'est à eux que je dois songer maintenant.

— Justement, madame, c'est à cause de cela qu'il faut des fleurs à la tombe du défunt; nous lui en mettrons des plus belles et des plus rares : ça attire les promeneurs; on s'arrête volontiers, et on lit tout naturellement l'épitaphe. Vous feriez distribuer deux cent mille prospectus, que cela ne vaudrait pas pour votre commerce ces simples paroles peintes en blanc sur un fond noir :

CI-GIT
LOUIS-BERNARD ROUDIER;
IL EUT TOUTES LES VERTUS D'UN BON
PÈRE DE FAMILLE.
L'HUMANITÉ SOUFFRANTE
LUI DOIT L'INVENTION
DES PESSAIRES EN CAOUTCHOUC,
POUR LESQUELS
IL A ÉTÉ BREVETÉ
DU ROI
ET DE SON AUGUSTE FAMILLE,
QUE SA VEUVE INCONSOLABLE
CONTINUE A FABRIQUER
AVEC LE MÊME SUCCÈS,
RUE... N°...

Tout Paris a pu voir, pendant dix ans, au cimetière du Père Lachaise, cette épitaphe, qui donna à la maison une vogue à laquelle elle fut redevable d'une fortune immense. Pour elle, le jardinier de cimetière avait été un bon génie, tant il est vrai que rien n'est absolument bon, ni absolument mauvais, tant il est vrai que l'absolu n'existe pas.

Ce n'est pas toujours au domicile du mort que s'adresse l'entrepreneur de tombeaux : assez souvent il attend au sortir du cimetière les parents de celui qui vient d'être inhumé. Mais tout n'est pas roses, là non plus qu'ailleurs! la concurrence est grande, et les spéculateurs se font une guerre acharnée, car chacun d'eux est doué de cette impudeur, de cette énergie qu'enfante la soif de l'or.

Il arrive quelquefois qu'une nuée de ces harpies s'abat sur le funèbre cortége comme une nuée de corbeaux sur un cadavre : alors quel spectacle hideux de voir ces étranges commerçants offrir en plein air à un père, à un fils, à un mari navrés de douleur d'honorer au rabais les restes encore chauds des personnes qu'ils ont aimées! N'est-il pas affreux de les entendre crier autour de vous, avec une infatigable persévérance :

— Monsieur, voici mon adresse; vous ne trouverez pas de maison mieux assortie.

— Monsieur, veuillez jeter les yeux sur nos prix courants : c'est le triomphe du bon marché; nous pouvons vous fournir des saules pleureurs à vingt pour cent au-dessous du cours.

— Monsieur, défiez-vous de la mauvaise marchandise!

— Monsieur, n'écoutez pas ces gens-là! c'est moi qui vous ai parlé le premier!

— Monsieur, vous savez le proverbe : « Aux derniers les bons! » Ma maison touche au cimetière.

— Monsieur, c'est chez moi qu'on trouve tout ce qu'il y a de meilleur en occasion!

Des marchandises d'occasion en ce genre, me direz-vous; c'est une plaisanterie! Non, sans doute, rien de plus réel. Dans le commerce de jardinier de cimetière comme dans beaucoup d'autres, il y a abondance de marchandises d'occasion; et ces marchandises-là, que l'on donne à bas prix, sont-celles sur lesquelles les marchands gagnent le plus!... Lorsque le temps de la concession est expiré, les morts ne peuvent empêcher les vivants de vendre leurs tombeaux; dans la classe moyenne, comme dans les autres, les plus grandes douleurs ne sont guère au delà de cinq ans; celles qui vont jusqu'à dix ans sont fort rares. Si donc un honnête négociant, dans le paroxysme du chagrin, ne s'est décidé qu'avec la plus grande difficulté à tirer cent écus de sa caisse pour assurer à quelqu'un des siens une tombe particulière pendant cinq ans, il est certain que, ce temps écoulé, il ne renouvellera pas le bail. Cependant la colonne tronquée, la croix de chêne, l'entourage de bois peint seront encore dans un état très-satisfaisant : qu'en fera-t-il, lui qui ne veut plus payer, et qui ne se soucie guère de pleurer? Il abandonne tout simplement ces objets au jardinier, qui les a déjà peut-être vendus à l'avance, et qui lui donnera en échange quittance du dernier mois d'entretien. Voilà comment, en fait de fournitures sépulcrales les marchandises d'occasion ne manquent jamais! Voilà pourquoi le jardinier de cimetière est l'ennemi né des concessions à perpétuité.

Et pourtant le jardinier de cimetière, cet homme sans émotions, sans entrailles, cet homme qui traverse la vie avec l'invulnérable impassibilité d'un mort, a une famille; il est marié. Sa compagne se reconnaîtrait entre mille : c'est presque toujours une grande femme noire,

sèche, aux formes anguleuses, à la parole aigre, mal habillée, mal tenue; le sourire n'a jamais effleuré ses lèvres minces et flétries; on lit sur sa physionomie qu'elle a toujours été étrangère aux joies de ce monde. Le jardinier de cimetière a quelquefois un enfant, rarement deux, jamais davantage : la cupidité ne peuple guère. Et quelle triste race, bon Dieu! Pâles, maigres, scrofuleux, rabougris, ces pauvres enfants habitent le rez-de-chaussée d'une maison humide et sombre; ils passent leur journée à confectionner des couronnes funèbres; ils n'ont d'autre promenade que le cimetière, où ils n'entrent que pour arroser les fleurs des tombes ou servir de guides aux visiteurs. Jamais leur visage ne s'épanouit sous l'influence d'un rayon de bonheur; les jeux de l'enfance leur sont inconnus : ce sont de pauvres jeunes plantes qui s'étiolent à l'ombre du toit paternel, et qui, pour la plupart, s'inclinent et meurent sans avoir vécu.

N'allez pas croire toutefois que ce tableau d'intérieur soit une généralité sans exception. Il est un jardinier de cimetière dont la maison élégante, ornée d'un perron à double escalier, appuie sa construction, imitée de l'architecture de la renaissance, sur la muraille du champ du repos; les appartements de cette maison; où tout se trouve réuni en fait de *confortable*, sont meublés dans le dernier goût. Quant au propriétaire, c'est un homme de cinquante ans environ, de bonnes manières, d'un langage distingué, d'une figure gracieuse, et dont les vêtements sortent des ateliers d'Humann. Il a une femme de trente-six ans, belle brune aux grands yeux noirs, qui touche du piano comme Herz, chante *la Folle* comme madame de Sparr, et fait de l'opposition en politique comme un député de l'extrême gauche; il a une fille de dix-sept ans, jolie blonde, qui ressemble à une gravure anglaise, qui a été élevée dans un de nos pensionnats à la mode, que l'on songe à marier, et à laquelle les adorateurs ne manquent pas. Elle aura cent vingt mille francs de dot.

Ce jardinier de cimetière court au bois de Boulogne à cheval, en tilbury, comme un habitué de Tortoni ou du café Anglais. C'est un *dilettante*, un abonné des Bouffes, et il ne manque jamais de louer une stalle pour toutes les premières représentations qui se donnent sur les théâtres de Paris. L'hiver, il donne des soirées où l'on fait de la musique, où l'on joue, où l'on danse comme à la Chaussée-d'Antin et au faubourg Saint-Honoré, où parfois il arrive que, tandis que les flammes bleuâtres du punch se mêlent aux vives clartés des bougies odorantes, on aperçoit du balcon doré d'autres flammes qui s'élèvent de la poussière des tombes, comme pour remplacer ces images de mort que l'ancienne Egypte mêlait à toutes ses fêtes, comme pour dire à celui qui assiste à ces joyeuses réunions : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

LA

DEMOISELLE DE COMPTOIR

PAR

L. ROUX

Le faubourg Saint-Germain a ses duchesses, qu'on croit d'autant mieux connaître qu'on les aperçoit moins; le théâtre ses *prime donne*, ses danseuses aux formes aériennes, ses Hermiones ou ses Célimènes; l'art enfin, la littérature, se symbolisent volontiers sous les traits d'une femme dont on aime à rêver l'idéal. La demoiselle de comptoir, pour trôner quelques degrés au-dessous de ces divinités diverses, n'en jouit pas moins d'une royauté réelle, incontestable. Elle résume tous les talents, et elle y joint celui de faire de l'or, qui équivaut à beaucoup d'autres.

Parmi ces légions de victimes que le commerce parque dans ses rez-de-chaussée, au-dessus du commis, cet être si fade avec ses cheveux bouclés, ses allures de jeune premier, son jargon de boutique stéréotypé dans une bouche qui s'efforce de sourire douze heures sur vingt-quatre, pour activer la vente et donner aux produits de l'industrie une valeur idéale, se révèle par un air plus distingué, des manières plus élégantes, une physionomie moins banale, la reine de ce salon, dont on a fait une boutique, en un mot, la demoiselle de comptoir. Elle siége sur un fauteuil de palissandre incrusté, et tient à toute minute registre de ses impressions. Mais les articles qu'elle met au jour sont des articles de vente; c'est la grâce soumise à une sorte d'algèbre, la séduction appliquée au trafic. Les païens avaient fait du commerce un dieu tant soit peu voleur; leur Mercure valait-il une simple marchande de la rue Richelieu?

La société, — souvent une société en commandite, — exige plus d'un genre d'agrément de la demoiselle de comptoir. Il faut, en effet, qu'elle sache plaire et calculer, distraire l'attention par de menus propos, et la fixer sur un article par un brusque retour au positif de sa mission; discipliner les commis qui sont sous ses ordres, et fasciner les chalands placés dans la direction de son rayon visuel; répondre par un mot aux flâneurs qui n'achètent pas, et épeler le vocabulaire du commerce devant la gent méticuleuse des pratiques qui achètent. Cette femme vraiment extraordinaire est de celles que Mercier appelait de fortes têtes, à une époque où la femme supérieure n'était pas encore inventée.

Elle habite, dans la rue Saint-Denis ou Saint-Martin, ces deux grosses artères du commerce parisien, un Alhambra dont la soie forme les corniches, la dentelle les arabesques et le coton populaire les soubassements. Nous n'hésitons pas à le proclamer : qui ne l'a point vue se mouvoir dans le vaste parallélogramme qui sert de cadre à son activité, ou organiser les opérations d'un commerce qui embrasse quelquefois les deux hémisphères, ne peut avoir qu'une très-faible idée de la puissance de la femme. Il y a telle demoiselle de comptoir qui représente à elle seule un chef de bureau, ou même de division, un colonel, un général d'armée, un président

réel de conseil de ministres. On peut sans exagération voir en elle le Napoléon du commerce de détail.

L'intérieur et l'extérieur sont également de son ressort; le passif et l'actif de la maison et les nombreux casiers sont logés dans la pulpe cérébrale de la demoiselle de comptoir. Une de ses indispositions porterait le trouble dans l'organisation de la vente, et influerait comme non-valeur sur la recette de la journée. La demoiselle de comptoir est, dans son magasin, l'objet qui flatte au premier coup d'œil. Aussi un chef de commerce a-t-il soin de l'établir comme le spécimen de la maison. Il peut rester indifférent sur la qualité de beaucoup d'articles, celui-ci doit toujours être de premier choix. Ce qu'un courtisan disait de Louis XIV, on peut le dire de la demoiselle de comptoir : tant vaut la demoiselle de comptoir, tant vaut la maison elle-même. Le commerce cite des prodiges dans cette spécialité : des passages entiers ont été construits avec les recettes d'une demoiselle de comptoir; plusieurs, dont la statuette n'existe même pas, ont gagné de quoi se faire mouler en or massif. Il y a dans le domaine de l'art, au théâtre, un mot doré emprunté à l'idiome du comptoir : on dit l'actrice à argent, locution touchante empruntée à la science dont Barême a tracé les éléments dans son art poétique; en revanche, le magasin a ses demoiselles en vogue, et obtient des succès d'enthousiasme!

Nous avons parlé de prime abord des grands talents, ou, si l'on veut, des sublimes exceptions qu'offre le commerce; l'immense majorité des demoiselles de comptoir se compose de talents moyens, dont les aptitudes sont estimées à la moyenne somme de trois cents francs par an. Leur emploi est de ceux qu'on désigne sous le nom d'emploi de *confiance*. Les catégories s'établissent ensuite d'après les quartiers, selon le genre d'utilité fondé sur les services de la demoiselle de comptoir. Dans les cafés et les établissements de luxe, le beau est souvent pris pour l'utile. C'est là surtout que la représentation, ce mot immense et d'acceptions si diverses dans le monde actuel, est la première des qualités de la demoiselle de comptoir. On n'exige alors de sa beauté, ni une arithmétique bien profonde, ni une tenue de livres bien compliquée; sa science, toute d'improvisation, assez semblable à celle des courtisans, ne consiste qu'à bien recevoir; le reste, pour être susceptible de trop de commentaires, peut parfaitement se passer de développements. C'est dans cette classe privilégiée qu'il convient peut-être de placer la demoiselle de comptoir, parée de ses plus riches emblèmes.

Il en existe une autre dont la physionomie se confond avec celles des femmes de commerce proprement dites, et qui se distingue par des aptitudes plus spéciales, par l'entente réelle et souvent très-étendue des intérêts

PARIS.—IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

qu'elle représente. Ses appointements peuvent s'élever jusqu'à douze cents francs, ce qui prouve suffisamment que l'abnégation est encore une des conditions de son existence. Le patron la consulte sur les achats qu'il doit se permettre, et s'en rapporte à elle de tout le détail de la maison : cela doit s'entendre du commerce en général, et comprend même au delà. C'est de ce type profondément étudié qu'on devra partir pour établir la supériorité définitive du génie de la femme sur celui de l'homme.

Ici ne faut-il pas, en effet, admettre au préalable que le commerce puisse devenir à lui seul une passion; cette passion absorber toutes les autres, imposer silence à tous les intérêts de la femme, et surtout à son intérêt, inspirer tous les talents qui supposent le travail et le talent, exclure l'idée de calculs personnels au milieu de la science la plus compliquée des affaires d'autrui, et consentir encore à n'avoir qu'une bien faible idée de cette demoiselle de comptoir?

Il suffirait peut-être de saisir quelques traits de cette physionomie pour obtenir une expression du commerce et de la bourgeoisie, qui manque encore à une époque bourgeoise et commerçante. Voulez-vous connaître le secret d'une vocation réelle, ardente et positive tout à la fois? Il est tout entier renfermé dans cette personnification élégante et essentiellement parisienne : la demoiselle de comptoir, qui oublie ce que les femmes n'oublient jamais, d'être belle, pour être tout entière à son commerce.

Faut-il maintenant s'étonner qu'un commerce mette son orgueil dans ses affaires, quand une femme place sa vanité, sa beauté, sa coquetterie, tout ce qu'elle possède de puissance et de force, de mérite et de talent, dans celles d'un autre, qui est son maître par-dessus le marché?

Femmes de lettres, mes sœurs, tandis qu'un éditeur s'en rapporte à la postérité pour s'acquitter envers vous, les diamants tombent de la plume de la demoiselle de comptoir; elle bâtit sur l'indienne, le foulard, le mérinos, la toile à *très-bon marché*, des maisons de six étages, dont elle n'apercevra même pas le frontispice; elle écrit dans la prose de M. Turcaret de ces valeurs qui ont à la Bourse un cours bien plus prodigieux, ma foi, que les plus sublimes rêveries des poëtes contemporains. L'or est une poésie, et il n'y a rien de plus lettré que les billets de banque.

La demoiselle de comptoir aurait son auréole si elle savait compter pour elle-même; mais elle est aux appointements dans la maison qu'elle fait mouvoir du centre à la circonférence, et ne s'associe pas même à la fortune qu'elle a faite. Elle est elle-même tenue en partie double, et, vu sa modestie, le seul article du magasin dont elle ignore la valeur.

En général, la vogue qui s'attache à la demoiselle de comptoir est une servitude déguisée; elle est indifféremment l'Iphigénie des châles, des modes, du pot de pommade et des bonbons à la vanille. Celle qui se pavane dans l'élégante bonbonnière d'un confiseur vit de sucreries comme Vert-Vert; la parfumeuse est, au contraire, une divinité mythologique qui réalise l'existence toute d'ambroisie que les anciens peuples faisaient à leurs idoles : toutefois son apothéose doit paraître peu digne d'envie si l'on réfléchit que son autel est une prison en bois de citronnier. C'est aux demoiselles de comptoir de la rue Vivienne que l'on doit attribuer les migrations réitérées qui s'opèrent dans le quartier d'outre-Seine. On voit les étudiants qui habitent le faubourg Saint-Jacques ne fumer que des cigares du passage de l'Opéra; c'est ce qui s'appelle prendre le chemin de l'école, ou improviser l'Orient sous une latitude peu compatible avec ses jouissances horizontales.

La demoiselle de comptoir doit être parée à huit heures du matin; et, tant que la lumière du soleil ou de l'hydrogène se projette de l'asphalte aux recoins les plus profonds de son paradis terrestre, elle représente une de ces esquisses que l'on croirait échappées au crayon d'Eugène Lami. Il appartient aux commis et aux marchandises fanées d'être placés dans la demi-teinte; la demoiselle de comptoir doit, au contraire, se tenir sur le premier plan du tableau; elle en est l'âme et le mouvement. Son rôle lui commande d'être aperçue de tous; son patron exige qu'elle vende au plus grand nombre. Elle existe et tient les comptes de la maison en partie double. Centre et agent d'une vie assez active et assez compliquée, elle respire à peine pour son propre compte : chacun de ses mouvements est une grâce, et chaque grâce a son prix. Tout, jusqu'aux fleurs qui ornent la chevelure de la demoiselle de comptoir, fait partie de l'exercice annuel, entre dans l'appréciation quotidienne du financier, qui voit en elle sa poule aux œufs d'or. Chez l'une, c'est la main qui fait recette; chez l'autre, ce sont les yeux. Sourires, propos gracieux, mines engageantes, tout, jusqu'à ses dédains sublimes et son silence motivé, est coté au jour le jour. Elle doit accepter en souriant les pièces d'or des papillons de cinquante-cinq ans, et feindre de comprendre les grosses plaisanteries des béotiens de la finance. Les œillades des passants, et jusqu'aux impertinences des dandys, elle doit tout mettre sur le chapitre de la galanterie française et sur le grand livre de la raison sociale. La demoiselle de comptoir reçoit des billets parfumés et les garde même pour ne pas éconduire quelqu'un qui a du style et de la fortune. C'est ainsi qu'un merveilleux en gants jaunes remplit quelquefois sa chambre de lampes Carcel, de chapeaux Gibus, de clysopompes, de bonbons à devises, ou de corsets élastiques, précieux échantillons d'une passion dont on a pris facture en attendant. Pour conquérir une petite place dans le cœur de la demoiselle de comptoir, on risque une colonne entière sur le compte courant de la maison. La demoiselle de comptoir est le problème que la civilisation pose perpétuellement aux Casanova de l'ère nouvelle. Son abord, d'une facilité désespérante, rend tout succès douteux, toute conquête impossible; c'est la ville de Paris imprenable par cela même qu'elle n'est pas défendue par des forts détachés. Comment emporter d'assaut une place ouverte à tout venant? La demoiselle de comptoir n'a que tout juste le temps de plaire; elle n'a pas assez de loisirs pour aimer, elle est destinée surtout à être longtemps et toujours disputée. Gardons-nous de croire qu'elle est la femme sans cœur; mais la recette nuit chez elle aux manifestations du sentiment. Ses plus grandes faveurs sont toutes dans un regard furtif où le commerce entre pour moitié. De plus, elle n'a ni caprices ni besoins! c'est une femme inattaquable. Actrice, on pourrait compter de sa part sur un semblant de passion; grisette, on serait porté à intéresser son faible cœur, mais elle échappe à la tentation par un travail de tous les instants, à la pauvreté par ses appointements. Les malheurs de ses heureux amants n'enlèvent rien à sa réputation, et ajoutent quelque chose à la fortune de son tenancier.

Le moyen cependant de se dérober à ses avances, soit qu'elle les fasse ou qu'elle en reçoive! Le prix d'un article a l'air d'un compliment dans sa bouche; on en marchande plusieurs, et on les achète parce qu'on les a marchandés. On lui fait faire vingt cornets pour voir vingt fois comment elle en fait un, pour avoir l'occasion de louer une main parfaite, et de penser la même chose d'un bras plus parfait que la main. On arrive ainsi au billet de banque, croyant n'en être encore qu'à son premier écu; le portefeuille du client se vide, et le comptoir se remplit. L'or emportant nécessairement l'idée d'un plaisir, il faut croire qu'on a joui beaucoup puisqu'on a beaucoup dépensé.

C'est de la demoiselle de comptoir qu'on peut dire, sans hyperbole aucune : Mange-t-elle? c'est un mystère. Son couvert n'est mis que pour la forme à la table de son César Birotteau. Au milieu du va-et-vient perpétuel que sa profession entretient à l'avant-scène de son théâtre, elle se nourrit dans l'arrière-boutique, comme Erigone, de quelques fruits enlevés au dessert. Elle abandonne aux lourds appétits de son chef de commerce les tranches de bœuf sec et les éternels haricots de Soissons, dont se compose l'ordinaire très-ordinaire de la maison. Son appétit d'oiseau-mouche est encore une économie.

De ce qu'elle est apte aux transactions les plus délicates et les plus multipliées, vous la croiriez versée dans les secrets intimes du cœur humain, au courant de cette diplomatie de sentiment qui se traduit en in-8°. Il n'en est rien cependant. La demoiselle de comptoir en est encore à l'A B C D de la passion contemporaine. Les rêves de Lélia n'ont jamais troublé le sommeil de quelques heures que lui octroie la règle monastique de son établissement mondain. Elle ne connaît que par de vagues échos le nom de G. Sand, et n'a vu qu'une seule fois en sa vie la *Duchesse de la Vaubalière*, drame simple de M. Balissan de Rougemont; Tivoli est son conte des *Mille et une Nuits*.

En fait d'héroïnes, en existe-t-il beaucoup qui soient à sa hauteur? Sans parents, sans amis, sans protecteurs, sans vice et sans contrat, n'est-ce rien que de s'improviser une destinée, de soutenir de ses faibles épaules le fardeau d'atlas d'une colossale — style de comptoir — industrie? de s'implanter, de son chef, dans la fibre la plus organique du commerce parisien?

Il serait facile d'abuser de notre titre pour interpréter toutes les physionomies plus ou moins de notre sujet, bouquetières, modistes, boulangères, chapelières, charcutières et autres femmes artistes qui donnent du relief à l'iconographie pittoresque du Paris moderne. Nous remarquerons seulement la tendance des demoiselles de comptoir à faire adjectif. L'enthousiasme populaire n'en a qu'un pour désigner la *belle* chapelière, limonadière, lingère, ou n'importe quelle autre femme de son choix. — Il est établi que l'on ne peut faire la cour à une boulangère sans marcher sur un volcan, mais cet ordre a fourni la belle *Fornarina*, titre et souvenir immortels. Raphaël s'est accommodé d'une boulangère, et lord Byron ne s'est pas montré plus difficile; les modistes ont à se plaindre de M. Paul de Kock, qui les prosaïse, mais Gondi ne trouva pas autre part de la résistance. La manière dont Richelieu triompha d'une simple ébéniste ternit l'éclat de ses grandes aventures. Louise Labé, la plus belle fleur poétique de la Renaissance, était cordière; la rue où elle donna tant de fil à retordre aux Clément Marots de son époque s'appelle encore la rue *Belle-Cordière*.

Madame Rolland, surprise un jour chez une de ses amies dans la rue Saint-Denis, fut priée innocemment de tenir le comptoir. Cette héroïne de la bourgeoisie raconte en termes charmants l'embarras que suscita chez elle l'émeute de gros sous dont elle se vit lors assaillie. La vente de détail lui coûta plus à tenir que le portefeuille de l'intérieur. L'anecdote suivante, d'une date plus récente, est également empruntée aux archives de la rue Saint-Denis. Une femme du grand monde, élevée dans un pensionnat aristocratique avec la fille d'un marchand de la rue Saint-Denis, recevait les hommages d'un élégant de la nouvelle cour. Son amie de pension, mariée depuis à un commerçant, et devenue veuve l'année même de son mariage, se trouva placée à la tête d'un magasin de fleurs artificielles qu'elle conserva, parce que cela convenait autant à ses goûts qu'à ses intérêts. La beauté de la jeune veuve, astre incompris sinon inaperçu, avait attiré les regards de l'inconstant aide de camp du château; l'amant présumé de la grande dame était aide de camp, et il vivait partagé entre ces deux amours. La noble dame, se souvenant de son ancienne amie, lui rendait un jour une visite dans le but de l'inviter à une soirée qu'elle donnait ce jour-là, et qui devait réunir le plus grand monde, bien que la belle marchande y fût invitée. Laissée seule un moment, à cause des exigences du commerce, madame de "" eut la curiosité de trôner dans le fauteuil de son amie. Là elle vit arriver le chasseur de M. le duc. Prendre de ses mains le billet adressé à son amie, et y répondre sur-le-champ fut pour la jalouse comtesse une scène de comédie improvisée. L'amant ne connaissait aucune des deux écritures des maîtresses qu'il se promettait. Trompé par une missive on ne peut plus favorable, il accourt sur-le-champ. La femme du faubourg Saint-Germain avait prolongé exprès la conversation Grand fut l'embarras du nouveau Don Juan entre l'enclume et le marteau, entre la noblesse et la bourgeoisie. Il s'en tira toutefois avec assez d'esprit sans rien laisser soupçonner d'une situation dont il ignorait lui-même tout le poignant; et il acheta quantité de fleurs artificielles sans compromettre aucune des deux rivales, et en se ménageant auprès d'elles avec un art qui n'a été connu que de Molière. La marchande, qui ne se doutait pas des termes où l'avait mise, avec son noble poursuivant, le manége de son amie, vendit à M. le duc, de la meilleure foi du monde, la moitié de son magasin. La conséquence de cette belle emplette fut toute en faveur de la grande dame. M. le duc, hors d'affaire, n'eut pas de peine à lui persuader que les fleurs devaient être pour elle, et à les lui faire accepter. Il dut, par la même occasion, engager sa parole pour le bal que donnait ce jour-là madame de "", son adroite comtesse. Or, à ce bal, dans le salon d'intimité de la maîtresse de maison au faubourg Saint-Germain, la marchande retrouva ses fleurs et son aide de camp, non moins étonnée que M. le duc lui-même; pour lui c'était tomber de Charybde en Scylla. Qu'on juge de sa situation pendant toute la soirée donnée soi-disant à son intention! Un lion de la régence s'en fût à peine retiré sain et sauf. En présence de deux femmes qui toutes deux étaient censées lui appartenir d'avance, et des fleurs accusatrices! Tant que dura la soirée, ce fut de la part des deux amies, dont la seconde avait été mise dans la confidence, un feu roulant d'épigrammes. Sir Jean Falstaff lui-même, de shakspearienne mémoire, ne s'était jamais trouvé à pareille fête. Cruellement persillé par deux femmes de cœur et d'esprit, quoique l'une fût comtesse et l'autre marchande, M. l'aide de camp eut l'occasion de s'orner la mémoire de cette vérité, que, entre la noblesse et la bourgeoisie, un fashionable n'a désormais que les bénéfices et la liberté du choix.

Posons en principe que la profession de demoiselle de comptoir embrasse depuis le dernier échelon jusqu'au sommet de la pyramide sociale, depuis la jeune pensionnaire qui accepte une place au défaut d'un mari, jusqu'à

la femme spéciale qui, élevée dans le *doit* et l'*avoir*, en connaît toutes les roueries, depuis la débutante qui arrive de province sous le patronage des *Petites-Affiches*, jusqu'à la Didon actuelle sur qui repose le sort de tout un phalanstère industriel. Dans toute rue parfaitement civilisée, si vous apercevez une émeute de gants jaunes ou de clercs d'huissiers, soyez sûr que c'est le roi qui passe, ou une demoiselle de comptoir auprès de laquelle on se hâte de ne point passer.

Est-ce un crime d'exposer tant d'organisations nerveuses aux influences délétères et pâlissantes de la vie de comptoir? Est-ce une vertu d'orner les rez-de-chaussée de ces vivants portraits à la manière du Titien, pour animer la physionomie d'une ville avant peu exclusivement commerçante? La femme de comptoir vivifie, poétise une chose qui n'est ni attrayante ni poétique... le commerce. Celui-ci décolore la femme de comptoir, et inscrit à l'article *profits et pertes* la jeunesse, les illusions et le produit net de son ange gardien. Ingrat commerce!

Aussi, lorsque toute cette foule élégante et occupée, coquette et commerçante des demoiselles de comptoir prend son essor le dimanche, une solitude, un dédale monotone, des catacombes : voilà Paris.

Le soir d'une belle journée de mai, la demoiselle de comptoir se fait fleur des champs, se couronne de véronique, de liserons et de myosotis. On la confond avec les châtelaines qui peuplent les charmantes solitudes de Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Montmorency, Fontenay-aux Roses. Toute métaphore à part, la nature et la civilisation se donnent la main, ce jour-là. Il est une beauté demi-parée et demi-champêtre, qui est celle des Parisiennes du dimanche. Pourquoi cet amour si vivace des ravissants paysages qui avoisinent Paris n'aurait-il pas sa raison artistique et ses nuances pleines de poésie? Qui donc oserait soutenir que pour être heureux il faut éviter avant tout de l'être bourgeoisement? O précieuses traditions des dîners champêtres, joies savamment équilibrées des bourgeois et des bourgeoises de Paris, plaisirs soumis à un calcul intégral, j'abaisse devant vous le désordre de mes esquisses et la sauvagerie de mon pinceau. Il suffit d'un Hoghart pour peindre la grisette; la demoiselle de comptoir demanderait un peu moins d'abandon qu'on n'en trouve dans l'école flamande, plus d'animation que dans l'école italienne.

Observons cependant comment tout procède dans le monde par succession de tableaux du même ordre avec un fond différent. Le marchand qui improvise une partie de campagne n'oublie rien du comfort de la ville. Même aux champs, le Parisien sait dîner. Sur l'herbe il dispose ses douze couverts, plus ou moins, comme chez Vélour. Les crèmes, le moka, les mille raffinements d'un dessert splendide, rien n'est oublié. Point de ces contrastes qui établissent des solutions de continuité dans les folles joies de la nation des étudiants et des grisettes, qui font que l'on revient à pied pour s'être mis en marche en voiture, pour avoir trop accordé aux dissipations de la valse et à la carte du restaurateur : le marchand ne connaît qu'une chose, vivre à son aise en tous les lieux, et se servir soi-même pour n'être pas écorché vif. Il confie à une tapissière son office au grand complet, et sa demoiselle de comptoir prend sa part d'une distraction logique et d'une partie bien combinée. Cela dure dix ou douze ans, jusqu'à ce que l'une ne soit déjà plus jeune et que l'autre ait sa fortune faite.

A cette époque, la demoiselle de comptoir s'est déjà prononcée en faveur du doyen des commis, du jeune homme qui a débuté avec elle dans les cachemires. Elle lui accorde sa main. S'ils ne succèdent point, si le marchand a oublié de créer un majorat en leur faveur, ils conçoivent ensemble le projet d'élever autel contre autel, de battre en brèche la maison dont ils ont été les deux colonnes; acharnement justifié par la lésinerie de leur autocrate commun, par l'exploitation qu'ils ont jusqu'alors subie sans se plaindre. Ils emportent sous une autre enseigne, au défaut de sacs d'écus, la vogue de la maison.

En effet, après plusieurs années de succès inouïs et d'inventaires pyramidaux, qu'est-il resté entre les mains de la demoiselle de comptoir, de ce Pactole qu'elle alimentait incessamment? la valeur d'une inscription de rente de six cents francs. Son chef a pris du ventre et des actions dans les asphaltes, il inspire à être duc et pair. O justice distributive! ô rémunération sociale!... Une tête moins forte que celle de la demoiselle de comptoir passerait du coup au saint-simonisme, dont la première formule est celle-ci : A chaque femme de comptoir selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres. Elle fonde une maison, cela suffit à sa vengeance et à ses succès futurs.

Quoi qu'il en soit, la demoiselle de comptoir est encore une de nos supériorités réelles, incontestables. L'antiquité a eu ses gynécées, l'Orient possède ses harems; avez-vous rien de plus monotone qu'un harem! En Angleterre, en Russie, en Allemagne, en Hollande, le commerce est exclusivement dévolu à des buveurs de bière.

La France seule a donné pour enseigne à son industrie ce qu'elle avait de plus gracieux, de plus coquet, de plus avenant. Va maintenant, pâle esquisse d'une réalité touchante, et puisses-tu rencontrer de par le monde une demoiselle de comptoir, une seule, qui fasse ta fortune, et nos lecteurs qui demanderont la demoiselle de comptoir auront l'avantage de *la tenir de ses propres mains*.

LE PHARMACIEN

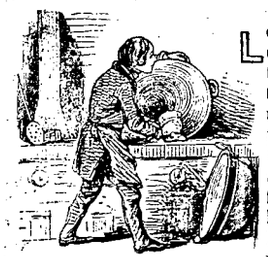
PAR

É. DE LA BÉDOLLIERRE

—o—

Riche d'onguents de mille sortes et de potions merveilleuses, je suis le pharmacopole aux innombrables boîtes. Il n'est rien de ce qui a puissance d'arrêter la vie prête à s'échapper ou de chasser du corps les maladies qu'on ne soit sûr de trouver dans ma boutique. Ma main sait mêler tous les sucs bienfaisants, et en composer habilement les remèdes les meilleurs. Malades et bien portants courent vers mes fourneaux, et le riche aussi bien que le pauvre a besoin de mon art.

HARTMAN SCHOPPER, *le Livre des Métiers.*



Le pharmacien est un enfant de la Révolution. Elle a, dans ses transformations régénératrices, substitué au procureur l'avoué, au traitant le banquier, au perruquier le coiffeur, au roi de France le roi des Français, à l'apothicaire le pharmacien.

Beaucoup de fonctions sociales ont changé de nom sans être intrinsèquement altérées : le préfet rappelle l'intendant; le commis des contributions n'est pas moins inquisiteur que le préposé aux gabelles; les volumineux dossiers ont beaucoup d'analogie avec les sacs du procureur. Mais entre l'apothicaire et le pharmacien il y a un abîme, un bouleversement social et médical. Le second est fils du premier; mais c'est un enfant ingrat qui dédaigne et renie son père, un novateur perverti par Broussais et la médecine physiologique. Le pharmacien n'a plus d'extérieur professionnel, plus d'allures originales, et, de l'ancien costume, il n'a conservé que la cravate blanche, qui contraste avec les noires couleurs du reste de son équipement. La cravate blanche semble encore aujourd'hui un ornement indispensable, un *sine qua non* du métier; quand la cravate blanche serait bannie de la terre, elle devrait se retrouver au cou d'un pharmacien.

O maître apothicaire de l'ancien régime, membre du sixième corps des marchands, qui comprenait aussi les épiciers, vendeur de galbanum, de *lignum vitæ*, de trochisque de cyphéos, d'emplâtre diacalcitéos, de feuilles d'alkékenge, et de mille remèdes non moins inertes et non moins ridicules, s'il t'était octroyé une autorisation provisoire de revenir sur la terre, quels seraient ton désappointement et ton embarras! Tu ne reconnaîtrais plus ton humble boutique métamorphosée en somptueuse officine; tu chercherais en vain tes vieux médicaments officinaux et magistraux, juleps, émulsions, apozèmes, embrocations, épithèmes et magdaléons; tu considérerais comme autant de sacrilèges les perfectionnements qu'ont

subis tes bassines, tes alambics, tes pots-à-canon et tes pilluliers! Dérouté par les dénominations gallo-grecques de la chimie moderne, tu te demanderais avec anxiété ce que c'est que le sulfate de cuivre, le carbonate de potasse, le proto-iodure de mercure; et, en entendant mentionner l'entérite, la péritonite, la péricardite, la bronchite, la gastrite, persuadé que des maladies ignorées de nos ancêtres augmentent la somme des misères humaines, tu t'empresserais de retourner en l'autre monde avec le regret de l'avoir quitté.

Néanmoins, sous le rapport pharmaceutique comme sous le rapport politique, le bon vieux temps n'est pas à regretter. L'ancienne pharmacie, complice de l'ancienne médecine, semble avoir été une conspiration contre la salubrité publique, un système organisé pour l'empoisonnement du genre humain. S'imaginerait-on qu'on a préconisé comme sudorifique le bézoard oriental, composé de serres de homard, de musc, d'ambre gris et de coquilles d'huitres? Entrerait-il dans la tête d'un individu quelconque qu'on a prescrit des cloportes contre la jaunisse, du fiel de taureau contre les maux d'estomac, de l'or potable contre l'apoplexie séreuse, des vers de terre en poudre et de l'huile de petits chiens contre la sciatique, des mâchoires de brochet contre la pierre, des perles, de l'ivoire calciné, de la corne de cerf *préparée philosophiquement à l'eau* contre les aigreurs, et des cataplasmes de nids d'hirondelles contre les maux de gorge? Y a-t-il un malade, fût-il à un millimètre du trépas, qui consentit aujourd'hui à prendre de l'eau de frai de grenouilles pour se rafraîchir, du sirop de vipères pour se purifier le sang, des scarabées de fumier infusés dans l'huile de laurier pour dissiper les foulures, des aiguilles d'acier dissoutes dans l'acide nitreux pour calmer les douleurs articulaires? Comment a-t-on pu croire à l'efficacité de remèdes tels que l'essence carminative de Wedelius, l'élixir de vie de Mathiole, le baume tranquille, l'emplâtre de grenouilles, le mithridate, l'orviétan, la thériaque, l'eau générale, dans lesquels il entrait treize, vingt-trois, vingt-quatre, trente-deux, quarante-six, cinquante-trois, soixante-cinq, et jusqu'à soixante-dix-neuf substances d'un effet nul ou contradictoire?

Grâce au ciel, la pharmacologie a été complétement bouleversée. C'est à peine si quelques retardataires osent inscrire le titre d'apothicaire au-dessus de la porte bâtarde de leur laboratoire; et soyez sûrs que ceux-là portent une perruque, ou sont dignes d'en porter. Les pharmaciens ont cessé de réserver un cabinet sombre à l'administration du remède si redouté de M. de Pourceaugnac; et c'est à tort qu'un vaudevilliste disait de l'un d'eux, à propos d'une émeute hydrauliquement réprimée :

Air de *la Colonne.*

Il a jadis protégé le royaume
Par des moyens adoucissants;
Monsieur Canule, à la place Vendôme,
Joua des rôles importants.
En ce grand jour, payant de sa personne,
Monsieur Canule aspergea l'ennemi;
Et je suis fier d'un ami tel que lui,
Quand je regarde la colonne.

Notre camarade Népomucène Bonnisson, qui nous fournit ces curieux renseignements, eût dédaigné d'être apothicaire, mais il embrassa de plein gré, à l'âge de dix-sept ans, la profession de pharmacien. Il habitait une petite ville d'un département du centre, qu'il eût volontiers quittée pour aller étudier à Paris. Plus d'une fois, à ses débuts, il rêva Paris et les bals publics, Paris et les grisettes avides de jujube, et la camaraderie des carabins, et les promenades du matin dans le jardin de l'Ecole de pharmacie, et les punchs du soir où flamboie l'alcool dérobé au patron!... Mais la pauvreté lui fermait le chemin de la capitale.

Car il y a, sachez-le bien, deux ordres de pharmaciens : les uns suivent les cours d'une école, sont astreints à quatre années de stage, subissent devant leurs professeurs un examen qui leur coûte quatorze cents francs, et sont autorisés par diplôme à exercer dans toute la France. Les autres, condamnés à huit années de travaux préliminaires, payent trois cents francs le droit d'être admis par un jury médical, et on leur assigne une résidence comme à des forçats libérés. Ces catégories sont établies par la loi du 21 germinal an XI, qui régit les professions médicales, loi transitoire, validée par la prescription, loi défectueuse comme tant d'autres, et conservée, comme tant d'autres, en dépit de mille réclamations. Il n'est pas de ministre de l'instruction publique qui n'ait rêvé la réorganisation de la médecine et de la pharmacie, la suppression des jurys, la création d'écoles nouvelles, la proscription des remèdes secrets. M. de Corbière s'en est activement occupé en 1825 et 1828; M. Guizot s'en est activement occupé en 1838; M. de Salvandy s'en est activement occupé en 1839. Des pétitions ont été signées, des mémoires rédigés; des rapports ont été lus, des discours débités, des commissions créées, de graves questions approfondies, à la chambre des pairs, à la chambre des députés, à l'Académie de médecine, à la Société de pharmacie, à la Société de prévoyance des pharmaciens de la Seine. On a reconnu la nécessité d'une réforme, et la réforme n'a pas eu lieu, et l'on n'est pas encore parvenu à rendre l'enseignement pharmaceutique uniforme, à le mettre à la portée de tous, et à imposer à tous les mêmes obligations en leur accordant les mêmes priviléges.

Mon estimable ami Népomucène sait gré aux législateurs de n'avoir pas abrogé la loi de l'an XI. C'est à cette loi-là qu'il doit la vie; c'est grâce à ses dispositions (celles de la loi) qu'il a pu tenir officine. Si l'on eût exigé des études plus sérieuses, des connaissances plus étendues, des épreuves plus difficiles, Bonnisson, rebuté par les obstacles, eût été agriculteur, notaire, négociant, membre de l'Institut, mais il ne serait pas entré en apprentissage chez le pharmacien qui s'engagea, moyennant huit cents francs par an, à le garder trois ans, et à le prendre au pair au bout de ce temps d'épreuve.

Quel métier que celui d'élève en pharmacie! porter le tablier de serge de l'ouvrier, piler des drogues, récurer des bassines, nettoyer des bouteilles, polir des balances, se livrer à un exercice gymnastique continuel pour ranger et déranger une multitude de bocaux placés le long des murs! Heureusement Bonnisson se plia à ce genre de vie. A la fin d'une journée de fatigues, il veillait penché sur la *Chimie* de Dumas. Il ne sortait que tous les quinze jours, évitait le café, ne fumait jamais, et avait renoncé à l'amour après avoir tenté vainement de séduire une servante, sa compagne de captivité, qu'un âge respectable et des cheveux roux auraient dû mettre à l'abri d'une pareille audace. Jamais il ne respirait l'air de la campagne, à moins que son patron ne l'envoyât récolter des plantes médicinales. Il ne connaissait les fleurs que par les rapports qu'elles avaient avec son état; il aimait les roses, non pas dans un parterre, mais en bocal, sous la forme d'une décoction astringente; il admirait dans l'iris, non pas ses pétales veloutées, mais ses racines divisées en boules pour l'entretien des plaies artificielles.

En peu de temps Bonnisson acquit un certain degré de science théorique, et surtout une grande dextérité manuelle à tourmenter un pilon, à coiffer une topette d'un morceau de papier artistement découpé, à imprimer sur la cire brûlante le cachet de la pharmacie, à coller une étiquette, à fabriquer de la pâte de lichen et du sirop de guimauve.

Ici il est bon, en passant, de détruire un préjugé vulgaire. On croit généralement que le sirop de gomme n'est pas composé uniquement de sucre, que le sirop de chicorée a pour base de l'extrait de chicorée, et la pâte de guimauve, une décoction de guimauve; que la pâte de jujube s'extrait des fruits du jujubier, et la pâte de lichen, du lichen d'Islande... Quelle erreur! De la gomme, du sucre, des blancs d'œufs, un peu de fleur d'orange, tels sont les ingrédients de ces innocentes préparations, nommées, en vertu de la règle, *lucus a non lucendo*. Le rédacteur du nouveau *Codex* a même supprimé dans leurs formules la guimauve, le lichen et le jujube. Non-seulement ces substances sont inutiles, mais encore si un pharmacien trop consciencieux s'avisait de les employer, il s'exposerait à perdre sa clientèle; car leur effet principal serait de communiquer un goût désagréable aux médicaments qu'elles revêtent de leur nom.

A vingt-cinq ans révolus, âge requis par les réglements, Bonnisson était apte à se présenter devant les quatre pharmaciens et les deux médecins du jury médical, séant au chef-lieu du département, sous la présidence d'un délégué de la Faculté de Paris. Bonnisson était tenu de soumettre à ses juges neuf préparations pharmaceutiques manipulées de ses propres mains; mais, peu confiant dans son habileté, il acheta chez son patron neuf médicaments composés, au nombre desquels, pour amadouer le jury dégustateur, il eut soin de comprendre d'excellentes pastilles de gomme arabique. Il copia les neuf formules dans le *Codex*, les fit imprimer, et mit en tête une dédicace :

A MON PÈRE, A MA MÈRE, A MON GRAND-PÈRE,

Respect et amour filial.

A M. CHIPOLARD, MON PATRON,

Comme faible témoignage de la reconnaissance la plus sincère et la plus vive.

Il se procura aussi ce qu'on appelle une thèse de pharmacie. La thèse et les pastilles furent également du goût des examinateurs, et Bonnisson, jugé *dignus intrare*, prêta serment, entre les mains du préfet, d'exercer fidèlement et avec probité.

En mettant son diplôme dans sa poche, Bonnisson constata qu'elle ne contenait que trois francs cinquante centimes; et son patron, sur le point de se retirer, ne voulait pas céder la Pharmacie à moins de vingt mille francs. Comment combler ce déficit? Pour parvenir au paradis de l'officine, il fallait inévitablement passer par le purgatoire du mariage. « Trouvez-moi une femme, » dit Bonnisson à son prédécesseur. Celui-ci se mit en campagne, négocia avec une famille bourgeoise d'une ville voisine, stipula les clauses du contrat, et au bout d'un mois Bonnisson conduisit à la mairie une jeune personne qu'il avait vue deux fois, et qui arriva par la diligence pour lui jurer une éternelle fidélité. La dot avait payé la pharmacie.

Le voici enfin maître à son tour, ayant à son tour un élève, dispensé des travaux pénibles du métier et de la lecture fastidieuse des traités de pharmaceutique. Un roman de Paul de Kock remplace entre ses mains le *Codex;* l'esclave émancipé dévore pour la première fois les pages chaleureuses de George Sand, et s'initie à la littérature. Il conserve toujours au premier rang de sa bibliothèque la *Pharmacopée raisonnée* de Guibourt, le *Manuel de Pharmacie* de Soubeiran, le *Formulaire* de Cadet, les *Principes élémentaires de pharmaceutique* de Cap, le *Manuel du pharmacien* de Chevalier; mais ces utiles ouvrages sont là pour la montre, et ils y restent. Il est abonné au *Journal de pharmacie*, mais il médite de préférence le *Constitutionnel* et la *Gazette des Tribunaux*. Il se forme une opinion politique, et adopte la nuance franchement constitutionnelle, *id est* une espèce d'équipondérance entre toutes les doctrines ayant cours. Le soir, Bonnisson jouit des plaisirs de la demi-tasse et des dominos; le jour, paré de l'habit noir doctoral, il se prélasse au comptoir, examinant d'un œil de connaisseur les ordonnances qu'on lui apporte, et en critiquant les doses et la teneur.

Il avait eu le bonheur de rencontrer une femme digne de lui. Madame Bonnisson, à laquelle une existence sédentaire ne tarda pas à communiquer un remarquable embonpoint, avait deux physionomies distinctes : celle de l'arrière-boutique et celle de l'officine. Dans son intérieur, c'était une bonne ménagère, dont les instants étaient tour à tour consacrés au raccommodage du linge et à la lecture des feuilletons du *Siècle*. Au comptoir, c'était la succédanée, le duplicata de son époux. Elle le représentait en son absence, elle était docte et tranchante comme lui; elle recevait les clients avec la même dignité; seulement, lorsqu'elle voyait un malade hésiter à demander certains médicaments dont le nom ne se prononce qu'à voix basse, elle s'empressait d'appeler l'élève, et lui laissait le soin d'entamer un entretien confidentiel.

Que notre ami était beau les jours de marché, environné de paysans en chapeaux ronds et en blouses, auxquels il distribuait des conseils et des remèdes! Son importance s'accroissait en raison de l'ignorance de ses clients, qui, trop pauvres pour solder les visites réitérées d'un docteur, aimaient mieux se faire expédier par le pharmacien.

« Eh! mounsieu, nout' femme, alle est ben malade; alle a de grands maux d'estomac; j'ly ons fait prendre une boune routie au vin blanc; mais ça n'y a fait ni chaud ni froid.

— Ce ne sera rien, disait Bonnisson d'un ton pédantesque; donnez-lui tous les jours, après ses repas, quatre des pastilles que voici : ce sont des pastilles de carbonate de soude, propres à faciliter les fonctions digestives et intestinales. Quand la boite sera vide, revenez me voir. — Et vous, que désirez-vous, maître Pierre? »

Ces paroles s'adressaient à un fermier des environs, qui venait de descendre de cheval, et d'attacher son bidet poussif au pommeau de cuivre de la porte.

« Mounsieu, j'vais vous dire ça en deux mots. Ma mère, depuis la Saint-Jean dernière... sauf vot' respect... elle a des coliques, qu'elle se tord comme une anguille, et ma fille a un mal de doigt, qu'ça enfle, qu'ça enfle, que j'ny pouvons rien en tout.

— J'ai votre affaire, répondait Bonnisson avec un air de familiarité aristocratique; voici pour votre mère une demi-once de thériaque (*theriaca diatessaron*), que vous lui donnerez le matin, à jeun. Vous appliquerez sur la main de votre fille un emplâtre de cet

onguent suppuratif (*unguentum matris Theclæ*), et revenez me voir. »

Le paysan se retirait, faisait avaler l'onguent à sa mère, pansait le doigt de sa fille avec la thériaque, et toutes deux guérissaient parfaitement. Ce que c'est que la Providence!

Et Bonnisson débitait de l'eau de Goulard pour les maux d'yeux, de la mousse de Corse pour les vers, du sulfate de cuivre pour le chaulage des grains, avec une dissertation *ad hoc* sur les bienfaits de la chimie agricole, et du sirop de sucre pour toutes les indispositions en général.

Le consultait-on pour une maladie à laquelle plusieurs remèdes étaient applicables : « Si vous m'écoutez, disait-il, vous prendrez celui-ci et vous en trouverez bien. »

Souvent ce n'était pas le plus efficace, mais c'était toujours le plus coûteux.

Pourtant, rendons-lui justice, il abusa rarement de la bonne foi de ses pratiques; rarement, dans l'exécution des ordonnances, il substitua de l'eau simple aux eaux de tilleul, de laitue, de pariétaire, que le docteur prescrivait, contrairement à ce vieux pharmacien qui, ayant souvent vendu de l'eau pure sous la dénomination pompeuse de protoxyde d'hydrogène, disait à ses enfants : « Mes amis, ne passez jamais devant la fontaine de l'arrière-boutique sans ôter votre chapeau. »

Les malades affluaient chez notre ami; mais, malheureusement pour lui, ils ne choisissaient pas toujours des heures convenables. Quelquefois, au milieu de la nuit, quand il dormait à faire envie aux morts, les tintements prolongés de la sonnette le réveillaient en sursaut. « Une sangsue pour le fils de la voisine atteint de convulsions. — Un looch pour la nouvelle accouchée. — M. le maire a une indigestion; deux grains d'émétique... s'il vous plaît... combien? — vingt centimes. »

Bonnisson avait deux défauts, l'inconstance et l'ambition. La vie provinciale lui semblait monotone, et il se disait que Paris était digne de lui, et qu'il était digne de Paris; mais un obstacle s'opposait à ses vœux : aux termes de son admission, la frontière du département était pour lui une barrière infranchissable. Il n'hésita point, malgré ses trente-deux ans, à courir les chances d'un nouvel examen à l'Ecole de pharmacie de Paris.

Reçu une seconde fois, il vendit son fonds, quitta son pays natal, acheta une pharmacie dans un des quartiers

les plus populeux de Paris, et quelle pharmacie! Que de luxe dans cette boutique, dont l'image est encore daguerréotypée dans mon cerveau! Sur les murs extérieurs sur les panneaux, sur les vitres de la devanture, à côté de peintures représentant des fleurs médicinales dans des vases étrusques, brillaient en lettres d'or des inscriptions diverses.

POUDRE DENTIFRICE.
EAUX MINÉRALES.
GRAINS DE SANTÉ.
PAPIER ÉPISPASTIQUE.
CHOCOLAT AU LACTATE DE FER.
ETC., ETC., ETC.

Esculape et Hippocrate en grisaille montraient leurs têtes chauves au-dessus de la porte de l'arrière-boutique. On apercevait à travers les carreaux des piles de tablettes de gélatine et de chocolat ferrugineux, des guirlandes de pois à cautère, des festons de colliers dentifrices, un boa constrictor dans l'esprit-de-vin, et un fœtus bicéphale. L'air était imprégné d'odeurs *sui generis*, des parfums combinés de l'éther, de l'assa fetida, de l'ammoniaque liquide, du camphre, et de diverses plantes aromatiques. De nombreuses affiches indiquaient qu'on trouvait à la pharmacie des dépôts de pâte de Regnauld, de sirop de colimaçon, de mixture brésilienne, et d'autres créations éminemment utiles à leurs inventeurs. Le soir, des bocaux d'eaux colorées avec le sulfate de cuivre, l'acide sulfurique et la teinture de coquelicot, dardaient sur le pavé leurs reflets rouges et bleus, et menaçaient les passants d'une amaurose immédiate. Il y avait tant de bon goût dans l'arrangement de ces richesses thérapeutiques, tant de magnificence dans ces ornements professionnels, que l'avidité des consommateurs était stimulée, et qu'on se sentait presque tenté d'être malade pour avoir le droit d'entrer dans ce sanctuaire pharmaceutique.

La contemplation des bocaux de cette splendide officine nous a souvent procuré le même plaisir que la lecture des logographes du *Corsaire* et des charades du *Charivari*. Nous nous demandions avec anxiété ce que signifiaient les inscriptions latines tracées en abrégé sur la porcelaine. Nous sommes fier à juste titre d'en avoir déchiffré quelques-unes. Ne faut-il pas une certaine capacité pour deviner les énigmes suivantes :

ALCO : CROC : *alcool croci* (teinture de safran);
POM : CAR : PLU : *pommas carbonatis plumbi* (pommade de carbonate de plomb);
OLEUM CONC : SEM : C : *oleum concretum seminum cacao* (huile concrète de graine de cacao);
UNG : AD RAB : EQ : *unguentum ad rabiem equorum* (onguent contre la rage des chevaux).

On est obligé non-seulement de se rendre compte de l'abréviation, mais encore de traduire en français un latin des plus macaroniques :

Aqua stillatitia, eau distillée;
Sulfas aluminico-potassicus, alun;
Acetas cuporicus, acétate de cuivre;
Sapo cum oleo terebinthinæ, savon de térébenthine;
Sulfuretum sodicum cum aqua, sulfure de sodium cristallisé.

Devines si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Ces barbarismes ont plus d'un inconvénient. Malgré l'ordre qui règne dans une pharmacie, il arrive aux élèves de prendre un purgatif pour un fébrifuge, un vomitif pour un antispasmodique, *et vice versa*. Jugez de l'effet!

Bonnisson vit prospérer son établissement; il se fit bien venir des médecins du quartier, et les docteurs et le pharmacopole s'adressèrent réciproquement des clients. Cette assurance mutuelle n'a rien d'illégitime, et parfois l'homme de l'art prélève une prime légère sur le prix des remèdes livrés aux malades qu'il envoie. Avec l'aide d'un officier de santé, Bonnisson annexa à sa pharmacie un cabinet de consultations gratuites, destiné surtout à l'usage des gens trop cruellement punis d'avoir négligé ce précepte d'un auteur latin du seizième siècle :

Quid facies, facies Veneris cum veneris ante?
Ne sedeas, sed eas, ne pereas per eas.

Croyez-vous que le prudent pharmacien songeât à guérir brusquement ces infortunés? Rien n'eût été plus nuisible à leur santé... et à sa bourse : « Voyez-vous, répétait-il à chacun d'eux, il y a des empiriques qui prétendent *enlever une maladie comme avec la main*, mais ils laissent en vous un germe de désorganisation, qui, comprimé par d'insuffisants palliatifs, réagit avec fureur, et cause intérieurement les plus affreux ravages. Vous croyez vous bien porter; pas du tout, vous êtes à moitié mort sans vous en douter. Agissons donc avec lenteur et sans secousses; temporisons, je vous le conseille. Vous sentez que je ne tiens pas à vous vendre quelques pilules de plus ou de moins; mais, ce que j'en dis, c'est pour votre bien. »

Cette paraphrase du proverbe italien *Chi va piano va sano, chi va presto muore lesto* [1], produisait une impression profonde, et comme les médicaments n'étaient pas aussi gratuits que les consultations, Bonnisson réalisait d'amples bénéfices.

En général, les bénéfices du pharmacien sont considérables, et sembleraient parfaitement usuraires, si on le considérait comme simple marchand, sans songer aux longues études dont son lucre doit l'indemniser. Les loochs qu'il fait payer un franc et plus lui coûtent à peine dix centimes; une bouteille de sirop antiscorbutique qu'il achète deux francs soixante-quinze centimes, rue des Lombards, lui rapporte au détail douze francs quatre-vingts centimes; il vend dix centimes chaque grain d'émétique, ce qui met la livre à neuf cent quinze francs quinze centimes : or elle lui coûte deux francs!...

Bonnisson avait calculé cela, et comptait parvenir rapidement à la fortune; mais la concurrence l'accablait : concurrence de ses confrères, concurrence des herboristes et des droguistes, concurrence même des épiciers. Il eut toutefois de bonnes années, c'est-à-dire des années détestables pour la généralité des hommes. S'il désirait le retour du printemps, ce n'était point par un bucolique amour de la verdure, mais parce qu'il espérait que les variations de l'atmosphère amèneraient une foule d'indispositions. L'automne lui plaisait, non par ses joyeuses vendanges, mais par ses fièvres intermittentes, et il saluait avec joie l'hiver escorté de rhumes, de catarrhes et de fluxions.

L'apparition du choléra fut pour lui une bonne aubaine : pendant que les tapissières roulaient à la fosse commune les victimes de l'épidémie et de l'empirisme médical,

[1] « Qui va doucement va sagement, qui va rondement meurt lestement. »

Bonnisson, dûment imprégné de chlorure et de camphre, amoncelait dans son escarcelle les tributs de la peur et de la souffrance. Il y a des gens intéressés par métier à tenir ouverte la boîte de Pandore, et si la peste noire, la lèpre, le mal des ardents, ou tout autre fléau du bon vieux temps, revenaient désoler la France, ils auraient, certes, des adorateurs parmi les médecins, les pharmaciens et les croque-morts.

N'allez pas croire cependant que Bonnisson fût un être exclusivement avide et égoïste, cherchant toujours son bien dans le mal d'autrui. Non; il était bon et secourable à l'occasion. Plus d'une fois (suivez son exemple, ô pharmaciens!) il accorda aux malades indigents un crédit illimité. Une femme tombait-elle en défaillance, Bonnisson accourait armé d'un flacon d'éther. Un passant était-il renversé par une voiture, Bonnisson le recevait sanglant entre ses bras. Un buveur demeurait-il sur le trottoir, Bonnisson lui prodiguait l'ammoniaque liquide. S'élevait-il une de ces rixes trop fréquentes entre ouvriers, l'officine de Bonnisson était l'asile des blessés. Heureux dans leur misère ceux qui recevaient une tuile sur la tête, ou se cassaient un membre, ou étaient frappés d'apoplexie, car ils jouissaient de la satisfaction d'apprendre qu'il est encore dans ce siècle mercantile des vertus libéralement exercées!

Au gré de Bonnisson, le ciel ne récompensait pas assez promptement son mérite. Sa clientèle était circonscrite à son quartier, et il eût voulu voir défiler devant son comptoir des députés de toutes les parties de la France. Il eut un moment envie de se faire pharmacien homœopathe, et de remplacer ses drogues par des dix-millionnièmes de substances infinitésimales, ce qui permet d'emporter son fonds sous son bras, comme le père Anchise ses pénates. Il fut aussi passagèrement tenté d'aller s'installer rue de la Paix, et d'y fonder une pharmacie anglaise.

« Quelle spécialité lucrative! se disait-il en contemplant un jour une des *apothaceries halls* de Paris. A ce que je vois, on ne vend guère là-dedans que des sels et des poudres, *Cheltenham salts, purified Epsom salts, Preston salts, Rochelle salts, salts of Lemons*. Que de sels!... que de poudres!... On dirait que les Anglais ont inventé toutes les poudres imaginables, sans compter celle dont on attribue la découverte à leur compatriote Roger Bacon, *genuine india currie powder, effervereing lemonade powder, soda powder, plate powder, ginger-beer powder, tooth powder, improved sodaic powder, butler's taseless seidlitz powder*. Avec ces compositions, des sauces au piment, du savon de Windsor, du macaroni, du thé, du vermicelle, des pilules apéritives et des pilules digestives, j'aurais un superbe fonds de pharmacie anglaise. Quel est le premier besoin des Anglais? celui de manger. Quelles sont chez eux les maladies dominantes? des indigestions. »

Bonnisson résista toutefois à ces velléités britanniques.

Un soir, il avait invité à dîner plusieurs amis (j'étais du nombre). Echauffé par des doses réitérées d'élixir de Garus, l'amphitryon se lança au dessert dans des dissertations médicales. Il avait, disait-il, empiété avec le plus heureux succès sur les priviléges des membres de la Faculté: il avait guéri en moins de trois semaines une femme attaquée d'un opiniâtre coryza; une potion anti-helminthique, qu'il avait préparée lui-même, avait débarrassé un enfant d'un nombre incalculable d'entozoaires. Peu content de délivrer une multitude de malades d'une multitudes d'affections aiguës et chroniques, notre médecin-marron avait expérimenté son talent sur les animaux, et séché les larmes de plusieurs douairières sur le point de perdre leurs chiens favoris! Enfin, croyant qu'il était de son devoir de soumettre le fruit de ses observations au public savant et éclairé, il composait un ouvrage intitulé : *Nouveau système de médication végétale, applicable en hiver comme en été, et remplaçant avec avantage des remèdes illusoires et des palliatifs dangereux*.

Ces confidences eurent pour effet de faire fuir successivement tous les convives, et je les aurais suivis dans leur évasion, si je n'avais eu le malheur de céder à une invincible somnolence. Je fus réveillé par la voix de mon ami, qui me disait d'un ton de reproche :

« Il me semble que vous dormez.

— Mais, oui, répondis-je, c'est l'effet d'une digestion pénible.

— Tant pis; voyons votre pouls. »

Il me serra délicatement le poignet entre l'index et le pouce, et compta gravement les pulsations.

« Un peu d'irrégularité, dit-il, un peu d'irritation fébrile. Vous ferez bien de vous mettre à la diète pendant quelques jours, et même de prendre quelques bouteilles d'eau naturelle de Sedlitz. J'en fabrique d'excellente.

— Vraiment, mon cher, répliquai-je en souriant, vous avez manqué votre vocation. Vous auriez dû être docteur en médecine.

— Ah! que ne le suis-je! s'écria-t-il avec un soupir. Je rougis de traiter clandestinement ceux qui s'adressent à moi parce que leur médecin habituel refuse de les purger.

— Quoi! il ne vous suffit pas de débiter des remèdes, et vous voulez encore en prescrire!

— Ce serait double profit, et puisque je suis, par mes connaissances, en état de faire honneur à la Faculté, je ne vois pas pourquoi j'en serais exclu.

— Faites vous donc recevoir docteur, et n'en parlez plus.

— J'en ai eu souvent le désir, et je mourrai avec le regret de ne l'avoir pas satisfait.

— Qui vous en empêche?

— D'abord, la difficulté de passer mon examen de bachelier ès lettres. Je serais obligé, pour y parvenir, de rapprendre le grec que j'ai oublié, ou plutôt que je n'ai jamais su, puis d'étudier l'histoire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques, que je ne possède qu'imparfaitement. »

Il résultait de cette énumération que mon savant ami ne savait presque rien.

« Mais, du moins, reprit-il, si je n'ai pas le droit d'ordonner des remèdes connus, je m'arrogerai le droit d'en composer de nouveaux. Je veux créer un spécifique admirable, infaillible, prophylactique et curatif. Qu'en dites-vous?

— Je dis qu'il y a cent fois plus de remèdes que de maladies. Malheureusement les remèdes passent, et les malades aussi.

— Il ne s'agit pas de guérir, mais de vendre. Si j'essayais d'un élixir odontalgique?

— N'avons-nous pas le Paraguay-Roux, la créosote, l'essence de pyréthre, la poudre péruvienne, et le dentrifice philodontique qui arrête la carie, enlève l'odeur du cigare, et blanchit en peu de temps les *dents les moins heureuses?*

— C'est vrai : si je fabriquais n'importe quoi d'Orient?

— Et l'allalaïm du harem, et le racahout des Arabes, et le Palamoud, et le kaïffa, *auquel les odalisques doivent leur embonpoint proverbial*, et le haremsou, en *si grande réputation à la cour du sultan?*

— Si je délayais quelques grammes d'un remède nauséabond dans une centaine de pilules, cela s'appelle faciliter l'administration de la médecine.

— D'accord; mais nous possédons des myriades de capsules toutes plus gélatineuses les unes que les autres.

— Que diriez-vous d'un remède infaillible contre les cors aux pieds?

— Il y en a cinquante qui tous sont les seuls efficaces, et notamment le *spécifique phénix*, autorisé par le ministre de l'intérieur, comme le seul reconnu pour faire fondre les cors entièrement et sans nulle douleur. Deux jours de son application suffisent pour se chausser juste sans être incommodé, et on le débite indifféremment chez les bottiers et chez les pharmaciens.

— Approuveriez-vous un liniment contre la goutte et les rhumatismes?

— Le sirop antigoutteux enlève toute acuité à ces terribles maladies.

— Une pâte pectorale sans opium ni autres ingrédients narcotiques?

— J'en connais deux cent cinquante, toutes également supérieures aux pectoraux connus jusqu'à ce jour, et dont l'efficacité a été démontrée *par des expériences faites publiquement* à la clinique de M. Lisfranc, chirurgien en chef de l'hôpital de la Pitié.

— Si je transformais la fécule de pomme de terre en nouvelle substance analeptique?

— Aliment sain et de facile digestion, convenable dans l'épuisement, l'accroissement trop rapide, les asthmes, les rhumes invétérés, indispensable aux adolescents, aux ouvriers, aux vieillards, aux convalescents, aux femmes débiles, aux personnes nerveuses... c'est usé, mon cher, c'est usé.

— Alors, je suis au bout de mon rouleau, à moins que je ne me rabatte sur une liqueur insecto-mortifère pour la destruction des punaises, une pommade du lion, du chameau, du rhinocéros, ou autre pachiderme, ou encore sur une eau phénoménale propre à nourrir et à fortifier la racine des cheveux, à les faire croître, à les empêcher de blanchir et de tomber, même dans l'âge le plus avancé.

— Vous voulez donc empiéter sur la spécialité des coiffeurs, et nuire au débit de la pommade mélaïnocome? Vous savez pourtant que *les éloges qu'elle a mérités dispensent de s'appesantir sur ses innombrables qualités*.

— Ah! qu'il est difficile, en pharmacie comme en lit-

térature, d'imaginer quelque chose de neuf!... N'importe, j'y réfléchirai.

Quelques semaines après, Bonnisson avait pris un brevet et recevait une médaille d'or de la Société d'encouragement pour un sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras. Il faisait distribuer à vingt mille exemplaires un prospectus-modèle, en tête duquel on voyait, entre deux écussons aux armes de France :

On lisait dans tous les journaux :

« La presse entière de la France, de l'Angleterre, de la Russie, et généralement du monde entier, y compris les Etats-Unis d'Amérique et de la terre de Van-Diemen, retentit depuis longtemps des bienfaits produits par l'excellent sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras, de l'habile et savant chimiste Bonnisson. On sait de combien de pompeux éloges l'Académie royale de médecine et les plus illustres praticiens ont entouré leur approbation à l'emploi et à la propagation de cet admirable remède. Nous le recommandons à tous les amis de la science et de l'humanité. »

Cette *réclame* figurait sur la quatrième page, entre un éloge de la *colle-forte liquide et incorruptible* et l'annonce de la troisième édition d'un roman dont il s'était vendu quatre exemplaires.

La curiosité publique fut éveillée, et le sirop Bonnisson eut un grand succès. Une seconde réclame vint encore activer la vente.

« On offre de parier cinquante mille francs, déposés dès aujourd'hui chez un notaire, qu'aucun remède ne produira les effets miraculeux du sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras du sieur Bonnisson. Entre mille témoignages qu'a reçus l'auteur de cette panacée universelle, nous nous plaisons à citer la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'étais depuis longtemps affecté d'un certain nombre de maladies incurables. J'avais une gastrite chronique, une hépatite, une phthisie laryngée, des rhumatismes articulaires et de fréquentes palpitations de cœur. J'avais vainement dépensé plus de cinquante mille francs de bains de vapeur, eaux minérales, baume opodeldoch et pâte de Regnauld. Abandonné de tous les médecins, j'attendais la mort, trop lente au gré de mes souffrances. J'ai pris pendant quinze jours seulement de votre sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras, et je suis maintenant parfaitement rétabli. Puisse l'attestation que je vous donne contribuer à répandre votre précieuse découverte!

« *Signé* Panouflet, électeur, officier de la garde nationale à Passage-de-Marouillet (Charente-Inférieure). »

Ce n'était pas assez; Bonnisson était de la trempe de César :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum...

il endossa son plus magnifique habit noir, courut chez les principaux médecins de Paris, n'épargna ni flatteries ni sollicitations, et obtint un grand nombre de certificats. Exemple :

« Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre adjoint correspondant de l'Académie royale de médecine de Paris, membre de la Société de pharmacie et de chimie médicale, médecin du bureau de charité du... arrondissement, médecin en chef de la... légion de la garde nationale parisienne, certifie que j'ai employé souvent, avec beaucoup de succès, le sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras du sieur Bonnisson. Il calme promptement les fièvres nectiques, les douleurs rhumatismales, les flegmasies pulmonaires, les vapeurs, etc.; aucun, jusqu'à présent, ne m'a paru réunir autant d'avantages.

« Paris, ce.....

« *Signé* A***, D. M. P. »

C'était le cinquième spécifique qui avait paru au complaisant docteur réunir plus d'avantages que tous les autres.

Protégé par un brevet, qui le rendait propriétaire exclusif de sa *précieuse découverte*, favorablement accueilli par le public, Bonnisson croyait pouvoir braver la contrefaçon, et ses flacons étaient soigneusement revêtus du cachet de sa pharmacie. A sa grande détresse, il vit successivement paraître la pâte régénératrice et dépurative à l'huile essentielle de sassafras, les pastilles dépuratives et régénératrices à la teinture de sassafras, les capsules dépuratives à l'extrait de sassafras et la mixture régénératrice à la résine de sassafras, etc. Pour comble d'infortune, à propos de toutes ces imitations, on lisait dans les journaux, avec de légères variantes :

« La presse entière de la France, de l'Angleterre, de la Russie, etc. »

Il eut beau joindre à ses annonces cette phrase consacrée : « Se défier des contrefaçons, et exiger la notice qui se délivre gratis; » ses concurrents tinrent bon, et poursuivirent fructueusement leurs spéculations.

C'est que la pharmacie, hélas! est souvent exploitée par des charlatans, dignes collègues de ceux de la place publique. On amalgame de la mélasse et du jus de réglisse, de la gomme et de la cassonade, on donne à ce mélange une dénomination sonore, et on le livre avec confiance à la publicité. « Achetez-le, disent les prospectus; c'est un remède ami de nos tissus, qui offre en même temps commodité, simplicité, goût agréable, vertus héroïques, et jouit d'une réputation universelle... » même avant d'avoir paru. L'inventeur déprécie les travaux de ses confrères, cite vingt cas de surprenantes guérisons, en donnant les noms et les adresses des personnes échappées, grâce à son intervention, à une mort inévitable. Il s'étaye des suffrages unanimes des *premiers chimistes de la capitale*, et met en avant le roi, qui est censé avoir donné un brevet dont il n'a jamais eu connaissance. Il dépêche en tous lieux des commis voyageurs, se fait au besoin commis voyageur de sa propre maison, allèche les dépositaires par l'appât d'une remise de soixante pour cent; et les journaux, complices de son empirisme, ne dédaignent pas d'emboucher la

trompette et de tambouriner pour ameuter les badauds.

C'est par ce procédé qu'on amasse des millions aux dépens des faibles qui frémissent à l'idée de la douleur ou de la mort, aux dépens des hommes vicieux que hantent les suites funestes de leurs débauches. A quoi sert donc que la science ait progressé, s'il y a décadence d'autre part? A quoi sert d'être au-dessus des anciens apothicaires par l'instruction (peut-être), si on leur est inférieur par les qualités morales?

Ces réflexions ne s'adressent point à la généralité des pharmaciens, et surtout à ces honnêtes et infatigables manipulateurs qui, prisonniers volontaires dans leur laboratoire, rédacteurs de traités *ex professo*, joignent à la science de Vauquelin le zèle investigateur de Labarraque et de Robiquet. Je suis fâché qu'elles soient en partie applicables à mon camarade Bonnisson; mais reconnaissons, pour le laver de l'accusation de fourberie, que son sirop dépuratif produisait réellement de bons effets, grâce au régime dont il recommandait d'en accompagner l'emploi. « Avez-vous mal à la tête, disait-il, prenez deux cuillerées de mon sirop et un bain de pieds à la moutarde. Avez-vous la colique, prenez trois cuillerées de mon sirop, et appliquez-vous des cataplasmes sur la région abdominale. Avez-vous la fièvre, prenez quatre cuillerées de mon sirop et une dose de sulfate de quinine. Règle générale, toutes les fois que vous prendrez de mon sirop, observez la diète, couchez-vous de bonne heure, levez-vous matin, et votre guérison est certaine. »

Ainsi le sirop dépuratif et régénateur rendait miraculeusement les malades à la santé.

Au bout de quelques années, des affiches, placardées sur les murs de l'École de pharmacie, et dans le vestibule de la Pharmacie centrale des hôpitaux, annoncèrent que la pharmacie Bonnisson était à vendre.

Aujourd'hui Bonnisson vit avec sa famille dans une petite maison de campagne, auprès de son pays natal. Il est membre de plusieurs sociétés savantes, du conseil de salubrité, de l'administration des prisons et du bureau de bienfaisance. Il se livre paisiblement à l'entomologie et à l'empaillement des moineaux. Il cultive les fleurs, et surtout les plantes médicinales, possède une collection de cactus et d'aloès, et, quand il se promène avec sa femme, il la régale chemin faisant d'une leçon de botanique.

— Tiens, voici de la guimauve (*althea officinalis*), malvacée des plus émollientes.

— Ceci est de la consoude (*symphytum officinale*), vulnéraire et antidysentérique.

— Vois donc cette gratiole (*gratiola officinalis*), hydragogue et émétique.

— Et cette mélisse (*melissa officinalis*), cordiale et céphalique!

E sempre così.

LES CHIFFONNIERS

PAR

L.-A. BERTHAUD

—♦—

Voici des types monstrueux, d'ignobles figures, d'abominables mœurs : la forme, le fond, le dessus, le dessous, tout est pourri chez les chiffonniers. Pour faire un mur, il faut du sable; de la chaux, des pierres et un maçon; on fait un chiffonnier avec une hotte, un crochet, une lanterne et le premier gueux venu. Le gueux est appelé un *homme*, la lanterne un *falot*, le crochet une *canne à bec*, la hotte un *hotteriot*. Avant de se voir légalement constituées en individu, c'est-à-dire en chiffonniers, il faut encore que ces matières premières trouvent deux parrains, deux témoins, qui répondent de leur moralité; il faut en outre qu'elles possèdent quarante sous. Ces conditions remplies, la transfiguration est opérée ou à peu près. Les deux témoins accompagnent l'homme et la hotte chez le commissaire de police; ils attestent devant ce magistrat que l'homme est honnête et que la hotte n'a pas été volée. M. le commissaire en réfère à son préfet, et, environ huit jours après ces formalités préliminaires, moyennant les quarante sous dont nous avons parlé, il est délivré à l'homme et à la hotte une médaille numérotée, après quoi tout est dit. Il y a un chiffonnier de plus et un vagabond de moins sur les fumiers de Paris. Le vagabondage, comme on voit, est très-facile à éluder.

Les chiffonniers sont divisés en deux races, celle des *Auverpins* et celle des *Parisiens*. Les Auverpins viennent de l'Auvergne; les Parisiens viennent de tous les pays. Quelques-uns parmi ces derniers ont *fauché le grand pré* à Toulon et à Rochefort, et il n'est pas rare de les voir retourner dans ces climats, les pieds bien ferrés, et escortés par les chiourmes du roi. Les Auverpins valent un peu mieux que les Parisiens; ils sont un peu plus sobres, parce qu'ils sont plus intéressés; un peu moins déguenillés, un peu moins cyniques : mais la différence que nous constatons est si mince, qu'on la remarque à peine après quinze jours d'observations et d'études. Ils ne font usage, ni les uns ni les autres, de la langue de Paris, qu'ils savent à peu près; les Auverpins s'expriment dans leur patois natal; les Parisiens *entravent bigorne*, c'est-à-dire qu'ils parlent l'*argot*, l'idiome des voleurs et des assassins. Quoiqu'elles se détestent l'une l'autre cordialement, ces deux races habitent les mêmes contrées, des rues étroites et tordues comme des serpents à l'extrémité méridionale de la place Maubert, et dont cette place est le Carrousel. C'est là que les chiffonniers font leurs évolutions et leurs grandes parades. Comme si le choléra y soufflait toujours, l'air que l'on respire dans ces tristes quartiers est chargé de miasmes putrides et infects; les maisons, en vieillissant, n'y deviennent pas grises ou noires, comme partout ailleurs, mais elles se revêtent peu à peu d'une couche fiévreuse, à fond jaune et vert, à nuances livides. Beaucoup d'entre elles sont borgnes; beaucoup sont veuves, celles-ci d'une croisée, celles-là d'un châssis. A quelques-unes

on voit pendre un volet dépareillé, retenu par un de ses angles à un morceau de gond, comme une aile cassée au flanc d'un oiseau. D'autres ont pris du ventre en devenant vieilles : affaissées sous leur poids, arrondies par le milieu, quand dans la même rue il s'en trouve deux en pareil état, on serait tenté de croire, si elles pouvaient parler, qu'elles vont aller au-devant l'une de l'autre pour se dire à l'oreille : « Ma sœur, il faut mourir! »

Les maisons habitées par les chiffonniers sont des espèces de hangars, toujours encombrés de pourriture, de fumier, de fange et de chiffonniers, depuis la base jusqu'aux combles. Chacun de ces pauvres habitacles a son nom particulier, mais le plus célèbre est le *Petit-Bicêtre*, situé rue Mouffetard. C'est un entassement de chambres étroites, presque sans jour, et louées quatre francs par mois, prix fort. Là, tout est pêle-mêle, la nature vivante et la nature morte, les ordures et les morceaux de pain, les chiffonniers, les chiffonnières, et les cadavres des chiens et des chats qu'ils ont tués ou trouvés morts dans leurs rondes de jour et de nuit. Tout cela fait même lit, tout cela vit ensemble. C'est affreux.

Bien qu'ils soient tellement intimes et rabattus si près du sol, que l'imagination ne conçoive pas d'inégalités possibles parmi eux, les chiffonniers subissent, comme la société supérieure, toutes les conditions de notre organisation fatale; il y a chez eux des pauvres et des riches, des grands et des petits, tout comme il y en a au-dessus d'eux; il semble que ces infortunés n'aient perçu de la race humaine qui les domine que son côté mauvais. Ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, il ne faut que trois instruments bien chétifs et d'une valeur bien négative pour outiller complétement l'industrie des chiffonniers; eh bien! on rencontre dans ces tristes hordes beaucoup de parias qui n'ont jamais possédé ces trois misérables outils, une hotte, un crochet et une lanterne! On en voit même qui n'en possèdent pas un seul. Christophe, un vieux chiffonnier que ses confrères ont surnommé le *philosophe*, parce qu'il parle toujours et souvent bien, a un sac de grosse toile pour tout bagage. C'est d'ailleurs un homme à part au milieu des siens; il est fier, il ne s'enivre pas, il marche seul, il vit seul : Christophe tient à la fois de Diogène et de Chodruc Duclos. Les personnes qui ont été à même de l'apprécier ont voué à ce pauvre chiffonnier une estime spéciale. L'un de nos bons physionomistes populaires, et l'un des plus spirituels dessinateurs du *Charivari*, mon camarade Traviès, m'en a fait le plus grand éloge. C'est quelque chose de bien beau, en effet, que la probité dans la misère; quelque chose de si beau, que là seulement c'est une vertu. L'homme riche n'a pas de peine à vivre dans les limites du Code pénal; s'il est honnête, c'est par nécessité ou naturellement; il perdrait à ne l'être pas. Quand on peut manger du gruau, on n'est pas tenté de voler du pain bis; jamais le cheval favori du prince n'a convoité la paille de celui du meunier. Sachons donc gré au pauvre Christophe de sa probité fidèle et incorruptible; nous lui devons bien au moins un peu de reconnaissance pour tant de courage et de résignation! On rencontre souvent Christophe par les rues de Paris, au milieu d'un groupe serré autour de lui et prêtant l'oreille à ses étranges discours. De sa main gauche, fortement nouée, il soutient sur son épaule son large sac, et, tout en pérorant avec ceux qui l'entourent, il fait jouer à sa main droite le rôle du crochet qui lui manque. Christophe a dû bien souffrir avant de dépouiller sa dignité d'homme, avant de se retirer chez les chiffonniers! Aussi, voyez : il raille, il accuse, il insulte les passants et les curieux; et pourtant il fouille à pleins doigts le fumier sur lequel il s'est établi. Quand il s'éloigne, il vous jette avec dédain un ricanement magnétique dont les vibrations retentissent longtemps dans votre sein et vous font mal.

L'imagination refaisant d'ordinaire toutes les choses créées par les hommes un peu mieux qu'elles ne sont, il en résulte que Christophe est le chiffonnier de l'imagination ou plutôt selon l'imagination. Les artistes, les poëtes et les femmes plus ou moins poitrinaires ne le rêveront jamais autrement. Aussi, malgré sa supériorité incontestable, Christophe est, au moins pour eux, la personnification typique des chiffonniers. Cette élévation naturelle de Christophe lui a valu les honneurs de la peinture. On a fait son portrait, on l'a lithographié, et il s'est trouvé si ressemblant, que tout le monde l'a reconnu, même ceux qui ne le connaissaient pas!

Il fut un temps où l'industrie des chiffonniers était beaucoup plus fructueuse qu'aujourd'hui. C'était avant l'institution soi-disant philanthropique des caisses d'épargne. Alors les cuisinières volaient un peu moins leurs maîtres, et ne connaissaient pas la valeur des choses qu'elles jetaient dans la rue. Les verres cassés, les débris d'ossements, les fragments de guenilles, les loques de toutes sortes, n'avaient pour elles aucun prix, tandis que le chiffonnier s'en arrangeait parfaitement. Ces embarras et ces souillures des grandes maisons faisaient sa fortune, et il vivait à peu près suffisamment de ce que les cuisinières et les chiens ne voulaient pas. Les chiens, qui ne mettent rien à la caisse d'épargne, ne sont devenus ni plus voleurs ni plus intéressés; ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois; ils mangent la chair et laissent les os. Les cuisinières ne laissent rien. A l'heure qu'il est, le fumier n'est pas plus gras devant l'hôtel du riche que devant la demeure du nécessiteux. Il faut pourtant que les chiffonniers trouvent leur pâture dans ces boues explorées déjà avec tant de soin. Pour eux, il n'y a pas ailleurs d'existence possible; ôtez-leur les tas de fumier, et ils n'auront plus en perspective que le bagne, la morgue ou l'échafaud, ces trois enfants du vice et de la pauvreté, les cousins germains des chiffonniers.

Un chiffonnier gagne de trente à quarante sous par jour, selon la saison, mais toujours au prix de quinze heures de travail, à peu près. Les chiffonnières gagnent un peu moins, les enfants presque rien. Tous ont mêmes vices, mêmes habitudes, mêmes allures; enrayés sur la même voie, aucun n'a tenté d'en sortir, aucun n'a regardé sérieusement au delà. Au delà il y a peut-être un nouveau monde cependant! Les mâles, les femelles et leurs petits, abrutis dès le berceau, haïssent les gens heureux, sans savoir pourquoi ils les haïssent; c'est une haine irréfléchie, paresseuse, impuissante, une passion chronique, mais édentée, qui ne mordra jamais, qui n'aboiera même pas; elle grogne, et cela lui suffit. Pour eux-mêmes, ces malheureux n'éprouvent qu'un sentiment, le mépris. Chose étrange! ils en sont venus à trouver leur nom de chiffonnier trop relevé, trop aristocrate : ils en ont mis en circulation deux ou trois autres pour le remplacer, et, selon toute apparence, c'est le mot *chiffe-rton* qui restera; il est déjà en fort bonne position parmi les chiffonniers réformateurs.

Le travail des chiffonniers est partagé en trois divisions, à savoir : les rondes, le triage, la vente. Tous les chiffonniers se lèvent à l'aube du jour; en été avant les alouettes, en hiver avant les corbeaux. Il y a dans les habitudes nécessaires de ces malheureux quelque chose de semblable à la vigilance des fourmis et des abeilles; mais le butin qu'ils entassent, mais les fleurs qu'ils explorent, comme tout cela est sombre, repoussant, terri-

ble! L'imagination des chiffonniers a résisté cependant à la corrosivité de leur état; elle chante, elle sourit, elle espère, elle a des visions sonores et argentées; elle est heureuse par moment.

Avez-vous rêvé quelquefois, lorsque vous étiez fort jeune et qu'il ne vous était pas encore venu à la pensée que votre maîtresse, après tout, ne serait guère autre chose que soixante kilogrammes de chair et d'os, façonnés avec plus ou moins d'art, sous quelques poignées de cheveux noirs ou blonds; avez-vous rêvé, les yeux ouverts, par un beau jour de printemps, quand les amours fleurissent au cœur et les églantines sur les buissons, quand la terre commence à se fendre sous les ardents baisers du soleil, quand les rameaux des arbres frémissent en se touchant, quand toutes vos cousines vous semblaient jolies; avez-vous rêvé qu'il vous tombait une Eve du ciel ou qu'il vous en arrivait une de quelque maison voisine? Si vous avez fait ce rêve, vous vous y êtes complu tout entier; vous y avez couché et endormi votre âme et toutes les facultés de votre âme; bientôt, par je ne sais quelle puissance magnétique, votre rêve a pris une forme réelle, un corps palpable; il a eu des yeux charmants et il vous a regardé; il a eu des lèvres veloutées et cramoisies, et au milieu de ces lèvres une voix si douce et si amoureuse, que les tourterelles en étaient jalouses; et puis, dans un moment d'extase ineffable, dans une crise inexplicable, inouïe, vous avez serré contre votre sein votre imaginaire Galatée; vous l'avez appelée des noms les plus doux, les mieux aimés; vous avez compté les cils de ses paupières, les dents de sa bouche, les battements de son cœur, et vous n'avez plus rien vu! Un chasseur a passé tout près de vous; il a tiré et tué sur l'arbre qui vous abritait une petite mésange bleue et or; le bruit de son coup de fusil vous a réveillé, et, lorsque pour y retenir les baisers qui s'y épanouissaient, vous avez porté la main à vos lèvres, c'est un colimaçon ou un crapaud que vous y avez trouvé!... Il ne faut pas autre chose pour faire le plus joli rêve du monde. Les chiffonniers en font de ravissants sur les fumiers de Paris. Ils cherchent des cuillers d'argent, ou de vermeil, ou d'or!...

J'en ai surpris un au moment où il croyait toucher à la fortune. Il pouvait être dix heures du soir. Ce malheureux était courbé comme un cerceau; ses pieds et ses mains se touchaient sur le fumier qu'il venait d'éventrer et dont il fouillait les intestins. Je m'approchai de lui avec précaution, et, à la clarté de sa lanterne, je pus l'examiner sans être vu. C'était comme une tête de Rembrandt, huileuse et d'un vermillon jaunâtre, mais une tête admirablement expressive et d'une énergique vitalité. On devinait à ses agitations extérieures quel travail il se faisait dans cette nature révolutionnée. Tout à coup, un rayon argentin jaillit, comme une étincelle, des entrailles du fumier; en même temps, un petit bruit légèrement sonore passa dans l'air. Ce bruit et ce rayon, si faibles qu'ils furent, remuèrent profondément mon pauvre chiffonnier. La vie sembla s'arrêter en lui; un tremblement rapide fit frissonner ses haillons sur ses os, il tomba en poussant un cri sourd.

Au bout de quelques minutes, au bout de quelques heures peut-être (l'émotion nous emporte si vite!), mon pauvre homme se releva : sa main crispée serrait convulsivement quelque chose que je ne pouvais voir; son visage était couvert d'un sourire triomphal et puissant; et puis, la main s'ouvrit, le sourire s'arrêta et disparut, les teintes rouges devinrent blanches, et un épouvantable juron sortit de la tête sombre de cet homme. Je m'approchai de lui.

— Vous avez trouvé une cuiller d'argent? lui dis-je.

— Je l'ai cru un moment... c'est vrai.

— Eh bien?...

— Tenez!

Il jeta sa trouvaille à mes pieds : c'était une tête de merlan!

O rêves de jeunesse! crapauds et colimaçons! poétiques chenilles! en vérité, vous valez mieux qu'une tête de merlan!...

Après tout, c'est ainsi en toutes choses, et les rêves sont les franges de la vie humaine. Dans le passé, ce sont des souvenirs; dans l'avenir, des espérances; toujours quelques fleurs enfantées par l'imagination, et qui nous font aimer, çà ou là, à côté de nous. S'il était impossible d'y rêver, les positions sociales, même les plus hautes, seraient inhabitables. Il n'en est pas une qui ne soit encombrée de plus de mal que de bien. C'est pour cela sans doute que la nature a donné à tous les êtres tant de propensions à espérer, à croire au bonheur, à s'abuser toujours, à regarder la vie comme on regarde un fleuve, c'est-à-dire seulement là où le fleuve n'est plus et où les bords commencent. S'il n'y avait rien au delà du vrai, rien en dehors de l'absolue réalité, qui voudrait être chiffonnier, qui voudrait être roi? Personne. Les chiffonniers cherchent aussi des billets de banque et des portefeuilles; s'ils ramassent autre chose, c'est par nécessité et parce que, après tout, il faut manger; mais ôtez-leur cette douteuse et presque impossible Amérique : *une cuiller d'argent cachée dans un fumier!* et ils s'arrêteront sur-le-champ; ils vendront leurs crochets, leurs lanternes, leurs hottes; ils se feront voleurs, assassins, mouchards, que sais-je? Ou bien, les pauvres animaux, ils se coucheront sur le pavé et crèveront en plein air, à la pluie, au soleil, sous la neige ou le brouillard, ou sous les roues de quelque voiture. Qu'importe!...

C'est pendant la nuit principalement que l'espérance, cette fleur de toutes les misères, éclôt dans l'âme des chiffonniers. Pendant la nuit, on les voit à peine; ils n'ont pas à craindre l'impitoyable loi qui commande la restitution des objets trouvés; si c'est enfin cette fois que leur rêve doit se réaliser, ils n'en parleront à personne; pour quelques verres d'eau-de-vie, leur conscience se taira; d'ailleurs ils l'enivreront tout à fait, leur bonne conscience, si elle gronde! et, quoi qu'elle dise, ils ne l'entendront plus quand avec eux elle battra les murs!

Cependant, lorsqu'ils ne trouvent ni cuiller d'argent, ni portefeuilles, ni billets de banque, c'est-à-dire tous les jours que Dieu fait, les chiffonniers, plus sages que le héron de la fable, se rebattent sur le fretin et se gardent bien de dédaigner quoi que ce soit. Les yeux penchés vers la terre, comme des brutes, ils en fouillent du regard les plus imperceptibles cavités. Ils voient l'insecte qui se meut et le grain de sable qui luit entre deux pavés; ils distinguent au milieu de la boue, et de fort loin, la tête rouillée d'un vieux clou; rien n'échappe, en un mot, à leur minutieuse investigation, prompte, calme et passionnée tout à la fois. Aussi, lorsque le jour est bon, ils ont bientôt rempli leur hotte, que la plupart d'entre eux appellent *mannequin*, et par dérision *cabriolet*. Les débris de vaisselle, les lambeaux de torchons, les talons de bottes, les tessons de bouteilles, les morceaux de papier gris, les restes de mèches à quinquets, les chiens tués ou empoisonnés, les ossements de toute nature, et jusqu'aux fragments de légumes, tout est marchandise, tout a une valeur, tout est de bonne prise pour le chiffonnier. Avec ces ordures, il fera de l'argent, ce pauvre alchimiste, et avec cet argent, il trouvera de quoi se repaître; et il ne crèvera pas de faim.

C'est là sans doute une épouvantable condition; mais, habitués à ce train de vie, à ses déceptions continuelles, à son abjection fatale, les chiffonniers ne font rien pour en sortir. Ils se plaisent là dedans, ils y naissent et ils y meurent, comme les vers dans la chair bleue. Que voulez-vous? avec les quarante sous qu'ils gagnent à peu près tous les jours, ils pourraient vivre convenablement, un peu mieux; ils ne veulent pas vivre mieux. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est du vin et de l'eau-de-vie; « du camphre et du vitriol, » comme ils disent; quelque chose enfin qui leur brûle, le plus vite possible, les poumons et le cerveau. Un chiffonnier qui penserait ne pourrait pas faire son état. Les chiffonniers rêvent, ils ne pensent jamais.

La bonne ville de Paris, cette belle prostituée toujours prête à satisfaire tous les appétits, ceux du vice et ceux de la vertu, ceux de la bouche et ceux du couteau; Paris a produit des cabaretiers tout exprès pour les chiffonniers; il y a à Paris des bouges où l'on ne reçoit que ces gens-là et les voleurs, qui entrent partout. Un homme vêtu à peu près décemment n'y serait pas reçu, à moins pourtant qu'il n'établit sa dignité d'une manière précise, soit en prouvant qu'il vient du bagne ou qu'il y peut aller, soit en montrant sa médaille de chiffonnier ou sa carte d'agent de police. Voilà cependant les couches inférieures de l'espèce humaine, telles que les a faites la civilisation! Ces établissements sont quelque chose de monstrueux, et les hommes y sont traités plus mal que les chiens. Le tavernier, le cabaretier, si vous aimez mieux, toujours protégé par la police, exerce sur toutes ses pratiques un contrôle brutal. Il les injurie, il les frappe, il les entasse sur de la paille dans une pièce reculée et sourde, quand ces malheureux, qu'il a empoisonnés avec ses drogues, ne peuvent plus se tenir, même sur les genoux. Les chiffonniers appellent cette pièce clandestine la *salle de police*, le *violon*. Ils y dorment, les uns sur les autres, lorsqu'ils sont soûls, en long et en large; et, quand ils en sortent, ils ne se plaignent pas; mais ils recommencent à boire, s'ils ont encore de l'argent.

C'est dans ces ignobles repaires, et ils sont nombreux à Paris, que les chiffonniers vont engloutir le prix de leur travail. Le plus souvent, il n'y a ni bancs ni chaises dans ces trous bâtis en maçonnerie, mais seulement des cordes attachées au plafond et qui descendent vers le pavé de l'antre jusqu'à hauteur de moitié d'homme. Quand il en est ainsi, les convives se soutiennent à ces cordes, à leurs risques et périls. S'il en tombe quelques-uns, les autres marchent dessus; voilà tout. Il y a, rue des Marmousets, une maison de ce genre, que la police

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

municipale fait fermer le dimanche et le lundi, par mesure de précaution, à trois heures du soir! Jugez ce que ce peut être que cette maison, rue des Marmousets!

Les chiffonniers prennent leur nourriture au hasard, mais presque toujours sur les marchés publics. Là, pour quelques sous, on leur vend des croûtes de pain, des restes de viandes, des balayures de maraicherie, des *arlequins*, comme ils disent, et ils ne demandent rien de plus. On pourrait même se dispenser de faire cuire leur pâtée dans le saindoux; ils ne s'en plaindraient pas. Pour vingt centimes, ils dînent merveilleusement, à leur avis, chez la mère Cousin. La mère Cousin est leur Borrel; elle habite le marché des Jacobins, à cent pas des Tuileries.

Il existait autrefois, dans les environs de la place Maubert, un restaurant spécialement consacré aux chiffonniers, et dont l'histoire mérite d'être arrachée à l'oubli. Ce restaurant, établi au rez-de-chaussée, était composé de deux pièces basses, noires et comme écrasées sous le poids des étages supérieurs. De longues tables entourées de bancs, le tout en sapin et soutenu sur des pieds solidement enfoncés dans le sol, tel était l'ameublement de ce pauvre logis. Aucun saint en renom, aucune allégorie, aucune devise, n'avaient été barbouillées au-dessus de la porte, mais on y lisait en lettres grossièrement dessinées : « A L'AZART DE LA FOURCHAITE, ICI L'ON DÎNE POUR UN SOU! » Cette enseigne avait fait fortune, et il devait en être ainsi, dans un pareil quartier. Eh bien! c'était une ironie cruelle que cette enseigne, un mensonge tentateur, amer. Voici comment on dînait pour un sou à *l'azart de la fourchaite*. Dans la première pièce de cet abominable réfectoire, une chaudière immense, en cuivre jaune et vert-de-grisé, reposait sur un trépied en fer, au-dessous duquel on entretenait avec soin un grand feu. On jetait dans cette chaudière quinze à vingt livres d'*arlequins*, c'est-à-dire des restes de viandes achetés dans les gargotes du voisinage. Deux ou trois têtes de moutons, coupées en deux, étaient ajoutées aux *arlequins*, et le tout nageait et sursautait dans la chaudière au milieu d'une mare d'eau grasse et moussue. Un pauvre diable venait-il à passer avec un sou dans sa poche et la faim au ventre, il entrait là, alléché par les promesses de l'enseigne, et il demandait à dîner.

Alors, voici la scène qui se passait si notre commensal arrivait pour la première fois dans ce terrible restaurant.

Une grosse femme, presque ronde, une figure toute rouge et de la barbe, avec des yeux gris et clignotants, s'avançait aussitôt et remettait aux mains du malheureux une fourchette en fer, longue de quatre pieds environ, noire de fumée graisseuse et armée de trois pointes.

« Votre sou! » demandait-elle aussitôt.

A l'azart de la fourchaite, on payait son dîner d'avance.

Notre homme donnait son pauvre sou, jaune ou rouge, en cinq centimes, en quatre liards, en une seule pièce, comme il était, comme il l'avait trouvé, ou gagné, ou comme on le lui avait donné. Il y a des infortunés à Paris, et pas mal, qui pourraient très-bien croire que l'argent n'existe pas, s'ils n'en voyaient empilé derrière les grilles des changeurs. L'auteur de cet article s'est demandé très-sérieusement, pendant quatorze mois, s'il n'y avait plus une seule pièce de cinq francs à Paris. A la fin, un honorable député, M. Chapuys-Montlaville, lui prouva, sur un seul mot, qu'il y en avait encore quarante, et plus.

La femme ronde s'assurait que le sou était bon, ou les centimes, ou les liards. C'était bientôt fait. Elle prenait ensuite son homme par le cou, à peu près comme le bourreau au moment où il va enfourner une tête dans l'éternité; et puis, détournant celle du pauvre diable, elle lui allongeait le bras armé de la fourchette jusqu'au-dessus de la chaudière. Alors, elle lui disait :

« Piquez!... »

Il abaissait la main, plongeait perpendiculairement sa fouchette au fond du gouffre, et le morceau qu'il avait *piqué* et qu'il retirait de l'eau lui appartenait. C'était avec cela qu'il devait dîner pour son sou.

Ce morceau était quelquefois un cou de poulet, appelé par les chiffonniers un *titi;*

Ou bien c'était un tronçon de pomme de terre;

Ou un radis noir, creux;

Ou un pied de chat domestique;

Ou une oreille de quoi que ce soit;

Ou une couenne de lard rance et jaune.

Lorsque c'était une moitié de tête de mouton, la *pièce à choisir* était gagnée.

Le plus souvent ce n'était rien du tout.

Un de mes amis, M. Auguste Luchet, avec lequel j'allai un jour visiter cette abominable providence, voulut jouer à l'*azart de la fourchaite*. Il s'empara du trident, et le plongea dans la chaudière. A la quatorzième fois, il en retira une coquille de moule, mais la moule était restée au fond.

Après quelques années de vogue, soit que la police ait mis fin aux spéculations philanthropiques de cet établissement, soit qu'il ait été naturellement abandonné, il a disparu.

Les chiffonniers les plus heureux sont ceux qui trouvent dans leur ronde quelque chose à manger, quoi que ce soit. Ils soufflent là-dessus et ils s'en bourrent le ventre, sans faire la grimace, et bien contents, en vérité! Ils appellent ce festin *un dîner chez la mère la Rue;* or, comme la mère la Rue est la seule personne au monde qui leur fasse crédit, c'est toujours avec orgueil et fièrement qu'ils parlent d'elle. Eh! bon Dieu! il faut bien aimer quelque chose et quelque part, ici-bas; pourquoi n'aimeraient-ils pas la rue, ces pauvres gens qui lui doivent tout!

Viennent à périr les colonies et les betteraves, et les chiffonniers trouveront du sucre, s'il le faut, au milieu de ces grands fossés qu'on appelle les rues de Paris. Quant à présent, c'est là qu'ils font leur récolte de tabac et qu'ils cherchent le fer dont ils ont besoin. Voici comme : l'un des leurs, vieux soldat, non décoré, mais ayant, dit-on, souvent mérité la croix, ce qui vaut mieux; l'un des leurs, marié légitimement et père de famille, même un peu marchand de vin, dégoûté un jour de son pauvre état de chiffonnier, chercha dans sa tête un moyen d'en sortir tout à fait. Il ne savait rien faire. Dans le temps de sa jeunesse, on n'apprenait aux enfants qu'à tirer des coups de fusil et à supporter de longues marches. Il était vieux d'ailleurs et incapable d'aucun travail pénible. Il avait des enfants à son tour, mais sa pauvreté n'avait point permis qu'il leur fît apprendre un métier. Il possédait en outre une vieille femme, mais elle avait été cantinière, et ne se souvenait pas d'avoir fait autre chose que *passer la goutte* à nos soldats sur le champ de bataille, à travers les balles et au milieu du feu. Autour de lui, il avait beau regarder et étendre les bras, il ne voyait rien qui pût l'aider à sortir de son malheureux métier. Il y songeait tout le jour, et la nuit il en pleurait. Après bien des recherches, bien des calculs, bien des rêves, il lui vint enfin dans l'esprit qu'il était impossible que le tabac vendu par la régie fût plus mauvais. Depuis longues années, il savait que cette abominable choucroûte enfumée était beaucoup trop chère. Du rapprochement de ces deux faits, jaillit pour lui, comme une source au désert, une vie nouvelle, une situation meilleure. Il dit : Je serai marchand de tabac; et il le fut. On le vit, dès le lendemain, lui, sa femme et ses enfants, se promener dans les rues de Paris, un panier au bras, et cherchant sur les trottoirs et jusque dans les ruisseaux, les bouts de cigares tombés de la bouche des passants ou rejetés par eux.

Les galeries du Palais-Royal, les boulevards, les Champs-Élysées, furent les premiers endroits qu'on leur vit exploiter. Peu à peu ils s'introduisirent dans les estaminets. Aujourd'hui, quand ils rentrent, le soir, dans leur pauvre gîte, il est bien rare qu'ils ne rapportent pas, à eux tous, une dizaine de livres de ces bouts de cigares. Alors ils se rangent en rond autour d'une table; ils disposent leur récolte au milieu d'eux, ils l'épluchent, ils la trient, ils en font des lots. Chacun d'eux, armé d'un grand couteau de cuisine, hache ensuite devant soi, pour en faire du tabac à pipe, sa part de la récolte du jour. Le lendemain, enfin, tout en faisant leur ronde, ils vendent aux chiffonniers qu'ils rencontrent, et seulement au prix de dix centimes l'once, le tabac à fumer et à mâcher dont ces pauvres diables ont besoin pour vivre.

Quant au fer, ce sont les chiffonniers eux-mêmes qui l'extraient des rues, ou du moins un certain nombre d'entre eux. Ceux-ci sont nommés par la police et par leurs confrères, les *ravageurs*. Ils ne travaillent pas lorsqu'il fait beau, mais seulement quand il pleut, un instant après la pluie. Alors l'eau coule à torrents dans les rues inclinées de Paris. Elle a charrié, dans les rigoles ménagées par le pavé, tous les morceaux de clous et de ferraille qu'elle a pu emporter en passant, et tout cela s'est arrêté çà et là, dans les interstices de pavés. Les *ravageurs* le savent bien. Aussi, dès que le ciel se charge de nuages, dès que les nuages s'amoncellent au midi et semblent traîner sur la ville et s'écorcher les flancs aux angles des toits, dès ce moment tous les ravageurs, jeunes et vieux, sont en fête. Chacun prépare son crochet et boit du *camphre*, en attendant l'orage. Tout à coup les nuages crèvent, la pluie tombe à verse; c'est le beau temps des *ravageurs*. Dans un instant ils vont se mettre à l'œuvre. La pluie a cessé, les voici.

Toutes les rues inclinées de Paris, et au milieu desquelles coule un ruisseau, sont occupées par une file de pauvres gueux en blouses, ployés en deux, la tête au niveau des genoux, les regards au fond du ruisseau, et cherchant de la ferraille entre les pavés. La besogne faite, ils vendent un sou la livre leur misérable butin. Pour nous autres, un sou n'est rien; pour les ravageurs, c'est l'espérance, c'est la vie, c'est tout! Oh! que de chiens inutiles absorbent sans s'en douter ce qui suffirait aux besoins de nombreuses familles!...

La police n'aime pas les ravageurs. On prétend qu'ils détériorent le pavé de Paris. Quand elle en prend en flagrant délit, c'est-à-dire travaillant pour manger, elle s'en empare, elle les conduit en prison, elle les fait condamner, et puis probablement elle se donne, au nom de la société, sa propre bénédiction. Quelle raillerie!...

Quoi qu'il en soit, et ceci soit dit en l'honneur du plus hardi des chiffonniers, voici dix ans que la police traque le *général Bertrand*, le plus vaillant des ravageurs, et elle n'est pas encore parvenue à l'arrêter.

Le général Bertrand, *ravageur*, n'est pas ce vieux et fidèle compagnon de l'Empereur que nous connaissons tous. Grâce à Dieu! celui-ci peut vivre autrement qu'en cherchant des clous dans les ruisseaux de Paris. Celui dont nous parlons est tout simplement un chiffonnier héroïque, un brave entre les siens, et que les siens ont appelé général, parce qu'il se nommait aussi Bertrand, comme l'austère compagnon de notre grand Empereur.

Les jeunes chiffonniers ne se font remarquer au milieu de leurs pères que par un seul trait, un manque de mémoire, un rien, voici : dès qu'il peut travailler à son compte, c'est-à-dire à douze ans environ, le petit chiffonnier se hâte d'abandonner l'antre paternel. Il se procure les instruments dont il a besoin, et on le voit errer seul au travers de nos tas de maisons. Pendant les premiers jours de sa liberté, il sait encore le nom de son père, mais au bout de trois mois, demandez-le-lui, il ne s'en souvient plus. Il sait bien qu'on l'appelle *Gugusse, Titi, l'Amour*, etc., mais voilà tout. Pauvre enfant!

C'est sous les galeries du marché du Temple que les chiffonniers achètent leurs vêtements. Une blouse en été, une guenille quelconque en hiver, une casquette, un pantalon multicolore, deux souliers réformés à l'armée de Sambre-et-Meuse, mais garnis de bons clous aujourd'hui, voilà leurs harnois des fêtes et de tous les jours. Quant à la chemise, c'est au marché Saint-Jacques, chez mademoiselle Victoire, qu'ils vont la chercher; ils l'appellent du nom de la marchande, une *victoire*. Elle leur coûte dix sous; quelquefois moins, jamais plus.

Les chiffonniers deviendraient presque tous électeurs s'ils savaient profiter de leur position, qui ne les oblige à aucune dépense; s'ils aimaient un peu moins le camphre et le vitriol. Ils seraient considérés, choyés, on leur donnerait des poignées de main et on leur ferait la cour tous les cinq ans; enfin, ils pourraient mourir dans leurs lits. Eh bien! allez dire cela à un chiffonnier : il vous répondra que l'hôpital n'est pas fait pour les chiens, et il vous tournera le dos. Les chiffonniers sont des malades incurables.

On a rangé tout récemment les chiffonniers parmi les classes dangereuses de la ville de Paris. On a eu raison : les chiffonniers sont dangereux; mais à qui la faute? Au lieu de s'amuser à bâtir des prisons modèles, où pour un seul détenu l'Etat ne paye pas moins de cinq cents francs de loyer, comme à la Roquette; au lieu de faire aux prisonniers civils une vie si douce, qu'elle dépasse en bien-être celle de nos ouvriers actifs les plus laborieux, ne vaudrait-il pas mieux s'occuper sérieusement du sort des classes pauvres? Encore une fois, ce n'est point par plaisir qu'un homme se fait voleur; c'est parce qu'il n'a pas de travail, pas de gîte, pas de vêtements, pas de pain. Lorsqu'il sera en prison, il aura tout cela. Il le sait bien, ce pauvre homme qui ne s'est pas encore écarté du droit chemin, et c'est là pour lui en vérité une science formidable. Vous qui l'accusez, vous qui le condamnerez demain, la main sur votre gilet et les yeux dans votre Code, vous ne savez pas tout ce qu'il a fait, ce malheureux, avant de mettre l'honneur sous les pieds et de marcher dessus; vous ne savez pas tout ce qu'il a souffert pendant le jour et pendant la nuit, tourmenté par les tentations de la faim; vous n'avez pas eu faim, vous!... Oh! croyez-moi, ne chassez pas l'indulgence de votre cœur, messieurs les juges : l'indulgence, le pardon, sont des attributs de la Divinité, tâchez de vous approcher d'elle le plus possible dans ce monde, et, dans l'autre, elle abaissera sa droite de votre côté. Les chiffonniers sont des hommes, comme vous et moi; ils sont nés de deux baisers comme nous tous, sous un buisson de fleurs, peut-être sous les lilas de Romainville, au bruit des chansons villageoises, au chant des oiseaux : ne les maudissez pas. Ah! s'ils se sont abrutis au point de ne plus nous

ressembler que par la forme, ce n'est pas leur faute à eux, croyez-le bien. Ils s'éloignent si vite de leur mère, qui ne peut les nourrir! Ils sont tant méprisés, tant cachés dans la boue! Ils voient si rarement le soleil, ces parias inclinés sur le fumier que nous faisons tous!

Nous avons écrit tout à l'heure que c'étaient des malades incurables, — oui, incurables si nous les abandonnons tout à fait; — mais penchons-nous vers eux quelque jour, et nous les verrons bientôt revenir à la vie commune et s'élever à une hauteur normale. Hélas! les pauvres brutes, savez-vous qu'ils ne se croient pas des hommes?...

Ils sont pourtant aristocrates et très-aristocrates, je vous jure. Il y a parmi eux, comme partout ailleurs, des rangs, des catégories, des préférences, des exclusions, les élus et les maudits. A quelques pas de la barrière de Fontainebleau, il existe un cabaret fréquenté spécialement par les chiffonniers, et qui porte pour enseigne une espèce de cruche noire, avec cette devise au-dessous : « Au Pot blanc. » L'ex-chef de la police de sûreté, le publiciste Vidocq, ayant eu naturellement à s'occuper des chiffonniers, a visité ce cabaret longtemps avant nous. Voici, à peu près textuellement, ce qu'il en dit dans un de ses ouvrages :

« Les chiffonniers sont divisés en trois classes : ce n'est pas seulement dans l'exercice de leurs fonctions que cette distinction a lieu; elle existe même au *Pot blanc*. Pour ne point mettre leur *hotteriot* en contact avec les mannequins et les serpillières, les chiffonniers de la première classe se sont emparés de la plus belle chambre du cabaret : elle leur appartient exclusivement, et, pour bien indiquer sa destination, ils l'ont nommée *chambre des pairs*. Les porteurs de mannequins, à leur exemple, se sont emparés d'une autre pièce qu'ils ont nommée *chambre des députés*. Enfin les membres de la dernière classe, forcés de se contenter de la plus mauvaise pièce, ont écrit au-dessus de la porte : *Réunion des vrais prolétaires*. »

Cette prédisposition à s'affubler de priviléges et à se blasonner démontre beaucoup mieux que nous ne saurions le faire tout ce qu'il y a de souffrances parmi les pauvres parias de notre civilisation. Quoi donc! ce sont ceux-là mêmes qui brisent les écussons aux jours de crises, qui battent les armées de la royauté, le plus haut et peut-être le plus lourd privilége de notre temps, ce sont eux, et cela au nom de l'égalité! — ce sont eux qui se détournent de l'égalité divine, l'égalité naturelle, l'égalité du malheur! — Faut-il se plaindre? faut-il gronder?...

Ni l'un ni l'autre. Les temps ne sont pas venus.

Un mot seulement :

O prolétaires! ô députés! ô pairs de France! voici bien longtemps que la guerre existe entre vous, enfants de la terre! Avez-vous peur qu'il y ait trop de joie et de félicité dans ce monde, vous qui abandonnez, quand vous ne les bannissez pas, les hommes malades au lieu de chercher à les guérir? Croyez-moi, messeigneurs, prenez une autre voie. Plutôt que d'aiguiser vos dents les uns contre les autres, aimez-vous en frères, les grands et les petits, et pensez quelquefois à cette pâle chiffonnière, qui, elle aussi, se plaît dans la pourriture humaine, aime la fange dans les haillons et les manteaux d'or, boit les ulcères à pleine bouche et sans cracher; terrible porte-hotte qui nous ramassera tous, et qu'on appelle La Mort!...

LA DÉVOTE

PAR

JULES JANIN

Grâce à Dieu, il n'est pas de révolution en ce monde, qui, à le bien prendre, n'ait en soi quelque chose de bon. La Révolution de juillet, par exemple, nous a délivrés à tout jamais d'un abominable fléau qui menaçait de reparaître dans nos mœurs, je veux dire l'hypocrisie religieuse, la pire espèce de toutes les hypocrisies. Quand tous les honnêtes gens qui croient encore en Dieu, et qui n'ont pas relégué l'Evangile avec les livres des philosophes, ont pu aller à l'église tête levée sans être soupçonnés d'ambition ou de flatterie, l'église s'est remplie, à toutes les heures du jour, d'une noble foule. Les honnêtes gens ne se sont plus cachés pour y venir. La religion catholique, n'étant plus protégée par personne, rentrait dans le droit commun, ou, pour mieux dire, dans le droit divin. A nous aussi, puisque maintenant il est bien reconnu que la loi est athée, puisqu'il n'y a pas de roi dévot, de cour dévote, plus de congrégations religieuses qui nous espionnent et qui comptent sur nos signes de croix, il nous est bien permis de célébrer le type féminin le plus charmant qui se puisse présenter à l'étude et à l'observation des moralistes contemporains. Nous voulons parler de la *dévote*, oui, de la dévote elle-même, celle-là qui prie tout haut, qui fait le signe de la croix en plein jour, qui assiste loyalement à toutes les grandes scènes du culte catholique. Du temps de la Bruyère, quand on disait la *dévote*, la Bruyère lui-même était obligé d'expliquer tout au bas de la page qu'il parlait des *faux dévots*. Nous sommes plus heureux que la Bruyère, nous autres, nous ne connaissons plus les faux dévots. Aujourd'hui, on est dévot, ou on ne l'est pas. A quoi bon affecter une vertu qui est inutile pour faire son chemin en ce monde et qui est tout au plus supportée? Tartufe lui-même, de nos jours, se présenterait dans une honnête maison, Tartufe serait chassé à coups de pied dans le ventre, au bout de vingt-quatre heures, comme le plus sale et le plus abominable des coquins

La dévote dont je parle est venue au monde dans quelques-unes de ces correctes maisons du faubourg Saint-Germain, toutes remplies encore de l'honnête et calme parfum des temps passés. L'enfant a été élevé sur le giron de sa vieille grand'mère, une femme qui a vu tout l'éclat de la royauté, qui a subi toutes les fureurs de la Révolution; femme forte, éprouvée par l'exil, éprouvée par la mort de tous les siens, et qui est revenue en France pour y montrer ce que peuvent le courage et la résignation. La vieille dame a appris de bonne heure à sa petite-fille à ne pas trop se fier sur le grand nom qu'elle porte, à ne pas compter plus qu'il ne faut sur l'avenir, qui n'appartient à personne, à ne pas dépenser sa jeunesse dans ces mille futilités, dans ces passions vides de sens qui font plus tard de la jeunesse un regret éternel; surtout la brave mère a parlé à son enfant du roi et de Dieu, qu'elle n'a jamais séparés dans son amour et dans ses respects. Elle lui a raconté, non pas sans frémir, qu'il y avait des temps affreux où le roi pouvait être renversé de son trône, où le Dieu pouvait être exilé de son temple, mais qu'au milieu de ces sanglantes tempêtes c'était un devoir de gentilhomme et de chrétien de rester fidèle au roi, fidèle au Dieu, et qu'après tout ils finissaient

toujours par revenir l'un et l'autre. Quel moyen que l'enfant ne fût pas attentif, en entendant raconter à ses oreilles ces histoires étranges, toutes remplies de bouleversements, de blasphèmes et de miracles de tout genre? Aussi, de bonne heure, la jeune fille est devenue sérieuse; elle n'a rencontré sous ses pas enfantins ni le mensonge ni la flatterie : autour d'elle, chacun était grave, et même son oncle, le commandeur de Malte, un des anciens amis de M. le comte d'Artois, dans leurs beaux jours de folie, d'élégance et de plaisir.

Ainsi a grandi ce bel enfant; les premières émotions de l'Evangile lui sont arrivées naturellement, sans même qu'on les lui ait enseignées. Mais elle voyait autour d'elle tant de fervents apôtres; elle était si souvent encouragée par la bénédiction de tant de saints évêques; elle entendait à l'improviste, et tant et si souvent, la voix catholique du dix-septième siècle tout entier; elle avait appris à lire de si bonne heure, et à s'y plaire, les grandes pages de Bossuet, les touchants enseignements de Fénelon, les lettres charmantes de saint François de Sales, le *Petit Carême* de Massillon; elle avait si souvent vu luire, à ses yeux, l'éclair tout-puissant de Pascal, que cette première conversion, qui se fait à quinze ans dans les jeunes âmes et qui décide de toute la vie, l'avait trouvée ferme et convaincue : c'était déjà une chrétienne à quinze ans.

En général, on ne sait plus guère, parmi nous, ce que peut être une famille ainsi réglée, du haut en bas, par l'austère devoir catholique. Dans une famille ainsi faite, chacun apporte, comme dans un centre commun, les dons les plus rares de son esprit, les qualités les plus précieuses de son cœur. Si l'origine n'est pas la même pour les uns et pour les autres, leur but est le même à tous. Ceux-ci viennent en droite ligne, et par une généalogie non interrompue, de Port-Royal-des-Champs. Austères enfants de la vallée de Chevreuse, ils ont gardé précieusement la sainte parole du grand Arnauld et de Pascal. Dans l'étude des sciences et des lettres, ils sont restés les disciples fidèles de Nicole. Ils ont traversé avec un rare courage, et sans s'étonner, toute la période révolutionnaire; car, depuis Louis XIV, ils étaient habitués à la persécution. Ceux-là, les moins austères, sont les disciples de ces savants jésuites qui voyaient, qui jugeaient, qui surtout savaient toutes choses : ils ont considéré la croyance et la science sous leur côté le plus aimable et le plus facile. Quand donc, élevé parmi les docteurs de l'une et l'autre discipline, l'enfant est grondé par le janséniste, c'est le jésuite qui le console, c'est le jésuite qui aide l'enfant à remplir sa tâche de chaque jour. Sa méthode est plus expéditive et non moins sûre. Le janséniste parle à l'enfant du Dieu qui est terrible; le jésuite parle à l'enfant du Dieu qui est bon, et, en fin de compte, c'est toujours parler de Dieu; et parler de Dieu, c'est le faire aimer.

Dans ces maisons si bien posées sous le ciel, où chaque heure de la vie a son emploi, où tout le monde, depuis le maître jusqu'au dernier domestique, est à son devoir, où le temps est regardé comme le plus rare des capitaux, car il appartient au travail ou à la prière, il arrive d'ordinaire que toutes les choses humaines réussissent. Rien n'est plus simple; on n'est pas troublé par les bruits du dehors, on n'est pas arrêté en son chemin par les passions mauvaises. Chaque jour apporte avec soi un progrès, dont la maison profite; il arrive donc que la fortune, et les dignités, et le respect, et la considération, viennent frapper à cette porte, fermée à l'oisiveté, à la révolte, aux vains plaisirs, aux dissipations mensongères, aux fêtes de tout le monde. A dix-huit ans, la jeune fille est un riche parti; en conséquence, on la recherche malgré sa piété. Les plus beaux jeunes gens se disent, en folâtrant autour de cette chaste et blanche vertu, qu'ils en viendront à bout sans peine; ils se promettent d'apprendre à la jeune fille les belles manières et de la *façonner*, comme ils disent. Paraît-elle dans un salon, les femmes à la mode disent qu'elle se tient mal, que son œil est grand, mais sans expression; qu'elle est gênée, qu'elle est contrainte, qu'elle est silencieuse; et d'ailleurs elle ne sait pas danser, elle joue à peine du piano, elle ne distingue pas la musique de Rossini de la musique de Meyerbeer. Pour rien au monde, elle ne consentirait à chanter quelques-unes de ces jolies petites romances qui commencent invariablement par ces mots : *Je t'adore*, et qui finissent par ce beau vers : *Je n'aimerai jamais que toi*. L'aimable et noble fille, il faudrait la plaindre, si en effet son père n'était pas riche, si sa famille n'était pas si bien posée dans le monde; si, par ses alliances autant que par sa fortune, cette maison n'était pas de celles qu'on estime et qu'on respecte. « Je le crois bien qu'il faut que nous fassions notre fortune, disait un jour un des vieux chrétiens de l'église Saint-Merry; moi, par exemple, j'ai six filles à marier, et qui donc aujourd'hui voudrait de la fille d'un pauvre catholique romain, s'il n'avait pas une dot à lui donner? » Donc, la belle enfant se marie quand elle a dix-huit ans.

Elle épouse ordinairement un homme grave, ne s'informant guère de ce qu'il a été autrefois, mais sachant fort bien ce qu'il est à présent. Les fautes passées, elle les pardonne, car elle est indulgente, ou bien elle les ignore, car le mal n'arrive pas jusqu'à elle. Elle se marie loyalement, mais sans trop d'amour. C'est un devoir qu'elle accomplit, mais non pas une fête qu'elle se donne. En la voyant marcher à l'autel d'un pas si ferme et si tranquille, les petites-maîtresses s'étonnent et s'écrient : « Elle n'a fait que cela toute sa vie! » Maintenant, fasse le ciel qu'elle appartienne à un honnête homme qui ne rougisse pas des vertus de sa femme, et qui l'entoure de tous les respects qui lui sont dus!

La voilà donc mariée et entrant dans le monde sans reproche, sans plaisir et sans peur. Elle a fermé les yeux de sa vieille grand'mère, qui lui a répété, en mourant, les deux paroles de toute sa vie : « Dieu et le roi! » Elle a composé sa maison des serviteurs qui ont élevé son enfance, elle est devenue mère à son tour, elle est une mère tendre et sérieuse. Ce que fait son mari, ce qu'il devient, ce n'est pas là notre sujet. Nous ne voulons pas montrer la martyre, nous voulons montrer la chrétienne. Au dedans et au dehors de sa maison, son autorité augmente chaque jour. D'abord on en avait eu peur, on commence déjà à l'aimer. On a découvert sous cette austérité, sous cette réserve, une âme aimante, un cœur tendre et compatissant, une grande simplicité, une gaieté doucement épanouie. Cette jeunesse, si froide quand il s'agit de bagatelles, est tout de feu pour une bonne œuvre. On lui parle d'une mode nouvelle, d'un chapeau nouvellement découvert, elle écoute à peine; dites-lui le nom d'un malheureux qui souffre, aussitôt elle se lève et elle dit : « Allons! » Son joug est léger à tous ceux qui l'entourent; elle conseille, elle reprend doucement; sa remontrance même a tout le charme d'une louange; elle sait dans ses moindres détails toute la maison qui lui est confiée. S'il est encore quelques femmes dans le monde qui disent en parlant d'elle : « C'est une bégueule! » ses domestiques et les pauvres disent : « C'est un ange; » et il y a plus que compensation.

Voulez-vous savoir sa vie? Rien n'est plus simple; mais, pour la savoir telle qu'elle est, il la faut comparer

à l'existence des autres femmes, aux existences les plus brillantes et les plus enviées, sinon la vie de notre dévote ressemblerait à la vie de tout le monde, tant cela est simple et facile à comprendre. Pendant que la femme à la mode, celle dont l'esprit, le goût et la grâce remplissent tous les salons de Paris, est encore plongée dans le sommeil du matin, dont elle a si grand besoin pour réparer l'esprit et la beauté qu'elle a dépensés cette nuit même, notre jeune femme est déjà à l'œuvre! Elle s'est réveillée de bonne heure, et son jeune visage, que les veilles n'ont pas altéré, n'a pas eu besoin de grands apprêts. La voilà donc déjà vêtue, et l'on peut dire que si les femmes ordinaires ont devant elles dix ans de jeunesse, celles-là, grâce à sa vie simple et réglée, en a trente pour le moins. Son habit est de bon goût, d'une éclatante propreté, d'une grâce un peu méthodique, mais charmante. Toute dévote qu'elle est, l'aimable femme est restée ce que Dieu l'a faite, une jeune et belle personne; si elle ne permet pas qu'on lui dise à chaque instant : « Vous êtes belle, » elle a en elle-même le secret, ou, pour mieux dire, l'instinct de sa beauté, et elle en prend soin comme il faut prendre soin toujours des dons les plus précieux du Créateur

Pendant que la femme du monde est encore à sa première ou même à sa seconde toilette, se répétant tout bas les sots et faciles triomphes de la veille, la nôtre a déjà embrassé ses enfants, elle a encouragé son mari dont elle est le conseil. Elle a examiné sous toutes ses faces une affaire importante, elle a le coup d'œil juste, l'esprit droit, et tout cela parce qu'elle a le cœur honnête. Point d'oisiveté dans cette maison, la journée est employée tout entière : ce serait un crime d'en perdre une heure. Cependant la femme à la mode est habillée, c'est-à-dire qu'elle a passé la première robe de la journée; pour la promenade elle en mettra une seconde, pour le dîner une troisième, une quatrième pour le soir. Dans l'intervalle des grandes affaires, la femme du monde demande ses lettres et ses journaux; alors sa soubrette, car elle a une soubrette, lui apporte sur un plat d'argent toutes sortes de petits papiers ambrés, ornés de dessins et d'images, parfums indiscrets et nauséabonds qui montent à la tête sans passer par le cœur. La dame lit tous ces billets d'un regard dédaigneux, elle y est faite. Pour elle, les plus douces paroles n'ont pas de sens, elle en sait toute la vanité. Quand elle a épuisé ces mensonges dorés, elle ouvre en bâillant, d'une façon agréable, ses journaux grands et petits. Là elle apprend toutes sortes de nouvelles qui n'intéressent qu'elle seule : — M. Duprez est malade. — On croit que madame Dorus est enceinte; — Vernet a la goutte; — Bouffé est absent; — la loge Bleue, la loge des Lions, s'est déclarée pour mademoiselle Louise contre mademoiselle Joséphine, et

autres fariboles qui composent le fonds actuel de la conversation parisienne. La partie la plus intéressante de ces journaux est celle-ci : « Hier, au bal de l'ambassadeur « d'Angleterre, madame la marquise de C*** portait un « turban de *telle façon;* madame la comtesse de V*** « avait une robe *ainsi faite...;* le chapeau de madame « d'O*** était doublé de *telle couleur...;* madame la mar- « quise de F*** avait acheté un mouchoir *en tel endroit.* « ses gants *en tel autre.* Le prince de S*** a fait faire sa « voiture chez *tel carrossier.* On se lave les mains à cette « heure avec un savon ainsi composé... La crème pour le « teint, du célèbre parfumeur Benoît, a le plus grand « succès dans un certain monde. » Vaines et méprisables futilités! Et quand on songe que toute la vie d'une créature raisonnable, d'une femme baptisée, se passe à des emplois pareils! Chez notre dévote, au contraire, vous pouvez entrer. Point de mystères, point de billets cachés, point de ces papiers adultères, point de ces odeurs infectes qui déshonorent une maison, point de soubrettes surtout. La soubrette de notre dévote est une vieille servante qui gronde sa maîtresse de temps à autre, qui l'aime comme sa fille, qui l'a portée dans ses bras, et qu'elle appelle tendrement sa mère, quand la vieille est triste et de mauvaise humeur. Notre dévote reçoit peu de lettres, elle n'a rien à entendre du dehors, ou bien, quand elle en reçoit, ce sont des lettres sur du gros papier, d'un caractère presque illisible, des lettres de quelque misère souffrante et cachée. Cependant la femme du monde est visible, c'est l'heure où madame laisse venir jusqu'à elle ses amis et ses simples connaissances. Dans ce petit salon coquettement rempli des petites recherches de ce petit luxe incommode qui remplit toutes les maisons modernes, bronzes d'un demi-pied, chefs-d'œuvre impérissables en porcelaine de Sèvres, pastels éternels sortis de la main des grands génies modernes et qu'enlève un rayon de soleil, petits chiens qui hurlent, oiseaux qui chantent, fleurs sans parfum, meubles dorés qui s'écaillent sous la main qui les touche, voilà dans quel sanctuaire notre belle dame reçoit son beau monde. Arrivent là, s'appuyant sur leurs joncs fluets comme leurs jambes, tous ces méchants dandys que la ville renferme, gentilshommes sans noblesse, riches sans argent, écuyers sans chevaux, jeunes gens de quarante ans, amoureux sans maîtresse et sans amour, têtes sans cervelle surtout, braves gens dont tout le mérite est de se bien connaître en gilets et en cravates; arrivent en même temps toutes ces femmes qu'on voit partout, dont tout le monde sait les noms et les aventures, papillons qui ont brûlé leurs ailes à toutes sortes de torches mal allumées, vieillesses précoces et fardées avant le temps, pâles squelettes qui se dissimulent dans la gaze et dans la soie, dès fronts pelés, des jambes flottantes, des mains blafardes, des dents ratissées, des sourcils noircis, incertaines apparences d'une jeunesse qui n'est plus, d'une beauté qui a toujours été un problème.

Vraiment c'est un affreux monde à voir! Rien ne ressemble au monde réel comme ces fantômes des deux sexes, fantômes stériles qui n'ont rien produit dans leur vie, pas un trait de courage, pas un enfant, pas une bonne œuvre, pas seulement un bon mot. Comment ces espèces-là sont parvenues à compter pour quelque chose dans notre monde! voilà la honte et la plaie de notre société moderne, voilà ce qui fait le déshonneur de Paris, que Paris se soit occupé de ces *lions*, de ces *lionnes*, de ces *rats*, de ces êtres incomplets qui sont comme autant de vermisseaux sortis tout grouillants du cadavre de l'Anglais Lovelace; et cependant vous pouvez croire quelle

conversation s'établit entre ces beaux messieurs et ces belles dames; dans quel patois, dans quel jargon ces gens-là causent entre eux, et vous ne pourriez vous imaginer ce qui se dit là de sottises, d'inepties, de calomnies, d'injures; comme on y traite la gloire et la vertu, les poëtes et les grands hommes, et surtout, ô mon Dieu! ceux qui croient en Dieu, et ce qu'on y dit d'horribles et insipides calomnies des honnêtes femmes qui vivent chez elles, qu'on ne rencontre ni au bois de Boulogne ni à l'Opéra, qui vont à la messe le dimanche, et qui poussent le charlatanisme jusqu'à visiter les malades dans leur lit, les pauvres dans leur grenier, les prisonniers dans leur prison!

Cependant on introduit chez notre dévote le fermier de sa ferme, le maçon qui a réparé sa maison, le professeur de son enfant, et, dans ces entretiens utiles, elle protége le présent, elle défend l'avenir. Quand elle est seule, si l'envie lui prend de lire un livre, ne pensez pas qu'elle envoie chercher au cabinet de lecture le plus voisin quelques-uns de ces abominables chiffons de papier tout souillés d'ordures, tout remplis de choses immondes dans la page et sur les bords. Il n'y a guère que les dames du grand monde qui fassent usage de ces sortes de divertissements affreux, qu'elles partagent sans façon avec les laquais, les grisettes et les femmes de chambre de leur quartier. La femme sensée qui sait le prix du temps et la valeur de la vie laisse aux femmes à la mode ces tristes lectures dans ces dégoûtants volumes, elle leur abandonne bien volontiers tous ces romans modernes écrits en si vile prose, tout ce vagabondage de l'esprit, tout ce délire des sens; elle a quelque chose de mieux à lire et à penser : elle a dans le plus bel endroit de sa maison d'honnêtes livres, de beaux livres bien imprimés sur du papier sec et sonore, bien reliés par quelque relieur des temps passés. Dans ces livres, qui sont des chefs-d'œuvre en dedans et en dehors, au lieu des sales commentaires des loustics de cabinets de lecture, à la place de ces noms qui sentent l'atelier et la boutique, l'estaminet et le corps de garde, vous lisez les noms vénérés des magistrats, des prélats ou des savants d'autrefois. Vous découvrez sur la marge, transcrites d'une main sûre, les plus savantes ou les plus aimables réflexions. Quand vous tenez en vos mains un pareil livre, il vous semble que, derrière votre épaule, l'ancien propriétaire est là debout, les yeux fixés sur la page, et qu'il la lit en même temps que vous; alors vous vous efforcez de comprendre les chefs-d'œuvre comme il les a compris, de les aimer comme il les a aimés. La femme dévote, renfermée en elle-même, se plaît surtout dans ce luxe des beaux livres; elle aime cette richesse cachée et ho-

norable qui ne fait envie à personne; de cette heureuse passion elle ne fait confidence qu'à ses amis les plus intimes; elle consent volontiers à être modestement parée, pourvu que son la Bruyère ou son Bossuet soient revêtus d'ornements magnifiques. Elle aura une robe de moins cet été, oui, mais son Corneille sera splendide. Tout son luxe est ainsi fait, simple, sévère, austère, comme elle est elle-même. Elle n'est pas de ces femmes qui portent avec elles beaucoup plus que toute la fortune de leurs maris. Ce qui brille ne lui va pas : elle trouve que les diamants la blessent, que les perles la rendent moins blanche; elle fait grand cas pour sa parure d'une fleur naturelle placée sans art dans ses beaux cheveux. En revanche, elle a grand soin de son linge, qui est le plus beau et le plus fin du monde. Elle aime ces dentelles dont elle a hérité de sa mère ou même de son aïeule. Comme rien n'est improvisé dans sa fortune, non plus que dans sa beauté, elle a dans ses grandes armoires en ébène toutes sortes d'innocentes magnificences qui ne lui ont rien coûté; et, voyez-vous, telle est la force de ces beautés naïves et naturelles que, toutes cachées qu'elles sont, elles finissent par dominer la mode même, la mode qui ne sait pas leur nom, qui n'a jamais vu leur personne. Elles imposent sans le savoir, à la foule subjuguée, leurs caprices les plus intimes. Ainsi donc, qui a remis en honneur les vieux bois de chêne sculptés? Qui a rendu leur éclat aux anciens meubles de Boule ou de Riessener? Qui nous a fait rechercher avec tant d'empressement les bois dorés et contournés du roi Louis XV, les falbalas de la cour de Louis XVI, toutes les reliques sérieuses ou galantes des temps qui ne sont plus? Qui donc a battu en brèche le sec acajou et les formes disgracieuses inventées par le peintre David? Qui nous a débarrassés des chaises curules et des lits à baldaquin? Qui nous a rendu les belles guipures et les plus fines dentelles de Malines; dont personne ne voulait plus? Qui donc enfin a remis un peu d'art, d'esprit, d'élégance et de goût dans ces tristes intérieurs du Paris moderne? Rien n'est plus facile à croire : ce sont quelques honnêtes femmes, pleines de sens et de tact, qui ont méprisé tout d'abord ce que la foule recherche et ce qu'elle aime, qui se sont isolées dans leur intérieur, qui ont caché leurs meubles comme elles cachaient leur vie, et qui ont été bien étonnées le jour où on leur a prouvé qu'elles avaient fait une révolution à ce point que, même les portraits de le Brun et de Mignard, autrefois égarés sur les quais, étaient recherchés pour servir d'ancêtres aux parvenus de la veille. En effet, ces braves parvenus, voyant tant d'honnêtes femmes avoir des ancêtres et les entourer de leur culte, ont voulu en avoir à leur tour, et ils en ont acheté de tout faits.

Cette femme a donc, elle aussi, son luxe, ses modes, ses plaisirs: son luxe, elle l'impose; ses modes, elle les invente pour elle toute seule; elle sait très-bien que toutes les comtesses, marquises, duchesses, princesses du journal des modes n'ont guère d'autre métier que d'essuyer les plâtres de la rue du Mont-Blanc ou de la rue du Helder, et elle n'est pas si malavisée que de se servir des robes et des chapeaux de ces dames. Quant à ses plaisirs, ils sont nombreux et ils sont à elle; elle les partage avec tous les honnêtes gens de sa famille. Sa maison est la mieux tenue, sa table est la plus abondante; elle ne manque jamais de glace en été, de feu en hiver. Elle a des chevaux peu fringants, mais forts et bien nourris. Sa voiture n'est peut-être pas du bon faiseur, mais elle ne se brise jamais. Ses gens sont simplement vêtus; ils n'ont pas d'aiguillettes, pas de livrée. On ne dit pas, en les voyant passer : « Ce sont des domestiques; » mais ils sont nés dans la maison, ils y mourront; ils sont bien payés, bien nourris, ils sont estimés et heureux. Il est vrai qu'ils n'ont pas l'estime de la grosse livrée, et qu'ils sont montrés au doigt quand ils passent devant le cabaret où s'abreuvent les antichambres.

L'honnête femme a tous les plaisirs que donnent le calme et la paix, la vie libre, assurée et exempte de dettes. Sa marchande de modes l'aborde avec respect, sa tailleuse ose à peine lui parler, tant elle comprend que cette femme est naturellement vêtue et n'a pas besoin de son secours. Autour d'elle l'émotion est générale. Paraît-elle quelque part, timide comme elle est, aussitôt tous les regards se portent sur cette aimable personne qui vient d'entrer; la frivole conversation s'arrête pour savoir ce que cette femme va dire. Les plus grandes coquettes les plus effrénées, les petits maîtres les plus avancés prennent leur part de la déférence commune. Elle parle, ou écoute; et comme sa bienveillance est grande, comme elle est indulgente pour toutes les faiblesses qu'elle ignore la plupart du temps, on reste étonné, charmé de s'être plu si fort à une conversation simple et facile, qui se passe de la calomnie, et même de la médisance. Jeune femme, notre dévote rend aux vieilles femmes ce qui leur est dû de déférence et d'attention; vieille femme, elle devient le centre jaseur et souriant où se réunissent les jeunes gens dont elle est le conseil et l'appui. De même qu'elle a honoré la vieillesse des autres, ainsi sa vieillesse est honorée. Mais une pareille femme ne vieillit guère : les douces occupations de sa vie, l'absence de toute passion furieuse, le bien-être de l'âme et du cœur, le sang-froid, le succès, l'estime générale, la vie active, l'influence de la campagne, la probité du mari, les progrès de l'enfant, toutes ces causes réunies ont laissé à ce beau corps toute sa vigueur, à ce beau visage toute sa dignité; et comme d'ailleurs elle a bien vite pris son parti de la vieillesse, comme elle n'a pas livré au temps qui s'avance les rudes assauts que lui livrent les autres femmes, en lui montrant, sans pitié pour elles et pour les autres, leurs épaules nues, leur gorge nue, leurs bras nus, toutes ces nudités ruinées, éventées, ridées; mais comme au contraire elle s'est tout de suite enveloppée dans la dignité de sa cinquantième année, cette femme reste intacte comme elle est restée pure; elle garde dans l'âge mûr la gaieté de sa jeunesse, autour d'elle s'exhale jusqu'à la fin le même parfum de grâce, de jeunesse et de vertu.

Quant à ses plaisirs, ah! c'est là que vous m'attendez sans doute! Eh bien! moi aussi, c'est là que je vous attends. Les plaisirs d'une belle dévote sont au moins aussi nombreux que les vôtres, illustres et grandes coquettes qui me lisez. A coup sûr celle-là n'a rien de viril, elle ne se vante pas d'avoir un poignet de fer, de fumer, sans être étourdie, un long cigare, de tenir dignement sa place dans la salle d'armes, de casser la poupée au tir de Lepage. Elle ignore l'émotion des paris dans les courses de Chantilly; elle n'a jamais tenu une carte dans ses mains, sinon pour élever quelque grand château à son jeune fils; on ne la voit guère dans les promenades publiques étendue mollement dans sa voiture, comme si elle était couchée sur son lit de parade. Elle serait bien fâchée d'avoir une loge au Théâtre-Italien et une loge à l'Opéra; car, dit-elle, on n'a pas plutôt acheté ces sortes de plaisirs, qu'il faut s'en servir. Elle va fort rarement au bal, où elle ne s'amuse guère; dans les grands dîners, où elle s'ennuie; on ne la voit guère, non plus, dans les immenses réceptions des Tuileries. La cohue lui fait peur, elle n'aime pas les réunions mêlées. Quant aux plaisirs exceptionnels, aux danses féro-

ces du mardi gras, alors que le peuple est masqué et couvert d'oripeaux et de haillons; quant aux sanglantes exécutions du mélodrame et du drame moderne, personne ne serait assez osé pour en parler à la sainte femme. Elle ne condamne pas tous ces vains bruits, tous ces faux plaisirs, toutes ces fêtes énormes; elle fait mieux que les condamner, elle les méprise. Elle n'en veut pas, elle y croit à peine; elle plaint du fond de l'âme les malheureuses femmes qui n'ont pas d'autre souci dans la vie que d'aller perdre à ce métier leur bonheur, leur beauté, leur santé, leur fortune, le repos de leurs familles et l'honneur de leurs maris : ses plaisirs et ses fêtes sont d'un autre ordre. Elle a dans l'année les plus belles fêtes du monde, dont elle est, sans se douter, la souveraine. Elle célèbre dans toute leur gravité les vieilles fêtes de Noël. Elle se souvient des noms de ses vieux parents, de l'anniversaire de ses jeunes enfants; elle vous dit naïvement chaque année : J'ai un an de plus, félicitez-moi et m'envoyez vos fleurs. Elle a pour elle toutes les joies réunies du calendrier. Elle croit au jour de Pâques comme elle croit à Noël, quand l'église est toute parée, quand les chants solennels se font entendre, lorsqu'à l'austérité et à la tristesse du carême succède l'*alleluia* universel. Elle a pour elle la fête de Dieu mêlée de fruits et de fleurs, et de beaux enfants tout blancs comme des anges. Elle a toutes les douces émotions de l'église, cette fête continuelle que le vulgaire ne sait pas : l'encens, les chants de l'orgue, la parole du vieillard du haut de la chaire catholique, les cantiques que disent les jeunes filles dans la chapelle de la Vierge, l'histoire tout entière du Sauveur et de Marie, les magnificences épiques de l'Ancien Testament, les consolations de l'Evangile, en un mot la fête éternelle, la fête de tous, la fête de la terre et du ciel.

Vous qui vous occupez sans fin et sans cesse de misérables intrigues de coulisses, dont les héroïnes sont la plupart du temps les plus ignobles filles qui se puissent voir; vous qui trouvez fort bon de vous intéresser corps et âme à ces rivalités de rôles à débiter, de musique à chanter, de plaisanteries et de danses, vous ne comprenez pas, j'en suis sûr, que la vie tout entière puisse se passer à savoir tous les mystères de ce grand culte qui compte déjà dix-huit siècles d'existence; vous ne comprenez pas les chastes émotions que donnent la foi, la charité, l'espérance, et quels drames intimes se passent sous les sombres voûtes des cathédrales, et que de douces larmes se répandent sous les parvis des temples, et qu'on s'intéresse à ces beaux petits enfants qui viennent étudier la parole chrétienne. Vous ne manquez pas de pleurer à chaudes larmes, lorsqu'à la fin d'un mauvais drame de M. Victor Hugo, tout rempli de crimes, d'assassinats, d'infanticides, d'empoisonnements, d'incestes et de barbarismes, l'amant expire loin de sa bien-aimée; lorsqu'à la fin d'une méchante comédie de M. Scribe, deux jeunes gens se marient après avoir surmonté toutes les contrariétés de leurs amours; et cependant, âmes sensibles que vous êtes, vous ne comprenez pas qu'une créature raisonnable assiste, au pied de l'autel de Dieu, à un mariage véritable; vous ne comprenez pas qu'elle partage les chastes et inquiètes joies de la mariée, le délire contenu du jeune homme, le bonheur des grands parents qui assistent à cette alliance de la jeunesse avec la jeunesse. Vous avez pleuré la veille à chaudes larmes en voyant M. Saint-Auguste ou M. Saint-Ernest contrefaire, sur des planches mal jointes, le râle des morts; et si vous voyez passer dans son cercueil quelque beau jeune homme qu'un trépas inattendu enlève à sa mère, à peine levez-vous votre chapeau quand il passe. Mais, pour l'accompagner jusqu'à l'église, pour prendre votre part des lugubres terreurs du *De profundis*, vous n'avez pas le temps, vous êtes pressé, vous allez retenir une stalle ce soir pour entendre tout à l'aise le nouvel opéra qui se chante. Eh bien, ce drame solennel de l'église, ce drame toujours nouveau de la vie et de la mort, il est fait tout exprès pour la femme qui croit en Dieu et qui va à l'église; elle a sa grande part dans ces larmes, dans ces douleurs, et aussi dans ces fêtes et dans ces chastes joies. Son théâtre à elle, le voilà; sa loge à l'Opéra, la voilà : c'est la pierre où elle s'agenouille; c'est l'autel où elle prie. Ses acteurs qui passent, les voici : c'est le jeune époux qui emmène la nouvelle épouse; c'est le mort que l'on porte au cercueil; c'est l'enfant nouveau-né qui se plonge dans les eaux du baptême; c'est la foule innocente des beaux enfants qui viennent s'asseoir en habits de fête à la table de Jésus-Christ; c'est le vieux prêtre en cheveux blancs, tout courbé, qui dit la messe dans ce désert, et qui bénit de ses mains vénérables la jeune femme prosternée devant sa prière; c'est le pieux évêque qui arrive de bien loin, racontant les conversions qu'il a faites; c'est l'archevêque qui se meurt dans son église en deuil; ce sont, le jeudi saint, les douze vieux apôtres dont le pontife lave les pieds; c'est la promenade dans les champs quand il faut bénir la moisson. Certes, ce sont là de grands drames, d'imposants spectacles, de naïfs héros; et savez-vous au monde, vous dont tous les théâtres brûlent tous les dix ans, théâtres de toile peinte et de bois pourri, savez-vous un plus beau théâtre que celui-là : l'église de Notre-Dame de Paris?

Non, non, il ne faut pas médire du bonheur que donne la croyance; il ne faut pas prendre en pitié ceux qui savent se servir, comme il convient, des chefs-d'œuvre, des grands monuments, des pontifes illustres, des excellents génies, des bienfaits, des souvenirs, surtout des espérances d'une religion qui a dix-huit siècles; il ne faut pas prendre en pitié ceux qui lisent Bossuet et Racine, saint Jean Chrysostome et Pascal, Fénelon et Corneille, Châteaubriand et Lamartine; ceux-là qui voient avec d'autres yeux que les yeux du corps le *Campo santo* de Pise et les fresques de Raphaël au Vatican; ceux-là qui jugent les chefs-d'œuvre en chrétiens et en artistes, qui ne séparent pas l'idée de la forme, mais qui, au contraire, réunissent toutes ces nobles choses : la lettre et l'esprit, l'artiste et son œuvre, l'âme et le corps.

Vous parlez de vos plaisirs, de vos fêtes, des splendeurs de votre existence, de vos élégances sans fin, de vos intrigues banales, qui se dénouent à la police correctionnelle ou dans quelque allée écartée du Champ de Mars; tristes histoires dont voici le résumé : une robe froissée et un habit percé d'une balle; vous parlez de vos ambitions mesquines, qui aboutissent à quoi, je vous prie? à un peu de bruit que vous faites, à une place que vous emportez dans le conseil d'État où à l'armée; vous parlez de l'éclat dont vous entourez vos femmes et vos filles, et en un mot vous étalez complaisamment toutes les prospérités fragiles de votre vie; que sont, je vous prie, tous ces biens comparés aux bonheurs dont il est ici question? Dans la famille dont nous faisons l'histoire, la prospérité s'entend d'une autre sorte. Les enfants sont grands et beaux, honnêtes et naïfs. Le père, influencé par cette femme d'une si douce et si honnête volonté, va tout droit son chemin comme elle, et il arrive sans être obligé de faire un détour, car il a toujours marché. Elle, cependant, elle a ses joies qu'elle ne dira à personne. Vous payez très-cher, vous autres, pour aller voir des tragédies débitées par des comédiens qui déclament des

vers; l'argent que vous dépensez sans plaisir à ce que vous appelez vos plaisirs, elle va le porter tout là-haut près du ciel, sous les toits, où l'on brûle en été, où l'on grelotte en hiver, et là elle en voit des drames cruels, et là elle en essuie des larmes véritables, et là elle se sent bénie et louée : les larmes qu'elle répand sont douces, et elle revient chez elle heureuse et fière, et elle s'endort d'un paisible sommeil. Et, la nuit venue, au lieu de voir en ses rêves des tyrans de mélodrames armés de poignards et de coupes pleines de poison, elle rêve des malheureux qu'elle a secourus, elle revoit la mère de famille dont elle a sauvé l'enfant, elle entend la bénédiction du vieillard : voilà des rêves, voilà des drames! C'est en vain que vos poëtes ont dépensé tout le génie qu'ils n'ont pas à scalper le cadavre humain, à vous représenter les plus abominables tortures du corps : elle en a vu plus que vos poëtes, plus que vos dramaturges n'en ont pu deviner : elle s'est penchée sur les lits de l'Hotel-Dieu, de la Pitié.

Ainsi, par cette voie que vous croyez semée d'austérités et d'épines, cette femme est arrivée tout simplement à ce bonheur terrestre que vous cherchez tous, après lequel vous courez tous. Dans le devoir et dans la règle elle a trouvé ce qui va sans cesse s'enfuyant dans vos désordres; pour avoir renoncé tout de suite aux plaisirs de la vanité, cette femme a été la maîtresse souveraine de toutes les petites vanités qui l'entourent; sa modestie lui a servi tout autant que si elle eût réuni en elle-même tous ces orgueils amoncelés qui n'ont pas pu l'atteindre; elle a joui de toutes les bonnes et saintes choses de la vie, sans excès, et par conséquent sans fatigue; elle a eu sa part tout comme vous, et la plus belle part, dans les vers du poëte, dans les œuvres de l'artiste, dans la louange et dans les admirations des hommes; elle a joui plus que tous du ciel bleu, des fleurs épanouies, du soleil qui se lève, du chant du rossignol dans les bois; elle a vécu moins vite que toutes ces femmes éphémères d'une beauté si contestable et sans cœur, à coup sûr, qui paraissent et se fanent comme des plantes en serre chaude. Mettez-les en présence, celle-ci et celle-là, la femme mondaine à soixante ans, notre dévote à quatre-vingts ans, et demandez-leur où elles en sont l'une et l'autre. La femme mondaine à soixante ans est un cadavre, un remords; notre dévote à quatre-vingts ans aime encore, espère encore. Elle a gardé jusqu'à la fin ses trois compagnes, la Foi, l'Espérance et la Charité. La femme la plus spirituelle et la plus brillante du dix-septième siècle, cette Ninon de l'Enclos qui avait été proclamée d'une voix unanime le plus honnête homme du royaume de Louis XIV, fêtée et adorée jusqu'à son dernier jour, et elle était bien vieille quand elle mourut, se voyant enfin sur son lit de mort, s'est écriée en poussant un profond soupir : « Si l'on m'eût proposé une pareille vie, je me serais pendue. »

Arrêtons ici ce sermon. Ce sermon est arrivé malgré nous, et par la force même du sujet. Nous avons voulu relever de la défaveur où il a été placé par les plus beaux esprits même du dix-septième siècle ce surnom de dévote, nous avons voulu montrer quelque peu combien, même du côté des bonheurs de la terre, c'était là une heureuse profession. Nous n'irons pas plus loin, ce livre est fait pour écrire les mœurs au-dessous du ciel.

Nous aurions pu vous montrer aussi, chemin faisant, toute l'autorité d'une pareille femme, lorsqu'elle préside à toutes les grandes entreprises de la parole évangélique; car, Dieu merci, cette puissance de la religion chrétienne n'a pas été si fort brisée qu'elle ne produise encore ses orateurs et ses héros. Même aujourd'hui, dans ce temps de liberté confuse et mal définie, où toutes choses vont un peu à l'aventure, la vraie liberté de la parole, savez-vous où elle se retrouve? Ce n'est pas dans le journal, où elle est soumise à toutes sortes d'exigences étrangères, ce n'est pas à la tribune, où la passion politique l'aveugle trop souvent, c'est dans la chaire évangélique. Chose étrange! c'est là seulement que les hommes peuvent dire tout ce qu'ils ont sur le cœur; c'est là seulement que se débattent les grands principes qui tiennent à la liberté et à la conscience. Là se manifestent chaque jour de nouveaux orateurs, tout dévorés de l'ardeur du prosélytisme chrétien. On pourrait en nommer plusieurs, jeunes apôtres, convictions énergiques, ardents esprits, qui remuent des idées, ne pouvant pas agiter des hommes. On pourrait en citer un, le plus puissant de tous, qui doit verser le soir des larmes amères au pied du crucifix, en songeant que Luther lui a enlevé le seul rôle qui pût lui convenir dans l'église catholique. Or, à ces luttes de la parole chrétienne, à ces inquiétudes éloquentes de tant de bons esprits, à ces dangereuses révoltes puisées dans le sein même de l'Evangile, la femme dévote assiste chaque jour; elle est à la première place dans ce champ clos du dogme et de la croyance, et tous ces orateurs qui combattent pour la même cause, tous ces jeunes chrétiens disposés au martyre, toutes ces généreuses ardeurs qui se replient dans l'église, ne pouvant pas se faire jour dans la politique, c'est notre héroïne qui les juge du haut de son bon sens et de sa vertu.

Nous avons aussi oublié, mais comment ne rien oublier dans ce vaste sujet? la femme dévote qui n'a pour tout bien que sa dévotion, pour toute fortune que sa croyance; celle-là aussi, dans son néant et dans sa misère, elle règne, elle est heureuse. Pauvre femme sans abri, l'église l'abrite; pauvre femme sans famille, sans enfants, tous les beaux enfants que réunit l'église sont à elle; pauvre femme sans patrimoine, elle a pour patrimoine l'aumône des honnêtes gens qui prient avec elle; pauvre femme que personne ne connaît, elle a des frères qui la pleurent quand elle est morte. Mais, pour prouver le bonheur de celle-là, il n'est pas besoin de tant comparer. Qu'est-ce donc en ce monde qu'une pauvre vieille femme seule, infirme, abandonnée à elle-même, et qui ne croit pas en Dieu?

VERDEIL, sc. Pauquet

LA HALLE

PAR

JOSEPH MAINZER

La halle de Paris proprement dite se compose de plusieurs vastes places qui se touchent, et n'en formeraient qu'une seule, si de petites rues ou quelques pâtés de maisons n'en interrompaient la continuité. Placée au centre de Paris, elle s'étend depuis la rue Saint-Denis jusqu'aux environs du Palais-Royal, cette halle d'un autre genre, qui semble la prendre par la main pour aller la joindre au marché Saint-Honoré ou de la place des Jacobins. La plus étendue de ces places, au milieu de laquelle s'élève la fontaine des Innocents, le chef-d'œuvre de Jean Goujon, était jadis un cimetière : par une de ces bizarres révolutions qui donnent à réfléchir au philosophe, l'asile silencieux de la mort est devenu le bruyant rendez-vous des substances qui servent à l'entretien de la vie.

Sur chacun des compartiments de l'immense marché qui approvisionne un million d'individus, plane, soutenu par de nombreux poteaux, un dôme à peine voûté, lourd comme la couronne du pape ou comme la calotte d'un pâté de Strasbourg. Tel est le dais du trône sur lequel siégent fièrement les très-hautes et très-puissantes dames de la halle. Au premier aspect, vous croiriez ne voir que pêle-mêle et confusion dans cet amas irrégulier de bâtiments et de charpentes; il y existe cependant un ordre admirable, une classification rigoureuse. Tel dôme recouvre la poissonnerie; tel autre le marché à la viande. Celui-ci est consacré aux marchandes de fruits et de légumes; sous celui-là s'entassent la volaille et le gibier. Tous ces objets de consommation sont disposés avec art, et sous leur jour le plus favorable : rien de plus appétissant que ces faisceaux d'alouettes et de perdrix, que ces guirlandes de poulets, de canards et de dindes; rien de plus frais et de plus gracieux que ces paniers de poires, de pommes, de pêches, de raisins, dont les teintes vermeilles ou dorées sont coquettement rehaussées par le vert du pampre ou de la mousse. Lorsque l'agaçante bouchère vous arrête au passage, et vous dit d'une voix caressante : « Monsieur, voilà un beau rôti; entrez, choisissez votre pot-au-feu! » vous seriez tenté de vous rendre à son invitation, tant est séduisante l'apparence de cette viande proprement découpée, et dont la membrane supérieure, par une adroite dissection, vous représente l'image du grand Napoléon, avec sa redingote, son petit chapeau et sa lorgnette!

Toute la rangée de boutiques qui s'étend le long de la rue *aux Fers* est occupée par des marchandes de fleurs naturelles et artificielles : c'est là que le fils et la fille, le neveu et la nièce, le filleul et la filleule, vont choisir le bouquet obligé pour la fête du père, de l'oncle, du parrain; c'est là que la grisette fait emplette de la rose ou du bluet dont elle décore son élégant bonnet pour le bal de la Chaumière ou du Prado; c'est encore là que l'ouvrier modeste trouve le bouquet et le chapeau de fleurs d'oranger, parure de sa fiancée et symbole de son innocence, lorsqu'il la conduit à l'autel.

Il y a aussi un bâtiment spécial destiné à la vente du

beurre et des œufs que l'on y transporte dans d'énormes paniers. Enfin, vous découvrez encore un marché, et ce n'est pas le moins curieux, où se fait exclusivement le commerce des pommes de terre et des oignons. Là, votre œil s'arrête avec surprise et plaisir devant une innombrable quantité de petits édifices artistement construits : tantôt c'est l'oignon qui s'élève en colonnes dorées, tantôt la pomme de terre qui figure de gothiques tourelles; il y a plus d'art, plus de difficultés vaincues dans cette architecture que dans celle des tours penchées de Pise et de Bologne. Le talent de celle qui l'a inventée participe à la fois de l'habileté de l'architecte, du goût du peintre et de la dextérité du singe. Retirez de ces tourelles, de ces colonnes, de ces pyramides, une seule pierre, je veux dire une seule pomme de terre, un seul oignon, et l'édifice croulera, et vous verrez tous les matériaux se répandre sur le pavé des rues environnantes. Reculez-vous, et jetez de loin un coup d'œil sur l'ensemble de ce marché, embrassez à la fois toutes ces enfilades de galeries ornées de tableaux vivants, plus pittoresques que beaucoup de peintures, et, à la vue de ce dôme, de ces poteaux, de ces marchandes fières et immobiles comme des statues, vous croirez apercevoir un temple antique, les caveaux de l'abbaye de Saint-Denis, un Louvre, un Vatican.

Mais, si vous voulez vous livrer aux plaisirs de cette contemplation, attendez le déclin du jour : c'est le moment où les rues deviennent silencieuses, où la marchande se prépare à quitter son poste. Alors il vous est permis de vous promener, de regarder et de méditer. Plus tôt, l'observation en grand est impossible; vous seriez perdu dans la foule des acheteurs. Le matin surtout, pendant les heures que la police accorde aux paysans pour vendre eux-mêmes leurs denrées aux consommateurs, vous seriez étourdi, abasourdi; ensemble et détails vous échapperaient. Mais, comme dédommagement pour votre curiosité, vous jouiriez d'un spectacle qui ne se présente que là et à cette heure. Autour des halles, dans les espaces vides qu'elles laissent entre elles, dans les rues qui leur servent d'appendices, et à travers une innombrable foule de vendeurs immobiles, se meut et circule une multitude d'acheteurs plus innombrable

encore. Tout y est vie, tout y est action, on pourrait dire tout y est jeunesse; car ce qui est vieux s'y rajeunit, ce qui est lent y devient prompt et pétulant. Il le faut bien, sous peine d'être tourné, retourné, chiffonné, renversé et piétiné par la foule comme une perruque par un singe, quand par hasard il lui en tombe une entre les mains. C'est un tohu-bohu d'hommes et de femmes, de paysans et de paysannes, de marchands et de marchandes en gros et en détail, de restaurateurs, de gargotiers, de marchands de vin, de cuisiniers, de cuisinières, de marmitons, de fruitiers, d'épiciers, de vieux garçons qui font eux-mêmes leur pot-au-feu, de femmes de ménage qui le font pour les autres.

L'hôtel du ministre et l'échoppe de l'écrivain public, la pension bourgeoise et la cuisine particulière, tout se donne rendez-vous à la halle; un million d'estomacs y envoient leurs représentants, dans une proportion bien autrement large que celle qui préside à la composition de la Chambre des députés. A chaque pas, ce sont des montagnes de choux, de poireaux, de carottes, de navets, de betteraves, des monceaux de pommes et de poires dont les espèces recherchées sont soigneusement enveloppées dans du papier. A terre, et principalement autour de la fontaine des Innocents, sur une place que l'on nomme le *Carreau de la halle*, se trouve un magasin improvisé, un camp volant; chaque marchand, à son arrivée, peut, en y posant le pied, dire, avec Guillaume le Conquérant ou Fernand Cortez : « Cette terre est à moi! » Là, il ouvre son panier, étale ses fruits, ses racines, et laisse à peine entre sa marchandise et celle de son voisin un sentier de Lilliputien, par lequel passent des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, avec des hottes, des paniers, des brouettes. L'oreille y est assourdie par un mélange confus de cris; dix mille voix se font entendre à la fois : *De la ciboule! De l'ail! Des choux de Bruxelles! Une tranche de potiron! Du mouron pour les petits oiseaux! De la chicorée! De la lavande!* Ici : *A un sou le quarteron!* là : *A deux sous la livre!* derrière vous : *Mes beaux champignons!* devant vous : *A cinq pour un sou, les anglais!* Vous avancez lentement, poussé, bousculé à droite et à gauche, et partout vous apercevez des bouches plus ou moins ouvertes, garnies de plus ou moins de dents; chacun veut vendre, et chacun cherche à dominer le cri de son concurrent; d'où il résulte une effroyable cacophonie, à faire fuir le plus intrépide. Mais ce n'est pas seulement votre oreille qu'il faut essayer de garantir, ce sont encore vos coudes et vos épaules : ils ont là leur ennemi juré, le porteur. Muni de son panier,

de sa hotte ou de sa brouette, il s'en tient toujours un dans le voisinage de celui qui achète en gros; ayez l'air d'un maître d'hôtel ou d'un cuisinier, vingt bouches vont s'ouvrir sur votre passage pour dire : « Bourgeois, voilà le porteur, le voilà! » Vous seriez un simple observateur, que cette allocution vous poursuivrait encore; elle semble alors vous avertir ironiquement que votre place n'est pas dans cet endroit, où vous n'avez que faire. A peine lui a-t-on confié un fardeau, que le porteur prend son élan et se met à fendre la presse. Malheur aux paniers, aux fruits, aux pots de fleurs qu'il rencontre sur sa route; malheur à vos jambes et aux pans de votre habit; car la politesse n'est pas la plus brillante de ses qualités. Il va droit devant lui, sans s'arrêter, avec le même sans-façon que s'il était dans une rue déserte. Ici, il renverse un tas de poires; là, une pyramide d'oignons; plus loin, une femme, deux, trois; il va toujours sans prendre garde aux *Tonnerre du diable!* dont on le salue, et auxquels il répond par cette apostrophe : *Vieux hibou! as-tu les yeux sur ton...?* Le reste se perd dans le bruit de la foule.

A côté de ces vendeurs, de ces acheteurs, de ces hommes de peine, qu'une même exigence, la cuisine, réunit chaque matin dans les halles de Paris, viennent encore se placer une multitude de petits commerçants qui spéculent sur la vente du paysan, et lui offrent, en échange de l'argent qu'il vient de recevoir, les petits approvisionnements de son ménage. Ce sont des marchands de souliers, de sabots, de cuillers de bois, de couteaux, de haches, de seaux, de mouchoirs à vingt sous les deux, de fil, d'aiguilles, d'épingles; on y voit jusqu'aux éternels crieurs d'allumettes chimiques à deux sous la boîte. Tandis que vous mettez tous vos soins à ne point poser votre pied sur les poires et les marchandes renversées, vous vous sentez inondé tout à coup de petits rubans blancs qui semblent descendre des nuages sur votre tête, comme la pluie d'or sur la belle Danaé. C'est un marchand ambulant qui promène une perche du haut de laquelle des milliers de lacets descendent, et nagent sur la tête des passants comme sur les vagues de l'Océan. Sa démarche est grave, il porte la tête haute, et, poussant son cri : *Lacets! lacets!* il dirige sa perche avec habileté et intelligence, aussi fier qu'un sacristain chargé de la bannière où brille l'image du saint de sa paroisse. Parfois, cependant, il arrive que le bout des lacets plonge dans la bouillotte du cafetier ou dans la poêle de la marchande de saucisses, dont les établissements sont nombreux à la halle, et y jouissent d'une considération très-distinguée.

Au marchand de lacets succèdent d'autres industriels. Les uns distribuent des prospectus; autour d'eux s'empressent les paysannes, qui, pour obtenir le précieux imprimé, crient à tue-tête : *A moi! à moi qui sais lire! — A moi, dont les enfants apprennent à lire chez M. Renaud, le maître d'école du village!* Ces prospectus annoncent des pilules merveilleuses, des remèdes infaillibles, les consultations gratuites du docteur Ch. Albert. D'autres chantent, au milieu du brouhaha, l'*Apothéose de Napoléon*, la *Colonne de Juillet*, en s'accompagnant avec un orgue de Barbarie. Plus loin s'avance un homme dont la voix de tonnerre, sentant quelque peu le rogomme, domine, comme le *Quos ego* de Neptune, la tempête de la foule; il tient à la main un certain nombre de petits cahiers, et répète son éternel refrain : *Lettres et compliments pour le jour de l'an! Manière d'écrire des lettres et des compliments à son père, à sa mère, à son oncle, à sa tante, à son parrain, à sa marraine, et autres bienfaiteurs! Douze pages d'impression pour deux sous!*

Vous qui désirez connaître Paris, vous courez examiner ses quais, ses ponts, ses promenades et ses spectacles : allez visiter ses halles, et vous le verrez comme il est, comme il a été il y a des siècles, comme il sera quand vos os serviront de jouets à vos petits-fils.

Marchande d'eau-de-vie sous Louis XV.

LE DIRECTEUR DE THÉATRE

PAR

EUGÈNE GUINOT

Entre la direction d'un théâtre et le gouvernement d'un peuple, il n'y a que la différence du petit au grand. Une direction dramatique est l'image en miniature et la fidèle représentation de la royauté : un théâtre est un petit royaume complet, pouvant être soumis à toute espèce de forme gouvernementale, la monarchie, l'oligarchie, la république, etc., etc., et se trouvant sujet, comme tous les autres royaumes de ce monde, aux émeutes, aux révolutions et aux usurpations.

Nous avons à Paris quelques théâtres régis par un seul directeur, qui tantôt est roi absolu, tantôt roi constitutionnel. Le monarque absolu est celui qui est maître de son théâtre, titulaire du privilége, et unique propriétaire de l'exploitation. Ces rois par la grâce de Dieu deviennent tous les jours plus rares, et, pour en trouver deux ou trois aujourd'hui dans l'empire du vaudeville et du mélodrame, il faut aller bien loin sur la ligne des boulevards, frapper à de bien petites portes, et s'adresser à des salles de spectacle qui tiennent dans le monde dramatique le rang qu'occupe en Europe la principauté de Monaco.

En général, la puissance directoriale est tempérée par un comité d'actionnaires qui a droit d'examen et de contrôle; ce droit, du reste, ne touche et ne concerne que l'administration financière, et laisse au directeur le gouvernement de la scène et la royauté des planches. La souveraineté des coulisses! voilà le pouvoir envié, fêté, couru, ambitionné, qui, malgré bien des désastres, ne manque jamais d'amateurs. Les trônes sont si rares! il est si doux de commander, d'administrer, d'avoir un peuple d'artistes, d'auteurs, de machinistes, d'actionnaires, d'avoir des favoris et des courtisans, d'être flatté, d'être trompé, de faire des lois et des coups d'Etat. En perspective, ce pouvoir est tout semé de fleurs et d'enchantements; mais, quand on y arrive, lorsqu'on tient le gouvernail, c'est autre chose.

Quelques hommes riches et blasés ont eu la fantaisie d'en essayer : fatale pensée qu'ils ont payée bien cher! D'habiles nautoniers qui avaient résisté aux tempêtes de la Bourse ont été renversés par l'orage qui tombe des frises et par le vent qui s'échappe de la niche du souffleur. L'une de ces victimes occupe aujourd'hui un mince emploi dans le théâtre qu'elle avait fait construire à ses frais, et où elle a englouti un million en quelques mois.

Nous sommes au siècle des spéculations, à l'époque où chacun veut s'enrichir vite, et où les moindres idées se monétisent; il ne faut qu'une bonne inspiration, un rêve, une de ces pensées imprévues qui se trouvent quelquefois au fond d'un verre de vin de Champagne, pour faire passer un homme de la pauvreté à l'opulence. Le génie industriel, dans son effervescence, s'est appliqué à tout, et nous avons vu des gens à systèmes hardis aborder la carrière des directions théâtrales avec des idées entièrement neuves et des plans gigantesques.

Cette variété de l'espèce nous a donné le directeur dandy, administrateur en gants jaunes et en bottes vernies, apportant au théâtre les façons exquises et les susceptibilités de la haute fashion financière. Lors de son avénement au pouvoir directorial, le *lion* fut accueilli dans son théâtre avec le cérémonial usité. De même que Henri IV, à son entrée à Paris, — ainsi que nous le voyons dans le tableau de Gérard, — reçoit les clefs de sa capitale, que les magistrats lui apportent respectueusement, le directeur reçut, comme signe de sa toute-puissance, la clef de la petite porte qui communique de la salle dans les coulisses.

PARIS.—IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

— Qu'est-ce que cela? s'écria le dandy; une clef de fer, noire et difforme! Pour qui me prend-on? Où voulez-vous que je mette cet instrument, qui me salit les mains? Fi donc!

Et, jetant la malencontreuse clef par-dessus la tête du régisseur abasourdi, il envoya chercher un fameux serrurier, qui lui fit, pour cent écus, une serrure charmante et un bijou de clef qu'il attacha à la chaine de sa montre. Le reste fut à l'avenant; le théâtre fit peau neuve et devint un modèle de luxe et de coquetterie : partout le superflu était répandu avec profusion, mais aussi partout le nécessaire manquait. On soignait l'agréable, on négligeait l'utile. L'utile n'est pas fashionable.

Tous les jours, après le déjeuner, la tête légèrement échauffée par d'enivrantes vapeurs, le directeur dandy, escorté de quelques lions de ses amis, venait à la répétition, et là, ces messieurs se conduisaient comme les marquis d'autrefois, qui avaient un banc réservé sur la scène. On interrompait la pièce pour causer avec les actrices; on échangeait des calembours avec le premier comique, ou bien on priait l'orchestre d'exécuter quelques morceaux de choix; le soir, les coulisses étaient encombrées de merveilleux; toutes les femmes galantes de Paris avaient leurs entrées dans la salle. Tant de faste et d'élégance devait aboutir à une catastrophe : aussi ce théâtre excentrique n'eut-il qu'une courte existence.

Le véritable directeur de théâtre, celui que nous voulons présenter comme type, n'est pas un dandy : il n'a ni chevaux, ni tilbury, ni appartement moyen âge, ni gants jaunes, ni bottes vernies; il ne se pique pas de fréquenter des gens de qualité, et on ne l'entend pas citer à tout propos son ami le vicomte et son ami le marquis; il n'est pas au bois de Boulogne quand on l'attend sur les planches; il ne porte pas de lorgnon incrusté entre le nez et le sourcil; il ne s'est jamais cassé la jambe en tombant de cheval... C'est un homme rond et sans façon, qui cache l'esprit le plus fin sous une enveloppe commune; il s'habille comme un épicier et loge dans son théâtre, afin d'être là, le jour et la nuit, pour faire face aux événements, toujours sur la brèche comme un vaillant soldat. Il sait attendre et préparer une bonne veine; le succès fleurit entre ses mains. Mais c'est dans la mauvaise fortune surtout qu'il est admirable : fécond en ressource, inépuisable en expédients, il faut le voir faire tête à la tempête, debout au milieu du tourbillon qui l'ébranle, pliant comme le roseau, pour se relever souple, vert et droit, à côté du chêne déraciné.

De grand matin vous trouverez notre directeur à son poste. Il se lève avec le jour, et son premier soin est de consulter le ciel et le baromètre : à vingt francs près, il vous dira, selon le temps et l'affiche, quelle sera la recette du soir. Il sait au juste ce que rapportent le temps couvert et l'orage; il évalue le vent, il cote les nuages. Il ne dit pas : « Il fait beau, ou il fait mauvais temps; » il dit : « Il fait un temps de quinze cents francs; nous avons un soleil de cinquante écus. » Si vous lui demandez : « Pleut-il bien fort? » Il vous répond : « Il pleut deux mille deux cents. »

Malheureusement, malgré tout son esprit, notre directeur ne peut ruser avec le soleil, ni faire la pluie et défaire le beau temps, qu'il considère comme un fléau. Mais il prend sa revanche avec ses autres ennemis, qui sont les auteurs, les acteurs, les journalistes, les actionnaires, le public; ennemis qui le font vivre, parce qu'il connaît la manière de s'en servir. Entre eux et lui, c'est une lutte perpétuelle, qui tantôt se manifeste ouvertement, tantôt s'élabore en secrètes hostilités, et où presque toujours le succès reste à celui qui est seul contre tous.

La première qualité d'un directeur de théâtre est de savoir dire : Non. Refuser est un art qui demande un grand discernement, beaucoup de vigueur dans le caractère, d'adresse et de grâce dans l'esprit. Quand les sollicitations arrivent de toutes parts, il faut savoir résister. Par exemple, on présente une pièce au directeur : la pièce est mauvaise, mais les auteurs sont des gens influents, connus par d'anciens succès, et membres de la commission dramatique. Il faut les refuser sans les mécontenter : voilà où brille le talent du directeur. Ou bien c'est un auteur qui vient se plaindre :

— Mon drame a réussi, dit-il.

— Je le sais, répond le directeur; votre succès m'a coûté assez cher!

— Pourquoi donc retirez-vous de l'affiche, après dix représentations, une pièce applaudie?

— Ma réponse est écrite au bordereau des recettes : votre succès ne fait pas un sou.

Froissé dans son amour-propre et dans ses intérêts, l'auteur se fâche, et voilà une des mille querelles qui agitent chaque jour la royauté de la scène.

Après quelques chutes, méritées et obtenues par de faibles ouvrages, le directeur, pour se relever avec éclat, s'adresse à un auteur célèbre. Il se rend chez l'illustre M***, qui le reçoit du haut de sa grandeur, et, après les compliments d'usage et les plus exorbitantes flatteries, il lui demande un drame en cinq actes. L'auteur soupire et se lamente : il est accablé de travail; on le poursuit de tous côtés; on assiége sa porte; il a des engagements sacrés, des promesses, des traités pour une trentaine d'actes qu'il doit livrer à de très-courtes échéances... Cependant, puisqu'il s'agit de sauver un théâtre de sa ruine, il ne refusera pas le secours qu'on lui demande. Il ne s'agit donc plus que de rédiger un petit contrat pour régler les conditions particulières exigées par les auteurs d'élite. C'est d'abord une prime de mille francs par acte, payables le jour de la lecture. Le directeur se récrie. Mille francs par acte pour une pièce qui peut tomber à la première représentation! car, enfin, les grands hommes ne sont pas infaillibles, et on a vu des auteurs à primes tomber comme de simples vaudevillistes de pacotille. « Mon théâtre, dit-il, n'est pas un théâtre royal, traitez-moi donc sans façon, soyez généreux, et souvenez-vous de l'hospitalité que nous avons donnée à vos débuts dans la carrière! » Mais le grand homme n'en veut pas démordre : il est auteur à prime, et il ne dérogera pas. Le pauvre directeur est donc contraint de s'exécuter.

Le drame si chèrement payé et sur lequel on fonde de grandes espérances est annoncé avec pompe, reçu avec enthousiasme, monté avec luxe, appris avec ardeur, répété avec soin; et enfin, après bien des traverses, bien des exigences d'auteur, bien des décorations refaites, bien des rôles remaniés, le jour de la première représentation arrive.

Tout est prêt, la salle est comble; l'auteur, livré à ses émotions, se promène dans les coulisses, et à chaque instant il va regarder à travers le trou de la toile pour examiner d'un œil inquiet le front de bataille qu'offrent les loges, les galeries et l'orchestre. Quant au parterre, il ne s'en inquiète pas : les romains sont là.

— J'ai trois cents amis dans la salle, dit le poëte au directeur. Je pense que, de votre côté, vous avez fait les choses convenablement.

Pour toute réponse, notre directeur appelle son chef de cabale, le capitaine des soldats du lustre.

— Vos gens sont-ils au complet?

— Cinquante de plus qu'à l'ordinaire, et des hommes solides.

— Vous vous rappelez bien mes instructions? Vous avez noté les endroits où il faut siffler?

— Que dites-vous donc là, mon cher directeur, reprend l'auteur en souriant; vous vous trompez, vous voulez dire applaudir?

— Non, siffler.

— Vous perdez la tête, mon cher ami.

— Pas tant. Ecoutez moi Que vous soyez applaudi ou sifflé, le succès d'argent est le même pour mon théâtre; tout Paris n'en voudra pas moins voir votre nouvel ouvrage. Les sifflets ont cela d'avantageux, qu'ils nous sauvent d'un succès médiocre et tout uni. Une opposition violente piquera la curiosité, animera les luttes de la presse et la querelle de vos partisans avec les perruques classiques. Que nous faut-il avant tout? du bruit, de l'éclat, du scandale. Vous serez sifflé.

— Mais c'est une machination abominable! Et ma gloire, monsieur?

— Je joue votre pièce pour ma caisse et non pour votre gloire. J'administre à ma guise; je crois que mon intérêt exige que vous soyez sifflé, et vous le serez. Du reste, jusqu'à présent je suis en règle avec vous. N'avez-vous pas touché votre prime? cinq billets de mille! Si vous renonciez à cet avantage, nous pourrions entrer en arrangement.

— Ah! c'est là que vous voulez en venir?

— Pourquoi pas? Vous avez abusé de votre position littéraire, j'abuse de mon pouvoir de directeur. Voulez-vous être applaudi? rendez l'argent! Mais décidez-vous sur-le-champ, car on va lever le rideau.

Pris à ce terrible piége, l'auteur lutte un instant entre les intérêts de sa bourse et les angoisses de son amour-propre; il essaye de détourner le pistolet qu'on lui met sur la gorge: mais le directeur reste inébranlable dans ses retranchements, bien sûr qu'à cette heure fatale, heure de fièvre et d'épouvante, l'amour-propre doit avoir le dessus. En effet, l'intérêt succombe, l'auteur cède en disant d'une voix affaiblie par l'émotion :

— Soyez satisfait, monsieur, je me rends; votre odieuse spéculation réussit... mais, comme vous le pensez bien, je n'ai pas sur moi la somme...

— Oh! votre parole suffit... Passons dans mon cabinet, vous me signerez une délégation de cinq mille francs sur vos droits d'auteur.

Cela fait, le directeur court à son régisseur, et lui dit :

— Allez donner contre-ordre. Il faut que la pièce réussisse maintenant; ordonnez qu'on applaudisse à outrance tous les passages signalés; avertissez les deux dames de la galerie qui devaient éclater de rire à la situa-

tion pathétique du troisième acte : elles pleureront et la plus jeune s'évanouira.

C'est surtout dans ses rapports avec les artistes que le directeur est tenu de déployer beaucoup d'adresse et d'habileté, s'il veut se tirer d'affaire avec honneur et profit. Aujourd'hui, les acteurs sont hors de prix ; le moindre talent dramatique s'estime au delà de toute proportion ; quant aux talents d'élite, aux acteurs qui font recette, ils ont des prétentions extravagantes. Il y a tel comique d'un théâtre de vaudeville qui gagne autant que le président du conseil ; les appointements d'un bon amoureux égalent ceux d'un archevêque, et toutes les chanteuses ont à la bouche ce mot d'une de leurs devancières à une Excellence allemande ou peut-être bien à un czar de toutes les Russies, qui lui reprochait de vouloir gagner autant d'argent qu'un feld-maréchal : « Eh bien ! faites chanter vos feld-maréchaux. » Chacune de ces dames veut avoir le revenu d'un receveur général, sans compter le casuel qui se récolte hors du théâtre. Voilà une notable cause de ruine pour les administrations ; et l'écueil est difficile à éviter ; car on se dispute ces talents si chers ; la concurrence est là, qui favorise l'abus, et qui ajoute à l'impertinence des prétentions par la folie des enchères.

Un directeur habile et bien avisé se tirera de ce péril. Avoir une bonne troupe à bon marché, voilà le problème à résoudre et le comble de l'art directorial ; celui qui obtient ce résultat est passé maître dans le métier. D'abord, et c'est impossible autrement, il paye cher deux ou trois premiers sujets : c'est là une nécessité à laquelle il ne saurait se soustraire ; mais il se rattrape sur le reste de son armée. Muni des ruses et des paroles dorées que possédaient les anciens sergents recruteurs, il fait la chasse aux bons acteurs des départements ; il a des agents intelligents et sûrs qui lui servent de chiens d'arrêt ; dès qu'on lui signale le gibier, il se met en campagne, après avoir assuré son répertoire de la semaine. On le croit à Paris, et il est à cinquante lieues de la capitale : un seul confident connaît le secret de son absence, et le remplace sans qu'on s'en doute. En prenant l'acteur de province par l'amour-propre, par la vanité, en lui faisant entrevoir l'éclat d'un succès parisien, on l'a presque pour rien : il sacrifie le présent à qui sait lui dorer l'avenir. Avec de l'adresse, du discernement, du goût et de l'activité, on peut aisément former une excellente troupe aux dépens des théâtres de première et de seconde classe, qui font les délices des grandes et des petites villes de France. De plus, le directeur habile se tient à l'affût des événements qui agitent à Paris le monde dramatique, et il profite des différends et de la mésintelligence qui s'élèvent souvent entre ses confrères et quelques artistes en réputation. Savoir saisir l'occasion, et enlever à son voisin un sujet précieux, voilà encore une rouerie qui a son mérite et son profit : c'est de la haute politique.

Les traités avec les auteurs, les engagements d'artistes, sont des actes importants qui demandent une finesse et un talent particuliers. Notre directeur-modèle doit avoir étudié la chicane aux meilleures écoles ; il en sait autant que l'avoué le plus retors ; il connaît tous les perfides secrets de cette science occulte qui cache un piége sous chaque mot, qui enchaîne une des parties par des liens de fer, et qui attache l'autre avec un de ces nœuds d'escamoteur qui ont l'air d'être bien serrés, et qui se défont à volonté. Ainsi, l'auteur et l'artiste se trouvent pris sans pouvoir se dégager, et le directeur peut, quand bon lui semble, éluder chacune des conditions qu'il s'est imposées. Les clauses qui le concernent sont savamment combinées, et reposent sur un terrain mouvant semé de nullités, de sorte qu'il recueille tous les avantages du contrat sans en subir les obligations onéreuses.

Dans une troupe bien organisée, il y a des artistes payés, des artistes surnuméraires, et des artistes qui payent. Cette dernière classe est composée ordinairement de jeunes et jolies femmes, qui veulent s'essayer à la pratique de l'art, ou simplement avoir une scène pour se montrer à un public choisi. Une de ces dames vient solliciter le directeur, qui lui répond galamment :

— Je ne demande pas mieux que de vous donner de l'emploi. Votre figure me convient, et je vous promets de vous mettre en évidence, si votre protecteur veut faire convenablement les choses. Envoyez-le-moi.

Le protecteur arrive. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, qui se donne la tournure d'un dandy, avec une barbe grise bien cultivée, et un ventre que ne dissimulent pas, mais que décorent une large chaîne d'or et des breloques ornées de pierres fines. Sa maturité se déguise sous un air léger et hautain ; il affecte les manières de nos jeunes lions, et il dit au directeur, d'un air aisé et cavalier :

— Eh bien ! vous avez vu Coraly ? Une femme charmante, qui a la singulière fantaisie d'entrer au théâtre. Je vous en félicite ; elle fera de l'argent.

— Vous croyez ? répond le directeur en souriant.

— J'en suis sûr. Elle a de l'esprit comme un démon ! Vous la verrez à l'œuvre.

— Ce serait avec beaucoup de plaisir, reprend le directeur ; mais mon personnel est complet ; je me trouve même dans la nécessité de faire des réformes.

— J'entends ! Mais Coraly ne vous coûtera rien ; elle ne demande point d'appointements.

— Une femme à laquelle vous vous intéressez n'a besoin de rien, je n'en doute pas.

— Une actrice surnuméraire ne saurait être refusée, n'est-ce pas ? Ainsi...

— Permettez ! Surnuméraire, c'est bien quelque chose ; mais tous les emplois sont pris, et, pour placer votre protégée, il me faudrait passer par bien des tracas, lutter avec ses rivales, faire des injustices, peut-être même des sacrifices...

— Si j'en faisais un, moi ?

— Ce serait différent. Mademoiselle Coraly, payant une pension, aurait des droits.

— Expliquons-nous nettement ; j'aime cela, moi ; on s'entend vite lorsqu'on parle l'argent à la main. Je donnerai douze cents francs par an, cent francs par mois.

— C'est convenu. Douze cents francs, et mademoiselle Coraly entrera immédiatement dans les chœurs.

— Que dites-vous là ? les chœurs ? Coraly figurante ? Ce serait joli, et je serais bien reçu en lui apportant cette bonne nouvelle ! Vous ne savez donc pas, monsieur, qu'elle serait capable de m'arracher les yeux ?... Dans les chœurs ! Oh ! nous avons d'autres prétentions ! Voyons ! faut-il donner cent louis ?

— Très-bien ! Voilà donc mademoiselle Coraly lancée ; nous lui donnerons de petits rôles ; elle jouera les suivantes, et elle doublera les secondes amoureuses.

— Mais pas du tout ! L'emploi est encore beaucoup trop modeste ! Je vous ai dit que Coraly avait du talent et de l'ambition. Il nous faut de beaux rôles ; nous ne voulons pas doubler, nous voulons créer.

— Et comment m'arrangerai-je avec mes premiers sujets ? Comment déciderai-je les auteurs à confier le sort de leurs ouvrages à une actrice inexpérimentée ?

— Pour aplanir ces dernières difficultés, je porte la pension à quatre mille francs.

— Oh ! alors, il n'y a plus d'obstacles !

Les actrices comme Coraly sont d'un excellent rapport : elles se font remarquer par de magnifiques toilettes qui produisent un grand effet sur le public, et elles garnissent les avant-scènes et les stalles d'orchestre d'une foule de dandys qui aspirent à l'honneur d'une conquête dramatique.

Pour venir à bout de ses premiers sujets, et les maintenir dans la ligne de leurs devoirs, le directeur, comme un bon général, s'appuie sur son armée de réserve, composée de jeunes sujets ardents, dévoués, obéissants, et qui ne demandent qu'à se montrer. Il faut que le second rôle soit toujours prêt à remplacer le chef d'emploi, et qu'une débutante jeune et jolie tienne la grande coquette en échec. Lorsque ces doublures sont appelées aux honneurs de la scène, l'administration leur fait prodiguer les plus vifs applaudissements. C'est le moyen de tenir en haleine la bonne volonté des premiers artistes, et de mettre un frein aux caprices, aux bouderies et aux indispositions subites qui viennent trop souvent arrêter le cours et les profits d'un succès.

La fermeté et l'adresse ne sont pas les seules qualités qu'un bon directeur soit tenu de déployer dans son gouvernement : il doit encore exercer un grand empire sur lui-même, et savoir résister à de dangereuses séductions. Malheur à lui si son cœur est faible, et trop facilement ouvert à de tendres impressions ! S'il ne sait se vaincre, le sceptre lui échappera, et son royaume, comme la monarchie française sous Louis XV, deviendra la proie des favorites. Alors tout sera perdu : il n'y aura plus de maître, mais une maîtresse qui s'emparera de tout, qui réglera le répertoire au gré de son amour-propre, qui écartera ses rivales, qui ruinera le théâtre, pour briller seule et sans partage, pour jouer de mauvaises pièces où elle aura le principal rôle, et où elle portera de splendides costumes payés par l'administration.

Si le directeur n'est pas doué d'un cœur de bronze, si le ciel ne lui a pas départi cette force morale dont Scipion et le chevalier Bayard donnèrent jadis de si beaux exemples, il devra placer ses affections hors du cercle de son gouvernement. Voilà l'écueil bien facile à signaler, bien difficile à éviter. Comment résister au doux penchant qui entraîne tous les monarques à user, et même à abuser un peu de leur puissance ? Dites donc à un pacha, qui a son sérail sous la main, de négliger les attraits qui s'offrent à lui pour aller chercher ailleurs des bonnes fortunes incertaines !

Et lorsque, à force d'esprit et de caractère, le directeur aura solidement établi ses relations avec les auteurs et son autorité sur les artistes, ce ne sera pas tout encore : il lui restera une lutte de tous les jours à soutenir contre trois puissances indifférentes, inquiètes ou hostiles : le public, les journalistes, les actionnaires.

Les actionnaires sont pour le directeur ce que les assemblées législatives sont pour un roi constitutionnel. Par leur position financière, par l'intérêt essentiel qu'ils ont dans l'entreprise, ces messieurs exercent sur le gouvernement un contrôle qui s'étend quelquefois jusqu'aux plus mesquines chicanes ; ils se réunissent à des époques fixes pour tenir conseil sur les affaires de l'Etat dramatique. L'imitation des débats parlementaires est complète dans leurs séances : ils ont un président, un secrétaire, une sonnette, et des orateurs dont l'éloquence est tempérée par l'indispensable verre d'eau sucrée ; ils ont un centre qui soutient les actes de la direction, et des extrémités qui font une opposition plus ou moins violente ; mais, après tout, et pour copier exactement leurs modèles, ils finissent toujours par voter et payer le budget, avec les centimes additionnels et les crédits supplémentaires.

On a bien raison de dire qu'à Paris les bailleurs de fonds ne manquent jamais aux entreprises industrielles. Ce qui se passe et ce qui se voit depuis quelques années à la Bourse et devant les tribunaux prouve surabondamment cette vérité consolante. Mais si les innovations les plus étranges et les bitumes les plus fantastiques trouvent aisément à être alimentés par des capitalistes ingénus, il faut dire, à la gloire du théâtre, que c'est surtout pour les entreprises dramatiques que la graine d'actionnaires a été semée dans le sol de la spéculation.

Qu'un privilége soit accordé pour jouer le drame, la comédie ou le vaudeville, pour chanter l'opéra ou pour danser sur la corde, et aussitôt une foule de solliciteurs se présentent la bourse à la main, réclamant la faveur d'être inscrits au nombre des fondateurs financiers. Ce n'est pas la cupidité qui pousse ces honnêtes spéculateurs. Non ; leur argent est sacrifié d'avance, ou à peu près, comme une somme destinée à satisfaire leurs menus plaisirs. Ce qu'ils veulent, c'est avoir le droit de se mêler aux séduisantes intrigues d'un théâtre, c'est obtenir l'accès du sanctuaire, c'est voir s'ouvrir devant eux les portes secrètes interdites aux profanes, c'est pénétrer dans les coulisses et dans le foyer des acteurs. Voilà des priviléges qu'on ne saurait acheter trop cher quand on a un certain âge, une certaine fortune et de certaines passions. Il est si agréable de vivre un peu dans ce monde bizarre ! de mettre le pied sur les planches, de trébucher dans une trappe entr'ouverte, et de recevoir de temps en temps le choc d'une forêt qui glisse dans sa rainure, ou d'un temple qui descend lestement des frises. Quel plaisir de causer avec les artistes, et de voir de près les beautés que le vulgaire n'admire que de loin ! Comme cela vous change et vous renouvelle un homme blasé par les banalités de la vie bourgeoise !

Le directeur qui connaît ses actionnaires les tient en bride en resserrant ou en élargissant à son gré le cercle de leurs priviléges. S'il est mécontent d'eux, sous prétexte d'une pièce à grand spectacle, il leur ferme la porte des coulisses. C'est là un moyen ; mais il y en a d'autres ; et pour peu que notre habile homme sache l'histoire de France telle qu'on la trouve dans les mémoires de Brantôme, il mettra en usage la tactique de Catherine de Médicis et de son escadron volant.

Les journalistes sont plus faciles à manier : on vient aisément à bout des plus méchants; ceux qu'il faut corrompre sont heureusement une très-rare exception ; les autres se contentent de quelques bons procédés. Il suffit de les placer convenablement aux premières représentations, et de leur envoyer une loge quand ils la demandent.

Et le public? Donnez-lui de bonnes pièces, de bons acteurs, un spectacle varié, et il viendra vous enrichir. Ne lui donnez rien de tout cela, et il viendra encore, si vous savez le pêcher à la ligne du charlatanisme. Attirer le plus grand nombre possible de spectateurs, tel est tout le secret de la comédie. A défaut d'autres éléments de succès, le directeur habile sait tout le parti qu'il peut tirer de l'affiche et de la *réclame*.

Aussi, dans les circonstances difficiles, vous verrez l'affiche s'allonger démesurément, et le titre des pièces prendre les plus gigantesques proportions. Les petites notes insérées dans les journaux, et appelées réclames, se lancent hardiment dans le domaine de l'exagération, et se modèlent sur le *puff* de nos voisins les Anglais.

Ainsi on lira dans les feuilles publiques :

« A la demande générale de MM. les maires de la banlieue, et pour que l'intéressant public des environs de Paris puisse commodément retourner au logis après le spectacle, l'administration du théâtre de *** a pris des mesures pour que le fameux drame de ***, qui attire une affluence considérable, soit terminé chaque soir un peu avant l'heure du dernier départ des chemins de fer et des voitures publiques qui font le service *extra muros*. »

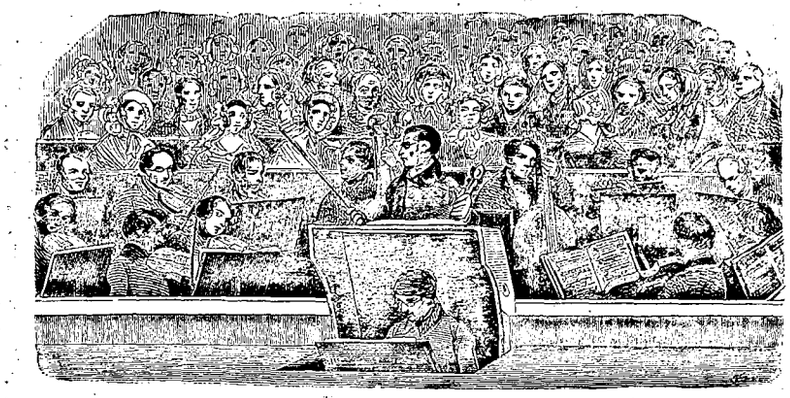
Dans le genre du puff, nous ne connaissons rien de mieux que le trait de ce directeur, si justement célèbre par son esprit, et qui se fit faire un procès par un de ses voisins, sous prétexte que la foule attirée par la vogue de son spectacle encombrait tellement la voie publique, que l'accès des maisons devenait impossible, et qu'on ne pouvait ni rentrer chez soi ni en sortir de quatre à sept heures du soir.

Voilà ce qu'il faut d'esprit, de force, d'intelligence, de souplesse, d'habileté et de roueries pour administrer une entreprise dramatique. Aussi le type du bon directeur se présente-t-il bien rarement, et le peintre sera obligé de faire poser plusieurs modèles pour réunir dans une seule figure la perfection et le beau idéal de l'espèce.

L'un a d'excellentes idées, mais il ne sait pas les mettre en œuvre; l'autre est un homme habile, on cite ses bons mots et ses ruses; mais il ne possède pas l'art de réussir, et, après avoir fait des prodiges de valeur, il voit la fortune et son théâtre lui échapper. Celui-ci sait gouverner ses acteurs, dont il a été, dont il est encore le camarade; mais il est maladroit dans ses relations avec les auteurs; il en mécontente dix au profit d'un seul, qui abuse du crédit que lui donne un succès pour faire jouer une douzaine de mauvaises pièces. Celui-là, trop tôt satisfait, s'arrête en chemin; il a usé ses forces au début, et il s'endort dans les délices d'une fragile prospérité : sommeil fatal dont les doléances de ses actionnaires ne peuvent le tirer!

Mais de tous les vices qui affligent les administrations dramatiques, le plus funeste est, sans contredit, l'avidité qui pousse un directeur à composer des pièces pour son théâtre. Le directeur-auteur est un fléau, une peste, une cause infaillible de ruine. Dès que vous voyez le nom du directeur sur l'affiche, soyez sûr que le théâtre va mal, et regardez-le comme à moitié perdu; car alors le directeur ne songe plus qu'à ses profits littéraires, il éloigne la concurrence, il refuse les bons ouvrages de ses confrères pour ne jouer que les siens, qu'il joue en dépit des chutes et des sifflets.

Personne ne s'étonnera sans doute d'apprendre et de reconnaître combien il est rare et difficile de rencontrer un directeur accompli. La raison en est bien simple, car on comprend que les hommes assez bien organisés pour tenir cet emploi sont nécessairement emportés vers des sphères plus hautes. C'est là une vérité dont on peut aisément se convaincre. Regardez autour de vous, levez les yeux vers les sublimes régions de la politique, et dites-nous si, au prix des qualités exigées pour gouverner les affaires dramatiques, vous trouveriez beaucoup d'hommes d'Etat, de diplomates et de ministres qui feraient un bon directeur de théâtre?



LE CHEF D'ORCHESTRE

PAR

ALFRED LEGOYT.

C'était un soir : nous venions d'invoquer cette mystérieuse personnalité du chef d'orchestre, et nous avions compris tout d'abord notre impuissance à écrire dignement, avec nos renseignements personnels, son importante monographie. Il ne s'agissait pas ici, en effet, de ces types commodes dont les particularités saillantes viennent se décrire d'elles-mêmes sous la plume de l'observateur, mais d'un de ces portraits qui désespèrent l'artiste par la difficulté qu'il rencontre à saisir sous un aspect convenable la figure ingrate ou commune du modèle qui pose devant lui. Nous prîmes alors la résolution d'aller invoquer les lumières de notre chef d'orchestre, M. K..., dont la haute compétence ne saurait être contestée. En conséquence, nous le prévînmes de notre visite, et le lendemain nous nous présentions chez lui à l'heure qu'il avait bien voulu nous désigner. Introduit dans un salon convenablement meublé, nous dûmes attendre quelques minutes l'honorable M. K..., alors occupé à faire *répéter au violon* l'un des lauréats du dernier concours du Conservatoire, admis à débuter sur l'une de nos scènes lyriques. Nous étions à peine assis, qu'une porte s'ouvrit, et nous vîmes s'avancer vers un piano placé au fond de la pièce une petite fille blonde et rose, les bras et les épaules nus, qui, après nous avoir salué avec une grâce toute mignonne, se plaça résolûment en face de son clavier, et fit voltiger ses petites mains sur les touches avec un air de bravoure qui nous ravit. C'était la fille du chef d'orchestre. « Si jeune! m'écriai-je involontairement. — C'est maman qui me donne des leçons, et j'ai deux ans d'étude, » me dit la belle enfant avec un air modeste et ferme à la fois; puis elle attaqua vivement une sonate de Cramer. En ce moment, M. K... parut; il me fit un signe, et je le suivis dans son cabinet, qui était tout un musée musical.

« Monsieur, me dit M. K... en m'invitant à m'asseoir, vous avez bien voulu m'informer que vous travailliez à une physiologie du chef d'orchestre, dont je pourrais, dites-vous dans votre lettre, vous fournir les traits les plus piquants. J'ai bien peur de rester au-dessous des justes exigences du sujet sur lequel vous m'invitez ainsi à improviser. Je vais toutefois recueillir mes idées et tâcher de formuler en aperçus de quelque valeur les observations particulières que ma longue expérience m'a permis de recueillir. » A ces mots, M. K... prit une large prise de tabac, secoua avec précaution quelques grains tombés sur son linge, et se raffermit sur son fauteuil. « Il est des genres, monsieur, continua-t-il, dont l'étude ne mérite l'attention que lorsqu'elle porte sur l'analyse de leurs espèces. Le chef d'orchestre est un de ces genres. Pris dans une acception générale, je crois pouvoir dire qu'il n'a pas de titres bien éclatants à notre intérêt; je dirai même qu'il s'efforce depuis quelque temps de polir et d'user les angles sortants, les aspérités saillantes qu'il offrait autrefois au regard de l'observateur. Encore quelques jours, et vous chercherez vainement en lui les traces d'une individualité quelconque. Saisissons donc le moment où le sentiment et la crainte du ridicule ne l'ont pas encore entièrement dépouillé de toute allure originale, pour signaler les derniers signes caractéristiques qui peuvent lui donner droit à la qualification de

type; nous passerons ensuite une revue détaillée des curieuses variétés qu'il comporte en cette qualité. Vous avez rencontré quelquefois, monsieur, un homme vêtu de noir, l'habit hermétiquement croisé, le pantalon flottant sur la botte, la main sous le gilet, l'air préoccupé et naturellement grave; si vous avez passé près de lui, vous l'aurez certainement entendu fredonner; vous aurez aussi surpris à l'index de sa main droite une oscillation isochrone, en sens divers : cet homme est un chef d'orchestre. Si vous le suivez des yeux quelques instants, vous pouvez être assuré qu'il entrera chez le premier éditeur de musique dont l'étalage attirera ses regards, pour s'enquérir des nouveautés, et deviser de la chronique du monde musical. Ne vous étonnez pas non plus des nombreux signes d'intelligence qu'il échangera dans la rue avec quelques jeunes et rieuses figures de femmes; ces dames ne sont autres que ce que vous appelez les nymphes de la danse ou des chœurs. Or, le chef d'orchestre est pour elles une connaissance de tous les jours. Maintenant entrons avec lui dans l'appartement qu'il occupe au troisième étage d'une maison voisine du boulevard : ses enfants viennent lui sauter au cou, ou se remettent subitement au travail. Pour lui, il conserve cette gravité que vous lui connaissez; sa parole est brève et concise, il vise au laconisme, un peu à la profondeur. Vis-à-vis des siens, ses manifestations de tendresse ont de la roideur et de l'apprêt. Dans ses habitudes domestiques, il aime la précision et l'exactitude. Généralement sobre, il se plaît, surtout en présence de convives étrangers, à témoigner d'une véritable austérité, comme pour protester contre le préjugé d'intempérance dont le musicien est encore frappé. Dans la discussion, quand il s'agit de son art, il est tranchant et incisif. Un de ses secrets plaisirs est de remettre en question les titres de gloire les plus incontestés de nos illustrations musicales. Actuellement les sympathies se partagent entre les écoles française et allemande; mais il n'y a pas longtemps qu'il s'est rallié à cette grande et universelle admiration qui a salué le lever, sur l'horizon de l'art, du génie de Beethoven; on peut même assurer qu'il mêle encore quelques grains de critique à l'encens qu'il brûle en l'honneur de l'immortel auteur des symphonies. Je le dis avec regret, l'esprit d'initiative et de progrès, l'instinct et l'amour des nouveautés hardies manquent généralement au chef d'orchestre; aussi condamne-t-il sans rémission tous les pas aventureux de nos jeunes harmonistes en dehors des voies les plus largement, les plus facilement tracées. L'imprévu le trouble et le déconcerte, l'inconnu le jette dans de véritables perplexités; et, faut-il l'avouer, c'est à la crainte de déranger des habitudes prises, de modifier des convictions arrêtées depuis longtemps, et peut-être de faire des études nouvelles, bien plus qu'à la prudence et aux sages lenteurs d'une mûre délibération, qu'il faut attribuer l'indécision du chef d'orchestre à ratifier des succès que le public a depuis longtemps proclamés. Dans ses excursions en dehors du domaine musical, notre homme, par une singulière contradiction, est d'une fougue, d'un entraînement incroyable. En politique, il appartient à l'opposition avancée, et chaque matin il ravive ses patriotiques colères dans une lecture passionnée des organes les plus véhéments de la presse quotidienne. Malheureusement, ses rancunes politiques franchissent souvent avec lui le seuil de son orchestre, où elles suscitent des polémiques dangereuses pour la discipline et son autorité. En littérature, il aime les *excentriques formes* qu'un moderne chef d'école a introduites *dans nos vieilles poétiques, lyriques et dramatiques*, et il a lu certaine préface célèbre sur les nouvelles conditions du vrai et du beau. Enfin il nourrit, *quoique*, ou peut-être *parce que*, marié, de secrètes prédilections pour les livres antimatrimoniaux d'un pseudonyme célèbre, et il a, dans d'autres temps, plaisanté fort ingénieusement, mais sans aucune aigreur, sur le radicalisme social de l'évangile saint-simonien. En dernier examen, le chef d'orchestre, à part quelques bizarreries, quelques inégalités d'humeur qu'expliqueront suffisamment les détails qui vont suivre, est un homme aux mœurs douces et retenues, aux relations faciles et quelquefois utiles. Constant dans ses amitiés, il a du zèle et du dévouement. Il se pique surtout d'une grande fidélité à sa parole. Tout au plus lui reprocherons-nous une ombrageuse susceptibilité qui paralyse souvent ses meilleures intentions, et nuit au développement de ses qualités les plus sociales. Le chef d'orchestre se livre tout entier et sans défense à l'observation critique, du moment où il a pris possession de son siége. Là, le sentiment chaque jour plus despotique pour lui du respect humain l'abandonne complétement; la nature reprend ses droits, et il cède à ses impressions d'artiste avec une spontanéité qui se trahit trop souvent par la multiplicité et l'exagération des gestes. Mais il faut l'excuser, en songeant qu'il se trouve alors soumis à une sorte de galvanisme d'une puissance singulière. A lui, en effet, comme à un *censorium commune*, vient se relier ce système si compliqué de modulations diverses dont se compose l'harmonie; à lui, comme au foyer d'une ellipse immense, vient se réfléchir le bruit de ces formidables voix, qui, multipliées par les échos de la salle, jouent d'un bout de l'orchestre à l'autre le grand drame de la symphonie. Et il faut que son oreille, conservant, au milieu de ce choc tumultueux des sons les plus variés, une faculté de perception vraiment merveilleuse, saisisse au même instant les moindres déviations d'expression, de justesse et de mesure dont se sera rendu coupable le plus obscur symphoniste. Et vous voudriez que, dans cette absorbante préoccupation qui communique à tout son être une sorte de trépidation fébrile, il gardât cette sérénité que vous lui connaissez à l'état de repos? Mais d'ailleurs, quand le premier et défavorable effet que vous aura produit le spectacle de cette grande agitation se sera refroidi, vous ne serez pas longtemps sans remarquer l'aspect poétique du chef d'orchestre, surtout dans les moments décisifs de la symphonie. Il subit alors une véritable transformation : son front se rembrunit, ses cheveux se dressent, ses sourcils se hérissent, ses yeux flamboient; *Deus adest!* Il va, il va, comme le coursier du fiancé de Lénore; tenant d'une main les rênes de son orchestre, et de l'autre ce sceptre symbolique dont Eole frappait son rocher, il déchaîne ou retient à son gré le flot harmonique. Voyez : tout en lui s'anime et prend une double vie; il se dresse, se rassied et se relève; son pied, sa main, sa tête, sont autant de courants électriques dont sa magique baguette semble être le conducteur. Aussi il enflamme les violons, arrache aux violoncelles leurs notes les plus plaintives, aux altos ces accents mystérieux et presque mystiques qui troublent l'âme et la préparent aux grands effets, aux instruments de cuivre leurs plus formidables explosions, et c'est tout haletant et tout couvert de sueur qu'il arrive à ce crescendo final où l'inspiration du compositeur semble tomber épuisée ou plutôt éblouie, comme si, à force d'évocations, le dieu de l'harmonie lui-même lui fût apparu. Et savez-vous la cause de ce violent transport qui associe si intimement le chef d'orchestre à l'exécution qu'il dirige? C'est qu'il se passe en lui, et sans le concours de sa volonté, un phénomène étrange : un second orchestre, orchestre idéal, orchestre divin, tel que l'a

rêvé l'auteur enfin, se fait entendre simultanément dans son âme, et le rend sensible aux plus délicates, aux plus fugitives nuances de la symphonie. De là une immense aspiration vers une perfection qui le fuit toujours, et qu'il poursuit sans cesse; de là des efforts désespérés pour rendre sensible à tout le monde cette audition intuitive qui l'enivre.

« Toutes choses humaines, reprit M. K... après s'être un instant reposé de ce transport dithyrambique, ont un revers : l'existence du chef d'orchestre a le sien. Cette existence se divise en deux phases distinctes : la *répétition*, la *représentation*. Je viens de vous montrer les joies divines de celle-ci, parlons un peu des embarras, des épreuves de la première. La répétition est précédée, pour le chef d'orchestre, d'une étude particulière et réfléchie de la partition qu'il doit mettre au jour. Cette étude, si l'auteur est vivant et présent, se fait sous ses auspices, et devient souvent le texte de fort épineuses discussions, où ces deux amours-propres également irritables ne peuvent manquer de se heurter. La présence de l'auteur à la répétition est généralement considérée par le chef d'orchestre comme une éventualité d'hostilités. La limite de leurs droits respectifs n'étant pas réglée, il arrivera infailliblement, en effet, que des usurpations auront lieu, et que ces empiétements mutuels sur une autorité mal définie amèneront les plus vives récriminations. De pareils conflits ont souvent eu lieu sous mes yeux, et j'ai assisté à bien des séances orageuses où, les deux influences finissant par produire un équilibre négatif, l'orchestre tombait dans la plus déplorable anarchie.

« Trop heureux le chef d'orchestre, s'il n'avait à subir que les inconvénients de cet antagoniste avec l'auteur; mais il a une autre lutte bien autrement grave à soutenir contre ses propres symphonistes, quelque sévère que soit le code disciplinaire qu'il peut appliquer au besoin. D'abord, nous avons à combattre autant de prétentions, autant de vindicatives susceptibilités que nous comptons d'artistes dans notre orchestre; mais c'est surtout dans les solistes et les chefs d'attaque que notre autorité éprouve la plus vive résistance. Là, nos admonitions rencontrent, ou une opposition formelle, ou une obéissance pleine de murmures, de restrictions et de demi-mots amers à l'endroit de notre compétence. Du reste, comme dans toutes les institutions basées sur le principe de l'autorité, l'orchestre est assez souvent à l'état d'hostilité envers son chef, et les exemples d'un constant accord entre le pouvoir et les subordonnés, dans cette espèce de microcosme politique, deviennent de plus en plus rares. Chacun se réfugie dans le sentiment exagéré de sa valeur, comme dans un asile inviolable; aussi notre juste sévérité est-elle traitée de tra-

casseries, de mauvais vouloir, ou de tyrannique exigence. Si l'on veut bien admettre en principe notre aptitude aux fonctions dont nous sommes investis, on nous soumet, en revanche, à une critique de détails qui ne nous fera grâce d'aucune erreur, d'aucune distraction.

« Nos rapports avec le personnel de l'orchestre, en dehors des relations officielles, sont surtout sévèrement contrôlés. Nous abstenons-nous de toute intimité dans l'intérêt de la discipline et de notre autorité, nous sommes jugés : il est évident qu'il y a en nous une tendance aristocratique. Manifestons-nous quelques prédilections, elles sont taxées d'injurieuse préférence; nous plaçons-nous sous le niveau d'une sorte de camaraderie familière et sans distinction, nous perdons nos droits au respect.

« Si telle est la façon d'être habituelle de l'orchestre à notre égard, ce caractère d'hostilité instinctive que je viens de vous signaler s'aggrave dans les cas d'une mésintelligence spéciale et directe, et il ne sera pas sans intérêt pour vous, monsieur, d'apprendre quel est le symptôme décisif auquel il nous est facile de reconnaître que notre personnel est travaillé par un esprit de sourde rébellion. Un jour, un de mes plus honorables collègues ne fut pas peu étonné, en prenant possession de son siége, de trouver sur son pupitre, dessinée au crayon noir, la plus bouffonne, la plus exhilarante caricature. Son premier mouvement fut de rire et d'applaudir; mais, à une seconde inspection, il pâlit, en se reconnaissant à certaines ressemblances caractéristiques qui ne lui permettaient pas de se méprendre sur l'intention de l'auteur. C'était bien la charge du chef d'orchestre, non pas simplement grotesque et amusante, mais pleine de malice et d'allusions directes à certaines imperfections qu'il aurait voulu pouvoir dissimuler à ses propres yeux.

Bientôt la maudite figure se multiplia d'une manière effrayante; il la vit partout, sur sa partition, sur le dossier de son fauteuil, sur sa caisse à violon, sur le mur du foyer des artistes. On finit par se la passer de main en main jusque sous les yeux de mon malheureux confrère, qui n'osait sévir, dans la crainte de donner une nouvelle prise à la raillerie en rendant hommage, par une imprudente colère, au talent, au succès du Pasquin de l'orchestre. Mais nous avons encore d'autres sujets de préoccupation, dont l'un surtout a une certaine gravité : ce sont les prétentions, les cabales et la jalousie de notre second, ou, si vous voulez, du sous-chef d'orchestre. A part quelques exceptions fort honorables, cet artiste est notre ennemi familier. S'il recherche notre intimité, c'est pour découvrir dans nos faiblesses et nos imperfections un point de mire aux facéties des loustics de notre orchestre. Du reste, il a sa coterie qu'il fait habilement donner, aux jours des grandes manifestations, pour ou contre nous; il est l'âme des émeutes dont notre autorité est le but; vis-à-vis des siens, il se drape en victime de notre odieuse jalousie et des craintes que son talent nous inspire; enfin, l'une de ses plus constantes sollicitudes est de saisir les moindres occasions de se révéler au public en montant à notre place sur le siége de commandement. Aussi la plupart de mes confrères se feraient-ils trainer mourants sur leur fauteuil plutôt que de céder un seul jour à leur suppléant l'archet conducteur.

« Le chef d'orchestre a-t-il conjuré temporairement tant d'éléments de trouble et d'agitation, il lui reste une dernière source d'inquiétude qui n'est pas la moins amère; je veux parler de la critique des grands et petits journaux. Bien que nous ayons l'habitude d'affecter extérieurement une superbe indifférence pour les décisions du feuilleton, il n'en est pas moins certain que ses éloges nous chatouillent jusqu'au spasme, que ses moindres sévérités nous arrachent secrètement des cris de douleur, et que son silence nous laisse dans une inexprimable tristesse. Ordinairement nous nous consolons par des railleries plus ou moins acérées sur l'incompétence des littérateurs, ou bien nous relevons avec un soin méticuleux les imprudences que l'article qui nous atteint a pu commettre en parlant la langue de notre art. »

Ici, je crus devoir interrompre mon illustre interlocuteur, pour l'inviter à prendre quelque repos; il m'assura qu'il n'éprouvait aucune fatigue, et s'empressa de continuer.

« Jusqu'à présent, mon cher hôte, je ne vous ai guère montré que le mauvais côté de cette pièce du grand médailler des types français qui s'appelle le chef d'orchestre; il est temps d'appeler votre attention sur la face opposée. Sans doute, monsieur, les épreuves attachées à notre emploi sont grandes, et exigent une trempe d'âme peu commune; mais je dois à ma conscience d'avouer que nous ne manquons pas de compensations. Et d'abord, monsieur, nous sommes chefs, nous exerçons, dans les limites du règlement, une suprématie sans contestation bien sérieuse; car notre pouvoir repose sur une base qui manque aux plus hautes institutions de la région politique, la nécessité. Aussi avons-nous tous les avantages qui dérivent d'une pareille position : faveur de billets et de loges de la part de la direction; dans notre orchestre (mais dans le moment de calme seulement), flatteries, gracieusetés, prétentions à nos bonnes grâces, inépuisables complaisances se manifestant sous la forme de petits services, tels que l'offre d'un régent savoureux, quand nos doigts altérés puisent vainement dans une tabatière épuisée, ou d'une corde neuve, dans le cas d'un vide inattendu dans la monture de nos instruments. Et puis, monsieur (dût cette observation vous faire sourire), quelles délicieuses titillations pour notre amour-propre dans ce seul fait de notre élévation matérielle sur un siége particulier. Et, en effet, remarquez, je vous prie, que nous attirons seuls l'attention du public. Quand, à notre signal, l'orchestre s'est ébranlé, ne sommes-nous pas, pour les mille regards qui s'attachent à nous, comme le symbole vivant, comme la personnification animée de la symphonie? Qui songe à analyser par la pensée et le coup d'œil les parties de ce vaste ensemble? Qui s'embarrasse de décomposer cette puissante unité dont nous sommes l'expression fougueuse et dramatique? A nous donc tout l'intérêt, tous les suffrages tacites ou bruyants de la foule, à nous, comme chargés de la responsabilité de l'exécution, la plus grande partie de cette chaude et vive sollicitude avec laquelle le spectateur suit le développement des idées harmoniques de l'auteur; à nous, enfin, les compliments officiels de la direction et de la presse. »

En ce moment la porte du fond s'ouvrit, et je vis entrer une femme encore jeune, au type italien, l'œil profond, des cheveux d'ébène, et lissés sur un front qui avait dû être d'une admirable pureté. Elle me salua avec grâce et simplicité, remit une lettre au chef d'orchestre, s'inclina de nouveau, et sortit. « Monsieur, reprit M. K..., vous venez de voir ma femme, et elle est entrée, ajouta-t-il, au moment où j'allais terminer cette étude générale, en vous expliquant comment un des plus précieux priviléges de notre emploi est de nous fournir l'occasion d'associer à nos destinées des femmes dont le talent est pour nous une source de bonheur domestique, un lien solide d'affection, et un élément de fortune; en un mot, monsieur, nous épousons des femmes artistes, mais le

plus souvent dans notre spécialité. Maintenant songez combien l'éducation professionnelle de nos enfants, que nous élevons toujours dans l'amour de notre art, nous est facilitée par nos relations avec les professeurs en vogue; aussi la carrière s'ouvre-t-elle rapidement devant les héritiers de notre nom. Joignez enfin à tous ces avantages, qui ne sont que les conséquences ordinaires de notre emploi, celle d'attirer l'attention du gouvernement, qui nous admet, sur nos vieux jours, à l'honneur du ruban rouge. »

A cet endroit de sa thèse, l'illustre professeur fit une station dont je profitai pour le complimenter et le remercier. Il reprit ensuite :

« L'étude des variétés, vous ai-je dit en commençant, présente ici plus d'intérêt que celle du genre. Et, en effet, chacune d'elles offre à l'analyse des éléments d'individualité plus distincts, plus faciles à saisir que le chef d'orchestre pris dans son acception typique. En descendant l'échelle hiérarchique qu'il ma fallu gravir pour arriver au poste où vous me voyez, je découvre au moins quinze espèces de la famille des chefs d'orchestre, parmi lesquelles je me vois obligé de faire un choix restreint. La première qui s'offre à ma pensée est le chef d'orchestre des comédiens de province. Voilà, monsieur, une destinée malheureuse, s'il en fut jamais. Ecoutez plutôt : tous les ans, à la même époque, on voit s'abattre à Paris, vers le mois d'août, une nuée de pauvres hères, au teint hâve, à la figure triste, à l'habit râpé et étroitement boutonné sur la poitrine. Ce sont les bohémiens du monde lyrique et dramatique qui viennent chercher du travail, c'est-à-dire débattre un modique engagement qui satisfasse aux simples exigences de la vie matérielle, avec les directeurs de théâtres, accourus aussi à cette époque des départements pour recruter leur personnel sur ce marché de *sujets*. C'est là qu'ils *arrêtent* également leur chef d'orchestre. Celui-ci est ordinairement un jeune artiste sorti sans emploi de notre école de Paris, ou quelque violon émérite de nos théâtres de boulevards que des nécessités de position obligent à reprendre de l'activité. Les émoluments de l'emploi s'élèvent rarement au-dessus de mille francs, et les services que le directeur exige du titulaire sont presque au-dessus des forces et de la patience humaines. Journellement occupé à d'interminables répétitions où il se trouve en lutte continuelle avec les vanités du personnel de la troupe, il devient en outre la victime, surtout de la part de *mesdames du chant ou de la danse*, d'une foule de persécutions de détails contre lesquels sa bonhomie ou son inexpérience le laissent sans défense; puis ce sont des sobriquets, des jeux de mots sans fin sur quelques syllabes élastiques de son nom, sur une coupe d'habit surannée, sur une négligence de toilette, ou quelque imperceptible déviation de taille. Vis-à-vis du directeur, ses relations ne sont guère plus agréables. Armé d'un règlement qu'il a seul rédigé, et où abondent les dispositions afflictives, ce dépositaire d'une autorité sans limite ne laisse guère échapper les occasions d'épuiser à son profit le chapitre des amendes. Il est rare, d'ailleurs, qu'il se pique d'exactitude dans le solde des émoluments, et même que sa probité s'effarouche d'une retenue indéfinie... »

Tout à coup la voix de M. K... fut couverte par le bruit d'une musique militaire qui traversait la rue. Il se leva, se rapprocha de la fenêtre, et, reconnaissant le numéro du régiment : « Je m'en doutais, dit-il, c'est l'ami Robert, le meilleur chef de musique militaire que nous ayons en France. Quel heureux état que celui de ces messieurs! quelle position digne d'envie! Un orchestre sévèrement discipliné et à leur discrétion absolue, des émoluments suffisants, un grade dans l'armée; en temps de guerre, de fréquentes occasions de se faire un titre aux plus flatteuses distinctions; pendant les loisirs de la garnison, des leçons particulières, un emploi dans les orchestres de théâtre, dans les concerts publics, des gratifications dans une foule de circonstances; puis la faveur particulière du corps des officiers, surtout du colonel et de sa femme, qui regardent avec raison le chef de musique comme la providence de leurs soirées : quelle destinée! Disons-le, le chef de musique sait s'en rendre digne par le dévouement qu'il apporte à l'amélioration incessante de son orchestre, par ses études particulières, par ses efforts pour justifier ce titre d'artiste, dont il se montre si vivement flatté. Il fut un temps, monsieur, où le chef de musique militaire trouvait un puissant motif d'encouragement dans une circonstance bien autrement intéressante pour lui que les concours que vous avez institués aujourd'hui entre les musiques de régiment : je veux parler de cette aristocratique messe de midi à laquelle assistaient, sous la Restauration, la garnison en tenue de parade, les autorités supérieures du département, et où se rendait toute la jeunesse dorée de la ville. Le chef de musique était certainement le roi de cette solennité, au moins aussi mondaine que religieuse, dont son orchestre faisait tous les frais. Tenez, monsieur, je connais plusieurs de ces intéressants artistes qui boudent encore l'ordre de choses actuel, pour la suppression de la messe de midi et l'admission de l'article 5 de la Charte restaurée. Mais, si l'athéisme de la loi constitutionnelle a ainsi privé l'Eglise d'une partie des pompes extérieures dont elle se plaisait à environner le culte, le jour du dimanche, il lui reste encore le chef de musique religieuse, le psalette (de *psalmus*, psaume). Le psalette est un de ces talents enfoui auxquels il n'a manqué souvent qu'une scène plus vaste pour se produire avec éclat. Cet homme joue de tous les instruments : il est au besoin organiste, basson, serpent, chante au lutrin; et, dans tous ces emplois, vous reconnaîtrez en lui le musicien intelligent, l'accompagnateur parfait. Quoique son emploi consiste à diriger les jeunes et fraîches voix des enfants de chœur, à composer des motets pour les grandes fêtes, à toucher l'orgue, en un mot, à présider à toutes les dispositions musicales des jours de cérémonie, vous ne vous étonnerez pas trop cependant de le retrouver le soir à l'orchestre du théâtre de la ville, où il jouit de la réputation d'un excellent symphoniste. Et lui aussi,

... dîne de l'église et soupe du théâtre.

Mais que voulez-vous? il a femme et enfants. D'ailleurs il est homme d'honneur et de probité, excellent père de famille; ses jeunes fils servent la messe; il est exact, attentif aux offices; puis, dans le lieu de perdition qu'il fréquente le soir, je puis vous assurer qu'il ne lève pas les yeux plus haut que son pupitre. Du psalette au chef d'orchestre de bal, quel intervalle! monsieur, et par quelle transition le combler?... Mon inexpérience de narrateur ne me fournissant aucun expédient, veuillez y suppléer et me permettre d'entrer sur-le-champ en matière. Le chef de quadrille a presque toujours commencé chez Tonnellier sa carrière artistique. Obscur violon, utilité de second ordre, il ne s'est élevé que par une longue succession de petits événements à la place qu'il occupe, et un beau jour les locataires de la maison de son choix ont été fort surpris de lire sur un écriteau, près de la porte, *M..., chef d'orchestre, pour bals, noces et fêtes, va en ville et à la campagne, à des prix*

modérés. Quelques mois après il s'est fait spéculateur, et lesdits locataires ont encore lu avec la même surprise l'annonce suivante : *M..., chef d'orchestre, loue des musiciens*, etc., etc. Plus tard, sa clientèle s'étant formée, et ses succès à la barrière ayant attiré sur lui l'attention de tous les *impresarii* de guinguette, il s'est adressé l'observation économique suivante : « Certainement l'entrepreneur du bal dont je dirige l'orchestre n'est qu'un intermédiaire intéressé, un *exploiteur* entre le public et moi; si je supprimais l'intermédiaire, la recette m'arriverait dans son chiffre brut; » et l'intermédiaire a été supprimé, et les locataires ci-dessus ont encore été invités à lire le prospectus suivant : *Le public est prévenu que M..., ancien premier chef d'orchestre des salons de Tonnellier, vient d'ouvrir le bal des Bosquets de Cythère, où il continuera de faire exécuter son répertoire. On ne pourra y être admis en casquette*, etc., etc., etc.

« Parvenu à ce degré de prospérité, le chef de quadrille peut se considérer comme un homme *établi*; il paye patente, entretient des rapports avec l'autorité, est inscrit sur les contrôles de la garde nationale, et reçoit des billets de garde dont il profite pour répandre dans les corps de garde des prospectus de son établissement.

« L'emploi de chef d'orchestre de quadrille a un autre représentant, pour lequel, monsieur, je réclame toute votre estime. Celui-là est un jeune artiste vraiment digne de ce titre. Il a fait des études sérieuses, et s'il ne quitte pas la spécialité que les événements lui ont créée pour accepter dans nos grands orchestres une place honorable, c'est qu'il s'est laissé enchaîner par le lien de l'habitude, et que sans doute sa position lui offre des moyens d'existence plus que suffisants. D'ailleurs, il s'est proposé un but intéressant, et qu'il atteindra certainement; c'est de relever le titre qu'il porte des traditions d'ivrognerie et de grossière nullité sous lesquelles il est encore à demi courbé. Rien ne lui coûte pour cela : d'abord, il exige des artistes placés sous ses ordres toutes les conditions d'*honorabilité* extérieures qui commandent le respect, et quand il a réussi à obtenir l'exécution du règlement sévère qu'il a institué dans cette intention, il demande, avec raison, que les salons dans lesquels il est appelé sachent reconnaître *par des égards* les améliorations qu'il a introduites dans la tenue de son orchestre; et, s'il le faut, il saura recourir, pour les y obliger, aux actes d'indépendance les plus énergiques. Aussi, monsieur, son nom est une garantie d'ordre, de bon ton et de vrai talent; ce nom fait la fortune des directeurs de théâtre qui peuvent l'inscrire sur l'affiche de leurs fêtes de nuit; il donne du relief aux fêtes diplomatiques, et attire l'attention de la cour, qui envoie à celui qui le porte le brevet de maître de ses bals.

« Arrivons maintenant, monsieur, reprit M. K... (après un court silence que je lui vis employer avec plaisir à mâcher une pâte de jujube), arrivons, s'il vous plaît, à la catégorie des chefs d'orchestre de théâtre. Cette catégorie est susceptible d'une triple division, selon que les artistes dont je vais vous entretenir appartiennent à un théâtre de drame, de vaudeville, ou d'opéra, et vous allez apprécier combien cette distinction est importante. Prenons, par exemple, pour sujet de nos méditations le chef d'orchestre des théâtres de mélodrame. Ici, monsieur, quelque bonne résolution que j'aie prise de rester sérieux, dans le cours de ces disquisitions critiques, je me sens prêt à céder à un grave accès de verve bouffonne en songeant à mes collègues du boulevard. Quelle confiance calme et naïve dans leur valeur! quelle superbe idée de la considération dont ils se croient entourés! Puis, quelle susceptibilité! quel fanatisme pour leurs *fueros*! Bien convaincus qu'ils portent la plus lourde part de cet atlas dramatique qui s'appelle la *Gaîté*, l'*Ambigu* ou la *Porte-Saint-Martin*, ces messieurs n'accordent à l'auteur qu'une médiocre estime, critiquent *in petto* toutes les pièces sur lesquelles l'*administration fondait les plus brillantes espérances*, et prétendent surtout trouver dans nos prétendues nouveautés d'étonnantes ressemblances avec les plus sanglants mélodrames du vieux répertoire, qu'ils savent par cœur, et dont ils aiment à raconter les merveilles aux nouvelles recrues de l'orchestre. Notre collègue a ordinairement atteint le mauvais côté de la cinquantaine; aussi, il a toutes les manies de l'homme arrivé à cet âge douteux et critique de la vie, qui est plus que la maturité, qui n'est pas encore la vieillesse. Il est colère, emporté, taquin, vétilleux, hypocondriaque, malcontent. Impitoyable pour les notes fausses, pour les erreurs de mesure, pour ces explosions criardes des instruments à vent si connues sous le nom de *canards*, il se sert souvent des injures suivantes : *Vous n'êtes pas artiste;* ou bien : *Allez donc à la barrière;* ou encore : *Vous êtes un croque-notes;* ou enfin : *Vous feriez mieux de planter des choux* (historique). Le dimanche est le festival de mon confrère du mélodrame : ce jour-là, on voit sa femme se développer, avec ses enfants, le long des banquettes les plus rapprochées de l'orchestre, dans une toilette fastueuse, la montre d'or au côté, le cou chargé de chaînes et de bijoux; ce jour-là, notre homme, jaloux de faire honneur à une si auguste présence, donne à ses gestes une ampleur inconnue, à sa voix des accents plus énergiques, à son regard une sorte d'inspiration. Lui-même est en grande tenue, chargé des classiques breloques, le col de chemise aux oreilles, le toupet relevé. Mais le dimanche perd toute son importance auprès de l'immense intérêt qu'ont pour lui les premières représentations. Ces *solennités* sont les grandes phases historiques de sa destinée. Dès que le soleil de l'un de ces Austerlitz dramatiques s'est levé, le chef d'orchestre sort de son lit plein d'inquiétude et d'émotion; il s'agite, marche à grands pas, ne s'exprime qu'en phrases heurtées et saccadées, bouleverse toutes les habitudes du ménage, et va quelquefois jusqu'à oublier l'heure du déjeuner. Si quelque ami vient le voir : « Mon cher, lui dit-il en le congédiant rapidement, pardon, j'ai ce soir une pièce nouvelle. » Arrivé au théâtre vers le milieu de la journée, il remplit tout de sa présence; des billets! des billets! il lui faut des billets à tous prix; le cabinet du directeur, de l'administrateur, retentissent de ses plaintes, de ses récriminations, de ses exigences. Le soir, il est le premier à son poste, gourmandant depuis le premier jusqu'au dernier arrivé de ses artistes. Enfin le rideau s'est levé une fois, deux fois, cinq fois. C'en est fait, le succès est complet; la salle croule d'applaudissements, et la victime ou le tyran, le coup mortel encore saignant au flanc, vient proclamer 1° les auteurs, 2° le décorateur, 3° le metteur en scène, 4° le dessinateur de costumes, 5° l'armurier (pour les pièces historiques), 6° le chef d'orchestre. Au bruit de son nom, notre héros tourne au public un visage calme, un front majestueusement serein, puis il a hâte de revenir au logis pour raconter, au milieu des effusions de la joie conjugale, tous les détails de sa coopération aux grandes choses de cette soirée.

« Après le chef d'orchestre de mélodrame se présente, par ordre d'importance, le chef d'orchestre des théâtres de vaudeville; et ici, mon cher monsieur, je m'empresse de quitter le ton héroï-comique que supporterait mal le jeune et intéressant artiste dont je vais vous esquisser la sérieuse et noble physionomie. Celui-là, en effet, mon-

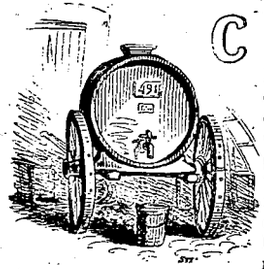
sieur, a toutes les qualités qui promettent un brillant avenir. Presque toujours violon lauréat de notre grande école de Paris, il est ardent, laborieux et plein de zèle; ce zèle, il sait le communiquer à ses symphonistes, avec lesquels il a toutes les sympathies de l'âge et du talent. Ce n'est pas lui, monsieur, qui ira puiser à ce codex musical que se font mes collègues du boulevard, en se taillant une collection d'airs choisis dans les partitions des maîtres : loin de là, il veut être original et varié. Comme il a fait de bonnes études d'harmonie, il prélude, par des essais pleins d'avenir, aux succès lyriques qu'appelle sa légitime ambition. Voyez comme il sème à pleines mains sur ces froids et insignifiants couplets de vaudeville les mélodies gracieuses, les ornements de pleine fraîcheur et de goût! Aussi déjà les éditeurs en vogue lui demandent des albums qui font les délices des salons. Quelquefois encore, agrandissant le cadre de ses compositions, il aborde les formes larges et sévères de la symphonie, et l'orchestre de la Société des concerts ne dédaigne pas de lui prêter l'appui de sa merveilleuse exécution. Extérieurement, notre jeune chef a une tenue sévère et pleine de convenance; son linge est toujours d'une blancheur de bon augure. Je lui reprocherais peut-être les soins excessifs qu'il apporte à une chevelure trop coquettement, trop fémininement bouclée. » Ici, la voix du professeur m'ayant paru légèrement altérée, je le priai de vouloir bien s'interrompre de nouveau pour reprendre haleine. Il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il lui tardait d'ouvrir la lettre que sa femme venait de lui remettre. « Eh! mon Dieu! s'écria-t-il après l'avoir parcourue, c'est ce brave Duval qui m'annonce sa prochaine arrivée à Paris. Mais, j'y songe, voilà encore une des plus curieuses variétés du type que nous étudions. Duval est président de la société philharmonique de l'une de nos grandes cités du Midi; c'est un garçon de talent, de beaucoup de talent même, mais qui s'agite avec une impatience fiévreuse dans ce qu'il appelle sa prison, une ville de quatre-vingt mille âmes, monsieur, qui lui a donné femme et enfants. Duval aspire au séjour de Paris, où il voudrait faire recevoir à l'une de nos scènes lyriques certaine partition qu'il garde en portefeuille depuis une dizaine d'années. En attendant, il impose à la société musicale qu'il dirige les plus rudes exercices, et vraiment il est parvenu à en faire un des corps de musique les plus distingués que je connaisse. L'un de ses soucis les plus actifs est non-seulement de tenir son orchestre au courant des nouveautés que la mode édite à Paris, mais encore de devancer les décisions du dilettantisme parisien, en allant chercher en Allemagne les plus récentes productions de Ries, Sphor, Mayseder et Bartholdi. Nos plus ordinaires, et peut-être nos plus vives discussions, portent sur la priorité d'exécution qu'il réclame toujours en sa faveur pour les œuvres éminentes des maîtres allemands, et, à son dernier voyage, nous nous quittâmes froidement, parce que je lui avais démontré que la société philharmonique de Marseille avait joué avant lui la symphonie héroïque. Excellent et digne homme, du reste, il a toutes les qualités solides, et fort peu des ridicules de l'artiste de province. Enfin, monsieur, j'arrive au point culminant de cette longue discussion : ranimez votre attention chancelante, il s'agit des chefs d'orchestre d'opéra, dont la haute influence s'exerce si visiblement sur le génie musical de toute une époque... »

— Illustre monsieur K...! me permis-je de m'écrier en arrêtant ici mon auguste professeur, excusez la témérité que je vais prendre de signaler une lacune dans le plan de cette monographie. Ne me direz-vous rien, illustre monsieur K..., sur les chefs d'orchestre des concerts publics quotidiens? A ces mots, je vis les sourcils de M. K... se redresser vivement, et je l'entendis me dire d'une grosse voix que je ne lui connaissais pas encore : « Monsieur, vous tendez un piége à ma modération : vous voulez me faire abdiquer cet esprit de haute et indépendante analyse qui a fait jusqu'à ce moment la valeur de mes portraits; en un mot, monsieur, vous voulez m'induire à de blessantes personnalités. J'éviterai le piége, monsieur, et, vous aurez beau faire, vous ne me ferez pas parler des excentricités et des facéties typographiques de M. de Trois-Etoiles, des querelles intestines, des spéculations financières, et de la popularité si vite oubliée des deux ou trois porte-sceptre de la contredanse française. J'arrive donc, sans désemparer, à la dernière partie de cette thèse. Le chef d'orchestre d'opéra est la plus haute personnification du type. C'est un artiste mûri par l'étude et l'expérience, et que le suffrage du public, bien plus que des intérêts de coterie, a porté au poste éminent qu'il occupe. Là, il traite de puissance à puissance avec les directeurs, la commission royale de surveillance, et le compositeur ou le librettiste privilégié. C'est que la conscience de sa valeur lui donne la force qui résulte ailleurs du principe légal de l'inamovibilité. Il a, du reste, tellement prescrit son siége, il s'est si intiniement mêlé au mouvement musical de son temps, il est entré si avant dans les habitudes du public, que son élimination serait un coup d'Etat d'une virilité fabuleuse. Il le sait, et c'est à cette conviction qu'il faut attribuer ces actes fréquents d'impitoyable sévérité auxquels l'entraîne l'abus souvent involontaire d'un pouvoir sans pondération. Pourquoi donc n'essaierait-il pas de concilier la bonne composition de son orchestre avec cette facilité, cette égalité d'humeur qui lui donnerait des droits à l'affection de ses symphonistes? Pourquoi cette prétention exclusive à leur estime? L'impopularité est un si triste moyen de gouvernement! Mais, disons-le hautement, s'il est inflexible et même cruel pour la médiocrité, il est plein d'enthousiasme pour les nobles et beaux talents : il les écoute avec bonheur, avec passion; il applaudit avec transport, il trépigne, il frappe de l'archet sur le dos de son violon; il excite le public, gourmande sa mollesse et son inintelligence, et apostrophera volontiers l'auditeur silencieux. Sa maturité, sa froide raison et les garanties morales que présente sa position de famille, le mettant à l'abri de certaines séductions dangereuses, il peut se défendre avec succès contre ces tentations de partialité qui, chez l'homme placé à la tête de cette masse orchestrale que vous savez, seraient si fatales aux chanteurs. Cependant, à tort ou à raison, on l'accuse d'antipathies et de prédilections qui se manifestent souvent au préjudice, ou trop exclusivement au profit de quelques artistes. Mais vous le lui pardonnerez, en songeant à toutes les pures jouissances qu'il nous fait goûter, à cette carrière laborieuse et pénible dans laquelle sa sérénité est si cruellement éprouvée; vous lui pardonnerez surtout, quand, entrant par hasard dans ce sanctuaire de la famille, où il peut enfin dépouiller l'homme officiel, le maître, le professeur, vous retrouvez en lui l'homme de douce intimité, plein de bonhomie et de familiarité, s'entourant de ses enfants comme de sa plus belle auréole, et répandant dans une conversation sans apprêt plus d'idées justes, plus d'aperçus ingénieux, plus de vérités sur son art qu'il ne s'en trouvera dans les ouvrages spéciaux, et *même* dans les plus gros feuilletons. »

LE PORTEUR D'EAU

PAR

JOSEPH MAINZER



Ce qui rend surtout curieuse et intéressante l'histoire du porteur d'eau à Paris, c'est qu'en l'étudiant on apprend à connaître la physionomie d'un peuple dont le caractère n'a aucun rapport avec celui de la population leste et sémillante au milieu de laquelle il vient exercer sa laborieuse profession. Le porteur d'eau est presque toujours un enfant de l'Auvergne, ce pays si pittoresque, mais qui présente bien moins d'intérêt à l'observateur par la beauté de son climat, les accidents de ses montagnes, la fécondité proverbiale de son sol, que par les mœurs de ses habitants et son organisation intérieure.

Dans cette contrée, que la nature a si richement partagée, vit un peuple original, s'il en existe encore, primitif, quoique spéculateur et rusé. Toujours le même, bien que, par un mouvement continuel de va-et-vient, il se répande sur toute la surface de la France, c'est une monnaie si bien frappée, que la circulation ne peut mordre à son empreinte. Là, les traditions de la famille, le foyer paternel, le pays, sont encore comptés pour quelque chose. Nul ne s'y dérobe à la destination de sa nature; chacun accepte une profession comme un héritage paternel, ou comme la loi de sa constitution physique, et se soumet docilement, si Dieu, qui a dit à la mer obéissante : *Tu n'iras pas plus loin!* écrit sur ses épaules herculéennes : « Tu seras porteur d'eau. »

Les porteurs d'eau forment à Paris une espèce de république qui a établi son domaine dans la rue. Elle a ses lois, son aristocratie, sa hiérarchie même, tout cela est calculé d'après les mœurs de cette race laborieuse et patiente.

A l'âge marqué, c'est-à-dire dès qu'il a échappé aux chances de la conscription, l'Auvergnat s'achemine gravement et sans inquiétude vers la capitale; il y a sa place préparée de longue main, auprès d'un parent ou d'un ami de quelque parent, car rien n'échappe à cet esprit de prévision. Nouveau débarqué dans ce monde qu'il ne connaît pas, il ne sait rien, il n'a rien; il se met au service d'un autre, il fait un pénible noviciat. Peu à peu il établit ses rapports, prépare sa clientèle, démêle le labyrinthe des rues, réalise quelques économies, et alors il commence à travailler pour son compte. D'abord modeste possesseur de deux seaux en fer-blanc, qu'il place pour plus de commodité aux deux points opposés de la circonférence d'un cercle ou d'un carré long, il vient cent fois par jour à la fontaine publique où il a établi son quartier général, et part de là, en décrivant tous les rayons possibles, pour aller ravitailler avec une scrupuleuse exactitude les fontaines privées du sixième étage comme celles du premier, dans l'hôtel somptueux du pair

de France aussi bien que dans l'humble mansarde du pauvre ouvrier. Il sait le matin combien de fois dans la journée ses seaux devront être remplis et vidés, combien il aura d'étages, de marches à monter et à descendre, et il combine ses heures, ses voyages, de manière que toutes ses pratiques soient satisfaites. Vous ne seriez pas capable de dire aussi exactement que lui à quel moment il vous faudra de l'eau, et de quelle quantité vous aurez besoin : c'est un détail dont il est tout à fait inutile que vous vous occupiez, et dont il fait son affaire avec une intelligence vraiment remarquable. Il connaît vos jours et vient de lui-même sans qu'il soit nécessaire que vous l'appeliez : il va tout droit à votre cuisine, y entre comme dans son domaine, place et déplace à sa guise le meuble dont il s'est adjugé la surveillance spéciale, et sur lequel il n'a aucun compte à vous rendre tant qu'il ne désemplit pas. Et vous le laissez faire comme il l'entend, vous le laissez sans défiance aller et venir quand cela lui plaît; car sa probité, sa discrétion, vous sont connues : il n'y a pas d'exemple qu'un porteur d'eau ait été cité devant les tribunaux pour avoir abusé de la confiance que vous lui accordez. Si vous ne le payez pas à chaque voyage, son livre de comptes est tout simplement le coin de mur avoisinant votre fontaine, sur lequel il trace avec un charbon, en guise de plume, autant de raies qu'il vous a fourni de voies d'eau.

Aussitôt que de nouvelles économies lui permettent de donner à son petit négoce un peu plus d'étendue, il se procure un tonneau monté sur deux roues, que, moyennant une légère rétribution, il fait remplir à des fontaines placées pour cet usage dans les différents quartiers de Paris. Ce tonneau, qu'il traîne à bras d'une manière fort pénible, surtout dans les rues montantes, est pourtant une grande amélioration pour lui; il trouve à s'en servir une économie considérable de temps, et, n'ayant plus à faire un voyage par chaque voie qu'il fournit, il peut arriver à doubler, à tripler même le nombre de ses clients.

Enfin, à force de multiplier ses relations et d'arrondir la masse de ses profits, il atteint le sommet de l'échelle, c'est-à-dire qu'il achète un cheval, puis un second, puis un troisième, qu'il attelle à autant de tonneaux : alors il est maître, il prend à son service une quantité de subordonnés proportionnée à l'importance de son commerce; c'est tout à fait un personnage.

La hiérarchie des porteurs d'eau a donc ses quatre degrés bien distincts. Nous n'y comprenons pas cette autre classe à part qui ne veut dépendre de personne, ennemie jurée de tout progrès, espèce qu'on peut regarder comme l'exception dans cette société, et qui en est comme la partie indocile et nomade. Les routiniers dont elle se compose tiennent invariablement aux deux seaux comme à un milieu de prédilection; ils nient l'avantage des tonneaux; ils regardent d'un œil méprisant les fontaines publiques, et vont obstinément puiser l'eau à la rivière. En arrière d'un demi-siècle sur notre époque, ils nous reportent au moment où écrivait Mercier, le piquant auteur du *Tableau de Paris* :

« Les fontaines publiques sont si rares et si mal entretenues, qu'on a recours à la rivière. Aucune maison bourgeoise n'est pourvue d'eau assez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau, du matin au soir, montent deux seaux pleins depuis le premier jusqu'au septième étage, et quelquefois par-delà. La voie d'eau coûte six liards ou deux sous. Quand la rivière est trouble, on boit l'eau trouble; on ne sait pas ce qu'on avale, mais on boit toujours. »

Ce qui prouve que les idées rétrogrades mènent rarement à la fortune, c'est qu'on voit presque toujours, parmi les porteurs d'eau, ceux qui sont demeurés opiniâtrément fidèles aux anciennes traditions vieillir et mourir sous le harnois, misérables et chétifs, conservant à peine un filet de voix chevrotante pour avertir de leur passage quelques pauvres pratiques disséminées de loin en loin. Mais les rangs de cette classe exceptionnelle s'éclaircissent de jour en jour, et bientôt il n'en restera pas un vestige, non plus que des comtes et des marquis; nous sommes arrivés au moment où le temps, qui met toujours la dernière main aux révolutions, doit nécessairement emporter dans sa marche impitoyable tous ces vieux restes de l'ancien régime.

Le porteur d'eau a ordinairement de vingt et un ans à quarante; sa taille varie de cinq pieds cinq à cinq pieds neuf pouces. Il est coiffé d'un chapeau en cuir bouilli, dont les larges bords remplacent avantageusement, suivant l'inconstance du climat parisien, le parasol ou le parapluie. Son vêtement ne suit pas la loi des saisons; il est toujours en drap, selon l'axiome favori de l'Auvergnat : ce qui préserve du froid peut garantir de la chaleur; il tient le milieu, par sa forme, entre la veste et l'habit, c'est-à-dire que ses basques arrondies s'arrêtent exactement à cette portion du corps humain qui commence où se terminent les reins, et finit à la naissance du compas. Une écharpe rouge roulée en ceinture autour du corps, un pantalon flottant, en velours olivâtre, des guêtres de la même étoffe, et de monstrueux souliers, garnis d'une énorme quantité de clous à grosse tête, complètent ce costume tout à fait pittoresque.

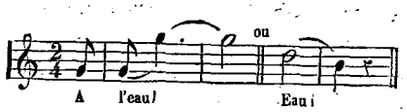
Que le soleil verse à flots ses rayons sur le pavé brûlant, ou que la pluie fouette fortement les vitraux, le porteur d'eau est à son poste : il marche avec la légèreté de l'hippopotame, et fonctionne avec la régularité impassible de l'horloge. Dans l'exercice de ses fonctions, il est si régulièrement droit, que, si vous laissiez tomber sur lui, du zénith au nadir, une ligne perpendiculaire, vous le couperiez certainement en deux parties égales.

Il apporte avec lui de l'Auvergne toutes ses qualités, qui sont comme un fruit du pays. Patient, exact, laborieux, et, par-dessus tout, économe et sobre, il lui faut chaque jour plus d'efforts de calcul pour composer son dîner de peu, qu'il n'en fallut une fois à la reine d'Egypte pour dépenser plusieurs millions dans le sien. Quand vient le soir, et que patron et subordonné récapitulent ensemble, il s'entasse compte sur compte, et jamais livres en parties doubles ne sauraient remplacer les ressources de cette mémoire, dont l'amour du gain est la sauvegarde, et qui retient avec une étonnante facilité les calculs les plus compliqués.

Cet homme, que nous avons montré si compassé, si méthodique, s'anime pourtant dans certaines occasions. Qu'un incendie vienne à éclater au milieu de la nuit, il ne fait qu'un bond de son lit à son tonneau, que les règlements de police lui enjoignent de rentrer plein chaque soir; il s'élance avec ardeur vers le lieu du sinistre, au risque d'accrocher les roues de sa charrette à celles des pompes qui roulent avec fracas et brûlent le pavé; il lutte de vitesse avec ses confrères; s'il a un cheval, il l'excite de la voix et du fouet; s'il est attelé lui-même au tonneau, le jeu de ses muscles devient effrayant d'énergie et de vigueur. Dans quelle admiration nous plongerait un pareil dévouement, si la récompense promise par la ville à celui qui arrive le premier ne venait, en nous rappelant un amour du gain devenu proverbial, élever

des doutes dans notre esprit sur le désintéressement d'une si belle conduite! Mais, dans toutes les actions que nous disons grandes et généreuses, en est-il beaucoup qui, soumises à un examen approfondi, ne nous laissassent pas voir leur point de départ dans un intérêt personnel plus ou moins bien dissimulé?

Avec son cri, *A l'eau!* ou *Ao! ai!* ou *Oia!* généralement sur ces notes :

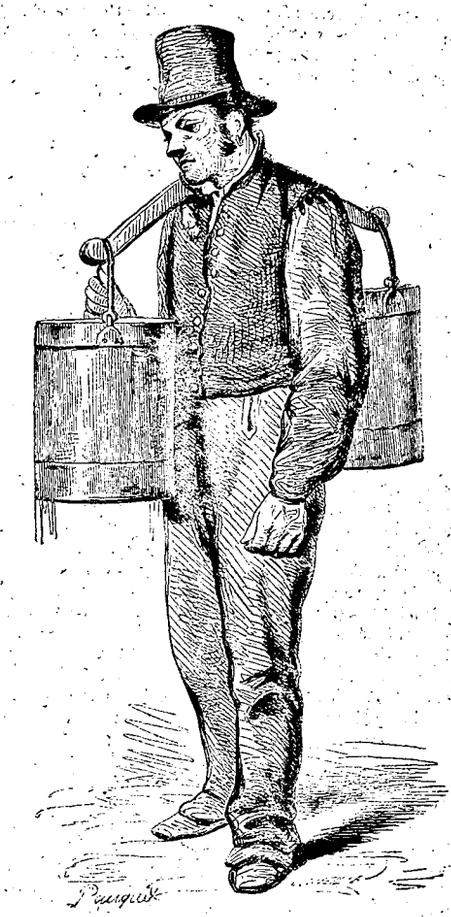


le porteur d'eau sait atteindre le tympan de ses pratiques, fussent-elles au sommet des tours ou dans les catacombes.

Les deux sons du cri *A l'eau!* ne se ressemblent pas; le dernier est d'une tout autre nature que le premier : celui-ci est un son de poitrine, celui-là un son de tête. Nous avons entendu un de ces crieurs qui, avec la dernière note, donnait en même temps l'octave inférieure.

Il nous serait difficile d'expliquer un tel phénomène : c'est une question à soumettre à l'Académie des sciences. Expliquer comment le même gosier (car nous ne supposons pas que notre homme en ait deux) peut produire deux sons à la fois, ce serait pour le monde musical un résultat très-intéressant. La possibilité prouvée, l'art ferait le reste. On s'empresserait de perfectionner une si merveilleuse faculté, et nous entendrions bientôt chanter des duos par un seul chanteur, des quatuor par deux, des trios par un et demi. En poussant plus loin encore le perfectionnement, on arriverait à remplacer tantôt une voix de femme par le registre supérieur d'une voix d'homme, tantôt une voix d'homme par l'octave inférieure d'une voix de femme. Déjà la flûte a été complétée de cette manière : on en trouve qui rendent en même temps la mélodie et sa tierce. Une ouverture latérale pratiquée à notre larynx, ou un piston disposé à l'endroit convenable, pourraient même approprier tout à fait notre gosier aux effets de l'harmonie ou de l'ensemble.

Au reste, les crieurs des rues sont inépuisables en curiosités de ce genre. Il en est dont le son n'a rien de semblable au son de l'être humain, quelle que soit celle des cinq races où l'on veuille le chercher. Le cri part, chacun l'entend, l'habitant de l'entre-sol aussi bien que celui du grenier; mais il n'a pas été donné à l'intelligence de l'homme de distinguer d'où il part, ni à quel degré de l'échelle musicale il se rapporte, ni à quelle tonalité il appartient. Si la mélodie est du ton de *fa* ou de *la*, du mode majeur ou du mode mineur, c'est ce qui est resté pour nous un mystère impénétrable; d'autres seront peut-être plus heureux dans leurs recherches.



Les crieurs qui fournissent à notre étude des phénomènes ou des monstruosités vocales ne sont pas rares à Paris; on en rencontre de tous côtés : celui qui a l'oreille sensible et exercée peut en trouver des échantillons dans tous les corps d'états, parmi les hommes comme parmi les femmes.

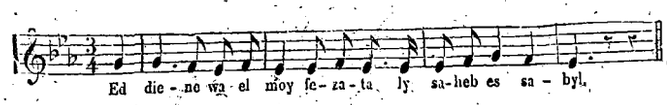
Il y a également dans le cri du porteur d'eau quelque chose d'alarmant et de sinistre. Celui qui ne connaîtrait pas sa signification toute pacifique en serait saisi d'effroi, et le prendrait pour le cri d'une âme en peine, d'un homme en détresse. C'est un son semblable à celui qui frappe nos oreilles dans les nuits de malheur, au sein des émeutes, au milieu des flammes ou des flots. Souvent il nous a rappelé le cri que nous avons tant de fois entendu, dans notre enfance, sur les bords du Rhin et de la Moselle, que l'on entend au reste partout où il y a des fleuves, le cri du voyageur attardé, lorsque, d'une rive à l'autre, il appelle le batelier. Souvent aussi il nous a semblé que nous entendions le hurlement nocturne du chien qui a peur, ou, comme on dit dans le peuple, qui sent le cadavre.

Toutefois, il ne faut pas conclure de cette observation que les porteurs d'eau sont plus méchants ou plus sombres que d'autres : c'est à la nature même de leur état qu'ils sont redevables d'un cri si peu harmonieux. Comme ils ont affaire à tous les habitants d'une maison, et que leur voix s'adresse aux ménagères de tous les étages, il faut bien qu'ils cherchent un moyen de se faire valoir le plus possible, afin que leur signal ressorte au milieu du bruit des rues, du roulement des voitures, des cris des autres marchands, et parvienne jusqu'au toit des immenses bâtiments qui renferment leurs pratiques; quelquefois ils remplacent le cri par un cliquetis de l'anse de leurs seaux.

Les porteurs d'eau que les voyageurs ont rencontrés en Arabie, et surtout dans les cités saintes, méritent bien de notre part un moment d'attention, ne fût-ce que pour servir de point de comparaison, ou pour faire pendant à notre tableau. Les *sakas*, ou porteurs d'eau de la Mecque, ont des outres sur le dos, et se tiennent de préférence dans les lieux que fréquentent les étrangers. A la sortie de la mosquée, surtout pendant la nuit, les plus riches des pèlerins payent à un sakas toute la valeur de l'eau que renferme son outre, afin qu'il en fasse aux pauvres une distribution gratuite, ce dont le sakas, en vrai musulman qu'il est, s'acquitte consciencieusement

PARIS.—IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

et avec une sorte de dignité sacerdotale. Il s'écrie : *Sebyl allah, ya atshan, sebyl! Pressez-vous, vous qui êtes altérés, vers les voies du Seigneur.* Puis il ajoute, pendant qu'il verse l'eau dans la sébile de bois que chaque mendiant porte suspendue à sa ceinture : *Que la miséricorde divine et le paradis soient le partage de celui qui vous donne de l'eau!* sur ce petit chant de trois notes :



Burckhard dit n'avoir jamais pu entendre cette mélodie si simple sans en avoir été profondément ému. La mélodie, ainsi que la haute et noble signification des paroles du sakas, fait sans doute de cette scène un tableau touchant qui ne nous semble pas déplacé à côté de l'image de notre moins poétique, mais aussi utile et aussi modeste Auvergnat.

Dans cette capitale, où les étrangers se naturalisent si vite, qu'on serait tenté de la regarder comme la patrie de tout le monde, l'Auvergnat conserve toujours au fond de son cœur le souvenir du pays aussi entier, aussi vivace que le premier jour de son émigration. Il a pour son patois surtout une affection que rien n'altère, et c'est plaisir pour lui de le parler tout à son aise après les labeurs de la journée. Le français n'est pas sa langue, et s'il consent à lui emprunter quelques monosyllabes, quelques mots d'un usage indispensable, c'est que la politesse est la dernière recommandation qu'il ait reçue en partant. Il faut bien qu'en entrant ou qu'en sortant il puisse accompagner la gracieuse inclination de tête dont il salue la pratique d'un bonjour ou d'un *bonchoir*, qu'il prononce, du reste, assez agréablement.

Rarement le porteur d'eau prend pied à Paris; il n'y entretient de connaissances et d'amis que parmi ses compatriotes, dans la crainte sans doute que d'autres liaisons ne viennent à altérer par le froissement sa chère nature d'Auvergnat. Il est rare surtout qu'il s'y marie. Quelque grosse paysanne rouge et joufflue l'attend là-bas au village, et il sera libre de choisir, car on sait bien qu'il reviendra accompagné d'un *bon magot*, selon l'expression consacrée. Ce n'est pas qu'il se pique d'une fidélité chevaleresque : s'il trouvait à Paris femme à sa convenance, croyez bien qu'il n'y regarderait pas de si près. Mais il faudrait une bonne et belle dot, non en espérances, mais en beaux écus comptants, et nous ne savons pas même si, le cas échéant, il ne prendrait pas chaque pièce en particulier pour en étudier minutieusement le son argentin. Les agaceries coquettes de la Parisienne, ses menteurs colifichets, ses atours équivoques, loin d'enflammer son imagination, comme celle du Méridional, le portent à la défiance. La Parisienne n'apporte d'ordinaire à son mari que des goûts de folle dépense et un penchant décidé pour la domination; l'Auvergnat veut une bonne femme de ménage qui lui laisse sans murmurer la royauté absolue du logis.

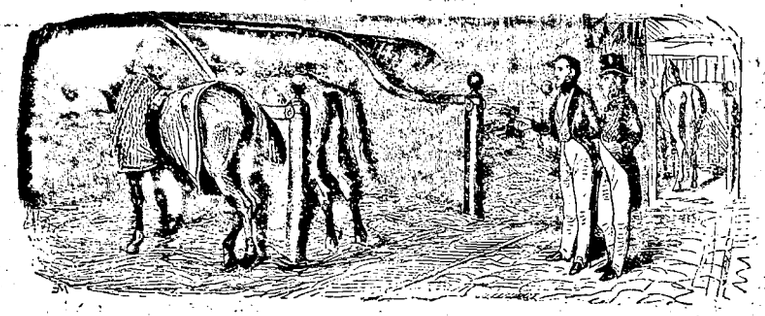
Le porteur d'eau, ne vous y trompez pas, sous son écorce grossière, ne manque ni d'intelligence ni de perspicacité; personne ne pourrait mieux que lui rendre compte de l'état moral et financier d'un quartier de Paris. Le domestique ne connaît à fond qu'un ménage, le portier qu'une maison; mais quelle immense et curieuse statistique se loge dans la tête du porteur d'eau, qui a ses entrées franches dans toutes les maisons et dans tous les ménages, qui arrive à l'improviste, et s'en va le plus souvent sans même qu'on se soit aperçu de sa présence! Que de misères honteuses, de mésintelligences conjugales, d'agitations intestines, se révèlent à lui pendant qu'il vide ses deux seaux avec l'air calme et impassible d'un homme qui serait à la fois sourd et aveugle! De combien d'existences il a deviné le problème, sans apporter pour cela moins d'exactitude et de politesse dans son service! Ce qu'il voit, ce qu'il entend, il le garde pour lui, bien supérieur au portier et au domestique, qui savent beaucoup moins de choses et vont partout les colportant et les amplifiant. C'est à peine si, retiré du commerce et rentré dans ses pénates, il se hasarde jusqu'à égayer ses longues nuits d'hiver du récit de quelques scènes de la vie parisienne.

Entre les vertus qui distinguent l'Auvergnat, nous avons cité en première ligne la sobriété; cependant il est homme, et il a ses moments d'abandon. Comme tous les autres corps d'états, le porteur d'eau a son jour de fête, et il croirait manquer à son devoir s'il n'en célébrait dignement le retour. Ne pensez pas, toutefois, qu'il chôme le saint d'une manière complète : son travail n'en souffre aucunement. Sa pratique n'a-t-elle pas ce jour-là, comme le dimanche, comme tout autre jour de l'année, besoin de son eau quotidienne? Mais son chapeau, son cheval, son tonneau, sont bariolés de rubans; on s'imaginerait voir en action une pastorale de Florian ou une idylle de Gessner, n'étaient quelques jurements énergiques qui viennent de temps à autre interrompre l'illusion. Et le soir, après la journée faite, il s'achemine par bandes vers la barrière. Là, il se vide dans chaque estomac, en particulier, du vin à remplir le tonneau de sa charrette; et comme dernier trait, quand arrive le quart d'heure de Rabelais, quand doivent se délier ces énormes bourses de cuir si profondes, qu'il semble que les pièces, une fois qu'elles y sont entrées, n'en peuvent plus sortir, les têtes s'échauffent, les discussions s'engagent, s'animent, dégénèrent en querelles, où se déploie, sinon la richesse, au moins l'énergie d'un vocabulaire *ad hoc*, et se terminent quelquefois par une grêle de coups de poing, dont un seul suffirait pour assommer un bœuf. Le lendemain il n'y paraît rien : le sommeil, qui chasse les mauvaises pensées, a passé pardessus, et l'Auvergnat raconte, en se frottant les mains, *qu'il c'hest bien amujé la veille à la barrière.*

Nous ne connaissons rien de plus curieux qu'une querelle d'Auvergnats. Il faut voir les deux champions s'avancer l'un sur l'autre, la tête droite, le coude servant de bouclier à la face, et s'exciter mutuellement à frapper le premier. Mais n'ayez peur que ce premier coup soit donné de longtemps : les langues seules escarmouchent, et Dieu sait qu'elles s'en acquittent d'une façon remarquable, Cependant les injures vont toujours *crescendo*; nos adversaires sont tout près l'un de l'autre, pied contre pied, genou contre genou, poitrine contre poitrine; leur visage est enflammé, leurs yeux flamboient et sortent de la tête; vous diriez qu'ils vont se dévorer; point du tout : ils font subitement une demi-conversion, accompagnée d'un haussement d'épaules, lequel signifie qu'ils se prennent en pitié et veulent bien cette fois s'épargner. Les voilà donc séparés, et vous pensez qu'ils vont s'éloigner paisiblement chacun de son côté; attendez un peu : ils auront à peine fait quelques pas, qu'ils se retourneront pour se lancer de nouvelles injures, et reviendront prendre cette même attitude menaçante dont vous aviez frémi. Ce manége aura lieu trois fois, quatre fois, jusqu'à ce que, enfin, l'un des deux poings levés, perdant patience, s'abatte sur le chef ennemi avec la pesanteur et l'aplomb d'une massue. Ce n'est qu'à ce moment que la galerie, jusqu'alors immobile, s'interpose entre les combattants, on les force alors d'entrer chez le marchand de vin, où, le verre à la main, ils commencent par expliquer longuement, et finissent par oublier tout à fait le sujet de leur altercation. Quelquefois une discussion d'une autre nature s'élève : chaque champion revendique à son honneur les coups les plus solides et les mieux appliqués, et peu s'en faut qu'une seconde lutte ne s'engage à l'effet de prouver auquel des deux appartenait l'avantage dans la première.

Après vingt ans de travail, le porteur d'eau retourne dans ses montagnes, se marie, achète une chaumière et un champ qu'il cultive lui-même, envoie ses enfants faire comme lui fortune dans la grande ville, et meurt après avoir monté et descendu dans sa vie plus de degrés que n'en avait l'échelle de Jacob.

Porteur d'eau du temps de Louis XV.



LE

SPORTSMAN PARISIEN

PAR

RODOLPHE D'ORNANO

MEMBRE DU JOCKEY-CLUB

On disait autrefois : « Le Français né malin créa le vaudeville; » je propose de réformer cet adage en disant : « Le Français né Français créa l'anglomanie. » Si cette vérité notoire et ce fait patent pouvaient être mis en discussion, le titre seul de cet article en serait la démonstration la plus convaincante. Nous voudrions esquisser un type, l'analyser, le nuancer même; il est destiné à une collection *éminemment* française, et sous quel titre le présentons-nous à nos lecteurs français? sous un titre tellement anglais, qu'il est composé d'un adjectif welsche et d'un substantif d'origine saxonne, sorte de contraction grammaticale ou *logomachie* qui ne saurait appartenir qu'à la langue de Shakspeare et de Milton. Et pourtant quel lecteur ne devinera pas la chose dont nous allons parler et que nous voulons peindre? Qui demandera si le sportsman est une profession inconnue que le livre de notre éditeur va nous révéler? On aurait de la peine à trouver un Français assez béotien pour demander si notre héros est un surveillant aux écorces d'orange des Funambules ou une nouvelle édition du fabricant de cigarettes en papier de réglisse.

La France est certainement le pays du patriotisme, mais ce patriotisme nous permet de ne jamais rester Français : sous la République et le Directoire, nous étions Grecs et Romains; les femmes portaient des chlamydes à méandres, et nous avions des courses olympiques; toutes les proclamations finissaient par des prosopopées en l'honneur de Léonidas ou de Phylopœmen; et dans les fêtes publiques on nous montrait des vieillards couronnés de feuilles de chêne et chantant en chœur des odes d'Horace bien ou mal traduites. Sous la Restauration, nous sommes devenus néo-Grecs. Jamais héros français a-t-il fait battre les cœurs de nos femmes à l'égal du brave Canaris? La bataille de Waterloo nous a-t-elle fait répandre autant de larmes que les désastres de Missolonghi? Je le demande et j'en réfère à la notoriété publique.

Toutes ces belles générosités nous ont coûté l'entretien d'une expédition de vingt-quatre mille hommes, grâce à laquelle nous jouissons du privilége d'être rançonnés avec prédilection quand nous visitons les champs de Sparte ou les vestiges d'Argos.

Depuis 1830, nous avons prodigué les trésors de nos sympathies aux Belges, Polonais, Italiens, Lusitaniens, Espagnols, Mexicains et Canadiens, et il est certain que pendant ces neuf dernières années nous n'avons pas été plus Français que sous la République ou sous l'Empire et la Restauration. Mais de toutes nos sympathies exotiques, une seule est durable et profondément enracinée parmi nous : c'est l'*anglomanie*.

Nous pouvons voir de nos jours que le style antique est descendu dans la tombe avec M. David : être philhellène n'est plus une profession libérale, et sympathiser

avec la Belgique et le Canada n'est déjà plus de si bon goût.

J'arrive à la monographie du sportsman; mais, avant de porter la main sur cette arche sainte, il est bon de s'arrêter un instant.

Le cadre dans lequel on m'a circonscrit est bien étroit, mais le beau titre de *sportsman* n'en est pas moins un symbole de l'infini : le sportsman n'est-il pas de tous les âges, de tous les sexes et de toutes les conditions? N'offre-t-il pas autant de variétés que la race des quadrumanes depuis les orangs jusqu'aux ouistitis? N'avons-nous pas le sportsman à cheval, le sportsman à pied, le sportsman riche, le sporstman ruiné et même le sportsman qui n'a jamais eu rien à perdre? Qu'est-ce que le jeune duc et pair qui possède un haras et l'attelage le plus irréprochable de Paris? Un sportsman. La fraction d'un agent de change qui va se promener au bois sur une haridelle qui a traîné son cabriolet pendant toute la semaine, le clerc du notaire et le commis marchand qui vont équiter à Romainville ou à Montmorency, ne sont-ils pas des sportsmen? La jeune vicomtesse tout exquise, et dont la tenue à cheval est d'une si délicieuse hardiesse, est encore un sportsman femelle.

Sportsman est aussi la demoiselle entretenue qui galope à tort et à travers sur un locatis. Et que l'on n'aille pas croire que cette énumération contienne le sommaire de l'innombrable tribu des sportsmen : nous les retrouvons jusqu'au tir aux pigeons, et même en deux classes, savoir : le sportsman qui tire et le sportsman qui regarde tirer. Nous rencontrons les sportsmen à l'école de natation, dans les salles d'armes, au tir du pistolet, à la joute des coqs chez M. Tourel, et jusqu'à la petite Villette, où l'on fait militer des cochons d'Inde.

Mais comme un traité complet et raisonné de toutes les variétés de l'espèce nous conduirait à composer un ouvrage aussi volumineux que l'Histoire naturelle de M. de Buffon, on va se borner à la monographie du sportsman original et complet, qu'on pourra considérer comme l'archétype de l'espèce.

Le sportsman ne s'embarrasse pas d'être *gentilhomme*. il est *gentleman*, et c'est beaucoup plus dire, à son avis. Il a hérité de M. son père, ancien négociant, d'une trentaine de mille livres de rente qu'il mange honorablement en avoine, en paille, en éponges et en étrilles. Il a changé son nom de Corniquet ou de Grosbedon pour un nom de terre; mais, par un sentiment de saine phi-

losophie, de simplicité modeste et d'équité qui fait beaucoup d'honneur à son caractère, il s'est abstenu de prendre le titre et d'arborer la couronne de comte. Son abord est froid et cérémonieux, quoique assez poli : par une faiblesse qu'on rencontre assez généralement chez les grands hommes et qui lui est commune avec Louis XIV et Napoléon, il cherche à produire une impression profonde sur les gens qu'il voit pour la première fois. Le grand roi et l'empereur arrivaient à leur but, l'un en déployant une majesté toute royale, l'autre en affectant une brusquerie qui n'était pas toujours dépourvue de grâce et d'aménité. Le sportsman atteint le sien par une simplicité charmante. Ainsi donc, à votre première entrevue, vous lui demandez des nouvelles de son ami, ce pauvre M. Fleury d'Arbois qui vient de se casser les deux jambes en tombant de cheval. — *Ce n'est rien pour l'homme*, répond le sportsman de sa voix lente et anglaisée, *j'ai eu la cuisse droite et la jambe gauche toutes brisées dans une chasse du Leicester-Shire.* — Mais vous conviendrez, monsieur, que, s'il a, comme on dit, deux énormes trous à la tête, il peut y avoir du danger. — *Cela peut être dangereux : en tombant avec Little-Boby dans une chasse du duc de Buccleugh, nous nous sommes ouvert le crâne tous les deux, et me voilà! mais ce pauvre Boby en est mort!!!*

Si vous n'êtes pas frappé d'admiration pour un si beau stoïcisme, c'est que vous n'avez pas en vous le moindre germe du *sporting-character*.

Le sportsman en question n'est plus de la première jeunesse; sa mise est simple et pourtant de la plus grande recherche. Son linge est toujours d'une aussi *entière blancheur* que les organdis de M. Planard. Ses bottes sont toujours satinées et lustrées par un vernis fulgurant. Jamais il n'a adopté les cravates longues ni quitté les cols de chemise; ses pantalons, scrupuleusement collants, annoncent une jambe sensiblement arquée, et semblent accuser une longue habitude du cheval.

Il est revêtu d'un *newmarket* vert foncé, lequel est d'une coupe irréprochable, et lequel est illustré par des boutons au timbre du Jockey-Club. Il porte, suspendue à une énorme chaîne d'acier, une montre, véritable chronomètre à seconde indépendante, qui lui permet d'apprécier avec une rigueur astronomique la vitesse des chevaux de course, et d'apporter la ponctualité la plus minutieuse dans toutes les prescriptions de l'hippiatrique.

C'est que le sportsman est essentiellement un homme d'ordre et d'économie; sa frugalité est aussi supérieure à celle des anciens Lacédémoniens que notre grand Paris est au-dessus de la ville de Lycurgue (c'est, bien entendu, sous le rapport de l'étendue superficielle et de la subtilité dans les larcins).

Ainsi, vous le voyez, pour se faire maigrir de quelques livres, avaler avec une résignation surhumaine les aposèmes les plus acerbes et les préparations les plus révoltantes; pour soulager son individu d'un abdomen un peu trop saillant, ou d'une cuisse un peu trop charnue, vous le verrez pendant quinze jours ne manger que de la salade, ne boire que de l'infusion de bourrache, et faire deux fois par jour la route de Paris à Saint-Cloud, couvert de flanelle, et par un dévorant soleil d'août. Qu'on n'aille pas croire qu'il soit insensible aux plaisirs gastronomiques, aux doux charmes d'un vin de bon cru; invitez-le après une chasse à un repas de gentleman; vous le verrez manger avec un appétit féroce, en buvant comme un Silène; et puis il quittera la table d'un pied ferme, y laissant *au-dessous de lui* tous ses compagnons endormis. C'est qu'il s'est imposé la loi de ne jamais sortir du flegme qui lui a fait improviser cette réponse en style laconien. Une belle dame lui demandait, au retour d'un *steeple-chase*, si l'un des *gentlemen-riders*, mortellement blessé dans une chute, était déjà mort : « No, » répondit-il. C'est cet air de sang-froid permanent qui lui donne l'apparence de l'égoïsme, et qui marque la supériorité du sportsman pur insulaire; c'est à cette inaltérable sérénité qu'il doit de n'engager son argent dans les paris qu'avec une parfaite connaissance de cause, et de rendre cinq *yards* au chasseur le plus consommé pour le tir aux pigeons; ce dont il augmente infailliblement son revenu de cinq à six cents louis par an.

Le sportsman, comme tout homme spécial, est d'une conversation très-monotone (lorsqu'il consent à parler toutefois).

Je ne sais quel auteur anglais a dit qu'il ne connaissait rien de plus ennuyeux qu'un sportsman, à moins que ce ne fussent deux sportsmen. Mortellement taciturne lorsqu'il se trouve dans une société étrangère aux *améliorations* de la race chevaline, le sportsman devient d'une intarissable loquacité lorsqu'il rencontre un autre homme aussi spécial que lui : leur conversation roule exclusivement sur les favoris du Derby et surtout sur le *stud book*. C'est que la superstition du pur sang est pour lui plus qu'un axiome, un théorème incontestable : c'est une religion, un fanatisme, un fétichisme! Il la proclame, il la soutient avec une égale énergie pour ses chevaux, ses bull-dogs, ses coqs de combat, ses lévriers et ses pigeons pattus. Il en soutiendrait la suprématie, fût-il en rivalité avec une altesse royale, fût-il dans la boîte à clous de Régulus, ou sur le gril de Guatimozin!

Ne croyez pas que nous nous présentions ici comme adversaires des chevaux de pur sang, et que nous ayons intention de proposer, comme je ne sais quel grand journal, de remplacer les courses de chevaux par des courses d'ânes, ces derniers devant fournir des résultats beaucoup plus philanthropiques et plus avantageux à l'industrie de notre pays; tout ce que nous voulons établir, c'est que la question de la prééminence du pur sang est la seule chose sur laquelle un sportsman ne puisse raisonner avec son calme habituel. Il vous permettra d'être républicain, saint-simonien, fouriériste; de mépriser la charte constitutionnelle, de traiter Louis XIV de charlatan et Racine de polisson; il vous passera de regarder l'obélisque de Luxor ou Louqsor, si vous l'aimez mieux, comme un tuyau de machine à vapeur, et même il vous laissera dire que les pavés d'asphalte sont une sottise un peu trop dispendieuse pour être excusable; mais, de grâce, n'allez pas lui parler d'un cheval sans généalogie, et ne lui dites pas qu'il pourrait offrir les mêmes qualités qu'une bête pur sang, un descendant d'*Arabian-Godolphin*; vous le verriez s'emporter, rugir, écumer; et personne n'ignore combien est terrible la colère des gens habituellement placides.

J'oublie de citer un autre sujet sur lequel un sportsman ne souffre jamais la discussion : c'est la supériorité de l'école anglaise sur l'école française. Il affecte le plus profond mépris pour tout ce qui est écuyer, exercices de manége, et prétend que, sauf M. le marquis Ou..., il aimerait mieux confier un cheval au dernier courtaud de boutique qu'au premier écuyer de la France et de la Navarre, en y joignant la Corse et l'Algérie par-dessus le marché.

Sur tout autre sujet, le sportsman est de la plus parfaite indifférence, je pourrais dire de la nullité la plus complète; et je n'en serais pas démenti. En littérature, il croit encore aux classiques et aux romantiques; la musique lui est ce qu'il appelle *insipide*, et quant à ce qui regarde la politique, ses idées, fort peu distinctes d'ailleurs, ont une légère tendance aristocratique, attendu qu'il a visité l'Angleterre, et que les meilleurs chevaux qu'il ait jamais connus étaient possédés par des *noblemen*, ou tout au moins des *gentlemen* : c'est la seule observation qu'il ait rapportée de ce pays-là. Il n'a jamais pardonné au général La Fayette sa préférence exclusive ou son engouement pour les chevaux blancs; il pencherait assez volontiers du côté d'une forme de gouvernement despotique qui supprimerait la garde nationale, parce qu'un de ses chevaux a reçu une atteinte dans les rangs de la milice citoyenne; mais il n'en accorde pas moins l'honneur de son estime à M. le duc d'..... depuis qu'il en a reçu une garniture de boutons de chasse en bronze argenté. Pour compléter cette esquisse morale du sportsman français, nous dirons aussi que, avec toutes les apparences de l'égoïsme, il est au fond très-humain, serviable, assez reconnaissant des services qu'on lui a rendus, et très-susceptible d'attachement pour les hommes, et principalement pour les bêtes. Il a nourri dans la plus molle oisiveté jusqu'à la fin de ses jours *Counter-Port*, son premier cheval, mort, à l'âge de vingt-quatre ans, de vétusté non moins que de vieillesse.

Nous voici parvenus aux linéaments les plus délicats de notre portrait, et les détails vont manquer à l'historien. Vu l'insuffisance des documents, il va présenter sous la forme du doute ce qu'il a cru voir des rapports du sportsman avec la plus aimable partie du genre humain. Jamais le sportsman, homme de continence et de convenance, ne s'est affiché avec des femmes suspectes ou décriées; jamais aussi il n'a couru les salons et la *haute*, comme on dit au club.

Tout tendrait donc à nous faire croire que le sportsman est destiné à mourir dans le même état de pureté que le chevalier Newton, seule analogie qui doive jamais exister entre lui et l'illustre auteur du binome. Il y a pourtant des gens bien informés qui soutiennent que, depuis la première jeunesse de cet homme impassible, il entretient la même passion pour une femme de condition mitoyenne avec laquelle il a l'air de se conduire à peu près maritalement, sans qu'il existe aucun dérivé connu de cette conjugaison. Ce qui peut faire admettre cette supposition téméraire, c'est que tous les jours, et très-exactement, il quitte le club après son dîner, vers sept heures et demie, pour n'y revenir que vers onze heures du soir, et que, pendant tout cet intervalle, on n'a pu l'apercevoir en aucun lieu de la ville de Paris où l'on rencontre infailliblement tous ceux qui se promènent incognito. Ces gens bien informés ne manquent pas de citer à son sujet une historiette assez *excentrique;* mais c'est l'unique velléité de galanterie qu'ils aient à lui reprocher. Il paraît qu'il s'était épris de passion pour une de ces charmantes femmes qui fourmillent dans tout Paris, laquelle personne était ou se faisait passer pour Espagnole. On entendait continuellement notre ami chanter avec frénésie, et à l'éternelle gloire de M. de Musset, cette romance alors en vogue :

Avez-vous vu dans Barcelonne
Une Andalouse au sein bruni?

Malgré cette touchante application, l'Andalouse lui tenait, comme on dit vulgairement, la *dragée haute;* mais elle finit par lui avouer qu'elle mourait d'envie d'avoir une parure de tourmalines qui se trouvait chez Meller, et qu'elle lui désigna de manière à ce qu'il ne pût s'y tromper. Or, la parure devait coûter dix mille francs, et il avait sur-le-champ besoin de cette somme pour faire venir de Londres le fameux *Saturnus*, la perle des écuries de *Tatersall*. En outre, il fallait se hâter, car ledit *Saturnus* pouvait lui être enlevé par lord S..., ou par tout autre riche amateur. Grande était sa perplexité! Il fallait, ou retourner chez l'Andalouse avec l'écrin, ou n'y pas retourner du tout. C'est le parti qu'il prit, et le jour suivant, il donna l'ordre d'acheter *Saturnus*, qu'on peut voir encore aujourd'hui dans son écurie-modèle.

Pour ce qui regarde les habitudes et la vie matérielle du sportsman, il habite une rue voisine des Champs-Elysées, prétendant avec raison que la *traversée de Paris* abîme les chevaux de selle : il se lève tous les jours à huit heures, il se couche entre une et deux heures du matin; jamais il ne fréquente les bals masqués, il ne va presque jamais au spectacle; vous le trouverez quotidiennement au bois de Boulogne entre deux et cinq heures, quand il n'est pas aux chasses de l'Union ou de M. le duc d'.... Là, il fatigue d'ordinaire deux chevaux (qui l'attendent à la porte Dauphine) en leur faisant faire à chacun un tour de bois, et les lançant par-dessus tous les obstacles de la porte d'Auteuil, le chenil, c'est-à-dire le double fossé et la double barre (excepté toutefois la *barre Potocki*, bien entendu).

Pour qu'on ne puisse pas nous accuser d'avoir peint les sportsmen à leur désavantage, nous allons montrer celui-ci dans toute sa gloire, c'est-à-dire dans son écurie. C'est là qu'il triomphe! Il est dans son écurie complétement beau, royal, épique! Figurez-vous une petite maison en briques, bien exposée au plein midi, à l'extrémité d'une cour vaste, aérée et soigneusement sablée, où une demi-douzaine de chiens, tant lévriers que danois, griffons, bulls-dogs et terriers, ont l'air de traîner une existence assez inutile. On vous ouvre une porte ornée d'un bouton de cuivre éclatant, et vous êtes dans le tabernacle hippiatrique. C'est là que le sportsman passe toutes ses matinées; aussi reconnaît-on partout l'œil du maître : les litières sont fraîches et soigneusement renouvelées, les stalles d'un bois de chêne bien poli; une paille blonde et consistante est suspendue dans les râteliers, une avoine sèche et farineuse circule dans les mangeoires.

Voyez donc comme ils sont heureux et gracieux, les habitants de ce splendide logis! comme ils ont l'œil vif et brillant! voyez comme leur poil est fin, souple et poli! Peut-on blâmer un sportsman de passer une partie de son temps dans *such a stal?* Que l'on ne me parle plus de mameluk pleurant sur son coursier, comme du type de l'affection qui peut unir l'homme à la bête : l'amour du sportsman pour ses chevaux me semble aussi supérieur à celui de l'Arabe que l'attachement du pélican blanc pour ses petits, qu'il nourrit de sa chair, l'est à celui du sarigue, qui se contente de porter les siens dans sa poche velue. Le mameluck aurait-il inventé, comme l'a fait le sportsman, de faire conduire un cheval de course en voiture au lieu du rendez-vous, et de faire voyager avec lui un tonneau rempli de la même eau qu'il a coutume de boire?

Mais continuons de visiter les écuries dont le maître fait les honneurs avec une prévenance si jubilatoire et si courtoise.

Nous pouvons remarquer ses *boxes* garnis de bouches de chaleur moyennant lesquelles on peut procurer à des chevaux en *condition* la température la plus convenable; la sellerie, véritable musée équestre; les

remises, immenses magasins où se trouvent réunis tous les chefs-d'œuvre de la carrosserie britannique. Pour tout cela, le sportsman éprouve un sentiment vif et profond qui participe de l'amour qu'un jeune homme ressent pour sa première maîtresse, et de la passion qui pousse un avare à mourir de faim sur un monceau d'or.

Terminons ce tableau de genre par une anecdote dans laquelle nous avons joué un certain rôle, et qui nous semble vérifier ce que nous avons avancé de l'attachement que le sportsman a pour ses chevaux.

Il y a un an à peu près, je suivis une chasse assez brillante. Le cerf, lancé dans les bois de Versailles, alla se faire prendre auprès de Rambouillet; nous eûmes sept heures de chasse, et je revins de l'hallali avec notre sportsman, lui à pied, tenant son cheval par la bride, moi monté; car, ayant un cheval de louage, et je le dis modestement, je me sentais fort peu disposé à épargner la fatigue de mon poids à cette vénale créature. Après une heure de marche, par une pluie battante, nous arrivâmes à la porte d'une auberge où je laissai mon cheval entre les mains d'un garçon d'écurie; et, comme nous mourions de faim, je me chargeai de commander le dîner, qui fut servi au bout d'une demi-heure. J'envoyai prévenir mon compagnon, que j'avais laissé pâle, exténué, harrassé, bouchonnant son cheval avec un air de sollicitude exquise et d'agitation fébrile ou frénétique. Comme après un quart d'heure d'attente mon compagnon n'arrivait pas, et que je le savais d'ailleurs fort absolu dans ses résolutions, je me mis à table, je dînai bravement, et, après un dessert un peu moins que modeste, je m'endormis dans mon fauteuil. J'ignore combien de temps dura mon sommeil; mais il dut être assez long, car la chandelle qui m'éclairait était réduite au tiers de sa longueur primitive quand je fus réveillé par mon ami, qui entrait avec fracas dans la chambre. Sa marche était alerte, sa figure était rayonnante de satisfaction; il me prit les mains avec un air d'expansion surprenante en me disant : « Mon ami, mon bon ami!... (j'étais encore hébété par le sommeil et stupéfait par cet accès inaccoutumé d'affection cordiale), *Coroner a mangé l'avoine!* » dit-il avec une voix chevrotante et en me regardant d'un œil humide.

A présent nous devons à nos lecteurs le portrait d'un de ces innombrables satellites qui gravitent autour de notre planète, en s'efforçant de mériter et d'obtenir le

titre brillant de sportsman. Quel abîme entre les copies et le modèle ! La lumière de Phébus diffère encore moins de celle de la pâle Phœbé, comme disaient les poëtes de l'Empire. Quoi qu'il en soit, et malgré les scrupules de notre conscience, nous allons esquisser notre héros secondaire, à qui nous appliquerons ce que Voltaire disait des traductions qu'il appelait des *revers de tapisseries*.

Le sportsman amateur est presque toujours pourvu de soixante à quatre-vingt mille livres de rentes; il est de noble famille; vous l'avez vu passer, et vous avez pu remarquer la considération, l'estime et la haute approbation dont il a l'air pénétré pour toute sa personne. Jusqu'à vingt-deux ans, il a vécu avec un cabriolet des plus simples et un cheval de selle, mangeant niaisement son pécule avec des actrices; mais, le beau jour où il a acquis une preuve irrécusable de l'infidélité de son infante, il s'est fait à peu près les réflexions suivantes : « Depuis deux ans je vis comme un bourgeois, un croquant; je ne fréquente que des femmes indignes de moi (traduisez : qui se moquent de moi); décidément je me réforme. Je veux me voir cité dans tout Paris de la manière la plus honorable : aimer les chevaux est tout à fait une passion de grand seigneur, et j'ai toujours senti que j'étais né pour être sportsman.

Huit jours après avoir fait ces réflexions, notre jeune homme a pris un maître d'anglais, et il s'est formé une sorte de dialecte à lui, une langue tout à fait hippiatrique; il applique à toutes les petites femmes le nom de *ponette;* il parle du *poitrail* de madame Z, et de la *crinière* de mademoiselle R, tout comme s'il parlait de *Miss Annette*. Ce peu de temps lui a suffi pour s'impatroniser chez les marchands de chevaux, et de plus il est devenu un adepte forcené de la religion du pur sang. Il trône en potentat dans les écuries de Crémieux ou de Bénédict; là, il adopte, il accueille, il accepte sérieusement les éloges que lui adressent les maquignons sur ses connaissances hippiatriques. Il pense souvent à la reconnaissance que doit lui inspirer la manière dont il encourage et fait prospérer le commerce des chevaux. C'est lui qui a répondu à un de ses amis, qui lui faisait remarquer combien son dernier cheval était poussif : *Ceci n'est pas possible,* ***[1] *a trop de considération pour moi.*

Le voilà donc improvisé connaisseur; et mettant tout son plaisir à vendre, acheter et brocanter; à ne conserver jamais pendant plus d'un mois le même cheval, parvenant toujours à faire reprendre pour vingt-cinq louis l'excellent coursier qui lui a coûté trois mille francs. Malgré toutes ses mésaventures, il n'en dit pas moins incessamment qu'il est en possession du *premier trotteur de Paris;* il vous dira que c'est un cheval de chasse qui peut sauter six pieds... De la figure un peu chevaleresque du vrai sportsman il a fait un je ne sais quoi de burlesque et d'exhilarant qui révèle toute l'impuissance de l'homme à changer sa nature et à masquer son caractère. Ainsi, qu'on lui propose un pari *sortable*, vous le verrez réfléchir avec une profondeur digne de Descartes et de Galilée, refuser décidément, et pour accepter ensuite les chances d'une autre gageure extravagante. C'est ainsi qu'il parodie cette sagacité instinctive qui distingue le véritable sportsman. Autre travers : frappé du stoïcisme avec lequel celui-ci raconte ses désastres, frappé surtout de la profonde impression qu'il produit sur ses auditeurs, il cherche à rivaliser de catastrophes et d'impassibilité laconique avec son modèle et son rival. Il ne vous parlera jamais d'une chasse ou d'une course dans laquelle il n'ait pas éprouvé plusieurs malencontres, et tout son corps devrait en être couvert de cicatrices. Mais à force de malheurs il a rendu la compassion tout à fait impossible, et ses amis lui disent alors : « Allons donc, marquis, allons donc!... » Il a vidé jusqu'à la lie la coupe de l'infortune, car au Jockey-Club la mauvaise réputation de son écurie est tellement établie, qu'aucun homme expérimenté ne voudrait parier pour un des chevaux du marquis sans exiger dix contre un; il n'a jamais gagné qu'une seule course, et c'était un jour où son cheval se trouvait sans concurrents. Tout le monde sait l'unique encouragement qu'il ait reçu dans un *gentlemen riders* dont il s'était ingénié de faire partie. Il était rayonnant, sublime, au départ; jamais pareil jockey n'avait relui sous le soleil; à la fin du premier tour, en repassant devant les tribunes, un honnête spectateur le voyant *distancé*, et se trouvant saisi de compassion pour son pauvre cheval qu'il *roulait* avec rage, lui cria en manière d'applaudissement :

« Ne vous pressez donc pas, monsieur, vous avez bien le temps. »

Comme on peut le présumer, notre sportsman arriva le dernier, quoique son cheval fût *un des premiers coureurs des trois royaumes*.

Personne n'ignore la manière dont il a perdu son petit jockey Bill; mais, ayant été témoin de l'événement, on trouvera bon que je le raconte avec plus de véracité que ne l'ont fait les journaux du palais et le *Moniteur des Halles*.

J'étais allé par un beau matin printanier chez le marquis de C. Je le trouvai en proie au plus furieux accès de misanthropie. Je m'informai avec anxiété de la cause de cette affection mélancolique.

« Tu sais bien, me dit-il, *Atar-Gull*, ce superbe cheval bai-brun que tout le monde m'envie, et que j'avais engagé pour courir demain au Champ-de-Mars; tu sais bien aussi avec quel soin que je le faisais *entraîner* et comme il est admirablement *in condition?* Eh bien ! mon cher, je suis obligé de renoncer au prix, mon jockey vient de crever comme un mousquet! Comme je tenais à Bill, le roi des jockeys, suivant moi, et que je conservais l'espérance de faire diminuer son excédant de poids, qui n'était que de dix livres et demie, j'ai d'abord commencé par le faire purger trois ou quatre jours de suite, et puis je l'ai tenu pendant trois semaines emmailloté dans sept ou huit couvertures de laine, en lui faisant boire une demi-pinte d'eau-de-vie par jour j'employai tous les sudorifiques connus, et je crois que j'en inventai même; Bill, qui jusqu'ici avait supporté merveilleusement bien toutes ces choses-là, n'a pu résister pour cette fois-ci..... »

Notre héros se leva brusquement, et, se promenant à grands pas dans sa chambre gothique (la chambre à coucher d'un élégant sportsman est toujours du style le plus gothique), il reprit bientôt :

« Je n'avais pourtant rien négligé pour qu'il ne diminuât que d'une demi-livre par jour, ce qui faisait mon affaire et n'était pas trop exiger; car enfin j'avais expérimenté la prodigieuse bonté de sa constitution, et je ne craignais pas que ce régime le rendît malade; mais il faut que le drôle ait avalé la tranche de mouton rôti qu'on lui présentait chaque matin, et dont il ne devait que sucer le jus, suivant nos conventions : c'est sa gloutonnerie qui l'aura tué, et toujours est-il qu'il est mort d'indigestion, à ce que je suppose. »

[1] Nous prions le lecteur de suppléer à notre réticence en remplaçant nos trois étoiles par le nom du dernier maquignon qui l'aura ce qui s'appelle *enrossé*. Il n'aura que l'embarras du choix.

Je ne pus m'empêcher d'excuser ce malheureux garçon.

« Voilà bien la philanthropie malentendue, reprit le marquis. Périssent mille fois tous les Bills, tous les jockeys français et anglais, pourvu qu'ils fassent gagner nos chevaux, à nous autres vrais sportsmen! Nous ferons des pensions à leurs familles, s'ils en ont. »

Notre héros était beau d'exaltation en ce moment; il avait grandi de six pieds! Bill était mort, et notre sportsman avait constitué une pension de sept cents francs à sa grand'mère, à qui l'on eut de la peine à faire comprendre que Bill était son petit-fils, car elle ne le connaissait que sous le nom de François Guillard.

Une autre fois je le trouvai qui lisait une gazette anglaise, et qui ruminait sur la nouvelle suivante :

« Un vicaire du comté de Sussex avait égorgé le curé « de sa paroisse avec le sang-froid le plus barbare. Ce « jeune ecclésiastique passait pour aimer passionnément « les chevaux, et l'on a découvert par les débats qu'il « avait commis ce crime atroce uniquement pour se pro- « curer l'argent nécessaire à l'achat d'un ouvrage en « trois volumes in-folio, dont voici le titre :

« *Histoire de tous les chevaux qui ont remporté des « prix aux courses en Angleterre, depuis leur établis- « sement jusqu'à la présente année, avec leurs généalo- « gies très-équitables et leurs portraits; on y a joint les « noms des particuliers qui les montaient avec ceux « des gentlemen à qui ils ont appartenu, et, pour l'a- « grément et l'instruction des lecteurs, on y rend un « compte exact de tous les paris pour ou contre.*

« Sir John Bailey, juge of King's bench et président « des assises, a fait remarquer dans ses conclusions que « la passion du clergé anglican pour l'hippiatrique avait « été la source de soixante-sept condamnations infaman- « tes pendant l'espace de sept ans. »

« Qu'est-ce que tu penses de ceci? demandai-je à notre anglomane. — *Shocking*, me répondit-il, *my dear, very shocking, dreadfully shocking!* » Et voilà tout ce qu'il en résulta dans son jugement.

On peut supposer aisément que la fatalité qui conduit le marquis à des résulats si déplorables ne manque pas de peser sur lui dans les autres exercices qui forment la base du *sporting character*. Ainsi donc il est subitement épris de passion pour la chasse, il improvise une meute dans une de ses terres, devient la terreur de ses voisins et le fléau de ses métayers; il fait élever des renards pour se permettre le *fox hunting*; il nourrit des sangliers dans une de ses écuries.

Voici du reste une ou deux aventures de sa vénerie dont nous avons été les acteurs et les témoins.

Je me trouvais à la campagne en automne et dans le voisinage de son château, il m'invita pour courir un renard : l'animal, apporté sur une petite voiture, fut placé dans un fourré dont les chiens se rendirent bientôt les maîtres en *violonnant* comme des forcenés. Durant trois heures environ, nous galopâmes à leur suite, et ils nous ramenèrent à l'endroit même d'où nous étions partis : là ils nous annoncèrent par le redoublement de leurs cris que l'hallali s'approchait. Le piqueur s'élance pour s'emparer de l'animal, mais le pauvre renard était déjà roide mort et froid comme une pierre, attendu que la frayeur ou la contrariété l'avaient fait succomber à une de ces attaques morbides appelées vulgairement *paralysies*. Il n'avait pas bougé de dessus la motte de terre où il avait été posé, et nous, nous avions suivi au galop une belette, une fouine, un blaireau, que sais-je? Un autre jour, on avait lâché pour nous complaire un de ces sangliers si soigneusement élevés pour nos plaisirs. Les chiens, accoutumés à son fumet et à la placidité de son caractère, ne se décidèrent à le chasser que lorsqu'ils en furent sommés à grands coups de fouet : la chasse s'entama enfin, mais ce fut tant bien que mal : il faisait le même jour une chaleur dévorante, et nous suivîmes pendant une heure à peu près la voix de la meute. Tout à coup un silence profond et solennel succéda aux cris des chiens : meute et sanglier, tout était disparu, tout semblait tomber dans un abîme, et l'on aurait dit que la terre avait englouti les chiens et le gibier : après une recherche scrupuleuse, nous trouvâmes le mot de cette énigme : les chiens et le sanglier buvaient amicalement à la même mare, et la plus parfaite intimité régnait entre eux. Le sanglier domestique fut ramené dans ses lares, et puis on l'égorgea comme un vil pourceau qu'il était; on rossa vigoureusement les chiens, et ils ne dînèrent que le lendemain : voilà la moralité de l'anecdote. On peut juger par ces deux aventures combien notre ami et sa meute sont dignes de figurer en première ligne dans l'institution des louvetiers; société établie, comme chacun sait, pour la conservation, si ce n'est pour l'amélioration de la race des loups, à qui des louvetiers de notre connaissance font tous les ans le sacrifice de quelques vieilles vaches et de plusieurs ânes, afin qu'ils ne soient pas tentés d'abandonner l'arrondissement. Notre héros continue jusqu'à vingt-cinq ans le cours de ses désastres; à cette époque-là, sa fortune se trouvant dérangée par ses prodigalités, il se marie, réforme ses écuries, se prend de belle passion pour l'agriculture ou la musique, et finit à trente ans par être député de son département. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière politique, nous nous contenterons de lui souhaiter plus de succès à la Chambre qu'au Champ-de-Mars (deux arènes entre lesquelles nous n'avons l'intention d'établir aucune sorte de parité).

Les dernières courses de Paris nous ayant mis à portée d'observer certaines variétés du genre sportsman, nous croyons devoir en rendre compte à nos lecteurs; la scène se passe au Champ-de-Mars et dans la tribune à droite.

Première variété du genre. — Le *sportsman à pied*. Il est représenté par un tout petit jeune homme ayant une cravache et des éperons. Il fume avec un aplomb soldatesque, et, s'adressant indistinctement et familièrement à tous ses voisins : « Il est inouï, dit-il, il est inouï, ma parole, il est inouï qu'on se permette de faire attendre le public de cette manière-là. Ces messieurs du club (prononcez claoub) se croient tout permis, et encore pour nous faire voir des courses qui font pitié, quand on a assisté à celles d'Epsom, de New-Market et d'Ascott... »

Enfin la cloche sonne et les membres du Jockey-Club se dirigent vers leur tribune. Le petit monsieur reprend en s'adressant avec confiance à son voisin, qu'il ennuie profondément : « Regardez donc, je vous en prie, voyez donc la conformation de Margarita, comme elle s'embarque au galop; quelle bête! que de race, que de sang elle a! »

Le signal du départ est donné, le jockey du duc d'O... reste en arrière; le jeune homme, après un instant de silence, répond à une dame qui s'étonne et s'affligе de ce que la casaque rouge est dépassée.....

« C'est une tactique, madame, une tactique, une pure tactique; et, si vous aviez vu autant de courses que moi, vous sauriez que rien n'est jamais décidé avant le dernier tournant. Regardez comme Margarita allonge, voilà qu'elle les rattrape, elle a la corde, elle a la corde!

(avec la dernière suffisance.) Tout est fini maintenant, et les autres sont distancés; je l'avais bien dit. »

Deuxième variété du genre. — *Sportsman stupide*. Un provincial en paletot noir, avec des gants bleu de ciel. Il s'écrie au départ : « Oh! ah! oh! ah! » Au passage du premier tour, avec joie : « Mon Dieu, monsieur, que je voudrais bien savoir qui est-ce qui va gagner?... » A l'arrivée des coursiers, avec un air d'ivresse : « J'en suis bien content, et c'est bien joli des courses de chevaux, dont tous les journaux de Paris parlent tant!!! »

Troisième variété du genre. — Le *sportsman politique*. Un monsieur entre deux âges, habit vert, canne à pomme d'or et cachet armorié. Il se parle à lui-même en finissant de lire son programme : *Casaque rouge, toque bleue, Arabella, au duc d'O.....*, c'est-à-dire au duc de Ch... « Quelle rosse!... » A la fin du premier tour, Arabella tenant la tête, il murmure : « C'est probablement une jument qu'il aura fait venir d'Angleterre! Ces gens-là sont capables de tout!... » A l'arrivée, Arabella étant ce qui s'appelle *distancée*, il s'écrie avec explosion : « Enfoncée, Arabella! enfoncée! Je l'aurais parié dès avant la course, et je ne donnerais pas cette satisfaction-là pour dix louis!... » Le sportsman politique s'éloigne en se frottant les mains.

On trouverait peut-être que j'ai fait beaucoup d'honneur à ces trois variétés en les décorant du nom de *sportsman;* mais j'ai voulu prouver que le *sporting character* a gagné toutes les classes de la société française, ce qui ne laisse pas que d'être un sujet d'amour-propre et de satisfaction pour mes amis et pour moi.

LE PROPRIÉTAIRE

PAR

AMÉDÉE ACHARD

nclinez-vous devant les douze lettres de ce mot-là; toutes les puissances se résument en elles; en elles sont le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga de ce qui est. Qui n'est pas propriétaire veut le devenir, qui l'est veut l'être toujours. Le monde pivote autour de ce substantif; c'est l'arche sainte des royaumes constitutionnels, le fétiche de l'univers, la clef de voûte de la société; tout passe, le propriétaire seul ne passe pas; les empires croulent, mais les propriétaires restent. Ils sont plus forts que le temps et que les révolutions, deux choses qui usent les trônes et le granit.

L'arbre généalogique du propriétaire a ses racines dans le jardin d'Eden. C'est un substantif antédiluvien; il surnage au-dessus des temps bibliques, et l'histoire n'était pas encore, que le propriétaire était déjà. Il est contemporain du monde. Le premier homme, Adam, notre père, était propriétaire, et la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est qu'ayant manqué au contrat synallagmatique qui le liait au jardin céleste, Dieu l'expropria.

Depuis le premier congé qu'un archange signifia au premier homme, jusqu'aux congés que les huissiers parisiens signifient quotidiennement aux locataires récalcitrants, le propriétaire n'a pas changé. C'est toujours et sans cesse un individu de qui la qualité commande le respect. Afin que nul ne l'oublie, il le professe lui-même en son endroit. C'est de lui que Danton aurait dû dire qu'il marche comme un saint sacrement. Rien qu'à le voir passer, on comprend que le propriétaire a pris son importance sociale au sérieux; il se soigne comme une vieille dévote. Si ses vêtements ne sont pas du drap le plus beau, ils sont au moins du plus fort; ses étoffes ne sont peut-être pas très-brillantes, mais elles sont toujours les plus chaudes. Il est dans ses habits comme un saint dans sa châsse, hermétiquement enveloppé. En s'attaquant à sa personne sacro-sainte, les vents coulis s'attaquent à la société; s'il tousse, elle est menacée d'une fluxion de poitrine, et le propriétaire tremble pour celle dont il est le plus auguste représentant.

S'il n'avait appris la modestie avec le peu de latin qu'il s'est empressé d'oublier au sortir des classes, volontiers le propriétaire dirait comme Louis XIV : « L'Etat, c'est moi. »

Il y a, au temps où nous sommes, à peu près dix millions de Louis XIV en France. La France est le pays qui en possède le plus; mais tous ces Louis XIV ne sont pas de grands seigneurs; il y en a beaucoup à qui le titre de propriétaires ne donne absolument que le droit de mal dîner après n'avoir pas déjeuné. Si ceux-ci n'avaient pour vivre que leur qualité seulement, ils courraient fort le risque de mourir de faim; mais, grâce à l'industrie, ils trouvent le moyen d'échapper à cette dure extrémité. Il y a des propriétaires savetiers, chiffonniers, balayeurs; il y en a d'autres qui sont marchands de coco, vendeurs de contre-marques, conducteurs d'omnibus, gabelous, que sais-je encore? Gardons-nous de parler de ces propriétaires-là, ils usurpent un titre qui ne leur appartient que parce que le dictionnaire de l'Académie est trop pauvre

pour leur octroyer un substantif plus convenable; et passons au propriétaire que la tradition nous représente couvert d'un habit marron, à ce propriétaire aisé, rentier, fortuné électeur, éligible et décoré, que le vaudeville a fait passer à l'état d'oncle.

Ceux-là seuls sont les petits saints de ce paradis où il y a tant d'appelés et si peu d'élus; les autres ne sont rien que des intrus.

Ainsi que Paris résume la France, le propriétaire parisien résume les propriétaires français. Pour les bien connaître tous, il n'est donc point nécessaire de passer les barrières et d'aller voir comment les foins se fauchent en Normandie, et de quelle façon les raisins se foulent en Bourgogne. Nous l'avons dit, les propriétaires sont un : c'est l'hydre à mille queues de la Fable; ils sont dix millions de corps qu'anime une seule pensée. Cette pensée a pris un nom dans la science dont Gall fut le Messie, après que Spurzheim en eut été le précurseur. Cherchez bien sur un crâne phrénologique, et vous le trouverez écrit sur une protubérance latérale. Ce mot est l'*acquisivité*.

Hélas! et pour le dire en passant, cette protubérance, ou, si mieux vous l'aimez, cette faculté qui fait mettre à la caisse d'épargne les économies qui doivent un jour payer une métairie, n'est-ce pas celle aussi qui conduit la main des voleurs dans la poche des passants? Quelle médaille n'a pas son revers!

Pour peu qu'on soit doué de ce sens physiologique qui fait discerner la profession sous les traits du visage et deviner le caractère sous l'enveloppe des paroles, on reconnaîtra bien vite un propriétaire à la manière dont il marche et dont il cause. C'est un personnage qui ne fait rien comme tout le monde. Il y a dans sa tournure quelque chose qui trahit la puissance de l'homme sûr du lendemain; comme la mer, s'il s'émeut, c'est à la surface; au fond il est toujours calme. Il sait que, quels que soient les événements et le hasard des circonstances, sa terre ou sa maison lui resteront toujours; si l'incendie ou la ruine passent sur ses propriétés, il y a, de par les douze arrondissements de Paris, assez de compagnies d'assurances pour répondre du sinistre, et si tout périssait, les compagnies elles-mêmes, le sol du moins n'est-il pas impérissable? Cette pensée, dont le propriétaire ne se rend pas compte, le soutient dans toutes les épreuves qu'il plaît à la Providence et aux locataires de lui ménager. Il plie, mais ne rompt pas. Que la guerre menace de chas-

ser le rameau d'olivier que depuis tant d'années la paix promène d'un bout du monde à l'autre, que lui importe? Au demeurant, ne faudra-t-il pas toujours que l'humanité mange le blé de ses campagnes et dorme sous le toit de ses maisons?

Regardez le propriétaire, tandis qu'il se promène sur les boulevards, prudemment enveloppé d'un paletot en drap pilote. Il contemple toute chose d'un œil serein comme le juste d'Horace. S'il fait beau, les rayons du soleil dorent ses moissons et parfument ses vendanges; s'il pleut, l'eau du ciel rafraîchit ses prairies. Le visage du propriétaire s'épanouit comme une pivoine.

Mais que le soleil trop chaud le force à chercher un abri le long du trottoir que sillonne une traînée d'ombre, que la pluie redouble et change les ruisseaux en torrents, le propriétaire pâlit. Une funèbre pensée empoisonne ses joies; l'épée de Damoclès se joue au-dessus de ses rêves, et voilà l'homme ferme du poëte qui a peur. Les rayons qui doraient les épis ne pourraient-ils pas les brûler? l'eau qui rafraîchissait les prairies ne s'aviserait-elle pas de les inonder? et si la récolte allait périr, le fermage serait-il bien payé? Et qu'est-ce que le fermage, sinon tout; la robe de velours de la femme, la maîtresse de chant de la fille, la rétribution universitaire du fils, le bal de l'hiver prochain, le grand dîner du dimanche, tout le bonheur de l'année? Le rayon d'or qui met une étincelle à chaque brin d'herbe, c'est une flèche aiguë dans le cœur du propriétaire; ce nuage qui fuit à l'horizon, c'est un voile noir sur sa tête. L'homme heureux a disparu; ce n'est plus qu'un mortel infortuné qui déplore sa condition et se prend en pitié lui-même. Sa femme n'aura certainement pas le cachemire qu'elle lui a demandé, et il parle de réformer un plat de son ordinaire.

Mais qu'un courtier d'immeubles vienne le lendemain lui proposer la vente de ses terres, le propriétaire l'éconduira sans rien entendre.

En somme, ne croyez pas que ces bons propriétaires soient fort à plaindre; leurs craintes quotidiennes sont une partie de leurs revenus; on les compte dans l'actif des émotions; s'ils se désespéraient moins, ils seraient moins heureux.

Cependant, disons-le, les propriétaires de bois et de prés, de terres labourables et de vignes, ne présentent pas un type aussi curieux ni aussi complet que les propriétaires citadins, les seuls qui soient vraiment les propriétaires pur sang, si l'Académie veut nous permettre une expression empruntée au vocabulaire du *sport*. Les autres, en effet, tiennent par trop de côtés au commerçant; comme lui, plus que lui presque, ils s'occupent du prix des denrées et du cours des marchés. Aujourd'hui que l'agriculture est une science, le propriétaire est un industriel.

Le propriétaire parisien n'a point à se préoccuper de tout cela; il lui importe peu qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige; il ne redouterait pas la grêle s'il n'avait des vitres, et les orages l'inquiéteraient médiocrement si ses maisons, ses chères maisons, n'avaient des tuyaux de cheminées. Ce propriétaire-là semble n'être venu au monde que pour percevoir les termes échus; quatre fois par an, à des époques trop bien connues pour qu'il soit besoin de les rappeler, il appose sa signature au bas de petits chiffons de papier, et va voir au soleil si les asperges poussent. Son Dieu, sa foi, sa loi, c'est le terme; hors du terme point de salut; qui le paye est honnête, qui le doit est fripon. Le propriétaire n'a pas d'autre évangile.

Que de fois le locataire, en le voyant frais, calme, reposé, tenant dans sa main les fatales quittances, tandis qu'une confortable robe de chambre balaye le tapis sur ses talons, ne l'a-t-il voué au diable, lui, ses quittances et sa robe de chambre!

Mais vous ne savez donc pas, ô locataires mes confrères! que vous êtes sa grêle, sa pluie, sa neige, sa tempête, à ce pauvre propriétaire? Si sa personne est à l'abri des intempéries de l'air, sa bourse ne peut se garer des crises qui troublent l'harmonie de vos revenus! Lorsque le propriétaire campagnard énumère les calamités qui rongent son patrimoine, comme les inondations, les chenilles, la sécheresse, les sauterelles, et qu'en manière de péroraison il murmure à la queue de son homélie: « Je donnerais toutes mes terres pour une bonne maison, » le propriétaire citadin sourit, croise les bras, hoche la tête, et répond victorieusement à cette série de désastres par un mot seul: « Le locataire! » Dans sa bouche ce mot prend des proportions gigantesques; il résume toutes les infortunes; ainsi que la boîte de Pandore tenait tous les maux, il renferme dans ces quatre syllabes le germe de tous les ennuis: dégâts, refus de payement, citations, saisies, procès. Et cependant, s'il n'y avait pas de locataires, que deviendraient les propriétaires? La conscience qu'ils ont de l'absolue nécessité de ce mal leur permet seule d'en supporter l'amertume. Et d'ailleurs l'expérience n'apprend-elle pas au philosophe à tirer un peu de bien de toutes choses? Ils se soumettent donc, et acceptent le locataire en raison du loyer.

Si les propriétaires parisiens ont des analogies qui donnent à leurs physionomies un air de parenté, il ne faut pas croire cependant qu'ils soient tous d'un caractère semblable et sans individualité aucune. Bien que tous reliés les uns aux autres par les invisibles liens de la protubérance dont nous parlions tantôt, ils ont chacun en quelque sorte des habitudes et une spécialité; si le fond ne change guère, ils sont variables dans la forme; néanmoins nous vous engageons à ne pas trop gratter cette mince surface, déposée comme un sédiment par le flot des circonstances, sinon les teintes s'en effaceraient bien vite, et vous retrouveriez le propriétaire à cheval sur le terme. Sous quelque habit qu'il se cache, c'est toujours le même moine.

Dans une ville où le terrain mouvant de la fortune a tant d'agitation et de caprices, il était impossible que quelques spéculateurs ne fissent pas marchandise de la propriété. Ils bâtissent des maisons comme d'autres fabriquent des pièces de toile pour les vendre. Ils s'en débarrassent aussitôt qu'elles ont arboré sur leur faîte le drapeau symbolique qui donne à la maison droit de bourgeoisie dans la cité. Ces propriétaires-là ne payent jamais de contributions; ils ont bien garde de conserver leurs filles de pierre jusqu'au jour où le fisc avide réclame l'impôt des portes et fenêtres. Ils possèdent cinq ou six hôtels et demeurent chez autrui. Paris leur doit déjà deux ou trois douzaines de rues dont les embryons se dessinaient à peine, il y a dix ans; mais, tout en travaillant à l'agrandissement de la ville, ils travaillaient aussi à l'agrandissement de leur fortune, et toutes deux progressent ensemble. Dans leurs heureuses mains le plâtre se fait or. Mais cependant, quels que soient les succès qui marquent leur carrière, nous n'avons aucune sympathie pour ces propriétaires. Ils ont, mais ils ne possèdent pas.

Parmi les hardis argonautes lancés à l'aventure sur l'océan des constructions, il en est qui s'arrêtent après avoir bâti un lambeau de place, un tronçon de rue; de spéculateurs ils passent propriétaires; ils sentent leur cœur s'émouvoir à la vue de tous ces étages qui leur doivent le jour, et c'est alors qu'ils se séparent de leurs

confrères, pères dénaturés qui vendent leurs enfants. Les douceurs et les ennuis de la paternité commencent aussitôt; la maison est achevée; le foyer n'attend que la flamme; la fenêtre aspire au rideau. Mais alors la question du locataire se présente dans toute sa majestueuse obscurité. Il s'agit de sécher les plâtres, pour nous servir de l'expression consacrée, et ce n'est point là une mince affaire. Le rentier retiré du commerce, le fonctionnaire, l'avocat, ne veulent pas s'en charger. Que faire alors? Prendre soudain un parti décisif: appeler à soi quelques escadrons flottants de cette vagabonde population qui a fait de la rue Notre-Dame-de-Lorette son quartier général, et leur abandonner les maisons toutes fraîches écloses sous la truelle du Limousin. Avant six mois, elles auront perdu leur robe d'innocence et d'humidité, et la main qui les a ouvertes alors pourra les refermer. Il y a toujours par la ville assez de ces insouciantes alouettes parisiennes prêtes à suspendre leur nid de l'entre-sol à la mansarde, pour que les propriétaires craignent d'en manquer jamais. Elles s'abattent par volées au premier signal, et prennent sans crainte possession de la maison virginale. Au temps critique du terme, alors que les murs ne suintent plus, elles repartent, la chanson aux lèvres, sans courbature et sans névrose, car à celles qui n'ont que la santé pour fortune Dieu ménage l'indisposition. Voilà comment s'est peuplée tout d'abord une bonne partie du quartier de la Madeleine, la plus aristocratique moitié de la Chaussée-d'Antin. Les vagabondes, et surtout insouciantes lorettes, ne sont-elles pas les hulans de la civilisation? elles marchent gaiement à l'avant-garde de Paris, et soyez sûrs que le jour où la grande ville crèvera les langes qui l'enserrent, elles seront les premières à franchir le mur d'octroi.

Il y a entre le propriétaire et le locataire, ces deux pôles de la population, un lien qui leur sert de conducteur et les met en communication. Ce lien, le plus souvent coiffé d'un bonnet crasseux et chaussé de savates rapetassées, est le portier. C'est lui qui perçoit les loyers et transmet les protocoles qui vont du propriétaire au locataire et retournent du locataire au propriétaire. C'est un chargé d'affaires qui sait tous les secrets de ce petit État qu'on appelle un hôtel, et qui, à ce titre, est le plus souvent inamovible; mais tout a été dit sur le portier, et nous n'en parlerons pas davantage.

Quelques propriétaires, héritiers des traditions du grand siècle, et ne voulant point se commettre avec leurs commensaux, se donnent le luxe d'un intendant. Il y a bien aussi une pensée politico-économique dans l'adjonction de ce fonctionnaire intime dont l'espèce va s'amoindrissant. Pour si développée que soit la protubérance de l'acquisivité, on n'en est pas moins homme; quoiqu'on soit propriétaire, il y a toujours dans le cœur une corde sensible qui vibre parfois; or, les vibrations de cette corde se résolvent en soustractions; ce n'est point là le compte du propriétaire qui aime les revenus inaltérables. Cependant, comme il ne peut se défendre des pleurs de la veuve et des prières de l'orphelin qui rognent le budget annuel, il met entre sa sensibilité de propriétaire et les souffrances du locataire un bouclier vivant et imperméable qu'il revêt de toute son autorité. Ce bouclier, c'est l'intendant; les larmes n'ont aucune prise sur son habit noir. Inflexible comme la loi, il fait sommation de payement au moindre retard, et ne tarde pas à appeler l'huissier à son aide pour procéder à la saisie et faire déménager l'ameublement en place du Châtelet. Quand un locataire, plus adroit ou plus tenace, arrive jusqu'au cabinet du propriétaire, celui-ci se retranche derrière son incompétence, et, prétextant de son ignorance en matière d'argent, il éconduit le solliciteur qu'il renvoie à son intendant « Arrangez-vous avec lui, dit-il, c'est son affaire; je ne demande pas mieux qu'il puisse vous accorder un délai. »

Le locataire part; mais l'intendant a des ordres souverains. La charte que le propriétaire lui a concédée ne se compose que d'un article unique: « Les loyers seront payés en totalité, et sans retard, aux termes échus. »

Les propriétaires ont aussi leurs excentricités.

Il en est qui ne veulent admettre sous leurs toits aucune espèce de chiens, si petit qu'ils soient. Les *King's Charles*, ces aristocratiques animaux qui se peuvent cacher dans un manchon, ne trouvent même pas grâce devant eux. La loi de proscription s'adresse à la race entière, aux terre-neuviens comme aux *Bleineime*. Le concierge est chargé, sur la responsabilité de ses appointements, de l'exécution de l'ordonnance, et il s'en acquitte en homme qui sait que l'introduction d'un chien équivaudrait à une destitution.

Mais il ne faut pas croire que l'ostracisme s'étende seulement aux chiens présentés par les locataires, il s'applique aussi aux chiens qui viennent en visite; aussitôt qu'ils sont aperçus, ils sont arrêtés et mis en fourrière dans la loge du portier. Volontiers, s'il l'osait, le propriétaire ferait graver au seuil de sa porte inhospitalière ce distique tyrannique:

Aucun chien ne passera,
Ni caniche pareillement.

Si les chiens sont proscrits dans un grand nombre de maisons, il en est d'autres où les chats ne sont que tolérés. Certains propriétaires inquiets les soupçonnent véhémentement de détériorer, par leurs ébats nocturnes, les régions aériennes de leurs immeubles; ce sont eux qui, pendant les heures sombres où l'amour les fait voltiger de gouttières en cheminées, dégradent les ardoises, ébranlent les tuiles et grattent le zinc. Les vieilles filles arguent vainement de la légèreté du chat; n'importe: aucune objection ne peut apaiser l'esprit prévenu du propriétaire; il faut que tout individu de la race féline aille porter ses pénates ailleurs.

Mais ce n'est pas tout encore. Que les propriétaires proscrivent les chiens et les chats par respect pour leurs toits et leurs escaliers, cela s'explique; mais que plusieurs d'entre eux aillent jusqu'à exclure les enfants, voilà ce qui ne se comprend plus, et voilà pourtant ce qui est. Nous n'inventons pas, nous faisons tout bonnement de l'histoire. Il y a des maisons où les jeunes Français au-dessous de sept ans ne peuvent pas loger; le propriétaire barbare leur refuse impitoyablement la porte. Le père de famille qui, sur la foi des usages, a imprudemment arrêté un appartement dans la maison d'où l'enfance est bannie, voit sa progéniture consignée sur le trottoir, quand il vient prendre possession de son nouveau domicile. C'est en vain qu'il réclame: le propriétaire, par l'organe du portier, est inflexible; tous les pauvres petits chérubins, en robes blanches ou en vestes bleues, sont repoussés; les frais sourires et les blondes chevelures ne peuvent rien sur un cœur qui appartient tout entier aux moellons et aux briques. Le propriétaire sait que les doigts de l'enfance sont parfois barbouillés de raisiné, et il a peur pour le stuc lustré de ses murs. Il ne veut que des célibataires; quant aux enfants, ils peuvent repasser dans quelques années, lorsqu'ils seront majeurs, et, si la maison est encore debout, le propriétaire les recevra.

Mais le propriétaire ne borne point là ses tyrannies : soucieux de la moralité de ses pensionnaires, il lui arrive quelquefois d'exiger de tous ceux qu'il tient sous clef, des mansardes au rez-de-chaussée, une vertu digne de concourir au prix Montyon. Voulant à toute force faire leur salut éternel, il rétablit au profit de leur âme une règle sévère empruntée à quelque défunt ordre religieux. Afin de mieux leur ouvrir les portes du paradis, il leur ferme la sienne quand ils s'avisent de cogner après onze heures de la nuit. Ceci prouve, pour le dire en passant, que rien ne passe : le couvre-feu vit encore en plein Paris. Malheur au locataire indigne atteint et convaincu d'avoir, ne fût-ce que pour une heure, donné asile à quelque fille d'Eve! son congé lui sera signifié soudain, et le portier, commis à la garde de la vertu, le priera, en voilant sa face, de chercher gîte ailleurs pour son immoralité. Nous savons de ces couvents-là même dans le deuxième arrondissement, celui des douze enfants de Paris, qui marche le plus avant dans la voie de la perdition.

S'il est des propriétaires qui ne veulent pas que minuit trouve personne éveillé sous leur toit, il en est d'autres qui ne veulent pas qu'on s'amuse chez eux. La valse leur inspire une horreur dont ils ne peuvent se défendre, et le seul mot de galop les fait pâlir. Aussitôt qu'ils entendent parler de bal, ils s'épouvantent; si le locataire persiste, ils le menacent d'un procès, et feraient intervenir au besoin les huissiers jusqu'au milieu des quadrilles. Ces propriétaires prudents, qui ont des entrailles de père pour leurs parquets, savent tous les mystères des constructions parisiennes; ils n'ignorent point combien leurs maisons ont la constitution délicate, et ils se gardent de les exposer de mourir au printemps de leurs jours. Cependant, hâtons-nous de le dire, ils permettent qu'on boive du thé, et ne proscrivent pas un peu de musique.

Il est une chose dont le nom seul réveille la terreur au cœur de tous les propriétaires; une égale sympathie les unit pour la maudire; heureux s'ils pouvaient, en la rayant du dictionnaire, la bannir du monde. Cette chose, c'est la réparation.

Qui que vous soyez, locataires du premier, sans entresol, ou des combles, ne leur en parlez jamais, si vous ne voulez voir leur front s'obscurcir; la réparation est une ennemie mortelle qu'ils ne savent comment éviter; c'est le Pitt et Cobourg de tous les propriétaires; ils la voient partout. Mais, en revanche, elle n'a pas d'alliés plus fervents que les locataires; c'est par leurs mains qu'elle s'introduit dans la maison; sans cesse ils l'invoquent; les cheminées fument, comme si elles avaient été inventées pour faire autre chose; les portes ne ferment pas; les fenêtres jouent mal; les plafonds s'écaillent; les conduits s'obstruent, et, quoi que fasse le propriétaire, c'est toujours, pendant l'année entière, une queue de maçons, de fumistes, de menuisiers, qui réparent ce qui est irréparable.

La réparation est le cauchemar du propriétaire. Ils consentiraient à tout, aux chiens, aux chats, aux enfants, aux bals, à condition d'en être débarrassés. Mais la réparation est sœur de la construction, où l'une arrive, l'autre va.

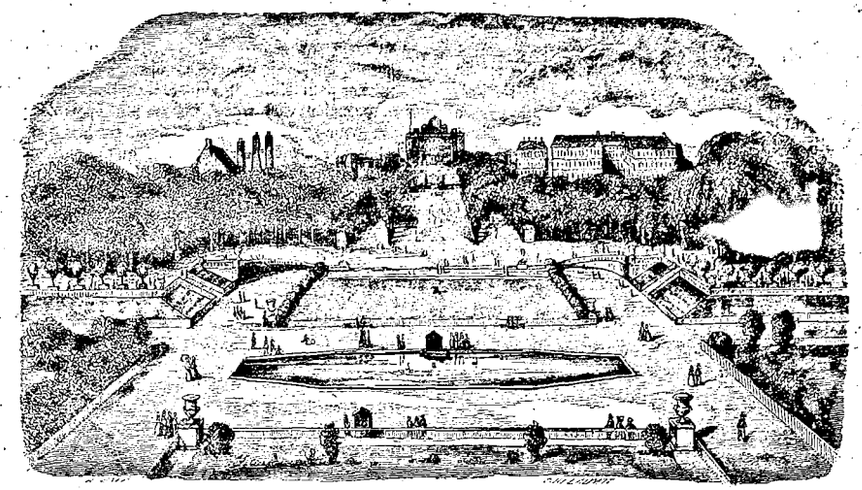
Si, pour le propriétaire campagnard, tout est bien dans l'état quand le prix des denrées est en hausse, pour le propriétaire citadin, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes quand les loyers sont acquittés exactement. Entre toutes les questions dont notre siècle est si prodigue, c'est la seule qui les préoccupe, et s'ils s'inquiètent de la guerre, c'est parce qu'ils craignent que la victoire ne diminue le nombre des locataires.

En somme, le propriétaire est plus qu'un homme, c'est presque un demi-dieu. Entre ses mains il tient le sommeil de la nation; d'un mot il pourrait, si la fantaisie lui en prenait, envoyer la nation coucher à la belle étoile, et l'on sait ce que c'est que la belle étoile du ciel de Paris. Quand nous pensons à cette éventualité, nous sentons notre âme saisie d'un respect religieux, et, à l'aspect d'un propriétaire gravement revêtu des insignes de son pouvoir, sous forme d'une quittance, volontiers nous nous écrierions avec M. de Voltaire :

Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut ou le doit être.

Maintenant que nous sommes au bout de notre monographie, permettez-nous, ô lecteur, de faire un souhait, ne fût-ce que pour vous récompenser de nous avoir suivi jusqu'ici.

Si vous êtes propriétaire, restez-le; si vous ne l'êtes pas, hâtez-vous de le devenir.



L'HABITUÉE DU LUXEMBOURG

ET L'HABITUÉE DES TUILERIES

PAR

JACQUES ARAGO

Vous trouverez des géographes fort habiles, sachant à merveille combien il y a de mètres de Paris à toutes les capitales du monde, et qui prétendent effrontément qu'on ne compte pas plus d'une demi-lieue du jardin du Luxembourg à celui des Tuileries.

J'ai vu des gens très-versés dans la chronologie, art fort utile, comme on sait, qui assurent qu'il n'y a guère qu'une quinzaine d'années entre ces deux jardins rivaux, et qui vous allèguent mille raisons victorieuses pour étayer leur docte opinion.

Eh bien! je me fais fort, moi, de dérouter chronologistes et géographes; je me fais fort de leur prouver qu'il y a trois cents lieues au moins entre le Luxembourg et les Tuileries, et que ces deux jardins ont une différence d'âge de trois siècles bien comptés. Prédire le gain d'une cause, c'est être, dit-on communément, fort près de la perdre; n'importe, je suis de ceux qui chantent le triomphe avant de livrer bataille, car je ne sors pas de la lice, ou j'en sors victorieux.

J'étais bien jeune encore (il y a deux siècles et demi de cela) quand j'arrivai tout pimpant de mon village pour achever à Paris mes études mathématiques. Je logeais au collége de France — le malheur a de la mémoire! — et mon savant professeur, qui voulait faire de moi un Monge, un Laplace, un Legendre, me disait souvent : « Allez au Luxembourg, couchez-vous sur le gazon, au pied d'un beau tilleul, et ne revenez que lorsque vous serez bien sûr de la leçon. » Hélas! je revenais toujours sans avoir rien appris, du moins de ce que mon livre aurait dû m'enseigner, mais plus avancé en d'autres études. Je me livrais à de profondes méditations sur les passions des hommes, principalement sur celles des femmes, et je négligeais la solidité du cône ou de la pyramide triangulaire pour l'observation plus grave des mouvements terrestres qui avaient lieu sous mes regards.

On a dit, mais bien à tort, que les cieux étaient incorruptibles, parce qu'on croyait alors à leur immuabilité dans l'espace. On aurait dû dire, du jour même de sa création, le Luxembourg est éternel, et les savants eussent été terriblement embarrassés pour prouver le contraire.

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

Ici, bien mieux que là-haut, les choses se passaient avec un ordre, une régularité à effrayer les Bréguets de l'époque; jamais pendule n'eut un mouvement plus précis : c'étaient les habitués du lieu qui réglaient la pousse des feuilles, et les roses ne s'épanouissaient que parce qu'elles savaient qu'on attendait leur arrivée : la pension glissait, silencieusement causeuse, de tel quart d'heure à tel quart d heure; et comme je n'étais pas assez riche alors pour posséder une montre, je m'étais appliqué à suivre certaines marches, certains repos, certaines évolutions, qui me disaient à merveille chaque instant de la journée, alors que le vent du sud charriait vers la rue de Tournon la voix de l'horloge du sénat.

Une dame surtout était le principal point de mire de mes investigations. Grâce à la promeneuse méthodique, je n'ai jamais manqué les heures de mes récréations et de mon dîner.

Elle arrivait l'été à sept heures cinq minutes, elle marchait lentement, très-lentement, à la hauteur du premier carré le plus voisin du palais; elle approchait son ombrelle de la touffe de lilas du coin, secouait légèrement les branches, étudiait les progrès de la végétation, et, cela fait, sa démarche devenait plus grave : on eût dit qu'elle venait de faire une importante découverte, et qu'elle la classait dans sa mémoire. Deux minutes plus tard, elle arrivait près du bassin, posait un pied sur le bord en saillie, poussait un petit sifflement pour appeler les cygnes, leur donnait gracieusement une moitié d'échaudé, passait sa douce main sur leur plumage soyeux, et les rendait ensuite à leur liberté. Ce travail durait sept minutes et demie, après lesquelles la machine mouvante tournait à droite, comme si le vent fût venu de l'est; elle montait une à une, excepté les deux dernières, les marches du grand escalier conduisant à la belle avenue des marronniers, prenait une chaise, puis une autre pour ses pieds, levait les yeux au ciel, ouvrait un livre et lisait, sans que rien au monde pût lui faire quitter cette position, qui me rappelait la belle statue antique du silence et du recueillement.

J'ai vu cette dame saluer d'un signe de tête, et par leur nom, les personnes qui passaient auprès d'elle, sans qu'elle les eût regardées.

Une marchande de plaisirs se présentait une demi-heure après, faisait sa révérence, comptait la douzaine de cornets, prenait les six sous jetés d'avance sur la chaise, et s'en allait, ressort actif de la grande horloge, donner du bonheur à d'autres habitués.

Bientôt après s'avançait sautillante une manière d'élégante, que l'habituée devinait de loin; aussitôt deux chaises se trouvaient côte à côte, deux robes se frôlaient, et ce mot était toujours le premier de la conversation : « Eh bien? » puis elle continuait : « Bonjour, chère. — Migraine affreuse; mais je vous vois, le mal s'en va. — Toujours bonne, délicieuse, vous êtes un ange, et vous seule avez le pouvoir de me distraire de Montesquieu. Quel homme que ce Montesquieu! Je n'en vois qu'un seul qui puisse lui être comparé : Pascal... — Et Pope. — Et Locke. — Et Montaigne. — Et Buffon. — Et Cuvier. — Et Kant. — Et Lessing. — Et Schlegel. — Et... »

Bref, on lui comparait tout le monde; car j'ai oublié de vous dire officiellement ce que vous aurez sans doute découvert vous même; à savoir, que mes deux interlocutrices étaient deux bas-bleus très-prononcés. Cela fait, ces deux dames se prenaient par le bras, se dirigeaient vers l'extrémité de la grande allée conduisant à la rue de Fleurus : arrivées au bout, elles tournaient à gauche, revenaient sur leurs pas, faisaient halte en face du magnifique carré de roses, ornement principal du jardin, s'appuyaient sur la balustrade, se recueillaient une seconde fois, ou faisaient mine de se recueillir dans leur admiration pour Montesquieu et ses nombreux rivaux, puis reprenaient leur route, sous le plus épais des plantations, pour revenir à leurs chaises, gardées par deux mouchoirs brodés et par les plaisirs qu'avaient écornés, pendant leur absence, les pierrots voleurs, et les enfants plus voleurs encore.

L'habituée du Luxembourg est de noble origine, c'est presque de rigueur; mais plus son antiquité est douteuse, plus elle affiche des airs de duchesse. Elle appelle monsieur, son valet, qui vient, chapeau bas et à trois pas de distance, prendre ses ordres, sans mot dire.

Elle appelle aussi monsieur, son caniche; monsieur, le bambin qui marche à peine, et madame, sa gouvernante et la poupée de sa fille.

Mais l'orgueil impertinent de l'habituée du Luxembourg ne fait jamais tant la roue que lorsque, d'aventure, quelque élégante naturelle de la Chaussée-d'Antin vient se risquer dans cette contrée lointaine : ce sont des regards, des haut-le-corps, des gestes, de petits sourires sarcastiques, tous des plus meurtriers, ou du moins destinés à l'être.

Mais la légère voyageuse, qui s'en aperçoit, ne tarde pas à prendre sa revanche. Fierté de femme blessée est si ingénieuse! J'ai vu un jour une Parisienne (vous savez qu'on n'est pas de Paris quand on fréquente le Luxembourg) s'avancer vers une observatrice au sourire malin, s'approcher d'elle, et lui dire d'un ton sérieux, en tournant autour de l'unique bassin du lieu, qu'elle appelait une mare...

« Pardon, madame, voudriez-vous avoir la bonté de m'indiquer le jardin du Luxembourg? — Mais, madame, vous y êtes. — Tiens! voilà en effet d'assez jolis arbres pour des arbres de province. »

Ce qui ajoute aux blessures que l'habituée du Luxembourg reçoit dans sa vanité, et, partant, à son irritation, c'est le mépris qu'on fait de son jardin favori. Tout être se révolte à l'outrage, et le petit ver de terre se roule, s'étend, s'irrite, se redresse contre le talon qui l'écrase.

Lorsque, aux Tuileries, on parle de ducs, de comtes, de barons, de marquis, on dit tout simplement le duc, le comte, le baron, le marquis; ici l'habituée se croirait coupable de ne pas faire précéder la qualité par le mot monsieur.

Le titre ou même l'allure de tout étudiant en droit ou en médecine est un motif de proscription pour l'habituée dont je détaille ici les traits, car ces messieurs exhalent une odeur de café ou d'estaminet qui blesse l'odorat; et ils font trébucher les enfants pour accourir plus vite, et regarder en face les jeunes personnes. Ce que veut l'habituée du jardin d'outre-Seine, c'est le respect de tous les âges.

Cette digne personne fait d'habitude porter son enfant à bourrelet par une cuisinière grosse, grasse, réjouie, rubiconde, et voiture elle-même son caniche dans un cabas. L'un et l'autre sont bien soignés, bien peignés, bien proprets; mais il est aisé de s'apercevoir que les plus intimes confidences et la meilleure part des gâteaux sont pour le quadrupède.

Là-bas, dans l'autre monde, aux Tuileries, l'enfant est conduit à la main par une bonne bien coiffée, bien serrée, bien chaussée, mais étourdie et distraite, n'arrêtant jamais le poupon qu'après sa chute, et le grondant de s'être déchiré la main contre le sable. Quant aux caniches, ils sont en plus petite quantité qu'au Luxembourg, et la dame ne mène le sien qu'au bout d'un ruban ou d'un cordon d'une grande élégance. Vous verrez, il y a

L'habituée du Luxembourg.

tout le diamètre de la terre entre ces deux belles promenades de la plus folle cité du globe.

Il n'est pas permis à l'habituée du Luxembourg d'adopter une mode à sa naissance : elle ne doit s'en parer qu'alors qu'elle est usée autre part. Le seul ridicule qui soit toléré près du boulevard Mont-Parnasse, c'est celui de la vétusté.

Il est vrai de dire aussi que le palais des pairs est là, que les quasi-fossiles se meuvent à la surface, et que le jardin repose sur les catacombes. Un pas de plus, c'est de la cendre, de l'immobilité; un pas de moins, ce sont les vanités et les passions.

Mais ne quittons pas encore notre digne habituée du Luxembourg. Son éventail doit être grand, à paillettes et à peinture gouachée; elle doit avoir force rubans au chapeau, une ferronnière, boucles d'oreilles, bracelets et bagues : tout cela est de première nécessité. Si ses souliers étaient carrés, elle serait désavouée par mesdames ses amies, et l'on en causerait le soir chez monsieur le duc. Au surplus, sa robe, toujours de soie à taille haute, a pour ceinture un ruban de couleurs tranchées; ses gants sont en filet, car sans cela ses bagues deviendraient inutiles.

Non pas que sa pudeur en soit alarmée, mais elle ne regarde les statues du jardin que dans le crépuscule, comme on le ferait à propos d'un objet qu'on redoute et qu'on cherche à la fois.

Je me hâte d'ajouter, dans la crainte que vous ne trouviez un trait de perfide médisance dans cette phrase tout innocente, que l'habituée du Luxembourg va, sans scrupule, assister à une leçon de dissection anatomique... Que peut donc un marbre sur ses sens aguerris? Mais c'est une jouissance d'artiste que se donne la promeneuse, et qu'elle veut subordonner toutefois aux exigences du monde, et surtout de son monde.

Ces choses, et bien d'autres encore, je les avais remarquées à ma première venue à Paris. Depuis lors, les années ont passé sur ma tête, mes cheveux ont grisonné, les arbres du magnifique jardin se sont bien des fois parés et dépouillés, bien des rois ont passé du trône à la tombe, bien des révolutions ont armé des hommes, bien du sang généreux a coulé, bien des têtes ont été fau-

chées; moi-même, hélas! battu par les vents, ballotté par les mers, sous toutes les zones, dans tous les océans, j'ai fatigué ma vie aux périls, aux privations, aux douloureuses pensées; j'ai étudié les mœurs des peuples sauvages, j'ai dansé sous le Pont-Neuf; et quand, après avoir échappé à la colère des flots, à la turbulence des éléments, je me suis trouvé de retour, j'ai couru au Luxembourg, comme on aime à regarder au midi de la vie quand elle est à son déclin. Eh bien! j'ai vu, j'ai reconnu mes anciennes promeneuses, mon unique bassin joyeux, mes allées silencieuses, mes beaux carrés de fleurs d'où le parfum s'exhale en bouffées coquettes; j'ai retrouvé encore les enfants qui jouaient au cerceau, les grandes demoiselles qui fermaient la marche des écoles, les gazes et les mousselines papillonnant au zéphyr; mais, hélas! l'enfant est devenu grave, la jeune fille occupe la place de l'habituée que j'avais d'abord étudiée avec tant de soins, et dont la tombe s'est emparée. Je cherchais en vain sur le front de cette jeune femme l'incarnat de la jeune fille : une pâleur plus grave et plus passionnée, des teintes plus chaudes et plus soucieuses l'avaient remplacé; et celle à qui jadis j'avais entendu dire : « Maman, je vais jouer avec Lucie » dit aujourd'hui : « Viens, ma fille, tu es fatiguée; repose-toi à mes côtés. »

Le jardin aussi s'était transformé : des allées gigantesques avaient été tracées, et une magnifique avenue s'étendait du palais à l'Observatoire. Le doigt de l'empereur s'était promené là.

Quant au palais lui-même, il avait pris du ventre, et sa ceinture légère de lauriers et de lilas menaçait de céder à l'obésité envahissante de l'œuvre immortelle de Jacques Debrosses. Un édifice plus lourd qu'imposant avait été *plâtré* sur l'ancien, et l'on pouvait déjà saisir des bruits de chaînes et de verrous sortant de cette nouvelle enceinte. Je n'avais laissé que de bonnes âmes et de jolies fleurs dans un jardin de prédilection; j'y retrouvais des corps de garde et des prisons. Oh! oui, le temps avait marché.

Mais quittons cette promenade si gaie, si calme, si sommeillante jadis, lorsque la malice aimable, le ridicule naïf et la rieuse jeunesse erraient seuls sous les sycomores... Je ne sais si mes souvenirs ne sont plus aussi vifs, mais il me semble que tout cela est un peu changé; les physionomies ont moins de bonhomie et d'abandon : il y a comme une odeur de crime et d'échafaud dans l'air...

Passons vite. Vous le dirais-je? c'est ce groupe qui s'enfuit là-bas, que seul j'ai retrouvé toujours jeune, toujours frais et toujours joyeux. Ce groupe-là, c'est une grisette et un étudiant... Mais, hélas! ce n'est pas à moi de vous parler des élèves en tous genres, des couturières, des modistes, qui peuplent les avenues, et qui, pareilles à des nuées de papillons voyageurs, voltigent çà et là, l'œil ouvert à tout, et sur tout ce qui rappelle la force, la jeunesse et l'opulence; ce n'est pas à moi de vous parler de ces insectes étourdis allant se brûler à toutes les flammes, se prenant à tous les réseaux, s'accrochant à tout obstacle, se brisant à toute résistance, vaincus ou vainqueurs tour à tour, et laissant à l'air, à la ronce, au bouquet, à la charmille, quelques lambeaux d'antenne ou d'aile diaprée... Hélas! moi je n'ai plus mes jambes de quinze ans, et je ne peux atteindre au vol ces feux follets terrestres, pareils aux météores du firmament. Ainsi donc passons, et passons vite...

Toutefois, malgré les rapides évolutions d'une jeunesse âpre au plaisir, et s'agitant à l'air libre comme pour secouer la poussière des bancs classiques; en dépit des rapides investigations de ces jeunes filles à la recherche d'un volage dont l'inconstance est semée de tant de périls, il y a dans l'ensemble du jardin du Luxembourg quelque chose de triste et d'endolori qui blesse l'âme. On dirait un de ces vastes et solitaires enclos plantés autour des cellules de chartreux ou de capucins, alors que la prière se récite dans les chapelles et fait déserter les pieuses allées. Le silence règne au Luxembourg comme si le bruit devait y être traité en séditieux. Nul roulement de voiture, nulle querelle de rue ou de carrefour; et les arbres, alors même que le vent du nord en agite violemment la chevelure, rendent un gémissement pénible et lugubre.

Le Luxembourg est un lieu de recueillement et de méditation; la science s'y retrouve heurtant la science; elle apporte avec elle un parfum de pédantisme qui vous monte à la gorge; et si vous écoutez les graves confidences qu'on se fait à l'oreille, vous n'entendez qu'un cliquetis assourdissant et confus d'x, d'y, de cosinus, de tangentes, de gaz hydrogène, d'alpha, de pile voltaïque, dont les mots seuls vous rappellent les douleurs et les déchirements qui vous troublaient dans votre chambrette aérienne.

Les rigueurs et les aspérités de la science vous poursuivent jusque dans vos rêveries les plus douces, et sont capables, même sous la brise rafraîchissante, de vous faire renoncer à tout ce qu'elles ont de consolant et de glorieux pour l'avenir.

Mais un jour, dans la semaine, échappe pourtant à cette monotonie lugubre, à ces bouffées scolastiques qui font de la jeunesse une époque si longue et si amère : ce jour, c'est le dimanche. Figurez-vous un essaim d'enfants se jouant sur un cimetière nivelé, un vol de jeunes filles courant après les joies d'une soirée sans travail, et devinant, comme par instinct, le lieu de la promenade où elles sont sûres de trouver un bras pour leur bras, un sourire pour leur sourire. On va, on vient, on court, comme si le hasard vous poussait par les épaules; mais le hasard est souvent un dieu si tutélaire aux jeunes cœurs, que les mythologues, au lieu de lui donner un bandeau pour emblème, devraient l'armer d'une torche et d'un grelot. Le hasard est sans puissance contre la folie, et la folie règne seule le dimanche au jardin du Luxembourg.

En effet, au milieu des élans de cette joyeuseté bruyante qui semble rapprocher la vieillesse de l'enfance, en donnant à celle-ci plus de virilité, en ôtant à celle-là ses rides et sa couronne de neige, l'une affecte, en se mutinant, des airs d'indépendance et de force, l'autre, en ressaisissant ses lointains souvenirs, oublie ce que pèsent les ans et les infirmités. La joie comme la douleur a sa contagion.

Maintenant que, fidèle à ma tâche, je vous ai mené au Luxembourg, et que j'ai fait poser devant vous un de ses principaux ornements, embarquons-nous pour d'autres plages, traversons de larges routes, glissons dans d'étroits sentiers, heurtons-nous aux bornes, aux égouts, aux piétons imprudents, doublons des caps, des promontoires, ménageons nos vivres, traversons des courants d'eau, des ponts, des quais, longeons des palais avec leurs richesses, des masures avec leur pauvreté, et jetons l'ancre en face de cette grille royale, aux flèches dorées, où nous attendent des études sérieuses, au milieu des frivolités qui s'y donnent quotidiennement rendez-vous : il y a partout de graves leçons à prendre, il y a partout d'utiles confidences à écouter, et celui-là seul est isolé dans le monde qui ne regarde qu'à ses pieds et ne voit que dans son cerveau. Qu'est-ce que la vie? le mouvement... Étudions la vie, et laissons à la mort ses terribles et mystérieux secrets.

L'habituée des Tuileries.

Le jardin des Tuileries est grand, aéré comme celui du Luxembourg, mais moins varié peut-être; il est vaste, malgré le soin qu'on a pris de le rétrécir en l'élargissant d'un petit parterre qui emprisonne le château. Deux terrasses élégantes lui serrent les flancs, et là-bas, près de la place de la Révolution, deux exhaussements réguliers dominent un des plus riches et des plus magiques panoramas européens. Mais voyez la bizarrerie du monde, ou plutôt de la mode! Il y a d'un côté une plantation magnifique, de l'ombre fraîche à toute heure du jour, du mystère, de suaves émanations, et la foule s'en va, poussée, pressée, heurtée, s'amonceler sur un point unique, où des maisons pareilles à des châteaux arrêtent toute bouffée du nord, où le soleil darde ses rayons les plus pénétrants, et où la gent moutonne paraît d'autant plus à l'aise qu'elle est plus coudoyée dans sa marche inégale et tortueuse.

Eh bien! soyons moraliste et critique à la fois; j'établis là mon observatoire, et j'étudie tout ce qui se passe devant mes yeux. Nous sommes en été, et sept heures et demie viennent de sonner. La dame que vous voyez là descendant de son équipage dit à haute voix à ses amis et à ses voisins qu'elle a trente-deux ans; moi, je vous assure qu'elle n'en aura jamais trente-trois, car je sais qu'elle en a quarante. Elle suit les modes, mais elle ne les fait point; son binocle aux yeux, elle ne regarde pas, elle étudie les toilettes, et son exclamation favorite est : « Fi donc! ça ne se portera guère. » C'est que madame de Morangy est blonde, et la robe qu'elle attaque est jaune. Sa place sous les marronniers est marquée d'avance, et presque gardée par la loueuse; les adorateurs arrivent plus tard, comme un vol d'abeilles sur la rose qui va tomber, et dont elles hâtent la chute.

« Tiens! que dites-vous de ce spencer chatoyant qui passe? — C'est gracieux, coquet, de bon goût. — Le nom de l'héroïne? — Inconnu. — C'est bon un jour, demain on ne le regardera pas. Voici pourtant une injure à nos faiseuses, et certaines bourgeoises ont parfois quelque chose qui ressemble à du goût. — On les compte, madame. — Ce monsieur Ernest est une satire vivante. —

Baronne, mettez au masculin, dit M. de Salerne. — Oh! monsieur, c'est un couplet de vaudeville. — Dont je ne me fâche nullement, madame, poursuit Ernest; monsieur ne s'est pas compris-lui-même. — Allons, je ne veux pas que la discussion continue, on a les yeux sur nous. — C'est une habitude de tous les jours, madame, réplique Ernest galamment; il n'est question ici que de vos somptueux dîners, de vos élégantes soirées, et surtout de votre toilette, dont la gracieuse simplicité... — Vous ne savez ce que vous dites; les diamants et les rubis ne sont jamais de la simplicité. La simplicité, c'est la misère, c'est l'impuissance; la simplicité en morale, c'est la bêtise; dans la vie réelle, c'est la pauvreté : rien n'est simple comme ce que vous venez de dire, et vous devriez faire un tour de promenade avec Arthur. — Il est si simple de vous obéir, madame, que je n'attends pas un nouvel ordre de vous. »

La brouille paraît sérieuse; je m'attache au pas du jeune homme justement offensé qui dit à son ami Léon, de moitié dans sa rancune : « Cette femme est insupportable, autant par ses qualités personnelles que par les airs de suffisance qu'elle emprunte à la situation d'indépendance qu'elle s'est faite. Elle s'ennuie à mourir, elle ne vit que de ses épigrammes, et griffe en minaudant, comme une femme qui ne veut pas qu'on suppose de colère dans son âme. Elle ne vient ici, croyez-moi, que pour persuader à ceux qui la remarquent qu'elle n'a rien à faire. Ce qu'elle désire avant tout, ce n'est pas qu'on sache que sa maison est bien tenue, ses réunions très-confortables, ses valets bien payés ainsi que ses mémoires, mais que chacun soit convaincu que toutes ses heures sont des heures de loisir.

« Vous voyez quelques habituées du jardin occupées, en causant, d'une broderie, d'une lecture passagère : elle, madame de Morangy, se tiendrait pour déshonorée de toucher à une aiguille ou à une bande de mousseline. Elle est exacte ici autant que les statues. Eh bien! écoutez-la, elle n'est contente de rien, elle ne se plaît à rien. Si le vent souffle, elle ne voudrait que le calme de l'air le plus parfait; si la brise garde le silence, elle accuse la monotonie de l'atmosphère; quand le sol est sec, elle gronde les gardiens qui ne songent pas à la santé des promeneuses; et si l'on arrose, elle assure que c'est une inondation projetée, un déluge pour chasser le monde, et qu'on veut faire des Tuileries une école de natation. Madame de Morangy sait la gêne ou la prospérité des maisons de commerce, les souffrances qui pèsent sur une industrie quelconque, les mésaventures de telle ou telle famille, et, le soir ou le lendemain, elle en égaye ses visiteurs. Une gazette est moins perfide, car, si elle parle à plus de monde, du moins a-t-elle un contrôle dans le démenti public. Je te jure que madame de Morangy n'a jamais dit une *vérité vraie*. — Tu la juges avec bien de la rigueur, mon ami; n'y aurait-il pas en ce moment chez toi cette exagération que tu reproches à ton ennemie intime, et n'est-elle pas le résultat de ta rancune? — Point; je me fais ici l'écho de toutes les langues, et je suis d'autant plus à croire, que je les ai longtemps combattues. Au surplus, tant pis pour elle, si elle se pare de ses ridicules; mais ce que j'ai plus de peine à lui pardonner, c'est sa manie invétérée des mariages. Et le marierait, je crois, l'empereur de la Chine avec sa femme de chambre, pour peu qu'elle se le mît en tête. Si elle vient seule maintenant aux Tuileries, c'est qu'elle a donné deux de ses nièces à deux jeunes provinciaux adroitement attirés chez elle; ils n'étaient qu'imbéciles, ils sont devenus sots. Et comment le contraire aurait-il pu arriver? Les jeunes filles la suivaient constamment aux bals, aux théâtres, à la promenade. Madame de Morangy est comme l'ambre, qui donne son odeur à tout ce qui l'approche. Ses deux neveux sont si heureux dans le ménage qu'elle leur a fait, qu'ils viennent de partir, l'un pour un voyage en Orient, où il doit séjourner six ou huit mois; l'autre pour Calcutta, qu'il doit habiter trois ou quatre ans; c'est le moins à plaindre. Dès qu'on se coudoie avec une parente de madame de Morangy, il est prudent de prendre un passe-port à une ambassade étrangère. — Diable! tu me tentes; moi qui meurs d'envie de visiter les Indes. — Et le ridicule? — Peu de personnes en meurent, beaucoup en vivent; vois si elle maigrit. — C'est vrai, la ceinture de madame de Morangy emprisonnerait trois tailles comme celle de madame de Sarolles, qui passe là près de nous. — A-t-elle aussi quelque nièce à marier? — Oh! celle-ci, c'est un type tout différent; avec elle, mon cher, il y a plus à craindre de la médisance que de la calomnie. Elle est légère, inconséquente et folle, mais irréprochable sur tout le reste. Je connais vingt de nos plus élégants qui sont morts à la peine. Tous ont reçu des espérances, mais pas un seul n'a obtenu de rendez-vous, un billet, une ligne, un mot de sa main; *verba volant*. — Que veut-elle donc? — Un mari, rien qu'un. — C'est peu. — Elle trouve que c'est assez; veuve à vingt ans, elle attend depuis dix-huit mois. Les frelons bourdonnent, les papillons voltigent, ses oreilles et ses yeux ne portent rien jusqu'à son cœur. — C'est peut-être qu'il est trop plein? — Oui, trop plein de vide. — Est-elle jolie? — Très-jolie; mais son premier mariage la tient en garde contre un second maître. — Et son premier époux est mort pur de sarcasmes? — Comme au temps de l'âge d'or. — A ce compte, elle n'est point amie de madame de Morangy? — Que dis-tu? elles se détestent. — Cela n'empêcherait pas qu'elles ne fussent intimes. — Oui; mais, dans la haine de madame de Sarolles, il y a quelques grains de mépris, et tout effort pour les rapprocher serait inutile. L'obstination de cette dernière a été jusqu'à l'héroïsme, tant l'autre y mettait de vanité. — Il paraît qu'elle l'a échappée belle; et tu la dis jolie? — Elle est plus que cela, elle est piquante et naïve à la fois. Un jour que je la suivais depuis plus d'une demi-heure, je l'aperçus donnant l'ordre à une loueuse de lui apporter une chaise à côté d'une chaise isolée. Je me hâtai, je pris le devant et je jetai là un billet, comme on fait quand on court après toute bonne fortune. Elle s'assit, elle toucha du bout de son ombrelle le papier; je crus qu'elle allait le lire. Eh bien! non; elle le froissa dans ses gants, puis elle le déchira, sans seulement chercher à voir si quelqu'un avait les yeux sur elle. — Et tu appelles cela de la vertu? — Essaye ce même stratagème sur madame de Morangy; on rira bien peut-être du billet, mais on le lira et l'on en tirera profit et vanité. — Quelles mœurs que les mœurs des Tuileries!... — Comme celles de partout, mon ami, ni plus ni moins; seulement il y a ici plus d'éclat dans la chute comme dans le triomphe. Les femmes, vois-tu, ne pardonnent qu'après avoir puni; une fois vengées, elles redeviennent bonnes et généreuses; elle aiment à faire couler des larmes, ne fût-ce que pour les essuyer, et le jardin des Tuileries est un jardin de femmes. Tiens, vois cette ceinture de fleurs, qui rivalisent si bien avec celles qui parent ces riches carrés. — Voilà un madrigal digne de Dorat. — Non, j'aime mieux que tu parles encore de madame de Sarolles. — Je te préviens que je tiens infiniment à mon état de garçon. — Peut-être me remercieras-tu un jour de t'avoir convaincu. — Parle. — De la coquetterie de cette jeune femme à de l'effronterie, il y a une distance incommensurable. Habituée assidue des Tuileries, elle y vient, je te l'ai dit, pour chercher un mari, car son cœur a besoin de ne plus s'appartenir. Eh bien! si par hasard elle le trouve, si elle souffre les hommages d'un honnête homme, celui-ci n'aura encore rien fait pour son bonheur à lui, et madame de Sarolles sera d'autant plus réservée et sévère, qu'elle aura à craindre qu'on ne la juge plus étourdie. Voyez, elle n'a pas d'endroit fixe pour sa promenade; elle va d'une allée à l'autre comme poussée par une force surnaturelle; cependant elle préfère celles où les *bonnes* jouent avec les enfants. Toutes les petites filles la connaissent, l'aiment et l'appellent *chère amie*, parce qu'elles aiment aussi les *plaisirs* et que madame de Sarolles se fait une joie de leur en distribuer. Il n'y a pas au monde de créature plus indépendante, et il n'y en a guère qui se rende plus esclave dans sa liberté. On dirait un combat perpétuel, une lutte de chaque instant : madame de Sarolles est une antithèse vivante; elle va là, parce qu'il y a du monde, et pourtant elle évite le monde; elle aime le murmure de mille conversations qui se croisent; eh bien! elle quitte involontairement le bruit pour le silence. On dirait que chez elle l'esprit et le cœur se tournent le dos. Je me suis trouvé avec la baronne de Sarolles; elle nous récita les Tuileries comme un enfant récite une leçon bien apprise. Elle nous dit le nombre des orangers, les principales touffes fleuries, le sens de chaque groupe de marbre, le nom des statuaires; elle sait la quantité de pas du jardin en longueur et en largeur; elle possède, à quelques pouces près, la hauteur exacte du grand jet d'eau; elle vous dira que le pentagone développé forme la hauteur des tours de Notre-Dame. Ceux qui ne connaissent pas madame de Sarolles trouveront ces études bien futiles; hélas! par combien de tristes et douloureuses pensées n'ont-elles pas été interrompues. Je l'ai vue sourire à des enfants jouant au cerceau, et, de son œil à demi fermé, tomber en même temps, comme un reproche à une lèvre caressante, de grosses larmes qui venaient du cœur... Mais madame de Sarolles est une habituée des Tuileries; que son bras trouve un bras ami, qu'elle ne se sente pas seule au monde, et le monde ne la verra plus, et le monde sera pour elle dans le silence de ses appartements et dans le regard de son mari. — Pourquoi ne le proposes-tu pas, toi! — Mon ami, c'est fait. Tu recevras mon billet de faire part. Tout est conclu, et c'est aujourd'hui son dernier tour de promenade au jardin. — Quand madame de Morangy l'apprendra, elle est capable de t'arracher les yeux. — Je gage que sa mauvaise humeur d'aujourd'hui tient à quelque confidence qu'on lui aura faite de ma résolution, non pas qu'elle soit fâchée du mariage, mais parce qu'elle ne l'a pas fait. — Oh!... un regard de madame de Sarolles vient de tomber sur toi, mon cher ami; je souhaite à ta femme le bonheur qu'elle te promet. »

Je quittai mes deux interlocuteurs, qui ne se parlaient plus qu'à voix basse.

Ceux qui veulent et cherchent quelques inspirations aux Tuileries n'y trouveront plus la folle qui distribuait chaque matin pour quatre-vingt-dix francs de miettes de pain aux pierrots.

Pauvres! pauvres! que n'étiez-vous oiseaux voleurs! Défense a été faite à cette charitable personne de semer ses dons. Vous comprenez maintenant combien il se peut que la charité soit immorale.

Il y a une classe de femmes qui tient à honneur de venir se promener aux Tuileries, c'est la classe boutiquière : *nous sommes été entendre hier la musique sur un banc*. Cette phrase frappe souvent votre oreille quand vous passez devant un magasin d'épicerie ou de mercerie; mais toutes ces jolies bourgeoises, qui finiraient par chasser de sa promenade favorite madame de Morangy, si elles osaient venir s'asseoir auprès d'elle, ne sont pas le type de la caste que nous peignons; elles appartiennent, elles et leurs robes mal taillées, leurs chapeaux de mauvais goût et leurs charmants visages, à d'autres classes et à d'autres catégories; laissons-les en paix, et ne faisons point passer leur petit babil boiteux au laminoir de la critique.

Je vous ai dit, ce me semble, combien le jardin du Luxembourg se montrait fier le dimanche de ses habits de fête. Eh bien! les Tuileries, par un contraste frappant, suivent une marche opposée et s'appauvrissent, les jours chômés par la foule, de leurs belles et scintillantes parures de femmes. Hélas! l'aristocratie du coffre n'est-elle pas la plus vaniteuse?

L'opposition est peut-être plus tranchée encore ici que là-bas. Aujourd'hui, c'est un public de partout, des familles vagabondes de tous les quartiers, de toutes les zones élevées de la grande cité, des idiomes de tous les climats, des figures de toutes les couleurs, des costumes de toutes les professions : c'est une foire, un bazar, c'est une cohue qui roule, serpente, se tord, vous pousse, vous reprend, vous rejette, sans dire gare, comme si les bras qui s'agitent s'étaient exercés à lutter contre toute colonne de bronze, contre toute masse granitique. Et, au milieu de tout cela, des paroles étrangères, des jurons ressemblant à des anathèmes, des caresses ressemblant à des colères; et tout cela, de la joie, de l'ivresse, de l'enthousiasme. Les Tuileries sont en goguette le dimanche, et vous comprenez dès lors pourquoi l'opulence s'en éloigne avec dégoût.

L'orgie du riche ne se développe que dans les salons et les boudoirs; l'orgie du riche veut les flambeaux et les tapis, mais non les gazons et le soleil.

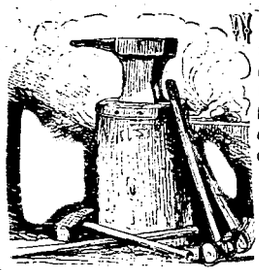
Or, savez-vous le point capital qui résume dans une même antithèse toutes les dissemblances que nous venons de signaler entre les promeneuses du Luxembourg et celles des Tuileries; le motif secret des éternelles antipathies qui règnent entre les deux camps et qui les séparent bien mieux que la distance et le courant du fleuve? Eh bien! pour terminer par un seul trait le croquis de ces deux types, je vais vous le dire.

Grâce à son collet monté, à ses traits immobiles, à son front sec et sérieux, à sa démarche mécanique, à ses discours pédantesques et à ses allures mesurées, l'habituée du Luxembourg a trente ans passé pour en avoir cinquante; tandis que celle des Tuileries, grâce à son intrépidité, à sa coquetterie persévérante, aux riens, aux fadeurs, aux naïvetés qu'elle débite avec un tact inouï, à la cour qui la suit, à la toilette qui la signale, au prestige qui l'entoure, porte vingt-ans sur une figure de quarante; et, après cela, faites qu'une vieille jeune fille du Luxembourg et une jeune douairière des Tuileries s'embrassent sans se mordre, et, pour l'invention, je vous fais breveter de toutes les cours du monde.

L'OUVRIER DE PARIS

PAR

M.-J. BRISSET



Nous abordons un bien vaste sujet. Pour peindre convenablement l'ouvrier de Paris, il faudrait faire de chaque métier la matière d'un chapitre séparé : car chaque métier a son esprit, ses mœurs, son langage, son allure. Il y a des métiers qui rapprochent ceux qui les exercent des arts, de la littérature, des sciences, et qui demandent plus de goût, de délicatesse, de connaissances que de force physique. Les individus employés et retenus dans cette sphère d'intelligence peuvent-ils être rangés parmi ceux qui, enchaînés pour ainsi dire à la matière, trouvent dans la lutte incessante de l'esprit de l'homme contre son inertie l'emploi et le tarif de leur vigueur musculaire? L'ouvrier mécanicien, le peintre décorateur, le bijoutier, le typographe, par exemple, n'ont que bien peu de rapports avec le terrassier, le carrier, le maçon, le tailleur de pierres. La différence du salaire creuse entre ces travailleurs une ligne de démarcation aussi profonde que celle qui résulte de la nature de leur travail journalier et du milieu où il les fixe. Il y a donc sous ce titre générique, l'*Ouvrier de Paris*, des classes aussi distinctes entre elles que le sont, dans le monde moral, l'ignorance et l'éducation, et dans le monde physique, l'aisance et la misère. Et puis, où trouver l'ouvrier de Paris dans cette foule toujours croissante d'individus qui accoururent à Paris de tous les points, nous ne disons pas de la France, mais de l'Europe entière, dans l'espoir d'y prendre leur part de tout cet argent que l'opulence municipale, l'industrie particulière, l'affluence des riches de tous les pays, les besoins d'une aussi immense population, et les prodigalités du budget mettent continuellement en circulation?

Comment saisir les traits et le caractère de cette population d'ouvriers, tribu nomade et changeante que l'imprévoyance de la police, qui n'a pas su encore trouver les moyens d'établir une juste proportion entre l'ouvrage à faire et les bras à employer, laisse se recruter dans tous les pays de ce qu'ils ont de gens inoccupés, mécontents, aventureux, avides ou déréglés? Dans cet effrayant pêle-mêle d'individus entassés et juxtaposés sur un seul point, sans un lien qui les réunisse, sans une loi qui les discipline, sans un intérêt général qui fasse un corps de tous ces membres désunis, et leur donne l'harmonie entre eux et les moyens d'être sans troubler l'harmonie sociale, l'on trouverait plus facilement un spécimen de toutes les populations nationales et étrangères, que le type qu'il s'agit de reproduire : l'artisan, qui, né dans la capitale ou depuis longtemps domicilié dans ses quartiers populeux, s'est identifié à sa vie, à son soleil, à son air, à ses mœurs, à ses habitudes, et traverse en cédant plus ou moins, ou en résistant courageusement à son influence, ce torrent d'idées contraires, d'agitation, de somptuosité, de misère, d'espérance, de déception, qui bouillonne et fuit autour de lui... l'*ouvrier* de Paris en un mot.

Restreint dans les limites d'un cadre étroit, notre crayon s'attachera aux traits généraux de l'espèce, sans s'assujettir aux particularités des classes qui peuvent la diviser.

L'ouvrier sera pour nous ce qu'il est pour le Dictionnaire: *celui qui existe du produit de quelque métier, celui qui travaille de la main.* Nous le prendrons dans le milieu de cette vaste chaîne de travailleurs dont les salaires plus ou moins élevés, et les occupations plus ou moins artistiques, forment les différents anneaux. C'est le supposer par conséquent à l'abri des mauvais conseils de la misère et de l'ignorance, et des distractions abrutissantes que le pauvre cherche au cabaret contre cette terrible préoccupation de chaque jour : « Aurai-je du pain demain? » En consacrant ces quelques lignes à l'ouvrier, nous ne vous attristerons point par la peinture des défauts et des vices qui s'assoient trop souvent aux derniers degrés de l'échelle industrielle... défauts qu'il faudrait peut-être moins attribuer à la corruption qu'à la misère! Quoi qu'il en soit, l'homme qui travaille à Paris, qui accepte une vie concentrée, laborieuse, régulière, au milieu de tant de dissipations, d'entraînements; au milieu de tant de métiers faciles, dégradants ou illicites, celui-là fait acte de courage, de vertu et de force; son nom est honorable comme celui du soldat : et, de même que l'artiste chargé de représenter le soldat ne choisit pour son modèle ni le lâche tournant le dos à l'ennemi, ni le déserteur quittant son drapeau, l'écrivain, pour peindre l'ouvrier, ne fera point poser devant lui l'ivrogne ou le débauché!

Que de choses renfermées dans ce simple titre : l'*Ouvrier de Paris!* Le travail et l'obscurité, la souffrance et la résignation, les saintes joies de la famille et toutes les angoisses de l'époux et du père, la raison aux prises avec toutes les tentations, toutes les séductions, l'espérance et la gaieté adoucissant les souffrances du présent, l'économie veillant pour les besoins de l'avenir, la bonne conscience charmant les souvenirs du passé. Tout est là dedans, depuis l'humble mansarde où, semblable à l'oiseau qui se rapproche du ciel pour s'en faire mieux entendre, il abrite ses douleurs, ses joies, ses craintes, ses espérances, ses amours et son nid, jusqu'à la croix noire semée de larmes blanches, sous laquelle sera doux le sommeil du pauvre ouvrier; car alors il appartiendra à ce maître juste et bon qui proportionne, lui, le salaire au travail, aux fatigues de la journée. Et sur cette route pénible qui sépare le point de départ de celui de l'arrivée, quels contrastes à chaque pas! que de su-

jets de réflexion, d'attendrissement, d'indignation ! Dans le chemin, il y a des haltes riantes et des stations bien tristes, soit qu'on pénètre avec lui sous le vert marronnier de la guinguette, où il chôme en famille les bonnes fêtes du calendrier, soit qu'on l'accompagne à l'église paroissiale, où la religion doit bénir et consacrer les phases diverses et les grands événements de sa vie laborieuse; soit, hélas! que, le suivant sous la barricade de nos discordes civiles, on le voie, soldat improvisé et follement armé par des déclamateurs insensés, traduire en balles qui tuent leurs systèmes qui ont la prétention de réformer, d'améliorer et de guérir!

L'enfance de l'ouvrier est bien vite passée, ou, disons mieux, l'ouvrier n'a pas d'enfance. Comme cette déesse de l'antiquité, sortie toute armée pour la guerre du cerveau d'un dieu, l'enfant du pauvre vient au monde tout armé pour le travail. On lui laisse à peine le temps de sortir de ses langes, et la main de l'enfant du riche n'a encore touché qu'un hochet de cristal, que déjà le fils de l'ouvrier a manié l'instrument de fer qui doit aider à payer sa part du pain qui se mange plus vite depuis la venue de cet hôte nouveau dans le pauvre ménage. Hélas! oui, le premier développement de ses forces physiques est épié plus avidement encore que son premier sourire.

Les Francs, nos ancêtres, ne se réjouissaient de leur paternité que lorsque leur fils commençait à soulever la hache de guerre. « Il est en état de se battre! » était le premier cri de joie qui s'élevait auprès d'un berceau. La nécessité de combattre sans cesse, l'impossibilité de vivre sans la victoire, se devinaient dans cette exclamation. Une autre nécessité aussi impérieuse, une lutte aussi incessante, aussi animée, se trahissent dans la satisfaction avec laquelle l'ouvrier s'écrie en parlant de son enfant : « Il est en âge de travailler ! » Les besoins du travailleur débordent pour ainsi dire dans ce cri... Ces besoins sont si puissants, qu'ils dominent la voix du sentiment le plus énergique du cœur de l'homme, la paternité!

Si la nécessité devance le développement des forces de l'enfant de l'ouvrier, l'air de Paris hâte prodigieusement les progrès de son esprit. Paris, centre et foyer d'action, d'animation, d'intelligence, a le don d'aviver à son atmosphère hâtive tout ce qui naît et croît dans son sein. Comme les plantes de ses jardins, comme les arbres de ses promenades, l'enfant de Paris devance, par ses développements précoces, les natures robustes, mais brutes de nos campagnes; passions, talents, vices, vertus, tout chez lui croît spontanément, avant l'enseignement, avant l'âge. Il apporte, pour ainsi dire, en naissant, la science du bien et du mal.

L'expérience, autour de lui, se présente partout et toute faite. Spectateur encore insensible des agitations humaines, témoin naïf des scènes variées de la civilisation, son jugement encore neuf, son esprit promptement éveillé, saisissent, comprennent, analysent et comparent avec toute leur lucidité, toute leur netteté premières. La vie pratique est devant lui, avec ses dures nécessités, ses enseignements infaillibles; aidé par les solides axiomes et les sévères jugements que prononce, autour de lui, le bon sens populaire, il a vite pénétré le sens de ses instructions. Si l'enfant de Paris n'a pas d'innocence, il a quelque chose de mieux peut-être, il peut, il sait juger les hommes; car il a étudié la vie de l'homme avant qu'elle commençât pour lui. Comme le petit paysan assiste sans cesse au développement des lois matérielles, *ainsi* l'enfant de Paris assiste au développement des lois morales. L'un sait que le blé produit le blé, que l'ivraie produit l'ivraie, qu'il faut semer pour recueillir; l'autre voit que le mal produit le mal; le travail, le bien-être; l'oisiveté, la misère; les passions, le désordre, la ruine, le malheur! A chacun d'eux, la nature et la société apportent l'expérience. Pour le jeune villageois, elle est doucement lente et se complète en son temps, comme ces beaux fruits que l'arbre réserve à sa soif; pour le Parisien, c'est un fruit précoce, mûri par les orages, et qu'il ne recueille pas sans des dangers infinis. En effet, son jeune cœur ne s'échauffe pas toujours impunément au souffle desséchant des vices de ce monde. Le mauvais exemple, ce précepteur corrompu qui lui présente palpitant le mal que sa raison condamne, et l'appuie dans ses faiblesses en les lui montrant chez les autres, le mauvais exemple ne perd pas sa fatale influence sur cette jeune âme qu'il stimule sans cesse. Il y a, chez l'enfant de Paris à peine devenu jeune homme, des années d'entraînement, de fougue, de folie, années de crise qui décident presque toujours de sa carrière future.

Mais par bonheur pour lui, à cette instruction pratique ou indirecte que lui donne le monde, il a joint aussi, quelque courte qu'en soit la durée, cette éducation, la plus sûre et la plus prompte de toutes, l'éducation religieuse. Oui, l'application des idées religieuses au maintien des lois de l'ordre constitue seule aujourd'hui la force par laquelle la société résiste encore à tous ces sophismes qu'on invente, à toutes ces passions qu'on allume, à toutes ces convoitises qu'on excite, à tous ces griefs qu'on exagère : coups de bélier incessants avec lesquels l'orgueil, la fausse science et l'esprit de désordre viennent frapper la base de cette société ébranlée! Oui, c'est en vain qu'on ferait valoir les rapports qui peuvent exister entre l'intérêt particulier et l'intérêt général; c'est en vain qu'on se servirait de l'empire des lois et de la crainte des punitions, ce contraste habituel de plaisirs et de souffrances, de rires et de pleurs, de richesse et d'infortune, de luxe et de misère, ce spectacle qu'offre le monde social est trop révoltant; et la faim, la colère et l'envie se seraient déjà déchaînées contre cet amalgame d'injustice et d'hypocrisie, d'égoïsme et de fausse philanthropie, de tyrannie réelle et de liberté menteuse, si les hommes qui endurent cet état de choses n'étaient pas des chrétiens! Ce sont des chrétiens, vous dis-je, à leur insu peut-être; mais leurs héroïques sentiments de patience, de résignation, d'assurance placée ailleurs qu'aux choses de la terre, d'où sont-ils descendus dans leurs cœurs, si ce n'est de la croix? ils les ont sucés avec le lait de leurs mères, si généralement chrétiennes; ils n'ont passé qu'en courant dans l'église, et ce moment d'adoration a suffi pour développer le germe religieux en leurs cœurs. Tout vient en aide à la croissance de cette hysope salutaire, et le baptême de leurs enfants, et le convoi de leurs proches, et les prières de leurs jeunes filles qui, vêtues de blanc, viennent, le jour de la première communion, s'agenouiller devant eux, et l'air qui leur apporte les sons de la cloche, lointaine bénédiction qui plane sur leur demeure, et leur crie en passant avec les nuages du ciel : « Souffre! mais espère! » Oui, vous aurez beau faire, cette société a été tellement imprégnée de christianisme, des pieds jusqu'à la tête, qu'elle peut dans un moment de délire faire tomber les croix du faîte des temples, déchirer les livres saints sur l'autel... la croix et l'Evangile se retrouveront dans son cœur.

Ah ! si l'œuvre de l'esprit du mal prévalait, si les efforts de ses adeptes parvenaient à leur but, si l'on concentrait les hommes accablés sous la détresse de leur situation, ou, du moins, continuellement blessés par les contrastes que nous énumérions tout à l'heure, dans les

intérêts d'une vie qui serait pour eux le temps et l'univers; si l'on faisait de cette vie l'étroite enceinte où toutes leurs espérances doivent se renfermer, où doivent s'arrêter toutes leurs spéculations et tous leurs intérêts, qu'il serait beau voir ces académies de sciences morales dont vous êtes si fiers venir leur parler, à ceux qui n'ont rien, du respect à la propriété, de l'intérêt qu'ils ont à maintenir cette situation dont ils se trouvent si mal! « Nous trouvions, répondraient-ils alors avec quelque raison, nous trouvions des dédommagements et des compensations, quand des idées de vertu, de soumission, de sacrifice se liaient à des convictions religieuses, quand nous croyions compter dans nos actions avec le Dieu qui a fait de la pauvreté et des larmes, de la résignation et de la patience, un moyen d'obtenir d'éternelles récompenses... Mais quels devoirs nous enchaînent à vos lois, hommes sortis, comme nous, d'une terre insensible, pour y rentrer avec nous, et vous y perdre à jamais? Ces lois n'ont été imaginées que pour rendre votre usurpation plus tranquille! Descendez de votre haute fortune, mettez-vous à notre niveau, présentez-nous, du moins, un partage moins inégal, et faites-nous comprendre enfin, en nous communiquant les douceurs de la propriété, l'importance qu'il y a à maintenir ses droits! »

Voilà, sans l'effet de la morale religieuse, voilà quelles seraient les exigences des classes pauvres : voilà ce qui faisait écrire les lignes suivantes à l'un des philosophes qui ont le plus concouru au grand mouvement social de 89 :

« Ce n'est pas un catéchisme politique qu'il faut des-
« tiner à l'instruction du peuple, ce n'est pas un cours
« d'enseignement fondé sur les rapports de l'intérêt per-
« sonnel avec l'intérêt public qui peut convenir à la
« mesure de son intelligence; et quand une pareille doc-
« trine serait aussi juste qu'elle me paraît susceptible de
« contradiction, on ne pourrait jamais en rendre les prin-
« cipes assez distincts pour la mettre à l'usage de ces en-
« fants d'ouvriers dont l'éducation ne dure qu'un mo-
« ment. La morale religieuse, par son action rapide, se
« trouve exactement appropriée à la situation singulière
« du plus grand nombre des hommes du peuple... La
« morale religieuse est la seule qui puisse persuader
« avec célérité, parce qu'elle émeut en même temps
« qu'elle éclaire, parce que, seule, elle a le moyen de
« rendre sensible tout ce qu'elle recommande, parce
« qu'elle parle au nom d'un Dieu, et qu'il est aisé d'ins-
« pirer du respect pour celui dont la puissance éclate
« de toutes parts aux yeux des simples et des habiles,
« aux yeux des enfants et des hommes faits... »

Il fut un temps où de vieilles coutumes, de vénérables institutions qui, remontant dans la nuit des siècles, se rattachaient aux premiers et généreux efforts de nos aïeux pour s'affranchir du joug féodal, venaient se joindre à ces enseignements religieux et à l'autorité du père de famille, et atténuaient, pour le jeune ouvrier, les dangers de la première fougue, des premiers enivrements de la vie. Alors l'émulation, l'ordre, l'obéissance, la discipline indispensables dans toute grande réunion d'hommes régnaient dans l'atelier; alors cette surabondance de force, de courage et d'énergie dont nos travailleurs ne savent plus que faire, trouvait à se dépenser ailleurs que dans les estaminets, les billards, l'amphithéâtre du mélodrame, ailleurs que dans les distractions plus coupables et plus dangereuses des coalitions et des attroupements. Chaque ouvrier avait devant lui, en effet, un but auquel il ne pouvait atteindre qu'après de longs et durs efforts. Dans ce temps-là, il y avait une aristocratie pour le travail, la bonne conduite et l'habileté : c'était la maîtrise, cette pairie des arts et métiers, cette magistrature conservatrice, intelligente, courageuse et fidèle des statuts, règlements et priviléges qui gouvernaient et protégeaient ces grandes et respectables corporations d'ouvriers que l'on commence à regretter. Chaque corporation, hiérarchie de l'atelier, reflet de l'autre hiérarchie sociale, avait ses degrés à franchir. Une grande distance séparait l'apprenti du compagnon, une plus grande distance s'élargissait entre le compagnon et le maître... Certes, il faut envisager les institutions du point de vue moderne : ce n'est point le rétablissement des abus que consacrait l'édit de 1581, dont on pourrait demander le rétablissement. Ces priviléges accordés aux fils de maîtres, priviléges si énormes, qu'ils tendaient à établir une sorte d'hérédité dans la maîtrise, cette multiplicité de frais et de formalités de réception, la longueur de l'apprentissage, la servitude prolongée des compagnons, tout cela méritait bien d'être frappé par la réforme de 1776; mais avec ces abus se trouvaient d'excellentes mesures d'ordre, de sûreté et d'organisation, et, comme le disait dernièrement M. Arago, c'était là ce qu'il fallait dégager de ces codes obscurs rédigés par l'intérêt particulier, souvent au préjudice de l'intérêt général, et adoptés sans examen dans des temps d'ignorance. En affranchissant l'exercice du commerce et des professions des gênes que les anciens statuts leur imposaient, en assurant aux talents et à l'industrie cette sage liberté qui doit exciter l'émulation, sans introduire la fraude et la licence, il fallait conserver les règles qui assuraient la discipline intérieure, le bon ordre, et donnaient une garantie à la tranquillité publique. Eh bien, la police des jurandes remplissait admirablement ce but. Et voyez quel démenti le temps et l'expérience ont donné aux paroles du ministre qui porta ce grand coup à l'antique constitution de l'industrie française! Turgot, dans son exposé des motifs, comme l'on dirait aujourd'hui, a écrit les phrases qui suivent : « Nous ne serons point arrêtés dans
« cet acte de justice par la crainte qu'une foule d'arti-
« sans usent de la liberté rendue à tous pour exercer des
« métiers qu'ils ignorent. Nous ne craindrons pas non
« plus que l'affluence subite d'une multitude d'ouvriers
« nouveaux ruine les anciens et occasionne au commerce
« une secousse dangereuse. Dans les lieux où le com-
« merce est le plus libre, le nombre des marchands et
« des ouvriers de tout genre est toujours limité, et *néces-*
« *sairement* proportionné au besoin, c'est-à-dire à la
« consommation. » O réformateurs, que vous êtes bien toujours les mêmes! c'est justement ce que vous ne craignez pas qui arrive, et ce que vous posez comme *nécessité* sur le papier est précisément ce qui devient une impossibilité par l'expérience.

L'hérédité dans la plupart des fonctions publiques était, à tort ou à raison, l'une des bases de l'ancienne société française, et il n'est pas étonnant qu'on ait cherché à l'établir jusque dans l'atelier : c'était la loi de l'unité qui prévalait dans ses tentatives. Ces hommes qui entouraient la maîtrise d'épreuves et de difficultés telles, qu'elle n'était abordable que pour les enfants de maîtres, étaient conséquents avec tout ce qui se faisait autour d'eux; ceux qui organiseront le travail, quand on voudra bien y songer, mériteraient-ils cet éloge, si, en présence de ce principe d'élection et de représentation de tous les intérêts, principe qui domine l'ordre politique actuel, ils oubliaient cet article XVIII des anciens statuts :

« Lesdits corps et communautés seront représentés
« par des députés au nombre de vingt-quatre pour les
« corps et communautés qui seront composés de moins
« de trois cents maîtres, et de trente-six pour ceux qui

« seront composés d'un plus grand nombre; lesdits « députés seront présidés par des gardes ou syndics « et leurs adjoints, et pourront seuls s'assembler et dé- « libérer sur les affaires qui intéresseront les droits des « corps et communautés; les délibérations qui seront « prises dans lesdites assemblées obligeront tout le « corps, et ne pourront néanmoins être exécutées qu'a- « près avoir été homologuées par le lieutenant général « de police. Lesdits députés seront choisis dans les « assemblées qui se tiendront tous les ans... »

Suivent les mesures d'ordre et de sureté publique qui doivent présider à ces réunions : elles sont empreintes à la fois d'une grande sagesse et d'une grande libéralité... Nous en recommandons le souvenir au législateur quand le temps sera venu où l'on admettra le travail dans cette enceinte, où tôt ou tard doivent être représentés et discutés, en présence des intérêts de tous, les intérêts de chaque classe de la société.

Dans l'absence de cette émulation conservatrice, de ce bon entourage de surveillance, d'amitié, de conseils, d'encouragements et de patronages que les jurandes créaient à l'ouvrier, il y a maintenant le tambour qui parle plus haut que les mauvais conseils des passions, il y a le commandement du sous-officier instructeur qui réduit au silence le murmure des sens éveillés. Eh, mon Dieu, oui, la société, qui ne reconnaît plus que le fait, qui a déclaré ses lois athées, la société n'a plus que la conscription pour apporter quelque diversion à cette effervescence dangereuse que nous signalions à l'instant; la discipline militaire est l'unique contre-poids qu'elle ait trouvé pour balancer cette licence pleine d'attraits et de périls, où, trop souvent, se perd le jeune ouvrier.

Parler des modifications que le service militaire vient apporter dans les idées, dans les habitudes de l'ouvrier, c'est aborder une exception, nous le reconnaissons, et nous souhaitons que cette exception ne devienne pas, avant peu, une généralité. Le vœu contraire, nous le savons, s'est formulé naguère en assez de discours, de cris et de chants. Il ne manque pas de ces philanthropes qui, à bout de voie pour faire vivre et occuper ce surcroît de population que la paix nous a fait et que l'industrie enlève traitreusement à l'agriculture, invoquent la guerre à leur aide, braves gens tout prêts à répondre aux prétentions de ceux qui veulent vivre en travaillant : « Allez mourir en combattant! » Quoi qu'ils fassent ou disent, nous soutenons que ce n'est pas résoudre une difficulté que de la trancher avec le sabre, ce brutal, cet inhumain, ce rétrograde instrument qui, trop longtemps, a décimé, appauvri et arriéré la France. Suspendre une question dans le sang, c'est, selon nous, l'ajournement le plus déraisonnable, le moins philosophique qu'on puisse adopter; et nous repoussons cette fin de non-recevoir au nom de l'humanité, des lumières du siècle et de la prospérité de notre pays!

Tel qu'il se paye, à l'heure où nous écrivons ces lignes, l'impôt du sang, tout en retardant l'ouvrier dans le perfectionnement de son métier, produit quelques bons effets sur lui. Le jeune homme de l'atelier se discipline, se régularise au régiment, il y contracte l'habitude d'une tenue propre et décente. Il trouve dans les écoles régimentaires le moyen d'achever cette première éducation commencée à la *mutuelle* ou chez les *frères*, comme il disait avant d'être sorti de sa coquille de gamin. Il joint alors à l'expérience que Paris lui a donnée cette autre expérience qu'apportent les voyages. Il s'attache à sa patrie par les sacrifices qu'il lui fait, par la comparaison qu'il établit entre elle et les autres pays qu'il a visités; enfin il reviendra, une fois son temps fini, ayant au front, et pour illuminer tout le reste de sa vie, un des glorieux rayons de ces astres qui se succèdent et brillent sans fin sur la France, qu'ils se nomment Fontenoy, Marengo, Austerlitz, Alger ou Mazagran.

Le voilà revenu avec une belle provision de souvenirs glorieux à garder et de beaux récits à faire, en fumant sa pipe de troupier qu'il *culotta* à la barbe des Bédouins, lui qui, jadis, ne pouvait parler que des surprises sans gloire de l'émeute, lui qui n'avait vu de bataille que du haut de l'amphithéâtre de MM. Franconi; le voilà revenu, l'ouvrier de Paris, chantant avec le poëte du peuple :

Ris et chante, chante et ris,
Prends tes gants et cours le monde;
Mais la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton pays,
Reviens, Jean de Paris.

Ainsi fait Jean. Place dans l'atelier au Parisien! Il a toujours bon cœur; mais le shako et le soleil d'Afrique ont mûri sa tête. Ancien soldat et sorti de ces mille soumissions dont le dur enchaînement constitue ce qu'on a nommé la servitude militaire, il apprécie tout le prix de la liberté, de cette liberté qui n'a plus d'autres entraves que les deux grandes conditions de l'existence de l'homme social : le travail et l'assujettissement aux lois. Après avoir été si complétement soumis aux individus, il paraît doux de ne plus être assujetti qu'aux devoirs! De cette rude étude d'obéissance passive à tous les grades, et de respect à tous leurs insignes, le soldat, rendu à la vie civile, aura retenu du moins qu'il n'y a rien d'humiliant dans les raisonnables égards qu'on doit à ces différents grades que la fortune ou le mérite ont établis dans la société, cet autre régiment qui, malgré son indiscipline, ne peut pourtant marcher sans chef.

En retraçant en peu de mots les qualités que l'on acquiert sous le drapeau, nous avons indiqué ce qui manque le plus souvent au jeune ouvrier de Paris, quand ce dur apprentissage lui a fait défaut. Cette énergie sans application, ce bouillonnement de la pensée activée par les théâtres, par les livres et les journaux, cette grande histoire de l'empereur dont il s'est fait une religion, de l'empereur qui fit une autre égalité que celle de la révolution, et bien plus populaire; car il éleva le peuple au niveau des rois, des princes et des grands, tandis que l'autre ne songe qu'à rabaisser ceux-ci au niveau du peuple; cette glorification de l'émeute; ces apothéoses de l'insurrection heureuse, flatteries imprudentes qu'on dirait émanées de la perfidie d'agents provocateurs; les souvenirs d'un passé qu'on exalte traîtreusement, les misères du présent qu'on envenime, les promesses de l'avenir dont on veut hâter l'enfantement, comme si les violences ne devaient pas amener un avortement; tout concourt à donner aux jeunes gens des métiers une allure bruyante, désordonnée, qui ne va pas du tout avec ce calme, ces exigences d'ordre, de travail et de soumission que l'industrie réclame, et dont elle a besoin pour faire fructifier ses efforts et trouver des capitaux. L'argent est prudent, il s'éloigne des tempêtes... L'Italie est le seul pays où l'on construise des temples et des villes dans le voisinage des volcans.

La casquette de travers, portant la moustache et le tablier aussi fièrement qu'un sapeur, et la règle ou le marteau aussi noblement qu'un tambour-major sa canne à pomme d'argent, l'ouvrier marche au travail comme ses pères allaient au combat. Au milieu de ses occupations de l'atelier, il a une oreille au dedans pour profiter

des commentaires dont ses voisins accompagnent tel article du journal, tel passage de la brochure où ses griefs sont exposés; il a une oreille au dehors pour entendre si le tambour ne passe pas, rappelant les soutiens de l'ordre pour dissiper quelque prétention nouvelle de l'atelier contre la boutique. Victime de la concurrence, cette vaste lutte où la victoire reste à celui qui sait produire le plus et au meilleur marché possible; victime de cet excès de production, de ce défaut d'absorption qu'amènent les mouvements politiques, et que sa turbulence aggrave encore; car, dans ces tristes crises, son mécontentement est à la fois effet et cause, il fait de tout un sujet de murmure, de récrimination et d'hostilité, il semble vouloir mettre en action ce vers, qui serait coupable du crime de lèse-société, s'il n'était sorti de la plume de celui qu'on est convenu d'appeler le bon homme, ce vers terrible :

Notre ennemi, c'est notre maître!

Oui, pour l'ouvrier de nos jours, le maître est un ennemi dont il faut se défier par-dessus tout. Celui qui marchande le prix de son temps et de ses sueurs, et sert d'intermédiaire entre lui et le fabricant, autre ennemi qu'il voue à la haine de tous. Ceux-là consentent à travailler à la tâche et non à la journée, nouveaux ennemis qu'il parle d'assujettir à une règle commune! Ses délassements et ses plaisirs se ressentent de cette humeur taquine et guerroyante : la guinguette et le cabaret sont devenus des rendez-vous où l'on cabale, où l'on forme des plans de coalition! ses cris sont des menaces; ses chants, des appels à la guerre et à la révolte...

Et pourtant on ne peut s'empêcher d'appliquer aux ouvriers de nos jours ces paroles de Voltaire, en parlant des gentilshommes de son temps : « Ces fous sont remplis de valeur et d'esprit. » Quand on cause avec eux, on est étonné de cette facilité de conception avec laquelle ils saisissent tous les sujets qui touchent de près ou de loin à leur état. Semblez-vous douter qu'ils vous aient compris, ils appellent le dessin à leur aide, et en quatre ou cinq traits de craie ou de pierre noire ils vous ont tracé sur la muraille les différents objets dont vous leur parlez, bien mieux entendus que vous n'eussiez pu les exprimer vous-même. Leur intelligence, on le sait, se restreint avec peine pour ne pas franchir le but qui leur est indiqué. Aller de l'avant est le caractère de leur

esprit. Ce besoin d'action et de mouvement, ce pas de charge continuel qui vibre à leurs oreilles, les jette sur les questions les plus ardues de l'organisation et de l'amélioration sociale, comme il poussait leurs pères contre les murs de la Bastille et, plus tard, sur les redoutes de la Moscowa... Où et quand s'arrêtera cette grande impulsion? à quelle sagesse sera-t-il donné de prononcer cette grande parole : *Tu n'iras pas plus loin!* Quelle main touchera à cette cage étroite où se débattent ces aigles sans espace autour d'eux et sans air pour leurs ailes, et osera à la fois élever ses barreaux assez pour qu'on ne craigne pas de s'y briser la tête, et leur donner une solidité telle, qu'il n'y ait pas de risque pour eux au moindre effort, au moindre mouvement des générations dans la voie du progrès?

Nous espérons que le bon sens populaire prévaudra sur l'impatience, sur les mauvais conseils de ceux qui voudraient exploiter cette fatigue de la souffrance et cet empressement qu'elle éprouve à chercher, à embrasser, coûte que coûte, les moyens d'arriver à un meilleur sort. La violence, la précipitation, enlèvent à la meilleure cause son caractère de justice, de raison, et c'est avoir doublement droit que de faire valoir son droit avec sagesse, douceur et modération : pourquoi n'en serait-il pas ainsi de nos ouvriers? Chacun de ces individus, dont la réunion turbulente effraye le gouvernement et la propriété, et tient en haleine la police, a dans le cœur toutes les qualités qui font le bon citoyen, l'utile travailleur. Qu'un événement imprévu, une impérieuse nécessité vienne mettre en action tous ces éléments de fraternité, de dévouement, de charité et de patience, et vous verrez ce que peut le travail ennobli par la constante idée de l'accomplissement d'un devoir!

Celui-là, en recevant la bénédiction de son père mourant, a recueilli avec ferveur, avec amour, le legs du pauvre ouvrier : la charge d'une mère devenue infirme. Depuis lors, il est devenu l'honneur, l'exemple de l'atelier où il travaille. Le souvenir de la promesse faite à son père l'exalte et le fortifie sans cesse. Il comprend maintenant et goûte dans toute sa douceur la volupté d'un devoir rempli avec dévouement, avec amour. Toute la semaine, il a travaillé avec courage, avec assiduité, et le dimanche appartient à sa mère. Lorsqu'un rayon de soleil vient égayer le jour du repos, il promène doucement la pauvre femme aveugle; il la mène respirer l'air des champs ou des bois, et sentir les parfums des fleurs, qui ne peuvent plus charmer sa vue. Il a suivi, maintes fois, ces sentiers, entraînant sur les frais gazons de fringantes et rieuses filles; alors son pas était léger, ses sens émus, sa voix sonore; aujourd'hui, calme et recueilli, il écoute, plein d'une sainte émotion, les conseils trop longtemps oubliés de sa mère, il rêve un avenir calme, tranquille et doux où les pieuses voluptés du cœur s'unissent aux joies de la famille.

Celui-ci s'est constitué l'appui, le soutien, le mentor d'une jeune sœur, le seul bien que ses parents lui aient laissé avec l'exemple de leur bonne et honorable vie. Il a réformé sa conduite pour avoir le droit de surveiller le trésor qui lui a été confié. Des leçons de morale, de sagesse, viendraient mal et perdraient leur poids après une visite au cabaret et une station à la guinguette; en disant à sa sœur : « Sois sage, modeste, rangée! » il veut pouvoir parler avec aplomb, il ne veut pas rougir : il ne veut pas, surtout, entendre sa conscience lui crier : Oses-tu conseiller les vertus que tu pratiques si mal? Je connais un jeune ouvrier qui, dans cette position, a poussé ses délicates et paternelles attentions jusqu'à l'épurement de son langage; il a banni tous ces mots sans façon qu'accueille l'atelier, et quand ses camarades riaient de ce puritanisme : « Vous n'avez pas, comme moi, une fille à élever, leur répondait-il; il ne faut pas que Suzanne entende cela : je parle bien devant elle pour qu'elle ne pense pas mal derrière moi! »

Parmi les causes qui décident et maintiennent l'ouvrier dans ses généreuses résolutions de travail et de bonne conduite, il n'en est point de plus puissante et, ajoutons-le, de plus généralement victorieuse que son entrée en ménage. Le mariage est, pour l'ouvrier, la crise morale qui détermine d'une manière irrévocable la bonne ou mauvaise direction de sa vie. On comprend, en effet, l'insouciance ou la paresse dans un jeune homme ne demandant au travail que la satisfaction de ses propres besoins; en face du peu d'importance qu'il met à ce résultat, et de l'effervescence de son âge de bruit et de folie, son défaut d'application et d'assiduité peut s'excuser à la rigueur : il ne fait tort qu'à lui seul, après tout. Mais quand l'existence d'une femme, le bien-être d'une famille, dépendent de sa conduite à l'atelier, il n'a plus d'excuse pour faire passer les entraînements de mauvaise habitude et de dangereuse camaraderie; s'il s'y laisse encore aller, c'en est fait! Le mauvais ouvrier qui reste tel, étant époux et père, est un lâche, un mauvais cœur... et que Dieu prenne sous sa garde sa jeune femme et ses pauvres petits enfants! Mais non, presque toujours heureuse, salutaire et sainte est l'influence de la jeune femme installée en tout bien et en tout honneur dans le modeste logis du jeune ouvrier. Ah! l'on conçoit qu'il se plaise à parer sa cheminée de la branche d'oranger qu'elle y apporta avec ses frais atours de mariée. Ce symbole d'innocence et de pureté est comme le gage de jours meilleurs qui, par elle, se sont levés pour lui! En effet, la jeune femme, au foyer de l'ouvrier, est une pensée de poésie, d'amour, de religion, qui vient illuminer sa vie. Qu'il y en a, de ces âmes énergiques que la solitude avait assombries, que le doute avait flétries, qu'avaient froissées et endolories la prospérité des méchants et l'injustice du sort, qui lui ont dû la guérison de cette terrible maladie, dont le dernier accès est le suicide! Elle est ici l'encouragement, l'éclair d'inspiration qu'attendait quelque génie inconnu pour faire éclore l'invention qui doit immortaliser un nom dans les fastes de l'industrie; elle est pour celui-là l'enseignement, la douceur, la joie, la patience qui lui manquaient; elle est, presque pour tous, le bon sens, sans lequel l'imagination n'est qu'une maladie; la résignation, sans laquelle la souffrance est le désespoir; l'ordre, sans lequel il n'y a pas de présent; l'économie, sans laquelle il n'y a point d'avenir!

La mansarde de l'ouvrier a reçu la fille du peuple; et quel soudain changement la propreté, le courage, la joie, ont opéré dans cet intérieur naguère si triste! Comme ces pauvres meubles se sont ranimés et s'épanouissent sous l'encaustique et la cire! un joyeux papier sème ses bouquets de roses sur la muraille autrefois si jaune dans son humide nudité, et la croisée aux vitres nettes et brillantes s'ouvre gracieusement derrière son rideau blanc et propret, pour donner accès à cet air libre qui court sur les toits de Paris, dédaignant de porter ses caresses aux étages inférieurs, comme s'il se fût fait l'ami et le compagnon exclusif du pauvre! A cette croisée, les rayons du soleil levant viennent, chaque jour, caresser le front pur de la matinale ouvrière, qui travaille, en chantant, près des rosiers en fleurs dont son jeune mari a pris soin de parer sa fenêtre. Elle chante en ayant l'oreille au bruit du dehors, car, de là, l'on entend peut-être le marteau qui frappe le fer dans l'atelier prochain,

et c'est celui où il travaille. Assise près de là, et réjouie par cette fraîche voix, rajeunie et touchée par les soins de la douce jeune femme, une vieille matrone, qu'elle nomme aussi sa mère depuis qu'elle est entrée de moitié dans les joies, dans les peines, dans les affections de l'ouvrier, la contemple en silence; elle commence à croire qu'elle aimera bien celle qui lui a pris pourtant la meilleure part des affections de son fils. Pauvre mère! elle se reproche d'être une charge pour le ménage laborieux, tandis que ses enfants l'assurent sans cesse, en joignant leurs mains dans les siennes, que sa présence attire sur leur humble toit les bénédictions du ciel.

En effet, le mari ne sait plus ce que c'est qu'un chômage, et l'ouvrage abonde au logis pour la ménagère intelligente qui trouve moyen d'allier le soin de son modeste intérieur avec son état de couturière. Viennent encore des hôtes nouveaux, ils seront bien reçus! La prévoyante jeune femme cache dans un coin de son armoire de noyer un petit trésor destiné aux événements imprévus. Bientôt on puise à cette réserve de l'économie : un petit enfant va venir, il faut songer à la layette. Nouveaux soins, nouveaux embarras; mais grande joie pour le pauvre ménage. Que seront les douleurs pour la femme forte et courageuse qui a sous les yeux les efforts quotidiens, les fatigues sans relâche de celui qui n'a qu'un but, son bonheur; et qu'une récompense, son amour. Cet amour est bien puissant; il la soutiendra dans la rude épreuve qui va être pour elle son jour de combat et de victoire; il lui fera trouver, au milieu de ses larmes, un sourire d'encouragement pour le cœur que bouleverse le spectacle de ses souffrances.

Avec quelle douceur cet homme si rude au travail lui prodiguera ses soins! quelle garde-malade s'acquitterait aussi bien de sa tâche, et qu'il fait beau, ensuite, voir ces mains aussi dures que le fer qu'elles remuent s'adoucir et devenir tremblantes, plus tremblantes que les mains de la jeune mère elle-même autour des langes du nouveau-né. Il le berce, il le calme avec une tendresse vraiment touchante; pour l'endormir, sa voix semble avoir désappris ces refrains bachiques dont elle faisait naguère tonner les échos de la barrière. Tous ces refrains maternels qu'il entendit jadis sont revenus dans sa mémoire, revêtus d'un charme, d'une poésie qu'ils n'eurent jamais pour lui; il les répète à demi-voix, il les interrompt pour regarder, pour baiser encore le front blanc et pur de l'ange que le ciel lui envoie. Auprès du lit de la jeune mère, près du berceau du petit enfant, le dur travailleur est devenu une femme tendre, attentive, empressée.

Après cela, le naturel reprend le dessus : on ne peut s'attendrir ni roucouler toujours, et l'on rirait de nous, si nous faisions d'un forgeron ou d'un charpentier de la rue de l'Oursine un langoureux pasteur du Lignon; mais ces moments où l'âme prend le dessus sur ces natures trop énergiques pour ne pas être un peu grossières sont plus communs qu'on ne pense dans le ménage de l'artisan, et c'est bien en parlant de sa femme que les Espagnols pourraient dire : « La lune de miel, pour elle, a plus de quatre quartiers. »

Cette influence que la compagne du travailleur acquiert sur lui de plus en plus, il ne cherche point à s'y soustraire; il s'en trouve trop bien : elle est comme la Providence, on s'y soumet en la bénissant. Le samedi, jour de paye, il lui apporte régulièrement le gain de la semaine... Heureuse la ménagère quand, sur cette petite somme qu'il jette en riant dans son tablier, elle lorgne du coin de l'œil la pièce qui ira grossir le sac destiné à la caisse d'épargne!

On a vu des ouvriers moins sûrs d'eux-mêmes emmener leurs femmes avec eux ce jour-là, pour se soustraire aux tentations, et ne pas vouloir toucher à ce salaire qu'ils avaient si bien gagné. Ceux qui, cédant à une mauvaise habitude, se laissent entraîner au cabaret, ne résistent guère aux instances, et même aux chaudes algarades avec lesquelles leurs femmes, quelquefois, viennent les y relancer. On en a vu qui, un instant avant, déjà poussés par un petit coup, parlaient de tout démolir, les bancs, le cabaret, le cabaretier lui-même, et jusqu'au sergent de ville, se radoucir tout à coup à la voix de la hardie ménagère se hasardant à leur recherche, et filer, les mains dans les poches, comme s'ils fussent entrés là par le plus grand des hasards.

Par malheur cette sévérité, cette économie, cet ordre de la femme de l'ouvrier s'humanisent trop généralement en face des plaisirs du dimanche. Malgré tous les conseils du bon sens et de la raison, le dimanche est, pour le ménage de l'artisan de Paris, le jour où se dépense le superflu qu'il a pris sur le nécessaire du reste de la semaine. Leur prévoyance, quoi qu'on fasse, ne s'étend pas au-delà de huit jours, et ils semblent ne connaître d'autre avenir que le dimanche.

Dans la belle saison, il faut bien suivre ces émigrations en masse des quartiers populeux dans la direction des barrières. On comprend à merveille le besoin qu'ont ces braves gens, retenus toute la semaine dans le méphitisme de leur grande cité, de respirer un air plus pur sur les coteaux de Belleville ou de Ménilmontant, et d'imprégner leurs poumons de ce bon vent frais qui suit le cours de la Seine, le long des quais de Belleville, du Jardin des Plantes ou du Gros-Caillou. Ce vent, cet air, cet exercice, leur communiquent une force, une vivacité nouvelles, et augmentent leurs dispositions au travail; mais ces excursions aboutissent presque toujours à la guinguette, et leur but immanquable est la table sous la tonnelle, la table où le civet de lapin, où le vin de Suresne et de Brie, dont on l'arrose largement, coûtent plus cher que ne coûterait le dîner plus sain apprêté par la ménagère. Qu'y faire? telles sont leurs habitudes, tels sont leurs plaisirs, *sic nunc sunt mores;* et, tout en blâmant cette occasion de dépenses revenant à jour fixe, et absorbant le plus clair du gain de l'ouvrier, il faut bien reconnaître que ces plaisirs pris en famille n'ont rien de choquant pour les bonnes mœurs. Lorsqu'au dessert le cornet à pistons et le flageolet qui fredonnent joyeusement sous la charmille viennent conseiller un galop conjugal ou une contredanse qui rappelle les amours, le garde municipal, cerbère dressé contre l'immorale cachucha, peut laisser dormir la surveillance que lui commande sa consigne pudibonde. L'ouvrier trouverait mauvais que le vice impudemment débanché vînt se poser devant sa compagne ou sa fille comme devant des prostituées.

Combien ces plaisirs de la guinguette de la banlieue, tout coûteux qu'ils soient, ne sont-ils pas préférables aux délassements fiévreux et malsains de la ville? Quelle différence de ces joyeuses distractions prises sous le tilleul ou le marronnier, avec ces longues séances au milieu de l'air chaud et malsain des théâtres, où le mélodrame, imposteur, braillard et convulsif, pour quelques rares leçons de morale applicables à la position de l'ouvrier, dépose dans son esprit et laisse dans sa mémoire l'expression barbare de mille sentiments exagérés, de mille sensations pénibles, de mille émotions dangereuses.

Vous riez, vous, homme de salon ou de journal, de tous ces fous stupides qui n'expriment la passion que le poignard ou le poison à la main; vous haussez les

épaules à cette situation forcée; vous réduisez à leur juste valeur toutes ces exagérations, tous ces mensonges historiques, écrits et dialogués en mauvais français! Dans *Robert-Macaire*, vous n'avez vu que le talent et le caprice d'un acteur qui, las de faire trembler, a voulu faire rire; vous ne voyez dans tout cela que des *mots d'auteur*, comme dit la portière de Henri Monnier; mais, à côté de vous, on a pris le tout au sérieux; on s'est fait une idée de la société, de l'histoire, des prêtres, des rois, des riches, des nobles, d'après les tableaux de cet indigne musée, et Dieu sait sous quels traits ils y figurent le plus souvent! Tandis que vous pouffez de rire aux extravagances de Frédérick-Lemaître sous les haillons du bandit, ne vous arrêtant toujours qu'au côté artistique de ce tour de force dramatique, à côté de vous, l'on allait au fond de ces plaisanteries et de ces rires, et l'on en tirait des conséquences. On se demandait si le crime qui inspirait de si *bonnes farces*, et avait, à ce point, le talent d'égayer le bourgeois, était aussi répréhensible, aussi punissable qu'on voulait le faire croire, et si la société, après avoir battu des mains au meurtre des bons gendarmes précipités du cintre dans le trou du souffleur, n'était pas la plus grande folle du monde de payer si cher pour en entretenir sur les grandes routes, et faire arrêter des hommes aussi drôles que Bertrand et son compère!

Il y a dans l'histoire littéraire d'autrefois un inconcevable trait d'insouciance, de folie et d'oubli; c'est la cour faisant le succès de *Figaro*, et, le visage tout couvert des crachats du Majo imprudent, criant bravo à ses épigrammes. De notre temps, l'on a vu quelque chose de plus inconcevable encore, car il n'y a là ni l'esprit étincelant, ni la verve, ni la gaieté qui pouvaient excuser l'engouement des grands pour le héros de Beaumarchais, l'on a vu les salons et les comptoirs incessamment menacés par les Figaros du bagne, venir en foule, à la face du peuple, battre des mains aux gentillesses de leur type cynique, et lui dresser un piédestal entouré de gendarmes bafoués et souffletés!

C'est tout cela, ce sont ces écoles publiques du vice, ces parodies du crime, ces inconséquences du pouvoir, ces exemples du monde, c'est tout cela qui nous faisait crier tout à l'heure en voyant la société encore debout, au milieu de tant de causes de destruction : elle n'est pas encore tombée parce que le christianisme lui a donné quelque chose de sa durée; elle ne tombe pas, parce qu'elle a été chrétienne, parce qu'elle l'est encore. Oui, le travailleur, plus que tout autre membre de cette société, doit être chrétien; car le travail a été réhabilité par le Christ; par lui, la grande parole de punition lancée contre l'homme aux premiers jours du monde est devenue un cri de grâce et de salut. Dieu avait dit : « Travaille pour vivre sur terre! » Le Christ a dit : « Travaille pour vivre avec moi dans le ciel. »

Qui obéit plus à ces ordres que l'ouvrier?

Il n'y a pas un battement dans son cœur simple et droit, pas une affection dans son âme dévouée qui ne soit l'écho de ce commandement suprême!... Tu as une mère, travaille pour soutenir sa vieillesse; tu veux avoir une femme, travaille pour tes jeunes amours! voici des enfants, travaille pour qu'il y ait du bonheur autour de leur berceau! Ainsi, la famille est pour l'ouvrier, un incessant encouragement à l'ordre de la Providence; ainsi, il se rapproche sans cesse, par la seule impulsion de son bon cœur et de son bon sens, des lois saintes et primitives que Dieu donna à l'homme pour lui faire traverser les peines de ce monde, et lui assurer les félicités de l'autre.

S'il en est ainsi, que les lois des hommes daignent aussi s'occuper un peu des moyens d'assurer et d'améliorer ces existences si utiles et pourtant si pénibles. Qu'elles les mettent à l'abri des mauvais conseils, des agitateurs, en réalisant ce que leurs rêves ont de possible et de raisonnable. En les protégeant contre la misère, elles les sauveront de bien des suggestions coupables, de bien des tentations acharnées contre leur repos et contre le nôtre!

LE DIPLOMATE

PAR LE COMTE

DE LARIVALLIÈRE FRAUENDORFF

On élève des hommes pour la diplomatie comme pour l'église; c'est-à-dire qu'on en élève pour le mensonge comme pour la vérité, pour parler comme pour se taire, pour rendre les voies droites comme pour faire entrer dans les voies tortueuses; un diplomate bien dressé doit pouvoir flatter les gens qu'il méprise, affirmer ce qu'il sait être faux, et se montrer ravi de ce qui le désespère. Non que la fausseté soit véritablement plus nécessaire pour négocier les grandes affaires qu'elle ne l'est pour traiter les petites, mais par la raison qu'un diplomate, soigneux de sa réputation, craindrait d'encourir le mépris public s'il affichait de la droiture.

La dissimulation diplomatique est d'invention italienne, et dut être profitable aussi longtemps qu'elle ne fut pas soupçonnée; maintenant elle est inutile. Quand tout le monde trompe, il n'y a plus personne à tromper, et dès lors une loyauté éclairée conduirait très-certainement mieux au but que l'astuce diplomatique ne peut le faire.

Déjà depuis longtemps les plus rusés parmi les diplomates s'en sont avisés, et, ne pouvant être francs par nature, tâchent au moins de le paraître; mais c'est difficile, parce que la vérité ne se joue point : *elle est ce qui est*, et non ce qu'on voudrait qui fût. Si l'acteur fait illusion sur son théâtre, c'est par la raison qu'on n'a nul intérêt à lui contester son naturel, qu'on se complaît au contraire à lui en trouver; sur le théâtre politique, il en est autrement : le spectateur étant en scène, l'effet d'optique disparaît, il juge la pièce avec le sentiment que l'action peut également se dénouer à son avantage ou à son préjudice, et dès lors il y regarde de près avant de croire ce qu'on lui dit.

Deux choses sont à distinguer dans un diplomate mis en action : l'automate, qui fort ordinairement se ressemble chez eux tous, et l'homme qui diffère suivant sa capacité politique. Cependant l'un enveloppe parfois l'autre assez parfaitement pour que des gens médiocres puissent acquérir et conserver longtemps des réputations d'habileté. Dans le choix qui se fait d'un homme pour représenter un Etat, il y a du prestige : l'intérêt qu'on avait à le bien choisir, et le grand nombre des concurrents auxquels il a dû être préféré, l'entourent d'une auréole, et toute Excellence qui débarque dans une cour se présentant d'ordinaire convenablement, il n'y a d'abord rien à dire sur son compte. On attend donc qu'elle parle pour la juger; si le nouveau venu est silencieux, on dit : « C'est de la réserve, de la prudence; pour le juger, attendons qu'il agisse. » C'est ce qu'un homme médiocre fait toujours le plus tard qu'il peut; mais enfin le jour arrive où la machine doit forcément se mettre en mouvement. Si ce jour-là l'Excellence fait une maladresse, une chose visiblement nuisible aux intérêts qu'elle a été envoyée pour défendre, croyez-vous qu'on va tout de suite en conclure que c'est un homme incapable? Point du tout. « Quelle finesse! se dit-on; quel adroit détour! Comme il sait cacher son jeu! C'est un homme d'une haute capacité! » Il lui faut amonceler

PARIS, IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

bêtises sur bêtises pour amener à reconnaître que ce n'est qu'un imbécile brocardé. — Telle est la force du prestige dont un plénipotentiaire nouveau se trouve tout naturellement entouré. En politique, les gens d'esprit prêtent beaucoup aux sots, mais ceux-ci ne savent pas en profiter. Ce qu'il y a d'hommes inférieurs chargés de défendre à l'étranger les intérêts des nations est incalculable; et, ce qui serait encore moins facile à apprécier, c'est le préjudice qui en résulte pour les peuples.

Quand vous voyez un diplomate gourmé, commencez par soupçonner que c'est un homme médiocre; s'il est remarquablement silencieux, fortifiez-vous dans cette opinion; et, s'il a pour habitude de changer inopinément la conversation, demeurez-en convaincu : ce n'est qu'un athlète sans force qui tâche de déguiser sa faiblesse. Un homme capable et bien pénétré de sa situation est naturel dans sa pose, franc dans son air, fécond dans ses discours, et, sans chercher à en imposer ni aux yeux ni à l'esprit, reste dans ses habitudes et répond à tout, parce qu'il est bien certain de pouvoir le faire convenablement sans trahir ses secrets et sans laisser pénétrer ses sentiments. Un diplomate médiocre réfléchit avant de vous souhaiter le bonjour, hésite avant de vous toucher la main, de sorte qu'il est visible pour tout observateur que ses discours sont le fruit d'une délibération mentale, que chacune de ses paroles a été pesée avant de sortir de sa bouche : il est par conséquent sans naturel, et sans naturel on ne persuade point. Un véritable homme d'Etat est gracieux, poli, d'humeur égale, sans préoccupation apparente, et cause volontiers, parce qu'il sait très-parfaitement bien que pas un mot inconvenant ne sortira de sa bouche; parce qu'il sait aussi qu'en diplomatie la conviction n'est que l'accessoire, que le principal est l'action. Les intérêts politiques sont peu complexes, ils se réduisent à des avantages ou des préjudices, qui toujours s'apprécient facilement : on ne prouve point à un cabinet ce qui est contraire à ses intérêts, mais avec de l'adresse on parvient à le lui faire faire.

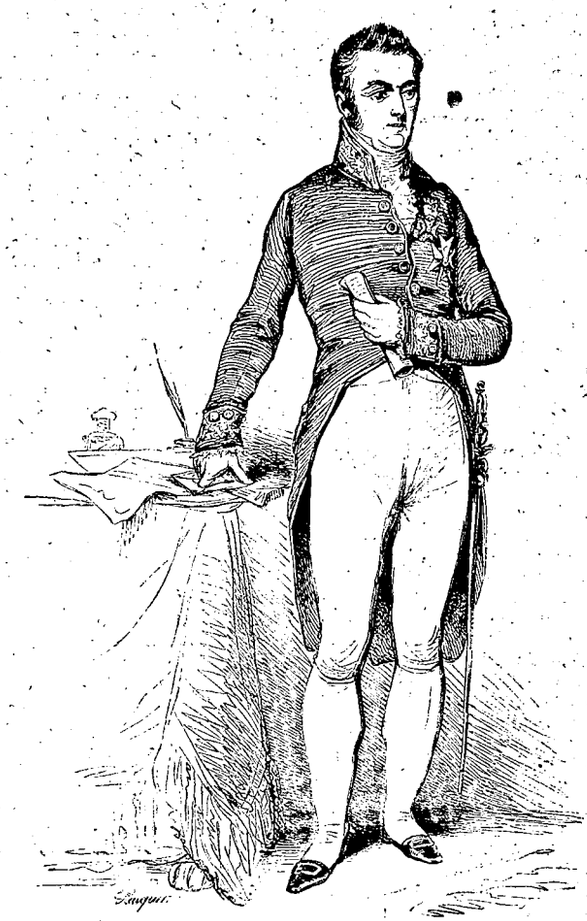
Il y a des diplomates de tous les calibres; jamais une collection plus complète n'en fut réunie que celle qui se fit voir à Vienne en 1814 : les grands talents s'y trouvaient tous assemblés, et tous étaient accompagnés de leurs meilleures doublures. La représentation se donnait au profit des souverains, qui avaient senti la nécessité de la rendre imposante pour obtenir l'applaudissement des peuples. Rien n'avait été épargné pour y parvenir : là se trouvaient mangeant, dansant, et surtout *blaguant* ensemble, des diplomates de tous les pays, gens d'habitudes copiées les unes sur les autres, de manières uniformes et de courtoisie semblable; chiches de franchise, prodigues de salutations, et tous chamarrés à qui mieux mieux. L'observateur avait alors l'espèce entière sous les yeux; il put en apprécier les classes, et voici ce que généralement on remarqua.

Le diplomate russe, toujours plus avisé que les autres, sait mieux qu'aucun d'eux se mettre en situation. Il est Grec, cela suffit pour faire comprendre qu'il n'est pas gauche à tromper : il sait toutes les langues, parle sur tous les tons, pénètre tous les détours, et s'ajuste avec chaque opinion. Le diplomate russe excelle à être galant, joue avec adresse, mange et boit à volonté, semble ne s'occuper de rien, et n'en fait pas moins bien son affaire. Si le ministre avec lequel il négocie subit dans son intérieur une influence de famille, le diplomate russe devient l'ami de la maison. Possédez-vous des papiers qu'il lui serait favorable de connaître, il cause avec votre secrétaire, voire même avec votre laquais, si cela devient nécessaire, et, sans que vous puissiez vous le figurer possible, votre correspondance s'achemine vers Saint-Pétersbourg. Après quoi ses discours journaliers vous le font croire ignorant de tout ce qu'il sait, désireux de tout ce que vous voulez. Vos ennemis sont les siens; il se bat volontiers pour vous en fournir la preuve; car le courage ne lui fait pas plus faute que l'adresse. Il est aussi prodigue de l'un que de l'autre jusqu'au jour où le but qu'il se proposait est atteint; mais, ce jour arrivé, tout change, la médaille se retourne complétement : il a été Grec pour réussir, il devient Russe pour jouir de son succès. Aucun des raffinements de la civilisation ne lui a fait faute pour parvenir à vous tromper. Aussitôt que vous êtes dupe, il rentre dans sa sauvagerie, rit sans pudeur de sa supercherie, et se croit assez en fonds de ruses pour ne pas craindre qu'une autre fois on se mette en garde contre lui.

Ce qu'il y a de moins semblable au diplomate russe, c'est le diplomate autrichien. Celui-ci, moins svelte, moins *lustig*, mais aussi chamarré que l'autre, à plus de science et n'a pas autant d'instinct : il faut en Autriche apprendre à être fin; en Russie, la finesse vient tout naturellement. Aussi les diplomates que lâche Saint-Pétersbourg sont-ils ordinairement plus jeunes que ceux que le cabinet de Vienne fait entrer dans la lice. On ne lance un gentilhomme autrichien dans les affaires, quand il n'est pas fils de premier ministre, qu'après l'avoir fait vieillir sur les diplômes de la chancellerie aulique, dressé à l'étiquette, et profondément imbu du cérémonial des cours. Alors, grave dans sa démarche, réservé dans ses politesses, avare de mots, chiche de pensées, on l'expédie en pays étranger. — Les instructions d'un diplomate autrichien surpassent toujours en volume celles des ministres des autres pays, parce que le cabinet de Vienne, peu accoutumé à compter sur de grands efforts d'intelligence de la part de ses plénipotentiaires, prend d'inimaginables précautions pour guider leur conduite. Un diplomate autrichien trouve dans ses instructions le nom des personnes auxquelles il devra sourire, de celles à qui il devra faire froide mine, de l'ami qu'il pourra choisir, de la femme qu'il faudra aimer; et, sur tous ces points, il agit avec une ponctualité si complète, que sa mission en devient facile jusqu'au jour où il veut commencer à négocier : jour terrible pour un diplomate autrichien, qui redoute toujours qu'un *i* ne soit privé de son point. L'Excellence trouve dans ses instructions le discours qu'elle doit prononcer, quelques réponses à faire, quelques finesses à essayer, et des bons mots de fabrique viennoise, que tant bien que mal elle tâche d'employer.

Le diplomate autrichien est toujours un homme de probité, d'une probité parfois si sévère, qu'il finirait par devenir embarrassant pour sa cour, si sa ponctualité à suivre les instructions qui lui ont été données ne levait pas cet inconvénient.

Le diplomate prussien, allemand comme l'autrichien, a, lui aussi, de la patience; mais il est plus entreprenant. Le Prussien peut être bon comme les autres hommes, mais ce n'est pas sa disposition la plus habituelle; dans les affaires comme sur le champ de bataille, il aime à guerroyer, et le fait toujours avec finesse et âpreté. Ses compatriotes de la Germanie le qualifient de Gascon du Nord, et l'on sait tout ce qu'il y a de vertus diplomatiques dans les hommes auxquels on le fait ressembler. Spirituellement parlant, le diplomate prussien se pose généralement bien dans une négociation : par la pensée, il prend d'abord ses avantages, mais il les perd ensuite par ses manières; il se pénètre par trop de sa dignité, s'exagère son importance, et se crée lui-même



des difficultés. Le diplomate prussien a de l'esprit autant que le russe, peut-être sans en avoir la flexibilité : il blesse quand il ne faudrait que parer les coups que son adversaire cherche à lui porter. Sa susceptibilité est grande et sa roideur extrême; il se croit toujours au temps de Frédéric, et depuis lors pour la Prusse, comme pour beaucoup d'autres Etats, bien des choses ont changé... Un fait qu'il faut cependant reconnaître, c'est que la diplomatie de la Prusse a sauvé cette monarchie en paralysant, par une politique adroite, les effets de la haine de Napoléon, et cela jusqu'au moment où les désastres de Russie sont venus rendre vaine cette antipathie. C'est de tous les cabinets de l'Europe celui qui a le plus adroitement flatté, le plus inhumainement insulté, et le plus profitablement attrapé l'empereur. C'était son jeu, la diplomatie ne peut guère servir qu'à cet usage. Enfin, le diplomate prussien a les coudées plus franches que l'autrichien. Son cabinet, jusqu'ici moins défiant que celui de Vienne, laisse plus de liberté à ses agents, et c'est avec raison : le plénipotentiaire prussien, ne manquant ni d'esprit ni d'adresse, sait mieux comprendre les hommes et s'ajuster avec les nécessités du temps.

Les diplomates existent bien aussi en Italie, dans l'Allemagne et dans le Nord, mais tous se ressemblent; car les diplomates forment à eux seuls une classe distincte d'hommes cosmopolites, obéissant à une force centripète et dont la sphère d'action est toujours hors de leur pays. Pour en voir le menu, il faut se rendre à Francfort-sur-le-Mein, et tâcher d'assister à l'une des séances de cette diète germanique qui fut créée pour faire croire aux peuples qu'ils sont libres, aux princes qu'ils sont souverains, et qui ne persuade ni les uns ni les autres.

Quant au diplomate anglais, il a son caractère à lui et ses formes particulières; tout à la fois grand seigneur e marchand, il est insolent et avide; rarement l'instruction lui fait faute, il unit et concilie même fort ordinairement les connaissances d'un homme d'Etat avec le savoir d'un boutiquier; le droit n'est que secondaire pour un diplomate anglais, le commerce passe auparavant; pour lui, les traités ne sont obligatoires qu'aussi longtemps qu'ils profitent, l'alliance vaut ce qu'elle rapporte; la balance politique de l'Europe est celle de son intérêt, et toujours le plateau qui l'emporte est celui qui doit charger des marchandises. Si l'instruction ne manque pas au diplomate anglais, l'arrogance ne lui manque

pas non plus. Sa marche est uniforme : d'abord il essaye d'exiger ce qu'il est envoyé pour demander ; s'il réussit, ses prétentions n'ont plus de mesure ; quand on lui résiste, il marchande, il entreprend de mettre de l'or à la place des arguments ; enfin, si rien de tout cela ne produit son effet, ce qui est fort ordinaire, parce que les prétentions de l'Angleterre sont toujours injustes et vexatoires, alors il menace. Longtemps cette conduite lui a réussi, parce que John Bull avait alors de l'argent pour soudoyer des coalitions ; à présent que sa bourse est à sec, on se moque de ses menaces, on en rit chaque fois qu'il ne peut appeler à son aide ni le vol ni la dévastation, car là est à présent toute la force de l'Angleterre.

Du reste, la représentation du diplomate anglais est ordinairement belle, sa capacité grande, et ses ressources sont nombreuses. Tout à la fois mandataire du cabinet de Saint-James et de la bourse de Londres, deux puissances dont les prétentions n'ont de commun que leur énormité, il doit souvent concilier deux intérêts fort opposés : celui de la cour et celui du marché ; pour y parvenir, il négocie peu, menace beaucoup, intrigue considérablement, et finit par acheter quelquefois jusqu'à des souverains en Europe tout aussi bien que dans l'Inde.

Quoique le sentiment des convenances se soit fort émoussé chez les Français, il est pourtant vrai de dire que c'est encore la nation où, le plus généralement, un homme s'ajuste sans effort avec la situation dans laquelle il se trouve placé. Aussi voyons-nous les diplomates de cette nation, quoique souvent improvisés par la faveur ministérielle, quoique pris dans toutes les classes de la société, revenir sans trop d'encombre des pays où on les a envoyés : à la vérité, ils n'ont rien fait dans l'intérêt du pays, mais ils ont joué la comédie diplomatique au milieu de talents exercés, sans pourtant prêter au ridicule : n'est-ce donc rien? Rarement l'adresse leur manque, mais la science et la pratique font souvent défaut : on le sent, et, pour ne point le laisser voir, on se donne de l'importance ; d'où il résulte, comme on l'a souvent remarqué, que rien ne surpasse la gloriole d'un attaché français, si ce n'est celle du secrétaire d'une ambassade de France, laquelle est pourtant inférieure à l'importance du ministre résident. Les moins prétentieux sont ordinairement ceux d'entre les ambassadeurs qui ont le bon esprit de faire effort pour rehausser leur illustration par de l'urbanité.

La nature du diplomate français a nécessairement dû varier avec les régimes, et sous ce rapport encore nous avons merveilleusement été servis par la légèreté de notre caractère : lorsque, avant la Révolution, on annonçait quelque part un ambassadeur français, c'était Zéphire qu'on s'attendait à voir entrer : nul autre ne l'égalait en bonnes manières, en élégance, en prodigalité. Plus tard, quand vinrent les jours où nous prenions la licence pour la liberté, peu de Torquatus furent envoyés dans les cours étrangères : les canons surtout étaient alors chargés de négocier ; mais le temps marcha, Bonaparte fut consul, et quoiqu'il employât bien lui aussi de ces négociateurs de bronze, il rassembla pourtant les chaînons diplomatiques que le régime de la terreur avait brisés : alors ce ne fut plus Zéphire, ce fut Mars que dans les cours on vit arriver comme pour annoncer à l'Europe que les temps allaient changer. Ils changèrent en effet : le consul Bonaparte devint l'empereur Napoléon, et par lui la tâche fut rendue facile aux diplomates français : ce ne furent plus des propositions, ce furent des ordres qu'ils eurent à porter, et les cabinets ne tardèrent point à se convaincre que ce genre de négociation est celui où, plus particulièrement, excellent les Français. Autres temps, autres mœurs : depuis lors nous sommes rentrés dans les voies suivies par toutes les autres puissances ; et le Français, qui dans tous les temps sut s'ajuster avec sa situation, négocie maintenant, au lieu de prescrire.

Il est reconnu que les peuples lourds s'attachent au positif quand ils négocient, tandis que les peuples chez lesquels l'imagination prédomine, et les Français sont de ce nombre, ne répugnent point à mêler de l'illusion à la réalité, colorent leurs succès. Chaque nation a son caractère : le Russe, en mission, veut fortement ce qu'il veut, et veut tout ce qui peut le conduire à son but ; l'Autrichien, peu confiant dans sa réussite, l'attend avec une patience que rien ne saurait ébranler ; le Prussien entreprend toujours d'escamoter son succès, et l'Anglais de l'acheter ; pendant que le Français, légèrement pénétré de son affaire, impatient de la finir, souvent plus franc et plus désintéressé que diplomatie ne comporte, se résout volontiers à recevoir peu, après avoir demandé beaucoup, chaque fois qu'il lui est possible d'attacher à sa réussite une importance plus grande qu'elle n'en a véritablement : le Français sait l'art de donner du prix aux moindres objets, de la valeur aux plus petites choses, et de s'illusionner sur les effets. Par exemple, une mission coûteuse s'achemine-t-elle vers l'Asie : elle va, dit-on, ravir à l'Angleterre et à la Russie l'influence que de longue main ces deux puissances exercent sur la Perse, c'est chose dont personne ne doute, et le cabinet en reçoit déjà les félicitations. Un jour retournent inopinément ministre, secrétaire et attachés. Qu'ont-ils obtenu du schah? ils en ont obtenu quelques épaulettes pour des sous-officiers, et pour des moines la restitution d'une église... Ailleurs, cela ferait pouffer de rire, tandis qu'en France, chez ce peuple autrefois si rieur, c'est un succès fort important, une réussite dont la diplomatie peut, à bon droit, se glorifier. Le Français fait, au dehors comme au dedans, de la politique légère et toujours excellente, quand elle fournit l'occasion de se vanter.

Ceci explique comment en France on parvient si facilement à se dispenser des études approfondies que font les diplomates des autres nations : chez nous, ce n'est point l'habileté, ce n'est point l'expérience, c'est le vent de la faveur qui pousse aux légations ; aussi arrive-t-il que les cours étrangères voient successivement apparaître des courtisans, des officiers, des professeurs ou des bourgeois revêtus du harnois diplomatique, suivant que la bise a soufflé sur le château, l'armée, les écoles ou la ville. Aucun d'eux n'a fait les études qui partout ailleurs sont jugées indispensables pour négocier les intérêts des empires, et pourtant tous s'en tirent, non pas avec avantage pour la France, mais sans ridicule pour eux-mêmes, tant est grande la flexibilité du caractère national, et tant est riche la monarchie qui peut, sans seulement paraître en faire la remarque, satisfaire à d'aussi nombreuses et d'aussi inutiles prodigalités. Cependant bien grande est l'influence que la diplomatie exerce sur la prospérité d'une monarchie : sa mission est de voir en tout pays ce qui peut profiter, ce qui peut nuire à la nation qu'elle représente, de favoriser l'un, d'entraver l'autre, de créer des voies nouvelles au commerce, et des débouchés à l'industrie. La diplomatie donne forme aux affaires politiques dès leur naissance, et de son adresse comme de sa gaucherie peuvent résulter la paix et la guerre. C'est de quoi ne semblent guère se douter bon nombre de diplomates français ; leur vanité les lance dans la carrière, l'esprit de parti les soutient, et, pour y rester, ils souffrent et dissimulent au dehors beaucoup de choses, qui plus tard,

entraîneront de grands inconvénients et coûteront bien cher.

Le moins redouté des ministres, en chaque cour, est celui de France ; on connaît le moyen de le distraire des affaires, on sait que c'est à sa vanité qu'il sacrifie infiniment plus qu'aux intérêts de son pays. Souvent on regarde aussi dans l'étranger la mission d'un diplomate français comme une honorable déportation, et l'on pense que le cabinet de Paris, plus intéressé à le laisser au dehors qu'à le faire revenir, sacrifiera beaucoup à cette nécessité. Ailleurs on sépare, à tort sans doute, mais il est certain qu'on le fait, les intérêts du trône de ceux du ministère français, et l'on se demande alors de la défense desquels le ministre résident est chargé. Ces inconvénients donnent partout aux légations des autres pays un grand avantage sur celle de France.

Les ministres étrangers, généralement pris dans la classe privilégiée, semblent coulés dans le même moule : c'est toujours un corps droit dont l'épine dorsale est flexible, le pas ferme, la tête levée, un être chamarré de cordons et richement habillé ; c'est sous cette forme que partout l'on compte voir arriver un diplomate, quand on l'attend. Ceux qui viennent de France rompent eux seuls cette uniformité ; jamais ils ne se ressemblent : un jour c'est un soldat, un autre jour c'est un législateur ; puis viennent les professeurs, littérateurs, auteurs, toutes personnes fort respectables sans doute, mais dont l'extérieur diffère inimaginablement, quoique leur conduite soit la même : tous, admirateurs de la France, ils frondent les usages du pays où ils résident, et rien ne déplaît plus aux étrangers ; enfin le diplomate français oublie trop souvent que ce n'est pas un intérêt de parti, mais un intérêt national, qu'il est chargé de défendre ; que ce n'est pas lui, que c'est son souverain qu'il a mission de représenter ; enfin qu'un homme d'Etat estimable ne doit ni abuser, ni se laisser tromper. Il va sans dire qu'il existe de nombreuses exceptions dont vous faites nécessairement partie, ô diplomates qui lisez cet article !

Le gouvernement français, comme celui de la Russie, a partout des agents secrets, et cette foule de mystérieux personnages embarrasse à tel point voyageurs et diplomatie, que tout Français, comme tout Russe, est suspect d'abord à son ministre et ensuite au gouvernement du pays où il va voyager ; mieux vaudrait ne choisir que des hommes capables et auxquels on pût complétement se fier, que de morceler ainsi sa confiance. On rend le bien impossible à faire aux diplomates français, en en faisant une classe de suspects, en les forçant à rougir devant les gouvernements auprès desquels ils sont accrédités ; ne sachant que la moitié des faits, ignorant les volontés précises de leur gouvernement, ils ne peuvent jamais favorablement négocier, jamais défendre avec sécurité l'intérêt français ; toutes ces supercheries sont une arme mise aux mains des premiers ministres étrangers, qui ne manquent jamais de s'en servir : ils révèlent au résident ce qu'on croit faire à son insu, et le font, par ce moyen, entrer dans l'intérêt de leur pays au préjudice de la France. Ce sont manigances indignes d'une large politique qui partent d'esprits étroits et ne peuvent avoir que des conséquences funestes.

Du reste, encore qu'il n'existe plus de préséance disputable, rien ne prête plus à rire que les calculs minutieux que la vanité fait faire aux diplomates partout où il s'en trouve de réunis. Les quartiers, le titre, le pas et le rang sont perpétuellement mis dans la balance. « Mes amis, mes amis, disait à Dresde un envoyé du Hanovre, dans un état d'exaspération difficile à décrire, on m'a refusé l'excellence ! croiriez-vous qu'on m'a refusé l'excellence ! oh ! vengez-moi, vengez votre ami, jurez-moi de n'en point donner au premier ministre ! » Ce serment fut fait sans que personne eût envie de rire ! C'est une nature à part que celle des diplomates, une nature de convention.

Il faut croire que les diplomates improvisés dont la France abonde maintenant ne se font pas une idée bien précise de la position franche qu'il est indispensable d'avoir dans une cour pour y négocier avec avantage ; sans cela les verrait-on se laisser dominer par la fureur d'anoblissement qui semble les posséder tous? ce ne sont pas des titres, c'est du talent qu'il faut pour bien faire les affaires d'un pays. L'Angleterre, la Hollande, et souvent même les Etats despotiques, sont représentés, dans les petites comme dans les grandes cours, par des hommes qu'anoblit leur capacité, qui n'ont de titres qu'à la considération publique, et qui n'en sont pas moins respectés chaque fois qu'ils le méritent personnellement. Avant que les préséances fussent invariablement réglées par les traités qui ont fondé le droit public actuel de l'Europe, il se rencontrait des circonstances où les diplomates résidant dans une cour pouvaient avoir à compter entre eux ; mais ce n'est plus possible, et maintenant personne n'y songe, à moins qu'un nouveau débarqué ne vienne donner l'éveil aux prétentions nobiliaires ; ce qui ne saurait manquer d'arriver toutes les fois qu'on apprend qu'un envoyé de France a senti le besoin de se faire titrer pour se rendre présentable.

Alors on se demande qu'est-ce que c'était donc que cet homme-là? d'où sort-il? et l'on écrit pour s'en informer : après quoi on glose sur son compte, et l'ineffaçable ridicule se répand provisoirement à pleines mains sur sa personne. L'un dit : « Sa noblesse durera longtemps, elle est toute neuve ; » l'autre prouve que son titre ne vaut rien, par la raison que la loi française, qui permet à tout le monde d'en prendre, défend d'en recevoir, et n'autorise personne à en donner. « C'est un titre de contrebande, dit un troisième, il devra le déposer à la frontière en retournant chez lui. » Le résultat de tout ce caquetage diplomatique est qu'on croit au nouveau venu une bassesse d'origine qu'il n'a point, qu'on lui reconnaît une petitesse d'esprit dont sa nouvelle prétention témoigne, et que son titre devient un sobriquet. Ces vaniteux babillages restent ignorés du nouveau baron, parce qu'on est poli et qu'on sait dissimuler dans les cours ; mais ils ne le sont pas du gouvernement auprès duquel cette excellence réside, et il en résulte que la considération lui échappe, que l'intimité lui est refusée, que le ridicule le gagne, et que rien de profitable à son souverain ne peut plus être négocié par lui. Voilà ce que produit au cabinet français la manie qu'il contracte d'affubler d'estimables citoyens de titres que n'osent avouer en France ni ceux qui les donnent ni ceux qui les reçoivent, et que l'étranger place infiniment au-dessous de la qualification de *sir* et d'*honorable* que portent en tous pays la plupart des diplomates anglais : ceux-ci se font estimer en prouvant qu'ils s'estiment eux-mêmes, et au lieu d'engager la lutte de vanité entre les diplomates résidant à la même cour, ils se lient avec les autres envoyés, gagnent la confiance du gouvernement auprès duquel ils sont accrédités, et rendent facile la défense des intérêts de leur patrie ; pendant que nos comtes et nos barons de fraîche date sacrifient notre commerce et notre considération à l'orgueilleuse satisfaction de s'entendre qualifier par des gens qui se moquent d'eux.

Le Français est de tous les peuples celui dont la tête est généralement la moins politique ; tant d'autres avantages lui sont accordés par la nature, qu'il peut bien s'a-

vouer faible de ce côté-là : on ne remarque pas non plus assez en France que l'esprit de notre temps, cet esprit qui rend la parole plus féconde que substantielle, excellent dans une chambre, est détestable dans un cabinet, par la raison qu'on n'étourdit point des ministres d'Etat, de longue main accoutumés aux affaires, aussi facilement que des législateurs qui n'en entendent parler qu'une fois par an : ces derniers sentent que leur savoir n'est pas en harmonie avec le désir qu'ils ont de rendre leur patrie heureuse, et sont bien aises qu'on leur indique le moyen d'y parvenir. Avec eux la faconde est de mise; elle ne saurait l'être dans une négociation politique où chacun connait parfaitement son affaire, sait ce qu'il veut obtenir et ce qu'il peut concéder, où tout se réduit en réalité à un honorable marché qu'il faut débattre et conclure. L'esprit ne nuit à rien assurément; une facile élocution sert en toute occasion, c'est encore certain; mais un sens droit et un langage clair suffisent pour conduire à bien la plus épineuse des négociations diplomatiques. Un bon négociateur doit viser à conquérir et non pas à filouter ses succès : il peut s'ingénier à créer des nécessités à son adversaire, et doit habilement profiter des avantages que celui-ci lui laisse prendre. Tout ce qui peut contribuer à pousser son antagoniste dans les voies où il a intérêt à le faire entrer est de franc jeu; mais c'est de la finesse et non de la fourberie qu'il faut à celui qui négocie des intérêts aussi sacrés que le sont ceux d'une monarchie : mieux vaut pour lui faire croire à sa parole que la faire admirer.

La diplomatie, d'ailleurs, n'est plus ce qu'elle a été pendant longtemps; les souverains l'ont dédoublée, ils s'en réservent maintenant la meilleure part, le menu seul reste aux ministres. C'était toujours par truchement qu'un monarque s'entretenait autrefois avec un autre; ils ne se voyaient jamais. C'était le bon temps pour les diplomates, alors ils savaient tout; tandis que de nos jours le roi qu'ils servent leur fait des cachotteries, ne leur dit que ce qu'il est impossible de leur cacher. Les souverains d'à présent courent la poste, et se piquent de le faire mieux que leurs sujets; il ne faut plus un *Camp du Drap-d'Or* pour conclure les grandes affaires; sans façon, empereurs et rois se réunissent dans une ville de bains, et traitent là de leurs plus chers intérêts, sans que la diplomatie connaisse le fond des choses : il n'y a d'exceptions qu'aux lieux où le chef royal se trouvant trop étroit pour tout contenir, force est de déverser ce qui surabonde dans la tête de son premier ministre. Partout ailleurs le souverain a son quant à soi, se concerte avec les autres, et ne laisse à ses diplomates que les dîners, les visites et les révérences à faire. Les temps sont devenus pénibles pour les maitres du monde; on ne fait plus sans peine ce que Frédéric appelait le métier de roi. Instruits par le passé, inquiets du présent, épouvantés de l'avenir, ceux qui sont maintenant à la besogne travaillent à se mettre en sûreté, et n'y parviennent pas toujours. Si les rois n'avaient encore à se défier que de leurs fidèles sujets, ils seraient certains de se tirer d'affaire : les peuples ne sont pas si diables qu'ils en ont l'air, on s'arrange avec eux chaque fois que quelque intrigant n'en fait pas l'instrument de ses ambitieux projets. C'est de cette certitude qu'est née la défiance qu'ont à présent les souverains, et l'accord qui s'établit entre eux au préjudice de la diplomatie. Talleyrand, ce diplomate frondeur, que ses contemporains font profond, en attendant que l'histoire le fasse superficiel, est le fondateur d'une école de roueries diplomatiques dont tout monarque peut à bon droit s'épouvanter : ils ont appris de lui qu'en livrant toute sa confiance on peut se livrer soi-même, qu'il y a péril dans un abandon complet; et depuis lors ils font leurs réserves : les cabinets ne sont plus chargés que de faire des promesses qu'on n'a pas la volonté de tenir, de dresser les protocoles qu'on ne veut point signer; s'ils peuvent encore choisir ceux des ambassadeurs qui ne doivent que parader, c'est parce que des agents secrets font les affaires, quand les souverains ne les font pas eux-mêmes.

De nos jours, le rôle de la diplomatie est d'amuser le tapis, de peloter en attendant partie : un ministre intrigant lui a fait perdre la moitié de sa besogne; vienne un ministre ambitieux, et le reste lui sera ravi.

LE GNIAFFE

PAR

PÉTRUS BOREL

C'est lui, m'sieur le commissaire, qu'a k'mmencé par m'appeler gniaffe.

(*Préville et Taconnet*, ancien vaudeville.)

Le gniaffe arrivé, le gniaffe maître, le gniaffe possédant un établissement est trop généralement répandu, et trop à la portée de tout le monde, pour que nous nous y appesantissions beaucoup. Ce n'est pas de cet enfant du siècle, bon lecteur, que nous avons à t'entretenir; tu le connais de reste ce débitant vulgaire qui parle à la troisième personne, qui dit : « Monsieur veut-il ses bottes plus carrées? Que souhaite madame? Offrirai-je un siége à monsieur?... » Nature servile et bâtarde, polie par son frottement aux honnêtes gens qu'elle chausse; épine dorsale flexible et docile; bouche assouplie, faite au mensonge et professant le mot flatteur!... Non, non, ce n'est pas là l'objet de notre choix; ce n'est pas là notre héros, ce n'est pas là notre Ulysse... Notre Priam à nous, c'est le gniaffe au cœur noble, à l'âme élevée et ombrageuse, qui, en dépit de toutes les sirènes de la corruption, s'est maintenu dans l'indépendance la plus absolue et la plus primitive!

Celui-ci, que désormais nous appellerons, pour le distinguer du gniaffe de commune espèce, gniaffe pur sang ou angora, a la fierté de l'homme qui a la conscience d'une vie sans peur et d'une intelligence consommée.

Celui-ci, c'est l'homme qui se dit : Je n'ai pas de reproches à me faire.

Sa contenance est froide, sa parole laconique; sa voix rauque pratiquée dans les cordes les plus basses.

Celui-ci s'en va grave et l'œil baissé, et ce maintien modeste, lorsqu'il se rend à la boutique du maître (car, il faut bien le dire, cette grande âme travaille à façon), lui permet de supposer que les jambes qui marchent autour de lui ont des têtes dont le regard est fixé sur *la belle ouvrage* qu'il rapporte. Aussi dans chaque bourdonnement croit-il reconnaitre un amateur étonné qui le poursuit et s'agite pour contempler le chef-d'œuvre enveloppé si habilement dans son mouchoir, pour contempler toute la splendeur et toute la perfection de sa déforme. — O déforme! (la déforme, c'est le lustre que le gniaffe ajoute à la besogne lorsqu'elle est terminée) que de mal

tu donnes au pauvre ouvrier!... Déforme si belle, si polie, si flatteuse à voir!... semelle que l'art même a cambrée! talons si robustes et si sveltes! empeignes au gracieux contour, je vous salue! Et moi aussi, je suis amant de vos charmes; et moi aussi je m'attelle à votre char!

Nous ne pousserons pas plus avant nos savantes investigations sur le gniaffe pur sang, sur ce passereau solitaire, sur cet onagre indompté, sans parler un peu de son costume; de peur que la France ne suppose qu'à l'instar des gymnosophistes il n'en a pas, qu'il est tout visage, ce qui serait injuste et préjudiciable à son honneur. Si fait, pardieu, notre homme est mis, parfaitement mis, au contraire! et, pour peu que vous y teniez, j'en puis faire une monographie qui enfoncerait les inventaires de M. Honoré de Balzac ou le testament de l'empereur. — Redingote brune ou vert perroquet, manches démesurées, parements envahissants, collet petit et bas, formant balcon par derrière; revers fripés et recroquevillés comme un morceau de parchemin jeté au feu; la dernière boutonnière gigantesque : c'est la seule dont il se serve, ce qui fait remonter sa redingote de telle façon, qu'elle stimule par devant un formidable estomac.

Chapeau en tromblon évasé ou gueule d'espingole, vulgairement dit à ballon.

Col de chemise sciant les oreilles et enveloppant sa tête osseuse comme un cornet de papier enveloppe un bouquet.

Au travail ou en demi-toilette, son pantalon n'est que de cotonnade. Les fonds en sont de peau et des mieux empreints; les genoux marquent, et le bas qui bat par derrière forme, comme le collet de sa capote, le pied d'éléphant. Puis, pour les grands dimanches et le bal, et dans le coin le plus discret de l'armoire, des bas bleus, des escarpins, *opus suum*, et un pantalon de nankin des Indes de Rouen; puis encore quelquefois une véritable cravate brodée au coin : don précieux de son épouse encore timide fiancée. Il la reçut vers 1812, cette cravate adorée, et comme il s'en orne encore vers 1840, hélas! elle n'est plus d'un tissu très-compacte ni d'une éclatante fraîcheur.

Lors de l'apogée de sa passion, *amor, amor, fortis es sicut mors!* il se fit tatouer, par sentiment. Au bras gauche, brille sur son grand extenseur un cœur enflammé avec le chiffre d'Olympe et d'Onésime, deux OO côte à côte. Olympe, de son côté, a deux mains qui se souhaitent le bonjour, et deux pigeons qu'une trop vive tendresse emporte hors des limites du devoir.

Sur son bras droit ou sa poitrine plane aussi un aigle et le petit chapeau. Mais n'allez pas croire que ce fut au temps des prospérités impériales que le gniaffe se fit buriner ce symbole. Jamais le gniaffe pur sang n'a salué le soleil levant; jamais tyran dans sa pompe n'a trouvé grâce devant lui : c'est au malheur qu'il donna une larme.

Le dimanche encore, j'allais l'oublier, quand sa situation pécuniaire peut le lui permettre, le gniaffe se recouvre assez volontiers les mains afin de compléter sa transformation et de dissimuler son pouce *détérioré* par le tranchet. Le tranchet, périlleuse et perfide lame! kriss, kangiar, yatagan du gniaffe, dont il lui faut faire le plus fréquent usage pour diviser et scinder!... arme terrible, instrument fatal toujours de moitié dans ses projets, qu'il s'agisse d'une infidèle à punir, d'une *botte* à faire ou à porter; cas bien rare toutefois, car le gniaffe n'a qu'une passion extrême, celle de se regarder comme une intelligence colossale.

Au septième dans les combles, à cinq ou six cents pieds au-dessus du niveau de la mer, ou plutôt de la rue Maubuée, au haut d'un escalier rapide et sombre, dont chaque marche usée par le temps, *edax rerum*, grand mangeur de choses, est une espèce de casse-cou dont chaque repos est marqué par quelque détritus, chaque palier par une *gueule* sans nom, mais non pas sans odeur, où chaque locataire, comme le dénonciateur dans les gueules de bronze du palais du doge, vient déposer son secret; le plus souvent à côté, tout au fond d'un étroit corridor est situé le sanctuaire, l'*aposento* du gniaffe. Une lucarne du genre appelé chien-assis éclaire mystérieusement cet asile et plonge à trois pieds de là sur un mur. Le plafond est en appentis; les solives sont apparentes, les parois peintes à l'ocre, ou couvertes de papier à dix sous le rouleau, dessassorti, déchiré, et laissant voir çà et là les différentes tentures qui se succédèrent et forment une couche épaisse par alluvion. Ces nombreux vestiges, du reste, ne sont pas sans quelque curiosité esthético-politique : on y suit pas à pas les périodes et les subversions si variées de ces derniers temps. Ici c'est un semé de montgolfières ou de houlettes ornées de ramages roses et de moutons bleus; là, des faisceaux de licteur surmontés du bonnet phrygien, ou une montagne, emblème de l'*autre*, avec un marais coassant à ses pieds.

Pour siége, il a des chaises réduites à l'état de tabouret : le dos scié, la paille remplacée par un morceau de cuir, creusé en timbale par la pesanteur spécifique de sa corpulence, épousant étroitement ses formes et luisant comme la cuirasse de Renaud chez Armide. Un lit de bois peint, une commode à ventre, une horloge d'Auvergne; l'hiver, un poêle de tôle où l'on peut faire bouillir l'eau nécessaire au ménage et cuire les ratats (vulgairement ratatouilles), complètent l'ameublement.

Quant à l'hydrogène qu'on respire en ce réduit, sans être un Gay-Lussac, il est facile de reconnaître un mélange d'oignon, de poix, de cuir, et de plusieurs émanations que je ne saurais nommer, le tout sublimé par un excès de calorique artificiel et humain.

Nous avons vu notre gniaffe épris d'une Olympe; nous l'avons vu orné d'une épouse, honni soit qui mal y pense!... Olympe était l'épouse prochaine; l'épouse, c'est Olympe passée. Le gniaffe est sévère sur l'honneur, il a des principes, il tient aux formes, et sait trop ce qu'on doit après un amour éprouvé. Dans le modeste asile dont nous faisions tout à l'heure l'autopsie, c'est là qu'avec Olympe il coule des jours sinon sans nuages, du moins égaux. Olympe était bordeuse; il la connut en rendant de l'ouvrage, l'aima et la fit passer sous sa loi. La bordeuse, que quelquefois, dans le métier et par envie, on appelle *chamarreuse*, n'a d'ordinaire que son art, sa jeunesse et sa fleur, mais pour cela elle n'en est pas moins l'objet des plus tendres recherches. Le gniaffe pur sang a le cœur trop bon gaulois pour jamais rien devoir à une femme. Une dot à ses yeux est un opprobre; un mariage d'argent, une lâcheté. Il ne comprend, ce grand cœur, que l'union de la faim avec la soif!

Dans son intimité avec madame son épouse, le gniaffe angora n'a pas les habitudes grossières du gniaffe à échoppe que nous aurons à peindre un peu plus tard. Il ne bat pas sa femme, et jamais l'étole de saint Crépin (le tire-pied) ne s'est transformée dans ses mains en une odieuse férule. De son côté, Olympe sait garder les distances; et ce n'est pas elle qui jamais s'oublia jusque-là de l'appeler *pouilleux*, de la voix ou du geste. Rentre-t-il aviné : aux réprimandes de sa compagne il se contente de répondre avec éloquence et d'un air d'Artaban : « Songez à qui vous parlez, madame! taisez-vous!... L'épouse doit obéissance et soumission à l'homme, car

l'homme est son maître comme deux et deux font quatre!... » Ordinairement, au bout de chaque tirade semblable ou équivalente, il fait un carambolage, un faux pas et une chute. Mais, bientôt redressé sur une ou plusieurs pattes, plus glorieux et plus interminable que jamais, il reprend et pour longtemps sa période.

N. B. Le gniaffe angora laisse en défaut le plus saint commandement : il ne croît pas et ne multiplie point; c'est encore un signe distinctif qui le sépare du vulgaire auquel il abandonne ce *triste* soin.

Le gniaffe possède d'*accoutumance* un apprenti ou un semainier, qu'il domine de toute la hauteur de son expérience et de son génie. L'apprenti, personne n'en ignore; quant au semainier, c'est un jeune ou vieux garçon, ou plutôt un crétin, qui n'a pas assez d'intelligence pour faire un soulier à lui tout seul, et se met à la semaine pour coudre et faire le moins malin de l'ouvrage. Il y en a ordinairement deux dans la boutique du maître, employés aux basses fonctions, aux raccommodages et à la peinture et décoration de la besogne achevée. Là, le semainier prend la qualification de *gorret* (corruption dérisoire du mot *correct*, nom que porte dans plusieurs industries le chef des compagnons chargés des épures), et se divise en deux classes tranchées, le *gorret à la pâte* et le *gorret coupeur*. Le gorret à la pâte, que nous avons choisi pour l'un de nos types et que M. Meissonier, ce jeune peintre du plus bel avenir, a reproduit avec une vérité rare, appartient à une *berloque* de *boueux*, c'est-à-dire à une boutique de bottier.

Soit gorret ou apprenti, celui-ci a une vénération et une crédulité sans bornes à l'égard et au service de son maître.

Il écoute.

Il acquiesce.

De son côté, le gniaffe ne fera pas une *lisse* sans la passer à sa galerie. « Regarde-moi ça, » dit-il. Et, dans ce regarde-moi ça! il y a tout un monde de satisfaction et de noble orgueil.

Entouré de tous ses ustensiles, devant sa veilloire, petite table basse et carrée, chargée d'ossements façonnés en outils, d'alènes, de clous, de sébiles; à sa gauche son compagnon et le *baquet de science* (baquet plein d'eau pour détremper le gros cuir); à droite son marteau, ses tenailles et la corbeille à mettre les soies et le fil, appelée *cuillebotin;* le soir, éclairé mélancoliquement par un rayon pâle et lunaire que lui renvoie le globe de cristal interposé entre lui et sa chandelle, et qui s'épanouit sur sa couture comme un baiser de Phœbé sur le

front argenté d'Endymion, notre patriarche travaille et chante en battant le cuir en cadence, laissant tomber sa dernière parole avec le dernier coup de marteau, ou quelquefois encore cause gravement du haut de sa philosophie; tantôt il dit : « Notre religion est absurde et bonne pour le peuple. La religion protestante, à la bonne heure! en voilà une de religion!... Ils adorent un cochon, c'est vrai! mais c'est plus naturel. »

Et le jeune semainier, à chaque phrase du vieux maître, de tomber en admiration.

Tantôt il parle histoire, car sur toute chose le gniaffe a des notions précises; et, si le hasard veut que la conversation prenne une teinte *moyen âge*, il dit que Notre-Dame fut autrefois, du temps des rois fainéants, un temple de druides, bâti par des huguenots sauvages.

Il a des études linguistiques. Il trouve la langue française pauvre, pleine de *contre-bon-sens*, et il en redresse les torts. Lorsqu'on est perclus de la main, il ne veut pas qu'on dise, je suis estropié, mais *estro-main;* et, depuis vingt ans, il doit écrire là-dessus à messieurs de l'Académie.

Le semainier lui demande-t-il l'origine et le sens du mot cordonnier, il a sa leçon faite, et répond sur-le-champ : « Le roi étant allé un jour prendre mesure de souliers chez son fournisseur (le gniaffe, lorsqu'il raconte, a toujours à son service grande profusion de rois), il y oublia son cordon : à son retour au palais, le roi s'en aperçut et envoya aussitôt un de ses pages le réclamer. Le *cordon* fut *nié*, c'est-à-dire que l'artisan nia l'avoir trouvé; ce fut, en un mot, un *cordon nié*. Le roi s'emporta, et, dans sa trop juste colère, ordonna à dessein d'imprimer un sceau de honte indélébile et éternel sur le front de cet homme coupable, faisant payer à tous la faute d'un seul, qu'à l'avenir, en mémoire de ce délit, les *confectionneurs de chaussures* s'appelleraient *cordon-nier*. »

Voilà ce que le gniaffe rapporte et croit de tout son cœur. Au fait, ceci vaut bien après tout une étymologie de Voltaire ou de Ménage, ce docte imbécile.

Mais souvent, mais le plus souvent, la conversation du gniaffe prend une couleur politique.

« Au jour d'aujourd'hui, dit-il, nous sommes trop éclairés pour que les jésuites et la féodalité puissent jamais *r'asservir* le peuple. La féodalité, monsieur, savez-vous bien ce que c'était?... Eh bien! monsieur, c'était le droit de *cuissage!*... » Négrophile comme M. Schœlcher, ou feu monseigneur de Blois (l'abbé Grégoire), il regarde le nègre comme son prochain, noirci par les coups de fouet de son maître. Il veut que la civilisation enfin le savonne, et, en pensant à toutes les infortunes de l'esclave africain, il pleure sur la cassonade qu'il mange et dans le café qu'il boit. A son sentiment, ce sont les bûchers que l'inquisition a allumés en Espagne qui en ont à la longue altéré le climat et en ont fait un pays chaud.

Le cordonnier passe pour brave. Mais pourquoi passe-t-il pour brave? Ceci vient tout à coup chatouiller vivement l'honneur de l'apprenti, et le gniaffe raconte alors avec orgueil qu'un jour *Henryc le Grand* (Henri IV), examinant une liste de criminels, demanda qui ils étaient. Il y avait des maçons, des charrons, des couvreurs, des tailleurs, mais des cordonniers point! ce que voyant, le grand *Henryc* s'écria : « Les CORDONNIERS SONT DES BRAVES!... » Le mot se répandit donc, comme tout mot royal, et l'*épictète* de brave depuis lors leur en est restée.

A ce récit, au dernier trait surtout, le semainier se renverse, et il est au comble, il étouffe d'admiration!... Comment, se dit-il, tant de savoir peut-il entrer dans la tête d'un homme! Cependant, s'il y songeait un peu, quel croc-en-jambe cette anecdote ne donne-t-elle pas à l'origine du mot cordon-nier... Mais le semainier, nous l'avons dit, est un crétin; il n'y regarde pas de si près.

Les expressions du gniaffe sont en général des plus hautes régions de l'empyrée. Les mots ronflants, inintelligibles pour lui et pour le plus grand nombre, ont à ses yeux un attrait indicible, un charme secret; et, parmi ceux-ci, il y en a toujours un, un à toutes mains, qu'il affectionne et dont il use sans cesse. Tantôt c'est catastrophe, tantôt *vessie-six-tude;* ou bien encore, à tout ce qu'il dira, à tout ce que vous pourrez dire, il ajoutera, c'est clair, *c'est un idiome*. Vise-t-il au polyglottisme, il s'écrie à tout propos et sans relâche : *O tempores, o mora!*... car le gniaffe angora, le gniaffe pur sang, le gniaffe de la bonne roche, se donne obstinément pour avoir une légère teinture de latin. Dans son enfance, comme le roi Robert, il a chanté au lutrin de son village, dans le duché de Bar, et il fredonne quelquefois encore de souvenir, *O cru navet, espèce unica!* (O crux ave, spes unica.) D'ailleurs, il a travaillé longtemps pour un collége, ou du moins à la porte.

Hélas! lui aussi, il a eu à se plaindre des hommes!... lui aussi, jouet de l'ingratitude des peuples, il vit isolé, retiré, loin du tourbillon, comme Marion Delorme, comme Timon le lycanthrope *élimant le fer de sa bêche sur le champ aride et pierreux du malheur!* lui aussi, il se renferme dans sa gloire et la triple ceinture de sa conscience; lui aussi, inébranlable dans sa conviction et dans sa vertu, il regarde silencieusement passer au-dessous de lui les événements humains, comme le colosse de Rhodes regardait passer entre ses jambes les flottes et les navires de haut bord.

Dans ce dépouillement suprême, une seule religion lui reste, celle du journal; une seule foi lui reste, la foi aux journaux. Il en lit en rendant son ouvrage, il en lit le dimanche, il en lit le lundi. Jamais il ne traverse le Palais-Royal sans en dévorer beaucoup; mais malheureusement le plus souvent sa pâture ne se peut guère composer que de vieilles gazettes ayant servi d'enveloppes à son marchand de crépin. Aussi, comme la goule du désert, pas de faits surannés, pas de *puffs*, pas de *canards*, pas de mânes qu'il n'exhume!

Plus les hommes et les choses sont à distance et hors de sa sphère, plus le gniaffe s'efforce de s'y intéresser; cela, s'imagine-t-il, le grandit aux yeux du vulgaire. La mort de Cuvier, le grand *alatomiste*, l'affecta vivement; cependant, tout compte fait, Cuvier n'est à ses yeux qu'un faible imitateur de Buffon.

Sous l'Empire, il a eu les plus belles connaissances. Il déteste intimement Marie-Louise, et porte aux nues et dans son cœur Joséphine, dont la répudiation fut la boîte de Pandore pour la France. Il a remis un talon au prince Murat, mais il s'est refusé à remonter les bottes du vieux Blücher, et il a vu, de ses propres yeux vu, le roi de Rome et M. Dupuytren.

Il a de plus, *qui dit*, dit-il, beaucoup appris, beaucoup consigné, et surtout beaucoup lu M. de *Voltaire, un grand sec, avec des boucles à ses souliers*, Corneille un peu, Racine *idem*, et il vous en sert des passages qu'il prend à rebrousse-poil et qu'il écorche avec une rare sagacité. Toujours grandiose, toujours solennel, il se lève de sa chaise dépaillée comme Auguste de son trône, et parle à son chien comme Britannicus à Junie. Aussi le peuple, à qui rien n'échappe, l'a-t-il surnommé *pontife* (impossible de frapper plus juste et de peindre mieux),

et n'est-il connu dans le voisinage que sous le nom de père Manlius ou de Bajazet, mais il s'en fait honneur!

Gravissons un instant sur la colline populaire où le peuple souverain vient le dimanche et le lundi déposer sa misère et son sceptre. Bravons un instant l'odeur du vin d'alun et de canpêche, le parfum douteux des gibelottes, les grincements des rebecs, et pénétrons sans pâlir dans la cohue des tavernes. Là nous retrouverons encore, si Dieu nous est en aide, réservé, mystérieux et sublime, notre héros, dont le cœur saigne à la vue de la jeunesse moderne et de sa danse dégénérée. Oh! si quelquefois encore il se mêle aussi lui-même à un quadrille, croyez-le bien, c'est moins pour faire vis-à-vis à madame son épouse ou se livrer au plaisir que pour donner une leçon aux petits éventés du jour, et faire une croisade en faveur de la muse *Terpsi-shore*, comme il dit. On annonce la *pastourelle*..... Oh! voyez comme il se recueille avant de partir, comme il dessine et creuse profondément chaque pas, comme il sculpte chaque figure!... Que de grâces, que d'érudition! rien n'est omis : pas de basque, jetés battus, ronds de jambes, balancé, entrechat, ailes de pigeon... Oh! tenez, regardez comme il arrondit amoureusement la parabole d'un geste gracieux pour offrir la main à sa danseuse! On dirait (dirait M. de Pongerville) une nymphe émue se penchant pour cueillir un lis dans un vallon!...

Le bal où le gniaffe sait briller de tant d'éclat est ordinairement un bal de noces où des relations honorables l'ont appelée, et le plus souvent il a lieu, comme en ce cas, à la barrière, A LA GARDE MEURE, OU AU COQ HARDI.

Après le gniaffe angora, mystérieux fantôme toujours enveloppé d'ombre et de solitude, dont nous avons essayé (peut-être les premiers) de soulever un coin du voile dont il recouvre et sa vie, et son labeur, et sa face morose, vient immédiatement une autre figure, non moins typique, mais plus connue, plus rebattue, plus vulgaire, plus exploitée, plus exploitable. Au lieu d'une vie à l'écart et ténébreuse, c'est le plein soleil que cet autre recherche; c'est la foule, c'est le passage, c'est le sable mouvant! Le carreleur (cordonnier rustique et ambulant), qui prend des goûts sédentaires, le semainier sur ses vieux jours; le gniaffe vulgaire, mais hors d'âge et décrépit, fournissent le plus souvent le sujet en question, j'entends le gniaffe à échoppe, le savetier.

Celui-ci, pareil à l'hirondelle de bon présage, suspend son nid à toutes les murailles, et il n'est pas de rue, de bord de chemin, d'impasse, de voie, d'arche, d'égout, de redent, de recoin, d'allée, d'entrée de cave, de porte condamnée, où il ne soit.

Mais, tandis que Prognè ambitionne les hauts toits, les créneaux, la tourelle, l'aigle les pics pour son aire; que la girollée inonde le chaperon de ses parfums et de ses fleurs, lui, humble hysope, timide fumeterre, pauvre *vergiss-mein nicht*, il veut le pied du mur; il habite à l'ombre de la borne et se mire dans le ruisseau. Et quel ruisseau! ô mon Dieu! que n'est-ce au moins celui de la prairie?

L'échoppe dans laquelle se loge ce porte-balle parvenu, ou cette royauté délabrée, se compose communément d'une boîte dont l'un des côtés et le fond sont formés par la localité. Une porte latérale y donne accès; en hiver, un châssis de serre-chaude, garni de vitres de papier et de quelques carreaux de verre, clôt la devanture. La taille de l'édifice est au-dessous de l'humaine; le pignon à hauteur d'estomac; et, si par hasard, accompagnant du geste sa parole, cet homme voulait dire avec feu, j'entends feu M. de Mirabeau ou feu M. Chasseboeuf de Volney : « Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux; levons-nous, que sont-ils? » ou avec le bonhomme Richard : « Un manant sur ses pieds vaut mieux qu'un gentilhomme à genoux! » comme M. Victor Hugo, qui, selon notre ami Théophile Gautier, *crève les plafonds de son crâne géant*, il se briserait la tête en passant au travers, et prendrait sa maison à son cou, comme dit Paillasse.

Là dedans, tantôt, chaste Susanne entre les deux vieillards, le savetier trône solitairement entre deux baquets de science; tantôt, heureux époux, il dit à sa douce compagne : « Madame, *sede ad dextris meis*..... » Quelquefois encore, *le commerce, elle est si bonne*, qu'il ne peut tout faire par ses mains; qu'il devient un grand producteur; qu'il se voit obligé *d'exploiter son semblable, la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, de boire la sueur de l'ouvrier, de s'engraisser de la substance du peuple*, et alors son auvent se remplit d'hommes à ses gages, de un à trois, rangés à la suite l'un de l'autre, en front de bandière, comme des marguillers d'honneur sur leur banc.

La légende qui avertit le bon passant de ce qui se consomme dans l'intérieur de cette hutte ne le cède en rien à l'ambitieux langage du maître du logis. On y lit pompeusement, non pas Courtin ou l'Empeigne, savetier, mais AU SOULIER MIGNON, A LA BOTTE FLEURIE, Courtin *confectionne* en vieux et en neuf; ou bien encore : Lacombe et son épouse *est* cordonnier.

Sur la surface intime de la porte se trouvent collés d'ordinaire le *juif ferrant* et sa romance, d'où vient, dit-on, la phrase proverbiale des vieilles gouvernantes : *Il est sage comme une image collée à la porte d'un savetier;* car le juif errant, *Isaac Laquédem*, le vrai, celui qui passa à Bruxelles en Brabant en 1772, avant l'invention des cigares à quatre sous, non pas celui de M. Quinet, est une illustration du corps. Avant d'user des souliers, ce grand criminel en faisait, et l'on voit aux livres saints que ce fut du fond de son échoppe qu'il dit au Fils de l'homme ce qu'un aimable Marseillais répond à qui lui demande sa route.

C'est encore chez le gniaffe à échoppe que se retrouvent, dans toute leur virginité, les plus antiques traditions orales ou autres. C'est lui qui porte encore imperturbablement la queue en salsifis; c'est lui qui s'enveloppe encore du tablier de peau de l'artisan gothique s'attachant sur l'os sacrum à l'aide d'une agrafe de cuivre en forme de cœur : ce qui fait dire aux mauvais plaisants qu'il n'a pas le cœur au ventre. Toujours en manches de chemise et les bras nus, il est chauve ou il grisonne. Son nez procombant sert de monture à des besicles de baleine; et ce palefroi, sans cesse aux prises avec un picotin de tabac, laisse fluer un bistre épais, dont souvent une goutte se suspend comme la goutte d'eau à l'extrémité de la stalactite.

En butte aux plaisanteries générales, la pensée seule de cet homme éveille le sourire; mais c'est surtout le plastron des gamins. Buffon l'a dit : « Dieu a fait le hanneton et le *savetier* pour les délices de l'enfance. » Il n'est sorte de mauvaises charges que le polisson ne pratique à son égard. A-t-il des vitres de papier, il passera la tête au travers de l'une pour demander l'heure; il tournera doucement la clef laissée à la serrure et ira la planter un peu plus loin... Ici, ô Delille, ô toi, grand Voltaire, que ne me prêtez-vous quelqu'une de vos admirables circonlocutions!... puis il reviendra, et cognant au châssis, il en préviendra gracieusement le père l'Empeigne.

Que sais-je encore, il y en aurait, de ces fredaines, de

quoi faire un recueil plus gros que le chou colossal ou que les œuvres de Jouy.

Il n'était pas rare autrefois de trouver une échoppe bâtie sur quatre roulettes. Mais ce genre de construction a été peu à peu tout à fait abandonné. Il prêtait trop à l'espièglerie. Soit donné, par exemple, que le père Courtin eut son échoppe dans la rue Basse : à la faveur des ombres de la nuit, des farceurs s'y attelaient et la traînaient jusque rue des Singes ou de l'Homme-Armé. Et le lendemain, quand le père Courtin revenait à sa place accoutumée... plus d'établissement, pas plus que sur la main! et le père Courtin demeurait confondu. — Tel fut, ou du moins tel dut être jadis, ô sanglante catastrophe! l'étonnement des laitières de la banlieue d'Herculanum, quand, arrivant le matin pour vendre leur lait à la ville, elles ne retrouvèrent plus leurs pratiques et ne virent partout que néant!...

A propos du père Courtin et de ses nombreuses calamités, il n'y a pas bien longtemps encore, c'était, je crois, dans les derniers jours de la monarchie, que dans une petite ville du Midi se passa l'excellente aventure suivante, qu'il nous serait bien difficile de ne pas vous redire comme on nous l'a contée.

Le président *** avait pour vis-à-vis, adossée sur le mur d'en face, une échoppe et son propriétaire inclusivement.

Un jour que madame la présidente préparait un canard, et que M. le président minutait auprès d'elle, dans le silence du cabinet, un arrêt fulminant, que dis-je? fulgurique! le savetier, son voisin, de son côté, chantait machinalement et d'un accent méridional une interminable *rengaîne*, ainsi conçue :

Et quelquefois par hasard,
Un petit morceau de bûre (beurre);
Et quelquefois par hasard,
Un petit morceau de lard.

avec un *da capo* éternel et indéfini.

N'oublions pas que la scène se passe outre-Loire, au beau pays de Gascogne.

Quoique tout entier aux idées vengeresses qui l'occupaient, M. le président ne pouvait défendre à ce chant d'arriver jusqu'à son oreille; et ce chant le froissait, le traversait; l'absence de la rime en *ard* l'obsédait; chaque fois que le gniaffe en venait à dire pour la seconde fois *bûre*, il souffrait; comme un son faux, cela lui déchirait le tympan, et pour mitiger le mal tout en écrivant : « Attendu qu'il est temps enfin que la société obtienne un terrible exemple!... Attendu que de pareilles tentatives, qui ne tendent rien moins qu'à renverser et le trône et la pudeur!... » il ajoutait entre ses dents pour

rimer avec hasard : « Un petit morceau de lard. » — « C'est bien, mon ami, on en mettra du lard... » reprenait avec douceur madame la présidente. Elle croyait son époux préoccupé du canard qu'elle plumait.

Le savetier allait toujours son train, sans laisser arriver davantage la rime désirée. M. de ***, de plus en plus et à son insu même, s'impatientait : « De lard!... de lard!... » répétait-il avec colère. Enfin, irrité à un tel point par cette éternelle *scie* (c'est ainsi que se nomment encore vulgairement ces sortes de *cadences suspendues*, voir *Hortense* de notre ami Alphonse Karr, que Dieu protége), tellement emporté hors de lui-même, qu'oubliant tout à coup son caractère, sa besogne si solennelle et si lugubre, il se lève, s'élance sur son fusil de chasse qui se trouvait près de là, et, se penchant à la croisée, couche en joue notre inexorable chanteur.

« De lard! de lard! gredin! le diras-tu?... » lui crie-t-il... — « Eh! monsieur, je dis comme je sais! je ne l'ai jamais entendue autrement, que voulez-vous!... Mais de grâce, je vous en prie, ne me tuez pas! » Disant cela, le pauvre gniaffe, les mains jointes, s'était jeté à deux genoux.

Devant tant de candeur et de bonhomie, M. le président resta désarmé. Depuis il avoua que, si cet homme n'avait mis fin à sa cadence, infailliblement il l'eût tué.

Mais retournons à notre objet, et disons vite notre dernier mot.

Quand le gniaffe pur sang est devenu vieux, incapable et trop pauvre, il finit le plus souvent par la loge. Et alors, vient-on demander à Olympe l'étage de quelque locataire, il répond par une forêt de phrases majestueuses, ou par une brusquerie tout à fait dans le goût spartiate; et tandis que l'étranger assommé monte l'escalier en marmottant entre ses dents : « Vieille bruie, vieux dindon!... » lui, de son côté, se drape, enchanté de son beau langage, et se dit à part soi : « Certes, voilà un monsieur qui emporte de moi, à coup sûr, une grande opinion; qui doit dire : ce *suisse* n'est pas un homme vulgaire, un concierge-né. C'est une grande intelligence, enveloppée encore par une éducation soignée, *subtile, principesque*, mais déplacée par le destin et le malheur. »

Puis, enfin, un jour il se meurt, mais très-heureux, plein de lui-même et de ses idées, au fond, tout au fond de son antre! Il se meurt stoïquement, songeant avec quel regret amer, le lendemain, les maîtres cordonniers de Paris vont se dire : « Hélas! l'habile cordonnier Onésime Chopinard a cessé de vivre!!! »

Mais il ne songe pas, le pauvre infatué, le pauvre diable, heureux, mille fois heureux pour lui!... que le *titi* du quatrième dira aussi, car tout panégyrique a son revers : « Ohé!... ohé!... ohé!... le père Chopinard qui a fait sa *crevaison!* Enfoncé le père Chopinard! »

Au moyen âge, les cordonniers se partageaient en plusieurs classes distinctes : il y avait les cordouaniers, les bazaniers, les savatiers ou savetoniers, et les sueurs de vieil (nos savetiers proprement dits). De nos jours encore, la profession se divise en diverses et nombreuses catégories; mais, dans l'échelle des gniaffes maîtres ou arrivés, le *podophile* occupe le premier rang. Le podophile, c'est le cordonnier du progrès, le cordonnier *avancé, jeune France, lion, néo-chrétien, artistique, palingénésique*, annoncé dans les feuilles, célébré par la réclame. Pôle antarctique du cordonnier de faubourg, ce gentilhomme a horreur du cuir et du clou, et c'est à lui que nous devons le soulier ou escarpin retourné à l'usage des gens de la *haute* (grand monde), la botte sans couture ou entièrement cousue de soie, et le soulier de bal; du poids de deux onces, fait d'épiderme de sylphide ou de satin étiolé. Les plus estimées de ces dernières chaussures doivent laisser pied nu leur porteur à la première ou à la seconde contredanse, ou tout au moins dans le plus fort du ballet. — Aux petits commis, aux provinciaux que l'*œil* de son ouvrage a attirés chez lui, et qui lui font le reproche que ses bottes, quoique très-chères, ne durent *presque rien*, le podophile répond : « Vous êtes dans une erreur complète, messieurs; mes bottes ne vous chaussent-elles pas à ravir? mais vous voulez aller à pied avec ma marchandise, et dans la rue! cela, messieurs, ne se peut pas. Si ce sont des souliers pour marcher que vous souhaitez, je vous demande bien pardon, je n'en fais pas. »

Comme nous l'avons vu, le bottier est appelé *boueux* par ironie; mais celui-ci, en revanche, traite le cordonnier pour femme de *chiffonnier*. Le chiffonnier, d'une propreté exemplaire et féminine, est en général d'une constitution médiocre, tandis que le *boueux*, solide, robuste et sale, pratiquant un métier des plus durs, est au contraire une espèce d'Alcide, armé comme un Titan d'une barre de fer en guise d'astic, et d'un formidable épieu pour forcer le bas de l'embouchoir sur l'avant-pied.

On donne de six à neuf francs de façon à l'ouvrier pour les bottes ordinaires. Pour les souliers de femme, le chiffonnier reçoit la somme de neuf à trente-cinq sous. Malgré l'exiguïté de ce prix, il en est qui arrivent, par une habileté prodigieuse, à se faire encore de fort bonnes journées. Au Conservatoire des Arts et Métiers, on voit une paire de souliers de maroquin, dont le talon est à couche-point avec une piqûre élégante, et à côté de laquelle on lit : « Le nommé André *** est parti de Paris, le 6 du mois d'août 1822, à deux heures et demie du matin, pour Saint-Germain-en-Laye, où il a fait une paire de souliers; de là, il est allé à Versailles, où il en a fait une deuxième paire; la troisième a été faite à Sèvres, et, en arrivant à Paris, il a fait la quatrième paire au marché Saint-Martin. A huit heures du soir, il est allé jouer la comédie, et de là à la société où il avait habitude de se rendre dans la soirée. En travaillant pendant dix heures, il a confectionné quatre paires de souliers de femme d'une manière élégante, et qui laissent peu de chose à désirer; on assure que dans une semaine il a pu aller jusqu'à soixante et onze. » Mais il faut avouer qu'on rencontrerait peu d'ouvriers aussi actifs que celui dont il est ici question.

Quant aux souliers vernis, pantoufles et autres chaussures légères, cela se fait *à la grande façon*, c'est-à-dire en gros et chez des fabricants livrés absolument à ce genre et en position de fournir les débitants. Il y a aussi des cordonniers *à la grande façon* qui ne travaillent que pour la province et la pacotille. Ceux-ci confectionnent et expédient dans les deux mondes des chaussures dites *baraquettes*, composées en général d'un peu de cuir et de beaucoup de papier. Il en est du reste de même de toutes les marchandises destinées aux Amériques : c'est toujours assez bon, dit-on, pour des sauvages; et l'on envoie à New-York ou à Cuba des copeaux pour du vermicelle, ou des manches à balai pour des fusils de munition.

Un monsieur, haut employé, fort connu dans la capitale, et qui mérite de l'être à tous égards, avait, il y a quelque temps, un billet de cinq mille francs à toucher chez un gniaffe du faubourg Saint-Marceau. Il s'y rend, mais ne croyant guère qu'il pût être payé.

Arrivé rue de l'Épée-de-Bois, il cogne à l'huis d'une masure horrible et délabrée.

— Le gniaffe se présente. « Que souhaite monsieur? »

Il hésite, il regarde autour de lui, et, voyant tant de misère, il n'ose lâcher le mot de sa mission.

Après un long intervalle, après qu'il eut tourné vingt fois et sa langue et autour du pot, le gniaffe, comprenant son embarras, lui dit : « Je vois ce que monsieur désire; monsieur vient pour toucher le montant d'un petit effet?

— En effet, monsieur.

— De cinq mille?

— De cinq mille.

— Bien, monsieur, je vais vous satisfaire. »

Premier étonnement du bourgeois.

Le gniaffe passe dans une pièce voisine, ouvre un bahut, puis, revenant : « Monsieur veut-il être payé en billets, en argent ou en or?... sauf le change, bien entendu. Je suis à sa disposition. »

Deuxième étonnement du bourgeois.

« En... en... en... Monsieur, comme il vous plaira... Tenez, si vous voulez, moitié argent et moitié papier. »

Et la chose fut faite aussitôt à son gré.

Troisième étonnement du bourgeois.

Lequel dit alors au gniaffe : « Vous m'excuserez, monsieur, si j'ai montré d'abord quelque embarras; mais, soit dit sans vous offenser, je ne pensais pas, monsieur, qu'un homme de votre profession pût être à même de faire l'appoint d'une aussi forte somme.

— Ah! mon cher monsieur, quelle est votre innocence!... croyez bien que je ne suis en aucune manière blessé; mais revenez de votre prévention : il y a, sachez-le bien, beaucoup de gens de mon état riches, parfaitement riches. Au métier que je fais, voyez-vous, monsieur, quand il plaît à Dieu, on gagne un argent fou. Nous achetons les vieilles chaussures qu'on jette à la borne, les savates, les lanières, les vieux chapeaux, le vieux papier à sucre ou à chandelle... Tenez, voyez, nous n'en manquons pas!... (Il lui fit visiter alors toute la maison, qui en était comble du haut en bas; de la cave au grenier ce n'était que chiffons et savates); nous dépeçons tout ça; nous le rapprêtons et en faisons des chaussures de pacotille, qui sont expédiées avec un grand bénéfice dans les colonies, dans les Indes... Voilà, monsieur, le savetier que je suis! »

En voilà bien long sur un sujet bien fade et bien roturier. Dieu veuille que le lecteur lassé ne s'écrie pas, en achevant ce bavardage : « *Caligæ maximini!* » comme on disait autrefois à ceux qui étaient longs à conter dès sornettes, faisant allusion au soulier démesuré de cet empereur. — Maximin avait huit pieds de haut.

Nous avons préféré pour le titre de cet article le mot *gniaffe* à tout autre, parce que c'est le cordonnier gniaffe surtout que nous nous sommes proposé de peindre; puis aussi parce que le mot *gniaffe*, comme tout ce qui s'est greffé sur l'argot, nous a semblé plus populaire et plus expressif. L'étymologie d'ailleurs en est brillante; ainsi que la plus grande partie du jargon des voleurs, ce terme est d'origine hellénique, et vient du mot grec γναφεύς, cardeur ou peigneur, et dérisoirement racleur ou gniaffe, formé de γνάφω, racler (anglais : *to gnaw*, ronger), c'est-à-dire racleur ou ratisseur de vieux cuir.

ENVOI.

Il y a en ce moment à Paris quarante mille ouvriers gniaffes (la plupart Lorrains, Barrois, Alsaciens ou Allemands de nation), six mille maîtres, et, à l'usage de tout ce monde, deux bureaux de placement. J'espère que le lecteur voudra bien me savoir quelque gré si, devant une armée aussi formidable, j'ai su conserver ma hardiesse et mon franc parler. Il ne faudrait pourtant pas non plus qu'il s'exagérât trop mon courage; car le gniaffe, l'avons-nous dit et pensons-nous l'avoir assez bien démontré, est un être peu dangereux de sa nature, plein de déférence pour la pratique, et tout à fait inoffensif à l'endroit de son semblable.

LE CONTROLEUR

DES CONTRIBUTIONS DIRECTES

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Bien que ce ne soit pas le principal personnage de son administration par sa position hiérarchique, nous l'avons choisi comme celui qui résume le mieux les signes caractéristiques de l'employé des contributions directes. Il a au-dessus de lui le directeur et l'inspecteur, au-dessous le surnuméraire. Mais, à vrai dire, les uns et les autres procèdent de lui, car il est le rouage le plus actif de toute la mécanique administrative. Pour bien faire comprendre en quoi consiste le contrôleur des contributions directes, il est nécessaire de dire en quelques mots ce que c'est que cette administration. Les contributions directes comprennent quatre impôts : 1° l'impôt foncier, 2° l'impôt personnel et mobilier, 3° l'impôt des patentes, 4° l'impôt des portes et fenêtres. Les deux premiers sont ce qu'on appelle des impôts de répartition; voici pourquoi. Lorsque la chambre vote le budget, elle demande à la contribution foncière, ainsi qu'à la contribution mobilière, une somme déterminée d'avance. Cette somme, ou plutôt ces deux sommes sont réparties entre les départements selon leur richesse. Le conseil général de chaque département divise ces impôts par arrondissements, et les conseils d'arrondissements déterminent la part afférente à chaque commune. Une fois arrivé là, l'impôt foncier se répartit entre les propriétés selon leur revenu présumé; l'impôt personnel et mobilier entre les individus, selon la valeur de la demeure qu'ils occupent. C'est un conseil de répartiteurs qui fait cette dernière division. Le caractère de l'impôt de répartition a cela de particulier, que, devant nécessairement fournir une somme déterminée d'avance, il est variable chaque année pour les imposés. En effet, je suppose qu'une commune soit sujette à dix mille francs d'impôts, et qu'on y construise trente maisons dont chacune, après trois ans de construction, doit subir sa part de cette somme, on comprend que la quote-part des anciens imposés devra diminuer en raison de ce qui est supporté par les nouveaux.

Vient ensuite la contribution des portes et fenêtres et celle des patentes, qui sont des impôts de quotité. En effet, ce n'est pas une contribution générale dont le produit est fixé d'avance qu'on impute aux portes et fenêtres et aux patentes; c'est un tarif qui produit plus ou moins, selon la matière imposable. Ainsi on paye tant à l'Etat pour une porte cochère, tant pour une porte bâtarde, tant pour une fenêtre du rez-de-chaussée ou du premier étage, tant pour les fenêtres des étages supérieurs. Si les fenêtres sont plus nombreuses, l'impôt s'accroît; si elles diminuent de nombre, il diminue de même. Pour les patentes, il y a de même un tarif fixe et déterminé d'avance. C'est une somme constante selon la profession de l'imposé, plus le dixième du prix de location des bâtiments où il exploite son industrie; et de même que plus haut, si le nombre des industriels et l'étendue des industries s'accroît ou diminue, l'impôt suit la même proportion. Ainsi, par un effet contraire à celui de l'impôt de répartition, où l'Etat sait ce qu'il recevra, sans que le contribuable sache précisément ce qu'il payera, dans l'impôt de quotité, le contribuable sait au juste ce qu'il aura à payer, et l'Etat ignore ce qu'il a à recevoir.

Et maintenant disons que l'administration des contri-

butions directes est préposée à la répartition des deux impôts foncier et mobilier, et à l'application des tarifs des impôts des portes et fenêtres et des patentes; ils représentent l'Etat dans les divers degrés ou conseils de répartition dont nous avons parlé ci-dessus, et qui sont tous composés d'intérêts locaux.

Nous demandons bien pardon à nos lecteurs d'entrer dans des détails techniques de cette nature; mais il nous semble qu'un livre qui s'appelle LES FRANÇAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES doit avoir sa partie sérieuse, et que ce n'est pas seulement par nos ridicules que nous devons tâcher de nous connaître. Or, l'administration des contributions directes est représentée dans chaque chef-lieu de département par un directeur et un inspecteur, dont le premier est le centre où aboutissent tous les travaux des subalternes que le second inspecte. Mais l'agent principal, l'agent actif, celui surtout qui est en contact immédiat avec les personnes et avec les choses, c'est le contrôleur des contributions. C'est lui qui établit le revenu des propriétés, lui qui évalue la valeur locative des maisons d'habitation et des maisons employées à l'industrie; c'est lui qui classe les patentés, lui qui nombre les portes et fenêtres des propriétés bâties; par conséquent c'est lui véritablement qui assoit l'impôt, le distribue, et qui, nous devons le dire, a beaucoup plus souvent à combattre la partialité et l'ignorance des autorités locales pour rester dans le juste, qu'à se servir de leurs lumières. C'est lui qui fait sur les matrices de rôles les changements arrivés tous les ans pour cause de vente de succession ou de partage; enfin c'est lui qui juge en premier ressort des réclamations des contribuables, et qui dix-neuf fois sur vingt est le suprême juge, car c'est d'après son rapport que se décident en général les autres rapporteurs et le tribunal qui prononce. Ainsi c'est lui qui vérifie les faits de non-location pour lesquels les propriétaires réclament la remise de l'impôt. Si la récolte d'un paysan a été détruite par l'orage, si son bétail a été décimé par une épizootie, si ses granges ont été inondées ou brûlées, c'est lui qui constate la perte, qui l'expertise, qui l'évalue. Agent principal du cadastre, c'est sur lui que repose l'exécution de cette immense opération qui doit doter la France de la carte géographique la plus admirable et de la statistique la plus complète de ses richesses territoriales. Et pour cela il faut qu'il soit à la fois expert et géomètre, qu'il mesure le terrain et qu'il en détermine la qualité pour en évaluer le revenu probable. Indépendamment de ces fonctions si variées, il est encore commis à l'inspection de la comptabilité des percepteurs; et pour tout ce qu'il doit savoir, pour tout ce qu'il fait, on lui alloue un traitement de deux mille quatre cents francs : et pour ces deux mille quatre cents francs on trouve en France des hommes capables, probes, modestes, qui se livrent à ce travail opiniâtre et intéressant:

Mais, il faut le dire, de tous les administrateurs, l'employé des contributions directes est peut-être le plus considéré. Quoique sa mission touche à l'assiette de l'impôt, on peut dire qu'elle n'a pas l'apparence fiscale de la contribution indirecte, qui saisit, force la demeure, et pénètre dans la famille. Pour faire comprendre la différence qu'il y a dans l'opinion entre un contrôleur des contributions directes et un contrôleur des contributions indirectes, on peut dire que c'est la même qu'il y a dans l'esprit public entre un capitaine d'infanterie et un capitaine de gendarmerie. Tous deux obéissent à une loi et remplissent un devoir; mais, abstraction faite des individus, on préfère le devoir du capitaine d'infanterie au devoir du capitaine de gendarmerie. De même pour les deux sortes de contrôleurs dont j'ai parlé.

Si maintenant nous passons des choses aux individus, nous dirons : Cet homme qui passe sur un mauvais cheval de louage, soigneusement enveloppé de son manteau, et portant derrière lui une mauvaise valise couverte de toile cirée pour protéger les papiers qu'elle renferme, c'est un contrôleur des contributions en tournée de mutations : pluie ou soleil, froid ou chaud, le devoir l'appelle, il y marche.

Cet homme assis devant une table couverte de réclamations en style inintelligible, en écriture indéchiffrable, accompagnées de certificats de maire les plus burlesquement rédigés, mais les lisant patiemment, les commentant, les exposant de nouveau pour ses supérieurs, c'est un contrôleur des contributions dans son bureau.

Cet homme à pied dans des champs fangeux, en déterminant l'étendue et la qualité, c'est un contrôleur des contributions directes faisant du cadastre. Si vous voulez le connaître plus intimement, entrez dans cette maison d'assez bonne apparence; là, vous trouverez au premier, car le contribuable trouverait mauvais qu'on le fît monter au second, vous trouverez, dis-je, un appartement de deux pièces : c'est celui du contrôleur célibataire; la principale est son bureau, la seconde, sa chambre à coucher; le première vous appartient, mais l'autre n'est qu'à lui et à ses amis, car si le contrôleur a quelque noble goût, quelque passion d'art, malheur à lui si quelque vestige s'en trahit au dehors!

Que de fois j'ai été pris au cœur d'une soudaine pitié pour mon pauvre ami B..., lorsqu'on frappait tout à coup à sa porte au moment où il nous jouait du violon comme Haumann, ou nous récitait les vers de l'*Iliade* avec l'exaltation d'un rapsode! Il jetait son violon ou son Homère dans sa chambre, et recevait en tremblant le contribuable, qui ne manquait pas de dire que l'employé qui joue du violon ou qui récite des vers ne saurait être qu'un imbécile, si ce n'est un malhonnête homme. C'est, du reste, une idée généralement reçue en France, que tout homme qui a une idée d'art dans la tête n'est absolument bon à rien de ce qui demande un calcul quelconque. Pour le vulgaire, c'est précisément ce qui fait sa distinction qui est la cause immédiate de tout ce qui n'est pas régulier en lui. Ainsi, un sot médiocre fera ou dira une sottise dans une affaire administrative, c'est qu'il a manqué d'attention ou qu'il s'est trompé, car enfin tout le monde est sujet à erreur. Un apprenti commerçant fait des dettes, on se dit : Il faut bien que jeunesse se passe; un clerc de notaire séduit la femme de son patron, c'est une joyeuse perfidie; mais qu'un homme qui s'occupe d'art fasse quelqu'une de ces fautes, c'est la suffisance, la folie ou la corruption, qui naissent de l'art qui l'égarent. Pour lui, la jeunesse, l'occasion, l'inexpérience, ne comptent plus comme excuse. Avis donc aux jeunes intelligences qui se croient le droit de se distraire de leurs travaux administratifs par les nobles inspirations de l'art, c'est un méfait qui attachera à leur vie une prévention qui les écartera de tout avancement.

Si j'insiste sur ce point, c'est que j'ai vu un pauvre contrôleur des contributions directes à qui l'on dédaignait de répondre sur les affaires qui le regardaient, parce qu'on avait découvert qu'il faisait des vers, et qu'on ne soupçonnait pas qu'un homme qui fait des vers fût capable de comprendre que deux et deux font quatre. Quand le malheureux envoyait à son administration un rapport bien raisonné et bien écrit, aucun de ceux à qui il s'adressait ne lui en tenait compte, et le premier mot qu'on lui en disait était celui-ci :

« Qui est-ce qui lui a fait son travail? »

C'est cette manie qui a donné en général à l'employé, et particulièrement au contrôleur des contributions directes, la couleur terne et affairée qu'il a maintenant. Il y a vingt ans, quand la population des jeunes gens instruits qui voulaient entrer dans les administrations n'encombrait pas les bureaux, vous auriez vu de jeunes contrôleurs alertes, gais, brillants : quand ils parcouraient les communes, c'était fête chez le maire et chez la femme du percepteur. Le paysan l'aimait, parce qu'il buvait gaiement son mauvais cidre, embrassait ses filles, et avait cette générosité qui tendait toujours à secourir le malheureux, et qui le mettait en résistance contre le gros propriétaire.

Riche de sa jeunesse et de sa vigueur, il accomplissait ses rudes travaux et trouvait encore des heures pour les soirées du sous-préfet et les redoutes de l'hôtel de ville. Mais à présent, où l'on passe cinq ans à être aspirant surnuméraire, et où le surnumérariat venu prend encore sept ou huit ans, on n'arrive à la médiocrité du contrôle qu'à l'âge où la prévoyance et le calcul commencent, et puis quelle âme peut résister à dix ans de bureau parmi des employés cruels pour tout ce qui est plus actif, plus jeune, plus intelligent qu'ils ne le sont? Ainsi, maintenant, le contrôleur est toujours un homme fait, partant laborieux, qui prévoit son avenir, avenir peu glorieux, peu lucratif et bien éloigné.

Voilà pourquoi, s'il est garçon, vous le trouverez abonné à une pension où il dîne maigrement, fuyant le café, où l'on est reçu impoliment si on ne dépense pas d'argent, où on est compromis si l'on en dépense. Si par hasard on l'invite dans les réunions administratives, il craint d'y aller, il n'y va pas, et on ne l'invite plus. S'il est marié, c'est un pauvre ménage que le sien, où la plus stricte économie suffit à peine au nécessaire. Là, comme dans les ménages, il arrive quelquefois qu'on demande à l'enfant d'alléger avant l'âge la charge qu'il impose à sa famille. Avant qu'ils comprennent le sens des choses qu'ils écrivent, on façonne ces enfants à une belle écriture, et ils obtiennent par préférence les nombreuses copies dont l'administration est chargée et qu'elle fait faire en dehors de ses bureaux. De tous les êtres que la société dénature par ses exigences, ceux-là sont les plus misérables. J'ai vu dans les fabriques les enfants qui rattachent : ce sont, il faut le dire, de pauvres êtres étiolés, maladifs, et qui n'ont plus assez de sexe pour devenir des hommes; mais du moins sont-ils encore des enfants; leur travail, ils le font en riant, étourdiment, en pensant à autre chose; et lorsque l'heure des repas est sonnée, c'est pour eux, comme pour les écoliers, une heure de récréation où ils courent et jouent tant que leur permet le peu de force que leur laisse le travail. Il n'en est pas de même de ces petits commis attelés à la copie d'une nomenclature de noms. Là, point de distraction, point de mouvement, point de cette causerie moqueuse qui rit dans la bouche des petits ouvriers, mais une attention qui l'obsède sans lui rien apprendre, un travail qui l'absorbe sans lui rapporter une idée. La seule qu'il en recueille, c'est qu'au bout de sa journée il a gagné vingt-cinq ou trente sous. De là une sorte d'importance sotte et pédante à l'âge où

PARIS.—IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

l'âme de l'enfant ne doit avoir ni calcul ni prévision. Ce sont de petits bonshommes secs, impertinents, calculateurs. A l'âge où on devrait leur donner le fouet, ils sont en mesure de discuter ce qu'ils valent par ce qu'ils rapportent. Ce sont ces enfants-là à qui leurs parents donnent à douze ans des bottes, une redingote, et qui ont une tournure d'hommes faits à la façon des nains. C'est là, je vous le jure, la pire dégradation de l'espèce, c'est celle qui tue l'âme et la pensée dans ce qu'elles ont de généreux, pour la vivifier dans ce qu'elle a de froid, de calculateur et d'égoïste.

Il est impossible de blâmer les parents de ces pauvres victimes, en voyant le modeste salaire qu'on attribue aux travaux si rudes et si permanents du contrôleur. Comment, avec deux mille cent ou deux mille quatre cents francs, vivre avec sa femme, deux enfants, et donner à ceux ci une éducation libérale? C'est impossible. Et cependant la foule se presse à la porte des administrations! Et il est à remarquer que, dans le pays où l'on se croit le droit de calomnier et de mépriser tout ce qui tient de près ou de loin au gouvernement, tout le monde veut lui appartenir. Toutefois, il faut le dire aussi, de tous les administrateurs qui ont à lutter contre la désaffection de l'opinion publique, le contrôleur des contributions directes est celui qui la subit le moins, bien qu'il soit en contact avec les intérêts les plus divers et les plus opposés. En effet, depuis le plus humble paysan dont il va évaluer la chaumière, jusqu'à l'aristocrate le plus opulent dont il expertise le château; depuis le savetier dont il visite l'échoppe, jusqu'au magnifique industriel dont il mesure l'usine, tous sont sous la juridiction du contrôleur des contributions directes. Et, nous devons le dire, sauf de bien rares exceptions, il y a dans cette classe d'administrateurs une générosité courageuse qui sait tempérer l'application rigoureuse de la loi fiscale.

Lorsqu'une loi absurde et odieuse condamna le misérable habitant d'une chaumière à payer, pour le trou fermé d'un carreau par où il reçoit un jour pénible, un droit égal à celui qu'un riche propriétaire doit pour la large et haute fenêtre qui éclaire son salon, bien souvent le contrôleur oublia de son chef la misérable lucarne du pauvre, au risque d'être destitué; car si l'administration centrale de Paris l'eût appris, elle qui fait les lois, elle eût puni quiconque aurait eu l'humanité de ne pas la croire infaillible.

Du reste, je ne sais rien de plus insupportable que la morgue des administrations de Paris vis-à-vis des employés de département. Le plus minime commis se croit un droit acquis de supériorité sur l'administrateur provincial, à qui il adresse un ordre, ne fût-ce que parce qu'il copie la lettre où on le lui transmet. C'est pour cela qu'on voit rarement à Paris le contrôleur des contributions directes : on y rit trop de son habit bleu barbeau (habit des dimanches) et de son pantalon sans sous-pieds, pour qu'il ne préfère pas sa petite ville, où il a son rang d'homme comme il faut.

Comme le contrôleur est en général trop pauvre pour être électeur, personne ne le patronise, et le député de son arrondissement s'en enquiert moins que du dernier fermier qui a un vote à donner. Aussi ne le voyez-vous guère mêlé aux intrigues politiques. En dehors de ce mouvement qui fait si vite arriver tant de sots, il ne court pas non plus la chance de ces destitutions éclatantes qu'attire à d'autres une opinion gardée trop longtemps pour être bonne à toutes les dissolutions de Chambre. Le contrôleur pourrait avoir cependant, s'il le voulait, une grande influence électorale, mais ce serait pour lui une arme à deux tranchants, et dont en général il s'interdit l'usage.

Cependant le contrôleur des contributions a eu ses jours de tribulations politiques. A l'époque où les *fraudes électorales* furent en réputation, grâce aux dénonciations des journaux libéraux, les contrôleurs furent accusés de diminuer ou d'augmenter les cotes de l'impôt direct pour défaire ou faire des électeurs, selon l'opinion des contribuables. S'en trouva-t-il qui furent coupables de pareilles complaisances? je l'ignore; mais, s'il en fut ainsi, on peut compter ceux-là comme de très-rares exceptions. A mon sens, l'administration des contributions directes est la plus morale, la plus sûre, la plus exacte des administrations, et le corps de ses contrôleurs est composé d'hommes parfois plus distingués que leur fonction, et valant toujours plus qu'ils ne gagnent. C'est à eux qu'on pourrait avec raison appliquer, en le modifiant, le mot de Figaro : « Aux qualités qu'on exige d'un bon contrôleur des contributions directes, connaissez-vous beaucoup de ministres qui fussent capables de l'être? »

Quelquefois le contrôleur est appelé à participer, par son active collaboration, aux résultats les plus élevés de la finance. Ainsi, lorsqu'il s'agit, il y a quelques années, de rectifier entre les départements la répartition générale de l'impôt trop arbitrairement faite par la Convention nationale, il fallut connaître la richesse générale du pays, et par conséquent le revenu véritable de chaque département. Qui fut chargé de préparer les éléments de cet immense travail? Ce fut le contrôleur des contributions directes. Il serait trop long et hors de propos de dire ici la multiplicité d'opérations auxquelles il doit être apte en pareil cas; mais on s'étonne encore de trouver toujours ces hommes prêts à tous les devoirs qu'on leur impose, et capables de les remplir.

Mais jamais aucun de ces hommes pratiques, qui apprennent la science de l'impôt dans ses véritables bases, n'arrivera à être ministre. En effet, il sera six ans aspirant surnuméraire ou surnuméraire; il attrapera ainsi vingt-sept ou vingt-huit ans; il demeurera contrôleur de deuxième et de première classe, et contrôleur principal jusqu'à quarante-cinq ans, avec deux mille cent, deux mille quatre cents, deux mille sept cents francs d'appointements; à quarante-cinq ans, il sera inspecteur avec trois mille ou trois mille cinq cents francs, et, à cinquante-cinq ou soixante ans, on le fera directeur avec une aisance de sept à douze mille francs. Cherchez dans cette carrière comment il pourra acquérir la propriété qui doit lui donner la contribution nécessaire à devenir éligible. S'il y arrive, ce sera à l'âge où l'homme est fini. Et je vous parle là des plus habiles, des plus favorisés, de ceux qui font aujourd'hui un chemin rapide, car les neuf dixièmes meurent sans toucher la terre promise de la direction. Que le pays récompense donc en considération, en bienveillance, en respect, ces hommes laborieux, modestes, probes, qui se vouent à son service, et dont presque toute la vie est une longue privation. Saluez cette honorable pauvreté, et n'ôtez pas votre chapeau au vice insolent, et alors vous verrez comment se reconstituent les mœurs d'un peuple: car, on a beau dire et beau faire, ce que veut le Français, ce n'est pas l'or, c'est l'applaudissement, et ceux qui l'ont perverti ne sont pas les fripons, mais ceux qui tendent la main aux fripons. Quant à moi, je me trouve heureux d'avoir pu manifester hautement à ces hommes honorables et modestes le sentiment d'estime et de respect que j'ai gardé d'eux, pour les avoir vus de près et les avoir appréciés.

LES MENDIANTS

PAR

L.-A. BERTHAUD

Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus que les ruines des hommes d'autrefois.

JULIA MICHEL.

1

On voyait autrefois à Fontenay-le-Comte
Arriver à jour dit, et par tous les sentiers,
Des mendiants, alors appelés Argotiers,
Si nombreux, que jamais on n'en a su le compte.
Ils y venaient tenir leurs états généraux,
Élire leur monarque, et nommer leurs bourreaux;

Car ils vivaient entre eux en pure monarchie.
Ils se donnaient des lois que la masse observait;
Et, comme dans nos temps d'ordre et de hiérarchie,
On punissait chez eux les fauteurs d'anarchie.
Nous autres qui savons comment cela se fait,
Plaignons, ô mes amis! ceux que l'on graciait.

Il en venait des monts, il en venait des plaines;
Un air alcoolique arrivait avec eux :
Ils desséchaient les fleurs à leurs chaudes haleines,
Et les prés jaunissaient sous leurs talons rugueux.
Pendant les claires nuits, d'étoiles toutes pleines,
Les bois verts abritaient moins d'oiseaux que de gueux.

Et d'abord on voyait accourir par centaines
Les superbes Cagoux aux paroles hautaines
Un long bâton noueux pendait à leur côté.
Jeunes, forts et hardis, et de robuste allure,
Ils laissaient sur leur cou flotter leur chevelure;
Leurs beaux fronts reflétaient une âpre majesté.

Du royaume argotier c'étaient les dignitaires,
Aux règles de l'État, à ses rites connus,
Ils formaient les enfants et les nouveaux venus.
Les libres vagabonds étaient leurs tributaires,
Et, quand ils en trouvaient mendiant sur leurs terres,
S'ils étaient les plus forts, ils les laissaient tout nus.

Puis venaient les docteurs de cette école immonde,
Ceux qui fixaient des mots l'intrinsèque valeur,
Et dont la langue encor vit dans toute sa fleur.
Bacheliers débauchés, prêtres chassés du monde,
Ils avaient étourdi leurs derniers repentirs.
Après ceux-là, c'était le commun des martyrs.

C'étaient les Francs-Mitoux aux visages malades,
Marchant le front bandé, ployés sur leurs bâtons;
Les jeunes Sabouleux, les Malingreux gloutons,
Et puis des Marcandiers les errantes peuplades,
Les Piètres, les Hubins, les Rufez, les Callots,
Toute une mer de gueux, son écume et ses flots.

Oh ! c'était bien la mer, la mer tumultueuse;
La mer échevelée aux bras de l'ouragan,
Allant sur sa montagne éteindre le volcan;
La mer splendide à voir, la mer impétueuse,
Lorsque ses larges flancs aux immenses douleurs
Vont ceindre dans le ciel l'écharpe aux sept couleurs.

Certes ! je ne veux point ici faire l'aimable,
Et, comme Alphonse Karr, m'amuser un instant
Aux dépens du lecteur qui me cherche et m'attend :
Où Karr est applaudi, son copiste est blâmable.
Et cependant je veux, — pardonnez, ô Curmer ! —
Je veux me reposer au bord de cette mer.

II

Un vendredi, rêveur, aux Tuileries
J'errais sans but et ne regardant pas
Les beaux jardins aux ceintures fleuries,
Les beaux enfants jouant devant mes pas.
C'était un jour de paresseuse trêve,
Un de ces jours où notre cœur ouvert,
A chaque femme entremêle son rêve,
Suspend un nid sous chaque rameau vert,
Cherche un amour, une idée, un caprice,
Et, se heurtant à des portes de fer,
Appelle encore : « Eurydice ! Eurydice !... »
Puis se désole en murmurant : « Enfer ! »
C'était un jour absurde; mais dans l'ombre
La luciole étincelle toujours,
Et l'âme noire et la nuit la plus sombre
Ont des éclairs aussi beaux que des jours.
Soudain, je vis ! — ô ma pensée aimante !
O ma mémoire ! ô mon frais souvenir !
Étreignez bien cette image charmante :
Elle a pour vous parfumé l'avenir ! —
Sous un tilleul aux feuilles frémissantes,
Je vis, assise, une de ces beautés
Comme on en rêve aux nuits adolescentes,
Comme Dieu seul en voit à ses côtés.
Elle tenait dans sa main blanche et rose
Un livre ouvert, une pensée en fleur.
Heureux Balzac ! Cellini de la prose,
C'était ton œuvre, ô charmant ciseleur !
Ton œuvre pure, artistement suivie,
Au dessin calme, et frais, et sans défaut;
Heureux Balzac, que je te porte envie !...
Elle lisait ta Femme comme il faut !...

Et je pensai : « — Lorsque ma sombre rime,
Jaune de boue et de noms chassieux,
Lorsque mon vers, dur et nu comme un crime,
Apparaîtra demain à ces beaux yeux,
Tout effarés, au fond de la paupière,
Pour ne pas voir, ils se réfugieront !...
Le mendiant qui grogne sur sa pierre,
Sans joie au cœur, sans rêve dans le front,
Comprendra seul l'hymne que j'ose écrire;
Seul, si je passe un jour dans son chemin,
(Encor, peut-être !...) il viendra me sourire.
Et tristement me toucher dans la main !... — »

Le sang alors me brûla le visage,
Comme son bien le chagrin me saisit;
Mais le soir même, et c'est assez l'usage,
Tout consolé, je repris mon récit.

III

Voilà donc sur le sol tous mes Traîne-guenilles;
On dirait, à les voir, de grands nids de chenilles,
L'un sur l'autre au hasard cherchant à picorer
En attendant le feu qui va les dévorer.
Ils sont là, sur la terre, étendus pêle-mêle,
En montagnes, en tas, le mâle, la femelle,
Ceux-ci, bâillant; ceux-là, sur les reins endormis,
Mâchant des haillons gras au dos de leurs amis,
Les bras en croix, les pieds jetés à l'aventure,
Et le ventre au soleil, à l'air, et sans ceinture !

Eh bien ! ces pauvres gueux aux torses rabougris,
Ces hommes qui n'ont plus, sous leurs crânes maigris,
Ni la fleur, ni le teint de l'existence humaine,
Ces gueux ont l'univers tout entier pour domaine.
Le prévôt de Paris se trouble à leur seul nom,
Où la loi pose un Our, leur bouche pose un Non;
Qu'importe ce qu'ils sont, au fond ? Des chaînes fortes,
En solides faisceaux, resserrent leurs cohortes;
Et le grand Coësre, leur souverain élu,
Traite avec ceux du monde en monarque absolu.

Coësre n'a pour lui ni villes crénelées,
Ni gardes, ni châteaux, mais de grandes allées
Et des chemins à pic, dans les bois odorants,
Où seul il peut monter avec les daims errants.
La pierre qu'il choisit pour s'asseoir est son trône;
A sa tête royale il n'a pas de couronne;
Mais sur sa large échine aux solides arceaux,
Flotte un manteau formé de dix mille morceaux,
Et cet homme est puissant, et sa parole est sainte,
Car les siens l'ont élu librement et sans crainte !

Isolé dans sa gloire, une fois tous les ans,
Seulement une fois il voit ses courtisans;
Mais ils ne viennent pas, comme font trop les nôtres,
Lui chanter à genoux d'absurdes patenôtres.
Leur parole est sans fard, même en ses duretés,
Et leur bouche est toujours pleine de vérités.
Ce jour-là, Coësre, le noble mandataire,
Apporte de son règne un fidèle inventaire,
Et, selon qu'il a fait bien ou mal son devoir,
Au nom de tous, on casse ou maintient son pouvoir !

Salut, ô Coësre ! salut, ombre lointaine :
Hélas ! sur tes grandeurs, sur ta gloire hautaine,
Pauvre vieux roi ! le Temps a mis son doigt de fer,
Et tout a disparu comme dans un enfer.
Tes chevaliers, tes pairs, tes conseillers intimes,
Tous ces hommes puissants qui du creux des abîmes

A ta voix se levaient, tous ces gueux valeureux,
Le Temps en a fumé la terre des heureux.
L'espace est un mortier où le Temps, sur sa proie,
Comme un pilon d'airain, tombe, tombe, et la broie !...

Un cheval au galop dans la rue a passé :
Une tache de boue a jailli du fossé
Et collé gauchement, sur un bas qu'elle fane,
Comme un baiser d'ivrogne, une étoile profane.
Cette tache, — ô savants ! que savez-vous? hélas ! —
Elle a peut-être été fleur, sur un bleu lilas;
Peut-être elle a gémi, tourterelle amoureuse;
Peut-être, dans un bal, gantée et bienheureuse,
Ce fut une main blanche où deux lèvres en feu
Ont posé mille fois un doux et chaud adieu !

Béatrix ! Portia ! qu'êtes-vous devenues?...
Et toi que ton amant associait sur des nues,
Céleste Fornarine, ange envoyé du ciel
Pour en parler sur terre avec ton Raphaël,
Où vis-tu, maintenant, ô femme plus qu'humaine,
Faite d'amour, de gloire, et de beauté romaine !
Pour contempler encor ton Jésus dans les cieux,
A quelle fleur des champs as-tu donné tes yeux?...
Ah ! povera bella ! les vers, les vers livides,
Ont bu tes yeux divins dans leurs patènes vides.

Une fois que d'un mort ils ont troué les flancs,
Les vers n'y laissent rien, les vers jaunes et blancs.
C'est le destin commun; dans la toile grossière
Et le cercueil de plomb, tout est boue et poussière,
Les hommes et les chiens, les femmes et les fleurs;
Et tout se recompose à tes sourdes chaleurs,
O terre ! Tu refais et c'est ta destinée,
Selon la loi de Dieu, la chair qu'on t'a donnée,
Et pour toi, sainte mère ! et quand son jour a lui,
Coësré vaut César : il pèse autant que lui !

Mais très-certainement, à l'époque où nous sommes,
Avec notre science et nos flots de grands hommes,
Nous ne vous valons pas, ô morts ensevelis,
Vieux morts dont les os blancs ont poussé dans les lis.
Comme une femme usée et qui, par aventure,
Jette encor dans la vie une pauvre bouture,
Un enfant sans vigueur et qui, faute de sang,
A quelques jours de là rendra l'âme en toussant,

Vieille et les flancs vidés, sous nos toits ou nos dômes,
La terre ne produit plus que des moitiés d'hommes.

De la base au sommet, tout a dégénéré;
La femme est moins aimante et l'épi moins doré.
Invisible, impalpable, une fatale brise
Circule dans notre air et nous ronge et nous brise;
Elle a soufflé partout ses râles dévorants;
Les gueux mêmes, les gueux ont cessé d'être grands :
Eux qui portaient, jadis, fièrement par le monde,
Leurs superbes haillons et leur splendeur immonde,
Ont de la honte abjecte, aujourd'hui, plein la peau,
Et leur main tremble et sue en levant leur chapeau !

IV

Je n'ai pas à plaisir sur vos ailes ouvertes,
O mes vers éplorés ! fait jaillir des égouts
Les senteurs et les eaux puantes et si vertes
Que les cœurs les plus durs en prendraient des dégoûts;
Lorsque vos pieds, mutins comme les pieds des anges,
A mes mains échappés ont trempé dans nos fanges,
J'ai demandé pardon à la Muse, pour vous,
Et je vous ai baignés dans le suc des oranges
Et le doux vin de rose, et le lait bien plus doux;
Pour qu'on ne vous crût pas des habitudes rèches
Et des goûts dépravés, enfants, mon cher tourment !
Comme de plumes d'or, des rimes les plus fraîches
Mon amour a brodé votre noir vêtement;
C'est assez, ô mes vers ! assez de fioritures,
Assez de décors bleus et de frêles sculptures.
Les gueux de notre temps, hélas ! sont bien connus :
Soyons simples comme eux, mes vers, et presque nus !

V

Bravo ! voici venir encore une machine !
Seule, elle met en jeu toute une vaste usine;
C'est deux milliers de bras qui se reposeront.
Les bras coûtaient trop cher et faisaient peu d'ouvrage.
La Vapeur et le Fer ont bien plus de courage;
Sans trêve ni repos, ceux-ci travailleront.

Voilà ce que l'on dit avec raison, sans doute,
Chaque fois qu'il nous vient de ces inventions.
C'est aussi ma pensée; un jour, les nations
Y trouveront leur bien sans savoir ce qu'il coûte,
Mais alors l'eau des mers, et la fonte, et le feu,
Travailleront pour tous, et l'homme sera Dieu.

Jusqu'à ce jour, tais-toi, sirène à la voix douce,
Riche Scientia, tu portes des malheurs !
Et, quand sans toi la terre éprouve une secousse
De l'arbre du travail, il tombe, encore en fleurs,
Pauvres fruits superflus, bien des bras qu'on repousse
Et qui se font alors mendiants ou voleurs.

Quant aux voleurs, beaucoup s'en vont mourir au bagne;
Et même l'on en voit qui, pour finir plus tôt,
Un matin et sans peur montent sur l'échafaud.
Les tristes mendiants errent par la campagne,
A la pluie, au soleil; et puis, dans la cité
Ils arrivent un soir avec leur pauvreté.

Paris en avait tant un jour dans les entrailles,
Qu'il se prit en pitié fort sérieusement.

En s'y frottant le dos ils souillaient ses murailles;
Ils faisaient sur ses ponts toujours encombrement.
Le long de tous ses murs, aux pieds de tous ses arbres,
On en voyait partout, pâles comme des marbres.

GUILBAUT.

Un grognement plaintif, un râle, vous suivait
Et roulait dans votre air, comme un glas monotone.
Partout la même note avec vous arrivait.
Les songes parfumés, les doux rêves d'automne,
Vous séchaient dans le cœur et n'y pouvaient germer;
Votre maîtresse même en souffrait à pâmer.

C'était fort ennuyeux; — c'était insupportable.
Je vous demande un peu comme au sortir de table,
Soit que l'on aillé au Bois ou bien à l'Opéra,
Quand les vins qu'on a bus au front fument encore,
Quand la digestion à peine s'élabore,
Quand on cherche avec qui, le soir, on soupera;

Je vous demande un peu comme c'est agréable
Et de bon ton surtout, d'entendre à chaque pas,
Toujours sur le même air, dans un rhythme immuable,
Geindre un tas de vauriens, que l'on ne connaît pas!...
— Donc, les gueux ayant tort, il fallut s'en défaire. —
Paris rêva longtemps à cette grave affaire.

On pouvait en trois jours les faire assommer tous,
On pouvait, comme aux chiens, leur jeter des boulettes,
On pouvait de leurs os combler de vieux égouts,
On pouvait les noyer: les vagues étaient prêtes;
On avait cent façons de s'en débarrasser;
Mais il fallait choisir, — il fallait y penser.

Les détruire, était bien; mais qu'aurait dit l'Europe,
Et le sultan Mahmoud et le scheik de Membré?
Qu'aurait pensé Boudha? — Tout bien considéré,
Paris se fit un cœur et devint philanthrope.
Or, en ce temps, voici: Messieurs les députés,
Tondaient en plein sénat nos jeunes Libertés.

Paris tourna vers eux sa face endolorie:
« O Solons! cria-t-il, voyez: Mes murs sont pleins
« De pauvres mendiants sans pain et sans patrie.
« Nous devons un asile à ces grands orphelins,
« Et j'ai loué pour eux une prison entière;
« Mais il me faut encor la loi sur la matière. »

Le matière était là; la loi vint promptement:
Une loi bronze et fer, bien sombre, bien horrible,
Ouvrant de tous côtés une pince terrible,
Comme un crabe hideux, et serrant durement;
Une solide loi, cœur d'acier, main hardie,
Toujours prête à sauter sur la main qui mendie.

Ah! quand on l'essaya, cette loi! quand on dit
Pour la première fois, à toutes nos misères,
Aux ouvriers sans pain, aux vieillards Bélisaires,
Qu'ils seraient désormais timbrés d'un sceau maudit;
Quand enfin, bien apprise et drument stimulée,
On lâcha dans Paris la loi démuselée;

Un frisson convulsif, un tremblement nerveux
Saisit les mendiants, des orteils aux cheveux;
Leur peau rêche bleuit sur leurs muscles; la fièvre
Étouffa les jurons sur le bord de leur lèvre;
On entendit craquer leurs pieds durs et perclus;
Leurs yeux, leurs pauvres yeux ne virent presque plus,

Ils poussèrent, mon Dieu! des cris à fendre l'âme,
Hélas! les malheureux, ils eurent beau prier,
La loi fit sa besogne et les laissa crier!...
Ils se tordaient, mon Dieu! comme étreints par la flamme,
Ils se frappaient la tête, et le sang en sortait:
Sanglants ou non sanglants, la loi les emportait.

La loi fit sans pitié sa râfle humanitaire;
Elle ramassa tout dans son amer souci,
Les jeunes et les vieux, et les femmes aussi.
O Jésus, fils de Dieu, rédempteur de la terre,
Cette loi, blond Jésus! à vos autels chrétiens,
Vous aurait arrachés, toi, ta mère, et les tiens!

Car vous étiez aussi, voyageurs adorables,
De pauvres mendiants bafoués, méconnus.
Vous, à tous les malheurs, ouverts et secourables!
Vous couchiez en plein air comme des misérables,
Sous vos manteaux flottants on voyait vos pieds nus,
Et vous étiez fort gueux, ô divins parvenus!

On dira que, pourtant, cette loi téméraire,
Par bien des malheureux reçue avec amour,
Consola leur vieillesse et lui fit un séjour,
Je n'ai pas un instant supposé le contraire.

Eh ! mon Dieu! vienne encore le hideux Choléra,
Et demain, dans Paris, quelqu'un le salûra !

Il est sur notre sol d'incroyables souffrances;
Nos ennuis les plus noirs leur sont des espérances;
La Morgue, tous les jours, le dit à la Cité.
Il est des cœurs fermés à toute joie humaine;
Il est de tristes fous que nul besoin ne mène;
Jamais un idiot n'aima la Liberté!

Mais l'aigle et le lion, et l'homme qui sent battre
Sous sa mamelle gauche un cœur bien conformé
Que la débauche flaire et n'a pas entamé,
Tous trois pour exister ont besoin de s'ébattre,
Le lion au désert, l'aigle sous l'horizon,
L'homme à sa volonté, mais jamais en prison !

Passons donc. Tout se fit selon la loi fatale.
On nettoya Paris jusqu'en ses fondements,
On déblaya ses ponts, ses quais, ses monuments,
Et pendant quelques jours, la grande capitale
Toute pleine de joie et de calme apparent,
Ne roula pas un gueux dans son vaste courant.

On en avait tant pris, qu'une épouvante affreuse
Retenait dans leurs trous ceux qui restaient encor.
Ils te fuyaient, soleil ! bel astre aux baisers d'or!
Proscrits, ils n'habitaient que la nuit ténébreuse !
Affamés, en silence, ils se mangeaient les doigts !...
Mais la faim tôt ou tard chasse les loups du bois.

La faim donc les chassa de leur sombre tanière.
Cette fois, chacun d'eux, pour éluder la loi,
En apparence au moins se vêtit d'un emploi;
Chacun d'eux se roidit sous sa fauve crinière,
Rajusta ses lambeaux, lava ses pieds meurtris,
Et tous, la larme à l'œil, rentrèrent dans Paris.

Voici, voici l'hiver et les brouillards fétides;
C'est leur belle saison, les mendiants sont mûrs;
On dirait, à les voir collés contre les murs,
Ces têtes de granit et ces cariatides
Qu'on taillait au dehors des anciens monuments,
Comme pour en porter les lourds entablements.

Voyez comme avec soin ils cachent leur misère !
Celui-ci, pour nourrir son débile estomac,
Depuis cinq ans et plus vend le même almanach.
Cet autre, en grommelant, vous présente un rosaire :
Il ne croit plus en Dieu ; mais donnez-lui deux sous,
C'est un mendiant probe, il prira Dieu pour vous.

Là, les reins appuyés contre une froide borne,
Son chapeau sur les yeux, l'air plus triste et plus morne
Qu'un pêcheur effaré qui râle et qui transit,
Un maigre et long vieillard, face jaune et velue,
Lorsque vous l'approchez, gravement vous salue,
Et murmure tout bas un mot qui vous saisit.

Marchez, marchez toujours : il est à chaque porte
Un pauvre, jeune ou vieux, qui ne tend pas la main ;
Comme une aile d'oiseau c'est l'air qui le supporte,
Décharné, diaphane, il n'a plus rien d'humain,
Quand il change de lieu, c'est que le vent l'emporte,
Passez sans lui donner, il sera mort demain.

Là, ce sont des enfants; là, des femmes tordues ;
Partout de la chair jaune et des membres osseux,
Partout des haillons vils, suintants et crasseux,
Et des gosiers remplis de phrases défendues ;

Partout de petits gueux au plaintif grognement,
Mâchant des seins taris et pleurant tristement.

A Paris cependant la police est habile;
Elle a mille réseaux que l'on ne connaît pas,
Où ceux qu'elle veut prendre enchevêtrent leurs pas;
Elle tend à merveille une planche mobile,
Chausse-trappe où l'on tombe et d'où l'on ne sort plus;
Ses chasseurs sont enduits surtout de bonne glûs;

Elle voit comme Argus à travers cent paupières :
— Eh bien ! il passera toujours par ses pantières,
Il sortira toujours de ses mille réseaux,
Toujours elle verra s'en aller, têtes droites,
Avec ses nœuds coulants et ses mailles étroites,
Des hommes résolus, et de hardis oiseaux !

Il en est un surtout, un gueux de vieille race,
Un rude vagabond qu'elle suit à la trace,
Sans pouvoir l'arrêter ni ralentir son pas.
Voici, mon cher lecteur, le portrait de cet homme;
Des anciens Goësrés, c'est peut-être un fantôme,
Si tu le vois jamais, ne le maltraite pas.

VI

C'est un débris errant, un fragment d'un autre âge;
Mais, bien que mille fois sillonné par l'orage,
Il porte gravement ses restes foudroyés;
Quelques rares cheveux au hasard déployés,
Sur son cou tors et brun ouvrent leurs maigres gerbes,
Comme au faîte d'un mur de pâles touffes d'herbes,
Ou, comme sur le front d'un livide bouleau,
Quelques rameaux gardés par la fraîcheur de l'eau.

Tout succombe sur lui ! ses rides basanées
S'en vont, de haut en bas, sous le poids des années;
Son vieux dos fait la voûte, et ses bras longs et droits,
Jusque sur ses genoux pendent roides et froids;
Sa besace elle-même est tellement vieillie,
Qu'elle perd en chemin l'aumône recueillie;
De sa tête à ses pieds, ses habits en lambeaux
Descendent pièce à pièce, indiciblement beaux !

Les pauvres pieds, hélas ! ils ont fait tant de lieues,
Franchi tant de ravins et de montagnes bleues,
Qu'ils se sont encornés à rendre un bœuf jaloux;
Sans y trouver le sang on y mettrait des clous !...
— Où va donc parmi nous cette ruine humaine?
Quel souffle soutient donc l'ambulant phénomène?
N'est-il pas temps encor pour lui d'être au cercueil?
En verrait-il le fond? — il tarde tant au seuil !

Non ! son œil ne voit pas au travers de la terre,
Pour lui-même sa vie est un sombre mystère,
Il n'a nulle frayeur des vivants, ni des morts,
Il n'a plus rien au cœur, pas même des remords.
Il dit naïvement qu'il ignore son âge;
Mais il a tant marché dans son pélerinage,
Il a vu tant de jours sereins ou pluvieux,
Il a tant désiré !... qu'il doit être bien vieux !

Rien n'est resté debout dans sa pauvre mémoire,
Excepté le souci de manger et de boire.
Il ne sait plus son nom; son esprit irrité
S'est défait dès longtemps de cette vanité.
Quand la bouteille est vide, à quoi bon l'étiquette.
D'ailleurs, en poursuivant son éternelle quête,
Les hommes qu'il a vus l'ont tant appelé Chien,
Qu'il répond à ce nom, comme il faisait au sien.

Voilà tout. Mais un jour, — c'est là sa grande joie,
Le lac paisible et pur où son rêve louvoie, —
Un jour, il s'assiéra sous quelque buisson vert
Peuplé d'oiseaux chanteurs et de jasmins couvert;
L'air sera parfumé, la brise molle et douce;
Il fera sous sa tête un oreiller de mousse,
Et de ses vieilles mains ayant fermé ses yeux,
Il ne veut les rouvrir que pour entrer aux cieux !

Mais, ô triste Paris ! — c'est là sa grande crainte,
Le seul mal, ici-bas, dont il sente l'étreinte, —
Il ne veut pas mourir dans tes grands abattoirs,
Il a peur de tomber sur tes fangeux trottoirs ;

Car il sait, ô Paris ! que dans ta noire enceinte
Les gueux ne dorment pas toujours en terre sainte,
Et que tes docteurs Faust trouvent leurs os fort bons
Pour faire du cirage et de mauvais charbons !...

VII

Et maintenant, lecteur, adieu ! — Mon écritoire
Est à peu près à sec ; et d'ailleurs je suis las.
Lorsque j'ai commencé cette trop longue histoire
De gueux et de truands, — j'avais au cœur, hélas !
Comme une chaste fleur, et j'y sentais éclore
Tout le suave amour de Pétrarque pour Laure ; —
J'aimais, comme un enfant, avec simplicité !
Pour te plaire, ô lecteur, mon cœur a tout quitté.
Durant un mois entier, par un effort sublime,
Sur ces vers raboteux j'ai promené la lime ;
S'ils te semblent mauvais, jette-les de côté,
Mais contre moi, vraiment, ne sois pas irrité :
Je suis peut-être, ami ! leur première victime.
J'irai demain revoir ma charmante beauté :
Demain ? — Ah ! j'ai dans l'âme une terreur mortelle, —
Quand je la saluerai, me reconnaîtra-t-elle ?...

LA BELLE-MÈRE

PAR

ANNA MARIE

Il existe ici-bas une pauvre créature assez généralement insupportable à ceux qui l'entourent, et détestée par tradition de génération en génération, depuis que la terre en produit ; un être dont le nom déplaît, dont la présence importune, qu'on veut fuir à cent lieues et même à mille, et que pour toutes ces raisons peut-être, et pour bien d'autres encore, nous plaignons pourtant de toute notre âme. Nous le trouvons *incompris* parmi les *incompris*, méconnu parmi les méconnus, et mal jugé parmi tous ceux qu'on juge à tort et à travers, dont le nombre est bien grand sur la terre. « M. de Robespierre n'est point encore jugé, » comme dit M. Cagnard ; et nous, nous en disons autant de la belle-mère, oui, de la belle-mère. Pauvre femme !

Mais ici ne confondons pas les genres ni les espèces.

Par belle-mère nous n'entendons point cette jeune personne toute neuve de cœur et d'âme, à qui ses parents ont donné un veuf pour mari en disant : « Il a rendu sa première femme si heureuse !... ce sera la perle des maris ; » cette seconde épouse qui vient, toute radieuse et belle d'affections naissantes qu'elle ne demande qu'à répandre autour d'elle, régner sur une maison où le deuil a passé ; qui doit remplacer l'*ange adoré* qu'on pleure chaque jour, l'être *parfait* entre tous, qu'on chérit, qu'on adore, surtout depuis qu'il est remonté vers les cieux, sa *patrie* (pour son bonheur et celui de bien d'autres), disent entre eux tout bas quelques intimes de la maison.

Pauvre jeune fille, qui, sans se douter de rien, vient habiter avec une figure si fraîche et souriante un cœur et une maison où toutes les places sont prises par la défunte, et ses souvenirs, et les enfants qu'elle a laissés ; et son portrait, et sa harpe, et ses livres, et tout un culte qui n'existait guère de son vivant, mais qui s'est établi depuis sa mort.

« Oh ! quel ange j'ai perdu, » dit le mari avec un soupir, la première fois que madame seconde demande une chose juste peut-être, mais qui ne plaît pas à monsieur. « Oh ! quel ange vous avez perdu, » répète-t-il à ses enfants, petits louveteaux impitoyables qui dévoreront tout, à qui tout appartient : héritage, amour, caresses, tendresse, tout est à eux ! Ce sont eux que l'on a aimés les premiers avec ces transports de père qui ne se renouvellent pas à chaque nouveau-né comme ceux de la mère ; ils sont grands déjà, ils sont beaux ; c'est pour eux que l'on s'est remarié, dit-on, afin que le fils trouvât un intérieur, et la fille un chaperon. Chaperon respectable, en effet, qu'on a eu soin pourtant de prendre à seize ans, parce qu'encore faut-il bien que chacun trouve son compte. Et s'il survient un petit enfant, quel malheur ! Celui-ci, c'est le fils de l'étrangère ; on le déteste à l'avance, et c'est bien pis quand il est né : il pleure, il crie, il gâte tout. « Qu'il est fâcheux ! qu'il est laid ! quel ennui ! » Les gens aussi se plaignent. « Madame première faisait ainsi, elle ne faisait point cela ; elle se levait plus tard et se couchait plus tôt ; elle donnait davantage et se faisait moins servir. Oh ! quelle bonne dame elle était ! Nous avons tous bien perdu. » Et ces plaintes, souvent absurdes et mal fondées, sont cependant sincères, car il

y a une chose assez bizarre à observer, c'est que sur la terre les absents ont toujours tort, et les morts toujours raison. Il y a sans doute à cela quelque grande cause philosophique, mais nous la laisserons expliquer à de plus habiles.

Ce n'est point, nous le répétons, de cette pauvre remplaçante que nous voulons parler; que faire? Un cœur de hasard est un cœur de hasard, il faut souvent savoir s'en contenter. Celui d'un veuf a son enseigne, les autres ne l'ont pas, et les plus fines y sont prises; les cœurs tout neufs sont très-rares : et quel homme a jamais pu donner son premier amour? toujours un autre l'a précédé. — Mais n'importe qu'une pauvre femme ne puisse pas s'arranger de toute la vieille friperie de sentiments que lui laisse sa devancière, et que de désappointement et de dépit elle devienne une acariâtre marâtre! Ce n'est point de cette belle-mère que nous voulons nous occuper.

Ce n'est guère non plus de celle qui devient belle-mère pour avoir une belle-fille de l'espèce appelée vulgairement bru; celle-là, nous avons en perspective quelques raisons pour la ménager.

Cependant, on peut le dire en passant, c'est là une sorte de personne souvent très-difficile à vivre, mais difficile jusqu'à l'impossibilité.

Elle est jalouse à trois parties : jalouse de son fils pour sa bru, jalouse de sa bru pour son fils, et puis jalousissime de son autorité qu'elle rend tyrannique, parce qu'elle la sent s'échapper. Puis l'humeur, cet autre infaillible moyen d'être redoutée, s'empare d'elle; elle en veut à sa belle-fille d'être jeune, d'être jolie, d'être parée, de plaire, et d'être appelée madame une telle la *jeune*, ce qui ne lui laisse plus à elle, naguère encore assez triomphante, aucun espoir d'éviter le nom le plus lugubre qu'une femme puisse porter, nom si déplorable, que pour rien au monde nous n'aurions la férocité de l'écrire ici.

Dans les petits ménages, la belle-mère garde les enfants, a soin du linge, fait les provisions et surveille la cuisine, pendant que madame une telle la *jeune* (toujours ce cruel contraste la *jeune*) lit un roman, va au bal, et se pavane dans ses jolies robes. La mère est quelquefois une bonne femme qui se complaît assez dans sa surintendance et y vit en paix; mais, s'il n'en est pas ainsi, il faut l'entendre grommeler : « Ces jeunes femmes sont sans soins et sans souci de rien; elles laissent là leurs enfants, leur ménage, ne savent s'occuper à rien d'utile, et dépensent plus en six mois que leur mari ne gagne dans une année. Voilà mon fils bien heureux d'avoir épousé une mijaurée qui lit des romans et fait les beaux bras dans un salon. Elle le ruine. Mais, j'ai beau dire, il est content, et dit que c'est qu'elle est bien élevée. Bien élevée! bien élevée! à la bonne heure, mais si nous avions fait ainsi dans notre jeunesse, auraient-ils trouvé du bien tout amassé à pouvoir dissiper en parties, en bals, en spectacles et partout? »

Or, la bonne femme cependant a eu son temps tout comme une autre, et trente ans auparavant, sa belle-mère disait sur elle précédemment ce qu'elle-même dit sur sa bru, car les modes changent, les empires croulent; mais les hommes, les femmes, et surtout les belles-mères et les brus, sont et seront toujours les mêmes.

Dans la haute classe, la belle-mère et la belle-fille sont plus séparées, mais n'en vivent pas plus en paix. Elles élèvent autel contre autel; leurs sociétés se divisent, chacune a ses partisans. On ne se querelle point, on est de trop bon goût pour cela; mais on est froide, on échange des mots piquants, on se boude. L'une prend son fils à partie, l'autre emploie toute l'éloquence de ses lèvres vermeilles et de ses beaux yeux à se faire donner raison par son mari. C'est un guêpier dont le pauvre homme ne sait comment sortir. La belle-mère veut dominer, c'est vrai, elle a tort; elle est exigeante peut-être, mais aussi que voulez-vous? elle voudrait donner de son expérience à sa belle-fille, bien étourdie et un peu légère. La belle-fille, de son côté, ne fait cas que de la mode, et les préceptes de sa belle-mère lui semblent surannés. Elle veut monter à cheval, aller à toutes les chasses, à toutes les courses, parier, courir, fumer, devenir lionne enfin. Quel mal y a-t-il à tout cela? Rien n'est plus innocent... en commençant. La belle-mère ne voit pourtant tout ceci qu'avec peine, elle fait quelques représentations qu'on se garde bien d'écouter, puis elle se fâche. Mon Dieu! qu'elle est ridicule cette femme! elle ne veut pas que sa belle-fille soit trop à la mode; elle la trouve plus jolie et plus attrayante en robe de soie qu'en habit de cheval, elle n'aime point à la voir fumer deux ou trois cigares par jour, elle dit que cela gâte les dents, que cela enlaidit et ôte toute la poésie d'une femme. Quelle pédanterie! comme s'il s'agissait de la poésie d'une femme dans ce temps où la mode est d'imiter la désinvolture hardie des imitatrices de mademoiselle Déjazet. Elle ne veut pas (notez bien ce point-ci) que la femme de son fils soit trop lionne, parce qu'elle prétend (voyez quel préjugé!) que d'être très-lionne mène un peu loin. Oh! quelle personne fâcheuse qu'une belle-mère pour une bru; elle a des idées si gothiques, si en arrière du temps présent! Enfin... enfin...

Mais nous avons déjà dit que ce n'est pas là celle dont nous voulions parler : non, nous laissons celle-ci avec ses préjugés bons ou mauvais se tirer, plus ou moins bien, d'affaire; peut-être il nous serait un peu malaisé de ne pas prendre involontairement fait et cause pour elle, car enfin nous pouvons bien et nous voulons avoir un jour une belle-fille; pauvre petite! qu'elle soit d'avance la bienvenue; mais, Dieu soit béni! nous ne courrons aucun risque d'avoir jamais un gendre. Nous pouvons donc être très-désintéressé dans la question des belles-mères à gendre; aussi est-ce de celles-ci que nous voulons parler.

« Oh! nous disait dernièrement un jeune homme fraîchement marié, et en possession d'une belle-mère qu'on croyait très-enviable, on ne sait point ce que c'est qu'une belle-mère, et d'avance on ne peut s'en douter. Une belle-mère est une invention de la civilisation, aussi ne trouve-t-on rien dans le Deutéronome ni dans l'Evangile pour vous armer contre ce fléau, car ce n'est pas un fléau de Dieu. Mais ceux que nous nous infligeons nous-mêmes ne sont pas les moindres. Autrefois, la femme quittait son père et sa mère pour suivre son mari; à présent la fille ne quitte point sa mère ou loge tout près d'elle et la voit tous les jours, aussi l'affaire du mariage, déjà si difficile, s'est-elle encore bien compliquée par là. »

En nous voyant sourire, il reprit :

« Vous n'avez pas de fille, je puis me confier à vous. Une belle-mère, c'est un piége vivant.

« Figurez-vous qu'avant le mariage un gendre, quel qu'il soit, est un dieu pour la mère qui veut le faire tomber dans ses filets. Il a toutes les vertus, le ciel l'a fait comme exprès : il est beau, il est riche; sa naissance est des plus illustres, il est bon, aimable, facile à vivre; c'est un caractère admirable, on l'eût choisi entre mille. Bien entendu que toutes ces qualités passeraient *in globo* à son successeur s'il se retirait avant le contrat. On dirait que leurs filles les embarrassent furieusement, à voir l'enthousiasme qu'ont les mères pour celui qui les en délivre. On le couve, on le soigne, on l'enchâsserait.

« Mais aussitôt l'irrévocable Oui prononcé, quand on est bien sûr que vous ne pouvez plus vous dédire, tout change, et vous n'êtes plus bon qu'à jeter aux chiens.

« Vous êtes un brutal, un homme hargneux, taquin, d'un commerce difficile; on ne saurait vivre en paix avec vous; vous rendez vos gens malheureux, vous battez vos chiens, votre fortune n'est plus si claire, vos biens sont grevés, votre nom reste beau, parce qu'il devient propriété de famille, mais votre figure paraît des plus communes. On a eu sur votre caractère des révélations étonnantes; on a malheureusement appris trop tard à vous connaître, et si on avait su... Viennent les réticences qui donnent carrière à toutes les imaginations. Enfin cela est fait, ajoute-t-on avec un soupir.

« Alors, sous prétexte de sollicitude maternelle, commence une tyrannie de tous les instants : la belle-mère est toujours là, elle vous suit d'un œil haineux; elle vient voir ce que fait sa fille, ce qu'elle lit (car elle se défie beaucoup des principes qu'on peut vouloir lui inculquer), ce qu'elle mange, combien de temps elle dort. Elle compte combien de fois elle a été au bal, combien de loges elle doit avoir au spectacle, ce qu'elle peut dépenser sur sa toilette; elle examine quelle est votre humeur, quelles gens vous recevez. Si elle voit sa fille gaie, elle la brusque et se montre susceptible sur tout; si elle la trouve triste, elle lance au pauvre gendre des regards furieux. De plus, elle est jalouse de l'autorité naissante du mari, elle y veut substituer la sienne, défend à sa fille de rien faire sans la consulter. La pauvre fille, par parenthèse, est souvent bien embarrassée, pour ne choquer ni une mère qu'elle aime depuis qu'elle est au monde, ni un mari qu'elle commence à aimer. Mais la belle-mère n'en tient compte, elle vous invente impitoyablement des torts, vous noircit aux yeux de votre femme, trouve qu'elle vous aime trop, que vous ne l'aimez point assez, que vous la faites trop sortir, que vous l'enfermez trop longtemps, que vous n'êtes point assez souvent près d'elle, que vous y êtes beaucoup trop et que vous l'obsédez, que vous n'avez point assez de soins ni de ménagements pour sa santé, que ceci, que cela, que sait-on? enfin elle veut régenter votre intérieur et en fait la désolation.

« J'avais pensé depuis longtemps, ajouta ce malencontreux gendre, j'avais pensé même plus sérieusement que ne le font en général les jeunes gens qui se marient, aux devoirs sérieux de l'état matrimonial, et j'étais décidé d'avance à faire de mon mieux pour que ma femme et moi nous trouvassions qu'un ménage peut, à la rigueur, n'être pas un enfer. J'avais lu, j'avais rêvé de belles choses sur l'amour dans le mariage; j'espérais, vous le dirai-je? à force de tendresse sérieuse et dévouée, trancher ce terrible nœud gordien, dont un spirituel auteur nous donne plus de terreur que les Turcs n'en avaient du nœud coulant, avant que la respiration leur fût garantie à peu près par un semblant de constitution. Mais, hélas! j'avais oublié la belle-mère dans mes plans de félicité conjugale, et cette femme désastreuse vient tout compliquer, gâter mes plus beaux jours et flétrir mes beaux rêves. Après avoir assez médiocrement élevé sa fille, elle craint de la voir se corriger du plus petit défaut, la plaint comme une victime, et la soutient toujours contre moi. Nous nous convenons, nous nous aimons, et nous serions heureux sans ces difficultés. Mais que voulez-vous faire sous cette influence délétère? Croiriez-vous que j'ai trouvé l'autre jour ma femme et sa mère tout en larmes parce

que j'ai prié Mathilde d'arrêter les comptes de sa marchande de modes, à qui elle devait mille écus sans s'en douter? Que Dieu bénisse les belles-mères, c'est la plaie de la vie!

« Et pourtant celle-ci n'est pas une des pires : j'ai des amis qui me l'envient en comparaison des leurs; elle n'est ni folle, ni coquette surannée, ni dépensière, ni joueuse, ni intrigante, ni ambitieuse; elle est morale, pieuse, incapable de donner jamais de mauvais conseils à sa fille. C'est une perle, dit-on, car elle n'est qu'insupportable. »

Et voilà ce que disent les gendres, il est bon d'y penser. Pourtant, malgré ces clameurs trop méritées peut-être quelquefois, nous nous sentons portés à prendre en compassion les belles-mères. On les juge sans miséricorde, et personne ne sait ni veut savoir à quel point elles sont souvent malheureuses. Voyons un peu cependant si leur histoire n'est pas bien triste; la voici, ce nous semble, en général.

On a une fille; on l'aime éperdument; on l'élève avec tous les soins dont on est capable, et de quels soins n'est pas capable une pauvre mère! on lui consacre son temps, ses veilles, ses pensées; on s'oublie tout entière pour ne songer qu'à elle; on n'est plus belle que de sa beauté, fière que de ses succès, heureuse que de ses seules joies. En récompense de tant d'amour, comment n'aurait-on pas toute l'affection de ce cœur naïf et pur? On l'obtient tout entier. Dieu seul et vous régnez dans cette âme de vierge, dont vous avez éloigné tout contact grossier, tout souffle qui pourrait la ternir. Elle est là sous votre regard, belle, innocente et pure, comme Ève dut apparaître aux yeux du premier homme, quand elle naquit, revêtue de candeur à son seizième printemps. Et le cœur de la mère se fond tout en joie, et ses yeux versent des larmes si douces, que rien ne peut approcher de ce bonheur, en contemplant cette suave et douce figure qu'elle a bercée de tendresse depuis le moment de sa naissance.

Puis vient le jour rêvé avec tant de crainte et d'espoir, jour si désiré et si redouté tout ensemble, où cette jeune et charmante enfant, si ignorante de tout ce qui n'est pas l'amour d'une mère, va quitter cette autorité facile et indulgente pour celle d'un mari.

On le choisit, autant qu'on peut choisir au milieu du monde; on s'informe, on scrute, on interroge, avec quelles inquiétudes, bon Dieu! on lui témoigne affection et confiance pour solliciter sa confiance et son affection; on en parle à tous pour que tous vous en parlent. Mais la vie élégante est murée sous les convenances extérieures. On croit tout savoir, on ne sait rien. Le jour du mariage arrive, la jeune fille, après un dernier acte de soumission contenu dans une révérence tremblante que l'on fait à sa mère au pied de l'autel, dit le Oui qui l'enchaîne, et voilà tout à coup que ses devoirs et une partie de ses affections ont changé d'objet. Ses nouveaux parents s'emparent d'elle; elle est à eux maintenant, ils l'emmènent triomphants, et la pauvre mère la suit. Seule elle sanglote au milieu des félicitations et des fêtes qui éclatent autour de sa fille.

Ici deux écueils menacent la mère. Ou la fille va s'attacher vivement à son mari, et toute mère vraiment tendre et dévouée doit le désirer sincèrement; ou bien la pauvre enfant se trouve liée à un homme indigne de sa tendresse, à un tyran brutal et capricieux, qui flétrira une à une ses joies et ses belles espérances, et, dans l'un comme dans l'autre cas, les douleurs de la mère commencent et ne finiront plus.

Douleur d'une jalousie dévorante qu'il faut cacher, qu'il faut combattre, car on en rougit, et pourtant on ne saurait la vaincre. Nous avons vu des femmes en mourir lentement et sourire à ceux qui les tuaient sans le savoir ni le vouloir. Elles meurent rongées d'un mal inconnu que tout l'art de la médecine ne sait point guérir. Elles meurent, pour Dieu ne riez pas, rien n'est si triste, elles meurent rongées d'un gendre.

Vous qui mariez vos filles, ayez pitié d'elles et de vous, envoyez-les passer loin de vos regards ces premiers moments où deux jeunes gens doivent être laissés à eux-mêmes, pour que l'amour opère en eux cette fusion de caractère toujours si difficile, et d'où dépendra tout leur avenir. Si vous les gardez près de vous, leur tendresse vous tuera, ou bien vous tuerez leur bonne intelligence à venir. Une jeune femme est trop en peine quand il faut toujours opter entre une mère et un mari.

L'autre douleur de la mère est plus affreuse, et pourtant elle ne tue pas, nous n'osons dire pourquoi : c'est celle de voir cet être si aimé, cette fille chérie pour qui on eût voulu tiédir les vents d'hiver ou rafraîchir les rayons du soleil d'été, en butte au malheur inséparable d'une union mal assortie; dans l'un et dans l'autre cas, la pauvre mère est comme une hirondelle à laquelle on a volé ses petits. Elle court, elle s'agite autour de leur prison, elle appelle, elle gémit tout le jour. L'oiseleur est importuné de ses cris, de son babil incessant; ses inquiétudes lui sont insupportables. De quoi s'occupe-t-elle? il est le maître enfin; qu'a-t-elle à faire? qu'elle s'en aille, qu'elle se taise au moins.

Oh! messieurs les gendres, vous êtes bien durs aussi; vous abusez bien souvent de vos droits, et, soit que vous vous fassiez ou aimer ou haïr, vous ne comprenez jamais, car vous ne voulez jamais le comprendre, que vous avez dans vos mains l'âme, la vie, le cœur, le trésor de cette femme, et qu'elle mérite au moins un peu de pitié; puisque, hélas! quelque chose que vous fassiez, le rôle d'une pauvre mère qui vous a confié sa fille est désormais de souffrir et de souffrir encore.

Cherchez bien, remontez dans vos souvenirs, essayez de trouver une heureuse belle-mère. Est-ce celle dont on emmène la fille au bout du monde? est-ce celle-ci dont le gendre n'a épousé qu'une dot et dédaigne sa femme? est-ce cette autre qui voit plonger sa fille, élevée sagement et pieusement, dans une existence folle et dissipée où elle doit périr de toutes ces fatigues mondaines qui tuent tant de jeunes femmes par année? serait-ce celle dont le gendre se ruine en spéculations insensées ou en paris, ou en chevaux, ou en mille autres fantaisies? est-ce celle dont le gendre est avare et laisse sa femme et ses enfants dans la misère, au milieu de la fortune? ou bien encore celle qui voit sa fille se perdre peu à peu, jeter son avenir et sa réputation à tous les vents, faute d'avoir trouvé dans son mari un guide sage et fidèle qui sut respecter et entretenir les honnêtes penchants de sa femme?

Comptez, comptez les bons ménages, et puis nous compterons les heureuses belles-mères; défalcation faite de toutes les peines qui sont propres à leur état de mère dépouillée, vous verrez ce qu'il en reste.

Oh! soyez patients, les belles-mères ne durent pas toujours... et on les regrette.

Peut-être on pourrait aussi dire aux belles-mères : Et vous, soyez patiente à votre tour; l'amour, ni même la douleur de vos filles, ne seront pas éternels, et, heureuses ou malheureuses, après quelques mois d'étourdissement, elles vous reviendront, soyez-en sûre; l'affection qu'on a pour sa mère ne s'éteint pas, tout au plus elle sommeille; mais il faut dire cela tout bas, de peur des gendres.

LE MARCHAND D'HABITS

PAR

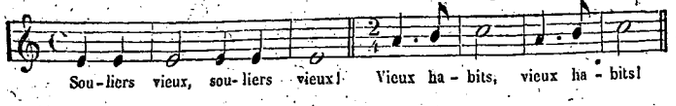
JOSEPH MAINZER

Parmi les crieurs des rues, les plus nombreux, sans contredit, sont les marchands d'habits : depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, dans quelque quartier que l'on se trouve, il est difficile de faire un pas sans entendre ou sans coudoyer un des membres de cette intéressante famille. L'ouvrier matinal n'a pas encore ouvert la fenêtre de son grenier, que déjà, sortant on ne sait d'où, ils font invasion à la fois, et comme à un signal donné, dans tous les carrefours, sur toutes les places publiques, dans les rues même les plus étroites et les plus inconnues, au centre de la cité, à l'extrémité des faubourgs, et souvent jusque dans les communes qui forment la vaste ceinture de Paris, et ne sont, à vrai dire, que sa continuation. Ajoutez à cela qu'il est certains endroits privilégiés, tels que le faubourg Saint-Jacques et le faubourg Saint-Marcel, où on les voit se succéder sans interruption, et à si peu de distance l'un de l'autre, qu'on serait tenté de croire qu'ils y marchent processionnellement.

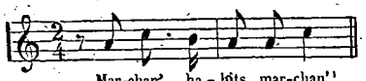
Respectable par le nombre de ses affiliés, cette classe d'industriels ne l'est pas moins par l'ancienneté de son origine : dès le quatorzième siècle, on citait les clercs de Paris comme étant les clients les plus assidus des marchands d'habits. A mesure qu'on vit s'accroître la population et le luxe, le commerce des brocanteurs prit de l'importance; l'inconstance des modes devint la source de sa prospérité. Il eut un magnifique moment sous le règne de Louis XIV, pendant lequel, au dire des écrivains, les tailleurs avaient plus de peine à inventer qu'à coudre. Alors un habit touchait à la décrépitude, s'il avait duré plus que la vie d'une fleur. Quel bon temps pour un marchand d'habits, que celui où les livrées luttaient de richesse et d'ornements, où les vêtements et les chapeaux étaient galonnés! Quelle source inépuisable de fortune dans tous ces galons qu'on nettoyait ou qu'on faisait fondre! Tous les seigneurs, grands et petits, joueurs, débauchés, chevaliers d'industrie et banqueroutiers, avec leur innombrable engeance de domestiques plus rusés, plus félons, plus débauchés encore, étaient autant de pratiques et d'amis du marchand d'habits, qui, même de nos jours, en a gardé un reconnaissant souvenir. C'est en vain que le souffle des révolutions a passé sur les habits brodés et galonnés, soit en or, soit en argent; c'est en vain que le modeste habit noir a rangé sous son niveau toutes les classes de la société, dans la vie publique, comme dans la vie privée, le brocanteur, comme témoignage de sa gratitude pour les talons rouges, ou peut-être pour donner un regret à l'âge d'or de ses ancêtres, n'en conserve pas moins sa formule primitive : *Habits, galons! marchand d'habits! marchand d'habits galons!* Un temps viendra où l'on ne comprendra

plus ce cri traditionnel sans recourir à l'histoire de la vie privée des Français; à lui seul il vaut toute une page des annales de la France.

Le chant dont ces honnêtes commerçants faisaient usage sous François Ier nous a été transmis dans une composition à quatre voix par le célèbre Jannequin, qui vivait à cette époque, et, s'il faut en juger par ce morceau, le temps, qui d'ordinaire dénature et altère toutes choses, ne lui a pas fait subir de grandes modifications :



Il est aujourd'hui, comme autrefois, d'une insignifiance complète, et forme une mélodie qui, bien que chantée par une multitude de bouches de toutes les formes et de toutes les dimensions, n'en conserve pas moins, dans toutes les circonstances, un singulier caractère de monotonie.



Ou bien :

Cependant il faut reconnaître, pour être juste, qu'au milieu de cette monotonie générale il est des crieurs qui se distinguent des autres en mal, si ce n'est en bien. On en rencontre qui sont de véritables monstruosités, et qui resteront toujours un mystère pour la science musicale de même que pour l'acoustique. Nous en connaissons qui chantent leur mélodie une octave plus bas que ne le saurait faire aucun autre être humain; d'autres produisent des sons semblables aux cris du veau qu'on égorge, ou à ceux d'une porte d'écurie qui roule difficilement sur ses gonds. Ce n'est pas seulement dans l'intonation que se manifeste cet amour du perfectionnement; c'est aussi dans l'arrangement des mots et dans la manière de les articuler. Ainsi, à côté de *Marchand d'habits!* franchement prononcé, vous entendrez *Marchan'habits, galons!* Derrière le prétentieux qui vous fera glisser à l'oreille : *Marsan'habits, marsan!* viendra l'homme à la voix ronflante qui prolongera par un roulement la consonne finale dont il lui a plu de gratifier son *Archand'habirrr, habirrr!* Et plus loin vous rirez des transpositions du crieur distrait, et de la naïveté avec laquelle il vous récite sa phrase : *Habits, habits, vieux marchand! marchands d'habits, vieux habits, vieux marchand!*

Mais si le cri du marchand d'habits s'est à peu près maintenu dans sa pureté originelle, nous n'en saurions dire autant du marchand d'habits lui-même. Hélas! il faut bien l'avouer, de déplorables transformations se sont opérées en lui; il va de plus en plus en dégénérant; le type primitif s'altère et s'efface à mesure que se multiplient les variétés de l'espèce. Autrefois, on naissait marchands d'habits comme l'on naît poëte; le marchand d'habits vivait, mourait dans une obscurité protectrice. Mais depuis qu'on a découvert tout ce qu'il y a de lucratif dans ce trafic, dans cet impôt mystérieusement levé sur la misère, on a fait irruption de tous côtés, et tandis qu'il était difficile jadis de ne pas voir le même individu dans tous les membres de cette petite famille, vêtus pour ainsi dire du même habit, ayant la même démarche, les mêmes gestes, la même voix; il y a maintenant dans la profession tant de désordre, tant de pêle-mêle, et les variétés de l'espèce se sont tellement multipliées, que, pour les étudier en détail, il faudrait avoir recours à une classification presque aussi compliquée que celle du règne animal tout entier. Autrefois l'homme d'expérience osait seul se hasarder dans cette difficile carrière, et chez lui la maturité de l'âge devait répondre de celle de l'esprit. Un marchand d'habits imberbe eût été considéré comme une monstruosité : ses respectables confrères ne lui auraient épargné ni la pitié, ni l'ironie, ni les brocards, selon qu'ils l'eussent regardé comme un téméraire ou comme un fou. Aujourd'hui, l'impulsion donnée à la jeunesse par notre grande époque révolutionnaire a exercé sa puissante influence sur cette corporation aussi bien que sur toutes les autres; il nous est arrivé plus d'une fois de rencontrer jusqu'à des enfants de quinze ans, qui criaient, achetaient et vendaient avec un aplomb vraiment sexagénaire.

Tous les âges ayant donc envahi cette profession, veuve de ses priviléges, c'est sur eux que l'on peut se fonder le plus raisonnablement pour établir des catégories; mais, afin de ne pas en étendre le nombre à l'infini, nous nous bornerons à choisir les trois époques de la vie où la physionomie présente ordinairement ses caractères les plus tranchés, et nous étudierons chez le marchand d'habits l'homme de trente ans, l'homme de quarante-cinq et l'homme de soixante.

Il y a bien des points de contact entre les deux premiers, et la différence est si peu de chose, qu'elle résulte

presque nécessairement de leur âge. Celui qui a trente ans est ordinairement petit et assez fluet; il est vêtu d'une redingote verte ou noire (cette dernière passablement râpée, et blanche aux coutures), dont les manches sont trop étroites ou trop longues, et qui rappelle, sinon dans ses détails et par son lustre, du moins par une certaine élégance d'ensemble, l'étudiant et l'ouvrier endimanché. Il porte la tête haute et le chapeau incliné sur l'oreille droite; sa cravate est nouée avec une négligence prétentieuse : c'est le fashionable de l'espèce. D'une main, il tient d'habitude un chapeau assez reluisant, et sur son bras la défroque moitié pacifique, moitié guerrière, d'un garde national. A quarante-cinq ans, au contraire, il est d'une taille et d'un embonpoint plus que respectables; son chapeau est posé assez horizontalement sur sa tête déjà grisonnante; vêtu d'une blouse en été, il porte en hiver une large redingote à la propriétaire; toute sa personne respire une gravité étudiée et une espèce de contentement intérieur. Là, du reste, s'arrête la différence : l'un et l'autre tiennent le haut du pavé; leur démarche a quelque chose de compassé et de hautain, et ils poussent tous deux, en se rengorgeant, le cri consacré, l'un d'une voix un peu flûtée, l'autre avec une force de stentor. Parfois ils font une halte dans la rue, promenant en cercle leur regard inquisiteur; ils font la roue avec leurs yeux, comme le paon avec sa queue; et si de hasard quelque croisée d'un étage un peu suspect vient à s'ouvrir pour laisser passage à une tête curieuse qui se penche dans la rue, ou si quelque malheureux, l'œil au guet, se glisse furtivement le long des trottoirs, leur vue se porte alternativement de l'un à l'autre, leur cri prend un accent interrogateur, jusqu'à ce que le passant ait disparu au détour de la rue, ou que la tête ait répondu par un signe négatif. Que si, des hauteurs aériennes d'un sixième étage, arrive jusqu'à eux un signe imperceptible, alors commence une nouvelle étude. Le marchand d'habits passe le seuil de la porte indiquée, mais fier, presque avec bruit, sans éviter le coup d'œil inquisiteur d'un portier malveillant, ou la rencontre d'un propriétaire intraitable; tandis que peut-être, pendant sa longue ascension, le pauvre diable, dont il est, après le mont-de-piété, la dernière ressource, a doucement ouvert sa porte et a plongé son regard inquiet dans les profondeurs de l'escalier, écoutant si quelque porte indiscrète s'ouvre sur

son passage. Au terme de l'ascension, les deux personnages sont en présence. Ici s'établit d'abord une scène muette : on procède à l'inventaire des objets.

— Que me donnez-vous de ce pantalon?

— Bourgeois, n'avez-vous pas quelque autre chose à vendre? répond notre homme d'un air narquois.

Le vendeur, que la nécessité rend docile, va chercher en soupirant son vieux gilet.

— Bourgeois, avec une redingote, ça ferait un habillement complet, et ça serait de meilleure défaite.

La redingote est tirée lentement de l'armoire par son triste possesseur, qui la jette enfin d'un air d'impatience sur un bras qui s'arrondit artistement pour la recevoir.

— Bourgeois, n'auriez-vous pas encore de vieilles bottes, une vieille paire de souliers, un vieux chapeau?

Et le chapeau, les bottes, les souliers, prennent le même chemin que la redingote.

Voilà la première lutte terminée, car c'est une lutte qui vient d'avoir lieu. L'un, dans l'espoir qu'une vente en détail lui serait plus profitable, s'était arrangé de manière à ne livrer ses effets que successivement; l'autre, qui est depuis longues années au fait de ces petites ruses, exploite malignement l'ascendant que lui donne sa supériorité de circonstance, afin de ne pas perdre le bénéfice d'une estimation en gros.

Aucun des objets ne manque donc à l'appel; notre marchand en a lu la certitude dans le nuage sombre dont se couvre la physionomie de son client, et il prend alors un ton goguenard, où se trahit la satisfaction intérieure que lui cause ce premier avantage.

A cette escarmouche succède un long silence : le marchand tourne et retourne chaque pièce avec une attention minutieuse; il examine tout, depuis les boutons jusqu'aux coutures; il a grand soin de tenir en évidence les endroits où d'ordinaire le temps, cet impitoyable râpeur de vêtements, porte ses plus rudes atteintes; et, s'il arrive que le coude, le collet, le genou, la doublure, soient affligés d'un accroc, quelque léger qu'il puisse être, c'est toujours ce fâcheux accroc qui vient, comme par hasard, se placer sur sa main. Combien souffre le vendeur durant cette perquisition dépréciatrice! Comme son œil suit avec anxiété chacun des mouvements de l'impassible examinateur! Avec quelles transitions poignantes il passe tour à tour de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la crainte! Horrible supplice dont son bourreau ne se met point le moins du monde en peine, et qu'il ne paraît même pas soupçonner! Enfin, la bouche de celui-ci va s'ouvrir : c'est un moment solennel.

— Bourgeois, qu'est-ce que vous demandez de tout ça?

Cette interrogation est accompagnée d'une telle expression de mépris, que le pauvre vendeur découragé n'ose plus dire le prix sur lequel il avait compté, et ce n'est le plus souvent que sur une demande itérative qu'il se décide à faire connaître ses prétentions, ayant soin de les faire descendre à la moitié de ce qu'il avait d'abord arrêté dans son esprit.

Mais, quelle que soit l'exiguïté de la demande, notre marchand ne manque jamais de se récrier aussi haut que si l'on avait l'intention de le ruiner. Puis il recommence son examen; il calcule, il réfléchit, ou du moins en fait semblant, et, s'il n'a pas affaire à quelque étudiant, insoucieux enfant du plaisir, si là se passe un drame de faim et de misère que lui a fait deviner son instinct de lucre, il devient tranchant, impérieux : ce n'est plus un marché, c'est un combat réel, et le dessous reste toujours à la misère et à la honte.

Arrivons au marchand d'habit sexagénaire : c'est en lui que s'est conservé le type primitif, le beau idéal de l'espèce. Depuis dix ans qu'on le connaît, il a soixante ans; il les aura encore dix ans plus tard. C'est toujours la même redingote longue, olivâtre, râpée, le même chapeau bas, dont le bord, par un effet du collet, se relève derrière vers le sommet, le même visage maigre et ridé. Il a ses rues, ses heures de prédilection, ses pratiques dans le quartier. Il n'occupe pas orgueilleusement le haut du pavé, il côtoie modestement les bords du ruisseau. Il est légèrement voûté, et baisse la tête, ce qui ne l'empêche pas de promener partout, comme à la dérobée, son œil gris et vif, toutes les fois qu'il émet à intervalles égaux son cri nasillard et perçant. D'un bout de la rue à l'autre, il aperçoit l'index mystérieux qui l'appelle : alors il entre sans bruit, il se fait petit, il échappe à tous les yeux; l'escalier ne crie pas sous son pied discret; on dirait un habitué du logis. Quelle que soit la personne à qui il a affaire, il est toujours le même, humble, rusé, dépréciant les objets de la vente, mais avec bonhomie, sans dédain, sans geste blessant, sans arrogance. Il a mille petites phrases à son usage : *Les temps sont durs; on ne vend pas; tout se donne à si bon marché; on gagne si peu!* Que répondre à de si bonnes raisons? On se laisse persuader. Quoiqu'il paye moins cher qu'un autre, comme il ajoute toujours quelque chose à sa première estimation, il a l'air de faire un sacrifice; et, quand il est sorti, on est presque tenté de dire : « Voilà un homme accommodant. »

Cette variété des marchands d'habits, le croirait-on? a son côté poétique, le côté de l'art, et en cela il tranche sur les deux autres, que la passion du gain domine sans distraction et faiblesse. Que le hasard lui présente quelqu'une de ces rares guenilles, respectable défroque de quelque seigneur de la régence, qui aura passé, à travers les révolutions, du maître au laquais, du laquais à ses enfants, de ceux-ci à des collatéraux, survivant à quatre générations, alors son regard s'anime, son visage, d'ordinaire terne et froid, s'illumine et s'échauffe : c'est la joie du bibliophile ressuscitant quelque vieux manuscrit oublié, ou celle du gastronome, qui tire des profondeurs d'un caveau une bouteille parée d'une poudre semi-séculaire. Dans ces belles occasions, devenues de moins en moins fréquentes, à son grand regret, le marchand d'habits antiquaire met en œuvre toutes ses ruses : il sort, il rentre, il sort encore, il revient enfin, et fait des sacrifices réels pour acquérir la précieuse relique.

Ce qui rend surtout remarquables les marchands d'habits dans la grande famille des crieurs, c'est qu'ils en sont les finauds, les intrigants, les roués. Malgré la rivalité qui existe entre eux, on les voit toujours d'accord quand il s'agit de déshabiller le malheureux que l'état de ses finances contraint de recourir à leur industrie : de rivaux qu'ils étaient, les voilà devenus compères. Un premier s'est présenté; il a offert son prix, prix absurde, un peu plus que rien; il est parti sans céder d'un centime. Un second passe, puis un troisième, élevant les regards vers la même fenêtre de la même mansarde, faisant retentir incessamment le même chant de corbeau; on les appelle, et leur prix est toujours moindre que le *dernier mot* du précédent. Enfin, dans la peur d'en voir venir un quatrième, un cinquième, qui demanderont de l'argent peut-être pour consentir à se charger de sa pauvre dépouille, le pauvre vendeur se décide : il échange contre vingt, trente ou quarante sous une garde-robe complète, son habit de marié, son pantalon de gala, le gilet de velours dont sa femme lui fit cadeau le jour de sa fête; et, au moment où, les larmes aux yeux, se mordant les lèvres de rage, il fait ses derniers adieux aux compagnons de ses longs jours de travail, aux confidents discrets des plus douces joies de sa vie, aux souvenirs brûlants de ses trop courtes heures de bonheur, le marchand, pliant sous le faix, se retourne pour lui dire d'une voix à la fois ironique et protectrice : « A une autre fois, mon bourgeois; pensez à moi, nous nous arrangerons toujours. »

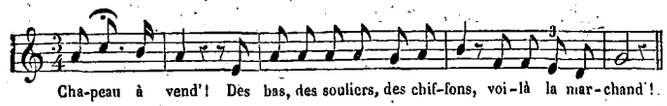
Mais ce n'est pas assez d'étudier le marchand d'habits dans la rue ou chez son client; il faut encore le suivre dans son intérieur. Là brille dans tout son éclat le génie dont la nature l'a favorisé. Qu'est-ce, en effet, que d'avoir acheté à bon compte quelques misérables vieilleries? Le point capital est de les métamorphoser en nouveautés de la plus belle apparence; et, pour atteindre ce but, il possède mille recettes merveilleuses. Ce pantalon, dont on ne voit plus que la corde, il le retournera, et en confectionnera des guêtres d'une admirable fraîcheur; cet habit, que vous n'auriez pas osé donner à votre portier, il trouvera moyen de le dégraisser, de le recouvrir d'une laine soyeuse en le brossant avec un chardon; et, lorsqu'il y aura cousu une doublure neuve, qu'il aura promené dextrement les barbes d'une plume chargée d'encre sur ses coutures blanchies au service, il ne se trouvera pas un ouvrier qui ne s'estimât heureux de le payer vingt fois ce qu'il vaut, pour en faire ses beaux jours de barrière.

Modestement vêtu, modestement logé, le marchand d'habits thésaurise longtemps avant de songer à prendre une position en harmonie avec sa fortune; il s'inquiète fort peu d'acquérir des droits politiques; il n'ambitionne pas d'autre insigne que la médaille qu'il tient de la police. Quand est venu le moment où il juge convenable de se retirer des affaires, il disparaît tout à coup de la grande ville; vous pourriez le croire mort si le hasard, vous conduisant dans quelque commune des environs, ne vous le faisait retrouver propriétaire, membre du conseil municipal, sergent de la garde nationale, et lecteur assidu du *Constitutionnel*. Il n'en est pas de même tout à fait du vieux marchand, de l'antiquaire, dont nous avons tracé le portrait à part : celui-ci, tant que sa vie dure, achète et brocante; il est toujours pauvre, et c'est après sa mort seulement que sa fille épouse un avoué, ou que son fils achète une charge d'agent de change.

Nous ne terminerons pas ce tableau sans dire un mot des marchandes d'habits; car les hommes ne se sont pas réservé exclusivement le privilége de cette intéressante profession, et les femmes y prennent une assez large part.

Nous avons remarqué que celles-ci, dans la nomenclature des objets qu'elles désirent acheter, procèdent toutes dans le même ordre, commençant par le chef, et descendant jusqu'à la chaussure,

Ou bien :



Leur mélodie, moins originale que beaucoup d'autres, est une des plus belles qu'on entende à Paris. Le caractère en est emprunté à l'Église : c'est du plain-chant tout pur, un plain-chant tout grégorien, bien qu'il n'ait pas été extrait du rituel du saint homme. En général, il est mal chanté, et ce n'est pas toujours chose facile que de découvrir toute la beauté d'une mélodie si ignoblement rendue. Mais on rencontre pourtant quelques femmes qui la chantent avec une voix fraîche et claire, et lui donnent l'accent de complainte propre au plain-chant. Lorsqu'on les entend de loin, on se croirait transporté dans le midi de l'Italie ou sur les îles de la Méditerranée, où les femmes, en filant tantôt sur le seuil de leurs portes, tantôt sur le toit légèrement voûté de leurs maisons, chantent : *Ave, Maria gratia plena*, avec une voix argentine qui va retentir jusqu'au milieu des rochers escarpés qu'on voit s'élever du sein des flots. Que de fois ces marchandes d'habits nous ont reporté, par le souvenir, au temps de notre vie insulaire, et qu'elles ont souvent réveillé les impressions profondes que produisaient sur nous les chants des fileuses, lorsque, assis sur les ruines d'un castel de Barberousse, d'un temple d'Apollon ou d'un bourg de Tibère, nous admirions de loin les îles de la Corse et de la Sardaigne, le promontoire de Gaëte ou de Mycène, le château Saint-Elme et les rochers de Sorrente et de Salerne! Quand une pauvre crieuse des rues nous rappelle ainsi ces voix qui venaient interrompre nos rêveries, et troubler le silence de la montagne, en se mêlant au murmure des vagues de la mer, combien nous serions heureux d'avoir à lui offrir quelque chiffon de prix comme un hommage de notre reconnaissance pour tant de beaux souvenirs... et quelquefois pour tant d'amers regrets!

LA

MISÈRE EN HABIT NOIR

PAR

B. MAURICE

'habit noir; c'est l'habit le plus essentiellement français depuis qu'on ne porte plus en France l'habit à la française. L'habit noir, c'est celui que nous revêtons pour le mariage, le baptême et l'enterrement; pour la présentation aux parents de la demoiselle, comme pour la visite de condoléance à la veuve. L'habit noir, c'est l'habit du solliciteur, comme celui du sollicité : c'est l'habit de tenue, l'habit habillé. L'habit noir, c'est l'habit de ceux qui en ont tant qu'ils en veulent comme de ceux qui n'en ont qu'un. L'habit noir, c'est aujourd'hui chez nous l'habit de luxe et l'habit de misère.

Entre ces deux familles d'habits noirs, il y en a bien encore une autre, l'habit ridicule; mais celle-là se distingue facilement des deux autres. C'est dans cette classe que nous rangeons cette foule d'habits noirs que le dimanche seul est en possession de produire à la lumière. Cet habit est trop court ou trop long, les basques en sont trop carrées ou trop arrondies; peut-être il a déteint, mais il n'est pas usé. Regardez attentivement les dépendances de cet habit : voyez ce pantalon bleu d'uniforme ou ce pantalon de nankin passé, ce col de chemise qui nous rendrait l'angle droit dans toute son exactitude, si par malheur l'équerre venait à se perdre; ces boucles d'oreilles, cette cravate empesée, ces bottes à clous ou ces escarpins à larges rubans; ces grosses mains veuves de gants, ou que les gants semblent gêner; regardez surtout cette chaîne à laquelle append un trousseau de breloques d'or. Tout vous dit que cet habit-là n'est point une livrée de misère. C'est l'habit ridicule, l'habit dans lequel s'est marié il y a cinq ou six ans le petit marchand ou le maître ouvrier. Il le portera encore cinquante-deux fois l'an pendant cinq ou six autres années, jusqu'à ce qu'il en affuble au jour de sa première communion ce florissant gamin qui l'appelle *P'pa* et lui marche sur les pieds en costume d'artilleur.

Pour mon compte particulier, je n'aime pas l'habit noir, parce que longtemps on me l'a imposé par état. Toutefois, j'en conviendrai, l'habit noir est beau, très-beau même : je ne lui connais qu'un défaut capital : il est vrai, c'est que de tous c'est celui qui s'use le plus vite, et qu'entre tous c'est celui qui aurait besoin d'être constamment neuf. Règle générale : mettant l'habit ridicule de côté, tout habit de misère a été dans l'origine habit de luxe. Si l'on achète pour s'en vêtir les redingotes et les habits de couleur, on n'achète l'habit noir que pour s'habiller. Lors donc que l'habit noir tombe à l'état de simple vêtement, il n'est pas loin de devenir un habit de misère.

Le proverbe « L'habit ne fait pas le moine » peut être très-vrai de tous les autres habits, il ne l'est pas de l'habit noir usé. Il peut y avoir beaucoup d'aisance sous la veste brune de l'Auvergnat, de courage sous la soutane du prêtre, de lâcheté sous le dolman du hussard, de vertu sous le tablier de la modiste, d'esprit même sous la casquette de l'épicier; mais sous l'habit noir usé vous ne trouverez toujours et invariablement que les mêmes choses : éducation incomplète, existence manquée, paresse, vice et misère.

La province, qui aboie sans cesse contre Paris, lui fournit, bon an, mal an, les deux tiers des habits noirs qui l'attristent et le déshonorent. En effet, après avoir consacré dix ans aux belles et utiles études que vous savez, quand le jeune collégien quitte enfin l'uniforme universitaire, le premier habit bourgeois qu'il endosse, c'est invariablement l'habit noir. Puis il s'en vient frapper aux écoles de droit ou de médecine, car on l'a élevé comme s'il n'y avait au monde que deux professions, celle de défendre ses concitoyens en justice, et celle de les empêcher de mourir.

En général, au bout de six mois de séjour à Paris, l'étudiant est endetté d'une année de son revenu. Il y a bien quelques exceptions, des piocheurs, des Catons de vingt ans, qui ne sont amoureux que de la science, qui dévorent plus de gros livres que de petits biftecks. Mais, tenez, je n'aime pas trop ces gens-là; la jeunesse est une heureuse maladie de l'âme qui doit venir en son temps pour assurer le bien-être du reste de la vie. Ceux qui n'ont pas eu de maîtresse à vingt ans font à quarante la fin la plus ridicule du monde : témoins sept professeurs du collége de France, sur dix, qui avaient épousé leur cuisinière ou leur blanchisseuse.

Au bout de six mois de séjour à Paris, l'étudiant ne possède souvent plus que son habit noir, de tout le trousseau que la tendresse de sa famille avait empilé dans sa malle. Il a *lavé* sa montre; à quoi lui servait-elle? n'y a-t-il pas des horloges partout. Il a mis son manteau au mont-de-piété un jour où il faisait trop chaud, et ses pantalons d'été un jour où il faisait grand froid. Mais son habit noir, il l'a gardé parce qu'il est de toutes les saisons, parce qu'avec l'habit noir on peut aller partout, et puis parce que c'est de tous les vêtements celui que les brocanteurs prisent le moins, celui sur lequel on prête le moins au mont-de-piété. Il a donc gardé son habit noir, mais le soyeux sedan a bien perdu déjà de son éclat et de son lustre; le temps a marqué son passage à l'extrémité des poignets d'abord, puis il a graissé le haut du col, aminci le coude et blanchi les coutures. Le premier habit de misère, c'est l'habit de l'étudiant qui va prendre pour dix-sept ou dix-huit sous chez Rousseau et autres fabricants de produits chimiques une nourriture insuffisante et malsaine. Quand le chansonnier a dit :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

il a sous-entendu : « Pourvu qu'on y ait le ventre plein; » et malheureusement ce n'est pas toujours le cas; qu'on s'y porte bien, et trop souvent la maladie vient de bonne heure punir une vie d'excès, une vie où les extrêmes se touchent, où l'abus succède trop rapidement à la privation. Aussi, moi qui ai vu cette vie de près, je vous déclare qu'elle est beaucoup moins heureuse qu'on ne nous la fait dans nos romans, dans nos vaudevilles: et qu'il y a parfois bien de la souffrance, bien de la misère sous l'habit noir râpé de l'étudiant. A qui la faute? à l'imprudence des parents, qui, l'envoyant à Paris, lui ont donné trop peu d'argent et beaucoup trop de liberté. Cette misère, je le sais, ne dégrade pas toujours l'âme, ne gâte pas toujours un avenir; au contraire, on aime plus tard à se la rappeler :

Nous n'avions pas le sou; c'était le bon temps.

Mais tous ne sortent pas victorieux de la lutte, tous n'obtiennent pas le fortuné diplôme, à supposer que ce soit un état que d'avoir un diplôme dans sa poche, quand on n'a ni un procès à plaider, ni un malade à traiter. Un tiers au moins de ceux qui ont pris la première inscription ne prennent pas la dernière. Il est bien rare que ceux qui composent ce tiers-là réparent jamais le temps qu'ils ont ainsi perdu, qu'ils se frayent un chemin dans une carrière utile. Ce sont presque autant d'éducations incomplètes, d'existences manquées, de gens condamnés à porter toute leur vie l'habit noir râpé du vice et de la misère.

Ceux auxquels l'imprudente tendresse des parents ou l'imprévoyante munificence du gouvernement a fait le cadeau d'une éducation de collége, et qui ne possèdent pas le sou le jour où ils en sortent, ceux-là, s'ils veulent arriver comme les autres au diplôme d'avocat ou de médecin, sont obligés de passer par un terrible purgatoire; il faut qu'ils soient quatre ou cinq ans maîtres d'études, répétiteurs dans les pensions de garçons ou *professeurs* dans les institutions de demoiselles. Il est quelques âmes fortement trempées dont cette circonstance, si pénible d'abord, assure à jamais les succès et la supériorité. Quelle chance, en effet, pour l'avenir d'un homme, que ces quatre ou cinq ans où il est forcé pour ainsi dire de travailler, quand ce ne serait que pour tromper ou prévenir l'ennui! Aussi consultez la biographie des hommes éminents au barreau, en médecine, dans la science et dans les lettres, vous verrez que la moitié au moins ont traversé ces positions difficiles. Mais à côté du maître d'études, du répétiteur et du *professeur* destinés à devenir quelque chose de mieux, il y a ceux condamnés à l'être toujours ou à tomber bien plus bas, et ceux-là nous appartiennent de droit.

Les Français ont déjà donné à leurs lecteurs un fidèle portrait du maître d'étude. Le répétiteur en est une variété plus intelligente et plus distinguée : c'est chez celui-là surtout qu'il y a de la science et de l'avenir. Le professeur de collége, quand il trône dans sa chaire, a choisi son sujet; il a pris son temps, il a consulté à loisir les commentateurs et les traductions; il a le *corrigé* de tous les devoirs qu'il donne, les vers latins de toutes les *matières*. Mais le pauvre répétiteur n'a rien de tout cela : quand, à six heures du matin, il arrive en hiver à la pension, il faut qu'il soit prêt à expliquer à la simple lecture un chœur d'Eschyle, un morceau de Pline, le naturaliste; à traduire en latin du Bossuet, du Buffon, du Châteaubriand; à improviser en français ou en latin une narration, un discours sur un sujet quelconque. Ce n'est pas tout : il faut qu'il soit poëte et toujours inspiré, toujours prêt à corriger, c'est-à-dire à faire, vingt-cinq, trente, cinquante vers latins sur quoi que ce soit, sur les ballons, la vaccine, les bateaux à vapeur, les fusils à percussion, les chemins de fer, sur tout ce qu'il y a de moins latin dans le monde. L'année dernière, un jeune répétiteur de mes amis a perdu une excellente place de quarante francs par mois pour n'avoir pu faire passer en latin, à moins d'une périphrase de cinq hexamètres et demi, les mots *paletot en caoutchouc*. Il porte l'habit noir râpé, le malheureux répétiteur, parce qu'il en achète moins que de livres et qu'il est peu payé; mais il travaille si longtemps et si bien, qu'il franchit à la fin

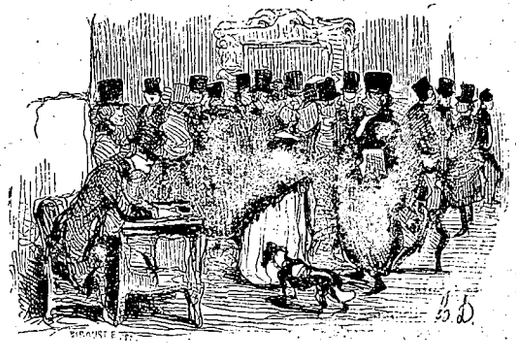
les Thermopyles de l'agrégation, et nous échappe pour se reposer désormais dans l'aisance modeste du professorat.

Eunuque de la littérature et de l'enseignement, le *professeur* dans les pensions de demoiselles s'efface tant qu'il peut, et tâche de n'être homme que le moins possible: il se rase de frais tous les jours, et ne porte pas de favoris. Contempteur de l'Université, dans laquelle il n'aurait pu occuper la place la plus infime, il a sa méthode à lui, et d'ordinaire il lui accole une épithète creuse et sonore : c'est la méthode naturelle, la méthode intellectuelle, la méthode paternelle, maternelle surtout, car le professeur a sans cesse la mère de famille présente à sa pensée; il ne parle que de la mère : on dirait qu'il regrette de n'être pas mère lui-même. A l'aide de sa méthode, et pour une somme qui varie de quinze à cinquante francs par mois, le professeur enseigne avec un égal succès l'écriture, qu'il appelle calligraphie, la grammaire, l'arithmétique, l'analyse logique, le style épistolaire, la rhétorique, la géographie, l'histoire, la physique et la chimie, sans oublier la lecture à haute voix. Ce qui distingue l'enseignement du professeur, c'est son irréprochable pureté; il a *expurgé* la Bible, et je ne saurais l'en blâmer; mais il ne s'arrête pas là : il y a certains passages qu'il saute dans Télémaque! jusque dans Paul et Virginie! et la Mythologie lui fait monter le rouge au visage quand il glisse dessus au lieu de l'expliquer.

Mais le jour où il fait beau voir le professeur, c'est celui de la distribution solennelle des prix, lorsque entre deux morceaux de piano il récite son fameux discours éternellement adressé aux mères de famille, discours où la pudeur et la vertu ne brillent pas moins que le complet mépris de la langue et du sens commun. Ne vous étonnez pas de l'hésitation, de l'irrégularité de son débit : tandis qu'il énumère à ses jeunes élèves les plaisirs que leur amènent les vacances, il pense, lui, qu'elles vont le priver pendant six semaines ou deux mois de ses chétifs appointements.

Pendant ces loisirs forcés, et dans l'intervalle de ses leçons, le professeur tient les livres de la fruitière et de l'épicier, copie des exploits à cinq centimes le rôle, met au net les mémoires des entrepreneurs, des architectes et des maçons, transcrit des pièces de théâtre, dessine pour les brodeuses et fait tout ce qui concerne son état, lequel consiste précisément à n'en pas avoir.

Heureux celui à qui ses moyens ont permis d'acheter une échoppe d'écrivain public! Plus heureux celui à qui



ses protections ont valu une table, un fauteuil et une chaise dans la grand'salle du Palais! Recruteur d'affaires pour les avocats infimes de la police correctionnelle ou des assises, il prélève vingt-cinq et quelquefois cinquante pour cent sur les causes qu'il leur procure. Lui-même donne des consultations de droit civil et de droit criminel, et pourquoi pas? N'a-t-il pas été étudiant de première année? N'a-t-il pas subi, il y a quelque vingt ans, son examen de capacité? Les efforts rivaux des ignorantins et de la mutuelle vont chaque jour sapant l'existence de l'écrivain public ordinaire. Pour qui écrira-t-il quand chacun saura écrire pour soi-même? Mais l'écrivain du Palais a devant lui un long avenir encore; quand tout le monde saurait écrire, tout le monde ne saurait pas rédiger en trois feuillets, folio et verso, une plainte ridicule. Tout le monde ne posséderait pas la formule suivante, qu'il déclare sacramentelle et nécessaire au succès :

« A Son Excellence monsieur le procureur, etc., etc., en son parquet.

« Monseigneur,

« L'exposant a l'honneur de vous exposer que, etc. »

Tout le monde ne saurait pas non plus terminer un troisième feuillet par cette autre formule non moins sacramentelle :

« En conséquence, votre exposant a l'honneur de vous demander que le sieur N*** soit condamné à faire amende honorable à sa réputation et en vingt mille francs de dommages-intérêts, sauf à Votre Grandeur à requérir telles peines qu'il appartiendra dans l'intérêt de la vindicte publique et des bonnes mœurs. »

Notez qu'il s'agit du chat d'une voisine, qui s'obstine à choisir le paillasson du plaignant pour y terminer l'œuvre de ses digestions, ou d'un duelliste de barrière, qui, le dimanche précédent, a reçu, bien malgré lui, juste un coup de poing de plus qu'il n'en a donné.

Après avoir reçu de vous cinquante centimes pour la lettre, cinq centimes pour la feuille de papier, cinq centimes pour l'enveloppe et les pains à cacheter, l'écrivain du Palais vous demandera si vous avez des témoins; mais là... de bons témoins. En cas de négative, il vous en vendra d'éprouvés; ce n'est pas pour rien que le marchand de vin dont la boutique touche le café d'Aguesseau a pris pour enseigne : « Au rendez-vous des témoins. » Il va sans dire que, si d'aventure votre affaire est en cour royale, la moindre lettre, la moindre note vous coûtera, non plus cinquante, mais soixante-quinze centimes; le style s'élève avec le degré de juridiction.

L'écrivain du Palais a encore quelques autres moyens de gagner honnêtement sa vie. Malheur au provincial, au campagnard qu'il avise dans la grand'salle, les yeux en l'air et un papier à la main. Il l'aborde, et, ne fût-il porteur que d'une assignation à témoin : « Diable, c'est grave, dit-il, vous arrivez bien tard, mon cher; c'est égal, je dirai un mot au président, suivez-moi. » Il le conduit précisément jusqu'à la porte ouverte au public; pour ce petit service, il ne lui demande qu'un franc, et se contente au besoin de quinze centimes. Aperçoit-il quelque jobard cherchant le bureau où se paye la taxe des témoins : « Le bureau est fermé, lui dit-il, ou bien : Vous tombez mal, l'employé ne viendra pas aujourd'hui, sa femme est en couche. Il faudra que vous repassiez à huitaine, ça vous fera encore perdre une journée; tenez... je suis un bon enfant, signez-moi ça derrière, je vous l'achète vingt-cinq sous. ». Le jobard signe, et, deux secondes après, l'écrivain a réalisé un bénéfice de trente-sept et demi pour cent.

Il n'est pas qu'en passant rue Montorgueil le dimanche, ou le lundi matin, vous n'ayez remarqué un grand rassemblement d'hommes devant la porte du marchand de vin qui fait presque le coin de la rue Thévenot. Ne vous êtes-vous pas demandé ce que c'était que ces gens-là? Ne vous êtes-vous pas surpris de la longanimité de la police, qui tolère deux fois par semaine un attroupement si nombreux? Tranquillisez-vous; elle sait ce qu'elle fait, la police; loin de vouloir troubler l'harmonie publique, ces braves gens font de l'harmonie tant qu'ils peuvent : ce sont... les musiciens des guinguettes *extra muros*, qui attendent un engagement pour la soirée. Les pétits instruments sont dans la poche, les gros chez le marchand de vin, et ces malheureux musiciens, le nez au vent, interrogent chaque nuage qui passe, pour lui demander si le soleil de midi finira par prendre le dessus, si l'on dansera ce jour-là et s'ils auront à manger le soir. Le fermier des chaises du Palais-Royal et l'entrepreneur hasardeux des fêtes de Tivoli ne s'intéressent pas plus vivement au beau temps.

Que d'habits noirs râpés parmi ces Amphions de barrière! Les uns ont quitté le régiment dès qu'ils ont su tant

bien que mal jouer la Marseillaise ou sonner le boutesselle; les autres, honnêtes ouvriers, avaient eu le malheur d'apprendre à racler du violon pour leur agrément, ou à faire crier un flageolet pour le supplice de leurs voisins : la tête leur a tourné; ils ont laissé là l'enclume ou le rabot paternels, ils ont voulu être artistes. Pauvres diables! Dieu les prenne en pitié! Quand les orchestres de nos théâtres secondaires sont gorgés de premiers prix du Conservatoire, à raison de six cents francs la pièce, répétitions comprises, que voulez-vous que deviennent des musiciens d'un talent problématique? Resteraient les leçons en ville; mais, pour en trouver, pour en conserver surtout, il faudrait de l'exactitude, de la conduite; il faudrait un vêtement décent, et les malheureux n'ont plus rien de tout cela.

Au premier abord, le métier est séduisant; on a en perspective les appointements fabuleux des Collinet, des Musard et des Julien; et puis, en attendant, c'est quelque chose que de gagner six francs par soirée et douze francs par chaque nuit des jours gras. Malheureusement l'on ne danse aux barrières que deux fois par semaine, et il n'y a que quatre jours gras dans l'année. D'un autre côté, il faut manger tous les jours, il faut boire surtout, et, l'ivrognerie aidant à surmonter un reste de pudeur, le musicien des barrières devient musicien des rues. Alors il tombe en pleine mendicité, et il ne nous appartient plus, parce que, remontant sa garde-robe au Temple ou au Marché des Patriarches, il n'affecte plus de prétentions à l'habit noir.

Maintenant qu'on achète un château avec les produits d'un vaudeville, nos auteurs dramatiques ont jeté bien loin derrière eux l'habit noir râpé, qui fut si longtemps la livrée des serviteurs d'Apollon. Pour la retrouver, il faudrait remonter jusqu'aux auteurs de tragédies en cinq actes et en vers du futur second Théâtre-Français, ou descendre jusqu'aux orgueilleux fournisseurs de Comte ou de Bobinot. Les mauvais acteurs, ceux même de province, ne rentrent pas non plus dans notre galerie; ils sont bien misérables sans doute, mais le costume qu'ils affectent le plus volontiers, ce n'est pas l'habit noir, c'est plutôt la redingote de castorine en été et de mexicaine en hiver, mais toujours avec des brandebourgs, de larges boutons, une immense cravate, un gilet bien voyant. Ce qui les distingue surtout, c'est le plaisir qu'ils trouvent à se laisser pousser moustaches et favoris dès qu'ils sont sans emploi, comme les abbés défroqués à laisser croître leur tonsure.

Quand un premier omnibus vous a déposé dans l'espèce de cave ornée de banquettes qu'on appelle fastueusement « bureau de correspondance, » avez-vous remarqué l'habit du buraliste, qui vous a conféré, sous forme d'un morceau de carton sale, le droit d'attendre une demi-heure qu'un second omnibus veuille bien vous conduire un peu plus près de votre destination? Encore un habit noir râpé! Encore un pauvre diable qui aurait pu gagner cinq ou six francs par jour comme ouvrier, et qui fait une journée de seize heures pour trois francs trois sous. Il a voulu être employé, ce monsieur; il en résulte qu'il prend la galère à huit heures du matin, qu'il n'en est pas toujours quitte à minuit, qu'il mange froid trois cent soixante-cinq jours de l'année ce qu'il plaît à sa femme de lui mettre le matin dans sa petite boîte de fer-blanc. Pas cinq minutes à soi pour lire le journal ou penser à quelque chose, toujours le public là questionneur, grondeur et mécontent. Et si d'aventure il est jaloux, monsieur le buraliste, vous figurez-vous ce qu'il doit souffrir pendant cette petite faction de seize heures? Pas de repos, pas de congés, les fêtes et les dimanches sont précisément les jours où l'on fatigue le plus. Force est bien cependant au buraliste des omnibus de se faire remplacer quelquefois, mais alors il abandonne les trois francs trois sous de la journée à monsieur le surnuméraire, car, pour ces beaux emplois-là, il y a des surnuméraires, et des aspirants à la position de ces derniers.

Le militaire français, en disponibilité ou en retraite, conserve invariablement son goût pour la redingote bleue; le réfugié politique affecte plus volontiers l'habit noir, et comme les quarante-cinq francs que nous lui octroyons par mois ne lui permettent pas de le renouveler très-souvent, il tombe naturellement dans notre domaine. D'ailleurs il nous appartient de droit comme maître de langue au cachet; trouvez-moi donc un réfugié, eût-il été épicier ou tambour dans son pays, qui n'enseigne pas sa langue, dès qu'il se trouve à l'étranger.

Les cafés, surtout ceux où l'on fait la poule, sont peuplés d'habits noirs râpés; c'est si commode lorsqu'on ne sait rien faire, ou qu'on ne veut pas travailler, de trouver de vastes locaux où l'on a frais en été, chaud en hiver, où l'on a pour rien de la lumière, des journaux, un cure-dent, des dominos et des cartes. Et puis on trouve de temps à autre moyen d'emprunter cinq francs à une connaissance, de promettre une petite partie à un novice, de se faire inviter à prendre part à quelque consommation. Tel que vous voyez là, en apparence si gras et si joyeux, attend que la dernière poule lui apprenne s'il pourra rentrer à son garni, rue de la Bibliothèque, ou s'il passera la nuit sur le billard, en compagnie des deux derniers garçons. Tel en est à son cinquième verre de punch, qui n'a pas goûté de pain depuis la veille, et ceux qui entrent pour la première fois dans un estaminet, ou qui entendent du dehors leurs bruyants éclats de rire, se disent : « Dieu! la joyeuse vie! et que voilà des gens bien heureux! »

L'estaminet est l'une des routes qui conduisent le plus sûrement au grand hôtel de la rue de Clichy. A la suite du garde du commerce se présentent encore des habits noirs râpés, il les décore du titre de patriciens; mais le peuple les appelle tout uniment *galopins* ou *pousse-culs*. Petits clercs d'huissiers, vieillis au métier, mouchards chassés des rangs de la police, ces gens-là ont tellement le travail en horreur, qu'ils lui préfèrent ce honteux métier, et que, moyennant six francs par *expédition*, ils acceptent avec plaisir les coups de pied et coups de poing qui, en moyenne, s'élèvent à plus de six par affaire.

Vous vous mariez demain, et vous avez déjà dépensé précisément le double de ce que vous aviez calculé. Mais enfin vous avez payé d'avance la corbeille, l'église et la mairie; vous avez reçu les compliments de votre portière, les bouquets des dames de la halle, vous vous en croyez quitte. On sonne, et vous allez ouvrir, croyant que ce peut être le tailleur, si impatiemment attendu, ou tout au moins le notaire. Entre un monsieur en habit noir râpé, qui vous salue jusqu'à terre et vous offre un rouleau de papier blanc, entouré de faveurs roses. « Monsieur, vous dit-il, voilà de petits vers que j'ai pris la liberté de composer à l'occasion de votre illustre hyménée; vous plairait-il accepter ce faible hommage de ma muse timide? » Ou bien : « Monsieur, j'ai pensé qu'il vous serait peut-être agréable de présenter à votre aimable future un petit acrostiche fait sur ses jolis noms vous observerez que ce travail réunissait des difficultés d'autant plus grandes, que si mes vers offrent à gauche les noms de madame, ils donnent les vôtres à droite, et même ceux du beau-père dans le sens diagonal, à cela près de deux *e* muets que, nous autres poëtes, comptons ou supprimons à volonté. » Allons, mon bel épouseur, encore cette contribution indirecte, mettez la main au gousset, donnez quarante sous à l'épithalamiste de votre mairie, à cet imbécile qui, au lieu de faire de bonnes bottes ou de bons chapeaux, a passé sa vie à faire de mauvais vers aux dépens de tous ceux qui, depuis trente ans, se sont mariés sur le troisième arrondissement de Paris.

La garde qui veille aux grilles des Tuileries n'en exclut pas bien complétement les chiens errants, comme vous savez; elle n'en exclut pas non plus absolument la mendicité; on n'y entre pas avec la veste du travail; mais elles s'ouvrent pour l'habit noir râpé de la paresse et du vice.

Fuyant la tourbe des promeneurs à la mode, vous

vous êtes enfoncé dans l'allée des Soupirs; vous entendez quelqu'un marcher derrière vous, machinalement vous doublez le pas, on vous appelle : « Monsieur, monsieur, » et vous, tout entier à vos réflexions, vous n'y prenez pas garde. Tout à coup un grand individu, vous

mettant la main au collet, vous force à le regarder en face : « Monsieur, je suis un pauvre honteux. » Vous lui donnez deux sous, et croyiez n'avoir à craindre que l'expression prolongée de sa reconnaissance. « Monsieur, monsieur, qu'est-ce que vous faites donc? prenez donc garde. — Eh bien! est-ce que vous ne m'avez pas demandé?... — Sans doute; mais vous me donnez deux sous comme à un pauvre ordinaire, et moi je suis un pauvre honteux! » Et c'est donc pour arriver à cette profession de pauvre honteux que cet homme a passé autrefois dix années au collége! En vérité, je vous le dis, si vous n'avez pas de fortune à laisser à vos enfants, faites-les vaudevillistes ou faites-leur apprendre l'épicerie.

Cette galerie n'est pas complète; mais l'espace me manque, sans quoi nous aurions pu vous montrer encore le surnuméraire, l'employé à mille francs, le sous-courtier d'annonces, le voyageur en librairie pour l'intérieur de la capitale, le placeur de vins à la sonnette, et ce pauvre diable, enfin, qui vient présenter son *habit noir râpé* à l'éditeur des *Français*, pour savoir si messieurs du comité de lecture voudront bien lui permettre d'en changer.

LE BOTANISTE

PAR

EUGÈNE VILLEMIN

Autant la nature, de ses entrailles inépuisables, a fait éclore de végétaux différents, dont elle a peuplé tous les recoins du globe, vallées, montagnes, plaines arides, pics rocailleux, collines fertiles, enfin depuis les fentes des rochers, jusqu'au fond des ruisseaux, des fleuves et des mers, autant il s'est trouvé d'individus qui, parmi ces quatre-vingt mille espèces de plantes, choisirent un groupe particulier, objet de leur prédilection et de leurs études spéciales.

Abeilles laborieuses, qui chacune apportent leur miel à la ruche commune, les botanistes, selon la branche qu'ils cultivent, se montrent avec des caractères particuliers et originaux dont l'énumération dépasserait les limites de cet article. Pareil à ce paysagiste qui, dans un point de vue, ne saisit que les masses culminantes, nous nous contenterons de dessiner à grands traits les physionomies les plus saillantes de ces bons savants, dont l'allure candide, naïve, pleine de franchise et de simplicité, nous fournira, je l'espère, quelques détails ignorés du monde aristocratique, artistique, bourgeois et industriel : car, hâtons-nous de le dire, c'est un monde à part qui a conservé quelque chose du noble désintéressement et de la grandeur imposante des temps antiques.

> Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
> Toujours par quelque faible on paya son tribut.

Au milieu de mille qualités éminentes, grâce à une vie solitaire, laborieuse, excentrique, sous leur écorce percent de ces petits travers, innocents s'il en fut! et auxquels, par cette considération, les médisants auraient bien dû faire grâce; mais, pour parodier un hémistiche du bon la Fontaine, leur langue est sans pitié.

N'a-t-on pas osé dire, par exemple, que, dominés par leur idée fixe, tout s'éclipse devant elle; que, semblables à ces végétaux unisexués qui demeureraient dans un éternel célibat, si le vent ne prenait la peine d'accomplir leur hyménée, ils vivent dans une indifférence non moins profonde? Le bruit court aussi que grande est leur jubilation, quand leur herbier est le seul qui possède un fétu pour lequel brûle de convoitise plus d'un envieux confrère. « Parlez-leur, a-t-on encore ajouté, d'édifices, de colonnes corinthiennes, ils vous répondront sérieusement que la colonnade la plus superbe à voir est une double rangée d'ormes fuyant à perte de vue. Le marteau municipal abattant un vieux monument historique les laisse parfaitement impassibles; la cognée du bûcheron saccageant les arbres témoins du grand siècle est capable de les faire défaillir en syncope. » Et voyez quelle contradiction! Dans leur fureur collectionnante, viennent-ils à tomber sur des

parages où croissent quelques plantes rares, ils se mettent à cueillir en grande hâte et avec une incroyable rapacité cent fois plus d'échantillons qu'il ne leur en faut : il semblerait qu'ils ont peur qu'un autre ne s'enrichisse au même trésor. C'est ainsi que plusieurs espèces furent entièrement détruites; c'est ainsi que la Gesce des marais a disparu des environs de Paris; c'est ainsi qu'ont également disparu des campagnes de Montpellier la tulipe *oculis solis*, et sa sœur la tulipe de Clusius, délicieuse fleur, blanche comme du lait et marbrée de jolies veines roses; c'est ainsi, ô douleur! que l'asplenium révéré des poëtes, l'asplenium de Pétrarque, a cessé pour toujours de suspendre son feuillage finement découpé aux roches de la fontaine de Vaucluse!!

Comme j'ai eu occasion de le faire remarquer à propos du *Berger*, les objets extérieurs reflètent en nous quelque chose de leur physionomie; c'est une influence à laquelle il n'est donné à personne de se soustraire.

Voyez le botaniste physiologiste et expérimentateur; toujours renfermé dans son cabinet, où son jardinier lui apporte des végétaux dont il a besoin, combien il est loin d'offrir l'allure enthousiaste et vraiment poétique du botaniste voyageur! Toujours armé de son microscope, on dirait que l'habitude de ne se servir que d'un seul de ses organes visuels a laissé sur son visage l'empreinte d'une contraction qui ressemble beaucoup au sourcillement du mécontentement et de la mauvaise humeur. Les fleurs charmantes qu'il mutile sans cesse seraient-elles capables de dérider son front, en y réfléchissant un rayon parfumé de leur gracieuse et riante figure? Hélas! le plus souvent, elles gisent sur la table du savant, disséquées par tronçons et quasi réduites, les malheureuses! à l'état de cadavre...

Il ne faut pas s'y tromper, grande est la différence entre celui qui s'occupe de physiologie végétale et celui qui, sillonnant en tous sens la surface du globe, court à la recherche de ces nouvelles espèces qui comblent de jour en jour les lacunes rencontrées encore çà et là dans la chaine élégante de ce beau règne, le règne végétal!

Poussé par un de ces penchants auxquels rien ne résiste, le dernier s'est épris de la botanique pour elle-même; il lui consacre son existence avec cette ardeur qui caractérise les grandes passions, tandis que l'autre,

choisissant au hasard, n'a cru faire et n'a fait en réalité qu'un mariage de raison où le cœur n'est compté pour rien. L'expérimentateur absorbera toute matière assimilable à son intelligence, quelle qu'elle soit; ce ne sont pas plus les fossiles que les astres, les chiffres que les minéraux, les animaux que les plantes, c'est quelque chose avec quoi l'on fait de la science plus ou moins abstraite, plus ou moins froide et positive.

Entre le physiologiste et son nomade confrère existe une région intermédiaire occupée par des individus qui, sans se donner la peine d'approfondir la structure anatomique des végétaux, tel que M. Vaucher de Genève, viennent s'asseoir auprès de la plante pleine de vie et de santé, dans les lieux où elle se complaît davantage; et là, examinent comment elle épanouit sa jeune corolle, prend sa nourriture, se développe, féconde et dissémine les graines qui perpétuent son espèce.

Pour mieux caractériser cette nuance d'observateurs, je ne puis résister au désir de vous en citer un, qui reçut en naissant le rayon sacré d'une vocation vraiment extraordinaire : c'est Fabre, ce simple jardinier des environs d'Agde, qui, las de semer, transplanter, couvrir de leur manteau de verre les *cucumis melo*, se prit tout à coup d'une passion violente pour la botanique. Je ne sais s'il savait bien lire, mais à coup sûr il comprenait à peine le français singulièrement défiguré par le patois de son pays. Qu'importe ! rien ne l'arrête, il se pourvoit d'une Flore; mais, grand Dieu ! l'infortuné... pouvait-il soupçonner que l'argot scientifique, pour ceux-là même qui savent le mieux leur langue, fût de l'hébreu tout pur ! En face de tous ces termes barbares, fruit posthume de deux mots grecs ou latins accouplés après coup, il se trouve frappé de consternation, le découragement s'empare de lui; mais ce n'est pas pour longtemps, il revient à la charge, et, pour dernière tentative, il imagine de prendre un arbre bien connu, le noyer par exemple. « Ah ! se dit-il, ceci est un chaton, voilà ce qu'on appelle une étamine. » — Εὑρεκα, comme s'écriait Archimède : « J'ai trouvé ! » En effet, ce fut pour lui le *fiat lux*. C'est ainsi qu'il devint, non pas un botaniste ordinaire, mais un savant botaniste, si bien qu'on lui doit la découverte d'une nouvelle espèce de marsiléa, *marsilea Fabri*, plante aquatique, qui, baptisée de son nom, le conduira à l'immortalité.

Pendant trois ans, trois grandes années, il se mit à observer cette même plante, et par une infatigable persévérance, il y découvrit dans la fructification des phénomènes entièrement ignorés, dont le récit fit l'admiration de l'Institut.

Hâtons-nous d'en finir avec la botanique positive, en disant un mot des nomenclateurs de nos jours, ces stériles imitateurs du grand Linné, dévorés de la gloire des lettres initiales, ces frelons impuissants qui, dans leur ardeur inquiète, plus désireux de saisir un prétexte pour s'inscrire au bas d'une page imprimée que de faire progresser la science, vont sans cesse démembrant les familles, disloquant les genres, morcelant les espèces et jusqu'aux variétés. Vandales ! Vandales ! qui perdent l'unité de la science, et dissocient les rapports naturels des plantes entre elles par des divisions et subdivisions que les esprits sensés déplorent, et dont, hélas ! ils n'entrevoient pas le terme; car, pour peu que cela continue, nous aurons autant de familles que d'espèces, ce qui veut dire *quatre-vingt* mille !

Linné, ce véritable prince des botanistes, accomplit le projet d'une refonte générale. Son génie enflamma toutes les têtes d'un enthousiasme difficile à dépeindre; dans leur zèle fanatique, ses élèves ne craignent pas de s'expatrier, Lœlling en Espagne, Kalm dans l'Amérique du Nord, Bartsius dans la haute Egypte, où il fut assassiné, Hasselquist en Syrie, Ternstrœm dans le Japon, et d'autres encore, sur tous les points du globe, vont explorer la végétation de ces contrées lointaines, et rapportent aux pieds du maître les précieux matériaux d'un monument éternel qui sauvera leur nom de l'oubli.

L'ardeur qui s'était emparée de l'Allemagne se communique bientôt à la France. Accoutumée à donner l'essor en toutes choses, elle eût rougi de demeurer en arrière pour une science qui, au charme de la nouveauté, joignait l'irrésistible attrait qu'elle tire de sa propre essence. Aussi voyons-nous de tous les points de notre généreuse patrie surgir d'illustres travaux qui, tels que les Tournefort, les Michaud et les Jussieu, prenant pour tout langage une loupe, un scapel et un bâton blanc, se dispersent comme un essaim au milieu d'une campagne fleurie, dans mille directions différentes. Liens de famille, position sociale, l'amour lui-même, l'amour si puissant sur des âmes aussi impressionnables, rien ne les arrête; confesseurs d'une religion nouvelle, ils n'écoutent plus que ses nobles inspirations; apôtres dévoués, ils se sacrifient à son culte, à son triomphe, à sa propagation.

Adieu donc ! généreux prosélytes, voyageurs intrépides; allez, franchissez l'immensité des mers, la cime des monts les plus inaccessibles, les sables enflammés des déserts, et de vos courses périlleuses, rapportez, non pas ces monceaux d'or que l'Espagnol avide allait fouiller dans les mines du Pérou, mais des trésors plus impérissables; car il n'y a qu'une seule chose qui vous survive au delà du tombeau, les biens de l'intelligence : Crésus, Sardanapale et tant d'autres, ont vu s'évanouir leurs richesses avec leur dernier soupir; Dioscoride, après tant de siècles révolus, possède encore les siennes.

Il serait assurément trop long de suivre chacun d'eux dans ses vagabondes pérégrinations. Parmi tant de botanistes célèbres, la reconnaissance, une juste admiration pour son savoir et la droiture de son âme, me poussent à choisir un de nos contemporains les plus connus dans le monde scientifique, M. Auguste de Saint-Hilaire.

Tel que Tournefort, qui fit maintes fois l'école buissonnière pour aller recueillir des fleurs, dès son enfance, une pente invincible le poussa vers l'étude des sciences naturelles. Dès qu'il en eut fini avec ce qu'on appelait alors ses humanités, il s'abandonna avec passion à son goût favori, et grâce à la méthode dychotomique du bon abbé Dubois, théologal de l'église d'Orléans, notre néophyte devint, sans s'en douter, passé maître dans la science des Jussieu. Sur ces entrefaites, croyant le combler de joie, on lui propose une place d'auditeur au conseil d'État : c'était sous l'Empire. Hélas ! qui peindra son désespoir ! Tout le monde, parents et amis, le pressent, le sollicitent, le harcèlent pour lui faire accepter une position qui pouvait le conduire aux plus hautes dignités; et lui, pendant quinze jours, quinze jours qu'il se reprocha bien souvent depuis comme un crime, une félonie envers sa chère botanique, il hésita...; mais, étant allé jouir une dernière fois de ce Jardin des Plantes qui fut si longtemps ses uniques délices, il vint à s'arrêter devant un tussilage qui lui rappela mille sensations enivrantes de ses herborisations antérieures; c'en est fait, cette circonstance si minime en apparence décidera de tout son avenir, la vocation sera plus forte qu'un vil intérêt; l'ambition, cette Phryné courtisée par tant d'adorateurs, aura vu, stupéfaite, ses charmes et ses oripeaux pâlir auprès de la botanique, cette simple fille des champs.

Plusieurs années se sont écoulées; notre botaniste, au

comble de la joie, vient de recevoir une mission du gouvernement, qui le charge de composer la Flore du Brésil. Oh ! qui rendra ses transports d'ivresse ! Il va donc enfin les contempler par les yeux du corps, ces forêts vierges dont Châteaubriand, aux yeux de son imagination, déroula avec tant de pompe et de richesse le magnifique spectacle ? Il va donc les voir, ces forêts vieilles comme le monde, et sous leur coupole embaumée il va cueillir à chaque pas les mille variétés de fleurs que la nature y sème avec profusion.

A peine a-t-il jeté l'ancre dans la superbe rade de Rio-Janeiro, que, muni d'une caravane de mulets et d'un serviteur dévoué, le voilà parti vers ces forêts dont il lui tarde d'explorer la majestueuse profondeur. Leur aspect d'abord le transporte de joie : saisi d'étonnement, il mesure de l'œil ces arbres gigantesques dont la cime semble se perdre dans les cieux; mais, hélas ! pourquoi faut-il que dans ce monde on marche sans cesse de déceptions en déceptions ! Il s'était imaginé que les fleurs allaient lui tomber avec autant d'abondance que la manne aux pieds des Hébreux, et, désappointement cruel ! il s'aperçoit bientôt que ce qui fait la beauté de ces arbres et l'élévation prodigieuse de leur stature sont précisément ce qui les déshérite des trésors qu'il est venu leur demander.

Que fut-ce, lorsque, perdu dans l'immensité des savanes, comme un atome dans l'espace, il vit se dérouler devant lui un horizon sans fin, un véritable océan de verdure, incommensurable pelouse dont la monotone étendue était à peine coupée çà et là, à d'énormes intervalles, par quelques bouquets d'arbres rabougris et clairsemés ! Les ennuis mortels d'une nature toujours semblable à elle-même ne tardèrent pas à s'emparer de lui et à lui faire revenir au cœur le souvenir de cette patrie, de cette France bien-aimée dont l'image n'est jamais plus chère que lorsqu'on se trouve éloigné d'elle... Le célèbre botaniste ne nous a pas dit toutes les larmes qu'il a refoulées au fond de son cœur, quand, au milieu de privations de tout genre, dévoré par les langues de feu d'un soleil insupportable, et marchant quelquefois à travers des roches, fournaise ardente qui reflète l'incendie du ciel, son imagination, en proie à une exaltation fébrile, lui remémorait les instants de bonheur écoulés dans les fraîches campagnes de l'Orléanais. Oh ! c'est alors qu'il était à même de comprendre cette touchante réflexion d'Ovide :

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos.....

Il nous a raconté qu'un jour, dévoré par la soif, il entendit de loin la chute bruyante d'un ruisseau qui devait lui procurer un double bonheur. Sur ses bords se balançait un carex, un pauvre et obscur carex, le premier qu'il revoyait depuis son départ de France : « Oh ! nous dit-il, quelles émotions cette plante fit naître dans mon âme ! elle me rappela les charmes de l'amitié et les bords riants du Loiret, si différents des austères solitudes que je parcourais alors. Cet humble carex, je ne l'aurais pas changé pour les Mélastomées les plus élégantes, pour les Epidendrum aux panicules dorées, pour les Casses aux longues grappes, et toute la pompe de la végétation équinoxiale. »

Néanmoins ce serait une erreur de croire que notre savant pèlerin ne trouve aucune compensation aux fatigues sans nombre qu'il lui faut surmonter. Il a au contraire des jouissances qui le dédommagent largement des tourments qu'il endure. S'il compte des journées stériles, où, soit l'aridité du sol dans la plaine, soit la densité du feuillage dans les forêts, l'empêchent de rien butiner, il en est d'autres plus heureuses où, rencontrant de verdoyantes oasis sur la lisière d'un bois moins élevé et moins touffu, il découvre des plantes toutes nouvelles que non-seulement il ignorait jusqu'alors, mais que lui il voit, admire et nomme le premier. Penser que, dans son enthousiasme de botaniste, on a sous les yeux, on contemple à loisir ce que nul autre avant soi, comprenez-vous ? nul autre au monde n'a pu regarder, ni même soupçonner dans son imagination ! La faim, la soif, la combustion d'une longue marche au soleil, les nuits passées sous le ciel sans autre oreiller que la terre humide de rosée, tout cela, dans le ravissement qui transporte le botaniste, s'efface en un instant; mais il faut être initié aux joies mystérieuses de cette science enchanteresse, pour se figurer les émotions qui lui tourbillonnent dans le cœur.

Qui pourrait ne pas croire à une loi de balancement dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, loi par laquelle nos sensations vont oscillant d'un extrême à l'autre, de telle sorte que plus grand est un plaisir, plus vifs sont les tourments attachés à sa suite ? Examinez le botaniste amateur : il ignore ces secousses ravissantes que procurent les nouvelles découvertes, mais aussi il ignore de même les calamités qui assiégent le botaniste voyageur; et, somme toute, le premier est encore celui pour lequel les jouissances de la botanique sont le moins mêlées d'amertume. J'en atteste, votre ombre plaintive, martyrs de la science, Commerson et Dombey !

C'est l'amour qui donna naissance au premier poëte-botaniste français : une femme, en gravissant un sentier à jamais célèbre, montre une fleur au sensible Jean-Jacques, et la Pervenche,

A la tige rampante, à la rosace oblique,

inculque dans son cœur le goût d'une science qui seule put alléger par instants les infortunes de l'existence la plus tourmentée. La révolution que Linné opéra parmi les savants, Rousseau la fit éclater en France chez les gens du monde. A sa voix éloquente, les imaginations s'enflamment, et chacun à l'envi, femmes et jeunes gens, se met à botaniser avec une ardeur qui malheureusement ne tarda pas à se ralentir. Si quelqu'un après lui fut capable de la ranimer, ce fut George Sand, qui, dans sa nouvelle d'*André*, répandit toute la magie de son style, toute la mélancolie de son âme. Dites-moi, qui n'a point senti battre son cœur en suivant sa Geneviève, pâle et frêle jeune fille, à travers la prairie ? et quelle femme surtout n'a pas dû s'épandre d'amour pour la botanique, en voyant cette charmante fleuriste trouver, dans l'étude de cette science, le secret d'imiter avec tant de perfection celui de ses chefs-d'œuvre où la nature a mis le plus de coquetterie ? . . . . . .

Pour compléter la *typologie* du botaniste, il nous reste à dérouler celle du botaniste amateur. Le botaniste amateur se rencontre généralement entre dix-huit et vingt-deux ans; il a cinq pieds moins quelques lignes, il est un peu maigre, alerte, ingambe, poëte par occasion, et toujours amoureux. L'amour et la botanique vont rarement l'un sans l'autre.

Il professe un profond dédain pour toute plante qui a subi l'arrosoir profane de l'horticulteur; c'est en vain que ce dernier, qui est pour lui ce que l'Ichneumon est au Crocodile, lui montre ses magnifiques planches de tulipes et ses pépinières de rosiers les plus rares, il s'obstine à n'y voir que des monstres; et la fleur, la seule fleur qu'il aime,

Est simple, vierge encor, mignonne et délicate,
Comme en ce bel Éden dont nous pleurons l'exil;
On l'aperçoit fléchir sous l'oiseau qui voltige,
Et par le moindre vent sur le bout de sa tige
Branler ainsi que sur un fil.

C'est la fleur des champs, la vraie fleur, la fleur native, si tant est qu'il en existe encore dans notre vieille Europe, dont le sol a été tant de fois retourné par le soc de la charrue.

Le botaniste amateur est de rigueur relégué dans le fond d'une province, sevré du commerce de tout ce qui pense et comprend une pensée: car je ne donnerai point ce nom à une volée de séminaristes qu'un professeur mène détruire tous nos pauvres tubercules d'Orchidées qui font si bien dans les bois; pas plus qu'à une escouade d'élèves de l'Ecole normale qui suivent tel ou tel membre de l'Institut dans la forêt de Vincennes ou de Fontainebleau, et là trouvent beaucoup plus simple de se faire nommer les plantes l'une après l'autre que de se donner la joie de découvrir leur nom eux-mêmes: — s'ils savaient le plaisir dont ils se privent!!!

Donc le botaniste amateur part dès le matin pour ne rentrer que le soir: le ciel est pur et sans nuages, tout promet une belle journée. Sa boite en fer-blanc derrière le dos, sa serpette, son scalpel et sa loupe dans la poche, son bâton à la main, le voilà parcourant pour la millième fois peut-être guérets, bois, coteaux et prairies, tous lieux dont chaque brin d'herbe a gardé l'empreinte de ses pas. Léger d'argent, il considère le terroir qu'il exploite comme à lui appartenant: ce sont ses domaines de botaniste.

Le plus beau moment, dans la vie éphémère du botaniste amateur, c'est quand il commence à s'occuper de dénommer les fleurs et qu'il a le bon esprit de se livrer tout seul à ce travail plein de charmes. Chaque plante nouvelle qu'il ajoute au nombre de celles qu'il est parvenu à connaître est la source des sensations les plus délicieuses; aussi toute fleur ignorée qui s'offre à sa vue lui arrache-t-elle un cri de joie.

A la saison suivante, non-seulement il augmente le catalogue de son herbier, mais encore chaque fleur analysée qu'il rencontre est pour lui une vieille amie qu'il retrouve avec un plaisir qu'on ne peut apprécier sans l'avoir ressenti. Comme ses excursions ne vont guère au delà d'un rayon de deux à trois lieues, il finit par épuiser son canton, et alors il rêve un voyage dans les Alpes.

Nous avons bien fait de dire qu'il le rêve...

Enfin il se rejette sur les cryptogames, il va dénicher les fougères au faite des vieux murs, le lichen au tronc des arbres, la scolopendre à la margelle des puits; c'est là son coup de grâce, et son bonheur est bien près de s'évanouir, s'il ne rencontre à sa portée quelque personne aimable à laquelle il transmette son léger bagage scientifique; c'est alors qu'il éprouve mille émotions secrètes à nommer toutes ces plantes dont les noms, plus harmonieux les uns que les autres, semblent faits pour être répétés par des lèvres de femme.

« Quelle est cette jolie fleur jaune dont les feuilles sont si élégamment découpées?—La Tormentille.—Cette autre qui est bleue, et dont la corolle semble avoir été tuyautée avec un fer à gaufrer? — L'Ancolie. — Et celle-là qui n'a point de feuilles et dont la tige est toute velue? — Le Tussilage. — Quant à celle-ci, je la connais bien, dit-on avec un sourire, c'est le Myosotis, la fleur du souvenir. »

Le botaniste amateur ne s'ennuie nullement de son rôle de professeur; mais l'heure des préoccupations sérieuses vient de sonner, il faut songer à son avenir, il faut se créer une position dans le monde, et alors,

Adieu, véronique des eaux;
Adieu, myosotis sensibles;
Adieu, grandes herbes flexibles;
Adieu, carex, adieu, roseaux!

Mais il a beau délaisser sa chère botanique, il y revient toujours par le souvenir; chaque fois qu'il se promène à travers la campagne, son œil caresse avec amour toutes ces bonnes vieilles amies qui rajeunissent à chaque printemps; leur image délicate et gracieuse, leurs parfums connus le reportent vers une époque de bonheur et de simplicité, qui soulève dans son cœur de pures et douces émotions de jeunesse.

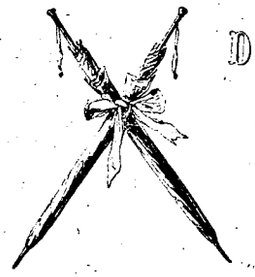
Et n'avais-je pas raison de vous dire que de tous ceux qui cultivent la botanique il est celui qui en savoure le charmes avec le plus de délices, de poésie, et le moins d'amertume?

LE

MARCHAND DE PARAPLUIES

PAR

JOSEPH MAINZER



Dans un siècle de concurrence et d'imitation, où le trop-plein envahit tous les états, comment se fait-il que certaines industries, surtout parmi celles qui ont le privilége d'exploiter les rues, soient depuis si longtemps la part exclusive d'individus venus du même pays? Pourquoi l'étameur de casseroles et le raccommodeur de faience sont-ils presque toujours Normands? Pourquoi l'Auvergne est-elle, pour ainsi dire, seule à nous fournir le porteur d'eau et le marchand de peaux de lapins? D'où vient, enfin, que le Parisien, si accapareur de sa nature, n'a pas même essayé de disputer son pavé au Savoyard, au Piémontais, à l'Auvergnat? Je serais tenté d'attribuer ce fait à une cause frivole en apparence, mais qui me semble fournir une explication plausible. Chaque espèce de ces industriels nomades se distingue par un costume spécial, plus ou moins pittoresque, mais qui, de temps immémorial, conserve sa forme et sa couleur traditionnelles : leur cri se signale aussi par un accent national fortement prononcé; et de tout temps, c'est par le cri et le costume qu'ils se sont fait reconnaitre des personnes qui ont besoin de leur ministère. Or, le Parisien n'échangera jamais son vêtement léger, sa démarche sémillante et son insignifiant babil contre un massif habillement de velours ou de gros drap, d'énormes souliers ferrés, et un baragouin inintelligible. Son talent d'imitation, sous ce rapport, ne se manifestera qu'à l'époque du carnaval, encore ces costumes copiés ressemblent-ils aux originaux tout juste autant qu'une décoration de théâtre au jardin ou à la forêt qu'elle représente.

Le marchand de parapluies appartient à l'une de ces classes privilégiées dont je viens de parler. Il est sorti tout jeune de la Savoie, et, s'il occupe dans la hiérarchie de la rue une place éminente, ce n'est qu'après une laborieuse persévérance qu'il y est arrivé. C'était, dans le principe, un de ces mille petits enfants que la Savoie nous envoie tous les ans grelottant de froid et de misère, mais courageux, industrieux, actifs, l'œil petillant déjà de l'amour du gain. A force de patience et d'économie, il a vu s'enfler sa petite bourse de cuir; à chaque faveur nouvelle de la fortune, il s'est dépouillé d'un de ses haillons, il s'est loué à un maître pour étudier la finesse du métier, et, après un long noviciat, il a fait son apparition dans la rue.

Le marchand de parapluies n'est pas coquet dans sa mise, mais il est d'une propreté irréprochable. Comme l'Auvergnat, il s'est étudié à choisir un juste milieu qui puisse tout à la fois le protéger contre les rigueurs de l'hiver, et ne pas trop jurer au milieu des ardeurs de la

PARIS, IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

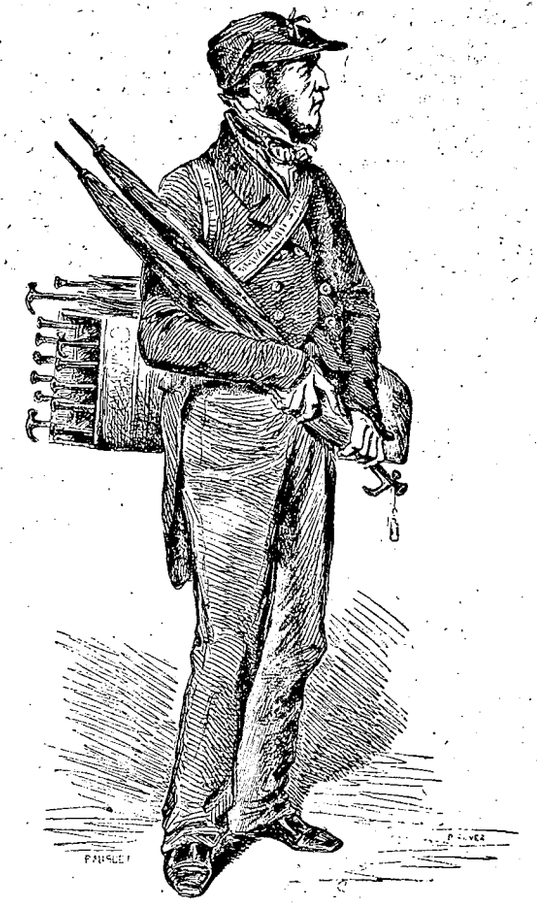
canicule. Son chapeau, par une conséquence toute naturelle d'une des nécessités de sa profession, est ordinairement recouvert d'une toile cirée, et il le place de manière à laisser tout son front à découvert. Il porte au-dessus de la hanche gauche, et retenu par une courroie qui passe sur son épaule droite, une espèce de carquois dans lequel se trouve classée par ordre une collection de parapluies dont quelques-uns sont neufs, quelques-uns sont vieux, et les autres ne sont ni vieux ni neufs. Il y en a de toutes les couleurs, de toutes les étoffes, pour tous les goûts et toutes les bourses. L'été, on y voit aussi une certaine quantité d'ombrelles dont la vente est moins générale et moins lucrative, mais qui pourtant permettent au marchand de prendre patience pendant les jours de soleil. Le marchand de parapluies achète et vend : il vend du vieux pour du neuf, il achète du neuf pour du vieux. Il est, de plus, raccommodeur, et, comme tel, il me rappelle un vieux juif qui passait tous les jours, à Rome, sur la place du Panthéon, et, d'une voix chevrotante, poussait sous ma fenêtre ce cri lamentable : *Qui a des parapluies déchirés à raccommoder?*

Le marchand de parapluies doit beaucoup affectionner Paris à cause de l'inconstance de son climat, et ce n'est pas lui qui voudrait en retrancher ce brouillard, enfant de la Seine que le provincial accable de tant de malédictions. Il passe la moitié de sa vie à étudier les variations capricieuses de la température; il interroge tous les nuages qui passent à l'horizon : à leur forme, à leur couleur, il saura vous dire s'il fera beau ou s'il pleuvra; c'est un baromètre vivant. Lorsque vous le voyez se mettre en route par un temps douteux ou sombre, soyez sûr que la pluie ne tardera pas à réaliser ses prévisions. C'est au moment où toutes les industries abandonnent la rue, qu'il s'en empare et y domine en maître; à peine les premières gouttes d'eau ont-elles moucheté le pavé, que son apparition a lieu sur tous les points de Paris, en même temps, et comme à un signal donné. Partout retentit, à des temps rapprochés, son cri aigu et perçant : *Arrchand d'parapluies!* ou simplement *Pluie! pluie!* comme expression patente du vœu secret de son cœur. Que l'averse vous surprenne au milieu de la rue, en costume de visite, il vous regarde dès lors comme son client obligé : il marche à côté de vous, fatigue votre oreille de ses cris, vous interpelle; si vous vous réfugiez sous une porte cochère, il vous y poursuit, et, de guerre lasse, vous vous déterminez à lui répondre, à jeter un coup d'œil sur le parapluie que sa main vous présente. Il vous tient. Aussi à l'aise sous cette porte que tout autre commerçant dans son magasin, il tire de son étui tous ses parapluies l'un après l'autre, les ouvre et les referme, fait remarquer la beauté du taffetas, le jeu facile de la monture, et cela avec un ton de politesse et de bonhomie tout à fait engageant. De quelques degrés que vous fassiez descendre son appréciation, il ne se récrie pas; seulement sa physionomie s'empreint d'une espèce d'étonnement rempli de naïveté; puis, il vous supplie d'être raisonnable, et, à cette condition, il se fera aussi accommodant qu'il est possible de l'être : il ne demande pas à gagner; tout ce qu'il désire, c'est que vous ne soyez pas assez injuste pour lui faire subir de la perte. Enfin, tout en paraissant céder, il vous amène insensiblement au taux fixé d'avance dans son esprit : le marché conclu, il semble, en prenant votre argent d'une main et vous livrant son parapluie de l'autre, se résigner à un sacrifice nécessaire. Vous pouvez alors vous glorifier de votre emplette si vous ne l'avez payée que le double de sa valeur réelle.

Le marchand de parapluies est essentiellement voyageur : si, pendant les jours pluvieux, il se consacre presque exclusivement aux besoins de la capitale, il emploie d'ordinaire le reste du temps à faire des pérégrinations dans la banlieue, et, pour reculer les limites de son exploitation, il appelle de tous ses vœux l'établissement d'un chemin de fer sur chacun des rayons qui partent de Paris; déjà il fait un assez fréquent usage de ceux de Versailles et de Saint-Germain. Dans les villages, il vend plus de coton que de taffetas, mais il s'arrange de manière à y trouver également son bénéfice; d'ailleurs, il raccommode, il fait des échanges, il brocante; partout il trouve le moyen de rendre son voyage lucratif. Ce n'est jamais sans résultat qu'il s'est donné la peine de courir toute une journée, tenant, au grand effroi de tous les chiens de la route, son parapluie ouvert, comme pour inviter le ciel à se fondre en eau.

Le plus ancien de mes souvenirs, en fait de crieurs des rues, est celui des marchands de parapluies français. Ils se croisent dans toutes les villes, dans tous les villages de l'Allemagne, et vont toujours en chantant, ou plutôt en criant leur *Arrchand d'parapluies!* que nous autres enfants nous ne pouvions pas comprendre, et qu'aujourd'hui encore je ne comprendrais pas davantage si la marchandise qu'ils portent en bandoulière ne l'expliquait pas suffisamment. Si les chants de l'école, avec leur belle poésie puisée dans le monde si idéal et si poétique de l'enfance, ont laissé des traces profondes dans ma mémoire, je n'ai pas oublié davantage le son nasillard et le cri des marchands de parapluies, non plus que l'habit verdâtre qu'ils portaient, et la casquette à visière que l'un d'eux me jeta au nez parce que je m'amusais à le contrefaire. Nous les prenions pour des sorciers qui, par des paroles cabalistiques, obscurcissaient le soleil, et provoquaient le débordement des cataractes du ciel. En entendant à Paris le même son de voix, les mêmes mots inintelligibles, en revoyant les mêmes hommes, les mêmes habits verts, et le même ciel pluvieux qu'en Allemagne, il y a trente ans, je dois naturellement en conclure qu'il existe des traditions dans les professions, comme il y en a parmi les insulaires, les montagnards et les pâtres.

Le marchand de parapluies a d'ordinaire son domicile dans les faubourgs les plus pauvres; il loge au troisième ou au quatrième étage, et un petit parapluie de bois peint, suspendu à sa fenêtre, indique sa demeure aux passants. Lorsqu'il a vu, pendant un certain nombre d'années, chaque nuage qui s'abat sur Paris se résoudre



pour lui en quelques pièces de cent sous, il se décide parfois à ouvrir un magasin, et de ce moment il rentre dans la catégorie des commerçants établis, dont il prend les mœurs et les coutumes. Son originalité disparaît pour faire place au banal uniforme de garde national, et à la suffisante nullité de l'électeur.

Il y a une grande affinité entre le marchand de parapluies et le marchand de cannes. Celui-ci est, à mon avis, un des plus grands fléaux de la capitale. Il faut être étranger pour comprendre à quel point sont insupportables ces industriels ambulants qui encombrent les promenades, et semblent prendre un malin plaisir à venir, au milieu de vos méditations, de vos études physiologiques, mettre des bâtons dans les roues de votre imagination. Vous les rencontrez sur les ponts, sur les quais, sur les trottoirs des boulevards, partout où il y a affluence de promeneurs : à quarante pas, ils sentent l'étranger; ils s'avancent vers lui, bourdonnent à son oreille leur insolente et nasillarde mélodie, lui placent le bout d'une canne juste sous le bout du nez, l'accompagnent environ une douzaine de pas, dans cette position menaçante, et ne le laissent aller qu'au moment où ils voient monter à son visage le rouge de l'impatience. Enfin, il se croit libre; point du tout : à peine le premier marchand s'est éloigné, qu'un second se présente, et le conduit, on peut dire par le nez, encore une douzaine de pas. Et malgré ses gestes de colère, le pauvre promeneur doit se résoudre à se laisser escorter de la sorte par trente ou quarante de ces maudits importuns, ou à rentrer chez lui.

Dans les premiers temps de mon séjour à Paris, désireux d'acquérir le droit de traverser le boulevard Montmartre, en m'occupant d'autres choses que de bouts de cannes, je m'avisai d'en acheter une, et je la choisis assez grosse pour qu'elle fût visible à l'œil le plus récalcitrant. Par malheur, j'avais oublié un ornement essentiel, le cordon. A peine eus-je quitté mon marchand, que je vis danser devant mes yeux une foule de cordons de toutes les dimensions, de toutes les formes, des cordons à vingt-cinq, des cordons à cinquante centimes. A voir un pareil empressement, je dus croire qu'il n'était pas permis de sortir à Paris avec une canne sans cordon, et je me hâtai de me munir de cet indispensable accessoire. Enfin, possesseur de tout ce que

je croyais pouvoir assurer désormais la tranquillité de mes promenades, je me mis en marche, tenant fièrement ma canne sur mon épaule, et me disant intérieurement : « Maintenant, marchands de cannes et de cordons, race maudite, j'espère que vous allez me laisser en repos; j'ai payé mon tribut à votre insultante rapacité; grâce à une dépense de trente-cinq sous, me voici à l'abri du dégoûtant privilége que vous accorde la police : vous ne troublerez plus mes promenades, vous n'interromprez plus le cours de mes pensées... » Je n'avais pas fini, que je rencontrai, à la hauteur du passage des Panoramas, l'infernale escorte qui, avec les mêmes manières, le même procédé, se mit à me poursuivre en m'offrant de changer ma canne et mon cordon.

Que faire contre une pareille engeance? Je ne vois pas d'autre moyen de leur échapper que de devenir Parisien, de perdre cet extérieur étranger, cet air étonné qu'ils connaissent si bien, qu'ils sentent de si loin, et dont ils s'autorisent pour percevoir une contribution en guise de bienvenue.

Quelque douceur que la bonhomie de sa figure vous fasse supposer dans son caractère, je ne puis vous cacher qu'il existe dans le cœur du marchand de parapluies une place constamment occupée par la haine la plus profonde et la plus irréconciliable. Cette haine s'étend à tous les inventeurs de procédés nouveaux tendant à rendre ses services inutiles : on ne saurait dire de combien d'imprécations il a salué l'apparition des manteaux imperméables de caoutchouc et de taffetas gommé! Lorsque, au milieu d'un orage, il voit les femmes du peuple se faire un abri de leur jupon, comme dans le croquis que Bouchardon nous a laissé, ses yeux lancent des éclairs d'indignation, et je doute qu'il eût fait grâce même au joli groupe de Paul et Virginie.

LE GOGUETTIER

PAR

L.-A. BERTHAUD

Les électeurs parisiens à deux cents francs et au-dessus, les hommes d'ordre et de boutique ont entendu prononcer le nom du goguettier une ou deux fois au théâtre des Variétés, et ils savent, c'est-à-dire ils croient qu'il se nomme *Loupeur* ou *Balochard*. Pour eux, c'est l'ouvrier imprévoyant et viveur, hâbleur, conteur, gaudrioleur et mauvaise tête, allant boire à la barrière et dépenser en deux jours, le dimanche et le lundi, ses économies de toute la semaine; c'est encore celui qui, sans sortir de Paris, use sa journée et les manches de sa chemise à rouler de cabaret en cabaret, se frottant à tous les murs et se brûlant l'estomac avec les compositions lithargineuses du marchand de vin. Hors de là, les Parisiens ne voient plus de goguettiers, mais déjà des *goipeurs*, déjà des vauriens, déjà des gens à tout faire, et devant lesquels il est prudent d'allonger le pas entre minuit et cinq heures du matin.

Les Parisiens ne connaissent pas les goguettiers.

Le goguettier est Parisien comme eux, né à Paris, élevé à Paris, joyeux et narquois comme tous les enfants du peuple de Paris, et brave comme un coq. Il est chansonnier, il aime la musique, les refrains bruyants, et c'est pour cela qu'il est goguettier. C'est d'ailleurs un ouvrier laborieux et honnête; demandez à son patron, à son chef, à son logeur, à son gargotier, à tous ceux enfin qui ont eu avec lui quelques relations. Et si, d'aventure, il a démêlé quelque chose avec la police correctionnelle, ce qui arrive aux consciences les meilleures, assurément ç'a été de peccadilles dont il n'a pas rougi, ni sa mère.

Le goguettier a des aïeux illustres; il en a qui sont membres de l'Institut, députés, pairs de France, et qui dînent à la cour avec le roi. MM. Dupaty, Eusèbe Salverte, Etienne et Ségur aîné, ont été goguettiers d'abord. Béranger, le seul homme littéraire de notre temps peut-être dont la postérité se préoccupera avec amour, notre poëte national Béranger aussi a été goguettier. Dans ce temps-là, il est vrai, les goguettiers avaient une autre dénomination : on les appelait *Messieurs les membres du Caveau*. Mais qu'importe une différence quelconque dans les mots, si, au fond, la chose est la même absolument?

C'est dans le courant de l'année 1817 que l'on vit apparaître les premiers goguettiers. Quelques mois auparavant, l'invasion étrangère avait dispersé les membres du Caveau; les échos du Rocher de Cancale étaient devenus sourds, et le peuple de Paris portait encore douloureusement le deuil de son empereur. Un despotisme prudent, parce qu'il avait peur, cherchait à comprimer, mais à bas bruit, la manifestation des regrets populaires; il annonçait la liberté, mais il défendait de chanter la liberté. Cependant la chanson n'avait point abdiqué à Fontainebleau, et son empereur n'avait pas, comme l'autre, confié son destin à l'exécrable loyauté politique de l'An-

gleterre. Béranger était resté dans Paris. A toutes les fautes du gouvernement restauré, le poëte répondait par une satire énergique et railleuse; et puis, de main en main et de bouche en bouche, on voyait alors et l'on entendait passer la satire triomphante. Comme au temps des Mazarinades, le peuple se consolait et se vengait en chantant. Durant les premiers jours, ce fut dans l'ombre et à l'écart, le plus loin possible de messieurs de la police, que l'on chanta; mais, peu à peu, le besoin de se réunir se fit sentir plus vivement; on essaya quelques petits festins à la barrière, puis à Paris, un peu çà, un peu là. Les souvenirs de la société du Caveau tourmentaient d'ailleurs les chansonniers du peuple, les épicuriens en vestes et en blouses; et les *goguettes* furent organisées.

Dès l'année 1818, le nombre de ces réunions chantantes était incalculable. Aujourd'hui il y en a une dans presque chaque rue de Paris. La société des *Braillards*, celle des *Enfants de la Lyre*, celle des *Gamins*, celle du *Gigot*, celle des *Lyriques*, celle des *vrais Français*, celle des *Grognards*, celle des *Bons Enfants*, celle des *Amis de la Gloire*, celle des *Bergers de Syracuse*, et quelques centaines d'autres encore existent depuis plus de vingt ans. Toutes ont fait la guerre à la Restauration, et toutes avaient des soldats sous le feu des Suisses, le 28 et le 29 juillet 1830. C'est là un fait qu'il n'était pas inutile peut-être de constater. Parmi les goguettiers actuels, on cite les *Epicuriens*, mais surtout les *Infernaux!*

Les goguettiers se réunissent une fois par semaine, chez un marchand de vins, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit. La chambre qui leur sert de temple est d'ordinaire la plus grande de l'établissement. Elle est éclairée aux chandelles, quelquefois à l'huile. Une espèce d'estrade, destinée au président et aux dignitaires de l'assemblée, est établie un peu au-dessus des tables communes, à l'endroit le plus apparent de la salle. Cette estrade est couronnée de drapeaux tricolores arrangés en trophées, au milieu desquels, dans certaines goguettes, on aperçoit un buste en plâtre blanc, mais bronzé par la fumée du tabac. Quelques noms de chansonniers, plus ou moins connus, inscrits en lettres d'or sur des cartons peints, sont attachés pour la cérémonie le long des murs. On y remarque aussi des devises encadrées dans des écussons, telles que celles-ci : « *Hommage aux visiteurs! Respect au beau sexe! Honneur aux arts!* etc., etc. » Enfin, n'étaient les tables rangées en file, et couvertes de nappes blanches et de bouteilles noires, la goguette représenterait assez fidèlement, au moins pour les yeux, les églises ambulantes du grand primat des Gaules, M. l'abbé Châtel.

Il y a environ trois cents goguettes à Paris, ayant chacune ses affiliés connus et ses visiteurs à peu près habituels. L'entrée de la goguette est libre : les agents de la rue de Jérusalem y sont eux-mêmes reçus, soit qu'ils se présentent en costume officiel, soit qu'ils viennent habillés en bourgeois et marqués ou non de la croix d'honneur. Les tapageurs seuls sont exclus.

L'affilié de goguette ne possède pas d'autres droits que ceux du simple visiteur, seulement, lorsqu'on l'appelle pour chanter, on fait précéder son nom de celui de la goguette à laquelle il appartient, tandis que celui du visiteur est précédé du mot *ami*. Ainsi on appellera le *Grognard Pierre*, le *Braillard Jacques*, et l'on dira l'*ami Jean*, l'*ami Paul*. Il n'y a pas d'autre distinction entre les affiliés et les visiteurs. Deux goguettes seulement, celle des *Bergers de Syracuse* et celle des *Infernaux*, imposent à leurs affiliés des noms en rapport avec le patronage sous lequel elles sont placées; les Bergers empruntent ces noms aux églogues et aux bucoliques; les Infernaux à l'enfer. La physionomie des goguettes est partout la même ou à peu près, excepté cependant chez les Infernaux. Le président ouvre la séance par un *toast*, et les convives boivent avec lui, « à l'espoir que la gaieté la plus franche va régner dans l'enfer! » On chante ensuite, chacun à son tour, et les refrains en chœur. Immédiatement après chaque chanson, le président de la goguette se lève, nomme à haute voix et l'auteur et le chanteur, et invite les goguettiers à applaudir, ce qu'ils font toujours avec beaucoup d'effusion. Un nouveau *toast* est porté au moment de clore la séance « à l'espoir de se revoir dans huit jours! » et tout est dit. Chacun se lève alors et rentre chez soi.

Le goguettier est âgé de vingt à soixante ans. Jeune, il chante des chansons sérieuses et philosophiques; vieux, il redit les charmantes gravelures de Désaugiers. Le jeune goguettier est souvent l'auteur de la chanson qu'il chante : alors, ce sont des aspirations ardentes et majestueuses vers un monde à venir, vers un monde meilleur, et l'on y trouve, parfois, des élans poétiques et inspirés véritablement beaux. Depuis quelque temps surtout, le jeune goguettier semble avoir pris à tâche la glorification du travail et la propagation des idées humanitaires les plus récentes. On dirait un apôtre prêchant son évangile, et c'est un apôtre en effet. Est-ce pour le vin qu'il vient à la goguette? Non, car il boit de l'eau rougie. Mais voyez sa tête, si belle et si pâle, sous ses longs cheveux noirs; voyez ses yeux remplis d'éclairs, écoutez avec quel accent de conviction profonde il répand autour de lui ses belles paroles et ses nobles chants. Il n'a qu'une blouse sur le corps, c'est vrai, mais regardez : et dites dans quel tableau de Raphaël ou de Michel-Ange vous avez vu un homme portant son manteau bleu avec plus de noblesse et de simplicité... Il n'y en a pas. Celui-ci vient seul à la goguette; il s'assied dans un coin, le coin le plus obscur; on ne le voit pas d'abord, mais quand il aura chanté, soyez-en sûr, on ne verra plus que lui.

Tous les jeunes goguettiers ne sont pas, à beaucoup près, aussi recommandables. Là, comme ailleurs, il y a, par exemple, d'excellents jeunes gens au fond, mais qui n'ont pu encore désapprendre les traditions paternelles. Pour eux, la goguette est un champ libre où l'on peut tout dire, presque tout faire; et ceux-là entonnent gaillardement des couplets à faire rougir la neige. Il y a là des jeunes filles, bonnes et simples créatures qui chantent aussi à leur tour, et devant lesquelles il semble que la mémoire ne devrait être pleine que de chasteté : eh bien! non, le goguettier libertin rit de leur embarras, et son triomphe grossier augmente à mesure que le rouge leur monte plus haut sur le front. Ceci est bien lâche assurément, mais ce n'est pas la faute de ces jeunes hommes. N'y a-t-il pas à côté d'eux un vieillard qui tout à l'heure a chanté pis qu'eux et leur a donné l'exemple? Regardez bien : il sourit encore. C'est triste à dire, mais c'est vrai : il existe une espèce de vieillards qui, en toutes choses ne connaissent pas de mesures; leurs débauches sont impitoyables comme leurs austérités. Quand ils ne peuvent plus l'acheter ni la surprendre, il faut qu'ils crachent sur la pudeur; c'est pour eux une satisfaction. Il faut qu'ils blessent, qu'ils égratignent, qu'ils se révèlent quelque part, et par quoi que ce soit, parce que, à leur avis, ce que l'on doit redouter avant tout, c'est de passer pour une négation. Lorsque ces petits monstres à cheveux blancs ou à crânes pelés ne peuvent enfin plus rien du geste ni de la voix, ils se consolent

en maugréant et grommelant contre la corruption du siècle; ils pleurent le temps où ils vivaient, où ils avaient toutes leurs dents, et cela dure ainsi jusqu'au jour où ils s'en vont et font place à d'autres, plus jeunes et meilleurs. Il y a entre ces hommes et quelques poitrinaires maussades une analogie cruelle; les uns et les autres ne peuvent souffrir la vie nulle part; la jeunesse fraîche et rose les attriste, et ils se détournent quelquefois pour aller écraser une fleur. Eh! malheureux, passez donc votre chemin : il n'y a rien de commun entre vous et les fleurs.

Hâtons-nous de le dire, on rencontre à la goguette, et en fort grand nombre, de bons et honorables vieillards que l'âge n'a rendus ni jaloux ni méchants. Accueillis et fêtés par tous, ils savent que la couronne de cheveux blancs qu'ils portent sur la tête ne leur donne pas d'autre droit que celui d'être plus graves et meilleurs que tous. Aussi, chacun s'empresse autour d'eux; on applaudit leurs chansons avec enthousiasme; on met du sucre dans leurs verres; et les jeunes qui sont placés à leur table éteignent leurs pipes et ne fument pas. C'est pour ceux-là probablement que Béranger a fait son *Bon Vieillard*; tant mieux! Béranger seul pouvait comprendre ces belles natures d'hommes et les chanter.

Au fond, les goguettiers sont pour la plupart des Roger Bontemps. Les soucis ordinaires de la vie sont venus frapper à leur porte, et très-souvent sans doute; mais, en vrais goguettiers, ils ont répondu aux soucis : « On n'ouvre pas! » et les soucis ont pris leur vol ailleurs.

Ce que le goguettier cherche pricipalement, ce n'est pas le vin, c'est la compagnie. Le vin qu'il boit est mauvais, les gens qu'il fréquente sont bons. Il n'y a pas d'endroit peut-être plus dépeuplé et plus solitaire, pour les travailleurs, que cette grande ville de Paris, où l'on compte un million d'âmes et plus. Les riches, les oisifs, ont des réunions convenues, des fêtes, des bals, le bois de Boulogne et plusieurs théâtres; ils jouent, ils chantent, ils s'enivrent ensemble, et tous les jours; avant la fondation des goguettes, l'ouvrier vivait seul et ne voyait pas même l'ouvrier. Aujourd'hui il existe entre les goguettiers, qui appartiennent pourtant à tous les corps d'état, une fraternité réelle et bien entendue. Ils s'aiment sincèrement, et ils s'entr'aident sans ostentation. On a vu des quêtes faites dans une goguette, au profit d'un goguettier malheureux ou malade, s'élever quelquefois jusqu'à cinquante francs. Lorsque les besoins du nécessiteux sont plus grands et plus pressés, on tient

une séance extraordinaire, à laquelle les goguettiers de tous les rites sont invités. L'entrée est libre et gratuite, comme toujours, mais il y a un bassin au seuil de la porte, et il est bien rare qu'il entre une seule personne, visiteur ou goguettier, sans mettre son offrande dans ce pauvre bassin. Alors, la recette monte souvent à cent francs, et le goguettier bénéficiaire paye son loyer, dont il devait plusieurs termes, rachète des meubles, retire son matelas du mont-de-piété, et donne du pain à sa femme et à ses enfants.

Il y a environ deux ans que l'auteur de cet article fut introduit pour la première fois dans une goguette, aux *Bergers de Syracuse*. Il s'y trouvait, ce jour-là, une centaine de bergers, et quinze à vingt bergères. Pas un geste, pas un mot mal à propos ne s'y fit remarquer, et la soirée s'écoula aussi paisiblement que dans le monde le plus élégant. C'étaient pourtant des ouvriers, pauvres braves gens que l'on dit si turbulents, si barbares encore. Ils avaient achevé leur pénible journée, et ils s'en étaient venus chanter à la goguette pour se reposer un peu. Ils buvaient en chantant, et l'ordre le plus riant régnait parmi eux. C'étaient des hommes en blouses, en vestes, aux mains dures, aux visages noircis par le travail et la sueur; c'était la richesse et la force de Paris, les bras qui construisent, pétrissent le pain, travaillent l'or et la soie, bâtissent les églises, et qui, un jour de soleil, renversent les croix et font des révolutions! Les bergères, comme on le pense bien, étaient aussi des ouvrières, laborieuses abeilles, se levant à l'aube du jour pour composer un miel qui ne leur appartiendra pas; c'étaient des femmes habillées d'indienne et coiffées de bonnets et de madras à dix-neuf sous; pauvres femmes, jolies sans le savoir, bonnes et honnêtes par habitude; charmantes créatures prédestinées comme les fleurs des champs, et condamnées à naître et à mourir pour le plaisir du riche, dans les buissons; et tout cela, en vérité, ces hommes et ces femmes avaient gardé entre eux, et malgré le vin et les chansons, une admirable réserve et une retenue vraiment décente!...

L'assemblée se sépara à onze heures et demie.

— Eh bien! me demanda le berger Némorin, qui m'avait introduit, que pensez-vous de notre société?

— Je pense, lui dis-je, que c'est ici que l'on devrait étudier le peuple; on le connaîtrait mieux bientôt, et ceux qui ont peur de lui finiraient par l'aimer.

— Si vous voulez, ajouta Némorin, je vous conduirai samedi prochain chez les *Infernaux*.

— Volontiers.

— Il y a, parmi eux, vous le verrez, des chansonniers et des poëtes remarquables, et qui ne seraient point déplacés sur une scène plus haute.

Nous convînmes d'un rendez-vous, le berger Némorin et moi, et, après avoir bu un verre de vin sur le comptoir, et allumé nos cigares, nous nous quittâmes en nous disant! « A samedi! »

Les Infernaux tenaient alors leur *sabbat* sous les piliers des Halles, chez un marchand de vin nommé Lacube. A sept heures du soir, c'est là que je retrouvai, comme nous en étions convenus, mon ami Némorin. Nous montâmes ensemble dans la chambre destinée à ses camarades les démons, et située au premier étage. C'était une fort grande salle pouvant contenir environ trois cents personnes, attablées comme le peuple s'attable, c'est-à-dire coude à coude et presque l'un sur l'autre. L'estrade des autorités de l'endroit était à droite, élevée de quelques pieds au-dessus des tables ordinaires. Cent cinquante personnes environ étaient déjà réunies quand nous entrâmes. Une demi-heure plus tard, la chambrée était complète; l'escalier tournant qui conduit dans la boutique était lui-même encombré, mais les chants ne commençaient pas encore. Je demandai la raison de ce retard à Némorin; il me répondit qu'on attendait *Lucifer* et son grand chambellan. En même temps il me fit remarquer que le fauteuil du président était encore vide, ainsi que la chaise placée immédiatement à droite de ce fauteuil.

— Comme vous ne connaissez pas les usages de l'*enfer*, poursuivit Némorin, vous ferez ce que je ferai, et les diables, j'en suis sûr, seront fort contents de vous. Ici, ce n'est pas comme aux *Bergers de Syracuse*, où il suffit de boire, de chanter et d'applaudir. Nous avons un culte particulier dont la langue ne vous est pas connue probablement, mais je vous l'expliquerai, et vous en saurez tout de suite autant que moi.

— Mon ami Némorin, vous êtes un flatteur. Mais à propos, pourquoi parlez-vous de messieurs les diablés à la première personne et au pluriel?... Est-ce que par hasard vous seriez...

— Je suis le démon Kosby!

— Vous, le berger Némorin?...

— Moi-même, je cumule, comme vous voyez.

En ce moment, il se fit parmi les diables un frémissement à peu près pareil à celui que le vent produit en roulant sur les grands arbres. Toutes les pipes se retirèrent pour un instant des lèvres qui les pressaient, et l'on entendit passer de bouche en bouche un nom qui semblait attendu avec impatience, le nom de *Lucifer!...*

Lucifer, en effet, venait d'arriver. Il s'assit dans son fauteuil; son chambellan prit place à côté de lui. Deux chandelles, deux carafes pleines d'eau et quatre bouteilles pleines de vin étaient rangées en ordre au-devant du trône infernal. Les tables destinées aux démons subalternes étaient garnies de même, à peu de chose près. Au bout de quelques minutes, Lucifer se leva. C'était un petit bon diable de cinq pieds un pouce environ, replet, dodu, bien nourri, au teint vermillonné, aux yeux vifs et fins. Il portait d'ailleurs des lunettes, mais ni queue ni cornes, et je remarquai très-distinctement qu'il avait comme tout le monde des ongles aux doigts et non des griffes. Quant à ses sujets, ils ressemblaient en tout point aux bergers de Syracuse et paraissaient fort contents de leur prince et de son gouvernement. Lucifer promena sur l'assemblée un regard magnétique et quelque peu phosphorescent.

« Attention! » me dit Némorin.

Lucifer frappa sept coups sur la table placée devant lui.

« *Les cornes à l'air!* » dit le chambellan.

C'était l'ordre de se découvrir. Quelques personnes qui avaient encore leur chapeau sur la tête s'empressèrent de l'ôter et de le placer, comme elles purent, aux clous plantés dans la muraille. Ceci fait, Lucifer daigna parler ainsi :

« Démons, démonesses, sorciers et sorcières, Lucifer vous annonce que le sabbat est commencé. Que chacun donc vide son *chaudron*, *trousse son linceul*, et batte avec moi le triple ban d'ouverture. »

A l'instant, tous les verres furent vidés à la fois, les nappes relevées devant chaque convive, et l'air : *Vive l'enfer où nous irons*, battu à tour de bras et à coups de verres sur les tables de sapin. Pas une note n'avait été faussée; Lucifer parut en éprouver une satisfaction profonde, et Sa Majesté infernale voulut bien en féliciter les concertants, qu'elle appela dans cette occasion : « Mes chers camarades! » Lucifer ordonna ensuite de rebaisser *les linceuls* et de remplir de nouveau *les chaudrons*.

« Baissez votre nappe et remplissez votre verre, me dit à l'oreille mon ami Némorin-Kosby; c'est l'ordre. »

Lucifer porta alors le toast que voici :

« Aux démons et démonesses qui font la gloire de notre enfer! aux sorciers et surtout aux aimables sorcières qui veulent bien venir *rôtir le balai* avec nous. A l'espoir que la gaieté la plus franche ne cessera jamais d'animer notre sabbat!... »

Tout le monde était debout, la tête nue, le verre à la main et n'attendant plus qu'un mot pour exécuter la volonté de Satan.

« Videz! » cria-t-il.

Et encore une fois les verres furent vidés. Un nouveau ban fut battu, semblable au premier; et les chants commencèrent. Dès lors, et malgré la chaleur étouffante qui pesait sur cette immense réunion de démons et de sorciers, on songea beaucoup moins à boire qu'à écouter les chansons et à en répéter les refrains. Lucifer chanta le premier; à tout seigneur tout honneur. Sa chanson était gaie, spirituelle, bien tournée, et je n'appris pas sans étonnement que l'auteur de cette charmante production était Sa Majesté elle-même. Lorsque Lucifer eut fini, il poussa dans l'air un sifflement aigu qu'il est impossible de traduire positivement, mais qui ne ressemblerait pas trop mal peut-être au bruit que feraient, poussées en fausset et les lèvres serrées, les lettres suivantes : trrrrrrrrrrrrrrruuuuuu!...

M. le chambellan bondit sur sa chaise, se leva d'un bloc, et s'écria avec entraînement : « A l'auteur, le chanteur, notre grand Lucifer!... Joignons les griffes! »

Et une triple salve d'applaudissements éclata comme un tonnerre au milieu de la fumée du tabac.

M. le chambellan prit alors sur son bureau une liste des noms recueillis dans l'assemblée, et dit :

« La parole est, en premier, au démon Zéphon; en second, au sorcier Philibert; en troisième, au démon Melmoth. »

« Qu'est-ce qu'un sorcier? demandai-je à mon camarade le démon Kosby.

— C'est un visiteur, me dit-il à voix basse. On désigne également par ce nom les chansonniers qui ne sont pas alliés à l'enfer; Béranger est appelé le *grand sorcier*. Il n'y a du reste aucune différence réelle entre les sorciers et les démons, et ceux-ci n'ont pas plus de priviléges que ceux-là. Comme vous voyez, ce n'est pas là une association, aux termes de la loi. Eh bien! la police nous tourmente à chaque instant. Elle arrive souvent, habillée en sergents de ville, tantôt ici, tantôt ailleurs, et s'empare de ceux d'entre nous qu'elle croit à sa convenance. On les met en prison, on les juge au bout de

quatre ou cinq mois; et, comme les affiliés ne sont presque jamais en majorité dans ces réunions, il arrive le plus souvent que ce sont de pauvres sorciers qui y venaient pour la première fois que l'on a pris. On les acquitte, c'est vrai; mais ils n'en ont pas moins été privés de leur liberté pendant plusieurs mois. Et tout cela, pourquoi! Personne ne le sait.

— Vous chantez peut-être des chansons obscènes?

— Tout le temps que l'on a chanté ces choses-là exclusivement, on nous a laissés en paix. Aujourd'hui que nous cherchons à donner à nos pensées une direction plus haute, on nous traque, on nous persécute, et on laisse faire les voleurs.

— Mais que chantez-vous donc, maintenant?

— Ecoutez le démon Zéphon, me dit Kosby, vous comprendrez peut-être ce qui pour nous est encore une énigme, les incessantes tracasseries auxquelles nous sommes en butte. »

Zéphon était debout, la figure calme, inspirée et pénétrée profondément des paroles qu'il répétait. C'était une chanson contre l'institution du bourreau, et dont nous avons remarqué surtout le couplet suivant :

Ce criminel, hélas! avant de l'être,
De sa raison déjà portait le deuil,
On lui devait une loge à Bicêtre:
Clamart reçut ses débris sans cercueil.
Détruire un fou n'est plus qu'un acte infâme
Quand du délire on guérit le cerveau.
Changeons le juge en médecin de l'âme;
L'humanité crie: A bas le bourreau!

« Certes, ce sont là de belles paroles et de belles pensées; c'est l'opinion de tous les gens honnêtes et d'esprit supérieur, c'est l'aspiration continuelle de toute sympathie vraiment humaine. — Qu'est-ce que la police a donc vu dans ces nobles idées? — La police n'a pas cherché à voir; mais il faut un bourreau à la police pour tuer ses sergents de La Rochelle, et la police ne veut pas que l'on crie : *A bas le bourreau!* — Voilà! »

Lorsque Zéphon eut fini, des applaudissements énergiques partirent à la fois de toutes les mains, et recommencèrent avec plus de force encore au nom de l'auteur de ces graves strophes, un ancien démon, et maintenant le sorcier Alphonse Bésancenez.

Le sabbat dura jusqu'à minuit. Eh bien! pendant cette longue soirée, on n'entendit, à quelques rares exceptions, près, que des champs remplis de hautes pensées et de moralités sévères. Là, comme aux Bergers de Syracuse, il n'y eut pas le moindre tumulte, pas le plus petit désordre; il n'y en a jamais. Les chansons décentes avaient été applaudies avec chaleur, les autres ne l'avaient pas été. On eût dit que c'était pour s'instruire et non pour se distraire que tous ces braves ouvriers s'étaient réunis.

Dans le courant de l'année 1839, la *Chaudière* des Piliers des Halles, ne pouvant plus contenir les nombreux membres du *sabbat*, fut abandonnée. On se réunit, dès ce moment, rue de la Grande Truanderie, chez un autre marchand de vin. Mais déjà les démons et les sorciers n'étaient plus seulement des ouvriers; à ceux-ci s'étaient joints des étudiants en droit, en médecine; chaque jour les réunions des goguettiers Infernaux devenaient plus considérables par le nombre et par le savoir; la police alors a eu tout à fait peur. Un jugement du tribunal correctionnel de Paris, rendu au mois d'avril 1840, a aboli l'*Enfer*, et condamné deux ou trois démons qui étaient là aux frais du procès et à la prison. A la vérité les mêmes juges tolèrent les bals Chicard. *O tempora! o mores!*

Les goguettiers ne ressemblent guère, il faut bien en convenir, à messieurs les membres du Caveau, et la pairie, probablement, ne s'ouvrira jamais pour eux, ni l'Institut, ni la Chambre des députés; ceux-ci *faisaient jabot* et portaient le frac, les goguettiers lavent quelquefois leur chemise bleue, et ils n'ont qu'une blouse ou une redingote; les membres du Caveau *sablaient* le champagne frappé, les goguettiers boivent du vin à douze sous le litre, et Dieu sait quel vin!... on en fait tant à Paris où il n'y a pas de vignes! Eh bien! les goguettiers ne se plaignent pas; ils ne sont ni jaloux ni envieux; ils chantent quand ils sont ensemble, et pour eux c'est assez de bonheur.

Chantez donc, bons goguettiers, pour vous aider à vivre, pour ne pas trouver trop mauvais le vin que l'on fait pour vous, trop cher le pain que vous achetez, trop rude votre rude travail. Chantez, ô mes frères! vous qui êtes sans joie aujourd'hui, mais qui souriez à tous les lendemains, et voyez tous les lendemains vous sourire. Les chants ressemblent aux prières; ils ne peuvent jaillir que d'une pure conscience, et à travers tous les autres bruits du monde ils montent au ciel.

LES CRIS DE PARIS

PAR

JOSEPH MAINZER

La musique n'est souvent qu'un article de luxe, un divertissement de la classe si nombreuse des désœuvrés: pour les uns, c'est un chatouillement agréable de l'oreille; pour les autres, c'est un métier. A côté de cette musique privilégiée des salons, des boudoirs, de tous les lieux où l'homme fait étalage de ses talents, et les exploite pour acquérir de l'honneur et du profit, il en est une autre qui nourrit le cœur, élève la pensée, ennoblit l'âme, et dont la création doit être attribuée bien moins à la science qu'à la nature, qui l'a douée de ses accents si vrais, si simples, et pour cela même si pleins d'éloquence et de conviction. Cette musique, qui se mêle à nos joies comme un ami fidèle, et devient pour nous un ange consolateur dans nos jours de souffrance, cette musique, dont les modulations changent avec l'âge, l'état, les circonstances extérieures et les sensations intimes, c'est la musique populaire, la musique de l'enfance, celle qu'on entend à l'école, à la caserne, à l'atelier, celle enfin qui nous prend à notre berceau, et nous conduit, à travers toutes les vicissitudes de la vie, jusqu'à notre lit de mort.

Mais, après la musique des salons, que l'art traite en enfant gâté, après la musique populaire, que nous pourrions, que nous devrions enrichir, améliorer, rendre plus précieuse et plus influente, à cause de sa participation aux actes de la vie, il en vient une troisième, et ce n'est pas la moins intéressante, à laquelle l'art est tout à fait étranger, et qui, toute de l'invention du peuple, porte le cachet de son incontestable originalité. Créée par la nécessité, elle est l'organe indispensable du prolétaire, qui, sans son aide, ne pourrait gagner son pain de la journée. Devant cette triste condition du besoin, la critique dépose ses armes, comme sur un terrain neutre. Nous écoutons avec un vif intérêt, nous accueillons, dans leur étrangeté native, les mélodies bonnes ou mauvaises qui composent ce dernier genre de musique, et c'est en simple observateur que nous rapportons ce que nous avons entendu; heureux si nous avons remarqué des choses qui aient échappé à d'autres, et si nous avons

réussi à trouver le côté poétique d'un sujet souvent revêtu de formes triviales, mais qui, sous plus d'un rapport, n'en est pas moins digne de fixer notre attention.

Dans tous les pays, le peuple chante par instinct; le chant accompagne ses travaux, en désigne souvent la nature, en marque presque toujours le mouvement et la cadence; le travail est en quelque sorte le diapason sur lequel il se module, et, plus celui-là a de rudesse, plus devient indispensable la mélodie qui l'accompagne. Les travaux qui exigent des efforts fatigants, et qui doivent être exécutés avec ensemble, ne manquent jamais d'être secondés par une sorte de chant mesuré dont le rhythme, fortement accentué, sert à diriger tous les travailleurs vers le même but. C'est de cette manière que partout s'exécutent les manœuvres des matelots; les maçons ne sauraient hisser une pierre de taille, ni les charpentiers une pièce de bois, sans chanter leur ho!... hop! En France, les premiers ont tous la même mélodie, et la plupart du temps le même sobriquet pour appeler leurs goujats, et leur demander ce dont ils ont besoin : *La rose! une truellée au sas!*

Dans les montagnes, c'est encore une petite chanson qui sert de signal aux femmes et aux enfants assis sur le seuil de leur châlet, pour guider un mari, un père, un frère attardé à la chasse. Le chant est le phare des montagnards. Mais son utilité s'étend encore plus loin dans les campagnes : le villageois, à la tombée du jour, l'emploie pour rassembler sous son toit de chaume les animaux domestiques lorsqu'ils reviennent de pâturer dans les champs et dans les forêts. C'est surtout quand les jeunes cochons (Dieu merci! la langue française s'est dépouillée de la ridicule pudeur qui empêchait de nommer les choses par leur nom) ont été mis pour la première fois au pâturage, et ignorent encore le chemin qui doit les ramener à l'étable, que le paysan s'ingénie à faire un curieux usage de la langue des sons. Vous entendez alors la bonne ménagère, placée sur le devant de la porte, élever gravement et fortement la voix pour appeler à elle, au moyen d'une singulière mélodie de circonstance, les petits qu'elle a soignés elle-même, et qui ont appris déjà à la connaître. Les accents de la fermière, dans ce moment, n'ont rien, je vous assure, qui ne soit agréable à l'oreille. J'invoquerais au besoin le témoignage, ou plutôt le souvenir des voyageurs qui, vers le soir, ont pu assister à ce spectacle bizarre. N'y a-t-il pas, en effet, quelque chose de doux et de caressant dans ces simples notes, qu'on entend souvent dans le midi de la France, comme au milieu des champs la cloche lointaine d'un village?

Une des choses qui tout d'abord frappent un étranger, à son entrée dans une grande ville, et qui l'impressionnent le plus singulièrement, ce sont les *cris des rues* par lesquels les marchands ambulants signalent leur passage. La grande quantité de crieurs est un des caractères distinctifs d'une capitale : l'affluence des consommateurs attire une nuée de petits marchands, dont chacun annonce sa présence par une *crierie*, ou petite mélodie qu'il invente et chante à sa façon, pour fixer sur sa marchandise l'attention du chaland. Plus les habitations ont de profondeur et d'élévation, plus ce cri devient perçant, employant alors toute la force des poumons dilatés par un continuel exercice en plein air. Une description des cris qu'on entend toute la journée dans les rues de Paris semblerait aux habitants d'une bourgade de province plus fabuleuse et plus incroyable que l'énumération de toutes les magnificences de cette grande capitale.

Si le hasard veut que, dans le cours d'une semaine, cette bourgade entende retentir dans son unique rue le bruit inaccoutumé d'une voiture, c'est à qui s'élancera sur sa porte pour savoir quels personnages elle renferme, quelle est sa destination, si elle se rend à une noce ou à un baptême; et qui saurait dire, dans ce dernier cas, toutes les suppositions que font entre elles les voisines? La commune s'est-elle accrue d'une fille ou bien d'un garçon? Quels noms donnera-t-on à l'enfant? Qui est le parrain? Qui est la marraine? Quels cadeaux a-t-on faits à la mère, à la nourrice, au curé, au vicaire, au sacristain? Que serait-ce si, à ces paisibles habitants dont l'oreille ne connaît d'autre bruit que celui qui se fait à la sortie de l'école mutuelle, on essayait de donner une idée de l'éternel brouhaha des rues de Paris? Présentez-leur une statistique exacte des voitures qui sillonnent journellement le pavé de cette vaste cité, des bœufs, des veaux, des moutons qu'on y consomme en un jour, ils se figureront qu'elle est peuplée d'ogres, et aussi grande à elle seule que le reste de l'univers. Mais ce qui surtout mettrait le comble à leur ébahissement, ce serait la peinture de ce concert monstre qu'on y entend du matin au soir, concert exécuté par des marchands et marchandes d'habits, des porteurs d'eau, des savetiers, des repasseurs, des marchands de parapluies, des vitriers, des raccommodeurs de faïence, des marchands de peaux de lapins, des ramoneurs, des crieurs de cartons, de paillassons, de verre cassé, de mottes, de fromages, de plaisirs, enfin par cette innombrable quantité d'hommes, de femmes, d'enfants et de chiens, qui viennent de la campagne pour vendre à Paris des légumes, des fruits et des fleurs, chantant tous à la fois des mélodies différentes, avec accompagnement d'orgues de Barbarie, de trompettes et de tambours qui se croisent en tous sens. Certes, ils se refuseraient à croire qu'une fragile construction comme celle de notre oreille pût s'accoutumer à cet infernal charivari.

C'est au moyen d'une chansonnette composée de peu de mots que les marchands se mettent en communication avec les habitants des arrière-maisons et des mansardes. Quelques notes leur suffisent pour dire le nom de leur marchandise, le prix de l'aune, de la livre ou du quarteron; et parfois encore ils y trouvent la place d'exprimer l'admiration que doivent inspirer leurs fruits si beaux, leurs fleurs si odorantes, leur poisson si frais. Ils y mettent tant de concision et d'énergie, et en même

temps des façons si engageantes, qu'il est difficile de résister à cette éloquence populaire. Le moyen de demeurer impassible lorsqu'on entend à Paris : *Ah! le bel ognon!*

Ou : *Mes gros champignons!*

A Toulouse, on rencontre une petite fille qui porte sur sa tête une grande corbeille de châtaignes bouillies, en criant : *Commo d'ivous qui boi de castagnous? Qui veut des châtaignes grosses comme des œufs?* Quelle éloquence dans ce peu de paroles pour un estomac affamé et une bourse légère! Quand sous le soleil de feu du Midi paraît la femme aux belles oranges de Majorque, en chantant cette gracieuse mélodie :

on conçoit que l'ouvrier quitte aussitôt son atelier, que la couturière descende de sa mansarde pour se désaltérer avec des fruits si succulents, si juteux, que *la barbe en coule!* Saurait-on trouver une invitation plus pressante pour un gosier desséché par vingt-quatre degrés de chaleur?

Mais essayons de débrouiller, s'il se peut, ce chaos d'industriels nomades de différentes castes, ce tohubohu de chanteurs ambulants, et de mettre quelque ordre dans un sujet si compliqué, dans cet immense tintamarre de cris et de chants qui commencent avec le jour, ne finissent que très-avant dans la nuit, et que dix volumes in-folio ne suffiraient pas à recueillir, s'il fallait les noter tous. Et d'abord, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de faire connaître ici ce que nous avons recueilli chez les anciens auteurs sur les cris de Paris.

L'origine des cris des rues remonte très-haut, et ils n'ont pas toujours été exclusivement adoptés pour la même marchandise. Dans le principe, les gros marchands eux-mêmes ne dédaignaient pas ce moyen d'attirer l'attention des passants. D'anciens ouvrages nous apprennent qu'aux douzième, treizième et quatorzième siècles, les marchands se tenaient sur le seuil de leur boutique, et engageaient les chalands à y entrer. Il n'était aucune profession qui pensât déroger par l'emploi de ce petit manége. On était harcelé alors, comme on l'est encore aujourd'hui dans les petites villes de l'Italie, par le coiffeur, qui veut à toute force vous raser, par la fruitière, qui vous offre de la salade, et par le charcutier, qui exige que vous lui achetiez des *salami*. Sans aller si loin, on peut se faire une idée du boutiquier des douzième et treizième siècles, en traversant le marché du Temple, où des centaines de jeunes filles vous arrêtent en vous prodiguant les noms les plus caressants, pour vous offrir des draps, des matelas, des serviettes, de la layette, etc., etc., ce qui n'étonne pas médiocrement le provincial, peu habitué à voir le sexe se livrer à de telles avances dans le seul but de donner de l'activité au commerce.

La *Hanse parisienne*, association de marchands, acheta de Philippe-Auguste, moyennant la somme de trois cent vingt livres, les *criages de Paris* ou les criées des marchandises à vendre, ainsi que le droit de placer et de déplacer les crieurs. Félibien rapporte (t. I, livre IX, p. 433) qu'alors qui vendait du *vin à bouche* à Paris, c'est-à-dire du vin en détail, devait avoir crieur et payer droit à la ville. Etienne Emilian, prévôt de Paris, régla, dans une ordonnance de 1258, les crieurs de Paris et les droits qu'ils devaient payer à la ville.

Guillaume de Villeneuve, écrivain du quatorzième siècle, nous a laissé, dans un récit poétique, les différents cris en usage de son temps à Paris. Les couvents, bien que souvent fort riches, envoyaient tous les jours et dans tous les quartiers leurs frères quêteurs pour demander l'aumône. Les frères de Sainte-Croix, que saint Louis avait enrichis de ses libéralités, allaient chaque matin crier dans les rues : *Du pain pour la Sainte-Croix!* Puis c'étaient les frères de Saint-Jacques, les carmes, les pauvres écoliers, et les frères cordeliers, qui tous demandaient ainsi du pain. De même on voit de nos jours à Rome des confréries aller de maison en maison solliciter des secours en chantant. Voici une de leurs mélodies:

Le poëte chroniqueur du quatorzième siècle cite encore les croisés de la terre sainte parmi les crieurs de l'époque, ainsi que les filles-Dieu, qui s'en allaient disant d'un ton lamentable : *Du pain pour Jhesu nostre sire.* On voyait aussi les aveugles des Quinze-Vingts, qui se faisaient conduire par toute la ville en criant comme des sourds : *Du pain pour ceux du Champ pourri!* (L'établissement des Quinze-Vingts avait été fondé sur un terrain qui portait ce nom.)

Le même auteur nous apprend que les *étuvistes* se plaçaient de grand matin sur leurs portes, et criaient à tue-tête : *Seigneur, hâtez-vous d'aller vous baigner; les bains sont chauds, je vous l'assure!* Et il donne le détail de tous les cris usités alors, parmi lesquels nous citerons de préférence ceux qui peuvent le mieux indiquer en quoi le commerce des rues, à notre époque, diffère du commerce de ces temps-là, lequel se faisait souvent par échange :

Sauce à l'ail ou au miel! Dieu vous donne santé! — Poids chauds en purée, fèves chaudes! — J'ai des merlans frais et salés, j'ai des anguilles pour du vieux fer! — Qui veut de l'eau pour du pain? — Au lait, la commère, la voisine! — Bonne bûche à deux oboles! — Qui a de la lie de vin à vendre? — Petites marchandises à jouer aux dés! — Fleurs d'iris pour joncher (les rues). *— Mendiant... Dieu! qui m'appelle? Viens ça, vide cette écuelle! — Qui a des pots d'étain à nettoyer? — Poivre pour un denier! — Qui veut des noëls, qui en veut? — Qui a des manteaux? Gare le froid! Qu'on me l'apporte à raccommoder!*

Quelquefois on entendait crier : *Le ban du roi Louis (pour fournir au roi homme et argent!) — Mèches de jonc apprêté pour les lampes! — Chandoile de coton, chandoile qui plus art cler que nulle estoile (qui éclaire mieux que les étoiles!)*, etc., etc.

Les meuniers parcouraient les rues, faisant grand bruit et criant : *Qui a à moudre et du pain à cuire?*

« Il y a dans Paris tant de marchands de friandises, tant de loteries à *plaisirs*, à *oublies*, dit le naïf Guillaume de Villeneuve, que, si j'avais beaucoup d'argent, et que je voulusse avoir de chaque chose que l'on crie pour un denier seulement, mon bien, si considérable qu'il fût, serait bientôt dépensé. La gourmandise m'a déshabillé; lécherie m'a dérobé de telle façon, que je ne sais plus que devenir, ni par où me tourner. Je ferais flèche de tout bois! »

Jannequin, dans une composition intitulée *Cris de Paris sous François Ier*, nous a conservé un grand nombre de ces crieries, dont la plupart, après plusieurs siècles, sont restées les mêmes, tant pour le chant que pour les paroles.

Pour les cris des rues, comme pour toute espèce de chant populaire, il ne faut pas oublier de faire la distinction entre la mélodie et l'exécution. Un bon chanteur fait valoir la plus insignifiante composition, et lui prête un charme qu'elle n'a pas. Une belle composition peut devenir méconnaissable lorsqu'elle est mal exécutée. Le chant populaire, c'est-à-dire celui qui, poésie et musique, a été créé par le peuple, varie dans chaque bouche; chacun le brode, le fredonne à sa manière, et comme il peut. Souvent la mélodie primitive est difficile à retrouver; elle ne semble pas digne d'attention, et pourtant il est reconnu que les chants populaires de la plupart des nations ont toujours fait l'admiration des compositeurs; ils ont été pour eux une source inépuisable de richesses inattendues, et leur ont fourni bon nombre de leurs plus belles inspirations. Qui ne reconnaît dans la *Vestale* de Spontini, de même que dans la *Muette* d'Auber, le caractère des mélodies populaires de l'Italie? La *Dame blanche* n'imite-t-elle pas les chants des montagnards de l'Ecosse? Existe-t-il, en un mot, un compositeur qui n'ait pas étudié les chants populaires de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Ukraine, de la Scandinavie? Cette originalité de pensée, qui tient son caractère du sol qu'habite l'homme, du ciel qui le couvre, ne se trouve nulle part dans les théories. On chercherait en vain dans le monde savant des mélodies qui égaleraient en invention le *Cereno tre zitelle* du peuple romain, ou *Là-haut sus las mountagnes* des Languedociens. J.-J. Rousseau admirait les chants vénitiens, dont il a fait une collection; Grétry parle avec transport des mélodies romaines; Byron n'a pas assez d'éloges pour celles des Grecs. Et qu'on ne se figure pas y voir de ces antiquités qu'on déterre : ce sont des compositions toutes pleines de vie, souvent d'une ravissante beauté, fruits d'une imagination brillante, et manifestations des sentiments les plus nobles et les plus généreux. Elles se transmettent de père en fils, de génération en génération; on les chante dans les mêmes vallées, sur les mêmes montagnes : il semble que les échos les reconnaissent, et ne puissent répéter, depuis des siècles, que le même air, la même ballade.

Les cris des rues ont beaucoup de rapport avec les mélodies populaires, et en font, en quelque sorte, partie; ils sont extrêmement intéressants par leur originalité, ce que très-probablement j'apprends aux Parisiens comme une chose toute nouvelle; car, habitués dès l'enfance à les entendre, ils n'y prennent garde en aucune façon. L'enfant de Paris a grandi au milieu des marchands d'habits, des repasseurs et des savetiers; il a été bercé avec leurs tendres mélodies, il les a sucées avec le lait de sa nourrice. Ce sont pour lui de bien vieilles connaissances; il leur doit ses premières impressions, sa première éducation musicale; aussi ses oreilles en ont-elles pris un pli tout particulier : elles ne se sont pas médiocrement endurcies à cette école de chant. De même que le meunier, au milieu du vacarme de son moulin, entend tout, excepté son moulin, le Parisien vit au milieu des crieurs sans les entendre. Mais il n'en est pas ainsi pour l'étranger assailli tout à coup par le bruit de ce redoutable tic-tac. Quel assourdissement! On lui crie à l'oreille, il n'entend plus; il se sauve, il a le vertige, et plusieurs heures suffisent à peine pour qu'il puisse recouvrer ses facultés auditives. L'étranger est ainsi frappé à Paris de mille choses sur lesquelles la pensée du Parisien ne s'est jamais arrêtée. Nous ne croyons pas que le dernier soit bien propre à faire connaître au premier sa ville natale; celui-ci sera souvent plus frappé de ce qu'il apercevra par hasard que des objets sur lesquels celui-là appellera ses regards avec intention.

Les musiciens sont naturellement ceux dont les cris des rues ont le plus vivement intéressé la curiosité; tous ont essayé de les imiter avec leurs instruments, ou de les noter. Combien de fois, dans les rues de Vienne, de Rome, de Naples, de Londres et de Paris, ne nous est-il pas arrivé de nous détourner de notre course, et de suivre pas à pas quelque marchand ambulant, dans le seul but de saisir le caractère de sa crierie, et de le transcrire sur nos tablettes!

Du reste, il ne faut pas s'attendre à trouver dans toutes ces mélodies des trésors de beauté et de bon goût. Il y en a de très-insignifiantes, et souvent même ce sont de véritables cris de sauvage, des hurlements inarticulés. On ne doit pas oublier que les marchands crieurs battent journellement le pavé de Paris au nombre de quinze ou vingt mille, et que pour eux l'important est de se faire reconnaître : chacun d'eux s'est donc ingénié à trouver un cri ou un chant qui lui soit particulier, et auquel la ménagère ne puisse pas se tromper, car la ménagère possède seule la clef de cette langue à part, et si l'Académie était chargée d'en donner une explication, nous sommes persuadé qu'elle se trouverait dans un fort grand embarras. On est plus d'une fois tenté de se demander où cet homme, cette femme, ont pu trouver des mélodies qui ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons dans le domaine musical, et qui sont en contraste avec tout ce qui a jusqu'alors frappé notre oreille. Toute la notation est insuffisante pour rendre de telles intonations; le système musical n'admet que des demi-tons, et la mélodie de l'homme du peuple nécessiterait des quarts de tons. A cela se joint la différence de caractère qu'il sait donner à chaque son; des sons de poitrine, de médium, de fausset, un cri nasillard ou guttural, un autre qui semble partir du ventre, tout cela se succède souvent dans une mélodie qui n'a pas plus de quatre ou cinq notes.

Les crieurs des rues peuvent se diviser en deux grandes catégories : les vendeurs et les acheteurs. Ces deux classes d'industriels se composent d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, de Parisiens et de paysans, dont quelques-uns quittent, à une certaine époque de l'année, des provinces assez éloignées, pour venir à

Paris exercer un métier ou vendre une denrée, et retournent ensuite dans leur pays, où ils achètent quelque coin de terre avec le fruit de leurs épargnes.

Les uns vont seuls, comme les marchands d'habits, les savetiers et les marchands de fruits, de fleurs et de légumes; les autres se montrent par paire, comme les ramoneurs, les marchands de cartons, les vitriers et les couples de marchands d'habits, homme et femme. Il en est qui portent au bras leur marchandise; d'autres la traînent ou la poussent devant eux dans une petite charrette. On en rencontre qui ont un cheval, un âne, un chien, pour les seconder. Ainsi la majeure partie chemine à pied; le reste se fait voiturer. Certains marchands n'ont pas trop, pour exercer leur petite profession, de toute la ville et de ses environs; d'autres se sont approprié les faubourgs ou la cité; on ne les voit jamais au delà de tel quartier, de telle rue. Il y en a qui s'établissent à poste fixe, à un coin de rue, sur le même boulevard, sur le même quai, sur le même pont. Quelques-uns enfin font choix d'une porte cochère pour y installer leur commerce, et, du matin au soir, depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier, la maison est régalée à toute heure, à toute minute, du même cri, de la même chanson, du même appel aux acheteurs.

Chaque heure du jour, chaque saison, et même le beau temps et la pluie ont leurs représentants dans les crieurs des rues. Il est tel quartier où l'arrivée régulière des marchands vous dispenserait au besoin d'avoir une montre. Les volets de votre appartement sont encore fermés, que vous entendez le *haut en bas* du petit ramoneur : il est sept heures. Vous entendez plus tard le refrain de la femme aux petits pains : c'est l'heure de votre premier déjeuner. Le maraîcher crieur avertit la ménagère qu'il est temps de mettre les légumes dans la marmite : il est onze heures. Le raccommodeur de casseroles, de faïence, vous appelle qu'il faut mettre en état les ustensiles dont vous vous servirez pour le dîner. Le repasseur de couteaux se fait entendre à l'heure où vous devez mettre la nappe, et au moment où vous allez poser le dessert sur la table, votre oreille est agréablement frappée par le cri de la vieille femme qui tient au bras son panier coquettement recouvert d'une serviette blanche et parfumée, et s'en va chantant : *Voilà l'plaisir, mesdames, voilà l'plaisir!* Enfin, vous pouvez être assuré qu'il est huit heures du soir, lorsque trois mesures de l'orgue de barbarie précèdent le cri : *Lantern' magique, pièce curieuse!* Ces cris, et cent autres, vous indiquent les heures du jour avec autant de précision que le cadran de l'hôtel de ville, et nous-même, pendant plus d'une année, nous avons réglé les heures de notre journée sur les cris du faubourg Poissonnière.

Quelques marchands ne se font entendre qu'à une certaine époque de l'année : leur arrivée, comme celle de l'hirondelle, vous annonce le retour du printemps. Combien d'êtres souffrants, retenus dans leur cellule par les longs et rigoureux mois d'hiver, se réjouissent quand la voix argentine de la jeune marchande de fleurs vient frapper leur oreille!

Combien de gourmets, à la bourse trop maigre pour acheter les primeurs chez Chevet, tressaillent de plaisir en entendant le cri tant désiré : *Ma botte d'asperges!*

Ou : *Pois ramés, pois écossés!*

LA

MAITRESSE DE MAISON DE SANTÉ

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Avant de faire le portrait de l'individu, essayons de donner une description de l'endroit où on le trouve, du cadre où il pose, ou, si vous l'aimez mieux, de la contrée où il règne. La maison de santé est presque toujours logée dans quelque vieil hôtel dont les vastes appartements du rez-de-chaussée sont affectés au service commun, au grand et au petit salon, à la salle à manger, au parloir, etc. Les étages supérieurs sont divisés en une foule de petits appartements qui sont affectés aux malades de première qualité. Ceux du second ordre sont casernés dans les chambres que l'on a pratiquées sous les combles, ou dans celles qu'on a créées, au moyen de quelques cloisons, dans les bâtiments destinés autrefois aux écuries et aux remises. Comme la maison de santé parle toujours, dans ses prospectus, de l'air pur qu'on y respire, elle a toujours un jardin d'une assez vaste étendue. Ce jardin est d'ordinaire livré à l'entreprise, c'est-à-dire que moyennant une somme de cent francs par an, il y a un jardinier qui se charge de le ratisser, de le labourer et de le fournir de fleurs, d'où il résulte nécessairement que l'herbe pousse dans les allées, et que rien ne pousse dans les plates-bandes. Cependant, c'est là seulement que se trouve l'air pur qui fait le plus grand mérite de cette demeure, car l'on ne peut guère s'imaginer l'air qu'on respire à l'intérieur. Grâce aux nécessités de l'exploitation, qui font à la fois d'une maison de santé une succursale d'hôpital et une annexe de restaurant, il s'y forme une atmosphère pharmaceutique et culinaire, chargée d'exhalaisons d'éther et de matelote, de quinine et de choux farcis, de graine de lin et de haricot de mouton; espèce de gaz gras et nauséabond qui donne à la fois des étouffements et des envies de vomir.

C'est là que vit pêle-mêle la population la plus diverse et la plus changeante, car la maison de santé n'est pas seulement, comme nous avons dit, une succursale d'hôpital, une annexe de restaurant, c'est aussi une dépendance de prison. C'est en cela que la maison de santé diffère essentiellement de la pension bourgeoise. Celle-ci n'est, à tout prendre, qu'un *fac-simile* incomplet de la petite ville; la maison de santé est un résumé de la société tout entière. L'une ne renferme guère que la sottise et le ridicule, et l'autre y joint le crime et le vice. Vous allez voir comment.

Par une tolérance dont nous ne voulons point faire la critique, mais qui existe, il y a un certain nombre de condamnés qui obtiennent, sous prétexte de maladie, la permission de subir leur châtiment dans une maison de santé. Cette tolérance a été appliquée d'abord aux écrivains politiques, et en ce cas elle semble presque juste, ou tout au moins possible à expliquer. Dans nos mœurs,

'homme qui commet un délit moral ne saurait être assimilé à celui qui a matériellement fait un acte coupable. Notre délicatesse répugne à voir dans la même prison un publiciste et un escroc, un poëte et un voleur. La loi n'a pas fait de différence, l'administration en a reconnu une, elle a eu raison sans doute; mais malheureusement dans notre pays l'abus est toujours près de l'usage, et peu à peu la tolérance dont j'ai parlé s'est étendue aux banqueroutiers, aux faussaires, etc.; de façon qu'il y a des criminels dont les uns pourrissent dans des cellules impures, et dont les autres se gobergent dans les salons de la maison de santé. Si l'on veut me permettre de raconter une visite que je fis dans une maison de ce genre, on jugera peut-être mieux de l'ensemble de cette population, sur laquelle règne la maîtresse du lieu, et peut-être aussi le portrait de ce que doit être la souveraine d'un pareil monde se trouvera-t-il à moitié dessiné par l'esquisse des sujets sur lesquels elle étend son empire. J'étais invité à dîner dans une maison de santé, par un de mes amis, que des passants y avaient transporté à la suite d'un accident, et qui s'y était installé pour s'y faire guérir, car il n'avait point de famille à Paris. Je me rendis de bonne heure à l'invitation. C'était en été, et la plupart des habitants de la maison se promenaient dans le jardin. Auprès d'une plate-bande où j'avais cueilli une rose thé d'une pâleur charmante et d'un parfum délicat, j'aperçus deux hommes que leur entretien semblait absorber complétement; l'un jeune encore et malade, mais habillé avec une recherche et une élégance particulières. On voyait que c'était un étranger. L'autre, au contraire, râblé, rubicond, musculeux, suant la santé et la vigueur, mais d'une allure grossière et brute, était vêtu comme un ouvrier endimanché. Je demandai à mon ami quels étaient ces deux hommes qui causaient si fraternellement, quoiqu'ils parussent de nature si différente. « Le premier, me répondit-il est un baron allemand, énormément riche, et qui est venu se faire traiter ici pour une maladie de peau reconnue incurable. Le second est un maître maçon détenu sous prévention de faillite frauduleuse. Ce sont là des pratiques excellentes, le baron payant très-cher parce qu'il est riche, et le maçon parce qu'il est coupable; l'un vivant dans l'espoir d'une guérison qu'on lui promet toujours pour le mois prochain, l'autre vivant dans la crainte d'être à tout moment retourné à la Force, et flattant de ses écus volés l'influence occulte de la directrice de la maison, qui le sauve de cette extrémité. L'intimité de ces deux hommes, qui vous semble un problème insoluble, s'explique ici tout naturellement. Le maître maçon seul s'est trouvé la peau assez rude et assez calleuse pour toucher la peau galeuse du baron allemand, lui seul ose entrer dans sa chambre et braver la pestilence de l'air qu'on y respire. Du reste, tous deux en combattent l'impureté par un exercice continu de la pipe et une prodigieuse absorption de bière, et cela à l'encontre des ordonnances du médecin.

— Et la maîtresse de la maison ne s'oppose pas à cette dérogation aux lois sanitaires qui doivent être plus despotiques ici que partout ailleurs?

— Hé! me répliqua mon ami, où serait alors le bénéfice de l'entreprise, si les malades se guérissaient? Chaque bouteille de bière exige, le lendemain, un pot de pommade pour frictionner le baron; et je vous jure qu'on le frictionne, non-seulement pour ce qu'il boit, mais pour ce que boit le maçon.

— Mais le malheureux en mourra.

— On l'en empêchera bien. La maladie de peau est connue pour ses excellents produits. C'est le vrai fonds des maisons de santé; on n'en guérit jamais, mais on n'en meurt que très-tard; une maladie de peau est presque une rente viagère pour la maison, et, si on l'exploite, on se garde bien de la laisser aller trop vite. Il n'y a pas de malade plus soigné que le baron. »

A quelques pas de là, je pus me convaincre que s'il y avait des amitiés dans cette sentine, il y avait aussi des haines profondes; et j'appris en même temps que s'il s'y trouvait des malades et des prévenus, il y avait aussi des condamnés. Une femme abominablement sale, mais d'une grasse beauté, passa près d'un homme fluet et maigre, et d'une recherche excessive. Tous deux se lancèrent un regard de haine et de mépris, que tous deux méritaient comme on va voir. La femme sale était une bouchère républicaine, que son mari avait fait condamner, parce qu'il croyait que le ménage est tout à fait un état monarchique où il ne doit y avoir qu'un souverain, et que sa femme y voulait un sénat composé de tous les garçons de boutique, à larges épaules, et leur faisait prendre aux affaires une part trop intime et en même temps trop publique.

Le monsieur était un vicomte de l'ancien régime, à qui les bourgeois du jury avaient fait payer, par une détention de cinq ans, son trop grand amour pour les jeunes filles au-dessous de quinze ans.

La haine de ces deux êtres l'un pour l'autre était poussée aux dernières limites. La forte et vigoureuse bouchère, pour qui son crime n'était qu'un exercice un peu étendu de sa constitution républicaine, exécrait ce croquet de vicomte et son incapacité à aborder la question dans toute sa puissance, en face d'une personne qui, comme elle, savait au moins ce qu'elle faisait, et qui insultait à la nature par l'abominable corruption dont il flétrissait des êtres incapables de se défendre ou plutôt incapables de céder. De son côté, le vicomte se révoltait de ce que cette volumineuse et lourde bouchère eût sali de son contact grossier ce joli petit crime privilégié qui, selon lui, ne devait appartenir qu'aux femmes du monde, et qui consiste à tromper son mari. Du reste, tous deux avaient trouvé, chacun pour l'autre, une dénomination qui peignait à la fois ce qu'ils étaient et le sentiment qu'ils s'inspiraient. La bouchère appelait le vicomte: « Vieux Contrafatto! » Le vicomte appelait son ennemie: « La tranche de bœuf adultère! » Tous deux condamnés avaient trouvé un asile dans cette maison. Pourquoi? par qui? comment? Ceci est un des mystères des maisons de santé.

J'avoue que ces deux rencontres m'avaient déjà donné un commencement de mal au cœur, qui m'eût peut-être fait inventer un prétexte pour me retirer avant le dîner, si je n'avais été ramené à des idées moins fétides par un jeune homme qui m'aborda en s'écriant: « Hé! c'est vous, mon cher, est-ce que vous dînez avec nous? En ce cas, je vais faire frapper du champagne, car je suis de la maison. — Vous, et à quel titre? — Eh! eh! reprit-il en riant aux éclats, comme malade. — Avec cette figure épanouie! Vous êtes donc un malade imaginaire? — Non, pardieu, je suis plutôt un malade imaginé. Voici ce que c'est. Un juif me prête vingt mille francs; c'est-à-dire qu'il me donne cent louis en écus, et dix-sept mille six cents francs en savon de Windsor, en tonneaux d'urate, en pains à cacheter, en serins, en registres à dos élastique, etc., etc., etc. L'échéance venue, le drôle me poursuivit. Je lui proposai un arrangement, il refusa. Je me vengeai. Il m'avait prêté en savon et en pains à cacheter, je le payai en prison. Mais comme Clichy est un abominable séjour, je me trouvai, le lendemain de mon écrou, atteint d'une maladie chronique du foie. Je fus condamné, sous peine de mort, à faire bonne chère, à monter à cheval, à me livrer à toutes sortes de distractions; et comme la loi a dit au créancier: « Tu emprisonneras ton débiteur, » mais non pas: « Tu le tueras, » j'ai été transféré dans cette maison de santé, où je me soigne le plus que je peux, en attendant ma guérison définitive, qui arrivera dans deux ans, car voilà trois ans de traitement que je fais de mon mieux, sans que ma maladie ait diminué d'intensité. C'est pourquoi nous allons boire de la tisane de Champagne.... à la santé de mon juif. A tout à l'heure. Je vais à l'office. »

Il nous quitta en riant, et trouva sur son passage un homme chauve à qui il se mit à chanter à tue-tête:

Préfet, je veux de tes cheveux.

L'homme ainsi interpellé se redressa comme un aspic, et courut sus à celui qui l'avait interpellé, jusqu'à ce que, fatigué de le poursuivre à travers toutes les sinuosités du jardin, que l'autre lui faisait parcourir en lui chantant toujours, *Préfet, je veux de tes cheveux*, le malheureux tomba sur un banc où il se mit à frotter sa tête chauve avec un morceau de flanelle grasse et une frénésie extraordinaire. C'était un ex-préfet de l'Empire, qui, devenu trop pressant dans ses hommages à une belle dame, s'était vu enlever son faux toupet au moment le plus animé de l'attaque. L'éclat de rire que fit naître cet accident, et qui défendit la dame beaucoup mieux que ses fureurs, avait si profondément blessé la prétention belliqueuse du préfet, qu'il en avait perdu le peu de bon sens demeuré jusque-là sous sa perruque. Il en était devenu fou, et sa folie consistait à croire qu'il avait inventé une pommade pour faire pousser les cheveux. C'est pour cela qu'il se frottait si furieusement le crâne.

Enfin l'heure du dîner arriva. Nous étions à peu près vingt-cinq à table. Le dîner me parut convenable, mais l'aspect de la table fut plus puissant que mon appétit. J'avais en face de moi une pulmonaire, espèce de cadavre ambulant qui avait été accueilli à son entrée par un murmure dont le sens voulait dire: « Tiens! elle n'est pas encore morte; c'est drôle! » Un peu plus loin, un manchot, que j'avais d'abord pris pour un militaire, mais qui n'était autre qu'un scrofuleux à qui l'on avait coupé le bras, lequel bras, à ce que j'appris, avait été enterré au pied du rosier où j'avais cueilli cette charmante rose

hé que j'avais à ma boutonnière. Il me sembla que j'avais le bras de cet homme pendu à mon habit; j'arrachai cette délicieuse fleur avec un mouvement de dégoût et d'horreur, et je renonçai à dîner.

Cependant j'admirais avec quelle tranquillité d'estomac tous ces gens mangeaient et buvaient, et j'eus bientôt l'occasion d'apprécier avec quelle tranquillité d'esprit ils prennent certains événements. Dans cette circonstance, je reconnus que l'homme physique et l'homme moral n'a que des jongleries dans le cœur et dans l'estomac. En effet, au beau milieu d'un dindon que découpait la maitresse de la maison, un domestique de chambre, sorte de garçon de cuisine et d'apothicairerie, entra et dit tout haut :

— Madame, madame B*** du second est à toute extrémité, et elle demande un confesseur.

— Bien, répondit la maitresse en fendant une aile en six, faites venir aussi le viatique, car je crois qu'elle n'ira pas jusqu'au dessert. »

Après ceci, à quoi personne ne fit attention, on parla immédiatement de littérature légère. Je laissai la conversation s'engager entre un richard condamné à mort pour catarrhe, et un professeur d'anglais condamné à la détention pour faux. L'un fut soutenu dans ses opinions classiques et morales par un ancien croupier de Tortoni, qui avait ouvert une maison de jeu clandestine; et l'autre fut secondé dans son admiration pour le genre romantique par un hydropique qui prétendait avoir le ventre de Falstaff. Ce fut alors que je pus observer la maitresse du lieu. A ce moment de la journée, elle devait avoir, et elle avait quelque chose de la maitresse de pension. Ainsi la même adresse à distribuer un plat, la même surveillance de l'œil sur la consommation libre des hors-d'œuvre, la même colère quand un indiscret osait revenir deux fois au même mets. Mais la dextérité humoriste et souple de la maitresse de pension bourgeoise était remplacée ici par une sécheresse d'autorité que ma présence seule empêchait de se montrer dans toute sa rigueur. On voyait toujours surgir derrière les paroles de cette femme, comme une ombre menaçante, ou le médecin, lorsqu'elle arrêtait l'appétit des malades, ou le préfet de police, lorsqu'elle calmait l'avidité des condamnés. Toutefois, quelques-uns comme le baron et l'Anglais, mangeaient à volonté, cela ne pouvant que leur faire du mal, et la pharmacie de la maison rattrapant au centuple ce que la cuisine pouvait y perdre.

Enfin, ce dîner se termina, et la chose qui me frappa le plus quand on eut quitté la table, ce fut l'étrange fusion qui s'opéra dans le salon. Outre les personnes dont j'ai parlé, il y avait dans cette maison des pensionnaires valides et des malades souffreteux, gens de bon monde et de probité. Je pensais qu'ils allaient se réfugier dans un coin. A ma grande surprise, il s'établit une conversation générale dont personne n'était exclu. Deux jeunes filles qui demeuraient dans cette maison près de leurs mères infirmes, des femmes élégantes qui venaient y voir leurs frères ou leurs parents, faisaient cercle avec la bouchère et le vicomte, et, pendant un moment, la maison de santé disparut pour faire place à une réunion gaie, animée, brillante. On y parlait modes, spectacles, concerts. On y faisait des calembours, de bons mots, tandis que l'on mourait au-dessus de notre tête. Moi seul y pensai peut-être; mon ami m'assura que le lendemain je n'y aurais plus pensé.

Le repas fini, je me fis présenter, et je causai longtemps avec cette régente d'un empire si singulièrement composé. Elle me fit peur. Elle n'est plus jeune, mais a dû être fort belle; elle est rude, mais elle a un choix d'expressions assez distinguées. A la voir ailleurs que chez elle, on lui trouverait de l'esprit, et on chercherait où elle l'a pris; mais à côté de la source où elle le puise, cet esprit devient presque un cynisme effrayant. Jamais je n'ai entendu parler de toutes les infirmités et de tous les crimes humains avec une précision si indifférente. Le juge le plus accoutumé à l'aspect du vice, le médecin qui pénètre dans les hôpitaux, n'ont chacun qu'une moitié de cette affreuse expérience de l'homme, qui tue toute foi et toute sensibilité. Il me semblait que cette femme dût être faite de bois et de fer. Eh bien! non, il y a au fond de tout cela une portion d'âme qui a survécu à l'ossification générale : cette femme aime, et elle aime avec passion. Je cherchai qui pouvait être le préféré. « Jamais, me dit mon ami, il n'entre dans cette maison; elle n'est pas assez maladroite pour se montrer dans cet affreux déshabillé de son état; elle sent que le charme fuirait à la seconde visite. Du reste, un mari ou un amant ne feraient que l'embarrasser. S'il y avait ici un homme qui eût le droit de s'interposer dans les querelles qui s'y engendrent, il lui faudrait souvent employer la violence personnelle pour mettre les récalcitrants à la raison, ou répondre à des provocations qui peuvent partir d'hommes dont on ne peut les refuser. La femme, au contraire, protégée par sa prétendue faiblesse, est toujours en droit d'appeler des auxiliaires avec lesquels personne ne se soucie de se commettre; pour les maladies qui vont jusqu'à la fureur, ce sont les domestiques; pour les autres, c'est le commissaire de police. Grâce à ces moyens, chacun se maintient à sa place, sûr d'y être remis par une force ou une autorité supérieures.

Toutefois, la maitresse de maison de santé a des vertus que l'on chercherait vainement dans le monde : c'est une discrétion à toute épreuve. Ici ont passé sans qu'on les ait jamais vues, bien des jeunes filles et des femmes dont l'arrivée était suivie de la venue d'une nourrice. Il y a eu dans ce genre des romans entiers cachés dans les murs de cette maison, et certes les Mémoires d'une maitresse de maison de santé vaudraient mieux que ceux de l'homme qui croit le plus savoir dans ce monde.

A ce propos, je demanderai la permission de raconter une rencontre dont le secret me fut révélé trois semaines après cette première visite, un jour de bal, car on donne des bals dans les maisons de santé.

Le jour où je dînai, la nuit était tout à fait close quand je sortis. Chaillot est désert de bonne heure, et je rencontrai au milieu de la rue une voiture de poste arrêtée, et dont le postillon avait quitté les chevaux. Je m'approchai, craignant qu'il ne fût arrivé quelque accident, lorsqu'une voix de femme, sortie de cette voiture, me dit avec un accent de prière :

« Mon Dieu, monsieur, pourriez-vous indiquer au postillon la maison de santé du docteur N...? Ce malheureux est ivre et s'en va frappant à toutes les portes. »

La personne qui m'avait ainsi parlé s'était penchée hors de cette voiture, et la lumière de la lanterne m'avait éclairé son visage de manière à ce que je pusse voir combien elle était belle. Cette femme avait dans ses yeux, dans l'accent de sa voix, quelque chose d'inquiet qui sans doute l'empêcha de voir avec quelle curiosité je la regardais; mais, du moment qu'elle s'en aperçut, elle se retira dans la voiture et se voila le visage. J'accompagnai la voiture jusqu'à la maison d'où je sortais, et je me promis de m'informer de cette admirable personne. J'en parlai à mon ami.

Il ne l'avait point vue et n'en avait pas entendu parler. Personne, dans la maison, ne savait rien d'une

pensionnaire ou d'une malade arrivée en chaise de poste. Je supposai que cette étrangère n'avait pas trouvé chez le docteur ce qu'elle y cherchait, et s'était adressée ailleurs.

Le jour du bal vint enfin, et dans cette maison d'invalides et de condamnés, où la maladie régnait à tous les étages, où la honte semblait devoir fermer les portes quand ce n'était pas la douleur, ce fut un luxe, du bruit, des fleurs, des diamants, des femmes qui riaient et dansaient au son d'un orchestre joyeux. Une seule figure rappelait la mort au milieu de cette fête bruyante. C'était celle d'une jeune poitrinaire, qui, à force d'instances, avait obtenu de se placer dans un coin du salon. Là, immobile, attentive, respirant un air qui devait lui brûler la poitrine, elle regardait danser d'un œil ardent d'autres jeunes filles pleines de fraîcheur et de sève. Ses lèvres, convulsivement agitées, suivaient les mesures rapides du galop;... elle tressaillait d'une joie désolée, lorsque la danse animée emportait tous ces flots de femmes en légers tourbillons; ses doigts, crispés sur les bras de son fauteuil, essayaient de la soulever. Un moment elle se tint presque debout, et je crus qu'elle allait mêler sa figure cadavéreuse à cette course emportée et rouge de plaisir. Mais la force lui manqua, et elle retomba à sa place.

Il ne faut pas croire que ce monde qui dansait ainsi ne se fût pas aperçu de la présence de cette mourante : chacun la savait là, chacun l'avait remarquée. Mais par un admirable instinct d'égoïsme, personne n'en parlant à personne, tout le monde semblait l'ignorer, et l'on n'avait pas besoin de donner à la pitié une seule minute de cette nuit vouée au plaisir. Moi-même je voulus me distraire de cette pensée, et je ne sais ce qui me prit de demander à mon ami des nouvelles de notre préfet. Je rencontrai bien.

« Silence, me dit mon ami, sa folie a pris un caractère furieux, et ce matin il s'est tué d'un coup de couteau. Ne parlez pas de cela, ça jetterait du froid dans le bal... Il est là, à deux pas, dans un petit salon... Les femmes sont si ridicules! elles auraient peur, et j'avoue que je ne voudrais pas manquer le galop que m'a promis la femme du général belge R***, la belle-sœur du docteur, une femme charmante; elle est arrivée ce matin d'Angleterre, et n'a pas voulu manquer le bal ce soir, car elle repart demain pour Bruxelles.

Je demeurai à ma place. Le galop passa à plusieurs fois devant moi. J'étais tellement préoccupé de ce bal, à côté de ce cadavre, que je ne voyais personne; un couple plus rapide que les autres me heurta assez fortement, et j'entendis un rire suave et doux glisser en même temps dans l'air. Je levai les yeux, et je vis mon ami emportant une femme d'une élégance et d'une souplesse merveilleuse. Elle repassa devant moi, je la reconnus. Cependant je n'osai me fier à un premier coup d'œil. Lorsqu'elle fut assise, je me plaçai près d'elle; elle m'aperçut et devint pâle. J'allais aborder mon ami qui venait à moi, lorsqu'elle me dit avec un sourire plein de bonne grâce.

« N'est-ce pas vous, monsieur, qui m'avez invitée pour la première contredanse? »

Je m'empressai de lui répondre qu'elle ne se trompait pas. Nous dansâmes ensemble; pendant une figure elle se tourna vers moi, et tout en arrangeant les plis d'un fichu de blonde, elle me dit à voix basse, comme si elle m'eût parlé de sa robe :

« Si vous dites un mot, je suis perdue... Point de questions sur mon compte... Là-bas, au coin de la fenêtre, cet homme à cheveux blancs à qui je souris en ce moment, c'est mon mari; et s'il soupçonnait que je suis entrée ici il y a trois semaines, quand il me croyait à Londres, il me tuerait. »

Elle ne put continuer, c'était son tour de figurer; elle s'élança, la joie sur le front, le sourire sur les lèvres, et je ne m'étonnai point de voir mon ami danser gaiement près d'un cadavre, quand cette femme se montrait si légère avec une telle terreur dans l'âme.

Quand elle revint, je la rassurai; elle me remercia comme si je lui avais ramassé son éventail.

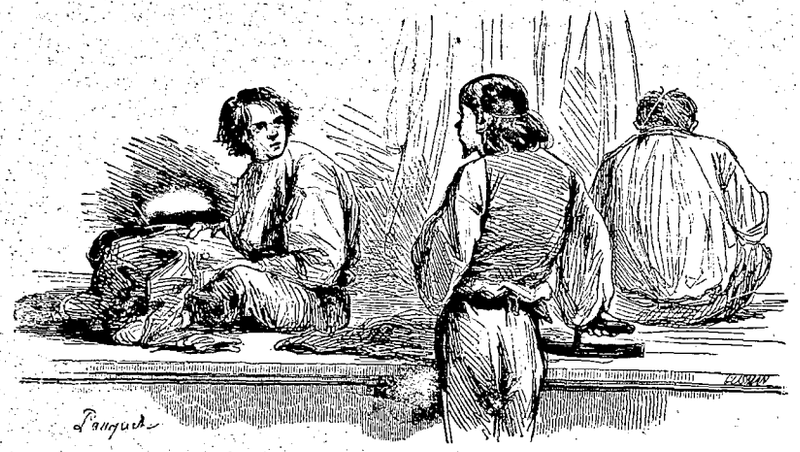
Le bal dura jusqu'au matin. Je me retirai vers six heures, et pourtant je ne fus chez moi que beaucoup plus tard. Cela vint de ce que, dans l'avenue de la maison, la voiture qui précédait la mienne, et où se trouvait la belle madame R***, accrocha le corbillard qui venait pour enterrer l'ex-préfet. On fut plus d'une heure à dégager ces deux voitures l'une de l'autre; et comme les deux cochers se disputaient, celui du corbillard dit à son camarade :

« C'était à toi de faire attention, animal; je ne courais pas risque comme toi de faire changer mon monde de voiture.

— Taisez-vous! s'écria madame R*** avec épouvante.

— Laissez donc, la petite dame, dit le cocher en sifflant ses chevaux pour les faire avancer, vous y viendrez tôt ou tard. Je sais le chemin, et je ne chercherai pas l'adresse cette fois-ci. »

Je regardai le drôle, c'était le postillon de Chaillot devenu cocher de corbillard.



LE TAILLEUR

PAR

ROGER DE BEAUVOIR

M. JOURDAIN. — Comment, mon habit n'est point encore arrivé?

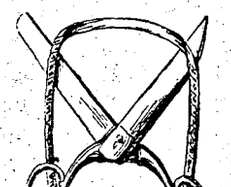
LE LAQUAIS. — Non, monsieur.

M. JOURDAIN. — Ce maudit tailleur me fait bien attendre, pour un jour où j'ai tant d'affaires; j'enrage! Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! au diable le tailleur! la peste étouffe le tailleur! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur!...

(*Le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène VII.)

Mon père a l'honneur d'avoir le premier retenu son haleine en se faisant prendre la mesure d'un habit, afin qu'il y entrât moins d'étoffe.

(*Le Roman comique*, chap. XIII.)



uel est ce pauvre hère, aussi maigre que la batte d'Arlequin, jaune et maladif à faire trembler, dont la poitrine rentrée décrit un arceau, dont les jambes grêles forment un X? Un bouquet de barbe taillée en pointe à la façon de celle de Don Quichotte grisonne sur son menton, des lunettes de magicien ou d'alchimiste pincent son nez. Il laisse tomber de joie ses ciseaux en vous voyant tourner le coin de sa rue et monter ses quatre étages. Vous sonnez à sa porte, et il vous reçoit avec les façons les plus humbles, vous offrant la meilleure chaise de chez lui. Il n'a pas de valet, il n'a que sa femme, sorte de figure chinoise qui incline la tête à vos moindres ordres, et dont le sourire stéréotypé commence au premier de l'an pour finir à la Saint-Sylvestre. A vous voir monter chez cet homme logé au plus haut palier de la maison, vivant dans une cage méphitique, entre un perroquet déplumé et une femme qui sent la cuisine, un provincial croirait que vous lui portez quelque aumône; vous sortez cependant, et il vous reconduit, son bonnet de soie noire à la main, en descendant vingt ou trente marches. Serait-ce un usurier? il est trop modeste; un propriétaire? il serait bien mal loge; un auteur? cela pourrait être. Levez les yeux, et regardez cet écriteau : il vous dira son métier.

C'est un tailleur.

Et ce monsieur en frac noir mollement porté sur les coussins de cet élégant cabriolet, ayant un nègre en livrée à côté de lui, et qui conduit en gants jaunes, sans crier *gare* par les rues les plus difficiles? Son harnais est dans le dernier goût; son cheval lui a été vendu par Crémieux; il a acheté ce nègre, parce qu'un nègre dans un équipage est de très-bon air. Les roues de son char vous frôlent en passant, il manque de vous écraser. « Quel est cet insolent? » demandez-vous au commissionnaire du coin, qui le connaît. Il répond :

« C'est un tailleur. »

Dans l'état de tailleur on est le favori ou le plastron de la fortune. On habite des salons ou une mansarde; on a une loge aux Bouffes, ou l'on végète. Un tailleur du nom de Reblet vient de faire construire une fort belle maison en pierres de taille, rue de Richelieu, à deux pas du monument de Molière; la façade porte son nom. Un autre tailleur, qui sans doute avait lu Chatterton, s'est suicidé rue du Pot-de-Fer pour avoir manqué un habit de garde national.

Au temps où nous vivons, tout le monde *s'habille*, à très-peu d'exceptions près; mais ce qu'il y a d'infiniment triste pour les tailleurs, c'est que tout le monde s'habille de même. L'habit noir est devenu la charte universelle; il fera le tour du globe. C'est à l'Angleterre que nos malheureux drapiers doivent cette révolution. L'habit de Franklin et son grand chapeau de quaker ont porté, vers la fin du dix-huitième siècle, le premier coup à la soie et au velours. Autrefois, dans une maison bien réglée, le valet de chambre d'un grand seigneur devait prendre soin d'habits tellement miraculeux, que les plus beaux coffres en laque et en bois de rose ne paraissaient pas trop magnifiques pour les renfermer. La confusion des rangs n'avait pas encore amené celle du costume; les princes étaient vêtus comme devaient l'être les princes, les bourgeois portaient l'habit de la bourgeoisie. Les artistes, poëtes, musiciens ou peintres, avaient non-seulement des Ordres qui les distinguaient et les classaient dans le monde; mais encore on les reconnaissait à la seule couleur ou à la coupe de leur vêtement. La condition du tailleur sous les siècles précédents semble plus lucrative au premier abord; ils taillaient en grand dans la soie et le velours, ils étaient à la fois marchands de bas, rubaniers, cordonniers, etc., ils se chargeaient de tous les détails d'une toilette. La scène huitième du *Bourgeois gentilhomme* mentionne expressément les bas de soie et les souliers envoyés par le maître tailleur à M. Jourdain[1]. Atteints dans leur industrie sous les premiers règnes, par la publication des lois somptuaires, les tailleurs ne se vengèrent que trop de cet édit par la suite : l'ampleur des étoffes, les broderies, les fourrures, coûtaient de bons écus tournois à nos ancêtres. Le plus beau temps des tailleurs dut être celui des Valois, de Louis XIII et de Louis XIV. Les modes d'Italie et d'Espagne servaient de prétexte à l'exagération du luxe, il est vrai; mais, il faut le reconnaître aussi, les tailleurs, à cette époque, étaient de véritables artistes. Ils existaient en corporation, ils se communiquaient des dessins et des idées. Les peintres, on ne peut le nier, avaient alors sur les modes une influence plus marquée qu'ils ne la possèdent aujourd'hui que tout le monde se ressemble. Depuis les gravures de Callot jusqu'aux toiles de Boucher, quelle vaste bigarrure, quelle friperie de costumes! Alors le tailleur pouvait s'écrier à bon droit : *Et ego pictor!* Il répandait le dessin et les fleurs de la broderie sur le costume; il était chargé d'exécuter les pompeux habits inventés depuis les fêtes de François Ier jusqu'aux carrousels de la princesse d'Elide. Quelle gloire pour lui de voir son œuvre applaudie à l'égal d'une œuvre de Molière, dans ces admirables quadrilles de Versailles, où il ne s'agissait de rien moins que de représenter Thalestris, reine des Amazones, venant au camp d'Alexandre avec sa suite! Le dauphin, surchargé de pierreries, d'or massif et de dentelles, faisait Alexandre; madame la duchesse de Bourbon représentait Thalestris. Les Amazones de cette fête guerrière, toutes distinguées par leur rang, leur esprit et leur beauté, toutes portant des noms aussi illustres que ceux des Choiseul, des d'Estrées, des la Fare, des d'Haufort, des d'Humières, passaient et repassaient dans ces jeux galants et magnifiques comme autant de constellations royales. Les diamants pleuvaient à leurs cheveux, à leurs robes; quand elles couraient la bague, c'était à éblouir, à vous donner le vertige! Imaginez-vous pendant ce temps le tailleur de la cour[2] caché dans l'ombre de quelque charmille, comme un auteur qui se cacherait dans la coulisse, suivant du regard chacun de ces héros qu'il a vêtus, chacun de ces princes qui lui a coûté tant de veilles! Il tremble, il frémit à chaque volte décrite par les chevaux, à chaque froissement impétueux des cavaliers; la sueur inonde son front, il croit voir l'habit de M. le Prince se déchirer, le pourpoint guerrier de mademoiselle d'Humières craquer insidieusement. Il lui faut les éloges d'un Condé ou du roi lui-même pour se remettre; sans cela le digne homme se frapperait peut-être de ses ciseaux comme Vatel de son épée.

Mais aujourd'hui, bon Dieu! que représente un homme qui s'intitule : *Tailleur de la cour et des princes?* Aujourd'hui qu'il n'y a plus de maison du Roi, et que les tailleurs ne portent plus l'épée; aujourd'hui (ce qui est plus grave) que le premier des princes s'habille comme le premier des bourgeois, que veut dire ce mot : *Tailleur de la cour?* Il y en a par centaines et par milliers; il y en a jusque dans la banlieue, aux Batignolles et à Belleville. Il suffit d'un homme qui a fait six gilets de bal à quelque prince, pour que le prince lui donne ce titre en guise de rentes, d'honneurs, et de *bouche à la cour*. En général, ce sont de tristes ouvriers que tous ces tailleurs en titre, fussent-ils protégés par les maisons de France, d'Allemagne ou de *Nassau*. On ne saurait rien voir de plus maussadement habillé que tous les gens de la cour, depuis les précepteurs des princes jusqu'aux commis, depuis les ministres eux-mêmes jusqu'à leurs laquais. D'où vient ceci, et n'y aurait-il point quelque flatterie indirecte dans cette humilité princière qui s'est retranchée

[1] M. JOURDAIN. — Ah! vous voilà. Je m'allais mettre en colère contre vous.

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Je n'ai pu venir plus tôt, et j'ai *mis vingt garçons* après votre habit.

M. JOURDAIN. — Vous m'avez *envoyé des bas de soie si étroits*, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre; et il y a déjà deux mailles de rompues. Vous m'avez aussi *fait faire des souliers* qui me blessent furieusement... La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Tout est bien.

(*Le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène VIII.)

[2] Il y en avait six couchés sur l'état de la Maison du Roi, aux gages de cent vingt livres chacun. Mais le premier d'eux tous *travaillait seul pour les habits* de Sa Majesté. Il était qualifié valet de chambre du Roi, et devait, pendant qu'on habillait Sa Majesté, se trouver à son lever. Quand le Roi prenait un habit neuf, pour cette première fois, le tailleur présentait les chausses de Sa Majesté.

Outre ses gages ordinaires de cent vingt livres, il avait cent cinquante livres de récompense par quartier, payées au trésor royal, et encore six cents livres à la fin de l'année, payées par le trésorier de l'argenterie, et bouche à la cour toute l'année.

pour tout luxe dans le frac bourgeois, les socques et le parapluie?

Nous parlerons durant le cours de cet article assez longtemps du tailleur *civil*, pour nous occuper d'abord du tailleur *militaire*.

Le tailleur militaire a dû se ressentir nécessairement des vicissitudes politiques. Toutefois, hâtons-nous de le dire, une branche importante rendue à son commerce habituel depuis juillet 1830, c'est l'habit de garde national. Ce travestissement milicien, dont la forme a déjà changé plusieurs fois, paraît devoir être immuable. Nous ne pouvons affirmer qu'il brille par les agréments, sa simplicité étant connue; mais il est prescrit par les ordonnances, et parade aux jours dits sur le dos des légionnaires plus ou moins bien faits. Une tête d'épicier ressortant de ce frac bleu produit sur le passant le plus morose un effet désopilant; il croit voir une coloquinte guerrière. L'habit de la garde citoyenne ainsi confié aux mains du tailleur, celui-ci n'a plus qu'à étudier le galbe du héros qu'il doit vêtir; s'il est fluet ou ventru, si sa poitrine rentre, etc., etc. Le grand calcul du tailleur militaire consiste à habiller fort *juste* les gens qui prennent du ventre; il fera de la sorte deux habits par an à son digne béotien. Un autre calcul du tailleur, c'est de se mettre dans la compagnie de son client, afin d'habiller peu à peu les individus qui la composent; le corps de garde ainsi devient pour lui une véritable annonce.

Le tailleur militaire n'en habille pas moins d'autres héros de toute arme et de tout pays. La panoplie de sabres, d'épées, de gibernes, de casques, de shakos, de bonnets à poil, qui attire l'œil dans son atelier, prévient en sa faveur le César provincial qui vient lui commander son uniforme. Le tailleur militaire porte d'ordinaire les moustaches ou la royale; il a chez lui plusieurs portraits de Napoléon et de Murat, les barricades de 1830 mises en couleur, un buste du roi et plusieurs lithographies de Vernet. Il a autour de lui un escadron de *coupeurs*, aux figures tudesques et barbaresques, qui fredonnent du Béranger, ou, à défaut du Béranger, la *Colonne*, d'Emile Debraux. Ces intrépides sabreurs d'habits méprisent les pékins, et vous observent dès l'entrée avec un certain air de fierté romaine qui cède bientôt devant le regard du maître. N'est-ce pas lui, en effet, qui contient de temps à autre par sa seule fermeté leurs coalitions républicaines? Lorsqu'ils se révoltent et se présentent devant lui comme les flots irrités devant Neptune, c'est lui qui prononce le *quos ego*, et tout rentre dans le devoir.

Le tailleur militaire, qui va parfois se récréer au spectacle, affectionne particulièrement le Cirque-Olympique. Là, en effet, il retrouve une vaste Odyssée de désastres et de costumes; il suit le cheval de Napoléon dans la mêlée; il admire le jeu et les uniformes des acteurs. En se retirant, il a l'œil humide et chante à voix basse, en rasant la boutique du marchand de galette :

> Qu'ils étaient beaux jadis dans la bataille,
> Ces habits bleus par la victoire usés!

Beaucoup de tailleurs militaires (trop peut-être!) ont pour enseigne : *Au Roi Frédéric*. La prise de tabac que ce Salomon du Nord déverse sur son uniforme bleu à revers rouges n'a pourtant rien de guerrier. Nous approuvons davantage l'idée d'un tailleur de Versailles, qui s'est fait peindre une *redingote grise* avec une épée en guise de tête; il y a au bas : *A l'invincible redingote*.

A son air, à sa démarche, ou à son habit, nous vous défions bien de reconnaître le *tailleur civil;* il ressemble à tout le monde, et n'a vraiment de signe ou d'indice particulier que le brisement assez sensible de ses jambes, qui le font ressembler à un compas tordu sur lui. Rarement il cause debout; il lui faut l'appui d'une table ou d'un fauteuil. Il est *civil*, très-civil, excessivement civil, surtout quand vous faites chez lui de la dépense. Il vous parle de M. le comte un *tel*, qui a pris *telle* étoffe, du duc de***, qui sort de chez lui, du temps qu'il fait, et des gilets qu'il *vous faut* porter. Ce jour-ci, il vous reçoit en pantalon de molleton blanc, avec une veste *idem;* demain ce sera en habit noir et en souliers vernis, car il mène sa fille aux Bouffes. La fille du tailleur est pour l'ordinaire élevée en pensionnaire de madame Campan : elle a un piano de Pleyel, un maître à chanter du grand Opéra, ou du théâtre italien, à vingt francs le cachet, un chien épagneul de la race de *King Charles*, et des fleurs dans toutes ses jardinières. Elle lit tous les romans, ceux de madame Sand en tête; elle en fait des extraits sur un album de Susse. Pervenche solitaire, cachée à tous les regards de la clientèle, elle s'épanouit tristement au fond de sa chambre, maudissant l'humilité de sa naissance, et levant de ses doigts légers la persienne de sa chambre, chaque fois que le cabriolet d'un *lion* ou d'un homme titré s'arrête devant la porte. Bien qu'elle ait vu Cathos et Madelon dans les *Précieuses ridicules*, elle tourmente chaque jour son digne père, pour qu'au lieu de *tailleur* il mette sur son enseigne le mot *Taylor*.

Sa mère, digne femme, qui ne ressemble pas mal à un melon sur une borne, tant l'obésité de sa taille et celle de ses joues luttent ensemble, élève parfois sa voix glapissante du fond de l'atelier où elle se promène, pour lui crier : *Amanda*, ou *Athénaïs*. Cette masse de chair, qui se meut difficilement, garde autour d'elle trois chats, une vieille femme de chambre et un *coupeur* émérite, devenu son domestique à la suite d'une banqueroute. Ce garçon lui lit les *premiers-Paris* des journaux, le cours de la rente et le feuilleton des théâtres : voilà plus qu'il n'en faut pour l'endormir chaque soir.

Cependant, il vous faut préciser ce nouveau terme de *coupeur*, qui vient d'intervenir dans notre récit. Le coupeur est au tailleur ce qu'est le cheval anglais au tilbury; il s'attelle à sa fortune et lui voue ses jambes. Les coupeurs habiles nous viennent ordinairement de Londres, souvent ils ne valent pas nos coupeurs français; mais ils ont pour eux ce qu'ont les Bouffes, le bonheur de n'être point Parisiens. A peine déballé en France par le paquebot, le coupeur anglais tranche sans façon dans tous les draps, il leur donne le *chic*, il leur imprime sa coupe.

De là ce nom de coupeur, et de là aussi l'extravagant empire que prend bientôt ce personnage chez le tailleur. Il lui impose ses goûts, ses fantaisies, ses prix; le tailleur est son esclave. Il ose donner quelquefois le bras à sa femme, il chante des ballades avec sa fille, il coupe la parole à ses garçons : c'est le cardinal Richelieu devenu roi. Il augmente les clients, il imagine des multiplications insensées, il a vraiment l'art de grouper les chiffres. Cependant le bruit s'est répandu que le tailleur un tel avait un prodigieux coupeur, sa fortune est faite, il est à la mode, il songe à s'acheter une campagne. Un soir, son coupeur chéri, son dieu, sa providence, arrive l'air serein chez lui, et lui apprend qu'il va monter une maison à son propre compte : cela n'est qu'une ruse pour sonder le tailleur, dont le coupeur veut devenir le gendre. La demande tombe d'autant plus mal, que la fille du tailleur va épouser incessamment un pair de France. Le patron atterré balbutie des excuses, le coupeur sort furieux. Appelant à l'aide de sa rage les

imprimés *Bidault*, il monde Paris de circulaires superbes, ces lettres apprennent aux pratiques du tailleur que son coupeur l'a quitté. C'est là un rude coup porté à l'industriel : le fameux *** ferme son magasin et marie sa fille à un artiste.

Dans les établissements de tailleurs un peu haut placés, il va sans dire que le tailleur ne vient jamais chez vous (à moins que ce ne soit pour toucher sa note); d'habitude il vous envoie un de ses garçons avec des *étoffes à choisir*. Le babil de ce garçon vous étourdit; les gilets qu'il fait défiler sous vos yeux ont tous les couleurs de l'arc-en-ciel, vous finissez par en prendre un dont un ami sensé vous dégoûte le soir même. Une des variétés les plus curieuses de ce commerce nomade, c'est ce que les tailleurs appellent le pantalon *de demi-saison*. Ce pantalon peut aller, disent-ils, d'avril en octobre; or, en avril il est trop froid, en été trop chaud, en octobre, on porte du drap. Il fait le pendant du *gilet du matin*, autre glu à laquelle se laissent prendre les victimes de la loquacité du tailleur. Un dandy de Paris, qui ne se lève qu'à trois heures, comptait hier devant nous vingt-cinq gilets du matin dans son armoire; ils étaient tous pareils, à peu de chose près, à ceux du soir.

A Paris, où tout se rencontre, il y a des tailleurs honnêtes, qui prétendent vendre à moitié prix ce que leurs confrères vendent le double. Ainsi en est-il des tailleurs du Palais-Royal et des divers passages de Paris. Mais ne faut-il pas que ces honorables industriels payent leurs loyers, et ces loyers ne sont-ils pas plus chers que partout ailleurs? Les tailleurs des passages ont presque tous à leur porte un mannequin habillé, à l'instar des tailleurs de Londres; ils ont de plus qu'eux des robes de chambre ébouriffantes, dont la plus grande partie est en soie de Lyon, et qu'ils vendent à très-haut prix, et des gilets d'or et d'argent, qui plaisent aux *beaux* de Carpentras. C'est au Palais-Royal que rayonne aussi sous la vitre du bijoutier le complément indispensable des habits militaires ou diplomatiques, les croix, les ordres étrangers, les rubans de francs-maçons. Un secrétaire de légation, qui ne brillait pas par le choix et l'élégance de ses vêtements (chose assez rare, il faut le reconnaître dans le corps diplomatique), reçut dernièrement la croix d'honneur sans l'avoir sollicitée. « *C'est pour habiller ce pauvre B...*, » dit son ministre.

Un de nos littérateurs les plus distingués avait trouvé bon de nourrir chez lui par humanité un jeune homme,

qui lui servait de copiste. Ce jeune homme pouvait ne pas manquer de littérature, mais certainement il manquait de linge. Il en résulta que peu à peu certaines cravates du littérateur disparurent, après les cravates vinrent les gilets, après les gilets, les pantalons. Les éclipses progressives effrayèrent le littérateur, il se résolut à mettre à la porte le copiste. Le copiste lui adressa un cartel, l'arme proposée par lui était le pistolet. L'homme de lettres, après avoir fait de nouveau l'inspection de sa garde-robe, répondit au copiste :

« Monsieur,

« Je me vois dans la cruelle nécessité de refuser *la partie* que vous voulez bien me proposer. Vous possédez plusieurs objets de toilette qui m'appartiennent; vous conviendrez que je ne puis aller sur le terrain pour tirer contre moi-même et détériorer ma garde-robe. Autant vaudrait me suicider.

« J'ai l'honneur, etc. »

Le tailleur de campagne habille M. le maire, le maire-adjoint, qui est charron ou serrurier de son état, les gardes champêtres et les gardes nationaux. Il s'intitule ordinairement : un *tel*, tailleur *à la mode de Paris*. On le reconnaît à sa petite veste de chasse à boutons de corne, son amour pour la grande armée, et son zèle en faveur de la garde communale. Il reluque les gros propriétaires de l'endroit, et travaille *gratis* pour leurs valets de chambre ou leurs cochers, afin d'avoir la pratique du maître. La soutane du curé lui revient encore de droit, ainsi que les coutures dont peut s'honorer la chasuble antique des chantres. C'est chez cet homme que babillent le soir les commères, entre un geai et un porte-balle, qui apporte à point nommé au tailleur les échantillons de la ville. Les livrées de château et de paroisse lui passent toutes par les mains. Il habille les paysans pour la fête du canton, et les affuble de costumes aussi étranges que les habits noisette d'Odry ou d'Alcide Tousez. Son enseigne conserve la pureté primitive; elle offre d'ordinaire l'image pieuse de *saint Martin, qui partage son manteau avec un pauvre*, ou celle des *Ciseaux volants*, qui prête quelque peu à l'épigramme. Poursuivi par les envieux commérages du perruquier ou du bottier, ses ennemis naturels, le tailleur de campagne achève en paix sa carrière; il meurt le pardon sur les lèvres, en recommandant à son fils de l'enterrer convenablement; en mourant, il murmure encore un couplet sur les ciseaux de la Parque.

Il existe à Paris des fashionables habillés sans bourse délier par leur tailleur, des gens nécessaires à son existence, à sa fortune : ce sont certains *jeunes-premiers* de nos théâtres, sur lesquels le tailleur essaye à l'avance ses plus merveilleuses innovations. S'agit-il d'un habit hasardé, d'un gilet dangereux, ou d'un pantalon contestable, le tailleur affuble un acteur *élégant* de ces modes excentriques, il devient son mannequin, son ballon d'essai. MM. tels et tels sont habillés de la sorte, sans que ces princes de théâtre payent une redevance à leur tailleur; de son côté, le tailleur va au spectacle avec les billets de ces messieurs, et, moyennant ses *habits modèles*, il a l'avantage de s'étaler au balcon ou aux avant-scènes. Il voit son habit gesticuler, crier, tuer et chanter; il peut se croire à bon droit le collaborateur du vaudevilliste ou du dramaturge.

Cette partie indispensable de l'art dramatique, le costume, nous amène tout naturellement au *tailleur de théâtre* : c'est lui qui donne aux reines leurs robes de *caractère* et les *travestissements* aux jeunes-premières; son ciseau gouverne tout. Le tailleur de théâtre dit de tel acteur : « C'est un *bon*, c'est un homme à *garde-robe;* » cela signifie : il est solvable. C'est auquel d'entre eux habillera mademoiselle Georges, à cause de l'ampleur de ses formes et de l'aunage : mademoiselle Georges ferait en effet à elle seule la fortune d'un magasin.

Les tribulations d'un tailleur de théâtre, la veille d'une première représentation, ne sauraient se rendre : ces malheureux ressemblent aux martyrs des premiers siècles. Le directeur, l'auteur, l'acteur, le figurant et le musicien, sont sur son dos. Le magasin des costumes, dont il est le chef, éprouve un bouleversement complet[1]; les récriminations pleuvent sur lui. L'actrice ne trouve pas assez de lés à sa robe; elle en demande huit, le nombre favori de mademoiselle Mars. Il lui faut le coup d'œil de Napoléon pour suffire à tout; il y a des instants où il est tenté d'abdiquer.

Quand on monte une pièce de théâtre, des dessinateurs, du talent de *Gavarni* ou de *Monnier*, harcelés par les auteurs ou les directeurs leurs amis, se chargent complaisamment du tracé des costumes. Il arrive rarement que leurs indications soient suivies; mais celles de l'auteur le sont encore moins. Un tragédien célèbre, connu sous la Restauration comme sous l'Empire pour sa diction quelque peu gasconne et matamore, fait monter le tailleur du théâtre dans sa loge, le soir d'une première représentation, et lui demande son costume du premier acte. « Il est bien simple, monsieur, répond celui-ci : un manteau d'étoffe brune et un chapeau anglais à larges bords; vous faites un *prince déguisé*[1]. — Comment! pas de croix, pas de boutons à rubis, pas de broderies? — Voilà le dessin, voyez vous-même. » Le tragédien, furieux, rentre dans sa loge; il en sort après un grand quart d'heure de toilette, plaqué de cordons, de bagues, d'oripeaux; il ressemblait par l'éclat au lustre de la salle. Le rideau va se lever, quand l'auteur de la tragédie nouvelle l'aperçoit dans la coulisse.

« Vous n'avez donc pas compris? dit le malheureux au tragédien; vous faites à ce premier acte un *prince déguisé*.

— Déguisé ou non, je vais entrer.

— Vous n'en ferez rien, vous donneriez le coup de mort à ma pièce. Montez dans votre loge, vous avez encore le temps. »

Les *trois coups* frappaient les planches, le tragédien entra en scène.

« Vous n'y entendez rien, mon *cer*, dit-il à l'auteur, qui tremblait de tous ses membres, *il vot mieux faire envie que pitié!* »

La pièce fut sifflée dès la troisième scène; le parterre s'était changé en une hydre à mille clefs.

C'est au carnaval, et dans l'enceinte flamboyante de Musard, que les habits du *tailleur costumier* s'épanouissent et retrouvent leur jeunesse. Tirés de leur case par Moreau, Huzel ou Babin, ils leur reviennent poudreux et troués comme après la bataille, trop heureux quand leur collet, brutalement happé par la main d'un sergent de ville, n'a pas cédé! Il faut voir avec quelle minutieuse

[1] A propos de *magasin*, le directeur d'un théâtre en mauvaises affaires, homme ingénieux, connu par ses reparties qui font face à tout, disait à l'un de ses acteurs, le jour d'une première représentation : « Comme vous voilà accoutré, mon cher M***! on ne vous a donc pas ouvert le magasin? »

Or, il n'y avait déjà plus de magasin à son théâtre, les huissiers l'avaient saisi; il ne lui restait que le *Magasin théâtral*, qui se vend trois sous à la porte.

[1] Historique.

anxiété le tailleur observe leurs moindres égratignures! Etendus sur sa longue table comme autant de blessés, empreints encore de l'odeur nauséabonde du bal public, ils se souviennent peut-être, ces pauvres habits (si tant est qu'ils aient une âme!), des charmants et joyeux seigneurs qui s'agitaient jadis si complaisamment dans leur velours, courant du Colysée au jeu de la Reine, et du jeu de la Reine aux soupers de madame d'Olonne. Leurs paillettes détachées jonchent le sol, ils versent au pied du tailleur des larmes de perles. Ces pauvres habits de marquis passeront demain peut-être dans la valise d'un premier amoureux, d'un *chicardiste*, ou d'un saltimbanque; ces robes de duchesses serviront aux filles acrobates qui avalent des épées! Ainsi va le monde, et le plus beau livre du monde se cache peut-être chez le *tailleur costumier*, où dorment tant de souvenirs perdus et tant de gloires éteintes.

Et, maintenant que nous vous avons parlé du *tailleur costumier*, le roi de tous les tailleurs selon nous, aurons-nous le courage de reporter nos yeux sur trois types plus modestes, mais que l'on ne nous pardonnerait pas d'avoir oubliés dans notre série? Nous voulons parler du *tailleur ambulant*, du *tailleur d'étudiant* et du *tailleur-portier*.

Si le tailleur d'un homme à la mode fait souvent crédit à son client, s'il accepte humblement les conditions de ce Don Juan nouveau comme un autre M. Dimanche, que sera-ce, bon Dieu! du *tailleur ambulant*, qui colporte avec lui sa marchandise? Il vous cède un habit pour un vieux manteau ou pour des bottes trouées. L'elbeuf et le bouracan deviennent pour lui un prétexte d'échanges lucratifs; il voiture sur son dos son fil, ses ciseaux et ses aiguilles. Etablissant son échoppe au coin du village, il raccommode les habits de la commune; met des morceaux au sacristain et aux enfants de chœur à bon compte; évite avec soin la gendarmerie, qui lui demanderait sa patente, et retourne gaiement chez lui en montant sur le marchepied des diligences.

Moins heureux peut-être que tous ses confrères, le *tailleur d'étudiant* passe toute sa vie à espérer; or, en Normandie, on sait que ce mot *espérer* veut dire *attendre*. Renvoyé presque toujours à des payements lointains et peu sûrs, le digne homme en prend son parti; seulement, vous le voyez l'œil aux aguets comme un chat toutes les fois qu'il s'agit d'un *événement* pour sa pratique. A la veille des examens de droit ou de médecine, il va trouver son jeune homme et lui demande s'il est *ferré*. Comme du succès ou de l'insuccès d'un examen dépend l'envoi des fonds paternels, le tailleur éprouve, durant ces trois heures mortelles de la thèse, toutes les angoisses de l'étudiant lui-même. Alors la boule noire lui apparaît comme un horrible véto lancé contre son propre mémoire; s'il habille l'un des examinateurs, il cherche à l'influencer. « M. Auguste ou M. Ernest est un charmant jeune homme, dit-il au sévère professeur, il se brûle le sang sur les cinq codes. M. Athanase Polycarpe se dessèche et se racornit sur ses livres de médecine; depuis un an il a maigri de cinq pouces d'entournure pour ses habits. » Ainsi argumente le pauvre tailleur, qui ne voit que trop l'épée de Damoclès suspendue sur l'étudiant lutin familier des bals de Sceaux ou de la Chaumière. Mais aussi, quand il a passé sa thèse avec des boules blanches, quelle douce satisfaction pour le tailleur, quel éclair de joie répandu sur lui! Il élabore scrupuleusement le soir le mémoire qu'il lui présentera le lendemain, il pèse dans la balance de sa justice le prix d'un bouton, d'une reprise. Pendant ce temps l'étudiant dîne aux *Vendanges*, et on lui répète le *Laureâ donandus Apollinari* d'Horace. Quand l'infortuné tailleur se présente le lendemain, son créancier est parti pour sa province, où il va lui-même chercher à désarmer le courroux d'un oncle ou d'un père qui s'attendrira devant ses lauriers.

Finissons par toi, mémorable héros d'une persécution aussi acharnée que celle des calvinistes, par toi que l'un de nos préfets (alors il n'était que vaudevilliste!) tourmenta si longtemps pour des cheveux que tu n'avais plus! par toi qui cumules à la fois les fonctions de tailleur et de portier, comme si ce n'était point assez d'un martyre! Eveillé le matin par le balayage impérieux de la cour, tu quittes le balai pour le ciseau, et frémis en trouvant sur ton unique table des gilets et des habits morcelés en vingt endroits. A peine viens-tu de te courber, le fil entre les dents, l'aiguille à la main, sur ce quotidien travail, qu'on frappe à la porte, et que le facteur te demande trois sous pour une lettre. Ta loge étroite, et dans laquelle il tombe un jour si douteux, ne contient que toi, ta femme et ton chat; or, ta femme babille sans travailler, ton chat griffe tes habits et les décout. Coiffé d'un bonnet de coton, aussi pyramidal que l'obélisque, tu lis alors le journal de tes locataires, et tu as la douleur d'y voir figurer d'insolentes annonces de tailleurs, toutes plus superbes et plus triomphantes les unes que les autres. Toi, cependant, n'es-tu pas aussi un artiste, n'habilles-tu pas d'après *un patron* plus d'une célébrité? Le fait est réel : il y a des *lions* qui ont trouvé plus commode de se faire habiller par leur portier; voilà un tailleur qui ne court pas, qui est à vous, et que vous avez sous la main! Drapé dans sa gloire comme beaucoup d'autres, il pourrait mettre sur sa porte : *Parlez au tailleur!* il laisse l'humble annonce : *Parlez au concierge!* Son unique vengeance est de faire attendre à la porte, passé minuit, les locataires assez dédaigneux pour oublier son génie et ses ciseaux; la pluie tombe à flots, elle gâtera du moins leur elbeuf. Il ne demande plus qu'une chose au ciel : c'est qu'il lui vienne un général ou un député pour son client; de la sorte son habit pourra se pavaner à la cour. Quand il lui arrive un congé, et que comme Bélisaire il lui faut errer de porte en porte, il reçoit stoïquement son renvoi, car il est citoyen du monde, et changer de loge, c'est pour lui changer de pratiques. Sur ses vieux jours, il achète un pouce de jardin et se fait tailleur à la banlieue; son mobilier se compose d'une table, d'un poêlon et d'une pipe. Il a renoncé à tirer le cordon, mais, en revanche, c'est souvent un de ses confrères ruinés qui le lui tire

LA

MARCHANDE DE FRITURE

PAR

JOSEPH MAINZER

Quand vous traversez la place de Grève, le quai des Tournelles, le pont au Change ou le pont Neuf, vous entez venir à votre odorat un certain parfum de rissolé qui vous enveloppe et vous poursuit d'une manière plus ou moins agréable, suivant la disposition de votre estomac, l'état de votre bourse et la susceptibilité de vos organes. Si vous êtes de ceux pour qui le café Anglais et Véry agrandissent chaque jour, par de nouvelles conquêtes, le domaine de la science culinaire, je vous conseille de passer vite; mais si votre mauvaise étoile a fait de vous un de ces pauvres diables qui sortent le matin de leur gîte sans avoir la certitude d'y pouvoir rentrer à la fin de la journée, et qui ne sauraient appliquer le mot *menu* à leur repas autrement que dans son acception qualificative, oh! alors, arrêtez-vous, et que votre figure s'épanouisse : vous vous trouvez devant la ressource du malheureux affamé, le restaurant des bourses prolétaires, devant la marchande de friture.

Tandis que Chevet étale fastueusement, derrière ses vitraux, le savoureux saumon, la truite délicate, l'appétissante salicoque, le pâté de foie gras et tout ce qui peut éveiller la sensualité du riche, la marchande de friture se tient modestement sur le pavé, avec ses mets de forme et de qualité peu séduisantes, n'ayant d'autre auxiliaire que l'impitoyable faim à laquelle les anciens auraient dû refuser la vue, l'odorat et le goût, comme ils ont refusé la vue à l'amour. Marchande des rues, elle n'a d'autre cri que le frémissement de sa poêle, d'autre enseigne que le nuage de vapeur épaisse qui lui tient lieu d'auréole. Elle n'attire le chaland ni par la grâce de son sourire, ni par la coquetterie de sa mise. Ses cheveux gris, dont un mouchoir trop étroit laisse échapper les mèches roides et inégales, ses yeux éraillés, ses mains osseuses et noires, son jupon, assemblage d'étoffes et de couleurs discordantes, ses larges pieds chaussés de sabots ou de souliers découpés dans une vieille paire de bottes, composent un de ces ensembles grotesques que nos peintres parviennent à rendre si réjouissants dans leurs caricatures. Elle porte un éventaire sur lequel, d'un côté, s'élève une pyramide de morceaux de pain, de l'autre, figure un réchaud surmonté d'une poêle où le feu grésille un pêle-mêle de saucisses, de boudins, de côtelettes de porc, et de tranches de lard. Alléchés par le fumet de ce ragoût qui appète leur estomac en

Pauquet Barat

souffrance, on voit s'approcher tour à tour le maçon, le manœuvre, le terrassier, qui n'ont pu trouver à louer leur journée, et le *titi*, ce *lazzarone* de Paris, qui vit heureux s'il a de quoi payer son restaurant en plein vent et sa place d'amphithéâtre à la Gaîté. Chacun de ces consommateurs, en échange des deux ou trois gros sous qui se prélassent à l'aise dans ses vastes poches, se saisit d'un morceau de pain sur lequel il étale avec complaisance soit le boudin, soit la côtelette, et va s'asseoir sur la borne ou sur le parapet, pour se livrer à l'importante opération de la mastication, avec autant de recueillement que le ferait un gastronome assis aux tables de Véfour ou de Lemardelay.

Vous rencontrerez quelquefois de ces marchandes de friture, qui sont établies à poste fixe dans les marchés ou aux barrières : celles-ci, outre la poêle classique, ont un gril sur lequel noircissent quatre ou cinq petits poissons d'une odeur plus que douteuse.

Vous les verrez encore aux Champs-Elysées, quand vient l'anniversaire des journées de Juillet. Mais alors elles sont, comme elles disent, requinquées; elles ont, sous une tente de toile, trois ou quatre tables longues, entourées de bancs; le soufflet communique au feu de leurs fourneaux une activité vraiment extraordinaire; leur poêle, presque aussitôt vidée que remplie, suffit à peine à l'avidité des convives dont elles essayent de tromper l'impatience, au moyen d'un petit vin aigrelet, qui a le triple avantage de rendre l'attente plus facile, de constituer une seconde source de bénéfices, et d'augmenter la consommation en aiguisant l'appétit.

A côté de l'espèce que je viens de décrire, il en est une autre que l'on trouve partout, et dont la clientèle est infiniment plus nombreuse; je veux parler de la marchande de pommes de terre frites. Celle-ci est établie, elle a boutique; mais quelle boutique! Un recoin de porte quelquefois, le plus souvent une petite échoppe, trois pieds carrés enfin, dans lesquels il faut trouver la place du fourneau, du bois, du pot de graisse, des pommes de terre et de la marchande. Je dois dire aussi que, comparée à la débitante de boudins et de saucisses, la marchande de pommes de terre frites est en progrès; il y a dans son modeste costume quelque chose de moins déguenillé; sa physionomie est plus avenante; sa voix a des inflexions moins rauques. Cela tient à ce que ses clients n'appartiennent pas uniquement à la classe malheureuse; la petite bourgeoisie a

recours à son ministère, dans plus d'une occasion, pour compléter un dîner écourté, ou se procurer l'hiver, au coin du feu, la jouissance d'une frugale collation; et, dans ce frottement accidentel, avec une classe supérieure, elle n'a pu manquer d'acquérir un certain degré de civilisation et de politesse. Son existence offre, du reste, la plus constante uniformité.

Accroupie plutôt qu'assise sur son escabeau, pour elle, tous les instants de la journée se passent dans une suite invariable de mouvements alternatifs. Elle prend l'une après l'autre toutes les pommes de terre qui composent sa provision du jour, en enlève la peau avec toute l'économie possible, les découpe en capricieuses losanges, les verse dans la graisse qui frémit, les tourne et retourne en tous sens à l'aide d'une large écumoire, et les retire enfin lorsqu'elles se sont empreintes de cette couleur dorée qui les rend si appétissantes. C'est alors que, de la poêle, elles passent dans la feuille de papier de l'ouvrier, dans l'assiette de la ménagère, dans la casquette du petit friand, dont les ardentes sollicitations viennent d'arracher un sou à la munificence paternelle. D'ordinaire, le soir, aussitôt que l'ombre de la nuit s'est abaissée sur Paris, on voit se glisser jusqu'à elle, comme des ombres, le jeune homme à l'habit noir râpé, qui s'est imaginé qu'il suffisait d'habiter Paris pour devenir poëte ou diplomate, et le vieillard ruiné, dont la misère n'ose se produire au grand jour, heureux, après avoir compté lentement dans la souffrance les longues heures de la journée, de trouver là, pour l'obole douloureusement prélevée sur le produit de quelques hardes, de quoi calmer sans trop de dégoût les tortures de la faim.

Mais, comme il est de règle générale, en alimentation aussi bien qu'en ameublement et en toilette, que l'objet de luxe finisse toujours par venir s'adjoindre à l'objet de première nécessité, il s'est formé une troisième industrie plus élevée d'un degré que les deux premières, et qui représente à leur égard ce qu'était autrefois le marchand de gâteaux au boulanger, ce qu'est aujourd'hui au boucher le somptueux marchand de comestibles. Cette industrie est celle de la marchande de beignets.

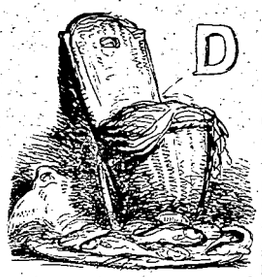
Alerte, sémillante et coquette, la marchande de beignets n'a de commun avec les deux espèces déjà décrites que le fourneau, la poêle et le saindoux. Elle va jusqu'à se permettre d'être jeune et jolie; elle affectionne les passages les plus fréquentés : le pont Neuf et la porte Saint-Denis sont ses résidences favorites; il y a même dans ce dernier endroit un établissement dont la vogue rappelle les beaux jours de la galette du boulevard Saint-Denis. La marchande de beignets tient, pour ainsi dire, à honneur de fonctionner en présence des passants; son fourneau, placé sur le trottoir, le plus en vue possible, semble être disposé pour attirer les regards, et il faut dire, du reste, qu'elle fonctionne avec une dextérité merveilleuse. Ses beignets sortent, comme par enchantement, dorés et splendides de l'appareil créateur, et, par leur odeur et leur apparence, sollicitent à la fois les deux sens les plus avides et les plus faibles. Son débit est incalculable, car elle s'adresse à la sensualité, qui s'accroît à mesure qu'on lui cède, et il faut bien que ses bénéfices aient une certaine importance, puisque son loyer, sur le pont Neuf, par exemple, s'élève jusqu'à une somme annuelle de mille francs.

LA

MARCHANDE DE POISSON

PAR

JOSEPH MAINZER



Dans notre insatiable désir de voir et de connaître, nous allons quelquefois bien loin à la recherche des peuplades échappées à l'œil indiscret de la génération qui nous a précédés. Avons-nous fait la découverte de quelque tribu de montagnards ou de pêcheurs, nous nous empressons, après une étude minutieuse, d'en raconter l'histoire, d'en décrire le costume et les usages. Les mœurs et le vêtement d'un insulaire excitent notre enthousiasme; nous éprouvons une vive satisfaction à mesurer la distance que la civilisation et l'Atlantique ont mise entre nous et l'objet de notre curiosité. Et cependant échappent chaque jour à notre attention des classes populaires, vivant sous nos yeux, habitant notre sol, notre cité, qui n'ont ni nos mœurs, ni nos habitudes, parlent, pour ainsi dire, une langue différente de la nôtre, et forment depuis des siècles une caste à part, un Etat dans l'Etat. Une des plus nombreuses de ces classes, et des plus dignes d'être étudiées, est sans contredit celle qui se consacre à la vente des poissons, des moules et des huitres.

Ce n'est pas que la halle, séjour ordinaire de cette classe intéressante, n'ait eu de tout temps ses observateurs et ses historiens; plus d'un écrivain spirituel y a puisé ses inspirations. En 1552, Berthod disait, dans une inscription en vers burlesques :

Or sus voicy la halle illustre,
Elle est aujourd'huy dans son lustre;
Voilà quantité de poisson.
Nous rirons de bonne façon
Si tu veux prendre patience,
Car c'est icy le lieu de France
Où se disent les meilleurs mots;
On fait les contes les plus sots,
Surtout parmy ces poissonnières,
Qui ne sont jamais les dernières
A dire le mot en passant,
Quand elles attrapent marchand
Qui leur fait un tant soit peu teste;
Alors elles font belle feste;
Elles lui donnent son paquet
En disant quelque sobriquet, etc.

C'est en se faisant acteur lui-même sur ce théâtre d'un genre tout particulier, que Vadé, le poëte poissard par excellence, s'est acquis une célébrité qui dure encore. Aujourd'hui même tout le monde vous dira qu'il y a, dans les mille petites scènes qui se passent à la halle, et dans les mœurs de la population qui l'habite, matière à de curieuses observations; mais il ne vient à personne l'idée d'en faire une étude consciencieuse et grave. Lorsqu'on voit cependant, grâce au mouvement d'ascension

qui s'opère, toutes les classes se rapprocher et se confondre, les différences s'effacer, et tout passer sous un niveau commun, ce devrait être quelque chose de rencontrer une classe qui vit à part, sous l'influence des mêmes idées, avec ses mœurs, son organisation et ses lois, sans rien emprunter, sans rien sacrifier à ce qui l'entoure.

Vue à vol d'oiseau, la halle offre déjà un spectacle piquant dont vous chercheriez en vain l'équivalent à Paris. Ce flux et ce reflux d'hommes et de femmes qui se pressent et se coudoient, ces cris qui viennent se confondre dans votre oreille, ces gestes animés, tout ce mouvement, toute cette variété, tout ce bruit tranche sur la monotonie de la vie parisienne.

L'histoire de la halle remonte bien haut; il faut la démêler dans l'obscurité des premiers siècles. Placée au centre du vieux Paris, elle devait être naturellement un point de réunion pour les transactions commerciales; aussi fut-elle d'abord sans distinction le théâtre de toutes les industries en plein air. Peu à peu et par degrés, une branche de commerce l'emporta sur toutes les autres, et, sous la Ligue, nous trouvons la halle presque exclusivement réservée à la vente des provisions de bouche. Le règne d'Henri IV, succédant aux fureurs de la Ligue et aux agitations de la guerre civile, donna une grande impulsion au commerce : en peu d'années, la population de Paris s'accrut dans une progression remarquable, et la halle acquit tous les jours plus d'importance. Mais nulle loi ne réglait encore les rapports commerciaux : la confusion était au comble; l'arrivée de la marée devenait tous les jours la cause d'un nouveau désordre. On sentit le besoin de régulariser ce mouvement, on établit des corporations et des priviléges. Aux dames de la halle fut donnée la faculté exclusive de vendre au consommateur, et il fut décidé que la marée leur serait vendue aux enchères. Deux commissaires furent nommés pour présider à l'opération, et, après eux, deux *facteurs* et deux *factrices* pour la mise à prix; enfin cinq femmes les secondaient, chargées d'enregistrer les ventes et d'en percevoir le produit : celles-ci reçurent le nom

PARIS.—IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

de *donneuses de perroquets*. Dès trois heures du matin, pendant l'été, à sept pendant l'hiver, trois bureaux étaient dressés dans la halle; la marée y était distribuée avec les mêmes formalités qu'à une vente aux enchères. La mise à prix, proclamée par le facteur, était ordinairement suivie d'un moment de silence, qui n'avait d'autre but que de la faire descendre. A voir cet accord unanime, vous auriez juré que, dans toutes ces marchandes, il n'y avait qu'une seule volonté, et que, fermes dans cette première décision, elles finiraient par traiter à un prix inférieur, et fixé d'avance par elles-mêmes. Le facteur baissait, en effet, son estimation; mais à peine une timide enchère s'était-elle fait entendre, que cent surenchères arrivaient dans une succession rapide; l'émulation était éveillée; on se piquait au jeu; l'intérêt personnel l'emportait sur l'intérêt commun, et le facteur, favorisant cette heureuse disposition de toute la force de ses poumons, ne tardait pas à proclamer, d'une voix triomphante, un prix infiniment supérieur à l'estimation qui d'abord avait été repoussée. Lorsque enfin tous les désirs se taisaient devant une offre trop hardie pour être dépassée, la marchande à qui demeurait la victoire jetait aussitôt sa médaille sur le lot qu'elle avait conquis, et un nouveau lot était sur-le-champ mis en adjudication. Cette coutume est venue jusqu'à nous sans modification : c'est ce qu'on appelle *la criée du point du jour*.

Réunies en corporation, les dames de la halle acquirent une très-grande importance; la cour même ne dédaigna pas de les admettre, et il se fit constamment entre ces deux puissances un gracieux échange de politesse et d'amitié. A la naissance du Dauphin, les dames de la halle s'empressaient d'aller complimenter la reine; il n'y avait point d'avénement au trône, point de couronnement, point de mariage princier, qui ne fût l'occasion d'une députation et d'un compliment. On les a vues même, à la mort des rois, prendre le deuil de cour, et substituer les parures de jais aux bijoux de fantaisie. Mais, hélas! il faut bien l'avouer, quelques âmes intéressées (il s'en trouve partout, même à la halle) ont fait de cette prérogative une véritable spéculation; il ne vous est plus permis d'avoir un héritier, d'obtenir un succès au théâtre, ni même de recevoir la croix d'honneur, sans ouvrir votre porte à une députation de ces dames, dont certainement les félicitations ne sont pas dictées par le seul amour que vous leur inspirez.

Henri IV, le roi populaire, avait encore resserré, par l'octroi de nouvelles faveurs, le lien qui unissait la cour à la halle : aussi chaque année, au jour de la Saint-Henri, les forts et les poissardes ne manquaient-ils pas de se réunir, en grand costume et parés de bouquets, sur le terre-plein du pont Neuf; et là ils improvisaient un bal en l'honneur du vert galant et du diable à quatre.

Cette alliance des rois de France avec la halle nous rappelle celle du doge avec l'Adriatique : la fiancée a failli au doge; le doge a failli à sa fiancée. Le superbe Bucentaure, témoin discret de tant de serments félons, cache sa splendeur passée sous les voûtes de l'Arsenal, et n'ose plus regarder en face la fiancée délaissée, dans la crainte sans doute que sa pudeur ne s'alarme, que son orgueil ne se réveille, et qu'elle ne punisse dans l'esclave l'infidélité du maître. Mais la halle continue d'être ce qu'elle a toujours été : elle porte la tête haute, maintenant avec ténacité ses glorieuses prérogatives, qu'elle a su faire respecter et passer intactes à travers toutes nos révolutions.

Peut-être les dames de la halle doivent-elles à ce contact royal la fierté qui les distingue de toutes les classes de marchands, et l'originalité qui les caractérise. Regardez-les assises entre leurs barils de morues et de sardines, comme des reines qui planent du haut de leur trône sur les pages et les courtisans en livrée, et vous comprendrez qu'il ne s'agit pas d'une caste commune entre les mortels. Tout en parant le maquereau, la raie et la limande; tout en pesant l'anguille de mer et le hareng frais, elles sont incessamment préoccupées de la noblesse de leur race. Dans l'orgueil de leurs prétentions, elles se disent les premières et vraies françaises, comme les Transtévérins de Rome se croient les vrais descendants des anciens Romains. Partout ailleurs le marchand est humble et poli devant l'acheteur; à la halle, c'est l'acheteur qui tremble, tandis que la marchande trône et commande. Toutefois cette humilité de l'acheteur est encore justifiée par une autre cause que celle dont je viens de parler; et c'est ici le cas de mentionner un singulier privilége, un privilége unique dans l'histoire, lequel a de si profondes racines, que nous ne doutons pas qu'il résiste éternellement à tous les efforts du temps et des révolutions; nous croyons même que les commotions sociales les plus violentes ne feraient que le retremper, et qu'il acquerrait force et accroissement là où viendrait s'engloutir toute autre institution humaine. Ce privilége consiste dans l'emploi d'un vocabulaire dont les termes énergiques froisseraient les oreilles les moins délicates, et feraient monter la rougeur aux fronts les moins chastes. Soyez assez malavisé pour laisser échapper un geste, un regard de dédain à l'endroit de cette tanche ou de ce brochet qu'on vous déclare admirable de fraîcheur et de finesse, et soudain pleuvra sur vous un déluge de phrases, dont je me garderai bien de vous donner un échantillon, auxquelles vous empêchera de répondre la volubilité qu'on met à les prononcer, et qui vous escorteront d'échoppe en échoppe jusqu'au moment où, confus et vous faisant le plus petit possible, vous aurez disparu de la halle au milieu d'un hourra général.

La poissarde, il faut en convenir, est peu recherchée dans ses manières : elle a toujours l'injure à la bouche, et son nom est devenu même le synonyme de la grossièreté; mais il y a du vieux sang populaire dans ses veines, son cœur est ouvert à toutes les nobles impressions du désintéressement et de la pitié, et, au fond de son âme, vit ce sentiment de dignité humaine qui fut toujours la sauvegarde des nations et des individus. A voir d'abord, avec ce costume qui n'est qu'à elle, les proportions effrayantes de sa taille, le développement presque monstrueux de sa personne, on est tenté de rire; mais on trouve bientôt en elle quelque chose de viril et de fort qui étonne et qui commande l'attention. Nous avons observé qu'un grand nombre d'entre elles ont, à un certain âge, les lèvres couronnées d'une moustache assez prononcée.

La halle, autrefois garnie d'autant de gibets qu'elle compte aujourd'hui de réverbères, s'est transformée souvent en champ de bataille aux jours d'émeute et de révolution. Mais que la voix de l'émeute se taise, étouffée sous des monceaux de cadavres, ou que la révolution grandisse, s'enfle, et, comme un fleuve immense, descende de la halle sur toute l'Europe, balayant les trônes et les dynasties, les poissardes, à cheval la veille sur des canons, après avoir fait de la charpie, distribué des bouillons, soigné les blessés, enterré les morts, se retrouvent le lendemain, la bouche encore noircie par la poudre, assises au milieu de leurs tonneaux, calmes et impassibles, sous le noir donjon de leurs ancêtres, sans craindre ni coup de main ni prétendant, entourées qu'elles sont de l'inviolabilité populaire.

Sous le rapport de la versatilité politique, la halle, il faut bien le dire, n'est pas tout à fait à l'abri du reproche. Que le sentiment de son importance lui ait fait une loi de jouer un rôle dans tous les grands événements, rien de plus simple; mais qu'elle ait tour à tour adoré et brisé les mêmes idoles, voilà ce qu'on a peine à comprendre, à moins qu'on ne l'exprime par une lutte continuelle de l'esprit et du cœur : de l'esprit, qui la porte à s'associer vaniteusement au triomphe du pouvoir qui la traite d'égal à égal; du cœur, qui la fait sympathiser avec le peuple, dont la cause est aussi la sienne. C'est ainsi qu'on a vu successivement les dames de la halle aux Tuileries avec des bouquets, et sur la route de Versailles, entourant la voiture de Louis XVI, adorant le soleil de l'Empire, et haranguant les souverains alliés à leur entrée dans Paris. Mais nous les avons vues aussi conserver dix années dans leur enceinte, et couvrir pieusement de couronnes et de fleurs, chaque jour renouvelées, le simple monument des nobles victimes de Juillet; mais nous les avons entendues plus d'une fois raconter avec un enthousiasme vraiment poétique leurs souvenirs des trois journées populaires, et nous sommes convaincu que chez elles, malgré quelques circonstances qui sembleraient prouver le contraire, le cœur est encore plus fort que la vanité.

Pour connaître parfaitement la dame de la halle, il ne suffit pas de l'observer dans sa vie extérieure, il faut encore avoir accès chez elle et la suivre dans les détails intérieurs de son ménage; de même que, pour bien juger son caractère, on ne doit pas s'arrêter seulement à l'écorce : c'est en cherchant au fond de son cœur qu'on découvrira les bons sentiments qui l'animent. Ici, je suis heureux de n'être pas réduit à faire une de ces descriptions qui frappent quelquefois de sécheresse et d'aridité les sujets les plus intéressants : j'offrirai aux lecteurs le simple récit de deux faits qui me semblent de nature à remplir complétement le but que je me propose, en même temps qu'ils présentent mes héroïnes sous un jour plus favorable que cette rudesse de manières et de langage dont, historien fidèle, je n'ai pas dû me permettre d'adoucir le tableau.

Madame D..., après avoir figuré dans le monde d'une manière assez brillante, s'était vue, par un revers de fortune, jeter tout à coup au bas de l'échelle dont elle avait occupé le faîte. Par un reste d'amour-propre bien excusable, madame D... avait voulu conserver dans sa mise un souvenir de son ancienne splendeur; pour cela, il lui avait suffi de sauver du naufrage quelques débris de ses riches toilettes, et d'apporter à leur entretien le soin le plus minutieux. Mais il n'en pouvait être de même du train intérieur de sa maison : confinée dans un réduit plus que modeste, elle était bien obligée d'aller elle-même acheter son ordinaire, et Dieu sait quel mince ordinaire! La pauvre dame se rendit donc une première fois au marché Saint-Honoré, et, d'une voix timide, demanda *du beurre pour deux sous*. La marchande à laquelle elle s'était adressée leva aussitôt la tête, et, apercevant le chapeau de sa nouvelle pratique, partit d'un éclat de rire; puis, se tournant vers une autre marchande sa voisine, elle lui dit du ton le plus goguenard qu'elle put prendre :

« Dis donc, Marie, te dérangeras-tu pour servir deux sous de beurre à madame? »

Autre éclat de rire de la voisine, lequel se communiqua rapidement tout le long de la file. Madame D... était toute déconcertée.

« Mon Dieu! dit-elle avec douceur, si je vous demande pour si peu, c'est que je n'ai que cela dans ma bourse. »

Ce peu de mots et une larme que la malheureuse dame ne put retenir arrêtèrent soudain l'accès de gaieté de la marchande; elle se leva précipitamment, sépara de sa meilleure motte un morceau de beurre deux fois plus gros qu'elle ne l'eût fait pour tout autre, et lui dit avec émotion :

« Vous n'êtes donc pas heureuse, madame? excusez-moi; c'était seulement histoire de plaisanter; je suis bien aise que vous m'ayez donné la préférence, et je vous demande en grâce de me continuer votre pratique. »

L'autre fait n'est pas moins caractéristique, et pourra donner en outre une idée de la richesse de ces femmes, qu'au premier abord on croirait tout à fait étrangères à l'amour du luxe et du confortable.

Madame S... venait de marchander un poisson. Le prix qu'elle en offrait n'étant pas d'accord avec celui de la marchande, celle-ci, furieuse, lui jeta le poisson à la figure, appelant à son aide les expressions les plus injurieuses du vocabulaire poissard. Mais aussitôt retentit autour d'elle un cri général d'indignation : ses voisines s'étaient aperçues que madame S... était enceinte, et il n'est pas de position qui, plus que celle-là, soit entourée à la halle d'égards et de respect. La marchande, assaillie par ses propres compagnes, accablée de coups et d'injures, ne savait plus où donner de la tête, lorsqu'elle s'aperçut enfin de la circonstance qui avait rendu sa faute si grave. Alors, changeant de ton, elle s'empressa d'elle-même de demander pardon à madame S... Non contente d'avoir fait des excuses publiques, elle se rendit chez l'offensée, et la supplia d'accepter chez elle un dîner de réparation, avec tant d'instance, que madame S... accepta, dans la crainte de paraître persister dans un ressentiment déplacé.

Madame S... pensait faire un acte de condescendance, et ne s'attendait certainement pas à la réception qu'on lui préparait. Introduite d'abord dans la chambre à coucher, elle fut frappée de l'air d'aisance qui y régnait. Elle considérait curieusement et les bergères en bois d'acajou sculpté, et les riches dorures des cadres, et le magnifique cabaret de porcelaine qui décorait la commode, et la couchette garnie de tant de matelas, de lits de plume et d'édredons, qu'une échelle semblait indispensable pour y atteindre. Elle se demandait comment la même personne qui possédait ce lit si moelleux, ces siéges si douillets, pouvait avoir le courage de se lever avant le jour pour aller s'asseoir sur une chaise durement empaillée, lorsque la marchande vint à elle, suivie de quelques-unes de ses amies en habit de gala. Elles étaient tout or et bijoux : de longs pendants scintillaient à leurs oreilles; des chaînes à trois ou quatre rangs entouraient leur cou et retombaient sur leur poitrine; de superbes épingles attachaient leur fichu, et la riche dentelle de chacun de leurs amples bonnets aurait suffi pour décorer deux ou trois robes de bal. La dame de la halle ne connaît pas cette délicatesse ni ces raffinements de la vanité qui consistent à se cacher pour mieux paraître, et à couvrir sa fortune d'un voile transparent de simplicité. Elle ne se contente pas d'être riche, elle veut encore que cela soit écrit dans ses actions et sur les objets qu'elle possède. Au spectacle, où elle va souvent, n'ayez pas peur qu'elle prenne une place inférieure; lorsqu'elle marie sa fille, elle se signale par le chiffre de la dot. Demandez à un bijoutier ce qu'il compte faire d'un riche bijou dont le placement vous semble difficile, il vous répondra : « Je n'en suis pas embarrassé; les dames de la halle se le disputeront. »

Quand vint l'heure du dîner, madame S... fut bien autrement surprise. Elle aurait pu désirer dans l'ordre

Marchande de poisson sous Louis XV.

Marchande d'huîtres sous Louis XV.

du service une régularité de meilleur ton, mais non plus de délicatesse dans le choix des mets dont il y avait abondance.

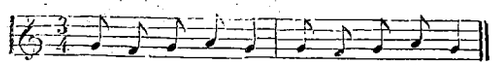
Ajoutez à cela une profusion de solide argenterie, de la porcelaine d'une admirable transparence, du linge damassé de premier choix, et vous comprendrez que madame S... aurait pu se croire assise à une table royale, si la franchise un peu excentrique des gestes et des paroles dont les convives s'évertuaient à embellir la fête n'était venue à chaque instant lui rappeler l'origine de son hôte.

Si nous voulons étudier la marchande de poisson sous le point de vue musical, il faut que nous sortions avec elle de la halle, son royaume, et que nous la suivions dans les rues de Paris.

Puis après orrez retentir
De cels qui les frès harencs crient,
Or au vivet li autres dient.
Sor ci blanc harenc frès poudré,
Harenc nostre vendre voudré,
Menuise vive orrez crier,
Et puis aletes de la mer.

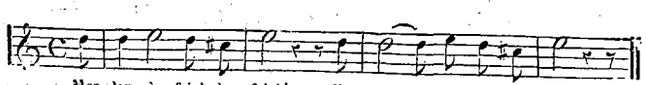
GUILLAUME DE LA VILLENEUVE.

J'ai trouvé dans la composition de Jannequin ce cri, qui était en usage sous François Ier : *Hareng de la nuit! hareng de la nuit!*

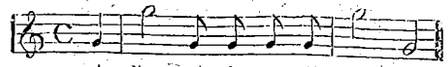


Les chars de Brest, de Calais, de Dieppe, ont amené en poste la morue et le cabillaud; les facteurs et les factrices ont présidé à la distribution; le jour va poindre, et chaque marchande en détail a enlevé le lot qui lui est dévolu. Alors, dans tous les quartiers, on rencontre la sole et la limande; l'arrivée du saumon, de la raie, de l'anguille de mer, est célébrée par mille voix, comme l'arrivée d'un prince. La nouvelle part de la halle pour se propager vers l'orient et vers l'occident de la capitale.

Bientôt on entend crier dans les rues Dauphine, de Seine, Saint-Martin et Saint-Denis :



On annonce en même temps dans les faubourgs Saint-Jacques et Montmartre l'anguille de mer :

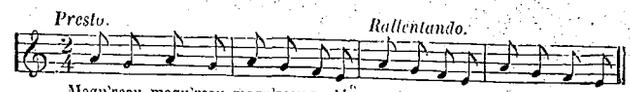


ou le hareng : ***Hareng qui glace, tout nouveau, hareng nouveau!***

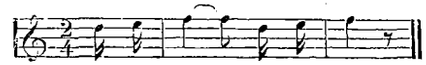
Dans le quartier des Tuileries, tout le monde connaît la *mère Marianne*, son bonnet rond, sa figure enluminée, son bâton qui vient en aide à sa jambe boiteuse, sa manne remplie d'aloses, sa hotte chargée de morue, et son cri : ***Morue d'Hollande, à l'alose! à l'alose!***

Le caractère original des poissardes ne perce pas médiocrement dans les mélodies de leur invention, ou plutôt dans leur manière de les chanter. Jamais voix humaine n'a produit des sons plus bizarres, plus criards, plus sauvages; une mélodie de quelques notes contient des sons de toutes les qualités. Ce qu'il y a de remarquable surtout, c'est la transition brusque du son de poitrine au son de tête. Le cri de ces femmes a tant de rapport avec celui des marchandes de cerneaux, que je croirais volontiers qu'il s'en trouve parmi elles qui cumulent, et qui, après avoir crié pendant une partie de l'été : *Merlan du jour! merlan à frire, à frire!* se mettent à vendre des cerneaux pendant l'automne.

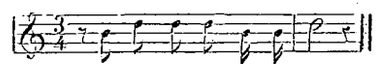
La mélodie des ***maquereaux salés*** est une des meilleures et des mieux chantées :



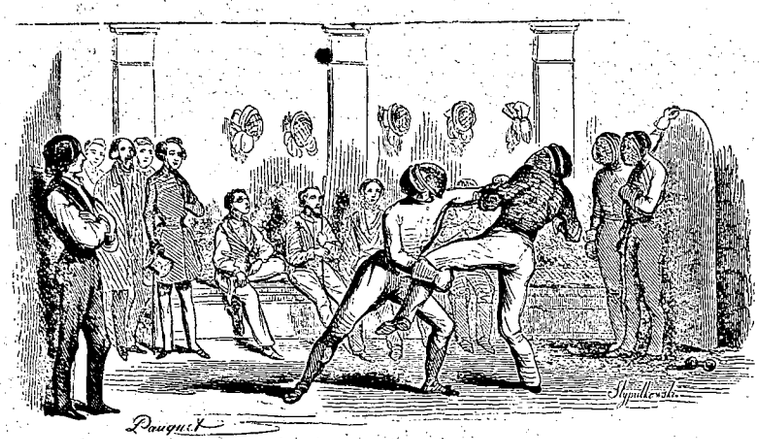
Aux marchandes de poissons succèdent les marchandes d'huîtres, avec leur chant expressif : *A la barque! à la barque!*



Puis les marchandes de moules : *La moule au caillou!*



La marchande de ***moules au caillou*** doit rappeler au voyageur la reine des marchandes, la gloire des halles, la fameuse marchande de moules de Bruxelles. Assise sur son char, qui ressemble beaucoup à un char de triomphe romain, entourée de paniers remplis de moules, l'épaisse Flamande forme, dans ce cortége, une des curiosités les plus pittoresques de la capitale de la Belgique. On serait tenté de la prendre pour une apparition fantastique : à telle heure du jour, elle parcourt les rues de Bruxelles; à telle autre, celle d'Anvers; et souvent on la voit, sur la route de Malines, glisser comme une ombre avec la rapidité de l'éclair. Son char mystérieux semble être entraîné par une force magique, et les nuages de poussière qui l'environnent ne permettent pas à l'œil de distinguer quelle puissance lui fait dévorer l'espace avec une telle rapidité. On n'aperçoit, au milieu de ce tourbillon, qu'un bonnet blanc, une face rubiconde, et le mantelet noir classique des Flamandes. Les uns pensent reconnaître dans ce cortége celui du corsaire noir, cet effroi des marins, ce présage de grands désastres, qui aurait momentanément abandonné pour la terre son maritime empire. D'autres font le signe de la croix, persuadés qu'ils ont vu galoper sur le manche d'un balai quelque sorcière pressée d'arriver au sabbat. Inutile de faire observer que ces deux opinions appartiennent aux romantiques. Quant aux classiques, ils prétendent avoir vu la conque de Neptune traînée par des dauphins terrestres, ou des panthères de Naxos emportant une nouvelle Ariane. C'est tout simplement notre marchande de moules fièrement et glorieusement assise au milieu de ses coquilles, comme Vénus au sein des roses. Son attelage se compose de huit chiens énormes qui semblent voler de relai en relai, et donner des ailes aux moules, dont elle approvisionne presque toute la ville de Bruxelles. Je ne connais pas de voyageur qui n'ait emporté comme impression de voyage un croquis de la célèbre marchande de moules, et de son équipage si singulier et si original.

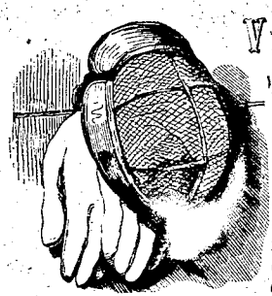


LE

MAITRE DE CHAUSSON

PAR

THÉOPHILE GAUTIER



Vous avez sans doute vu, si le hasard ou toute autre raison vous a conduit aux barrières, aux Funambules, sur la place Maubert, dans la rue Mouffetard, ou tout autre lieu fréquenté par cette intéressante partie du peuple français que l'on désigne sous les dénominations de gamins, de titis et de voyous, deux champions en attitude, agitant les bras et les jambes avec des gestes bizarres, et prononçant la phrase sacramentelle : « Numérote tes os, que je te démolisse ! » Et vous avez passé en détournant la tête, car, au bout de quelques secondes, le sang jaillissait des nez réciproques, et de larges iris ne tardaient pas à cercler d'auréoles prismatiques les yeux des combattants : — c'étaient des *arsouilles* qui *tiraient la savate*.

Mais, si la curiosité vous pousse à vous mêler au groupe déguenillé qui entoure les athlètes crapuleux, vous entendrez un vocabulaire étrange, qui surprendrait beaucoup messieurs de l'Académie. La langue française n'est pas si pauvre qu'on le dit : les malins donnent des conseils et raisonnent sur la valeur des coups. « Allons, *tape-lui sur la terrine, mouche-lui le quinquet, surine-lui le nez, ça l'esbrouffera;* quand on saigne, ça écœure. — Est-ce que ta peau n'est pas payée à toi? on dirait que tu as peur de la gâter. — Huhu ! xi ! xi ! Mords donc ! pousse dessus à mort ! Et autres interjections de même farine. L'apparition d'un sergent de ville signalé à l'horizon par quelque vigie hissée sur la hune d'une borne dissipe les acteurs et les spectateurs de ce tournoi d'un nouveau genre.

— Ouf ! dit l'un, je crois que j'ai le *brochet décroché;* mais je lui ai joliment *labouré* la jambe, et mon coup de *ramasse* était fameux. Je lui ai pelé la *grève* comme une pomme; le *zeste* est venu. Si j'avais su, je lui aurais coulé un saut ou fauché le changement de *garde*, et il aurait été *esquinté* à fond.

— Cré-nom ! fait l'autre en rajustant les lambeaux de son bourgeron, que c'est bête de taper sur les effets du monde. C'est égal, je lui ai envoyé un coup de tampon *sus* le mufle, qu'il ne pourra ni *becquiller* ni *licher* de quinze jours. Ho çà ! les autres, qu'est-ce qui paye à boire aux artistes? J'étoufferais volontiers un polichinelle de bleu; rien n'est plus salé que de se bûcher : ça vous altère... Allons, Auguste, un petit verre de fil en quatre, histoire de se *velouter* et de se *rebomber* le torse.

La troupe ne peut qu'opiner du bonnet, et s'engouffre avec un touchant empressement dans la boutique de quelque marchand de vin suspect, portant une enseigne hiéroglyphique, comme : les *Ruines de Moscou*, l'*Insecte volage*, la *Femme sans tête* ou le *Puits qui parle;* hideux vestiges oubliés dans les recoins obscurs de la civilisation.

Les petites rues tortueuses, les bouges enfumés, ont toujours beaucoup convenu aux savatiers; la Cité, ce ténébreux repaire des truands et des mauvais garçons du moyen âge, a toujours été leur retraite favorite.

Il y a quelques années seulement de cela, lorsque Notre-Dame n'était pas encore veuve de son archevêché, les duels et les tournois avaient lieu à la pointe de l'île, près de ce pont que l'on appelle le pont Rouge, sans doute parce qu'il est peint en gris : ce lieu désert était propice à vider les querelles qui avaient ordinairement pour motif la possession de quelque Hélène de bas lieu. Les champions arrivaient suivis de leurs témoins, et demandaient avant de commencer : « Va-t-on de tout? »

Selon la gravité de l'offense appréciée par les seconds, la réponse était affirmative ou négative. « On va de tout, » cela voulait dire que l'on pouvait se manger le nez, s'extirper les yeux avec le coup de fourchette, s'arracher les oreilles, et se servir des dents et des ongles; dans le cas contraire, les coups de pied et les coups de poing étaient seuls permis, différence qui représente assez bien les duels au premier sang et les duels à mort. Quand on allait de tout, les bottes secrètes, les coups de traître, tout était bon. En ce temps de barbarie, des maîtres montraient aux barrières, pour deux sous, les trois coups : crever le tympan, faire sauter le globe de l'œil et couper la langue par un coup dessous le menton.

Tout ceci doit paraître à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices, plus inintelligible que du bas-breton, du haut-allemand, du théotisque ou du grec. C'est du grec, en effet, comme on le parlait jadis en Argos, s'il faut en croire les étymologistes de la cour des Miracles et du bagne. Cet argot s'expliquera au fur et à mesure : nous en demandons pardon aux Muses, à l'hôtel Rambouillet et aux salons aristocratiques.

La *savate*, que l'on appelle aujourd'hui *chausson*, par euphémisme, est la *boxe* française, avec cette différence que la savate se *travaille* avec les pieds, et la boxe avec les poings.

Comme tous les autres arts, la savate a eu son mouvement ascensionnel, ses phases et ses révolutions. Il y a la savate classique et la savate romantique : le savatier classique est simple comme un tragique du temps de l'Empire; il n'emploie qu'un petit nombre de mouvements; ses coups de pied sont bas, et ne montent guère au-dessus du genou; ses mains restent ouvertes et portent avec les paumes des coups appelés *musettes*, qui se rapprochent plus du soufflet proprement dit que du coup de poing. Ces *musettes* coiffent ordinairement le menton ou le nez. Il ne tient pas la parade, et mouline perpétuellement; il manque d'assiette, et ne pourrait tenir tête à un adversaire sérieux. Son jeu est tout de tradition et de pratique; il ne raisonne pas, et la théorie n'est pas son fort. Ce n'est, en effet, que depuis un petit nombre d'années que la savate a été élevée au rang d'art et de science, et s'est placée dans la hiérarchie des exercices de corps sur le même rang que l'escrime, l'équitation ou la danse.

Un petit traité historique de la savate depuis une quarantaine d'années sera ici tout à fait à sa place. — Les maîtres bâtonistes de Caen avaient de la célébrité avant la Révolution; cette gloire s'abima comme tant d'autres dans le gouffre de 93, et il faut sauter jusqu'à l'Empire et à la Restauration pour trouver dans la mémoire des plus vieux maîtres les noms des rois primitifs qui constituent la dynastie de la savate. — Fanfan est le Pharamond, le Romulus de cette histoire; il représente la période héroïque et fabuleuse; Sabattier lui succéda; après lui vint Baptiste, ancien danseur à l'Opéra, à qui les exercices de son premier emploi avaient assoupli les jambes, et qui montait les coups de pied plus haut qu'aucun des maîtres contemporains. Baptiste, qui avait conservé un vernis d'élégance et de bonne société, eut l'honneur de travailler avec Son Altesse Royale le duc de Berri. Son Altesse se revêtait, pour ses exercices, d'une espèce d'armure de bras, de poitrine et de jambes en fil de fer treillissé, recouverte de bourre et de peau. Mais, dans les salles, on ne se servait ni de plastron, ni de brassards, ni de jambards; seulement l'on tirait le chapeau sur la tête, ce qui ne se fait plus aujourd'hui à cause du développement du jeu. Cette importation de mœurs anglaises était d'une grande hardiesse pour le temps, et, malgré cet exemple princier, l'art sublime de la savate, de la canne et du bâton resta confiné dans les classes inférieures. A Baptiste succéda Fanfare, qui tirait la savate et le bâton; puis vinrent Mignon, Rochereau et Carpe, qui ont laissé de brillants souvenirs dans le monde des salles d'armes et des estaminets.

Les rues où se tenaient les classes n'avaient rien de très-élégant. Le vieux Champagne, ancien marin, demeurait rue Mouffetard, et François avait sa salle rue de la Mortellerie. Quand nous disons salle, nous avons tort; c'est cave qu'il faudrait dire. Les assauts avaient lieu effectivement dans une grande cave; les élèves étaient, en général, des ouvriers, ou des garnements suspects. Toulouse et Gadou montraient la savate aux maçons de la Grève. Pour le chausson, on tirait les coups bas, les temps d'arrêt à demi-hauteur; on courait beaucoup, et l'on moulinait des bras. Le jeu du bâton n'était pas développé et se composait principalement des coups de bout, de coupés et d'*enlevés-dessous*. La canne se tirait comme le sabre.

Le jeu développé fut apporté en France par les prisonniers des pontons d'Angleterre : durant les longues heures de la captivité, ils s'étaient beaucoup exercés, avaient *travaillé* les coups, et, faute d'autre occupation, faisaient assaut du matin jusqu'au soir; ce qui les rendit les plus redoutables bâtonnistes de l'univers. — La patrie des boxeurs ne pouvait qu'influer heureusement sur leur *manière :* toutefois, le jeu développé resta un arcane entre les plus habiles, et se concentra dans Paris, ce foyer lumineux, ce centre intelligent, qui sait toujours avant tous les autres le dernier mot de l'art; la province, routinière et fossile, conserva l'ancien jeu. — Vers 1829, cependant, quelques maîtres de régiment développaient, mais c'étaient des *Parisiens;* l'art du chausson ne resta pas non plus stationnaire : des novateurs hardis commençaient à placer des coups de poing de bout à l'anglaise, et le temps d'arrêt en pleine poitrine, autrement dit *coup de pied en vache*, mais bien peu se risquaient à détacher ce coup, de peur de se faire ramasser les jambes.

Toutefois, malgré ces perfectionnements, la savate ne comptait que fort peu d'adeptes fashionnables, elle était même inconnue des gens du monde; seulement, de temps à autre, il courait quelque histoire merveilleuse d'un garnement de mine chétive et de pauvre apparence, ayant à lui seul déconfit tout un peloton de gendarmes extrêmement surpris de se trouver assis en un clin d'œil au beau milieu du ruisseau; et la *Gazette des Tribunaux* expliquait comme quoi ce succès, dans un combat inégal, était dû aux passes mystérieuses et aux crocs-en-jambe invincibles de la savate; et chacun, dans la rue, passait respectueusement à côté de tout individu que sa blouse débraillée, sa casquette posée sur l'oreille, son air crâne et tapageur, pouvaient faire suspecter de connaître les mystères de cet art formidable.

Il est vrai de dire que les maîtres ne brillaient pas par une tenue bien rigoureuse; la pipe culottée ne quittait guère leurs lèvres que pour faire place aux petits verres de *dur;* ils fréquentaient les estaminets borgnes, les rogomistes et les marchands de vin hasardeux; ils étaient hargneux, violents, tapageurs; quelques-uns même, fidèles aux traditions de l'ancienne chevalerie errante, consacraient leur canne et leurs poings au service des princesses en désarroi. Ils se constituaient les Amadis et les Galaor des Orianes de la rue Froidmanteau et de la Cité. Leur langage, semé de tropes et de métaphores peu académiques, descendant fréquemment aux familiarités de l'argot, était bien fait pour effaroucher les bourgeois honnêtes et débonnaires, si leur mine rébarbative n'avait pas suffi pour cela. C'est ce qui explique comment un art aussi utile, aussi indispensable que la savate, est resté si longtemps enfoui sous les dernières couches de la populace.

Maintenant les hommes ne portent plus l'épée; la police défend d'avoir des armes sur soi, et l'on est puni de quinze francs d'amende pour avoir un poignard dans sa poche, ce qui fait que tout homme qui rentre chez lui après la brune est à la merci des voleurs et des assassins, qui, risquant d'avoir la tête coupée, se moquent parfaitement de payer quinze francs en sus pour port illégal de poignard; les cannes plombées, les cannes à dard sont prohibées et saisies par la police aux bureaux du théâtre, afin que les mauvais garnements, hideuses phalènes nocturnes qui voltigent aux carrefours douteux, aient toute la facilité désirable pour vous dépouiller et vous assommer : mais vous avez vos poings et vos pieds que l'on ne peut saisir au bureau des cannes, et des poings et des pieds exercés sont des armes aussi redoutables que le casse-tête des Caraïbes ou le lasso des gauchos brésiliens.

Pour notre part, nous regrettons l'épée; avec l'usage de porter l'épée s'est en allée la vieille urbanité française; on est toujours poli avec un interlocuteur qui peut vous entrer quelques pouces de fer dans le ventre si vos manières n'ont pas l'aménité convenable. L'abolition du duel achèvera de nous rendre le peuple le plus grossier de l'univers : tous les lâches, sûrs de l'impunité, vont devenir insolents. Et puis c'était réellement pour un jeune homme de cœur une amie sûre et fidèle qu'une épée de bon acier bien trempé et bien franc. L'homme gagnait à ce commerce intime avec le métal; il en prenait les qualités rigides, la loyauté inviolable, le vif éclat, la netteté incisive, et cette union tacite était si bien comprise, que le plus grand éloge que l'on pût donner à quelqu'un, c'était de dire qu'il était brave comme son épée. Mais nous sommes dans une époque peu chevaleresque, et la prosaïque savate doit remplacer la jolie épée française, ce bijou aigu, cet éclair d'acier qui du moins brillait dans la nuit avant d'arriver à la poitrine d'un homme.

La savate, comme on la pratique aujourd'hui, est un art très-compliqué, très-savant, très-raisonné; c'est l'escrime sans fleuret. Il y a la tierce, la quarte, l'octave et le demi-cercle; seulement dans l'escrime on n'a qu'un bras, et à la savate on en a quatre; car les jambes dans l'état actuel de la science sont de véritables bras, et les pieds deviennent des poings. Les maîtres placent un coup de pied dans les gencives ou dans l'œil avec beaucoup de facilité : plusieurs même décoiffent leurs adversaires avec le bout du chausson.

Le maître de chausson actuel ne ressemble en rien au savatier ancien : c'est un jeune homme de figure douce et prévenante, le sourire sur les lèvres, qui s'exprime correctement et avec un son de voix perlé. Ses manières sont d'une distinction parfaite; on le prendrait plutôt pour un professeur d'esthétique et de philosophie que pour un pugiliste; il fume tout au plus des cigarettes de papel espagnol, comme George Sand, et boit de l'eau sucrée comme un orateur. Il ne porte ni cravates rouges, ni gilets violets, ni pantalons fabuleux, ni casquette excentrique; sa mise est celle d'un fils de famille qui s'habillerait bien. — A l'entendre parler de son art, vous croiriez être en présence d'un savant de l'Institut, faisant des calculs sur l'équilibre et la dynamique : la savate est en effet un calcul très-exact des forces humaines combinées avec la libration et la pondération. Après quelques mois d'étude, on est vraiment surpris de l'énorme puissance que peut acquérir un muscle bien développé et bien dirigé, et l'on s'aperçoit que la nature n'a pas fait l'homme aussi désarmé que le prétendent les philosophes moroses. Des poings bien fermés selon les principes de l'art valent des marteaux de fer.

Le maître de chausson fashionable ne néglige rien de ce qui peut perfectionner son jeu. M. Lecour, célèbre professeur, a travaillé avec Adam, le boxeur anglais, le redoutable adversaire de Swift. Cette étude lui a beaucoup servi pour perfectionner les coups de poing, qui, à vrai dire, étaient la partie faible de la savate. Les coups droits dans la poitrine ou dans la figure sont fouettés et détachés avec une vigueur rare, et si bien calculés, qu'il ne se perd pas un atome de force; la vitesse est triplée, et, dans moins d'une seconde, l'on a placé une *série* ainsi composée : coups de poing sur le nez, sur l'os maxillaire et dans l'estomac, ou bien coup de pied bas, coup de pied haut, et coup de poing. Autrefois l'on ne faisait pas de séries, et l'on ne liait pas les coups : un assaut actuel diffère autant d'un assaut ancien, pour la difficulté de l'exécution et la hardiesse des poses, qu'un morceau de Hertz ou de Kalbrenner d'une sonate de Steibelt. Il y a dix ans, tout cela eût paru impraticable.

On se tromperait beaucoup si l'on représentait les maîtres de chausson comme des gens de carrure athlétique; ils ne tiennent en rien de l'Hercule et du lutteur; ils sont ordinairement de taille moyenne, ont les extrémités fines et les mains petites. — Plus d'une femme envierait les mains de Swift; mais ces mains délicates, si elles ont la blancheur du marbre, en ont aussi la dureté; et, détachées par les puissants muscles des épaules, meurtrissent les chairs comme un caillou lancé par une fronde.

Maintenant que nous vous avons fait l'histoire et l'esthétique du grand art de la savate, nous allons vous introduire dans une salle de chausson, celle de M. Lecour, qui est le professeur à la mode, et qui compte parmi ses élèves les lions les plus chevelus et les plus aristocratiques de l'Opéra et du boulevard de Gand. Vous voyez cette file de cabriolets, de tilburys et de coupés qui stationnent à l'angle de la rue du Faubourg-Montmartre, tout près du boulevard : hâtez-vous, c'est jour d'assaut, et vous auriez peine à trouver place.

La salle d'armes est au rez-de-chaussée, car le piétinement perpétuel serait insupportable aux voisins les plus pacifiques, et les bourgeois proprets partagent la haine de Nicole contre les ferrailleurs et les déracineurs de carreaux : la première pièce sert d'antichambre et de vestiaire; contre le mur est appliquée une petite fontaine, qui fournit de l'eau froide pour tremper les coins de mouchoir quand il y a des nez compromis à bassiner, ce qui ne laisse pas que d'arriver quelquefois.

La salle est une grande pièce tapissée de coutil, en forme de tente, avec un plancher frotté au grès et à l'eau bouillante, pour que le pied morde bien et ne se dérobe pas. Tout autour sont disposées des banquettes élevées sur une marche qui encadre l'arène destinée aux combattants; le long des murs sont accrochés les gants de boxe des élèves, portant chacun leur numéro. Ces gants, dont les doigts ne sont articulés que par-dessous, ressemblent à des traversins; la peau est de buffle et la garniture de crin. Les Anglais remplissent les leurs avec la plume; mais la plume, plus moelleuse d'abord, ne tarde pas à se tasser en paquets, et devient plus dure que le crin. A côté des gants, qui font trophée avec les masques, pendent les cannes et les bâtons de longueur.

Les assistants sont rangés au plus près du mur, afin de ne pas gêner les combattants; et, pour ne pas être atteints, dans les coups de grande volée, par les cannes des maîtres qui font assaut, chacun tient en main un bâton dans la pose d'arrêt, ce qui donne à l'assemblée l'apparence d'un chapitre de chanoines assis dans leurs stalles un cierge à la main.

Le costume du maître est très-pittoresque; il consiste dans un pantalon de laine rouge à pieds, demi-collant, serré à la ceinture et tenant sans bretelles, une chemise rayée de violet ou de bleu, une petite calotte pourpre, et des gants de boxe avec des crispins vernis.

L'assaut commence ordinairement par la canne et le bâton. La canne se tire à une seule main, et le bâton à deux mains, comme les espadons et les estocs du moyen âge. Avant de commencer, les maîtres se donnent une poignée de mains, puis ils font le salut. Ce salut, où les maîtres exécutent avec leurs cannes des arabesques plus capricieuses que celles décrites par le bâton du fantastique caporal Trim-Trim, dans le roman humoristique de *Tristram Shandy*, en faisant des sauts et des pas de voltige (la voltige se fait lorsqu'on est attaqué dans la rue par plusieurs personnes; la *rose couverte*, que l'on fait pour salut, est la plus jolie arabesque dessinée au bâton que l'on puisse voir; les *voltés*, les *écarts de côte*, les coups de travers pleuvent drus comme grêle); ce salut est vraiment très-gracieux et très-élégant. Après cela, les maîtres se mettent en garde, et les hostilités sont ouvertes, les cannes tourbillonnent et s'entre-choquent en petillant; quand le coup porte, le vaincu s'écrie : « Touché, bien touché, » et l'on reprend la garde. Comme les combattants n'ont ni masques, ni plastrons, les coups doivent être retenus : ils le sont presque toujours au début de la lutte; mais quelquefois les adversaires s'échauffent, et l'assaut ne diffère pas beaucoup d'une véritable bataille. Aussi, l'assaut terminé, les combattants

s'embrassent pour montrer qu'ils ne se gardent pas rancune, et n'ont aucun fiel dans le cœur. Cette coutume a quelque chose de loyal, de touchant, et doit prévenir bien des querelles. L'agilité et la prestesse des maîtres bâtonnistes sont réellement effrayantes. M. Lecour exécute en une minute des *carrés* composés de vingt coups sur chaque face, il a même été jusqu'à deux cents coups de bâtons à la minute, ce qui est prodigieux; l'on ne voit pas le bâton, on l'entend seulement siffler.

Les assauts de savate viennent ensuite. Les coups de pied, les coups de poing se suivent et ne se ressemblent pas; mais ce spectacle n'a rien de repoussant, les mouvements sont si justes, si précis, si bien raisonnés, si bien calculés, que toute idée de douleur est éloignée : on croirait plutôt assister à une leçon de voltige qu'à un combat; les temps d'arrêt, les coups de pied exécutés par Lecour et son frère, sont aussi gracieux qu'un temps d'arabesque de Perrot, le merveilleux danseur. Les combattants, suspendus au milieu d'un tourbillon de bras et de jambes, semblent ne pas tenir à la terre. Auriol n'est pas plus vif, plus pétulant et plus allègre; et cependant ces mouvements si prompts, si lestes, sont d'une force prodigieuse : le plus faible de ses coups vous renverserait.

Voici quelques-unes des poses qui se pratiquent. On donne des coups de tête dans la figure et dans l'estomac : pour cela on saisit l'adversaire par le collet ou par la tête, et en l'attirant vers soi on lance le coup.

Si votre adversaire court sur vous, vous placez le coup de tête dans l'estomac, vous lui saisissez en même temps les deux jarrets pour le renverser; quelquefois, comme une arabesque fantastique, comme ces parafes à main levée que l'on fait au bout d'une page dont on est content, vous le faites passer par-dessus votre tête, et vous l'envoyez, en manière de *fioriture*, décrire une parabole derrière vous.

Ce coup, comme toutes les bottes possibles, a sa parade : en l'exécutant, vous pouvez être saisi par la nuque: plié à terre et recevoir sur le nez un coup de genou ou un coup de poing fourré.

Il y a aussi une infinité de moyens pour jeter son homme par terre : le passement de jambe du jarret et le passement de jambe du coude-pied. Le premier se pratique en croisant la jambe derrière le jarret de l'adversaire, que l'on saisit simultanément par le col; on tend le jarret vigoureusement, on le pousse, il perd pied, chancelle et tombe; dans le second cas, l'on pose son pied derrière le talon de son ennemi, on ramène à soi par un mouvement de brusque saccade qui se donne avec le coude-pied, et il tombe d'un seul temps. On peut encore très-aisément renverser quelqu'un en lui donnant un tour de clef à la cravate, et en lui passant la main sous le jarret, ce qui lui fait perdre l'équilibre.

Nous écririons un volume si nous voulions indiquer toutes les ruses et toutes les ressources de la savate. Toutes les attaques sont prévues et déjouées.

Si un homme vous attaque et vous prend par le collet, vous lui saisissez le poignet à deux mains et vous faites un revers sur les talons : le coude de l'assaillant se trouve placé sur votre épaule; vous faites une pesée qui lui rompt le bras placé à faux à l'articulation de la saignée.

Si un homme très-vigoureux vous entoure de ses bras et que vous ne puissiez vous dégager, appliquez-lui la paume de la main sur le menton ou sur le nez, pour lui renverser la tête en arrière; la douleur qu'il éprouvera sera si atroce, qu'il lâchera prise sur-le-champ.

On tient aussi la tête de son antagoniste sous le bras, en parapluie, et on lui fourre des séries de coups de poing dans la figure. Si, en lançant un coup de pied haut, vous avez la jambe ramassée, faites un *revers*, et vous tomberez en équilibre sur vos deux mains; mais le coup de pied dit *temps d'arrêt* est si vite passé, et son effet est si violent, qu'il n'y a guère de danger de ce côté-là.

Quand ces coups sont portés sérieusement et les mains nues, ils sont de nature à causer des blessures graves et même la mort.

Vous voyez que la savate est une science profonde, qui exige beaucoup de sang-froid, de réflexion, de calcul, d'agilité et de force; c'est le plus beau développement de la vigueur humaine, une lutte sans autres armes que les armes naturelles, et où l'on ne peut jamais être pris au dépourvu.

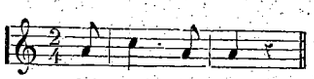
Ce spectacle est tellement attrayant, que plusieurs gens du grand monde font dans leur appartement une salle où ils s'exercent eux-mêmes, prennent leçon, et font faire assaut entre les maîtres de réputation. Lecour a fait assaut chez lord S... avec Loze, le premier maître de Bordeaux; et M. de W... a une salle où se réunissent les élégants de la loge infernale du Jockey's-Club; il y en a une aussi chez M. le duc V... Michel Pisseux a donné des leçons au duc d'Orléans. La savate est désormais désencanaillée, et prendra dans les pensionnats place à côté de la gymnastique et de l'escrime.

LA LAITIERE

PAR

JOSEPH MAINZER

Reportez-vous par la pensée au temps où vivait le bon la Fontaine (nous en sommes déjà bien loin par les années, et plus encore par les mœurs!) : depuis la triste mésaventure dont il s'est fait l'historien, Perrette a disparu; elle s'est enfuie avec les débris de son pot au lait. Son costume gracieux et léger, sa physionomie ouverte, son allure dégagée, sa naïve ambition, son nom même, elle a tout emporté avec sa simplicité dans les montagnes de la Suisse. C'était une pauvre paysanne, vivant laborieusement à la campagne du travail de ses mains. Si elle venait tous les jours à la ville, c'était à pied, dans ses moments de loisir; le lait qu'elle y apportait était le superflu de sa nourriture, elle le livrait à ses pratiques aussi pur qu'elle l'avait reçu le matin des mamelles de ses vaches : le produit constituait ses petits profits. Qui lui eût dit qu'un jour la découverte du café donnerait à son obscur commerce un si prodigieux accroissement? que ses successeurs seraient si nombreux, qu'à toute heure de la journée on les trouverait, sous diverses formes, sur tous les points de la capitale : ici, assis au seuil d'une porte; là, circulant dans le quartier; plus loin, établis à grands frais derrrière d'élégants vitraux; que dis-je? passant même bruyamment dans les rues, et montés dans des voitures, avec cette inscription aux deux côtés : *Laiterie Sainte-Anne?* Mais combien tout a changé dans cette progression rapide : industrie, marchandise, individus! Il ne reste plus rien de la simplicité de Perrette; sa mélodie seule nous a été conservée. La voici :



Il y a des laitières dans tous les pays civilisés. A Londres, les *milk-men*, ou *milk-women*, traversent les rues de très-bonne heure en portant sur leur tête un grand pot de fer-blanc, et en faisant entendre ce cri perçant : *Milk-oh! milk-oh!*

La manière dont elles prononcent ces mots : mi-o! mi-o! les fait ressembler au miaulement d'un chat. Un Français a dit spirituellement que ces honnêtes marchands de lait voulaient dire apparemment *mi-eau! mi-eau!* tout en déguisant la vérité sous une forme étrangère.

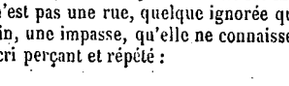
On peut diviser en trois classes la grande famille des laitières. Si l'industrie est la même, le mode en est dif-

férent, et la distinction s'établit mieux encore dans les mœurs.

La laitière de la campagne habite un village situé quelquefois à quatre ou cinq lieues de Paris : tantôt elle est attachée à une ferme, à un château, tantôt elle exploite pour son propre compte. Elle se lève à une heure du matin, elle attelle un vigoureux cheval à sa charrette, dans laquelle sont rangés avec ordre, et entassés dans la paille, les énormes seaux de fer-blanc qui renferment la consommation du vulgaire et les petites boites réservées des pratiques privilégiées. Elle s'entoure la figure d'un mouchoir, couvre ses épaules du mantelet gris à bordure noire, s'installe sous le dôme de toile de sa voiture, donne le signal du départ à son fidèle coursier, qui connait parfaitement la route, penche sa tête sur sa poitrine, et s'endort. Toutes n'ont pas la même aisance, ni les mêmes agréments. Souvent la charrette n'existe que dans les vœux de la laitière; il faut aussi qu'à la place du cheval elle se contente d'un âne, aux flancs duquel elle attache deux paniers; mais elle trouve encore le moyen de s'asseoir et de dormir sur la croupe de son modeste quadrupède, dont l'instinct, pour la conduire, n'est pas moins sûr que celui de l'aristocratique Bucéphale. Le jour commence à peine lorsqu'elle fait son entrée à Paris, et elle arrive sans encombre dans le quartier de sa résidence, à la place qu'elle occupe de temps immémorial, et dont personne, si ce n'est quelquefois la police, ne lui dispute la paisible possession. Elle s'installe avec son bagage de boites, de seaux et de mesures, à l'angle d'une rue, sur le devant d'une boutique d'épicier, ou de marchand de vin, à l'entrée d'une porte cochère, et là, elle attend gravement que ses pratiques passent devant elle, comme des vassaux soumis devant leur seigneur. Tour à tour se présentent la jeune fille au regard vif, la vieille au front ridé et à la démarche chancelante, le vieux garçon coiffé de sa casquette à visière, et l'enfant qui boit sans cérémonie son sou de lait dans un des couvercles de la laitière. Tous se plaignent: celui-ci de n'avoir pas eu bonne mesure la veille, celui-là de ce que son lait était trop bleu et trop clair; un troisième jette feu et flammes, parce que, son lait ayant tourné, il a été obligé de se passer de café; mais ils n'en rapportent pas moins tous leur boîte et leur argent. Chez la laitière, tout est uniforme; on dirait que sa vie entière est soumise à une loi géométrique. Depuis vingt ans, c'est toujours le même costume, le même fichu, le même petit bonnet rond et plat; c'est aussi la même prestesse à faire voyager la mesure de sa boite au lait à la tasse de la pratique, de manière à escamoter à son profit une bonne partie du liquide; chaque jour sa distribution commence et finit aux mêmes heures; que son commerce prospère lentement ou avec rapidité, elle n'en a ni plus d'élégance dans sa mise, ni plus de morgue dans sa démarche, ni moins de régularité dans son travail. D'ailleurs trop de considération l'entoure pour qu'on aperçoive en elle de telles faiblesses; son royaume est restreint, mais elle y règne en souveraine. Bien qu'elle reste invariablement à son poste, rien de ce qui se fait autour d'elle ne lui échappe; elle a partout ses affidés et ses espions, sans que cette police vigilante soit pour elle le motif d'aucune subvention secrète; elle connait l'intérieur des familles sans jamais y pénétrer; de la cave au grenier, elle pourrait faire mieux que personne l'inventaire financier et moral d'une maison : c'est la gazette vivante du quartier. Pendant que les maîtres sommeillent, les bonnes viennent se grouper autour d'elle; le cercle se renforce d'enfants et de vieilles femmes, espèce essentiellement indiscrète et bavarde; elle est le point de mire de tous les regards, le centre de toutes les confidences; elle préside. Après qu'elle a raconté les mille aventures miraculeuses arrivées la dernière nuit à la campagne, elle écoute à son tour, afin de pouvoir reporter au village des nouvelles de Paris, soit prédictions, soit découvertes, et les projets du gouvernement, et l'approbation ou le mécontentement du peuple. C'est devant son siége que se fait entre les bonnes un interminable échange de propos de toute nature; chacune raconte ce qu'elle a entendu ou cru entendre dire à son maître, ce qu'elle a vu ou cru voir, ce qu'elle a pensé, ce qu'elle a rêvé. Une fois la pierre lancée, qui sait où elle s'arrêtera? Chaque comère fait son observation, son commentaire; l'imagination féminine ne s'arrête jamais à moitié chemin. Politique et religion, ciel et enfer, amour et haine, tout se confond, s'embrouille, et surtout grossit en roulant comme la boule de neige; et puis viennent les prédictions, pour lesquelles le peuple a tant d'amour : on devine, on explique, on affirme les suites, les conséquences, la fin de chaque chose; on dispose, d'un coup de langue, et du globe et des événements. Après quoi la laitière, pliant doucement bagage, se retire du même pas que la veille, pour recommencer le lendemain.

Mais il est rare qu'elle s'en retourne à vide, car, avec ses fonctions de laitière, elle cumule celles de messagère. Au village, chacun la charge de ses commissions et de ses achats : l'habitant du château, celui de la ferme, le jeune homme et la jeune fille, lui confient jusqu'aux missions les plus secrètes. Elle s'en acquitte aussi bien et avec autant de discrétion que le facteur : elle a même sur lui l'avantage d'arriver plus tôt le matin, et de rapporter plus vite la réponse, même verbale, ce dont le facteur ne se charge pas. Toutefois ce n'est pas seulement de commissions, de messages d'amour et de billets doux que la laitière charge son âne, son cheval ou sa voiture; souvent elle rapporte encore de la capitale le fumier qui doit fertiliser son champ. En échange de quelques douceurs, en lait ou en crème, elle reçoit de quelques-unes de ses pratiques la paille de l'écurie ou de l'étable. Si vous avez habité, pendant la belle saison, Nogent, Joinville, Saint-Maur, Charenton, ou quelque autre village sur la route de Paris, vous avez dû voir les laitières arriver par files de Paris, vers le milieu du jour, l'une assise entre ses boites, l'autre entourée de paquets et de pots de fleurs, et la plupart juchées sur des monceaux de fumier.

Dès qu'elle a quitté la rue, une autre s'en empare : la laitière ambulante commence sa tournée. Celle-ci habite ordinairement les faubourgs de Paris, ou les villages qui en sont le prolongement. Comme la première, elle a ses quartiers de prédilection, ses habitués, ses pratiques; mais ce qui se passe, ce qui se dit l'intéresse peu; sa curiosité ne va pas au delà de son commerce. Tandis que sa matinale devancière choisit un point central et attend, elle parcourt de toute la vitesse de son cheval, de son âne, et quelquefois de ses jambes, le quartier dont elle s'est adjugé le monopole, s'arrêtant, avec une scrupuleuse ponctualité, tous les jours devant les mêmes portes; et il n'est pas une rue, quelque ignorée qu'elle soit, pas un coin, une impasse, qu'elle ne connaisse et ne visite. Son cri perçant et répété :



monte de la base au sommet, et varie suivant la profondeur du corridor ou la hauteur de la maison. A chaque station, elle ne s'arrête que le temps strictement nécessaire; elle sait le nombre de ses habitués de telle cour, de telle maison, combien ils ont d'étage à descendre, et déjà ses mesures sont prêtes, car elle a aussi une connaissance exacte de tous les besoins.

La laiterie n'était autrefois représentée que par ces deux classes, la laitière stationnaire, et la laitière ambulante : la première apportait aux Parisiens leur déjeuner; la seconde répondait aux besoins du reste de la journée; et le débit de celle-ci, loin d'être préjudiciable au commerce de celle-là, pouvait plutôt en être considéré comme le complément. Elles partageaient sans rivalité, sans haine, une royauté qui leur appartiendrait encore aujourd'hui si l'avidité ne les avait malheureusement fait entrer dans la voie dangereuse des abus : ce sont les abus qui tuent les royautés les plus anciennes et les mieux établies.

Les consommateurs se plaignaient chaque jour amèrement de voir se reproduire pour le lait le miracle des noces de Cana : les cupides laitières firent la sourde oreille. La concurrence, toujours à l'affût des bonnes occasions, fit un matin irruption dans les rues, sema en guise de harangues des milliers de prospectus, dans lesquels elle promit monts et merveilles, et la révolution fut accomplie. De rapides voitures sillonnèrent Paris dans toutes les directions, transportant, dans une multitudes de bouteilles en fer-blanc, soigneusement fermées et scellées, les produits de la laiterie *Sainte-Anne* et de la laiterie des *Familles*. Le consommateur y gagna-t-il? Oui, d'abord : quelle est la révolution qui ose, dès le principe, mentir à son origine? Mais l'amour de la vérité m'oblige à dire que le programme des laitiers novateurs ressemble aujourd'hui à une foule d'autres programmes.

Il y a des degrés dans la hiérarchie des laitières comme dans tous les états. Quelques-unes n'ont à vendre que le lait qui leur est fourni par une vache ou par une chèvre seulement; tandis que d'autres, regardées d'un œil plus favorable par la capricieuse fortune, possèdent, soit dans les environs, soit dans le cœur de Paris, de vastes étables où se pressent douze, vingt, trente, et jusqu'à quarante vaches. Les propriétaires de ces établissements se sont décorés du nom emphatique de *nourrisseurs*. Ne croirait-on pas, à entendre un pareil nom, qu'il s'agit de

l'homme au petit manteau bleu, de ces philanthropes qui portent à domicile le bouillon, le lait et la bouillie, qui nourrissent le pauvre de leurs épargnes, et se sacrifient au bien-être de l'humanité? Rien pourtant n'y ressemble moins. La femme du nourrisseur va à l'étable avec ses seaux, les reins entourés d'une jupe, la tête coiffée d'un capuchon ou d'un mouchoir, ayant les manches retroussées, les jambes nues, les pieds chaussés d'énormes sabots. Assise sur un escabeau, elle trait ses vaches, et se fait aider par quelques servantes. Vers le matin, elle se met en route avec son équipage, s'installe à la place qu'elle a adoptée, et envoie ses filles dans d'autres quartiers, non sans avoir calculé d'avance combien de gouttes renferme chacun des pots qu'elle leur confie, y compris l'eau, et combien elles doivent lui rapporter de pièces de vingt sous, de décimes et de centimes.

De la femme du nourrisseur, de la véritable paysanne à un degré plus élevé, la distance n'est pas aussi grande qu'on pourrait se l'imaginer. Le nourrisseur se trouve aussi établi en qualité de *restaurateur* dans les rues et les passages de Paris, et sur sa boutique on lit cette inscription : *Laiterie suisse*. Là, vous pouvez aller déjeuner ou dîner pour quinze ou vingt sous : le lait et les œufs y forment la base de votre repas. On vous y sert une soupe au lait, du lait et des œufs pour entremets, des œufs et du lait en guise de rôti, de salade et de dessert. De longs prospectus imprimés, de grands programmes affichés sur la porte, vous préviennent qu'il n'existe pas au monde de nourriture plus saine que le lait et les œufs, et que les poitrines sensibles, les constitutions délicates, ne sauraient mieux faire que s'adresser à la laiterie suisse.

Entre la femme qui fait paître sa chèvre sur la lisière des fossés, et la laitière de premier ordre, il y a autant de gradations qu'entre l'usurier à la petite semaine et l'agent de change : la dernière peut arriver à cinquante mille francs de rentes, tandis que l'autre, menant elle-même sa chèvre au pâturage, ne gagne pas assez pour payer le garde champêtre et ses procès-verbaux, aussi réguliers que le loyer.

Le luxe, qui semble aller croissant à mesure que grandit la misère du peuple, n'a pas manqué d'exercer aussi son influence sur cette innocente et candide industrie : la femme ou la fille du nourrisseur s'est faite dame de magasin. Un jour, derrière un comptoir élégant, au fond d'une boutique où s'entassent par milliers des œufs blancs comme la neige, où le beurre se présente, selon le caprice de la marchande, sous mille formes variées et appétissantes, tantôt en pyramides, tantôt en étoiles, et offrant l'image de bras, de jambes, de petits bonhommes tout entiers, où le lait, remplissant jusqu'aux bords des vases d'une exquise propreté, aiguillonne le désir par une apparence, hélas! trop souvent trompeuse, vous retrouvez cette figure fraîche et vermeille, ces yeux noirs, cet affable sourire que vous connaissez si bien. Mais autres temps, autres mœurs. La métamorphose est complète; et, si vous levez un peu la tête, vous lisez en lettres d'or ce seul mot, qui porte le secret de ce changement, et qu'on dirait placé là comme une ironique antiphrase : CRÉMIÈRE.

La crémière n'a rien, pas même un souvenir, de la laitière que vous connaissiez jadis. Avant de passer de la rue au magasin, elle a secoué sur le seuil la poussière de ses pieds; ce qu'elle était hier, elle le dédaigne aujourd'hui : son costume, son langage, sa voix même, tout a changé avec une facilité qui tient de la magie; ses cheveux, jadis emprisonnés ou flottant avec désordre, se partagent en bandeaux sur son front; un collier brille à son cou; le corset féerique a révélé des trésors inconnus; un tablier blanc dessine sa taille; son visage, ses mains, ont pris une couleur quasi-aristocratique. La crémière est avenante et gracieuse, non pas à la manière de ces dames de comptoir qui sont payées à deux ou trois francs par jour pour être aimables et sourire, mais par caractère, par position. En pourrait-il être autrement? Son commerce prospère, ses relations s'étendent, elle réalise de gros bénéfices, et je ne jurerais pas que vous ne la rencontriez un jour, avant peu même, dans une loge d'opéra, ou étendue sur les moelleux coussins d'une voiture, avec plus de naturel et d'abandon que la bourgeoise de la Chaussée-d'Antin.

Mais la crémière et la laitière, la grande, comme la petite industrie, si différentes par les habitudes extérieures, se rencontrent toutes dans le même principe fondamental. C'est entre elles comme un compromis tacite, une foi jurée, une espèce de mot d'ordre, de secret maçonnique. Quelque précaution que vous imaginiez, à quelque degré que vous en éleviez vous-même le prix, le lait, s'il a passé par leurs mains, ne vous arrivera jamais dans sa pureté native, et, depuis l'eau jusqu'au mélange de farine et de jaune d'œuf, il aura subi de nombreuses injures. A Paris, où tout se traduit par des chiffres, on devrait calculer de combien la consommation du lait est supérieure au produit, et, à défaut d'autres preuves, la conscience de la laitière n'échapperait certainement pas à cette inflexible logique.

Les laitières et les marchands de vin offrent beaucoup d'analogie, en ce sens que la falsification, ou, suivant l'expression consacrée, le *baptême*, est le profit le plus positif du métier. La cupidité est une passion si enracinée dans une certaine classe de commerçants, et qui raisonne si peu, que l'on a vu l'appât du gain rendre cruels les caractères les plus inoffensifs. Ainsi l'on a vu des laitières mêler à un lait baptisé de la craie, et même de la chaux, pour lui donner une sorte de consistance; sans compter qu'elles ne font pas moins servir à l'approvisionnement de leurs pratiques le lait des animaux malades, dont le nombre est souvent considérable. Il en est résulté plus d'une fois à Paris de graves maladies, qui, en attaquant surtout les enfants, dont le laitage fait la principale nourriture, ont jeté l'alarme et le désespoir dans le sein des familles. Les journaux finissaient bien par insérer quelques avis tardifs venant, soit de l'Académie, soit de quelque savant conduit par le hasard à la découverte du méfait; mais il était trop tard, et mainte maison avait payé, sinon par la mort, au moins par des coliques et mille autres incommodités dont on se serait passé volontiers, son tribut à l'insouciance des gardiens de la salubrité publique. La chose est pourtant assez grave pour qu'on s'en occupe : un jour viendra, nous en sommes persuadé, où on daignera s'en inquiéter sérieusement; mais, pour que l'attention soit vivement éveillée, il faudra sans doute que quelque haut fonctionnaire ait été frappé de près, et dans ses plus chères affections. Dans une ville de province, dont je ne me rappelle pas le nom, on a publié naguère une ordonnance qui devrait être suivie dans toutes les grandes villes, et qui serait parfaitement de circonstance à Paris. Elle désignait des experts pour l'examen du lait : chaque laitière était tenue de se soumettre à leur visite, à première réquisition, et le commerce était à tout jamais interdit à celle dont on trouvait le lait falsifié.

Au commerce de lait se rattache d'une manière intime celui des fromages, depuis l'éclatant fromage blanc, surnommé *fromage à la pie*, jusqu'au fromage doré de Marolles, si cher aux buveurs.

Le fromage blanc, grâce à son prix, qui le met à la portée de toutes les bourses, est devenu d'un usage si général, qu'on le rencontre dans tous les marchés et sur les étalages de toutes les fruitières. Les crémières, placées plus haut sur l'échelle, se sont réservé le débit du fromage à la crème. Elles savent lui donner toutes les formes, celles d'une étoile, d'une tourelle, et même, ce qu'on peut considérer comme le chef-d'œuvre de l'école romantique, celle de cœurs mi-partis de rose et de blanc, nageant dans une sauce jaune épicée de cannelle et de sucre. N'est-ce pas là une preuve qui témoigne des tendres sentiments de notre époque en général, et de ceux des crémières en particulier?

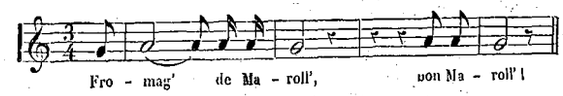
Cependant le fromage à la crème est aussi crié dans les rues par des marchands ambulants, qui, du matin au soir, le font voyager dans leurs paniers, en compagnie du frais Neufchâtel, qu'enveloppe sa fine robe de papier de soie. A propos de fromage de Neufchâtel, nous pourrions demander ici à quel titre, et si c'est par amour du contraste, que, depuis quelques années, les charcutiers se sont avisés de faire figurer au milieu de leurs productions éminemment salées et poivrées ce produit d'une incontestable douceur. Le fromage à la crème s'annonce par une jolie petite mélodie :

Quand vous l'entendez, vous pouvez dire : les primevères commencent à s'ouvrir, les champs se couvrent d'arbustes et de fleurs, le feuillage des forêts se déroule, le papillon sillonne de son vol incertain l'air parfumé sur le bord des ruisseaux, l'hirondelle est de retour de son long voyage d'outre-mer, et a bâti son nid sous le toit hospitalier du fermier. Cette mélodie est aussi fraîche que le premier sourire de la rose pompon qui s'ouvre; elle frappe aussi délicieusement notre oreille que le parfum du muguet notre odorat. Ajoutez à cette touchante mélodie la voix pure de la jeune et jolie fille qui vient la chanter sous votre fenêtre, et vous aurez une image complète de la jeunesse et du printemps; vous vous sentirez vous-même rajeuni; votre esprit se reportera au temps de vos plus beaux jours, et vous vous écrierez, comme je me surprends à le faire quelquefois : « Quel charme dans l'air du printemps! Quel attrait dans la voix de cette jeune fille! Quelle puissance dans sa mélodie, même lorsqu'elle chante le fromage à la crème! »

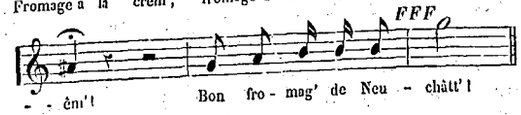
Ce n'est pas de nos jours seulement que les fromages sont criés dans les rues de Paris. Il en est dont la célébrité remonte aux douzième et treizième siècles, tels que ceux de Brie et de Roquefort, les fromages à la crème de Montreuil et de Vincennes, que les paysannes apportaient à la ville dans de petits paniers de jonc, comme on le fait encore aujourd'hui. La haute réputation du fromage de Marolles date aussi de plusieurs siècles, car l'abbé de Marolles, dans une traduction de Martial, qu'il publia en 1655, y ajoute une très-longue liste de tous les fromages de France, parmi lesquels figure naturellement le fromage de Marolles. D'anciennes gravures nous représentent le marchand de ce précieux comestible avec une longue barbe descendant sur la poitrine, une hotte sur les épaules, et un panier au bras; l'une d'elles est enrichie de ce quatrain :

Pour faire trouver le vin bon,
Et dire les bons mots et les fines paroles,
Au lieu de tranches de jambon,
Prenez fromage de Marolles.

Voici, sur ces fromages, deux des mélodies qui courent aujourd'hui les rues; la première est la plus vulgaire, et, outre qu'elle est plus mal chantée, elle n'a pas autant de couleur mélodique que la seconde :



Un vieillard, qui se tenait dans les environs du Palais-Royal et du passage Véro-Dodat, attira longtemps l'attention des passants, tant par lui-même que par la sintention des passants, tant par lui-même que par la singulière mélodie qu'il avait adoptée. C'était un bel homme, ayant un extérieur imposant, une figure noble et expressive, les cheveux d'une couleur argentée, pure de tout alliage. Il avait la tête coiffée d'un bonnet de coton aussi blanc que sa chevelure; le tablier qui ceignait ses reins était, ainsi que tout son habillement, de la plus appétissante propreté. Son bras gauche était passé dans l'anse d'un panier; de la main droite il tenait un bâton, et, pour allumer la convoitise des friands, il adaptait à son cri de : *Fromage à la crème, fromage de Neufchâtel*, la mélodie suivante :



La roulade dont il accompagnait le mot crè-è-è-ème était si merveilleuse, que tous les passants s'arrêtaient involontairement pour l'écouter; arrivé à la dernière syllabe de son chant, dont le fromage de Neufchâtel lui fournissait le thème, il réunissait, pour la lancer dans l'air, toute la puissance de ses poumons.

Ce bon vieillard fut quelque temps, sans s'en douter, un signal pour deux jeunes gens que leurs parents traversaient dans leurs amours. Nous le savons tous, l'amour est un de ces sentiments dont les obstacles ne font qu'accroître la force : deux cœurs bien épris espèrent toujours, et la surveillance la plus minutieuse ne saurait les empêcher de se réunir quelquefois pour retremper leur courage et se faire part de leurs espérances. A peine notre marchand de fromage avait-il fait entendre sa délicieuse roulade, que, de deux maisons, situées à une assez grande distance, sortaient en même temps et à la dérobée le jeune homme et la jeune fille, pour se rendre, par des chemins différents, sous les arbres du Palais-Royal, confidents discrets de leurs alternatives de chagrin et de joie. Hélas! un beau matin la roulade manqua; le quartier retentit comme à l'ordinaire des cris du marchand d'habits, du vitrier, du raccommodeur de faïence; le marchand de fromages seul ne se fit pas entendre : la mort avait mis fin à son long pèlerinage, et il s'était éteint sans savoir qu'il laissait inachevé, au milieu d'un drame de la vie intime, un rôle que ne remplit après lui aucun autre crieur; car cet amour, qui avait résisté aux plus grands obstacles, dépaysé tout à coup par l'absence du signal auquel il s'était habitué, ne survécut pas au pauvre marchand de fromage.

J'ai parlé de la laitière, de la crémière, du marchand de fromage à la crème : il me reste à dire deux mots d'une classe à part dans cette nombreuse famille, qui, bien que placée sur un échelon très-inférieur, n'en a pas moins des droits incontestables à l'attention de l'observateur. Cette classe se compose aussi de laitières; mais ces laitières portent de longues barbes et de longues oreilles, et trottent sur quatre pieds. Elles ne crient pas, elles cheminent silencieusement dans la boue de Paris; elles ont leurs pratiques assurées, et distribuent leur lait à domicile. Vous les rencontrez le matin, dans les rues, courant par troupeau devant un guide qui les aiguillonne à coups de fouet. A peine sont-elles arrivées devant la porte d'une pratique, que toute la société s'arrête; la ménagère descend, présente au guide sa tasse ou son verre, et celui-ci se met à traire alternativement la chèvre et l'ânesse. Puis la troupe se remet en marche au pas de course, et dessert dans une seule matinée autant de quartiers que le pourrait faire un fiacre en trois jours. Abîmées de coups et de fatigue, les pauvres laitières rentrent enfin dans leur écurie, où elles trouvent pour nourriture du foin et de la paille, rarement des carottes et des betteraves.

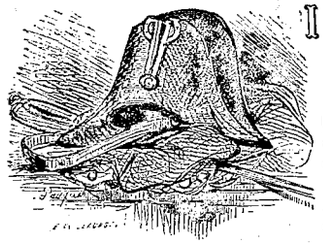
Quelques pratiques se seront aperçues, sans doute, que les bêtes nourricières étaient plus malades que les personnes qui en attendaient leur guérison, car la concurrence, éveillée par des plaintes, s'en est mêlée, et l'industrie s'est perfectionnée d'une manière singulièrement remarquable. Je dois constater le fait, ne fût-ce que pour donner une idée du caractère de notre époque et de ses progrès dans la civilisation : mesdames les nourrices quadrupèdes se sont imaginées de se faire conduire en équipage? Qu'y a-t-il là d'étonnant? les facteurs, ces piétons par excellence, ne se font-ils pas aussi voiturer? Chèvres et ânesses volent aujourd'hui d'un arrondissement à l'autre, dans leur calèche, avec la rapidité qui convient à une société si fashionable. En voyant passer le brillant équipage, votre œil se dirige curieusement vers la portière, dans l'espoir de rencontrer le regard de quelque beauté coquette, et vous n'apercevez que les bêtes de Balaam contemplant d'un air grave, et avec un étonnement stupide, les arbres, les maisons et les hommes qui fuient. Leur voiture porte cette inscription en gros caractères : LAIT ASSAINI D'ANESSES NOURRIES AUX CAROTTES.

Laitière sous Louis XV.

LE SERGENT DE VILLE

PAR

ARMAND DURANTIN



Il y a dans notre monde civilisé de ces plaies tellement vives, tellement honteuses, que le cœur se soulève de dégoût rien qu'à les voir; il est de ces cloaques dont l'impureté répugne assez pour que l'on tremble en mettant le pied sur le seuil de leur porte; il existe quelques classes d'hommes dont le nom seul est une insulte, une ignominie, un fer rouge qui se grave ineffaçable, comme jadis les terribles lettres T. F. sur l'épaule de galérien. S'il a fallu du courage à Parent-Duchâtelet pour visiter les égouts ténébreux de la capitale, il lui fut nécessaire d'en avoir plus encore pour franchir la porte de ces repaires impurs, de ces égouts parés de guirlandes flétries où l'on voit trôner en souveraine la prostitution dans la moderne Babylone.

C'est dans les grandes villes comme Paris, que toutes les misères de la société viennent se cacher. Ici, la débauche qui jette un regard de convoitise sur la jeune fille; là, les tripots secrets du jeu qui présentent aux imprudents, aux gens usés, un lucre facile et des émotions incessantes; plus loin, le vol, le meurtre, qui se cachent dans l'ombre, vous attendent au passage et vous dépouillent avec le cynisme révoltant des voleurs modernes.

Pour se défendre contre de semblables ennemis, il fallait à la société une arme terrible, une puissance occulte, active, vigilante, qui fût toujours là, sur tous les points, à toute heure, en tout lieu, pour voir, saisir et frapper le coupable. La société étant impuissante à se protéger elle-même, sa sûreté devait nécessairement devenir l'objet des soins empressés de tous les gouvernements.

La police fut établie.

Invisible réseau, géant aux mille bras, aux mille oreilles; fantôme à la marche ténébreuse, la police est là qui, nuit et jour, veille sur la cité. Pour elle, jamais de repos, jamais de nuit. La fin du jour n'amène pas la fin du travail, elle lui apporte un nouveau labeur. Sa tâche est celle des Danaïdes; c'est une tête qui conçoit sans cesse, et dont les bras sont toujours en activité. Sa pensée est constamment éveillée, ses mouvements se croisent sans jamais s'arrêter. Les fêtes se succèdent pour nous, sans qu'il y ait de fêtes pour elle; les plaisirs passent près de nous, nous entraînent, nous enivrent;... il lui est défendu de jamais s'y mêler. Il faut qu'elle nous protége et soit à chaque instant prête à crier à ses agents, comme les hommes d'armes du moyen âge : « Sentinelles, veillez-vous? »

Si la police s'arrêtait un jour, la société serait perdue : vous verriez surgir au milieu des places publiques ces hommes dont Paris même semble étonné; qui paraissent sortir des entrailles de la grande ville, que l'on voit seulement dans les tristes jours où l'émeute promène son drapeau sanglant, et qui sont vomis des cloaques de la cité; alors le pillage, le vol, le meurtre, se dresseraient

PARIS.—IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

effrontément à travers la capitale effrayée ; mais la police, par bonheur, ne s'endort jamais.

Dans un quartier désert de Paris, côte à côte avec les prisons, le dispensaire, la Morgue et le palais des robes noires, entouré de rues au nom juif, se cache, obscur et honteux, un monument aux teintes blafardes, sur le portail duquel l'œil peut encore distinguer ces trois mots : PRÉFECTURE DE POLICE.

Au dehors le silence, au dedans l'activité. Les ordres sont donnés, se croisent, se transmettent, s'exécutent avec rapidité, mais toujours mystérieusement. Parfois un bruit de chevaux se fait entendre dans la cour et vient troubler la tranquillité de l'hôtel; des hommes armés escortent une voiture cellulaire : c'est une brigade de la gendarmerie départementale qui accompagne le triste *panier à salade* où se tient entassée la pâture ordinaire de la police correctionnelle ou de la cour d'assises. Souvent aussi, comme pour donner plus de variété à ce sombre tableau, s'avance une bonne figure bien pure, bien honnête, bien confuse de se trouver en si mauvais lieu, s'arrêtant au milieu de son chemin, et n'osant demander la porte du bureau. Ah! celui-là n'est pas de l'hôtel assurément ; c'est quelque pauvre diable qui vient chercher sa feuille de route, ou quelque chasseur de la plaine Saint-Denis.

On a bien crié après la police; il y a longtemps que le mépris des hommes et la haine des voleurs l'ont traînée au pilori de l'opinion publique. Honnêtes gens et coquins se sont donné la main pour maudire l'ennemi commun, parce que la dénonciation répugne au cœur des hommes, même les plus pervers. Puis, les rigueurs de la police sont cruelles, chacun doit s'y soumettre, chacun doit voir ses intérêts privés froissés en faveur des intérêts généraux; dès lors, on murmure contre elle. Plus elle est rigide, sévère, juste pour tous, plus elle s'attire de haines. Elle est destinée par sa position à être éternellement placée entre chaque homme individuellement et tous les hommes, entre vous et la société entière; aussi vous gêne-t-elle dans ses plus minimes dispositions.

Le police est une triste nécessité, mais c'est une nécessité véritable dans une ville immense comme Paris. Sans elle que deviendrait la société? Sa vigilance est telle, qu'elle semble exercer un pouvoir mystérieux et surnaturel. Peu de criminels parviennent à lui échapper; il est rare qu'un forfait demeure longtemps impuni. Avec un nombre d'agents fort restreint, elle peut surveiller la conduite des forçats libérés qui rompent leur ban, et des voleurs qui cherchent sans cesse à mettre ses limiers en défaut. Chaque soir le préfet de police doit connaître en une heure tout ce qui s'est passé dans la grande ville.

Cette force, cette activité, sont le résultat d'une centralisation parfaite. Le public ignore entièrement cette organisation curieuse, avec laquelle il est si souvent en rapport malgré lui, qui le protége à son insu, et pour laquelle il ne trouve que des termes de mépris. Dans le type de l'*Agent de la rue de Jérusalem*, c'est le portrait du mouchard, de l'agent secret qui se cache dans l'ombre, tantôt sous la blouse de l'ouvrier, tantôt sous le frac de l'élégant, que nous venons livrer à la publicité; aujourd'hui, pour compléter ce tableau, nous peindrons les agents ostensibles employés par la police, et les ressorts de cette administration si peu connue de nos jours. Le portrait du *Sergent de ville* viendra tout naturellement se placer dans ce cadre pour lequel il a été créé; mais il est nécessaire de remonter aux sources mêmes de cette institution.

Avant la révolution de 89, la ville de Paris avait pour chef de sa police un lieutenant général de police, institué par déclaration royale, le 18 avril 1674. Cette charge comprenait celles du lieutenant de police et du lieutenant-civil au Châtelet, abolies à cette époque. La création de la préfecture de police, telle qu'elle est aujourd'hui, date du 17 ventôse an VIII (1800).

Le préfet de police a pour devoir de veiller à la sûreté, à la tranquillité de la cité. Il a dans ses attributions tout ce qui concerne la municipalité, la sécurité publique, les intérêts des citoyens[1]. Sous ses ordres se trouvent immédiatement les cinquante-six commissaires de police, les officiers de paix auxquels on vient de donner tout récemment ce nouveau costume : — habit bleu à retroussis, broderies de branches de chêne en argent aux parements et collet, chapeau à trois cornes, ceinture bleue, épée au côté; les inspecteurs des ports, les commissaires de la Bourse, des halles, des marchés, et, en outre, toute force armée, garde de Paris, sergents de ville, gendarmerie, sapeurs-pompiers, et au besoin garde nationale.

Le préfet de police a deux missions principales : l'une politique, l'autre municipale.

Il est vrai que, depuis nos dissensions intérieures, on a prétendu que la police politique absorbait entièrement toute l'intelligence de nos préfets : qu'occupés sans cesse à la découverte de complots imaginaires ou réels, ils oubliaient parfois les devoirs de leur charge municipale; mais c'est assurément une calomnie. On se refuse à croire que des administrateurs éclairés préfèrent arrêter à grand fracas deux ou trois Brutus de bas étage, au lieu de protéger un paisible citoyen attardé loin de son domicile.

Un préfet de police à Paris ne saurait être de ces courtisans qui négligent la sécurité d'une ville tout entière pour veiller uniquement à la sûreté d'une cour; un préfet de police à Paris ne saurait être un de ces hommes qui voient sans pitié leurs agents maltraiter les prisonniers politiques, et leur abandonnent sur eux un pouvoir arbitraire, parce que l'émeute peut les renverser du trône de la rue de Jérusalem; un préfet de police à Paris ne peut être non plus de ces égoïstes qui laissent leur ville sans défenseurs pendant la nuit, parce qu'ils ont une voiture pour les protéger, s'ils rentrent tard à leur hôtel. Mais la police a toujours tort aux yeux du public. Y a-t-il une émeute, — c'est la police qui l'a faite; le choléra franchit-il les frontières sans s'arrêter à la douane, — c'est encore la faute de la police; assassine-t-on un bon bourgeois à domicile, — c'est par l'incurie de la police. Je ne serais pas étonné que l'on accusât la police de négligence si le puits de Grenelle venait à se tarir. Eh! mon Dieu, la police ne peut pas tout faire, elle est d'institution fort humaine. Ne criez point qu'elle a fomenté l'émeute, elle qui a tant de peine à la réprimer.

[1] Au préfet de police appartient la délivrance des passeports, des cartes de sûreté; la surveillance des lieux publics, des maisons publiques, des filles soumises, des permis de séjour, des dépôts de mendicité. Le vagabondage, les prisons, la répression des attroupements, les cultes, l'imprimerie, la librairie, les théâtres, les débits de poudre et salpêtre, les ports d'armes, la petite et la grande voirie, la voie publique, le commerce, la bourse, les ports, la salubrité, les incendies, les marchandises prohibées, les établissements dangereux et insalubres, les monuments publics, la recherche des crimes et délits, les hôtels garnis, les repris de justice, la surveillance des condamnés, le balayage, les inhumations, les parfumeurs, pharmaciens, herboristes, sages-femmes, bouchers, cafés, les fêtes, les illuminations, les bals publics et enfin tout ce qui concerne la municipalité rentre dans ses attributions.

Le préfet de police connaît seul les agents secrets employés à la politique. C'est lui qui les reçoit, leur donne ses instructions, écoute leurs rapports et rétribue leurs services. Chaque mutation de préfet amène un changement dans ce personnel, beaucoup trop variable pour être étudié. Seulement, nous devons dire en passant que les espions envoyés dans les cours étrangères ne partent pas de la rue de Jérusalem. Chaque ministère a sa police secrète; celles du ministère de l'intérieur et des Tuileries sont les plus importantes. C'est de là que sont expédiés nos mouchards à l'étranger ou dans les salons de la haute aristocratie.

Le *cabinet du préfet* se compose de dix-neuf employés[1]. Aucune pièce ne sort de ce bureau sans avoir été lue, enregistrée et portée au préfet lorsque la note est importante.

Le *secrétariat général* comprend un secrétaire général et vingt-neuf employés[2].

La préfecture renferme deux grandes divisions : la première, occupant cent trois employés, exerce la police judiciaire[3]; la seconde comprend cinquante-deux employés[4].

[1] L'occupation de ces employés consiste dans l'ouverture, l'enregistrement, la distribution des lettres, pièces et dépêches adressées au préfet et s'élevant par jour au chiffre énorme de deux mille. La correspondance du préfet avec les ministres et les autorités pour causes politiques est faite aussi dans ce bureau. La formation des dossiers relatifs aux affaires politiques, le dépouillement des pièces adressées par les agents secrets, les réfugiés politiques, sont du ressort de ce cabinet, où se trouve en outre un registre qui contient le nom de tous les individus qui ont figuré dans les affaires politiques.

[2] Dans leurs attributions se trouve : la rédaction des arrêtés de nomination des employés de tous les services, la formation et le classement de leurs dossiers, les demandes d'emplois et les renseignements sur les candidats, les archives générales, l'administration de la garde municipale, des sergents de ville et des sapeurs-pompiers, les théâtres, saltimbanques, réunions publiques, fêtes, jeux, afficheurs, crieurs publics, cultes, l'état civil, le timbre, les débits de poudre, les déserteurs, etc.

[3] Dans ses bureaux sont les archives des arrêts et jugements rendus en matière criminelle dans toute la France depuis cent vingt ans, les crimes et délits, la sûreté publique, les forçats, vagabonds, mendiants, brocanteurs et chiffonniers, la garantie des matières d'or et d'argent, les laminoirs et balanciers, l'examen, l'interrogatoire de tout individu arrêté, sa mise en liberté et son renvoi au procureur du roi. Un individu arrêté est d'abord conduit *au dépôt de la préfecture*, où il ne reste jamais plus de vingt-quatre heures; il est interrogé par un commissaire de police *ad hoc*, renvoyé s'il n'y a pas lieu à suivre, ou conduit devant un juge d'instruction s'il y a lieu. Les prisons, les maisons d'arrêt, de correction, de justice, de force, de détention, de régime pénitentiaire, dépendent encore de cette division, ainsi que le bureau de mendicité, le départ des chaînes, les passe-ports, les ports d'armes, les livrets, les permis de séjour, les hôtels garnis et les logeurs.

[4] Ce sont ceux qui veillent aux approvisionnements des halles et marchés, aux cimetières, exhumations, épidémies, poids et mesures, à la Morgue, la Bourse, aux bateaux à vapeur, bains sur rivière, navigation, marchands de vin, traiteurs, charcutiers, chantiers de bois et charbons, édifices publics et carrières, nettoiement, éclairage et arrosage de Paris, égouts, puits, fontaines, aqueducs, voitures publiques, roulage, professions des médecins, chirurgiens, sages-femmes, herboristes, droguistes, remèdes secrets, eaux minérales, etc. — En dehors de ces deux divisions, on doit placer *la comptabilité*, qui occupe douze employés, *le bureau des architectes et commissaires de la petite voirie*, composé de treize architectes experts, *la caisse* et ses onze employés, et *le conseil de salubrité* formé de huit médecins, chimistes et pharmaciens. Cent quatre-vingt-dix employés surveillent et perçoivent les droits dans *les halles et marchés; les courtiers gourmets piqueurs de vins*, au nombre de quarante, dégustent les vins qui arrivent, et empêchent la falsification. Ensuite paraissent les employés de *la navigation et des ports*, le contrôle de la halle aux grains et farine, des bois et charbons, de la fourrière, le personnel des prisons, etc.

C'est de la première division que ressort le bureau des mœurs, triste séjour où viennent aboutir bien des existences de femmes amenées à cet état de dégradation par la misère, le vice ou la coquetterie. Souvent il y a pour premier échelon à leur douloureuse position un somptueux hôtel, des jours de luxe, des nuits de plaisirs, et pour dernier degré la honte, la misère et le lit douloureux de l'hôpital, où la main d'un ami vient si rarement presser celle de la mourante. Elles viennent, les malheureuses, oublieuses du passé, insouciantes pour l'avenir, chercher à leur tour une place pour leur nom, pour le nom de leur famille, sur ce fatal registre qui grave une tache éternelle de boue sur chaque nom qui s'y trouve marqué.

Cependant on les voit arriver là sans regrets, sans pudeur, sans remords; elles sont jeunes, elles sont belles, leur voix est pure, leur regard doux et tranquille; elles ont souvent à peine seize ans lorsqu'elles s'empressent ainsi de solliciter un brevet d'infamie. Quelle douloureuse mission que celle de flétrir malgré soi tant d'existences que Dieu avait faites si brillantes! comme il faut que les hommes de cette administration soient purs par leur caractère et dans leur existence, pour que la malignité publique n'ait aucune prise sur leur conduite! Parmi ces jeunes filles, il s'en est trouvé souvent qui n'étaient qu'égarées, que de sages conseils ont ramenées à la vertu; mais si les hommes qui sont à la tête de cette dangereuse administration n'étaient pas honorables, s'ils abusaient de leur position pour profiter du vice, s'ils se servaient de leur ascendant sur ces pauvres filles en faveur de leurs passions, alors une telle organisation, loin d'être salutaire, deviendrait monstrueuse et ne servirait plus qu'à la corruption.

Bien que ces femmes, une fois admises sur le registre, soient à jamais perdues pour la société, la police s'est pourtant préoccupée de leur sort. Elle a compris qu'elles seraient chaque jour par leur position confondues avec le reste de la société, qu'elles vivraient, malgré leur honte, dans la vie commune, et qu'elles deviendraient dangereuses si elles n'étaient l'objet d'une surveillance assidue. Depuis douze ans, l'administration s'est constamment efforcée de les renfermer chez elles, de les cacher au regard de tous, de leur interdire l'accès des promenades publiques, où, par leur présence, elles exposaient les honnêtes femmes aux insultes des passants. Il n'était plus possible, comme au moyen âge, de leur donner une toilette distincte : c'eût été les enseigner à tous; la police fit mieux, elle ne les toléra que sur certains points, et veilla sévèrement à ce que leur mise fût toujours convenable. La moindre infraction est sévèrement punie; un pouvoir absolu sur elles est donné au préfet, qui peut les condamner à plus d'une année d'emprisonnement, et des agents spéciaux, chargés des maisons de tolérance, veillent sans cesse sur ces femmes et sur les *filles insoumises*, qu'ils conduisent au bureau des mœurs pour requérir leur inscription.

Ce n'était pas assez de maintenir l'ordre dans une classe aussi dépravée, il fallait encore songer à la santé de ces malheureuses. Le *dispensaire* fut créé, et dix médecins furent chargés de ce pénible service, dont l'utilité ne saurait être trop appréciée. Toutes les femmes, soit *en maison*, soit *en carte*, passent chaque semaine sous l'examen minutieux du docteur qui se rend auprès d'elles

et signe leur feuille, ou donne l'ordre de les diriger sur Saint-Lazare. Le seul reproche que l'on puisse adresser à ce mode d'administration, c'est de ne pas enlever à l'instant même les femmes malades, d'attendre souvent au lendemain pour les envoyer à l'hospice, et d'exposer ainsi le public à devenir victime de la cupidité des maîtresses de maison.

Le *bureau du dispensaire* est ouvert chaque jour, non-seulement à toutes les filles de cette classe, mais encore à beaucoup de femmes que la police est forcée de tolérer, et auxquelles elle délivre des cartes que celles-ci ont soin de tenir secrètes.

Triste et obscur, refoulé dans un coin de la préfecture de police, le *dispensaire* se cache honteusement à tous les regards. Il semble que ce quartier, juif par le nom de ses rues, juif dans son origine, soit destiné à servir de cénacle à toutes les misères de la société. Là, se trouve le Palais de Justice, où s'agite sans repos la classe infatigable des plaideurs, et dans le sein duquel viennent se dérouler tant de drames lugubres; ici, les prisons qui se vident chaque jour et sont toujours pleines; plus loin, la Morgue et ses froides dalles tout humides encore du passage des noyés; puis le dispensaire qui ouvre sa porte au vice pour en garantir l'humanité; enfin la Préfecture, dont l'œil d'Argus se promène de haut sur la cité, et dont la mission est de toujours châtier, jamais récompenser.

Il n'y a donc autour de cet hôtel que des plaies, de la honte et du désespoir. A ses côtés le vice, le crime, l'infamie avec les prisons, le Palais ou la Morgue; à ses pieds la fange du dispensaire; partout de la boue et du sang : toutes les misères, toutes les douleurs, toutes les corruptions de la société se sont réfugiées là; il n'y a que l'air qui y soit pur, que le ciel où l'on puisse sans crainte lever un regard tranquille, parce que là seulement se trouve l'œuvre de Dieu, et qu'elle seule est toujours chaste de toute souillure.

Tel est le personnel administratif de la police générale; passons promptement à la police municipale[1].

[1] Un chef, un sous-chef, huit employés sédentaires, vingt-quatre officiers de paix, environ six cents sergents de ville, des inspecteurs de police, les agents des rondes de nuit, seize inspecteurs des hôtels garnis, les trente-deux agents du service de sûreté, occupés à surveiller les repris de justice et à leur arrestation, voilà toute la police chargée de protéger la ville de Paris. A une heure donnée de la journée, les agents placés pour la surveillance d'un même quartier se réunissent dans une maison indiquée et sous la présidence d'un officier de paix, dressent leurs rapports qu'ils envoient à la préfecture.

[1] Il existe à Paris quatre mille garnis, et le mouvement journalier des entrées et sorties doit être évalué à deux mille cinq cents. Le nombre des bulletins envoyés à la préfecture par les inspecteurs des garnis est d'un million environ par an, et l'on ne compte pas moins de soixante mille personnes logeant en garni. Les dépenses de la préfecture de police sont moindres qu'on ne pense, et sont réglées chaque année avec exactitude. Le conseil municipal vote les fonds à employer pour la police municipale, et les pièces comptables, après avoir été examinées par le conseil, passent encore sous les yeux de la cour des comptes. Quant aux fonds secrets, ce sont les chambres qui les votent. Ces fonds s'élèvent annuellement, pour *le ministère de l'intérieur*, à trois millions environ. Ce ministre verse à peu près trois cent mille francs sur la préfecture de police, et les agents secrets, même ceux employés pour la politique, sont rétribués sur cette somme.

Seize agents parviennent le plus souvent à la découverte des crimes commis dans Paris. Chargés de visiter les hôtels garnis, ils prennent chaque jour le nom et le signalement des individus qui rentrent ou sortent. Dès qu'un crime est connu, les inspecteurs s'informent du nom des gens absents de l'hôtel à l'heure où le forfait a dû avoir lieu, puis à l'instant même on fait arrêter tous ceux qui paraissent suspects. La plupart du temps, ce sont des forçats libérés, des repris de justice ou des hommes sans aveu. Il est bien rare que le coupable ne se trouve pas parmi ces figures patibulaires[1].

Il y a quelques années, lorsqu'un bon habitant de Paris rentrait chez lui longtemps après l'heure antique du couvre-feu, il rencontrait parfois sur sa route une escouade d'hommes se glissant avec lenteur le long des maisons, ne trahissant leur présence par aucun bruit, et le brave homme pouvait continuer son chemin en toute sûreté; la patrouille grise avait passé par là. Aujourd'hui la patrouille grise n'existe plus, elle a été remplacée par les rondes de nuit qui font ce service de concert avec la garde de Paris et les patrouilles de la garde nationale. Lorsque le jour a fui, quand onze heures ont sonné à l'horloge de la Préfecture, vous voyez sortir et se diriger en tous sens, dans les quartiers les plus déserts, ces agents ténébreux chargés de veiller à la sûreté commune. Un honnête citoyen vient-il à passer, leur présence le rassure; un ivrogne a-t-il roulé dans le ruisseau, ils le relèvent et le couchent au violon. Le malheureux, sans ce secours, pouvait être écrasé par les nombreuses voitures qui arrivent approvisionner la ville entre deux et trois heures du matin. Mais survienne un voleur; ah! comme de bons limiers, les voilà sur sa piste. Ils se lancent à sa poursuite : laissez-les faire, il n'échappera pas.

Ce sont, du reste, les seules patrouilles vraiment utiles avec celles de la garde de Paris. Les hommes qui composent ces rondes nocturnes se répandent silencieusement au nombre de sept, et s'échelonnent de distance en distance de manière à pouvoir facilement se porter secours en cas d'attaque, ils ont soin également de ne point éveiller les soupçons des voleurs, de ne jamais donner l'alarme à ces travailleurs de sinistre passage, et de pouvoir les envelopper sans difficultés dans leurs rangs, qu'ils resserrent au premier signal. Leur costume est simple, léger surtout, pour leur permettre de courir plus facilement lorsque le voleur tente de s'échapper. Leurs armes se composent d'un sabre qu'ils tiennent caché sous le bras; leur marche est toujours lente et mesurée. Laissons donc passer ces agents protecteurs, la terreur des assassins, la sécurité des citoyens attardés; et si, comme je le pense, vous vous êtes parfois trouvé seul au milieu des rues de la capitale, entre une et trois heures du matin, regardant avec soin autour de vous chaque visage qui passe dans l'obscurité, vous tenant prêt à tout instant pour l'une de ces attaques moins rares qu'on ne le suppose, vous avez dû souvent, à cette heure, remercier dans votre pensée la ronde nocturne qui se glissait en silence auprès de vous et vous rassurait par sa seule présence. Quant aux patrouilles que la troupe de ligne et la garde nationale envoient se promener à travers la ville endormie, elles sont assurément très-bonnes pour remettre dans leur route les Trinquefort qui reviennent de la barrière la tête légèrement émue par les fumées du vin à six; mais il suffit de jeter un seul coup d'œil sur leur costume et sur leur allure pour se convaincre de leur insuffisance.

Le service de nuit que fait la troupe de ligne pourrait être assurément aussi utile que celui des agents de police; seulement il faudrait la débarrasser de cet énorme fusil qui gêne les mouvements sans être d'aucune utilité; en outre, il est un reproche plus grave qui doit trouver sa place ici, puisque nous traitons de l'utilité des rondes nocturnes. Ce reproche, c'est de ne pas laisser au sous-officier qui commande la patrouille la possibilité de s'écarter de la route tracée, en sorte que s'il entend les cris de détresse d'un homme assassiné dans une rue voisine, il ne peut lui porter secours si cette rue n'est point indiquée sur son itinéraire. Quant à la garde nationale, sans parler du fusil de munition, du sac et des buffleteries qui étouffent le plus zélé citoyen, il est mille autres causes qui nuisent à l'efficacité du service de ces soldats amateurs; et, pour ne pas nous étendre plus longtemps sur ce sujet, disons seulement en passant que les bons mots lancés en patrouille, les éclats de rire, sont un assez mauvais moyen de surprendre les voleurs en flagrant délit.

Les patrouilles de nuit sont d'une utilité incontestable; sans elles, Paris serait livré au pillage et au meurtre, comme au quatorzième siècle. Depuis quelques années, on s'est efforcé d'apporter des améliorations à ces rondes vigilantes, et la police a compris la première qu'il était moins nécessaire d'avoir des hommes armés jusqu'aux dents que des agents vêtus à la légère pour ne perdre aucun de leurs avantages sur les voleurs. Voilà pourquoi tour à tour ont disparu la patrouille grise, le chariot découvert qui porta la nuit une escouade de la police dans les rues de Paris, pendant une année au plus, pour faire place à des agents plus utiles. Depuis quelque temps on remarque un nouveau service : c'est celui que font les patrouilles de jour. Ces agents, envoyés par la police, circulent sur les boulevards de distance en distance; dans peu d'années, on espère pouvoir les répandre dans toutes les rues de Paris, et principalement sur les boulevards extérieurs, où leur présence est trop souvent nécessaire.

La nuit est terminée, les rondes reviennent en silence, dressent leurs rapports, et vont chercher le sommeil. Alors vient le tour du sergent de ville : à lui maintenant de garder Paris, à lui de veiller à sa sûreté. Ce n'est point un mouchard, cet homme; il ne se cache pas dans l'ombre, il n'a point jeté dans un coin son costume officiel pour se couvrir du masque de l'espion; jamais il ne s'est introduit dans le sein des familles pour scruter les consciences, ni dénoncer la pensée; jamais non plus il ne s'est paré de faux titres, de fausses décorations, comme plus d'un baron de l'Empire ou de la Restauration. Si la

croix des braves rayonne sur sa poitrine, c'est qu'il l'a noblement gagnée en soutenant aux frontières l'honneur du nom français, comme savent le défendre nos soldats.

Le sergent de ville à Paris, c'est le gendarme en province; c'est la providence du citoyen paisible, la terreur des criminels. Sans lui, vos femmes, vos mères, vos sœurs, seraient à chaque instant exposées aux grossièretés du premier manant. A qui s'adressent-elles dans la rue, en votre absence, pour faire cesser ces lâches insultes? Au sergent de ville seul, car cet homme, c'est la loi en costume officiel.

A ces agents, les *travaux*, les ennuis, les dégoûts; à nous les plaisirs et la joie. Lorsque Paris voit s'éloigner les beaux jours de l'été; lorsque les fêtes, les bals se succèdent; quand le carnaval déroule dans les salles publiques ses longs chaînons de masques bigarrés; quand tout Paris danse sous les transports d'une fièvre chaude, un seul homme reste impassible au milieu du tourbillon. Debout, immobile pendant toute une longue nuit, il voit le plaisir voltiger en riant autour de lui sans pouvoir jamais y prendre part. De douces paroles d'amour se murmurent à son oreille, il ne doit pas les entendre; de voluptueuses images de femmes passent et repassent sans cesse sous ses yeux, il doit les voir sans émotion. La loi veut que le sergent de ville n'ait aucune passion. Le sommeil appesantit ses paupières alourdies, la lassitude accable ses membres; il doit rester debout et veiller sans repos.

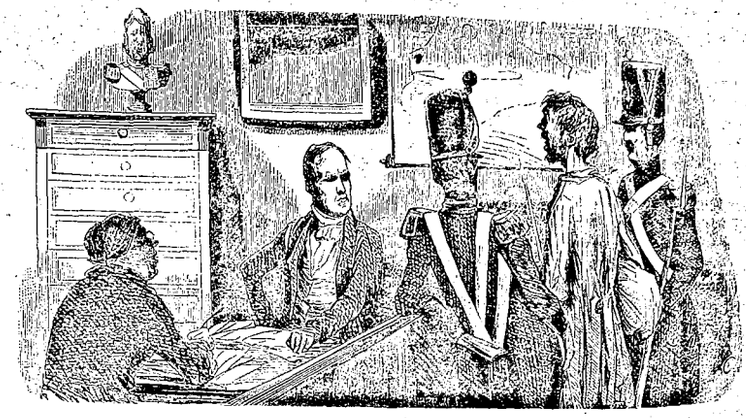
Enfin, après cinq mortelles heures, la fin du bal semble approcher, la lumière du matin perce à travers les vitraux du foyer, les danseurs de la salle brillante désertent la scène de cette joyeuse nuit de bal masqué; le sergent de ville, brisé par la fatigue, cherche avec hésitation une place où il puisse se délasser un moment. C'est l'isolement surtout qu'il demande, car il a peur de vos mépris; c'est en tremblant qu'il ose s'asseoir près de vous, il ne vous parle pas, il porte seulement un regard inquiet autour de lui pour voir si les danseurs ne fuiront pas avec indignation la banquette sur laquelle il ne craint pas de prendre quelque repos, si des chuchotements railleurs ne vont pas le punir durement de sa témérité. Il ne vous adressera jamais la parole le premier, il apprécie bien sa position, et trop souvent il a rougi de son habit pour ne pas comprendre votre répugnance.

Le sergent de ville en France remplit les mêmes fonctions que le *policeman* à Londres. Sa charge exige qu'il veille au repos des citoyens, à la sécurité de la ville, et sous ce rapport on n'a rien à lui reprocher.

Mais là s'arrête la ressemblance. Le bâton des *policemen* ne sert qu'à la défense des citoyens, l'épée du sergent de ville s'est trop souvent rougie du sang français dans les émeutes. La mission du policeman est toute pacifique, celle du sergent de ville peut devenir hostile. L'agent anglais n'est chargé que de la municipalité, le nôtre, malheureusement, est des premiers à servir les passions politiques du pouvoir.

Ce n'est pourtant pas de gaieté de cœur que le sergent de ville se précipite au-devant des barricades : ce devoir assurément lui répugne autant qu'à tout autre soldat, mais comment pourrait-il s'y soustraire? S'il fuit devant le coup de feu du prolétaire, ses camarades ne sont-ils pas derrière lui pour jeter à son inaction l'épithète de lâche! s'il déserte, dans une sainte indignation, les drapeaux du pouvoir pour se mêler aux rangs du peuple révolté, qui donnera plus tard asile à sa famille, qui donc viendra tendre une main secourable à sa femme et nourrir ses enfants? La chance n'est pas égale des deux côtés. Une pension est accordée par l'État à la famille du soldat mort au service; la misère est réservée à la veuve, aux enfants de l'homme frappé au sein de l'émeute. Le sergent de ville ne peut qu'obéir aveuglément aux ordres qu'il reçoit; aux chefs seuls on peut demander compte du sang versé. Il faut à tout gouvernement, despotique, constitutionnel ou républicain, une armée pour se faire respecter par les puissances étrangères, des soldats pour arrêter une effervescence populaire à l'intérieur. Qu'ils se soient appelés hier gendarmes, qu'ils se nomment aujourd'hui gardes municipaux ou sergents de ville, demain soldats du peuple, ils n'en seront pas moins toujours soumis au pouvoir régnant et prêts à le défendre contre le peuple, qui fournit dans tous les temps à ses chefs et l'argent et les verges.

Autant la police municipale est belle, utile; autant la police en matière politique devient dégoûtante et révolte le cœur. La plus grande faute des préfets, c'est d'avoir employé le sergent de ville dans les émeutes, c'est d'avoir méconnu la police municipale et d'en avoir fait un instrument de plus au pouvoir. On a sali le sergent de ville depuis dix ans, comme la Restauration traîna dans la boue l'uniforme de la gendarmerie. La tâche du sergent de ville était de protéger les citoyens, de les servir, de les défendre; dès lors on pouvait le rendre populaire. Il fallait que cet homme pût traverser paisiblement l'émeute, sans que les révoltés pensassent à le traiter en ennemi. Il devait veiller à la tranquillité de la cité, comme les sapeurs-pompiers veillent aux incendies. Pourquoi lui avoir fait ce mauvais rôle? Pourquoi les préfets de police ont-ils oublié son caractère tout municipal? Le peuple aurait encore confiance en lui, il lui prêterait secours, et ne le maudirait pas en le repoussant avec mépris de ses rangs.

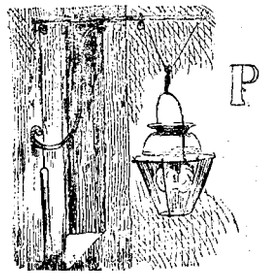


LE

COMMISSAIRE DE POLICE

PAR

ALEXANDRE DUFAÏ



Par permission de monsieur le maire et de monsieur le commissaire de police, dit Bilboquet en ôtant son chapeau et prenant une pose majestueuse.

C'est qu'à vrai dire, après monsieur le maire, ce dépositaire suprême de l'autorité municipale, se présente à nos yeux, revêtu de son caractère et de son écharpe officielle, ce grave magistrat qu'on nomme, en ôtant son chapeau comme Bilboquet, *monsieur le commissaire de police*.

Sérieusement, son influence est considérable; et, dans l'action de la machine administrative et judiciaire, il est peu d'agents dont les fonctions soient si complexes et si étendues.

Hier, pendant que votre admiration s'extasiait au passage des Panoramas devant les statuettes de Danton et les aquarelles de Charlet, quelqu'un a pris soin de votre montre sans vous avertir : allez chez le commissaire de police.

— Vous avez perdu votre portefeuille? Quel malheur! Vite! vite! allez chez le commissaire de police.

— Cette nuit, votre femme s'est égarée au bal Musard? Quel bonheur! Ma foi, si vous m'en croyez, vous n'irez pas chez le commissaire de police.

— « Mon cher, je ne dors plus. J'ai pour voisin un enragé *dilettante*, qui tous les soirs, entre onze heures et minuit, exécute sur le cornet à piston la *grande chasse* de *Robin des bois*. — Eh! pourquoi, diable! n'en parlez-vous pas à votre commissaire de police? »

— Votre boulanger s'obstine donc à ne pas comprendre que deux et deux font quatre? Dites un mot à votre commissaire de police; il possède une méthode infaillible de lui inculquer Barême.

— Eh! madame, qu'avez-vous? — Monsieur, je suis horriblement contrariée : il pleut à verse; mon mari m'attend à six heures au café Anglais. — Votre mari, madame? — Oui, monsieur; et ce maudit fiacre, qui est le seul sur la place, refuse de marcher. Mon Dieu! mon Dieu!!! — Patience, madame. Eh! cocher, un mot. Vous allez conduire madame au boulevard de Gand, et dépêchons. — Cent sous, ou je bouge pas. — Alors, je prends votre numéro, et je vais de ce pas chez le commissaire de police. — Plaît-il, not' bourgeois? — Je vous dis que je vais de ce pas chez le commissaire. — Un instant donc; il y a manière de s'entendre. Qu'elle monte, c'te dame; elle ne s'explique pas, j'peux pas deviner ce qu'ell'veut, moi. — Montez, madame. — Mille remerciments, monsieur. »

Et la petite dame va rejoindre son mari au café Anglais. O grande puissance du commissaire de police sur le bonheur de la vie conjugale!

— On m'a changé mon manteau. — On m'a pris ma canne. — On m'a appelé polichinelle. — On m'a jeté *quelque chose* par la fenêtre. — On a prétendu que je

ressemblais à Odry. — Oh! pan! pan! Ce chien de portier ne veut pas m'ouvrir. — Mon mari s'est pendu! — Ma femme s'est noyée! — Comment? je ne pourrai empêcher mes voisins de pousser leurs ordures devant ma porte! — Camarades, attention! Gare le commissaire! — Je voudrais bien avoir un passe-port. — Et moi, un permis de séjour. — Et moi, un livret d'ouvrier. — Et moi, une boutique à la foire. — Et moi, et moi, etc., etc.

Ah! de grâce, messieurs et mesdames, c'est assez. Cessez de nous redire la complainte de vos malheurs, de nous étourdir du bruit de vos lamentations, et allez bonnement trouver votre commissaire de police; car, messieurs et mesdames, quoi que vous puissiez être, vieux ou jeunes, propriétaires ou prolétaires, gens honnêtes, presque honnêtes, peu honnêtes, ou voleurs, vous le voyez, il a été écrit là-haut qu'ici-bas, et dans ce benoit dix-neuvième siècle, il vous faudrait sans cesse avoir recours à cet agent suprême, auquel Dieu et le roi ont confié une si grande part de vos destinées publiques et domestiques.

Donc, et pour faire plus intime connaissance avec lui, vous m'accompagnerez, s'il vous plaît, là-bas, jusqu'à cette lanterne, où, le soir, vous lirez, à la lumière du transparent, ces mots en lettres majuscules : *Commissariat de police.*

Toutefois, avant de vous introduire dans le sanctuaire, je veux dire le bureau du commissaire, accordez-moi la petite satisfaction de vous expliquer succinctement l'histoire et les attributions légales de cette fonction. Vous le voulez bien? Je commence donc sous forme d'

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

Les commissaires de police existent de toute antiquité. De tout temps il y a eu des magistrats commis à la police des villes, mais qui peut-être ne s'appelaient pas commissaires de police. Je suis persuadé qu'avec un peu de bonne volonté on leur découvrirait des prédécesseurs jusqu'au sein des monarchies syriaques, égyptiennes et chaldéennes. Sans remonter si haut, les édiles ne remplissaient-ils pas à Rome les fonctions de nos commissaires? Et Caton le Censeur, dont la présence suspendait les danses impudiques des fêtes de Flore, ne représente-t-il pas exactement un commissaire de police du bal Musard, à la vue duquel se règle et se virginise instantanément la plus dégingandée et dévergondée *cachucha?*

Ah! mesdames, voilà de l'érudition. Mais soyez tranquilles : nous nous en tiendrons là, et pour cause. Nous vous dirons en deux mots qu'avant la révolution française il y avait des commissaires enquesteurs et examinateurs, lesquels reçurent, en 1790, le nom de commissaires de police. Sous la Convention, ils étaient élus par le peuple comme tous les officiers municipaux. La législation de l'an VIII, qui conféra au pouvoir exécutif la nomination de tous les fonctionnaires, y comprit naturellement celle des commissaires.

A Paris, quatre commissaires sont attachés au service de chaque arrondissement; en outre, deux autres sont commissaires délégués pour le service général; enfin, il y a un commissaire chargé spécialement de la surveillance du château, et trois autres commis à la librairie. En province, sauf la banlieue de Paris, le nombre des commissaires se règle sur le chiffre de la population.

Sachez, enfin, qu'en qualité de magistrat, le commissaire de police interroge, juge et prononce préalablement sur la destination des prévenus. Comme officier de police municipale et judiciaire, il connaît des contraventions, crimes et délits, en poursuit l'instruction, arrête les coupables, et les fait conduire en prison, sur l'ordre du maire, du juge d'instruction et du procureur du roi.

Maintenant, messieurs et mesdames, vous connaissez le fond du caractère officiel du commissaire de police. Si vous désirez de plus amples renseignements, adressez-vous à M. Berriat-Saint-Prix, professeur de procédure et de droit criminel, ou au premier voleur que vous rencontrerez sur votre chemin. Mais vous comprenez déjà quelle est l'importance de ses fonctions, et quelle heureuse idée a eu l'éditeur Curmer de vous donner par mes soins la présente physiologie et physiognomonie du commissaire de police.

BUREAU DU COMMISSAIRE DE POLICE.

Tournez le bouton, S. V. P.

Entrons.

Nous traversons d'abord une petite salle, généralement assez malpropre. Autour d'une lourde table, surmontée d'un noir pupitre, se tiennent un secrétaire qui griffonne, et deux sergents de ville debout, la main droite et la main gauche du bras exécutif. Des deux côtés de la table, des bancs adossés contre la muraille reçoivent le public qui attend audience. Ce public est d'ordinaire d'assez mauvaise compagnie, et exhale une odeur plus ou moins nauséabonde. C'est pourquoi (et remerciez-en mon crédit), je vous introduirai immédiatement dans le bureau du commissaire. Nous y voici.

A Paris (et nous étudions surtout le commissaire parisien, expression suprême et prototype du genre commissaire), ce bureau forme un appartement assez vaste et suffisamment orné; même il sert quelquefois à deux fins : bureau jusqu'à quatre heures de l'après-midi; le soir, quand on a enlevé les ordures et parfumé l'atmosphère, il devient salon de réception. On y danse, on y fait de la musique; car on danse chez le commissaire de police comme chez le procureur du roi, ou tout autre attaché au parquet.

Auprès d'un bureau d'acajou, surmonté parfois d'un buste du roi, est assis, sur un fauteuil de maroquin vert à clous dorés, monsieur le commissaire. Pendant qu'il achève de dresser un procès-verbal, jetons les yeux sur les livres et les papiers qui encombrent la table de son bureau. Avec les ordonnances nouvellement écloses du cerveau du maire et du préfet de police, et qu'on lui transmet immédiatement, nous voyons des mandats d'amener du procureur du roi, une commission rogatoire du juge d'instruction, des objets saisis et déjà sous le scellé, des passe-ports, des livrets d'ouvriers, des chansons, et divers papiers de crieurs publics, qu'il examine avant de leur conférer l'approbation légale du contre-seing, etc., etc. Parmi les livres qui couronnent le plateau du secrétaire, voici les *Cinq Codes*, son *vade-mecum* perpétuel; *De la Police*, par Delamarre; *Dictionnaire de police;* divers ouvrages de médecine légale; *Secours à donner aux noyés et aux asphyxiés; Traité des poisons*, de M. Orfila, etc.; car, par les devoirs, les nécessités de son état, le commissaire de police est tenu de posséder des connaissances pharmaceutiques assez développées; même, s'il vous était permis de jeter un regard au fond de cette armoire, vous y découvririez toute une petite pharmacopée, complète, au reste, en ce qu'exigent les prescriptions de la médecine légale.

En face du bureau s'élève la bibliothèque. Elle est bien garnie, et vous la consulterez avec fruit, avec plaisir. Goûtez-vous médiocrement le droit et la procédure? Choisissez alors parmi les chefs-d'œuvre des poëtes, des orateurs et des historiens. Vous en voyez figurer qui appartiennent à toutes les littératures, car le commissaire de police est toujours plus ou moins ami des lettres et des arts. Lui-même souvent a été artiste, il a cultivé les muses, par vocation ou par occasion. Vous découvrirez parmi les commissaires de police beaucoup d'anciens jeunes-premiers, des figaros qui ont pris du ventre, des altos et des basses mis à la réforme, des *ut* et des *fa* autrefois tout-puissants, et qui un beau jour se sont radicalement évanouis, des journalistes, des instituteurs malheureux; et, pour compléter cette nomenclature, des commerçants ruinés et beaucoup d'anciens militaires, car le commissaire de police a toujours mené une vie assez aventureuse. Son état même exige qu'il ait expérimenté la vie sous plusieurs faces; car, comme vous le voyez, c'est déjà un homme d'un âge mûr, c'est-à-dire qui chemine entre quarante ou cinquante ans. Considérez-le : son corps maigre, son front large, sillonné de rides profondes, dévasté aux tempes, ses cheveux rares et grisonnants, accusent les veilles et les perpétuelles fatigues de son état. Son œil est vif, éveillé, et toutefois circonspect. La curiosité, l'attention, la discrétion, se lisent au fond de son regard, et le nuancent différemment. En général, sa mise est simple et propre : il porte d'ordinaire du drap noir, et aux jours de service, sous les pans boutonnés de son habit se laisse entrevoir sa redoutable écharpe, insigne et talisman officiel de son autorité. Quelques commissaires de police, il est vrai, plus jeunes ou plus mondains, affectent une mise très-recherchée; mais, sous l'habit classique ou le frac à la mode, la physionomie de ce magistrat ne change pas; car, sitôt qu'il entre en possession de sa charge, le commissaire de police éprouve le besoin de se créer un visage respectable et sévère, sinon il manquerait à l'une des conditions les plus importantes de son personnage : il ne serait pas imposant, et il doit l'être; car songez que, seul, il tient et gouverne ses audiences, qu'il les donne à toute heure, et souvent en robe de chambre et en bonnet de nuit; qu'il y remplit les rôles du président, du juge d'instruction ou du procureur du roi, sans autres auxiliaires de son autorité que l'assistance grotesque de deux gendarmes ou de quatre tourlourous et un caporal,

qui, durant l'interrogatoire, se balançent pittoresquement sur le canon de leurs fusils. C'est donc à lui de suppléer par son attitude majestueuse, par le ton de sa voix, le jeu de sa physionomie, à ces puissants moyens d'émotion qui, dans nos tribunaux, agissent sur les coupables les plus endurcis. D'ailleurs l'interrogatoire du commissaire de police est d'une excessive importance; car il saisit le criminel au premier bond, encore sous le coup et la terreur de l'arrestation, quand il n'a pas eu le temps d'ourdir sa fable et de méditer sa réponse. Encore une fois, c'est une difficile fonction, qui exige au physique comme au moral des hommes d'une gravité et d'une expérience consommées.

Je n'ai pas tout dit encore. Enumérer les attributions du commissaire de police serait un dénombrement à fatiguer le plus intrépide nomenclateur. Mais là-bas, à trois lieues d'ici, une maison brûle; il est trois heures du matin : Allons, debout, monsieur le commissaire de police!

L'émeute court les rues, la générale bat, la fusillade retentit. Allons, monsieur le commissaire, ceignez votre plus éclatante écharpe, mettez votre tricorne officiel, et aux yeux de tous prononcez, en face des factieux armés, les trois sommations voulues par la loi, et faites-vous casser la tête pour le service de l'ordre public!

Une femme vient de se noyer. Monsieur le commissaire,

> Vous n'êtes pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
> C'est une femme qui se noie.

Vous accourez sur la rive, vous recueillez le corps ou le cadavre, vous rendez le corps à la vie, vous envoyez le cadavre à la Morgue, et du tout dressez procès-verbal.

Mais combien vous seriez encore un homme heureux, monsieur le commissaire! combien je vous porterais envie si la coutume ne vous avait, bon gré, mal gré, commis à la conservation de la paix des ménages, à Paris comme à la banlieue, à la banlieue comme à la province. Ah! nous avons le doigt sur la plaie, sur le côté le plus fâcheux, le plus incessamment difficile de vos fonctions. Celle-là exige de votre part une perpétuelle vigilance, une sagacité, un jugement bien supérieur au jugement de Salomon, qu'on a beaucoup trop vanté. Que de lamentations saugrenues, que de plaintes ridicules il vous faut subir! car vous êtes trop sage pour vous précipiter tête baissée au sein de ces guerres intestines.

> Commissaire,
> Commissaire,
> Collin bat sa ménagère,
> Commissaire,
> Commissaire,
> Cela n'est point votre affaire,

a dit et chanté Béranger. Si j'avais l'honneur de connaître plus particulièrement M. de Béranger, je lui dirais : « Monsieur, vous avez étrangement changé ici le rapport des choses. Ce n'est pas le commissaire de police qui fourre son nez où il n'a pas affaire, ce n'est pas lui qui place témérairement son doigt entre l'arbre et l'écorce, comme dit Cicéron, cité par Sganarelle. Oh! non, plaignez-le, et ne le conseillez pas, car il est la première victime de ces perpétuels débats. Les deux partis, la moitié de l'homme et la moitié de la femme, n'invoquent son arbitrage qu'afin d'avoir le plaisir de le violer et de se battre impunément sous les yeux du commissaire. Et pour quelles causes encore vient-on solliciter son intervention? Aujourd'hui le mari a bâtonné madame sa femme; bon! mais le lendemain l'épouse a jeté à la tête du mari un pot rempli de choses *omni genere;* ou encore une Lucrèce de cinquante ans, laide, ridée et trapue, se vient plaindre à lui, et veut poursuivre en quinze francs de dommages et intérêts pour attentat à sa pudeur. Il faudra peut-être qu'il vérifie le fait de l'outrage. Oh! plaignez, plaignez bien fort le commissaire de police! »

Mais, après le devoir, les droits; après les charges, les avantages : c'est trop juste. Voyons donc comment est rémunéré, honoré, pansé et payé le susdit commissaire.

Les commissaires de police attachés au service des sous-préfectures et des bourgs populeux de la banlieue de Paris, reçoivent un traitement de deux mille quatre cents à trois mille francs. C'est peu. Sans doute le service des petites villes de province n'exige pas une grande activité : leurs fonctions se bornent à peu près exclusivement aux soins de la police municipale. Mais le commissaire de police de la banlieue de Paris a toutes les charges de celui de la capitale, sans en posséder les avantages. Souvent on lui adjoint un secrétaire payé sur le budget de la commune : un agent de police qui porte ordinairement l'uniforme des sergents de ville est mis à sa disposition. C'est le factotum du commissaire, il sert à tout, tantôt à monsieur, tantôt à madame, arrête les prévenus et achète des lapins à la halle pour le pot au feu de M. le commissaire. Comme maître Jacques, il a deux costumes, et revêt l'uniforme officiel, ou le modeste habit de pékin, suivant qu'il agit pour le service public ou domestique du commissariat.

A Paris, et dans les chefs-lieux considérables de préfecture, le traitement de ces fonctionnaires s'élève jusqu'à six mille francs. Certains commissaires, en y joignant des services particuliers, comme celui de la Bourse, de la Banque de France, ou des cimetières populeux, s'assurent un revenu de dix à douze mille francs, qui n'est pas désagréable.

Dans tous les théâtres, à Paris comme en province, une loge, ordinairement placée au côté gauche de l'enceinte, est spécialement réservée au commissaire de police qui, ce jour-là, fait le service de la salle. Vous y verrez aussi un cabinet ou bureau, où le commissaire rédige tous les soirs son compte-rendu de surveillance, et, s'il y a lieu, dresse son procès-verbal de contravention, ce qui arrive le plus ordinairement, quand l'heure du spectacle ne se termine qu'après minuit. Aussi faut-il voir les soins, les attentions délicates, les complaisances infinies du directeur, du contrôleur, et des ouvreuses pour M. le commissaire, madame la commissaire et les petits commissaires, s'il y en a. (Notons, en passant, que, si l'on voit souvent des commissaires de police mariés, il en est beaucoup d'autres qui sont, demeurent et meurent célibataires. Pas de règle générale à cet égard.)

Le public est disposé à croire qu'un des avantages incontestables du commissaire de police, c'est d'être à l'abri des voleurs. Eh bien! pas du tout. Les voleurs conservent pour le commissaire de si vifs sentiments d'amitié ou de reconnaissance, qu'ils prennent toujours l'occasion de se rappeler à son bon souvenir. Ils lui empruntent sa montre, son manteau, ses lorgnettes jumelles, sa canne, ou son parapluie; auquel cas, le commissaire se montre d'une bienveillance inexprimable, et s'abstient toujours charitablement d'en dresser procès-verbal.

Dans son quartier, dans sa ville ou sa petite ville, le commissaire de police règne et gouverne avec pleine autorité, sauf ses redevances aux seigneurs suzerains que la loi lui impose. A son passage, et durant le cours de sa revue journalière, chacun l'écoute et le salue respectueusement. Les jours de fêtes ou de foires annuelles, il déploie son plus beau tricorne, sa plus éclatante écharpe, et partout donne ses ordres, escorté de deux sergents de ville en guise d'aides de camp. Marchands, saltimbanques, colporteurs, cabaretiers, chansonniers, chevaux et écuyers, éléphants et écuyères, tout passe par ses mains, et doit subir son inspection et son approbation première. Il est libre de replacer, jusqu'à pleine et absolue conviction, sa tête dans la gueule des hyènes civilisées. Il dispose, en vrai pacha, de toutes les femmes sauvages, jaunes, noires ou cuivrées, qui, bon an, mal an, nous arrivent par centaines de tous les coins de la France. On les lui habille, on les lui déshabille : il peut les contempler dans leur état primitif, qui n'est point du tout sauvage; et, d'ailleurs, pour lui prouver au juste leur bon naturel, ces dames, sont toujours prêtes à se civiliser avec lui. L'heureux homme!

Place est réservée à M. le commissaire, à sa famille et à ses amis, s'il désire voir Bobèche ou Polichinelle, ou la grande ascension de mademoiselle Zéphirine, ou le grand écart, sur trois chevaux, de mademoiselle Nathalie, première écuyère du grand Cirque-Olympique.

Heureux, trois fois heureux le commissaire de police!

Mais, voyez! tant de gens ont intérêt à le gagner, qu'on lui prodigue les plus séductrices avances. La corruption prend pour l'atteindre toutes les formes, et les plus éloquentes, et les plus irrésistibles. Elle arrive en sa maison, sous forme de galettes dorées et appétissantes, de grands paniers remplis de bouteilles, qui décèlent leur bordeaux, de belles volailles rôties et farcies. Le tout est apporté par de jeunes enfants, image de la candeur des premiers âges, chargés de remettre les susdits envois, sans autre indication, à M. le commissaire de police. Il se rencontre par-ci par-là des commissaires bénévoles qui acceptent et s'efforcent de ne pas comprendre la perfidie de ces cadeaux. Mais, d'ordinaire, ils sont renvoyés immédiatement, car le commissaire de police comprend trop bien le langage de ces galettes, qui lui disent :

« Nous sommes l'œuvre d'un boulanger pauvre, mais voleur. Laissez en paix nos balances, monsieur le commissaire. Si nous ne rognons pas à la pratique une petite part, comment y trouverons-nous la nôtre, ô respectable magistrat! »

Ces bouteilles de bordeaux ont aussi leur éloquence, et leurs bouches vermeilles semblent distiller ces paroles insinuantes :

« Je suis le marchand de vin du *Cheval rouge*, monsieur le commissaire. Le dimanche au soir et le lundi, la piquette et le vin bleu se débitent si bien! Buvez mon bordeaux, mais ne me fermez pas mon cabaret à minuit. Je n'ai chez moi que des honnêtes gens; ils payent si bien! Monsieur le commissaire, cela mérite considération, et mon bordeaux aussi. »

S'il voulait les écouter, les bonnes volailles, les oies grasses et les dindes farcies lui diraient encore :

« Une guinguette est une guinguette, monsieur le commissaire; le peuple aime à s'amuser, laissez donc le *cancan* prendre ses ébats, et permettez à la *chahut* de se produire de temps à autre. L'honnête fille ne fait de mal à personne, monsieur le commissaire. »

Mais il est inflexible, lui, le commissaire de police; il renvoie tout, en répétant d'une voix solennelle :

> Timeo Danaos et dona ferentes;

c'est-à-dire je crains les boulangers, les cabaretiers et les ménétriers jusque dans leurs présents. (Traduction libre de commissaire de police.)

A côté de ces séductions grossières, il en est d'autres d'une nature autrement dangereuse et attrayante. Exemple : Une jeune personne qui a éprouvé des malheurs a soutiré dans un moment de distraction la bourse de son amant favori. M. le commissaire de police vient l'arrêter : lamentations, supplications et larmes de la demoiselle. « Monsieur le commissaire, laissez-moi fuir, tout ce que j'ai est à votre disposition. » Et la suppliante est jolie, et elle pleure, et le désordre de la situation dévoile aux yeux du commissaire des choses... Pleurs et beautés perdues! Le commissaire ne voit rien, n'entend rien, et, d'un cœur impitoyable, il envoie l'ingénue au dépôt, méditer sur les tristes conséquences de la distraction.

Vous voyez donc, messieurs, et vous, mesdames, jugez-en par ce dernier trait, combien est rare et prodigieux le mérite d'un commissaire de police.

Donc ne vous moquez plus de Bilboquet; imitez-le bien plutôt lorsqu'il découvre son chef en disant : « Par permission de monsieur le maire et de monsieur le commissaire de police. »

LE

RACCOMMODEUR DE FAÏENCE

LE CHAUDRONNIER — LE RÉMOULEUR

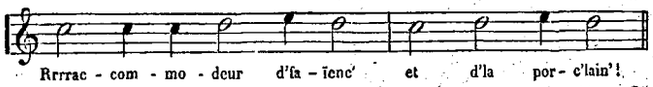
PAR

JOSEPH MAINZER

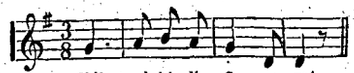
L'établissement en France du raccommodeur de faïence n'a été rien moins que pacifique; il lui a fallu conquérir le droit d'exercer sa profession. Dès sa première apparition, les marchands de faïence et de poterie reconnurent que son industrie réparatrice portait une grave atteinte à la prospérité de leur commerce : ils se liguèrent contre le mal appris qui venait enseigner à leur client qu'un plat cassé n'avait pas toujours besoin d'être immédiatement remplacé par un neuf. A peine un raccommodeur, paisiblement installé sous le porche d'une église, sur le perron de l'hôtel de ville, ou sur les degrés d'un théâtre, s'était-il entouré de ses ustensiles et des tessons confiés à l'habileté de ses mains par les ménagères du voisinage, que l'alarme était aussitôt donnée dans toutes les boutiques des marchands établis. Ceux-ci quittaient leur comptoir, se réunissaient, tombaient à l'improviste sur l'ennemi commun, le rouaient de coups, et, réduisant en poussière les fragments d'assiettes, de tasses et de marmites, rendaient inefficaces à leur égard les ressources de l'art le plus perfectionné. Quelquefois les rôles changeaient : l'assailli devenait à son tour assaillant; les débris de saladiers, de soupières et de plats, volaient comme grêle à la tête des marchands. Ces derniers rentraient ensanglantés au logis, afin de s'y faire panser par leurs femmes; mais le terrible vainqueur les y poursuivait, et de là les conduisait chez le magistrat, où il avait soin de porter les pièces de conviction, pour faire constater le flagrant délit. La justice intervint plus d'une fois en faveur des nouveaux industriels; elle accorda aide et protection au fil de fer et au mastic, et parvint, non sans peine, à consolider l'établissement d'un métier qui est une seconde providence pour les mains maladroites et les pauvres ménages. En voyant aujourd'hui ces paisibles citoyens se livrer, en sifflant et en chantant, à l'exercice de leur art, vous ne leur soupçonneriez jamais des commencements aussi orageux; vous auriez peine à croire que ce droit de recoller deux morceaux d'argile, ils l'ont acquis glorieusement par l'épée, je veux dire par la pesanteur de deux poings supérieurement exercés.

Aujourd'hui il s'est opéré d'immenses progrès dans l'art du raccommodeur de faïence, dans cet art qu'en un moment d'embarras ne dédaignèrent point les mains de

l'illustre auteur d'*Émile*. L'aristocratie même s'y est glissée comme ailleurs. On rencontre bien encore parfois le raccommodeur de faïence pur-sang, celui qui porte tout son atelier sur ses épaules, qui va dans chaque cour adresser aux étages supérieurs son simple cri de *raccommodeur de faïence!*



et qui, pour opérer, s'installe modestement dans quelque coin retiré de la voie publique. Celui-là n'a ni morgue ni ambition; ses outils, son mastic, ses procédés, sont les mêmes que ceux de ses prédécesseurs; ses prix sont modiques; il vit sobrement, au jour le jour, et, lorsque le soir il se couche fatigué des travaux de la journée, son sommeil n'est point agité par des rêves de fortune. Mais, à côté de cet homme des anciens temps, se montre l'homme de notre époque, remuant, inventeur, perfectionneur, appelant le *puff* à son aide pour tuer la concurrence. Celui-ci ne regarde, pour ainsi dire, la faïence qu'avec un œil de dédain; l'argile et la terre de pipe déshonoreraient ses mains d'artiste. Il faut à son talent une lice plus noble, et ce n'est qu'en présence d'objets précieux qu'il se sent en veine de faire des miracles, comme ce raccommodeur de Rome, qui, d'après son cri, ne travaille que sur la porcelaine de Gênes :



De même que les raccommodeurs de faïence, les étameurs de casseroles, qui sont en même temps des fondeurs de cuillers de plomb et d'étain, se font marchands voyageurs, et ne quittent dans la belle saison la grande ville que pour parcourir les campagnes. Ils voyagent avec femme et enfants, père et mère, et souvent un petit chien et une grande chèvre. Ils montent ordinairement leur établissement devant l'église, la mairie ou le presbytère. Les familles de ces raccommodeurs ressemblent beaucoup aux familles des bohémiens : leur vie est une vie nomade; ils couchent souvent à la belle étoile; ils mangent à la gamelle et en plein air, tout à côté d'un réchaud allumé, et d'un berceau garni presque toujours de deux ou trois raccommodeurs en herbe.

Le chaudronnier ambulant exerce plus d'une industrie : il raccommode les vieux soufflets, ou les échange contre des neufs. Mais il y a surtout un moment où il est beau de gloire et de puissance : c'est celui où il daigne se manifester comme fondeur de cuillers aux regards de la foule ébahie. L'heureux événement pour les enfants du village, que l'arrivée de cet habile prestidigitateur! Toute la journée, ils se tiennent en cercle autour de cette poêle dans laquelle fondent le plomb et l'étain. Ils oublient le boire, le manger, et surtout l'école, en voyant les débris de cuillers se transformer en une substance fluide et argentée. Je me souviendrai toute ma vie de l'espèce de stupéfaction qui nous saisissait quand nous voyions verser du plomb en bouillie dans une forme, et qu'il en sortait, un instant après, une cuiller resplendissante. O temps de l'enfance! temps de prodiges et de merveilles! Que n'aurais-je pas donné alors pour devenir fondeur de cuillers! Adieu dès ce moment, inconstant que j'étais dans mes désirs, adieu à ma première ambition! Le fondeur me faisait oublier le pâtissier, pour l'état duquel j'avais senti jusque-là une dévorante vocation, à qui, dès mon plus jeune âge, j'avais voué mes plus tendres sentiments, et un appétit des plus décidés.

Chaudronnier sous Louis XV.

LE RÉMOULEUR

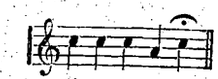
Dans la classe nombreuse des réparateurs des ustensiles de ménage, il ne faut pas oublier le rémouleur. Son costume, l'instrument de sa profession, la gravité avec laquelle il s'en sert, le rendent tout à fait digne des regards de l'observateur. Son aspect extérieur diffère peu de celui du chaudronnier ambulant. Il est, comme celui-ci, Lorrain ou Normand, et le plus souvent Auvergnat : ce sont, en conséquence, pour le moral, les mêmes habitudes d'économie et de sobriété. Quant à son instrument de travail, il varie selon qu'il exerce seul ou avec un associé. Dans le premier cas, c'est tout bonnement une petite meule, montée sur quatre pieds de bois, au-dessus de laquelle se trouve cloué le sabot qui renferme l'eau destinée à l'humecter. Au bas de la machine et sur le côté droit se trouve une pédale, qui communique, par le moyen d'une corde, à une manivelle ajustée à la surface plate de la meule. Celle-ci, placée de champ, et supportée par un petit essieu qui la traverse au centre, tourne plus ou moins rapidement, suivant l'impulsion donnée à la pédale par le pied du rémouleur. C'est courbé sur cette

meule, et avec une attention qu'on croirait provoquée par le plus délicat de tous les travaux, qu'il émoud indistinctement les ciseaux de la ravaudeuse, les couteaux et le couperet de la cuisinière, le canif du fils de la maison; il ne recule même pas devant le rasoir du bourgeois, quand celui-ci consent à le lui confier, dans un moment d'inspiration fâcheuse dont son menton ne tarde pas à subir le châtiment.

Lorsque le rémouleur a un associé, sa machine devient plus compliquée, et possède sur la précédente un degré incontestable de supériorité. Elle se compose d'une grande roue à manivelle, entourée d'une corde à boyau, laquelle, en s'étendant, va embrasser également la petite meule fixée à l'autre extrémité de la machine. Tandis que l'un des deux travailleurs tourne la roue, l'autre aiguise sur la meule, et, comme il en a plusieurs de rechange, il l'approprie à la nature et à la délicatesse des objets qu'il doit repasser.

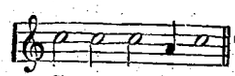
Je ne pense pas que le rémouleur fasse jamais de bien grandes affaires : la roue qu'il fait tourner avec tant d'ardeur n'est ni celle de la fortune ni celle de Frascati. A voir ses cheveux souvent grisonnants, je ne puis me mettre dans l'esprit qu'il arrive jamais à posséder ni maisons de campagne ni grandes propriétés. Ceux qui se vouent à cette profession, pour laquelle je ne crois pas qu'on naisse avec une vocation décidée, doivent nécessairement avoir fait vœu de pauvreté. Le nom originel de *gagne-petit* révèle assez d'ailleurs la modestie des prétentions du rémouleur. Gagne-Petit! voilà un mot qui dit tout, qui explique son présent, son avenir, ses craintes et ses espérances; espérance de gagner le pain de la journée, crainte d'en manquer quelquefois. Ce mot est d'une haute signification, et en même temps d'une haute philosophie : il renferme une abnégation totale des biens terrestres, une renonciation tacite aux plaisirs; aux joies de ce monde. Le seul fruit que tire le rémouleur de sa vie laborieuse, c'est l'indépendance; quant aux idées de fortune, elles ne seraient pas à leur place dans son cerveau : il gagne et gagnera toujours peu, le nécessaire, l'indispensable, ni plus ni moins. Il y a là tout un système, tous les éléments d'une secte philosophique, d'une école. Diogène, s'il n'avait pas eu en sa possession quelques petites rentes sur l'État, quelques bonnes valeurs de portefeuille, se serait certainement fait rémouleur. Je ne serais même pas surpris que quelques philosophes modernes se fussent cachés sous cette modeste enveloppe, comme protestations vivantes contre les tendances usurières, les fièvres d'exploitation, la rapacité des faiseurs d'argent et de dupes. Si tous les gagne-petit ne sont pas des philosophes, il faut avouer que, dans le nombre, il en est beaucoup qu'on pourrait prendre pour tels. Le gagne-petit a fourni le sujet de bien des enseignes à la France; il a été adopté surtout par l'épicier et le mercier; on trouverait à peine un village qui n'eût pas le sien.

Le rémouleur aussi fait encore partie de ces artisans voyageurs qui portent leur gagne-petit sur le dos; on les rencontre sur les grandes routes dans l'été. Arrivés dans les villages, où on les voit presque toujours par paire, l'un d'eux va chercher la pratique en chantant, comme à Paris, son éternel refrain :



Ci-zou à r'pas-si!

ou ainsi :



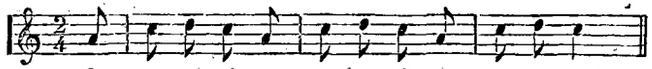
Ci - zou à r'pas-si!

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

Tandis qu'il chante, malgré tous les chiens du village, son *Cizou à r'passi*, l'autre, ordinairement le plus âgé, le père ou le patron, fait grincer la meule et en tire une pluie d'étincelles, au plus grand étonnement des jeunes spectateurs que la curiosité rassemble autour de lui. Car le rémouleur, digne d'être rangé avec le fondeur de cuillers dans la classe merveilleuse des prestidigitateurs, a aussi, lui, le privilége de jeter la stupéfaction et le trouble dans l'imagination de l'enfant dont l'intelligence est encore profondément endormie, et qui, comme un idiot, admire un fait sans en comprendre la cause et la chercher. Ceci est si vrai, qu'on voit souvent des enfants, après avoir vu les étincelles jaillir par suite de la pression de la lame contre la pierre, essayer, comme je l'ai fait moi-même, s'ils n'obtiendraient pas le même résultat avec les doigts

Rémouleur sous Louis XV.

Et à la suite du beau portrait que Bouchardon nous a donné du rémouleur ancien, n'oublions pas de placer son cri, qui nous a été conservé par Jannequin, et qui est devenu si populaire :



LE BAS-BLEU

PAR

JULES JANIN

On cherche encore l'origine de cette très-expressive et très-juste dénomination : le *Bas-Bleu*. D'où vient ce mot et que veut-il dire? Dans un de ses magnifiques accès de mauvaise humeur, lord Byron s'en est servi pour désigner la race, toute moderne, des malheureuses créatures féminines qui, renonçant à la beauté, à la grâce, à la jeunesse, au bonheur du mariage, aux chastes prévoyances de la maternité, à tout ce qui est le foyer domestique, la famille, le repos au dedans, la considération au dehors, entreprennent de vivre à la force de leur esprit. On les a appelées bas-bleus pour deux ou trois motifs que Byron n'explique pas, mais qu'il est facile d'expliquer.

Par un temps froid et pluvieux, quand le pavé est humide, quand le ciel est triste, voyez-vous passer dans la rue cet être équivoque, d'un âge douteux comme son sexe, recouvert de tous les lambeaux que peuvent réunir sur une carcasse humaine la faim, l'orgueil et la misère; — des lambeaux de cachemire et des lambeaux de bure, un chapeau qui a été rose, une robe qui a été neuve, une collerette passée à l'empois au temps jadis? Rien qu'à voir cette malheureuse femme on se sent mal à l'aise, on a froid, on a faim, on a soif : cela ne ressemble à pas une des misères connues, non pas même à la misère de la femme de théâtre, de la chanteuse sans voix, de la Célimène sans dents, de l'égrillarde Marton qui a mis en gage son tablier vert. Au moins quand ces pauvres victimes de l'art dramatique et du fanatisme impitoyable de la foule arrivent, comme c'est la loi commune, à l'indigence et à la vieillesse, pouvez-vous retrouver toujours, sur le cadavre de cet artiste anéanti, quelque vestige des belles années, quelques parfums évanouis, quelque fin duvet des printemps écoulés, quelques restes épars de bonheur et de gloire. — L'amour a passé par là, vous dites-vous, en voilà bien assez pour soutenir toute cette vieillesse; mais la femme dont nous parlons, mais le bas-bleu, juste ciel! Regardez-la venir, tenant sous le bras son cabas domestique, ou plutôt sa hotte littéraire; sur le visage de cette femme rien n'est resté, ni la beauté, ni la jeunesse, ni la gloire, ni le succès, ni rien de ce qui console d'être une vieille femme pauvre et seule, abandonnée à tous les caprices et à tous les vents; non certes, *l'amour n'a pas passé par là*. L'amour a eu peur de ces lèvres pincées qui vomissent incessamment les rimes des deux sexes; l'amour a reculé devant ces affreux doigts tachés d'encre; l'amour n'a pas voulu de cette femme qui ne songe qu'à vendre à la page et au volume le peu de bon sens que contient son cerveau, le

peu d'honnêtes passions que renferme son cœur. Voyez-la donc dans la rue, trottinant, les coudes serrés contre la taille, la tête haute, le regard baissé, un bout de manuscrit sortant de son cabas; puis regardez à ses pieds; voyez-vous dans cette vieille chaussure ce bas qui s'enroule ou plutôt qui se déroule, est-ce un bas bleu? C'est un bas sale! Tope là! vous avez tout à fait l'origine du mot. C'est la grande habitude et le grand signalement des femmes hommes de lettres, de ne jamais s'occuper de ces minces détails de la vie de chaque jour. Porter à une jambe bien faite des bas blancs et bien tirés! fi donc! nous abandonnons ces petits soins aux mièvres Parisiennes, qui n'ont pas d'autres occupations que de se laisser vivre et être heureuses; mais nous autres qui aspirons à la popularité et à la gloire! nous autres, les grands écrivains du beau sexe, nous, les Walter Scott en jupons, les Shakspeare en spencer, les Molière en bonnets fanés, nous n'avons pas le temps de regarder ce qui se passe à nos pieds. Or voilà tout simplement l'origine du mot *bas-bleus*, lisez bas sales et troués. Cette origine est brutale, sans doute, mais elle est juste; d'ailleurs, s'il est vrai que maladie nommée soit à moitié guérie, ainsi pourra se guérir cette maladie de la littérature féminine, quand on saura qu'elle s'appelle la maladie des mains peu lavées, des cheveux mal peignés, des gants troués, des ongles noirs et des haillons.

Mais, allez-vous dire : — Vous entreprenez là, mon cher, une déclamation contre l'esprit des femmes, c'est une déclamation faite depuis longtemps, et nous savons à l'avance tous les arguments dont vous allez vous servir. — J'avoue qu'en effet la maladie des esprits féminins est une maladie aussi vieille que le monde. Il faudrait remonter, pour bien faire, à l'histoire d'Ève, notre mère, et de la première pomme. Cependant, pour n'être pas accusés mal à propos de haine et d'injustice, et d'un parti pris mal séant dans un si grave sujet, nous reconnaîtrons tout de suite les droits du génie, quel que soit son sexe, voire même les droits de l'esprit et du style, quand il y a esprit et style. Mieux que personne, nous possédons les grands noms de nos souvenirs poétiques. Sapho, aussi célèbre qu'Homère; madame de Sévigné, qui a créé la langue française en même temps que Pascal; madame de Lafayette, et de nos jours deux ou trois femmes, illustres entre tous les écrivains de ce siècle, l'une qui a retrouvé la plume de Jean-Jacques Rousseau à ses beaux jours d'étincelante et éloquente poésie; l'autre qui est un poëte charmant, maniant avec un esprit égal le vers et l'épigramme; et celle-ci, dont l'élégie touchante a fait verser bien des larmes; et encore deux ou trois femmes qui se sont fait adopter, par le public, pour la beauté de leur esprit et pour la modestie de leur vie; mais ici il ne s'agit pas des exceptions, il s'agit de la foule; il s'agit de trouver remède à un grand malheur, il s'agit de signaler une affreuse plaie, la plaie du bas-bleu, la misère de la femme de lettres, et toutes les haines, et toutes les calomnies, et tous les mensonges, et les délires de tous genres, qui se rencontrent au fond de ces existences abominables dont la création est toute moderne, Dieu merci!

Sans doute, sans doute, cette plaie des gens qui écrivent en dépit du sens commun, et n'ayant pas d'autre Apollon que l'huissier ou le marchand de vin du coin de la rue, est commune aux deux sexes; sans doute, l'armée des diffamateurs, des calomniateurs anonymes, des poëtes incompris, des dramaturges sans théâtres, des romanciers sans libraires, est une chose triste à voir dans les deux camps, du *côté des hommes* aussi bien que du *côté des femmes*, mais enfin, du *côté des hommes*, la chose a existé de tout temps. Notre éducation nationale est ainsi faite, que sur dix jeunes gens sans patrimoine et de peu d'esprit qui, au collége, ont traduit tant bien que mal quelques pages de Cicéron, et qui cependant ne trouvent en eux-mêmes ni assez de persévérance, ni assez de zèle pour se faire avocats, médecins, soldats ou prêtres, trois de ces hommes sont destinés à devenir des rêveurs, des hommes de génie, des écrivains de poëmes épiques ou de pamphlets. De là est arrivée la mendicité des lettres; voilà comment autrefois, avant que la littérature fût devenue une profession libérale, toute main qui tenait une plume était nécessairement une main tendue à l'aumône. Ce Colletet, dont parle Boileau, ce malheureux qui n'était pas sans esprit, et qu'on nous représente, *crotté jusqu'à l'échine, cherchant son pain de cuisine en cuisine*, cet abbé Robbé dont parle Voltaire, réduit à partager le fumier de messieurs les chevaux du prince de Rohan, toutes ces plaintes amères dont sont remplies les satires de Régnier, ce sont là autant de résultats de cette diffusion des lettres et du style. Et encore si ce n'était là que de la misère! Mais c'est encore de la honte! Toute la partie honteuse de notre histoire littéraire a été accomplie par ces plumes faméliques; ces plumes vénales et mal payées ont tué plus d'une bonne renommée, elles ont calomnié toutes les gloires, elles ont flétri toutes les vertus qu'elles pouvaient atteindre, elles étaient en effet en dehors de toutes les lois divines et humaines. La révolution de 89 est venue bien à temps pour donner enfin quelque débouché à ce trop-plein de la gent écrivante. A dater de la liberté nouvelle, cette nation française qui, pour ses beaux esprits, s'était maintenue dans les limites, cent fois trop restreintes, du livre imprimé ou du théâtre, a créé le journal, tout exprès pour avoir chaque matin, à son service une passion nouvelle, une vérité nouvelle, et aussi une calomnie nouvelle. Il est arrivé alors ce que dit Virgile pour les vents qui apportent la tempête :

Qua data porta ruunt, et terras turbine perflant.

Ils se précipitent par l'issue qui leur est ouverte, et le globe est emporté dans cette immense tempête.

Mais comme le bien, Dieu merci, est toujours à côté du mal, la publicité est devenue la sauvegarde de ses propres excès. Maintenant que les honnêtes écrivains ont conquis le droit d'écrire à la lumière du jour, ceux qui écrivent dans l'ombre sont tachés d'infamie; maintenant que la vérité est le patrimoine universel, malheur et honte sur ceux qui mentent! C'est ainsi que l'équilibre s'est établi parmi les gens de lettres. Jusqu'à présent ils avaient été comptés pour rien dans les affaires du monde, maintenant ils y pèsent tout leur poids; jusqu'à présent la royauté et les gens qui l'entourent avaient pensionné même l'historien, aujourd'hui pas un roi, pas un gentilhomme, n'est assez riche pour faire la fortune du dernier poëte qui rime, en vers alexandrins et mélancoliques, ses lamentations, ses croyances et ses amours. La position que les écrivains ont conquise de nos jours, position indépendante et vraie, parce qu'elle tient au caractère et au talent, a réhabilité les lettres : elle leur a donné la dignité extérieure qui leur manquait, elle a démontré d'une façon sans réplique que le grand Corneille obéissait à une nécessité injuste, lorsqu'il dédiait *Cinna* au financier Monthoron, et que Louis XIV lui-même, lorsqu'il envoyait cent louis à Racine, oubliait quelque peu à quel poëte il envoyait si peu d'argent.

Ainsi donc, grâce à la valeur nouvelle attachée aux productions de l'esprit, chaque écrivain a pris la place qui lui revient; les honnêtes gens de talent marchent les égaux des plus grands seigneurs passés, présents et à venir, pendant que les hommes sans valeur littéraire et sans loyauté personnelle restent tout en bas dans la fange éternelle et dans l'infamie. — Heureux équilibre, sans contredit. Mais quoi! cet équilibre devait manquer par un côté inattendu.

Ce côté faible dont je parle, et contre lequel rien ne pouvait prémunir la citadelle littéraire, c'est le côté de la femme de lettres. La femme de lettres, de nos jours, est un être déclassé dont on ne retrouverait l'équivalent dans aucun peuple de l'antiquité ou des temps modernes. La femme de lettres a poussé tout d'un coup dans la littérature, comme pousse le champignon sur son fumier. Les pauvres femmes! Il faut tout d'abord commencer par les plaindre, il faut reconnaître que tout leur a manqué à la fois, le mariage et le couvent; il faut dire que les métiers qui leur appartenaient de toute éternité leur ont été enlevés par la spéculation des hommes. Levez les yeux, que voyez-vous de toutes parts? Des marchands de modes, des couturiers, voire même des chemisiers; on a enlevé l'aiguille, son outil naturel, aux mains débiles de la femme; en même temps, à ces faciles esprits, à ces langues acérées, à ces têtes mobiles et folles, on a enlevé la conversation; la causerie française, cette supériorité intime de notre langue et de nos mœurs n'existe plus nulle part. C'en est fait, les hommes ne parlent plus aux femmes; dans ces endroits qu'on appelle encore des salons, les femmes sont séparées des hommes par une barrière infranchissable; elles se tiennent là roides, immobiles, silencieuses; si quelque robe plus hardie vient à se mêler aux habits noirs, elle se trouve tout à coup, la malheureuse, en plein argot. Elle n'entend parler que d'argent, de banque, de terrain, d'asphalte, de politique, du 4 mars, du 29 août, du 10 septembre, car, à force de voir passer et repasser au pouvoir les mêmes hommes politiques, comme autant de comparses de l'Opéra, on a remplacé les noms propres par des chiffres. Ainsi les jeunes femmes ont été tuées dans leurs travaux, les vieilles femmes ont été tuées dans leur esprit; on passe à côté des jeunes femmes sans leur demander : Avez-vous faim? à côté des autres sans leur dire : Quel ennui vous presse? Et comme ce mouvement de l'éducation publique, dont nous parlions tout

à l'heure pour les hommes, a fini par se porter sur les femmes; comme elles ont eu le malheur d'apprendre à lire très-couramment; comme elles savent toutes l'orthographe, à l'heure qu'il est; comme elles n'ont plus rien à coudre ou à broder, elles ont eu le temps de se livrer à toutes sortes d'abominables lectures; elles ont profité, elles aussi, de ces bribes de prose et de vers qui sont dans l'air, plus facile à trouver que l'eau des bornes-fontaines qui ne coule qu'à certaines heures du jour; jusqu'à ce qu'enfin ces mêmes femmes, qui n'avaient plus pour s'occuper le travail de l'atelier ou la médisance du salon, se sont dit, un beau jour : « Mais pourquoi donc ne serions-nous pas, nous aussi, des hommes de lettres? Pourquoi n'aurions-nous pas notre part de gloire et d'argent dans l'effroyable consommation d'esprit qui se dépense chaque matin? » En même temps elles calculaient les salaires des écrivains de l'autre sexe : « En voilà, disaient-elles, qui n'ont guère plus d'esprit que nous (et elles avaient raison), voilà des gens qui ont moins d'âme et de cœur, à coup sûr; dont le tact est moins fin et moins délié que le nôtre, et qui gagnent, bon an mal an, cinq à six mille francs à écrire des journaux ou des livres; qui donc nous empêcherait de gagner cent francs par mois tout au moins? Le soleil et les journaux se lèvent chaque matin pour tout le monde. » Ainsi disant, elles se sont mises à l'œuvre, elles ont fait des journaux, des romans, des nouvelles, des comédies, de petits vers; elles ont entrepris tout ce qui concerne leur état nouveau, et vraiment, pour être justes, toutes ces choses faites par des femmes, tout ce futile courant de la prose et de la poésie de chaque jour, n'étaient pas plus mal tournées, pas plus mal écrites, pas plus molles et diffuses que les inventions des grands écrivains masculins de ce temps-ci.

Ainsi est née la corporation des femmes de lettres; bientôt à force de hardiesses, elles ont trouvé qu'il était plus facile d'écrire un livre que de jouer du piano ou de tenir le comptoir d'un café; elles ont trouvé surtout que cela était plus amusant. Quoi donc, se poser en victime de la société, se montrer à tout venant comme le martyr persécuté du mariage; crier à l'injustice toutes les fois qu'il s'agit des lois faites par les hommes; demander incessamment pourquoi donc les femmes n'auraient pas le droit d'être membres de la Chambre des députés, lieutenants-colonels, gérants de journaux et curés de Saint-Sulpice ou de Saint-Roch? Passer en revue avec un soin minutieux toutes les phases de l'adultère, et s'arranger si bien que les lecteurs puissent dire : Voilà un auteur plein de son sujet! c'était là sans contredit une occupation décevante, un aimable débouché à l'oisiveté, un métier facile et commode. Pauvres femmes, encore une fois, elles ne voyaient donc pas qu'elles allaient tomber incessamment dans toutes les déceptions de la vie littéraire, qu'elles allaient remplacer le calme et la paix intérieurs par toutes les agitations féroces de l'amour-propre; elles ne voyaient donc pas que si toute femme venue en ce monde peut, à force d'esprit et de passion mal comprimés, suffire pendant vingt-quatre heures à cette vie exceptionnelle de la littérature, il n'y en a pas une seule qui en ait pour un mois de ce triste métier-là dans le ventre? — Quoi, disent-elles en triomphe, je gagne vingt francs par jour à écrire, qu'avez-vous de plus à me demander? Mais, malheureuse! ces vingt francs par jour tu les gagneras à peine pendant un mois à écrire les plus abominables invectives contre la grammaire et le sens commun...; tu aurais gagné cinquante sous toute ta vie, à coudre des chemises et à raccommoder des bas.

Je ne sais pas si je pourrai jamais vous donner une idée complète de la vie que mènent ces tristes créatures *hors de caste*, également abandonnées du bon Dieu et des hommes; c'est un tableau lamentable : je vais cependant essayer de le tracer de mon mieux, tout en amortissant les couleurs un peu trop crues de mon sujet.

Le bas-bleu, ou si vous aimez mieux la femme de lettres (car cette sorte de bas littéraire prend toutes les nuances, depuis le bleu de ciel limpide et clair sur un bas de soie tout neuf, jusqu'au gros bleu qui déteint en jaune verdâtre sur un bas de laine suintant), la femme de lettres, disons-nous, est la plupart du temps une vieille fille ou une femme abandonnée par son mari, ou même une femme qui a abandonné son mari par horreur pour le *prosaïsme*, car, notez-le bien, dans la vie littéraire, le mari c'est la prose, le ménage c'est la prose, deux ou trois enfants à élever c'est la prose, un vieux père infirme, une vieille mère qui vous tend les bras, un loyer à payer, un dîner à préparer, prose, prose et toujours prose. Donc, la femme de lettres vit seule, elle se niche partout où elle peut, ne s'inquiétant guère de toutes les petites délicatesses, de toutes les petites superfluités dont les autres femmes ont si grand besoin. Qu'importe au génie d'habiter un bel appartement dans une belle maison, ou bien une mansarde dans un taudis? Il faut au génie une chambre en désordre, du beurre rance, du bœuf froid sur une traduction de la *Divine Comédie* du Dante; du fromage de Brie enveloppé dans le *Child Harold* de Byron. Le génie aime le pêle-mêle de toutes choses : les plumes et la brosse à dents, le peigne et le pain de chaque jour. Allons, et plus nous serons couvertes de poussière, entourées de toiles d'araignées, plus notre lit sera défait, plus nous aurons de verve et d'enthousiasme. La femme de génie ne respire à l'aise que dans ces détails *excentriques*, elle n'est heureuse que dans ce désordre, elle foule aux pieds tout ce qui n'est pas la poésie comme elle en sait faire. La voilà donc installée chez elle; elle a du papier, elle a une plume et de l'encre, c'en est assez pour être grande et glorieuse. Maintenant que fera-t-elle? Dieu merci, elle n'est pas en peine d'écrire. Que demande le public à l'heure qu'il est? le public demande des drames; elle fera un drame; elle ira chercher dans le moyen âge quelque sanglante histoire comme l'histoire de la tour de Nesle, elle entassera les empoisonnements sur les coups de poignard; ce ne sont que bahuts, lances de Tolède, parchemins des vieux âges. La plume gronde et s'agite sous les doigts de cette triste créature, le sang coule comme l'encre; elle en oublie le manger, elle en oublie le dormir, surtout elle oublie d'aimer quelque chose ou quelqu'un. Déjà elle se figure le parterre attentif, la foule pressée et haletante, l'émeute aux portes du théâtre, et les vers, et les couronnes, et le caissier qui la vient saluer chaque mois avec ses droits d'auteurs. Voilà qui va bien; son drame est fait, aussitôt elle s'affuble d'un bonnet crasseux, d'une robe trouée, d'un manteau couleur de muraille, et elle arrive toute haletante dans les corridors du Théâtre-Français. « Voulez-vous de mon drame? s'écrie-t-elle, lisez-le, c'est une fortune; j'ai un rôle pour M. Ligier, pour M. Beauvallet, pour mademoiselle Rachel, pour mademoiselle Brohan, pour Nathalie, pour mademoiselle Judith, pour tout le monde : ce sera d'un grand effet, à coup sûr. Le premier acte représente une tempête; le second acte, un incendie; au troisième acte, passe un troupeau de brebis et de taureaux mugissants; au quatrième acte, la guerre et ses fureurs, et enfin vous verrez que de larmes répand mon héroïne, que de cheveux elle s'arrache de ses blanches mains; prenez mon drame, j'ai là une lettre du ministre de l'intérieur; je suis la femme d'un ancien militaire, mais je cache mon nom, car c'est le nom d'un vaillant homme. » Ainsi elle parle. Le Théâtre-Français la renvoie aux calendes dramatiques, mais sans la décourager. Elle va du même pas à l'Ambigu, à la Gaîté, au théâtre de la Porte-Saint-Martin; on la voit dans tous les corridors arrêter le premier qui passe comme ferait une mère d'actrice sans emploi. A la voir se glisser dans les coulisses on la prendrait pour l'ombre de quelque lady Macbeth en haillons. Martyre de l'art dramatique, elle subit toutes les humiliantes conditions de cet état qui la possède. Le souffleur l'évite comme la peste, le jeune premier s'enfuit à tire-d'aile, la jeune première l'appelle *ma bonne!* et lui envoie chercher ses billets doux chez le concierge; ainsi elle roule d'abîme en abîme, elle et son drame; à la fin, quelque directeur pitoyable, dans un moment d'oisiveté et de désespoir, accepte l'infâme manuscrit. « C'est bon, dit-il, repassez dans un mois. » Huit jours après elle est chez cet homme. « Et mon drame! — Repassez dans deux mois, » lui dit il. Trois jours après, elle est chez cet homme. « Et mon drame! mon drame! » On cherche le drame. « Qu'en a-t-on fait? où est-il? — Il est perdu! — Quoi, perdu! ah! vous l'avez fait lire à vos auteurs; ah! vous m'avez volé mon idée. Où est le commissaire, où est le juge, où sont les gendarmes, où sont toutes les forces de la France? un drame pareil! Monsieur le juge, écoutez plutôt. » Elle se met à réciter d'une voix cassée :

« Angélina, toi mon rêve idéal, toi le murmure transparent et perlé de mes nuits d'été, toi la sainte extase de ma jeunesse, où es-tu, mon Angélina adorée?..... » Le juge de paix, impatienté, condamne le directeur négligent à payer 25 francs de dommage ou à rendre le manuscrit dans la quinzaine.

« Ah! dit-elle, j'ai gagné ma cause. » Elle rentre chez elle triomphante; on entend dans l'escalier les mots sacramentels :

« Angélina, mon rêve idéal, l'extase poétique de mes beaux jours!... »

Au bout de la quinzaine, la dame, fière et superbe, revient chez le directeur : « Mes 25 francs, lui dit-elle, ou mon drame? — Voici votre drame, » lui dit l'autre. Et la malheureuse entreprend un nouveau chef-d'œuvre le lendemain.

Sa voisine, en littérature s'entend, est une petite femme proprette, dont la robe noire est sans reproche; ses cheveux sont bien nets et bien lisses; elle a des manches passées à l'empois; elle n'a pas de mouchoir de poche, parce qu'elle ne se mouche jamais : seulement, aux moments d'enthousiasmes, vous entendez un petit reniflement qui veut dire : « Voilà l'inspiration! » Cette dame n'est pas jolie, mais elle ne l'a jamais été; elle est née à quarante ans, et elle y reste tant bien que mal; elle est sèche, roide, étroite des épaules : c'est une planche dépravée qui écrit et qui pense. Notre petite dame est hautaine et fière, elle regarde les comédiens comme des *pas grand'chose*, et les comédiennes comme *bien peu*. Elle a reçu des principes sévères dans sa jeunesse, et elle les met à profit; aussi a-t-elle entrepris le roman d'éducation, à l'exemple de cette vertueuse madame de Genlis. *Adèle et Théodore* est pour cette petite dame le chef-d'œuvre du genre; ses romans sont presque tous des romans par lettres : *Félicie à Julie*, *Ernest à Prosper*. Félicie raconte à Julie le sexe des plantes, les amours de l'éléphant, l'accouplement des animaux, la reproduction des poissons et autres mystères de la nature. C'est un sujet tout nouveau que notre auteur a trouvé là. Ernest raconte à Prosper ses premières dettes, son premier duel, son premier cheval, sa première grisette : c'est le roman de mœurs uni au roman d'histoire naturelle, c'est un plat d'épinards au réséda et aux oignons, c'est une salade au coquelicot saturé d'ail. « Cela produira un bon effet, dit la dame à *son* éditeur; grâce à mon livre, les jeunes filles seront initiées à tous les mystères de la génération, et les jeunes gens à tous les dangers qui les attendent dans les hôtels garnis de la rue Saint-Jacques et dans les bois de Montmorency. » L'éditeur qui écoute la dame est un homme chauve, légèrement bossu, qui a eu quelques démêlés avec la justice dans sa jeunesse, et qui a entrepris le roman d'éducation parce qu'il n'avait pas assez de fonds pour publier le roman échevelé. Cet éditeur a les mains peu lavées, il sent l'eau-de-vie et le tabac; il sort évidemment de l'estaminet voisin. « Ma chère dame, dit-il d'un air rogue, je n'ai pas grande idée de votre histoire de la génération; songez à *me* gazer tout cela. Et combien me vendrez-vous cette drogue? » A ce mot de drogue, la femme pince ses lèvres jusqu'au sang, elle se frapperait la poitrine si elle en avait une. « Monsieur, dit-elle d'un air imposant, je vous avertis que vous n'aurez pas ce nouveau volume à moins de 100 francs et 10 francs pour ma femme de ménage, c'est à prendre ou à laisser. » Là-dessus un débat s'engage, l'homme se lève et fait semblant de quitter la place, il se rassied; à la fin on tombe d'accord. La femme de ménage aura 5 francs au prochain volume, ce volume se paiera ainsi qu'il suit : 75 francs en trois payements. « Ayez soin seulement, dit l'éditeur, de parler du roi de Prusse dans votre livre; j'ai une petite lithographie de Frédéric II qui fera bien au frontispice. Pour les culs-de-lampe, vous les connaissez, une tête de mort; des abeilles, des oranges et une lyre. Cela fera un joli petit ouvrage pour le jour de l'an. Quant au titre, il faut appeler notre livre : — cherchons plutôt : *les Veillées de famille, les Soirées du printemps, Heures d'automne, Fleurs de l'hiver?...* J'y suis : *Fleurs de l'hiver*. » En effet, à trois mois de là, dans une boutique borgne, entre un scria, un moineau franc et un chat affamé, vous voyez apparaître cette affiche flamboyante : « Les Fleurs de l'hiver, ou Félicité et Julie, ou Ernest « et Prosper, entretiens familiers à l'usage des jeunes « personnes du grand monde, sur la botanique, la zoolo- « gie, la physiologie, la végétation, la génération des « plantes, les estaminets, les parties à âne et le jeu de « billard, orné de vignettes et culs-de-lampe, par nos « premiers artistes; par madame la vicomtesse Clémen- « tine-Octavie de Saint-Wladimir. Ouvrage dédié à Sa « Majesté l'impératrice de toutes les Russies. Chez Soi- « fard, éditeur. — Prix : 1 fr. 75 c.; cartonné, 2 fr. 50 c.; « par la poste, 3 fr. »

Six mois après la mise en vente de ce fameux livre, l'éditeur Soifard apporte à son auteur un compte ainsi conçu :

Doit madame Clémentine, etc., auteur des *Fleurs de l'hiver*, à Soifard, libraire-éditeur, pour vingt-six heures de corrections. . . . . 72 francs.
Ci-joint 3 francs pour solde. . . 3
Total. . . . 75 francs.

Et c'est encore un livre à commencer.

Oh! oh! quelle est celle-là qui passe? Elle a une robe couleur de chair, elle exhale une immense odeur de patchouli et de musc; elle marche fièrement, crânement, carrément; elle regarde en pitié la pauvre espèce

humaine. Je le crois bien, c'est le célèbre auteur, vous savez, de ce livre qu'on s'arrache : *Histoire de l'infanticide, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.* Ce livre a paru enveloppé d'une couverture noire entourée de têtes de morts; le frontispice représente des ruisseaux chinois qui roulent des enfants chinois. En voilà une d'horreur! Et cependant, qui le croirait? ceci est l'écriturerie d'une femme qui aime à l'adoration ses trois enfants, car elle a trois enfants; c'est pour leur donner du pain et une bonne éducation qu'elle a écrit cette histoire des infanticides! — L'éditeur a dû gagner bien de l'argent avec cette femme, monsieur; mais aussi lui a-t-il commandé pour l'hiver prochain le Keepsake des femmes enceintes, orné de gravures, toujours entreprises par les plus grands artistes de Londres et de Paris.

Où suis-je? Où me conduisez-vous? Je vous en prie, ne me laissez pas seul! J'aperçois dans le coin de cette chambre de garçon, où toutes sortes de jeunes gens fument et causent comme on crie, une grande fille, jeune encore, à l'air honnête, au regard intelligent, et qui cependant fait peine à voir, tant il y a déjà de dégradation et de souffrance sur cette noble physionomie. A coup sûr, cette jeune personne n'est pas encore descendue bien avant dans le vice; au contraire, au froncement de son sourcil, à l'agitation de son sein, au frémissement de sa main droite, on devine que cette malheureuse enfant est bien née, qu'elle était faite pour la vie régulière et calme. Quand elle s'est enfoncée dans ce nuage de fumée et de tabac, son nom s'est murmuré tout bas, et, chose étrange! chose pénible à dire! il se trouve que ce nom-là est un des grands noms de notre histoire. Ce nom se rattache à des batailles gagnées, à des lois discutées en plein sénat, à toutes sortes de souvenirs de fortune, d'élégance et de pouvoir. Oh! la malheureuse, que fait-elle donc en ce lieu, qui est un mauvais lieu pour elle? Pourquoi donc vient-elle affronter des discours de mousquetaires pris de vin? Pourquoi vient-elle, délicate et jolie comme elle l'est, s'exposer à cette âcre fumée qui soulève le cœur? Mon Dieu! c'est tout simple, cette jeune fille veut écrire un roman échevelé, elle veut savoir comment sont faits des hommes qui jurent, qui boivent et qui racontent toutes sortes d'obscénités; elle n'est pas fâchée de voir de près la prostituée de la borne, d'entendre l'argot délirant de la rue du Helder, de savoir ce que cache cette gaze transparente et cette robe froissée? Ainsi la malheureuse enfant tue à plaisir, dans le fol intérêt d'un ignoble roman à écrire, ses jeunes et honnêtes années; elle accepte la contemplation du vice, comme si déjà ce n'était plus le vice; elle se perd sans joie, sans profit, sans honneur, sans amour; elle se perd de la plus triste façon dont puisse se perdre une femme, car elle n'a pour sa part que la vapeur de ce vin, que la fumée de ce tabac, que le bruit effronté de ces baisers, et tous ces sacrifices, toutes ces misères, toutes ces hontes virginales, pour aboutir à quelque récit affreux, où rien ne doit se montrer de cette jeune fille anéantie, perdue, indignement gaspillée, à qui la littérature et la poésie ôtent même la retenue et le bon sens. Ainsi donc, ni son esprit, ni sa bonne grâce, ni sa belle humeur, ni sa gentillesse, ni son limpide regard, ni cet air de bonne maison qui ne l'abandonne même pas dans les repaires où elle passe sa vie à *étudier son art*, ne sauraient la protéger contre cette abominable manie. Je l'ai entendue, moi qui vous parle, réciter d'une voix pleine d'harmonie et de douceur, avec le regard des anges dans le ciel, une affreuse histoire où il s'agissait de la fille d'un grand seigneur enlevée par le valet du bourreau, et ce valet de bourreau faisait un enfant à cette jeune fille sur la même guillotine du haut de laquelle la tête de son père venait de rouler! O honte et exécration sur cette passion littéraire qui pousse à de pareils excès des âmes bien nées! — Mais, malheureuse enfant! si en effet le pain vous manque, si en effet vous voulez voir de près toutes sortes de cicatrices et de plaies hideuses, s'il vous faut toucher de vos mains des ulcères et des pustules, faites donc comme aurait fait votre jeune aïeule en pareil cas : entrez dans les hôpitaux, entrez dans les prisons, allez demander à *la Pitié*, à *la Charité*, à *l'Hôtel-Dieu*, votre part de gloire chaste et pure dans ces champs de la douleur, de la maladie et de la mort. — C'en est fait, sanctifiez votre pauvreté et votre abandon, couvrez les morts de leur linceul, lavez les cadavres qui vivent encore, recueillez les lamentations, les blasphèmes et les soupirs qui s'exhalent de toutes ces pourritures, et soudain vous verrez toutes ces infamies se changer en louanges. Ce qui fait l'opprobre de la femme de lettres deviendra la palme éternelle de la sœur de charité.

Puisque je suis à raconter, j'ai une autre histoire que je dis bien souvent, et que voici :

Nous étions un jour réunis dans le foyer d'un théâtre royal, autour d'une table recouverte d'un tapis vert, où nous représentions un comité de lecture : notre président était bien le meilleur et le plus simple des nombreux poëtes épiques qu'ait eus la France : il s'appelait Parceval de Grandmaison. C'était quelque jours avant la Révolution de juillet, c'est-à-dire au moment le plus dévot de l'histoire moderne. Tout à coup nous voyons entrer, sans être annoncée, une jeune femme de vingt ans à peine, fort jolie, mignonne, un peu de rouge sur la joue, ce qui ajoutait de l'éclat à son teint et de la vivacité à son regard. Madame était vêtue en religieuse, elle avait la guimpe blanche comme neige, sa robe noire était d'une fine étamine, sa chaussure était irréprochable; ce qu'il y avait de plus remarquable dans son costume, c'était à sa ceinture un magnifique rosaire en corail, et autour de son cou un large ruban bleu auquel était suspendue une massive croix d'or. Vous jugez de notre étonnement, chacun se regardait pour savoir le nom de cette énigme? L'énigme prit place, elle ôta son gant comme pour montrer la blancheur béate de sa main, elle nous honora tous d'un petit regard câlin et coquet, puis elle se mit à lire, d'une voix très-ferme, une comédie intitulée : *l'Avorton*. A ce titre singulier sortant d'une bouche sacrée, nous nous regardons de plus belle les uns les autres : notre président, bonhomme s'il en fut, dit à la dame : « C'est un joli sujet, je connais deux beaux sonnets qui portent le même titre. » La dame, ainsi encouragée, commence sa lecture. Il s'agissait en effet d'un avortement. Une jeune fille était enceinte, et, au milieu des plaisanteries des valets, des encouragements de la soubrette, des indignations du père de famille, le pauvre petit enfant qu'elle portait dans son sein était ballotté d'une étrange façon.

C'était dans toute cette comédie une gaieté incroyable; chaque personnage apportait dans ce sujet-là son éclat de rire et son bon mot. La lecture dura deux heures au milieu de l'épouvante générale, tant nous trouvions que le sens moral de cette femme était faussé. Notez bien que pas une seule fois la rougeur ne monta à son front, que sa voix ne se troubla pas, non plus que son visage, et qu'enfin Molière lui-même n'était pas plus à l'aise quand il lisait chez Ninon de l'Enclos, ce profane philophe, les trois premiers actes du *Tartufe*. Nous autres, cependant, nous n'osions pas interrompre cette femme

Le bas-bleu chez l'homme de lettres.

dans sa lecture; nous la trouvions bien assez malheureuse sans lui faire encore l'affront public d'une interruption. A la fin, donc, l'héroïne de cette jolie comédie avorte, tant bien que mal, elle met son enfant dans un bocal, elle épouse le jeune homme qui l'aime et qui ne se doute de rien. Ceci dit, la chanoinesse se retire en pliant son manuscrit, et elle va attendre, dans une salle voisine, la décision du comité de lecture. Nous autres cependant, nous les juges de cette affreuse plaisanterie, qu'allions-nous devenir? Notre vénérable président, à bon droit épouvanté, se voilait la figure. Je fus chargé d'aller dire à ce bas-bleu, je me trompe, à ce cordon-bleu, que sa pièce était refusée. Alors vous auriez vu des colères, des indignations, des désespoirs, des rages! — Elle ne voulait pas quitter le théâtre, elle voulait être jouée à l'instant même; elle appelait l'archevêque de Paris et tous les saints à son secours : il fallut l'emporter de vive force. Moi, qui naguère m'étais vu enfermé dans un fiacre avec une lionne, j'entends une lionne du Jardin des Plantes, une bête au poil fauve et aux dents aiguisées, je m'étais senti plus à l'aise avec cette lionne qu'avec cette chanoinesse. Ses cris, ses larmes, son costume étrange, attroupaient les passants; on aurait dit quelque enlèvement du siècle passé, si la religieuse n'eût pas crié si haut. A la fin, j'atteignis la porte du couvent : la dame descendit en se débattant; une jeune sœur, dont je vois encore la figure sereine et douce, vint nous ouvrir la porte grillée. « Ah! sainte Mère de Dieu! s'écria-t-elle, qu'a-t-on fait à notre mère abbesse? — Ma sœur, lui dis-je, on n'a fait aucun mal à votre mère abbesse; c'est elle-même qui a fait une comédie, que voici, et que je vous prie de remettre à son directeur. »

Telle est cette véridique histoire, dont plusieurs ont été les témoins; mais n'est-ce pas que l'on reste effrayé quand on voit à quels excès peut conduire cette passion nouvelle des belles-lettres, si cruellement introduite dans les mœurs et les habitudes des femmes de ce temps?

Silence! Cydalise n'est pas chez elle, elle s'est renfermée dans son oratoire où elle lit saint Augustin. Madame n'a pas dormi de la nuit, tant elle a rêvé à cette éternelle question du bien et du mal; elle a passé tour à tour du bon principe au mauvais principe, où elle est encore. Que faites-vous, Cydalise? Ne redoutez-vous donc pas cette pâleur, ces yeux battus, ces cheveux en désordre? Que va dire votre amant, quand il vous verra ainsi défaite? Que vont penser votre confesseur et votre mari, qui vous aime tant, qui a fait dire une messe à votre intention à Saint-Roch? Ayez soin de votre santé, Cydalise, elle est chère à ces trois personnes. Mais Cydalise ne

veut rien entendre, elle est tout entière à son zèle et à la charité. Vous n'avez donc pas lu son grand livre, publié avant-hier? Comme elle y prêche la vertu, la charité chrétienne, la fidélité à ses devoirs! La vertu, voilà pour son amant; la charité, voilà pour son confesseur; la fidélité, voilà pour son mari. Aussi ces trois personnes en une seule ne se tiennent pas d'aise; elles sautent de joie, elles lisent entre elles ce livre sacré; l'abbé loue Cydalise dans son journal et dans sa chaire; le mari s'écrie qu'il est le plus heureux des hommes; l'amant, qui a ses entrées à la cour, s'en va tout droit à l'Institut, où il réclame le prix de vertu pour Cydalise : « Elle seule en est digne, elle seule s'est montrée femme forte et grand écrivain. Avec son livre, elle changera la face du monde. — Couronnez Cydalise, dit l'amant, je vous en prie. — Couronnez Cydalise, dit le mari, il le faut. — Je veux que l'on couronne Cydalise! » s'écrie le prêtre. Cependant la foule s'assemble aux portes de l'Institut, on attend avec impatience la fête annoncée. Silence et attention, le président de la docte assemblée prend la parole : il proclame les progrès de l'art et de la vertu pour l'année 18... Il déclare qu'à sa connaissance la société française se régénère, que la morale commence à planer sur cette France si longtemps abandonnée, que la philosophie matérialiste s'enfuit chaque jour loin des vastes domaines qu'elle avait conquis; il crache à la face de Diderot et de Voltaire. « *Car* nous vivons, messieurs, sous un roi très-chrétien; l'autel s'est relevé à l'abri du trône; le descendant de saint Louis nous donne à tous l'exemple qu'il faut suivre; marchons sans crainte dans cette voie immense de la royauté et de la croyance. » Ainsi il parle. Du roi très-chrétien à M. de Montyon, la transition est facile; dans une prosopopée brûlante, l'orateur appelle à son aide le fondateur des prix de vertu : il arrive, l'éclair dans les yeux, la paix sur le visage, les mains remplies de bienfaits! Venez à lui, vous tous qui avez la conscience tranquille, l'âme honnête et le cœur pur! Arrière l'adultère! arrière le parjure et l'hypocrite! « Messieurs, ne l'oublions jamais, nous sommes ici les apôtres de la vertu et de la bienfaisance. » Ainsi il parle pendant une heure; jamais saint Paul, parlant aux Corinthiens, n'a été plus rempli d'éloquence véhémente et de chaleureuse conviction. Vous pensez bien qu'à ce discours toute l'assemblée est émue : les hommes se frappent la poitrine en disant leur *mea culpa;* les femmes versent des larmes de sang sur les petits crimes qu'elles ont pu commettre; ce n'est plus une assemblée littéraire, c'est une assemblée religieuse. Il s'agit bien d'un discours académique, il s'agit d'un sermon! — Le silence redouble, on va nommer l'heureux vainqueur dans cette joute de toutes les qualités morales; déjà on le cherche des yeux et de l'âme : où est-il? où se cache-t-il? Ah! si seulement nous pouvions toucher de nos lèvres le bord de son manteau! Enfin donc, et d'une voix nette et claire, le président de cette docte réunion, qui remonte au cardinal de Richelieu, qui a compté Bossuet et Fénelon dans son sein, déclare, au nom de l'honneur et de la vertu, au nom de Montyon lui-même, que le prix de vertu appartient... à Cydalise! Vous jugez de l'étonnement général. Cydalise? Elle-même! Qui? Cydalise? — Cydalise, et pas une autre! Regardez plutôt. Au fond de l'assemblée, Cydalise se lève; la tête haute, elle traverse fièrement cette multitude ébahie, elle monte d'un pas ferme sur le théâtre de sa vertu, et là, elle reçoit le prix Montyon de la main à la main. Elle se couronne elle-même, comme fit Bonaparte à Milan pour la couronne de fer; puis elle revient à sa place, non pas sans saluer d'un petit regard câlin et railleur les trois compagnons de sa récompense et de sa vertu : son amant, son confesseur, et enfin son mari. O puissance inaltérable de la gloire et des bonnes actions! J'avoue, pour ma part, que de tous les bas-bleus qui piétinent sur cette terre, le pire de tous, à mon sens, c'est le bas-bleu qui s'enferme ainsi dans les langes transparents de la vertu. Que ces femmes dont je parle jouent, dans leurs livres et dans leur vie, avec les passions mauvaises, qu'elles rêvent toutes sortes d'amours impossibles, qu'elles riment des couplets de vaudevilles, ou qu'elles écrivent de lamentables tragédies, peu m'importe, après tout : ce sont des chefs-d'œuvre qui tombent et qui meurent comme les feuilles du saule pleureur; c'est un amas de papier sans forme et sans nom, qui s'en va où va le papier imprimé, où va la feuille de rose. Ces femmes-là ne perdent qu'elles-mêmes, ce sont les parias de l'esprit, les chiffonniers du monde littéraire. Il est vrai que, chemin faisant, elles gâtent un peu la langue française; mais, en fin de compte, cette malheureuse et sainte langue française, ce légitime orgueil d'une nation comme la nôtre, à quelles insultes n'est-elle pas livrée, à quelles misères? Que lui importe donc un insulteur de plus ou de moins? Que ce soit un homme ou une femme qui l'insulte, la langue n'en est pas moins outragée; mais, après tout, quand une langue est bien faite, elle est plus forte qu'on ne pense. Un instant accablée sous les périodes convulsives des faiseurs d'éloquence, sous le papotage oiseux des faiseuses de romans, sous le roucoulement de ces vieilles tourterelles édentées, qui célèbrent des amours qu'elles n'ont pas senties, soudain la langue bondit et se relève comme une reine insultée; elle se dégage de ces obscènes entourages; arrêtée un instant, elle reprend son vol vers les cieux littéraires, à côté de Pascal, de Racine et de Bossuet.

Non, ce n'est pas encore là le grand mal que les femmes écrivent au lieu de coudre, qu'elles fassent de la poésie au lieu de faire des chemises, qu'elles portent des bas bleus quand elles devraient en tricoter de toutes les couleurs, qu'elles oublient leur enfant qui crie, ou leur mari qui est malade, pour pleurer sur le sort de Lara ou de Werther. Mais voulez-vous savoir où est le grand mal? Il est dans le mensonge, dans l'hypocrisie, dans les fausses déclamations! Où est le grand mal? C'est que la prostituée écrive des livres de vertu, c'est que la femme sans loi et sans mœurs se fasse l'institutrice des jeunes filles et des honnêtes femmes. Mais, direz-vous, le danger n'est-il pas le même quand ce mensonge hypocrite vient de l'homme? Le fastueux Sénèque vous semble-t-il donc le bienvenu à célébrer la sainte république et les vertus antiques? — Que ce soit là en effet un grand malheur pour les écrivains du sexe masculin, je ne le nierai pas, à coup sûr; mais, à tout prendre, le scandale n'est pas le même. Salluste peut impunément, du fond de son égoïsme et de ses vices, faire l'apologie et une admirable apologie du vieux Caton; le vieux Caton lui-même, pris de vin, reste le maître de soumettre à sa censure impitoyable la ville éternelle; mais la femme qui enseigne, la femme qui dit, comme il est dit dans l'Evangile : « Laissez venir à moi les petits enfants, » il faut qu'elle soit chaste de sa personne, il faut qu'elle soit pure comme la morale qu'elle débite. Quand j'entends sortir de certaines bouches féminines les plus saints cantiques d'actions de grâces et de véhément repentir, il me semble que j'entends le diable forcé de chanter les louanges des saints. Non, jamais vous ne me rendrez supportable cet affreux mélange de vertu et de vieux chiffons, cette nauséabonde odeur de pommade et de

morale, ce pêle-mêle de faux cheveux, de fausses dents et de prédications chrétiennes. Madame, qui venez pour nous prêcher, essuyez auparavant le blanc de céruse et le fard de votre visage; allez déposer au pied de l'autel vos fausses hanches et vos fausses dents; lavez-vous des pieds à la tête, lavez-vous, *munda te*, et, quand vous serez un peu moins immonde, peut-être écouterons-nous le radotage vertueux et pelé dans lequel vos amants se complaisent si fort.

Vous croyez que la matière est épuisée? Oh! que non pas; j'ai là bien d'autres portraits qui me viennent en foule, je n'ai qu'à les écrire; mais ils sont si vulgaires, que peut-être me trouverez-vous trivial. Par exemple, que dites-vous donc de cette femme éhontée, sans esprit, sans style et sans pudeur, qui, après avoir été pendant vingt ans la maîtresse avinée de la grande armée, finit un beau jour par regarder des pieds à la tête l'abominable décrépitude qui s'est étendue sur ses vieux membres? La malheureuse, la voilà telle que l'ont faite le vice et la vieillesse; elle se fait peur à elle-même, elle est immonde : ses yeux ne tiennent plus dans leur orbite enflammé, ses cheveux sont partis, chassés par l'eau-de-vie qui brûle; sa voix enrouée ne peut même plus prononcer les jurons d'autrefois; ses pieds la portent à peine, la misère est là qui frappe à la porte de son grenier, la misère sans respect, cette vengeance de Dieu quand il veut nous faire croire à l'enfer. Eh bien! cette femme perdue, souillée, vineuse, oh! dites-moi, que devient-elle quand, une fois à bout de toutes choses, il se trouve qu'elle a épuisé toutes sortes de malversations, de vices, de parjures, d'obscénités? — Eh! que voulez-vous qu'elle devienne? Elle devient une femme de lettres. Elle envoie acheter à crédit une bouteille de ce venin qu'on appelle de l'encre, une douzaine de ces poignards qu'on appelle des plumes, et aussitôt elle se met à l'œuvre. Que va-t-elle faire, la malheureuse? Eh! que voulez-vous qu'elle fasse, sinon continuer avec d'autres outils son ancien métier d'abominations et de souillures? Que voulez-vous qu'elle fasse, sinon jeter çà et là dans mille pages obscènes les baisers et les coups de bâton entassés sur son corps, la fange et la honte entassées dans son âme? Ce qu'elle a vendu toute sa vie dans les bou-

doirs ou dans les tavernes, elle le vendra encore dans ses livres; elle vendra l'honneur, non pas le sien, qui n'a jamais vécu, mais l'honneur de quiconque l'a approchée, même de loin, mais la bonne renommée de quiconque s'est souillé rien qu'à toucher son jupon. Avec autant de soin que les autres créatures humaines, quand elles approchent de la tombe, se mettent à oublier les égarements de leur vie, avec autant de soins et de scrupules celle-là se met à se rappeler les crimes, les prodigalités et les folies insensées de sa jeunesse et de son âge mûr; elle remonte à sa quinzième année pour retrouver derrière la borne un vil morceau de fleurs fanées; elle ramasse, un à un, tous les lambeaux de sa vie, elle les entasse dans sa hotte, ou, si vous aimez mieux, dans son livre; elle n'oublie rien, ni les nappes tachées de vin, ni les fragments d'épée tachés de sang, ni les vieux os rongés dans les festins, ni les manteaux déchirés dans l'orgie, ni les pères de famille qu'elle a ruinés, ni les mères qu'elle a réduites au désespoir, ni les jeunes gens morts pour elle, ni les pauvres femmes que son exemple a perdues. A la porte des hôtelleries et des tavernes, elle compte le nombre de ses amants; à la porte des hôpitaux, elle compte le nombre de ses victimes. Ne la dérangez pas! ne la dérangez pas! Elle est en train de fouler une dernière fois, à ses pieds, le courage, la beauté, la jeunesse, l'innocence, l'or des riches, l'amour des pauvres, la pudeur des vierges, le repos des femmes mariées. Ne la dérangez pas! Elle est en train d'entasser dans une vingtaine de blocs in-8° toutes les impuretés, toutes les infamies de sa vie, non pas certes pour mettre le feu à ce bûcher d'immondices, mais, au contraire, pour revendre à beaux deniers comptants tout cet abominable ramassis. *Ainsi, pour me servir d'une* énergique expression de l'apôtre, cette femme revient à son vomissement et elle le mange. Elle n'a pas d'autre caisse d'épargne que celle-là, la malheureuse. La malheureuse! voilà comme elle compose ses Mémoires, voilà avec quels matériaux elle élève cette obscène et imprenable citadelle de ses crimes passés. Cette insulte publique à l'honneur d'une nation se continue pendant trois ou quatre années; après quoi, n'ayant plus rien à dévorer, il faut bien que cette misérable meure de faim, faute d'une infamie à mettre sous la dent. Mais, chose étrange! aussitôt qu'elle est morte, et uniquement parce qu'elle a donné cet impérissable scandale, cette femme, dont on jette le cadavre aux gémonies, prend sa place, et une place importante dans la bibliothèque nationale. Là, elle est représentée par ses livres au milieu de cet immense congrès des plus nobles et des plus chastes esprits. L'histoire littéraire est forcée d'enregistrer le nom de cette demoiselle dans ses annales; le bibliographe, tout en détournant la tête, est obligé d'inscrire le titre de ses livres; cette femme vivra par le vice tout comme la femme lauréat de tout à l'heure vivra par la vertu.

Il y a encore, en fait de bas-bleu, le bas-bleu économiste et prédicant, la femme qui veut remplacer le prêtre dans la société moderne, la femme qui s'occupe de l'avenir des sociétés, celle qui visite les prisons, les malades, les hôpitaux, portant sous son bras, non pas un morceau de pain, mais un petit livre. Les malheureux, plongés dans les misères de la prison, sans feu, sans pain, sans consolation, accroupis dans ces sombres corridors où rien ne vient, sinon le bruit de clefs et le blasphème, voient soudain arriver une femme dans le funeste préau; ils courent à elle les bras tendus et l'espérance dans le cœur : « O ma sœur! que vous venez bien à propos pour panser les blessures de notre âme et les blessures de notre corps; sans doute vous avez vu notre femme et nos enfants qui nous pleurent, sans doute vous nous apportez quelque nouvelle du dehors, sans doute vous êtes bonne et bienveillante comme les sœurs de charité, qui nous aimaient tant quand nous étions petits; soyez la bienvenue, ma sœur! » — Messieurs, dit la sœur d'un air grave, je viens ici non pas pour vous consoler, mais pour vous éclairer; je n'ai pas mission pour soulager vos misères, mais bien pour les enregistrer dans un livre que je tiens en partie double. J'ai parcouru les deux continents, j'ai visité toutes les prisons de l'Europe, et je viens de bien loin pour vous dire que vous ne serez moralisés que par le système cellulaire. J'espère qu'avant peu l'on vous bâtira des prisons toutes neuves, où chacun de vous aura sa petite chambre et son petit jardin; ayez donc patience et confiance dans notre philanthropie. En attendant, lisez ces petits livres que j'ai composés tout exprès pour votre éducation morale. » Ceci dit, notre philanthrope consigne dans son petit *album* toutes sortes d'observations curieuses : les prisons de France sont bien fermées, — les prisonniers sont mal nourris et mal vêtus, — on ne fait rien pour les moraliser, — nécessité de modifier le système pénitentiaire, — et autres balivernes insupportables que ces dames colportent d'un bout du monde à l'autre. Mon Dieu! une larme séchée dans les yeux d'un pauvre diable, une consolation versée dans une âme en peine, un peu de charité, tout simplement comme l'enseigne l'Evangile, vaudraient cent fois mieux que les élucubrations philanthropiques de ces affreux bas-bleus, qui composent des sermons pour les hôpitaux et pour les prisons, tout comme d'autres composent des pièces de vers et des romans.

Mais en voici bien d'une autre couleur. Prêtez l'oreille! A coup sûr, il se passe quelque chose d'étrange dans le faubourg Saint-Germain; il n'est pas huit heures du soir encore, et déjà cette noble maison que vous voyez se dessiner lourdement à l'angle de la rue s'est barricadée à l'intérieur; dans cette maison où la causerie politique et littéraire est la très-bienvenue chaque soir, que peut-il donc se passer ce soir? A peine si quelques rares voitures ont pu pénétrer comme en cachette; contre le mur, et enveloppés dans leur manteau, je vois passer les plus grands seigneurs de la pensée : M. de Chateaubriand, le premier, frappe un petit coup modeste à cette porte rebelle, et il faut que M. de Chateaubriand dise son nom avant que la porte lui soit ouverte.

Certes, si cette maison-là n'était pas la demeure inébranlable de la fidélité et de l'honneur, je croirais à quelque conspiration cachée. Moi qui vous parle, j'ai joué mon rôle d'auditeur dans cette soirée solennelle; nous étions sept à huit invités à cette fête étrange; nous avons traversé une longue suite d'appartements peu éclairés, et à la fin nous avons été introduits dans un cabinet sévère tout rempli de livres et de méditations. La dame de la maison était, comme je vous le dis, une des plus grandes dames de la cour de France; elle n'était encore qu'une enfant quand l'émigration l'emporta dans sa robe ensanglantée; elle était revenue à la suite du roi de France; elle aussi, elle avait accompli sa restauration, elle l'avait accomplie par l'esprit, par la grâce, par la dignité personnelle. Jusqu'à présent la position de cette noble dame était inattaquable, elle avait résisté avec un égal sang-froid à l'amour et à l'ambition. Les courtisans eux-mêmes l'entouraient de leurs respects; de son vivant le roi Louis XVIII en avait peur : « Je n'aime pas, disait-il, les femmes qui n'ont pas de côté faible. » Telle était la femme qui, ce soir-là, avait fermé sa porte aux princes du sang, aux ambassadeurs, aux cordons bleus,

à l'archevêque de Paris, à l'aumônier du roi, aux capitaines des gardes, pour introduire dans cette enceinte, ou pour mieux dire dans cette cour, toutes sortes de journalistes imberbes, de petits écrivains dont le nom était à faire, de célébrités douteuses auxquelles elle avait réuni les gloires les plus incontestables; — nous étions honteux nous-mêmes de nous trouver en pareille compagnie, nous nous faisions humbles et petits autant qu'il était en nous; car, malgré notre renommée de pamphlétaires sans vergogne, nous avions cependant le sentiment de certaines convenances oubliées depuis le jour où la révolution de juillet, ce triomphe soudain de la parole, écrite ou parlée, nous eût habitués à traiter d'égal à égal avec toutes le puissances de la terre. Oh! que cette grande dame devait être changée en vingt-quatre heures, pour recevoir chez elle, et presque en tête à tête, des enfants trouvés de la petite presse, des va-nu-pieds, des bélitres comme nous. Cependant elle était affable, accorte, souriante comme elle ne l'avait jamais été; elle nous priait de prendre un siége, mais d'un regard si timide, d'un geste si poli, elle devant qui les plus hauts personnages se tenaient debout! Qu'a-t-elle donc fait, cette femme, et que va-t-elle faire? Vous l'avez enfin deviné : elle a écrit une Nouvelle, et elle va nous la lire; elle veut notre suffrage, et elle l'implore; elle ne nous aurait pas rendu notre salut il y a huit jours, et c'est elle maintenant qui la première nous salue. Allons, ferme! vautrons-nous dans ses fauteuils pendant qu'elle est assise sur un tabouret; elle va lire, prêtons-lui une oreille distraite, profitons de notre triomphe inespéré. La pauvre grande dame! Elle avait en effet arrangé, dans un coin de son cerveau oisif, un petit conte assez joli, assez nouveau; elle avait inventé un petit héros dont on ne s'était pas servi depuis longtemps; elle avait appelé à son aide toutes sortes de petites périodes, de jolis agencements, et un nombre suffisant de charmantes phrases éparses dans son salon : en un mot, elle avait composé un élégant et puéril cliquetis de paroles brillantes qui ne ressemblait en rien au style ordinaire. Nous autres cependant, qui étions dans ce temps-là de jeunes gaillards ne doutant de rien, et par conséquent des gens très-mal élevés, nous faisions de vains efforts pour deviner le mérite de ces pages écrites avec tant de politesse et d'élégance; cette politesse et cette élégance nous échappaient entièrement, et, en conséquence, nous restions insensibles à ce reflet coloré du nouveau monde, à cette fine fleur de la grande conversation, à ces ingénieux détails, à ces tours heureux dont le secret n'était pas venu jusqu'à nous : si bien que ces trois heures de lecture nous parurent trois mortelles heures. La dame, nous voyant si réservés et si froids, était au désespoir; de temps à autre, elle regardait nos visages, elle interrogeait nos regards, elle était au supplice; jamais je n'ai entendu lire avec une câlinerie plus charmante, avec une grâce plus parfaite; et il fallait être, en effet, de bien grands Bohémiens ou d'incorrigibles libéraux, et des jeunes Frances bien indomptés pour ne pas être vaincus par tant de bonnes et belles grâces. Quand la lecture fut achevée, nous autres féroces qui admirions en ce temps-là *Bug-Jargal* et les *Messéniennes*, nous ne trouvâmes pas un compliment, pas un sourire; nous regardions cette illustre dame comme on regarde un animal inconnu. C'est en vain, qu'autour d'elle, se pressaient quelques-uns des amis dévoués de son génie, ses amis de tous les jours, lui disant qu'elle avait été touchante, que son œuvre était bien inventée, que son héros était irrésistible, et qu'elle écrivait mieux que personne... ces nobles louanges, tombées de si haut, touchaient fort peu ce rare génie, elle n'en voulait qu'à nos sourires; mais dans ce temps-là nous étions autant de Brutus en bonnet blanc qui aurions rougi de flatter *le pouvoir!* Quelle nuit elle passa! Quelles humiliations pour ce rare esprit, quelle affreuse révolution dans cette femme si bien posée et entourée de tant de respects et de tant d'hommages! A dater de ce jour funeste, toute la vie de cette femme fut changée : l'ordre sévère qui régnait dans sa maison fit place au laisser-aller littéraire, le pire de tous; on ne vit plus entrer chez elle que des libraires, des imprimeurs, des correcteurs d'épreuves, des saute-ruisseaux coiffés du bonnet de papier, et qui entraient chez elle, sans même ôter leur bonnet; en un mot, toute la race écrivante et éditante envahit bientôt cette maison sérieuse et grave; c'étaient, toute la journée, des allées et des venues sans fin; on apportait et l'on rapportait incessamment toutes sortes de carrés de papier recouverts d'abominables ratures, on se battait pour une préposition, on se déchirait pour un participe; à la fin, ce livre célèbre vit le jour!... Que de bruit pour rien! cela se composait d'un mince volume in octavo, où toute la science des blancs, des culs-de-lampes et des têtes de chapitres, avait été répandue à profusion.

Hélas! cependant, c'en est fait à tout jamais, cette femme d'un si excellent renom et dont si peu de gens avaient approché jusqu'alors, maintenant elle ne s'appartient plus, son nom n'est plus à elle. Elle appartient au premier venu qui la voudra tenir sous sa critique mal peignée, qui la voudra interroger, le chapeau sur la tête et l'injure à la bouche. Ce rare esprit dont on disait tant de merveilles, voici maintenant qu'il court les rues, confondu avec tout l'esprit qui court les rues. C'en est fait, le prestige est tombé : prestige de goût, d'élégance, de poésie souveraine, de prose éloquente : — ce n'est que cela! se dit-on de toutes parts. Dans le salon même de cette dame, on s'amuse tout bas du chef-d'œuvre nouvellement publié à ses frais; dans son antichambre, son livre est soumis à la plus insolente des critiques, la critique de l'antichambre; gronde-t-elle un valet de pied? le valet de pied, en se couchant, se fait des papillotes avec le livre de sa maîtresse, et, le matin, il a bien soin de ne pas ôter ses papillotes, pour que sa maîtresse humiliée puisse voir ce que devient son livre. En même temps, les bourgeois du dehors, race indifférente et ignorante, vont à leurs affaires de chaque jour, comme si la princesse de *** n'avait pas imprimé un roman nouveau. Au contraire, rien n'est changé à l'économie des choses, on monte sa garde, on vend et l'on achète, on lit toujours les aventures de Walter Scott, on ne pense pas au roman de notre princesse. Déjà, d'humble qu'il était et courbé jusqu'à terre, l'éditeur devient insolent; il n'a presque rien vendu de ce livre, et il triomphe de cet échec; le libraire, lui aussi, est un plébéien, et ses sympathies sont plébéiennes. Un instant il a été charmé d'être le complice littéraire d'une princesse, mais il préfère cent fois à la princesse, dont le livre ne se vend pas, le plus petit roman de M. Paul de Kock. — « Madame, dit-il à son auteur, vous êtes trop fière, il faut agir, il faut qu'on parle de votre livre, allez rendre vos devoirs à une princesse qu'il faut ménager; cette princesse, c'est la critique. » Et voilà, en effet, après bien des pleurs silencieux, la pauvre femme qui fait atteler sa voiture sans armoiries, qui fait mettre ses gens en habit noir, et qui s'en va humblement, de porte en porte, cherchant la critique dans tous les nids où elle perche. Pour quelques uns qui furent pleins de réserve, de politesse et de respects, combien d'autres qui se rencontrèrent sans pudeur et sans pitié! Pour celui-ci, bien élevé, élégant et simple, combien celui-là était rude et cruel! Je vous laisse à penser que

d'affronts à dévorer dans ces trois à quatre journées de bassesses infinies. Il fallait arriver son livre à la main, et le plus souvent quêter humblement la bienveillance d'un malotru qui fumait sa pipe entre sa maîtresse en haillons et un chien galeux; il fallait pénétrer, au hasard, dans les maisons sans portier, sombre allée, escalier fétide, miasmes chargés de peste. On frappait à une porte au hasard, une voix aigre criait: Entrez! et cette femme, alliée à des maisons souveraines, avait peine à s'asseoir sur quelque escabeau vermoulu; elle se voyait obligée d'embrasser d'horribles enfants tout barbouillés de beurre rance; elle disait elle-même son nom tout bas: « Je suis la princesse de ***, et voici mon livre, soyez indulgent, monsieur; » ou bien elle arrivait au milieu d'un déjeuner animé, bruyant, et on la priait de s'asseoir et on lui faisait raconter son histoire littéraire. Triste métier, métier funeste! A cette mendicité de la louange publique, une femme, quelle qu'elle soit, perd tout son lustre et tout son charme; voilà pourquoi il faut vouloir pour les femmes, non pas l'éclat et le bruit de l'esprit, mais, au contraire sa douce obscurité et son favorable silence. Ceci fait, la pauvre femme, écrasée de fatigue et de honte, rentrait chez elle, et peu s'en fallait qu'elle ne saluât M. son concierge. Heureuse encore quand, en retour de ses salutations et de ses humbles prières, elle ne trouvait pas, le lendemain, à son réveil, sur les dentelles de son lit, quelques chiffons de papier imprimé tout rempli des plus affreux quolibets, des plus cruelles censures, des plus perverses déclamations. N'était-elle pas en effet une princesse? n'était-elle pas la dernière descendante d'une illustre maison? n'était-elle pas une femme aimée et entourée de tous? Que de raisons pour être insultée! aussi le fut-elle et sans cesse; aussi, depuis ce jour, cette considération conquise à force de probité, de bonne grâce et de bon goût, s'est-elle évanouie comme une fumée. Autant l'âge mûr de cette femme avait été grave, heureux et respecté, autant sa vieillesse parut frivole; vous pouvez m'en croire, elle a bien pleuré ce fatal désir de gloire littéraire, ce méchant petit volume de prose imprimée, dont la gloire l'avait ravalée si bas; — elle est morte sans que sa mort ait causé d'autre sensation que celle-ci: Voilà enfin un écrivain de moins! Triste exemple, mais utile exemple de l'inévitable danger qui attend toutes les femmes assez faibles pour oublier à ce point-là l'exemple qu'elles doivent donner, non pas du côté de l'éducation poétique, mais du côté de la modestie, de la gravité et du bon sens.

Il est d'autres misères moins éclatantes peut-être, mais non moins tristes; car cette passion littéraire, à force d'avoir fait des victimes parmi les femmes, a pénétré également dans le bas-fond de la société, dans son milieu et dans ses hauteurs. Vous avez vu tout à l'heure la prostituée et l'empoisonneuse, l'Henriette Wilson, la Marie Capelle, en un mot la femme flétrie par la prostitution ou par le bourreau, chercher une dernière palpitation de volupté, ou bien un dernier vol d'argent et de scandale dans les livres sortis de leurs griffes; vous avez vu la grande dame aspirer aux œuvres littéraires; regardez maintenant, non pas à Paris, mais dans la province, dans une province reculée, si vous voulez, sur les bords de quelque douce et limpide rivière, cette jolie jeune fille de seize à dix-huit ans, qui rêve tout le long du jour: elle est bien née, elle a été élevée avec toutes sortes de soins et de tendresses; son père est un honnête bourgeois, franc et loyal, qui a été quelque peu un soldat de l'empereur; sa mère est une bonne ménagère, active, économe et rivée à son devoir; l'un et l'autre ils n'ont que cette enfant, et pour ne pas voir pâlir cette douce figure, pour ne pas fatiguer ces beaux petits membres, pour que cette enfant soit heureuse à sa façon, le père et la mère l'abandonnent à ses douces rêveries. Chaque jour qui se lève est, pour la jeune rêveuse, une longue et oisive journée de châteaux en Espagne qu'elle se bâtit à elle-même là-haut dans la région des nuages. Comme elle a lu, par hasard, tous les livres qui lui sont tombés sous la main, la pauvre enfant sait déjà tous les grands mots poétiques de la langue moderne : *la contemplation, l'idéal, l'art, l'amour, l'infini, la mélancolie* surtout, *la mélancolie*, cette drogue nauséabonde qui a causé tant d'adultères et de suicides, et, en un mot, tout l'attirail des tristesses qui vous amusent à vingt ans, si bien que, de gaieté de cœur, la jeune fille se fait triste, elle pleure sur son isolement, sur la vie bourgeoise qu'elle mène; elle trouve, sans se l'avouer, que son père est un rustre, que sa mère a les habitudes et les mœurs d'une mercenaire; ce toit bourgeois la fatigue et lui pèse; les causeries et les rires de ses petites amies d'enfance lui sont devenues insupportables; peu à peu elle vit seule, tout ce qui n'est pas elle-même l'ennuie et la gêne; elle n'a qu'une joie, c'est d'écrire, — elle écrit donc. Elle compose son premier petit roman d'amour, elle arrange à sa guise un bel Eugène, un jeune Arthur; elle l'aime aujourd'hui, le lendemain elle l'adore, le jour suivant elle lui écrit, mais non plus en prose, elle lui écrit en vers. O surprise! la voilà, en effet, qui trouve la rime et la césure; la voilà qui hisse des alexandrins sur leurs douze pieds; la voilà qui brise le vers, qui l'ajuste, qui commande même à la rime; en vérité, les vers que fait cette jeune fille ont beaucoup des conditions de la poésie, cela est sonore, harmonieux, cela ne manque ni de grâce ni d'éclat. Vous pensez si l'étonnement de cette enfant est immense, si sa joie est incroyable, si elle n'est pas toute prête à se dire : Moi aussi, je suis un grand homme! Elle reste immobile de joie devant sa première élégie, comme une autre fille de son âge resterait agitée de bonheur sous le premier baiser de l'amant adoré. De ces deux jeunes filles, l'une abusée par la poésie, l'autre séduite par un amant, celle que je plains le plus, c'est la première; la poésie est une maîtresse redoutable, son amour est un faux amour, ses caresses sont d'abominables morsures; la jeune fille qui n'aime que son amant ne risque, à tout prendre, que sa bonne renommée et sa vertu; la jeune fille qui s'abandonne à cette poésie sans frein et sans nom, comme on la fait de nos jours, risque à la fois les qualités les plus précieuses de son âme, les penchants les plus rares de son esprit, les dons naturels les plus charmants. L'homme qui séduit une fille peut, à tout prendre, l'épouser et lui rendre l'honneur; il adopte l'enfant, il veille sur les deux êtres qui se sont fiés à sa probité et à son amour; mais la poésie, fatal amant, qui ne tient jamais ses promesses, épouse adultère qui ne reconnaît jamais les enfants de son crime, feu perfide qui brûle sans donner de flamme, elle amène avec elle le désenchantement, l'ennui, le désespoir, presque toujours la misère; il faut être très-fort pour les supporter sans en être brisé, ces rudes assauts du démon poétique. Voilà justement ce qu'une pauvre jeune fille ne peut pas savoir. Elle s'abuse elle-même sur l'instinct qui la pousse, elle ne voit pas de quelle déception elle est le jouet, elle se dit à elle-même la pauvre enfant : C'est là du moins un chaste et honnête amour! Hélas! elle ne devine pas que cette occupation de faiseur d'élégies n'est, à tout prendre, qu'une des cent mille tromperies de l'amour et des sens.

Oui, certes, je le répète, mieux vaut, même en morale, mieux vaut l'enfant qui obéit librement à sa vingtième année, qui s'émancipe avec celui qu'elle aime, qui s'appuie sur un bras ferme et loyal, qui porte l'amour heureux dans son sourire, dans son geste et dans son regard, mieux vaut l'enfant heureuse et bondissante sous les transports naturels de son cœur, que cette autre jeune fille pensive, courbée avant l'âge, versant des pleurs sans motif, poussant des soupirs sans objet; malheureuse créature qu'abandonnent le sommeil et l'appétit, qui ne trouve de joie et de repos nulle part, et qui se perd, non pas pour mettre au monde un bel enfant qu'elle aime et qui la venge par ses caresses du mépris et de la trahison de son père, mais pour accoucher honteusement de quelque roman avorté, de quelque poëme informe, embryon mutilé, conçu sans plaisir, enfanté sans gémissements et sans douleurs. Hélas! nous avons sous les yeux toutes sortes de tristes exemples de cette prostitution de la pensée. N'avez-vous donc pas vu passer, un jour d'hiver, par une neige froide qui tombait à petits flocons grisâtres, suivie de deux ou trois hommes, qui ne portaient pas le deuil, le corps exténué de cette pauvre fille dont vous ne savez déjà plus le nom? Elle aussi, elle avait abandonné sa calme province, son humble famille, l'église où elle allait entendre la messe le dimanche, les amitiés faciles qui lui étaient tendues de toutes parts; elle était arrivée à Paris, dans la rotonde d'une diligence, que dis-je? portée sur un poëme. A peine entrée dans le gouffre, soudain toutes les portes s'étaient ouvertes devant la jeune inspirée; autour d'elle s'étaient pressés les oisifs des salons parisiens; on voulait l'applaudir, on voulait l'entendre, on voulait la voir; elle alors, pleine de confiance et d'espoir, elle avait obéi le mieux du monde à cet enthousiasme, elle s'était confiée, l'innocente! à ce délire; elle s'était dit que tous ces gens-là qui l'appelaient : Mon poëte! ne laisseraient pas mourir de faim leur poëte, et pendant tout un effroyable hiver elle avait supporté, sans se plaindre, la plus épouvantable misère. Quel contraste! Elle passait sa journée dans un grenier ouvert à tous les vents, elle passait ses nuits dans les plus riches salons du grand monde parisien; elle manquait de pain chez elle, elle n'avait pas de bouillon, et chez les autres elle vivait d'orgeat, de biscuits et de glaces; l'argent avec lequel elle eût acheté une bonne robe de laine qui l'eût réchauffée lui servait à payer des robes de gaze qui laissaient à nu ses bras et ses épaules. Ainsi se passa ce premier hiver; vint le printemps. Comme le beau monde savait déjà tous les beaux airs de ce pauvre oiseau chanteur, le monde l'eut bien vite oubliée; toutes les portes se refermèrent soudain sur cette pauvre muse qui n'amusait plus personne; on avait reçu le poëte avec joie, on eut peur de la jeune fille qui n'avait plus une robe à mettre, ni un vers nouveau à réciter. La mode l'avait acceptée, la mode la rejeta, et alors elle fut obligée, pour vivre, d'enseigner la grammaire dans les loges des portiers; elle avait fui loin de la vie bourgeoise, elle tombait dans les mœurs abjectes; des grands seigneurs qui l'appelaient leur amie, elle était tombée entre les mains des dames de la halle, qui la payaient pour élever leurs demoiselles; elle était venue pour faire le poëme épique qui manque à la France, elle faisait des bouquets à Chloris, pour les Chloris des marchands de nouveautés. Cependant son âme s'était brisée, son cœur s'était déchiré, ses yeux n'avaient plus que des larmes, sa poitrine n'avait plus que du sang, l'horrible maigreur s'était étendue peu à peu sur cette jeune fille si riante... elle mourut à son second hiver. Elle mourut sans avoir eu d'autre aumône que l'aumône royale de M. de Châteaubriand, qui accompagna son cercueil jusqu'à la fosse commune, où reposent tant de poëtes. Certes, on ne dira pas que ce soit là encore une histoire inventée à plaisir.

Mais revenons à notre jeune fille de tout à l'heure. Nous l'avons laissée dans le premier enivrement poétique; ses vers sont là, devant elle, tout nouvellement éclos de sa tête, de son cœur; elle se regarde, elle se trouve belle et grande, elle ressemble à l'enfant qui s'est blessé en jouant avec le sabre de son oncle le capitaine, et qui ne pleure pas cependant, parce qu'il a joué avec un vrai sabre. En même temps, dans la petite ville qu'elle habite, parmi tous les amis de son père, le bruit se répand qu'un poëte leur est né. Le père, faible et bon, la mère, ignorante et dévouée, partagent les premiers l'enthousiasme général; à l'instant même l'enfant n'est plus une enfant, c'est une femme, que dis-je? c'est un poëte. Soudain, on l'entoure d'admirations et d'éloges, on répète ses bons mots, on apprend par cœur ses poésies fugitives. L'Académie du lieu, ces tristes boutiques de l'esprit du dernier ordre, où toutes sortes de braves gens peu lettrés s'amusent à parodier les quatre ou cinq hommes d'élite de l'Académie française, l'Académie du lieu n'a-t-elle pas la cruauté de couronner cet enfant en plein public? Le *Journal des Débats* du département n'a-t-il pas hâte d'imprimer ces beaux vers, faute de domaines à vendre ou de maisons à louer? C'en est fait, le viol est consommé, viol public, authentique incontestable; voilà à tout jamais une fille perdue. Arrive cependant le jour de sa majorité; comme elle est belle, recherchée et assez riche, d'honnêtes partis se présentent: le conseiller de préfecture demande sa main, le fabricant de tapis la réclame pour son fils; plus d'un bon gentilhomme retiré dans son château serait heureux et fier d'en faire une comtesse ou tout au moins une baronne; mais elle, un poëte, un poëte lauréat, se marier à ces gens-là, rester enfouie dans une province, vivre de la vie heureuse et calme des honnêtes gens qui l'entourent, fi donc! autant dire à l'aigle : Tu vas habiter la basse-cour. Ainsi elle attend, dans son orgueil, d'abord des maris impossibles et ensuite des maris qui ne veulent plus venir, jusqu'à ce qu'enfin, un beau matin, arrive dans la petite ville en question quelque comédien ambulant et chauve, quelque peintre barbu et mal peigné, quelque artiste mélancolique qui fuit le monde et ses créanciers. Aussitôt voilà notre muse qui s'exalte elle-même, la voilà qui se passionne pour cet être incompris; son âme a trouvé enfin le frère de son âme. Le peintre fait son portrait, le comédien déclame devant elle son rôle le plus infernal; le poëte incompris répand en silence des larmes qu'il a soin de laisser voir; à tous ces soupirants, elle répond, mouillée de larmes, par des vers brisés comme son âme; dans ces vers, elle leur dit : *Je t'aime, quittons la ville, fuyons au désert;* et la voilà partie pour ne plus revenir, la voilà qui se jette à corps perdu dans le vagabondage poétique. Son père meurt de chagrin et de honte, la mère de famille suit le père au tombeau; elle, alors, en bonne fille, elle rime une tendre élégie sur la mort de son père, elle écrit en vers l'épitaphe de sa mère, elle vend à vil prix l'humble héritage qui faisait vivre toute la famille, trop heureuse encore si elle est épousée par cet artiste fatal qui s'est attaché à sa vie. Comment cela finit-il? Demandez-le à M. le ministre de l'intérieur; cela finit, et c'est la plus heureuse fin, par un secours annuel et précaire de six cents livres, contre lequel les puritains de la chambre des députés se débattent avec grand fracas tous les ans, au retour du budget.

Ce sont là, sans nul doute, des tableaux bien sombres, mais vous pouvez être sûrs qu'ils sont vrais. Voulez-vous maintenant que nous passions dans une atmosphère plus

humaine: la chose nous sera facile. Après avoir expliqué le mot *bas-bleu* dans son acception la plus triste, nous n'en aurons que plus de joie à reconnaître la grâce simple et naturelle, l'esprit sans fard et sans fiel, le goût net et pur de la femme, jeune ou vieille, qui aime les beaux-arts pour eux-mêmes et pour elle-même; celle-là encore sera, si on le veut, un bas-bleu, mais un beau petit bas de soie brodé et bien tiré, sous lequel se dessine une jambe faite au tour. Non certes, dans cette déclamation furibonde et loyale de tout à l'heure, nous n'avons pas prétendu que le domaine des lettres et de la pensée devait rester fermé pour les femmes; mais nous avons soutenu, avec la chaleur d'une conviction presque chrétienne, que le difficile et cruel métier des lettres n'avait jamais été et ne sera jamais un métier à la portée des femmes. La femme est le juge le plus sûr de toutes les joutes et de tous les efforts de l'esprit; aux femmes doivent commencer, à elles seules doivent revenir toute l'émotion de la poésie, tout l'intérêt de la fiction, tout le charme et toute la puissance de la vérité écrite ou parlée. Sans les femmes, pas de succès possible dans les arts; sans elles, nos juges bienveillants et dévoués, le poëte n'a plus de douces rêveries, le romancier plus de fictions amoureuses, l'historien lui-même, fatigué de parler sans fin et sans cesse à des hommes, perd une grande partie de sa grâce et de sa toute-puissance. C'est donc justement parce qu'elles sont assises aux premières places de ce vaste champ clos du génie humain, que les femmes ne doivent pas être admises à le parcourir; ce n'est pas celui qui décerne la palme qui doit y prétendre; ce n'est pas celui qui a fondé le prix qui peut être jamais le bienvenu à le disputer. Sans nul doute, on peut citer de grands écrivains parmi les femmes, comme on peut citer de grands monarques; ce qui n'empêche pas la loi salique d'avoir sauvé plus d'une fois la monarchie française. Ceci dit, nous ferons plus: dans cette affreuse et terrible mêlée de la littérature féminine, nous entourerons de toutes sortes de respects et d'admiration les convictions sérieuses, les talents bien appris, le style qui éclate puissant et fort, la vie laborieuse, calme et réglée. Nous en connaissons de ces femmes dont le nom seul est un éloge; celle-ci qui a chanté, dans des vers pleins de charme, la plus tendre passion de son cœur; celle-là qui a été la providence de sa famille, qui a élevé ses enfants avec les vers qu'elle murmurait à leur berceau; cette autre, la mère éplorée qui, sur la tombe de ses deux enfants, célèbre sa douleur avec le plus harmonieux et le plus poétique des sanglots; et celle-là grand musicien et grand poëte qui chante d'une divine façon les douleurs de son âme; et celle-là aussi, belle, éloquente, inspirée, qui a parcouru sans un faux pas cette difficile carrière des lettres; mais celles-là se cachent, elles se devinent; toute leur vie est dans leur souffrance ou dans leur travail. Jamais, à les voir occupées du travail domestique de chaque jour, entourées d'enfants jaseurs, garde-malades d'un père infirme, luttant courageusement contre tous les obstacles puérils ou terribles de la vie, jamais vous ne vous douteriez que ce sont-là des poëtes; or, voilà justement les poëtes que je respecte, voilà les poëtes que j'aime; celles-là rougissent de leur gloire, comme d'autres rougissent de leur obscurité douteuse; celles-là rougiraient de courir après la renommée comme fait la prostituée du carrefour après l'homme ivre qui passe; celles-là, elles obéissent à une vocation. Laissez-les chanter, laissez-les dire, et cependant, si vous voulez les consulter, ces nobles femmes, si leurs indignes confrères féminins avaient la sagesse de leur demander les conseils qu'elles ne refusent à personne, soudain vous verriez nos honnêtes et chastes poëtes, prenant dans leurs deux mains ces autres mains noircies par la calomnie et par l'encre, leur tenir à peu près ce langage: « O pauvres femmes que vous êtes! pauvres femmes que nous plaignons! prenez garde à cette passion que vous avez pour l'écriture; prenez garde à ce sentier dans lequel vous entrez, il est semé de ronces, d'épines et de précipices de tous genres. Vous nous demandez conseil, à nous autres, nous vous dirons que, tout calculé, même pour les femmes qui réussissent le mieux, même pour celles que le monde protége de ses admirations et de ses respects, la littérature est encore le plus triste des calculs; dès qu'une femme est un poëte, elle n'est plus une femme: elle peut, il est vrai, rester une mère, mais, sitôt que la poésie se glisse dans une maison, comme fait le serpent, adieu la gloire, le repos, et, trop souvent, la considération du mari, adieu l'amitié des voisins, adieu la bonhomie de la famille, adieu les chères causeries du toit domestique. C'en est fait, par je ne sais quel entraînement irrésistible, autour de la femme qui écrit, même en cachette, même dans le silence des nuits, à la clarté incertaine de la lampe, quand tout dort autour d'elle, autour de cette femme, tout est moins vrai, moins naïf, moins simple; l'atmosphère dans laquelle nous vivons n'est plus la même; notre amie la plus intime nous aborde avec défiance; les gens qui nous servent ont peur de nous; nous passons, sans le vouloir, sans le savoir, à l'état de prodige. Et qui dit un prodige, dit en même temps une malheureuse créature à qui l'on ne passe ni un geste, ni un mot hasardé, ni un regard, de sorte que, peu à peu, de bonnes femmes que nous étions, simples et calmes, nous devenons des comédiennes sur un théâtre. La tache d'encre est pour nous comme est la tache de sang sur les mains de Macbeth; toujours du sang, toujours de l'encre! Et d'ailleurs c'est si triste de n'avoir pas une pensée à soi! pas une douleur, pas un battement de l'âme ou du cœur, qu'on ne soit tenté de les jeter dans un livre! C'est si triste de s'isoler sans fin et sans cesse du monde réel, et de se dire à soi-même, quand on écrit même les pages que l'on trouve les plus belles: Je ferais mieux d'aller baiser mon enfant qui dort ou consoler son mari qui se fatigue à gagner le pain de chaque jour; je ferais mieux, mon Dieu, d'être tout simplement une bonne femme! Prenez garde, ô mes sœurs, à ces tristes remords, plus on a de gloire et plus ils semblent cuisants et cruels. A nous autres, pauvres femmes, Dieu ne nous a pas donné l'esprit et la poésie pour que nous dépensions au dehors ces dons si précieux et si rares. L'esprit et la poésie, quand ils nous viennent, appartiennent à la famille, ils ne doivent pas dépasser le foyer domestique; c'est la lampe qui brille, c'est la branche du hêtre qui jette son feu dans l'âtre immense; c'est l'oiseau privé qui chante dans sa cage, c'est le bonjour de chaque matin, c'est la bénédiction de chaque soir. Oui, croyez-nous, pauvres femmes, c'est ainsi qu'il est permis aux femmes d'être des poëtes, voilà comment elles ont le droit de rêver et de chanter: tout ce qu'elles jettent dans un livre, tout ce qu'elles donnent au public, c'est un vol qu'elles font au bonheur domestique. »

Ainsi parleraient toutes ces honnêtes femmes, à qui la poésie est venue comme le chant vient à l'oiseau. Ainsi elles expliqueraient par une passion irrésistible, comme s'explique la galanterie ou le jeu, cette étrange passion de la prose ou du vers mais vous comprenez bien que les femmes perdues de la littérature n'iront pas consulter ces honnêtes femmes-là. Au contraire, elles leur portent envie, elles les accablent de calomnies et de médisances: elles se demandent pourquoi donc celles-ci sont entourées d'hommages, pendant qu'elles-mêmes

sont délaissées; pourquoi les unes rencontrent tant de lecteurs et de sympathies, pendant que les autres ont à peine un nom dans la foule. Ainsi la sagesse des premières et leur expérience, et leur modestie, sont tout à fait perdues pour les secondes. Car c'est là un des caractères que j'oubliais de la femme de lettres: elle ne parle jamais à une autre femme de lettres, pas plus qu'un fou ne parle à un autre fou. Elles s'accablent l'une l'autre de mépris et de dédains furieux; pas une seule ne suit le même sentier, pas une seule n'a fait de disciples; elles s'en vont çà et là, au hasard, au gré de leur fantaisie, en sautillant, en caquetant, en se parant de toutes les plumes qu'elles ramassent, comme le geai de la fable. Rien n'a jamais pu les réunir, pas même la vanité, pas même la gloire. Je connais un pauvre diable de libraire-éditeur qui s'est ruiné pour avoir voulu faire un recueil de tous les portraits des bas-bleus de ce temps-ci. Il avait mis le livre en souscription, mais les souscripteurs se sont enfuis en poussant des cris d'épouvante lorsqu'ils ont vu cette collection de vieilles et hideuses figures. Une autre fois, ces dames, jalouses de l'Académie française, se réunissent pour fonder, elles aussi, une académie. C'était dans le temps où une femme devenue célèbre sur les bancs de la cour d'assises demandait chaque jour dans son journal que les femmes devinssent *électeures, tuteures, députées, pairesses* de France, et surtout *rédactrices gérantes* de journaux. Donc on s'assemble, on discute, on propose le règlement, on le débat avec sang-froid; bref, on l'adopte, chose étrange! à l'unanimité. Il est donc bien décidé que cette fois enfin la France sera dotée d'une académie féminine dont le besoin se fait généralement sentir. Tout était dit; seulement une petite difficulté se présente, quel sera le président? Il en faut un, l'article est formel. La présidence appartient au doyen d'âge. Oh! les braves académiciennes! il y en avait là de bien vieilles, il y en avait là dont la jeunesse remonte au Directoire, qui avaient écrit plus d'un billet doux à Barras; eh bien! pas un de ces académiciens en cornettes et en jupon ne consentit à être pour vingt-quatre heures le doyen d'âge. L'académie se sépara sans avoir rien fondé; et c'est ainsi, malheureuse France, malheureux roi, que vous êtes restés abandonnés aux quarante immortels!

Mais voilà bien assez d'indignations, j'imagine. Revenons aux bas-bleus honnêtes et bien posés. Voulez-vous, par exemple, que je vous dise un beau caractère de bas-bleu, une touchante histoire qui est dans toutes les mémoires et dans tous les cœurs? Ecoutez-moi. Il y avait au commencement de la Restauration, à l'instant où grondaient sourdement ces luttes terribles qui devaient conduire la monarchie à l'abîme de 1830, un jeune homme sans nom et sans fortune, dont la vie se passait à écrire des articles de journaux, et encore était-il trop heureux quand les journaux voulaient de sa prose! Enfin, après bien des efforts et bien des peines, ce jeune

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

homme avait trouvé une tâche hebdomadaire, il la remplissait avec cette persévérance sérieuse et ardente qui est un des côtés de son génie, lorsqu'il vint à tomber malade. La maladie devait être longue, la place de l'écrivain était menacée, et il allait y renoncer avec douleur lorsqu'on lui remit un cahier d'une écriture inconnue. O surprise! c'était sa tâche de chaque semaine. Un écrivain dévoué avait compris le péril de son confrère, et il lui proposait de le remplacer. C'était la même œuvre entreprise dans les mêmes sentiments, dans les mêmes opinions, mais avec un style plus souple, une grâce plus légère, une énergie plus avenante. L'écrivain malade accepta sans hésiter le secours qui lui venait. Pendant six mois il fut remplacé par cette plume élégante et finie; et telle était sa confiance dans cet ami inconnu, qu'il ne chercha même pas à savoir son nom. Il acceptait, souvent sans les lire à l'avance, ces beaux chapitres de littérature et de morale qu'il était fier de signer. Ainsi il sauva sa position, à laquelle il tenait; la santé lui revint avec l'espérance. Mais vous pouvez juger de sa joie, quand il vint à découvrir que ce loyal et mystérieux compagnon de ses travaux, de ses opinions, de ses pensées les plus intimes, était une jeune fille belle et simple, élevée dans toutes les austérités de l'Evangile. Ils se virent, ils s'aimèrent, ils s'épousèrent. Appuyés l'un sur l'autre, ils passèrent tous les mauvais jours, ils accomplirent en commun leur tâche commune; ils se mirent, elle et lui, aux ordres des libraires, pour faire des traductions, pour faire des histoires, pour écrires des prospectus et des revues. Il dictait, elle écrivait; ou bien elle dictait à son tour, il écrivait sous sa dictée. Braves gens, courageux, dévoués, ardents, infatigables, ils ne se doutaient guère des *destinées sévères et grandes* qui étaient réservées au nom illustre qu'ils fabriquaient à eux deux..... La mort fut jalouse de cette héroïque persévérance contre l'adversité; elle vint enlever à cet homme le compagnon de génie qui lui était échu en partage; *cette femme mourut calme et tranquille. Elle avait résolu la première et toute seule ce problème tant cherché* de nos jours, une bonne femme qui serait en même temps un grand écrivain.

Quant au bas-bleu qui aime les belles-lettres sans avoir jamais rien écrit, il nous est impossible de ne pas reconnaître que l'amour du beau langage, la passion pour les beaux vers et pour la noble prose, la chaste émotion que donnent les livres bien faits, a toujours été et sera toujours parmi les honnêtes gens une passion *digne d'estime et de respect. En général*, les femmes sont *toujours un peu dans l'extrême*, elles *n'aiment pas*, elles *adorent*; elles ne louent pas, elles exaltent. Laissons-leur donc adorer comme elles l'entendent les productions de l'esprit; laissons-les s'occuper à leur guise de la comédie de demain, du roman d'hier, du discours d'aujourd'hui; non-seulement le bas-bleu dont je parle n'a rien d'odieux, mais, au contraire, il est aimable, bon compagnon et plein de grâce; le bas-bleu du grand monde, des riches et des oisifs, n'est pas loin d'avoir trente années, bien ou mal comptées; il a traversé, sans y laisser trop de plumes, les ronces et les buissons fleuris de la jeunesse; il a plus d'esprit que de cœur; il s'est marié de bonne heure à une brave créature qui a *pris* pour sa part l'ambition, les honneurs, l'argent, le *positif* de la vie. Notre dame au bas-bleu, trouvant son *mari si* exact et si profond géomètre, aurait bien voulu *prendre pour* elle-même ce qu'on appelle de nos jours *le rêve, la poésie*, l'idéal; mais elle avait pour jouer ce *rôle fastidieux des grands soupirs* et des clairs de lune, trop d'esprit, de *probité* et de bon sens. La femme bas-bleu n'a pas eu le temps de faire l'amour, elle a passé tout à côté en s'en moquant un peu; et maintenant, qu'elle est presque au port, elle se félicite de n'avoir pas affronté la tempête, en comptant tous les naufrages qui ont grondé et qui grondent encore autour d'elle.

Cependant, il faut à la vie de cette femme une occupation, sinon un but; bien qu'elle soit heureuse, elle trouve souvent que la journée est longue, et elle se choisit une passion à la taille de son esprit et de son humeur. Sa voix est agréable et douce; le piano d'Erard, ce noble instrument qui suffit à toutes les passions et à tous les tumultes de l'âme, se laisse dompter volontiers par elle. Elle pourrait être une musicienne écoutée et applaudie : oui, mais elle a peur des grands succès de salon; cette musique de société lui déplait et la fatigue; elle est trop fière pour se mettre à amuser toute sa vie, de ses chansons, les beaux messieurs qui écoutent à peine, les belles dames qui n'écoutent pas. Elle fera donc de la musique pour elle toute seule dans ses moments de solitude et d'ennui; elle pourrait, il est vrai, demander toutes sortes de distractions à la peinture, car elle a reçu des leçons de Tony Johannot et de Steuben, car elle a deviné confusément quelques-uns des mystères de la forme et de la couleur; oui, mais toute la cuisine de la peinture, ces détails d'huile grasse, de vessies, de palette, de modèles crasseux, ont bientôt rebuté l'aimable femme; alors que fait-elle? Elle s'avise que son esprit est net et vif, sa conversation élégante et variée. A ces causes, elle ouvre son salon comme un bel et bon endroit de causerie et d'urbanité; elle l'ouvre à peu de gens, car elle veut que ce soit là une faveur enviée et recherchée, d'être reçu par elle. Son salon est petit, le *nombre de ses amis est choisi, les gens qui viennent là sont dégagés de toute espèce d'ambition*; ils ont renoncé à l'amour, à l'intrigue, à la faveur; ils vivent tout simplement pour être heureux et calmes. Ils regardent de loin, non sans sourire de pitié, les agitations lamentables de la foule; donc, on se réunit, on se regarde, on cause, et, tout d'abord, on s'occupe des productions de la pensée et de l'esprit. Le théâtre tient une grande place dans ces discours, le livre imprimé arrive à son tour; peu à peu, comme on y prend goût, on finit par déterrer quelque poëte inconnu, il y en a partout, et ce poëte inconnu consent bien vite à quelque lecture. La lecture des vers inédits est le grand écueil du salon d'un bas-bleu, beaucoup de salons y succombent, mais ceux qui se tirent de ce péril sont bien heureux et bien forts. Quand donc les vers inédits ont été chassés de cette heureuse maison, par l'ennui d'abord, par la maîtresse de la maison ensuite, tous les gens de bon sens viennent frapper à cette honnête porte, tant on est sûr de trouver en ce lieu une causerie facile et variée; chaque jour l'influence de ce petit salon grandit et se propage; on y juge les choses et les hommes avec indulgence : on ne parle pas des livres qu'on n'a pas lus, et des comédies qu'on n'a pas vues; on n'envoie pas chercher, pour en faire un sujet de vague curiosité et pour lui donner des bracelets de trois louis, la jeune tragédienne qui débute; on la laisse à son théâtre, où elle est beaucoup mieux à sa place. Bref, on évite le bruit poétique, on a en horreur l'appareil littéraire, on se fait petit et caché, et c'est justement pourquoi on vient à vous, pourquoi on vous recherche, pourquoi on vous aime. Quand cette femme comprend tout le prix qu'on attache à son sourire et à sa louange, elle s'estime heureuse d'encourager le talent modeste, de tendre une main bienveillante à l'artiste sans fortune, de prendre en main la défense des renommées outragées, des gloires insultées. Tout jeune homme

qui commence, tout talent qui se débat encore contre l'indifférence de la foule, peut venir en toute sûreté s'abriter à cette ombre aimable et bienveillante, et, comme la poésie est reconnaissante de sa nature; pour tous les soins que lui rend cette femme, la poésie l'entoure de louanges non suspectes, de flatteries délicates, d'hommages mérités. Plus d'un honnête homme d'esprit devient l'ami de cette femme; il lui confie ses chagrins, ses espérances; il met à ses pieds ses triomphes, ses défaites; elle partage ainsi, sans en avoir les fatigues, toutes les émotions de la vie littéraire, toutes ses joies, toutes ses douleurs. La vie se passe ainsi, non pas à médire, mais à bien dire; non pas dans les petites calomnies de chaque jour, mais dans les productions de l'esprit de chaque jour. A ces heureuses communications de l'intelligence, l'âme s'élève, l'esprit y gagne une grande estime pour lui-même, la vieillesse s'arrête comme saisie de respect; la vieillesse eût emporté cette femme au milieu des tourbillons du monde, au milieu des passions ameutées; la vieillesse s'arrête devant cette femme, la trouvant doucement assise entre des amis qui la respectent et qui l'aiment. D'ailleurs, on ne reste pas toujours aux temps modernes, tous les temps se tiennent par une chaîne que rien ne peut briser. De M. de Lamartine il est facile de remonter à La Fontaine; de M. de Chateaubriand à Bossuet la transition est des plus simples. Voilà comment on a franchi bien vite l'abîme qui nous sépare du dix-septième siècle. Certes, pour rester toute sa vie en contemplation devant les beaux esprits de ce siècle, ce ne serait guère la peine de passer sa vie à aimer les belles-lettres et les beaux-arts. On serait bien vite au bout de son enthousiasme. Mais cette passion des beaux-arts a cela de salutaire, qu'elle finit toujours par arriver à être quelque chose de sensé et de vrai. Vous commencez par admirer les beaux esprits de ce temps-ci, vous finissez par prendre au sérieux tout l'esprit que nous avons eu autrefois. Peut-être, avec moins de bon sens, eussiez-vous été la plus charmante des femmes frivoles; vous vous trouvez, sans le savoir, une femme sérieuse et sage, car tout autour de vous vous entendez répéter incessamment, non pas : « C'est un bel esprit, » mais : « C'est un bon esprit. » Les flatteurs qui vous disent : « Pourquoi donc ne faites-vous pas un livre? » soudain vous les mettez à la porte pour ne jamais les revoir. En même temps, les pauvres artistes qui gémissent, qui attendent la gloire, les écrivains qui l'ont obtenue, toutes ces pauvres âmes en peine, à qui cela coûte si fort de mettre au dehors ce qu'elles renferment, viennent se confier à cet honnête bas-bleu, qui est leur patronne et leur providence. Vous vivriez cent ans que vous ne trouveriez pas un homme de lettres allant compter sa peine à une femme de sa profession. Pour l'homme qui écrit, la femme qui écrit est un animal qui n'a pas de sexe; ce n'est plus une femme, ce n'est pas un homme.

Quæ est homo?...

comme dit Térence.

Finissons tous ces portraits par le portrait du bas-bleu accompli, du bas-bleu comme je l'entends.

Vous connaissez tous, dans un quartier retiré du faubourg Saint-Germain, dans une pieuse maison toute remplie de méditations et de prières, l'honnête et admirable bas-bleu, qui est venu demander à ces murs solitaires le calme, la solitude et le repos; cette femme, dont chacun sait le nom, pour peu qu'on soit le pauvre de la rue ou un homme de génie, cette femme sera à tout jamais un impérissable exemple du dévouement, comme il en faut à ces êtres nerveux et malades que l'on appelle des hommes de génie. Elle était jeune et charmante, et recherchée; elle était belle entre toutes les belles personnes de son temps; rien n'était plus éloquent que son silence, si ce n'est son sourire; toute louange lui était facile, toute renommée était à ses pieds; elle avait vu, elle savait par cœur toutes les sommités du monde. Qu'a-t-elle fait de tous ces biens, de tout cet esprit, de toute cette beauté? Elle a renoncé à tous les bruits qu'elle pouvait faire par elle-même, elle n'a pas songé un instant à la gloire que pouvait lui donner son esprit; elle s'est fait un rôle cent fois plus beau, elle s'est attachée d'âme et de cœur au roi littéraire de cette époque, elle a compris que, s'il restait seul en ce monde, ce grand homme serait perdu; elle s'est dit à elle-même qu'il fallait quelque main amie pour soutenir le fardeau de cette illustre destinée. Rien ne l'a découragée dans cette vie d'abnégation et de dévouement qu'elle s'est choisie. Le héros qu'elle avait adopté, elle l'a suivi dans toutes ses fortunes; elle applaudissait de loin aux travaux de son éloquence, au grand bruit que faisait sa pensée; elle savait chaque jour ce qu'il agitait, au congrès, dans les ambassades, à la Chambre des pairs, au ministère, où il ne faisait que passer comme l'étoile qui tombe en éclairant les côtés nuageux du ciel. C'étaient là les beaux jours de cette femme; puis sont venus les sombres journées, les défaites soudaines, les revers et même la prison, et alors il fallait la voir attentive, secourable, forte. Cette vie-là était sa vie, cette triste fortune était sa fortune, cette pensée sublime était sa pensée; depuis trente ans déjà cette femme poursuit son œuvre commencée, elle est le courage de cet homme; elle est sa consolation, elle est son espérance, disons plus, elle est une partie de son génie. On ne l'entend guère parler, on la voit peu sourire; quand elle sort, elle s'enveloppe d'un grand voile qui la couvre tout entière, mais on la pressent, on la devine, on entend un petit murmure, on voit passer une ombre diaphane, et l'on se dit : « C'est elle à coup sûr! » Soudain on voit grandir derrière cette blanche épaule de grands yeux noirs, un vaste front, des cheveux blanchis et brûlés par la pensée. « C'est lui! » se dit-on à coup sûr; et l'on s'incline devant lui et devant elle! Elle et lui sont inséparables désormais dans la reconnaissance du temps présent, dans les respects de l'avenir. On raconte d'un statuaire grec, qu'après avoir fait un beau marbre de la Minerve, il écrivit sur l'épaule de la déesse le nom d'un ami qu'il avait; la mémoire de cet homme sera pour cette femme une autre épaule de Minerve, et c'est ainsi qu'ils entreront ensemble dans la même gloire. Mais elle, dans son dévouement, elle n'a jamais songé à l'avenir, elle a été dévouée, parce que son instinct et son admiration l'y poussaient; elle a aimé de tout son cœur, non pas l'homme, mais son génie; à un écrivain pareil on ne devait rien moins que la gloire et le bonheur.

L'Europe s'est chargée de sa gloire, la femme dont je parle s'est chargée du reste; c'était la tâche la plus difficile, demandez-lui.

D'où il suit, pour conclure, que ce mot, *bas-bleu*, est un de ces mots à double sens qui contiennent le plus grand crime et le plus noble dévouement de ce siècle. Cela peut se dire d'Henriette Wilson et de madame Lafarge; cela peut se dire de l'âme bienfaisante et modeste de l'Abbaye-aux-Bois. Cette aventurière en haillons, qui écrit et vend des livres, parce qu'elle n'a plus rien à vendre et plus rien à faire de son corps, est un bas-bleu; cette femme belle, noble et riche, qui aime les livres comme les femmes de son âge aiment les modes nou-

velles, est un bas-bleu ; évitez celle-ci comme vous éviteriez la peste ou la famine, recherchez celle-là comme on recherche la probité et la bienveillance ; l'une est l'opprobre, non-seulement de son sexe, mais l'opprobre de quiconque tient une plume ; l'autre est l'honneur et la récompense des plus beaux génies, des plus rares esprits.

Si elle eût vécu au temps du Tasse, de Cervantes ou de Camoëns, elle eût sauvé le Tasse, Cervantes et Camoëns ; il faut espérer qu'à l'aide de ces indications vous, jeune homme, qui entrez dans la vie, et vous, madame, qui n'êtes pas prête à en sortir, vous saurez reconnaître à des différences si tranchées les êtres dont je vous parle.

Hérodote raconte qu'il y avait autrefois des femmes dont toute l'occupation était la guerre, et qui avaient réduit les hommes au rôle de domestiques : ces femmes turbulentes, agitées, violentes, ne ressemblent pas mal au bas-bleu de la pire espèce ; seulement celles dont parle Hérodote étaient plus honnêtes, ce me semble, car, pour être facilement reconnues, elles avaient pour habitude de se couper la mamelle gauche.

Mais, hélas ! combien de nos amazones littéraires qui n'auraient rien à couper ?

L'ÉDITEUR

PAR

ÉLIAS REGNAULT

Éditeur ! Puissance redoutable qui sers au talent d'introducteur et de soutien ! talisman magique qui ouvre les portes de l'immortalité, chaîne aimantée qui sers de conducteur à la pensée et la fais jaillir au loin en étincelles brillantes, lien mystérieux du monde des intelligences ; — éditeur, d'où vient que je ne sais de quelle épithète te nommer ? Je t'ai vu invoqué avec humilité et attaqué avec fureur, poursuivi du glaive et salué de l'encensoir ; j'ai vu les princes de la littérature t'attendre à ton lever comme un monarque puissant, et les plus obscurs écrivains te jeter la pierre comme à un tyran de bas étage. Objet d'espoir et de colère, de respect et de haine, comment te qualifier sans injustice et sans préoccupations ? « Ange ou démon, » dois-je t'adorer ou te maudire ? T'appellerai-je notre providence ? mais tu n'es rien sans nous. Te nommerai-je notre mauvais génie ? mais nous ne sommes quelque chose que par toi ? Tu fécondes notre gloire, mais tu en récoltes le prix. Tu es le soleil vivifiant de notre renommée, mais tes rayons dévorants absorbent le fluide métallique des mines que nous exploitons. Nous avons beau nous séparer de toi, nous tenons à toi par tous les points. Nous avons beau vouloir secouer ton joug, nous sommes liés à la même destinée ; car si tu n'es pas le dieu de la littérature, tu en es au moins le souverain pontife.

D'où naissent donc ces graves dissentiments qui entraînent l'écrivain et l'éditeur à des guerres plus que civiles, *plus quam civilia bella ?* D'où vient qu'on oppose l'un à l'autre deux éléments qui vivent l'un par l'autre ? Singulière bataille, lutte étrange où les adversaires ne peuvent se combattre qu'en se prêtant mutuellement secours, où l'un ne saurait triompher sans partager les désastres de la défaite !

La véritable puissance de la littérature est dans l'accord de l'écrivain et de l'éditeur. Les séparer, c'est mettre en opposition l'âme et le corps, l'esprit et la matière. Ce fut donc une pensée malheureuse qui appela les gens de lettres à se coaliser pour combattre la librairie. N'est-ce pas en effet une dissociation plutôt qu'une association ? n'est-ce pas une réminiscence de la vieille révolte des membres contre l'estomac ? Le Mont Sacré s'est transporté dans les salons de Lemardelay, et la sagesse du dix-neuvième siècle appelle en vain son Ménénius.

Toutefois, il faut qu'ils en conviennent, les éditeurs ont peut être provoqué cette guerre. Si les exigences de l'amour-propre y sont pour quelque chose, l'avidité de la spéculation y entre pour beaucoup. Que l'éditeur se vante d'être le banquier du talent, c'est un rôle dont on ne saurait lui contester la grandeur. Mais souvent aussi il en est l'usurier; et comme dans ce genre d'escompte il ne peut y avoir de taux légal, il ne sait pas reculer devant les bonnes occasions. Qu'il ne s'étonne donc pas que de temps à autre ses victimes se révoltent. Que surtout il se persuade que si, dans la hiérarchie littéraire, il est quelque chose de moins qu'un écrivain, il doit être, dans la hiérarchie industrielle, quelque chose de plus qu'un commerçant.

Peut-être aussi les hommes de lettres sont-ils trop préoccupés du souvenir des jours tranquilles que coulaient leurs prédécesseurs sous le patronage généreux de quelque puissant Mécène. Aujourd'hui que le grand seigneur n'est plus, la république des lettres voudrait en transmettre les charges à l'éditeur, sans toutefois lui tenir compte des honneurs. On sait bien qu'à ce Mécène on ne pourrait guère dire :

Atavis edite regibus;

mais on souscrirait volontiers au vers suivant :

O et præsidium, et dulce decus meum!

Et cependant, grand Dieu! que voulez-vous attendre d'un Mécène qui a des échéances? Songez donc à ce fatal carnet, livre noir du commerçant; parcourez ces pages chargées de lugubres chiffres et de dates menaçantes. Dans ces pâles hiéroglyphes il y a plus d'un sombre poëme; et chacun de ces signes peut se transformer en un horrible fantôme qui poursuit le commerçant à son comptoir, l'accompagne à son chevet et lui montre du doigt un chiffre inexorable. Il y a sans doute un démon ennemi du crédit, qui se charge du supplice de ceux qui font des marchés à terme, et attache une angoisse à chaque échéance.

Comment, avec de semblables préoccupations, songer au beau rôle de Mécène? Le patronage littéraire ne s'exerce que dans les doux loisirs et le superflu pécuniaire, c'est-à-dire dans une béatitude exceptionnelle dont l'éditeur le plus heureux n'approche que bien tard.

N'exigeons donc pas de l'éditeur plus qu'il ne peut nous donner, afin d'être en droit de lui demander tout ce qui nous revient. N'allons pas surtout sanctionner, par un dépit insensé, une guerre ou ridicule ou sacrilége. Que nous offrions la paix ou que nous l'acceptions, il n'y aurait de notre part ni faveur ni concession; c'est un contrat obligé par la nature des choses.

Toutefois, bien que l'éditeur ne puisse être séparé de la littérature comme agent, il a une personnalité qui lui est propre, une physionomie typique qui lui mérite une étiquette dans les classifications de l'ordre commercial.

L'éditeur est le chef suprême des négociants de la pensée. Mais il est au-dessous de lui de nombreuses hiérarchies assez curieuses à étudier, quoique l'analyse s'embarrasse à saisir les variétés de cette industrie compliquée, où le cumul s'exerce avec ardeur.

Commençons par les plus humbles, les étalagistes.

Qui de nous n'a secoué les livres poudreux étalés en toute saison sur les parapets de la Seine, depuis le quai d'Orsay jusqu'au pont Notre-Dame? Qui n'a passé de longues heures à fouiller tous les trésors de ces magasins nomades? à interroger d'une main indiscrète les vivants et les morts qui dorment dans la poussière de ces casiers? Là, se pressent côte à côte les anciens favoris des dieux et les malheureuses victimes d'une muse inféconde, les gloires de tous les siècles et les héros d'un jour, les immortels et les mort-nés. Là s'entassent les réputations usurpées, les vanités précoces, les présomptueuses médiocrités et les grandeurs déchues. L'étalage, c'est la vérité, la voix du peuple, l'oracle précurseur de la postérité. Un auteur veut-il connaître au juste ce que vaut son mérite, qu'il aille consulter l'étalage. Qu'il soulève le fils de son intelligence, nu, dépouillé de prestige, maculé par le doigt exterminateur du passant curieux, et qu'il interroge le gardien impassible de toutes ces ruines. Il aura, certes, lieu de se réjouir, si le prix dépasse trois ou quatre fois la valeur du papier au poids; car il survivra encore quelque chose de sa gloire.

Quant à l'étalagiste, il a toute la physionomie de ces hommes des anciens jours que Walter Scott appelle *old mortality*, et comme lui il peut être, à bon droit, nommé le conservateur des tombeaux. Sur ses traits amaigris et sillonnés de rides se lisent à la fois la gravité de l'antiquaire, la malice de l'écrivain, et la froideur du commerçant. On dirait qu'il est, comme ses livres, le contemporain de plusieurs siècles. Il y a dans son allure quelque chose de stoïque et de douloureux, de primitif et de blasé. Parmi tous les industriels, il n'en est pas de plus accommodant, de plus inaltérable dans sa patience. Mille indiscrets de tout âge ont déjà bouleversé ses casiers jusque dans leurs plus intimes profondeurs; d'autres ont marchandé successivement tous les ouvrages de plusieurs rayons, et après lui avoir disputé avec acharnement les maigres profits de l'indigence, ils passent leur chemin sans dépenser une obole. D'autres enfin, s'établissant usufruitiers de sa marchandise, dévorent rapidement toutes les pages d'un gros in quarto, et improvisent en plein vent un cabinet de lecture où ils ne payent ni à l'heure ni au volume; et l'étalagiste regarde faire, et ne se plaint pas. Bon vieillard! c'est toi qui fournis les premiers volumes à la modeste bibliothèque de l'auteur débutant, c'est toi qui offres le dernier asile aux célébrités qui ont trop vécu. Tu ouvres et tu fermes le temple de la renommée; l'écrivain te rencontre aux deux extrémités de sa carrière; tu es, en littérature, le premier et le dernier mot du génie, le commencement et la fin de toutes choses.

Entre l'étalagiste et le bouquiniste, il y a toute la distance du monde de la poésie à celui de la réalité. Le bouquiniste a un magasin et un commis; il est loquace et pressant, ne souffre pas que vous sortiez de chez lui sans l'achalander, prend sa demi-tasse tous les soirs, et se permet d'avoir une opinion.

Le bouquiniste cultive spécialement l'antique, sourit aux parchemins, vénère les Elzévirs, et se fait presque dévot en feuilletant de gothiques missels. Pour qu'un livre ait du prix à ses yeux, il faut que l'auteur soit mort au moins depuis un siècle. Voltaire lui semble bien jeune et Montesquieu bien neuf. Quant aux vivants, il ne les connaît pas et ne veut pas les connaître, ce qui ne l'empêche pas de déplorer sans cesse la décadence du bon goût.

Le bouquiniste se rencontre dans les ventes après décès, après faillite, après disparition. C'est l'oiseau de proie de toutes les infortunes. Il est dans les meilleurs termes avec le crieur du commissaire-priseur, et grâce à cette puissante influence, il se fait adjuger à bon compte les vieilleries de choix.

Il y a des bouquinistes moins primitifs et plus dangereux, qui achètent des livres aux voleurs de profession : mais les plus dangereux encore sont ceux qui acceptent pour quelques sous les livres classiques des écoliers. Les premiers ne font qu'alimenter le vice dont la société peut déjà désespérer; les autres font germer le vice dans un cœur encore neuf, et l'encouragent à se produire. Suivez ce jeune rhétoricien qui vient de faire argent des maîtres de la science. Soyez sûr que de ce pas furtif il ne s'en va pas chez sa mère. Son cœur n'a plus sa virginité, son corps ne sera pas longtemps pur. Trop heureux si ces dilapidations classiques ne l'entraînent pas à de plus sérieuses tentations, si les faciles plaisirs d'une débauche prématurée ne le conduisent pas des bras d'une courtisane au banc des criminels. Par quelle coupable indifférence souffre-t-on ces entrepôts de larcins dont le moindre mal est de déshonorer la librairie? Et encore s'ils étaient placés loin des regards de la jeunesse, s'ils étaient hors de sa portée, le danger serait moindre, car la jeunesse ne court pas au-devant de la honte. Mais, par un infâme calcul, ces repaires environnent les abords des colléges, comme pour railler la pudeur, et offrir à toute heure au vice un facile apprentissage.

Puisque nous en sommes aux plaies de la librairie, hâtons-nous de signaler ces spéculateurs avides, qui s'en vont cherchant partout des confrères malheureux pour leur acheter au rabais leurs plus belles éditions. Frappant à la porte de ceux que menacent des échéances, ces usuriers d'un nouveau genre marquent d'une croix funèbre les ballots précieux, et, proportionnant l'escompte au taux des angoisses, ils enlèvent à l'éditeur toutes les espérances de l'avenir. Loups-cerviers de la librairie, ils introduisent la hausse et la baisse dans les œuvres d'art, et prennent également pour victimes l'éditeur et l'auteur. Celui-ci, en effet, mis au rabais, voit sa réputation compromise, et le public s'accoutume à ne plus l'estimer autant comme intelligence, depuis qu'il est déprécié comme marchandise.

Nous ne nous occuperons pas longuement des commissionnaires, dépositaires et autres courtiers qui vivent de la remise et du treizième. Comme tous les commerçants intermédiaires, ils ont eu leur part dans les réprobations des économistes, qui rejettent tous les malheurs de l'industrie sur les détaillants placés entre le producteur et le consommateur. Ce principe sévère, qui peut être vrai lorsqu'il s'agit des denrées de première nécessité, manque entièrement d'exactitude lorsqu'on l'applique à des productions qui répondent à des besoins intellectuels et à des jouissances idéales. Les besoins physiques se révèlent d'eux-mêmes, et demandent prompte satisfaction; les besoins intellectuels veulent être provoqués, et il leur faut des excitants pour se développer. Or, ces excitants, en librairie, sont les dépositaires et les courtiers, qui vont réveiller les intelligences paresseuses et ranimer la curiosité languissante. Que de livres passeraient inaperçus sans les efforts savamment combinés du dépositaire et du courtier! Que d'ouvrages resteraient circonscrits dans un cercle étroit, s'ils ne leur donnaient cette circulation active qui fait le succès et multiplie la renommée! Si l'éditeur rassemble chez lui les sources fécondes de la librairie, les dépositaires et les courtiers en sont les canaux fertilisants qui circulent au milieu du public, et vont lui porter les trésors les plus variés de la littérature.

Il y a des dépositaires qui se bornent à la simple commission, ne prenant la marchandise que lorsqu'ils en ont fait d'avance le placement. D'autres achètent à leurs risques et périls, et rassemblent, par assortiment, des ouvrages de toutes les époques. C'est à ces derniers qu'il faut appliquer spécialement le nom de libraires.

Le libraire est un négociant en boutique, payant patente, montant la garde et fort peu disposé à faire de l'art pour l'art. Il se vante surtout d'être un homme positif, n'estime que les réalités de la vie, et soutient que la poésie, chose assez méritoire dans un livre, doit être soigneusement écartée des relations sociales. Toutes les puissances de son imagination se concentrent dans une balance de compte, et analysant la littérature par le Doit et l'Avoir, il juge le mérite par son livre de commandes, et mesure les réputations à l'écoulement de ses ballots.

Du reste, il n'a pas de prétentions littéraires, se soucie fort peu des écrivains, et ne se risque jamais à publier d'autres œuvres que celles qui sont tombées dans le domaine public. Vivant sous le patronage des gloires toutes faites, il s'écrie qu'il n'y a plus de littérature; et sans avoir jamais payé de droits d'auteur, il se voile la face en déplorant la cupidité de l'homme de lettres. Au surplus, il est bon de dire que nous peignons ici le libraire de la vieille souche. Les nouveaux établis comprennent moins peut-être le commerce, mais apprécient mieux leur profession.

Il y aurait à ce propos des rapprochements assez curieux à faire si l'on voulait étudier les révolutions de la littérature dans les progrès de la librairie. A Rome, les *librarii* étaient les copistes de livres : on ne connut que plus tard les *bibliopolæ*, marchands de livres. Comme tous les industriels, ils étaient les uns et les autres des esclaves ou des affranchis. Mais, dans les pays de servitude, la concurrence est difficile, car tous les bibliophiles un peu riches employaient un certain nombre d'esclaves à copier principalement des ouvrages grecs. Mais comme la plupart d'entre eux ne savaient que peindre les caractères, sans rien comprendre au contenu de l'ouvrage, il s'y glissait de nombreuses inexactitudes qui ont plus d'une fois embarrassé les savants. Peut-être devons-nous les variantes qui ont exercé la sagacité des commentateurs aux négligences de quelque esclave parthe ou gaulois.

Des femmes aussi exerçaient le métier de copistes, *librariæ*. Origène, qui était un grand bibliomane, employait comme copistes un certain nombre de jeunes filles, *puellas*, qui s'acquittaient de leur tâche avec beaucoup de goût et d'exactitude.

Sous les empereurs, la librairie devint un commerce spécial et important, et les *bibliopolæ* formèrent un corps de négociants qui eut ses réglements et ses priviléges; alors les copies devinrent plus soignées, chaque libraire mettait sa gloire à livrer des ouvrages corrects, *sine menda*; et le plus célèbre d'entre eux, Tryphon, contemporain de Quintilien, se vantait de n'avoir pour copistes que des savants. C'était l'Henri Etienne de son temps; aussi s'appelait-il le docteur-copiste, *doctor librarius*.

A la même époque, le commerce de la librairie florissait à Lyon, à Marseille, à Brindes et à Parthénope.

Déjà alors cette industrie occupait un grand nombre d'ouvriers. Outre les copistes, il y avait les assembleurs; *glutinatores*; les relieurs, *compactores*. Ceux-ci polissaient avec la pierre ponce la peau dont on recouvrait les livres. Souvent aussi on les enduisait d'un extrait de cèdre pour les préserver des vers et de l'humidité (*a tineis et carie*). Enfin, l'on marquait les titres avec du vermillon, de la pourpre ou de l'ocre rouge.

La rue consacrée spécialement à la librairie, à Rome, était appelée *Argiletus* : il y avait encore un grand nom-

L'étalagiste.

bre de boutiques dans cette partie du Forum, où était le temple de Vertumne.

Les *bibliopolæ* affichaient les titres de leurs principaux ouvrages sur les colonnes du *vestibulum*, d'autres sur les portes des boutiques, ainsi que cela se pratique dans nos cabinets de lecture.

Au reste, ce n'est pas de nos jours que commencèrent les mystifications de la librairie. Il arrivait souvent aux libraires romains de mettre sur un livre nouveau le nom d'un auteur en vogue, et l'on ne s'apercevait de la supercherie que lorsque les profits de la vente étaient réalisés. Galien raconte qu'on lui vola ainsi son nom. On voit que le plagiat n'est pas une invention moderne, et que les Belges n'ont rien créé, pas même la contrefaçon.

Le prix des livres variait suivant la réputation de l'écrivain; mais les plus chers étaient ceux qui étaient écrits de la main de l'auteur. Toutefois, il ne paraît pas que les bibliophiles romains eussent des goûts très-prodigues, car Aulu-Gelle rapporte que l'on donnait vingt pièces d'or du manuscrit de l'Enéide (la pièce d'or valait quatorze francs). C'était à la même époque que, chez les grands, un seul plat se payait cent sesterces, environ vingt mille francs. Evidemment, les Barbares firent une bonne œuvre en détruisant un empire où la cuisine était tant respectée, et la littérature si peu.

Mais ces rudes vengeurs du bon goût virent fuir devant eux les écrivains et les libraires; et la littérature, renfermée dans les cloîtres, n'eut plus d'autre asile que les cellules des moines qui restèrent pendant longtemps les seuls auteurs et les seuls copistes.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre toutes les vicissitudes de cette industrie; nous voulions seulement indiquer les rapports constants qui se rencontrent entre l'importance du libraire et la puissance de l'écrivain.

Ainsi, sous la restauration, alors que la pensée, longtemps comprimée par le régime impérial, s'abandonnait à l'essor de sa liberté nouvelle, la librairie parisienne prit un développement soudain, et l'éditeur devint un personnage social. C'est même, à proprement parler, de cette époque que date l'apparition de l'éditeur. Il a pris naissance au sein de la Charte, a été bercé dans les bras du libéralisme, et s'est émancipé dans les orgies littéraires de l'école romantique. La première phase de son existence s'est écoulée dans les galeries de bois, centre de l'activité industrielle et de l'impure oisiveté, asile enfumé de la littérature et de la prostitution, véritable Babel sociale, où tous les rangs se coudoyaient, où les contraires se rapprochaient, où l'on rencontrait la misère et le luxe, l'adolescence et la décrépitude, représentant la débauche aux deux extrémités de sa carrière, où l'on trouvait de tout enfin, excepté de l'air. Là se voyaient concentrés, en un étroit espace, trois éditeurs qui résumaient parfaitement l'industrie littéraire dans son passé, son présent et son avenir. Le premier se nommait M. Petit, et, sur le fronton vermoulu de son magasin, se lisait en majuscules d'un style sévère : LIBRAIRE DE S. A. R. MONSIEUR. M. Petit était vêtu d'un habit marron taillé à la française : fidèle à la culotte, aux bas chinés et aux souliers à boucles, il considérait le pantalon et les bottes comme une souillure révolutionnaire; la poudre, les ailes de pigeon et la queue effilée témoignaient de son attachement pour l'ancien état de choses, et ses rayons, surchargés de publications monarchiques et religieuses, parmi lesquelles figuraient en première ligne les œuvres de MM. de Bonald et Frayssinous, signalaient en lui un propagateur des bons principes. Non loin de là, l'opinion ennemie avait planté ses tentes chez M. Dumolard. Son magasin était le laboratoire du libéralisme, le rendez-vous des écrivains sceptiques de la Minerve, la tribune des fanatiques partisans des trois pouvoirs. Les livres qui se débitaient le plus chez lui, après Voltaire et Jean-Jacques, étaient les œuvres de M. de Jouy, l'histoire de l'Inquisition de Llorente et l'Abrégé de l'origine de tous les cultes, par M. Dupuis. Le troisième éditeur, et le prince alors de la librairie française, était M. Dusaillant. Malgré l'horrible aspect des antres qui servaient de boutiques, il était parvenu à introduire de l'élégance dans les galeries de bois, et, triomphant des ténèbres et de l'espace, il s'était environné d'éclat et de grandeur. Chez lui se réunissaient les poëtes audacieux, les génies byroniens, les gloires échevelées. Hardi spéculateur, esprit aventureux, il donna à la librairie une impulsion qui avait, comme toutes les témérités, quelque chose de gigantesque. Romantique dans son commerce comme dans ses publications, il ouvrit à l'industrie des voies plus larges où d'autres ont pénétré avec moins d'imprudence et plus de succès, profitant de ses leçons et même de ses fautes. Mais il eut un mérite qui, à cette époque surtout, semblait, chez un éditeur, une étrange anomalie, c'était de récompenser le talent avec magnificence. Aussi trouva-t-il tous les écrivains disposés à le seconder aux jours de ses malheurs, et même aujourd'hui qu'il ne peut plus rien pour eux, ils se plaisent à rendre à son opulente générosité un hommage désintéressé.

Dès longtemps les galeries de bois ne sont plus, et les colonnades régulières qui les remplacent ont vu fuir toutes les richesses industrielles qui y étaient accumulées. Depuis qu'on en a exilé les phrynés officielles, la province et l'étranger n'y trouvent plus d'attraits, et plus d'un commerçant regrette l'immoralité lucrative de ce joyeux voisinage.

Une fois sorti du Palais-Royal, l'éditeur s'est multiplié dans tous les quartiers : dès lors se sont classés les genres et les espèces, selon qu'il appartient à la librairie classique, romantique, politique, religieuse, philosophique, médicale et judiciaire. Mais, dans toutes ces spécialités, chacun embrasse avec ardeur les opinions de la cause dont il vend les oracles. L'éditeur classique regarde en pitié la *littérature facile*, attache une haute importance aux nominations de l'Académie, et se mêle aux intrigues des concurrents.

L'éditeur romantique se donne des airs d'artiste, porte moustache et monte à cheval.

Le politique, selon la couleur de ses livres de fonds, ne parle que de renverser les trônes ou de combler l'abîme des révolutions.

L'éditeur religieux a des allures de marguiller, pratique le jeûne et donne à dîner aux vicaires généraux : c'est une communion matérielle, symbole substantiel du commerce.

La librairie médicale offre les mêmes sectateurs que l'école : on y rencontre des physiologistes, des phrénologistes, des homœopathes et des allopathes, des partisans et des adversaires du virus, des contagionistes et des infectionistes. Même l'atmosphère des magasins est scientifique, et le commis se revêt d'une physionomie doctorale.

Au reste, dans ces jours de toute-puissance industrielle, l'éditeur sait à merveille comprendre son rôle, et profite habilement de l'influence des écrivains pour agrandir sa propre importance. Et, en effet, si nous devons reconnaître avec un fameux parlementaire l'aristocratie de l'écritoire, il est tout naturel que les agents de cette aristocratie soient comptés parmi les hauts barons de la féodalité industrielle. Aussi l'éditeur d'aujourd'hui, déguisant avec soin tout ce qui rappelle la patente, affecte-t-il les dehors brillants d'un protecteur des arts. Il n'a pas de comptoir, mais un cabinet. Ses magasins sont des salons; ses commis sont des employés; ses acheteurs sont des clients; bientôt sans doute son caissier s'appellera un receveur. Dans ses fastueux appartements, toutes les recherches du luxe invitent à la dépense, et chassent les idées de parcimonie. Il n'y a en effet qu'un provincial bien neuf qui soit assez malavisé pour marchander, avec un tapis sous ses pieds et des candélabres sur sa tête. Les savantes dispositions des livres aux reliures étincelantes, aux ornements fantastiques présentent une heureuse harmonie avec la splendeur des ameublements, et l'amateur ébahi semble plutôt apporter son offrande au temple des Muses que passer un marché avec le dieu du commerce.

Le cabinet de l'éditeur a une autre physionomie. Comme le salon est destiné au public qui achète et paye, le salon doit être riche : c'est d'un bon exemple. Mais le cabinet étant consacré à la foule, qui vend et reçoit, c'est-à-dire aux écrivains et aux artistes, le syle en est plus simple et en même temps plus scientifique. Quelques tableaux de choix, des statuettes, des bas-reliefs en plâtre, des gravures avant la lettre, manifestent son goût pour les arts; des Elzevirs, des spécimens Didot, plusieurs médailles de Gutenberg proclament sa vénération pour la typographie; tandis que de beaux exemplaires des classiques, rangés côte à côte avec quelques auteurs de la nouvelle école, semblent avertir les écrivains qu'ils ont affaire à un juge capable d'apprécier le mérite de leurs œuvres et d'en disputer le prix.

Depuis quelques années, une classe nouvelle a surgi parmi les éditeurs, c'est celle des *illustrateurs*.

L'illustration est un appel fait aux sens, et en même temps une production nouvelle de la pensée, une séduction qui a peut-être quelque chose de matériel, et en même temps une alliance heureuse entre l'artiste et l'écrivain. Ornement et auxiliaire de la typographie, hiéroglyphe lumineux, qui s'explique de lui-même, l'illustration fait goûter aux esprits frivoles les sévérités de la pensée, et offre aux esprits sérieux une distraction qui ne sort pas du domaine de l'intelligence. Mais, en agrandissant ainsi sa tâche, l'éditeur a multiplié autour de lui les difficultés. Il faut qu'il apporte dans cette voie nouvelle une sûreté de jugement, une pureté de goût, qui l'élève au rang des artistes, s'il ne veut des-

cendre au rôle d'un vendeur de croquis. Que l'art prête au génie son pinceau, c'est un hommage qu'il lui rend en venant l'embellir. Mais qu'on n'aille pas sacrifier le fond à la forme; qu'on n'écrase pas le tableau sous les ornements gigantesques du cadre; qu'on ne vienne pas nous présenter comme à des écoliers indociles l'histoire mise en images, et la pensée déguisée en vignettes. Malheureusement nous n'en sommes pas réduits aux suppositions; nous ne parlons que de ce nous avons vu. Les plus lourdes conceptions d'un burin malhabile ont encombré des textes faits pour être respectés, et les arts, qui se fécondent et se développent lorsqu'une main intelligente sait les unir, ont été prostitués dans un accouplement stérile et un honteux amalgame.

Il est des éditeurs qui poussent la perfection de l'art jusqu'à se passer d'artistes. Faisant collection de vieilles gravures, ils en enlèvent les personnages qui leur conviennent, et font un tableau de toutes pièces. Un soldat de Rubens est rangé à côté d'une femme du Titien; un Christ de Rembrandt en face d'une Vierge de Raphaël; un bourreau de Zurbaran près d'une victime de Mignard. Toutes ces figures découpées en silhouette viennent se grouper sur une feuille de papier blanc. La colle à bouche fait le reste, et cette macédoine, envoyée à un dessinateur au rabais, noircit bientôt les pages d'un livre qu'on appelle sérieux.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces grands mystificateurs du public et de l'art finissent par se mystifier eux-mêmes, et se prennent pour des artistes. Une fois leurs découpures rassemblées, ils se persuadent qu'ils ont fait un morceau complet, chérissent ces œuvres dont ils se croient les pères, et se posent en victimes de la contrefaçon.

Un autre faiseur d'illustrations, publiant un poëme, rognait les vers trop longs pour la justification de sa page encadrée. Il ne voyait pas, disait-il, ce que la poésie pouvait perdre à la suppression d'une particule conjonctive ou disjonctive.

Que dirons-nous encore de celui qui livre à l'illustration le Petit Carême de Massillon, afin d'utiliser des clichés qui lui restent en magasin? Comme son assortiment de lettres n'est pas très-varié, il change hardiment les premiers mots d'un paragraphe pour donner l'hospitalité à ses majuscules ornées; et les paroles de l'apôtre, sacrifiées aux besoins du cliché, s'effacent devant la prose de l'éditeur.

Il se rencontre aussi des éditeurs qui se prétendent créateurs d'idées, et se plaignent sans cesse des larcins faits à leur génie inventif. Ces esprits supérieurs ne voient dans tous leurs confrères que des contrebandiers vivant de fraudes et de pillage. Il ne se publie rien de nouveau sans qu'ils ne s'écrient: « On m'a volé mon idée! » Les inventeurs de la propriété littéraire devraient bien étudier ce type qu'ils ont fait naître; ils verraient à quelles conséquences doit conduire leur système.

Nous devons pourtant convenir qu'en général les éditeurs forment une classe assez éclairée pour être au niveau de beaucoup d'hommes de lettres; mais leur tort le plus habituel est de se donner des airs d'artistes vis-à-vis du public, et de réserver pour l'écrivain leurs allures de marchands. Au premier, ils parlent sans cesse de leur dévouement; au second, de leurs charges pécuniaires; au premier, ils jettent des phrases sonores et pompeuses; au second, ils réservent les tristes réalités.

Aussi, les plaintes et les accusations sont-elles réciproques. et peut-être sont-elles réciproquement justes; car jamais l'homme de lettres et l'éditeur ne se placent sur le même terrain. Au moment même où ils s'abordent, ils sont dans des sphères différentes. L'un se présente avec tout l'enthousiasme d'un poëte sur le trépied; l'autre avec toute la froideur d'un négociant à son bureau. L'un contemple son œuvre avec l'ivresse de la paternité, l'autre l'examine avec l'indifférence d'un teneur de livres. L'un ne discute pas le succès, parce que le discuter serait le mettre en doute; l'autre se défie de ses impressions, parce qu'elles pourraient l'égarer; l'un rêve à ses lauriers, l'autre à ses engagements. Ainsi, dans les rapports de ces deux puissances, la diplomatie manque de langage, parce qu'il n'y a pas d'expressions communes à ces deux pensées qui se fuient mutuellement.

Les difficultés sont moindres lorsqu'il s'agit d'un auteur en renom, car celui-ci a sa valeur marchande. Pour ce qui est de sa valeur littéraire, l'éditeur s'en inquiète peu: il n'entre pas dans ses attributions de contester les réputations usurpées. Respectueusement soumis aux décisions du public, pour lui le grand homme est celui qui se débite le mieux; et, démocrate sans le savoir, il proclame avec humilité la souveraineté du nombre. Espérons que le gouvernement s'éclairera par des exemples, et qu'un jour enfin il osera prendre pour modèle un corps si respectable d'électeurs et d'éligibles.

C'est donc vainement qu'on reproche à l'éditeur de réserver toutes ses faveurs aux noms déjà célèbres, et de refuser impitoyablement ses escomptes aux talents inconnus qui ne demandent qu'à se produire. Ah! sans doute, il y a une profonde douleur à voir repousser une œuvre sur laquelle reposent d'ineffables espérances; à se voir condamner au silence et à l'obscurité lorsqu'on voudrait remplir le monde de bruit et de lumière! Quelles brûlantes angoisses dans cet amour solitaire, où l'on s'épuise au milieu de beautés que l'on ne saurait féconder, et qui demandent à être livrées à la foule! Gloire, réputation, richesse, tout un avenir est là, dans ce manuscrit dédaigné; ou au moins, si tout cela n'y est pas, l'écrivain croit l'y voir, et la puissance même de ses illusions ajoute à l'amertume de ses désespoirs. Mais l'éditeur, dont la première habileté est de fuir les illusions, a certes bien le droit de se défier de ces admirations paternelles, et de refuser sa solidarité commerciale à un enthousiasme que le public n'a pas encore sanctionné. Pour le poëte, l'inconnu est une sphère brillante où se féconde l'imagination; pour l'éditeur, l'inconnu est un abîme ténébreux où s'engloutit la fortune. Ce n'est donc pas à lui à résoudre ce problème effrayant; car il pourrait bien faire comme l'alchimiste, qui consume un or réel à chercher un or imaginaire, et trouve au fond de son creuset, au lieu du grand X, un peu de cendres.

L'éditeur ne commande pas les goûts du public; il les accepte; et, bien loin de créer les réputations, il ne fait que les subir. En effet, qu'est-ce qui constitue le talent, si ce n'est l'approbation publique? Or, avant que cette approbation ait pu se manifester, comment l'éditeur sera-t-il éclairé sur les mérites de ce talent en portefeuille? Prendra-t-il pour critérium les louanges complaisantes d'une coterie? Mais chaque cercle littéraire ne se compose-t-il pas d'une foule de petits génies toujours prêts à s'exalter mutuellement en dépit du public? Consultera-t-il l'enthousiasme fanatique d'une secte qui enfante un révélateur? Mais le révélateur qui marche toujours escorté de martyrs pourrait bien faire de son éditeur une victime de plus. Or, le dévouement peut bien être une théorie sociale; il n'a jamais été admis dans les doctrines commerciales. Enfin, l'éditeur prendra-t-il conseil de son propre jugement, et, faisant l'office de critique, soumettra-t-il à son analyse le manuscrit proposé? Oh! alors, c'est un homme perdu, et plus il a de lumières, plus sa perte est certaine. Car, avec ces lumières, il s'est fait un système. et il est bien à craindre que ce système ne soit pas en harmonie avec le sentiment général qui fait les succès. Alors, l'éditeur tombe dans les entêtements et les vanités du dogmatisme; et son industrie est compromise par les écarts de sa philosophie. C'est une vérité peut-être pénible à dire, mais impossible à combattre: il faut que l'éditeur fasse abnégation de ses goûts, de ses impressions, de ses préférences littéraires. L'éclectisme doit être sa théorie, la voix publique son guide. Ne lui parlez donc pas de génie inconnu: pour lui, le génie n'existe que par le connu.

Et, après tout, à quelles injustices correspondent ces plaintes exagérées? Où sont donc les nombreuses victimes de la méfiance des éditeurs? Quelles sont les gloires condamnées à l'oubli? Quels sont les écrits relégués dans les portefeuilles et attendant une tardive réhabilitation? Depuis vingt-cinq ans, les productions se multiplient, elles inondent toutes les avenues de la publicité, elles jaillissent à toutes les sources de la presse quotidienne. Il serait bien étonnant que de nos jours il se rencontrât un génie assez modeste pour n'avoir pas su apporter sa goutte d'eau à ce cataclysme.

Ce qu'il faut donc à l'auteur, c'est de réussir; alors il pourra se montrer exigeant à son tour. Et convenons qu'il ne s'en fait pas faute; car si le talent inconnu n'est pas rétribué selon ses œuvres, en revanche les célébrités du jour savent fort bien regagner le salaire d'un avare passé. Cependant, n'y a-t-il pas autant d'injustice de la part de l'écrivain, à faire ainsi l'usure avec sa renommée, que de la part de l'éditeur à tirer profit de l'obscurité du mérite?

Dans ses rapports avec l'écrivain, l'éditeur ne doit être ni maître, ni valet, ni tyran, ni victime. Il est moins difficile qu'on ne pense de concilier des intérêts aujourd'hui si opposés, et de remplacer une guerre contre nature par un système qui n'admettrait ni exploitant, ni exploité.

Il ne faut pas, au surplus, que l'auteur, dans ses illusions d'amour-propre, s'attribue toutes les gloires de ses triomphes. Sans doute le mérite est la première condition du succès. mais ce n'est pas la seule: il faut que ce mérite soit appuyé, soutenu, recommandé par un puissant patronage. Or, ce patronage appartient à l'éditeur, et son rôle n'est pas le moins difficile. A-t-on bien calculé tous les soins, toutes les démarches, tous les sacrifices auxquels il s'oblige avant de faire accueillir au monde l'œuvre qu'il vient d'adopter? Sait-on ce qu'il lui a fallu d'études pour connaître les goûts du public, pour s'initier au secret de ses caprices, pour se mettre en rapport avec ses fantaisies? Il y a pour lui l'opportunité à saisir, l'à-propos à faire naître, le hasard à exploiter. On lui livre le diamant brut: il faut qu'il en fasse reluire les mille facettes, qu'il en fasse étinceler les feux au soleil éclatant de la publicité.

La publicité est dans l'industrie littéraire un fait assez nouveau et qui mérite que nous nous y arrêtions. Si nous ne considérions que les abus, il n'y en a pas qui aient été poussés plus loin dans les limites du ridicule. Les éloges payés à la ligne et les brevets d'immortalité évalués à la colonne ont été contre l'annonce des motifs de suspicion légitime. Mais, en définitive, jamais la *réclame* n'a été acceptée comme un jugement en dernier ressort. Le public n'en est pas dupe, et l'accepte simplement comme une annonce perfectionnée. Si d'ailleurs les heureux mensonges de la *réclame* ont quelquefois protégé des livres médiocres, ses avertissements opiniâtres ont aussi sauvé de l'oubli des œuvres qui méritaient d'être connues. Car, il ne faut pas se le dissimuler, la foule est une coquette qui veut être provoquée; ceux qui dépendent d'elle doivent s'occuper d'elle, et les séductions de l'annonce viennent souvent à propos faire violence à sa froideur et animer ses sens. Cette voix, qui tous les jours assiége son oreille, finit par être écoutée; et cette persévérance qui ressemble à un hommage reçoit enfin sa récompense.

Quel est, au surplus, dans le fait de la *réclame*, le vrai coupable, ou de l'éditeur pour qui elle est devenue le plus lourd des impôts, ou de la presse pour qui elle est une source de profits illicites? Si la critique littéraire s'exerçait dans les journaux avec justice et probité, les éloges payés n'auraient plus de cours, et l'industrie des *réclames* serait promptement abandonnée par l'éditeur, dès qu'elle ne serait plus qu'un commerce onéreux. Mais la critique a fait place à la spéculation, et la justice s'est tue devant un surcroît de récoltes.

D'ailleurs, quand l'éditeur exagère les mérites de sa publication, il peut être de bonne foi; car s'il ne croyait pas à ces mérites, il n'y aurait pas risqué ses avances: mais les journaux propagent sciemment un mensonge, et sont prêts à le répéter chaque fois qu'on voudra répéter la prime; c'est même un des articles les plus substantiels de leur budget: aussi, grâce à ces honteuses transactions, les journaux se sont mis sous la dépendance de la librairie; et il est constant que depuis dix ans la librairie seule a soutenu la presse périodique, par ses annonces et ses réclames.

Ce que l'on peut à bon droit reprocher aux éditeurs, c'est l'esprit de dénigrement et de jalousie qui règne parmi eux. Il ne leur coûte rien de glorifier les talents littéraires qui les environnent: souvent même ils y mettent une générosité trop facile. Mais quand il s'agit d'un confrère, ils lui contestent le plus petit mérite: tous ses succès sont dus au hasard; son habileté n'est que de l'intrigue; et, plutôt que de lui faire hommage d'une réussite qui n'est due qu'à de constants efforts et à une intelligence qui ne se dément jamais, ils aiment mieux tout rapporter à l'auteur et rabaisser à plaisir leurs propres fonctions, en attaquant à outrance celui qui sait les rendre honorables.

Ces malheureuses hostilités de l'envie prennent un aspect bien plus formidable, lorsqu'elles se matérialisent par la concurrence. Alors se livrent de terribles batailles, où se mêlent à grands frais les clameurs étourdissantes de la réclame. Bientôt les dépenses de la guerre ont dépassé les profits qu'on se dispute, et les parties belligérantes n'ont pour se consoler qu'une communauté de malheurs.

Il n'en est pas des marchandises de librairie comme des autres articles de commerce; la matière première n'a plus aucune valeur, si sa valeur n'est pas centuplée: par l'impression, le papier doit devenir un trésor recherché par tous, ou un chiffon légué à l'épicier. En librairie, il n'y a pas de demi-succès, pas de chute modérée. Toute publication importante place toujours l'éditeur entre la fortune et la ruine. N'est-il donc pas à déplorer que les éditeurs cherchent leur succès dans une désastreuse concurrence, quand ils ne sauraient puiser de forces que dans une solide association?

Dans tout commerce, la concurrence est une plaie dévorante; en librairie, elle a de plus l'inconvénient d'être un ennui. Qu'un ouvrage réussisse, vous en verrez naître une foule d'autres, de la même forme et de la même justification. Qu'une histoire de Napoléon se fasse acheter, vingt histoires de Napoléon surgiront à la suite, et

le grand homme se verra encore une fois accablé sous le nombre des ennemis conjurés contre lui.

Plus que tous autres, nous devons souhaiter que la librairie fasse preuve de plus d'accord et d'intelligence. Nous lui sommes attachés par des liens si étroits, que nous souffrons de ses douleurs, et que nous triomphons dans ses gloires. Faisons succéder à une guerre malhabile les efforts d'un concours fraternel; sachons rendre justice à ceux qui sont les organes de notre vie extérieure, la force expansive de notre intelligence : et n'allons pas imiter ces royautés politiques qui, en avilissant leurs ministres, ont préparé leur propre décadence.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

MONOGRAPHIE DU RENTIER. 3
Texte de H. de Balzac.
Dessins de Granville.

LE JOUEUR DE BOULES. 13
Texte de B. Durand.
Dessins de Charlet.

LA FEMME DE CHAMBRE. 18
Texte d'Auguste de Lacroix.
Dessins de Gavarni — Gagniet.

L'ÉLÈVE DU CONSERVATOIRE. 23
Texte de L. Couailhac.
Dessins de Gavarni — Trimolet.

LE COMMIS VOYAGEUR. 50
Texte de Raoul Perrin.
Dessins de Gavarni — Gagniet.

L'AGENT DE CHANGE. 56
Texte de Frédéric Soulié.
Dessins de Gavarni — Meissonier.

LA LOUEUSE DE CHAISES. 41
Texte de Fr. Coquille.
Dessins de Gavarni — Émy — Gagniet.

LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE. 46
Texte de Cordellier Delanoue.
Dessins de Géniole.

LE GENDARME. 51
Texte d'Édouard Ourliac.
Dessins de Henri Monnier — Émy.

L'AVOCAT. 56
Texte de Old Nick.
Dessins de Gavarni — Gagniet.

LE GARDE DU COMMERCE. 61
Texte de A. Le Clerc.
Dessins de Gavarni — Pauquet.

LE MAITRE DE PENSION. 66
Texte de Élias Regnault.
Dessins de Gavarni — Pauquet.

LE PRÉCEPTEUR. 71
Texte de Stanislas David.
Dessins de Gavarni — Pauquet — Gagniet.

LE SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. . . 76
Texte de L. Couailhac.
Dessins de Henri Monnier — Émy.

L'AMATEUR DE LIVRES. 81
Texte de Charles Nodier.
Dessins de Tony Johannot — Gavarni — Meissonier — Pauquet.

LA CANTATRICE DE SALON. 87
Texte de Maurice de Flassan.
Dessins de Pauquet — Géniole.

LE CORRESPONDANT DRAMATIQUE. 92
Texte de Charles Friès.
Dessins de Henri Monnier — Valério.

L'INSTITUTRICE. 97
Texte de madame Louise Colet.
Dessins de Gagniet — Trimolet.

L'USURIER. 102
Texte de L. Goussergandot.
Dessins de Gavarni — Pauquet.

LA MÉNAGÈRE PARISIENNE. 107
Texte de Brisset.
Dessins de Tony Johannot — Pauquet.

LE FLANEUR. 112
Texte d'Auguste de Lacroix.
Dessins de Henri Monnier — Gavarni — Traviès — Gagniet.

LA BOUQUETIÈRE. 118
Texte de madame Mélanie Waldor.
Dessins de Gavarni — Pauquet.

LE PHRÉNOLOGISTE. 123
Texte d'Eugène Bareste.
Dessins de Daumier — Gaildreau.

LA MODISTE. 128
Texte de madame Maria d'Anspach.
Dessins d'Eugène Lami — Gavarni — Pauquet.

LES AGENTS D'AFFAIRES. 133
Texte de Gaetan Delmas.
Dessins de Gavarni — Pauquet.

LA RELIGIEUSE. 138
Texte de madame Maria d'Anspach.
Dessins de Pauquet.

LE FAT. 131
Texte de madame Eugénie Foa.
Dessins d'Eugène Lami — Gavarni — Pauquet.

LA MAITRESSE DE MAISON. 136
Texte du comte Albert de Circourt.
Dessins d'Eugène Lami — Pauquet.

LE CHAPERON. 161
Texte d'André Delrieu.
Dessins d'Eugène Lami — Pauquet.

LE COMMISSIONNAIRE. 166
Texte de L. Roux.
Dessins de Henri Monnier — Pauquet.

LE JARDINIER DE CIMETIÈRE. 171
Texte d'Édouard d'Anglemont.
Dessins de Gavarni — Pauquet.

LA DEMOISELLE DE COMPTOIR. 176
Texte de L. Roux.
Dessins d'Eugène Lami — Pauquet.

LE PHARMACIEN. 181
Texte de E. de La Bédollierre.
Dessins de Granville — Pauquet.

LES CHIFFONNIERS. 190
Texte de L.-A. Berthaud.
Dessins de Traviès.

LA DÉVOTE. 197
Texte de Jules Janin.
Dessins d'Eugène Lami — Pauquet.

LA HALLE. 205
Texte par Joseph Mainzer.
Dessins de Pauquet.

LE DIRECTEUR DE THÉATRE. 209
Texte de Eugène Guinot.
Dessins de Pauquet — Férogio.

LE CHEF D'ORCHESTRE. 213
Texte de Alfred Legoyt.
Dessins de Gavarni — Pauquet.

LE PORTEUR D'EAU. 222
Texte de Joseph Mainzer.
Dessins de Pauquet — Émy.

LE SPORTSMAN PARISIEN. 227
Texte de Rodolphe d'Ornano.
Dessins de Gavarni — Meissonier. — Pauquet.

LE PROPRIÉTAIRE. 236
Texte d'Amédée Achard.
Dessins de Henri Monnier — Pauquet.

L'HABITUÉE DU LUXEMBOURG ET L'HABITUÉE DES TUILERIES. 241
Texte de Jacques Arago.
Dessins de Gavarni — Eugène Lami — Émy.

L'OUVRIER DE PARIS. 248
Texte de J. Brisset.
Dessins de Pauquet.

LE DIPLOMATE. 257
Texte du comte de Larivallière Fraudendorff.
Dessins de Pauquet.

LE GNIAFFE. 263
Texte de Pétrus Borel.
Dessin de Meissonier — Pauquet.

LE CONTROLEUR DES CONTRIBUTIONS DIRECTES. 271
Texte par Frédéric Soulié.
Dessins de Pauquet.

LES MENDIANTS. 275
Texte de L. A. Berthaud.
Dessins de Charlet — Meissonier — Gigoux — Steinhell — Géniole.

LA BELLE-MÈRE. 285
Texte de madame Anna Marie.
Dessin de Pauquet.

LE MARCHAND D'HABITS. 289
Texte de Joseph Mainzer.
Dessins de Meissonier — Pauquet

LA MISÈRE EN HABIT NOIR. 294
Texte de B. Maurice.
Dessins de Grandville — Gavarni — Daumier.

LE BOTANISTE. 300
Texte d'Eugène Villemin.
Dessins de Pauquet.